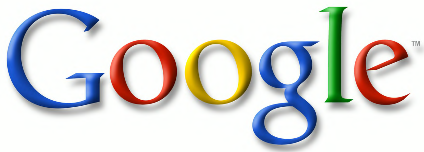
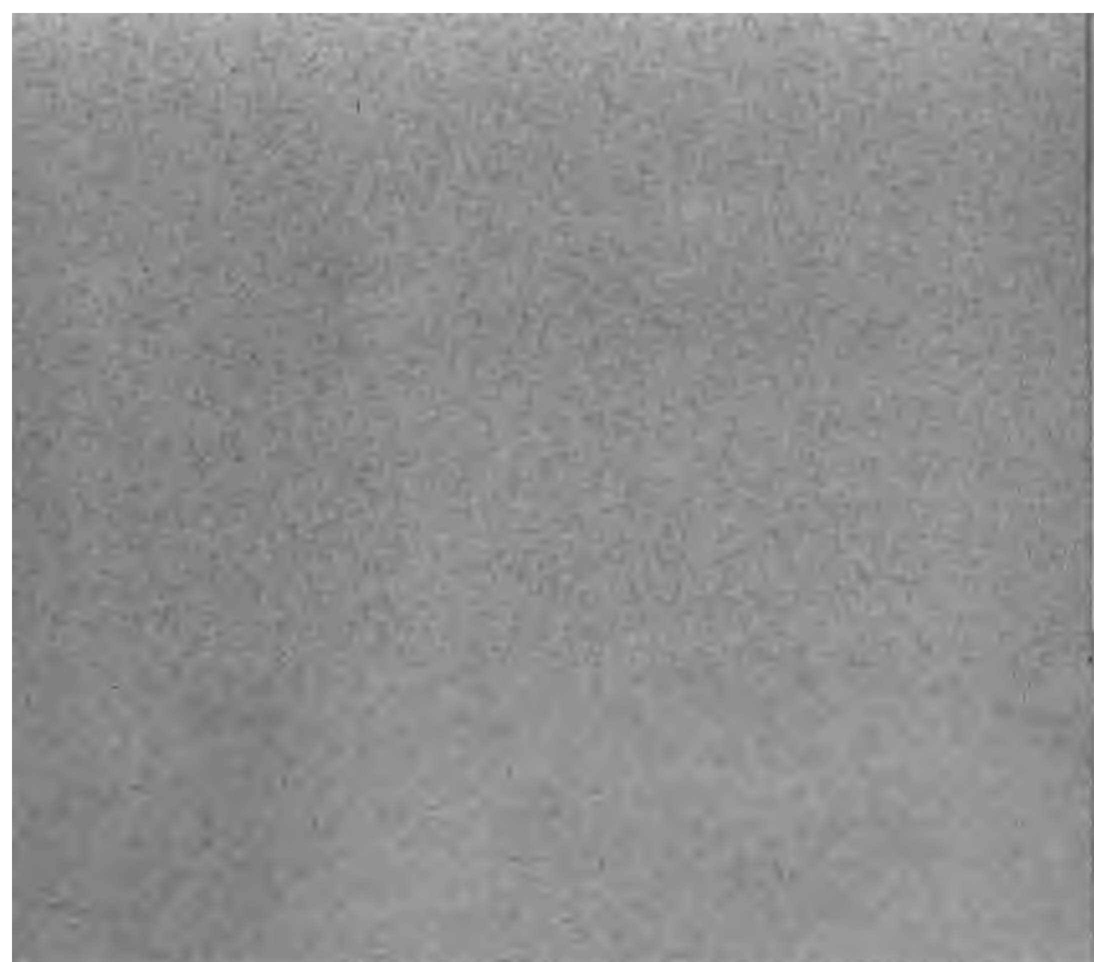



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

NEUVIÈME ANNÉE

TOME DEUXIÈME

Mars-Avril 1902

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

—

1902

VICTOR HUGO

Parler de Victor Hugo, aujourd'hui et à cette place, est un honneur périlleux. Quand paraîtront ces pages, son nom éclatant, à la fois latin et saxon, où, comme dans son œuvre, se heurtent avec un fracas harmonieux le nord et le midi, la Germanie et la Méditerranée, aura déjà rempli pendant une semaine les journaux et les rues de sa sonorité impérieuse; et le lecteur fatigué demandera du nouveau à qui viendra l'entretenir encore du grand homme. Or que dire sur Victor Hugo qui n'ait déjà été dit? J'y veux tâcher moins que personne. J'essaierai d'être original par la seule méthode, si c'est être original que d'avoir du bon sens, — lequel, il est vrai, semblait à Descartes « la chose du monde la moins bien partagée », — et, par exemple, en Victor Hugo, de considérer surtout le poète.

On a publié depuis quinze ans sur Napoléon des livres innombrables, où il apparaît sous les aspects les plus divers: on nous a présenté tour à tour Napoléon juriste, Napoléon administrateur, Napoléon écrivain. M. Frédéric Masson nous a révélé Napoléon amant; et M. Arthur, Lévy Napoléon bourgeois. En lisant ces intéressants ouvrages, on n'oublie qu'une chose, c'est que Napoléon fut un grand capitaine, un homme qui gagnait des batailles avec de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie, qui calculait des distances topographiques et

M. Edmond Biré, en des volumes fort amusants d'ailleurs, a sué sang et eau pour prendre Hugo en flagrant délit de mensonge ou d'intrigue. Il a studieusement accumulé les dates, les citations, les comparaisons de textes et de contextes, pour un piètre résultat. J'aime assez, s'il faut le dire, son courage : il y a un certain héroïsme à se poser de façon aussi nette en Zoïle. Les livres de M. Biré sont d'ailleurs pleins de documents que nous n'aurions pas été rechercher dans les papiers d'alors : la haine est parfois aussi utile que l'amour. Mais que prouvent, en somme, ces copieux volumes contre Hugo ? L'œuvre seule importe. Pindare était peut-être un mauvais confrère, et Homère, s'il a existé, un faux aveugle qui spéculait sur la charité publique. Cela ne les empêcherait pas d'avoir fait les *Odes* et l'*Iliade*.

Une des choses qu'on reproche le plus communément à Hugo, c'est son immense orgueil. Ce grief n'est plus même injuste, il est bouffon. Peut-on reprocher à Napoléon ou à Victor Hugo de n'avoir pas la modestie qui siérait à un sous-lieutenant d'artillerie ou à un poètereau ? Ces grands hommes se jugent eux-mêmes, avec la même intelligence qu'ils jugent les autres, et, plaçant les autres dans l'ensemble du monde, ils s'y placent tout pareillement. Il faudrait précisément qu'ils ne fussent pas eux, pour ne pas sentir ce qu'ils valent. Et ils en conçoivent une fierté naturelle qu'on ne doit pas leur reprocher, car elle adoucit à peine les tristesses de leur solitude. Il y a toujours une victime en tout élu. C'est ce que Vigny a si bien montré dans son *Moïse*. Laissons aux Moïses l'orgueil d'avoir vu Dieu : ils en sont pâles à jamais. Ne demandons pas aux grands hommes, qui se savent tels, de faire semblant de ne pas le savoir. Ne leur demandons pas, sous prétexte de modestie, je ne sais quelle hypocrisie gauche. Et donnons-leur, nous, l'exemple d'une modestie non feinte, en sentant auprès d'eux que leur orgueil est légitime.

Au surplus, si Hugo a exécuté quelques palinodies,

> L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

La vie est plus forte que tous les principes et plus large que tous les partis : et dix-huit ans d'exil supportés patiemment ont racheté ce qu'il y avait eu d'un peu soudain dans

ses volte-faces. De cet exil, la troisième République l'a payé avec usure. C'est à lui qu'il a dû son immense popularité, plus encore qu'à son œuvre. Soit; mais sans cette guerre inopinée de 1870, il aurait pu mourir à Guernesey. Si Hugo avait fait un calcul, c'était un calcul assez aléatoire pour qu'il équivalût au désintéressement; il ne faut pas lui reprocher d'avoir eu de la chance. Et, ses évolutions politiques mises à part, quelle grandeur un peu âpre, moins aimable qu'imposante, mais émouvante tout de même, n'y a-t-il pas dans son labeur continuel, dans sa probité d'art jamais en défaut! De quelle fierté il fit preuve devant l'insuccès! Comme il a dignement supporté l'échec des *Burgraves*! Et comme, à la fin de sa vie, il a montré un instinct toujours plus profond de la liberté et de la vérité, un appétit de la lumière toujours plus vif, un amour toujours plus tendre du peuple et de l'humanité! Comme il a bien crié : indulgence, pardon, pitié! Comme il a bien été le prêcheur des amnisties et l'adversaire des guerres! Comme les grandes causes qu'il est facile de railler à distance, mais où se révèlent les points douloureux de la conscience humaine, ont trouvé en lui un champion généreux! On a beau résister d'abord, on finit par se laisser aller à l'élan qui entraîne la vie de Hugo :

Et l'on sent bien qu'on est emporté vers l'azur!

Voilà ce que sentait confusément le peuple noir et bourdonnant qui se pressait autour de l'Arc de Triomphe dans les jours fameux où le corps du grand poète était exposé sous la voûte sublime. Vision ineffaçable, passé récent qui est déjà de l'histoire lointaine! C'était en mai. Le délicieux printemps parisien flottait dans les rues. Les marronniers des promenades étaient fleuris comme de gros bouquets; la joie de vivre était si forte que la mort même semblait sourire. Un flot de peuple, joyeux malgré lui du beau jour férié, déferlait toujours plus dense vers l'Arc de l'Étoile. Les pas innombrables soulevaient la poussière, le vent bruissait dans les feuilles des arbres, un murmure religieux sortait de cent mille bouches. Les cavaliers de la garde républicaine, immobiles comme des statues équestres, entouraient la place déserte. Et sous la voûte, en plein air, dans le beau soleil tiède, le catafalque noir se dressait,

petit et grand à la fois, au croisement des quatre brises qui s'engouffraient sous la voûte, par les quatre porches de l'arc immense. Attaché au fronton de pierre, un long voile de crêpe palpitait dans l'azur. Et le vent qui le faisait flotter par moments, et qui, venu de très loin par l'avenue de la Grande-Armée, passait sous l'Arc avant de le gonfler, semblait le vent même de la gloire. Quelque chose d'héroïque sortait de ce spectacle triomphal et funèbre; et l'on songeait à Rome...

Qu'on me permette un souvenir personnel : j'étais enfant, j'avais voulu passer devant le corps de Victor Hugo, dont le nom était aussi merveilleux pour moi que celui de Virgile ou d'Homère. Après une longue attente, je défilai avec la foule devant le catafalque écrasé de couronnes, diminué par la pompe même qui l'entourait. Le temps étant compté, il fallait presser le pas. Et moi qui espérais naïvement contempler Hugo couché dans son cercueil! Je dus me hâter sans rien voir, un peu déçu... Mais le lendemain, quelle revanche de l'enthousiasme! J'avais acheté une anthologie poétique de Victor Hugo : je revois encore le petit livre rouge avec les initiales V. H. autographiées sur la couverture, de cette écriture si caractéristique, vigoureuse, un peu lourde. C'est là que j'ai lu pour la première fois *la Tristesse d'Olympio, Mil huit cent onze, Ruth et Booz, la Rose de l'Infante*, la scène des portraits d'*Hernani*, l'apostrophe de Ruy Blas aux ministres, que sais-je! Je lus, je dévorai tout en deux jours. C'était un monde qui s'ouvrait. Pour un enfant sensible aux vers et avide d'en lire, qui avait dû contenter sa fringale jusqu'alors avec de vagues Delilles ou d'insuffisants Delavignes dans le « Feugère » et le « Merlet » traditionnel, c'était une révélation de la vraie poésie. Toute la lumière, tout le mystère, toute la musique, tout le pittoresque, — toute la beauté du monde me paraissait enclose en ce petit livre... Pendant quinze jours je fus comme ivre de poésie.

Certes, ils sont presque aussi doux que

Le premier oui qui sort des lèvres bien-aimées,

comme dit Verlaine, — aussi doux que les premiers rayons de la gloire, comme dit Vauvenargues, — les premiers vers qui

viennent initier une âme ingénue à la beauté... Maintenant j'ai, selon le mot de Mallarmé, « lu tous les livres ». Mais au moment d'aborder l'examen de cette œuvre même dont ce petit volume m'avait offert comme la fleur, je retrouve toute mon admiration enfantine; je n'ai presque rien à y retrancher, — et je ne m'en dédis pas.

Nous sommes les premiers à pouvoir juger véritablement l'œuvre poétique de Victor Hugo : le dernier volume du Maître ne vient-il pas de paraître, gardé par la tendresse pieuse du vigilant Paul Meurice pour couronner d'une « dernière gerbe » le monument du Centenaire. A partir de mars 1902, il ne paraîtra plus de vers que Victor Hugo ait destinés à être publiés. Il meurt un peu pour nous une seconde fois.

Nous nous étions habitués à voir paraître périodiquement ses livres posthumes, comme venus de l'au-delà. Il semblait qu'il ne fût pas tout à fait mort, mais seulement très lointain, parti en voyage, ou en exil encore, dans quelque Guernesey de l'éternité, dans une île mystérieuse au milieu de la mort comme l'autre était au milieu de la mer. Mais enfin la voilà devant nous, tout entière, cette œuvre immense.

Elle est elle-même l'Océan. Hugo a peut-être écrit quatre-vingt mille vers. Comment égaler un pareil sujet? On n'essaie pas d'étreindre l'Océan. On l'écoute chanter lame par lame, ou bruire, diminué mais total, au fond de ses coquillages. Ainsi ferons-nous. Nous écouterons déferler ses livres un à un, et nous approcherons parfois de notre oreille, afin d'y entendre toute l'âme du poète, quelques-uns de ses vers recueillis sur la grève, pour leur forme plus ample ou leur couleur plus éclatante. Et si parfois c'est nous-mêmes que nous y entendons, nous ne nous en étonnerons pas. Si notre critique, pour employer les mots barbares qu'il faut, est plus souvent subjective et impressionniste qu'objective et dogmatique, si parfois nous racontons ici, suivant la phrase charmante d'Anatole France, « les aventures de notre âme au milieu des livres », nous y consentirons sans scrupule. Hugo lui-même eût approuvé cette manière de le louer. Ne dit-il pas dans la préface des *Contemplations* : « On se plaint quelquefois des écrivains qui disent « moi ». Parlez-nous de nous, leur crie-

t-on. Hélas ! quand je vous parle de moi, je vous parle de vous. Comment ne le sentez-vous pas ? » Et, d'ailleurs, dans les conques sonores où l'on croit ouïr le murmure des vagues lointaines, ce qu'on entend battre, n'est-ce pas la musique de son propre sang ?

***

Les *Odes et Ballades* (1822-1826), forment un volume assurément remarquable pour un très jeune poète. Hugo rime fort bien, ce qui, à l'époque, n'était pas banal, et la composition de ses poèmes est habile. Technicien déjà solide, il demeure pour l'inspiration un jeune rhétoricien, un brillant élève de J.-B. Rousseau. Par moments même, ses vers semblent traduits du latin. Il y aura, d'ailleurs, toujours en Hugo un Lucain et même un Claudien latents. Ses *Odes* sont pleines de « Justes Dieux ! » de « Ciel ! où courent ces guerriers ? » de « Que vois-je ? » « Que dis-je ? » Tout le « sacré délire » s'y échevèle froidement.

Hugo chante tour à tour le *Rétablissement de la statue de Henri IV*, la *Mort du duc de Berry*, la *Naissance du duc de Bordeaux*, le *Baptême du duc de Bordeaux*, les *Funérailles de Louis XVIII*, le *Sacre de Charles X*. Il a encore la conception du poète lyrique qu'avaient les siècles précédents : pour lui, le poète lyrique est celui qui chante les grands événements de la vie du Roi. Et, avec cette différence que son roi deviendra de plus en plus le peuple, — *populus rex*, — il la conservera toute sa vie parallèlement à la conception romantique de la poésie personnelle.

De romantisme il n'y a guère trace dans les *Odes*. Pourtant une pièce sur la *Bande Noire* annonce la guerre que fera plus tard l'auteur de *Notre Dame* aux démolisseurs et aux badigeonneurs de cathédrales. Comme les *Lettres à la Fiancée*, récemment publiées, et qui datent à peu près de la même époque, les *Odes* sont d'un style correct, élégant même, mais abstrait, sans images, sans poésie... Combien les *Méditations* de Lamartine, publiées deux ans avant, sont plus profondes, plus sincères, plus neuves ! Il faut dire que Hugo avait vingt ans et Lamartine trente. Au cours de la fameuse

pièce, *Moïse sur le Nil*, on trouve pourtant quelques vers plus précis, plus concrets, mais encore trop spirituels :

C'est sans doute par l'onde entraîné vers les mers,
Le tronc d'un vieux palmier qui, du fond des déserts,
Vient visiter les Pyramides...

et plus loin :

Alors, tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant,
La vierge au roi farouche amenait l'humble enfant,
Baigné des larmes maternelles;
On entendait en chœur dans les cieux étoilés
Des anges, *devant Dieu de leurs ailes voilés,*
Chanter les lyres éternelles.

Il y a déjà du pittoresque dans ces strophes un peu gauches. Et la pièce non moins connue, *Un Chant de fête sous Néron*, malgré quelques passages faibles, est déjà tout près d'être un beau poème. Elle est de 1825. Hugo avait vingt-trois ans. Quel sens du décor, du détail saillant, du vers à effet, chez ce tout jeune homme! Et quel instinct de la psychologie historique, de cette psychologie un peu simple, mais puissante et vraie, parce qu'elle résume en quelques traits toute une âme ou toute une époque! Rappelez-vous ces cris néroniens :

Dans ses embrassements les palais s'évaporent.
— Oh ! que n'ai-je aussi, moi, des baisers qui dévorent,
Des caresses qui font mourir!

ou encore :

Quand le sang rejaillit sur vos robes de fête,
Amis, lavez la tache avec du vin de Crète ;
L'aspect du sang n'est doux qu'au regard des méchants.
Couvrons un jeu cruel de voluptés sublimes.
Malheur à qui se plaît au cri de ses victimes ! —
Il faut l'étouffer dans des chants...

et la fin célèbre :

Exterminez !... Esclave ! apporte-moi des roses,
Le parfum des roses est doux.

Il y a là une intelligence de l'histoire qui est tout à fait

remarquable chez un si jeune homme. Renan n'aura presque, plus tard, qu'à reprendre cette esquisse et à la « pousser », dans *l'Antechrist*, au chapitre fameux de l'*Esthétique néronienne*.

Et quels vers solides au commencement de la même pièce :

Amis, l'Ennui vous tue, et le sage l'évite !
Venez tous admirer la fête où vous invite
Néron, César, consul pour la troisième fois ;
Néron, maître du monde et dieu de l'harmonie,
Qui, sur le mode d'Ionie,
Chante en s'accompagnant de la lyre à dix voix !

Que mon joyeux appel sur l'heure vous rassemble,
Jamais vous n'aurez eu tant de plaisirs ensemble
Chez Pallas l'affranchi, chez le grec Agénor ;
Ni dans ces gais festins d'où s'exilait la gêne,
Où l'austère Sénèque, en louant Diogène,
Buvait le falerne dans l'or.

Le livre V des *Odes*, entièrement fait de pièces personnelles, est de beaucoup le plus faible. La vie n'a pas encore éveillé cette âme; Hugo n'a rien à dire. Toutefois, dans la pièce intitulée *Mon Enfance*, on trouve quelques vers descriptifs assez heureux :

J'aimai les fiers coursiers aux crinières flottantes,
Et l'éperon froissant les rauques étriers...

ou encore :

La vedette perdue en un bois isolé...

ou bien :

Mon envie admirait et le hussard rapide
Parant de gerbes d'or sa poitrine intrépide,
Et le panache blanc des agiles lanciers,
Et les dragons, mêlant sur leur casque gépide
Le poil taché du tigre aux crins noirs des coursiers...

et surtout :

L'Espagne me montrait ses couvents, ses bastilles ;
Burgos, sa cathédrale aux gothiques aiguilles ;
Irun, ses toits de bois ; Vittoria, ses tours ;
Et toi, Valladolid, tes palais de familles,
Fiers de laisser rouiller des chaînes dans leurs cours.

Ce dernier vers, c'est déjà le pur détail pittoresque, cette chose toute nouvelle dans la poésie française, toute romantique.

Le volume s'achève par une ode *aux Ruines de Montfort-l'Amaury*, — où les yeux perçants du jeune Hugo voient planer des aigles dans le ciel suburbain, — par cette *Promenade*, — où l'épigraphe empruntée à madame Amable Tastu n'a pas manqué d'inspirer quelques vers dignes d'elle :

Ceins le voile de gaze aux pudiques couleurs,
Où la féconde aiguille a semé tant de fleurs.

. . . .

Couvre-toi du tissu, trésor de cachemire, etc.

— et par des amplifications comme *Pluie d'été* ou *Rêves*.

Mais dans les *Ballades*, qui suivent immédiatement les *Odes*, la forme est déjà, par endroits, très belle. — Une *Fée*

Suspend la cigogne argentée
Au faîte aigu du noir clocher...

Si la *Grand-mère* est une imagerie par trop ingénue, le *Géant*, qui vient presque tout de suite après, révèle dans le romantique, timide encore, le futur Titan de la *Légende* :

A peine adolescent, sur les Alpes sauvages,
De rochers en rochers je m'ouvrais des chemins ;
Ma tête ainsi qu'un mont arrêtait les nuages,
Et souvent, dans les cieux épiant leurs passages,
J'ai pris des aigles dans mes mains.

Et plus loin :

Je marche toujours nu. Ma valeur souveraine
Rit des soldats de fer dont vos camps sont peuplés.
Je n'emporte au combat que ma pique de frêne,
Et ce casque léger que traîneraient sans peine
Dix taureaux au joug accouplés.

L'emphase est naïve, mais le ton est assez haut déjà. Et c'est ensuite la *Fiancée du Timbalier*, trop connue, mais qui suffirait à immortaliser un Soumet ou un Delavigne, et cette adorable *Chanson du Fou*, dont la fin est si vaporeuse et subtile, où rêve d'avance le clair de lune verlainien :

Maint voleur te suit ;
La chose est, la nuit,
Commune.

Les dames des bois
Nous gardent parfois
Rancune.

Elles vont errer :
Crains d'en rencontrer
Quelqu'une.
Les lutins de l'air
Vont danser au clair
De lune.

Je goûte moins ces tours de force agressifs, *la Chasse du Burgrave*,

Daigne protéger notre chasse,
Châsse
De monseigneur Godefroy,
Roi !

et *le Pas d'armes du roi Jean* :

Ça, qu'on selle,
Écuyer,
Mon fidèle
Destrier...

— qui témoignent pourtant d'une belle habileté dans l'art de manier les rythmes et les rimes. Hugo y gagnait sa licence de maître ès arts poétiques.

A vrai dire, *les Orientales*, qui parurent en 1829, ne sont guère encore que des études, des gammes sonores et brillantes, des exercices variés, — exercices de prosodie comme *les Djinns*, de style comme la *Nuée du ciel*, de rythme comme cette charmante *Sarah la Baigneuse*. — Entre les recueils de Hugo c'est peut-être celui que j'aime le moins. A part quelques poèmes sur la guerre de l'Indépendance grecque, il est fort vide. Il offre de temps en temps des vers admirables ; la maîtrise est presque absolue déjà dans la composition des pièces, l'ordonnance des strophes, le choix de l'épithète, la frappe ou le jet du vers. La rime est abondante et sonore, facile à la fois et imprévue. Mais ces beaux vers manquent d'âme. D'avance, la formule du Parnasse y est réalisée comme elle ne le fut jamais par les Parnassiens mêmes, qui n'ont pu s'empêcher de mettre dans leurs vers

les plus impersonnels une idée ou même du sentiment. Tout le Gautier surfait des *Émaux et Camées* est en germe dans *les Orientales*. Ce sont les vers les plus romantiques, au sens étroit du mot, que Hugo ait écrits, c'est-à-dire colorés, ou mieux, coloriés de cette « couleur locale » dont Mérimée, l'auteur du *Théâtre de Clara Gazul*, se gaussait ensuite non sans raison.

Pourtant la pièce intitulée *Fantômes* :

Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles...

est déjà une *Feuille d'Automne*. Le poète y passe de la vision à la rêverie, éteint la trop vive clarté de l'Orient dans le mystère occidental. Cette pièce est justement célèbre, mais plutôt pour sa place dans l'œuvre de Hugo que pour sa valeur propre. Hugo y est beaucoup moins habile à exprimer des sentiments qu'à dessiner des formes. Comparez ces deux strophes qui se suivent, l'une purement pittoresque, l'autre qui veut être méditative :

Il faut que l'eau s'épuise à courir les vallées;
Il faut que l'éclair brille, et brille peu d'instants,
Il faut qu'avril jaloux brûle de ses gelées
Le beau pommier, trop fier de ses fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps.

Oui, c'est la vie. Après le jour, la nuit livide.
Après tout, le réveil, infernal ou divin.
Autour du grand banquet siège une foule avide;
Mais bien des conviés laissent leur place vide,
Et se lèvent avant la fin.

La seconde strophe est un peu plate *(après tout...)*, et le second vers est bien obscur ; la première, au contraire, toute descriptive, est belle et pleine.

Un souffle épique anime et enfle déjà certaines *Orientales*, comme *la Nuée du Ciel*, *Navarin*, *la Bataille perdue*, *l'Enfant grec*. Hugo y prélude à ses grandes pièces politiques des recueils suivants, et à *la Légende des Siècles*. Mais ce n'est encore là que des développements où l'on retrouve le jeune rhétoricien des *Odes*. Il procède par apostrophes surannées :

La voyez-vous passer, la nuée au flanc noir?...

par énumérations interminables : « Ici... Plus loin... Veux-

tu...? veux-tu...? » *(L'Enfant Grec)*. Il y aura toujours, d'ailleurs, ce rhétoricien en Hugo, mais caché de plus en plus sous la profusion des images. L'ossature classique disparaîtra sous la chair romantique. Ainsi le blond jeune homme maigre de 1825 deviendra l'homme sanguin, au visage plein, de 1840. Hugo conservera toute sa vie l'empreinte d'une forte éducation classique, surtout latine, un peu trop cicéronienne et quintilienne. C'est à elle que ses œuvres devront toujours d'être si robustement charpentées, et, en même temps, c'est elle qui leur donnera ce caractère un peu tendu, un peu volontaire, de la littérature romaine. Il lisait peu de grec; il lui manquera toujours cette aisance souveraine, cette force facile et docile qui dissimule l'effort, cette grâce répandue sur les œuvres les plus solides comme la lumière d'Olympie sur les muscles polis des athlètes, le divin sourire hellénique dont s'éclaire parfois Lamartine. Nous retrouvons ici l'éternelle différence que l'on constate entre Racine et Corneille, Fénelon et Bossuet, Renan et Taine : les deux grands courants qui ont formé les lettres françaises se côtoient sans se mêler, l'Aréthuse grecque et le Tibre latin.

Les Feuilles d'Automne (1831) sont le premier recueil de Victor Hugo où son génie lyrique apparaisse nettement. Il commence à être en possession de lui-même. Les études classiques des *Odes*, les gammes chromatiques des *Orientales*, *Cromwell*, *Marion de Lorme* et *Hernani*, lui ont mis en main son instrument : il fait ce qu'il veut. Et l'amour, et la mort, et la gloire, qui l'ont ému tour à tour, ont changé en un poète le prestigieux versificateur qu'il était d'abord. *Les Feuilles d'Automne* sont le premier des quatre recueils (*les Feuilles d'Automne*, *les Chants du Crépuscule*, *les Voix intérieures*, *les Rayons et les Ombres*) que Victor Hugo va donner, à intervalles égaux ou presque, en neuf ans, et qui — avec son théâtre plus retentissant, mais d'une moindre valeur — établiront définitivement sa renommée poétique. Plus tard, il sera encore plus grand, plus prodigieux, plus surhumain, dans *les Contemplations*, dans *la Légende des Siècles* : il ne pourra pas être plus poète. Et l'on peut même éprouver un sentiment de prédilection pour ces vers moins étonnants, moins bruyants

d'orages et éblouissants d'éclairs que certains vers des *Contemplations* ou de la *Légende*, plus simples, plus faciles, d'une muse plus pédestre par moments, mais aussi plus tendres, plus doux, plus clairs à l'oreille et plus amis de l'âme. Les *Feuilles d'Automne*, les *Chants du Crépuscule*, les *Voix intérieures*, les *Rayons et les Ombres* ont quelque chose de virgilien; les *Contemplations*, les *Châtiments*, la *Légende*, quelque chose de dantesque (notez que l'une et l'autre inspiration sont latines). Les premiers sont du Victor Hugo blond aux cheveux de soie, à la figure imberbe, que nous montrent les portraits de Devéria et d'Alophe, tandis que les autres semblent déjà du vieux prophète broussailleux et barbu que notre enfance a vu passer tout blanc dans une apothéose.

A vrai dire, les vers des *Feuilles d'Automne* sont parfois très amollis encore de lamartinisme (*les Méditations*, le livre vraiment précurseur, qui est de 1820, remarquez-le bien, ont vraisemblablement fait beaucoup rêver Hugo). Et souvent aussi ils sont infectés, le mot n'est pas trop fort, de cette sentimentalité bourgeoise et comme provinciale où Sainte-Beuve, le Sainte-Beuve de *Volupté* et de *Joseph Delorme*, très lié alors avec Hugo, avait cru trouver son originalité propre et, comme nous dirions, sa note bien à lui. Que cette influence très sensible n'étonne pas les admirateurs de Hugo, ni les amis de Sainte-Beuve prosateur qui sont réfractaires à sa poésie : Hugo a passé sa vie à prendre autour de lui et à magnifier tout ce que les autres créaient d'original ou de neuf. Ce n'était pas du plagiat. Il était si grand, si ample et d'une telle abondance naturelle qu'il retrouvait tout en lui. Nul doute, pour qui sait lire de près, que les *Feuilles d'Automne*, ce ne soient *les Méditations* orchestrées, que *la Tristesse d'Olympio*, ce ne soit *le Lac* de Lamartine, savamment *polyphoné* par le vers de Hugo. De même *Ruth et Booz* est inspiré du *Livre mystique* de Vigny. Le vers charmant d'*Éloa*:

> La terre était riante et dans sa fleur première...

est le type du vers admirable de *Ruth et Booz* :

> La terre. . . . .
> Était mouillée encor et molle du déluge.

De même la *Légende des Siècles*, c'est la *Bible de l'Humanité*

de Michelet, reprise par Hugo qui avait fort admiré les *Poèmes barbares* de Leconte de Lisle. De même *la Fin de Satan*, c'est encore *Éloa*, et c'est *la Chute d'un Ange*. De même *les Misérables*, c'est *les Mystères de Paris*, d'Eugène Suë, et *les Travailleurs de la mer*, c'est *la Mer*, de Michelet, arrangée en roman. Plagiat? non. Imitation? oui; mais imitation féconde et originale, qui ajoute au modèle et le dépasse presque toujours. Ainsi Molière prenait jadis « son bien où il le trouvait ». Certains hommes inventent, d'autres mettent en œuvre; ceux-ci plus intéressants parfois, mais ceux-là plus grands. En art, les intentions ne comptent pas. Celui qui réalise est le vrai créateur : de l'idée à l'œuvre, il y a toute la distance de ce qu'on nomme proprement l'art.

Il est amusant et instructif pour l'histoire littéraire de surprendre Hugo en flagrant délit d'imitation, non plus de Lamartine ou de Vigny, ou encore de Chateaubriand, — dont Hugo, comme l'a découvert M. Brunetière, a mis en vers toute une page de prose dans les *Odes et Ballades*, — mais de Sainte-Beuve même. Lisez de près les *Feuilles d'Automne* : vous y trouverez certains vers prosaïques très voisins de ceux qu'alors Sainte-Beuve, — ce prosateur admirable en qui le poète était mort si jeune qu'il était mort-né, — essayait de faire passer pour de la poésie nouvelle :

Voitures et chevaux à grand bruit, l'autre jour,
Menaient le roi de Naple au gala de la cour.
J'étais au Carrousel, passant avec la foule
Qui par ses trois guichets incessamment s'écoule,
Et traverse ce lieu quatre cents fois par an
Pour regarder un prince ou voir l'heure au cadran.

Ne dirait-on pas, mieux faits, des vers de *Joseph Delorme*? Et la fin :

Ainsi ce qu'en passant avait dit cette femme
Remuait mes pensers dans le fond de mon âme,
Quand un soldat soudain, du poste détaché,
Me cria : « Compagnon, le soleil est couché !... »

Peut-être est-ce une illusion, mais il me semble reconnaître, à ces « pensers », à ce « compagnon », à un je ne sais quoi d'indéfinissable, le ton de certaines pièces pari-

siennes et modernes de Sainte-Beuve, du Sainte-Beuve de l'île Saint-Louis.

De même la fin de la célèbre pièce : « Lorsque l'enfant paraît... » est gâtée par ce vague mysticisme familial qui faisait alors s'attendrir Sainte-Beuve sur « sa bonne vieille tante » et apostropher sans cesse le Seigneur à propos de tout et de rien :

Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime...

De même, dans la *Prière pour tous*, une des plus larges pièces du volume, certains vers sont vraiment trop des vers de cantique. Je sais bien que c'était alors le ton général du Cénacle. Mais Sainte-Beuve et Hugo étaient très amis à ce moment, et le premier, très intelligent, agissait beaucoup par la conversation sur le second, éminemment réceptif. Je ne puis m'empêcher de retrouver dans certaines pièces sentimentales des *Feuilles d'Automne* l'âme de Sainte-Beuve, pieuse alors sans sincérité, vertueuse sans noblesse, et, pour tout dire, un peu hypocrite.

Les deux plus longues pièces des *Feuilles d'Automne, Ce qu'on entend sur la Montagne* et la *Pente de la Rêverie*, ne sont pas les meilleures. Ce sont encore de grandes sonates, brillantes et un peu vides, assez analogues à du Liszt. — Liszt d'ailleurs a donné le titre de la première à un de ses Poèmes symphoniques. — Elles ne font encore que préparer, mais toujours plus savamment et plus largement, les grandes symphonies beethoveniennes des *Contemplations* et de la *Légende*. L'idée en est même, à la regarder attentivement, d'une somptueuse inanité. Mais le style est ample à la fois et simple, sûr et sobre, sans faiblesses, sans bavures, classique au sens profond du mot. Et déjà dans les *Feuilles d'Automne* il a des hardiesses, des originalités heureuses :

Voilà ce que je dis. Puis *des pitiés me viennent*
Quand je pense à tous ceux qui sont dans le tombeau.

Et quel sentiment de l'indéterminé, de l'inachevé, dans ces vers adorables :

Quand le livre où s'endort chaque soir ma pensée,
Quand l'air de la maison, les soucis du foyer,

Quand le bourdonnement de la ville insensée
Où toujours on entend quelque chose crier,

Ont tenu trop longtemps. . . . . .
Le regard de mon âme à la terre tourné,

Elle s'échappe enfin, va, marche et dans la plaine
Prend le même sentier qu'elle prendra demain,
Qui l'égare au hasard et toujours la ramène,
Comme un coursier prudent qui connait le chemin.

Elle court aux forêts, où dans l'ombre indécise
Flottent tant de rayons, de murmures, de voix,
Trouve la rêverie au premier arbre assise,
Et toutes deux s'en vont ensemble dans les bois.

Une pièce un peu ingrate, un peu amère et sèche, mais si humaine, est celle qui débute ainsi :

Où donc est le bonheur? disais-je. Infortuné,
Le bonheur, ô mon Dieu, vous me l'avez donné...

Le court poème : *Dans l'alcôve sombre...*, s'il était de Marceline Desbordes-Valmore, ferait pleurer d'admiration ; comme il est de Hugo, nous nous contenterons de le dire exquis. Deux strophes surtout en sont gracieuses :

Il fait bien des rêves.
Il voit par moments
Le sable des grèves
Plein de diamants;
Des soleils de flammes,
Et de belles dames
Qui portent des âmes
Dans leurs bras charmants.

. . . .

Il voit mille choses
Plus belles encor;
Des lys et des roses
Plein le corridor;
Des lacs de délice
Où le poisson glisse,
Où l'onde se plisse
A des roseaux d'or.

Plus loin, nous lisons :

Les anges. . . . . .
Le voyant sans armes,
Sans peur, sans alarmes,
Baisent avec larmes
Ses petites mains.

Remarquons : « avec larmes », pour : « avec des larmes ». Voilà confirmée l'hypothèse d'une influence que Sainte-Beuve aurait exercée sur Hugo à cette époque : cette façon d'esquiver une difficulté prosodique par une ellipse faussement naïve, c'est du « Joseph Delorme » ; Sainte-Beuve romantique abonde en gauches habiletés du même genre.

Son esprit toujours un peu menu, même dans les grands sujets, se plaisait alors à ces gentillesses, qui d'ailleurs n'ont pas été admises dans le vers français, — malgré Sainte-Beuve et Hugo lui-même. — On n'en retrouverait guère d'exemples chez Hugo. Il a toujours su éliminer de tous les emprunts qu'il faisait aux autres ce qui n'était que mode ou particularité. Il avait le sens de la grande tradition, comme tous les vrais novateurs.

Il y a dans les *Soleils couchants* de beaux vers descriptifs qui datent des jours où Musset écrivait espièglement :

Monsieur Hugo va voir coucher Phébus le blond.

Et une belle mélancolie imprègne la pièce VI :

Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées.
Demain viendra l'orage, et le soir, et la nuit;
Puis l'aube, et ses clartés de vapeurs obstruées,
Puis les nuits, puis les jours, pas du temps qui s'enfuit.

Et la face des eaux, et le front des montagnes,
Ridés et non vieillis, et les bois toujours verts
S'iront rajeunissant; le fleuve des campagnes
Prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne aux mers.

Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,
Je passe, et refroidi sous ce soleil joyeux,
Je m'en irai bientôt, au milieu de la fête,
Sans que rien manque au monde immense et radieux.

Là, nous entendons Hugo toucher d'un doigt rapide la

grande corde de la lyre, celle où résonne la musique de ces sentiments éternels, de ces magnifiques « lieux communs », toujours neufs parce que la vie est toujours jeune, qui sont l'âme de la poésie lyrique.

Après les *Feuilles d'Automne*, parurent les *Chants du Crépuscule*, qui les continuent, et qu'à leur tour continueront les *Voix intérieures* et *les Rayons et les Ombres*. A chaque recueil, si l'inspiration n'est pas sensiblement différente, la forme se précise et la manière s'élargit. Mais il y a dans *les Chants du Crépuscule* décidément trop de pièces politiques. Nous ne sommes pas de ceux qui, comme nos parnassiens hier, comme nos symbolistes aujourd'hui, interdisent au poète de chanter les grands événements de son époque: le champ de la poésie est illimité, le poète peut être un sublime touche-à-tout, à la condition de muer en beauté tout ce qu'il touche. Et il y a parfois une véritable lâcheté à ne pas prendre sa part des tristesses publiques, à ne pas prendre parti dans la lutte des opinions. Le beau cri de Hugo est toujours vrai :

Dieu le veut, dans les temps contraires,
Chacun travaille et chacun sert.
Malheur à qui dit à ses frères :
Je retourne dans le désert!
Malheur à qui prend ses sandales,
Quand les haines et les scandales
Tourmentent le peuple agité!
Honte au penseur qui se mutile,
Et s'en va, chanteur inutile,
Par les portes de la cité!

Pour quelques mauvais poèmes de circonstance qu'ont écrits des poètes bien intentionnés mais médiocres, faut-il sacrifier un genre auquel nous devons toutes les pièces napoléoniennes de Hugo (car ce qui nous semble aujourd'hui entré dans le domaine de l'éternelle poésie était alors de l'actualité toute chaude), *la Marseillaise des Nations*, de Lamartine, *la Curée*, de Barbier, *les Châtiments*?... Mais, sans proscrire tout un genre qui a fait ses preuves, sans imiter l'habituelle tactique des réactionnaires qui disent aux novateurs : « Ceci n'est pas de la poésie », et qui restreignent

la poésie, de genre prohibé en genre prohibé, à je ne sais quelle abstraction évanescente, — on peut trouver que Hugo, vers 1830-40, était sur une voie dangereuse pour son génie lyrique, et chantait trop souvent des faits qui n'avaient pas un caractère assez net de généralité poétique, et, pour parler comme les philosophes, d'éternité. Dans *les Voix intérieures*, près de la moitié des pièces sont de circonstance : *Dicté après Juillet 1830*, *à la Colonne*, *Hymne*, *Noces et Festins*, *Sur le Bal à l'Hôtel de Ville*... Et si quelques-unes sont fort belles, le titre des deux dernières nous montre bien le danger du genre, qui est de rimer parfois des chroniques d'actualité. Cependant il serait injuste de nommer ainsi des pièces comme celle-ci : *A la Colonne*, ou comme *Napoléon II*, qui n'ont qu'un tort, c'est d'être trop connues, et qui sont admirables, — emportées d'un mouvement magnifique, bien composées, variées, justes d'images, même dans la vision épique, abondantes en vers inoubliables; exemples de l'équilibre parfait que l'on peut trouver entre l'histoire et le lyrisme, entre l'actualité et l'éternité.

De même, le *Prélude* des *Chants du Crépuscule*:

De quel nom te nommer, heure trouble où nous sommes?

qui est comme un morceau d'éloquence versifié, n'en compte pas moins quelques-unes des plus belles strophes que Victor Hugo ait écrites en ce temps-là :

Croyances, passions, désespoir, espérances,
Rien n'est dans le grand jour et rien n'est dans la nuit;
Et le monde, sur qui flottent les apparences,
Est à demi couvert d'une ombre où tout reluit.

Tout s'y mêle! les pas égarés hors des voies
Qui cherchent leur chemin dans les champs spacieux;
Les roseaux verts froissant leurs luisantes courroies;
Les angélus lointains dispersés dans les cieux;

Le lierre tressaillant dans les fentes des voûtes;
Le vent, funeste au loin au nocher qui périt;
Les chars embarrassés dans les tournants des routes,
S'accrochant par l'essieu comme nous par l'esprit...

Et de ces bruits divers, redoutable ou propice,
Sort l'étrange chanson que chante sans flambeau
Cette époque en travail, fossoyeur ou nourrice,
Qui prépare une crèche ou qui creuse un tombeau...

L'Orient! l'Orient! qu'y voyez-vous, poètes?
Tournez vers l'Orient vos esprits et vos yeux.
« Hélas! ont répondu leurs voix longtemps muettes,
Nous voyons bien là-bas un jour mystérieux;

Un jour mystérieux dans le ciel taciturne,
Qui blanchit l'horizon derrière les coteaux,
Pareil au feu lointain d'une forge nocturne
Qu'on voit sans en entendre encore les marteaux...

Voilà une poésie à tendances politiques et sociales, que les purs du Parnasse ou du Symbolisme, ceux qui estiment que l'art n'a rien à voir avec la vie publique, interdiraient à Hugo d'écrire s'il vivait aujourd'hui. Qui aurait raison, eux ou lui?

Le recueil suivant, les *Voix intérieures* (1837), vient à l'appui de ces humbles théories, qui ne vaudraient pas la peine d'être exposées en détail si quelques-uns ne prenaient texte de certaines pièces moins bonnes que les autres et plus politiques que poétiques pour reprocher à Hugo d'avoir dans ses vers été « un orateur, et non un poète[1] ». — Notons que, dans les *Voix Intérieures*, une longue et assez ennuyeuse pièce sur la mort de Charles X, *Sunt Lacrymæ Rerum*, est presque immédiatement suivie de l'admirable poème *A l'Arc de Triomphe*, et que c'est là pourtant deux pièces de circonstance, et la seconde même, marquée d'un caractère de modernité très net. Cela ne prouve rien ni pour ni contre les pièces de circonstance; cela prouve seulement que l'une est médiocre et l'autre bonne.

Dans les *Voix intérieures* Hugo a écrit les plus beaux de ces vers virgiliens dont nous remarquions plus haut la fréquence. Une pièce est dédiée à Virgile, et se termine par ce paysage que les meilleurs Parnassiens voudraient signer :

Et, l'oreille tendue à leurs vagues chansons,
Dans l'ombre, au clair de lune, à travers les buissons,

1 M. Rémy de Gourmont : *Mercure de France*, décembre 1901.

Avides, nous pourrons voir à la dérobée
Les Satyres dansants qu'imite Alphésibée.

Et plus loin, ces vers *A Albert Dürer*, admirables de frais mystère et de réalisme antique : « Tu voyais », dit le poète,

... distinctement, par l'ombre recouverts,
Le faune aux doigts palmés, le Sylvain aux yeux verts,
Pan, qui revêt de fleurs l'antre où tu te recueilles,
Et l'antique dryade aux mains pleines de feuilles.

Et toute l'Églogue à Pollion, cette mystérieuse églogue où Virgile semble annoncer Jésus et qui lui mérita d'être canonisé par le moyen âge, est comme résumée en ces dix vers :

Dans Virgile parfois, dieu tout près d'être un ange,
Le vers porte à sa cime une lueur étrange.
C'est que, rêvant déjà ce qu'à présent on sait,
Il chantait presque à l'heure où Jésus vagissait.
C'est qu'à son insu même il est une des âmes
Que l'Orient lointain teignait de vagues flammes.
C'est qu'il est un des cœurs que déjà, sous les cieux,
Dorait le jour naissant du Christ mystérieux.

Dieu voulait qu'avant tout, rayon du Fils de l'homme,
L'aube de Bethléem blanchit le front de Rome.

A mesure qu'on avance dans le recueil des *Voix intérieures*, les beautés se multiplient, le génie, car c'est vraiment déjà le nom qui convient, éclate. La pièce célèbre intitulée : *La Vache*, est un splendide symbole, à la fois profond et clair, où l'idée est aussi ample que le détail est net.

Quant à la pièce intitulée *Passé* :

C'était un grand château du temps de Louis treize...,

il est difficile de la lire sans que les larmes viennent aux yeux. Elle n'est pas parfaite : quelques vers y sont trop spirituels, et d'autres un peu vulgaires ; mais quelle nostalgie délicieuse, quelle vision magnifique des vieux parcs abandonnés et du passé mort à jamais ! Le fameux contresens qui, avec deux ou trois autres, contribue à immortaliser Virgile, et que Hugo a répandu plus que personne, — *Sunt lacrymæ rerum*, — trouve ici son application toute naturelle : ces vers pleurent les lar-

mes des choses. La fin, en particulier, est belle d'une beauté infinie et pathétique :

Au loin dans le bois vague on entendait des rires.
C'étaient d'autres amants, dans leur bonheur plongés.
Par moments un silence arrêtait leurs délires.
Tendre, il lui demandait : D'où vient que tu soupires?
Douce, elle répondait : D'où vient que vous songez?

. . . .

Ils marchaient fiers, joyeux, foulant le vert gazon,
Ils mêlaient les regards, leur souffle, leurs pensées... —
O temps évanouis ! O splendeurs éclipsées !
O soleils descendus derrière l'horizon !

Jamais jusque-là, dans la poésie française, on n'avait uni à ce point l'âme et les choses, — même Lamartine, même Vigny ; — jamais ce vaporeux, ce bleuâtre du souvenir comme du lointain n'avaient été rendus avec tant de mollesse et de suavité; c'est un mélange merveilleux de larmes éparses et de sourire humain, de nature et de passé, d'herbe vivace et de soie fanée... Une des sources de la poésie moderne est là : mélancolie des vieux parcs, des statues rongées, des couchants éteints, Verlaine, Albert Samain, Henri de Régnier...

Dans ces vers, dans quelques autres des *Voix intérieures*, Hugo atteint à la perfection pure, indiscutable et indestructible. Et voyez comme l'art est long! De tous ces recueils que nous venons d'analyser un à un, voici vraiment le premier qui nous fasse frissonner d'enthousiasme. Tout ce qui précédait était déjà très beau parfois ; mais il y manquait encore un je ne sais quoi, qui est là...

Les Rayons et les Ombres (1840) sont le dernier de ces quatre beaux volumes : *Feuilles d'automne*. *Chant du Crépuscule*, *Voix intérieures*, *Rayons et Ombres*, aux titres évocateurs; plus tard, les titres, *Châtiments*, *Contemplations*, *Légende des Siècles*, deviendront plus amples encore, mais abstraits, et marqueront bien la sublimation qui se fit dans l'esprit de Victor Hugo. Le recueil des *Rayons et Ombres* s'ouvre sur une pièce large, intitulée : *Fonction du Poète*, où Victor Hugo lui-même définit nettement le problème qui se pose pour tout vrai poète : — le poète n'est-il qu'un charmant amuseur, qu'un

joueur de flûte exquis ou admirable, ou peut-il, doit-il essayer de penser et d'aider les autres à penser? A de certains vers trop apocalyptiques, on voit que Victor Hugo se faisait du poète une idée quelque peu excessive :

Peuples! écoutez le poète!
Écoutez le rêveur sacré!
Dans votre nuit, sans lui complète,
Lui seul a le front éclairé!
. . . .
Il inonde de sa lumière
Ville et désert, Louvre et chaumière,
Et les plaines et les hauteurs;
A tous d'en haut il la dévoile,
Car la poésie est l'étoile
Qui mène à Dieu rois et pasteurs.

« Non, poète, a-t-on envie de lui crier, vous vous abusez. Le poète n'est qu'un pauvre homme tout pareil aux autres. Le vrai moyen de mener les peuples à l'abîme serait peut-être de les confier à un poète... » Mais on ajouterait, pour ceux qui veulent confiner le poète dans la Tour d'Ivoire : « Il ne faut pas lui conférer de privilège à rebours. C'est justement parce qu'il est comme les autres, un homme, un citoyen, qu'il a le droit et le devoir de traiter dans ses vers les grands sujets qui préoccupent et passionnent les autres, à la condition qu'il le fasse en poète. ». — Hugo, avouons-le, n'y a pas toujours réussi dans ce recueil des *Rayons et des Ombres :* la pièce intitulée *le 7 août 1829*, et celle qui commence par ce vers un peu grotesque :

Pauvre femme, son lait à sa tête est monté...

sont exécrables. Voilà la poésie de circonstance dans toute sa hideur.

Mais c'est dans *les Rayons* et *les Ombres*, à côté de ces vers à la fois prosaïques et boursouflés, que l'on trouve les divins morceaux intitulés *Carillon* et *Que la Musique date du XVIe siècle*, où Hugo, qui n'aimait pas la musique, a donné par des mots de véritables impressions d'orchestre, et su parler de musique avec la compétence spéciale d'un musicien professionnel. On se demande où il a été chercher ces vers mer-

veilleux, qui semblent écrits par un Bizet doué de son génie verbal :

Le carillon, c'est l'heure inattendue et folle,
Que l'œil croit voir, vêtue en danseuse espagnole,
Apparaître soudain *par le trou vif et clair*
Que ferait en s'ouvrant une porte de l'air.
Elle vient, secouant sur les toits léthargiques
Son tablier d'argent plein de notes magiques,
Réveillant sans pitié les dormeurs ennuyeux,
Sautant à petits pas comme un oiseau joyeux,
Vibrant, ainsi qu'un dard qui tremble dans la cible ;
Par un frêle escalier de cristal invisible,
Effarée et dansante, elle descend des cieux ;
Et l'esprit, ce veilleur fait d'oreilles et d'yeux,
Tandis qu'elle va, vient, monte et descend encore,
Entend de marche en marche errer son pied sonore !

On peut ne pas juger parfaitement exactes les épithètes « dormeurs *ennuyeux* », « *effarée* et dansante » ; mais le morceau dans son ensemble est merveilleux d'invention, de grâce, de justesse... Et, remarquons-le, il ébauche vaguement la théorie des *Correspondances*, de Baudelaire :

Les parfums, les *couleurs* et les *sons* se répondent.

Si *Carillon* fait songer à Bizet, c'est Mozart et Beethoven qu'évoque l'autre pièce : *Que la Musique date du XVIe siècle*, dont le titre exprime d'ailleurs une idée fausse, et où je ne serais pas étonné que Victor Hugo n'ait cherché qu'un vague prétexte pour traduire en mots une symphonie entendue :

Écoutez ! écoutez ! du maître qui palpite,
Sur tous les violons l'archet se précipite.
L'orchestre tressaillant rit dans son antre noir.
Tout parle. C'est ainsi qu'on entend sans les voir,
Le soir, quand la campagne élève un sourd murmure,
Rire les vendangeurs dans une vigne mûre.
Comme sur la colonne un frêle chapiteau,
La flûte épanouie a monté sur l'alto.
Les gammes, chastes sœurs dans la vapeur cachées,
Vidant et remplissant leurs amphores penchées,
Se tiennent par la main et chantent tour à tour,
Tandis qu'un vent léger fait flotter alentour,
Comme un voile folâtre autour d'un divin groupe,
Ces dentelles du son que le fifre découpe.

Celui qui écrivait ces vers était un prodigieux artiste. Et celui qui a écrit *la Tristesse d'Olympio*, la plus célèbre pièce qu'on lise dans *les Rayons et les Ombres*, est un grand poète. Ce fut en rhétorique un de nos devoirs que de comparer *le Lac*, *la Tristesse d'Olympio* et *Souvenir*. Et quand j'y repense, je me demande ce que nous y pouvions comprendre. Il faut avoir aimé pour savoir toute la tristesse de revenir seul où l'on fut deux. Mais l'idée de cette comparaison était ingénieuse, et trois des premiers poètes du XIXe siècle ont en effet institué là une intéressante expérience littéraire, — sans le vouloir, allais-je dire, mais Hugo l'a voulu, et a certainement songé au *Lac* de Lamartine : toute l'ambition de sa première jeunesse avait été, comme l'indique très justement M. Faguet, de rattraper l'auteur des *Méditations*, et il lui en est resté toujours quelque chose. — Or, de ces trois illustres poèmes, si *le Lac* est le premier en date et le plus délicieux, le *Souvenir* le plus ému et le plus aigu, c'est tout de même *la Tristesse d'Olympio* qui est le plus beau, parce qu'il est le plus ample, le mieux écrit, le mieux composé, parce qu'il fait le plus largement palpiter tout le paysage autour du poète. — Ces aspects tranquilles,

> ... ces formes magnifiques
> Que la nature prend dans les champs pacifiques,

et qui contrastent parfois si douloureusement avec le tumulte mélancolique de nos pensées, c'est Hugo qui les a le mieux reproduits en ses vers. Et si la fin de son poème est un peu froide, c'est lui qui a le plus explicitement traduit le sentiment qui anime les trois chefs-d'œuvre, le sentiment de « l'indestructible passé », le sentiment que si l'amour n'est plus, rien ne peut faire qu'il n'ait pas été :

> Eh bien! oubliez-nous, maison, jardin, ombrages!
> Herbe, use notre seuil! ronce, cache nos pas!
> Chantez, oiseaux! ruisseaux, coulez! croissez, feuillages!
> Ceux que vous oubliez ne vous oublieront pas.
>
> Car vous êtes pour nous l'ombre de l'amour même!
>
> . . . .
>
> Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,
> L'une emportant son masque et l'autre son couteau,

Comme un essaim chantant d'histrions en voyage
Dont le groupe décroît derrière le coteau.

Mais toi, rien ne t'efface, amour !... etc.

Lorsqu'on relit ces strophes admirables, et *Oceano Nox*, dont la fin est si pleine de sanglots mystérieux :

Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées,
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous !

et cette courte merveille, *Nuit de Juin*, avec trois des alexandrins les plus délicieux que Hugo ait écrits :

L'été, lorsque le jour a fui, de fleurs couverte,
La plaine verse au loin un parfum enivrant ;
Les yeux fermés, l'oreille aux rumeurs entr'ouverte
On ne dort qu'à demi d'un sommeil transparent.

Les astres sont plus purs, l'ombre paraît meilleure,
Un vague demi-jour teint le dôme éternel ;
Et l'aube douce et pâle, en attendant son heure,
Semble toute la nuit errer au bas du ciel...

— lorsqu'on écoute vibrer en soi longuement ces vers infinis, on se dit que Victor Hugo, en 1840, était déjà un des plus grands poètes à qui la France eût donné le jour. Il devait grandir encore ; et ce qu'il avait produit jusque-là n'était vraiment, au prix de ce qu'il devait écrire et publier dix ans plus tard, que des essais magnifiques, et comme les préludes admirables des chants miraculeux qu'il allait chanter,

FERNAND GREGH

(A suivre.)

LE CHEVALIER D'OSTABAT

I

Vers 1780, un vieillard et une petite fille, l'oncle et la nièce, vivaient dans le village d'Izeste, au pied des Pyrénées béarnaises.

Le vieillard était un gentilhomme, ancien officier du Roi. Il avait soixante ans passés, portait haut, sur ses robustes épaules, sa tête basanée, remarquable par une chevelure touffue que les ans avaient poudrée à frimas, par des sourcils en buisson qui ombrageaient ses yeux noirs et perçants, un grand nez rouge et une sorte de jovialité grave et tranquille.

Il était gaulois et philosophe. Il promenait avec dignité dans la rue du village son épée rouillée, sa croix de chevalier de Saint-Louis, sur un habit bleu de trame fatiguée, mais solide encore. Quand il saluait, il s'inclinait bas, pour se relever d'un mouvement fier. Sa parole avait une solennité familière, comme il convenait à un sage nourri des beaux ouvrages de Jean-Jacques, ami d'ailleurs des vins ambrés du Béarn, des vieux bourgognes, et des ragoûts de gibier bien épicés.

Il avait nom : Monsieur le chevalier d'Ostabat... Après trente années d'absence, un jour de printemps, par un clair soleil, il était arrivé vers midi en vue de son village, dont les toits fumaient et dont la cloche sonnait le glas pour un tré-

passé. Il avait dit à son cheval, vieux compagnon d'armes qu'il aimait :

— Monsieur Balthazar! entendez-vous? Il y a là-bas quelque pauvre diable que l'on porte en terre, ou qu'on y portera demain. Dieu le reçoive!... Pour tous autres que des philosophes comme nous, ce serait un fâcheux présage que cette aubade mortuaire qui nous accueille à notre retour. Mais le sage, préparé à tout, ne s'inquiète point d'un son de cloche, encore qu'il se dise que pareille antienne sera tintée pour lui tôt ou tard : il s'élève par la raison au-dessus de la superstition et de la crainte, sentiments bas, qui ne vont pas l'un sans l'autre et sont pareillement indignes de l'homme... Ainsi a dit le sage des sages, l'immortel Rousseau... Nous le relirons en nos promenades : nous méditerons devant la nature ce philosophe de la nature, et nous resterons, jusqu'à notre dernier soir, d'elle et de lui le disciple heureux... Là-bas est la demeure de nos ancêtres, nous foulons la terre de la patrie. Mon vieux camarade! un homme sensible doit s'abandonner devant ces tableaux aux plus tendres mouvements de son cœur... Nous allons chez monsieur mon frère, qui n'est pas, vous vous en doutez bien, un gentilhomme des plus fortunés. Il nous attend, et je lui apporte quelques beaux louis d'or de mon escarcelle... guère!... Ils seront les bienvenus. Habiles à modérer nos désirs, nous aurons assez pour nos besoins... Vous valez encore pas mal de pistoles : j'aurais pu vous vendre, monsieur Balthazar! Mais il n'y a qu'un croquant gueux qui soit capable de vendre le compagnon de cinq ans de guerre, et de chasser un bon serviteur de son logis, et nous achèverons, ô mon coursier, de vieillir ensemble... Je vous conduirai au pâturage, vous me porterez de temps en temps au dîner de quelque voisin... O Balthazar! il y a quarante ans qu'ici même, au haut de cette côte que j'avais montée sur un vieux roussin, je m'arrêtai avant de m'exiler, comme je m'arrête, et je regardai, comme je regarde, la fumée monter du toit paternel. Mes larmes coulèrent alors : j'étais un jouvenceau ardent à l'aventure, et cependant effrayé devant le vaste monde... Monsieur mon père m'avait raconté qu'il était parti jadis à mon âge, cadet de Gascogne de piètre mine, et qu'a-

vant lui M. de Gassion s'en était allé de notre pays en même lamentable équipage, et y reparut maréchal de France. Or, je reviens simple capitaine, et c'est bien assez!... Et je suis heureux, parce que je rentre aux pénates paternels, où m'accueillent ceux qui furent et ceux qui vivent, et que mon enfance m'est rendue au cœur. Je suis triste aussi, pour les mêmes causes, et pour d'autres qui seraient trop longues à déduire : en sorte qu'il me semble devant ce beau lieu dire au passé salut et adieu... et à moi-même faire aussi les adieux futurs... Quand l'heure sonnera, mon camarade!... Et jusque-là, tenons-nous en joie et en sagesse... A notre maison! à notre maison!... S'il me fallait dire tout ce qui me passe par la cervelle, nous serions ici jusqu'à demain.

Et le chevalier, piquant sa bête d'un léger coup d'éperon, descendit la côte au bas de laquelle est le village, qu'il n'avait point vu depuis des années. Il regardait autour de lui avec des yeux humides, et dans son cœur apostrophait les champs familiers, les arbres retrouvés, les maisons semblables, toute la nature, avec une ingénuité solennelle. Pendant qu'il allait, la cloche tintait avec lenteur et il ne s'en préoccupait point. Mais, quand il fut au bout de la rue, il s'étonna de voir entrer dans la maison paternelle des gens en noir qui le dévisageaient sans le reconnaître, et fut averti d'un malheur. Il mit pied à terre, jeta la bride au premier venu, monta l'escalier quatre à quatre, et entra dans la grande salle où il vit couché sur un lit bas, les mains croisées, les paupières closes, un homme, un pâle visage sculpté dans le marbre de sa chair. Et, ce visage lui semblant étrange, il dit, comme s'il ne savait point, qui c'était, aux voisins priant autour du mort :

— Mon frère?...

Et une femme, s'avançant :

— Vous êtes monsieur le chevalier?

— Oui.

— Hélas! fit-elle, vous étiez attendu chez nous. Le pauvre monsieur, depuis quelques jours, ne faisait que parler de vous, Il disait : « Mardi, vers midi, mon frère arrivera; il faudra aller au devant de lui... » Hier encore, il parlait ainsi, et cela lui était une grande joie... Mais voilà qu'en se levant de table, après dîner, il a porté les mains à son cou, comme

cela, sans dire un mot... Il a regardé, et il est tombé... Nous l'avons couché sur son lit, on l'a saigné, mais le sang n'a pas voulu couler de la veine... Il n'a pas repris connaissance, pas même quand M. le curé lui a donné l'extrême-onction... Pendant la veillée, vers onze heures, il a tout à coup laissé de souffler.

Et le chevalier, s'approchant du mort, dit simplement :

— Mon pauvre frère !

Il le considéra en silence, deux grosses larmes roulèrent sur ses joues. Puis il s'agenouilla, inclina sa tête grise et fit une prière. Il se releva et se signa, demeura pensif un instant encore, puis, s'adressant à la femme qui avait parlé :

— Vous êtes une voisine ?

— Je suis votre servante, monsieur le chevalier.

Il la regarda :

— C'est juste... je te reconnais, à présent... Tu as un peu changé, ma pauvre Marion !

Et il prit sa main familièrement.

— Je reconnais deux ou trois d'entre vous, — dit-il aux voisins. — Merci d'être venus, mes amis... Je ne m'attendais pas à ce triste retour !... Pauvre frère ! il n'était pas vieux !... Je ne l'avais pas vu depuis vingt ans, mais je le reconnais, je le reconnais ! La mort ne l'a pas changé plus que la vie...

Il essuya de nouveau, d'un revers de main, son rude visage :

— Il semblait robuste, et fait pour durer !... Et moi qui ai pâti, risqué tout, moi qui ai traversé l'eau et le feu, qui avais pour perspective d'être frappé, un jour de bataille ou d'escarmouche, de quelque balle ou d'un coup de pointe, et d'avoir pour tombe un fossé des bois, je reviens de mes aventures pour le voir couché sur son lit mortuaire... Nous aurions parlé de notre père, de tous nos amis, de tout le passé ! Et nous n'en parlerons pas !

Il s'arrêta... La servante, prenant une petite fille par la main :

— Votre nièce, monsieur le chevalier.

Le chevalier éleva dans ses bras l'enfant, craintive et stupéfaite, devant lui.

— Je te fais peur, — dit-il doucement, — parce que tu ne me connais pas, ma pauvre petite... Je suis ton oncle... Je

pensais à toi et je t'ai apporté de beaux jouets, des jouets d'Allemagne, que nous déballerons après, après que... N'aie pas peur, enfant!

Et, les yeux baignés de larmes, il la déposa et dit aux voisines :

— Retirez-la... Il n'est pas bon qu'elle assiste à ces tristes scènes... L'une de vous, pour quelques heures, voudra bien se charger d'elle... Après, je pense qu'elle s'accoutumera vite à moi.

Alors, s'approchant du lit funèbre, il contempla de nouveau le mort. Il mit sa main sur la poitrine immobile, et dit gravement :

— Frère, soyez tranquille! Que nulle inquiétude pour votre enfant ne trouble la paix où vous êtes. Je veillerai sur elle comme vous l'eussiez fait et je l'aimerai comme vous l'aimiez... Si vous entendez mes paroles, vous connaissez qu'elles sont véritables, et je tiendrai cet engagement, si longtemps que Dieu me prête vie. Je le formerais par devoir strict, si je ne le formais par tendresse, et quand même vous n'auriez pas été un bon frère, et vous l'avez été... Donc je vous remplacerai près de votre fille... J'en prends à témoin ceux qui m'écoutent... Et vous, mon cher frère, dormez en Dieu... Ainsi soit-il!

Et les assistants dirent aussi :

— Dieu lui fasse grâce!... Ainsi soit-il!

Le vieux gentilhomme avait prévu juste : l'orpheline dont il était devenu le père ne mit pas longtemps à l'aimer.

C'était une petite fille de six ans, frêle, un peu sauvage et jolie. Elle s'appelait Claire-Sylvaine. Ses yeux avaient la beauté limpide et la profondeur recueillie des eaux. Et l'on y voyait, comme on voit l'ombre d'un nuage ou des feuilles sur les fontaines, on ne sait quoi de mélancolique, l'étonnement silencieux des êtres atteints par le deuil avant le temps.

Cette enfant s'était ouverte à la vie dans une maison désolée déjà par la mort de sa mère. Elle avait vu, sans comprendre pourquoi, combien les visages y étaient mornes et les jours monotones, et le peu de bruit qu'y faisaient les heures. Elle voyait son père marcher dans l'appartement, de long en large, sans prononcer une parole; il l'enlevait parfois dans ses bras avec un sourire et des pleurs. Il lui parlait d'une

voix très tendre, mais grave et comme éteinte de lassitude; et quand il lui posait la main sur la tête, cette caresse paternelle pesait sur cette tête et ce cœur d'enfant avec autant de tristesse que de douceur.

Or, quand le chevalier fut arrivé, après quelques semaines mortuaires, il y eut dans la demeure mélancolique une entrée de vie et d'air, comme de soleil par les croisées, et, dans les habitudes et les âmes, une activité nouvelle.

M. le chevalier d'Ostabat était bon, verbeux et maniaque. Il mêlait à la philosophie le sens clair et très sûr des choses, à la grandiloquence du discours une jovialité familière. Il était sociable, comme il sied à un sage qui doit distribuer de la sagesse, épancher la sensibilité de son cœur, et qui l'épanche devant la nature, bonne, à son compte, et probablement attentive. Le grain de folie qu'il avait dans l'esprit s'évaporait par des paroles. Son âme était ferme et limpide, et le respect lui fut gagné dès les prèmiers jours.

Il se prit pour sa petite nièce d'une affection de père et d'aïeul. Avant son retour, il s'était fait joie d'un long soir paisible, de promenades attendries doucement à travers les campagnes natales et de bonne amitié fraternelle, de longs entretiens et de souvenirs à remuer avec tendresse, pendant les hivers neigeux des montagnes, devant la flamme du foyer antique. Et voilà qu'il trouvait en rentrant son frère mort, sa maison penchante, une petite fille orpheline.

Cette maison, vieille quand il naquit, n'avait pas de rides nouvelles sur ses murailles, où quelques années de plus ne paraissaient point. Et la cour devant la façade s'ouvrait telle qu'autrefois sous ses arbres, avec le portail à auvent d'ardoises où passaient les charrois agrestes. Le jardin avait gardé les mêmes tonnelles de buis, la même table de cadran solaire où l'ombre tournait sur la pierre grise, et les roses trémières d'autrefois. Les ruches sous leur toiture de chaume, semblables à des cases de pauvres gens, formaient un village bourdonnant. Au fond du verger, l'herbe était molle; les vignes s'enroulaient aux noyers creux, où en automne les grives volaient pour les grappes et les corbeaux pour les

noix. Les poiriers y végétaient sous la mousse, le gui rongeait les pommiers languissants.

Semblable était le perron disjoint, et la terrasse aux dalles usées par le balai de la ménagère, par les sabots des rustres et le pied des hôtes qui, depuis deux cents ans, s'y étaient promenés devant la maison, au soleil, à l'ombre, suivant les saisons, suivant les heures, à pas légers de jouvenceaux ou de jeunes filles, à pas alourdis de vieillards; — calmes ou inquiets en des soucis ou des désirs harmonisés à la vie quotidienne, avec des contentements ou des chagrins simples, et d'héréditaires pensées.

La demeure n'avait pas changé... Voici la cuisine aux poutres noires, lustrées par la fumée des résines, le banc de chêne à dossier poli, près de l'âtre, qu'occupeut les gens de la maison... Voici le dressoir aux plats d'étain, la chaise de la fileuse et le fauteuil de paille où le maître prend place et règle avec ses serviteurs les soins des travaux, l'ordre des labours... Voici la grande salle familiale où l'on mange, où les veillées passent et où s'écoulent les journées pareilles, dans les occupations domestiques, avec d'amicales conversations... Voici les croisées d'où l'on voit les champs jaunir, les tableaux d'été s'encadrer en leur baie ouverte; et l'hiver on regarde aussi, par les petites vitres en losange, la pluie ou la neige tourbillonner au-dessus du village qui fume, de tous ses toits bien clos aux rafales, dans sa solitude sans chemins... Voici l'escalier, le palier sonore, les chambres aux tentures délabrées et leurs vastes lits drapés à l'antique, qui furent, pour les hôtes de ces chambres, nuptiaux, puis funéraires... Voici les cheminées dont la plaque étale des histoires bibliques... Voici la galerie où les hirondelles maçonnent aux mêmes places leurs nids...

Et le chevalier se souvenait qu'il avait joué dans toutes ces chambres et dormi là ses sommeils d'enfant. Il avait dans ce cabinet, où étaient encore ses livres d'étude, traduit en bâillant les Géorgiques et envié l'oiseau aux libres ailes. Il regardait par delà cinquante ans ses exploits d'écolier, la digue où il se baignait, au-dessus du moulin, les bois d'automne où il vagabondait avec ses camarades, le coin de verger où, pour la première fois, il avait embrassé Margot... Il écoutait

la voix de son père, qui était comme lui grave et jovial. Il écoutait la voix de sa mère. Il se rappelait les douces lèvres qui, le soir, quand il s'endormait, se posaient sur sa joue en fleur.

Or il avait vécu loin des siens et vieilli sans joie et sans amour. Il avait traversé le monde en solitaire, assez calme et gai, plutôt heureux, mais par complexion naturelle, non par faveur de fortune, en sorte que son calme et sa gaieté n'allaient point sans mélancolie. Il avait laissé couler sa vie, simple et vagabonde, en ses hasards, sans prétendre à la diriger : sage principalement en ceci, qu'il savait n'avoir point droit de prétendre à des dignités ni à des grades faits pour de plus grands ou de plus habiles, sinon pour de meilleurs que lui, et il avait rempli en gentilhomme, sans exaltation, sa tâche de soldat. Ses ambitions, car il en avait eu, s'étaient évanouies depuis longues années, ses regrets aussi. Et maintenant, rentré au logis, et marchant dans les sentiers d'autrefois, il entendait les voix domestiques et il accueillait les souvenirs. Le cœur rajeuni dans l'atmosphère natale, et l'âme hantée familièrement de toutes ces ombres vénérées, il retrouvait avec les pensées les affections héréditaires et réendossait les habitudes, comme il eût porté quelque vieil habit laissé par son père. Et il lui semblait que sa véritable existence était celle d'avant le départ, d'après le retour, celle d'autrefois et d'aujourd'hui, dans son village et sa maison ; tandis que l'autre, celle des parades, des garnisons, des combats lointains, des campagnes et des chevauchées, depuis Fontenoy jusqu'à Rosbach, du Rhin à Marseille, et de l'Artois jusqu'aux Pyrénées, lui devenait quand il y songeait un voyage imaginaire à travers le monde, un conte bizarre et bigarré, point ennuyeux, trame d'aventures quasi étrangères qui par moments lui paraissait comme un tissu de songes... Ainsi, quand il fut rentré dans sa vie rurale et naturelle, tout se réunit pour qu'il aimât la petite fille de son frère. Tout concourut pour remplir son âme d'une tendresse sans bornes, grave comme celle d'un père, douce comme celle d'un aïeul.

Le chevalier questionna Marion, étudia les papiers de son frère et réfléchit avec inquiétude. L'enfant était pauvre, avait pour tous biens sa maison séculaire, quelques champs grevés de dettes et quelques bestiaux pour le labourage.

Il songea :

« Il faut étayer cette ruine, recrépir ce délabrement... J'ai un peu d'argent, pas beaucoup... Par parenthèse, j'en suis étonné, car mes mains, depuis que je me connais, ont toujours été vides... J'ai de quoi parer au plus pressé; mais après, nous serons à sec... Voyons donc : le Roi me donne à manger. La terre doit rendre du pain suffisamment; le jardin, des légumes et du fruit plus qu'il n'en faut pour la maisonnée. Je ferai le jardinier, cependant que Michel et Cadet laboureront, faucheront les foins et battront les gerbes. Il en va ici comme à la guerre : il faut que le maître et le capitaine payent de leur personne, et cela sied... Jean-Jacques a bêché la terre; il prescrit que chaque citoyen ait son métier. Mon métier sera de butter l'asperge et le céleri, d'aligner pois, choux et haricots, de tailler les treilles, greffer les poiriers, à l'imitation du vieillard de Tarente. Puis, en automne, avec la fumée d'un bouchon de paille, nous étourdirons les abeilles et dépouillerons les rayons de miel. *Utile dulci !*... J'ai lu, je ne sais où, que M. le président de Montesquieu se plaisait à jardiner en sabots dans son potager de la Brède et qu'il fut surpris, par maints visiteurs, portant l'arrosoir ou maniant la bêche de cette main qui sur des tablettes à jamais illustres avait buriné *l'Esprit des Lois* et, comme on l'a dit, restitué les titres du genre humain... Et cela n'est pas déroger, en somme... Le Gave a ses truites, dans les champs foisonnent les perdrix rouges et les lièvres, et les chênes d'Astise, au mois d'octobre, portent autant de palombes que de feuilles : il me sera facile, autant qu'agréable, de remplir sans fatigue ma carnassière et de pourvoir au garde-manger. Puis, en engraissant cinq ou six porcs, je m'assure que nous ne mourrons pas de faim... Pour ma part, je dépenserai peu de chose : mon linge sera filé par Marion, tissé par le tisserand du village, et je retournerai mes vieux uniformes... Il me faudra faire le maître d'école : car je veux que Claire-Sylvaine demeure parée de ses grâces naturelles et connaisse aussi tout ce qui sied à une fille de sa condition. Nous sommes de bonne maison : notre famille a ramifié par cent alliances, essaimé par ses cadets. Je l'ai vue riche et je la vois pauvre, florissante et la voici réduite à

Claire-Sylvaine, à moi vieux... Cependant j'abandonnerai aux créanciers les quatre quartiers de ma pension : ils prendront patience, tout ira bien. Dieu aidant, si j'ai dix ans à vivre, quand je m'en irai, je laisserai ma nièce maîtresse de terres franches et d'une demeure d'où l'inquiétude, la gêne morose seront expulsées, et, voyant cela, je mourrai en paix. »

Et le philosophe se mit à l'œuvre. Il dit aux domestiques :

— Je compte sur vous. Le maître doit être bon pour les serviteurs, et les serviteurs fidèles au maître; je vous sais honnêtes et laborieux : nous nous entendrons... Nos terres sont bonnes, rendons-les meilleures. Il faut les amender par des marnages et les fumer plus richement... Faites-vous honneur de votre travail : cela vous servira comme à moi-même, et je vous récompenserai de mon mieux.

Il dit à la gouvernante :

— Marion, tu entras ici comme j'en partais, il y a quarante ans ; tu as vu mourir mon père et mon frère : dis-toi que tu n'as pas changé de maître.

— Je le sais, monsieur le chevalier.

— Tu apprendras à Claire-Sylvaine à filer et à coudre, comme il convient, et tu lui diras d'honnêtes choses. Tu lui parleras de ses parents, puisque tu as vécu près d'eux plus que moi. Je me charge du reste : nous saurons, à nous deux, la former pour celui qu'elle épousera quelque jour.

— Puissions-nous vivre assez pour voir cela ! dit Marion.

— Dieu le veuille ! car elle a besoin de nous... Quant au ménage, gouverne à ta guise : tu n'es pas de celles qui, comme on dit, gaspillent la farine, recueillent le son. Pourvu que j'aie des œufs et du jambon, et de temps en temps un plat de salmis, je ne me plaindrai pas de mon régime... Épargne, sans excès : sois bonne aux pauvres... S'il nous faut économiser, tu le sais bien, c'est par nécessité, non par goût...

Il dit à la petite fille :

— Claire-Sylvaine, tu connais maintenant que je suis ton oncle. Mais un oncle, sais-tu ce que c'est ?

— Non ! disait la petite.

— C'est quelqu'un qui a charge de t'aimer, mon enfant, comme t'aimaient ton père et ta mère. Commis pour cela, je t'aime ainsi... Est-ce que tu y vois une différence ?

— Oui, mon oncle, — répondait l'enfant. — Vous êtes un peu plus grand que mon père, vous avez la tête un peu plus grise, vous ne marchez pas tout à fait comme lui... Ensuite, il ne fumait pas du tabac... Je l'aimais aussi, il était très bon; mais il était triste et ne parlait pas... Autrement, c'est la même chose.

— Et qu'aimes-tu mieux ? qu'on parle, ou qu'on se taise ?

— J'aime mieux qu'on parle.

— Bon! nous bavarderons pour t'amuser... Voilà une enfant pleine d'esprit... Puisque tu as tant d'esprit, — reprenait-il. — tu comprendras ce que je vais dire! Il y a soixante ans, j'avais ton âge, et j'étais petit dans cette maison. Ta grand'mère était ma mère à moi, celle de ton père... Tu te la rappelles ? tu as dormi souvent sur ses genoux... Elle avait été comme ta mère, mais elle était dans les derniers temps devenue une enfant très vieille, qui parlait à peine et ne marchait plus... J'étais très loin d'ici quand elle est morte... Je suis revenu pour t'aimer, comme il le fallait, puisque tu es petite, et puisque ton père s'en est allé! Voilà de quelle façon je suis ton oncle : cela est bien simple, et tu le comprends.

— Oui, disait-elle.

Alors il l'enlevait dans ses bras. Puis il l'asseyait sur ses genoux et lui tenait des discours profonds.

II

A cette époque, ce village d'Izeste semblait un village des légendes. Ses maisons, aisées ou chétives, avaient un air antique et pensif. Les murs de la plupart étaient penchants, les chevrons fatigués des toits fléchissaient sous le poids des tuiles. Elles avaient, au fronton des portes, des millésimes presque effacés, et des pierres hâlées par leurs étés comme les visages des vieux laboureurs. Des bancs étaient accotés à toutes pour les entretiens du crépuscule, et aussi afin que les fileuses, le tisserand, l'aïeul à bâton, gardien des enfants et du logis, y vinssent par les jours doux, en hiver, se chauffer

aux rayons du soleil, épargnant d'autant les fagots de l'âtre et rêvant aux printemps lointains.

On y vivait une vie patiente en des habitudes immémoriales. Les pensées, les tâches et les fardeaux y étaient héréditaires. Les contes racontés par les anciens venaient de plus loin que les vivants. Et ils semblaient tout à la fois vieux et jeunes : vieux comme la terre des montagnes de laquelle ils étaient sortis « dans les temps », et jeunes comme cette même terre d'où naissaient, pour être repétris aux métamorphoses, les grains, les hommes, l'herbe inépuisable, les arbres, les animaux de labour.

Le village avait quelques champs de blé, des pâturages, des carrés de lin, des troupeaux de vaches et de brebis. On mangeait suffisamment du pain noir, et le lait, dans les plus pauvres maisons, abondait aux seilles des ménagères. On cuisait dans les chaudrons rouges la bouillie de farine de maïs. Et les gens, dans les soirs d'été, aimaient à souper devant les portes, autour des vases en terre luisante remplis de *méture*[1] et de lait salé.

Ils mangeaient avec des cuillers de buis, assis en rond sur les escabelles ; et quand ils étaient rassasiés, ils devisaient avec leurs voisins. Les vieux parlaient, les mains aux genoux, auguraient le temps par les étoiles, en attendant l'heure du sommeil. Les jeunes riaient avec leurs amies, qui avaient de beaux rires sonores. D'autres chantaient des couplets anciens : mélodies de pâtres, plaintes d'amour, limpides et naturellement harmoniques aux bêlements des troupeaux dociles, aux silences, aux rumeurs des gaves, au timbre des clochettes sous les feuilles, aux voix de la forêt et du vent. Parfois, — la terre d'Espagne est tout près, — au son d'une guitare navarraise, on dansait dans la rue étroite, noire d'ombre et blanche de lune, qui sentait la paille, les foins et l'étable, l'odeur de la poussière et des moutons, l'arome des pommes et des figuiers.

Au long du village, le Gave courait. Les eaux filaient vertes sur la grève, où les bestiaux s'abreuvaient le soir. Les lavandières y battaient leurs toiles, blanchies à la rosée sur

1 Pain de maïs.

les prairies. et les ménagères broyaient leur lin, près des fours creusés pour chauffer les tiges, pareils à des niches en galets. Le moulin menait près de la digue son bruit de vannes et de roues tournantes. Des vergers penchaient vers le torrent leurs branches par-dessus les murailles, et l'église se dressait au milieu des tombes.

A l'orient, les hauteurs du Lys portaient sur leurs parois, les labours ; et, dans les creux des pentes, il y avait des maisons tapies. A gauche, la pyramide du Rey s'élevait fauve de la base au faîte, et ses rochers semblaient des ossuaires de Titans. A droite, le mont feuillu de Las Ercous.

Las Ercous est porteur de forêts. Il y a de rares chênes dans les bas-fonds, graves seigneurs revêtus de mousse, dont l'ombre est paternelle sur les fougères et sur les fontaines glacées recueillies aux vasques de la terre. Plus haut, les hêtres droits comme des colonnes s'érigent, grand peuple fraternel. On entend parfois sous leur voûte l'appel d'un pâtre, le cri d'un oiseau, les coups de cognée d'un bûcheron, la flûte à huit trous du chevrier. Mais ces voix et ces bruits épars, dans la langueur des jours d'été, sont comme de petites pierres qui tombent dans l'onde léthargique d'un lac. Il semble que ces cimes vénérables épandent les murmures des légendes. Des rêves et des visions sylvestres y hantent le sommeil des bergers.

Parmi les hêtres, des ormes se mêlent aux frênes et aux bouleaux argentés. Il y a des tilleuls aussi, dont la ramée odorante attire les abeilles de la forêt : si bien qu'on dirait des ruches en fleur bourdonnantes d'ailes et de rayons, d'énormes ruches dont toute la montagne est embaumée. Çà et là, des arbres écroulés pourrissent où ils ont régné durant des siècles; et d'autres se dressent au milieu des clairières, tours végétales, enracinés si profondément dans la terre, que nulle rafale ne les agite et qu'on les croirait élevés par la nature depuis les premières heures du temps.

Au-dessus encore, les sapins montent, noire armée, à l'assaut du faîte. Le coq de bruyère, sous leurs branches, piétine et bat des ailes avec un bruit de tambour, pour ses poules perchées qui caquettent et picorent les bourgeons résineux. Le chevreuil broute aux premiers taillis; l'isard, entre deux

précipices, guette par les créneaux des rochers ; le loup en descend, l'ours y piétine.

Les hauteurs voisines sont couvertes également de forêts sévères et se dressent en escarpements sur lesquels les vautours planent, les grands milans crient, où les nuages passent, où s'amoncellent, ainsi que des fumées exhalées de toutes les cavernes de la montagne, les buées blanchâtres, les vapeurs livides, grondantes de tonnerres qui éclatent, roulent et se répercutent de gorge en gorge avec des fracas de canonnades et d'écroulements. La cascade y tombe, la fontaine y bruit. La brise y chuchote et le vent mugit... Et l'ombre de ces bois et de ces montagnes est, sur la vallée et ses villages, austère et solennelle.

III

Le chevalier assistait à sa vie nouvelle avec douceur, affection et rêverie. Elle fut telle qu'il se l'était forgée en ses projets de retraite, sauf l'imprévu que la mort de son frère y avait jeté : — telle que ce frère l'avait menée, telle que leur père l'avait autrefois reçue de son père, et résignée en mourant aux siens, en des habitudes invariables.

Vie monotone et remplie, de solitaire et de gentilhomme : vie machinale et studieuse aussi, sans autres changements d'occupations ni de pensées que ceux que les saisons y ramenaient ; toujours pareille et variée ; chétive, mais élargie de tendresse, vie sans plaisirs et pourtant heureuse.

Il se levait, chaque matin, pour prendre la tâche quotidienne ; chaque soir, il dormait d'un bon sommeil, pour la retrouver à son réveil. C'était avant tout le jardinage... En février, lorsque le soleil chauffait au revers de la vallée les talus méridionaux, et faisait sourdre les marguerites par groupes dans l'herbe, et les premières violettes des fossés, quand les champs commençaient à reverdir, et que la neige sur les monts voisins se limitait aux forêts des cimes, avant que les bourgeons eussent pointé, il taillait les arbres à fruit et disait :

— L'hiver fut rigoureux. Il m'a surpris par son âpreté, moi qui ai connu les hivers du Rhin... A Mayence, en 1740,

j'ai vu le vin geler comme l'eau, chose qui est inouïe dans nos climats. C'est la même année que nos côtes de Picardie furent envahies par des bandes de bernaches et de cravans si nombreuses qu'elles dévastèrent ces campagnes en déracinant les blés, qui n'étaient pas encore couverts par la neige, et si peu farouches qu'on les pouvait tuer à coups de bâton. Nous en prîmes à foison, étant arrivés à Abbeville sur la fin de janvier : le froid était encore très violent; cette chasse dura jusqu'au printemps... Or voici qu'il fait tiède et beau... Les oiseaux chantent, les pêchers rougissent, j'ai vu des abeilles hors de la ruche... Demain je finirai de tailler les pampres et j'enterai trois poiriers nouveaux.

Il disait à Claire-Sylvaine :

— Ma nièce, vous voilà plus grande d'une année... Me voici plus vieux de douze mois... Vous eûtes aux Rameaux huit ans faits, j'en eus à Quasimodo soixante-six. Or, savez-vous pour un vieux bonhomme qui parle à une enfant comme vous, ce que c'est qu'avoir soixante-six ans?... C'est regarder un enfant lointain, un petit garçon que l'on a été... Car j'ai été un petit garçon, et cela est bien extraordinaire...

Et il ajoutait :

— Voyons tes cahiers...

Il disait, quand épiaient les blés :

— Cette année sera plus riche que la dernière. J'eus une idée judicieuse, de faire labourer la prairie des Barthes : six journaux de terre ensemencée de plus que de coutume rendront quatre-vingt-dix quartauts de grains par delà notre récolte habituelle. Tous nos coffres seront remplis après l'août. Il faudra d'abord mettre de côté le grain des semailles, et mesurer très largement la provision, de telle sorte qu'il reste dans les greniers, à chaque moisson, une arche au moins comble de blé vieux, pour remédier à la pénurie éventuelle et pourvoir aux ravages des grêles possibles ; nous vendrons le reste au bon moment... En vérité, je suis stupéfait des capacités que je me découvre. Je suis un sage gouverneur de terre, avisé directeur des gerbiers. Et, par parenthèse, ceci prouve que les philosophes ne sont point des cuistres inhabiles à l'agriculture, ni, par suite, indignes de toucher aux choses de l'État... Car je me fais gloire d'être un philosophe.

Et je me promène dans ces campagnes avec des sentiments de gratitude pour le Dieu des chaumières et de la nature : je le prie, voyant épier ces beaux champs et se diaprer de fleurs ces pâturages, je le prie en admiration dans mon cœur.

Il présidait à la fenaison, suivait les moissonneurs dans les froments. Il soignait lui-même son cheval et le menait par le licou pâturer au bois. Parfois il le sellait de sa main pour aller dîner chez des amis ou pour le marché de la ville. Alors il chevauchait d'un air digne son vieux coursier de bataille, de qui la panse s'était ballonnée à s'emplir d'herbes, et l'encolure épaissie, et qui faisait le brave, malgré l'âge, trottait haut, la tête fière, et, aux rencontres, hennissait après les juments. Le cavalier, plus superbe encore, portait comme s'il allait en campagne la croix luisante et l'épée fourbie et, dans les fontes, ses pistolets chargés de deux balles. Il fredonnait, le poing sur la hanche, coupait les feuilles d'arbres de sa cravache et marmottait des mots satisfaits. S'il rencontrait quelque gentilhomme, il s'inclinait d'un grand air courtois et disait : « Monsieur, je vous salue. » Et il allait, en cet équipage de guerre, acheter du fer de charrue, vendre sa mule, ses bœufs ou son blé.

Au village, il aimait le soir à parcourir les ruelles paisibles et à voir les gens assis sur les portes le saluer familièrement. Il parlait leur langue, goûtait leurs dictons. Leurs différends lui étaient bien connus ; on le consultait sur des procès et il était pris pour arbitre dans les débats de famille, qu'il décidait, sans frais ni appel, avec une autorité seigneuriale acceptée des plus récalcitrants.

Il se lia avec un voisin...

Ce voisin était un homme de quarante ans dont l'humeur et l'esprit lui plurent, assez riche pour le pays, médecin de quelque mérite sorti de l'école alors fameuse de Montpellier, fort occupé des eaux minérales de sa province, sur lesquelles il notait ses observations quotidiennes et méditait des traités subtils, et partisan des théories vitalistes qui succédaient dans la médecine au mécanisme cartésien. Il avait de la lecture, raisonnait fort, donnait dans les idées nouvelles et disputait avec le chevalier d'Ostabat en leurs causeries

du coin du feu ou pendant leurs promenades, avant les parties de pêche ou d'échecs où ils se divertissaient tous les deux.

Ce médecin se nommait Antoine Casaubon et, sans nier le génie de Rousseau, tenait plutôt pour M. de Voltaire.

Il disait :

— M. Rousseau fut assurément un esprit profond. J'ai plaint ses malheurs, j'estime ses vertus. Son *Contrat social* est fort de sens, le *Discours sur l'Inégalité* témoigne par endroits d'une vue perçante, et il n'est pas d'homme digne de ce nom qui ne soit ému jusqu'à verser des larmes à lire la *Profession de foi du vicaire savoyard*. Pourtant j'aime mieux M. de Voltaire. Il me paraît un plus beau génie et un philosophe plus humain. Il a écrit *Mahomet*, *Alzire* et le *Dictionnaire philosophique*. Il a défendu toutes les victimes du fanatisme, qu'il attaque avec les armes de la raison et transperce avec celles du ridicule, le ruinant ainsi dans les esprits, et réduisant ses séides confondus à rougir de leur opiniâtreté tyrannique et à prendre en dérision leur propre ineptie. Ses ouvrages resteront l'honneur de notre siècle, la postérité les adoptera... M. Rousseau, plus systématique, est plus chimérique aussi. Il a je ne sais quoi de sauvage : s'il dénonce avec un juste mépris l'orgueil des puissants, les abus du luxe, il ne fait point suffisamment état, ce me semble, des douceurs d'une société polie, ni des sciences exactes, ni des arts qui ont rendu la vie plus commode, et en particulier de l'art de guérir, pas même des belles-lettres qu'il a illustrées... A mon avis, Voltaire eut raison quand il lui écrivit : « Vous donnez, monsieur, envie de marcher à quatre pattes. »

Le chevalier répondait :

— Voilà censurer avec de l'esprit un homme qui doit être jugé par le cœur. Pouvez-vous le lire sans être ému ? Est-ce qu'il ne vous ravit pas au-dessus de vous-même ? Ou plutôt, par l'amour du bien dont il vous échauffe, ne vous anime-t-il pas à devenir vous-même et à jouir innocemment de vous et des choses dans les délices mâles et naturelles de la vertu ?... Est-ce là être chimérique ? Il se peut... Mais considérez avec lui que toute vertu est dans la nature, par la raison claire qu'elle dérive de son Créateur! Alors voyez quelle liberté

aurait l'homme, et sa félicité, s'il savait suivre cette nature magnifique et tendre qui a pourvu à toutes les pauvretés. S'il s'avisait de ses richesses originelles, dites-moi, que seraient pour lui les délices prétendues du monde, les connaissances, la gloire des belles-lettres, le secours des arts et ces recettes de la mécanique et de la médecine, par lesquelles il essaye piètrement d'accroître ses forces insuffisantes, et de trouver aux maux de ses vices parasites de problématiques remèdes, qui lui deviendront inutiles aussitôt que ces vices le quitteront?... Voilà ce que vous dit M. Rousseau... Je ne suis pas un sauvage : j'ai connu le monde, j'en ai goûté les agréments et même, il y a très longtemps, poursuivi les grandeurs. Chimère pour chimère !... celle-là ne valait pas la fumée de ma maison natale, ni une bouffée de ma pipe... O mon ami! j'aime ce grand homme qui a ouvert, à tous ceux qui la cherchaient, leur solitude, et qui de nous ne la cherchait pas?... Ses vues sont mêlées d'erreurs?... Je vous l'accorde. Mais il y en a dans Platon aussi, et il a su parler comme Platon de l'Être suprême, de l'âme immortelle, du bien et de l'origine des sociétés : en sorte qu'il me semble, en le lisant, entendre ces sages de l'antiquité qui, comme lui, cherchaient la vérité sous les ombrages et dispensaient la sagesse aux peuples.

Et le médecin :

— Je l'accorde aussi.

— Puis, — reprenait le chevalier, — il peint les campagnes comme un autre Virgile. Quand je le lisais loin de ma patrie, il me semblait que j'y revenais, en suivant les pages des *Promenades* ou *Rêveries*... Je m'imaginais marcher au bord de nos ruisseaux, entendre le murmure des feuillages, respirer l'odeur de nos prairies, m'asseoir sous nos chênes, m'étendre dans le verger paternel, et mon cœur était ému de tendresse... Revenu vieux à mes pénates, dans ce jardin où je sarcle et bêche à son exemple, et où je puise à la source domestique l'eau pour les légumes et pour les fleurs, je le lis encore, et par lui je me souviens mieux de ma jeunesse et m'aperçois mieux de ma vie... Elle passe, elle passe en m'entraînant comme le Gave entraîne le nageur, et je n'y prendrais presque pas garde si je ne rêvais devant moi-même... Or, par Jean-

Jacques, je me regarde avec une mélancolie attentive... Il me fait aimer davantage ma solitude et mon déclin même, et il est pour moi comme ces lacs sur lesquels il aimait, dit-il, à laisser sa barque dériver, par les beaux jours, au caprice des zéphyrs, comme une eau profonde et transparente, entourée d'ombrages, où je me penche, où se peint ma vie.

Le chevalier ajoutait :

— Il n'est plus, maintenant... Cet homme illustre et malheureux repose, délivré des maux de la terre, admiré même de ses ennemis, dans la vénération de l'univers. Je n'eus pas le bonheur de l'apercevoir, encore que j'aie passé où il a vécu. Qu'il m'eût été doux de le connaître ! Je m'assure qu'il n'aurait pas voulu décourager mon humble amitié. Et j'ai songé parfois qu'il aurait pu, car il fut errant comme Homère, sage et persécuté comme Socrate, je songe qu'il aurait pu, fuyant ses infortunes, traverser nos contrées paisibles et s'arrêter dans notre hameau. Il aurait vu nos demeures indigentes et heureuses, d'honnêtes visages, une nature sublime à le consoler de tous ses malheurs; il eût dit, sans doute : « C'en est fait ! je me fixe ici. Je demande à cette terre un asile ignoré, le calme de mes derniers jours et un tombeau : elle est généreuse, puisqu'elle est pauvre. Les hommes qui l'habitent, si loin des villes, ne peuvent être que simples et bons. Ici soit donc mon abri suprême! Je leur lègue mes cendres et mon cœur. » Il se fût assis à notre table, nous aurions joui de son âme et recueilli tous ses entretiens. Il aurait posé la main sur la tête de votre fils et baisé la joue de Claire-Sylvaine... Pour nous, mon ami, quelles délices ! et quel souvenir pour ces enfants !... J'ai tant de respect pour ce grand homme, qu'il me semble, en vérité, l'avoir hanté naguère et l'écouter encore aujourd'hui, plutôt que le lire. J'herborise, comme il faisait, dans mes promenades, et connais les simples, ce qui est utile...

Ainsi devisaient-ils après boire.

Le médecin avait un fils d'à peu près l'âge de Claire-Sylvaine. Cet enfant avait nom Théophile, était boiteux, d'esprit doux et timide, et ami né de sa petite voisine.

Leurs maisons étaient proches : en haut, sur son rocher

vert de lierres, la gentilhommière délabrée des chevaliers d'Ostabat; en bas, au bord du Gave et près de l'église, la maison bourgeoise du médecin.

Des arbres l'entouraient. La basse-cour était peuplée de cent volailles : les brebis étaient pressées dans leur parc, et dans l'étable des bêtes nombreuses ruminaient. Un verger frais, un grand potager qui avait des tonnelles de vignes et des berceaux de charmille, étalaient l'ampleur de la demeure, disaient l'importance du propriétaire.

Les enfants passaient leur vie ensemble. Ils se cherchaient dès leur réveil et ne se quittaient qu'à la nuit close. Ils étudiaient et jouaient tête à tête, mangeaient chez l'un ou l'autre, indifféremment. Ils s'émerveillaient aux mêmes livres, se retiraient aux mêmes abris. Et leurs deux maisons leur étaient bonnes, qui ouvraient au soleil une porte amicale, et, par les yeux ouverts des croisées, par les rondes prunelles des lucarnes, les regardaient s'asseoir sur les marches, ou se dérober dans leurs cachettes, ou jouer sous les rameaux du jardin.

Et la terrasse leur était amie, où séchaient après l'août les grains étendus sur les draps de chanvre, avant qu'on les portât dans les greniers : le soir, on entassait dans la salle ces blés roux, suffisamment secs pour défier le charançon dans les coffres, et les enfants se couchaient dessus en riant. La basse-cour leur était amie, où le chat dormait sur un vieux mur, où le coq pattu se pavanait, militaire en manteau flamboyant. Ils aimaient les chiens de bergerie, les limiers débonnaires du chevalier. Toutes les choses leur étaient vivantes, et tous les animaux des personnes... Assis près de Marion, la gouvernante, la main dans la main, sur l'escabelle, ils écoutaient, pendant qu'elle filait, ses belles histoires inépuisables.

Le chevalier les appelait, chaque matin, dans la galerie où il avait accroché ses armes, rangé ses engins de pêche et ses livres. Dans les intervalles du jardinage, il leur donnait la leçon commune. Il leur apprenait ce qu'il savait, pas grand'-chose : au petit garçon, un peu de mathématiques et de latin ; à tous les deux, l'histoire de la Grèce et de Rome, qu'il leur lisait dans son vieux Plutarque ; puis des récits pompeux de batailles, des vers de La Fontaine et de Racine, les grands

voyages, des notions vagues d'astronomie poétique... Cela composait un enseignement bizarre et désordonné, mais point stérile, simple et sûr comme sa généreuse pensée. Le maître, optimiste par naturel, se montrait enchanté, quoi qu'ils fissent, de lui-même et de ses élèves ; et il vantait au médecin, son ami, qui hochait la tête et doutait un peu. le bon caractère, l'esprit docile et l'intelligence des deux enfants.

Il leur tenait des discours infinis en se promenant de long en large. Il leur racontait ses aventures, qui étaient variées et vagabondes, et parfois, en remontant le cours de ses souvenirs, il lui arrivait de s'égarer en des rêves et de rêver tout haut. Il s'attendrissait en se rappelant que jadis son frère et lui avaient reçu à la même place, de leur père et du curé du village, une éducation à peu près pareille, qui leur avait amplement suffi. Il y songeait en lisant Rousseau, assis en son fauteuil à oreillettes, tandis que les enfants appliqués barbouillaient leur page d'écriture... Et le poème de la vie lui paraissait comme un soir d'été, un de ces soirs où, au bord du Gave, en jetant sa ligne près de la digue, il écoutait les voix du village. — tandis que les truites sautaient, que les hirondelles rasaient dans leurs jeux l'eau alentie à l'entour des rochers.

Pour les enfants, ce poème était comme une matinée dans le verger, au printemps, lorsque la gaieté de la vie chantait par les oiseaux sous les pommiers, luisait dans la rosée et dans l'herbe et se jouait dans l'air sur les rameaux, avec les aromes du jardin. Et ils s'aimaient toujours davantage, partageant plaisirs et habitudes, et rapportant toutes leurs pensées l'un à l'autre : pareils d'âge, peu différents d'esprit, d'humeur à la fois douce et farouche, lui chétif, elle grande et forte.

Marion leur racontait les fées des montagnes, qu'elle disait bonnes et parfois visibles aux prairies d'Astise, aux grèves du Gave et sur la lisière de Las Ercous. Des pâtres les avaient observées sous les hêtres, dénouant leurs cheveux au soleil couchant. D'autres avaient entendu leurs voix par les nuits d'été. dans les clairs de lune, ou avaient senti passer leurs ailes sur les cimes inégales de la forêt, et n'avaient presque pas eu peur... Elle parlait d'esprits familiers, blottis

dans les fissures des murailles, entre les pierres chaudes du foyer. On ne pouvait pas les connaître, mais on savait qu'ils portaient bonheur et qu'ils prenaient la voix des grillons, bien qu'ils ne fussent pas des grillons. Et ces esprits vivaient attachés à toute maison, opulente ou pauvre, mais préféraient les vieilles demeures. Ils émouvaient quelquefois de l'âtre une musique étrange et si légère qu'on la croyait irréelle : une musique de grelots furtifs, d'abeilles mélodieuses, de cigales d'or, de bourdons sonores et de courtilières, d'errantes clochettes de bestiaux. Alors les vieilles gens qui l'entendaient, assis à la fenêtre ou près du feu, oubliaient ce qu'ils faisaient et ce qu'ils pensaient, déposaient l'aiguille ou le fuseau, laissaient rouler leur bâton par terre, leur tête pencher sur la poitrine, puis, en songe, revoyaient le temps de leur jeunesse : cela arrivait à tous les vieux.

Elle racontait d'autres aventures, celles de Renart et d'Ysengrin, des pèlerinages de chats fripons, des ruses imprévues de volatiles qui avaient leurré les brigands nocturnes. Elle disait : « C'était autrefois, au temps où les bêtes parlaient...» Et ces histoires leur semblaient sortir d'un puits énorme de jours et d'années. Elles leur paraissaient véritables et toujours nouvelles, bien que répétées jusqu'au radotage : tant la ménagère paraissait y croire et les épanchait vives de sa mémoire, à pleins seaux, pour leur jeune soif, ainsi que d'une source naturelle... Elle disait encore : « C'était là, au bas de la côte du Maure, tout près du moulin de Salomon... Le lièvre avait affaire dans la lande... Le chat-loup savait que l'âne gris buvait à la fontaine d'Aïgualade. » A leur tour, quand ils passaient en ces endroits, ils se répétaient : « C'était ici !... Ici le lièvre éventa le chien... L'âne gris vit l'ombre du chat-loup s'allonger devant lui sur l'eau claire, et alors il prépara son sabot... »

Bonne Marion ! Pour elle comme pour le maître, ce poème était semblable à un soir : à un soir de dimanche, quand après vêpres elle attendait l'angélus et croisait ses bras, n'ayant rien à faire... Son rêve était une vision, douce de toutes ses heures joyeuses, et grave de toutes ses heures chagrines. Il y avait en cette vision des figures jeunes devenues vieilles et des cierges allumés autour de lits funèbres... Et

quand tintait la cloche nocturne, Marion, avec un émoi très vague et dans une paix profonde, priait en pensant aux morts.

IV

Claire-Sylvaine avait grandi. Voici qu'elle atteignait ses seize ans. C'était une blonde jeune fille qui avait des sourcils fiers, un haut front calme, et des yeux calmes à regarder en face la vie.

Elle eût semblé hautaine peut-être, sans sa tranquillité d'attitude. Dans les villes elle eût paru sauvage et telle qu'une princesse paysanne, une fileuse héraldique. Car elle filait comme la reine Jeanne le lin de ses champs et la laine de ses brebis, dans la salle, près de son oncle, ou dans la cuisine toute noire de ses fumées séculaires, à côté de Marion vieillie. Les poètes mythologiques du temps l'auraient comparée aux nymphes sylvestres, aux compagnes de Diane ou à des bergères aimées par les Dieux.

Et le chevalier, en la regardant, se disait :

« Elle va s'épanouir, ainsi que ces roses du mois d'avril qui se penchent par-dessus les murailles, et qui font penser à des jeunes filles curieuses du printemps où elles éclosent... Où est celui que le ciel a formé pour elle? D'où viendra-t-il et quand viendra-t-il?... Elle est jolie, son âme est forte, elle a l'esprit orné par mes soins. Elle est digne de la plus haute fortune et je serais ambitieux pour elle, si je ne savais qu'il lui vaudra mieux vivre où elle est née, dans la douceur d'un hymen tendrement assorti, que d'être emmenée vers les villes par quelque freluquet fleurant l'ambre, qui me la prendrait en se riant de moi, comme d'un ridicule de l'autre siècle, ou d'une vieille tête à perruque... Par le fait, je vis si loin du monde que je ne le connais presque plus. Mon existence ne ressemble pas mal à un tome de la *Maison Rustique*, où il y a des dissertations sur les abeilles, la taille des arbres et la fumure des champs, avec la manière de prendre les taupes, les grives à la pipée, et des recettes contre la morsure des aspics... Je suis devenu un hibou

bizarre, mais j'ai relevé la maison croulante. Il est vrai que je n'ai plus rien à moi ; mais ici, de quoi ai-je besoin?... Et je souhaite pour Claire-Sylvaine un jeune gentilhomme nourri aux champs, qui ait un peu de bien et vive avec nous. Elle choisira selon son cœur : ils vivront heureux dans la retraite, et, plus tard, ils me fermeront les yeux doucement... Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi! Vienne à son heure celui qu'elle doit aimer!... Je l'accueillerai comme mon fils, car elle est ma fille plus que ma nièce. Elle me rend, avec usure, en sollicitude pour mes manies, les soins que je lui donnai, et ces soins mêmes, depuis les premières heures de mon retour, ne me furent que paternelle douceur. Dieu me fit la grâce de lui être utile... Mes vieux jours auront été bien remplis. »

Or, pendant qu'il songeait ainsi, aucune amoureuse pensée n'agitait encore la jeune fille. Peut-être lui passait-il sur le cœur de ces effluves légers, souffles de tendresse éparse et douce, pareils aux brises avant-coureuses de l'avril prochain. Mais elle n'en savait point la nature et confondait avec l'allégresse de son jeune âge ces bouffées pensives de bonheur. Elle se figurait l'avenir comme un grand jour pur, un verger paisible, comme un temps de grâce où viendrait à elle, dans une heure bénie et par une route de lumière, celui qu'elle attendait sans le connaître et désirait sans impatience.

A côté d'elle, son ami Théophile rêvait timidement le beau rêve éclos de leur intimité quotidienne. Il avait atteint ses dix-neuf ans, était un jouvenceau sans hardiesse, faible de corps, aux traits délicats, à l'âme ardente, et tourmenté de voluptés vagues. Il lui disait :

— Je suis heureux et triste. J'ai obtenu de rester ici ; cela fait ma joie et mon affliction... Car je ne puis pas vivre loin de toi, de M. le chevalier ni de ma famille, loin de ma maison et de la tienne. Toute autre terre que la nôtre me sera toujours un lieu d'exil. J'ai dû le déclarer à mon père et je l'ai irrité... Sylvaine, il me croyait trop d'esprit! Il avait pour moi des ambitions qu'il m'est impossible de satisfaire... Il me voyait marchant sur ses traces, déjà plus habile médecin que lui... A défaut, il m'eût acheté, dit-il, un office d'avocat au Parlement, plus tard quelque charge de conseiller... Mais Hippocrate ne m'attire point et le Digeste m'est insuppor-

table... J'aime la solitude, les belles-lettres, l'étude et les promenades devant la nature... Me blâmes-tu ?

— Comment te blâmer?... Tu nous manquerais en t'en allant. Si la nécessité l'exigeait, je voudrais te donner le courage de partir, et tu partirais avec la certitude de n'être pas oublié de nous. Mais la nécessité ne l'exige pas! Moi-même, s'il plaît à Dieu, je vivrai ici.

— Nous resterons donc l'un près de l'autre, toutes nos années, toute notre vie... Sylvaine, le monde me déconcerte; les femmes qu'on y rencontre me font peur... Parfois, il me semble que je pourrai vaincre ma maudite timidité de nature, épancher mon âme sensible, et, comme un autre, mieux qu'un autre peut-être, prouver que mon esprit n'est point sans force, ni mon cœur stérile... Un jour, je ne sais comment, tu le verras.

— Mais, disait-elle, je n'en doute point!

— Oui! tu me connais! — reprenait-il. — Et je ne sais pourquoi je dis tout cela, puisque notre amitié n'a besoin, pour se prouver à nous, que de soi-même... Voici qu'on me juge partout débile et pauvre d'intelligence : il se peut... Tu l'entendras dire, mais tu me jugeras d'après mon cœur.

Elle s'écriait :

— Tu es affligé!

— Non! — répliquait-il, — je suis heureux. Certes mon père fut bien déçu, et il me l'a dit avec amertume. M. le chevalier, qui a reçu ses plaintes, me les a répétées, sans me dissimuler qu'il partageait l'avis de mon père, et que ce nonchaloir fait soupçonner, chez un jeune homme, une mollesse dont je puis et devrais détruire les présomptions, a-t-il ajouté amicalement.,. Cependant, comme il est d'un esprit pénétrant, digne du beau nom de sage, il a répondu pour moi de mon cœur. Il a dit qu'en toutes mes paroles j'étais véridique, et qu'en toutes choses l'on me trouverait honnête homme... Il a dit qu'il s'agissait de passer sa vie avec honneur, d'être utile aux autres, et, par là, heureux; et que ces trois vœux s'accomplissent de bien des manières, et dans la retraite, en un rang obscur, mieux que sur la scène du monde... Il eut raison de parler ainsi... O Sylvaine! je le prouverai par ma vie!

Un autre jour, il lui répétait :

— Mon amie, je suis plus heureux qu'un roi. Je m'éveille chaque matin dans la pensée que je te retrouverai tout à l'heure, et, que le jour soit gris ou serein, cette certitude fait qu'il est beau. Je déjeune d'un morceau de pain, de fruits ou de lait, je prends un livre, mon bâton de houx et je vais aux champs. Lorsque ta fenêtre est encore close, je guette le moment où tu vas l'ouvrir ; et quand ton bras pousse les volets, quand tu te penches au soleil pour respirer l'air matinal, que tu m'aies vu ou non, je m'éloigne, le cœur caressé de ta présence et plein de joie pour la journée... C'est une tendre amitié que la nôtre : je sais qu'elle t'est douce comme à moi.

Elle lui disait :

— Oui, elle m'est douce comme ma vie même : je suis heureuse.

— Ne désires-tu rien ?

— Qu'ai-je à désirer ?... Je me rappelle : quand j'étais une enfant toute petite, avant que mon oncle fût arrivé, depuis même, dans les premiers temps, il y avait à la maison beaucoup de tristesse et je trouvais qu'on n'y parlait pas. J'étais une pauvre orpheline ; je voyais aux yeux de ceux qui me regardaient une compassion qui me serrait le cœur... Mon oncle m'a aimée. Il a sauvé mon patrimoine, apporté avec lui la sécurité, ramené le calme : je vis si heureuse près de lui que je ne souhaite vraiment rien... Ton père alors fut très bon pour nous, je le sais, et notre amitié date de ce temps. Elle est vieille, quoique nous soyons jeunes...

— Elle durera autant que nous-mêmes. Quel coup du destin pourrait la rompre ? Qu'y a-t-il en nos âmes pour l'altérer ?... Oh ! tu as raison, nous sommes heureux... Cependant ne penses-tu pas à l'avenir ?

— Oui, quelquefois.

— Comment le rêves-tu ?

— Comme le présent... Pourtant plus beau !

— Plus beau ? disait-il... plus beau ?... Qui le sait ?... J'ai des moments de joie et de mélancolie si profondes et mêlées si délicieusement que je ne crois pas qu'il s'y puisse rien ajouter... Toutefois, si je me regarde, je ne suis pas tenté de

m'enorgueillir... Je suis chétif près de toi qui es belle, et pauvre en tout, sinon de cœur. Je n'ai pas peur que tu me dédaignes, et pourtant je voudrais être plus digne de toi. Par moments, je me forge des chimères, je rêve des dévouements et des sacrifices, et je me grandis... jusqu'où?... je ne sais!... Tu ne me comprends pas?... J'ai des délires dont je sors parfois stupéfait... Et j'ai des découragements et des tristesses, des désirs puérils... Si j'étais beau comme d'autres!... Si j'étais né gentilhomme, au moins!...

— Quelle idée! disait la jeune fille.

— Oui, l'idée est singulière... Si j'étais de qualité, probablement tu me trouverais plus proche de toi.

— Peut-être! Oui...

— Tu vois!

Et une ombre passait sur son visage délicat.

— Non! — reprenait Claire-Sylvaine, — j'ai mal parlé! Non, ami, cela m'est indifférent... Tu ne saurais être plus près de mon cœur.

Comme Sylvaine atteignait ses dix-neuf ans, un jeune homme que l'on ne connaissait pas vint se réfugier dans le village.

On savait son nom, parce qu'il se logea chez des métayers qui occupaient une bicoque et labouraient quelques champs au profit d'un vieux gentilhomme de Bigorre, mort depuis peu, le baron de Lys-Mifaget, et parce que ces métayers accueillirent le nouveau venu comme leur maître.

C'était le fils du défunt. Il avait vingt-deux ans au plus; il semblait hautain et d'humeur sauvage, ne communiquait qu'avec ses hôtes et passait sa vie à courir les bois.

Il était venu en pauvre équipage, sans serviteur, avec un bouvier qui lui avait apporté, sur un char aux massives roues cahotantes, son mobilier sommaire : un lit, deux vieux fauteuils et quelques livres, une caisse de portraits, un peu de linge, des vêtements et de belles armes. Trois chiens l'accompagnaient, deux limiers blancs et un braque à robe bigarrée qui le suivaient en tous ses pas et, la nuit, couchaient devant sa porte. Il occupait, au premier étage de sa ferme, une grande chambre blanchie à la chaux. Quelquefois, le soir, il descendait dans la vaste cuisine familiale. Il semblait triste,

et néanmoins clos dans une insouciance dédaigneuse, et l'on voyait qu'il était ruiné.

En effet, il vivait sur ses derniers louis. Il mangeait le pain de la maison, chassait du matin au soir, et envoyait vendre au bourg voisin le gibier qu'il ne gardait pas. On entendit, dès son arrivée, résonner par la forêt les abois de ses limiers vagabonds qu'il rappelait en soufflant du cor, et les détonations de ses fusils se répercutèrent des bas-fonds aux cimes. Il fut en peu de temps familier avec tous les sentiers des collines, avec les clairières des hêtraies d'Astise et les sapinières de Las Ercous. Il passait les jours dehors, et des nuits même pendant la belle saison, couchant comme les bergers dans des huttes de branches et de fougères entrelacées, d'où il sortait, longtemps avant l'aube, afin de surprendre, non sans péril, les isards au guet sur les précipices de leurs citadelles. Il ne se lia qu'avec les pâtres rencontrés par ces solitudes, qui lui donnaient le pain et le sel, et qu'il régalait de quelque lièvre ou d'un coq de bruyère tué de fortune, qu'on rôtissait sur une broche de bois, au feu de quelques branches de genévrier. Il attendit l'ours par les clairs de lune, dans les pâturages où dormaient les bestiaux, et près des parcs où les clochettes des brebis couchées tintaient vaguement sous les étoiles, dans le silence des hauts lieux nocturnes.

Quand il ne chassait pas, il sortait peu ; il s'enfermait pour lire ou rêver devant sa fenêtre ou près de son feu. Et on l'entendait marcher pendant des heures de long en large, comme un homme pensif. Le dimanche, on le voyait à la messe. Il avait pris place au fond de la nef, sur les gradins qu'occupaient les hommes, en face de l'autel. Il s'asseyait parmi les anciens, et recevait à la sortie l'eau bénite, quand quelqu'un des assistants la lui offrait de ses doigts calleux. Il avait l'air parfaitement noble et courtois, rendait les saluts avec une dignité silencieuse ; il descendait les degrés du porche, regardait un instant la foule, puis s'éloignait d'un pas rapide et rentrait chez lui.

On parla de lui chez M. d'Ostabat. Sa personne attirait l'attention, quoique son existence fût très simple. Et Théophile raconta l'avoir croisé dans ses promenades, qu'il paraissait d'un naturel mélancolique et sensible aux beautés de la

nature... Par ces raisons, Théophile aurait souhaité son amitié. Mais ils se saluaient discrètement, passaient et s'éloignaient sans s'être rien dit.

Or Théophile aimait son amie, d'une tendresse profondément enracinée dans son cœur fidèle, d'un amour patient, d'un amour timide, qu'il nourrissait en lui-même d'espérances ardentes et silencieuses.

Il l'aimait d'amitié lointaine et d'un amour qui n'avait point d'âge. Car il n'aurait pu dire à quelle heure cette amitié jadis insoucieuse s'était tout à coup chargée d'inquiétude, ni comment son cœur se connut. Il l'aimait parce que s'aimer était l'habitude de leur âme, parce qu'il avait été petit près d'elle, qu'elle avait grandi à côté de lui. Il l'aimait pour leurs jeux d'autrefois et pour leurs études, pour leurs promenades, pour leurs tête-à-tête familiers. Il l'aimait parce qu'il la trouvait belle en se jugeant débile et chétif; parce qu'elle lui était gracieuse et tendre et que dans leurs causeries quotidiennes, sans nommer leur amour, ils parlaient la langue de leurs rêves...

Il pensait qu'il était aimé, que son secret avait sa complice. Et Claire-Sylvaine, en effet, voyait son ami amoureux d'elle, et lui en savait gré sans le dire. Elle l'aimait comme ami beaucoup, un peu autrement... Et il lui plaisait fort d'être aimée, parce que cela paraît juste à toutes, et elle trouvait doux de lui en être reconnaissante en ses propres songes. D'ailleurs, elle ne pouvait pas soupçonner combien son amour à lui était fort, et elle croyait sa propre tendresse plus grande qu'elle n'était réellement.

Un soir de mai de l'année 1789, Claire-Sylvaine attendait son oncle au bord de l'eau. Elle était assise, non loin du village, sur une jetée à moitié détruite de moellons et de blocs de rochers. Tout près était un moulin en ruines, renversé par le Gave en un jour de colère. Ce moulin appartenant à la famille, le chevalier parlait quelquefois de le rebâtir et de relever la digue en décombres. Mais il différait, disant :

— L'année prochaine... Nous avons fait beaucoup jusqu'ici. J'ai nettoyé pas mal nos affaires ; j'ai bouché les fentes et les lézardes, reconstruit les murs qui menaçaient ruine,

mis une toiture neuve au logis... Reste le pigeonnier, que nous relèverons, s'il plaît à Dieu, puis ce moulin, que j'ai vu donner un bon revenu.

L'endroit était beau et d'aspect sauvage, quoique le village fût tout près. Le torrent traversait des grèves, puis des pelouses et une saulaie aux senteurs amères, sur laquelle des chênes isolés étendaient leur ramée puissante et des peupliers élevaient leur flèche, courbée par la brise intermittente, dorée du soleil à son déclin. A l'angle de la digue, deux figuiers arrondissaient en bouquet leur tête, inclinaient vers l'eau leurs branches basses couvertes de feuilles déjà larges, odorantes et comme vernies du printemps. Et des pans de mur étaient croulants au milieu des lierres et des ronces.

La jeune fille écoutait les voix, regardait flotter les fumées, fuir le torrent, et laissait ses rêves s'en aller au courant natal. Elle pensait à mille choses qu'elle n'eût probablement pas su dire, car toutes ces choses étaient imprécises, fluides et transparentes comme l'eau. Elle songeait à sa vie heureuse, aux saisons passées, aux années futures, au charme des habitudes et des heures, à ses amis d'aujourd'hui et d'hier, à quoi encore?... avec douceur et tristesse, car ces féeries de l'âme sont comme des songes de crépuscule, tramés de mélancolie et de joie.

Un bruit de pas sur la jetée lui fit tourner la tête et elle se leva.

« Mon oncle!... » se dit-elle.

Mais ce n'était pas le chevalier. Elle demeura déconcertée devant leur voisin inconnu, M. de Lys-Mifaget.

Il ne l'avait pas aperçue lui-même, et, en la voyant, il s'arrêta court. Il fit même un mouvement de retraite, soit par sauvagerie d'humeur, soit crainte d'être importun. Puis il se ravisa, salua profondément la jeune fille, qui répondit par une révérence, et il lui dit :

— Mademoiselle, veuillez m'excuser. Je venais pêcher à cette place. J'ai troublé, sans le vouloir, votre solitude, et je me retire.

Elle répondit :

— Demeurez, monsieur. Moi-même je ne troublerai pas longtemps votre pêche. J'attends ici mon oncle, M. le chevalier d'Ostabat.

— Je suis, dit-il, votre serviteur, le baron de Lys-Mifaget.

Il passa devant elle, atteignit l'extrémité de la digue et disposa ses engins. Elle le regardait curieusement. Il était vêtu presque en paysan, portait la courte veste de drap roux, la culotte, les guêtres hautes de drap et la ceinture en laine rouge des montagnards ossalois. L'épée qu'il avait à la ceinture, le feutre à plumes de coq de bruyère, ramené sur ses sourcils, indiquaient moins sûrement le gentilhomme que son port de tête et son allure. Il était de stature moyenne, souple et hardi. Il sauta légèrement de la digue sur un rocher à fleur d'eau et jeta sa ligne dans le courant. La jeune fille poussa un cri.

Il tourna la tête, comprit son émoi.

— Mademoiselle, soyez sans crainte, dit-il : je ne tomberai pas, et, quand je tomberais, l'eau n'est pas froide.

— Mais elle est violente et très profonde.

— Sans doute, mais cela ne fait rien.

Et il se mit à pêcher : de moment en moment, il ramenait au bout de sa ligne une truite suspendue qu'il décrochait et lançait dans son panier, après lui avoir, d'un geste brusque, tordu les ouïes pour la tuer. Il était habile et la jeune fille intéressée le regardait faire. Elle lui dit :

— On assure, monsieur, que vous êtes le meilleur chasseur du pays. Je vois que vous êtes aussi bon pêcheur.

— J'ai beaucoup chassé et pêché, dit-il. Dans mon pays natal, en Bigorre, aux confins du comté de Comminges, le gibier pullule comme ici. Feu mon pauvre père fut plus que moi-même un grand tueur de loups et de sangliers. Dans les dernières années de sa vie, ses douleurs le clouèrent sur son fauteuil. Et moi, tout jeune alors, presque enfant, je n'étais pas peu fier de pourvoir la table paternelle de perdreaux, de lièvres et de poisson. C'était, par parenthèse, le fonds de notre cuisine, parce que...

Il s'interrompit, haussa les épaules :

— Après tout, c'est un métier comme un autre, et j'en vis...

Il fronça légèrement les sourcils, les coins de sa bouche se plissèrent. Mais, relevant la tête avec calme, il continua de jeter et retirer sa ligne devant la jeune fille émerveillée.

— Cet endroit-ci est fort poissonneux, — reprit-il, en ramenant avec adresse une superbe truite de couleur sombre, aux écailles de nacre et d'or, constellées de pois rouges, où se muaient, comme sur l'eau, les moires et les ors du soleil couchant. — Le pêcheur Rémy, que vous connaissez, fut inquiet quand il me vit m'arrêter ici, et, comptant bien garder la place, il déclara qu'elle était mauvaise. Nous sommes devenus bons amis et maintenant il n'est plus jaloux. Rémy assure — peut-être que vous ne savez pas la légende — Rémy assure qu'il y a dans chacun de nos lacs et dans chacun de nos gaves un poisson énorme et quasi magique, qui règne sur le peuple des eaux. La reine de ce gave est une truite, et elle habite ici, prétend le pêcheur. Il l'a vue, il a juré de la prendre. Mais comment? L'eau est si profonde que l'épervier n'atteint pas au fond. Les filets tendus autour des roches dans toute la largeur du courant ne lui réussissent pas davantage, car il y a des grottes dans le granit où le poisson rusé se retire, et, quant aux lignes, cette truite emporterait les plus fortes. Rémy la croit fée ou sorcière... Il la veut pourtant... Si elle est vraiment là et d'aussi belle taille qu'il le dit, je pourrais la tuer, un jour ou l'autre, d'un coup de fusil, quand elle viendrait montrer ses ouïes à la surface... Mais Rémy n'est qu'un rustre. Je ne me soucie pas de tuer la reine de ce gave.

Un pas retentit sur la jetée.

— Voici mon oncle, dit Claire-Sylvaine.

C'était en effet M. d'Ostabat.

Le jeune homme remonta légèrement sur la digue, et la jeune fille dit au chevalier :

— M. de Lys-Mifaget vient de faire, pendant que je vous attendais, une pêche miraculeuse.

Ils se saluèrent avec courtoisie. Le chevalier marmotta entre ses dents :

— Voici un jeune homme de bonne mine...

Puis, tout haut :

— Je vous connaissais sans vous connaître, monsieur. On m'avait dit qui vous étiez... et j'ai servi jadis à côté d'un homme de votre nom qui devint, en même temps que moi-même, capitaine au régiment de Navarre. C'était un militaire

de mérite et un brave compagnon de harnois... Votre parent, sans doute?

— C'était le cousin germain de mon père.

— Vit-il encore?

— Non, monsieur.

— Tant pis! j'aurais eu plaisir à le rencontrer... Mais, puisque je vous vois, monsieur, en souvenir de lui et pour vous-même, nous ferons, quand il vous plaira, bonne connaissance.

Le jeune homme ne répondit pas d'abord, considéra la jeune fille amicale et le chevalier au visage ouvert, puis il dit assez brusquement :

— Mille grâces... Je vis fort retiré...

— Jeune homme, je n'ai pas dessein d'être importun, dit le chevalier un peu piqué. J'aurai seulement plaisir à vous voir autant qu'il vous sera agréable.

— Monsieur, je suis un butor sauvage, et je vous demande mille fois pardon. Ne m'en veuillez point. J'étais fort triste quand je suis venu dans ce pays, où je vis très pauvre. Beaucoup de raisons m'ont jeté dans une humeur et une existence de solitude, qui sont parfois pénibles. Pourtant je ne suis pas un malotru. Je sais qu'en arrivant dans ce village, et j'avais regret d'y manquer, je devais à vous et à moi-même de vous offrir mes humbles respects.

Le chevalier répondit :

— Nous nous verrons autant qu'il vous plaira. Nous vivons nous-mêmes dans un isolement qui est pendant la mauvaise saison comparable à la solitude d'une île déserte, et nos voisins sont les bienvenus...

Ils s'en retournèrent de compagnie. A l'entrée du village, M. de Lys-Mifaget quitta ses nouvelles connaissances pour prendre le chemin de sa métairie. Et le chevalier dit à sa nièce :

— Voilà un jeune homme qui me plaît. Il est peu liant, hautain d'allures, mais il a la mine et, sans doute, le cœur d'un gentilhomme... Pourquoi diantre n'a-t-il pas pensé à servir le Roi?

Ils suivaient la rue. Devant les portes étaient des ménagères qui les saluaient :

— Bonsoir, monsieur le chevalier, et mademoiselle... Bon appétit pour votre souper! bon dormir après!... Il a fait un beau jour! Les froments grandissent et les maïs sont verts dans la lande, si bien que c'est une gloire de Dieu... S'il lui plaît de nous épargner ses fléaux, les pauvres n'auront pas faim après l'été... Les bêtes peuvent partir pour la montagne : il n'y a plus de neige qu'aux très hautes cimes.

Et ils répondaient :

— Oui, le temps est beau... Bonsoir, Marie-Jeanne... Bon soir, Pierre, Cadet et Annou...

Devant leur maison causaient le médecin Casaubon et Théophile, arrivés de la ville dans la soirée. Ils paraissaient animés tous les deux. M. d'Ostabat les aborda :

— Eh bien, mes amis, quelles nouvelles?

— De graves! — répondit le docteur. — Les états généraux se sont ouverts par une procession solennelle et un *Te Deum* à Notre-Dame. Le roi, quelques-uns des grands, le duc d'Orléans, les députés du tiers, et en particulier le comte de Mirabeau, ont été couverts d'acclamations. La joie règne dans la capitale, l'enthousiasme échauffe tous les cœurs et se transmet de proche en proche aux provinces les plus reculées du royaume. A la vérité, des dissentiments se sont élevés dans l'Assemblée : on discute si l'on doit voter par ordre ou par tête. La noblesse entend voter séparément. Le clergé, dit-on, est divisé, et les députés des communes sont unanimes dans l'amour du bien, et pour la constitution d'un conseil national chargé de délibérer sur les maux du peuple et tout-puissant pour y remédier. On prédit des temps nouveaux, une ère de joie. Voici venir les grands événements annoncés par M. de Voltaire, préparés par M. Rousseau. Vous ne douterez pas qu'ils ne soient proches, quand vous aurez lu les papiers publics. Voici *la Gazette d'Avignon*, *le Point du Jour*, de M. Barère de Vieuzacq, la feuille du journaliste Loustalot...

— Bon! je les lirai demain matin, — dit le chevalier, — car aux lumières, même quand je chausse mon nez de besicles, les lignes se brouillent devant mes yeux : je dois concéder cela à la vieillesse. Nous causerons de ces grandes choses. Je les vois venir avec bonheur, car j'ai au cœur l'amour du bien public.

A vrai dire, je ne crois pas qu'elles nous regardent ni qu'elles changent beaucoup notre état.

— Comment, monsieur le chevalier! — dit Théophile, — doutez-vous qu'elles s'accomplissent?

— Non! il y a trop longtemps qu'elles se préparent. Il y aura des changements ailleurs, mais ici!...

Et, du geste, il montra le village enveloppé des fumées montantes, les arbres et les maisons séculaires, les groupes de voisins sur les portes, le passage près d'eux des bestiaux, l'allure patriarcale des conducteurs. Les hautes roches du Rey de Louvie gardaient encore les reflets du soir, et la montagne de Las Ercous étendait sur la vallée sa grande ombre, tandis que les étoiles s'allumaient.

— Voyez! reprit-il. Quelle apparence qu'il éclate sur nous d'autres tonnerres que ceux du ciel?

— Il est vrai, dit le médecin.

Et Théophile :

— Mais tout fait prévoir que ces événements seront sans orages... Des orages ici? Oh! non! N'est-ce pas, Sylvaine?

Et la jeune fille :

— Viendras-tu ce soir?

— Oui, tout à l'heure.

Peu après, Théophile était assis près d'elle devant la fenêtre ouverte, pendant que le chevalier se promenait de long en large dans la grande salle d'Ostabat. Elle disait :

— Tu ne sais pas? J'ai vu aujourd'hui le voisin sauvage.

C'est ainsi qu'ils appelaient entre eux le baron de Lys-Mifaget.

— Vraiment! Où cela? — dit le jeune homme. — Et comment est-il?

— Pas trop sauvage... J'attendais mon oncle près du moulin vieux, quand l'autre est arrivé pour pêcher des truites. Il y est fort habile... Il a, pour nous, adouci un peu son humeur insociable, et je t'assure qu'il sait discourir agréablement. Mon oncle, survenu pendant notre entretien, lui a dit qu'il désirait le connaître mieux, et il a promis de nous venir voir. Tu le rencontreras sûrement ici,

— Ainsi, c'est un faux sauvage?

— Et un vrai gentilhomme... je crois, du moins...

Une ombre, une inquiétude, un souffle de vague jalousie passèrent dans l'esprit de Théophile et son cœur se serra. Il regarda la jeune fille. Elle avait parlé si paisiblement que cette inquiétude s'apaisa.

— Je le verrai donc avec plaisir, dit-il.

Pendant un moment, ils demeurèrent silencieux, chacun en ses pensées, tandis que la brise et le clair de lune jouaient avec les rideaux, que les grillons chantaient au dehors dans l'herbe et tout près d'eux dans les fissures des murs, et qu'autour des flambeaux, sur la table, tournaient les phalènes.

— Te rappelles-tu, — dit Théophile, — quand nous étions enfants, ce que Marion nous racontait des esprits familiers de l'âtre qui chantent par la voix des grillons?

— Sans doute... Que cela est loin de nous!... Je n'ai jamais su, elle ne sait pas elle-même jusqu'à quel point elle croit à ces esprits des maisons. Nous les avons écoutés souvent, je ne puis pas dire si j'y crois aussi... Entends! en voici un, près, tout près... on dirait bien un esprit plaintif... Oh! combien d'autres, à cette même place où nous sommes, les ont écoutés avant nous, les écouteront après nous, et peut-être diront les mêmes choses que nous!... Mon oncle?

— Quoi, mon enfant?

— Si vous n'avez pas encore sommeil, — et qui peut dormir par un soir si beau? — mon oncle, racontez-nous vos aventures.

— Quelles aventures? Je vous les ai racontées toutes, et si souvent que, pour vous contenter, il me faudrait en imaginer de nouvelles, et je ne saurais.

— Parlez-nous de la cour.

— La cour! — dit-il étonné. — Pourquoi?

— Je ne sais pas, dit-elle. Ce soir, c'est ma curiosité.

— La cour, mais je ne la connais pas, mon enfant! A la vérité, je fus présenté au feu roi Louis le Bien-Aimé par M. le comte de Gramont, mon colonel et mon ami; et, grâce à cet homme digne de son rang, le Roi daigna me parler de mes services avec bonté. C'était peu avant qu'il mourût, Saint-Denis l'attendait déjà... Le Roi était un homme de soixante-trois ans, point grand, mais l'air fort majestueux, les traits bienveillants, le teint frais et la main très belle, avec

un son de voix doux et voilé. Il portait la plaque en diamants de l'ordre de saint Louis, vêtu, d'ailleurs, assez simplement parmi de magnifiques seigneurs. Je le reconnus, l'ayant vu jadis entre une double haie de ses gentilshommes, le matin de la bataille de Fontenoy, passer sous une voûte d'épées... Je ne puis rien dire de la cour, sinon que les alentours du château sont sillonnés éternellement d'équipages et de chaises à porteurs précédés de coureurs en livrées somptueuses, qu'il y a des soldats à toutes les grilles et des gardes sur chaque escalier et à chaque porte. Quiconque brille, éblouit et veut grandir, y vient intriguer, faire la roue, rampe dans l'ombre ou gravite avec une humble arrogance dans les rayons du soleil royal. Je ne sais pas plus de ce pays que ne peut savoir un voyageur de la ville qu'il a traversée sans s'arrêter... J'ai vu seulement que les plus grands y sont nivelés aux chétifs en la présence du maître. Le spectacle de ces courtisans chamarrés d'ordres et de ces belles dames étincelantes de parures et de pierreries, dans la fameuse galerie des Glaces, dans les appartements du Roi et de la Reine, est fort beau sous ces lambris illustres, et, pour le philosophe, plein d'enseignements. Je pus observer des compatriotes que j'avais trouvés inabordables : ils avaient là les articulations fort moelleuses et des vertèbres sans raideur.

Quelques jours après, le chevalier devisait amicalement avec le baron de Lys-Mifaget devant une table chargée de plats et de flacons.

Celui-ci disait :

— Je me nomme Henri, j'ai vingt-trois ans. J'ai vécu jusqu'à la mort de mon père dans notre gentilhommière du Lys, bicoque plus de quatre fois séculaire, qui était perchée, comme un nid de faucons des roches, au haut d'une montagne, en des bois sauvages... Je dis : qui était perchée... Car ce n'est plus qu'une ruine à moitié écroulée, inhabitable, même aux bûcherons et aux chasseurs surpris par la nuit. Nous restions là, mon père et moi, dans une solitude famélique, avec un bouvier qui labourait notre unique champ, et avec une vieille femme pour nous servir. Nous avions pour vivre ce coin de terre, lambeau dernier d'un très beau

domaine dévoré par d'anciennes dettes ; plus le fermage, très maigre, de cette métairie où je me suis réfugié et qui m'est venue du chef de ma mère... Je chassais aussi, je pêchais infatigablement, d'un bout à l'autre de l'année, par nécessité et par plaisir.

— Comme nous-mêmes : c'est une ressource, ma foi ! — dit le chevalier avec bonne humeur. — Nous chasserons ensemble, aux perdreaux prochains..

— Très volontiers... Peut-être, monsieur, m'aviez-vous jugé sévèrement. Il est certain que mon existence est étrange. Mais, n'ayant plus à répondre que de moi-même, et à moi seul, je me moque également de mon existence et de ses accidents... Et tant que mon père vivait, je ne pouvais pas l'abandonner. Il était infirme, abattu par le chagrin, et il me disait : « Mon pauvre garçon, je ne te fais pas une aimable vie. La mienne ne saurait beaucoup durer : prends patience. Lorsque tu m'auras enterré, vends, si tu peux, ce que j'appelle par dérision ton héritage, et abandonne ce nid de misère... Sois soldat ou marin. Tu auras toujours meilleure fortune que moi... »

— Je connais beaucoup d'histoires de ce genre, — dit gravement le chevalier. — Et il est à craindre qu'elles ne se multiplient pour nous autres... Mais poursuivez !

— Mon père mourut et je n'eus pas le courage de le plaindre. Je balançais à suivre ses conseils et abandonner mon gîte lugubre, quand une nuit, après les pluies d'un hiver diluvien, par un vent de sud qui cassait à mi-corps les peupliers sans feuilles et déracinait dans les bois les chênes, une aile de la maison s'écroula d'un bloc dans l'ouragan. L'autre aile tint bon, je n'eus point de mal. Mais, du coup, je fus forcé de déguerpir... Un voisin avait envie de mon champ : il eut par-dessus le marché les décombres. Il en bâtira probablement quelque demeure paysanne, où il vivra plus heureux que nous : je le lui souhaite sans amertume... Je partageai avec mes serviteurs, qui rentrèrent dans leur famille, les deux centaines de pistoles que valurent mes meubles et mon champ, et ils me dirent en pleurant adieu. Alors je m'exilai, avec un mélange de désolation et de joie farouche. Mes aïeux avaient gîté là quatre cents ans, race d'éperviers

montagnards, lignée de traqueurs de loups et de batailleurs, pure noblesse d'épée, pauvre, sans mélange de roture, sans bâtardise de robe.

Le chevalier dit :

— Bah! vous êtes jeune. J'en conviens, l'histoire n'est point gaie. Mais c'est notre dignité, à nous autres, de porter nos écroulements et nos deuils avec une tristesse non humiliée et de rester droits en des catastrophes où les bourgeois et robins succombent! Parmi nous, ces ruines sont naturelles, car nous ne savons pas thésauriser. Mais, tant qu'il nous restera notre épée, nous n'aurons pas le droit de nous plaindre... A votre santé!...

Il remplit jusqu'aux bords son verre et celui de son convive, trinqua et but lentement une rasade d'un vieux vin de Jurançon, jaune, presque aussi fort que de l'eau-de-vie et comparable à du Xérès qui serait amer. Le jeune homme l'imita.

— Parbleu! — dit le chevalier, — je n'estime que les vins de Bourgogne et les crus de notre terroir béarnais... Un peu plus de ce rôti de levraut avec de cette sauce à l'origan?

— Volontiers! dit le jeune homme.

Et il poursuivit :

— Je suis donc venu en ce pays. Je me félicite de vous y avoir trouvé, et suis pénétré de vos bontés, regrettant de m'être jusqu'à ce jour isolé de vous par trop d'orgueil... Maintenant vous comprenez ma vie... Je la continuerai... Pourquoi changerais-je? Il n'y a point pour moi de place marquée dans le monde, car je ne suis propre qu'aux coups d'épée, et, pour l'instant, il ne s'en frappe point... D'ailleurs, je suis mon maître, c'est beaucoup! Et les aventures mêmes du marin, les bivouacs et les chevauchées du soldat en guerre ne vont pas sans des servitudes que je n'accepterais pas sans impatience... Si j'avais une famille, il me faudrait être plus ambitieux; mais, seul au monde, je puis ne me soucier que de moi-même et, je vous assure, j'en prends peu souci.

Et le chevalier :

— Vous êtes bien désabusé, mon ami!

— Oui, monsieur, quasi depuis ma naissance.

— J'entends, mais cela est excessif. Je le répète, vous êtes fort jeune. Vous avez mené une dure vie, mais elle peut

devenir meilleure et, à défaut d'ambition, il vous poussera sûrement au cœur le désir légitime, l'espoir d'un nouveau foyer et du bonheur.

— Ah! Dieu m'en garde, monsieur!

— Pourquoi donc?

— Parce que je me rends justice. Je suis très orgueilleux et très pauvre; de plus, un sauvage. Concluez, je vous prie.

— Je ne puis conclure, ni vous non plus, par la raison que vous et moi nous ignorons notre destinée. Je ne vous donne pas de conseils : ni mon âge ni une inclination amicale vers vous ne m'y autorisent suffisamment. Puis vous êtes, à ce que je crois, de ceux qui prennent de brusques décisions et qui jouent sans sourciller, quand il leur plaît, à croix ou pile, avec leur sort. Il convient de s'en moquer, en effet, mais en avoir le mépris entier n'est, mon jeune ami, juste ni sage, parce qu'on n'est jamais seul au monde, même quand on le croit et qu'on s'exile. J'ai dormi sur des lits très durs et j'eus souvent des pensées moroses. Et plus d'une fois l'on m'envoya où je n'avais pas envie d'aller. Voilà ma vie aux trois quarts passée, et je la regarde avec plaisir. Le voyage en fut une chevauchée où j'eus plus d'une chienne d'étape. Cependant j'assure qu'il vaut la peine de voyager.

— Soit, monsieur! — repartit le jeune homme. — Vous voulez, je vois, me donner l'espoir d'une fortune plus clémente. et j'accueille avec reconnaissance vos souhaits amicaux. Je vous le répète, je ne me plains pas; puis, sur ma foi! je ne me trouve pas trop malheureux... Je suis libre. Je fus accoutumé dès l'enfance à m'emplir les poumons d'air sauvage et à respirer les senteurs des chênes. Je buvais, dans mon pays natal, à toutes les fontaines des halliers jusqu'à quatre lieues loin de mon toit; j'ai battu tous les sentiers de par là, et il m'importait peu, je vous assure, de manger à telle ou telle autre place la croûte de pain bis frotté de lard que j'emportais dans ma carnassière. Je fais de même ici. J'ai ma croûte, mon sel et mon gibier. Je me moque de moi, et cela suffit.

Le chevalier sourit.

— Voilà un plaisant original... Dites-moi : avez-vous lu Jean-Jacques?

— Oui, monsieur. Quand mon pauvre père se rendait autrefois à la ville, il ne manquait pas d'acheter des livres... au temps où il pouvait en acheter.

— Sous quelques rapports, vous seriez un homme selon le cœur de ce sage illustre.

— Il y aurait à dire sur ma sagesse! — repartit le jeune homme avec bonne humeur. — A beaucoup d'égards, je suis un grand fou... Par moments, je fais plus de rêves que je ne voudrais, et ils me ravissent où la vie ne me portera point, je le sais... C'est peut-être dommage, peut-être pas... Il y a des moments, je vous l'avoue, où ma jeunesse et mon cœur s'enlèvent par delà toutes les Margots complaisantes. Alors il arrive que je m'amuse à de lointains mirages de bonheur : j'y crois, vous m'entendez, sans y croire... Je quitte les bois, je cesse de vivre dans une morfondante pauvreté. J'ai mes châteaux en Espagne, de belles amours, foyer seigneurial, de vastes pelouses, de riants jardins, des amis fidèles, une existence en tout libérale et magnifique... Je n'ai pas de peine à me figurer les contraires de mes habitudes farouches, mais, en ces songes, je ne me divertis pas sans tristesse. Depuis trois générations, notre histoire est celle d'une ruine qui fut commencée par mon aïeul, aggravée par mon père, accomplie en moi. Je l'augure définitive, et que je serai le dernier des nôtres.

CHARLES DE BORDEU

(A suivre.)

LE SIÈGE D'ORLÉANS[1]

— 1428-1429 —

VIII

LA PUCELLE A ORLÉANS

Le jeudi 28 avril au soir, Jeanne put voir des hauteurs d'Olivet les clochers de la ville, les tours de Saint-Paul et de Saint-Pierre-Empont, où les guetteurs signalaient sa venue. L'armée suivit les pentes qui descendent vers la Loire et s'arrêta au port du Bouchet, tandis que les chariots et le bétail continuaient leur chemin sur la berge jusque vers l'île aux Bourdons, devant Chécy, à une lieue en amont. C'est là que devait se faire le débarquement. Au signal des guetteurs, le seigneur Bâtard, accompagné de Thibaut de Termes et de quelques autres capitaines, sortit de la ville par la porte de Bourgogne, sauta dans une barque à Saint-Jean-de-Braye et alla tenir conseil avec les sires de Rais et de Loré, qui commandaient le convoi[2].

Cependant la Pucelle venait de s'apercevoir qu'elle était sur la rive de Sologne et qu'on l'avait trompée en chemin.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 janvier, 1er et 15 février.

2. La note de la page 757 (*Revue de Paris* du 15 février), sur l'effectif de l'armée de secours, a été imprimée d'une manière très fautive, comme on a vu. Je suis sûr que tous les lecteurs l'auront rétablie ainsi qu'il suit : « Jeanne dit (*Procès*) de 10 à 12 mille — Morosini 12 000 — Monstrelet 7 000 — Eberhard de Windecken 3 000. »

Elle en ressentait de la douleur et de la colère. On l'avait trompée, cela était sûr. Mais l'avait-on fait exprès? Avait-on voulu vraiment la tromper? On rapporte qu'elle avait exprimé la volonté de passer par la Beauce, et non par la Sologne, et qu'il lui avait été répondu : « Jeanne, rassurez-vous; nous vous menons par la Beauce. » Est-ce possible? Pourquoi les seigneurs se seraient-ils joués de la sorte inutilement et sottement d'une sainte fille que le roi avait mise sous leur garde et qui inspirait déjà du respect à la plupart d'entre eux? Certains, il est vrai, croyant qu'elle se moquait, l'eussent volontiers moquée. Mais, si l'un de ceux-là lui avait fait cette trufferie, ce gab, de lui mettre la Sologne en Beauce, comment ne se serait-il trouvé personne pour la désabuser? Comment frère Pasquerel, son aumônier; comment son intendant, l'honnête écuyer d'Aulon, se seraient-ils faits les complices de cette grossière plaisanterie? Tout cela ne se comprend guères, et quand on y songe, ce qui se comprend le moins, c'est que Jeanne eût expressément demandé qu'on allât à Orléans par la Beauce. Puisqu'elle ignorait sa route à ce point qu'en passant le pont de Blois elle ne se douta pas qu'elle allait en Sologne, il y a peu d'apparence qu'elle se représentât assez précisément l'assiette d'Orléans pour préférer y entrer par le couchant ou par le midi. Une jeune fille qui seule connaît la porte par laquelle on entrera dans la ville assiégée et à qui de méchants capitaines font prendre un chemin pour un autre, cela ressemble trop à un conte de ma mère l'oie. Dans le fait, Jeanne ne se faisait pas d'Orléans une idée plus claire que de Babylone. Il est probable qu'il y avait eu un malentendu. Jeanne n'avait parlé ni de Sologne ni de Beauce. Ses Voix lui avaient dit que les Anglais ne bougeraient point. Elles ne lui avaient donné ni plan ni cartes : si les navigateurs se servaient alors de mappemondes et de portulans, les gens de guerre ne faisaient point usage de plans ou de cartes routières. Ses Voix ne lui avaient point montré le portrait de la ville. Jeanne, sans doute, avait dit aux capitaines et aux prêtres ce qu'elle allait bientôt répéter au Bâtard : « Je veux aller là où sont Talbot et les Anglais. » Et les prêtres, les gens d'armes avaient répondu très sincèrement : « Jeanne, nous allons où sont Talbot et les Anglais. » Ils avaient cru

bien dire, puisque Talbot conduisait le siège, et qu'on l'aurait, pour ainsi dire, devant soi, de quelque côté qu'on approchât de la ville. Mais apparemment ils n'avaient pas bien compris ce qu'avait dit la Pucelle, et la Pucelle n'avait pas bien compris ce qu'ils avaient répondu. Car maintenant elle était dolente et irritée de se voir séparée de la ville par les eaux et les sables du fleuve. Que pouvait-elle trouver de si fâcheux à cela? Ceux qui l'approchèrent en ce moment ne le découvrirent pas. Et peut-être ses raisons ont-elles été méconnues parce qu'elles étaient spirituelles et mystiques. Certes, elle n'estimait pas qu'on eût commis une faute militaire en amenant par la Sologne les troupes et les vivres. Elle ne connaissait point les chemins; elle ne pouvait donc savoir quel était le meilleur. Des positions de l'ennemi, des travaux d'attaque et des travaux de défense elle ignorait tout. Elle venait d'apprendre à l'instant sur quelle rive du fleuve la ville était assise. Il fallait pourtant qu'elle crût avoir une grave raison de se plaindre, car elle n'avait ni l'âme vaine, ni l'esprit léger. Elle s'approcha du seigneur Bâtard et lui demanda vivement :

— Est-ce vous qui êtes le Bâtard d'Orléans?

— C'est moi ; réjoui de votre venue.

— Est-ce vous qui avez donné conseil que je vinsse ici, par ce côté de la rivière, et que je ne vinsse pas droit là où sont Talbot et les Anglais?

— Moi et de plus sages ont donné ce conseil, croyant faire pour le mieux et le plus sûrement.

Mais Jeanne :

— En nom Dieu! le conseil de Messire est plus sûr et plus sage que le vôtre. Vous avez cru me tromper et vous vous êtes trompés vous-mêmes. Car je vous apporte un meilleur secours qu'il n'en vint oncques à chevalier ou à cité, c'est le secours du Roi des Cieux, lequel secours procède de Dieu lui-même, qui, non vraiment pour l'amour de moi, mais à la requête de saint Louis et de saint Charlemagne, a eu pitié de la ville d'Orléans et n'a pas voulu souffrir que les ennemis eussent à la fois le corps du duc et sa ville.

On entend : ce qui la fâchait, c'était de n'avoir point été menée droit devant Talbot et les Anglais. Elle venait d'ap-

prendre que Talbot était sur la rive droite avec son ost. Et, en parlant de Talbot et des Anglais, elle entendait désigner seulement les Anglais qui étaient avec Talbot, puisqu'en descendant au Val de Loire, près du guet de Saint-Jean-le-Blanc, elle avait aperçu la bastille des Augustins et les Tourelles du bout du pont et qu'elle ne pouvait pas douter qu'il n'y eût aussi des Anglais sur la rive gauche. Il reste à savoir pourquoi elle avait tant désiré se montrer tout d'abord à Talbot et à ses Anglais et pourquoi maintenant elle était si marrie d'être séparée de lui par la Loire. Jugeait-elle que le camp retranché de Saint-Laurent-des-Orgerils, où commandaient Scales, Suffolk et Talbot, devait être tout de suite attaqué? Elle n'avait pu se faire d'elle-même cette idée, puisqu'elle ne connaissait pas les lieux, et aucun homme d'armes n'avait pu lui mettre cette folie en tête, d'attaquer un camp retranché en menant des bœufs et des chariots. Elle n'avait pas songé non plus, comme on l'a dit tant de fois, à forcer le passage entre la bastille Saint-Pouair à l'orée des bois, puisqu'elle ignorait les bastilles et les forêts comme le reste. Et si tel avait été son dessein, elle l'aurait dit clairement au Bâtard, car elle avait le don des paroles claires. Quelle était donc sa pensée? Il n'est pas impossible de la pénétrer, si l'on songe à ce que pouvait être en ce moment la pensée d'une sainte, ou si seulement on se rappelle les paroles et les actes par lesquels Jeanne avait annoncé et préparé sa mission. Elle avait dit aux docteurs de Poitiers : « Le siège d'Orléans sera levé et la ville affranchie de ses ennemis après que j'en aurai fait sommation de par le Roi du ciel. » Elle avait mandé, de par le Roi du ciel, à Scales, à Suffolk et à Talbot de lever le siège ; elle leur avait écrit qu'elle était toute prête à faire la paix et les avait sommés de retourner en Angleterre. Maintenant elle demandait réponse à Talbot, à Suffolk et à Scales. Puisque les Anglais ne lui avaient point renvoyé son héraut, elle venait à eux, à leurs chefs, comme un héraut de Messire; elle venait requérir qu'ils fissent paix. Et s'ils ne voulaient faire paix, elle était prête à combattre. C'est seulement après leur refus qu'elle serait assurée de vaincre, non par raisons humaines, mais parce que son Conseil le lui avait promis. Et il ne lui importerait guères alors d'être sur la rive droite ou sur

la rive gauche du fleuve. Peut-être même, peut-être espérait-elle qu'en se montrant aux capitaines anglais, son étendard à la main, accompagnée de madame sainte Catherine, de madame sainte Marguerite et de monseigneur saint Michel archange, elle les persuaderait de quitter la France, que, tombant à genoux, Talbot obéirait, non certes à elle, mais à Celui qui l'envoyait, et qu'ainsi elle ferait ce pourquoi elle était venue sans que coulât une goutte de ce sang français qui lui était cher et sans que les Anglais, dont elle avait pitié, perdissent ni leurs corps ni leurs âmes. En tout cas, il fallait obéir à Dieu et pratiquer la charité : la victoire était à ce prix. Et cette pieuse victoire qu'elle apportait, cette victoire angélique, les chefs de son parti, par une fausse prudence, la lui arrachaient des mains. Ils l'empêchaient d'accomplir sa mission, de donner, peut-être, le signe promis et l'entraînaient avec eux dans des entreprises moins sûres et moins belles. De là sa touchante douleur et sa sainte colère.

Même, après la déconvenue de son entrée, elle ne se croyait pas dispensée d'offrir la paix aux ennemis, afin d'être agréable à Dieu. Et puisqu'elle ne pouvait aller tout de suite à l'ost de Talbot, elle voulut se montrer devant le guet de Saint-Jean-le-Blanc.

Il n'y avait plus personne derrière les palissades. Mais, si elle y était allée et si elle y avait trouvé des ennemis, elle leur aurait d'abord offert la paix. La conduite qu'elle tint ensuite dans la ville en est la preuve certaine. Elle ne venait pas mettre au service des Orléanais des plans de campagne ou des ruses de guerre. Sa part dans l'œuvre de la délivrance était plus haute et plus pure. Elle apportait à des hommes faibles, malheureux, égoïstes et souffrants, les invincibles forces de l'amour et de la foi, la vertu du sacrifice.

Le Bâtard, qui regardait la mission de Jeanne comme purement spirituelle et qu'on aurait bien étonné en lui disant qu'il la devait consulter sur le fait de la guerre, fit mine de ne point entendre les reproches qu'elle lui adressait et alla pourvoir à ce que les opérations fussent exécutées conformément aux dispositions prises.

Tout avait été soigneusement concerté et préparé, Mais voici que survenait une anicroche. Les chalands que les Orléa-

nais devaient envoyer à Chécy pour embarquer les vivres n'avaient pas encore démarré. Ils n'allaient qu'à la voile et, comme le vent soufflait d'amont, ils ne pouvaient pas naviguer. On ne savait pas s'ils le pourraient bientôt, et le temps était cher. Jeanne dit avec confiance à ceux qui s'inquiétaient :

— Attendez un peu. Car, en nom Dieu, tout entrera dans la ville.

Elle avait raison. Le vent tourna ; on déploya la toile et les chalands remontèrent le fleuve sous une brise d'arrière qui les poussait assez fort pour qu'un bateau en pût traîner deux ou trois à sa remorque. Ils passèrent sans encombre devant la bastille Saint-Loup. Le seigneur Bâtard monta dans un de ces bateaux avec Nicole de Giresme, grand prieur de France en l'ordre de Rhodes, et la flottille aborda au port de Chécy, où elle resta mouillée toute la nuit. Il fut décidé que l'armée de secours camperait cette nuit au port du Bouchet afin de garder le convoi en aval, tandis qu'un détachement se tiendrait vers les îles de Chécy pour veiller en amont, et regarder du côté de Jargeau. La Pucelle, en compagnie de quelques capitaines, avec un détachement de gens d'armes et de trait, suivit la berge et arriva devant l'île aux Bourdons.

Les chefs de l'armée qui avaient amené le convoi décidèrent qu'on partirait tout de suite après le débarquement. L'armée ayant fait sa besogne retournerait à Blois pour y prendre ce qui restait de vivres et de munitions. Car on n'avait pas tout emporté en une fois. L'ordre du départ surprit Jeanne et la contrista. Ces soldats, qu'elle avait accompagnés dans une marche douce et grave comme une procession, qui avaient chanté avec elle les hymnes de l'Église, avaient prié avec elle, que dans son innocence elle croyait innocents comme elle et assez purs pour mériter la victoire, elle ne voulait pas s'en séparer, et, puisqu'ils retournaient à Blois, elle retournerait à Blois avec eux.

— Quant est d'entrer dans la ville, dit-elle, il me ferait mal de laisser mes gens et ne le dois faire. Ils sont tous confessés, et en leur compagnie, je ne craindrais pas toute la puissance des Anglais.

Les chefs qui l'avaient amenée voulaient l'emmener, alléguant les ordres du roi. Comme elle portait chance, ils

tenaient à la garder. Le Bâtard était effrayé. Dans l'état où il avait laissé les habitants d'Orléans, si on tardait à leur montrer leur Pucelle, cris, menaces, émeutes, violences, mouvements de fureur et de désespoir, tout était à craindre, même des massacres. Il demanda en grâce aux capitaines de trouver bon, dans l'intérêt du roi, que Jeanne entrât à Orléans, et il obtint sans trop de peine qu'ils retournassent à Blois sans elle. Mais Jeanne ne se rendit pas si vite. Il la supplia de se décider à passer la Loire. Elle refusa et fit une telle résistance qu'il dut s'apercevoir qu'il n'est pas facile de manier une sainte. Il fallut que l'un des chefs qui l'avaient amenée, le sire de Rais ou le sire de Loré joignît ses prières à celles du Bâtard et lui dit :

— Allez-y sûrement, car nous vous promettons de retourner bientôt vers vous.

Enfin, quand elle sut que le frère Pasquerel partirait avec eux, pensant que ses gens seraient bien confessés, elle consentit à rester. Elle passa la Loire avec ses frères, sa petite compagnie, le Bâtard, le maréchal de Boussac, le capitaine La Hire, et débarqua à Chécy qui était alors un très gros bourg, ayant deux églises, un Hôtel-Dieu, une léproserie. Elle fut reçue par un riche villageois nommé Guy de Cailly, dans le manoir de Reuilly où elle passa la nuit. Là, elle eut des extases, et elle conta à son hôte comment les anges du ciel lui apparaissaient. Quand elle faisait de tels récits, ses yeux se remplissaient de joie et de lumière et l'on y surprenait comme le reflet de ses visions. Guy de Cailly, plus sensible encore à l'influence de la sainte, vit de ses yeux les anges qu'elle voyait. Du moins, il le lui dit et elle le crut sans difficulté. Elle n'était pas jalouse et elle trouvait naturel que ce qu'elle voyait apparût à autrui.

Le 29 au matin, les chalands qui avaient mouillé à Chécy traversèrent la Loire et les convoyeurs les chargèrent de vivres, de munitions et de bétail. La Loire était haute. Les chalands purent dériver à charge par le chenal navigable qui longeait la rive gauche. Les oseraies et les bouleaux de l'île aux Bœufs les cachaient aux Anglais de la bastille Saint-Loup qui, d'ailleurs, avaient en ce moment beaucoup à faire. La garnison de la ville, pour les distraire, escarmouchait

contre eux. On s'y battait assez rudement. Il y avait morts, blessés et prisonniers des deux partis ; les Anglais perdaient un étendard. Les chalands passèrent à découvert sous le guet de Saint-Jean-le-Blanc, qui était abandonné ; tournèrent à tribord entre l'Ile-aux-Bœufs et l'îlette des Martinets, pour redescendre, en côtoyant la rive droite sous l'Ile-aux-Toiles jusqu'à la Tour-Neuve, dont le pied baignait dans la Loire, à l'angle sud-est de la ville. Puis ils se mirent à l'abri dans les fossés de la porte de Bourgogne.

Toute la journée, le manoir de Reuilly fut assiégé par une foule de bourgeois orléanais qui, n'y pouvant tenir, étaient venus, au péril de leur vie, voir la Pucelle promise. Elle quitta Chécy seulement à six heures du soir. Les capitaines voulaient ne la faire entrer dans la ville que la nuit tombée, de peur qu'on ne s'écrasât devant elle et qu'il n'y eût de grands désordres. Elle emmenait avec elle son hôte, Guy de Cailly, qui ne voulait plus la quitter. Il n'était point sot. Les anges que Jeanne lui avait fait voir, il s'en fit grand honneur. Car, anobli bientôt par le roi, il les mit flamboyants sur son écu. Jeanne et ses compagnons passèrent sans doute par les larges vallées qui descendent au midi de Semoy, sur les confins des paroisses de Saint-Marc et de Saint-Jean-de-Braye[1]. Chemin faisant, elle disait à ceux qui chevauchaient avec elle :

— Ne craignez rien. Il ne vous arrivera aucun mal.

En fait, le passage n'était dangereux qu'aux piétons. Les gens de cheval ne risquaient guère d'être poursuivis par les Anglais, qui, dans leurs bastilles, manquaient de chevaux.

Ce vendredi 29 avril elle entra de nuit dans Orléans par la porte de Bourgogne ; elle était armée de toutes pièces, et montée sur un cheval blanc. Un cheval blanc était la monture des hérauts d'armes et des archanges[2]. Le Bâtard l'avait placée à sa droite. Elle faisait porter devant elle son étendard, sur lequel on voyait deux anges tenant chacun à la main une fleur de lis, et son pennon avec l'image de la Salutation angélique.

1. Sur ce point, comme pour toutes les circonstances de l'entrée de la Pucelle à Orléans, cf. *Première expédition de Jeanne d'Arc, par* Boucher de Molandon 1874, in-8°.

2. Et maintenant encore des trompettes. Cf. *Histoire de Jeanne d'Arc*, par Lebrun de Charmettes, 1817, in-8°, t. II, p. 21.

Puis venaient le maréchal de Boussac, Guy de Cailly, Pierre et Jean d'Arc, Jean de Metz et Bertrand de Poulengy, le sire d'Aulon, les seigneurs, capitaines, écuyers, gens de guerre et citoyens qui étaient allés au devant d'elle à Reuilly. A sa rencontre, se pressaient les bourgeois et les bourgeoises d'Orléans, portant des torches et montrant autant de joie, que s'ils eussent vu Dieu lui-même descendre dans leur ville. Ils avaient souffert de grands maux et craint de n'être point secourus, mais déjà ils se sentaient réconfortés et comme désassiégés par la vertu divine qu'on leur avait dit être en cette pucelle. Ils la regardaient avec un pieux amour. Hommes, femmes, enfants se précipitaient, s'étouffaient pour la toucher, elle et son cheval blanc, comme on touche les reliques des saints. Dans cette presse une torche mit le feu au pennon. Ce que voyant, la Pucelle donna de l'éperon et allongea le pas jusqu'à la flamme qu'elle éteignit avec une adresse qui parut merveilleuse; car tout en elle émerveillait. Gens d'armes et bourgeois ravis l'accompagnèrent en foule, par la ville, à l'église Sainte-Croix, où premièrement elle alla rendre grâces à Dieu, puis à l'hôtel de Jacques Boucher, où son logis était préparé.

Jacques ou, comme on disait, Jacquet Boucher, depuis plusieurs années trésorier du duc d'Orléans, était très riche homme et avait épousé la fille d'un des plus notables bourgeois de la cité. Demeuré dans sa ville durant tout le siège, il contribuait à la dépense, faisait des dons de blé, d'avoine et de vin, avançait des deniers pour achats de poudre et d'armes. La garde des remparts appartenant aux bourgeois, il était particulièrement chargé de tenir en état de défense la porte Renart où il demeurait et qui était la plus attaquée. Son hôtel, autrefois habité par une famille Regnart ou Renart qui avait donné son nom à la porte, était situé dans la rue des Talmeliers, tout proche l'enceinte. C'était un des plus beaux et des plus grands hôtels de la ville. Les capitaines y tenaient conseil, quand ils ne se réunissaient pas dans l'hôtel du chancelier Guillaume Cousinot, rue de la Rose. Le logis de Jacques Boucher était sans doute bien garni de vaisselle d'argent et de tapisseries historiées. Dans une des salles, il y avait, paraît-il, une peinture représentant trois femmes avec cette inscription : *Justice*, *Paix*, *Union*.

La Pucelle fut reçue en cette maison avec ses deux frères, les deux compagnons qui l'avaient amenée au Roi et leurs valets. Elle s'y fit désarmer[1]. La femme et la fille de Jacques Boucher passèrent la nuit avec elle. Jeanne partagea le lit de l'enfant, qui avait neuf ans et se nommait Charlotte, du nom du duc Charles, que servait son père. C'était l'usage alors que l'hôte partageât son lit avec son hôte, l'hôtesse avec son hôtesse. La civilité le voulait. Les rois n'y manquaient pas plus que les bourgeois. On enseignait aux enfants comment il fallait se comporter avec son compagnon de lit, tenir sa juste place, ne pas bouger et dormir la bouche fermée.

Ainsi l'argentier ducal accueillit la Pucelle en son hôtel et l'hébergea aux frais de la ville. Les chevaux de Jeanne furent mis dans l'écurie d'un bourgeois nommé Jean Pillas. Quant aux frères d'Arc, ils ne demeurèrent point avec leur sœur, mais logèrent en l'hôtel de Thévenon Villedart. La ville les défraya de tout, leur fournit notamment les souliers et les houseaux dont ils avaient besoin et leur fit don de quelques écus d'or. Trois compagnons de la Pucelle, fort dénués, qui la vinrent trouver à Orléans, reçurent de quoi manger.



Le lendemain 30 avril, les milices orléanaises furent debout au petit jour. Depuis la veille au soir tout était renversé dans Orléans. La révolte, longtemps contenue, éclatait. Les bourgeois, qui, dès le mois de février, avaient pris la chevalerie en défiance et en haine, la secouaient enfin et la brisaient. Il n'y avait plus ni lieutenant du roi, ni gouverneurs, ni seigneurs, ni chefs de guerre. Il n'y avait plus qu'un pouvoir et qu'une force : la Pucelle. La Pucelle était capitaine de la commune. Cette fillette, cette pastoure, cette béguine que les nobles amenaient pour qu'elle leur portât

1. J'avais, suivant ici la *Chronique de la Pucelle* (XLIV, p. 285), mentionné les soupes que prit Jeanne ce jour-là. Mais je me rends à l'avis de M. Germain Lefèvre-Pontalis (*Chronique d'Antonio Morosini*, t. III, p. 101, note) qui reconnaît dans cette mention un mauvais emploi d'un trait cité par Dunois dans sa déposition et qu'il faut laisser à la date du 7 mai où Dunois l'a placé. (*Procès*, t. III, p. 9.)

bonheur, leur causait le plus grand dommage qu'ils pussent éprouver; elle les réduisait à rien. Dès la matinée du 30, ils purent s'apercevoir que la révolution bourgeoise était accomplie. Les milices attendaient la Pucelle pour la mettre à leur tête et marcher tout de suite avec elle contre les godons. Les capitaines essayèrent de leur faire comprendre qu'il fallait attendre l'armée de Blois et les gens du maréchal de Boussac qui étaient partis, la nuit, à la rencontre de cette armée. Les bourgeois en armes ne voulaient rien entendre et réclamaient à grands cris la Pucelle. Elle ne parut point. Le Bâtard, qui avait la langue dorée, lui avait conseillé de ne se pas montrer. Ce fut le dernier avantage que les chefs prirent sur elle. Encore en paraissant leur céder n'avait-elle, cette fois comme les autres, agi qu'à sa volonté. Quant aux bourgeois, avec ou sans la Pucelle, ils voulaient se battre. Le Bâtard ne put les en empêcher. Ils sortirent, accompagnés par les Gascons du capitaine La Hire et les gens de messire Florent d'Illiers ; ils attaquèrent courageusement la bastille Saint-Pouair, que les Anglais nommaient Paris et qui se dressait à quatre cents toises des murs ; ils culbutèrent le poste avancé et approchèrent la bastille de si près qu'on leur apportait déjà de la ville des fagots et de la paille pour incendier les barrières. Mais les Anglais, au cri de Saint-George, sortirent en bon ordre et, après un rude et sanglant combat, repoussèrent l'attaque des bourgeois et des routiers.

La Pucelle n'en avait rien su. Venue de Dieu sur son cheval blanc, en messagère armée et pacifique, elle n'estimait ni juste ni pieux de combattre les Anglais avant qu'ils eussent refusé ses offres de paix. Ce jour, comme la veille, tout son désir était d'aller saintement vers Talbot. Elle demanda nouvelle de sa lettre et apprit que les capitaines anglais n'en avaient tenu nul compte et qu'ils avaient gardé son héraut Guyenne. Voici ce qui était arrivé.

Cette lettre, que le Bâtard trouvait faite de paroles bien simples, produisit sur les Anglais un effet prodigieux. Elle les remplit de fureur et d'épouvante. Ils retinrent le héraut qui l'avait portée, et, bien que la coutume et l'usage fussent de respecter la personne de ces officiers, alléguant que le messager d'une sorcière ne pouvait être qu'un hérétique,

péchant contre la sainte foi, ils le firent mettre aux fers et, après une manière de procès, le condamnèrent au feu comme complice de l'abuseresse. Même, ils dressèrent le poteau où il devait être lié. Toutefois, avant d'exécuter la sentence, ils jugèrent bon de consulter l'université de Paris, comme l'évêque de Beauvais devait la consulter, en pareille matière, dix-huit mois plus tard. La peur les rendait méchants. Ces malheureux, que les Français traitaient de diables, craignaient les diables. Ils soupçonnaient les Français à l'esprit subtil d'être nécromanciens et sorciers, et l'on disait parmi eux que les Armagnacs avaient fait mourir le grand roi Henri V par des vers magiques. Ils avaient grand'peur que l'ennemi n'usât contre eux de sortilèges et d'enchantements; pour se garder de mal et de danger, ils portaient sur eux des bandes de parchemin couvertes de formules conjuratoires qu'on nommait des « periapts ». La plus efficace de ces amulettes était le premier chapitre de l'évangile de saint Jean. A cette heure, les étoiles les menaçaient et les mathématiciens lisaient dans le ciel leur ruine prochaine. Leur défunt roi Henri V avait, du temps qu'il étudiait à Oxford, appris les règles de la divination par les astres. Il gardait dans ses coffres pour son usage particulier deux astrolabes, l'un d'argent et l'autre d'or. Quand sa femme, Catherine de France, fut près d'accoucher, il opéra lui-même « l'élection à la fois sidérale et topique », relative à la venue de l'enfant dans le monde. Et, comme d'ailleurs une prophétie courait l'Angleterre, disant que Windsor perdrait ce que Monmouth avait gagné, il défendit à la reine de faire ses couches à Windsor. Mais on ne peut détourner la destinée. L'enfant royal naquit à Windsor. Son père était en France quand il en apprit la nouvelle. Il en conçut de funestes présages et fit venir Jean Halbourd de Troyes, ministre général des trinitaires ou mathurins, « excellent en astrologie », qui, ayant dressé le thème de nativité, ne put que confirmer le roi dans ses noirs pressentiments. Et voici que les temps étaient venus. Windsor régnait; il fallait s'attendre à tout perdre. Merlin l'avait prédit, qu'une vierge les devait débouter hors de France et de tout point les défaire. Quand vint la Pucelle, ils pâlirent d'effroi. Capitaines et soldats perdirent tout courage. Tels qui n'avaient peur

d'homme au monde, tremblaient devant cette fille, la tenant pour sorcière. C'eut été trop leur demander que de la tenir pour sainte et venue de Dieu. Il était suffisant qu'ils la prissent pour une magicienne très savante. Dans la guerre, il était également avantageux à la Pucelle d'être angélique pour les Français et diabolique pour les Anglais. Inspirée et prophétesse aux yeux de ses amis, abuseresse et devineresse aux yeux de ses ennemis, elle était, au regard des uns et des autres, invincible et surnaturelle. Il était nécessaire, pour accomplir sa mission, qu'elle eût ce double visage, qu'à ceux qu'elle venait secourir elle parût une fille de Dieu, qu'à ceux qu'elle venait détruire, elle semblât une chose horrible en forme de femme.

Dans la soirée du 30, la Pucelle envoya au camp de Saint-Laurent-des-Orgerils son héraut Ambleville pour réclamer Guyenne, qui avait porté la lettre de Blois et qui n'était pas revenu. Ambleville avait aussi mission de dire à sir John Talbot, au comte de Suffolk et au seigneur de Scales, que, de la part de Dieu, la Pucelle les sommait de partir et d'aller en Angleterre; autrement que mal leur adviendrait. Les Anglais renvoyèrent Ambleville avec un mauvais message.

— Les Anglais, dit-il à la Pucelle, gardent mon compagnon pour le brûler.

Elle répondit :

— En nom Dieu, ils ne lui feront nul mal.

Et elle ordonna à Ambleville de retourner.

Elle était indignée, et sans doute grandement déçue. Certes elle n'avait point prévu que Talbot et les chefs du siège feraient un tel accueil à une lettre inspirée par mesdames sainte Catherine et sainte Marguerite et par monseigneur saint Michel; mais elle avait tant de charité au cœur, qu'elle voulut offrir encore la paix aux Anglais. Dans son innocence, elle ne pouvait croire que les avertissements qu'elle donnait de par Dieu ne fussent point enfin entendus. D'ailleurs, quoi qu'il en dût advenir, elle voulait faire son devoir jusqu'au bout. Elle sortit à la nuit par la porte du Pont et alla jusqu'au boulevard de la Belle-Croix. Il n'était pas rare alors qu'on s'interpellât d'un parti à l'autre. Les Tou-

relles étaient à portée de voix de la Belle-Croix. La Pucelle monta sur la barrière et cria aux Anglais :

— Rendez-vous, de par Dieu, vos vies sauves seulement.

Mais ceux de la garnison et le capitaine William Glasdall lui-même lui crachèrent de basses injures et d'horribles menaces.

— Vachère ! Si nous te tenons jamais, nous te ferons brûler.

Elle leur répondit qu'ils mentaient. Mais ils étaient sérieux et sincères. Ils croyaient fermement que cette fille armait contre eux des légions de diables.



La Pucelle rentra dans la ville et alla faire ses dévotions à l'église Sainte-Croix. Là, elle rencontra messire Jean de Mascon, docteur, qui lui dit :

— Ma fille, êtes-vous venue pour lever le siège ?

Elle répondit :

— En nom Dieu, oui !

Jean de Mascon, qui s'estimait sage, croyait avec la plupart de ses compatriotes que les Anglais étaient innombrables autour de la ville comme les étoiles dans le ciel. Le notaire Guillaume Girault n'attendait plus qu'un miracle. Jean Luillier, marchand drapier de son état, celui-là même qui prit mesure à la Pucelle d'une robe et d'une huque, estimait impossible que les Orléanais et les gens d'armes venus à leur aide pussent tenir longtemps contre des ennemis à ce point plus forts qu'eux. Messire Jean de Mascon s'effrayait pareillement de la puissance et de la multitude des godons.

— Ma fille, dit-il à la Pucelle, ils sont forts et bien fortifiés, et ce sera une grande affaire que de les mettre dehors.

Si le notaire Guillaume Girault, si le drapier Jean Luillier, si messire Jean de Mascon, au lieu de nourrir des imaginations tristes, avaient fait le compte des assiégés et des assiégeants, ils auraient reconnu que ceux-ci étaient moins nombreux que ceux-là, et que l'armée de Scales, de Suffolk, de Talbot, semblait maigre et chétive au regard des armées que le roi Henri V avait jadis menées aux grands sièges ; ils se seraient aperçus, en y regardant un peu, que les bastilles

horrifiquement nommées Londres et Paris n'étaient capables d'arrêter au passage ni blé, ni bœufs, ni pourceaux, ni gens d'armes, que des marchands avec leurs bestiaux insultaient chaque jour ces gigantesques mannequins ; et qu'enfin les affaires des Orléanais étaient pour l'heure en meilleur état que celles des Anglais. Mais ils n'avaient rien observé par eux-mêmes et ils s'en tenaient au sens commun, qui est rarement le sens du juste et du vrai. La Pucelle n'entra pas dans les fausses raisons de messire Jean de Mascon. Des Anglais, elle n'en savait pas plus que lui. Mais, comme elle était une sainte, elle répondit avec tranquillité :

— Il n'est rien d'impossible à la puissance de Dieu.

Et messire Jean de Mascon approuva qu'elle rendît ainsi hommage au principe de tout bien.

***

Ce qui rendait la situation trouble, dangereuse, effrayante, c'est que les bourgeois se croyaient trahis. Ils se rappelaient le comte de Clermont, l'homme des Harengs, et ils soupçonnaient les gens du roi de les abandonner encore. Ils se voyaient, après avoir tant fait et tant payé, livrés aux Anglais. Cette idée les rendait fous. Le bruit courait que les Bretons et les Manceaux du sire de Rais ne reviendraient pas. On disait que le chancelier de France voulait licencier l'armée. C'était absurde. Le conseil du roi et celui de la reine de Sicile faisaient au contraire de vigoureux efforts pour délivrer la cité. Mais de longues souffrances et un horrible danger troublaient les esprits. On craignait aussi plus raisonnablement qu'il n'arrivât malheur en chemin à ceux de Blois, comme il était arrivé aux autres, à Rouvray. Les inquiétudes des bourgeois envahirent les compagnons de la Pucelle. Le meilleur d'entre eux, le sire d'Aulon, son intendant, lui laissa voir ses craintes : elle n'en fut point effleurée. Elle répondit avec la tranquillité radieuse des illuminées :

— Le sire de Rais viendra. Et je sais bien qu'il ne lui arrivera aucun mal.

Le dimanche 1er mai, le seigneur Bâtard alla au devant de l'armée de Blois. Il connaissait le pays, savait le fort et le

faible des Anglais, et, comme il était actif et prudent, il tenait à surveiller l'entrée de ce convoi aussi attentivement qu'il avait surveillé l'entrée de l'autre. Il partit avec une petite escorte. Adroitement, pour flatter les Orléanais dans leur amour et leur piété, pour se mettre, autant dire, sous la sauvegarde de leur sainte, ne se risquant point à l'emmener elle-même, il emmena du moins quelqu'un à elle, son intendant, le sire Jean d'Aulon. Il n'avait pas manqué la première occasion de montrer son bon vouloir à l'endroit de la Pucelle, sentant que désormais on ne pouvait rien faire qu'avec elle et sans son ombre.

La ferveur des citoyens ne tiédissait point. Ce jour encore, dans le grand désir de voir la Pucelle, ils se pressèrent en foule devant l'hôtel de Jacques Boucher avec autant de violence que les pèlerins du Puy dans le sanctuaire de la Vierge noire. On craignit que les portes ne fussent enfoncées. Le cri d'un peuple montait vers elle. C'est alors qu'elle se montra bonne, sage, égale à sa mission et vraiment née pour le salut de tous. Ce peuple fou, en l'absence des capitaines et des hommes d'armes, n'attendait qu'un signe d'elle pour courir tumultueusement aux bastilles, s'y briser, s'y meurtrir. Ce signe, malgré les visions guerrières qui l'obsédaient, elle ne le fit pas. Tout enfant qu'elle était et ignorante des choses de la guerre et de toute chose humaine, elle trouva en elle le sentiment et la force d'éviter le désastre. Elle mena cette foule d'hommes, non point aux bastilles anglaises, mais aux lieux saints de la cité. Elle chevauchait par les rues, accompagnée de plusieurs chevaliers et écuyers. La foule des hommes et des femmes se jetait sur son passage et ne pouvait se rassasier de la voir. On s'émerveillait de ce qu'elle pût se tenir à cheval de noble façon, comme elle faisait, et se comporter en toutes ses manières ainsi qu'un homme d'armes, et l'on se serait écrié que c'était un vrai Saint-Georges, si l'on n'eût eu soupçon que monsieur Saint-Georges s'était tourné Anglais.

***

Ce dimanche, elle alla, pour la deuxième fois, offrir la paix aux ennemis du royaume. Elle sortit par la porte Renart

et s'avança sur la route de Blois, dans le faubourg incendié, vers la bastille anglaise qui, ceinte d'un double douve, s'élevait sur un coteau, au carrefour nommé la croix Boissée ou Buissée, parce que les Orléanais y avaient dressé une croix que, chaque année, ils ornaient de buis bénit, le jour de Pâques fleuries. Elle voulait sans doute atteindre cette bastille et, peut-être, se rendre au camp de Saint-Laurent-des-Orgerils qui s'étendait entre la croix Boissée et la Loire et où étaient, comme elle avait dit, Talbot et les Anglais. Car elle ne désespérait pas encore de se faire entendre des chefs du siège. Mais au pied du coteau, en un lieu dit la Croix-Morin, elle rencontra des Anglais qui gardaient le passage. Là, gravement, religieusement, saintement, elle les somma de se retirer devant les armées du Seigneur[1].

— Rendez-vous, la vie sauve tant seulement. Retournez de par Dieu en Angleterre. Si non, je ferai que vous serez affligés.

Ces gens d'armes lui répondirent, comme avaient fait ceux des Tourelles, par des paroles injurieuses. L'un d'eux, le bâtard de Granville, lui cria :

— Veux-tu donc que nous nous rendions à une femme?

Ils appelèrent les Français qui étaient avec elle maquereaux et mécréants, pour leur faire honte d'accompagner une ribaude et une sorcière. Mais soit qu'ils crussent que ses charmes la rendaient invulnérable, soit qu'ils tinssent pour honteux de férir quiconque portait un message, pas plus cette fois que les autres ils ne tirèrent sur elle.

Ce dimanche, Jacques le Prestre, varlet de la ville, offrit le vin à la Pucelle. Les procureurs et les citoyens ne savaient mieux faire pour honorer celle qu'ils regardaient comme leur capitaine. Ainsi en usaient-ils avec les seigneurs, les rois et les reines qu'ils recevaient dans leurs murailles. Le vin était alors grandement estimé pour sa noblesse et sa bienfaisance, Jeanne, en formant un souhait, disait volontiers : « Dussé-je ne pas boire de vin d'ici à Pâques !... » Mais de fait, elle ne buvait pas de vin pur et mangeait peu.

1. L'abbé Dubois, *loc. cit.*, p. 316.



Durant ces jours d'attente, la Pucelle ne se reposa pas un moment. L'oisiveté lui était impossible. Le lundi 2 mai, elle monta à cheval et alla aux champs pour voir les bastilles anglaises. Le peuple la suivit en masse, sans crainte, joyeux d'être près d'elle. Et, quand elle eut regardé tout à son aise, elle rentra dans la ville et se rendit à l'église cathédrale, où elle entendit les vêpres. Le lendemain, 3 mai, jour de l'Invention de la sainte Croix, qui était la fête de la cathédrale, elle suivit la procession avec les procureurs et les habitants, et une alose lui fut présentée pour son souper.

Les gens du roi avaient promis de revenir le mardi 3. Ce jour-là, on vit arriver les petites garnisons de Gien, de Château-Regnard et de Montargis. Mais l'armée de Blois ne vint point. Les Orléanais n'eurent pas le temps de s'inquiéter et de s'irriter de ce retard. Le lendemain, au petit jour, elle fut signalée dans la plaine de Beauce. Et, en effet, le sire de Rais, ramené par le maréchal de Boussac et le seigneur Bâtard, longeait avec ses hommes d'armes la forêt d'Orléans. Les bourgeois, à cette nouvelle, durent tous s'écrier que la Pucelle avait eu raison de vouloir passer au nez de Talbot, puisque maintenant les capitaines suivaient le chemin qu'elle avait indiqué. En fait, il en était un peu autrement qu'on ne croyait. Une partie seulement de l'armée de Blois s'était risquée à forcer le passage sous les bastilles de l'ouest : le convoi avec son escorte venait, comme l'autre, par la Sologne et devait entrer par eau dans la ville, et l'on avait raisonnablement maintenu, pour débarquer les vivres, les dispositions qui s'étaient à l'usage trouvées excellentes une première fois[1].

Le capitaine La Hire et plusieurs chefs demeurés dans la ville allèrent avec cinq cents combattants au devant du sire de Rais, du maréchal de Boussac et du Bâtard. La Pucelle monta à cheval et partit avec eux. Ils traversèrent les lignes

1. Le 4 mai, comme le 29 avril, les blés descendirent par la Loire. En effet, on trouve dans un mandement de paiement mention des « nottoniers qui amenèrent les blés qui furent amenés de Blois le iiij^e jour de may ». (Boucher de Molandon, *Première expédition de Jeanne d'Arc*, 1874, in-8°, pp. 58-59.)

anglaises vers Saint-Ladre et, ayant rencontré l'armée un peu au delà, ils retournèrent à la ville de compagnie. Les prêtres, et parmi eux le frère Pasquerel, portant la bannière, passèrent les premiers sous la bastille de Paris, en chantant des psaumes. Après la guerre féodale, c'était la guerre sainte.

Jeanne dîna dans l'hôtel de Jacques Boucher avec son intendant Jean d'Aulon. Après le dîner, le Bâtard étant venu chez le trésorier, causa un moment avec elle, gracieux et courtois, mais ne disant que ce qu'il voulait dire.

— J'ai su de vrai, fit-il, par gens dignes de foi, que Falstolf doit venir bientôt vers les Anglais qui font le siège, pour les renforcer et les ravitailler, et qu'il est déjà à Yenville.

Jeanne, à cette nouvelle, montra une grande joie et dit en riant :

— Bâtard, Bâtard, en nom Dieu, je te commande que sitôt que tu sauras la venue de Falstolf, tu me le fasses savoir. Car, s'il passe sans que je le sache, je te promets que je te ferai ôter la tête.

Il lui répondit qu'elle n'eût crainte, qu'il le lui ferait bien savoir.

Sir John Falstolf était déjà signalé le 26 avril. C'est surtout pour ne pas le rencontrer qu'on avait passé par la Sologne. Il se peut qu'on l'eût encore signalé le 4 mai, sans plus de raison. Mais le Bâtard savait autre chose. Le blé du second convoi était, comme celui du premier, descendu par le fleuve ; il avait été décidé en conseil que les capitaines attaqueraient dans l'après-dînée la bastille Saint-Loup, pour opérer une diversion, ainsi qu'on avait fait le 29 avril. L'attaque était déjà commencée. De cela le Bâtard ne souffla mo à la Pucelle. Il lui apparaissait qu'elle était la seule puissance debout dans la ville. Mais il croyait que dans la guerre, elle ne dût vaquer qu'au spirituel.

Après qu'il se fut retiré, Jeanne, fatiguée de sa chevauchée matinale, se mit sur son lit avec son hôtesse pour dormir un peu. Le sire Jean d'Aulon, qui était fort las, s'étendit sur une couchette, dans la même chambre, pensant prendre le repos dont il avait besoin. Mais à peine s'était-il endormi que la Pucelle sauta du lit et l'éveilla à grand bruit. Il lui demanda ce qu'elle voulait.

— En nom Dieu ! répondit-elle tout agitée, mon Conseil m'a dit que j'allasse contre les Anglais, mais je ne sais si je dois aller à leurs bastilles ou contre Falstolf, qui les doit ravitailler.

Elle avait rêvé et assisté en songe à ce qu'elle appelait son Conseil, c'est-à-dire à la venue des saintes. Elle avait entendu, dans son rêve, madame sainte Catherine et madame sainte Marguerite. Il était arrivé cette fois ce qui arrivait toujours. Les saintes ne lui avaient dit que ce qu'elle savait elle-même ; elles ne lui avaient rien révélé de ce qu'elle avait besoin d'apprendre, elles ne l'avaient pas avertie de n'en point croire le Bâtard ; que Falstolf n'arriverait pas de sitôt, qu'il n'arriverait jamais ; mais qu'en ce moment même les Français attaquaient la bastille Saint-Loup et souffraient grand dommage. Et elles s'en étaient allées, les bienheureuses, la laissant dans l'erreur et l'ignorance de ce qui était, dans l'incertitude de ce qu'il fallait faire. Ce n'était pas le bon sire d'Aulon qui pouvait la tirer d'embarras. On ne l'appelait pas, lui non plus, aux conseils des capitaines. Il ne lui répondit rien, et se mit à l'armer le plus vite qu'il put. Il avait déjà commencé, quand ils entendirent une grande rumeur et des cris qui montaient de la rue. Ils apprirent des passants qu'on se battait du côté de Saint-Loup et que les ennemis faisaient beaucoup de mal aux Français. Jean d'Aulon, sans en demander davantage, alla tout de suite se faire armer par son écuyer. Presque en même temps Jeanne descendit et demanda :

— Où sont ceux qui me doivent armer ? Le sang de nos gens coule.

Elle trouva dans la rue frère Pasquerel, son chapelain, avec quelques prêtres, et son page Mugot, à qui elle cria :

— Ha ! sanglant garçon, vous ne me disiez pas que le sang de France fût répandu !... En nom Dieu, nos gens ont fort affaire.

Elle lui commanda d'amener son cheval et acheva de se faire armer par la femme et la fille de son hôte. Le page, à son retour la trouva tout équipée. Elle l'envoya chercher son étendard, qui était resté dans sa chambre. Il le lui passa par la fenêtre. Elle le prit et courut la lance au poing vers la porte de Bourgogne. Elle traversa la grand'rue d'un tel pas, que le feu jaillissait du pavé.

— Courez après elle ! cria la femme de l'argentier.

Le sire d'Aulon ne l'avait pas vue partir. Il s'imagina, on ne sait pourquoi, qu'elle était sortie à pied et qu'ayant rencontré dans la rue un page monté sur un cheval, elle l'en avait fait descendre et avait pris le cheval. Pour aller de la porte Renart à la porte de Bourgogne, il fallait traverser la ville dans toute sa largeur. Jeanne qui, depuis trois jours, parcourait les rues d'Orléans, tira son chemin tout droit et si vite que Jean d'Aulon et le page, qui la poursuivaient à grande hâte, ne la rejoignirent qu'à la porte. Comme ils y arrivaient, ils rencontrèrent un blessé qu'on portait. La Pucelle demanda aux porteurs qui était cet homme. Ils répondirent que c'était un Français. Elle dit alors :

— Je n'ai jamais vu sang de Français que les cheveux ne me levassent sur la tête.

Ce blessé venait de la bataille. La Pucelle et le sire d'Aulon poussèrent, avec quelques gens d'armes de leur compagnie, par les champs, vers Saint-Loup. Chemin faisant ils virent des hommes de leur parti. Le bon écuyer, peu accoutumé aux grandes batailles, ne se rappelait pas en avoir jamais vu autant à la fois. Depuis une heure, les Bretons et les Manceaux du sire de Rais escarmouchaient devant la bastille. Selon l'usage, les derniers arrivés devaint la garde. Mais, si ces combattants, venus le matin dans la ville, avaient attaqué sans prendre le temps de souffler, c'est apparemment qu'ils étaient pressés. Assurément, ils faisaient ce qu'on avait fait le 29 avril et pour la même raison, c'est-à-dire qu'ils occupaient les Anglais pendant le passage des chalands chargés de blé qui, en ce moment même, descendaient la rivière jusqu'au fossé de l'enceinte. Du haut de leur colline escarpée, dans leur forte bastille, les Anglais s'étaient défendus facilement malgré leur petit nombre, et les gens du roi n'avaient guère tenu, puisque la Pucelle et le sire d'Aulon les trouvaient répandus par les champs. Elle les rassembla et les ramena. C'étaient ses amis : ils avaient voyagé ensemble, chanté ensemble des hymnes et des psaumes, entendu ensemble la messe dans les champs. Ils savaient qu'elle portait chance : ils la suivirent. En marchant à leur tête, elle eut d'abord une pensée religieuse. La bastille était construite sur

l'église et le monastère des Dames de Saint-Loup. Elle fit publier à son de trompe qu'on ne prît rien dans l'église. Il lui souvenait que, pour avoir pillé l'église de Notre-Dame de Cléry, Salisbury avait fait une mauvaise fin. Elle avait à cœur de préserver de male mort ses hommes d'armes. C'était la première fois qu'elle voyait des gens se combattre et sitôt entrée dans la bataille, elle en devint le chef parce qu'elle était la meilleure. Elle fit mieux que les autres, non qu'elle en sût davantage ; elle en savait moins. Mais elle avait plus grand cœur. Quand chacun songeait à soi, seule elle songeait à tous ; quand chacun se gardait, elle ne se gardait de rien, s'étant offerte tout entière par avance. Et cette enfant, qui, comme toute créature humaine, craignait la souffrance et la mort, à qui ses Voix, ses pressentiments avaient annoncé qu'elle serait blessée, alla droit en avant et demeura, sous les traits d'arbalète et les plombées de couleuvrines, debout au bord du fossé, son étendard à la main, pour rallier les combattants. Par elle ce qui n'était qu'une diversion devenait une attaque à fond. On donna l'assaut.

Quand il sut que la bastille Saint-Loup était attaquée, sir John Talbot sortit du camp de Saint-Laurent-des-Orgerils. Il avait beaucoup de chemin à faire sur ses lignes et le long de la forêt avant d'atteindre la bastille en péril. Il se mit en marche et ramassa sur son passage les garnisons des bastilles de l'ouest. Les guetteurs de la ville virent ces mouvements et sonnèrent l'alarme ; le maréchal de Boussac sortit par la porte Parisis, au nord, et alla vers Fleury s'opposer à la marche de Talbot. Le capitaine anglais se disposait à forcer le passage quand il vit une épaisse fumée s'élever au-dessus de la bastille Saint-Loup. Il comprit que les Français l'avaient prise et brûlée, et il retourna tristement au camp de Saint-Laurent-des-Orgerils [1].

1. Perceval de Cagny dit : « Tentost après [l'arrivée de la Pucelle au bord des fosses, ceulx de la place se vouldrent rendre à elle. Elle ne les voult recevoir à rançon et dist qu'elle les prendrait maulgré eulx, et fist renforcier son assault. Et incontinent fut la place prinse et presque tous mis à mort. » Cela est peu croyable. Les Anglais se seraient rendus au dernier goujat de l'ost des Armagnacs, plutôt que de se rendre à la Pucelle, et celle-ci n'aurait pas refusé vraisemblablement de les prendre à rançon. D'ailleurs, Perceval de Cagny n'a pas la moindre idée de ce qui se passa le 4 mai. Il croit, par exemple, que la Pucelle commença l'attaque.

L'assaut avait duré trois heures. Après l'incendie de la bastille, les Anglais grimpèrent dans le clocher de l'église. Les Français les y dénichèrent à grand'peine, mais sans péril aucun. Ils firent une quarantaine de prisonniers et tuèrent tout le reste. De voir tant d'ennemis morts, la Pucelle était toute dolente. Elle plaignait ces pauvres gens qui étaient morts sans confession. Quelques godons, revêtus d'habits et d'ornements ecclésiastiques, allèrent au-devant d'elle. Elle s'aperçut bien que c'étaient des soldats affublés des aumusses et des étoles qu'ils avaient trouvées dans la sacristie de l'abbaye aux Dames. Mais elle feignit de les prendre pour ce qu'ils se donnaient. Elle les reçut et les fit conduire en son hôtel, sans permettre qu'on leur fît aucun mal. Par une moquerie charitable :

— On ne doit rien demander, dit-elle, aux gens d'Église.

Avant de quitter la place, elle se confessa au frère Pasquerel, son chapelain. Et elle le chargea de faire ce mandement à tous les hommes d'armes : « Confessez vos péchés et rendez grâces à Dieu de la victoire obtenue. Sinon la Pucelle ne vous aidera plus et ne demeurera pas en votre compagnie.»

La bastille Saint-Loup était forte. Attaquée par plus de quinze cents Français, elle avait été défendue par trois cents Anglais seulement. Ce qui donne à croire qu'ils la défendirent mal, c'est qu'il n'y eut, dit-on, du parti des Français, que deux ou trois hommes tués[1]. Cet avantage, les gens du roi

1. A la prise de la bastille Saint-Loup :

	Nombre des Français combattants.	Nombre des morts français.
Journal du Siège	1 500, sans compter les nobles	....
Lettre de Charles VII	....	2
Le correspondant de Morosini.	3 500	....
Eberhardt de Windecken	....	2

	Nombre des Anglais combattants.	Nombre des pertes anglaises.
Frère Pasquerel	100 hommes d'élite.	100 tués ou pris.
Jean d'Aulon	....	Tous tués ou pris.
G. Girault	....	120 tués ou pris.
Lettre de Charles VII	....	Tous tués ou pris.
Journal du Siège	....	114 tués, 40 pris.
Relation de la fête du 8 mai.	De 120 à 140.	Tous tués ou pris.
Perceval de Cagny	300.	Tous tués ou pris.
Chronique de la Pucelle	....	160 tués.
Monstrelet	De 300 à 400.	Tous tués ou pris.
Eberhardt de Windecken	....	170 morts, 1 300 pris.
Les Vigiles de Charles VII.	....	60 tués, 22 pris.

de France ne l'avaient point obtenu par profond calcul, ni à grand effort d'intelligence; et ils ne l'avaient pas payé cher. Pourtant il était énorme. C'étaient les communications des assiégeants avec Jargeau coupées, c'était le cours supérieur de la Loire ouvert et le commencement de la délivrance. Mieux encore c'était la preuve faite que ces diables dont on avait eu si grande peur étaient des hommes misérables, qu'on pouvait prendre comme des souris, enfumer comme des guêpes dans leur nid. Cet inespéré bonheur était dû à la Pucelle. Elle avait tout fait, puisque sans elle on n'aurait rien fait. C'est elle qui, dans son ignorance plus savante que la science des routiers et des capitaines, avait changé la vaine escarmouche en attaque profonde et donné victoire en donnant confiance.

Le soir même, les procureurs envoyèrent des ouvriers à Saint-Loup, pour détruire les fortifications conquises.

Rentrée de nuit en son logis, Jeanne avertit son aumônier que, le lendemain, jour de l'Ascension de Notre-Seigneur, elle s'abstiendrait de s'armer et de guerroyer, par révérence de cette fête. Elle ordonna que nul ne pensât à sortir le lendemain de la ville, à attaquer ou faire assaut qu'il ne se fût d'abord confessé. Elle ajouta qu'il fallait que les gens d'armes prissent garde que des femmes dissolues n'allassent point à leur suite, de peur qu'à cause de leurs péchés Dieu ne leur fît perdre la bataille.

Au besoin, la Pucelle veillait elle-même à ce que ses prescriptions au sujet des ribaudes et des blasphémateurs fussent exactement observées. Plusieurs fois elle chassa des femmes venues à la suite de l'armée. Elle semonçait les gens d'armes qui juraient et blasphémaient. Un gentilhomme se mit un jour, en pleine rue, à jurer et à renier Dieu. Jeanne, qui l'entendit, lui sauta à la gorge et lui dit :

— Ah! maître? osez-vous bien renier notre Sire et notre Maître? En nom Dieu, vous vous en dédirez avant que je parte d'ici.

Une bourgeoise, qui passait en ce moment dans la rue, vit cet homme, qui lui parut un très grand seigneur, recevoir humblement les reproches de la sainte et témoigner de son repentir.



Le lendemain, jour de l'Ascension, les capitaines tinrent conseil en l'hôtel du chancelier Cousinot, rue de la Rose[1]. Là se trouvaient, avec le chancelier, le seigneur Bâtard, le sire de Gaucourt, le sire de Retz, le sire de Graville, le capitaine La Hire, messire Ambroise de Loré et plusieurs autres. On décida d'attaquer le lendemain les Tourelles du bout du pont, la clé du siège. Il parut nécessaire de tenir en respect, pendant l'attaque, les Anglais du camp de Saint-Laurent-des-Orgerils. La veille, Talbot, parti de Saint-Laurent, n'avait pu venir à temps à Saint-Loup, parce qu'il lui avait fallu suivre une longue courbe, en contournant la ville du couchant à l'orient. Mais la rivière, qu'ils avaient perdue la veille en amont, les ennemis la tenaient encore en aval. De Saint-Laurent, ils pouvaient la passer, par l'île Charlemagne, aussi rapidement que les Français la passeraient par l'Ile-aux-Toiles, et se trouver en grande puissance au Portereau. C'est ce qu'il fallait empêcher, et l'on devait, s'il était possible, attirer à Saint-Laurent-des-Orgerils les garnisons des Augustins et des Tourelles. A cet effet, on résolut de simuler l'attaque du camp de Saint-Laurent et d'y porter la commune orléanaise et les gens des communes, c'est-à-dire des villages, avec manteaux, fagots, échelles. Cependant la noblesse traverserait la Loire, par l'Ile-aux-Toiles, aborderait au Portereau, sous le guet de Saint-Jean-le-Blanc, que les Anglais avaient évacué, se porterait sur la bastille des Augustins, et, si elle la pouvait prendre, attaquerait les Tourelles. Il y aurait ainsi la bataille des bourgeois et la bataille des nobles; celle-ci vraie, l'autre feinte, toutes deux utiles, une seule belle et digne de la chevalerie. Le plan ainsi tracé, quelques capitaines furent d'avis qu'il serait bon d'envoyer querir la Pucelle pour lui dire ce qu'on avait décidé. Et vraiment elle s'était assez bien montrée la veille pour qu'on ne la tînt plus à l'écart. D'autres jugeaient qu'il n'était pas prudent de l'instruire de ce qui

1. C'est par erreur que Quicherat dit (*Procès*, t. IV, p. 57 *note*) que ce conseil fut tenu chez Jacques Boucher.

devait être fait contre les Tourelles. Car il importait que l'entreprise restât secrète, et l'on devait craindre qu'elle n'en parlât à ses amis de la commune. Finalement, on fut d'accord pour lui faire connaître les décisions qui concernaient la milice orléanaise, puisqu'en effet elle en était le chef, et pour lui taire ce que les bourgeois ne pouvaient savoir sans inconvénient.

Jeanne était dans une chambre de l'hôtel, avec la femme du chancelier. Messire Ambroise de Loré l'alla chercher, et, quand elle fut venue, le chancelier lui annonça qu'on attaquerait le lendemain le camp de Saint-Laurent-des-Orgerils. Elle devina qu'on ne lui disait pas tout. Elle était plus fine qu'eux; d'ailleurs, puisqu'ils lui avaient jusqu'alors tout caché, il était assez naturel qu'elle soupçonnât qu'ils lui cachaient encore quelque chose. Cette défiance la fâcha. Pensait-on qu'elle n'était pas capable de garder un secret? Elle parla d'un ton âpre :

— Dites ce que vous avez conclu et appointé. Je cèlerais bien plus grande chose.

Et, sans s'asseoir, elle allait et venait dans la salle.

Le seigneur Bâtard, toujours sage, pensa qu'il y avait plus d'inconvénient à la fâcher qu'à lui dire la vérité. Il lui donna raison sans donner tort à personne :

— Jeanne, ne vous courroucez pas. On ne peut pas tout dire en une fois. Ce que le chancelier vous a dit a été conclu et appointé. Mais si ceux de l'autre côté (de l'eau, ceux de la Sologne) se départent pour venir aider la grande bastille de Saint-Laurent et ceux de par ici, nous avons appointé de passer la rivière, pour besogner ce que nous pourrons sur ceux de par delà (sur ceux des Augustins et des Tourelles). Et nous semble que cette conclusion est bonne et profitable.

La Pucelle répondit qu'elle était contente, qu'il lui semblait que cette conclusion était bonne et qu'elle dût être ainsi exécutée. On verra que le secret de la délibération ne fut pas gardé, et que les nobles ne purent faire ce qu'ils avaient conclu, ou du moins qu'ils ne le purent faire comme ils l'avaient conclu.

Ce jour de l'Ascension, la Pucelle envoya pour la dernière

fois aux Anglais un message de paix, qu'elle dicta au frère Pasquerel en cette manière :

« Vous, hommes d'Angleterre, qui n'avez nul droit en le royaume de France, le Roi des cieux vous prescrit et vous mande par moi, Jeanne la Pucelle, que vous quittiez vos bastilles et retourniez en vos pays, sans quoi, je ferai un tel hahu, qu'il y en aura perpétuelle mémoire. C'est ce que pour la troisième et dernière fois je vous écris, et ne vous écrirai plus ».

Ainsi signé : « Jhesus-Maria. Jeanne la Pucelle ».

Et plus bas :

« Je vous aurais envoyé ma lettre plus honnêtement. Mais vous retenez mes hérauts. Vous avez retenu mon héraut Guyenne. Veuillez me l'envoyer et je vous enverrai quelques-uns de vos gens pris à la bastille Saint-Loup : ils ne sont pas tous morts. »

Jeanne alla à la Belle-Croix, prit une flèche, attacha au bout sa lettre par un fil et ordonna à un archer de la lancer aux Anglais, en criant :

— Lisez ! Ce sont nouvelles !

Les Anglais reçurent la flèche. ils détachèrent la lettre, et, l'ayant lue, ils se mirent à crier :

— Ce sont nouvelles de la putain des Armagnacs.

En les entendant, les larmes lui vinrent aux yeux et elle pleura. Mais bientôt elle vit ses saintes, qui lui parlèrent de Notre-Seigneur, et elle fut consolée.

— J'ai eu des nouvelles de Messire, dit-elle avec joie,

Le Bâtard réclama lui-même le héraut de la Pucelle, menaçant, si on ne le renvoyait, de garder les hérauts que les Anglais lui avait envoyés pour traiter de l'échange des prisonniers. On prétend même qu'il menaça de mettre à mort ces prisonniers. Mais Ambleville ne revint point.

***

Le lendemain, vendredi 6 mai, la Pucelle était levée à la pointe du jour. Elle se confessa à son aumônier et entendit la messe qu'il chanta devant tous ses gens. Déjà la commune ardente était debout, en armes. Qu'elle les eût ou non avertis,

les bourgeois, violemment décidés à passer la Loire pour attaquer eux-mêmes les Tourelles, couraient en foule à la porte de Bourgogne. Ils la trouvèrent fermée. Le sire de Gaucourt la gardait avec des gens d'armes. La noblesse avait soupçonné que les bourgeois auraient vent de son entreprise et voudraient s'y joindre; elle avait pris ses mesures pour les en empêcher. La porte était close et bien défendue. Les citoyens, obstinés à se battre, à reprendre de leurs mains ces Tourelles, leur joyau, étaient prêts à se ruer sur les gens d'armes. Mais n'avaient-ils pas celle devant qui s'ouvraient les portes et tombaient les murailles? Ils envoyèrent chercher la Pucelle. Elle vint, candide et terrible, marcha droit sur le vieux sire de Gaucourt, et, sans vouloir l'écouter:

— Vous êtes, lui dit-elle, un méchant homme, d'empêcher ces gens de sortir. Mais veuillez-le ou ne le veuillez pas: ils sortiront et feront aussi bien qu'on a fait l'autre jour.

Animés par la voix de leur sainte, fortifiés par sa présence, les bourgeois se jetèrent sur Gaucourt et ses gens d'armés en poussant des cris de mort. Le vieux seigneur prit peur, ou plutôt, car c'était un brave homme, il n'eut pas le courage de répandre le sang français. Il fit ouvrir les portes toutes grandes et cria aux bourgeois :

— Venez, je serai votre capitaine.

Et il sortit avec le sire de Villars et le sire d'Aulon à la tête des gens d'armes qui avaient gardé la porte et de toute la milice communale. Des bateaux étaient amarrés au pied de la Tour-Neuve qui faisait l'angle oriental des remparts. On aborda dans l'Ile-aux-Toiles et, de là, on franchit, sur un pont formé par deux bateaux, le bras étroit de la rivière qui séparait l'Ile-aux-Toiles de la rive de Sologne. Les premiers arrivés entrèrent dans la forteresse abandonnée de Saint-Jean-le-Blanc, et se donnèrent, en attendant les autres, la joie violente de la détruire. Puis quand tout le monde eut passé la Loire, la commune marcha de bon cœur sur la bastille des Augustins, assise en avant des Tourelles, sur les ruines du couvent, et qu'il fallait enlever d'abord, si l'on voulait attaquer les terribles ouvrages du bout du pont. Mais les Anglais sortirent de leurs retranchements, s'avancèrent de deux traits d'arc et lancèrent flèches et carreaux si dru que les Orléanais

ne purent tenir sous cette effroyable volée. Ils lâchèrent pied, s'enfuirent jusqu'au pont de bateaux, et, de peur d'être jetés à l'eau, regagnèrent l'Ile-aux-Toiles. Plus aguerris, les hommes d'armes du sire de Gaucourt, et avec eux le sire de Villars, le sire d'Aulon, et un vaillant homme d'Espagne, le seigneur Alonzo de Partada, se rangèrent sur la levée de Saint-Jean-le-Blanc et tinrent ferme contre l'ennemi. Ils tenaient encore, bien qu'ils fussent en très petit nombre, quand, vers trois heures de l'après-dînée, le capitaine La Hire et la Pucelle passèrent l'eau avec les routiers, et, voyant les Français ainsi travaillés et les Anglais en bataille, montèrent sur leurs chevaux, qu'ils avaient passés avec eux, couchèrent leurs lances et poussèrent droit à l'ennemi. Les bourgeois rassurés suivirent tous et firent reculer les Anglais. Mais arrivés devant la bastille ils furent encore repoussés. La Pucelle inquiète galopait de la bastille à la berge et de la berge à la bastille, et appelait la chevalerie. Mais les seigneurs n'arrivaient pas. Il est vrai qu'on avait renversé leurs projets, culbuté leur ordre de bataille et qu'il leur fallait bien un moment pour se reconnaître. Enfin, elle vit flotter dans l'île les bannières du Bâtard, du maréchal de Boussac et du sire de Rais. L'artillerie vint aussi, et maître Jean avec sa couleuvrine et les ouvriers apportant tous les engins nécessaires pour donner l'assaut. Quatre mille hommes furent réunis autour des Augustins. Mais on avait perdu beaucoup de temps. On n'en était qu'aux approches et le soleil baissait à l'horizon.

Les gens du sire de Gaucourt se tenaient en arrière pour couvrir les assiégeants, au cas où les Anglais du bout du pont viendraient au secours de ceux des Augustins. Un homme d'armes de cette compagnie, grand et bien armé, dont on ne sait point le nom, voulut passer outre. Le sire d'Aulon lui dit de demeurer un peu avec eux pour le cas où ils seraient attaqués.

— Je n'en ferai rien, répondit l'homme grand et bien armé.

Sur quoi le seigneur Alonzo de Partada lui dit :

— Vous pouvez demeurer aussi bien que les autres. Il y en a d'aussi vaillants que vous qui demeurent bien.

— Non pas moi, fit l'homme grand.

Et tous deux, se prenant de querelle, échangèrent des

paroles arrogantes. Finalement, en manière de défi, ils conclurent d'aller ensemble contre les Anglais, pour qu'on vît lequel des deux serait le plus vaillant et ferait mieux son devoir. Ainsi firent-ils. Se tenant par la main, ils coururent de toutes leurs forces vers la bastille et ne s'arrêtèrent qu'au pied de la palissade. Là, ils rencontrèrent un grand, fort et puissant Anglais, bien en point et armé, qui, retranché derrière la palissade, la gardait d'une telle vaillance qu'ils n'en pouvaient forcer le passage. Ce que voyant, le sire d'Aulon montra le grand Anglais à maître Jean le canonnier.

— Tire-le, lui dit-il. Il fait trop de mal et cause trop grand dommage à ceux qui veulent approcher de la bastille.

Maître Jean chargea sa couleuvrine, pointa sa pièce sur l'Anglais et, d'une plombée l'abattit. Aussitôt les deux champions forcèrent le passage et les gens d'armes escaladèrent la palissade.

— Entrez hardiment ! cria la Pucelle.

Et elle planta son étendard sur la douve. Le sire de Rais la suivit de près. Le nombre des Français allait croissant. Ils attaquèrent âprement la bastille et bientôt la prirent d'assaut. Il leur fallut ensuite assaillir l'un après l'autre les bâtiments du monastère où les Anglais s'étaient retranchés. Enfin, ils tuèrent ou firent prisonniers presque tous les ennemis, hors un petit nombre, qui se réfugia dans les Tourelles. Ils trouvèrent dans les taudis beaucoup des leurs, prisonniers. Après les avoir fait sortir, ils mirent le feu à la bastille, annonçant ainsi à tous les Anglais un nouveau désastre. On dit que ce fut la Pucelle qui fit incendier la bastille pour arrêter le pillage auquel les hommes se ruaient furieusement.

On avait fait un grand gain. Mais la journée avait été laborieuse. En regardant, sous le ciel noir, aux lueurs de l'incendie, le boulevard des Tourelles qu'ils voyaient de près pour la première fois, les hommes d'armes furent effrayés. Il y en avait qui disaient :

— Un mois ne suffira pas pour le prendre !

* * *

Les seigneurs, capitaines et gens d'armes rentrèrent dans la ville pour passer une nuit tranquille. Les gens de trait et

le gros de la commune restaient au Portereau. La Pucelle aurait bien voulu rester aussi, pour être plus sûre de recommencer le lendemain. Mais, voyant que les capitaines laissaient aux champs leurs chevaux et leurs pages, elle les suivit à Orléans. Piquée au pied par une chausse-trape, accablée de fatigue, se sentant faible, elle ne jeûna pas ce jour-là, contrairement à l'habitude qu'elle avait de jeûner le vendredi. Comme elle achevait de souper dans son hôtel, elle vit venir à elle un seigneur dont on ne sait pas le nom, qui lui dit :

— Les capitaines se sont rassemblés en conseil. Ils ont reconnu qu'on était en bien petit nombre au regard des Anglais et que c'était par grande grâce de Dieu qu'on avait obtenu quelque avantage. La ville étant pleine de vivres, nous pouvons fort bien tenir en attendant le secours du roi. Dès lors, le conseil ne trouve pas expédient que les gens d'armes fassent demain une sortie.

Jeanne répondit :

— Vous avez été à votre conseil, et j'ai été au mien, et croyez que le conseil de Messire sera accompli et tiendra et que votre conseil périra.

Et se tournant vers le frère Pasquerel, qui était près d'elle :

— Levez-vous demain de plus grand matin encore que vous n'avez fait aujourd'hui, et faites du mieux que vous pourrez. Tenez-vous toujours près de moi, car demain j'aurai beaucoup à faire et plus ample chose que j'aie jamais eue, et demain il sortira du sang de mon corps [1].

Il n'était pas vrai que les Anglais fussent en plus grand nombre que les Français. Ils étaient moins nombreux au contraire. Autour d'Orléans, il n'y avait guère plus de trois mille hommes. Le secours du roi était arrivé. En tar-

1. Le frère Pasquerel, que je suis ici, rapporte en ces termes, les paroles de Jeanne : *Exibit crastina die sanguis a corpore meo supra mammam.* Je le soupçonne véhémentement d'avoir ajouté à la prédiction. Il aimait trop les miracles et les prophéties. Le 28 avril, la Pucelle dit que le vent tournerait, et le vent tourna. Frère Pasquerel ne se contente pas de ce médiocre prodige. Il raconte que Jeanne souleva la Loire. Nous savons, par ailleurs, que la Loire était haute. Que Jeanne ait longtemps d'avance annoncé qu'elle serait blessée, on ne peut le nier. Le fait, énoncé dans une lettre de Lyon, à la date du 22 avril 1429, fut consigné dans un registre de la Cour des comptes du Brabant. Mais elle n'indiqua pas le jour. *Dixit... quod ipsa ante Aureliam in conflictu telo vulnerabitur.* (*Procès*, v. p. 426.)

dant, on risquait de donner à Falstolf le temps de venir avec son armée. Les capitaines n'avaient pas pu dire les inepties que rapportait ce seigneur. Il est vrai qu'ils hésitaient à attaquer dès le lendemain les Tourelles. Mais c'était de crainte que, pendant l'attaque, les Anglais de Talbot n'entrassent dans la ville déserte, puisque la commune, refusant de marcher sur Saint-Laurent, s'était toute jetée au Portereau. Le Conseil de la Pucelle ne s'embarrassait point de ces difficultés. Madame sainte Catherine et madame sainte Marguerite ne craignaient rien. Douter, c'est craindre. Elles ne doutaient de rien. Quoi qu'on ait dit, elles ignoraient la tactique et la stratégie. Elles n'avaient pas lu Végèce, *De re militari*. Si elles avaient lu Végèce, la ville était perdue.

Durant la nuit, il fut crié par la ville qu'on portât, à ceux qui étaient restés au Portereau, pain, vin, munitions, fourrages et toutes choses dont ils eussent besoin. Des bateaux passaient sans cesse d'une rive à l'autre. Hommes, femmes, enfants allaient ravitailler les postes.

***

Le lendemain samedi 7 mai, au soleil levant, Jeanne entendit la messe du frère Pasquerel et communia dévotement. L'hôtel de Jacques Boucher était assailli par les procureurs et par de notables bourgeois. Après une nuit de fatigue et d'inquiétude, ils venaient d'apprendre une nouvelle qui les exaspérait. Ils avaient entendu dire que les capitaines voulaient différer l'assaut des Tourelles, et ils appelaient la Pucelle à grands cris pour secourir le peuple abandonné, trahi, vendu. Ce qui était vrai, c'est que le Bâtard et les capitaines, ayant observé durant la nuit un grand mouvement d'Anglais en aval de la Loire, se confirmaient dans la crainte que Talbot ne donnât l'assaut aux murailles, du côté de la porte Renart, pendant que la puissance des Français serait sur la rive gauche de la Loire. Ils s'étaient aperçus, au lever du soleil, que les Anglais avaient détruit, la nuit, leur boulevart de Saint-Privé, au sud de l'Ile-Charlemagne. Cela encore leur donnait véhémentement à croire que l'ennemi se concentrait au couchant dans le camp de Saint-Laurent et

dans sa forte bastille de Londres. Il y avait longtemps que les bourgeois s'irritaient des lenteurs que les gens du roi mettaient à les délivrer. Et il est certain que les capitaines étaient moins pressés qu'eux d'en finir. Les capitaines vivaient de la guerre et les bourgeois en mouraient; cela faisait une grande différence. Les procureurs demandèrent à la Pucelle d'achever sans retard leur délivrance qu'elle avait commencée. Ils lui dirent :

— Nous avons tenu conseil et nous vous requérons de vouloir accomplir la charge que vous avez de par Dieu et aussi du roi.

Elle monta à cheval et dit :

— En nom Dieu, je le ferai. Et qui m'aime me suive !

Comme elle sortait de l'hôtel du trésorier, on lui apporta une alose. Elle dit, en souriant à son hôte :

— En nom Dieu ! on la mangera à souper. Je vous ramènerai un godon qui en mangera sa part.

Elle ajouta :

— Nous repasserons ce soir par le pont.

Il y avait cent quatre-vingt-dix-neuf jours qu'on ne le pouvait faire. Cette parole fut trouvée bonne et heureuse.

La bourgeoisie s'était alarmée trop vite. Malgré l'inquiétude que leur donnaient Talbot et ceux de Saint-Laurent, les seigneurs traversèrent la Loire de bon matin, et allèrent retrouver au Portereau leurs chevaux et leurs pages qui y avaient passé la nuit avec les gens de trait et les gens de la commune. Ils y furent tous, le Bâtard, le sire de Gaucourt et les sires de Rais, de Graville, de Guitry, de Courraze, de Villars, d'Illiers, de Chailly, l'amiral de Culan, les capitaines La Hire et Poton. La Pucelle était avec eux. Les procureurs leur firent parvenir une quantité énorme d'engins : fascines, flèches, traits, martinets, cognées, plomb, poudre, couleuvrines, canons, échelles. L'attaque commença de bonne heure. Ce qui la rendait difficile, ce n'était pas le nombre des Anglais retranchés dans leur boulevart et logés dans les tourelles. Il n'y avait là guères que cinq cents hommes, commandés, il est vrai, par lord Molins et, sous lui, par lord Ponyngs et par le capitaine Glasdale, qu'en France on nommait Glassidas, de petite naissance et le premier des Anglais

pour le courage[1]. Les assaillants, bourgeois, gens d'armes, gens de trait, étaient dix fois plus nombreux. C'était fort à l'honneur du peuple de France, qu'on eût réuni tant de combattants. Mais cette énorme masse d'hommes ne pouvait être employée à la fois. Les chevaliers ne valaient pas grand'chose contre des murailles de terre; et les bourgeois, très ardents, n'étaient pas très solides. Enfin, le Bâtard, prudent et réfléchi, craignait Talbot. En effet, si Talbot avait su, si Talbot avait voulu, il aurait pris la ville pendant que les Français essayaient de prendre les Tourelles. La guerre n'est qu'une suite de hasards, mais dans cette journée, on avait eu vraiment trop peu de souci d'agir de concert. La masse énorme des combattants n'était pas une force irrésistible puisque personne, pas même le Bâtard, ne savait la faire mouvoir, ni l'employer. A cette époque, le succès d'une bataille dépendait d'un très petit nombre de combattants. La veille, deux ou trois hommes d'armes avaient décidé de tout.

En fait, devant ces fossés, l'armée des Français était comme une foule énorme de curieux, regardant quelques gens d'armes essayer l'escalade. Malgré le nombre des troupes, l'assaut se réduisit longtemps à une suite de combats singuliers. Vingt fois des hommes de bonne volonté s'approchèrent de la douve et vingt fois ils furent obligés de reculer. Il y eut des blessés et des morts, mais non point en très grand nombre. Les seigneurs, qui faisaient la guerre toute leur vie, la faisaient prudemment, les routiers ménageaient leurs hommes. Et enfin, les Orléanais laborieux et industrieux avaient fourni aux assaillants des pavas, des targettes et toutes sortes de machines qui les rendaient invulnérables. Ils se battaient bien. Mais, seule entre toutes, la Pucelle s'offrait tout entière. Elle était de tous les assauts ; elle disait sans cesse à ses compagnons :

— Ayez bon cœur. Ne vous retirez pas. Vous aurez la bastille de bref.

Vers le milieu du jour, ils s'arrêtèrent un moment pour respirer. Puis, environ une heure après midi, la Pucelle recommença l'assaut. Elle allait en avant. C'était là son secret, ses charmes, sa magie, ses miracles. Elle porta la pre-

1. Cf. Boucher de Molandon, *L'armée anglaise*, pp. 94 et suiv.

mière échelle, et comme elle la posait contre la douve, elle fut atteinte, à l'épaule, au-dessus du sein droit, d'un vireton tiré si roide, qu'un demi-pied de bois lui traversa la chair. Elle savait qu'elle devait être blessée ; elle l'avait prédit à son roi, lui disant qu'il l'employât tout de même. Elle l'avait annoncé aux gens d'Orléans, elle l'avait dit la veille à son aumônier, et certes, depuis cinq jours, elle faisait bien tout ce qu'il fallait pour que la prophétie s'accomplît. Les Anglais, voyant que le vireton avait pénétré dans la chair, en furent grandement rassurés : ils croyaient qu'une sorcière, si on pouvait lui tirer du sang, tout son pouvoir s'évanouissait. Les Français en avaient grande tristesse. On la porta un peu à l'écart. Le frère Pasquerel et le page Mugot se tenaient près d'elle. Sentant la douleur, elle craignit et pleura. Des soldats, comme d'ordinaire il s'en trouve beaucoup dans les combats auprès des blessés, l'entouraient; quelques-uns voulurent la charmer. C'était une pratique habituelle aux gens de guerre de marmotter des patenôtres sur les blessures pour les fermer. On charmait par incantations et conjurations. Les pater de sang avaient la vertu d'arrêter les hémorragies. On employait aussi des billets couverts de caractères magiques. Mais c'était recourir à la puissance des diables et commettre un péché mortel, Jeanne ne voulut point être charmée.

— J'aimerais mieux mourir, dit-elle, que de faire chose que je saurais péché, ou contraire à la volonté de Dieu.

Elle dit encore :

— Je sais bien que je dois mourir. Mais je ne sais ni quand ni comment; je ne sais l'heure. Si l'on peut donner, sans péché, remède à ma blessure, je veux bien être guérie.

On lui ôta son armure. On appliqua sur la plaie de l'huile d'olive avec du lard, et, le pansement fait, elle se confessa au frère Pasquerel en pleurant et en gémissant. Bientôt elle vit venir à elle ses conseillères du ciel, qui portaient des couronnes et répandaient une bonne odeur, madame sainte Catherine et madame sainte Marguerite, qui la consolèrent. Et elle fut réconfortée. Elle se fit armer et retourna à l'assaut.

Le soleil était bas et, depuis le matin, les Français se fatiguaient en vain contre les palissades du boulevart. Le Bâtard,

voyant ses hommes las et la nuit proche, et craignant sans doute les Anglais du camp de Saint-Laurent-des-Orgerils, résolut de ramener l'armée à Orléans. Il fit sonner la retraite. Déjà la trompette appelait les combattants au Portereau. La Pucelle vint à lui et le pria d'attendre encore un peu.

— En nom Dieu! dit-elle, vous entrerez bien bref dedans. N'ayez crainte, et n'auront les Anglais plus de force sur vous.

Et elle ajouta, pleine de raison et de bonté :

— C'est pourquoi reposez-vous un peu ; buvez et mangez.

Tandis qu'ils se rafraîchissaient, elle demanda son cheval, monta dessus et, laissant son étendard à un homme de sa compagnie, elle alla seule, par le coteau, dans les vignes qui n'avaient pu être labourées à la coutume en avril et où les petites feuilles de mai commençaient à s'ouvrir. Là, dans le calme du soir, parmi les échalas formés en faisceaux et les pieds bas des vignes alignées, qui buvaient la première chaleur de la terre, elle se mit en oraison et tendit l'oreille aux voix du ciel. Le tumulte et les cris l'empêchaient de comprendre ce que lui disaient son ange et ses saintes. Elle ne les entendait bien que dans la solitude, au tintement des cloches lointaines et dans les sons légers et rythmés qui montent, le soir, des champs et des prairies.

Pendant son absence, le sire d'Aulon, qui ne pouvait pas renoncer encore à gagner la journée, imagina un dernier expédient. C'était un des moindres seigneurs de l'armée. Mais alors à la bataille chacun faisait à sa tête et selon son cœur. L'étendard de la Pucelle flottait encore devant le boulevart. L'homme qui le portait, tombant de fatigue, l'avait passé à un homme d'armes nommé le Basque, de la compagnie du sire de Villars. Le sire d'Aulon, regardant cet étendard béni par les prêtres et qu'on tenait pour heureux, songea que, s'il était porté en avant, les gens de guerre le suivraient, tant ils y avaient d'amour, et, pour ne le pas perdre, escaladeraient le boulevart. A cette idée, ils s'approcha du Basque et lui dit :

— Si j'entrais là, et allais au pied du boulevart, me suivrais-tu ?

Le Basque promit de le faire. Le sire d'Aulon descendit aussitôt dans le fossé et, se couvrant de sa targette, qui le garantissait des pierres, s'avança vers la douve.

La Pucelle, ayant fait une courte prière, revint, après un demi-quart d'heure, parmi les gens d'armes et leur dit :

— Les Anglais n'ont plus de force, approchez les échelles.

C'était vrai. Il leur restait si peu de poudre que leurs derniers boulets, chassés par une charge trop faible, tombaient court comme des pierres jetées à la main. Ils n'avaient plus que des tronçons d'armes. Elle alla au boulevart. Mais arrivée au bord du fossé, voyant tout à coup aux mains d'un inconnu son étendard qui lui était cher, mille fois plus cher que son épée, et le croyant en péril, elle courut le reprendre, s'approcha du Basque au moment où il descendait dans le fossé, saisit l'étendard par ce qu'on appelait la queue, c'est-à-dire le bout de la toile, et tira de toutes ses forces en criant :

— Ha ! mon étendard, mon étendard !

Le Basque tenait ferme, ne sachant pas qui tirait ainsi d'en haut. Et la Pucelle ne lâchait point. Les seigneurs et capitaines, voyant l'étendard ainsi secoué, crurent que c'était un signal et se rallièrent. Cependant messire d'Aulon était arrivé à la douve. Il pensait que le Basque l'avait suivi pas à pas. Mais, s'étant retourné, il le vit arrêté de l'autre côté du fossé et lui cria :

— Hé ! Basque, est-ce là ce que tu m'avais promis ?

A cet appel le Basque tira si fort qu'il fit lâcher prise à la Pucelle et porta l'étendard jusqu'à la douve.

Jeanne comprit et fut rassurée. Elle dit à ceux qui étaient près d'elle :

— Donnez-vous garde quand la queue de mon étendard touchera contre le boulevart.

Un gentilhomme lui répondit :

— Jeanne, la queue y touche.

Alors elle s'écria :

— Tout est vôtre et y entrez !

Aussitôt, seigneurs et bourgeois, gens d'armes, gens de trait, gens des communes se jetèrent éperdument dans le fossé et grimpèrent en tel nombre et si vivement aux palissades, qu'ils semblaient une compagnie d'oisillons s'abattant sur un buisson. Et les Français entrés dans l'enceinte virent s'éloignant, mais tournés encore fièrement vers eux, les lords Molins et Ponyngs, sir Thomas Giffart, bailli de Mantes, et le capitaine

Glasdall, qui couvraient la retraite des leurs vers les Tourelles. Glasdall tenait à la main le vieil étendard de Chandoz, qui, après avoir flotté sur quatre-vingts ans de victoires, reculait devant l'étendard d'une enfant. Car elle était là, debout sur le rempart, la Pucelle. Et les Anglais se demandaient épouvantés quelle était cette sorcière qui ne perdait pas son pouvoir avec son sang et guérissait par des charmes ses profondes blessures. Cependant elle les regardait avec douceur et tristesse et criait d'une voix pleine de sanglots :

— Glassidas ! Glassidas ! rends-t'y, rends-t'y au Roi des cieux. Tu m'as appelée putain. J'ai grande pitié de ton âme et de celle des tiens.

En même temps, des murs de la ville et du boulevart de la Belle-Croix, les boulets pleuvaient sur les Tourelles. Montargis et Rifflart leur crachaient des pierres ; le nouveau canon de maître Guillaume Duisy leur jetait, de la poterne Chesneau, des boulets de cent vingt livres. Les Tourelles étaient assaillies du côté du pont. Une gouttière était jetée sur l'arche rompue par les Anglais, et messire Nicole de Giresme, le moine chevalier, y passa le premier. Ceux qui le suivirent mirent le feu à la palissade qui, de ce côté, barrait l'accès du fort. Ainsi les six cents Anglais, épuisés d'armes et de forces, étaient attaqués en avant et en arrière. Ils l'étaient aussi pardessus, de façon sournoise et terrible. Des gens d'Orléans avaient chargé un grand chaland de poix, d'étoupes, de fagots, d'os de cheval, de savates, de résine, de soufre, de quatre-vingt-dix-huit livres d'huile d'olive et de telles autres choses pouvant faire feu et fumée ; ils l'avaient conduit sous le pont de bois jeté par l'ennemi entre les Tourelles et le Boulevard : ils l'y avaient amarré et y avaient mis le feu. Au moment de la retraite des Anglais, ce brûlot incendia le pont. A travers la fumée et la flamme, les six cents passèrent sur le tablier brûlant. Et quand enfin William Glasdall, lord Ponyngs et lord Molins, avec trente ou quarante capitaines, quittant les derniers le boulevart perdu, mirent à leur tour le pied sur le pont, les planches charbonnées croulèrent sous eux et tous, avec l'étendard de Chandoz, s'abîmèrent dans la Loire.

Jeanne, émue de pitié, pleura sur l'âme de Glassidas et sur celle des Anglais noyés avec lui. Près d'elle, les capi-

taines s'affligeaient aussi de la mort de ces braves, songeant qu'ils leur avaient fait grand tort en se noyant, car leur rançon eût rapporté grande finance.

Échappés sur des charbons ardents aux Français du boulevart, les six cents tombèrent sur les Français du pont. Quatre cents furent tués, les autres pris. La journée avait coûté aux Orléanais une centaine d'hommes[1].

Quand les derniers cris des vaincus se furent éteints, dans la nuit sombre, au bord de la Loire rougie de flammes, les capitaines français, étonnés de leur victoire, regardaient du côté de Saint-Laurent-des-Orgerils et craignaient encore que sir John Talbot ne saillît de son camp et ne vînt venger ceux qu'il n'avait pas secourus. Durant cette terrible attaque, sur laquelle s'était levé et couché le soleil, Talbot, le comte de Suffolk et les trois mille Anglais de Saint-Laurent n'étaient pas sortis de leurs retranchements. Les Tourelles prises, les vainqueurs se tenaient sur leurs gardes, l'attendant encore. Mais ce Talbot, dont le nom servait aux mères françaises pour effrayer leurs enfants, ne bougea pas. On l'avait beaucoup craint en cette journée, et il avait lui-même craint que les Français ne lui prissent son camp et ses bastilles du couchant s'il en retirait du monde pour secourir les Tourelles.

L'armée se disposa à rentrer dans la ville. Le pont, dont trois

1. Le nombre des Anglais qui défendirent les Tourelles est porté, dans le *Journal du Siège*, à 4 ou 500 ; dans la *Lettre de Charles VII*, à 600 ; dans la *Relation de la fête du 8 mai*, à 800 ; dans la *Chronique de la Pucelle*, à 500. — Le nombre des Français, qu'il est impossible d'évaluer exactement, était plus de dix fois supérieur.

Les pertes des Anglais sont portées :

Par Guillaume Girault, à 300 morts et pris ;

Par le Hérault Berri, à 400 ou 500 morts et pris ;

Par Jean Chartier, à 400 environ tués et les autres pris ;

Par la *Chronique de la Pucelle*, à 300 tués, 200 prisonniers ;

Par le *Journal du Siège*, à 400 ou 500 tués, hors un petit nombre prisonniers ;

Par Monstrelet, à 600 ou 800 morts ou pris, dans les mss. ; à 1 000 dans les éditions imprimées ;

Par Bower, à 600 et plus tués.

Les pertes des Français sont portées :

Par Perceval de Cagny, à 16 à 20 morts ;

Par Eberhardt de Windecken, à 5 tués et quelques blessés ;

Par Monstrelet, à 100 environ.

A l'estimation de la Pucelle, dans les diverses affaires où elle prit part à Orléans, des Français, « cent et même plus » furent blessés.

arches étaient rompues, fut rendu praticable en trois heures. Bien avant dans la nuit, la Pucelle, ainsi qu'elle l'avait prédit, entra par le pont dans la ville. Pareillement se trouvaient véritables toutes ses prophéties, quand l'accomplissement dépendait de son courage et de sa bonne volonté. Les capitaines l'accompagnaient, suivis de tous les hommes d'armes et de trait, de tous les bourgeois et des prisonniers qu'on amenait deux à deux. Les cloches de la cité sonnèrent ; le clergé et le peuple chantèrent le *Te Deum*. Après Dieu et sa benoîte mère, ils remercièrent très humblement Monsieur Saint-Aignan et Monsieur Saint-Euverte, évêques, en leur vie mortelle, et patrons célestes de la ville. Les citoyens estimaient que devant et durant le siège, ils leur avaient donné assez de cire et assez promené leur châsse pour mériter leur puissante entremise et obtenir par eux victoire et délivrance. Ce qui rendait manifeste l'intervention de ces deux confesseurs, c'est qu'on avait vu, dans le ciel, planer sur les Tourelles, au moment de l'assaut, deux évêques resplendissant de lumière.

Jeanne fut ramenée à l'hôtel de Jacques Boucher, où un chirurgien pansa à nouveau la blessure qu'elle avait reçue au-dessus du sein. Elle prit quatre ou cinq tranches de pain trempées dans du vin mêlé d'eau, et ne but ni ne mangea pas autre chose.



Le lendemain, dimanche 8 mai, au matin, on apprit dans Orléans que les Anglais, sortis des bastilles du couchant qui leur restaient encore, se rangeaient en belle ordonnance, étendards déployés, devant les fossés de la ville. Ceux d'Orléans, hommes d'armes et gens de la commune, avaient grande envie de tomber dessus. Le maréchal de Boussac et nombre de capitaines sortirent et se rangèrent devant eux.

La Pucelle alla aux champs avec les prêtres. Elle n'avait pu mettre sa cuirasse sur son épaule blessée, et elle était seulement armée d'une de ces légères cottes de maille, qu'on appelait jaserans.

Des gens d'armes lui demandèrent :

— Est-ce mal de combattre aujourd'hui dimanche ?

Elle répondit :

— Il faut entendre la messe.

Elle n'était pas d'avis qu'on les attaquât.

— Pour l'amour et honneur du saint dimanche, ne commencez point la bataille. N'attaquez pas les Anglais, mais, si les Anglais vous attaquent, défendez-vous fort et hardiment, et n'ayez nulle peur, et vous serez les maîtres.

Les gens d'église, revêtus de leurs ornements sacerdotaux chantèrent en grande solennité hymnes, répons et oraisons. Une de ces pierres consacrées, que les clercs portaient en voyage, fut posée sur une table, dans les champs, et la Pucelle entendit deux messes qui furent dites à cet autel.

Après le *Deo gratias*, elle dit :

— Or, regardez, s'ils ont le visage devers nous, ou le dos.

On lui répondit qu'ils avaient le dos tourné et qu'ils s'en allaient.

Elle leur avait dit trois fois : « Allez-vous-en d'Orléans vos vies sauves. » Maintenant elle voulait qu'on les laissât aller sans leur en demander davantage.

— Il ne plaît pas à Messire qu'on les combatte aujourd'hui, dit-elle. Vous les aurez une autre fois. Allons rendre grâces à Dieu.

Ils s'en allaient. Ils avaient tenu conseil la nuit et résolu de partir. Après avoir fait front une heure durant aux Orléanais pour donner un air menaçant à leur retraite et la faire respecter, ils s'en allaient, gardant un bel ordre de marche. Le capitaine La Hire et le sire de Loré, curieux de savoir quelle route ils prenaient et de voir s'ils ne laissaient rien traîner derrière eux, chevauchèrent à leur poursuite avec cent ou cent vingt lances durant deux ou trois lieues. Les Anglais se retiraient sur Meung.

Les bourgeois, manants, gens des communes, se précipitèrent en foule dans les bastilles abandonnées. Les Anglais y avaient laissé leurs malades et leurs prisonniers. Là fut trouvé Guyenne, le héraut de la Pucelle. Les Orléanais y trouvèrent aussi des munitions et même des vivres, qui n'étaient pas sans doute en grande abondance ni excellents. Mais, dit un Bourguignon, « si en firent bonne chère, car il ne leur avait guère coûté ». Les armes, les canons, les bombardes furent

portés dans la ville. Les bastilles furent démolies, pour qu'aucun ennemi désormais ne pût s'y loger.

Ce jour, furent faites très belles et solennelles processions et fut ouï le sermon d'un bon frère. Les gens d'église, seigneurs, capitaines, procureurs, gens d'armes et bourgeois visitèrent les églises avec grande dévotion, et le peuple cria : Noël !

Ainsi la ville d'Orléans fut délivrée ce 8 mai, au matin, deux cent neuf jours après que le siège y eut été mis et neuf jours après la venue de la Pucelle.

ANATOLE FRANCE

LE JUBILÉ DE LÉON XIII

Le pape Léon XIII va célébrer le vingt-cinquième anniversaire de son exaltation à la chaire suprême. Comme son prédécesseur Pie IX, il a fait mentir le traditionnel : *Non videbis annos Petri.* Parmi les hommes de toute nation qui, ainsi que l'auteur de ces lignes, se pressaient dans l'étroite enceinte de la Sixtine, en mars 1878, le jour du couronnement de Joachim Pecci, aucun n'aurait imaginé que les lourdes clefs de Saint-Pierre dussent rester, plus d'un quart de siècle, aux mains décharnées du nouveau Léon. Le prophète qui l'eût osé annoncer eût fait sourire les plus croyants, comme s'il eût prédit un miracle inouï, si débile et si cassé semblait déjà le presque septuagénaire élu du Conclave. Le miracle cependant s'est accompli. Le vieux pape a vécu ; il a duré ; il a eu le temps de faire son œuvre. Et, prodige plus surprenant, ce vieillard, au corps usé, a su rajeunir l'antique Église et en renouveler, sinon l'esprit, du moins la politique. Cent ans après la Révolution, il a montré quelle place tient encore, dans le monde, la chaire romaine, lorsqu'elle est occupée par un pape ayant l'intelligence des temps nouveaux. S'il n'a pu rendre au pontificat suprême sa chétive royauté terrestre, Léon XIII a fait plus pour l'Église : il a su restaurer, dans un âge sceptique, l'ascendant moral de la papauté. N'ayant pu recouvrer Rome, il a travaillé à reconquérir le globe.



Veut-on mesurer l'œuvre de Léon XIII, on n'a qu'à la comparer à celle de Pie IX, à voir ce qu'est devenu, aux mains du premier pape dépossédé, l'héritage du dernier pape-roi.

Léon XIII et Pie IX! deux grands papes, quoique diversement et inégalement grands. Entre eux, les oppositions sont si manifestes qu'elles semblent aller jusqu'à la contradiction. Si l'on regarde l'ensemble de leurs actes et ce qu'ils ont fait de l'Église, on pourrait dire que le règne de Pie IX, le dernier pape revêtu d'une autorité temporelle, et le premier pape officiellement investi de l'infaillibilité, a été un aboutissement, un achèvement, la fin d'un cycle dix fois séculaire, — tandis que le pontificat de Léon XIII, le premier pape, depuis des siècles, qui n'ait disposé que du glaive de la parole, a été un recommencement, un point de départ nouveau, dans l'histoire de celle qui a les promesses de la pérennité.

Entre les deux pontifes, entre les deux pontificats, tout semble contraste. Qu'on prenne la longue série des lieutenants du Christ dont les médaillons de mosaïque se déroulent sur la frise d'or de Saint-Paul hors les murs, l'historien n'y découvre pas deux figures plus différentes que celles de ces deux voisins, Pie IX et Léon XIII. Entre ces deux têtes, entre ces deux hommes, tout est dissemblable; et ici, le masque extérieur est bien le symbole de l'homme; le dehors révèle le dedans, les traits du visage dénoncent l'opposition des esprits et des caractères. A la face grasse, aux joues pleines, aux traits noblement réguliers de Pie IX, chez qui, presque jusqu'à la fin, tout respirait la force, la vie, la chaleur d'une nature expansive dont l'extrême vieillesse avait peine à réfréner la fougue, — comparez la figure maigre, longue, osseuse de Léon XIII, et ce visage à la pâleur d'ascète, dont toute la vie est dans les yeux et dans le fin sourire des lèvres minces. Chez lui, la chair et la matière semblent réduites au minimum; il est tout esprit et toute intelligence. On dirait ce corps exsangue et comme diaphane affranchi des besoins de la vie; son existence parait tenir du

miracle. En regardant ce vieillard, vêtu de blanc, on croirait voir une âme dans un vase d'albâtre aux parois transparentes.

Ce vieux pape à la frêle apparence, au corps spiritualisé, l'Église serait en droit de le donner comme un symbole vivant de la papauté, dépouillée de son domaine temporel et de sa matérielle enveloppe, et redevenue, tout entière, foi et esprit. C'est un grand bonheur, pour l'Église, qu'après un pape ardent, impétueux, véhément, tout sentiment et tout en dehors, tel que Pie IX, soit venu un pape méditatif, calme, mesuré, toute pensée et tout en dedans, tel que Léon XIII. Je ne m'étonne point que pareille succession à la chaire suprême de deux pontifes aussi différents ait fait reconnaître aux catholiques la main de la Providence.

A l'inverse de Pie IX qui était un orateur et un improvisateur, plein d'une éloquence émue et emportée, doué d'une voix chaude et d'une parole colorée dont l'âge n'avait pu éteindre l'ardeur, Léon XIII s'est montré surtout un écrivain, un penseur, ne livrant rien aux hasards de l'inspiration, aimant à méditer longuement sa pensée et toujours soucieux de pondérer son langage. Peu de papes ont été aussi lettrés, aussi versés à la fois dans les lettres profanes et dans les sciences ecclésiastiques ; aucun n'a plus écrit, sur autant de sujets et sur d'aussi variés. Il se plaît aux larges périodes latines et aux longues encycliques doctrinales. Au rebours de beaucoup de ses prédécesseurs, de Pie IX notamment, qui n'écrivait point et ne lisait guère, Léon XIII compose lui-même ses encycliques, les rédigeant souvent tout entières de sa main, leur donnant au moins la dernière façon, y imprimant sa marque, si bien que, à travers la majestueuse solennité des formules de tradition, on y sent un accent plus personnel et plus vivant que dans la plupart des documents scellés des bulles romaines. Aucun pape n'a jamais apporté, dans ses enseignements, plus d'étendue d'esprit, avec plus d'unité de doctrine. Aucun n'a plus largement compris son magistère de docteur œcuménique, traitant, sans repos, de toutes les questions, anciennes ou récentes, qui surgissaient à la fois, sur tous les points de son cosmopolite royaume des âmes. Il se souvient sans cesse que catholique signifie univer-

sel. En ce sens, on peut dire, de Léon XIII, qu'il a l'âme vraiment pontificale ; sa pensée va sans effort aux extrémités du monde et à la fin des temps. Si être pape consiste à regarder par-dessus les frontières des empires et par delà l'épais voile des siècles, aucun pape n'a plus été pape. Et jamais Léon XIII ne l'a été davantage que dans les douze ou quinze dernières années. A mesure qu'il avançait en âge, les yeux de cet octogénaire semblaient voir plus loin ; cette ampleur d'un regard qui embrasse l'humanité présente et future donne à sa pensée quelque chose d'auguste. Il anticipe, volontiers, sur les temps, pratiquant, avec une tranquille assurance, le *patiens quia æternus*, semant, en tous sens, les idées que d'autres yeux doivent voir lever. Aucun pontife romain n'a eu plus d'avenir et de pérennité dans l'esprit. La main de ce vieillard, déjà presque septuagénaire quand il reçut l'anneau du pêcheur, a rouvert à l'Église des horizons que l'indifférence des peuples semblait lui avoir fermés à jamais.

***

On oublie, trop souvent, où en était l'Église, au printemps de 1878, lorsque le lourd pontificat romain fut imposé aux maigres épaules du cardinal Pecci.

Après avoir tenu, trente-deux ans, dans ses mains, les clefs de saint Pierre, Pie IX laissait au Saint-Siège une autorité plus entière et plus vénérée que jamais sur l'ardente phalange de prêtres et de fidèles qui se serre autour du Vatican, et plus que jamais contestée ou méconnue du plus grand nombre des deux cents millions de catholiques que Rome revendique pour ses enfants ; il laissait l'Église plus compacte, plus concentrée que jamais au dedans, et plus que jamais isolée de la vie du dehors, étrangère au monde qui l'enveloppe et à la société qu'elle veut diriger. « De ce pontificat d'un tiers de siècle, la papauté était sortie avec une couronne spirituelle de plus et une couronne temporelle de moins, chargée des prétentions les plus lourdes et condamnée à la plus ingrate des revendications, privée de toute alliance des gouvernements et de tout appui des peuples, sans demeure assurée, sans situation définie, presque partout en lutte avec l'État ou avec le

sentiment national, en conflit avec les principes et avec les lois du droit moderne. Depuis Grégoire VII, depuis Boniface VIII, aucun pape n'avait légué à son successeur une tâche plus pesante[1]. » Et quelques années à peine écoulées, ce qui, aux yeux des profanes, jugeant avec la courte sagesse humaine, semblait avoir été irrémédiablement compromis par un pape était rétabli par un autre. Pour restaurer dans le monde l'ascendant de l'Église, en apparence partout ruiné, il n'avait fallu au successeur de Pie IX qu'une ou deux semaines d'années.

Sans sortir de la claustration du Vatican, sans avoir gagné l'alliance d'aucun empereur ni d'aucun potentat de ce monde, avec la seule arme que lui eussent laissée les révolutions, la parole écrite, Léon XIII a reconquis, pour le siège apostolique, un ascendant que Rome avait perdu depuis le grand schisme et depuis la Réforme. C'est que, pour la première fois, depuis la Révolution, un pape possédait ce qui avait, jusque-là, manqué à cette dynastie de vieillards, l'intelligence des temps nouveaux.

Une des idées favorites de Léon XIII, son idée maîtresse, pourrait-on dire, c'est la parenté, ou mieux la filiation de la civilisation moderne et du christianisme. A ses yeux, notre civilisation est vraiment fille de la foi chrétienne, et, pour produire tous ses fruits et se guérir de tous ses maux, elle n'a qu'à se souvenir de ses origines, à redevenir fidèle aux leçons de sa mère. L'idée n'était pas neuve, assurément ; elle se retrouve, de longue date, dans tous les manuels d'apologétique chrétienne ; mais Léon XIII a su l'exprimer avec une force de conviction, une sincérité d'accent et une largeur de vues qui l'ont vraiment rajeunie.

Pour comprendre comment, de ce vieux thème, en apparence usé, il a pu tirer des enseignements et des effets nouveaux, il faut se rappeler quelle avait été, durant un tiers de siècle, l'attitude de Pie IX et de l'Église, devant cette orgueilleuse et ingrate civilisation moderne.

Pie IX, dans l'ardeur de la lutte contre la Révolution, Pie IX, engagé dans une sorte de duel avec l'Italie unitaire,

1. Ainsi écrivions-nous, au lendemain même de la mort de Pie IX. Voyez *Un Empereur, un Roi, un Pape* (Napoléon III, Victor-Emmanuel, Pie IX), Charpentier, 1879.

semblait confondre la civilisation moderne et l'esprit moderne avec la Révolution. Léon XIII, tout au rebours, s'est attaché à les distinguer, à les séparer. Il comprenait ce qu'avait de dangereux, pour l'Église, cette imprudente confusion. Il n'avait pas, pour cela, attendu de ceindre la tiare. Déjà, dans ses mandements « d'évêque-archevêque » de Pérouse, sorte de programme anticipé de son futur pontificat, le cardinal Pecci célébrait, en magnifiques périodes, l'harmonie de la Raison et de la Foi, l'accord de la Religion et de la Civilisation. Il se plaisait à montrer cette brillante civilisation européenne « issue, comme une fleur et comme un fruit, de la racine du christianisme [1] ». A cette idée, affirmée sous cent formes diverses, pourrait se ramener toute la philosophie politique, toute la science sociale de Léon XIII. Encore une fois, l'idée n'était pas nouvelle. Elle était, depuis des siècles, un des lieux communs de l'éloquence chrétienne. Rome en avait longtemps vécu ; les grands papes de la Renaissance avaient employé le pinceau de Raphaël à la symboliser, en fresques incomparables, sur les murailles des Stanze vaticanes. Tout, dans la Rome pontificale, était fait pour la rappeler ; et, à travers ses pieux emportements contre cette société moderne complice de la Révolution, Pie IX lui-même s'en était souvenu, plus d'une fois. Mais aucun pape, depuis la Renaissance, n'avait donné à cette grande idée une importance pareille et une pareille ampleur. Le principe des harmonies divines et humaines, spirituelles et temporelles, Léon XIII l'a, en quelque sorte, érigé en système. Il lui a donné une extension sans précédent, l'étendant, à la fois, au monde moral et au monde matériel, à l'ordre politique et à l'ordre social, n'épargnant rien pour l'inculquer au clergé et aux fidèles, aux pasteurs et aux brebis.

Pour Léon XIII, tout comme pour Pie IX, il y a bien une civilisation véritable et une fausse civilisation, parodie et corruption de la vraie. La civilisation véritable, la seule digne de ce nom, c'est, naturellement, celle qui s'appuie sur le christianisme ; la fausse, la mensongère, c'est celle qui prétend se passer de Dieu et du Christ, celle que le *Syllabus* avait frappée de ses anathèmes, la seule que Pie IX ait

1. Mandement du carême de 1877. Cf. l'Encyclique du 20 avril 1878.

déclarée inconciliable avec l'Église. Mais, tandis que Pie IX et Grégoire XVI, tout en se donnant comme les défenseurs ou les patrons de la vraie civilisation, s'étaient appliqués, en presque toutes choses, à retarder la marche des sociétés humaines, s'efforçant de les ramener en arrière, exaltant le passé aux dépens du présent, cherchant à identifier la civilisation chrétienne, si ce n'est la religion elle-même, avec les formes politiques de l'ancien régime et les moules sociaux brisés par la Révolution, comme s'il n'y eût eu de salut pour l'humanité et pour l'Église, que dans la rétrogradation ou la stagnation. Léon XIII, malgré sa passion pour saint Thomas et pour la scolastique, se plaît à regarder au loin, en avant, vers les vastes horizons de l'avenir. Par là, le vieux pape est en sympathie avec les fils d'un siècle demeuré, en dépit de toutes les déceptions et de tous les découragements, jeune d'espérance.

Si lasses que semblent les sociétés contemporaines, Léon XIII sait que l'humanité n'est plus disposée à placer son idéal dans la nuit incertaine du passé, et que l'âge d'or dont s'obstinent à rêver les peuples, l'Église perdrait sa peine à le leur montrer dans la trouble féodalité du moyen âge, ou dans la lourde paix monarchique de l'ancien régime. On dirait qu'il pressent vaguement que, ainsi que la femme de Loth, toute société qui s'attarde à regarder en arrière est changée en statue et pétrifiée.

L'idée qui est comme l'âme de la civilisation contemporaine, celle qu'on pourrait appeler la notion moderne par excellence, la vague idée du Progrès, devenue l'étoile directrice de l'humanité, Léon XIII l'a comprise. Léon XIII l'a accueillie: loin d'avoir l'air de la repousser, comme tels de ses prédécesseurs, il s'est efforcé plutôt de la dérober au siècle pour en faire don à l'Église. Il a tenté de faire, avec elle, ce que les Pères de l'Église, disciples de Platon, avaient fait, quinze siècles plus tôt, avec la philosophie et la culture antiques, quand ils cherchaient à les plier au service du Dieu nouveau, pour en enrichir la foi chrétienne. Léon XIII n'a pas suivi ces catholiques, autrefois encouragés de Rome, qui semblaient vouloir employer l'Église à barrer, aux peuples modernes, toutes voies nouvelles. A certains jours du siècle, la fonction

du Saint-Siège, dans les sociétés humaines, avait ressemblé à celle d'un frein, chargé, uniquement, de retenir les peuples sur la pente des nouveautés, afin de ralentir la marche trop rapide des sociétés modernes. Tout autre est l'ambition de Léon XIII ; il a rêvé de faire de l'Église et du Saint-Siège non seulement le modérateur, mais le grand moteur des sociétés humaines.

Il s'est plu à reconnaître le caractère progressif de notre civilisation; et cela, non pas uniquement dans la sphère matérielle ou dans la sphère scientifique, mais jusque dans le domaine politique et dans le domaine social. Par là, contrairement à la plupart de ses prédécesseurs, en qui nos foules mobiles ne voyaient guère que de solennelles icones du passé, Léon XIII, le premier peut-être entre les papes du siècle, a été un homme moderne. Et c'est parce que Léon XIII a été un homme moderne, que le monde a prêté à sa voix une oreille moins distraite qu'aux anathèmes ou aux lamentations de Pie IX ou de Grégoire XVI. Pour la première fois, depuis de longues semaines d'années, nous avons eu la surprise d'entendre des encycliques pontificales résonner au delà du parvis des basiliques et du cloître des monastères; nous avons vu les incrédules ou les indifférents s'arrêter, au milieu du tumulte de la vie moderne, pour écouter l'écho des paroles venues de la solitude du Vatican. Tandis que les plus éloquents de ses prédécesseurs, tandis que Pie IX lui-même dont l'âge n'avait pu tempérer la fougue ni amortir la verve, semblaient parler au siècle une langue morte, figée en formules surannées, Léon XIII, le scrupuleux latiniste épris des laborieuses périodes cicéroniennes, nous a parlé vraiment une langue vivante, parce qu'il parlait le langage de notre temps, le langage de notre intelligence et de nos aspirations. Ceux mêmes qui se vantaient de n'être pas de ses fils, se faisant gloire d'avoir oublié les prières de leur enfance, se sont souvent étonnés de l'entendre aussi bien. Et plût à Dieu que le monde l'eût mieux compris, et que notre France, au moins, eût retenu quelques-unes de ses leçons! — ne fût-ce que d'apprendre, de lui, que si la recherche du progrès est légitime, le progrès n'est pas fatal; que changer et s'agiter n'est pas toujours avancer; que le progrès des sociétés a ses lois éternelles, lois

pour la tradition révolutionnaire[1], les catholiques avaient arboré, comme étendard, un nouveau labarum sur lequel, au lieu du monogramme constantinien, ils avaient inscrit le mot le plus irritant pour le siècle : Contre-Révolution. Et, appliquant à la Révolution, avant les radicaux, la théorie du bloc, ils confondaient, sous ce nom détesté, toutes les libertés économiques ou politiques, toutes les tendances modernes, tous les droits acquis ou conquis depuis 1789, comme si la Croix était un emblème de servitude, ou comme si la mission des prêtres du Christ était de défendre toutes les autorités anciennes, de conserver à perpétuité les institutions surannées, de décourager les peuples de tout progrès et de toute noble initiative.

Chose triste et consolante à la fois, car elle montre combien les voies divines diffèrent des voies humaines, c'était pour activer la guerre à la société moderne que les plus ardents des chefs de l'ultramontanisme avaient poussé le dernier Concile à concentrer pour jamais toutes les forces catholiques dans la main du pontife suprême. La définition de l'infaillibilité pontificale avait été saluée, par eux, comme une victoire sur la Révolution, comme la défaite irréparable des libéraux, des politiques, des « révolutionnaires », de tous ceux qui voulaient pactiser avec l'esprit du siècle. Les présomptueux ne se doutaient point que le jour était proche où cette autorité pontificale, tant exaltée par eux, comme la massue qui devait écraser les libéraux et les novateurs, allait elle-même s'employer à réconcilier l'Église avec les temps nouveaux, avec la civilisation moderne, avec les aspirations contemporaines. L'aventure de ceux qui comptaient faire intervenir le *Roma locuta est*, au profit de toutes les réactions, pourrait rappeler la déconvenue des Chananéens, entendant le prophète Balaam bénir les tabernacles d'Israël. Quel devin eût osé prédire, au milieu des orages du pontificat de Pie IX, que le pilote à la main infaillible, préposé à la barque mystique, allait bientôt tendre la voile aux vents du large et gouverner vers des étoiles nouvelles?

Ce n'est pas qu'en prenant le gouvernail de la divine na-

1. M. de Falloux (*Correspondant*, 25 novembre 1878).

temporaine, et pour le faire, il n'a rien eu à renier des enseignements de l'Église. Au lieu de mettre sous le boisseau toutes les traditions romaines, il n'a eu qu'à s'écarter des pratiques relativement récentes du Vatican, pour revenir aux tendances lointaines des papes du Latran. La tradition, il en a renoué le fil, plutôt qu'il ne l'a rompu. Par-dessus les pâles figures des papes imberbes des derniers siècles, il a pris, pour modèles et pour inspirateurs, les grands pontifes du moyen âge. Les Hildebrand et les Alexandre III, les alliés et les patrons des communes guelfes, l'exhortaient, du fond de leurs tombes de marbre, à tenter, à son tour, une alliance avec les peuples, pour rendre à l'Église la maîtrise du monde, avec le gouvernement de l'histoire.

L'œuvre de Léon XIII a été plutôt une œuvre d'adaptation que d'invention. S'est-il efforcé de renouveler le catholicisme et de rajeunir la chaire romaine, c'est, uniquement, en les faisant remonter à leur principe. Car, il l'affirmait lui-même, dans la plus célèbre de ses encycliques[1] (et cette maxime des anciens semble plus vraie encore des sociétés spirituelles que des États temporels), veut-on raffermir une société ébranlée, il faut la ramener à ses origines. Et de fait, lorsqu'il s'est tourné vers le peuple et vers l'ouvrier, le vieux pape a bien cru rappeler l'Église à ses origines évangéliques. Ce qu'avaient caché et comme recouvert d'un voile, durant des générations, les intérêts mondains de l'Église et les intérêts temporels du Saint-Siège, occupé surtout de la défense de sa caduque couronne terrestre, Léon XIII l'a remis en honneur, s'ingéniant à ramener vers le Vatican la sympathie des peuples et la distraite attention d'une démocratie de sa nature peu respectueuse et peu dévote ; s'efforçant d'échanger la pesante tutelle des empereurs et la précaire protection des grands de ce monde contre la filiale affection des masses et le pieux dévouement des foules. Travail malaisé assurément, travail de longue haleine et non sans péril, qu'un seul pontificat ne pouvait achever ; travail qui exigeait encore plus de prudence que de hardiesse, et qui ne pouvait aller sans tâtonnements et sans incertitudes au moins apparentes.

1. Encyclique *Rerum novarum*.

Car il ne s'agissait de rien de moins que de changer les supports temporels, les appuis politiques sur lesquels l'Église reposait, depuis des siècles, et il ne fallait pas que, durant cette laborieuse opération, l'Église, privée de tout soutien terrestre, demeurât en quelque sorte suspendue dans le vide, entre le passé et l'avenir, entre les rois et les forces conservatrices, ses étais d'autrefois, et les remuantes forces populaires sur lesquelles il semble malaisé de rien asseoir de stable.



Léon XIII s'est appliqué, dès les premières années de son règne, à dégager l'Église des anciennes compromissions politiques. Le catholicisme, en maint pays, semblait, aux yeux des peuples, avoir endossé la livrée des partis. La mitre des évêques, si ce n'est la tiare romaine, portait cocarde. Léon XIII s'en aperçut et le trouva mauvais. Il voulut débarrasser l'Église de toute solidarité dynastique, l'affranchir de toute tutelle ou de toute alliance des partis. Ce fut une des règles essentielles de son pontificat : « On doit repousser l'opinion de ceux qui prétendent confondre la religion avec un parti politique », écrivait-il, dès 1882, aux évêques espagnols en visant le carlisme. Il entendait restituer à l'Église son indépendance, aux catholiques des divers États, leur liberté vis-à-vis des partis. Noble programme, digne d'un grand esprit, mais d'une exécution difficile, car l'Église et le clergé s'étaient, en plusieurs pays, si intimement associés à un parti politique qu'ils avaient fini par faire corps ensemble, et qu'on ne pouvait plus les séparer, sans couper dans le vif et les faire saigner.

L'Église, depuis la Révolution — on pourrait presque dire depuis la Réforme — s'était rangée, presque partout, du côté de l'autorité et des dynasties anciennes, derrière les partis qui représentaient le passé. Dans tous les États catholiques, le trône et l'autel apparaissaient aux peuples comme accotés l'un contre l'autre, si bien qu'amis et adversaires croyaient, presque également, que pour faire tomber l'un, il n'y avait qu'à renverser l'autre. La longue lutte soutenue à Rome

pour le maintien de sa royauté temporelle avait rendu la papauté défiante de tout ce qui se réclamait des libertés modernes ou du droit des peuples. Le Vatican avait semblé le quartier général des réactions. L'Église était devenue l'adversaire attitrée de la Démocratie : toute l'histoire du XIXe siècle semblait dominée par leur long duel. Un groupe illustre de catholiques, il est vrai, anciens disciples de Lamennais, les Lacordaire, les Montalembert, avaient bien essayé d'entraîner l'Église et la chaire romaine, sur des routes nouvelles, vers les larges champs de la liberté. Leur voix avait été couverte par celle des tenants du passé ; Rome, tout en acceptant les services de leur éloquence, avait paru les traiter en suspects. Le *Syllabus* de Pie IX semblait river l'Église à l'absolutisme ; et le monde croyait le pontife romain cloué, pour jamais, à une borne immobile. Le Vatican était devenu une école de servitude, et, chez nous du moins, les chefs du parti catholique avaient fait de la réprobation des libertés modernes la pierre de touche du vrai catholique.

Oubliant la recommandation de Montalembert de dégager la religion de toute solidarité politique, les chefs laïques des catholiques français s'étaient complu à identifier les intérêts spirituels avec les intérêts temporels : ils n'avaient rien épargné pour enchaîner l'Église à un parti politique et, dans ce parti, à la fraction la plus exaltée, la plus impopulaire, la plus chimérique. Ils étaient de ceux qui, par leurs bravades téméraires et leurs défis provocants, avaient attiré sur le clergé, avec les rancunes de la démocratie, les représailles des vainqueurs du jour, et, qui pis est, l'aversion des peuples. Auxiliaires inconscients du radicalisme révolutionnaire, les meneurs les plus bruyants de la presse catholique avaient travaillé, en aveugles qui mènent des aveugles, à discréditer la religion et à déchristianiser la France. On les avait entendus applaudir aux coups de force, dire *raca* à toutes les libertés publiques, chanter un hosanna à tous les despotismes. Durant le long pontificat de Pie IX, ils n'avaient cessé de prêcher la croisade contre tout ce qui tenait le plus à cœur au siècle, poursuivant, avec un acharnement enfiellé, tous ceux qui osaient parler de conciliation entre l'Église et la société moderne.

Selon la remarque d'un légitimiste peu suspect de tendresse

pour la tradition révolutionnaire[1], les catholiques avaient arboré, comme étendard, un nouveau labarum sur lequel, au lieu du monogramme constantinien, ils avaient inscrit le mot le plus irritant pour le siècle : Contre-Révolution. Et, appliquant à la Révolution, avant les radicaux, la théorie du bloc, ils confondaient, sous ce nom détesté, toutes les libertés économiques ou politiques, toutes les tendances modernes, tous les droits acquis ou conquis depuis 1789, comme si la Croix était un emblème de servitude, ou comme si la mission des prêtres du Christ était de défendre toutes les autorités anciennes, de conserver à perpétuité les institutions surannées, de décourager les peuples de tout progrès et de toute noble initiative.

Chose triste et consolante à la fois, car elle montre combien les voies divines diffèrent des voies humaines, c'était pour activer la guerre à la société moderne que les plus ardents des chefs de l'ultramontanisme avaient poussé le dernier Concile à concentrer pour jamais toutes les forces catholiques dans la main du pontife suprême. La définition de l'infaillibilité pontificale avait été saluée, par eux, comme une victoire sur la Révolution, comme la défaite irréparable des libéraux, des politiques, des « révolutionnaires », de tous ceux qui voulaient pactiser avec l'esprit du siècle. Les présomptueux ne se doutaient point que le jour était proche où cette autorité pontificale, tant exaltée par eux, comme la massue qui devait écraser les libéraux et les novateurs, allait elle-même s'employer à réconcilier l'Église avec les temps nouveaux, avec la civilisation moderne, avec les aspirations contemporaines. L'aventure de ceux qui comptaient faire intervenir le *Roma locuta est*, au profit de toutes les réactions, pourrait rappeler la déconvenue des Chananéens, entendant le prophète Balaam bénir les tabernacles d'Israël. Quel devin eût osé prédire, au milieu des orages du pontificat de Pie IX, que le pilote à la main infaillible, préposé à la barque mystique, allait bientôt tendre la voile aux vents du large et gouverner vers des étoiles nouvelles?

Ce n'est pas qu'en prenant le gouvernail de la divine na-

1. M. de Falloux, *Correspondant*, 25 novembre 1878.

celle, Léon XIII, ait donné, brusquement, un coup de barre vers la démocratie. Les gestes du pontife couronné de la tiare sont toujours lents et solennels, ils n'ont jamais rien de brusque. Ni ses actes, ni ses paroles, au début de son pontificat, ne laissaient présager, en Léon XIII, le pape de la démocratie. Il n'avait pas renoncé au vieux jeu de la curie romaine; il semblait, aux premiers jours, plus soucieux des gouvernements que des peuples. Il s'adressait, de préférence, aux chanceliers et aux empereurs-rois; il sembla même, un moment, chercher, jusque parmi les fils de Luther, l'épée d'un nouveau Charlemagne qui relevât le trône et l'ascendant de la papauté.

L'ancien nonce de Bruxelles s'annonçait surtout comme un pape diplomate. C'était un pape politique, et n'ayant pas trouvé, chez les empereurs, ce qu'il avait espéré des monarchies, il ne fut pas longtemps à se retourner vers les peuples. Peut-être même pourrait-on contester à Léon XIII l'initiative de l'évolution démocratique du siège romain. Avant de se faire gloire d'être appelé le pape des ouvriers. Léon XIII avait failli condamner les chevaliers du travail, les *knights of labor* des États-Unis. Pour détourner de leur tête les foudres pontificales, il n'avait fallu rien de moins que l'intervention résolue du cardinal Gibbons. En réalité, l'initiative, ici, n'est pas venue du Vatican, isolé dans la solitude silencieuse du Borgo, aux extrémités de la vieille Rome assoupie dans les souvenirs du passé. L'initiative n'est point partie du centre de la catholicité, elle est venue de la circonférence, de l'Amérique, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Belgique, de la France même[1]. Des voix d'au delà des monts, des voix d'au delà des mers, voix de jeunes laïques et d'ardents évêques, répétaient à la vieille Église : Allez au peuple, et par le peuple, vous reconquerrez le monde. Cet appel, apporté, à la même heure, par les quatre vents, le pape, déjà presque octogénaire, l'a entendu. Il est « allé au peuple », mais je ne sais si l'on peut dire que ce soit son œuvre propre. Son œuvre propre, spontanée, la tâche qu'il s'était donnée à lui-même, dès le début, celle qu'il a tou-

1. Nous l'avons montré ailleurs. Voyez *La Papauté, le Socialisme et la Démocratie*, ch. III et IV (Calmann-Lévy).

jours poursuivie, c'était, encore une fois, de dégager l'Église des compromissions de partis. Or, la papauté ne pouvait se tourner vers le peuple qu'en reconquérant sa liberté vis-à-vis des rois et des dynasties, ses alliés de la veille.

La tâche était, presque partout, malaisée; nulle part peut-être autant qu'en France. C'est en France surtout que l'Église semblait, bon gré mal gré, enchaînée aux anciens partis. On eût dit que la République s'était faite contre elle; chaque victoire des républicains paraissait une défaite des catholiques. L'Église était l'ennemie; la violente apostrophe lancée par Gambetta, quelques mois avant l'avènement de Léon XIII, était demeurée le mot d'ordre de la politique française. Il semblait que la troisième République se fût donné pour mission de déchristianiser la fille aînée de l'Église. Qui eût osé prédire que le monde allait bientôt voir ce paradoxal spectacle : le vide écusson de la République française, avec ses deux sigles R. F. ayant, pour supports, au lieu des deux anges de nos fleurs de lis, le tsar autocrate et le pape infaillible ?

De cette France sur laquelle le Saint-Siège avait, si longtemps, mis toutes ses complaisances, sur laquelle, aux heures d'amertume, il plaçait encore son espoir, lui venaient, chaque année, des froissements douloureux et des blessures nouvelles. La République maintenait encore une ambassade auprès du Vatican, mais au lieu de régler, d'accord avec le Saint-Siège, les affaires ecclésiastiques, le rôle de notre représentant semblait, trop souvent, se borner à justifier les mesures prises contre l'Église par la République. Et pour éviter une rupture qui eût accru le mal, il fallait que Léon XIII laissât rayer le catéchisme du programme des écoles, que le pape s'estimât heureux quand le nom de Dieu n'était pas biffé des livres destinés à la jeunesse. Les nonces pontificaux, demeurés, comme par une ironique déférence, doyens du corps diplomatique, devaient se résigner à voir les frères et les sœurs expulsés de l'enseignement public, les religieuses et les aumôniers bannis des hôpitaux, les séminaristes et les jeunes clercs astreints à porter le fusil. Le mince traitement garanti aux curés par le Concordat était supprimé, sur simple arrêté, par l'arbitraire ministériel : les couvents, fermés par décrets, restaient assujettis au bon plaisir de cabinets hostiles ; les

œuvres des congrégations catholiques étaient soumises, par l'ingénieuse rapacité du fisc, à des impôts de surérogation, imaginés spécialement pour le scapulaire du moine ou pour la cornette des sœurs. Tel était, pour l'Église, le bilan de la République; toutes les patientes tentatives d'apaisement de Léon XIII ou de ses nonces demeuraient stériles. Il semblait, après cela, que, du Vatican au dernier presbytère breton, tout ce qui portait la soutane fût en droit de considérer la République comme incompatible avec les intérêts de l'Église et dût n'attendre de salut que du renversement de la constitution républicaine.

Tout opposée a été la politique de Léon XIII. Tandis que, par les vexations infligées au clergé et aux catholiques, les républicains français semblaient prendre à tâche de resserrer les liens qui attachaient l'Église aux partis monarchiques, le pape entreprenait de dénouer ces liens presque séculaires et, ne parvenant pas à les défaire doucement, il les coupait délibérément.

Sa résolution une fois prise, rien ne l'arrêta, ni le regret de froisser de vieux compagnons de lutte, ni la crainte de diminuer les précaires contributions du denier de Saint-Pierre. Prêtres et fidèles étaient si mal préparés à ce changement de front que, pour le leur faire exécuter, il ne suffit pas que, sur l'ordre du pape, le signal leur en fût donné par le plus populaire des cardinaux français. Il fallut que, du fond du palais apostolique, Léon XIII intervînt de sa personne. Le bruyant toast d'Alger à la République avait été pris pour une fantaisie du bouillant primat de Carthage, et les cuivres des Pères blancs d'Afrique n'avaient pas réussi à faire entonner la *Marseillaise* par les catholiques de France.

Le pape dut parler : mettant de côté, pour une fois, la langue habituelle de l'Église, sa chère langue latine, son instrument de prédilection, il parla aux Français en français, dans une lettre solennelle, adressée aux évêques de France. Plus d'un catholique ne le lui a point encore pardonné; plus d'un maintient que, par là, Léon XIII n'a servi ni la France, ni l'Église.

A quoi bon le nier? cette initiative dont Léon XIII attendait beaucoup n'a pas donné aux catholiques français tout ce que s'en promettait le hardi pontife. De cela, si c'était ici

le lieu, il serait aisé d'indiquer plusieurs raisons. A de pareils actes, il faut des années, il faut peut-être une génération nouvelle, pour produire toutes leurs conséquences. Le pape octogénaire a pu semer, d'autres pourront récolter. De si haut que tombent les paroles pontificales sur les âmes catholiques, nombre de fidèles leur sont demeurés obstinément fermés. D'autres, faute d'intelligence ou faute de sincérité, ne les ont accueillies que pour les dénaturer, ne voulant abdiquer ni leurs passions, ni leurs rancunes. La presse qui se dit catholique nous en a, trop souvent, durant ces dernières années, offert le triste spectacle. Prêtres ou laïques, laïques surtout, parmi les soldats de l'Église, qui se vantaient d'obéir à la consigne de Rome, un trop grand nombre n'ont semblé accepter la démocratie que pour en flatter les préjugés, en irriter les appétits, en soulever les colères. Nous avons vu une presse qui se targuait d'être chrétienne, qui arborait, audacieusement, le pacifique étendard de la Croix, emprunter les allures et le vocabulaire des pires démagogues, insuffler, chaque matin, aux masses crédules l'esprit d'envie et de violence, comme si elle ne revendiquait la liberté, pour le prêtre et pour le moine, qu'afin d'en faire l'instrument des inimitiés confessionnelles et des haines de races. Ces soi-disant athlètes du Christ et de l'Église oubliaient seulement de se montrer chrétiens. De leurs venimeuses polémiques, l'esprit de l'Évangile était non moins absent que l'esprit de liberté; et, si naturelles ou si légitimes que pussent sembler les rancunes de ces catholiques, longtemps victimes de l'intolérance sectaire, ce n'est pas avec de tels procédés qu'ils pouvaient accomplir la réconciliation de l'Église et de la Démocratie. A une œuvre de paix, il fallait des ouvriers pacifiques, et ce qui manquait à trop de ceux qui ont prétendu y travailler, c'était, justement, l'esprit de paix.

Puis, il faut bien l'avouer aussi, l'amour de la paix n'était guère moins étranger à l'autre camp. Léon XIII avait trop compté sur la bonne foi de nos politiciens, quand, pour désarmer leur hostilité, il supposait n'avoir qu'à leur montrer, dans l'Église, une amie de la République. Nos anticléricaux ont, avec des haines plus profondes, des préjugés plus tenaces. Pour eux, il ne suffisait pas que le pape enjoignît aux catho-

liques d'accepter la République, il eût fallu, au moins, qu'il leur ordonnât d'accepter « les lois de la République », ces lois anticléricales, déclarées intangibles. Or, tout au rebours, l'acceptation de la constitution républicaine devait, aux yeux de Léon XIII, préparer la victoire des amis de l'Église sur le terrain législatif. La distinction était nécessaire; la tactique était légitime ; mais elle ne pouvait avoir l'agrément du vieux parti républicain qui s'était fait de l'anticléricalisme une réclame électorale, et de l'irréligion un moyen de gouvernement. Aussi, loin de les accueillir à bras ouverts, les républicains prétendaient fermer la porte aux « ralliés », tandis que certains catholiques, las de la lutte et désireux d'avoir les bénéfices de la paix, affectaient de considérer les instructions pontificales comme le conseil de déposer les armes, pour capituler entre les mains du vainqueur.

Et ainsi, force nous est de le reconnaître, par la faute des uns et par la faute des autres, la large politique du grand pape n'a pas donné à la France tous les fruits que la France semblait en pouvoir attendre. Cette déception imméritée est le chagrin des dernières années de Léon XIII. Cette France, qu'il s'était flatté de pacifier et de réconcilier, il a vécu assez longtemps pour la voir, plus que jamais, en proie aux luttes confessionnelles et aux haines religieuses. La faute n'en est certes pas à la politique de Léon XIII. Les circonstances ont été contre lui et plus fortes que lui. Au lendemain du jour où il s'efforçait de réfréner l'esprit de secte, des événements, qu'il n'a pu ni prévoir ni arrêter, venaient brusquement raviver toutes les intolérances. L'antisémitisme et l'antiprotestantisme d'un côté, l'anticléricalisme de l'autre puisaient dans les polémiques autour du procès de Rennes une force et une virulence nouvelles, si bien qu'on pourrait dire que la politique pontificale et le vieux pape ont été une des victimes de l'Affaire. Le Vatican et l'épiscopat ont eu beau se tenir au-dessus de toutes les querelles suscitées par le déchaînement des passions, les ennemis de l'Église ont su profiter de ce réveil de toutes les vieilles antipathies et de tous les vieux fanatismes pour ranimer contre Rome, contre son clergé et ses congrégations, les défiances anciennes et les haines mal assoupies. Rome a eu beau y rester étran-

gère, on s'est plu à rendre l'Église responsable des violences et des provocations d'une presse qui se disait catholique. En s'attaquant au clergé ou aux congrégations, en reprenant les hostilités contre la liberté d'enseignement et la liberté d'association, nombre d'anticléricaux ont prétendu n'exercer que des représailles, se persuadant qu'ils ne faisaient que prendre des mesures de défense contre les menaces adressées aux non-catholiques ou aux libres-penseurs, comme si l'intolérance des uns justifiait celle des autres, comme si jamais la guerre religieuse pouvait rétablir la paix des consciences, ou comme si c'était en supprimant leurs libertés qu'on devait enseigner aux catholiques l'amour de la liberté.

Nous l'avions, pour notre part, annoncé dès longtemps : sur notre terre de France, qui sème l'antisémitisme, récolte l'anticléricalisme. La faute ou l'erreur du Vatican a été de ne pas l'avoir prévu. S'il n'a jamais encouragé l'odieux appel aux haines de races ou de confessions, il n'a pas su ou n'a pas osé le flétrir ou le désavouer. Peut-être la prélature romaine n'a-t-elle pas toujours été en garde contre le téméraire sophisme de ceux qui croyaient y voir une utile diversion propre à détourner, de l'Église ou de ses moines, les malveillantes et soupçonneuses préventions des foules. Léon XIII, qui se fait un devoir d'affranchir l'Église des compromissions de la politique et de la servitude des partis, a oublié de la dégager de l'alliance du plus compromettant pour elle de tous les partis, de l'antisémitisme. Une parole de paix venue du Vatican, un signe de la main qui bénit la ville et le monde, un rappel, de la part du pape, à l'Évangile et à l'esprit de charité eût peut-être fait plus, pour la pacification des consciences et pour la liberté de l'Église, que les plus beaux développements de ses magistrales encycliques pontificales. Si sa prudence a cru pouvoir s'abriter dans le silence et l'abstention, il s'est trompé ; son abstention, en France, au moins, a compromis son œuvre et rendu sa bonne volonté et sa haute sagesse presque stériles.

Ne soyons ni injustes, ni ingrats envers lui ! Si amers qu'aient été, pour son cœur ou pour son orgueil, les mécomptes qui lui sont venus de la République française, Léon XIII n'en a pas gardé rancune à la France. Loin d'encourager leurs

intrigues, il a refusé de servir les desseins de nos rivaux, désireux de profiter des fautes de notre politique pour nous évincer, partout dans le vaste monde, de nos positions séculaires et nous déposséder de nos prérogatives anciennes. A une époque où l'expansion coloniale et les compétitions des puissances tendent, presque partout, à nationaliser les missions, Léon XIII a refusé de se faire le complice des ambitions qui, en Orient ou en Extrême-Orient, l'invitaient à nous dépouiller de nos droits traditionnels. Le protectorat catholique, dont le préjugé anticlérical fait témérairement fi et dont nos concurrents se disputaient déjà l'héritage, Léon XIII l'a maintenu expressément à la France, comptant que la République saurait s'élever au-dessus des mesquines préventions sectaires, et que les jalouses convoitises de l'étranger finiraient par nous ouvrir les yeux sur les véritables intérêts de la politique française. Si la haute fonction de son suprême magistère l'oblige à montrer à tous les peuples une paternelle tendresse, il a toujours traité la France en fille de prédilection, si bien que, sur les deux versants des Alpes, un des reproches adressés le plus souvent à sa politique est l'obstination de son amitié pour nous et l'excès de sa condescendance envers la République.

***

C'est une tâche singulièrement difficile que celle d'un pape directeur de millions de consciences, chef obéi d'une milice internationale que ses adversaires nous montrent toujours prête à prendre le mot d'ordre du Vatican. Rôle malaisé surtout, dès que la politique est en jeu ; car il a beau prétendre s'en affranchir en principe, le Saint-Siège ne peut toujours s'en désintéresser en fait. Léon XIII l'a éprouvé, en France et ailleurs. Ses efforts mêmes pour dégager l'Église des partis lui donnaient, malgré lui, l'apparence d'intervenir entre les partis, au profit de l'un, au détriment de l'autre ; et pareille intervention risquait d'amener croyants et incroyants à se demander quelles sont les bornes légitimes de l'autorité pontificale. L'Europe et la France ont été témoins, sous ce rapport, de singuliers renversements des rôles. On a vu, plus d'une fois, les adversaires habituels de la papauté appeler l'intervention du pape;

tandis que des catholiques la déclinaient, résolument. Ainsi, en France, il s'est trouvé des monarchistes impénitents, pour protester, au nom de leur liberté de citoyens, contre ce qu'ils appelaient l'ingérence abusive de Léon XIII, pendant que des protestants ou des libres penseurs félicitaient hautement le pape et déniaient aux catholiques le droit d'avoir, même en matière politique, une autre opinion que celle du vicaire du Christ.

Et de fait, si légitime que fût son désir de dégager l'Église de la compromission des partis, la façon même dont Léon XIII intimait au clergé et aux fidèles d'accepter la République ressemblait bien à une intervention du Saint-Siège dans les affaires politiques de la France, à ce que, en d'autres temps, — lorsque cette intrusion de Rome ne s'exerçait pas en leur faveur, — nos gouvernements et nos hommes d'État appelaient un empiètement du pouvoir spirituel sur le domaine temporel. Et, quand Léon XIII eût eu cent fois raison contre eux, les catholiques qui refusaient de sacrifier au pape leurs convictions monarchiques, pour se convertir à la République, n'étaient pas seulement dans la tradition surannée du gallicanisme, ils pouvaient se vanter de défendre les intérêts de l'Église, en maintenant, respectueusement, contre son chef, le droit de tout catholique à la pleine indépendance de ses opinions politiques. Grosse question, en effet, et que Rome n'a garde de trancher avec précision : en quoi le catholique est-il libre ? en quoi est-il tenu à l'obéissance ? Quelle distinction lui est-il loisible de faire, entre les ordres et les conseils du Vatican ? et jusqu'à quel point les uns ou les autres, ordres ou conseils, engagent-ils sa conscience ?

Léon XIII était trop prudent pour revendiquer, ici, le pouvoir de lier et de délier ; mais certains de ses interprètes le revendiquaient pour lui, sans comprendre le danger de pareilles prétentions. Parfois, en France, en Espagne, en Allemagne, en Autriche, en Hongrie, en Pologne, en Belgique, en Irlande, les mobiles de la conduite de Léon XIII ont pu être mal interprétés, et par les adversaires de l'Église, et par les catholiques eux-mêmes. Ses efforts pour arracher l'Église au servage des partis ont pu être pris, malgré lui, pour une intervention en faveur d'un parti, et fréquemment, — ce

qui répugnait à la générosité des âmes nobles, — pour une intervention en faveur des partis victorieux, au profit du fait accompli ; comme si, par sa bouche, l'autorité morale de l'Église fût venue sanctionner le succès et achever les conquêtes de la force matérielle.

Telle, assurément, n'était pas la pensée du Souverain Pontife. Léon XIII n'entendait point, contrairement au Syllabus de Pie IX et aux enseignements de ses prédécesseurs, légitimer partout le fait accompli, c'est-à-dire ériger le fait en droit. Ils ne l'ont pas compris, ceux qui lui ont reproché de déserter la cause du droit et de consacrer, par ses complaisances, les triomphes de la force et les victoires de l'injustice. Léon XIII voulait seulement que l'Église cessât d'être captive des intérêts temporels et prisonnière des causes dynastiques, fût-ce celle de la légitimité. Prêtres ou laïques, il désirait que les catholiques fussent, partout, de leur temps et de leur pays ; au lieu de prétendre les charger de liens nouveaux, il s'efforçait de les délivrer des chaînes anciennes, leur disant : « Marchez, vous êtes libres. » S'ils venaient à être privés du bouclier suranné de la protection gouvernementale, il les excitait à s'armer, virilement, des armes nouvelles, à saisir l'épée de la libre discussion. En ce sens, quoiqu'elle ne s'exerce pas toujours au profit des mêmes partis et de mêmes influences, on peut dire que Léon XIII prêche, en somme, la même doctrine que ses prédécesseurs, enjoignant aux catholiques l'obéissance loyale aux pouvoirs établis, républiques ou monarchies, gouvernements libres ou gouvernements absolus, — car tout pouvoir vient de Dieu.

Faire, des catholiques, de fidèles sujets des monarchies et de libres citoyens des républiques, selon le régime intérieur de chaque État, afin d'enlever aux gouvernements toute raison de tenir les catholiques en suspicion et de restreindre la liberté de l'Église, telle est bien la tactique de Léon XIII. En cela, comme il convient à un pape, Léon XIII s'est montré un homme de gouvernement, toujours prêt à donner son concours aux gouvernements. Ceux-ci, le sachant, ont recouru au vieux pape, allant parfois jusqu'à réclamer son aide, oublieux de toutes les anciennes maximes sur les abus de l'ingérence pontificale. Quoi de plus odieux, de tout temps,

aux cours et aux gouvernements, que toute apparence d'immixtion de Rome dans les affaires de l'État? On sait quelle était, à cet égard, la susceptibilité de l'ancien régime. Et l'Europe moderne, les États constitutionnels ne semblaient pas, sur ce point, devoir être moins stricts que l'ancien régime. Qu'on se rappelle le concile du Vatican et les bruyantes appréhensions des chancelleries. Pourquoi les hommes politiques, catholiques ou protestants, se montraient-ils, presque tous, inquiets de la proclamation de l'infaillibilité pontificale? C'est qu'ils craignaient que la tiare, rehaussée aux yeux des fidèles de cette éblouissante auréole de l'infaillibilité, n'en prît occasion pour s'immiscer dans les querelles intérieures des États. Autoritaires ou libéraux, les Bismarck et les Gladstone avaient exprimé, publiquement, les mêmes appréhensions. Et inconséquence des politiques, presque toujours dominés par les passions ou par les intérêts de l'heure présente, dix ou quinze ans ne s'étaient pas écoulés que ces grands ministres, le même Bismarck et le même Gladstone, le hautain promoteur du Kulturkampf et le pédantesque auteur du « Vaticanisme », l'évangélique et l'anglican, deux hérétiques convaincus, cherchaient, sans scrupule ni vergogne, à se procurer l'appui du vieillard du Vatican. Bismarck invoquait le pape, vis-à-vis du Centre allemand; Gladstone, vis-à-vis des nationalistes irlandais. Le fondateur de l'unité germanique, le chancelier qui avait fait de la guerre contre Rome la mission de l'Allemagne nouvelle, celui qui, aux jours de mai, en plein Reichstag, s'était porté comme l'héritier d'Arminius et de Luther, s'abaissant à réclamer l'appui de Rome et sollicitant, de la faveur pontificale, une lettre du Vatican pour faire voter le septennat militaire, quel spectacle déconcertant pour l'orgueil des hommes d'État! Mais aussi quelle embarrassante victoire pour la sagesse du pontife dont la prudente politique avait préparé un tel triomphe!

Les intérêts et les intrigues de la politique moderne sont si complexes, les passions suscitées par la lutte pour le pouvoir si ardentes, qu'il ne faut pas s'étonner d'entendre les partis et les politiciens, au besoin des hérétiques et des libres-penseurs, voire des adversaires avérés de l'Église, quémander humblement, ou exiger impérieusement, au milieu des luttes parle-



mentaires ou des batailles électorales, un mot, un ordre, un signe de Rome, s'efforçant de jeter, dans l'instable balance des partis, le poids des clefs romaines. Après les Bismarck et les Gladstone, c'était le chef des libéraux belges, l'orgueilleux Frère-Orban, grand ministre d'un petit pays, qui, au plus fort du conflit autour de l'école populaire, sommait Léon XIII de réfréner l'ardeur belliqueuse du clergé des Flandres. Jusqu'au vieux Crispi. le garibaldien impénitent, qui, moitié par intimidation, moitié par séduction, osait tenter, un jour, d'enrôler, pour les élections italiennes, le pontificat dépossédé par les chemises rouges! De tous les points de l'univers, des mains respectueuses ou brutales se sont tendues vers la soutane blanche du successeur de Pie IX, pour obtenir, de lui, un regard, une parole, en faveur d'intérêts qui, le plus souvent, n'avaient rien de sacré.

C'est là, sous sa forme moderne, au moins, une chose nouvelle, pour la papauté. Par suite même du changement des formes politiques et de la prépondérance des assemblées électives, le Saint-Siège a vu son rôle s'agrandir et sa sphère d'action s'étendre, indirectement, en tous sens. Le siècle qui s'était promis de lui enlever sa couronne temporelle, pour l'enfermer étroitement dans les murailles du sanctuaire, n'a cessé de le solliciter de sortir du sanctuaire pour se mêler aux affaires du monde. C'est que, au dedans comme au dehors, en Europe comme dans l'univers, la politique moderne est une lutte d'influences, et que, dans tous les États où votent des catholiques, et sur toutes les plages où prêchent des missionnaires, la papauté représente une influence trop grande pour que les partis et les gouvernements ne soient pas soucieux de la gagner à leur profit. Et ainsi, jamais peut-être, depuis le soufflet de Nogaret et depuis l'exil d'Avignon, la papauté n'a été plus mêlée à la politique des affaires humaines. Mais cela même (et Léon XIII semble bien en avoir parfois le sentiment) est une difficulté de plus, pour le gouvernement de l'Église, car il n'est pas bon, pour la chaire apostolique, de trop s'immiscer dans la mêlée des querelles temporelles. Plus grand est son ascendant sur les catholiques, moins elle s'en doit servir, en dehors des intérêts purement religieux, de crainte de paraître enlever aux catholiques toute initiative et toute liberté, et, par là, de

les rendre suspects à leurs concitoyens, comme esclaves d'une autorité étrangère. Rome est ainsi la première intéressée à ne pas étendre démesurément les bornes de son action, et le pape Léon XIII est trop perspicace et trop sagace pour ne pas le comprendre.

De ces interventions spontanées ou complaisantes, Léon XIII a dû s'en permettre plus d'une; si toutes n'ont pas été également heureuses, la faute en a été, le plus souvent, à la résistance des passions, des préjugés ou des intérêts.

En plus d'un pays, en Allemagne, en Irlande, en Hongrie, en Belgique, sans parler de la France, Léon XIII a vu parfois ses conseils de prudence ou de soumission déclinés, respectueusement, par les plus ardents de ses fils. Prêtres ou fidèles se sont souvent montrés, sinon plus catholiques que le pape, du moins plus exigeants pour l'Église que le pape. Ils arguaient de ce qu'ils se trouvaient sur le champ de bataille, en face de l'ennemi, pour savoir, mieux que le Vatican, ce qu'ils pouvaient obtenir des amis ou des adversaires, des gouvernements ou des parlements. Prenez les États où les catholiques forment un parti confessionnel ou un parti national; les gouvernements s'y sont souvent montrés enclins à traiter directement avec Rome. Or, les partis catholiques se soucient peu de voir les affaires qui leur tiennent le plus à cœur ainsi tranchées, par-dessus leur tête, entre les chancelleries et le Vatican. Léon XIII en a fait plusieurs fois l'expérience; et, pourvu qu'ils remportassent la victoire, il n'en voulait pas à ceux de ses fils qui, dans le combat pour les droits de l'Église, se montraient plus hardis, plus opiniâtres, ou plus heureux que lui. Loin de se plaire à mener de Rome ses enfants des deux mondes, comme un timide troupeau de brebis qui ne savent que suivre les pas du berger, le suprême pasteur engageait les catholiques à se constituer, fortement, en parti discipliné, sous la direction de leurs chefs nationaux, pour évoluer, en liberté, à l'abri des lois. C'est là, pour lui, la condition première de toute victoire, dans l'arène constitutionnelle de la politique moderne. De là son rêve de former, en France, un parti catholique républicain qui, à l'imitation du Centre allemand, pût forcer le Gouvernement de la République à compter avec les fils de l'Église.

Apologistes ou détracteurs, c'est ce qu'on a parfois nommé l'opportunisme de Léon XIII. Dégager l'Église des partis qui peuvent gêner sa liberté d'action ; se placer, partout, résolument, sur le terrain solide des faits, c'est-à-dire sur le terrain de la politique pratique, sans se laisser arrêter par des regrets impuissants, ou par des espérances chimériques, tel est, dans toute sa simplicité, le plan de Léon XIII. Cela seul eût tourné le vieux pape vers la démocratie. Au lieu de faire mauvais visage aux puissances nouvelles, au lieu de s'entêter à défier les forces populaires, ne valait-il pas mieux leur tendre loyalement la main et leur offrir la coopération de l'Église? N'était-ce point ce qu'avaient fait les Grégoire et les Léon, lors de la chute de la civilisation antique, devant les Goths et les Francs? Ce qu'elle avait osé, avec les barbares, au lendemain des invasions, pour le plus grand profit de la culture humaine, l'Église ne pouvait-elle le tenter, de nouveau, avec la jeune démocratie? et, cette fois encore, n'avait-elle pas à sauver la civilisation, en même temps que la foi chrétienne?

Du fond de la cour de Saint-Damas, Léon XIII a perçu, dans la solitude vaticane, comme une rumeur lointaine, le murmure grandissant des confuses aspirations des sociétés modernes. C'est pourquoi il leur a tant parlé de ce bas monde, de cette vie terrestre, du bien de l'humanité souffrante, leur affirmant que l'Église possédait aussi les promesses de la vie terrestre et de la félicité ici-bas, leur faisant entendre que les clefs symboliques transmises au successeur de saint Pierre n'ouvraient pas seulement les portes des paradis invisibles.

De même qu'autrefois Rome se présentait comme arbitre entre les princes en guerre, elle s'est offerte aux peuples comme arbitre entre les classes en lutte. A ceux qui peinent et qui souffrent, à ceux qui, dans leur hâte de rénovation du vieux monde, courent après les promesses des charlatans et les utopies des visionnaires, la Papauté propose de les guider vers la terre promise de la justice sociale, leur offrant, pour cette conquête malaisée, le concours pacifique de ses légions de pauvres volontaires et le bras désarmé de sa double milice de prêtres et de moines. Aux autres, aux heureux de ce monde, aux sages défiants des nouveautés, à

ceux qui s'effrayent de sentir vaciller les murs de la société qui leur servait d'abri, à ceux qui, hier encore, comptaient sur l'Église pour écarter les démolisseurs et pour contenir la poussée des foules impatientes de changement, la Rome de Léon XIII s'offre comme médiatrice et pacificatrice, s'engageant à faire respecter tous les droits légitimes, à repousser toute spoliation, à réfréner toute violence, assurant qu'elle saura donner aux uns sans enlever aux autres, satisfaire ceux qui n'ont pas sans dépouiller ceux qui ont. Car l'Église ne craint pas de s'en vanter, elle tient de son fondateur le secret de concilier les contraires, de fondre les passions aux prises, de résoudre les antinomies des prétentions opposées. Et, en effet, Léon XIII n'eût pas de peine à le montrer, que le monde redevienne chrétien, qu'il se range, une bonne fois, sous le pacifique étendard de la Croix, qu'il renonce à ses cupidités égoïstes, qu'il substitue l'esprit de charité et l'esprit de sacrifice à l'esprit de lucre et d'envie: et la paix sociale régnera sans peine, et les portes fermées du vieil Eden pourront se rouvrir devant l'humanité, et les miracles, en vain attendus des faux prophètes du collectivisme, deviendront possibles et aisés.

Voilà certes, une grande tâche, digne de la tiare et de ceux qui parlent au nom du Christ. C'est celle que Léon XIII prétend léguer à ses successeurs. Parce que nous en voyons les difficultés pratiques; parce que nous redoutons la téméraire inexpérience des hommes chargés de la poursuivre, nous ne voudrions pas en décourager l'Église. Elle ne se laisserait pas du reste arrêter par notre courte sagesse mondaine.

La société moderne est en détresse, et le siège romain, dont elle prétendait n'avoir que faire, se croit en droit de coopérer à son salut. La vieille Église, qui se vante d'avoir porté dans ses flancs cette ingrate civilisation moderne, refuse de croire sa tâche terminée. Elle s'obstine à ne pas prendre congé du siècle et répugne à s'enfermer dans l'ombre de ses basiliques pour y psalmodier en paix sa somnolente liturgie. Quelques défiances qu'ils puissent avoir contre la papauté, les plus sceptiques d'entre nous se montreraient singulièrement téméraires en proclamant que son rôle est à jamais fini, et que si elle ne doit pas encore mourir, il lui faut abriter

ses forces défaillantes derrière le fastueux voile des pompes vaticanes, et se contenter des stériles hommages qu'apporte à sa caducité la foule bigarrée des pèlerins exotiques et des curieux du passé. Déjà, le XVIIIe siècle ne nous avait-il pas annoncé que la participation du pape romain aux affaires humaines allait à jamais cesser? et le siècle qui vient de finir ne lui a-t-il pas donné un démenti, que pourrait demain renouveler le siècle qui commence? Aussi, pour peu qu'ils méritent ce nom, ni le politique, ni le philosophe n'ont-ils le droit de se désintéresser des idées ou des tendances qui prévalent sous la tiare romaine. Il y a, au fond du tombeau des apôtres, un séculaire accumulateur des forces morales dont les âges écoulés n'ont pas encore épuisé l'énergie, et dont le monde contemporain aurait tort de faire fi. Ces forces immortelles, naguère défiantes de toute nouveauté et de tout libre progrès, comment ne pas se réjouir de les voir collaborer à la grande œuvre de la paix humaine et de la rénovation sociale? C'est de quoi, chrétiens ou incroyants, tous les hommes qui pensent et tous les hommes qui peinent, tous ceux qui s'honorent de travailler au renouvellement et à la pacification des sociétés contemporaines doivent être reconnaissants au vaillant vieillard qui, du haut de la chaire de Grégoire VII et de Sixte-Quint, a jeté aux peuples en conflit et aux classes en lutte un moderne *Pax vobiscum*.

Et puisque Rome et le monde sont en train de célébrer le pacifique jubilé de ses vingt-cinq ans de labeur pontifical, qu'il nous soit permis de joindre, de loin, l'humble hommage de nos vœux au tonnerre d'acclamations des foules agenouillées à son passage, sous les hautes voûtes de Saint-Pierre. Et nous aussi, en nous inclinant respectueusement sous sa bénédiction, nous crierons volontiers au pape nonagénaire : *Ad multos annos !* — pour le bien de l'Église et de la chrétienté, et plus encore pour les deux plus grands biens de nos sociétés troublées : pour la paix sociale et pour la paix religieuse !

ANATOLE LEROY-BEAULIEU

TRÈS VÉRIDIQUE HISTOIRE

D'UNE

PETITE FILLE[1]

Ce qu'une mioche de huit ans peut avoir à confesser? Peu de chose. Mais il n'y a pas à mettre en question l'énorme et sensationnel intérêt de l'événement pour toutes les pensionnaires.

Deux nouvelles étaient entrées depuis moi. Elles appartenaient à notre bande, ainsi qu'une stupide petite fille plus âgée que moi de deux ans, jugée maintenant assez raisonnable pour implorer le pardon de péchés qu'elle était incapable de commettre. Nous étudiions soigneusement, Polly Evans et moi, l' « examen de conscience », et nous épelions les mots particulièrement longs avec un frisson : ils avaient l'apparence de péchés agréables et mystérieux, — l'espèce de crimes que nous aurions commis avec joie, si nous en avions eu l'occasion.

Je devins sombre, abattue, accablée de la conviction que je devais avoir commis le péché contre le Saint-Esprit; Polly Evans se demandait si l'adultère figurait sur la liste de ses fautes. Mais elle était sûre de n'avoir pas frustré le journalier de son salaire, quoi que cela pût être, par la simple raison qu'elle n'avait jamais connu de journalier.

Je fus torturée d'un nouveau doute. — Le cousin de ma nourrice, au village, était un journalier très gentil, qui m'avait

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 février.

souvent donné des bonbons. Ne l'aurais-je pas, dans un moment d'aberration, frustré de son salaire?... Et puis l'adultère! Si Polly craignait de l'avoir commis, ne pouvais-je, moi aussi, avoir si mortellement offensé le ciel? Je n'avais pas précisément tué quelqu'un, mais n'avais-je pas désiré tuer la sœur Esmeralda, le jour où je lui avais jeté la chaise à la tête?

Et ainsi nous avancions laborieusement, sur cette route fatigante et sans profit de l'examen personnel, comme d'humbles pèlerins pénétrés d'une secrète admiration pour leur humilité ; nous arrivions à nous persuader. avec un frémissement de ferveur, que nous étions vraiment de misérables pécheresses. « Je ne me mettrai plus jamais en colère ! » J'en faisais le serment à Polly Evans, tout comme une horrible petite Puritaine, et une heure ne s'écoulait pas sans que j'eusse de nouveau soif du sang de quelque ennemi.

J'allai pourtant jusqu'à comprendre sœur Esmeralda et Frank dans le projet d'une amnistie générale que j'accorderais au genre humain, et je rédigeai une curieuse épitre à ma mère ; — quelque chose dans le ton de l'enfant prodigue, s'il avait écrit à son père lorsqu'il résolut de quitter les pourceaux. J'annonçais fièrement mon dessein d'abandonner le chemin de la perdition ; je déclarais que j'avais atteint jusqu'aux limites de l'abomination, mais que j'étais prête à marcher désormais avec les saints.

J'ajoutais, dans un post-scriptum positif, que j'avais toujours très faim, et j'avouais avec une charmante naïveté que je n'aimais aucune des sœurs, excepté mère Aloysius.

Ce post-scriptum fut modifié judicieusement et l'on m'ordonna de copier : « Je suis heureuse à Listerby. Toutes les chères sœurs sont bonnes pour moi. Nous aurons bientôt une fête. »

Et, sans doute, ce qu'il nous aurait fallu, plutôt qu'une fête, c'était du pain et du beurre, un bol de bon lait, une assiettée de forte soupe. Mais, pour le moment, nous étions soutenues par l'excitation de la confession approchante. Nous nous étions communiqué l'une à l'autre le sentiment d'avoir transgressé tous les commandements, d'avoir commis les sept péchés capitaux, d'avoir tourné en dérision les quatre vertus cardinales : la première question était de savoir à quel degré

d'expiation nous étions tenues de nous soumettre. Polly Evans, dans l'exaltation de son enthousiasme, aspirait à suivre l'exemple de l'empereur allemand dont nous avions lu l'histoire et qui était allé à pied, ou qui s'était traîné sur les genoux, je ne sais plus lequel, jusqu'à Rome, pour faire sa confession publique au pape.

Lorsque vint le grand jour, on nous mena, aussitôt levées, à la chapelle ; puis on nous fit descendre au couvent de la ville, avec injonction de tenir nos esprits fixés sur le sacrement terrible de la confession tout en marchant deux à deux par les rues.

— Souvenez-vous, enfants, — nous dit cette odieuse sœur Esmeralda, plus jolie que jamais en dardant sur moi un regard qui me perçait de part en part, — souvenez-vous que dire un mensonge dans le confessionnal, c'est dire un mensonge au Saint-Esprit. Vous en pourriez tomber mortes.

Est-ce à moi qu'elle en voulait?... Oh! pourquoi m'étais-je impétueusement vouée à une vie de vertu? Pourquoi avais-je si précipitamment choisi la compagnie et l'exemple des saints? Pourquoi avais-je lu les vies de saint Louis de Gonzague, de saint Stanislas Kotska et autres créatures semblables à des agneaux, pourquoi dans un transport d'admiration avais-je juré de leur ressembler? Toutes ces bonnes résolutions m'interdisaient de jeter encore une chaise à cette jolie tête si hostile. J'avalai ma colère avec un esprit de componction, et j'éprouvai la jouissance de penser que j'étais presque une sainte.

Dans la chapelle du couvent, le cœur battant jusque dans la gorge, nous tombâmes à genoux, rangées de petites bonnes femmes en robe noire, — notre uniforme du dimanche.

Polly Evans fut la première à disparaître engloutie dans la terrible boîte. Elle en sortit vacillante, les yeux hagards. Je la remplaçai, pâle et tremblante. Le petit guichet était fermé. Le rideau vert m'enveloppait d'une obscurité sinistre. Je me sentis mal à mon aise, glacée d'effroi. Qu'est-ce qui allait m'arriver? Est-ce que le diable était derrière moi? Mon ange gardien m'avait-il abandonnée?... Si j'allais dire un mensonge au Saint-Esprit, sans le savoir, et tomber morte!...

Le petit carré de bois fut rapidement tiré. J'aperçus vaguement le profil d'un homme derrière le grillage. Si j'avais

reconnu le Père Morris, toutes mes craintes auraient été subitement dissipées : c'était un homme bon, bien élevé, à la voix douce, prompt à captiver les petits enfants par la grâce de nos sourire. Mais cette forme indécise, derrière le grillage, qui était-ce ? On m'avait dit que dans le confessionnal le prêtre est Dieu.

Un trouble affreux m'envahit. Moi qui avais traversé sans faiblesse la houleuse mer d'Irlande, je tombai à terre, dans une épouvantable crise de vomissements. J'en restai malade plusieurs jours.

XVII

PANIERS DE NOEL

Seule, une enfant nerveuse et affamée, exilée loin de la maison, privée de joujoux et de caresses, peut se figurer la joie folle de recevoir à l'école un panier de Noël.

Imaginez les petits visages collés curieusement aux vitres brodées de givre; ils surveillent avec impatience le chariot qui monte le chemin des Lierres. Ils savent qu'un panier arrive, destiné à quelque heureuse créature... mais à qui ?

Au dehors, la nature est en toilette de mariée; la jolie neige, sur la prairie, semble un épais tapis de velours blanc; aux branches des arbres, c'est la plus fine dentelle. On voit distinctement le cocher : sa bonne grosse face enluminée rayonne sous son chapeau couvert de neige; il fait de joyeux signes de tête aux frimousses qui s'avancent. Vraiment, il n'eût été qu'un rustre s'il fût resté insensible à notre accueil ! Nous tapions des pieds, nous battions des mains, nous l'acclamions de toute la force de nos poumons.

Le panier de Noël annoncé par mon beau-père, c'était pour moi l'inconnu. Chaque année, j'avais plus de raison ; je n'en étais pas moins contente.

Un panier de Noël, c'était, une dinde, une oie, un grand *plum-cake*, avec « Angela » en belles lettres roses sur un fond glacé blanc. C'étaient encore des boîtes de pruneaux, de sucreries, de figues, et des masses de pommes et d'oranges. C'était

du sherry et du porto pour avoir de bons grogs chauds par les soirées froides, au dortoir; et puis, enfin, toutes sortes de surprenants joujoux et des livres d'images.

Le *plum-cake*, surtout, était la vraie joie : rond, énorme, une merveille! On le mettait devant moi, avec un grand couteau ; une sœur converse le coupait par tranches, et moi, d'un air fier et important, je faisais passer le plat à la ronde. Les petites affamées, sans respiration, avaient déjà dévoré leur tranche des yeux avant qu'elle touchât leurs lèvres.

Et le soir, au dortoir, tous ces yeux brillaient, ces visages étincelaient. Nous riions et criions et dansions, pauvres petites buveuses enflammées par le porto et le sherry de mon beau-père, ravies en des paradis roses où les enfants vivaient de *plum-cake* et de vin chaud.

Oh! ces orgies de Noël après la sobriété forcée de ces longs mois trop ascétiques!... Chaque enfant recevait un panier, — non pas sans doute, aussi magnifiquement et soigneusement rempli que le mien : mon beau-père était un vrai Irlandais; en matière d'hospitalité, de générosité, il penchait toujours du bon côté, celui des autres; il faisait largesse comme un prince des légendes. — Mais, chacune ayant son panier, nous vivions pendant quelques jours en un pays féerique, au royaume des volailles, des gâteaux et du *plum-pudding*, des croquignoles et des bonbons, des pommes, des oranges et des joujoux! Alors, comme des héros bien restaurés, nous avions des forces pour retourner à la frugalité du menu quotidien,

Peu de temps après Noël, voici la naïve épître que j'écrivis à ma nourrice :

« Ma chère maman de tou les jour.

» Je n'aime pas du tou l'écol. Je ne peu pas fair ce que j'aime, je n'ai pas assé à mangé. Aukune de nous n'a assé à mangé. Nous avions assé à noël, quand toulmonde nous a envoyé des tas de choses. Nous étions très contente, et j'ai eu de très bone choses, mais je n'aime pas l'écol, c'est orrible, il y a ici un orrible garçon. Je l'ai battu parce qu'il m'appelait sauvage. Sœur Esmeralda l'a dit la première, je ne l'aime pas. Elle me donne des lessons. Dites à Mary-Jane de donner six baisers à mon chien noir. Je voudrais bien retourner à

la maison, je vous aime et Louis et Mary-Jane et Bessie, la marchande de pome; je voudrais grimper aux zarbres come Johnny Burke. Votre affexioné petite fille.

» ANGELA. »

Après avoir passé par la censure, cette franche effusion fut réduite à ceci :

« Ma chère nourrice,

» Je suis très heureuse ici avec les chères sœurs. J'espère que je resterai longtemps avec elles. Nous avons toujours beaucoup de distractions. Nous apprenons beaucoup de jolies choses.

» Nous aimons notre chère maîtresse, sœur Esmeralda. La révérende mère a eu un rhume. Nous avons prié pour elle avec ferveur et maintenant elle va mieux. Nous avons eu la comédie et un thé. La fille de lady Wilhelmine Osborne est venue, ce jour-là, de l'Abbaye. J'espère que vous êtes tous bien. Je suis avec tendresse votre affectionnée

» ANGELA. »

Toutes nos maîtresses n'étaient pourtant pas comme sœur Esmeralda, — cet inquisiteur espagnol sous une forme insidieusement charmante, — ni comme cette grosse brute de sœur converse qui m'avait si pieusement lacéré le dos, ni comme cette froide et glaciale souveraine, notre pâle supérieure. Mère Aloysius, bien entendu, était une lointaine et pure vision de sainte en extase : elle n'était pas faite pour l'usage de tous les jours : elle était la récompense, après de longs efforts de vertu et de renoncement et, par elle, on connaissait enfin les délices de l'admiration. Mais, au-dessous d'elle, il y avait quelques jeunes sœurs vraiment sympathiques. D'abord sœur Anne, qui nous apprenait à faire des boules de neige : elle recevait une boule sur le nez avec bonne humeur, en camarade, au milieu de nos cris et de nos applaudissements. Puis sœur Ignace, qui nous inspirait une ambition terpsichoréenne en dansant la polka elle-même avec une des grandes, tout autour de l'étude, au gai murmure de nos refrains : *Savez-vous danser la polka ?...*

Son grand triomphe était cependant la « varsovienne », — une danse polonaise, nous disait-elle; et la Pologne était une froide et malheureuse contrée, sur la frontière de la Russie... Et, toujours, depuis lors, l'image de cette vive petite sœur Ignace fut associée dans mon esprit à l'usage d'un ours blanc. Je ne pouvais plus la voir danser, balançant sa tête sur ses épaules, sans m'imaginer qu'un ours ferait ainsi, justement, s'il lui prenait envie de danser la « varsovienne ».

Mère Catherine est un souvenir moins agréable. Une grande femme décharnée dans sa coiffe et son voile noir, avec de sévères yeux gris. C'était elle, d'habitude, qui nous surveillait au réfectoire; toutes les fois qu'une petite gourmande gardait une bouchée un peu meilleure, par hasard, pour la fin de son maigre repas, mère Catherine accourait de son pas glissant et confisquait la friandise réservée :

— Mon enfant, disait-elle, vous allez faire acte de mortification pour le salut de votre âme.

Je laisse à penser l'horreur de l'enfant pour son âme immortelle au moment où son trésor lui était enlevé !

XVIII

M. PARKER, LE MAITRE DE DANSE

La joie de ma seconde année, à Listerby, ce fut M. Parker, le maître de danse.

Fut-il évoqué d'une pantomime, d'une légende grotesque, par le génie fraternel de sœur Ignace? On nous réunit toutes solennellement, avec nos meilleurs souliers et nos meilleures robes, dans le grand hall, pour nous faire faire la connaissance de ce maître et nos premiers pas dans la carrière mondaine.

Une sorte de petite créature, à la figure mauvaise et ridée, se tenait au fond de la longue salle quand nous entrâmes à la file, toutes surexcitées, prêtes à pousser des cris, sans aucune raison, par pur instinct de jeunes animaux. Ce personnage nous fit un salut, comme il s'en faisait, je pense, au

bon vieux temps de la reine Anne. — La reine Anne était sa passion. Je me demande pourquoi : elle n'était reine, assurément, ni de grâce ni de beauté.

Voici le résumé de son premier speech :

— Nous allons, mesdemoiselles, étudier un des arts les plus nécessaires et les plus importants, l'art de la danse... C'est l'art de la danse qui fait de nous des *ladies* et des *gentlemen*. Dans une salle de bal, les maladroits qui ne savent pas danser sont en disgrâce. Personne ne fait la moindre attention à eux, personne ne les admire. Ils n'ont pas le ton de la société. Ce sont de pauvres créatures qui, pour tout ce qui regarde la société, n'auraient pas dû naître... Ce qu'il vous faut, mesdemoiselles, c'est acquérir le ton de la société dès vos plus jeunes ans; et c'est seulement par la constante pratique de l'art de la danse que vous pouvez espérer l'acquérir... La pratique, mesdemoiselles, c'est la clef de la perfection, rappelez-vous cela.

Et, par la suite, chaque semaine, au commencement de la leçon, il demandait :

— Qu'est-ce que la pratique, mesdemoiselles?

Et nous devions toutes répondre, à l'unisson :

— C'est la clef de la perfection, monsieur Parker.

Les enfants sont des satiriques impitoyables, et les bizarreries du pauvre petit M. Parker nous remplissaient d'une gaieté méchante. Je le vois encore, ce minuscule pantin, ce bouffon sans les avoir, ramassant d'un geste gracieux les pans de son habit noir pour nous montrer comment une dame faisait la révérence aux temps reculés de la reine Anne. Marchant avec afféterie, à pas menus et piqués, sur le parquet uni comme une glace, il disait :

— La dame entre au bal sur la pointe du pied... comme cela!

Figurez-vous l'effet comique d'une femme qui aurait le courage d'entrer au bal selon la méthode de M. Parker! Tous les danseurs s'arrêteraient, bouche bée... Un pas à droite, un pas à gauche, en prenant chacune des cinq positions : puis, les yeux fermés, comme en extase, il saisissait son violon et jouait l'air familier de *Nora Creina* tout en « chassant » d'un bout à l'autre de la salle, pour notre plus grande joie.

S'il n'était que faiblement inspiré, il s'adressait à nous dans la première position; mais, lorsqu'il planait sur les ailes de l'inspiration, c'était dans toute la gloire de la cinquième. C'est dans la cinquième, toujours, qu'il nous racontait l'histoire magnifique de ses succès aux réceptions de ces grandes dames, la duchesse de Leamington et la marquise de Stoke. Une fois, il se risqua même à nous montrer la nouvelle danse qu'il avait composée tout exprès pour son illustre amie la duchesse.

— Mes chères enfants, — ajouta-t-il, — cette danse-là fera fureur à Londres, le printemps prochain. Vous verrez!...

Il savait très bien que nous ne le verrions pas, n'ayant rien à faire avec la saison de Londres!... Mais cette assurance nous en imposait et l'enchantait.

— Ma main se pose légèrement sur la taille de Sa Grâce... (Ses doigts effleurent mon épaule.) Et une, deux, trois... zest!

Il glissait tout autour du hall, étreignant avec précaution une duchesse imaginaire, dans une béatitude qui ne soupçonnait pas la parfaite absurdité de son personnage; et nous, enfants, nous suivions ses évolutions avec des yeux agrandis et illuminés par un joyeux émerveillement.

L'irrésistible M. Parker employait un truc assez malin pour nous maintenir en bonnes dispositions. Chaque mardi, après nous avoir saluées à la mode du XVIIIe siècle et avoir exigé de nous une profonde révérence générale à la mode de la reine Anne, nos jupes tenues à deux mains en demi-cercle extravagant, — nos petits corps pliés, avec un pas glissé en arrière, puis relevés, toujours sur la pointe des pieds, — il frappait la table de son archet, s'éclaircissait la voix, rajustait sa cravate blanche, se redressait de toute sa petite taille et, avec un horrible sourire, une grimace qu'il croyait sans doute irrésistible, il nous haranguait ainsi :

— Mesdemoiselles, c'est mon intention de vous apporter quelques bonbons, mardi prochain... Et maintenant, s'il vous plaît, attention! répondez... Qu'est-ce que la pratique?

Mais c'est en vain que nous criions notre réponse habituelle : les bonbons étaient toujours pour mardi prochain, jamais, hélas! pour aujourd'hui. De nos regards dévorants nous suivions les mouvements du maître et son plus petit geste vers

sa poche : il n'en tirait jamais que son mouchoir. A la fin de la leçon, il nous souhaitait « au revoir » et ne manquait jamais d'ajouter :

— Il ne m'a pas été possible de passer aujourd'hui chez le confiseur. Ce sera, sûrement, pour mardi prochain.

Longtemps il nous attrapa ainsi ; bien d'autres sorciers, ou prétendus tels, ont attrapé de même des nigauds plus grands que nous. Nous supposions, d'ailleurs, qu'il avait de secrètes intelligences avec le diable : un pouvoir diabolique pouvait seul lui conférer la rapidité de perception dont il se vantait. Pendant que nous faisions nos chassés-croisés, il nous tournait le dos en râclant son violon :

— Voyez, — disait-il, — je suis tellement sensible à l'inconvenance d'un faux pas que, même en vous tournant le dos, mesdemoiselles, je suis capable de vous dire, sans le voir, laquelle de vous s'est trompée.

Et, de fait, il fondait sur la maladroite, et, de son archet, lui cinglait sévèrement les pieds. — Comment était-ce possible? Oh! c'était bien simple! Une de nous le découvrit par hasard. Il y avait une grande armoire en acajou polie comme un miroir : le maître se plantait en face d'elle. Rangées derrière lui, les danseuses se reflétaient à ses yeux, de la tête aux pieds, comme dans une glace. Ainsi peut-on acquérir, par de petits moyens, une terrible réputation. Pendant des mois, M. Parker avait misérablement usurpé le titre de sorcier.

En sa qualité de maître, il se permettait une franchise dont un homme use rarement avec nous, hors de l'intimité la plus étroite. Il y avait aux Lierres une grande fille de seize ans, forte, carrée, avec une origine de basse-cour écrite en lettres capitales sur toute sa pesante et massive personne. Une excellente créature, j'en suis persuadée, sans avoir jamais rien su d'elle, étant alors de moitié plus jeune, ce qui constitue à l'école une différence d'un demi-siècle. Elle s'appelait Janet Twycross ; elle venait de la ville où est né Shakespeare. Comme il convient à un maître ès art de la grâce, les préférences de M. Parker étaient pour les nymphes légères et jolies, et cet emblème cubique de la glèbe devait provoquer, naturellement, l'impatience de son mépris.

Peut-être aussi méritait-elle toute la fureur qui s'abattait sur ces pauvres gros pieds si déplorablement en évidence, émergeant d'une jupe qui atteignait à peine les chevilles. Mais, avec l'expérience et la connaissance acquises du sexe fort, je suis assez disposée à en douter, et j'attribue cette rancune à la haine instinctive de l'homme pour la laideur féminine, plutôt qu'à un courroux légitime de professeur mécontent. Il ne se passait guère de mardi sans que M. Parker noyât dans les larmes cette grande, inoffensive et douce créature ; et, tandis qu'elle pleurait et sanglotait, plus vilaine que jamais dans sa détresse, il grognait et se moquait d'elle, l'imitait railleusement et accablait de reproches ses pieds informes.

— Ce serait une honte pour un valet de charrue que d'avoir un pied pareil à celui de miss Twycross ! lui sifflait-il au visage.

Et il se frappait rageusement ces pauvres pieds de son archet.

L'art de la danse, M. Parker nous en donnait la preuve, ne suffit pas à faire un *gentleman*... Un jour, sa fureur toujours en éveil contre cette malheureuse fille l'emporta jusqu'à un étrange excès. Il nous fit toutes asseoir, puis, avec son habituelle et ridicule infatuation, il commença un discours sur la puissance de l'art. L'art est tout-puissant ; il peut donner la grâce à la disgrâce même :

— Je vais choisir dans vos rangs la plus maladroite, la plus pitoyable, la plus gauche créature du monde... Cette jeune fille, livrée à elle-même, serait incapable de faire un pas de danse ; mais telle est mon habileté suprême, tel est mon talent, que je vais réussir à lui communiquer un peu de ma grâce de danseur... Avancez, miss Twycross.

Vous imaginez ce qu'éprouvait la malheureuse ainsi dépeinte et interpellée. Elle avançait lentement, avec une évidente expression d'angoisse dans ses yeux las, d'un bleu aussi triste et désolé que toute sa personne ; un certain tremblement de ses lèvres minces et serrées disait assez la douleur de cet affront immérité.

M. Parker, avec son sourire niais et dégoûté de mauvais petit dandy, l'éventa de son mouchoir parfumé, sans doute pour la réconforter un peu, passa doucement le bras autour de la grosse taille carrée, saisit la main ballante avec une

manifeste répulsion, et prit sa course, entraînant sa victime tout autour de la salle dans une scottish furibonde.

Jeune fille même, j'ai souvent ri en me rappelant la scène; mais, je le reconnais, cette brute aurait dû être chassée de l'établissement à coups de pied, pour cet enseignement pratique de la grâce. Quant à son talent dont il était si fier, nous comprenions déjà, nous autres mioches, que le choix était médiocre, entre ses pas saccadés d'automate et le piétinement lourd de sa danseuse. Elle, au moins, était fidèle à sa nature, ses mouvements s'accordaient avec son aspect d'honnête génisse : libre à vous de ne pas l'admirer, elle ne vous donnait aucune raison de la mépriser. Tandis que lui, son vindicatif ennemi, petit corps vulgaire et brouillé avec la nature, enfermant une sotte, basse et maniérée petite âme, passant sa vie en billevesées sans dignité, sans virilité, il s'offrait au mépris sans bornes de notre humanité microscopique. Nous sentions qu'il n'était pas un homme dans la large acception du mot, mais un malheureux et ridicule objet, un pantin mû par des ressorts, parlant artificiellement, fabriqué tout comme les poupées pour l'amusement des enfants.

On s'amusait de M. Parker, mais on ne le regardait pas comme un être humain, pas plus que le clown ou le paillasse de la pantomime. On jouait « à M. Parker » entre soi, comme on jouait aux soldats ou aux fées, ou aux visites. Si nous avions appris qu'il était mort ou malade, ou qu'on l'avait conduit à l'hôpital, cela nous aurait fait tout juste le même effet que s'il s'était agi de paillasse, ou si l'on nous avait dit que Tom le Guetteur s'était cassé la tête en tombant de sa fenêtre.

M. Parker n'était pas une personne, aux Lierres, c'était un joujou.

XIX

PROTECTION ÉPISCOPALE

Les années qui suivirent, à Lysterby, sont comme voilées. Çà et là, seulement, un épisode saillant, une impression durable.

Papa, un jour, vint avec une de mes sœurs aînées. Ils arrivèrent le soir, et moi, à moitié endormie, on m'habilla en hâte et l'on me descendit au parloir. Une grande vague de bonheur m'enveloppa chaudement lorsque mon beau-père me prit dans ses bras et m'enleva plus haut que son beau visage. C'était le paradis de mirer mes yeux dans ses bons yeux, qui souriaient si gaiement à la joie des miens. Assise sur son épaule, je touchai un grain de beauté qu'il avait sur le front et m'écriai comme si c'était une découverte :

— Vous avez la même petite boule que vous aviez sur le front, papa, quand vous veniez me voir chez ma nourrice!

Il me souhaita bonne nuit et promit de revenir le lendemain matin : et j'irais avec lui à l'Hôtel de l'Écu, et j'y coucherais, et nous passerions deux grandes journées à nous promener en voiture dans tout le pays.

Ah! combien ce déjeuner me parut bon! Jambon froid, œufs au lard, pain et marmelade, tout cela servi sur une nappe immaculée; au dehors, l'odeur des roses et du chèvrefeuille, et le roulement des fiacres allant et venant par la rue étroite! J'étais si heureuse que j'en oubliais toutes mes infortunes, et je ne pensais pas même à me plaindre de mes ennemies. Il y avait tant à manger, à regarder, à sentir, à dire! Non seulement je voulais tout savoir sur chacun de ceux qui étaient restés à la maison, mais je voulais autour de moi tout voir et tout comprendre.

A l'Abbaye, nous vîmes le mélancolique Charles Ier, de Van Dyck, et j'eus la satisfaction de pouvoir expliquer moi-même comment il avait été décapité. Au Château, nous vîmes le lit de la reine Élisabeth, avec son couvre-pied brodé de pierreries, et ma romanesque sœur Pauline, qui venait de lire le *Dernier des Barons*, se mit à baiser passionnément l'armure du « Faiseur de rois ». Elle nous raconta sa palpitante histoire, un moment après, comme nous étions assis dans la fameuse allée de cèdres ; et voilà que la fille du comte, une vision d'été, mousseline blanche et grand chapeau, passa devant nous avec sa gouvernante... Et ce n'était qu'une fraîche apparition de jeune fille, d'une jeune fille comme ma sœur; mais, par la magie de son nom, il nous sembla qu'un souffle vivant d'histoire venait de nous effleurer...

Le soir, dans la vieille hôtellerie, nous découvrîmes deux gros volumes illustrés sur Napoléon et Joséphine. Je n'en étais pas encore là en histoire : c'était un monde inexploré dont ma sœur, avec les ressources intarissables de son imagination et de sa parole, fut proprement la fée; d'un coup de sa baguette, elle déroula devant mes yeux charmés les scènes de la Révolution française et les amours passionnées de Bonaparte et de la jeune vicomtesse de Beauharnais.

Je souhaite à tous les enfants de ma connaissance deux nuits pareilles à celles que je passai, à revivre en compagnie de cette merveilleuse évocatrice une des heures les plus dramatiques de l'histoire. Grâce à son éloquence, à son génie, Napoléon devint un de mes dieux. Mais impossible maintenant de me rappeler toutes les anecdotes qui firent des semaines suivantes un rêve délicieux. Qui pouvait bien être, par exemple, la belle créature en velours jaune et rouge, étincelante de diamants, qui prit une place fantastique parmi mes idoles de ce temps-là?

Et la jolie comtesse polonaise aimée de Napoléon!... Et ces lettres d'Égypte à Joséphine!... Et ces châles et ces fleurs!... Et les histoires de revenants à la Malmaison!... Et la scène des adieux, la nuit qui précéda le divorce!... J'aurais peine à dire qui j'aimais le plus et plaignais davantage, la peu admirable Joséphine ou la très admirable reine de Prusse.

Ma sœur lisait tout haut; nous étions au lit, côte à côte, sur notre séant, moi tenant la bougie, et regardant avec terreur et délices, à travers mes larmes, les grossières gravures...

Plusieurs de mes sœurs, coup sur coup, vinrent au couvent; mais elles restèrent pour moi des étrangères. Elles cajolaient la sœur Esmeralda! Plus vieilles et plus sages que moi, elles aspiraient au ruban des « Enfants de Marie » et marchaient docilement avec les autorités de l'Église et de l'État. La seule de mes sœurs que je revoie, dans mes souvenirs de ce temps, avec son individualité propre, c'est Pauline, celle qui m'avait ouvert un monde de trésors. Au couvent, elle me délaissait, naturellement, pour des filles de son âge. Les jours de congé, pourtant, lorsque nous étions libres de faire toute la journée ce qu'il nous plaisait, elle daignait se rappeler mon existence et me racontait avec un entrain extraordinaire le *Nain noir*, *Rob Roy* et *Kenilworth*.

Un éminent évêque vint nous donner la confirmation. On nous conduisit à l'église de la ville; à notre grand amusement, nous occupâmes plusieurs rangées de bancs qui faisaient pendant à d'autres, occupés par une école de garçons. Chacun d'eux avait une rosette blanche à la boutonnière.

Aucune de nous ne prit la cérémonie très au sérieux. Nous trouvions drôle de recevoir une tape sur la joue, donnée par la main blanche d'un évêque, et de nous entendre dire que nous étions les soldats du Christ. Nous guettions les garçons pour voir si leur maintien était plus martial que le nôtre. Ils paraissaient tout aussi préoccupés de nous, et semblaient se trouver eux-mêmes gauches, embarrassés, godiches. Ils contemplaient avec de grands yeux notre noble jeune homme, Frank, avec son éternelle robe, — on s'était décidé depuis peu à lui couper ses boucles; — ils se le montraient du doigt et tout bas ils pouffaient de rire... Ah ! il avait bien l'air d'un soldat, celui-là! Que le Ciel protège la religion du Christ et le royaume, si l'une et l'autre n'ont que sa bravoure pour les défendre!...

Qu'est-il devenu? Qu'est-ce que la vie a fait du plus fâcheux petit chenapan que j'aie jamais connu? A-t-il fini par apprendre à dire la vérité? Quelque bon collège l'a-t-il enfin mis en forme, a-t-il chassé les démons de couardise et de haine qui le possédaient? « Sœur Une telle, cette méchante Angela me taquine... Mère Chose, je ne peux pas manger ma soupe au lait : cette horrible Angela y a jeté du sel... » Et quand personne ne regardait, si par malheur une enfant plus faible se trouvait à sa portée, que de pinçons sournois et de coups, et de cheveux traîtreusement tirés!

Je me demande comment l'évêque me remarqua dans tout ce petit monde et ce qui put m'attirer cet honneur stupéfiant! Il avait demandé mon nom et, après un déjeuner splendide au couvent de la ville avec quelques mères privilégiées, il m'envoya chercher. Les religieuses ne manquèrent pas de me faire sentir tout le prix d'une pareille faveur; mais lorsque j'entrai au réfectoire, où l'évêque siégeait sur une sorte de trône, je rencontrai le regard rassurant de ma chère mère Aloysius!

L'évêque recula son fauteuil et me tendit les bras. Je sais

que j'étais une très jolie enfant : — « Figure d'ange, cœur démon ! » avait dit mon ennemie elle-même, sœur Esn ralda. — Un délicat, fier et sérieux petit visage, avec la fines la pureté, la transparence d'une poupée aux cheveux d' faite pour avoir le prix dans une exposition... Mais cela suffisait pas à expliquer l'extraordinaire distinction qui m'é conférée par un tel homme : un homme qui entrait de pla pied dans l'histoire, un homme de grave et noble caractè chargé d'autant d'affaires qu'un premier ministre, et dev qui défilaient chaque jour des bataillons d'hommes et femmes... Quelle importance pouvait avoir à ses yeux une pe fille de neuf ans, à qui jamais il n'avait parlé ? Celle d petit lapin ou d'un écureuil qui aurait traversé sa route..

Il avait une figure bienveillante et pensive, aux traits m qués, frappante. J'aimai son sourire, tout de suite, et j'a droit à lui sans aucune timidité.

Il me posa sur son genou, me baisa au front, regarda l guement, avec attention, au fond de mes yeux attentifs. P il m'embrassa encore et demanda pour moi un gros morc de *plum-cake*. Mère Aloysius eut tôt fait de le lui présen en me souriant avec délices. Il le prit sur l'assiette et le dans la menotte que je tendais avec empressement.

— Voilà une petite figure bien fine et qui promet b coup ! — l'entendis-je clairement dire à la supérieure Mais il faut en avoir soin... C'est un tempérament diffic dangereux : tout nerfs, avec un cerveau en ébullition petit cœur terriblement capable de souffrir. Ménagez-l nagez-la bien. Il y a là, je vous le dis, l'étoffe d'une sainte ou d'une grande pécheresse, si elle arrive à ses v un ans, ce dont je doute.

Hélas ! il y a beau jour que j'ai franchi ce terme, peine, il est vrai, toujours avec l'ombre de la mort tête, et le temps n'a fait de moi ni une sainte, ni un resse, mais une créature de fragilité moyenne et de dinaire...

L'évêque me caressa les cheveux tandis que je à grosses bouchées mon gâteau, sur son genou. Il tionna, découvrit l'intérêt passionné que je portais à à Joséphine, à la reine de Prusse, au Faiseur d

enfants d'Édouard... Alors, ayant prophétisé de nouveau ma mort précoce et ma lumineuse ou sombre destinée, il remplit mes deux petites mains de pastilles et de dragées et me renvoya : — désormais j'étais d'une autre argile que les autres.

Jamais, depuis ce jour, à Listerby, je ne reçus de soufflet. J'eus cependant la prodigieuse bonne fortune de voir, sans être vue, la sœur converse qui m'avait fouettée, entrer dans un placard, sur l'escalier, dont la porte, avec la clef dessus, s'ouvrait extérieurement ; je rampai jusque là, sur les genoux et les mains, et j'atteignis la porte à temps pour enfermer la sœur!... On sut aussi que j'avais grimpé sur des arbres fruitiers, que j'avais dérobé des fruits verts en quantité suffisante pour rendre malades toutes les petites. Pourtant je ne fus pas battue: j'en fus quitte pour une bonne semonce. J'allais droit mon chemin, toujours indisciplinée, secrètement protégée par l'admiration de l'évêque.

XX

EN VACANCES

En vacances!... Comme ces mots résonnent joyeusement pour de petites oreilles! Mots chatoyants comme l'arc-en-ciel, où miroitent des visions magiques, — douce indolence, ardente activité, libres élans, perpétuelles caresses.

Pour moi, hélas! ils n'en disaient pas si long que pour des enfants plus heureux; mais le changement seul était une joie et je l'attendais avec impatience, et je saluais la bienvenue de toutes les espérances qui l'accompagnaient. C'était d'abord l'excitation du voyage, le plaisir de refaire connaissance avec le pays natal quitté depuis deux ans, mon pays, à moi, si beau et si mélancolique, que j'allais revoir avec des yeux nouveaux; puis le contentement de mon importance, nouvelle aussi, dans le cercle de famille, tant de choses étonnantes à raconter, à enjoliver, avec un peu d'invention peut-être!

Ma mère vint me chercher. Elle demeura aux Lierres.

C'était l'été, tous les rosiers étaient rouges de fleurs, on respirait le parfum des roses comme si l'on eût vécu dans un poème persan. Pas une rose blanche : rouge sur rouge, avec tous les tons, du rose au cramoisi. Est-ce un mirage de l'imagination, ou les sentiers de Listerby et les petites rivières des jardins étaient-ils rouges comme les lits des torrents en Grèce quand les lauriers-roses sont en fleurs? En me rappelant ces étés-là, je ne vois rien au monde que des roses foisonnant comme les pâquerettes dans les champs, — tout un pays comme une mer rouge et parfumée, en l'honneur de la grande maison historique dont l'emblème, dans une mémorable guerre, fut la rose rouge de Listerby...

Du séjour de ma mère je ne me rappelle rien, que deux scènes caractéristiques.

Je traversais la pelouse pour aller la rejoindre ; elle causait avec sœur Esmeralda, en plein soleil : elle m'apparut dans toute sa splendeur. Moi-même, qui la voyais d'un œil plutôt chagrin et hostile, je m'arrêtai net, me demandant si cette impériale créature était bien ma mère. Le mot de mère est si intime ! Il éveille une image familière, et cette merveilleuse femme semblait aussi lointaine qu'une reine de légende. Sa beauté même était faite pour inspirer la terreur : on eût dit qu'en s'abaissant sa blanche paupière aux cils d'or signifiait une sentence de mort à qui la contemplait.

Mes compagnes autour de moi s'inclinaient, comme frappées de servile admiration ; j'en fis la remarque avec une certaine fierté. Ce n'est pas la mère de Polly Evans qu'on eût regardée ainsi ! Pas même lady Wilhelmine, la pairesse catholique, qui venait à l'office du dimanche. Dieu sait pourtant si sa lèvre était hautaine et ses yeux insondables comme ceux d'un mystérieux portrait !

Comment dépeindre ma mère, là, debout, bravant les rayons du soleil qui faisaient ressortir la floraison blanche et rose de son visage ovale et plein ? Elle portait sur son abondante chevelure blonde un chapeau de dentelle noire orné de fleurs mauves et d'une aigrette blanche, et la longue traîne de sa robe d'alpaga blanc s'étendait sur la pelouse comme celle d'une reine. Je me souviens de mon admiration pour les mille petits volants bordés de noir qui couraient

sur sa jupe en lignes tremblantes jusqu'à sa taille ronde. Elle était en demi-deuil de ma grand'mère, dont j'avais oublié l'existence; rien de plus élégant, de plus seyant que ce costume, d'une tristesse atténuée. A mon approche, elle tourna vers moi son beau visage si pur, avec ses fines et cruelles narines, ses lèvres minces, délicates et rouges. Son regard d'un bleu froid, s'abaissant sur ma figure anxieuse et craintive, changea mon cœur en pierre.

J'éprouvais tout juste ce qu'avait dû ressentir Amy Robsart, mon héroïne favorite, quand elle rencontra le royal regard d'Élisabeth... Une Élisabeth superbe, grande, majestueuse, avec de longues épaules tombantes et la gorge pleine; pas l'Élisabeth de l'histoire : une impératrice Eugénie, plutôt, sans la grâce et le charme féminins; la beauté la plus étonnante que j'aie jamais vue, avec la plus étonnante dureté. Quand le buste de l'impératrice Eugénie parut à l'Exposition de Dublin, tout le monde s'écria que ma mère avait servi de modèle au sculpteur, tant était singulière et frappante la ressemblance de ces deux femmes, où triomphait le sang écossais. Toute ma vie, j'ai entendu célébrer la beauté de ma mère: c'est là seulement, sur la pelouse de Listerby, que mes yeux, comme dans un éclair, furent dessillés : la splendeur de cette vision me força de reconnaître, un moment, que cette mère sans amour avait des droits souverains au sceptre de Beauté.

L'autre épisode lié à sa visite a laissé une marque ineffaçable dans ma mémoire et caractérise bien sa méthode particulière d'enseignement. Nous faisions une course en voiture à travers le pays tout parfumé de roses et ma mère parla d'aller visiter le tombeau de Shakespeare.

— Qu'est-ce que c'est que Shakespeare? — demandai-je d'un ton léger, en regardant ma sœur assise à côté de ma mère.

Pif! paf! un soufflet me fit voir trente-six chandelles et envoya rouler mon chapeau sur la route. Avoir habité deux ans ce pays sacré, et ne pas connaître seulement le nom du poète! Elle, la plus lettrée des femmes, avoir une fille ignorante, illettrée à ce point!

C'est ainsi que j'appris le nom de Shakespeare... La joue

brûlante, le cœur humilié, je ne pus garder aucun autre souvenir de ma visite à ce tombeau. Mon orgueil protestait à sa manière : je ne voulus rien regarder, rien remarquer ; je marchai toute la journée, les yeux gros de larmes, en silence.

Ma mère ne m'avait pas vue depuis deux ans : c'était là toute la tendresse maternelle thésaurisée pour moi dans ce long intervalle, et qui m'était royalement dispensée.

D'autres enfants sont couverts de baisers et de larmes après huit jours d'absence. On me frappe, on m'étourdit d'un soufflet, quand j'ouvre étourdiment la bouche après deux ans de séparation. — Et pourtant je conserve ma foi dans l'amour maternel comme dans une bénédiction qui existe pour d'autres, pour des enfants nés sous une étoile plus heureuse : la bonne nature n'en avait pas gardé un rayon pour moi, misérable petite épave abandonnée au fil de ces jours lointains.

XXI

VIEILLES CONNAISSANCES

Le souvenir le plus vif de mon premier retour en Irlande est la sensation fâcheuse produite par le son traînant de la prononciation dublinoise. Je n'ai jamais été capable de surmonter cette injuste antipathie pour l'accent de ma ville natale. L'intolérable longueur des syllabes, l'ouverture exagérée des voyelles et, surtout, le poids et le roulement de ces *r* éternels...

Et puis la saleté, la mystérieuse laideur du port ! Cet air de nonchalance offensée qui vous accueille de toutes parts ! Un portefaix dégoûtant s'approche de vous, avec un regard d'indulgence moqueuse : « C'est-il d'un porteur que vous avez besoin ? » — comme étonné, au fond, d'un besoin si déraisonnable. Et, quand il s'est un peu remis de ce choc, il va flâner au milieu des malles, héroïquement résolu à se faire un jeu de son martyre. Il répond à vos yeux irrités par un sourire rassurant, par un signe de tête, et vous tire en longueur cette petite phrase : « Allons, allons, n'vous fâchez pas... ça reviendra au même dans cent ans !... » A la fin, quand vous

avez découvert vos malles dans le pêle-mêle amoncelé des bagages, il propose, avec le même air d'insouciance débonnaire : « Et maintenant, il vous faut un *cab*?... » — Et, par induction, vous en arrivez à comprendre que le *cab* est encore, de votre part, une prétention exorbitante. A vrai dire, vous devriez charger votre malle sur vos épaules et vous en aller content vers votre hôtel, votre appartement ou votre palais. — « Si vous voulez, je vais vous porter vot'malle jusqu'à un *cab* », ajoute l'homme avec bonté.

Il y a des voyageurs qui s'amusent de ces étranges mœurs irlandaises, tandis que d'autres en sont exaspérés jusqu'à la folie furieuse. Elles expliquent amplement la condition lamentable de l'île et l'inaltérable bonne humeur de cette race, la plus impassible et la moins ambitieuse de toutes. La philosophie du portefaix résume la philosophie du pays : « Allons, allons, ne vous fâchez pas... ça reviendra au même dans cent ans!... »

Si vous y mettez de la patience et de la bonne humeur, à votre tour, et si vous joignez votre sympathie, votre bavardage et vos renseignements à ceux du cocher, vous êtes certain d'arriver quelque part, même en partant de ces lointaines latitudes, du port et du Pigeonnier. A grand renfort de cahots, vous passez deux ponts et vous pouvez bien remercier votre bonne étoile de ce que les eaux pâles et empestées de la Liffey ne se soient pas refermées sur vous et votre bagage. Votre cocher, d'ailleurs, aurait considéré la catastrophe avec flegme et philosophie; en clignant de l'œil vers les abîmes de vase qui vous auraient suffoqué, il vous aurait déclaré à vous-même que, si un homme est assez bête pour voyager, il doit subir les conséquences de sa folie. L'Irlande et l'Espagne, le trèfle humide et l'œillet superbe, se rencontrent là, dans cette même conviction que le sage reste au logis et fume sa pipe tranquillement ou pince sa guitare, pendant que le fou cherche les périls des grandes routes étrangères.

Aussitôt que s'ouvrit la porte du vestibule et que j'eus posé le pied sur la première marche, un chœur de jeunes voix entonna mon nom d'un cri joyeux et traînard :

— An-ge-la !

Oh ! combien ce cri de bienvenue parut bizarre et malsonnant à mes oreilles, habituées à des accents plus vifs et plus aigus ! L' « Angela » d'Angleterre était clair et léger ; cet « An-ge-la » de Dublin me faisait grincer les dents.

— Comme vous parlez drôlement toutes ! — fis-je en prenant le thé.

A quoi elles répliquèrent bien vite :

— C'est toi qui es drôle, avec ton horrible accent anglais !

Toutefois, malgré cette petite escarmouche, elles étaient contentes de me revoir.

La singulière petite bonne femme arrivant de chez sa nourrice, qu'elles avaient malmené jadis à leur fantaisie, était devenue, malgré son apparence encore délicate et frêle, un démon résolu, préparé à rendre coup pour coup, à se révolter passionnément contre toute injustice. Je n'avais plus besoin de Mrs. Clement et de son humble protection. Ce premier tressaillement de tout l'être qui rentre au foyer, cette inexplicable vibration d'une corde secrète, me courut cependant par tout le corps, au bruit qui m'arriva dans le salon par la porte ouverte : un tintement de clefs, — le gros trousseau de Mrs. Clement, qui dégringolait l'escalier !

— Voilà Mrs. Clement ! — m'écriai-je avec transport.

Et la troupe de gamines aux têtes blondes m'enleva vers elle en triomphe.

Dans quelles mains a passé cette vieille maison de mes parents ? Dieu veuille que les enfants qui jouent là soient plus heureux que je ne l'étais ; mais si la vieille lingerie avec ses grandes armoires, son large buffet aux vitrines grillées, sa table d'acajou, ses fauteuils de cuir et son canapé, donne à ses occupants actuels la moitié du plaisir qu'elle m'a donné, ils ne sont pas à plaindre, quel que soit leur sort.

La fenêtre donnait sur une hideuse petite rue, mais devant la fenêtre il y avait une terrasse en pierre avec deux aigles énormes, et Mrs. Clement y mettait des pots de fleurs, — qui ne fleurissaient jamais, hélas ! malgré sa persévérance à les arroser. Au-dessus, — oublions la rue sordide ! — le soleil couchant déployait ses plus beaux effets sur le pan de ciel

mains. Elle était aussi fanée, aussi douce et mélancolique que jamais ; la même tête de jeune homme souriait dans le cadre de sa broche, sur l'éternelle robe de soie noire. Elle m'embrassa plusieurs fois, caressa mes cheveux, s'étonna de me voir si changée. Et tandis qu'elle, la chère âme, ne pensait qu'à moi, j'étais là, moi volage petite coquine, à regarder tout autour de la pièce, enchantée de revoir les grandes tasses rouges et blanches et de respirer la bonne odeur du buffet... Est-ce que le thé, est-ce que la soupe au lait ont jamais eu goût aussi délicieux que dans ces belles tasses ? Le souvenir m'en fait encore venir l'eau à la bouche ! J'oublie les misères de l'enfance pour me rappeler seulement le plaisir que me donnait cette porcelaine riche et bien chaude, le brillant aspect de ces tasses et des assiettes, matin et soir, sur la nappe damassée...

Et ce premier soir à la maison ! Quatre petites filles, pour deux grands lits ; trois, en chemise de nuit, perchées sur un même lit, et moi, la voyageuse, revenue des pays lointains, imitant M. Parker, à leur grande joie : cris, applaudissements... Je tenais ma chemise de nuit à deux mains, de-ci, de-là, pour exécuter la fameuse révérence de la reine Anne... Tout à coup, appel furibond sur le palier ! La voix de ma mère :

— Qu'est-ce que signifie tout ce bruit ? Dormez à l'instant, ou je monte vous fouetter toutes !

Sauve qui peut ! Quatre petits corps vêtus de blanc, quatre petites têtes, en un clin d'œil, sont cachés sous le drap. Silence dans les corridors. Silence du haut en bas de la vieille maison. Plus rien que le souffle de la nuit... Et voici de nouveau quatre petites têtes qui s'agitent sur les oreillers.

— Oh ! Angela, nous ne vous avons pas dit... Il y a un nouveau bébé là-haut : Suzanne !... Quel nom, hein !... Tout le monde a de jolis noms, excepté nous... Birdie a été tellement jalouse quand elle est venue ! Nounou lui avait dit qu'on n'allait plus s'occuper d'elle, mais de la petite. Alors elle a voulu lui casser la tête avec le tisonnier. On l'a arrêtée à temps.

C'était vrai ! Une autre petite fille était née dans cette imprévoyante vallée de misère qu'est l'Irlande. Ailleurs, les garçons naissent en nombre. En Irlande, le pire pays de la

terre pour une femme, le seul point du globe où rien n'est préparé pour elle, où ses parents se considèrent comme exempts de tout devoir, de toute tendresse, de toute justice envers elle, où sa condition de fille, d'épouse et de célibataire n'a rien à faire avec la civilisation, il naît douze filles pour un garçon! Les parents se lamentent; mais, fatalistes autant que catholiques, ils réfléchissent que c'est la volonté de Dieu. Et, tout en vous assurant qu'ils n'ont pas une bouchée de pain pour une bouche de plus, ce qui est la pure vérité, ils continuent à mettre au monde leurs douze, quinze, vingt enfants avec une alarmante et incroyable imprévoyance. Telle est la vertu irlandaise.

Gouvernantes incapables, institutrices illettrées, mourant de faim, précipitées en foule sur le continent, vous obligent à regretter une vertu dont les résultats sont si cruels et déplorables. Si seulement mes très sympathiques et braves compatriotes étaient un peu moins vertueux au sens le plus étroit du mot, et un tout petit brin plus raisonnables!... Mais, non contents, hélas! de jeter sur des plages étrangères, en quête du pain quotidien, ces pauvres créatures infirmes, affreusement mal équipées pour leur tâche, sans instruction, sans éducation pratique, incapables de tenir une aiguille ou de faire cuire un œuf, sans l'instinct le plus élémentaire d'ordre ou de propreté personnelle, incompétentes, vagues, négligentes, — c'est encore sur ces martyres en exil que ces mêmes parents, restés à la maison, comptent pour remplir leurs coffres d'un argent misérablement gagné.

Je n'ai jamais rencontré une gouvernante irlandaise, sur le continent, qui eût un sou à dépenser pour son plaisir, par la simple raison qu'elle envoyait chez elle jusqu'à son dernier centime. Des Irlandais, des fils de paysans, vont en Amérique, se marient, font fortune; mais le propriétaire et les fournisseurs, à la maison, sont payés par les économies des filles, qui ne reçoivent pas même un « merci » de leurs parents. Que Jack ou Tom envoie un billet de cinq livres, dans le cours d'une brillante carrière : « Dieu soit loué! s'écrieront les les vieux. Quel bon fils nous avons! » Que Bessy ou Jane leur donne jusqu'à la dernière goutte de son sang, se refuse tout plaisir, et non seulement le superflu, mais le nécessaire,

et ces mêmes vieux hocheront leurs têtes pleines de sagesse : « Elle ne fait que son devoir, bien sûr... »

Inutile de dire que pareille explosion de colère ne fut pas provoquée, en ce temps-là, par la vue de ma nouvelle petite sœur dans son berceau, blanche comme du lait avec des yeux pareils à de grandes étoiles bleues : les yeux bien irlandais de son père, doux, lumineux et gais. Elle resta dix-huit mois sur terre, puis s'envola vers quelque région où il faut espérer qu'elle aura trouvé un nid plus chaud que celui que la destinée lui réservait ici-bas.

Ma grand'mère était morte, mais Denis et Mary-Ann vivaient encore avec l'oncle Lionel. Quelle joie de nous revoir !... Eh bien ! ces Anglais ne m'avaient pas réduite en chair à pâté ! J'étais saine et sauve, Mary-Ann en fit la remarque, mais terriblement pauvre en graisse et en couleurs !

— Un chiffon d'enfant! — ajouta Denis en me tâtant le bras. — Oh! la la, pourquoi que vous nous avez pas écrit que vous mouriez de faim?

— Je l'ai écrit, — répliquai-je vivement, — mais sœur Esmeralda l'a effacé; elle a mis des mensonges à la place.

— Ben! celle-là, c'est moi qui lui garderais avec plaisir un chien de ma chienne!...

Lorsqu'il m'eut bien égratigné la joue de son menton mal rasé, l'oncle Lionel me donna une grosse pièce d'argent, — une couronne, — et m'appela petite renégate à cause de mon accent anglais. Puis j'allai dans le jardin, mal entretenu depuis la mort de mon grand-père.

Où était Hamlet, et qu'était devenu Elseneur? Où était aussi le beau jeune homme au nom sonore qui venait me rejoindre en sautant la haie, et fredonnant d'une voix joyeuse l'*Amour dans les roses*?... Il n'y avait plus de roses, maintenant, et la maison voisine était à louer.

Après les jardins soigneusement peignés de la riche Angleterre, ce bout de jardin abandonné où les mauvaises herbes et la mousse envahissaient tous les chemins m'apparut comme un cimetière de saisons mortes : arbres fruitiers sans fleurs ni fruits, plates-bandes sans fleurs ni feuilles, allées où

gisent encore les feuilles du dernier automne, pots cassés où paradaient jadis des géraniums de toutes nuances, rosiers dépouillés, pareils à des urnes vides qui ont laissé fuir les promesses de l'été ; sur les groseilliers, à peine une grappe rouge... Et le bassin, avec sa planche circulaire pour les arrosoirs, à présent toute moisie, le bassin où je guettais jadis la première ombre jetée par le crépuscule et gagnant peu à peu tandis que là-haut s'évanouissait la lumière, — ah! combien tout cela me parut mort et m'attrista, malgré son charme familier!... Je n'étais qu'une enfant; mais, en me retrouvant toute seule dans ce jardin désert, j'eus l'intuition de l'implacable mélancolie essentielle au souvenir, le sentiment que déjà tout un passé avait glissé entre mes doigts, — comme une eau, sans cesse, hors de la source de vie, s'écoule et va se mêler au silencieux fleuve de mort.

XXII

UNE PRINCESSE DE LÉGENDE

Encore aujourd'hui je ne puis me revoir, sans un tressaillement d'émoi, telle que j'apparus alors dans la paix mélancolique, toujours la même, de mon cher village, — petite princesse de légende, avec le prestige de mes voyages lointains, et ma robe et mes chaussures de coupe inconnue, et la hautaine condescendance de ma consciente supériorité.

Ils étaient tous manifestement à mes pieds, heureux de m'adorer, de m'admirer, empressés à chanter mes louanges, pénétrés d'extase.

Je devais passer une semaine avec eux, une semaine délicieuse, aussi longue qu'une histoire, aussi courte qu'un rêve, une bouffée de bonheur traversant le vent glacial de la solitude, une course folle, joyeuse, dans un air aussi vif et vivifiant que la lumière du matin.

Mary-Jane était là, toujours avec ses boucles noires bien luisantes ; en mon honneur, elle les avait liées d'un ruban bleu. Louis arriva de la ville pour me voir, ou plutôt pour me contempler avec une stupéfaction respectueuse. J'avais

traversé la mer en bateau !... Et la moitié de l'Angleterre en chemin de fer !... Avais-je vu un éléphant ?... Mary-Jane voulait savoir si j'avais vu la Reine.

Non, mais j'avais vu la fameuse cavalcade de Listerby... Une belle dame toute nue, avec des cheveux d'or dans le dos, parcourt la ville, montée sur une haquenée blanche ; douze jolis pages tout en or, en argent et en satin, caracolent devant elle ; douze jolies demoiselles avec de longs manteaux de velours, doublés de satin blanc, chevauchent derrière.

Cela valait bien, à raconter, un cortège royal, et je glissai habilement sur cette honte d'avoir été en Angleterre et de n'avoir pas vu la Reine.

La mère de Mary-Jane me donna un bol de lait, avec une assiettée de biscuits à l'*arrow-root*. Et moi, tout en les dévorant, de quel air magnifique je reconnus les vieilles photographies, un peu pâlies, de New-York !... Je méprisai mon ignorance d'autrefois et je dis négligemment :

— Vous savez, la mer ne ressemble pas le moins du monde à l'étang !

Et alors, en quête d'une comparaison, d'une image saisissante, les bras étendus pour donner l'idée de l'immensité, je fis la vague, puis le bateau qui roule.

— Elle est étonnante ! — s'écria-t-on. — Et comme elle parle bien !

J'allais de maison en maison, de boutique en boutique, enivrée de cet encens. Je brodais sur la réalité, j'inventais avec la promptitude du voyageur qui a trop d'imagination.

Sœur Esmeralda devint un démon extraordinaire, qui m'avait persécutée comme si j'eusse été vraiment l'héroïne du conte de fées que je leur mimais, — si bien que tout le village était prêt à se soulever pour réclamer son sang.

— Avez-vous jamais entendu chose pareille ? — demandait un paysan tout maigre, en velours à côtes, à son voisin épouvanté.

— Vrai ! tous ces Anglais, c'est de la canaille !... Battre une petite demoiselle comme ça, qui est faite pour leur commander à tous !... Et l'enfermer dans un donjon, avec des esprits et des revenants, et la laisser crever de faim !... Sûr ! ils sont encore pires qu'au temps de Cromwell !

Naturellement, dans le prodigieux récit de mes aventures, les ossements cachés et la main de marbre, la main de ma vieille amie la dame blanche des Lierres, jouèrent un rôle à faire frémir.

Sous l'influence d'un tel public, je savourais le bénéfice glorieux de mes souffrances. Cette semaine-là me paya par avance des trahisons que me réservait encore la fortune. La flatterie de ce peuple naïf me berçait délicieusement ; toutes mes douleurs n'étaient plus que des jouissances dramatiques. Oui, certes, j'avais souffert ! Mais l'activité de mon esprit romanesque, jointe à la gaieté naturelle de mon tempérament, me sauvait de cette misère intime où s'absorbent les visionnaires, et de cette angoisse amère que donne la rancune. A peine eus-je excité le village contre sœur Esmeralda et contre l'indigne supérieure, ma colère contre elles s'évanouit : elles restèrent dans ma mémoire, simplement, comme de pittoresques instruments de malheur.

Ma joie de vivre était trop débordante alors pour qu'il me fût possible de m'apitoyer sur moi-même. Je préférais aller me coucher dans l'herbe auprès de Bessy, la vieille marchande de pommes, et régaler tous les enfants de la prairie avec la belle grosse pièce de l'oncle Lionel... Bessy ne se lassait pas de m'assurer que j'étais une créature merveilleuse, — je le croyais fermement, — et Louis, à chaque instant, déclarait son impatience d'être assez grand pour m'épouser. Je le calmais un peu en proclamant qu'il était bien plus gentil que Frank, l'horrible garçon de Listerby.

Louis n'avait pas encore fait sa première confession ; il fut très intéressé, très ému, par le récit de la mienne.

— Vous savez, — lui dis-je d'un ton plaintif, — le prêtre ne vous laissera pas confesser tous ces jolis péchés qui ont l'air si intéressant avec leurs beaux grands noms : a-dul-tè-re et *for-ni-fi-ca-tion* et les autres... Il vous fait dire de vilains petits péchés comme de parler en classe, et de répondre aux sœurs, toute espèce de choses comme cela...

— Oh ! mais, voyons ! — s'écria Louis, secouant une tête rebelle, — le prêtre ne peut pas vous empêcher de dire que vous avez commis l'adultère !

— Oui, mais il répond que ce n'est pas vrai ; et alors, c'est

comme si vous disiez un mensonge au Saint-Esprit, et vous pouvez tomber raide mort dans le confessionnal.

Louis considéra que c'était courir un bien grand risque pour le simple plaisir de confesser un beau gros péché. Il y pensa, le soir, dans son lit, et, le lendemain matin, il me communiqua son intention de confesser qu'il avait volé deux billes à Johnnie Magrath et donné une râclée à Tim Martin.

— Vous savez, Angela, je l'ai vraiment rossé!... C'est une si méchante bête!... Et il a saigné du nez : des ruisseaux de sang!... Et il avait deux pochons tout noirs, gros comme le poing... Et voilà les deux billes que j'ai volées...

Il retourna chez lui, à la ville, dans l'après-midi de ce jour, avec ses petits yeux gris tout humides, au-dessus des larges sourires où s'évertuait sa bouche mobile et comique... Il avait la détresse bouffonne, la mélancolie grotesque; il portait, écrite sur la figure, sa destinée... Il faisait des grimaces prodigieuses, pinçant les paupières, tordant et gonflant ses lèvres, et, tandis que nous allions à la remise d'où partait la diligence, il ne cessait de marmotter :

— C'est une horreur, oui!... On ne peut pas faire ce qu'on voudrait! Il y a toujours quelqu'un pour vous ennuyer et vous commander!

Brave petit camarade! Ce fut la dernière fois que je le vis. Nous échangeâmes notre dernier baiser au bout de la rue. J'agitai fiévreusement mon mouchoir jusqu'à ce que la voiture eût disparu derrière un coude profond de la longue route blanche...

HANNAH LYNCH
Traduction de M. BRANDON.

(La fin prochainement.)

LE PALAIS DU ROI MINOS[1]

III

LA CRÈTE ET L'ART MYCÉNIEN

Les fouilles de M. Evans sont loin d'être terminées et, à en juger par ce qui précède, l'avenir pourrait nous réserver encore bien des surprises. Aux dernières nouvelles on annonçait à Cnossos la découverte d'un grand bâtiment, avec un escalier à plusieurs paliers, qui faisait peut-être partie du *mégaron* ou habitation des hommes ; on signalait aussi un très beau relief en stuc peint représentant un personnage[2]. Au pied de l'Ida, M. Hogarth a fouillé la caverne de Jupiter Dictéen, contenant un dépôt d'ex-voto en argile et en bronze[3]. Sur un autre point de la côte, à Phaestos, une mission italienne dirigée par MM. Halbher et Pernierr a remis au jour un magnifique palais, précédé de larges escaliers[4]. A Præsos,

1. Voir la *Revue* du 15 février.

2. *Journal of hell. Stud.*, 1901, pp. 334 et suiv. — M. Evans est venu à Paris et a fait une communication à l'Académie des Inscriptions sur les derniers résultats de ses fouilles, dans la séance du vendredi 24 janvier. Ces renseignements nouveaux modifient en partie le plan du palais tel que nous l'avons expliqué (Premier article, pp. 835 et suiv.) de grands bâtiments s'étendent à l'Est, comprenant de nouvelles salles de réception, des chambres de culte, avec piliers, etc. ; la terrasse de l'Est devient une cour centrale, pourvue d'une porte au deux extrémités Nord et Sud et séparant les deux quartiers d'habitation. Un nouveau Rapport de M. Evans paraîtra prochainement dans l'*Annual of the British School at Athenes*.

3. *Annual of the British school*, VI, 1899-1900, pp. 94-116.

4. *Journal of hell. Stud.*, 1901, pp. 336-337 ; S. Reinach, dans l'*Anthropologie* 1901, p. 678.

MM. Marshall et Wells ont commencé des travaux ; à Gournia, deux jeunes et courageuses Américaines, miss Boyd et miss Wheeler, ont fouillé des maisons d'époque mycénienne[1]. Dans l'île de Milo, à Phylacopi, l'École anglaise a trouvé de curieuses fresques et les débris d'une admirable céramique[2].

L'heure n'est donc pas venue de tirer de ces multiples trouvailles des conclusions définitives : on ne pourra le tenter qu'après l'achèvement complet des fouilles et la publication de tous les objets. Cependant, je croirais manquer à mon devoir si je n'indiquais pas tout au moins à nos lecteurs les données générales du problème historique dont la belle exploration de M. Evans va hâter la solution. On voudra bien n'y voir qu'une esquisse préliminaire et compter avec toutes les réserves que comporte un tel sujet.

Tout le monde est d'accord pour reconnaître la beauté et l'originalité imprévue de l'art appelé *mycénien*, tel que l'ont fait connaître les recherches de Schliemann, complétées par beaucoup d'autres travaux[3]. Les dissentiments s'élèvent quand il s'agit de préciser les origines de cet art. La discussion porte principalement sur quatre points : 1° à quelle race appartiennent les représentants de la civilisation dite mycénienne ; 2° quel en a été le foyer principal ; 3° quelle part convient-il d'y faire aux influences orientales ; 4° quels intermédiaires ont propagé ces influences ?

LA RACE. — La première question n'est pas près d'être résolue et je ne crois pas que les monuments de Crète aident beaucoup à la trancher. Les tablettes à inscriptions, il est vrai, apportent un élément précieux d'investigation et, le jour où elles auront été déchiffrées, — si on les déchiffre, — nous saurons au moins quelle langue et quelle écriture employaient les Crétois de l'âge mycénien. Ce sera un grand pas de fait pour la connaissance de leur état social ; mais ce sera surtout une conquête considérable pour la linguistique, pour l'his-

1. *Journal of hell. Stud.*, *1901.*, p. 342.

2. *Annual of the British school*, tomes III, IV et V, années 1896 à 1899.

3. Pour une vue d'ensemble, nous renvoyons au tome VI de l'*Histoire de l'Art* de Perrot et Chipiez, 1894 (la Grèce primitive, l'Art mycénien).

toire des alphabets et pour la morphologie, car on ne peut pas déduire rigoureusement d'une langue la nature ethnique de ceux qui la parlent. Nous vivons à côté de Belges et de Suisses qui, s'expliquant en français, ne sont pas de la même race que nous. Il ne faut pas oublier cette remarque de M. d'Arbois de Jubainville que même un peuple envahisseur, venu de loin, finit parfois par oublier sa propre langue et par adopter celle des vaincus. Réciproquement, un vainqueur peut dominer et annuler la langue de ceux qu'il a soumis. Nous avons aujourd'hui sous les yeux les cruels efforts que l'on fait pour supprimer le polonais. On peut penser que dans la haute antiquité les moyens coercitifs ont été plus violents encore et que, par exemple, les Égyptiens ont su imposer leur langue et leur écriture à beaucoup de leurs tributaires. En résumé, la langue est le véhicule des idées, la preuve d'une communauté d'habitudes ou d'intérêts, mais non d'une communauté de sang. Le déchiffrement des inscriptions crétoises ne nous apprendrait pas avec certitude si Minos était un Pélasge, un Libyen, un Phénicien ou un Grec.

Actuellement, les archéologues ne peuvent raisonner que sur la forme extérieure de ces caractères, et, comme il y a deux genres d'écriture à Cnossos, l'une pictographique ou *hiéroglyphique*, l'autre *linéaire*, chacun met en lumière les accointances ou les dissemblances avec les hiéroglyphes égyptiens et les lettres phéniciennes, suivant que son goût scientifique le porte à rechercher les influences orientales ou à les rejeter. M. Evans écrit : « D'une façon générale, l'analogie entre les hiéroglyphes crétois et égyptiens est vraiment frappante, et il semble probable que l'évolution de l'écriture insulaire dans sa forme conventionnelle a été aidée par la connaissance du système plus perfectionné et développé des Égyptiens [1]. » M. Salomon Reinach dit de son côté : « Une chose est certaine : c'est que l'écriture linéaire des tablettes ne dérive ni de l'Assyrie ni de l'Égypte, qu'elle présente un caractère nettement « européen », qu'elle offre comme une image anticipée de l'épigraphie hellénique. Il n'en est pas de même des tablettes à signes idéographiques, qui cependant ne sont pas

1. *The palace of Knossos in its egyptian relations*. Extrait de l'*Egypt Exploration Fund, Arch. Report*, 1899-1900, p. 60.

postérieures aux autres. Il y a là un nouveau problème qui attend sa solution[1]. »

La tendance d'un groupe de savants serait de considérer la race libyenne, aujourd'hui concentrée sur un petit point de l'Afrique, comme la plus importante des peuplades primitives qui, à l'âge préhistorique, aurait essaimé sur tous les bords et dans toutes les îles du bassin méditerranéen; elle aurait même débordé sur la côte d'Asie. C'est cette civilisation barbare, très ancienne, déjà en possession d'un outillage industriel, d'un dessin rudimentaire et d'une céramique, que les premiers envahisseurs de la Vallée du Nil, les Proto-Égyptiens, auraient trouvée devant eux et qu'ils auraient submergée[2]; c'est la même qui aurait jeté les premiers fondements d'une organisation sociale en Crète, à Chypre, en Lycie et en Troade. M. Evans a dressé un tableau très instructif des signes d'écriture linéaire que l'on rencontre dans tous ces pays; il est indéniable qu'ils sont apparentés[3]. Chose curieuse et persistance bien conforme à la vie africaine, — on reconnaîtrait les restes de la même écriture, non seulement dans les inscriptions numides de l'époque romaine, mais de nos jours chez les Touareg[4]. D'autres, plus aventureux, vont jusqu'à dire que la Gaule préhistorique elle-même pourrait entrer dans ce concert des peuples libyques, mais rien ne justifie encore cette hypothèse. « L'essentiel, dit M. S. Reinach, c'est qu'au delà du monde dominé par l'alphabet phénicien, qui est le nôtre, nous entrevoyons maintenant un monde beaucoup plus ancien, où régnait un système d'écriture rudimentaire et compliqué, où la diffusion et les variétés locales de cette écriture attestent à la fois une

1. *Chronique de l'Art*, 1901, p. 6 du tirage à part.

2. Voy. les *Recherches sur les Origines de l'Égypte*, par M. de Morgan, 1896, et le résumé de la question par M. Jean Capart, *Notes sur les Origines de l'Égypte*, dans la *Revue de l'Université de Bruxelles*, novembre 1898-99; du même, une analyse dans la *Revue anthropologique Man*, juin 1901, sur les *Libyan Notes*, de MM. Maciver et Wilkin, et sur le livre de M. Sergi, *The Mediterranean race, a study of the Origin of European Peoples*, 1901.

3. Evans, *Cretan pictographs and præphenician script*, Londres, 1895; cf. *Journal of hell. Studies*, 1895, p. 270; 1897, p. 327.

4. S. Reinach, *l. c.*, p. 5.

civilisation homogène et une singulière intensité de relations[1]. »

Si ces considérations sont exactes, on remarquera qu'elles se rapportent à un état social dont les débuts auraient précédé ou accompagné les premiers établissements définitifs en Égypte, remontant à environ 5 000 ans avant J.-C. C'est donc une étude qui est de la plus haute importance pour les origines du monde européen, mais qui n'intéresse pas directement la civilisation des Crétois, telle qu'elle nous apparaît vers l'an 1 500. Voilà pourquoi nous ne pensons pas tirer des tablettes de Crète des informations décisives sur ce sujet[2].

Est-ce d'ailleurs essentiel à la question mycénienne? Avons-nous besoin de savoir exactement si les « Mycéniens » étaient par leur race des Libyens, des Cariens, des Lélèges, des Pélasges, des Phéniciens, des Syriens ou des Proto-Ioniens? Certes, il serait intéressant et utile de le savoir. Mais je suis souvent étonné de voir les efforts de savants considérables, comme MM. Helbig, le P. de Cara, Kœhler, Dümmler, Furtwængler, Ridgeway, etc., se porter de ce côté comme si la solution entière du problème mycénien en dépendait.

C'est le débat qui a fait couler le plus d'encre, et pourtant il est peut-être insoluble parce que l'ethnographie de peuples si anciens était déjà obscure pour les auteurs grecs qui ne nous ont transmis là-dessus que des traditions et des données souvent contradictoires[3]. De plus, il est à mon avis secondaire, car nous pourrions ne jamais savoir la vérité sur ce point et pourtant connaître à fond la nature et les origines artistiques de la civilisation mycénienne. Nous connaissons assez exactement les éléments qui ont composé la civilisation

1. S. Reinach, *l. c.*, p. 5.

2. On remarquera d'ailleurs que, pour l'antiquité du système linéaire, tout est remis en question par une récente communication de M. R. Zahn à la Société archéologique de Berlin (*Jahrbuch des deut. Instituts*, 1901, *Anzeiger*, pp. 21 et suivantes). Contrairement à l'opinion de M. Evans, M. Zahn serait porté à faire dériver des caractères hiéroglyphiques certains signes du système linéaire. L'objection est très grave, puisqu'elle tendrait à faire du système linéaire — au moins en partie — une création *plus récente*.

3. Voyez ce que disait déjà Thucydide sur la difficulté d'apporter de la critique dans l'histoire des origines grecques (I, 20 et 21).

gallo-romaine et nous sommes beaucoup moins renseignés sur le fond ethnique de notre race[1].

Les autres questions que nous allons aborder sont donc à mes yeux beaucoup plus importantes et rentrent heureusement dans des conditions d'examen un peu plus pratique.

LE CENTRE DE PRODUCTION. — Une faute fréquente en archéologie est de mal localiser les objets, de confondre l'origine de provenance avec l'origine de fabrication. Quand on a trouvé un groupe important de monuments quelque part, on en conclut qu'ils ont été faits dans ce pays : c'est bien souvent inexact. On n'a pas encore complètement réussi à nous débarrasser des « vases étrusques » qui ont été peints à Athènes, ni des « dolmens gaulois » qui sont répandus sur une aire géographique immense. Le mot de *mycénien*, fondé sur les découvertes de Schliemann, risque de fausser le véritable caractère d'un art qui n'a certainement pas eu Mycènes pour source. M. Perrot, après M. Fl. Petrie, a déjà indiqué dans son *Histoire de l'Art* que le mot d'*égéen* serait beaucoup plus juste, et pourtant il n'a pas osé renoncer — non plus que nous-mêmes dans cet article — à un terme qui a l'avantage d'être clair pour tout le monde.

Si les archéologues peuvent s'entendre actuellement sur un point de la discussion, c'est sur celui-ci : la Crète a été la source principale, le grand foyer de la civilisation dite mycénienne. Cette thèse avait été exposée dès 1883 par un savant allemand, dont il faut louer la pénétrante sagacité, M. Milchhœfer[2].

Je crois qu'en présence des découvertes de M. Evans il n'y a plus qu'à s'incliner et que cette solution, qui était dans l'air, que beaucoup attendaient[3], est de nature à créer un terrain

1. Voy. l'article de M. Camille Jullian dans la *Revue de Paris* du 15 septembre 1900, et le chapitre II du livre Ier de l'*Histoire de France* publiée sous la direction de M. Lavisse (I, *Les Origines*, par G. Bloch). Voy. aussi les réflexions très justes de M. Perrot, *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 8-10, sur « la race grecque ».

2. *Die Anfänge der Kunst in Griechenland*, Leipzig, 1883. M. S. Reinach a donné un compte rendu de cet ouvrage dans ses *Esquisses archéologiques*, 1888, p. 112.

3. Voy. Perrot, *ouvr. cité*, p. 451 et mon *Catalogue des Vases antiques du Louvre*, p. 173. M. S. Reinach a écrit dans son *Mirage Oriental*, en 1893 : « Le jour où l'on fouillera sérieusement en Crète, on trouvera peut-être que le mycénien de

commun d'entente. Elle laissera subsister les discussions ethniques : elle permettra de croire, suivant les goûts, que la Crète était carienne ou pélasge ou phénicienne ; mais elle a l'avantage de déterminer le centre géographique d'où tout le reste a découlé.

La question a donc fait un grand pas, car nous pouvons maintenant examiner dans quelle mesure la Grèce continentale, la Grèce des Achéens, d'Achille et d'Agamemnon, a profité de cette belle civilisation. Il n'y a pas longtemps qu'on désignait formellement l'Argolide comme la source et comme la mère de tout cet art [1]. Aujourd'hui les rôles sont renversés. Il semble bien que la Grèce a reçu plus qu'elle n'a donné. Nous comprenons alors pourquoi le contraste est si grand entre les monuments faits sur place, comme les stèles de l'Acropole de Mycènes, la Porte des Lions ou la fresque de Tirynthe en qui subsiste une barbarie d'âge primitif, et les admirables ouvrages d'orfèvrerie comme les poignards incrustés et les vases de Vaphio, qui partout et dans tous les temps seront tenus pour d'absolus chefs-d'œuvre [2]. C'est que le métier de l'architecte, du peintre et du sculpteur, s'est développé en Grèce même, sous l'influence de l'école crétoise, entre les mains d'artistes indigènes qui ne luttaient que de loin avec leurs modèles. Il suffit de comparer la *Chasse au taureau* de Tirynthe avec le *Porteur de Vase* ou les *Scènes féminines* du palais de Cnossos, les stèles de l'Acropole ou même la Porte des Lions avec le taureau crétois de gypse et la tête de lion en marbre, pour mesurer la distance qui sépare l'art réellement mycénien de l'art crétois. C'est la différence qui existe entre un atelier provincial et celui de la métropole.

Mycènes ou de Vaphio donne l'idée d'une civilisation moins brillante que celui de l'île de Minos. » (*Chroniques d'Orient*, II, p. 565.)

1. Collignon, *Histoire de la Sculpture grecque*. I, p. 62.

2. Sur ce point je renvoie à l'article publié dans la *Revue des Études grecques*, 1894, p. 127, l'*Orfèvrerie mycénienne*. Je n'ai pas pu me convaincre qu'il n'y avait pas là des disparates, même après avoir lu les pages de M. Perrot qui distingue un art *aristocratique* et un art *populaire* (pp. 995-996), car c'est précisément dans la même catégorie *aristocratique* qu'il faudrait réunir des monuments comme les stèles funéraires, d'une exécution si barbare, et les merveilleux cachets ciselés ou les gobelets de Vaphio. M. Milchhœfer avait déjà dit, avec raison, que l'art mycénien est *eine Mischkunst*.

Au contraire, il est facile de comprendre que les objets mobiliers, les beaux bijoux, la vaisselle d'or, ont dû venir du dehors, et je ne doute pas actuellement que les gobelets de Vaphio soient crétois[1]. Il est vrai que les fouilles du palais n'ont encore fourni aucun objet d'orfèvrerie qui permette d'établir une comparaison précise. Mais n'est-ce pas aussi le sort des coupes phéniciennes que d'avoir été trouvées partout ailleurs qu'en Phénicie? Les objets de transport facile sont destinés à voyager, et dans peu de temps, c'est l'Europe qui possédera toutes les belles œuvres d'art du Japon.

On remarquera que la conséquence historique de ce fait, s'il est admis, est considérable. La rapidité avec laquelle l'art mycénien disparaît de la Grèce continentale causait une véritable surprise. Quand les Doriens eurent tout submergé du XIIe au Xe siècle, il ne resta presque plus rien du passé. C'est, comme on l'a dit [2], un moyen âge qui commence. Au contraire, dans les îles et sur les côtes d'Asie Mineure, la société qui se forme est encore tout imprégnée des souvenirs de la civilisation déchue. L'art grec ionien est une continuation logique et une descendance de l'art égéen [3], de même que l'épopée homérique offre un merveilleux composé des exploits achéens, de l'industrie mycénienne et des mœurs doriennes.

Tout cela est logique, si la Grèce continentale n'a connu le *mycénien* que par contre-coup, si elle a été une province importante, mais non le centre de cette civilisation. Les racines implantées n'y étaient pas très profondes[4]. Une des meilleures preuves est que l'écriture, représentée par des milliers d'inscriptions en Crète, n'a été retrouvée en Grèce que sur de rares monuments. Mais, dans ce cas, on me permettra d'en tirer une autre conclusion : c'est qu'il convient de séparer, plus qu'on ne le fait, la Grèce mycénienne et la Grèce dorienne ou pour mieux dire hellénique.

Ce mot de Grèce crée, lui aussi, une sorte de mirage, et

1. M. Zahn admet aussi que les beaux anneaux d'or à cachets ciselés ont dû être faits en Crète (*Jahrbuch*, 1901, *Anzeiger*, p. 23). Il l'admet même pour toute la céramique dite mycénienne; mais c'est là un point très discutable.

2. S. Reinach, *Chroniques d'Orient*, II, p. 561.

3. Voy. le *Catalogue des Vases antiques du Louvre*, p. 487.

4. Voy. Helbig, *Sur la question Mycénienne*, 1896, p. 7 à 10.

l'on traitera aussi bien de Grec un Ionien comme Boularchos ou un Messénien contemporain d'Aristomène. Tous deux ont vécu à la fin du VIIIe et au commencement du VIIe siècle. J'imagine pourtant que le tableau de la *Défaite des Magnètes*, sans doute issu des représentations de bataille des œuvres mycéniennes [1], n'offrait aucun rapport avec l'art du Péloponnèse, tel que nous le font connaître les plus anciens bronzes d'Olympie. Il y avait peut-être entre ces deux Grecs plus de différence qu'entre un Assyrien et un Égyptien. Aussi je ne puis, pour ma part, céder au courant qui emporte beaucoup d'historiens et qui conduit à une complète unification de l'art grec, depuis les lointaines céramiques de Santorin jusqu'aux chefs-d'œuvre du Ve siècle.

Assurément je crois aux sutures inévitables entre deux périodes d'art contiguës dans le temps, et j'ai insisté ailleurs sur les nombreux vestiges du décor mycénien dans la céramique grecque de l'âge hellénique [2]. Mais pourquoi en conclure que la race est restée homogène, que l'art a continué à se développer d'après les mêmes principes? Personne ne contestera qu'après la ruine de l'Empire romain, les barbares aient beaucoup profité de lui et que l'art chrétien s'approprie en bien des cas les traditions du paganisme. Mais dirons-nous que c'est le développement d'une même civilisation? que la Colonne Trajane annonce le portail de Notre-Dame? Je trouve, pour ma part, autant de dissemblances entre les vases de Vaphio et l'amphore attique de Nessos, entre les fresques de Cnossos et la frise des Panathénées. Ce sont, non seulement deux arts, mais deux esthétiques complètement opposées, et, si quelque part le génie dorien apparaît, c'est assurément dans l'empreinte indélébile dont il a su marquer la Grèce continentale. Et jamais je n'oserais dire avec M. Perrot : « Ces idoles informes de pierre et d'argile, ces morceaux d'enduits colorés, ces bijoux étranges, ces éclats de poterie..., tout cela, tout ce que de récentes découvertes ont fait sortir des tranchées de Troie, de Tirynthe ou de Mycènes, est-ce autre

1. Perrot, *ouvr. cité*, fig. 365.

2. *Catalogue des Vases*, p. 136, 139, 218, 223, 582. M. S. Wide a publié d'importants articles sur ce sujet dans les *Athenische Mittheilungen*, 1897, p. 233, et dans le *Jahrbuch des deut. Instituts*, 1899, p. 41; 1900, p. 49.

chose que les premiers anneaux d'une chaîne à l'autre bout de laquelle il y a les statues de Phidias et de Lysippe, les peintures de Polygnote et de Zeuxis, les intailles de Pyrgotèle, les vases d'Euphronios et de Sosias[1]? »

L'idée n'est pas nouvelle; elle avait déjà été développée par M. Milchhœfer dans le livre que nous citions plus haut. En dépit du flux et du reflux des invasions, on trouverait, dit-on, de tout temps, sur le sol de la Grèce, une production artistique locale, qui serait l'œuvre d'une seule et même race[2]? L'ensemble des découvertes mycéniennes et crétoises ne me paraît pas favorable à cette théorie. Les Grecs eux-mêmes ont eu le sens très net d'une division tranchée entre la civilisation antérieure aux Doriens et celle qui suivit, et les monuments découverts confirment cette impression. Que devient l'architecture en coupole des Mycéniens? Elle disparaît[3]. Comment enterre-t-on les morts? Les Mycéniens les inhument et les Doriens les brûlent. Comment s'habille-t-on? C'est une révolution si complète du costume que les modes crétoises nous causent aujourd'hui une profonde surprise. Quelles sont les qualités essentielles de l'art préhellénique? On y découvre avant tout, comme l'a dit M. Heuzey,[4] « une chose unique, sans précédent, comme sans autre exemple dans toute l'histoire de l'art; c'est la *furia* avec laquelle, dès les premiers pas, elle se jette à corps perdu dans l'expression du mouvement et de la vie; partout une fièvre d'action, parfois même une violence et une exagération de mouvement vraiment incroyables ». N'est-ce pas exactement le contraire de ce que présentent les monuments d'art archaïque dans la Grèce continentale, l'allure solennelle et grave, l'immobilité? M. S. Reinach n'a-t-il pas montré que la représentation des animaux courant à toute vitesse, les quatre pattes lancées horizontalement, est un détail spécifique du dessin mycénien dont la Grèce classique perd

1. *Ouvr. cité*, p. 13; cf. p. 876, 882, 986, 1009.

2. Voy. S. Reinach, *Esquisses arch.*, p. 113.

3. Je considère, au contraire, la colonne mycénienne comme un élément de suture très important entre les deux âges. D'une façon générale, les formes architecturales du temple dorique sont sorties des palais mycéniens; voy. Perrot et Chipiez, *Hist. de l'Art*, VII, p. 349 et suiv.; Lechat, *Le temple grec*, dans la *Petite Bibliothèque d'art et d'archéologie*, 1902.

4. *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1892, p. 317-319.

complètement le souvenir[1] ? Et le paysage, le décor pittoresque, les arbres, les rochers et les nuages ? Et la préoccupation de la foule, des groupements par masse ? Que d'éléments tout à fait étrangers à l'art grec classique ! Et que dire de cette civilisation essentiellement monarchique, aristocratique, tournée vers l'apothéose ou le bien-être d'un chef, comme dans tout l'Orient, opposée à la noble conception d'un art qui puise son inspiration dans le culte de la cité et de l'homme ? Si l'on veut appeler du même nom de Grèce ces deux sociétés, il faut au moins avertir qu'elles ne forment pas du tout un groupe homogène.

Loin de moi la pensée que les Doriens aient fait partout table rase et qu'il ne soit rien resté de l'ancienne population. Je suis persuadé du contraire et je conçois que le mélange de ce présent avec le passé a précisément fait la dualité essentielle de la société grecque : ionisme et dorisme. Mais rappelons-nous, encore une fois, le mélange fécond du moyen âge barbare et chrétien avec les restes de l'Italie païenne ; de même ici un monde nouveau s'éleva sur les ruines de l'ancien[2]. Surtout en art, la Grèce du xe siècle ne fut pas une suite, mais un commencement[3]. Elle eut sa part, beaucoup moins grande que celle de l'Ionie, dans le magnifique héritage laissé par la civilisation mycénienne. Quant à celle-ci, elle tomba dans l'oubli, et cette morte — on peut le regretter — ne revint plus jamais à la vie.

LES INFLUENCES ORIENTALES. — Si les découvertes de Cnossos s'étaient produites au milieu du XIXe siècle, elles auraient peut-être causé moins de surprise qu'aujourd'hui. Sans doute, on eût été frappé par l'imprévu et le pittoresque de cet art, mais on aurait sans hésitation relié ces œuvres à celles de l'Orient. Même dans la Grèce du VIe et du Ve siècle, on trouvait que la sculpture avait une tournure « égyptienne ». On n'hésitait

1. *La représentation du galop dans l'art ancien et moderne* (Extrait de la *Revue archéologique*, 1900 et 1901).

2. C'est aussi la conclusion du mémoire de M. S. Reinach sur *les Déesses nues* (*Chroniques d'Orient*, II, p. 582-583).

3. On trouvera des réflexions analogues dans un article de M. H. Lechat sur *la Grèce préhellénique* (*l'Art*, 20e année, 1894, t. LVIII, p. 107-120).

pas à dire que les trésors de Mycènes étaient construits d'après les mêmes principes que les Pyramides d'Égypte et que la Porte des Lions subissait les influences mithriaques de la Perse [1].

Les idées ont changé. En regardant de plus près les monuments, en étudiant les œuvres archaïques dont le nombre se multipliait chaque jour, on s'est aperçu que, derrière cette vague et superficielle ressemblance avec l'Orient, il y avait beaucoup de détails, de procédés techniques, qui imprimaient à l'art hellénique une puissante individualité. Ce sont les nuances qui font un style. Le style grec se distinguait aisément du style égyptien ou du style assyrien. Une réaction se fit : elle est due surtout à Otfried Müller qui, dans un ouvrage célèbre, paru dès 1830-35, le *Manuel de l'Archéologie de l'Art* [2], mit en lumière avec une conviction chaleureuse l'originalité de la Grèce. Aujourd'hui c'est une cause gagnée : toutes nos histoires de l'art antique sont fondées sur cet axiome.

Mais, d'autre part, depuis soixante ans, les découvertes faites en Égypte et en Mésopotamie ont élargi démesurément l'horizon de l'histoire. Les fouilles de Mariette, Maspero, de Morgan, Fl. Petrie et Amélineau dans la vallée du Nil, les trouvailles retentissantes de Botta et de Place à Khorsabad, de Layard à Nimroud, de M. de Sarzec à Tello, les missions de Renan, Oppert et de Vogüé, le déchiffrement des inscriptions cunéiformes, les études sur la poésie et la langue hébraïques, tout cet ensemble de travaux considérables qui ont renouvelé la science orientale, a conduit chaque jour les historiens à mieux pénétrer l'esprit et l'esthétique des civilisations antérieures à l'hellénisme. La hauteur et la grandeur de leurs conceptions artistiques et littéraires, la solidité de leur organisation sociale, leur puissance d'expansion politique et surtout leur antiquité formidable, reculant jusqu'à 6000 et 7000 ans en arrière l'existence d'États fortement constitués, sont apparues à nos yeux comme des faits historiques de première importance.

1. Gailhabaud, *Monuments anciens et modernes*, I, *Temps Anciens*, 1850.

2. Il a été traduit en français par Nicard, en 1842.

Entre l'Orient séculaire et la Grèce plus jeune il a donc fallu trouver un *modus vivendi*. Sans rien lui retirer de son originalité native, on croyait pouvoir prêter à la Grèce un rôle de disciple intelligent, que la différence des âges justifiait. Il a paru impossible que, placée à proximité de ces deux grands réservoirs d'idées et de formes, l'Égypte et l'Asie, elle n'y ait pas puisé, et qu'assez forte pour résister à la servile imitation elle se soit montrée rebelle ou indifférente à tous les enseignements de ce passé. Eût-il été conforme à l'esprit curieux et pratique des Grecs d'avoir tant de richesses à la portée de leurs mains, et de leur tourner le dos? L'évidence n'est pas niable, et aucun des partisans de l'indépendance grecque ne consentirait, je crois, à affirmer que jamais et en aucun temps l'art hellénique n'a subi d'influence orientale[1]. Mais c'est une question de date qui divise les opinions.

Quand parurent les admirables objets sortis des tranchées de Mycènes, leur étrangeté causa dans le monde savant un certain malaise. On songea à l'époque byzantine, on invoqua les Visigoths : on alla même jusqu'à des soupçons injurieux contre Schliemann. Lorsque les esprits se ressaisirent et que la haute antiquité de cette orfèvrerie ne fit plus doute pour personne, on chercha les similaires dans les civilisations voisines, et l'on dut reconnaître que ni en Égypte, ni en Mésopotamie, ni en Phénicie, on ne rencontrait un style semblable. C'était un « art nouveau ». On y pouvait bien démêler des sujets de chasse ou de guerre, des représentations de divinités, des animaux, lions, taureaux, sphinx, griffons, faciles à comparer aux mêmes sujets dans l'art oriental, mais non à identifier. Un élément irréductible s'interposait entre eux et le modèle supposé, qui est le style, la façon de composer et de dessiner[2].

D'autre part, on était frappé de retrouver dans les Iles Égéennes et à Mycènes la trace de beaucoup d'usages orientaux, l'emploi de cylindres et de cachets gravés, l'usage

1. Voy. S. Reinach, *Chroniques d'Orient*, II, p. 540 : « D'une manière générale, l'influence de l'Égypte, de la Chaldée, de la Phénicie, sur les civilisations anciennes de la Grèce et de l'Italie, ne peut être révoquée en doute par aucun archéologue bien informé. »

2. Voy. le chapitre IX, § 9, de l'*Histoire de l'Art*, où M. Perrot a résumé *les Caractères de la Sculpture mycénienne*.

de la voûte, la prédilection pour les motifs héraldiques, tous éléments connus en Asie dès la plus haute antiquité.

Du côté de l'Égypte, on découvrait aussi des ressemblances étroites dans certains motifs ornementaux, comme ceux des plafonds peints dans la nécropole de Thèbes et ceux du plafond sculpté dans une tombe d'Orchomène, comme les incrustations des poignards mycéniens et celles d'une arme trouvée dans la sépulture d'Ahmosis, comme la tête de vache trouvée à Mycènes et les têtes d'animaux formant le couvercle de certains vases égyptiens. On constatait, d'ailleurs, dans les fouilles mêmes, la présence de menus objets, scarabées, vases émaillés, plaquettes à inscriptions hiéroglyphiques, indiquant des importations directes de l'Égypte [1]. On faisait appel enfin aux inscriptions elles-mêmes, aux stèles de victoires des Égyptiens proclamant que dès le règne de Thoutmès III « les îles des Danaens » ont été en leur pouvoir; qu'ils recevaient les tributs « des Iles qui sont au milieu de la Très Verte », c'est-à-dire des îles de la mer Égée, si bien qu'un de nos épigraphistes les plus éminents, s'appuyant sur ces textes, a pu admettre comme une hypothèse qui n'avait rien de choquant l'idée d'un Minos vassal de l'Égypte [2].

L'image se formait donc peu à peu d'un art mycénien, dégagé de tout système de pastiche comme celui où s'enlisa plus tard l'art phénicien, mais soumis à de fortes influences orientales, dominé des deux côtés par la très vieille Égypte et la très antique Chaldée, quand intervint dans la discussion un nouvel élément. On vit se lever une école qui, reprenant au profit de la Grèce mycénienne la thèse qu'O. Müller avait soutenue en faveur de la Grèce classique, combattait à outrance l'idée d'ingérences étrangères et ramenait tout au développement naturel d'un art « européen », dont la civilisation mycénienne serait comme le couronnement magnifique. Cette école a trouvé son plus éloquent et son plus érudit représentant chez un archéologue français, M. Salomon Reinach, dont l'étude sur *le Mirage Oriental* a eu le retentis-

1. Voy. le résumé dans le *Catalogue des Vases du Louvre*, pp. 203-205.

2. P. Foucart, *Recherches sur l'Origine et la Nature des Mystères d'Éleusis*, pp. 4 à 12.

sement d'un véritable manifeste archéologique[1]. Objet d'admiration pour les uns, de scandale pour les autres, ce mémoire rempli de faits nouveaux et d'idées originales contient, à mon sens, une double part de vérités fécondes et d'exagérations discutables dont j'essaierai en peu de mots de définir la portée historique.

C'est par un très long circuit et après de patientes études sur l'art européen que M. Salomon Reinach est arrivé à se former cette opinion nouvelle ; car lui-même revient de loin. En 1883, rendant compte avec éloges du livre de M. Milchhœfer, il se demandait avec inquiétude s'il n'y avait pas un peu d'antisémitisme dans les théories de l'auteur, et il lui reprochait de réduire à l'excès la part de l'Orient[2]. Dix ans plus tard, c'est lui qui devenait avec conviction l'adversaire le plus déterminé des influences orientales. L'évolution est expliquée dans la première partie de son mémoire.

Embrassant d'un vaste coup d'œil les sciences philologiques, il montre le sanscrit détrôné de sa place de langue-mère et les monuments de l'Inde ramenés à une antiquité modérée par les travaux de Saussure et de Bergaigne, les Védas et l'Avesta rajeunis par Darmesteter, la mythologie grecque arrachée à la domination du panthéon aryen par Mannhardt et Gruppe. Passant à l'étude de la civilisation primitive dans nos contrées, il constate que jamais un seul objet fabriqué n'y a révélé une origine sûrement orientale, que le passage du paléolithique au néolithique se fait sans rupture, sans importations du dehors, que la plupart des animaux domestiques figurant aujourd'hui dans nos étables sont d'origine indigène, sauf le cheval, et que le type s'en trouve jusque dans les fossiles des couches quaternaires, que l'extrême grossièreté des céramiques européennes contredit l'hypothèse de modèles importés, que des gisements de jadéites et de néphrites, source des haches travaillées qu'on attribuait à l'Asie, existent en divers lieux d'Europe, que la forme des haches de métal se relie étroitement à celle des instruments de

1. Il a paru en deux articles dans l'*Anthropologie*, 1893, pp. 539-578, 697-732. Il a été réimprimé, en 1896, avec peu de modifications, dans les *Chroniques d'Orient*, II, p. 509-565.

2. *Esquisses archéologiques*, p. 121-122.

pierre, que l'étain servant à la fabrication du bronze vient des Iles Britanniques et non du Caucase ; qu'enfin aux époques ultérieures, comme celles d'Hallstatt et de la Tène, s'il n'est pas impossible d'admettre en principe une influence venant de l'Est, à une époque où la civilisation étrusque, tout imprégnée d'orientalisme, rayonne au dehors, il n'en est pas moins remarquable de voir tout l'ensemble des objets fabriqués, ustensiles, armes, poteries, objets de toilette, motifs d'ornementation, se développer en vertu des principes acquis antérieurement, avec une logique et une force que rien ne vient troubler.

Arrivé à ce point du mémoire, il faudrait l'interrompre et lire une série d'articles que l'auteur a publiés sous ce titre : *La Sculpture en Europe avant les influences gréco-romaines*[1]. On y trouve exposé, avec la même originalité, le tableau d'ensemble d'une plastique générale en Occident, qui, tout en restant primitive et barbare, définit avec justesse les proportions et les attitudes humaines, rend avec plus de bonheur encore les animaux, crée un style décoratif où la symétrie héraldique joue un rôle décisif et vivifie la forme géométrique par des emprunts au monde vivant ; l'industrie des agrafes ou *fibules* y occupe une place importante. Si l'on prenait ensuite la peine de lire les *Mœurs et Monuments des Peuples préhistoriques*, par M. de Nadaillac, les livres de M. Alexandre Bertrand sur l'*Archéologie celtique et gauloise*, la remarquable étude de M. Montelius sur *les Temps préhistoriques en Suède*, on aurait une idée succincte, mais forte, de ce que l'archéologie occidentale a produit depuis vingt ans. Elle a dressé en pied l'image d'une civilisation antique dont aucun de nous, je crois, n'avait l'idée. Elle a prouvé combien il était injuste de se figurer l'Europe primitive, en dehors de la Grèce et de l'Italie, sous l'aspect de vastes régions abandonnées à une affreuse barbarie, à des espèces de troglodytes vivant dans des cavernes et réduits à une vie presque animale. Là même, en présence des admirables gravures faites sur des os de rennes, en face des grands dessins récemment découverts, qui représentent, incisés dans le roc des cavernes, des animaux sous une forme presque par-

1. Paru en 1896, extrait de l'*Anthropologie*, 1894-96.

faite, on se demande avec stupéfaction comment un art si sûr et si pittoresque a pu naître dans de pareils milieux. Ce qui est sûr, c'est que l'existence d'un art européen, persistant à travers les siècles et développant avec lenteur sa robuste originalité, est désormais prouvée et que plus d'un élément en est visible encore sur les chapiteaux de nos églises romanes, sur les armes ou sur les bijoux de nos ancêtres mérovingiens. On ne saurait marchander ni à M. Salomon Reinach ni aux autres historiens de nos antiquités préhistoriques le tribut d'éloges qui leur est dû pour cette résurrection. C'est un chapitre entier d'histoire de l'art qui entre dans l'encyclopédie des sciences modernes.

Mais je n'ai rien dit encore de la seconde partie du mémoire sur le *Mirage Oriental*. C'est celle où je me trouve le moins d'accord avec l'auteur. Après avoir défendu l'Europe contre l'Orient, M. S. Reinach prend à son tour l'offensive. Non seulement l'Orient n'a pas fait porter son joug à l'Occident, mais en bien des cas c'est lui qui a été le tributaire. En ce qui concerne la période mycénienne, l'auteur cite la Porte des Lions et les motifs héraldiques dont l'origine serait purement septentrionale, la tombe à coupole qui n'aurait pas de similaire en Asie, les constructions cyclopéennes qui se rattacheraient aux monuments mégalithiques, le type de la déesse nue qui aurait été fourni par les Égéens aux Assyriens. Enfin, si l'on trouve en Égypte, à Thèbes ou à Tell-el-Amarna, des motifs de décoration analogues à ceux d'Orchomène et de Mycènes, c'est qu'à diverses reprises la culture égéenne a pénétré dans la vallée du Nil : c'est « l'action en retour » du monde européen sur la civilisation orientale, et cette influence date au moins du XXXe siècle avant notre ère; l'ambre et l'étain sont là pour l'attester[1].

J'ai déjà dit mon sentiment sur l'ensemble de ces théories[2]

1. M. Victor Bérard fait remarquer avec justesse (*Revue arch.* 1899, I, pp. 73-74) que l'antiquité grecque a déjà connu cette thèse et vu les historiens se partager en deux camps : d'un côté les *orientalisants*, Hérodote, Thucydide, Strabon ; de l'autre, les *grécisants* comme Diodore de Sicile, d'après qui le culte de Déméter aurait passé d'Attique et de Sicile en Égypte, la culte d'Aphrodite de Sicile et de Chypre en Syrie, etc. (V, 77).

2. *Revue des Études grecques*, 1894, pp. 131-132 ; *Catalogue des Vases du Louvre*, pp. 201-209.

et je ne saurais en reprendre ici la discussion détaillée, parce qu'elle excéderait les limites de mon sujet. Je me contenterai de leur opposer une objection à mon avis fondamentale, quitte à passer condamnation sur tout le reste. J'admets par hypothèse tout ce que l'on voudra sur les pénétrations réciproques, sur les flux et reflux, sur les chocs en retour. Mais toujours la même question se posera : « Qu'accordez-vous à l'Orient? Quelle part lui faites-vous?» Car si la thèse « occidentale » consistait à établir une sorte de cloison étanche entre les deux mondes, à montrer l'art égéen se développant jusqu'au bout dans un «splendide isolement», on se trouverait en face d'un système, sinon vraisemblable, du moins logique. Mais s'il est convenu qu'il y a contact, si l'Occident est assez fort pour pénétrer l'Orient et pour lui imposer ses créations, je demande ce que l'Orient donne à son tour, et s'il faudra nous contenter de mettre à son actif quelques scarabées et quelques tablettes hiéroglyphiques? C'est vraiment trop peu. Est-il admissible un instant que ce riche accepte l'aumône, sans rien payer de retour? Et n'est-ce pas un insoutenable paradoxe que de lui prêter en art une impuissance étrange, à laquelle répugne l'histoire entière des faits politiques?

Il était temps que les fouilles de M. Evans vinssent redresser l'opinion sur ce point et rétablir l'équilibre. S'il paraît légitime aujourd'hui de supposer que l'art des tributaires a réussi à faire pénétrer en Égypte certains de ses motifs industriels, en particulier sous le règne d'Aménophis IV, le Pharaon hérétique, caractère excentrique et peu soumis aux traditions [1], il serait juste de reconnaître que c'était là un faible « rendu » pour des « prêtés » beaucoup plus nombreux.

Au cours des précédentes descriptions, j'ai noté les principaux monuments dont le caractère oriental m'avait paru frappant. Le moment est venu d'en présenter un tableau d'ensemble plus complet.

Importations. — On peut d'abord mettre à part quelques objets qui peuvent passer pour de simples importations

1. Helbig, *Sur la question mycénienne*, pp. 43, 71.

d'Orient en Crète. On se rappellera que les tombeaux des Mycènes nous avaient déjà révélé le même fait[1].

La partie inférieure d'une statuette égyptienne, remontant à la XIIe ou XIIIe dynastie[2].

Un fragment de vase d'albâtre, portant en caractères hiéroglyphiques le nom et les titres divins d'un pharaon de la période des Hycsos (XVIe dynastie)[3].

Un cylindre babylonien, en lapis-lazuli avec monture d'or, portant des sujets mythologiques gravés[4].

On remarquera qu'à Mycènes les importations ne nous permettaient pas de remonter plus haut que l'époque d'Aménophis III (XVIIIe dynastie); ici les monuments attestent une période de relations beaucoup plus anciennes, ce qui est naturel puisque la Crète est plus rapprochée de la côte égyptienne.

Influences égyptiennes. — Nous avons noté plus haut (p. 171) les ressemblances constatées entre les hiéroglyphes crétois et égyptiens, mais nous laissons de côté une question sur laquelle les linguistes auront à discuter encore. La technique et le style des fresques sont un exemple plus instructif pour comprendre la juste part qu'il convient de faire à l'originalité et à l'imitation dans ces œuvres d'art. En face d'un tableau comme le *Porteur de Vase*, la première impression est que l'on aperçoit une fresque égyptienne. La comparaison s'impose avec les peintures célèbres du tombeau de Rekhmara, à Thèbes, représentant des tributaires qui apportent des présents au pharaon[5]. Le sujet même, tous les détails d'exécution, la peinture à la détrempe sur un enduit blanc, le brun rouge pour figurer le corps de l'homme, les cheveux en masse noire, l'œil de face dans le profil, les détails du costume sont sensiblement pareils, et il ne me paraît pas possible de nier la parenté. Mais, en regar-

1. Foucart, *Recherches sur les mystères d'Éleusis*, p. 9.
2. Voir le premier article, p. 841. — *Egypt. Expl. Fund*, 1899-1900, p. 60.
3. *Journal of hellenic Studies*, 1901, p. 335.
4. *Ibid.*
5. Perrot et Chipiez, *Hist. de l'Art*, III, p. 429 : cf. Virey, *Sept tombeaux thébains*, dans les *Mémoires publiés par la Mission du Caire*, 1891.

dant de près, on reconnaît que le type du visage est tout à fait européen et rendu avec une vérité expressive à laquelle n'a pas atteint le peintre égyptien, s'exerçant sur le même sujet, parce que malgré lui il a donné à ces barbares un type plus voisin de l'égyptien : tels les Chinois ou les Japonais modernes donnant à leurs portraits de soldats européens des yeux bridés et des moustaches tombantes. On remarque aussi dans la pose du corps, dans la singulière cambrure de la poitrine portée en avant un trait particulier du dessin mycénien, déjà manifeste sur certaines pierres gravées[1].

Chez les femmes, le dessin est plus libre encore et plus original; pourtant l'idée de différencier les deux sexes par un ton différent, l'un foncé, l'autre clair, date en Égypte de la plus haute antiquité et paraît avoir pénétré assez tard dans les pays grecs. Dans les mêmes fresques à sujets féminins, on constate des conventions de perspective appliquées à l'architecture, qui sont identiques à celles des fresques égyptiennes[2]; mais, si le procédé graphique est le même, il faut ajouter que les éléments de construction et de décor sont purement mycéniens[3].

Notons encore la représentation des foules, des groupements par masses, au moyen de têtes juxtaposées les unes au-dessus des autres : d'une façon analogue les Égyptiens ont figuré les bataillons de leurs armées en marche[4].

Une autre preuve de cette subordination, qui se dégage de toute servilité, est dans la curieuse adaptation du chapiteau campaniforme à un fût de lampe[5] : c'est ainsi qu'un industriel moderne, s'inspirant de quelque forme hindoue ou chinoise, la détournerait de son sens primitif pour l'appliquer à un meuble ou à un vase. L'imitation est flagrante, mais elle est libre.

Nous ne savons pas encore si le damier trouvé à Cnossos[6]

1. Perrot et Chipiez, VI, fig. 428, n° 23 ; 432, n° 4 ; pl. XVI, fig. 16.
2. *Ibid.*, I, p. 457.
3. Cf. l'article de M. Evans sur le culte du Pilier dans le *Journal of hell. Stud.*, XXI, 1901, p. 193, fig. 66.
4. Maspero, *Lectures historiques*, p. 192, fig. 105.
5. Voir le premier article, p. 843.
6. *Ibid.*, p. 846.

pourrait être rangé parmi les objets de pure importation et il faut en attendre la publication pour l'étudier. On en a trouvé un dans l'île de Chypre[1], dont le style composite, moitié égyptien et moitié assyrien, est un autre exemple de ces ingénieuses combinaisons, familières à l'art mycénien.

Enfin je rangerai dans la même série les beaux vases en pierre dure[2] dont l'Égypte offre d'admirables exemples dès la période de l'Ancien Empire, et dont la technique s'est répandue dans les îles grecques. Ici encore, l'emprunt de procédés mécaniques, assurément compliqués et inaccessibles à des peuples primitifs, n'a pas exclu le choix des formes indigènes.

Influences chaldéennes. — Elles sont plus nombreuses, je crois, que M. Evans ne l'a noté dans son ouvrage, mieux documenté sur les antiquités d'Égypte que sur celles d'Asie. Les découvertes de M. de Sarzec fournissent, à mon avis, un appoint considérable aux comparaisons que l'on peut établir entre la civilisation mycénienne et celle de l'Orient. A maintes reprises, en visitant les fouilles de Cnossos, le souvenir des objets rassemblés au Louvre par la mission de Chaldée me revenait à l'esprit.

Nous avons déjà remarqué[3] que le plan général des châteaux mycéniens, comme de l'habitation homérique[4], comprend les dispositions essentielles des palais chaldéens et assyriens. Dans le détail, nous avons noté certaines particularités, comme l'orientation par les quatre angles, les piscines, les rentrants pratiqués dans les murs, en forme de logettes ou d'étroits couloirs qui viennent buter sur la paroi et ne conduisent nulle part. Dans le palais de Tello, M. Heuzey a expliqué ces encoignures comme une sorte de protection offerte contre les ardeurs du soleil[5]. Les petits réduits creusés dans le sol des magasins rappellent les cavités enduites de

1. Murray, Smith, Walters, *Excavations in Cyprus*, p. 12, pl. 1.
2. Voir le premier article, p. 848.
3. *Ibid.*, p. 835.
4. Voy. Perrot et Chipiez, II, pp. 428, 447, et cf. VI, p. 687 et suiv., pp. 702-706.
5. *Un Palais chaldéen*, p. 26 ; de Sarzec, *Découvertes*, pp. 18, 31, 37.

bitume et ménagées dans l'intérieur des murs, ou encore les cachettes formées de briques, dans lesquelles M. de Sarzec a recueilli des statuettes de bronze et autres objets représentant des talismans religieux[1].

L'emploi des cachets et des cylindres, l'usage d'imprimer des sujets gravés comme sceaux sur l'argile remontent à la plus haute antiquité chaldéenne[2]. L'habitude d'écrire sur des tablettes de terre cuite ne trouve aussi de similaire que dans la région asiatique.

La singularité du costume mycénien des femmes, composé de robes à volants, ne peut s'expliquer, à mon avis, que si l'on admet dans les pays asiatiques et égéens une survivance du très antique *kaunakès* dont M. Heuzey a expliqué l'origine et la nature[3]. Dans les fresques, ce qui caractérise le vêtement chaldéen, les franges en zones superposées, a disparu ou n'est exprimé que d'une façon très schématique[4]; mais sur plusieurs gravures de cachets ou de bagues et surtout sur quelques pâtes de verre[5] on distingue très nettement les traits verticaux et parallèles indiquant ce détail. Pourtant on aurait pu attribuer ce rapprochement à une simple coïncidence, si nous n'avions pas maintenant un excellent type de transition : c'est une petite figurine de femme[6], dont la tête et les pieds manquent; les deux mains sont ramenées sur la poitrine, au-dessus des seins; le vêtement, très visible à partir de la ceinture, s'étage en six zones de franges dont la ressemblance avec le *kaunakès* chaldéen est telle que j'ai pu, pendant quelque temps, considérer cette petite sculpture comme une pure importation chaldéenne. La comparaison

1. De Sarzec et Heuzey, *Une Villa royale chaldéenne*, p. 57; *Découvertes*, pp. 72, 243.

2. *Découvertes*, p. 280 et suiv.

3. *Revue archéologique*, 1887, IX, p. 25; cf. les *Découvertes en Chaldée*, p. 150.

4. Il en est de même sur le bronze de Berlin représentant une femme; Perrot et Chipiez, VI, p. 754, fig. 49.

5. Perrot et Chipiez, VI, fig. 339 et 340; pl. XVI, n° 5; fig. 428, n° 23; cf. *Revue archéolog.*, 1900, I, pl. VIII.

6. Hauteur 0m,06. J'ai eu le plaisir de découvrir moi-même ce précieux fragment dans un lot de menus objets rapportés des fouilles de Cnossos au Musée de Candie. Je n'ai pas pu en analyser la matière qui est noirâtre et assez dure. Peut-être est-ce seulement de l'argile durcie au feu ? Il sera utile d'en déterminer exactement la nature.

avec d'autres monuments mycéniens et la façon dont la jupe forme deux espèces de cylindres bouffants autour des jambes[1] m'ont fait voir qu'il s'agissait plutôt d'un objet appartenant à la période égéenne ; mais il reste comme un document précieux pour l'histoire du costume et un trait de suture entre les deux civilisations.

Après cette constatation, il paraîtra moins étrange qu'au début des études mycéniennes, pour trouver des similitudes avec le costume des femmes, on ait fait appel aux vêtements portés dans l'Inde[2], car, malgré la différence énorme des âges, il n'est pas impossible que les habitudes traditionnelles des pays orientaux aient perpétué le souvenir d'un costume familier à l'Asie centrale, qui se serait transmis aux populations placées les unes à l'ouest et les autres à l'est du golfe Persique.

On pourrait objecter contre l'assimilation des deux vêtements, que le Chaldéen drape entièrement le corps de la femme et que le Mycénien laisse le haut du buste nu. Mais, d'une part, il est prouvé par certaines statuettes de bronze[3] qu'en Mésopotamie les femmes ont porté la tunique formant une simple jupe et laissant le haut du corps dénudé. D'autre part, les fresques de Cnossos tendent à démontrer que l'ajustement mycénien comportait, dans certains cas, une draperie étroitement appliquée sur le buste, car les manches longues et bouffantes doivent évidemment se rattacher à quelque partie d'étoffe et ne sauraient rester isolées[4]. Il est donc probable, en somme, que dans les Iles, comme en Chaldée, les deux modes (buste nu et buste drapé) ont coexisté.

Parmi les œuvres d'art importantes nous avons déjà signalé les taureaux sculptés qui, à la façon assyrienne, devaient garder l'entrée du palais. C'est surtout avec les types créés

1. Voy. en particulier les pâtes de verre déjà citées; Perrot et Chipiez, VI, fig. 339 et 340. Pour la jupe en deux parties bouffantes, comparez la grande bague de Mycènes, *Revue arch.*, 1900, I, pl. VIII, fig. 1.

2. Milchhœfer, *Anfänge der Kunst*, pp. 102-103.

3. *Découvertes en Chaldée*, pl. XXVIII, p. 246.

4. M. Studniczka, dès 1886, avait déjà soutenu, contre l'opinion de M. Milchhœfer, que l'aspect nu des bustes de femmes, sur les monuments de Mycènes, n'était que l'effet d'une convention archaïque pour rendre une étoffe collante (*Beiträge zur Geschichte der altgriechischen Tracht*, p. 32).

dans la Mésopotamie, plus encore qu'avec ceux de l'Égypte, que je comparerais les têtes de taureau et de lion trouvées à Cnossos[1]. La façon d'indiquer les plis du mufle et les yeux offre des traits de ressemblance[2], qui se continuent plus tard sur les monuments assyriens et perses. Mieux encore, les yeux rapportés en matière différente dans la tête du lion crétois révèlent la connaissance d'une technique qui remonte en Chaldée aux origines mêmes de la sculpture[3].

Au point de vue religieux, notons que le culte du pilier, dont M. Evans a montré les accointances étroites avec les religions sémitiques[4], apparaît aujourd'hui lié avec l'un des plus anciens monuments qu'on ait découverts à Tello[5]. Ajoutons que le taureau, sous sa forme naturelle ou avec une face humaine[6], a joué un rôle très important dans les croyances de cette partie du monde; que le culte de la hache a certainement des accointances avec le centre asiatique, car de tout temps l'adoration de la masse d'armes dressée sur un autel a symbolisé dans ces régions la religion guerrière[7]; que, de plus, un ex-voto de terre cuite, trouvé dans les couches de Tello[8], présente une structure identique aux haches doubles de Mycènes et de Cnossos. Enfin, l'emploi curieux du coquillage comme talisman et don religieux[9] rappelle aussi les offrandes du même genre attestées par de nombreuses antiquités chaldéennes[10].

Tels sont les points de contact, nombreux et typiques, qui apparaissent entre la civilisation orientale et celle de Cnossos.

1. Voir premier article, pp. 840 et 849.

2. Voy. les *Découvertes en Chaldée*, pl. I *ter*, V *ter*, XXIV, XXV *bis*, pp. 227-234; *Une villa royale chaldéenne*, p. 19.

3. Heuzey, *Monuments et Mémoires de la Fondation Piot*, VII, 1900, pp. 9 à 11; *Découvertes en Chaldée*, pl. I *ter*, V *ter*, XLVI.

4. *Journal of hell. Studies*, 1901, XXI, p. 112 et suiv. Voy. aussi Victor Bérard, *Origine des cultes arcadiens*, p. 74-77.

5. *Découvertes en Chaldée*, p. 62-65.

6. *Id.*, pl. XXVIII; Heuzey, *Monuments Piot*, VI, p. 119 et suiv.

7. Heuzey, *Revue arch.*, 3e série, X, 1887, p. 259; *Origines orientales*, I, p. 183.

8. *Découvertes*, pl. XLV, n° 5.

9. Voir premier article, p., 849. Voy. la pierre gravée mycénienne, inexactement expliquée par M. Furtwængler (*Gemmen*, III, p. 47, fig. 22), mais dont M. Evans a rétabli la vraie signification (*Journal of hell. Stud.* 1901, p. 142, fig. 25).

10. *Découvertes*, pl. XLVI, pp. 265 et suiv.

Je rappelle que j'ai laissé de côté, pour m'en tenir à la Crète, tout ce qu'il y aurait à rechercher, dans le même ordre d'idées, à Mycènes et à Tirynthe. On voit combien nos conclusions sont éloignées de celles du *Mirage Oriental*, mais l'on reconnaîtra en même temps le profit que nous tirons de ce remarquable travail. L'ensemble des faits qui y sont exposés fournit, à mon avis, une explication simple et logique du phénomène mycénien, car il permet de proclamer l'originalité puissante et l'indépendance de l'art égéen, sans répudier les enseignements venus du dehors.

Certains peuples qui vivaient vers l'an 2000 avant notre ère sur les bords de la Méditerranée et dans les îles de la mer Égée constituaient déjà une forte unité sociale; ils avaient en commun une langue, une écriture, une architecture, des rites funéraires, une céramique, une plastique. Ils étaient peut-être des barbares, mais non des sauvages. C'est précisément pourquoi les influences orientales ont été pour eux fécondes. Envoyez les plus beaux objets d'art chez les noirs de la Polynésie : il est douteux qu'aucune civilisation en sorte. Mettez en contact le peuple japonais avec l'outillage européen, et, en cinquante ans, vous le voyez marcher à pas de géant dans la voie du progrès scientifique. Pareille chose a dû se produire dans les îles grecques quinze ou vingt siècles avant notre ère. Dès que le premier courant commercial s'établit entre elles et ces grandes civilisations qui depuis trois mille ans avaient conduit à un suprême degré de perfection leurs lois sociales, leur religion, leur littérature, leur art et leur industrie, qu'arriva-t-il ? N'est-ce pas une loi inéluctable qu'en ce cas le plus fort influence le plus faible ? Et ne faut-il pas recourir à un renversement de toutes les vraisemblances pour imaginer que les barbares viennent instruire les civilisés ?

Si l'on n'ouvre pas la porte toute grande aux enseignements de l'Orient, le problème mycénien me semble voué à une perpétuelle obscurité, car, quoi qu'on fasse, si puissant qu'on suppose le génie des peuples préhelléniques, on ne fera jamais sortir logiquement du système ornemental ni de la plastique européenne des chefs-d'œuvre comme les vases de Vaphio ou les fresques de Cnossos. L'hiatus est énorme ; il faut quelque chose pour le combler. Tous les éléments histo-

riques, géographiques, artistiques, s'accordent pour montrer comment la suture s'est faite. Elle se fera de la même manière, après le moyen âge dorien. La sculpture grecque eût peut-être été incapable de sortir des pénombres où elle restait plongée depuis trois siècles, si au temps de Psammétique et de Sennachérib, l'Egypte et l'Asie, pour la seconde fois, n'étaient venues donner le branle aux idées et stimuler le génie européen.

LES INTERMÉDIAIRES. — Si cette partie de notre démonstration est admise, il ne reste plus qu'à envisager une dernière face de la question : entre l'Orient et la Crète, quels ont été les traits d'union? Bien qu'on ait des raisons de croire que dès la VIe dynastie les Égyptiens possédaient une marine de guerre, bien qu'il soit prouvé qu'à partir de la XVIIIe ils ont imposé leur domination aux populations égéennes[1], aucun document ne nous permet d'affirmer l'existence de relations commerciales établies *par voie directe* entre la vallée du Nil et les Iles. Surtout en ce qui concerne la Chaldée, il est plus évident encore qu'un contact entre le centre asiatique et les populations européennes n'était pas possible sans le secours d'intermédiaires.

De quel nom les appellerons-nous? Il y a vingt ans, personne n'eût refusé cet honneur aux Phéniciens, qui apparaissaient comme les propagateurs de la civilisation dans tout le bassin de la Méditerranée. On les a, depuis lors, fortement combattus, et l'on a cherché à réduire leur rôle à une simple transmission de pacotilles, sans grand intérêt pour la marche générale du progrès, qui représenteraient un art totalement dénué d'originalité, servilement composé de motifs égyptiens ou assyriens, et dont la grande diffusion ne daterait d'ailleurs que du VIIIe ou VIIe siècle, après la fondation de Carthage[2]. Par conséquent, leur action sur la civilisation égéenne aurait été à peu près nulle.

1. Foucart, *Recherches*, p. 5-7.

2. Salomon Reinach, *Chroniques d'Orient*, II, pp. 298, 442, 443, 548, 550, 561 ; Evans, *Journal of hell. Studies*, 1901, XXI, p. 198 ; Théodore Reinach, *Revue des Études grecques*, 1898, XI, p. 59-60 : Beloch, *Rheinisches Museum*, 1894, XLIX, p. 111 et suiv. Voy. la question discutée par Helbig, *Mémoire sur la Question Mycénienne*, 1896, pp. 48 et suiv., 56 et suiv.

La difficulté est de savoir à quelle date commence la véritable prépondérance des Phéniciens dans le bassin de la Méditerranée. Les historiens restent dans le vague, faute d'indications précises. On admet généralement que, vers l'an 2000 avant notre ère, il y avait une marine de commerce phénicienne[1], mais on aboutit à cette haute antiquité plutôt par des inductions que par des faits. A l'époque de la XVIIIe dynastie, vers 1600 et 1700, des papyrus égyptiens mentionnent le nom des villes tyriennes, Gébal, Béryte, Sidon; mais nous ne savons pas quelle était alors l'importance de leur commerce extérieur. Dans des textes de la XIXe dynastie, plusieurs noms d'origine sémitique sont portés par des fonctionnaires de la cour pharaonique, ce qui indique une forte pénétration, venue de la côte de Syrie[2]. D'autre part, le rôle brillant joué par la Tyr phénicienne, au temps de Salomon (xe siècle av. J.-C.), ne paraît s'expliquer que par une longue prospérité antérieure[3]. Enfin, après la rédaction de l'épopée homérique, il est bien certain que les Sidoniens représentent aux yeux des Grecs les navigateurs, les marchands et les industriels par excellence[4]; mais, à cette date, la civilisation mycénienne est sur son déclin ou même détruite.

Une certaine obscurité continue donc à régner sur les rapports des Phéniciens avec les Iles grecques, antérieurement à l'an 1000, comme sur le style de leurs productions à cette époque, puisque nous ne possédons pas pour cette période un seul monument portant une inscription authentiquement phénicienne ou proto-phénicienne. J'ai, pour ma part, défendu autrefois la cause de la Phénicie ou de la Syrie en général, comme centre de la production mycénienne[5]. Je ne fais nulle

1. Perrot et Chipiez, *Hist. de l'Art*, III, p. 12.

2. *Id.*, pp. 16 et 29.

3. Helbig, *ouvr. cité*, p. 48.

4. Les textes sont rassemblés par Helbig, *ibid.*, p. 50 et suiv., et par V. Bérard, *Revue arch.*, 1900, II, p. 264 et suiv. Voyez aussi les restes d'un précieux périple grec conservé dans l'*Ora Maritima* d'Avienus ; Th. Reinach, *Revue des Études grecques*, 1898, pp. 43-46; cf. Heuzey, *Monuments et Mémoires Piot*, VI, 1900, p. 131.

5. On m'a quelquefois enrôlé comme « phénicisant » à la suite de M. Helbig ; mais on me permettra de faire remarquer que l'article de la *Revue des Études grecques*, 1894, est antérieur au mémoire sur *la Question Mycénienne*, 1896. De

difficulté de reconnaître que les fouilles de M. Evans ont modifié mon opinion sur ce point et qu'aujourd'hui la Crète m'apparaît comme le vrai foyer de cette énigmatique civilisation. Mais, sans accorder aux Phéniciens une sorte de monopole méditerranéen, je renoncerais difficilement à voir en eux de très actifs propagateurs des influences orientales, et cette impression n'a fait que se fortifier, non seulement après la lecture du beau mémoire de M. Helbig sur *la Question Mycénienne*, mais grâce aussi aux travaux d'un archéologue français, M. Victor Bérard, qui s'est donné pour tâche de suppléer à la pénurie des textes et des inscriptions par un autre procédé d'investigation.

Dans une série d'articles [1], dont la haute originalité est louée même par ses adversaires, M. V. Bérard a recherché l'origine des noms de lieux que la géographie grecque nous a transmis et il a été surpris d'y découvrir en énorme quantité des racines sémitiques, ce qu'il appelle des *doublets*, c'est-à-dire des traductions en langue grecque de locutions ou de dénominations orientales.

Je n'ai malheureusement aucune compétence pour approuver ou critiquer les étymologies que l'auteur propose, au moyen de rapprochements avec les langues asiatiques. Mais la base de sa méthode me paraît très solide. Rien n'est plus tenace, en effet, ni plus durable que les noms de lieux. On en fait l'expérience chaque jour, autour de soi. L'onomastique des localités modernes est une source inépuisable d'observations pour les linguistes. Dans un récent article [2], M. Camille Jullian déclarait que la toponymie est indispensable à toute étude sur l'histoire ethnique, politique et sociale de nos régions ; avec les noms de lieux français on peut remonter à des

plus j'ai, à plusieurs reprises, indiqué que je ne cherchais pas la solution ethnique du problème (*Revue des Ét. grecq.*, *l. c.*, p. 129, note 1 ; *Catalogue des Vases du Louvre*, pp. 201, 209.)

1. *Topologie et Toponymie antiques*, dans la *Revue archéologique*, 1899, I, p. 65 ; 1900, I, p. 345 ; II, pp. 15, 262, 422 ; et tous les numéros de janvier à décembre 1901 ; cf. *Les Phéniciens et les Poèmes homériques* dans la *Revue de l'Histoire des religions*, 1899 ; *La Méditerranée phénicienne* dans les *Annales de géographie*, 1895, p. 271 ; une thèse de doctorat, sur les *Origines des cultes arcadiens*, 1894, et en préparation un ouvrage sur *les Phéniciens et l'Odyssée*.

2. *Revue des Études anciennes*, 1901, pp. 331 et suiv.

origines gauloises, celtiques ou ibères. M. V. Bérard n'opère pas autrement avec les noms grecs; dirigé dans cette voie par l'enseignement de son maître M. Vidal de Lablache et par quelques articles de M. Clermont-Ganneau, il a ouvert à l'archéologie grecque un nouveau champ de recherches. Or, toutes ses conclusions sont complètement favorables à l'idée d'une marine phénicienne, essaimant dans des temps très reculés sur les plus lointains rivages et dans les îles de la Méditerranée. Dût-on discuter dans le détail plusieurs de ses identifications, il nous paraît difficile qu'on en conteste le principe fondamental et la portée historique. Son heureuse diversion se produit à point pour rendre aux Phéniciens la légitime part d'influence qu'on menaçait de leur enlever. Je citerai aussi les termes dans lesquels M. Heuzey, à propos des études sur le Buste d'Elche, s'est élevé contre ce déni de justice. — « Il a été de mode, dit-il, pendant un certain temps... d'attribuer presque sans partage aux Phéniciens la transmission de la civilisation orientale. On a bien voulu me ranger parmi ceux qui ont porté un coup définitif à cette exagération. Ce n'est pas une raison pour me demander de jeter les Phéniciens à la mer, et de supprimer leur action dans le monde antique[1]. »



Si nous devons donner une conclusion à cet article, qu'on nous permette de dire que la morale y a sa part comme l'histoire. Peut-être la question mycénienne est-elle de toutes les énigmes archéologiques celle pour laquelle on a proposé les solutions les plus diverses. Aujourd'hui qu'un peu de lumière se fait, grâce aux fouilles de M. Evans, on s'aperçoit que toute théorie absolue, toute définition unique menait droit à l'erreur. Aucune civilisation ne se forme seule, sans l'aide des autres, et le principe de solidarité n'est pas moins nécessaire au progrès des peuples qu'à celui des individus.

1. *Monuments et Mémoires Piot*, VI, 1900, p. 132.

Aucune race, pas plus celle des Mycéniens que celle des Français, n'est homogène. L'histoire est tout entière composée de cellules agglomérées ; aucune de ses parties ne forme un bloc irréductible.

Si toutefois dans les thèses qu'on a soutenues, soit pour définir cet art, soit pour nommer cette race, on a remué beaucoup d'idées audacieuses et même donné carrière à de nombreux paradoxes, si l'on a fait le procès à des notions historiques qui semblaient inattaquables, il ne faut pas s'en plaindre. Les connaissances humaines qui résistent à ces assauts font une fois de plus la preuve de leur solidité, et il est nécessaire, de temps à autre, d'en vérifier les fondements, pour ne pas s'endormir dans une trompeuse quiétude. Celles que la bataille ébranle ou emporte ne méritaient pas de durer. Enfin, le danger de ces luttes, qui remettent tout en question, n'est pas aussi grand qu'on le croit. La science historique, comme l'état social lui-même, semble faite d'une matière à la fois compressible et résistante. Pour avoir prise sur elle, pour la déplacer de quelques millimètres, il faut recourir à de formidables poussées, dont l'effort apparent épouvante les timides, mais dépasse singulièrement le résultat obtenu. En lisant une *Histoire de l'Art* comme celle de M. Perrot, une monographie comme les *Gemmen* de M. Furtwængler, des articles comme ceux de M. Evans, on comprend tout ce qu'une connaissance plus approfondie de l'art européen a mis au service de ceux qui cherchent à pénétrer le mystère de l'art mycénien, sans songer à en évincer l'Orient.

Les fouilles de M. Evans, après celles de Schliemann, achèvent de montrer, à mon avis, que la civilisation dite *mycénienne* ne se confond ni avec le monde oriental ni avec le monde grec. Placée aux confins de ces deux sociétés, rayonnant d'un centre crétois et englobant les îles de la mer Égée, débordant d'une part sur les rivages d'Asie et d'Afrique, d'autre part sur les côtes de la Grèce continentale, elle dure environ dix siècles et touche à son déclin vers l'an 1000 avant notre ère. Il est vrai qu'elle hérite en partie des richesses de l'art oriental et qu'à son tour elle transmet quelque chose de son bien à la Grèce ; mais on aurait tort de ne voir en elle que la fin de l'un ou le prélude de l'autre. Ce n'est

ni une décadence orientale ni un moyen âge hellénique. Elle se suffit à elle-même. Elle possède, outre un art admirable, une écriture et une littérature, car les poèmes homériques, en dépit des remaniements et des additions dus à l'époque dorienne, dépeignent surtout la société mycénienne. Elle constitue donc une unité historique et artistique, aussi forte que celle de l'Égypte, de la Chaldée, de l'Assyrie, de la Grèce et de l'Italie. Il est vraisemblable que ce que nous connaissons actuellement sous le nom d'art phénicien, aux VIII[e] et VII[e] siècles, en est comme le prolongement et la décadence. Concluons qu'elle a été une civilisation *insulaire*, surtout crétoise, et qu'on dira peut-être un jour « le siècle de Minos », comme nous disons le siècle d'Auguste ou celui de Périclès.

EDMOND POTTIER

LE COMTE

ET

LA DUCHESSE DE SAINT-LEU

Ceux qui connaissent mal l'histoire du roi Louis de Hollande et de la reine Hortense peuvent s'étonner qu'à partir d'une certaine date l'un se soit appelé *le comte de Saint-Leu* et l'autre *la duchesse de Saint-Leu*. Ces deux titres ont une commune origine : ils sont tirés de la terre de Saint-Leu, que les deux époux possédaient en France, dans le département de Seine-et-Oise. Mais pourquoi la même terre est-elle comté pour l'un, duché pour l'autre? La réponse à cette question est dans deux chapitres, très différents, mais tous deux dramatiques, de l'histoire napoléonienne.

I

LE COMTE DE SAINT-LEU

On est en 1810, le 1er juillet. Le roi Louis, qui, depuis quatre ans qu'il est monté sur le trône de Hollande, a essayé de toutes les résidences de son royaume — le Binnenhof à la Haye, la maison du Bois, le palais d'Utrecht, l'hôtel de ville d'Amsterdam qu'il s'est fait offrir par une municipalité complaisante, les châteaux du Lôo, de Soestdijk, d'Ost-

Frise, — et jamais n'a pu se supporter dans aucune d'elles, est à présent à Haarlem, au *Pavillon royal*. Il l'a acheté, en 1808, à un riche industriel nommé Hope, trois cent trente mille florins[1]. C'est une habitation charmante pour un simple particulier, mais elle est insuffisante pour un roi, bien qu'on ait acquis plusieurs maisons voisines pour y loger les divers services, et que l'installation ait été fort coûteuse. Le roi a trouvé qu'il ne pouvait se passer, à Haarlem, d'avoir un cabinet de minéralogie, un jardin botanique, toute une ménagerie, un théâtre où, de temps à autre, il fait jouer par des acteurs d'Amsterdam des pièces de sa composition traduites en hollandais, etc. Malgré tous les agréments dont il a doté ce séjour, Louis est mélancolique, selon son habitude. « Respectez ma solitude », tel était le vœu qu'il avait éprouvé le romanesque besoin de graver sur l'écorce d'un des arbres du bois de Haarlem avec la pointe d'un couteau[2]. Ce vœu était exaucé, d'ailleurs. Fatigués des continuelles tracasseries dont il les abreuvait, les Français qui l'avaient suivi à l'étranger étaient partis les uns après les autres. La reine, elle-même, dont l'existence était devenue intolérable auprès de ce maître fantasque, s'était réfugiée en France, auprès de sa mère, l'impératrice Joséphine.

Le 1er juillet 1810, le roi de Hollande a convoqué ses ministres au Pavillon. Il s'agit de prendre une résolution grave. La rupture vient d'éclater entre l'empereur et le roi. Napoléon écrit à son frère, le 23 mai : « C'est la dernière lettre que, de ma vie, je vous écris. » — Au lieu d'un allié fidèle et soumis, l'Empereur ne voit plus en son frère qu'un ennemi. Dès le 21 décembre 1809, il avait menacé : « ... Je ne vous cacherai pas que mon intention est de réunir la Hollande à

1. Le florin dit de Louis-Napoléon, en 1809, valait deux francs dix centimes de notre monnaie. Titre : 907 millièmes ; poids : 10 gr. 550. — Il n'a d'ailleurs guère varié depuis lors.

2. On montre encore cette inscription aux étrangers. Les arbres semblaient jouir du privilège d'inspirer la muse du roi Louis, si l'on en juge par ces quatre derniers vers d'un petit poème composé quelques années plus tard et dans lequel il exhalait les regrets de quitter Gratz :

Confidents d'un cœur solitaire,
Jeunes arbres, mes seuls amis,
Puisse votre ombre hospitalière
Mieux abriter d'autres proscrits.

la France comme complément de territoire, comme le coup le plus funeste que je puisse porter à l'Angleterre et comme me délivrant des perpétuelles insultes que les meneurs de votre cabinet ne cessent de me faire... » — A la fin de mai (1810), il avait rappelé son ambassadeur, M. de La Rochefoucauld, et renvoyé de Paris celui de Hollande, tandis qu'un corps d'armée commandé par le maréchal Oudinot, duc de Reggio, s'avançait dans la direction d'Amsterdam.

Les choses en sont là, lorsque les ministres se réunissent. Le roi leur expose un plan pour arrêter l'invasion : il faudra submerger le pays, en rompant les digues, et « défendre Amsterdam jusqu'à la dernière extrémité ». A son « grand étonnement », c'est lui-même qui le dit, tous lui conseillent de renoncer à la résistance. M. de Reuvens, vice-président du conseil d'État, va même jusqu'à émettre l'opinion que le roi devrait se rendre à Amsterdam et tolérer dans sa capitale l'autorité d'un général français. — « C'en est trop, répond le roi Louis ; cela me décide... » Il annonce alors l'intention d'abdiquer en faveur du prince royal, son fils, âgé de cinq ans et neuf mois. Pourtant il n'est pas résigné : « Un seul parti vaut mieux, reprend-il, c'est celui de se défendre jusqu'à l'extrémité. Dites-moi votre opinion ; je vous laisse, afin que vous puissiez délibérer librement. »

Les ministres, sans doute, ne pouvaient se défendre d'une grande commisération pour cet homme, dont les intentions étaient honnêtes, mais ils ne pouvaient non plus exposer leur pays à une catastrophe, à seule fin de conserver un roi qui leur avait été imposé, et un pauvre roi, dont la maladie a presque fait un vieillard, à vingt-huit ans, et que ses sujets appellent *de lamme Koning* (le roi boiteux), bon sûrement au fond, brave, épris d'idées nobles et généreuses, mais déséquilibré, inconstant, obstiné et maniaque, un jour plus faible qu'un enfant, et, le lendemain, tyrannique comme un despote.

Le roi fut donc informé que ses ministres persistaient dans leur opinion. Il rédigea l'acte d'abdication en faveur de Napoléon-Louis et, à son défaut, de Charles-Louis-Napoléon[1].

1. Le futur Napoléon III, alors âgé de deux ans.

« Nous voulons en outre, disait-il, que, conformément à la constitution, sous la garantie de S. M. l'Empereur notre frère, la régence demeure à S. M. la Reine, assistée d'un conseil de régence. » Puis il écrivit une proclamation à son peuple, un message au Corps législatif[1], une lettre à l'empereur, l'autre à la reine, sa femme. Il chargea le général Vichery de porter à Paris la première, et le conseiller d'État Elout de partir avec la seconde pour Plombières, où la reine Hortense prenait les eaux.

Le lendemain, 2 juillet, au soir, le roi, après avoir dîné à son heure habituelle, cause avec ses officiers et, en particulier, avec le grand maréchal du palais, M. Roest Van Alkemaade, à qui il a ordonné de tout faire préparer dans le plus grand secret pour sa prochaine arrivée au Lôo; il fait sa partie avec madame Huygens et quelques autres dames du palais. A onze heures, comme de coutume, il leur souhaite le bonsoir, mais avec un accent de gravité triste, que quelques-unes d'entre elles se rappelèrent plus tard. De même, il a paru très ému en embrassant son fils au moment où celui-ci allait se coucher, mais, habitué que l'on était aux bizarreries de son humeur, on n'y avait pas attaché d'importance. Rentré dans sa chambre, le roi y est suivi par son aide de camp, l'amiral Bloys van Treslong, un Hollandais, qu'il dit « loyal et fidèle, » et par le général Travers, baron de Jever, capitaine des Gardes. Le valet de chambre Laforce est aussi là, sorte de Figaro que rien ne déconcertait, et fort aimé de son maître. Les préparatifs achevés, pour un voyage dont le roi seul sait la destination, le roi, les deux officiers et le valet de chambre, suivis de Tiel, pauvre chien que le roi a recueilli, et qu'il affectionne particulièrement en dépit de sa laideur[2], descendent l'escalier avec précaution, traversent le jardin, gagnent la porte de service, et passent pour gagner la route sur la planche jetée en travers d'un fossé fangeux. Le roi

1 Exercice particulièrement laborieux pour lui : le roi ne pouvant, de ses doigts paralysés, tenir une plume, on devait, pour qu'il pût écrire, fixer celle-ci à un gant de peau dont il recouvrait sa main inerte. Ce jour-là, quand on voulut relire les trois pièces, on s'aperçut qu'elles étaient à peu près indéchiffrables, si bien que le ministre de l'intérieur, Van der Capellen, fut obligé de les recopier.

2. Le roi l'appelait Tiel, du nom de la petite ville où le chien avait été trouvé.

s'aperçoit alors qu'il a oublié une cassette. Il retourne au pavillon et revient en courant, le coffret entre les bras. Sur la planche, il perd l'équilibre, et tombe. Les trois hommes le tirent du bourbier et veulent le faire rentrer au pavillon, mais il craint de donner l'éveil ; ruisselant d'eau et couvert de boue, il monte en voiture[1].

Le 3 juillet, au matin, les Hollandais virent, étalées sur les murs, de grandes affiches imprimées sur deux colonnes et contenant, en hollandais et en français, la proclamation de Louis et son acte d'abdication. Quelques heures plus tard, ils apprirent la disparition du roi. Le même jour, une députation des membres du Gouvernement, constitués en Conseil de régence, se rendit au pavillon pour saluer le prince royal du titre de roi sous le nom de Louis II. Le petit prince avait beaucoup pleuré en apprenant le départ de son père ; mais ses larmes avaient séché vite, car, lorsque ses nouveaux sujets vinrent lui présenter leurs hommages, ils le trouvèrent en train de jouer sous la garde de madame de Boulers, sa gouvernante, du grand écuyer lieutenant général Bruno et du général Sels. Aux compliments qu'on lui adressa, l'enfant répondit par de gentils saluts, obéissant ainsi à madame de Boulers qui, en femme prudente, dans l'ignorance où elle était des intentions de l'Empereur, lui avait recommandé de saluer la députation sans mot dire[2].

En plus des responsabilités, la digne gouvernante se trouve aux prises avec de grands embarras. Bien que le roi Louis déclare avoir laissé à son fils ses revenus du mois de juin pour subvenir aux premières dépenses, madame de Boulers est à peu près sans le sou ; elle n'aurait pas seulement « de quoi envoyer un courrier, si la nécessité l'exigeait », écrit-elle à Oudinot dans une lettre datée du 6 juillet. « Dans le cas où S. M. l'Empereur ordonnerait que le prince royal revînt en France, il me serait de toute impossibilité de faire le voyage... Personne n'est payé ici depuis trois mois, et je ne serais pas

1. La princesse Dolgorouki, femme de l'ambassadeur de Russie, qui habitait une maison voisine du pavillon, suivit, de sa fenêtre, tout ce manège du départ du roi.

2. Il n'est donc pas exact que le prince royal « répondit avec sensibilité » au conseil de régence, comme le prétend Louis dans ses *Documents sur la Hollande*.

étonnée que d'un moment à l'autre on refusât de fournir la maison du prince. On dit les coffres vides, etc., etc.[1] »



A Rambouillet, le général Vichery arrive le 8 juillet auprès de l'Empereur apportant la nouvelle de l'abdication et de la fuite du roi. Dans le premier moment de fureur, l'Empereur crie au général : « Si je me doutais que vous eussiez connaissance de ce que vous m'apportez, je vous ferais fusiller ! » Mais les larmes lui montent aux yeux : « Devais-je m'attendre à un tel outrage de la part d'un homme à qui j'ai servi de père ? Je l'ai élevé avec les faibles ressources de ma solde de lieutenant d'artillerie, j'ai partagé avec lui mon pain et les matelas de mon lit... Où va-t-il ? chez les étrangers pour faire croire qu'il n'est pas en sûreté en France ou dans les États soumis à mon influence ». Puis il se perd en conjectures : Où est le roi ?

Nul ne le savait ! En Hollande on le croyait en France, pensant qu'il était allé se jeter aux pieds de l'Empereur. D'autres imaginent qu'il est en Angleterre, à moins qu'il n'ait passé en Amérique, car on raconte qu'il a dit devant les ministres : « Ah ! oui, je voudrais bien être en Amérique ! » Mais peut-être est-il en Westphalie, dans les États de son frère Jérôme, aux bains de Neuhaus où l'on avait ordre, quelque temps auparavant, de lui préparer des appartements. Il ne serait pas impossible non plus qu'il fût à Aix-la-Chapelle où il projetait également d'aller prendre les eaux.

Pendant que de tous côtés on procède aux recherches et que des courriers sont expédiés dans toutes les directions, l'Empereur pare au plus pressé. Il écrit à Lebrun, archi-trésorier de l'Empire : « Il est indispensable que vous partiez demain pour Amsterdam ». Puis au vice-amiral Durès,

1. Louis prétend qu'il n'avait emporté que dix mille florins en or, et ses décorations. Ce sont sans doute les diamants de celles-ci qu'il veut vendre à la fin de juillet 1810 à son frère Jérôme pour cinq cent mille francs, et le 22 avril 1811 à Madame Mère ; il en désirait alors quatre cent vingt mille francs « parce qu'ils valent beaucoup plus ».

Une lettre d'Oudinot à Clarke, datée d'Amsterdam le 7 juillet 1810, confirme les assertions de madame de Boulers et contient de curieux détails sur la question.

ministre de la Marine, et au général Clarke, ministre de la Guerre, il annonce qu'il réunit la Hollande à la France et leur prescrit les mesures à prendre. Le 13, il écrit à Cassel, au roi Jérôme : « Je ne crains qu'une chose pour le roi (Louis), c'est que tout cela ne le fasse passer pour fou... », et le même jour, à la reine Hortense, à Plombières : « On n'a pas de nouvelles du roi, on ne sait pas où il s'est retiré, et l'on ne conçoit rien à cette lubie... ». Le 17 juillet, arrive de Hollande une lettre de Lebrun devenu, depuis le décret du 9 juillet, « lieutenant général de l'Empereur, en Hollande ». Il propose un expédient qui lui a été suggéré par le maréchal Serurier, chargé d'affaires de France en Hollande. Celui-ci a su que M. Van der Heim, ancien ministre de la Marine et des Colonies, avait reçu ordre d'envoyer au roi M. de la Tour, un des seize médecins ou chirurgiens attachés à sa personne[1]. Ce dernier devait se rendre en un point qui lui serait désigné et y attendre de nouvelles instructions pour continuer son voyage, mais « soit scrupule envers la France, soit timidité ou tout autre motif, il a refusé jusqu'ici de partir ». — Et voici l'avis de Serurier : « En faisant partir le médecin et en le faisant suivre, on trouverait sûrement la trace de Sa Majesté, à moins que la défiance ne l'ait fait renoncer à son docteur et changer les indications données. » — L'Empereur accepte l'idée, et, de Saint-Cloud où il vient d'arriver, écrit à Lebrun le 17, à minuit : « Écrivez au médecin Latour que non seulement je lui permets d'aller auprès du roi, mais même que je le désire, que ce prince m'est toujours cher, que je verrai avec plaisir qu'il reste auprès de lui et lui donne des soins ; que je regarde comme personnels tous les services qu'il lui rendra ». Le docteur entra-t-il ou non dans la combinaison ? Toujours est-il que ce n'est pas par lui, mais par un autre Français, M. de Langeron, que le 20 juillet, dix-huit jours après le départ de Haarlem, l'on apprend le lieu de la retraite du roi. L'Empereur en instruit sa mère (20 juillet) :

« Madame, je m'empresse de vous apprendre que le roi de Hollande est aux eaux de Tœplitz, en Bohême. Comme vous avez dû éprouver beaucoup d'inquiétude sur sa disparition,

1. Le *Service de santé* du roi Louis ne comprenait pas moins de vingt personnes : huit médecins, huit chirurgiens, deux pharmaciens, etc.

je ne perds pas une minute à vous donner cette nouvelle pour votre tranquillité. Sa conduite est telle qu'elle ne peut être expliquée que par son état de maladie... »

Peu à peu les péripéties du voyage royal furent connues à Paris.

En quittant Haarlem, le roi suivit la grand'route jusqu'à Amsterdam qu'il contourna. A Naarden, il fut reconnu par un juif que le bruit d'une altercation avait attiré près de la voiture. Louis craignait tellement d'être arrêté dans sa fuite, qu'il n'avait pas voulu relayer tant qu'il s'était trouvé en territoire hollandais : un postillon ayant refusé de poursuivre la route sans changer de chevaux, le général Travers s'était fâché et l'avait menacé « de le tuer » s'il ne voulait doubler l'étape. Dans cette même journée du 3 juillet, le roi atteignit Osnabrück, puis il se dirigea sur Hanovre, mais, durant le trajet, il eut le chagrin d'écraser son chien Tiel qui avait sauté par la portière, tandis que l'on roulait à toute vitesse. Le 7, il s'arrêta à Dresde. Une lettre du prince de Metternich contient des détails sur son passage dans cette ville : elle est adressée au baron de Hügel, chargé d'affaires d'Autriche à Francfort. « L'illustre voyageur, écrit le prince, est arrivé à Dresde sous le nom du *comte de Saint-Leu*, a fait viser ses passeports chez l'ambassadeur impérial pour lui et sa suite, et est parti sur-le-champ, comme plusieurs autres voyageurs, pour les bains de Tœplitz, afin d'y rétablir sa santé depuis longtemps affaiblie. Comme l'illustre voyageur s'est plu à choisir l'*incognito*, notre Cour n'a pas pris la moindre note de son arrivée ni de son séjour et ne lui a montré que les politesses dont jouissent ordinairement tous les grands personnages qui voyagent *incognito*... »

Dès son arrivée à Tœplitz, Louis écrivit à l'empereur d'Autriche afin de lui demander son agrément pour séjourner dans ses États ; puis il se décida à faire parvenir de ses nouvelles en France et chargea le baron de Bourgoing, ambassadeur de France à Dresde, de ce soin : « Monsieur de Bourgoing, écrivit-il le 11 juillet, je suis passé avant-hier à Dresde, mais, comme je désire vivement rester inconnu, je ne vous ai point fait avertir... Je vous prie de vouloir rendre compte à S. M. l'Empereur de mon arrivée ici, de mon vif désir de

rester dans les environs pour y soigner tranquillement ma santé... *J'ai pris le nom de Saint-Leu*, je vous prie de ne me connaître et de ne me parler, si je vous vois, que *sous le nom de Saint-Leu*, vous me feriez beaucoup de peine en faisant autrement ». Il prie aussi Madame Mère, dans une lettre du 16 juillet, de ne pas lui donner d'autre nom que celui qu'il vient de choisir : « Ma chère Maman, je suis aux eaux de Tœplitz, depuis huit jours. Les médecins m'avaient conseillé les eaux, principalement le célèbre docteur Hufeland, et après tout ce qui s'est passé, j'ai choisi ce lieu de préférence parce que c'est plus loin... Écrivez-moi à M. de Saint-Leu, aux bains de Tœplitz, Bohême... »

Le même jour il écrivit à Jérôme et, le 20 juillet, à son oncle Fesch pour le prier de lui vendre les biens que celui-ci possédait encore en Corse : « Si je pouvais obtenir de m'y retirer avec le plus jeune de mes enfants, je me trouverais bien heureux[1]. » A tous il protestait de son désir de « vivre tranquille et obscur ». Il se le persuadait à lui-même sans doute, mais, en attendant, son ambition restait en éveil. On en eut des preuves dans la suite, par la manière dont il accueillit les nombreuses tentatives de l'Empereur pour le décider à revenir vivre en France, à Saint-Leu, « comme prince français ». Chaque fois il les repoussa avec indignation, continuant à se regarder comme une sorte de roi en disponibilité, voulant être traité comme tel, et conservant toujours le secret espoir de reprendre, à un moment donné, possession de son trône. « J'appartiens à la Hollande, répétera-t-il obstinément... je suis lié à jamais, ainsi que mes enfants, au sort de la Hollande... je ne puis rester qu'en Hollande... »

En attendant, il garde le titre qu'il s'est octroyé à lui-même, de comte de Saint-Leu.

II

LA DUCHESSE DE SAINT-LEU

Le 20 juillet 1810, douze jours après que la nouvelle de

1. On voit par là qu'il se souciait tout autant de son fils cadet que de son aîné, contrairement à certains bruits calomnieux qu'on s'est plu à répandre.

l'abdication du roi Louis était parvenue à l'Empereur, le duc de Frioul avait écrit à la reine de Hollande : « Madame, d'après les ordres de l'Empereur, j'ai fait prendre possession, au nom de Votre Majesté, de l'hôtel, rue Cerutti, et de la maison de campagne de Saint-Leu ; la remise en sera faite aux gens de Votre Majesté. » Il annonçait, en outre, à Hortense que l'Empereur lui assignait, à compter du 1er juillet, un million par an pour sa maison, cinq cent mille francs pour son fils aîné, le grand-duc de Berg, et deux cent cinquante mille francs pour son second fils, soit une somme de un million sept cent cinquante mille francs. Par la suite, l'Empereur améliora ces premières dispositions : le 10 décembre (1810), un décret conféra à la reine l'usufruit de l'hôtel de Paris ; le 13, un sénatus-consulte constitua à Louis, dans l'espoir de le voir revenir en France, un apanage de deux millions de revenu en qualité de prince français ; enfin, le 26, un nouveau décret déterminait la part de la reine dans l'apanage.

Ces marques de la munificence impériale, Louis les accueillit par une protestation qu'il adressa, le 30 décembre, au comte Regnault de Saint-Jean-d'Angély, ministre-secrétaire d'État de la famille impériale ; à Cambacérès, archi-chancelier de l'Empire, et au comte Garnier, président du Sénat, chargeant les deux premiers de la notifier à la reine[1]. Il avait écrit à celle-ci : « Je vous ordonne de refuser jusqu'à la moindre partie de ce don vil et douloureux... Toutes mes propriétés particulières sont à votre usage et à celui de mes enfants. Je vous autorise, par l'écrit ci-joint, à vous en mettre en possession. » Le même pli contenait l'acte de cession de la propriété de Saint-Leu, de l'hôtel de Paris et de toutes les propriétés acquises en Hollande, y compris le Pavillon de Haarlem.

L'Empereur cessa de s'inquiéter ostensiblement de son frère, pour ne plus s'occuper que des intérêts d'Hortense et de ses enfants. Le 22 janvier (1811), ordre est donné au comte Daru de faire lever le séquestre mis sur Saint-Leu,

1. Cet ordre ne fut pas exécuté, Regnault de Saint-Jean-d'Angély ayant mis la protestation du roi Louis sous les yeux de l'Empereur et celui-ci ayant ordonné, le 23 janvier 1811, de « n'y donner aucune suite ». *Arch. nat., armoire de fer.*

« pour que la reine en jouisse pleinement » ; le 24 avril (1811) un décret met Hortense en possession de l'apanage refusé par Louis. Elle en toucha les revenus depuis le 1er janvier, ce qui lui permit d'acquitter toutes les dettes de son mari en France. L'Empereur lui assigna en outre cent vingt mille francs sur sa cassette « pour pourvoir à l'éducation » des jeunes princes, et lui fit échanger les propriétés de Hollande, d'une gestion difficile, contre cinq cent mille francs sur le Grand Livre.

***

Mais l'heure fatale est arrivée. L'Empire est tombé. Le traité du 11 avril 1814, conclu avec les puissances étrangères, assure deux cent mille francs de rente à Louis, et quatre cent mille à Hortense et à ses enfants. La reine se trouvait alors à Navarre (Eure), où elle s'était réfugiée avec sa mère. « Elle y reçut des puissances alliées, lit-on dans une note trouvée parmi ses papiers, l'invitation de revenir à Paris, avec ses enfants, et l'assurance qu'ils y seraient en toute sûreté; elle se rendit à la Malmaison peu de temps après le traité du 11 avril[1], qui exprimait les dernières volontés de l'Empereur en remettant à la reine le soin et la fortune de ses enfants. » En arrivant à la Malmaison, où l'impératrice Joséphine l'avait précédée de quelques jours, Hortense y trouva « nos amis les ennemis » installés sur un pied de quasi intimité qui, au premier abord, la choqua. Elle accueillit leurs hommages avec une telle froideur que l'empereur de Russie, le plus empressé de tous, s'en montra froissé : « J'ai reçu comme je le devais les vainqueurs de mon pays, répliquait la reine à ceux qui s'étonnaient de son attitude. Je sais que l'empereur Alexandre a été ennemi généreux envers l'empereur Napoléon : je lui montrerai donc que j'ai su l'apprécier et que je ne suis pas insensible à sa noble conduite, mais, au premier moment, je n'ai pensé qu'à mon pays. »

Alexandre se piqua au jeu. Il se promit de conquérir l'amitié d'Hortense : « sentimental » de nature, dit une contemporaine, il rêvait d'« être aimé pour lui-même ». Il fit tant et si

1. Elle arriva à la Malmaison le 16 avril.

bien qu'il gagna la partie. La reine lui témoigna de la sympathie, le prit même bientôt pour confident. Elle lui parla de sa volonté de ne pas « séparer sa cause de celle des Bonaparte », de prendre sa part de leurs malheurs et de quitter, s'il le fallait, la France, et peut-être même l'Europe, pour aller vivre à la Martinique, dans l'habitation familiale de sa mère. L'empereur combattit vivement ce projet d'exil, et il arriva enfin à lui persuader d'user de l'intervention des alliés pour fixer sa résidence en France sous la protection du roi Louis XVIII.

Hortense avait hésité beaucoup avant de prendre cette étrange détermination; peut-être même que, laissée à son propre mouvement, elle ne l'eût jamais prise. Mais il lui fallut subir tant d'assauts de la part de sa mère et de ses amis, on sut si à propos faire vibrer en elle la corde maternelle qui, on le savait bien, était sa corde sensible, que, de guerre lasse, elle avait fini par répondre à l'empereur : « J'avais pris mon parti du malheur, j'y étais résignée; n'ayant donc pensé que rien d'heureux pût m'arriver, je ne sais que vouloir; seulement je suis décidée à n'accepter pour moi et mes enfants que ce qui sera convenable et j'ignore ce qui peut l'être. — Eh bien, fiez-vous à moi, » répliqua l'empereur.

Alexandre chercha le moyen le plus efficace de venir en aide à sa nouvelle amie pour laquelle il disait éprouver « les sentiments d'un frère ». Il s'informa du chiffre de sa fortune, apprit qu'elle n'avait plus guère comme ressources que ses diamants, et jugea « pour plus de sûreté de lui faire assurer un sort indépendant du traité ». Le mieux serait de conserver à la reine une partie de sa terre de Saint-Leu, de lui en assurer la propriété, et « pour qu'on ne pût jamais en frustrer ses enfants, d'y établir un duché ». Telles furent les bases du projet que l'empereur Alexandre arrêta avec son ministre Nesselrode et qu'il communiqua à mademoiselle Cochelet, la lectrice, en même temps que l'amie dévouée de la reine. « Nous forcerons Blacas à le faire signer au roi, lui dit-il, et vous vous chargerez de le faire accepter à la reine. »

Alexandre s'embarquait sans le savoir dans des difficultés sans nombre. Louis XVIII, qui venait de signer ses premiers actes officiels de la XIX[e] année de son règne, prétendant abolir

ainsi d'un trait de plume la glorieuse période impériale, voulait bien consentir, quoique de fort mauvaise grâce, à accorder le duché demandé, mais il entendait traiter Hortense en simple particulière et non en reine. Un brevet expédié à la reine spécifia donc que le roi accordait le titre de duchesse de Saint-Leu à « mademoiselle de Beauharnais ». « Est-il possible, s'écria Hortense avec indignation, que M. de Nesselrode ait cru que j'accepterais une pareille formule ! » L'empereur Alexandre, à qui la pièce n'avait pas été communiquée, ressentit l'affront fait à son amie, et il avoua que « ce malheureux duché lui donnait plus de peine que le traité de Paris ». Fort heureusement, le duc de Vicence, négociateur de l'empereur Napoléon avec les alliés, arriva à point pour tirer d'embarras tout le monde, en proposant l'expédient suivant : « Il faudrait, dit-il, rattacher en quelque sorte l'établissement du duché au traité du 11 avril. En mettant « Eugénie-Hortense » désignée dans le traité du 11 avril, Louis XVIII se trouverait forcé implicitement de la reconnaître comme reine, puisqu'il est dit, dans le traité, que chacun conserve ses titres ; de cette façon, le mot de *reine*, qui paraît au souverain si dur à digérer, ne lui offusquerait pas les yeux... » Après mille contestations et de nombreux retards, les lettres patentes furent enfin libellées dans la forme suivante[1] :

Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous ceux qui ces présentes verront, salut.

Aujourd'hui, trentième jour du mois de mai de l'an de grâce 1814, étant dans notre résidence royale des Tuileries, eu égard à la situation de madame Eugénie-Hortense de Beauharnais, désignée dans une convention faite le 11 avril dernier, et aux invitations qui nous ont été adressées par les hautes puissances contractantes pour donner effet à ladite convention, nous lui avons confirmé et confirmons par ces présentes le rang et le titre de duchesse, érigeant pour Elle la terre de Saint-Leu en duché qui passera à ses enfants de mâle en mâle par ordre de primogéniture, et y attachant, en domaine ou rentes sur le Grand Livre de France, un revenu annuel de quatre cent mille francs, déduction faite de toute charge, pour qu'Elle puisse en jouir en toute propriété, avec faculté de l'aliéner et d'en disposer sans avoir

1. L'original de ces lettres patentes semble jusqu'ici avoir échappé aux historiens qui ont cependant fait des recherches dans les Archives de l'État. Nous avons eu la bonne fortune d'en trouver une copie *authentique* du temps, dans des papiers inédits de la maison de la reine Hortense.

besoin de l'autorisation de son époux, qui, sous aucun prétexte, ne pourra jamais y rien prétendre, bien entendu[1], cependant que nous nous réservons le droit de transiger avec la duchesse de Saint-Leu pour rachat ou échange desdits domaines ou rentes, de sorte toutefois que son revenu soit toujours de 400 000 francs, conformément à la convention du 11 avril dernier.

Car tel est notre bon plaisir, et, afin que ce soit chose ferme et stable, nous avons signé la présente et y avons fait apposer notre scel ordinaire.

Signé : LOUIS

Par le Roi : *Signé* : BLACAS.

On était au 3 juin (1814). L'empereur de Russie, qui partait dans la nuit pour l'Angleterre, avait tenu à passer une dernière soirée à Saint-Leu afin de donner une preuve d'affectueuse sympathie à la reine Hortense et au prince Eugène, qui venaient de perdre leur mère, l'impératrice Joséphine, morte cinq jours auparavant. Un instant il quitta le salon pour prendre connaissance des dépêches que lui apportait un courrier. Il fit appeler mademoiselle Cochelet : « Tenez, lui dit-il, voici enfin les lettres patentes du duché de Saint-Leu. Je sens qu'elles sont devenues sans intérêt pour la reine dans ce moment affreux, et je n'ose pas les lui présenter moi-même. Quand elle sera mieux, vous les lui donnerez... Je ne puis vous exprimer à quel point je suis mécontent de la mauvaise volonté que l'on a mise à tout cela. La reine n'en doit de reconnaissance à personne et je la prie en grâce de n'en point faire de remerciement. »

La reine ne crut pas devoir suivre ce conseil. « C'est l'empereur Alexandre, déclarait-elle avec quelque apparence de raison, qui me fait contracter des obligations, et il ne veut pas que j'en remercie, mais ce serait me mettre dans mon tort; puisque j'ai accepté la fortune qu'on me laisse, je dois remercier et je le ferai. » C'était aussi l'avis du prince Eugène : « Pour que tu puisses vivre tranquille au milieu de tant de partis, tu seras forcée de voir le roi et d'en appeler à sa jus-

1. Toutes ces négociations avaient eu lieu en dehors du roi Louis; on ne se préoccupa pas davantage de ses protestations, l'une datée du 18 juin 1814, dans laquelle il s'intitulait « le roi de Hollande portant depuis le mois de juillet 1810 le nom de comte de Saint-Leu » et déclarait renoncer, pour lui et les siens, aux avantages du traité du 11 avril; l'autre, *solennelle*, cette fois, que publia le journal d'Aarau le 2 août 1814.

tice », disait-il à sa sœur. Ce ne fut pourtant qu'à la fin de septembre (1814) qu'elle se décida à faire demander une audience à Louis XVIII, qui la lui accorda sur-le-champ. La reine se rendit aux Tuileries accompagnée de mademoiselle Cochelet faisant, pour la circonstance, fonction de dame d'honneur. Elle entra seule dans le cabinet du roi et revint charmée de son accueil : « Il s'est montré excessivement poli, galant même, pour moi, raconta-t-elle ensuite, et m'a fait l'effet d'un bon homme. Il a fait gracieusement l'éloge de ma mère et de mon frère... enfin il est impossible d'être plus aimable qu'il ne l'a été ». Quant à Louis XVIII, Hortense, paraît-il, lui avait absolument « tourné la tête ». « J'ai vu la duchesse de Saint-Leu avec grand plaisir, elle est charmante », disait-il. Et c'était des éloges sans fin de son tact, de son esprit, de toute sa personne. « Je m'y connais, disait-il, eh bien, je n'ai jamais vu de femme qui réunisse à tant de grâce des manières aussi distinguées... »

Mais voici le grand coup de théâtre. L'Empereur rentre aux Tuileries, le 20 mars 1815. Il embrasse froidement sa belle-fille et lui donne rendez-vous pour le lendemain.

Le 21, à peine la reine fut-elle introduite dans son cabinet qu'il s'avança à sa rencontre et lui dit : « Avez-vous donc si peu compris votre situation que vous ayez pu renoncer à votre nom, au rang que vous teniez de moi, et accepter un titre donné par les Bourbons? Était-ce là votre devoir? — Mon devoir, Sire, répondit-elle, était de penser à l'avenir de mes enfants, puisque l'abdication de Votre Majesté ne m'en laissait plus d'autre à remplir. — Vos enfants! s'écria l'Empereur, vos enfants!... Mais n'étaient-ils pas mes neveux avant d'être vos fils? L'avez-vous oublié? Vous croyez-vous le droit de les faire déchoir du rang qui leur appartenait? Vous n'avez donc pas lu le Code? » ajouta-t-il. La reine dut avouer son ignorance. Alors, tout en arpentant la pièce à grands pas, il lui expliqua l'article de la loi qui défend de changer l'état des mineurs et de faire en leur nom aucune renonciation. En vain la reine essayait-elle de s'excuser disant que « ne connaissant pas les lois, elle n'avait pensé qu'à l'intérêt de ses enfants et pris conseil de son cœur ». L'Empereur s'arrêta net

devant elle : « Alors il aurait dû vous dire, madame, que quand on a partagé les prospérités d'une famille, il faut savoir en subir les adversités... ». Hortense fondit en larmes. Au même instant, des acclamations frénétiques retentirent fort à propos au dehors. Napoléon dut saluer la foule, ce qui mit fin à cette scène pénible.

La pauvre reine regrettait amèrement sa faute. Son excuse, c'était sa bonne foi : on est aujourd'hui confondu de voir à travers quelles étranges illusions elle avait jugé sa situation ; elle s'était imaginé naïvement qu'il lui fallait à tout prix « conserver Saint-Leu *sur lequel le roi avait fixé son existence politique et celle de ses enfants* [1] » ! Du moins, elle n'oublia pas la sévère leçon. Elle se jura bien, « si les choses changeaient, de partir pour toujours de France, ne voulant pas rester une seconde fois dans une fausse position [2] ». Elle se tint parole. Après Waterloo, elle se rendit à la Malmaison au-devant de l'Empereur. Elle resta avec lui jusqu'au dernier instant et lui dit, le 29 juin (1815), un adieu qu'elle ne savait pas devoir être éternel. Moins d'un mois plus tard, le 19 juillet, elle quitta la France.

Mais elle reprit en exil le titre de duchesse de Saint-Leu. Vainement le roi Louis lui en fit un grief : « Je vous reproche, lui écrivait-il de Marienbad en 1819, de continuer à prendre vous-même un titre différent de celui de votre mari, comme s'il appartenait à une femme de changer mon nom. Il faut que vous soyez conséquente et, si vous vous croyez en conscience séparée de votre mari, prenez un autre nom que le sien ou portez-le tel qu'il le porte... ».

Mais la reine Hortense s'appela la duchesse de Saint-Leu jusqu'à la fin de sa vie, et le roi Louis, qui lui survécut, resta toujours le comte de Saint-Leu.

C. D'ARJUZON

1. Cette singulière appréciation des mobiles de Louis XVIII qui, certes, n'était pas destinée à la publicité, se trouve dans une note inédite trouvée au milieu des papiers de la Reine et où sont consignés les faits principaux de sa vie.

2. Lettre de la comtesse du Cayla au vicomte de La Rochefoucauld, datée du 29 avril 1815.

LES ÉTATS-UNIS

ET

L'AMÉRIQUE LATINE

Au moment où s'achève péniblement à Mexico le second Congrès pan-américain, convoqué sur l'initiative des États-Unis, comme le fut, il y a onze ans, le Congrès tenu à Washington, il nous a paru intéressant de jeter un coup d'œil en arrière, et de parcourir rapidement l'histoire des rapports de la grande République nord-américaine avec ses sœurs de l'Amérique latine. Cette étude, en nous éclairant sur les ambitions des États-Unis, sur les moyens mis déjà en œuvre par eux pour les réaliser ou envisagés comme pouvant en faciliter la réalisation, sur les résultats obtenus ou les échecs subis, nous permettra d'apprécier avec quelque sûreté leurs chances de succès et la nature ainsi que l'importance des obstacles qu'ils doivent vaincre pour atteindre leur but.

***

Dans la lutte qu'elles soutinrent, au début du XIXe siècle, pour conquérir l'indépendance, les colonies espagnoles d'Amérique ne reçurent aucune aide officielle des États-Unis. Ceux-ci conservèrent la neutralité entre l'Espagne et ses sujets

rebelles. La population américaine ne demeura cependant pas indifférente aux appels que lui adressaient des hommes combattant pour la liberté, et les citoyens des États-Unis prêtèrent généreusement leur appui aux insurgés. Après beaucoup d'hésitations, le Congrès, cédant à la pression de l'opinion publique, se décida enfin, au commencement de 1822, à reconnaître comme États indépendants les gouvernements révolutionnaires qui, depuis plus de dix ans, résistaient avec succès aux forces espagnoles. Les États-Unis saluaient les premiers l'avènement au rang de nations des jeunes Républiques américaines. Dans l'accomplissement de cet acte, d'ailleurs, l'intérêt était d'accord avec le sentiment. Henry Clay, le grand orateur kentuckien, qui s'était fait à la Chambre des représentants l'avocat des colons espagnols, voyait pour les États-Unis d'importants avantages à la substitution de nations libres à des colonies européennes dans l'Amérique latine : « L'Amérique espagnole devenue indépendante, les gouvernements que choisiront ses populations, quelle que soit leur forme, seront nécessairement animés d'un sentiment américain et guidés par une politique américaine. » (1818.) Livrés à leurs seules forces, les États-Unis eux-mêmes pouvaient redouter tomber de nouveau sous le joug de l'Angleterre. Cette crainte n'était pas chimérique : il n'y avait pas si longtemps qu'une armée anglaise s'était emparée de Washington et avait brûlé le Capitole. L'incendie d'août 1814 était encore présent à tous les esprits aux États-Unis. Clay voyait dans les jeunes nations sud-américaines des alliés naturels pour son pays. Leur faiblesse rendait aux peuples d'Amérique toute résistance isolée difficile, sinon même impossible ; unis ils braveraient leurs anciens maîtres, et l'Amérique pourrait se développer librement, sous des institutions républicaines et pacifiques en face de l'Europe monarchique et guerrière.

Emporté par sa vive imagination, Clay voyait plus loin encore et peignait à ses compatriotes le merveilleux tableau que lui paraissaient devoir offrir à un demi-siècle de là les deux Amériques : « L'Amérique du Sud, à l'heure actuelle, a dix-huit millions d'habitants. La population de ce pays se développera avec une rapidité égale à la nôtre. Dans vingt-cinq ans, on peut prévoir qu'elle sera de trente-six millions ;

dans cinquante ans, de soixante-douze millions. Les États-Unis ont à présent dix millions d'habitants. Grâce au caractère de notre population, notre nation sera toujours la première de ce continent au point de vue industriel et commercial. Imaginez quelle sera la puissance des deux pays et l'importance de leurs relations commerciales quand nous aurons quarante millions d'habitants, et l'Amérique du Sud soixante-dix millions! » (1820.) Clay s'est trompé dans sa prophétie: les États-Unis ont aujourd'hui soixante-seize millions d'habitants, et l'Amérique latine cinquante-cinq millions seulement. Mais, bien que ce marché ne se soit pas développé aussi rapidement qu'il l'imaginait, une clientèle de cette importance n'est pas à dédaigner, et c'est à l'enlever à l'Europe que les États-Unis travaillent avec constance depuis dix ans.

L'intervention européenne en Amérique faillit se réaliser en 1823. Ferdinand VII, rétabli sur son trône par la France, exécutrice des décrets de la Sainte-Alliance, réclama l'aide de celle-ci pour ramener à l'obéissance ses colonies révoltées. Les États-Unis virent dans un fait de ce genre, s'il se réalisait, une menace indirecte et un grand danger pour eux. Si les colonies espagnoles pouvaient être remises sous le joug, cet exemple n'encouragerait-il pas l'Europe à attenter ensuite à leur liberté? En outre, avec les idées d'exclusivisme commercial qui régnaient à cette époque, la perte de l'indépendance pour les colonies sud-américaines, c'était pour les États-Unis la perte certaine de ces marchés dont ils auguraient tant pour l'avenir. Heureusement pour eux, l'intérêt de l'Angleterre se trouva en cette circonstance analogue au leur : l'Angleterre tenait plus qu'eux encore peut-être à conserver les relations commerciales fructueuses qu'elle avait nouées, depuis leur rébellion, avec les colonies espagnoles. Des pourparlers s'engagèrent entre Canning et le représentant des États-Unis sur la conduite à tenir par les deux pays et sur la possibilité d'une déclaration commune pour contrecarrer les projets de la Sainte-Alliance. Mais avant qu'on fût arrivé à une décision à Londres, le président des États-Unis avait déclaré publiquement la conduite que son pays entendait suivre dans la question sud-américaine.

Dans son célèbre message du 2 décembre 1823, Monroë

disait que « les États-Unis ne pourraient voir l'intervention d'une puissance européenne en vue d'opprimer les gouvernements américains qui avaient proclamé et réussi à maintenir leur indépendance, que comme la manifestation d'une disposition hostile à leur propre égard ». Devant la déclaration des États-Unis et l'attitude de l'Angleterre, la Sainte-Alliance abandonna ses projets belliqueux. Les États-Unis avaient sauvé d'un péril imminent, au nom de leur sécurité et de leurs intérêts personnels, les Républiques sud-américaines.

Au lendemain de ce grave événement, celles-ci essayèrent de s'unir pour défendre leur liberté. Bolivar, le héros de l'indépendance, rêvait de fonder une union des peuples de langue espagnole, qui eût fait pendant à l'union américaine, et dès 1822 il invitait les Républiques de l'Amérique latine à former une confédération. Sa tentative avorta. En 1824, il reprit son idée et convoqua les nations sud-américaines à une conférence qui devait se tenir l'année suivante à Panama. Bolivar n'adressa pas d'invitation aux États-Unis, mais, au commencement de 1825, les gouvernements de la Colombie et du Mexique leur demandèrent d'envoyer des représentants au Congrès projeté. Par un hasard singulier, Clay était à ce moment secrétaire d'État. Nulle démarche ne pouvait lui agréer davantage. Le président, John Quincy Adams, hésitait à répondre à cette invitation. Il craignait d'engager les États-Unis dans une voie susceptible de les mener à la conclusion d'alliances dangereuses. Clay triompha de son hésitation. Dans ce Congrès, qui réunirait, avec les États-Unis, les représentants de toutes les nations indépendantes d'Amérique, il voyait « le commencement d'une ère nouvelle dans les affaires humaines ». Le Nouveau-Monde, prenant conscience de lui-même, allait tenir ses premières assises, affirmer à la face de l'Europe, courbée encore sous le joug des gouvernements monarchiques, sa foi dans la démocratie et le gouvernement républicain, sa croyance dans la possibilité d'un développement pacifique et dans l'inutilité de l'appareil militaire si lourd aux peuples européens. L'aînée des Républiques américaines pouvait-elle se dérober à cette glorieuse manifestation? Un refus ne l'exposerait-elle pas au

« reproche d'indifférence à l'égard des intérêts les plus graves de l'hémisphère américain, peut-être même à celui d'un manque de sincérité relativement à la déclaration faite si peu de temps avant par Monroë? » Et, en s'abstenant, les États-Unis ne risquaient-ils pas de voir l'influence à laquelle ils pouvaient légitimement prétendre sur les jeunes républiques remplacée par celle d'une autre puissance? Clay ne redoutait pas moins une union de l'Amérique latine d'où les États-Unis seraient complètement exclus. Deux groupes d'origine, de langue, d'aspirations différentes se trouveraient créés sur le continent américain. Que de chances, s'ils se développaient isolément, pour qu'ils devinssent étrangers, et bientôt même hostiles. Déjà, le Mexique avait émis la prétention d'accorder aux autres nations sud-américaines des privilèges particuliers de commerce et de navigation. La réalisation de cette idée porterait naturellement atteinte aux intérêts des États-Unis.

Adams se laissa convaincre et promit d'envoyer des représentants à Panama. Sa décision souleva un orage au Sénat. Les Républiques sud-américaines avaient aboli l'esclavage. Elles s'étaient aliéné par cet acte la sympathie des propriétaires d'esclaves aux États-Unis. Quant aux industriels, incapables encore d'alimenter le marché national, ils n'éprouvaient aucun besoin de chercher des débouchés extérieurs, et la perspective des marchés que Clay faisait briller à leurs yeux les laissait indifférents. La désignation des délégués fut cependant ratifiée, mais ils arrivèrent trop tard pour participer au Congrès. Celui-ci n'eut d'ailleurs aucun résultat. Il tint une courte session en juin 1826. Quatre États seulement y étaient représentés : la Colombie, l'Amérique centrale, le Pérou et le Mexique. Les délégués de ces pays signèrent un traité de confédération et de ligue perpétuelle, mais ce traité ne fut ratifié que par la Colombie. La tentative de Bolivar avait échoué; les espérances de Clay étaient détruites.

***

Plus d'un demi-siècle devait s'écouler avant que les États-Unis adoptassent résolument la « politique américaine » dont

Clay avait pressenti les avantages et l'importance. De 1825 à 1845, les États-Unis font preuve d'une véritable indifférence à l'égard de ce qui se passe dans l'Amérique latine. Il leur suffit d'être certains que l'Europe ne tentera pas d'y faire des établissements nouveaux. En 1831, l'Angleterre ayant repris possession des îles Falkland, dont la République Argentine réclamait la propriété, comme ayant appartenu autrefois à l'Espagne, les Argentins réclamèrent vainement, au nom de la doctrine de Monroë, l'intervention des États-Unis. Lorsque, vers 1840, les Argentins menacèrent d'attaquer l'Uruguay, dont ils avaient reconnu l'indépendance quelques années plus tôt, le Brésil invoqua l'assistance des États-Unis en faveur de la jeune nation en péril. Les États-Unis refusèrent d'intervenir, et laissèrent la Grande-Bretagne et la France agir comme protectrices de l'Uruguay. De même, ils ne protestèrent nullement contre les empiètements successifs de l'Angleterre, de 1835 à 1848, sur le territoire du Nicaragua. Sous les influence des esclavagistes du Sud, ardents à étendre le domaine de l'Union susceptible d'être affecté à l'esclavage, les États-Unis devinrent eux-mêmes agressifs vis-à-vis de leur voisin le Mexique. En 1835, ils annexaient le Texas, puis en 1848 ils enlevaient au Mexique, à la suite d'une guerre, les immenses provinces du Nouveau-Mexique et de la Californie supérieure. Dix ans plus tard, le président Buchanan projetait l'établissement d'un protectorat sur les provinces mexicaines septentrionales et il demandait au Congrès de lui donner le droit d'entrer en cas de nécessité sur les territoires du Mexique, du Nicaragua et de la Nouvelle-Grenade pour défendre les personnes et les biens des citoyens américains. Si le Congrès avait accédé à son désir, le président des États-Unis fût bientôt devenu le dictateur de l'Amérique centrale.

La guerre de Sécession, en amenant l'abolition de l'esclavage, vint mettre un terme à ces désirs d'expansion vers le sud. A la même époque, l'intervention au Mexique de la France, désireuse de profiter de la situation embarrassée où se trouvaient l'Union pour établir une monarchie mexicaine sous un prince européen, dévoué à ses intérêts, obligea le gouvernement de Washington à reprendre son attitude de défenseur des Républiques américaines. La guerre civile ter-

minée, les États-Unis contraignirent Napoléon III à rappeler ses troupes du Mexique et à laisser les Mexicains libres de choisir la forme de leur gouvernement. Peu de temps après, en 1866, le Chili et le Pérou se trouvant engagés dans des difficultés avec l'Espagne, cette puissance bombarda Valparaiso. Les alliés demandèrent l'appui du gouvernement américain. Le secrétaire d'État Seward répondit que les États-Unis « maintiendraient avec toute l'énergie compatible avec leur neutralité le principe que le système républicain accepté par les États sud-américains ne serait pas inutilement assailli et finalement renversé comme la conséquence indirecte d'une guerre juste engagée contre eux par une puissance européenne ». Les États-Unis entendaient empêcher l'Europe de s'installer à demeure, fût-ce d'une façon déguisée, dans l'Amérique du Sud, mais ils ne voulaient pas défendre les Républiques latines contre les suites naturelles de leurs fautes politiques.

Ces Républiques, en effet, n'avaient pas rempli les espérances qu'avait fait concevoir leur avènement à la liberté. La paix était, pour elles, un état exceptionnel. Elles se trouvaient presque continuellement en révolution ou en guerre les unes contre les autres. Une des causes les plus fréquentes de ces guerres, étaient les discussions au sujet de la fixation des limites territoriales. C'est vainement que des essais avaient été faits pour soumettre d'une manière régulière ces différents à l'arbitrage. Trois conférences s'étaient réunies dans ce but à Lima, en 1847, en 1864, et enfin en 1878. La plupart des Républiques sud-américaines s'y étaient fait représenter, mais on n'avait pu aboutir à aucun résultat. En 1880, la Colombie fit une nouvelle tentative. Elle invita les nations de l'Amérique espagnole à un Congrès qui devait se réunir l'année suivante à Panama, dans le but d'arriver à conclure un traité général pour le règlement par voie d'arbitrage des différends susceptibles de s'élever à l'avenir entre ces pays. Suivant le projet de traité colombien, le président des États-Unis devait être désigné comme arbitre permanent. C'est à cette raison sans doute qu'on doit attribuer le fait qu'aucune invitation ne fut adressée au gouvernement américain, bien que la Colombie réclamât ses bons offices pour

l'aider dans son entreprise. Un certain nombre de pays répondirent à l'invitation, mais la guerre qui éclata entre le Chili et le Pérou empêcha la conférence de se réunir à la date fixée, et elle n'eut jamais lieu.

L'initiative d'une mesure analogue fut reprise l'année suivante, cette fois par les États-Unis. L'honneur en revient à James G. Blaine, un des hommes les plus importants du parti républicain, que James A. Garfield, en devenant président, le 4 mars 1881, avait appelé aux fonctions de secrétaire d'État. A ce moment, la situation politique dans l'Amérique latine était fort troublée. Le Chili, vainqueur du Pérou, menaçait d'imposer à celui-ci des conditions de paix qui en fait l'eussent presque annulé, tandis que le Mexique faisait des préparatifs pour s'emparer du Guatemala. Blaine vit le danger qu'il y avait pour les États-Unis à laisser libre carrière à ces ambitions. Ils n'avaient aucun intérêt à voir se développer indéfiniment la puissance d'un petit nombre d'États dans l'hémisphère sud; en outre, ces guerres présentaient toujours le danger d'une intervention européenne, que pouvait solliciter, fût-ce au prix d'une partie de son indépendance, la puissance la plus faible. Blaine était convaincu de la nécessité pour les États-Unis de se faire les arbitres des querelles entre les nations sud-américaines. Il fallait faire accepter par ces puissances le principe de l'arbitrage. Ce devait être l'objet d'un Congrès pan-américain, dont il fit agréer l'idée par le président. La mort de Garfield, assassiné quelques mois après son inauguration, amena le vice-président Chester A. Arthur à la présidence. Ce dernier résolut de continuer la politique de son prédécesseur, et, le 29 novembre 1881, Blaine adressait aux nations indépendantes d'Amérique des invitations à un Congrès qui devait se tenir à Washington l'année suivante « dans le but d'étudier et de discuter les moyens d'empêcher à l'avenir les horreurs de luttes cruelles et sanglantes entre des pays le plus souvent de même langue et de même sang, ou les calamités plus grandes encore de la guerre civile ». L'adoption d'une mesure d'arbitrage, à laquelle le Congrès devait, suivant les invitations, limiter ses travaux, n'était dans l'esprit de Blaine que la première étape de la politique vers laquelle il ambitionnait de diriger les

États-Unis. « Nous n'avons pas conduit — écrivait-il à quelque temps de là (1884), dévoilant ses projets — nos relations avec l'Amérique espagnole aussi sagement et aussi fermement que nous aurions pu le faire. Pendant plus d'une génération nous n'avons rien fait pour nous attirer la sympathie de ces pays. Nous devrions faire tous nos efforts pour regagner leur amitié. Tandis que les grandes puissances européennes augmentent constamment leur puissance territoriale en Asie et en Afrique, ce que nous devons chercher, c'est d'accroître notre commerce avec les nations américaines. Aucun champ ne promet une récolte aussi abondante, aucun n'a été aussi peu cultivé. Notre politique étrangère devrait être une politique américaine dans le sens le plus large, — une politique de paix, d'amitié et de développement commercial. » Cette politique ne réunissait encore aux États-Unis que peu de défenseurs. L'industrie se développait depuis quelques années avec une rapidité merveilleuse, mais le marché intérieur grandissait bien plus vite que ses facultés de production, et les industriels américains ne songeaient qu'à conserver, à l'aide de droits de douane élevés, le marché national, sans désirer aller faire concurrence aux autres nations sur les marchés étrangers. En novembre 1881, Blaine se démettait des fonctions de secrétaire d'État. La politique dont il avait été l'initiateur ne fut pas abandonnée par le président. L'obstacle vint du Congrès qui négligea de voter les crédits nécessaires pour les dépenses de la conférence, et obligea ainsi le gouvernement à en suspendre la réalisation.

Les idées défendues par Blaine faisaient cependant leur chemin. Si elles n'étaient pas encore populaires, elles rencontraient pourtant des partisans de plus en plus nombreux dans le monde commercial et au sein même du Congrès. En juillet 1884, celui-ci vota une loi créant une commission d'enquête pour rechercher « les meilleurs moyens d'assurer des relations internationales et commerciales plus intimes entre les États-Unis et les pays du sud et du centre-Amérique ». Les commissaires revinrent de leur voyage convaincus du grand intérêt qu'il y avait pour les États-Unis à développer leurs rapports commerciaux avec l'Amérique latine et de la possibilité d'atteindre ce but sans grandes difficultés. Alors

qu'avant 1860 plus de 50 p. 100 du commerce de l'Amérique latine étaient entre les mains des marchands de New-York, de Boston et de Baltimore, et que plus de la moitié des navires qui visitaient les ports du Sud battaient pavillon américain, c'est à peine si vers 1880 les États-Unis participaient pour un cinquième dans le commerce total de cette région, bien qu'il eût considérablement augmenté, et encore en importaient-ils des produits pour une valeur plus que double de ceux qu'ils leur envoyaient, et l'apparition d'un vapeur portant le pavillon étoilé dans un port de l'Amérique du Sud était une rareté. Les commissaires attribuaient ce changement à la disparition de la marine marchande américaine et plus encore à l'indifférence de leurs compatriotes qui ne trafiquaient guère qu'avec les pays riverains du golfe de Mexique, et qui ignoraient les Républiques sud-américaines. Tous les gouvernements, sauf le Chili, s'étaient montrés favorables à la conclusion de traités de réciprocité commerciale avec les États-Unis, au sujet desquels les commissaires avaient mission d'entamer des pourparlers, et tous s'étaient déclarés partisans de la réunion aux États-Unis d'une conférence où seraient discutés les sujets d'intérêts communs aux deux Amériques. Le Congrès devait attendre quelques années encore avant d'accueillir cette suggestion. L'idée même de la réciprocité commerciale rencontrait peu de faveur, et le Sénat refusa obstinément de ratifier les traités de réciprocité que le président avait conclus avec le Mexique et la République Dominicaine.

L'opinion publique commençait pourtant à s'intéresser à ces projets de « politique américaine ». Elle sentait vaguement que le développement des relations commerciales était la voie la plus sûre pour arriver à resserrer plus tard les liens politiques, et elle entrevoyait dans une vision grandiose les États-Unis devenus un jour, par leur puissance et leur richesse, l'arbitre suprême et le membre prédominant d'une vaste confédération englobant le Nouveau-Monde tout entier. Les projets de loi se succédaient au Sénat et à la Chambre, déposés par les représentants des États de l'Ouest aussi bien que par ceux de l'Est, pour la réunion d'une Conférence interaméricaine ayant pour objet d'étudier la possibilité d'une union douanière entre les États-Unis et l'Amérique latine, ou les

moyens de développer les relations commerciales et les facilités de transports entre ces pays, ou de régler par l'arbitrage les différends pouvant s'élever entre les nations américaines. En 1888, enfin, ces projets prirent corps, et la loi du 24 mai, les englobant tous, autorisa le président à inviter les nations indépendantes d'Amérique à une Conférence à Washington, « dans le but de discuter un plan d'arbitrage pour le règlement des différends susceptibles de naître entre elles à l'avenir, et d'étudier les questions relatives à l'amélioration des rapports commerciaux, à l'établissement de communications directes entre ces pays, et au développement des relations commerciales réciproques capables d'assurer à leurs produits des marchés plus étendus ».

***

Le 2 octobre 1889, la « Conférence internationale américaine » s'ouvrait à Washington : tous les États de l'Amérique latine s'y étaient fait représenter. M. Blaine, redevenu secrétaire d'État depuis le 4 mars, — les hasards de la politique ont parfois de ces heureuses et singulières surprises, — présida le Congrès en cette qualité. Dans son adresse de bienvenue aux délégués, il mit habilement en lumière le but humanitaire de la Conférence : « Nous nous réunissons avec la ferme croyance que les nations américaines doivent et peuvent se prêter une aide mutuelle plus grande qu'elles font aujourd'hui, et que chacune d'elles trouvera avantage et profit à développer ses relations avec les autres... Nous croyons qu'une coopération cordiale, fondée sur une confiance sincère, évitera aux peuples d'Amérique les charges et les maux qui pèsent depuis si longtemps et si cruellement sur les peuples plus âgés du monde. » La conclusion d'une union pacifique, l'avènement d'une ère de paix pour le Nouveau-Monde, tel est le noble but qu'il offrait aux efforts des plénipotentiaires des dix-huit nations. La presse était moins discrète que le secrétaire d'État, et les journaux découvraient cyniquement, sans souci de l'impression que pourrait faire leur brutale sincérité, le but véritable que poursuivaient les États-Unis et les avantages très positifs que les classes industrielles et commerçantes espé-

raient tirer du Congrès pan-américain. Le *Sun* de Baltimore écrivait : « Nous voulons monopoliser, si possible, le commerce de l'Amérique centrale et méridionale, non par le bon marché et la bonne qualité de nos produits, mais en enfermant ces pays dans notre tarif protecteur. Nous voulons pouvoir entrer dans les ports de ces pays, tandis que l'entrée en sera interdite à nos concurrents européens. » Cette idée se retrouvait dans presque toute la presse américaine. L'arbitrage n'avait plus qu'un intérêt de mise en scène; ce que voulaient les États-Unis, c'était accaparer au profit de leur industrie les marchés de l'Amérique latine.

Avant l'ouverture régulière des travaux de la Conférence, un train spécial emmenait ses membres en excursion à travers les districts industriels des États-Unis. Quarante-deux jours furent consacrés à ce voyage, pendant lequel les délégués parcoururent plus de dix mille kilomètres, visitant Boston, Buffalo, Chicago, Saint-Paul, Saint-Louis, Cincinnati, Philadelphie, etc. Les organisateurs de ce voyage voulaient à la fois donner aux délégués une forte impression de l'importance industrielle des États-Unis, et éveiller l'intérêt de la population américaine pour le Congrès. Dans les innombrables discours prononcés à cette occasion, l'arbitrage fut presque totalement oublié, et le développement des rapports commerciaux entre les deux Amériques fut le thème presque unique sur lequel s'exercèrent les orateurs.

Le 18 novembre, le Congrès commençait ses sessions régulières. Il se séparait le 19 avril 1890. « L'étendue et la valeur de l'œuvre accomplie par votre Conférence — disait M. Blaine dans son discours d'adieu aux congressistes — ne peuvent encore être mesurés... Si cependant à ce dernier moment la Conférence n'avait qu'un acte à célébrer, j'oserais appeler l'attention du monde sur la dédicace délibérée, confiante et solennelle des deux grands continents à la paix. Nous regardons cette nouvelle *Magna Charta*, qui abolit la guerre et lui substitue l'arbitrage entre les Républiques américaines, comme le premier et noble fruit de la Conférence américaine internationale. » De l'union douanière, il n'avait garde de parler : les premières discussions sur ce sujet avaient fait envoler toutes les illusions sur la possibilité de la réali-

ser. Quant à l'arbitrage, les délégués avaient réussi, non sans peine, à rédiger un projet, mais leur œuvre ne devait pas avoir de lendemain. Le principe de l'arbitrage obligatoire était adopté; une seule exception était faite pour le cas où une des nations parties à la controverse jugerait la question en litige susceptible de mettre son indépendance en péril. Dans ce cas, l'arbitrage, tout en demeurant obligatoire pour son adversaire, devenait facultatif pour elle. Les États-Unis signèrent sur cette base des traités avec plusieurs nations, mais aucun n'a été ratifié[1].

L'œuvre économique du Congrès de Washington fut presque aussi vaine que son œuvre politique. Le projet d'union douanière ne put même pas supporter la discussion. Nous verrons tout à l'heure les raisons qui s'opposent à la réalisation d'un plan de ce genre. Le comité chargé de l'étude de cette question ne put que conseiller la conclusion de traités de réciprocité particuliers entre les diverses nations. C'est à quoi s'employa Blaine avec ardeur, mais il se heurta à l'opposition des protectionnistes des États-Unis qui, sous la direction de M. Mc Kinley, travaillaient précisément en 1890 à construire un nouveau tarif qui empêcherait enfin les articles étrangers de venir concurrencer l'industrie nationale. Pour conclure des traités de réciprocité, il faut avoir quelques avantages à offrir aux nations avec lesquelles on veut négocier Or, le projet de tarif ne laissait au gouvernement américain rien à offrir aux Républiques sud-américaines. Les États-Unis n'importent guère de l'Amérique latine que du sucre, du café, des peaux et de la laine : sauf ce dernier produit, les autres figuraient dans la liste des articles admis en franchise. Les frapper de droits, c'eût été amener un accroissement du produit des douanes, ce que les protectionnistes ne voulaient à aucun prix: le trésor regorgeait d'argent, et pour compenser ces sources de recettes il eût fallu diminuer les droits sur les articles manufacturés. En outre, les protectionnistes appréhendaient la conclusion de traités de réciprocité. Ils craignaient que la moindre atteinte portée au

1. Des traités furent signés avec le Guatemala, le Nicaragua, le Salvador, le Honduras, la Bolivie, l'Équateur, Haïti et le Brésil. Dès l'adoption du principe de l'obligation, le Mexique, le Chili et la République Argentine s'étaient abstenus.

régime existant n'entraînât à sa suite toute la construction si laborieusement édifiée par eux. Grâce à sa ténacité et à son autorité, M. Blaine put triompher de cette résistance, et obtenir l'insertion dans le tarif d'une clause nouvelle permettant la conclusion d'arrangements commerciaux. C'était peu, mais il fallut s'en contenter. Les produits énumérés plus haut restaient dans la *free list*, mais le président était autorisé à imposer des droits sur ceux d'entre eux provenant de pays qui frapperaient de droits jugés trop élevés les articles américains à l'entrée sur leur territoire. Cette clause permit à M. Blaine de conclure en 1891 et 1892 quelques arrangements commerciaux [1], mais ils ne vécurent que peu de temps. En revenant au pouvoir, les démocrates remanièrent à leur tour le tarif, et ils firent disparaître la clause de réciprocité: en 1894, les traités de Blaine avaient vécu.

Trois obstacles principaux avaient été signalés par la conférence comme s'opposant au développement des relations commerciales entre les États-Unis et l'Amérique latine : la diversité des systèmes monétaires des différents pays ; — le fait que les principales banques de l'Amérique du Sud étaient des banques européennes, et qu'il n'existait pas dans ces pays de banque américaine importante ; — enfin, la pénurie des communications directes entre les deux Amériques, par terre et par eau. Le Congrès émit sur ces questions des vœux intéressants, mais qui devaient rester platoniques.

Il préconisa l'établissement d'une « Union monétaire internationale américaine, » qui aurait pour base l'étalon d'argent. Le mauvais état des finances de la plupart des Républiques latines, réduites au papier-monnaie, leur interdisait la possibilité d'adopter l'étalon d'or. Les États-Unis voyaient d'ailleurs dans une combinaison de ce genre le moyen d'écouler une partie de leur production de métal-argent et de soulager ainsi le trésor fédéral, auquel la loi Bland de 1878 avait imposé l'obligation d'acheter chaque mois une quantité fixe

1. Des arrangements furent conclus sous le tarif de 1890 avec le Brésil, Saint-Domingue, le Salvador, le Nicaragua, le Guatemala, le Honduras, l'Espagne pour Cuba et Porto-Rico, la Grande-Bretagne pour ses colonies des Antilles et de la Guyane, et avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. La clause de pénalité ne fut pas appliquée.

de ce métal, avec l'espérance illusoire d'en relever le prix. Une conférence monétaire se réunit à Washington en janvier 1891 pour réaliser cette fameuse union; elle se sépara sans avoir pu élaborer un projet viable.

Les délégués votèrent également une résolution recommandant à leurs gouvernements d'accorder des « concessions libérales pour l'établissement d'une Banque américaine internationale ayant des agences dans toute l'Amérique ». Enfin, ils les engagèrent à étudier la construction d'un chemin de fer intercontinental qui relierait les États-Unis aux grands centres de l'Amérique latine, et les moyens de créer des relations maritimes directes et rapides entre les ports de l'Amérique du Nord et du Sud. Nous verrons tout à l'heure ce qu'il est advenu de ces conseils.

Avant de se séparer, la Conférence décida la création d'une « Union internationale des Républiques américaines ». L'existence de l'union était fixée à dix ans, et elle était renouvelable par tacite reconduction pour des périodes de même durée. Son siège devait être à Washington où elle serait représentée par un organe particulier : le « Bureau des Républiques américaines ». Ce bureau fut la seule œuvre durable du Congrès. Il devait s'occuper de réunir toutes les informations commerciales et économiques intéressant particulièrement les membres de l'Union, et assurer la vulgarisation la plus large possible. Sa création avait fait naître de vives espérances. Il ne les a pas réalisées, et s'il a vécu jusqu'à ce jour, ce n'a pas été sans difficulté. Les pays membres de l'Union doivent contribuer aux frais du bureau au prorata de leur population : de ce chef, les États-Unis devraient donc payer un peu plus de la moitié des dépenses; en réalité, ils ont dû souvent dépasser leur quote-part. En 1894, le Bureau faillit périr faute de ressources; s'il existe encore, c'est qu'il est devenu une dépendance du secrétariat d'État des États-Unis et que ceux-ci, par amour-propre, persistent à le maintenir. Depuis 1893, il publie un bulletin mensuel rédigé en anglais, en espagnol et en portugais. Les informations que contient ce bulletin n'offrent qu'un médiocre intérêt. Des autres publications du bureau, peu nombreuses d'ailleurs, la seule utile est une nomenclature de cinquante mille termes

de commerce dans les trois langues. En réalité, le monde commercial ignore son existence et ne se soucie guère de lui.

Depuis 1890, les Américains n'ont cessé, avec une louable ténacité, de faire leur possible pour appeler l'attention des classes commerciales sur l'intérêt qu'il y aurait pour les États-Unis à s'emparer des marchés sud-américains. En 1893, l'Exposition universelle de Chicago servit de prétexte à une manifestation pan-américaine, et à un Congrès pour l'étude des moyens à employer pour le développement des relations commerciales entre les nations du Nouveau-Monde. A l'issue de l'Exposition, la ville de Philadelphie accepta le don que lui firent les Républiques latines des nombreuses collections qu'elles avaient envoyées à Chicago. Ce fut le noyau d'une exposition commerciale permanente qu'inaugura le président des États-Unis, M. Mc Kinley, en juin 1897. Deux ans après, le *Philadelphia Commercial Museum* faisait une exposition générale des produits des deux Amériques, et on saisissait ce prétexte pour réunir un Congrès commercial pan-américain. On parla beaucoup à ce Congrès, comme toujours, de la nécessité de développer les rapports inter-américains, et de l'aide que les commerçants de l'Amérique du Nord et du Sud trouveraient dans le musée permanent. Il ne paraît pas que ces vues optimistes se soient réalisées. Le musée n'a qu'un semblant de vie, et commerçants et industriels ne s'en occupent pas davantage que du Bureau des Républiques. En 1899, le Congrès votait une subvention à une entreprise qui se proposait d'organiser une exposition pan-américaine à Buffalo, pour 1901. Cette exposition, où le président Mc Kinley a trouvé la mort en septembre dernier, a eu un succès de curiosité; c'est le seul que ses initiateurs pouvaient raisonnablement espérer.

Dans son message de décembre 1899, M. Mc Kinley annonçait au Congrès la prolongation pour une seconde période de dix années de l'Union internationale américaine. En même temps, il proposait de réunir dans une nouvelle Conférence les membres de l'Union « pour discuter les questions d'intérêt commun à toutes les Amériques qui avaient été étudiées mais non définitivement réglées par la première Conférence

internationale américaine, et celles qui auraient pu naître depuis cette époque. » Après entente entre les gouvernements intéressés, il fut décidé que le prochain Congrès se tiendrait à Mexico, à la fin de 1901. La commission exécutive du Bureau des Républiques, chargée de dresser le programme de la Conférence, ne crut pouvoir mieux faire que d'adopter celui de 1889 qui, dans son ampleur, comprenait toutes les questions susceptibles d'être étudiées.

C'est avec moins d'empressement qu'il y a dix ans que les Républiques sud-américaines ont accepté l'invitation du Mexique. Aucune d'elles ne paraissait espérer que le Congrès pût aboutir à un résultat sérieux. Aussi bien, la situation politique ne s'est pas modifiée dans l'hémisphère méridional. Les dangers de révolution et de guerre y sont toujours aussi grands, les divers gouvernements n'ont pas acquis une stabilité intérieure bien solide, et c'est à peine si l'on ose se fier au calme qu'offrent depuis quelques années un petit nombre d'entre eux. La situation internationale n'est pas meilleure, et ces populations de même langue et de même race continuent à offrir le triste spectacle de frères ennemis toujours prêts à s'entre-déchirer. Peu de temps avant l'ouverture du Congrès, un conflit qui dure encore éclata entre le Venezuela et la Colombie. La haine entre le Chili et le Pérou, suite de la guerre de 1880, n'est pas près de s'apaiser, et il existe depuis plusieurs années un état d'antagonisme latent entre le Chili et la République Argentine, qui a failli amener la guerre pendant le même temps où leurs plénipotentiaires discutaient à Mexico les moyens de la rendre désormais impossible. Enfin, les triomphes récents des États-Unis, leurs conquêtes nouvelles, leurs succès industriels mêmes ne sont pas sans causer aux nations de l'Amérique latine de naturelles appréhensions. Elles hésitent à lier trop étroitement leur avenir politique à celui d'une aussi grande puissance : elles redoutent en eux un protecteur intéressé qui a trop de moyens de se transformer un jour en maître autoritaire.

C'est au milieu de ces appréhensions et de ces hésitations que le second Congrès pan-américain a commencé ses travaux le 24 octobre dernier. Il laissera un souvenir moins brillant encore que son prédécesseur. La question de l'arbi-

trage mise de nouveau en vedette a failli dès les premiers jours amener sa dissolution. Revenus du projet ambitieux d'arbitrage obligatoire de 1890, les États-Unis proposaient l'adoption d'un projet analogue à celui qui est résulté des travaux de la Conférence de La Haye, auquel ils ont adhéré. L'Argentine a failli à ce propos rappeler ses représentants. C'eût été la fin de la Conférence. Les délégués ont pu cependant arriver à une entente : il a été décidé que les nations représentées adhéreraient à leur tour à la Convention de La Haye. Ce résultat n'est pour les États-Unis qu'une satisfaction bien imparfaite. Ce qu'ils désiraient, c'était la constitution d'une commission arbitrale purement américaine, dans laquelle ils eussent été assurés de tenir le rôle principal. L'œuvre politique du Congrès, en ce qui concerne les ambitions des États-Unis, a donc avorté. Son œuvre économique, quels que soient les vœux et les résolutions qu'il adopte, ne saurait avoir un meilleur résultat[1]. Ce sera beaucoup si son insuccès final n'amène pas la mort de l'Union internationale des Républiques, cette pauvre institution à laquelle les États-Unis ont vainement essayé de donner un peu de vitalité.

***

Après avoir exposé les essais jusqu'ici infructueux des États-Unis pour grouper les nations américaines en une union politique et économique plus ou moins lâche, à l'abri de laquelle ils auraient pu substituer plus aisément leur influence dans l'Amérique latine à celle de l'Europe, il nous reste à chercher les raisons de leur insuccès et à voir s'il ne

1. Le Congrès n'a réussi jusqu'à présent, après trois mois de travaux, à se mettre d'accord que sur un très petit nombre de questions. Il a adopté une résolution recommandant de nouveau la création d'une banque internationale américaine, et une autre décidant la constitution d'un comité permanent chargé d'étudier la construction d'un chemin de fer inter-continental. Il a élaboré une convention suivant laquelle un Congrès se réunira à Washington en 1903 dans le but d'adopter des règles communes propres à simplifier les formalités douanières auxquelles est soumis le trafic des marchandises par terre et par mer. Enfin il a décidé la nomination d'une commission de juriconsultes qui sera chargée de codifier les lois internationales applicables entre les Républiques américaines.

leur est pas permis d'espérer atteindre un jour, partiellement au moins, le but qu'ils poursuivent avec tant de ténacité.

Les visées des États-Unis sur l'Amérique latine sont avant tout économiques. Ce qu'ils désirent le plus ardemment, c'est acquérir pour leurs industries cet immense marché. Les prévisions de Clay et de Blaine se sont réalisées. Malgré les débouchés qu'offre un marché national de soixante-seize millions d'habitants, la faculté de production de l'industrie américaine s'est si rapidement accrue dans ces dernières années, que, pour certaines de ses branches au moins, ce marché est devenu insuffisant. En dix ans, de 1890 à 1900, l'exportation des produits manufacturés américains a triplé, s'élevant de sept cent cinquante millions à plus de deux milliards de francs, tandis que le chiffre total de leurs importations est demeuré stationnaire ou à peu près, bien que leur population ait augmenté pendant cette période de plus de dix millions d'habitants. Or, l'Amérique latine achète chaque année à l'étranger pour près de deux milliards de francs, et les produits des États-Unis ne figurent dans ce chiffre que pour trois cent cinquante millions, 18 p. 100 à peine. La part des États-Unis dans le commerce total de l'Amérique latine est un peu supérieure, elle atteint près de 25 p. 100 : sur un chiffre d'affaires de quatre milliards et demi, celle-ci fait avec eux un peu plus de un milliard. Les États-Unis achètent à l'Amérique Centrale et du Sud[1] sept cent cinquante millions de francs, plus de deux fois autant qu'ils lui vendent.

Il importe de pousser un peu plus avant l'analyse de ces chiffres. A rester dans ces généralités, on n'aurait qu'une idée trompeuse des faits. En examinant les rapports commerciaux des diverses nations de l'Amérique latine avec les États-Unis, on voit de suite qu'elles se répartissent en deux groupes. Dans le premier, se placent les pays qui entourent le golfe du Mexique et la mer des Caraïbes : Mexique, États de l'Amérique centrale, Colombie et Venezuela, — et dans le second les pays de l'Amérique du Sud riverains des deux océans : Brésil, Uruguay, Paraguay, Argentine, Chili, Pérou, Bolivie et Équateur. Tandis que les États-Unis participent pour

1. Nous ne comprenons sous ce nom que les nations indépendantes, laissant de côté les colonies européennes des Antilles et des Guyanes.

48 p. 100 au commerce total des États qui composent le premier groupe, c'est à peine s'ils figurent pour 14 p. 100 dans celui du second. Il importe, on le voit, d'examiner séparément les deux groupes.

Depuis longtemps déjà les États-Unis ont acquis une situation prédominante dans le golfe du Mexique. Par le seul fait de la proximité et de la facilité des communications, les pays de cette région sont naturellement placés, tout comme les Antilles, dans leur orbite économique. Caracas, Cartagène, La Vera-Cruz sont beaucoup plus près de New-York et de Boston que des ports d'Europe, et les relations avec le Mexique sont en outre facilitées par le réseau de voies ferrées qui sillonne ce pays et est relié aux chemins de fer des États-Unis. Le commerce total des États riverains du golfe du Mexique s'élève à environ un milliard deux cents millions de francs, dont plus de moitié pour le Mexique seul. Les États-Unis participent à ce commerce pour cinq cent quatre-vingt-dix millions, laissant très loin derrière eux l'Angleterre, avec un chiffre de cent cinquante à cent soixante millions, et l'Allemagne, qui malgré des efforts continus, n'arrive encore qu'à une centaine de millions. Ils prennent les trois quarts de l'exportation du Mexique, auquel ils achètent du café et un textile particulier à ce pays, le *sisal*, et ils lui fournissent la moitié de ses importations, soit environ pour cent cinquante millions de francs de produits. La part des États-Unis dans le commerce des autres pays, auxquels ils n'achètent guère que du café, est moindre ; elle tombe à 27 p. 100 : 22 p. 100 de leurs importations et 31 p. 100 de leurs exportations, mais ici encore ils sont fort en avance sur l'Angleterre et l'Allemagne.

Cette région, où la suprématie économique des États-Unis est bien établie et où ils pourront aisément augmenter encore le chiffre de leurs affaires, est aussi celle qui les intéresse le plus au point de vue politique. C'est dans la mer des Caraïbes que débouchera, du côté de l'Atlantique, le canal interocéanique que les Américains se plaisent à regarder comme leur « troisième frontière maritime ». L'acquisition de Porto-Rico et l'établissement de leur suzeraineté sur Cuba ont assuré aux États-Unis une situation stratégique prédominante dans

cette région, et leur permettent d'annihiler la Jamaïque, ce « Malte » de la Méditerranée américaine. En acceptant la substitution au traité Clayton-Bulwer, devenu depuis si longtemps odieux aux Américains, d'un nouveau traité conforme à leurs désirs, l'Angleterre n'a fait que reconnaître cette situation [1].

Si nous tournons maintenant nos regards vers l'Amérique du Sud, nous verrons le peu de place qu'occupent les États-Unis dans la vie économique et politique de ces pays. La population de cette région [2] est d'environ trente millions d'habitants, et son commerce total dépasse déjà trois milliards et demi de francs. Ses richesses naturelles considérables, l'afflux constant des immigrants européens, qui trouvent dans sa partie méridionale un excellent climat, permettent d'en prédire le développement rapide. Or, les États-Unis n'achètent à ces pays que pour trois cent soixante-dix millions de francs de produits : café du Brésil, peaux et laines de l'Argentine, nitrate de soude du Chili, 15 p. 100 seulement, de leurs exportations, et ils leur vendent bien moins encore : cent soixante millions à peine, 10 p. 100 de leurs importations. Sur ces marchés, ils n'arrivent qu'au quatrième rang : très loin derrière la Grande-Bretagne qui y écoule annuellement pour quatre cent soixante millions de francs de produits, loin encore derrière l'Allemagne et la France qui y importent chacune pour deux cent soixante-dix millions environ. Cette infériorité considérable, qui s'est à peine atténuée dans la dernière décade, étonne et dépite les Américains. Il leur semble que l'Europe détient abusivement un domaine que la nature avait fait leur.

En réalité, ils sont dupes ici d'une illusion d'optique. Bien qu'appartenant au même continent que les États-Unis, l'Amérique du Sud est en fait aussi près et, dans quelques-unes de ses parties, plus près même de l'Europe que d'eux. Par suite,

1. Par le traité Clayton-Bulwer, de 1850, l'Angleterre et les États-Unis s'interdisaient mutuellement d'exercer une domination exclusive sur le futur canal interocéanique et en garantissaient conjointement la neutralité. Par le traité Hay-Pauncefote, de 1901, l'Angleterre reconnaît aux États-Unis toute liberté relativement au canal qui sera construit sous les auspices de leur gouvernement et les laisse uniques gardiens de la neutralité de cette importante voie de transit.

2. Colombie, Venezuela et Guyanes non comprises.

en effet, de la configuration du continent américain méridional qui fait que son point oriental extrême, le cap San Roque, est à deux mille six cents milles plus à l'est que New-York, les ports du Brésil, de l'Argentine et du Chili sont plus proches des ports de l'Europe méridionale et à peine plus éloignés de ceux d'Allemagne et d'Angleterre que de New-York. Pernambuco est à trois mille six cent quatre-vingt-seize milles de New-York, et à trois mille huit cent soixante-sept milles de Plymouth, distances sensiblement égales. Les Américains n'ont donc pour les communications maritimes aucun avantage sur leurs concurrents européens. Pourraient-ils en acquérir par la construction du chemin de fer inter-continental préconisé par le Congrès de 1890? Et, d'abord, cette voie ne serait jamais utilisée que par les voyageurs et que pour les marchandises délicates. Le gros trafic, par suite de l'élévation des frais de transport comparés au bas prix des frets maritimes, lui échapperait fatalement. La commission chargée d'en étudier le tracé, après le Congrès de Washington, a déposé son rapport en 1898. La ligne de New-York à Buenos-Ayres et Valparaiso, passant par Mexico, Quito Cuzco et Tucuman, aurait une longueur totale de dix millions deux cent vingt-huit milles. C'est à peine si les lignes existantes font la moitié de ce long parcours et le coût de celles restant à construire est évalué à neuf cent millions de francs. Pareille entreprise ne saurait être rémunératrice. Les seules lignes de chemins de fer fructueuses dans l'Amérique du Sud sont les lignes de pénétration qui mettent l'intérieur du pays en communication avec la côte. Dans ces conditions, on peut être assuré que le chemin de fer pan-américain demeurera longtemps encore à l'état de projet.

Cette question des moyens de transport est celle qui paraît la plus importante aux Américains. On éprouve en effet quelque surprise à l'idée que le moyen le plus rapide pour aller de Buenos-Ayres à New-York est de passer par l'Europe. C'est cependant le chemin qu'ont pris les délégués argentins pour se rendre au Congrès de Washington il y a dix ans, et c'est celui qu'ils ont encore pris récemment pour aller à Mexico. Il n'y a pas de lignes de vapeurs réguliers entre les États-Unis et l'Amérique du Sud. Sur mille qua-

rante-deux navires à vapeur entrés dans le port de Buenos-Ayres en 1898, aucun ne venait directement des États-Unis, et il n'avait été enregistré comme venant de ce pays que quarante et un voiliers, d'un tonnage de trente mille tonnes à peine. La création de services réguliers et rapides entre les deux Amériques aurait-elle un effet important sur le développement des relations commerciales des États-Unis avec les pays sud-américains? Cela ne paraît guère vraisemblable. Trop de raisons tendent à diriger le commerce de ces nations vers l'Europe. C'est avec leur pays d'origine que sont naturellement portés à commercer les immigrants européens établis dans l'Amérique du Sud. De plus, c'est avec des capitaux européens, et pour la plus grande partie avec des capitaux anglais, que l'Amérique du Sud a construit son outillage économique. On évalue à cinq milliards les avances faites par l'Angleterre à l'Argentine, à une somme à peu près égale celles qu'elle a faites au Brésil, et à deux milliards ses prêts au Chili. Il faut au moins payer les intérêts de ces sommes. Ces pays ne peuvent le faire qu'au moyen de leurs produits naturels, et justement ils trouvent pour ceux-ci un marché en Europe, tandis que les États-Unis se ferment à plusieurs de ces produits. Les laines et les peaux de l'Argentine et du Chili ne peuvent entrer aux États-Unis qu'après avoir acquitté des droits de douane élevés, et les agriculteurs de l'Ouest s'opposent vivement à la ratification du traité conclu avec l'Argentine par le président Mc Kinley, en vertu de la clause de réciprocité rétablie dans le tarif de 1897, parce que ce traité accorde une réduction du droit sur les laines. Si les États-Unis veulent développer leurs relations avec ces pays, il importe donc tout d'abord qu'ils abandonnent la fureur de protectionnisme qui s'est emparée d'eux depuis quelques années.

Cette étude suffit pour montrer combien était chimérique, avec une semblable situation économique qui donne aux États-Unis et à l'Amérique du Sud des intérêts divergents, l'idée de Blaine de créer une union douanière pan-américaine. Elle montre aussi quel serait le peu d'utilité, pour ne pas dire l'inutilité de la création, si souvent réclamée aux États-Unis, d'une banque privilégiée en vue de développer leurs relations avec l'Amérique du Sud. La liquidation des transactions

commerciales de ces pays avec l'étranger se fait à Londres et à Paris parce que c'est avec ces places qu'ils ont le mouvement d'affaires le plus important. Le jour où les Américains auront réussi à détourner ce courant de leur côté, la liquidation des affaires sud-américaines se fera naturellement à New-York. D'ailleurs, quelques maisons de cette place ont déjà vu leurs opérations de banque s'accroître à mesure qu'augmentaient leurs affaires avec l'Amérique du Sud.

Quel sera l'effet du futur canal interocéanique sur le développement des relations commerciales entre les États-Unis et les nations sud-américaines? Il ne pourra en avoir que relativement aux pays riverains du Pacifique, mais ici il aura certainement des résultats importants, car il rapprochera beaucoup, au détriment de l'Europe, les ports de ces pays de ceux des États-Unis. Tandis qu'à présent, par la route du Cap Horn, New-York est à peu près à la même distance de Valparaiso que Liverpool, l'ouverture du canal donnerait à New-York un avantage de 2.700 milles sur Liverpool, et cet avantage serait bien plus grand encore pour le port de la Nouvelle-Orléans.

En résumé, si les États-Unis ont acquis une réelle et définitive suprématie dans la région du golfe du Mexique, ils leur reste de nombreux et difficiles obstacles à vaincre avant de réussir à imposer leur volonté aux pays de l'Amérique du Sud. M. Bérard nous paraît mettre les choses au pire, lorsqu'il menace l'Europe de l'établissement prochain de l'hégémonie des États-Unis sur les nations Sud-Américaines[1]. Le péril est certain, mais il peut être encore conjuré. L'orgueilleuse affirmation de M. Olney, lors de la querelle des États-Unis avec l'Angleterre au sujet des territoires contestés du Venezuela, que « les États-Unis sont aujourd'hui pratiquement souverains sur le continent américain[2] » n'est nullement d'accord avec la réalité des faits. Ils aspirent à le devenir, il est vrai, et le colossal développement de leurs richesses, la profonde confiance qu'ils ont en eux-mêmes

1. Voir dans la *Revue* du 15 janvier 1902, l'article « Panama ».

2. Dépêche à M. Thomas F. Bayard, représentant des États-Unis à Londres, 20 juillet 1895.

leur font croire facile la réalisation de cet ambitieux désir, mais ils sont loin de l'avoir atteint. On peut s'attendre à ce que la construction du canal interocéanique amène l'établissement d'un protectorat plus ou moins déguisé des États-Unis sur les petits États de l'Amérique Centrale; on peut prévoir que les Antilles échapperont peu à peu à la domination européenne pour passer sous la leur. Peut-être même, s'il manque de sagesse et de prudence, le Mexique, malgré son importance, finira par devenir lui aussi un satellite des États-Unis. Il faudra à ceux-ci beaucoup plus longtemps et de bien plus grands efforts pour étendre leur hégémonie sur les nations sud-américaines, si toutefois ils peuvent jamais y arriver. Sans doute, les États-Unis verront s'augmenter leurs relations commerciales avec ces pays, et ils participeront aux effets de l'accroissement de prospérité qui semble leur être réservé. Le développement de leur puissance industrielle, la reconstruction de leur marine marchande, les y aidera beaucoup, mais pendant de nombreuses années encore le grand courant commercial de l'Amérique du Sud continuera à se diriger vers l'Europe, quelques moyens que doivent tenter les États-Unis pour l'en détourner. Et si le Brésil, l'Argentine et le Chili, abandonnant leurs querelles intestines et leurs rivalités, retrouvaient la stabilité politique et s'attachaient à cultiver les richesses merveilleuses de leur sol, on pourrait voir, en un quart ou un demi-siècle, se constituer dans cette région des nations puissantes capables de contrebalancer l'Amérique anglo-saxonne, et de rendre désormais vain le rêve d'hégémonie pan-américaine caressé par les États-Unis.

ACHILLE VIALLATE.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LA CHANCE[1]

I

Il y avait une fois deux frères, dit un vieux conte serbe. L'un était actif et malheureux, l'autre paresseux et comblé de prospérités. Le frère malheureux rencontre un jour une belle jeune fille qui gardait des moutons en filant un fil d'or. « A qui appartiennent ces moutons? demande-t-il. — Ils appartiennent à qui j'appartiens. — A qui appartiens-tu? — A ton frère, je suis son bonheur. — Et mon bonheur, où est-il? — Bien loin de toi. — Puis-je le trouver? — Oui, si tu le cherches. »

Il s'en va donc à la recherche de son bonheur. Un soir, dans une grande forêt, il découvre, endormie sous un arbre, une pauvre vieille femme à cheveux gris. Il la réveille et lui demande qui elle est. « Tu ne me connais pas? répond-elle. Il est vrai que tu ne m'as jamais vue; je suis ton bonheur. — Et qui donc m'a donné un si misérable bonheur? — La Destinée. — Puis-je trouver la Destinée? — Peut-être, à force de la chercher. »

1. Ces pages sont extraites d'un volume : *Le Temple Enseveli*, qui paraîtra prochainement.

Il part à la recherche de la Destinée. Après de longues routes, on la lui montre enfin. Elle vit dans le luxe d'un immense palais; mais de jour en jour ses richesses diminuent, et les portes, les fenêtres et les murs de sa demeure se contractent. Elle lui explique qu'elle passe ainsi, alternativement, de la misère à l'opulence; et que la situation où elle se trouve, à un moment donné, détermine l'avenir de tous les enfants qui naissent à ce moment. « Vous êtes venu au monde, ajoute-t-elle, aux heures où ma fortune décroissait; de là tous vos malheurs. » Elle lui conseille, pour conjurer ou pour tromper le mauvais sort, de substituer à sa chance celle de sa nièce Militza, qui est née durant une période propice. Pour opérer cette substitution, il suffira qu'il prenne chez lui cette nièce, et déclare à qui l'interroge que tout ce qu'il possède appartient à Militza.

Il suit ce conseil; et ses affaires changent de face. Ses troupeaux engraissent et multiplient, ses arbres ploient sous les fruits, il lui échoit des héritages imprévus, ses terres se couvrent de moissons prodigieuses. Mais un matin qu'immobile dans son bonheur, il contemple un admirable champ de blé, un étranger lui demande en passant à qui appartiennent ces épis magnifiques qui se balancent sous la rosée, deux fois plus hauts et plus lourds que les épis voisins. Il s'oublie et répond: « Ils sont à moi. » Aussitôt le feu prend à l'autre bout du champ et commence ses ravages. Il se rappelle alors le conseil négligé, court après l'étranger et lui crie : « Je me trompe! Je ne t'ai pas dit vrai; arrête-toi, reviens; ce champ n'est pas à moi, mais à ma nièce Militza! » Subitement, entendant ces paroles, les flammes tombent et les épis repoussent.

II

Cette image naïve et très ancienne montre que le mystérieux problème de la chance ne s'est guère modifié depuis que l'homme commença de l'interroger : elle pourrait encore illustrer notre ignorance actuelle. Nous avons nos pensées qui

nous façonnent un bonheur ou un malheur intime, sur lequel les incidents du dehors ont plus ou moins d'influence. Il en est chez qui ces pensées sont devenues si puissantes, si vigilantes, que rien ne peut plus, sans leur agrément, pénétrer dans l'édifice de cristal et d'airain qu'elles ont su élever sur une colline qui domine la route habituelle des aventures. Nous avons notre volonté qui, nourrie de nos pensées et soutenue par elles, parvient à écarter un grand nombre d'événements inutiles ou nuisibles. Cependant, autour de ces îlots plus ou moins sûrs, plus ou moins inexpugnables, s'étend une région aussi insoumise, aussi vaste que l'océan, où il semble que le hasard règne seul comme le vent sur les flots. Nulle pensée, nulle volonté ne peuvent empêcher un de ces flots de surgir inopinément, de nous surprendre, de nous étourdir, de nous blesser. Leur bienfaisante action ne recommence qu'après que la vague s'est retirée. Alors elles nous relèvent, nous pansent, nous raniment et veillent à ce que le mal que le choc nous a fait ne pénètre pas jusqu'aux sources profondes de la vie. A cela se borne leur rôle. En apparence il est très humble, en réalité, à moins que le hasard ne prenne la forme irrésistible d'une maladie cruelle ou de la mort, il rend ce hasard presque impuissant, et suffit à maintenir ce qu'il y a de meilleur et de plus propre à l'homme dans le bonheur humain.

III

Entre les actes que nous avons prévus, autour des faits que nous déterminons et qui tracent péniblement les grandes lignes de notre existence, se presse et circule la redoutable multitude des hasards aux aguets. L'air que nous respirons, l'espace où nous nous mouvons, le temps que nous traversons, sont peuplés de circonstances qui nous attendent et nous choisissent dans la foule. A observer leurs habitudes, on constate bientôt que ces étranges filles du hasard, qui devraient être aveugles et sourdes comme leur père, n'agissent nullement au hasard. Elles savent ce qu'elles font et se

trompent rarement. Avec une certitude inexplicable, elles reconnaissent le passant qui s'avance et devant lequel elles doivent se dresser. Que deux hommes suivent à la même heure le même chemin, il n'y aura ni hésitation ni confusion dans la double troupe invisible apostée par le sort. A l'arrivée de l'un se rangent les vierges blanches, avec les palmes, les amphores et les mille bonheurs imprévus de la route; à l'approche de l'autre, les « Mauvaises Femelles » qu'Eschyle nous a peintes s'élancent hors des taillis, comme si elles avaient à venger sur leur ignorante victime quelque offense inexpiable et antérieure à sa naissance.

Tous nous avons plus ou moins suivi par la vie la destinée de certains êtres auxquels advenaient des bonheurs ou des malheurs que leurs actes n'avaient point préparés, et qui soudain, au tournant d'une rue, semblaient jaillir du sol ou tomber des étoiles, parfaits, gratuits, immérités, inévitables. L'un, qui ne songeait même pas à un emploi dont un rival mieux armé lui barrait l'accès, voit disparaître ce rival à la minute décisive; l'autre, qui comptait sur la protection d'un ami très puissant, voit mourir cet ami au moment même que ce dernier lui tendait la main pour lui venir en aide. Celui-ci, qui n'a ni talent ni beauté et ne sait rien prévoir, arrive chaque matin au palais de la Fortune, de la Gloire ou de l'Amour, à la brève seconde où toutes les portes sont ouvertes; celui-là, qui est plein de mérites et a longuement médité sa démarche légitime, s'y présente à l'heure même où la malchance le ferme pour un demi-siècle. Tel risque vingt fois sa santé dans des prouesses imbéciles et l'en retire intacte, tel autre la hasarde prudemment dans une aventure honorable et la perd sans retour. Des milliers d'inconnus travaillent obscurément à aider le premier sans l'avoir jamais vu ; des milliers d'inconnus entravent l'œuvre du second sans savoir qu'il existe. Et les uns et les autres ignorent ce qu'ils font; séparés par des mers, ils obéissent au même ordre diffus et minutieux : puis, à l'heure prescrite, les pièces détachées de la mystérieuse machine se rejoignent et s'emboîtent; et voilà deux destinées complètes et dissemblables que le Temps met en branle.

IV

Le docteur Foissac, en un curieux livre sur *la Chance et la Destinée*, énumère d'innombrables et étranges exemples de l'iniquité fondamentale, préétablie, obstinée, inexplicable, irréductible, où baignent la plupart des existences. On croirait, à le suivre, pénétrer avec lui dans les déconcertants laboratoires d'un autre monde, où l'on ne trouve, pour peser et répartir le bonheur et le malheur, rien qui rappelle les instruments indispensables à la justice, à la raison humaines. C'est, entre autres, la vie de l'admirable Vauvenargues, le plus infortuné des grands sages, qui, malgré son génie, sa beauté morale, sa bravoure, ses efforts, brisé et défiguré par de cruelles maladies au moment où sa fortune se trouvait en suspens, va chaque jour d'une déception imméritée à une injustice gratuite, et meurt à trente-deux ans à l'heure même où l'on allait reconnaître son œuvre. C'est l'effroyable histoire de Lesurques[1],

1. Voici cette histoire, telle que la résume fort bien le docteur Foissac : « Le 8 floréal an IV, le courrier et le postillon qui conduisaient la malle de Paris à Lyon furent attaqués et assassinés, à neuf heures du soir; dans la forêt de Sénart. Les assassins étaient Couriol, qui avait pris place dans le cabriolet à côté du courrier, Durochal, Rossi, Vidal et Dubosq, qui étaient venus à sa rencontre sur des chevaux de louage, Bernard enfin, qui avait procuré les chevaux et pris part au partage du butin. Pour ce crime, auquel prirent part cinq assassins et un complice, *sept* individus, dans l'espace de quatre ans, portèrent leur tête sur l'échafaud. La justice tua donc un homme de trop, elle frappa donc un innocent; ce ne pouvait être aucun des six individus, qui tous avouèrent leur crime. Cet innocent était Lesurques, qui n'avait cessé de protester qu'il n'était point coupable, et que chacun de ses prétendus complices déclarait ne pas connaître. Comment cet infortuné fut il donc impliqué dans cette affaire qui devait donner à son nom une si triste immortalité? La fatalité voulut que quatre jours avant le crime, Lesurques, qui avait quitté Douai avec 18 000 livres de rente, et était venu se fixer à Paris pour y donner une meilleure éducation à ses enfants, se trouvât à déjeuner chez un de ses compatriotes, Guesno, au moment où Couriol survenant fut invité à prendre part au repas. Les soupçons s'étant immédiatement portés sur Couriol, le fait de ce déjeuner suffit pour que Guesno fût un moment arrêté; mais, comme il avait prouvé son alibi, le juge Daubenton l'avait mis immédiatement en liberté. Seulement, comme il était tard, il lui avait dit de se présenter le lendemain pour retirer ses papiers.

» Le 2 floréal au matin, Guesno, se rendant à cet effet à la Préfecture de Police, rencontra Lesurques, auquel il proposa de l'accompagner, ce que celui-ci accepta par désœuvrement. Pendant qu'ils attendaient dans l'antichambre l'arrivée du

dans laquelle mille coïncidences, qu'on dirait guidées par l'enfer, accourent et s'accumulent pour perdre un innocent, sans que la vérité, enchaînée par le sort et qui hurle en silence sous la foule des erreurs qui la cherchent, — comme on hurle en silence au fond d'un mauvais rêve, — puisse faire un seul geste pour déchirer la nuit. C'est encore l'aventure d'Aimar de Ranconnet, président du parlement de Paris, le plus probe des hommes, qui injustement dépouillé de sa charge, voit sa fille mourir sur un fumier, son fils périr de la main du bourreau et sa femme écrasée par la foudre, tandis qu'il est lui-même accusé d'hérésie, et qu'enfermé à la Bastille, il y meurt de douleur avant son jugement.

Nous estimons fabuleuses et invraisemblables les calamités des Atrides et d'Œdipe, et cependant nous voyons dans l'histoire contemporaine la fatalité s'acharner avec la même

magistrat, on y introduisit deux femmes appelées dans l'affaire, et qui, trompées par la ressemblance de Lesurques avec Dubosq, qui était en fuite, n'hésitèrent pas à le signaler comme l'un des assassins, et malheureusement persistèrent à l'affirmer jusqu'à la fin. Les antécédents de Lesurques plaidaient en sa faveur, et entre autres faits qu'il cita pour prouver qu'il n'avait pas quitté Paris dans la journée du 8 floréal, il dit avoir assisté chez un bijoutier à certains échanges entre Legrand et son confrère Aldenoff. Ces transactions avaient, en effet, eu lieu le 8; mais Legrand, ayant été requis de présenter son livre, s'aperçut qu'il les avait, par erreur, inscrites à la date du 9. Il crut bien faire de gratter le 9 pour en faire un 8; il voulait sauver son compatriote Lesurques, qu'il savait innocent; il acheva de le perdre. La surcharge, le faux, furent facilement constatés; dès lors le ministère public et les jurés n'accordèrent plus la moindre confiance aux quatre-vingts témoins à décharge cités par l'accusé : il fut condamné et ses biens furent confisqués. Il s'écoula quatre-vingt-sept jours entre sa condamnation et son exécution, délai tout à fait insolite à cette époque : c'est que de grands doutes s'étaient élevés sur sa culpabilité.

» Le Directoire ne possédait pas le droit de grâce; il crut devoir en référer au Conseil des Cinq-Cents, lui demandant « si Lesurques devait périr parce qu'il ressemblait à un coupable »; le Conseil passa à l'ordre du jour sur le rapport de Siméon, et Lesurques fut exécuté en pardonnant à ses juges. Et non seulement il avait constamment protesté de son innocence, mais encore, au moment où l'arrêt fut prononcé, Couriol s'était écrié d'une voix ferme : *Lesurques est innocent!* Il fit entendre la même protestation sur la fatale charrette et jusque sur l'échafaud. Tous les autres condamnés, en s'avouant coupables, déclarèrent également que Lesurques était innocent; ce fut en l'an IX seulement que Dubosq, son sosie, fut arrêté et condamné.

» La fatalité qui avait frappé le chef de famille n'en épargna aucun membre. La mère de Lesurques mourut de douleur; sa femme devint folle, ses trois enfants languirent dans le délaissement et la misère. Ému cependant d'une aussi cruelle infortune, le gouvernement restitua en deux fois à la famille de Lesurques les cinq ou six cent mille francs dont une confiscation inique l'avait dépouillée; mais la plus

opiniâtreté sur certaines familles, comme celle des Coligny, des Stuart, etc., ou poursuivre jusque dans la mort, d'une haine personnelle, quelques victimes innocentes et hagardes telles qu'Henriette d'Angleterre, fille de Henri IV, Louise de Bourbon, Joseph II et Marie-Antoinette.

Et dans un ordre un peu différent, que dire de l'injustice inintelligente mais qui paraît presque consciente, presque systématique. des jeux de hasard, des duels, des batailles, des tempêtes, des naufrages, de la flamme, de la foudre? Que dire de l'incroyable chance d'un Chastenet de Puységur, qui, après avoir servi quarante ans, pris part à trente combats et à cent vingt sièges, toujours au premier rang et d'une intrépidité légendaire, n'avait jamais été atteint par le fer ou le plomb, alors que le maréchal Oudinot fut blessé trente-cinq fois et que le général Trézel à chaque rencontre recevait une balle? Que dire encore de l'extraordinaire fortune d'un Lauzun, d'un Chamillart, d'un Casanova, d'un Chesterfield, etc., de l'inconcevable et persistant bonheur dans le crime de Sylla, de Marius, de Denys l'Ancien, lequel, arrivé à la plus extrême vieillesse, après une vie odieuse mais bénie par le sort, mourut de joie en apprenant que les Athéniens venaient de couronner une de ses tragédies? Que

grande partie de cette fortune fut soustraite par un escroc. Soixante ans s'étaient écoulés; des trois enfants de Lesurques, deux étaient morts; une seule avait survécu, c'était Virginie Lesurques. Depuis longtemps déjà l'opinion publique avait proclamé l'innocence et la réhabilitation de son malheureux père. Elle voulait davantage, et aussitôt que fut édictée la loi du 29 juin 1867, qui autorisait la revision des jugements criminels, elle espéra que le jour était enfin venu où elle pourrait proclamer cette réhabilitation dans le sanctuaire de la justice; mais, par une dernière fatalité, la Cour de cassation, arguant de subtilités légales, déclara par arrêt du 17 décembre 1868 qu'il n'y avait pas lieu de s'occuper du fond, et que Virginie Lesurques n'était pas recevable dans sa demande en revision. »

Il semble que l'on voie, comme dans le plus affreux des rêves, un misérable en proie aux Euménides. Depuis ce repas chez Guesno, presque aussi tragique que celui de Thyeste, il tourne sans relâche autour de l'abîme qui l'aspire, tandis que son destin, qui plane sur sa tête comme un vautour énorme, obscurcit la lumière de tous ceux qui l'approchent. Et les cercles d'en haut et les cercles d'en bas, magiquement, se précipitent, se rétrécissent et se rejoignent, jusqu'à ce que leurs tourbillons se confondent et s'abattent sur le même cadavre.

En vérité, le concours des fatalités meurtrières doit paraître surnaturel dans cette cause; et le cas est typique, formidable et symbolique comme un mythe. Mais il est certain que des séries analogues se reproduisent en petit, chaque jour, dans les mille déboires médiocres ou ridicules de bien des vies soumises à l'influence d'une étoile néfaste ou malicieuse.

dire enfin de la destinée d'Hérode surnommé le Grand ou l'Ascalonite, qui nagea dans le sang, fit périr une de ses femmes, cinq de ses enfants, tous les hommes vertueux qui lui portaient ombrage, et fut heureux dans toutes ses entreprises?

V

En ces exemples fameux (qu'on pourrait indéfiniment multiplier) sont agrandis aux proportions anormales de l'histoire les spectacles plus humbles mais non moins tranchés que nous offrent chaque jour, sur la petite scène mal éclairée de l'ordinaire de la vie, les mille et un caprices de la chance heureuse ou contraire.

Certes, en interrogeant ces bonheurs insolents et ces invariables malheurs, il faut d'abord faire une part royale aux causes physiques et morales qui les peuvent expliquer. Il est probable que si nous avions connu Vauvenargues, nous aurions découvert, dans son caractère, la timidité, l'irrésolution ou la fierté inopportune qui l'empêchèrent de faire naître ou de saisir assez vigoureusement l'occasion. Il est possible que Lesurques ait manqué d'habileté, de je ne sais quoi, de cette force intime et prodigieuse qu'on s'attend à trouver dans l'innocence faussement accusée. Il est certain que les Stuart, Joseph II et Marie-Antoinette commirent d'énormes fautes qui éveillèrent les désastres, que Lauzun, Casanova, lord Chesterfield s'étaient débarrassés de la plupart des scrupules nécessaires qui entravent l'honnête homme. Il est également certain que si l'existence de Sylla, de Marius, de Denys l'Ancien, d'Hérode l'Ascalonite, fut en dehors heureuse jusqu'au miracle, aucun de nous, je pense, ne se contenterait de l'étrange fantôme, inquiet, ensanglanté, presque sans sentiment et presque sans pensée, que doit être en dedans un bonheur (si le mot bonheur est encore applicable) fondé sur des crimes incessants. Mais ce décompte fait, aussi raisonnablement, aussi largement que possible (et plus on voit et étudie la vie, plus on pénètre dans le secret des petites causes

et des grands effets, plus largement il se fera), en ces coïncidences opiniâtrement répétées, en ces séries indissolubles de bonne chance ou d'infortune, — il y a longtemps que l'on a remarqué que le bonheur ou le malheur procède presque toujours par série ininterrompues, — il ne reste pas moins une part considérable, souvent capitale, parfois exclusive, qu'on ne saurait attribuer qu'à l'impénétrable mais incontestable volonté d'une puissance inconnue mais réelle, appelée Hasard, Fatalité, Destin, Veine, Guignon. bonne ou mauvaise Étoile, Aile de l'Ange blanc, Aile de l'Ange noir, et de bien d'autres noms, selon le génie plus ou moins imaginatif, plus ou moins poétique, des peuples et des siècles.

C'est là, pour l'homme, l'un des problèmes les plus troublants et les plus difficiles, parmi tous ceux qu'il lui faudra résoudre, pour se sentir un jour l'occupant principal, légitime, indépendant et irrévocable de cette terre.

VI

Posons-le devant la raison dans ses termes les plus simples, et voyons d'abord s'il n'intéresse que l'homme. Nous avons avec nous, sur ce globe assez incompréhensible, de silencieux et fidèles compagnons d'existence qu'il est souvent utile de chercher du regard quand la tête nous tourne sur certaines hauteurs peut-être illusoires, où nous nous imaginons volontiers que les astres, les dieux ou les représentants voilés des lois suprêmes de l'univers ne s'occupent que de nous. En leur résignation si confiante et si calme, ils ont l'air, ces pauvres frères de notre vie animale, de savoir bien des choses que nous ne savons plus. Mais ils gardent tranquillement un secret que nous poursuivons avec tant d'inquiétude! Il est certain que les animaux, notamment les animaux domestiques, ont une sorte de destin. Ils connaissent le bonheur gratuit et prolongé, et le malheur fortuit et opiniâtre ; ils pourraient comme nous parler d'étoile, de chance ou de malchance, de veine ou de guignon. Le sort du cheval de fiacre qui finit à la fourrière après avoir passé par les mains

de cent bourreaux anonymes, comparé à celui du pur-sang qui meurt de vieillesse dans l'écurie d'un maître compatissant, est aussi inexplicable au point de vue de la justice, — à moins d'avoir recours aux doctrines bouddhiques qui y voient la récompense ou le châtiment d'une vie antérieure, — que celui de l'homme devenu pauvre par hasard ou riche sans mérite. Il y a, en pays flamand, une race de chiens de trait, sur laquelle le destin épuise tour à tour sa faveur et sa haine. Qu'un boucher les achète, ils mènent une vie magnifique. Peu de travail; le matin, attelés en quadrige, ils traînent aux abattoirs une légère voiture, et l'en ramènent le soir débordante de viande, dans un galop joyeux et triomphal, par les rues tortueuses des vieilles villes aux petits pignons éclairés. Dans l'entre-temps tout est loisir, et loisir merveilleux, parmi les rats et les déchets de l'abattoir. Ils sont plantureusement nourris, gras, lustrés comme des otaries, et goûtent dans sa plénitude le seul bonheur que doive rêver l'âme naïve et fureteuse d'un bon chien. Mais leurs malheureux frères de la même portée qu'acquiert le vieillard qui ramasse les ordures ménagères, ou le marchand de sable, presque toujours boiteux, ou le paysan pauvre aux gros sabots cruels, enchaînés à de lourdes charrettes, à d'informes brouettes, pouilleux, pelés, galeux, affamés, efflanqués, parcourent jusqu'à la mort les cercles d'un enfer où les plongèrent quelques sous mis dans une main calleuse. Et dans un monde moins directement assujetti à l'homme, on trouve évidemment des perdrix, des faisans, des biches, des lièvres qui n'ont guère de chance et sont blessés à chaque rencontre du chasseur; alors qu'il en est d'autres qui, on ne sait comment ni par quel privilège, échappent à toutes les battues.

Ils sont donc soumis comme nous à d'incontestables injustices. Mais nous ne songeons point, à propos de ces injustices, à mettre en branle tous les dieux, à interroger les puissances mystérieuses: et pourtant, ce qui leur arrive n'est peut-être que l'image naïvement simplifiée de ce qui nous arrive. Il est vrai que pour eux nous représentons précisément ces puissances mystérieuses que nous cherchons pour nous. Mais alors, sommes-nous en droit d'attendre de ces dernières beaucoup plus de conscience et de justice intelligente que nous

n'en témoignons à l'égard des animaux? En tout cas, quand cet exemple n'aurait fait qu'enlever au hasard un peu de son inutile prestige, pour augmenter d'autant notre esprit d'initiative et de lutte, ce serait déjà un gain non négligeable.

VII

Malgré ce nouveau décompte, on ne saurait nier qu'il y ait — tout au moins pour la vie plus complexe de l'homme — par delà tout ce que nous avons dit, dans la volonté souvent visible du hasard, — cette menue monnaie de la fatalité, — une cause de bonheur ou de malheur que nos explications n'atteignent pas encore. Nous savons, — et cela fait partie de ces idées informes mais fondamentales sur les lois de la vie, qu'une expérience millénaire a transmuées en une sorte d'instinct, — nous savons qu'il existe des hommes, qui, toutes autres choses égales, ont la « main heureuse » ou « malheureuse ». Il m'a été donné de suivre de fort près la carrière d'un compagnon victime d'une persistante malchance. Je n'entends pas par là que sa vie fût malheureuse. Il est même remarquable que les hasards contraires respectèrent toujours les grandes lignes de son bonheur réel; probablement parce qu'elles étaient bien défendues. Car il avait en lui une forte existence morale, des pensées, des espoirs, des certitudes, des sentiments profonds. Il n'ignorait point que ces biens se trouvaient à l'abri d'un coup de sort, et que rien, sans son aide, n'aurait pu les détruire. Le destin n'est pas invincible : c'est-à-dire que la voie centrale de l'existence, le grand canal intérieur, se laisse détourner vers le bonheur ou le malheur, bien que ses ramifications qui s'étendent sur les jours, et les mille affluents qui viennent y verser les hasards du dehors, échappent à notre volonté.

C'est ainsi qu'un beau fleuve, descendu des hauteurs, et tout resplendissant de la noblesse des glaciers, traverse enfin les plaines et les villes où il ne reçoit plus qu'une eau empoisonnée. Il se trouble un instant; et nous croyons qu'il perd, pour ne plus la reprendre, l'image du ciel pur qu'il

avait empruntée aux bassins des fontaines, et qui semblait son âme et l'expression profonde et limpide de sa force. Pourtant, rejoignons-le, là-bas, sous ces grands arbres; il y oublie déjà les souillures des ruisseaux. Il ressaisit l'azur dans ses flots transparents, et le porte à la mer, aussi clair qu'il était quand il riait encore aux sources des montagnes.

Aussi, l'homme dont je parle, quoiqu'il ait pleuré plus d'une fois, ne pleura-t-il jamais ces larmes que l'on verse sur la mort de soi-même et qui ne sortent plus de notre souvenir. Aussi, chaque mécompte, après l'énervement inévitable, n'arrivait-il en somme qu'à le rapprocher davantage de son bonheur secret, à concentrer celui-ci, à le circonscrire d'un trait plus sombre, pour le faire paraître plus précieux, plus ardent et plus sûr. Mais sitôt qu'il quittait cet enclos enchanté, les incidents hostiles l'assaillaient à l'envie. Il était, par exemple, fort bon tireur à l'épée, eut trois duels, et fut blessé trois fois par des adversaires moins habiles. S'il s'embarquait, la traversée était rarement heureuse. S'il mettait quelque argent dans une affaire, celle-ci tournait mal. Une erreur judiciaire, où l'impliqua tout un enchaînement de circonstances étrangement malveillantes, fut pour lui la source de longs et sérieux ennuis. En outre, de visage agréable et l'œil plein de franchise et de bonté, il n'était pas ce qu'on appelle « sympathique ». Il n'attirait point d'abord cette première affection gratuite que nous donnons souvent, et sans savoir pourquoi, à l'inconnu qui passe, à un ennemi même. Sa vie sentimentale ne fut guère plus favorisée que l'autre. Aimant, et infiniment plus digne d'être aimé que la plupart de ceux auxquels le sacrifia le cœur fortuit des femmes, là encore, il ne trouva que trahisons, chagrins et déceptions. Il allait ainsi, se tirant de son mieux des médiocres pièges que lui tendait à chaque pas son ingrate fortune, non découragé ni intimement attristé, mais un peu étonné de tant d'acharnement; jusqu'à ce qu'il rencontrât enfin la seule et grande chance de sa vie; un amour égal à celui qui attendait en lui : exclusif, passionné, complet, inaltérable. A partir de cette heure, comme sous la bienfaisante influence d'une étoile nouvelle qui mêlait ses rayons à la sienne, il sentit peu à peu les événements fâcheux s'attarder, s'espacer, s'alentir, s'éloigner

et prendre une autre route. On eût dit qu'ils quittaient à regret l'habitude de le suivre. Il vit réellement *tourner la chance*. Et voici qu'aujourd'hui, rentré pour ainsi dire dans l'atmosphère indifférente et neutre du hasard commun à la plupart des hommes, il se rappelle en souriant le temps où chacun de ses gestes, épié par l'ennemi insaisissable, suscitait un danger.

VIII

N'appelons pas les dieux pour expliquer ces phénomènes. Ils n'auront qualité pour nous expliquer quelque chose qu'après qu'ils se seront clairement expliqués sur eux-mêmes. Et le destin, qui n'est que le plus inconnu d'entre eux, a moins que tous les autres le droit d'intervenir et de nous crier, comme il fait, du fond de son inébranlable nuit : « C'est moi qui l'ai voulu! » N'invoquons pas davantage les lois illimitées de l'univers, les desseins de l'histoire, la volonté des mondes, la justice des étoiles. Ces puissances existent; et nous les subissons, comme nous subissons la puissance du soleil. Mais, de même que cette dernière, elles agissent sans nous connaître ; il nous reste une liberté probablement immense dans le cercle démesuré de leurs influences, et elles ont mieux à faire qu'à se pencher sur nous pour poser un brin d'herbe ou soulever une feuille dans le petit sentier de notre fourmilière. Puisqu'il s'agit de nous, de notre vie étroite, c'est, je pense, en nous-mêmes que se trouve la clef du mystère, car il est vraisemblable que tout être porte en soi la meilleure solution du problème qu'il propose.

Il y a en nous, sous notre existence consciente, soumise à la raison et à la volonté, une existence plus profonde, qui plonge d'une part dans un passé que l'histoire n'atteint pas, et de l'autre dans un avenir que des milliers d'années n'épuiseront jamais. Il n'est pas téméraire de croire que tous les dieux s'y cachent ; et que ceux dont nous avons peuplé la terre et les planètes, en sortirent tour à tour, pour lui donner un nom et une forme que notre imagination pût comprendre.

A mesure que l'homme voit plus clair, qu'il a moins besoin de symboles et d'images, il diminue le nombre de ces noms, le nombre de ces formes. Il arrive peu à peu à n'en prononcer qu'un, à n'en réserver qu'une ; et soupçonne bientôt que cette dernière forme et ce dernier nom ne sont eux-mêmes que la dernière image d'une puissance dont le trône fut toujours en lui-même. Les dieux rentrent alors en nous d'où ils étaient sortis, et c'est là qu'aujourd'hui nous les interrogeons.

IX

Je crois donc que c'est dans notre vie inconsciente, — énorme, inépuisable, insondable et divine, — qu'il faut chercher l'explication de nos chances heureuses ou contraires. En nous se trouve un être qui est notre moi véritable, notre moi premier-né, immémorial, illimité, universel, et probablement immortel. Notre intelligence, qui n'est qu'une sorte de phosphorescence sur cet océan intérieur, ne le connaît encore qu'imparfaitement. Mais chaque jour elle apprend davantage que là gisent sans doute tous les secrets des phénomènes humains qu'elle n'a pas compris jusqu'ici. Cet être inconscient vit sur un autre plan et dans un autre monde que notre intelligence. Il ignore le Temps et l'Espace, ces deux murailles formidables mais illusoires entre lesquelles doit couler notre raison sous peine de se perdre. Pour lui, il n'y a ni proximité ni éloignement, ni passé ni avenir, ni résistance de la matière. Il sait tout et peut tout. Du reste, on a toujours admis, à des degrés divers, cette science et cette puissance; et l'on a donné à ses manifestations le nom d'instinct, d'âme, d'inconscient, de subconscient, de mouvements réflexes, d'intuition, de pressentiment, etc. On lui attribue notamment cette force indéterminée et souvent prodigieuse de ceux de nos nerfs qui ne servent pas directement à produire notre raison et notre volonté, et qui est apparemment le fluide même de la vie. Il est vraisemblable qu'il est, à peu de choses près, de même nature chez tous les hommes. Mais il communique avec

l'intelligence de façons très inégales. Dans les uns, ce principe inconnu demeure si profondément enseveli, qu'il ne s'occupe que des fonctions physiques et de la permanence de l'espèce. Dans d'autres, au contraire, il paraît toujours en éveil, il s'élève fréquemment jusqu'à affleurer de sa féerique présence la surface de la vie extérieure et consciente; à tout propos il intervient, prévoit, avertit, décide et se mêle à la plupart des faits essentiels d'une carrière. D'où vient cette faculté? On ne le saurait dire. Il n'y a pas de lois fixes et certaines. On ne découvre, par exemple, aucun rapport constant entre l'activité de l'inconscient et le développement de l'intelligence. Cette activité obéit à des règles que nous ignorons. Pour l'instant, en l'état actuel de nos connaissances, elle semble purement accidentelle. On la rencontre en celui-ci et non en celui-là, sans qu'aucun signe permette de soupçonner la cause de cette différence.

X

Qu'il s'agisse de chance heureuse ou contraire, voici ce qui, probablement, arrive. Un événement propice ou funeste, venu du fond des grandes lois éternelles, se dresse sur notre route et la barre tout entière. Il est là, immobile, fatal, démesuré, inébranlable. Il ne s'occupe pas de nous; il n'est pas là pour nous. Il n'a de raison d'être qu'en soi et pour soi. Il nous ignore, simplement. C'est nous qui nous approchons de lui, et qui, arrivés à portée de son influence, avons à le fuir ou à l'affronter, à le tourner ou à le traverser. Je suppose que l'événement soit néfaste : un naufrage, un incendie, un coup de foudre; ou la mort, la maladie, l'accident, la détresse, sous une forme un peu anormale. Il attend, invisible, aveugle, indifférent, parfait, inaltérable, mais encore en puissance. Il existe tout entier, mais seulement dans l'avenir; et pour nous, dont les sens, au service de notre intelligence et de notre conscience, sont construits de telle sorte qu'ils ne perçoivent les choses que successivement dans le temps, il est encore comme s'il n'était pas. Mettons, pour préciser davantage,

qu'il s'agisse d'un naufrage. Le navire qui doit périr n'est pas sorti du port; le roc ou l'épave qui le déchirera dort paisiblement sous les flots; et la tempête, qui n'éclatera qu'à la fin du mois, sommeille, par delà les regards, dans le secret des cieux. Normalement, si rien n'était écrit, et si déjà la catastrophe n'avait eu lieu dans l'avenir, cinquante passagers, venus de cinq ou six pays divers, se fussent embarqués. Mais le navire est bien marqué par le destin. Il est certain qu'il doit sombrer. Aussi, depuis des mois, peut-être des années, une mystérieuse sélection s'est-elle opérée parmi les voyageurs qui auraient dû partir le même jour. Il est possible que sur ces cinquante voyageurs primitifs, vingt seulement montent à bord au moment où l'ancre se lève[1]. Il se peut même que pas un des cinquante ne réponde à l'appel des circonstances qui, n'eût été le désastre futur, eussent nécessité

1. Il est en effet remarquable et constant que dans les grandes catastrophes, on compte d'habitude infiniment moins de victimes que les probabilités les plus raisonnables ne l'eussent fait redouter. Au dernier moment, une circonstance fortuite et exceptionnelle a presque toujours éloigné la moitié et parfois les deux tiers des personnes que menaçait le danger encore invisible. Un paquebot qui sombre a généralement bien moins de passagers qu'il n'en aurait eu s'il n'eût pas dû sombrer. Deux trains qui se rencontrent, un express qui tombe dans un précipice, etc. transportent moins de voyageurs que les jours où rien ne leur arrive. Un pont qui s'effondre le fait le plus souvent, et contre toute attente, au moment où la foule le quitte. Il n'en va malheureusement pas ainsi dans les incendies de théâtres et autres lieux publics. Mais là, on le sait, ce n'est pas le feu, mais la présence même de la foule affolée et forcenée qui constitue le principal danger. D'autre part, un coup de grisou éclate de préférence quand il y a dans la mine un nombre de mineurs sensiblement inférieur à celui qui devrait régulièrement s'y trouver. De même, lorsque saute une poudrerie, une cartoucherie, etc., c'est généralement au moment où la plupart des ouvriers, qui tous auraient fatalement péri, s'en étaient éloignés pour quelque cause futile mais providentielle. Cela est si vrai, que cette observation presque invariable s'est transformée en cliché que nous connaisssons tous. Tous les jours nous lisons aux faits divers des gazettes des phrases de ce genre : « Une catastrophe qui aurait pu avoir des conséquences épouvantables, grâce à telle circonstance, s'est heureusement bornée à, etc... » Ou bien : « On frémit quand on pense que si le même accident s'était produit une minute plus tôt, alors que tous les ouvriers, que tous les voyageurs, etc. »

Est-ce clémence du hasard? Nous croyons de moins en moins à la personnalité, à l'intelligence et aux intentions du hasard. Il est bien plus naturel de supposer que quelque chose en l'homme a flairé le malheur; et qu'un instinct obscur, mais très sûr chez beaucoup d'êtres, les a éloignés du danger au moment où, grandissant subitement, il prenait la forme imminente et impérieuse de l'inévitable. C'est alors une sorte de panique sourde et cachée de l'inconscient qui ne se traduit au dehors que par une velléité, un caprice, un incident souvent puérils et inconsistants, mais irrésistibles et sauveurs.

leur départ, et qu'ils soient remplacés par vingt ou trente autres en qui la voix du hasard ne parle pas avec la même force.

Ici, où l'on plonge au plus profond de la plus profonde des énigmes humaines, l'hypothèse s'égare forcément. Mais en présence de ce fait imaginaire qui ne sert qu'à mettre en évidence ce qui se produit si souvent dans les conjonctures plus réduites de la vie quotidienne, au lieu d'avoir recours à des dieux lointains et douteux, n'est-il pas plus naturel de supposer que c'est notre inconscient qui agit et décide? Il connaît, il doit connaître, il doit voir la catastrophe, puisque pour lui il n'y a ni temps ni espace, et qu'elle a lieu en ce moment sous ses yeux, comme elle a lieu sous les yeux des forces éternelles. Peu importe la manière dont il prévient le mal. Parmi les trente voyageurs avertis, deux ou trois auront eu le pressentiment réel du danger; ce sont ceux en qui l'inconscient est plus libre et atteint plus facilement les premières couches encore obscures de l'intelligence. Les autres ne se douteront de rien, maudiront des retards et des contrariétés inexplicables, feront tout ce qu'ils peuvent pour arriver à temps, mais ne partiront point. Ceux-ci tomberont malades, se tromperont de route, changeront leurs projets, rencontreront une aventure insignifiante, une querelle, un amour, un moment de paresse ou d'oubli qui les retiendra malgré eux. Ceux-là n'auront jamais songé à s'embarquer sur le navire prédestiné, alors que c'est le seul qu'ils eussent dû logiquement, fatalement choisir. Chez la plupart, ces efforts de l'inconscient pour les sauver s'effectuent à de telles profondeurs que l'idée qu'ils doivent la vie à leur heureuse chance ne leur vient même pas à l'esprit, et qu'ils croient de bonne foi n'avoir jamais eu l'intention de monter sur le vaisseau marqué par les puissances de la mer.

XI

Quant à ceux qui fidèlement sont arrivés au fatal rendez-vous, ils appartiennent à la tribu infortunée. Ils forment une race malheureuse dans notre race. Quand tous les autres fuient, eux seuls restent en place. Quand les autres s'écartent,

confiants, ils se rapprochent. Ils prennent infailliblement le train qui déraillera, passent à l'heure voulue sous la tour qui s'écroule, entrent dans la maison où déjà le feu couve, traversent la forêt que l'éclair va percer, portent ce qu'ils possèdent au banquier qui va fuir, font le pas et le geste qu'il ne fallait point faire, aiment la seule femme qu'ils eussent dû éviter. Au rebours, s'il s'agit de bonheur, lorsque accourent les autres, attirés par la voix profonde des forces bienveillantes, ils passent sans l'entendre; et, jamais prévenus, livrés aux seuls conseils de leur intelligence, le vieux guide très sage mais à peu près aveugle qui ne connaît que les petits sentiers au pied de la montagne, ils s'égarent dans un monde que la raison humaine n'a pas encore compris. Certes, ils ont sujet d'accuser le destin; mais non comme ils l'entendent. Ils ont le droit de lui demander pourquoi il n'a pas mis en eux le veilleur avisé qui protège leurs frères. Mais, ce reproche fait, qui est le grand reproche aux injustices irréductibles, ils n'ont plus à se plaindre. L'univers ne leur est point hostile. Les calamités ne les poursuivent pas; ils vont à elles. Les choses du dehors ne leur veulent pas de mal; ils se donnent aux maux. Le malheur qu'ils saisissent ne les a pas guettés; eux-mêmes l'ont choisi. Au long de leurs années, ainsi qu'au long de celles de tout homme, les événements attendent, comme des marchandises dans un bazar attendent le chaland qui doit les acquérir. Personne ne les trompe; ils se trompent simplement. Rien ne les persécute; mais leur âme inconsciente ne fait pas son devoir. Est-elle plus maladroite ou moins attentive? Dort-elle sans espoir au fond d'une prison mieux close que les autres; et nulle volonté ne peut-elle la tirer d'un sommeil si funeste, ni ébranler les redoutables portes qui mènent de la vie qui sait tout sans conscience, à celle qui ignore avec intelligence?

XII

Un ami devant qui j'agitais ces problèmes, me dit hier:

« La vie, qui nous interroge mieux que les philosophes, va me forcer aujourd'hui même à ajouter une question assez

étrange à vos questions. Qu'arrive-t-il lorsque deux chances, c'est-à-dire deux inconscients contraires, l'un heureux et habile, l'autre maladroit et infortuné, s'unissent et se confondent en quelque sorte dans la même aventure, dans la même entreprise? Lequel l'emportera? Je le saurai bientôt. Je vais faire cet après-midi une démarche importante, dont dépend presque entièrement l'avenir, la possibilité de vivre selon sa nature et ses droits, la fortune et tout le bonheur extérieur de l'être qui m'est le plus cher. En interrogeant mon passé qui fut toujours clément, où le hasard me fut un ami prévoyant et fidèle, en me retournant pour voir les cinq ou six moments qui dans toutes les vies sont comme les pivots d'or sur lesquels a roulé la chance favorable, j'ai foi en mon étoile, et je suis moralement sûr que la démarche, si elle n'intéressait que moi, réussirait sans peine, car j'ai « la main heureuse ». Mais la femme pour laquelle je la fais n'a jamais eu de chance. Avec l'intelligence la plus subtile et la plus étendue, avec une volonté mille fois plus prudente, plus ferme que la mienne, elle a, il faut le croire, un inconscient stupide ou malveillant, qui l'oblige de parcourir, sans lui faire grâce d'une station, l'âpre route des injustices, des passe-droits, des coïncidences fâcheuses, des contretemps et des déceptions. Ne doutez pas qu'il l'eût embarquée de force sur le navire dont vous parliez. Je me demande donc de quelle façon mon inconscient alerte et avisé va se conduire envers ce frère indolent et néfaste, au nom duquel il doit agir, et dont il va, pour ainsi dire, prendre la place.

» Comment et où se forme en cet instant la décision si grave à la recherche de laquelle je sortirai tantôt? Pendant que je vous parle, quelle est donc la puissance qui pèse le pour et le contre, c'est-à-dire le bonheur et le malheur de celle que je représente? De quelle sphère, de quelle vertu peut-être immémoriale, de quel esprit caché ou de quelle étoile invisible tombera donc le poids qui fera pencher la balance vers l'ombre ou la lumière? En apparence, c'est la raison, c'est la volonté, l'intérêt des parties, qui décide; dans la réalité plus profonde, c'est souvent autre chose. Lorsqu'on se trouve ainsi en face du problème et que l'amour qu'on a pour ceux qui le subissent nous ouvre un peu les yeux, il ne

semble plus aussi simple, et l'on jette un regard étonné, anxieux et presque vierge sur tout l'inconnu qui nous mène et auquel nous obéissons.

» Je vais donc tenter cette démarche avec une émotion plus grande, avec plus de force et d'ardeur que si ma propre vie et mon propre bonheur se trouvaient en péril. Celle pour qui je la fais est, en effet, « plus moi que tout moi-même » et depuis longtemps son bonheur est la source du mien. Ma raison et mon cœur en sont bien convaincus; mais mon inconscient le sait-il? Ma raison et mon cœur, qui forment ma conscience, ont à peine trente ans; mais mon âme inconsciente, qui se souvient encore des secrets primitifs, compte peut-être des siècles. Elle évolue sans hâte. Elle est lente comme un monde qui tourne dans le temps qui n'aura point de fin. Aussi ignore-t-elle probablement encore qu'une seconde existence est venue se mêler à la mienne et l'absorbe tout entière. Combien s'écouleront d'années avant que la grande nouvelle pénètre en sa retraite? Ici encore elle est diverse et inégale. Chez l'un elle apprend tout de suite ce qui se passe dans le cœur; chez l'autre elle ne prend qu'une part très tardive aux phénomènes de la raison. Du reste, il y a des amours où elle précède le cœur et la raison : l'amour maternel par exemple. L'âme inconsciente d'une mère ne se sépare qu'à la longue de celle de ses enfants, et veille d'abord sur ceux-ci avec bien plus de zèle et de sollicitude que sur la mère même. Mais dans un amour comme le mien, il est impossible de dire si elle sait ou ignore que cet amour m'est plus nécessaire que la vie. Pour moi, je crois qu'elle reste convaincue que la démarche que je vais faire au nom de cet amour ne me regarde en rien. Elle ne paraîtra pas et n'interviendra point. Au moment où je tends toute mon énergie, toutes mes espérances, plus que s'il s'agissait de mon propre salut, elle vaque à ses mystérieuses besognes au fond de sa ténébreuse demeure. Si j'allais demander justice pour moi-même, elle serait déjà en éveil. Peut-être saurait-elle que ce n'est pas aujourd'hui qu'il convient de le faire. Je ne me rendrais nullement compte, j'imagine, de son intervention: mais elle susciterait quelque obstacle imprévu. Je tomberais malade, je ferais une chute, je serais attiré par un événement secondaire qui m'empêcherait d'arriver à l'heure

défavorable. Puis, une fois en présence de celui entre les mains de qui se trouverait mon destin, ma vigilante amie me couvrirait de ses ailes et m'inspirerait son souffle, m'éclairerait de sa lumière. Elle me dicterait les paroles qu'il faudrait dire, et qui répondraient seules aux objections secrètes du maître de mon sort. Elle m'imposerait l'attitude, les silences, les gestes, elle me donnerait la confiance, elle répandrait sur moi l'influence innommée, qui, bien plus que les raisons de la raison et l'éloquence de l'intérêt, déterminent souvent le choix des hommes. Tout cela, j'ai peur qu'elle ne s'abstienne de le faire. Elle ne se dérangera pas. Elle ne montera pas au seuil accoutumé. Obtuse, impénétrable à l'idée que ma vie n'est plus tout en moi-même, elle agira selon sa conviction tant de fois séculaire; et croyant me servir en faisant échouer ce qui dans sa pensée ne me regarde pas, elle me fera plus de mal, elle me causera une douleur plus profonde que si elle me trahissait à l'approche de la mort. Je n'apporterai donc en cette affaire qu'un très pâle reflet, une sorte de fantôme de ma chance, et je me demande avec crainte s'il sera suffisant pour balancer la mauvaise volonté de la chance contraire dont je suis pour ainsi dire revêtu et que je représente. »

XIII

Quelques jours après, mon ami m'apprit que sa démarche n'avait pas réussi. Il est possible qu'il ne doive cet échec qu'au hasard ou à son manque de confiance. Car la confiance, pressentant le succès, s'acharne à l'obtenir, déploie des ressources que ne connaissent pas l'hésitation et le doute, et ne démasque aucune de ces faiblesses involontaires dont sait profiter l'instinct de l'adversaire. Il est probable aussi qu'il y a beaucoup de vrai dans sa mise en scène de l'inconscient. Du reste, à une certaine profondeur, inconscient et confiance se confondent: et il serait fort difficile de dire où commence le premier, où finit la seconde.

Sans nous arrêter à cette recherche trop subtile, écoutons

la vie nous poser d'autres questions plus directes au sujet de la chance qui est une des grandes questions de la vie. Il en est d'un intérêt pour ainsi dire quotidien. Elle nous demande, par exemple, quelle conduite il nous faudra tenir envers les hommes incontestablement malchanceux, et dont la mauvaise étoile est si funestement puissante qu'elle mène immanquablement au désastre tout ce qui s'aventure trop près de la sphère, souvent très étendue, de sa pernicieuse influence? Doit-on les fuir sans scrupules, comme le conseille le docteur Foissac? — Oui, sans doute, si leurs malheurs proviennent d'un esprit imprudent, hasardeux, inattentif, brouillon, fumeux ou utopique. La malchance est une maladie contagieuse qui souvent se propage d'inconscient à inconscient. Mais s'il s'agit de malheurs réellement immérités, qui frappent ceux que nous aimons, la fuite est injuste et honteuse. Ici, la partie consciente de notre être, qui ignore tant de choses, mais qui crée des vérités d'une autre nature, qui sont comme les premières fleurs d'un monde en formation, a le devoir de tenir tête à la sagesse universelle de l'inconscient, de braver ses avertissements, et de l'entraîner dans sa ruine qui est une victoire sur un plan qu'éclaire un idéal dont l'inconscient luimême arrivera peut-être à tenir compte un jour.

XIV

Nous sommes ainsi amenés à nous demander si l'inconscient, auquel nous attribuons notre chance, est réellement immuable et imperfectible. Qui de nous n'a observé les bizarres habitudes de la chance? Elle semble, quand on la regarde s'agiter dans une petite ville ou parmi un certain nombre d'hommes qu'on ne perd pas de vue, une sorte de déesse obstinée et fantasque comme un taon. Selon l'être ou l'événement auquel elle s'attache, elle prend aussitôt une personnalité et un caractère bien tranchés. Elle a des manies très diverses, mais elle est pour ainsi dire invariable en chacune d'elles. Suivant que l'on surprend le premier ou le second de

ses gestes, il est impossible ou facile de prévoir ce qu'elle fera par la suite. Divinité protéenne que nulle image ne saurait entièrement envelopper, ici elle jaillit inopinément, comme un jet d'eau au milieu d'un désert, et disparaît après avoir donné naissance à une éphémère oasis. Là-bas, elle revient à intervalles réguliers, s'attroupe et s'éparpille, comme ces oiseaux migrateurs qui obéissent au rythme des saisons. A notre droite, elle renverse un homme et ne s'en occupe plus ; à notre gauche, elle en terrasse un autre et s'acharne affreusement sur sa victime. Mais presque toujours, qu'il s'agisse de biens ou de maux, elle demeure étonnamment fidèle au caractère qu'elle assuma, une fois pour toutes, croirait-on, dans chaque cas particulier. Celui-ci, par exemple, qui n'a pas réussi à la guerre, n'y réussira jamais ; celui-là perdra ou gagnera régulièrement au jeu ; un autre sera inévitablement trompé ; un quatrième se verra persécuté par l'eau, le feu ou les accidents de la rue ; un cinquième se trouvera constamment heureux ou malheureux en amour, dans les affaires d'argent, et ainsi de suite. N'est-ce pas encore, sinon une preuve, du moins un indice que ce n'est point hors de nous, mais en nous qu'elle règne, et que nous la formons et la revêtons d'une force cachée qui n'émane que de nous ?

Parfois d'étranges revirements, qui sont eux-mêmes des manies issues de ses manies, déchirent brusquement ses habitudes et démentent son caractère, pour le confirmer aussitôt après dans une autre atmosphère. On dit alors que « la chance tourne ». N'est-ce pas plutôt l'inconscient qui évolue ? Son attention ou son habileté s'éveillent-elles enfin ? S'aperçoit-il, à la longue, que d'importants événements se déroulent dans le monde qui lui est superposé ? Acquiert-il une certaine expérience ? Un rayon d'intelligence, un éclair de volonté s'infiltrent-ils en sa retraite et le préviennent-ils du danger ? Apprend-il, au bout de nombreuses années, à la suite de cruelles épreuves, qu'il a intérêt à sortir de son apathie trop confiante ? Les malheurs du dehors viennent-ils secouer son sommeil périlleux ? Ou bien, s'il n'a jamais ignoré ce qui se passait au-dessus de sa prison, après de vains et pénibles efforts, parvient-il, au moment de l'urgence, à pratiquer une sorte de fissure dans l'énorme couche des siècles et d'indiffé-

rence qui le sépare de ses sœurs inconnues; et réussit-il ainsi à prendre part à la vie éphémère dont dépend une portion de sa vie?

XV

Aussi bien, reconnaissons-le, cette hypothèse de l'inconscient ne suffit pas à expliquer toutes les injustices de la chance. Les trois plus grandes, qui sont les trois malheurs les plus réels qui puissent atteindre l'homme, le frappent d'habitude dès avant sa naissance : je veux dire la pauvreté absolue, la maladie (notamment sous ces formes odieuses : la misère physiologique et les infirmités incurables, la laideur repoussante et la difformité), et l'infériorité intellectuelle. Voilà trois grandes prêtresses d'iniquité qui attendent et marquent l'innocence à l'entrée de la vie. Mais si leurs choix paraissent mystérieux, la triple source où elles puisent les trois maux sans remède est peut-être moins mystérieuse qu'on ne croit. Il n'est pas nécessaire de la faire remonter à une volonté préétablie, à des lois fatales, hostiles, éternelles et impénétrables. La première de ces sources commence et finit son cours dans le domaine de l'homme; et si l'on ignore pourquoi tel naît pauvre et tel autre riche, on sait parfaitement en vertu de quelles injustices purement humaines il y a en ce monde trop de misères d'un côté, et trop d'opulence de l'autre. Les dieux et les astres n'ont aucune part à cette iniquité. Quant aux deux autres, lorsqu'on leur aura enlevé tout ce qu'elles doivent à la pauvreté, mère de la plupart des misères physiques et morales, lorsqu'on en aura détourné tout ce qu'elles empruntent aux fautes antérieures des parents, fautes qui n'avaient rien d'inévitable, il restera quelques injustices acharnées dont on ne pourra rendre compte; mais ce reste de mystère sera bien près de tenir dans le creux de la main du philosophe qui plus tard l'examinera plus à loisir. Aujourd'hui, il y a sagesse à ne pas entourer notre vie de malédiction ou d'ennemis imaginaires, et à ne pas l'assombrir sans certitudes suffisantes.

Et pour la chance quotidienne, admettons, en attendant

mieux, que lorsque nous faisons l'histoire de notre fortune, (qui n'est pas nécessairement l'histoire de notre bonheur réel, puisqu'il est possible d'établir celui-ci au-dessus du hasard) nous faisons l'histoire de notre être inconscient. C'est plus vraisemblable que de mêler l'éternité, les étoiles et l'esprit de l'univers à nos petites aventures; et cela donne à notre courage une meilleure allure. Peut-être est-il aussi difficile de changer le caractère de notre inconscient que de modifier le cours de Mars ou de Vénus; mais cela semble moins lointain et moins chimérique; et dès que nous avons à choisir entre deux probabilités, il est de notre devoir le plus strict d'adopter celle qui entrave le moins notre espoir. Au surplus, si le malheur était réellement inéluctable, il y aurait je ne sais quelle consolation fière à se dire qu'il n'émane que de nous, que nous ne sommes pas les victimes d'une volonté méchante ou les jouets d'un hasard inutile; mais qu'en subissant plus de maux que nos frères, nous ne faisons peut-être que décrire dans le temps et l'espace la forme nécessaire de notre personnalité. Et tant que le malheur n'attaque pas la fierté intime de l'homme, celui-ci conserve la force de continuer la lutte et d'accomplir sa mission essentielle, qui est de vivre avec toute l'ardeur dont il est capable, comme si sa vie était plus importante que toute autre aux destins de l'humanité.

C'est aussi plus conforme à la vaste loi qui ramène en nous, un à un, tous les dieux dont nous avons rempli le monde. La plupart de ces dieux n'étaient que des effets dont les causes se trouvaient en nous-mêmes. A mesure que nous avançons, nous découvrons que beaucoup de forces qui nous dominaient et nous émerveillaient ne sont que des portions mal connues de notre propre puissance; et il est probable que cela se confirmera chaque jour davantage.

Si rapprocher de nous, circonscrire en nous-mêmes une force inconnue, n'est pas encore la vaincre, c'est déjà quelque chose que de savoir où la trouver et où l'interroger. Nous sommes environnés de forces très obscures; mais celle avec qui nous avons le plus directement affaire, est celle qui se trouve au foyer de notre être. Toutes les autres passent par elle, s'y donnent rendez-vous, y rentrent, y confluent et ne nous intéressent que dans leurs rapports avec elle.

Cette dernière force, nous l'avons, pour la distinguer de la foule des autres, appelée notre force inconsciente. Le jour où nous aurons réussi à étudier de plus près cet inconscient, ses habiletés, ses préférences, ses antipathies, ses maladresses mystérieuses, nous aurons singulièrement émoussé les ongles et les dents du monstre qui nous persécute sous le nom de Chance, de Fortune, de Destin. A cette heure nous le nourrissons encore comme un aveugle nourrirait le lion qui doit le dévorer. Bientôt, peut-être, nous verrons le lion dans sa véritable lumière et apprendrons à le dompter.

Parcourons donc, sans nous lasser, tous les chemins qui mènent de notre conscience à notre insconcience. Nous arriverons ainsi à tracer une sorte de sentier dans les grandes routes encore impraticables qui vont de ce qu'on voit à ce qu'on ne voit pas : de l'homme à Dieu et de l'individu à l'univers. Au bout de ces routes se cache le secret général de la vie. En attendant, adoptons l'hypothèse qui encourage le mieux notre vie dans cette vie universelle qui a besoin de nous pour percer ses propres énigmes : car nous sommes ceux en qui ses secrets achèvent de se cristalliser le plus rapidement, le plus limpidement.

MAURICE MAETERLINCK

LE CHEVALIER D'OSTABAT[1]

VI

Claire-Sylvaine avait entendu ces propos. Elle conçut pour l'homme qui les tenait un sentiment de compassion et d'amitié dont son cœur s'emplit innocemment. Elle prit plaisir à parler de lui, elle fut curieuse de le revoir et, en sa présence, demeura craintive et silencieuse. Puis elle s'aperçut qu'elle tressaillait quand son pied, reconnu du plus loin, frappait légèrement sur les dalles de la terrasse et résonnait dans le vestibule. Et quand il ne venait pas, il lui manquait.

Il venait assez souvent, avec le plaisir naturel au malheureux qui, longtemps raidi dans une attitude hautaine, se détend, retourne à ses semblables, désarme et dépose son orgueil et, las de stoïcisme, se découvre avec quelque étonnement des penchants humains et s'y abandonne, comme un mélancolique à des songes plus doux, un convalescent au bien-être et un homme recru de fatigue au repos... Il s'était pris pour le chevalier d'une amitié sérieuse, pour la jeune fille de sympathie tendre.

Le chevalier chassait avec lui et discourait éloquemment. Sociable, comme sont les vieillards quand l'égoïsme ne leur a pas desséché le cœur et ratatiné l'intelligence, il se

1. Voir la *Revue* du 1er mars.

plaisait avec les jeunes gens parce qu'il était d'indulgente humeur. La sévérité, disait-il, quand elle n'est pas une discipline, décèle une avarice particulière, une méchanceté de cuistre et des envies d'impuissant.

La douceur, l'esprit sérieux, la simplicité enthousiaste de son élève Théophile lui avaient plu de tout temps. L'amitié qu'il avait pour le père s'était fortifiée avec les années. Le chevalier gardait de sa lignée, qu'il savait ancienne, pure et sans éclat, une fierté dénuée d'orgueil. Il pensait que cette noblesse, regardée par lui comme une vertu héréditaire, lui imposait plus de devoirs qu'elle ne lui assurait de privilèges. Il estimait comme choses du sang la loyauté, le courage et la libéralité, la bonté, jugeait entachés de bâtardise les gentilshommes en qui ces qualités n'apparaissaient pas au premier regard, et estimait quasi gentilshommes les roturiers qui les portaient dans leur vie. Il aimait ceux qui avaient comme lui l'esprit curieux et le goût des lettres. C'est pourquoi il était le familier de ses voisins, les tenait pour des amis éprouvés; et quant au jeune homme, il le traitait paternellement.

Cependant il eut tout de suite une prédilection pour son nouvel ami. Celui-là lui parut un homme de sa race, tout pareil à lui par les nerfs et les muscles, les os et la moelle. Il aima ses qualités et ses défauts. Dès la première heure il le connut et dit :

— Voici un jeune homme qui est comme une eau violente et limpide. Heureux, il serait doux et sans orgueil. Mais il lui a fallu, dès ses premiers ans, se raidir contre sa fortune : ceux qui ne le connaissent pas pourraient dire qu'il a l'air sourcilleux et qu'il se présente le poing sur le pommeau de son épée. Ce n'est là qu'une apparence : aucun homme n'a moins d'envie dans le cœur, une simplicité plus naturelle, ni les mains mieux ouvertes. Il peut vivre, sans y penser, de pain noir et donner insoucieusement son dernier écu. Il fut longtemps triste, comme un soldat en deuil, mais ce n'est point son humeur native, car il se déride avec nous, quoiqu'il n'ait pas sujet d'être gai.

Ainsi se nouèrent leurs habitudes. La vie, d'ailleurs, pour aucun d'entre eux, ne parut changée dans les premiers temps : il fallut des mois pour que s'accomplit, dans le cœur de cha-

cun des jeunes gens réunis en cette solitude, le travail préparé par leur destinée.

Le chevalier courait les champs, jardinait moins que par le passé, donnait plus aux soins de ses terres florissantes, où il se promenait avec grandeur. Il aimait à soupeser de ses mains les gerbes de blé, rangées par les ouvriers dans les sillons pour le chargement des chars aux roues lourdes. Quand les fléaux les avaient battues sur l'aire d'argile de la grange, il prenait des grains au tas dans ses paumes réunies en coupe et supputait le poids et le compte des sacs et des coffres à remplir, avec la complaisance d'un paysan. C'était comme une poésie palpable, celle des Géorgiques immémoriales, celle du village et de la maison, de la terre et de la patrie, c'était toute la grandeur des campagnes et la joie auguste du foyer qu'il savait tenir au creux de sa main. Il se réjouissait de son œuvre. Il ne souriait pas lorsque ses gens, qui se réjouissaient comme lui, supputant aussi l'ampleur de la récolte et la plénitude des greniers, lui disaient le mot admirable des villageois que, lorsqu'on regarde un grain de froment, l'on y voit tracée la face de Dieu. Et quand ils lui montraient la chose pour qu'il les crût, il leur répondait avec bonté :

— C'est vrai, je Le vois... Jadis on m'avait dit la même chose et je ne pouvais pas l'imaginer... Mais à présent, je vois, je vois bien...

Il était heureux, sa tâche faite. Il l'avait menée à bonne fin sans épargner son temps ni sa peine : exigeant pour ses serviteurs et paternel, ferme à réformer les vieux abus, ingénieux à tirer parti des ressources, sensé dans l'emploi des revenus. La terre était franche, la maison rétablie dans son agreste abondance, réparée en ses parties caduques, restaurée aussi en ses habitudes de largesse aux pauvres et d'hospitalité patriarcale. Si bien que, pour tous ses hôtes, l'avenir s'ouvrait en visions sûres, en calmes étendues de bonheur.

A la vérité, ils parlaient souvent des événements publics. Il était impossible d'en écouter le retentissement sans inquiétude. La Révolution, pacifique encore, apparaissait déjà menaçante, élevait au-dessus du roi, de l'Église et des castes, le droit des peuples à la liberté comme à la

justice. Et dès lors il était aisé de prévoir que la guerre serait universelle et sans merci. Cela se connaissait à mille choses : à la colère des uns, à l'enthousiasme des autres, à la hardiesse toute nouvelle du populaire, aux propos des boutiquiers dans les échoppes, aux conciliabules des paysans ; à l'avidité de voir et d'entendre, de se réunir et de disputer ; à la crédulité pour tous les bruits, et à ces vastes rumeurs parties de Paris, passant aux villes, portées par cent mille bouches et répercutées par des milliers d'échos rapides et comme roulées par les vents, tels que les tumultes romains et les remuements d'armes dans la Gaule antique... Cette agitation se marquait à la défiance avec laquelle des familiers et de vieux amis se regardaient soudainement pour une divergence d'opinion, à la véhémence des cœurs les plus froids et à l'énergie de toutes les âmes; plus encore, à on ne sait quoi d'indéfinissable, à l'anxiété magnétique qui précède les tempêtes humaine comme celles de la nature.

Cependant le village était tranquille. Et la vallée demeurait si douce, les habitudes restaient si pareilles dans le travail et dans le repos, si maternelle en ses harmonies la paix des campagnes nourricières, que l'inquiétude, à leurs grands spectacles, s'évanouissait de soi-même ainsi que les nuées d'un beau ciel. Et, quelques menaces qu'il y eût dans l'air, on ne pouvait croire que ce coin de terre dût être atteint par la foudre. On ne pouvait prévoir, au surplus, les ondulations ni la durée de cette secousse prodigieuse, — que cet écroulement dût écraser les petits comme les puissants sous ses ruines, et que les jeunes gars insoucieux qui riaient aux filles sur les portes et qui chantaient en allant à leurs besognes agrestes les chants héréditaires de leurs anciens, dussent, à peu de mois de là, pris de force ou jetés de leur propre frénésie dans cette marée d'un peuple en sursaut, s'enrôler en bataillons civiques, et, remués par des chants nouveaux, par des chants de poudre, de sang et de fumée, se ruer ensemble, avec la force unanime d'un élément, à la rencontre des armées sur toutes les frontières de la patrie.

Un soir d'août, le baron de Lys-Mifaget trouva le médecin Casaubon et Théophile chez le chevalier.

On causait dans la maison, où déjà les domestiques fatigués dormaient après la journée brûlante, et les fenêtres étaient ouvertes à la nuit d'été. Sur la table, où les lumières flambaient, les échecs étaient disposés. Mais le chevalier et le docteur, partenaires de tous les soirs, ne se pressaient point de commencer le jeu. Et le chevalier marchait à grands pas dans la salle, suivant son habitude quand il était en humeur de conversation ou de rêverie. Il s'arrêtait parfois pour écouter, ne répondait pas et hochait la tête, et semblait soucieux.

Le médecin disait :

— Mon vieil ami, je suis peiné que le décret vous attriste. J'attendais de votre cœur généreux qu'il partageât l'ivresse universelle.

On parlait de la nuit fameuse du 4 Août, où les titres et les privilèges avaient été abolis.

— Vous êtes trop juste pour n'accepter pas la justice de ces changements, trop humain pour n'en être pas satisfait avec les amis de l'humanité. Songez, chevalier, qu'il n'y a pas vingt jours l'ignominie du servage subsistait sur la terre de France. L'homme était encore la chose de l'homme, un peu plus que le bœuf de labour et le baudet, moins que le lévrier ou le cheval. Ce n'était que sur un coin de terre?... Dans peu de hameaux si éloignés de nous que l'état de ces quelques malheureux ne pouvait nous toucher beaucoup?... Et ces malheureux même, je vous l'accorde, n'étaient pas traités avec cruauté... Ah ! qu'importe ! Ils étaient esclaves ! Et voilà un outrage à l'humanité qui dégradait de sa dignité d'homme chacun de nous... Enfin ! nous avons fait la loi impartiale, soit pour protéger, soit pour punir. L'homme est devenu l'égal de l'homme et, par conséquent, il n'en peut plus être l'ennemi. Voici abolis les privilèges, effacées les iniquités séculaires, oubliées, pardonnées déjà les offenses que chacun de nous dut essuyer... Vous êtes parmi les meilleurs de votre caste, mon excellent ami. Vous unissez à la bonté du cœur les lumières de la philosophie, et vous avez en vos actions et en vos paroles honoré les hommes selon leur mérite et non selon leur rang. Mais combien ne vous ressemblaient pas et nous ont blessés au profond de nous par leur hauteur, et parfois bien plus par leur bienveillance ! Nous avons reçu des

avanies que l'on se racontait de père en fils dans nos maisons. Nous les relèverons, à l'avenir, s'il nous arrive d'en recevoir. Car nous voici libres : parmi les vôtres étaient indignes de leur dignité ceux qui se regarderont comme dégradés parce que nous nous élevons à leur niveau. Quel titre vaut ce grand nom d'homme qui est acquis à tous les citoyens? Et quelle royauté est plus royale qu'une république d'hommes libres?... Vous n'êtes pas, et je m'en réjouis, atteint dans votre fortune par ces nouveautés. Quand vous le seriez, je sais votre âme élevée fort au-dessus de regrets sordides. Lorsque vous aurez réfléchi, vous serez aussi heureux que nous.

Et le chevalier, secouant la tête :

— Non, mes amis, je ne puis pas l'être, quoique je comprenne vos pensées. Je ne nie point que vous n'ayez raison, trop raison! Mais assister sans tristesse à la ruine de mon ordre, vous ne sauriez l'exiger de moi. Un monde s'écroule sous nos yeux : j'espère que ce sera sans trop de malheurs; et je ne doute pas de l'avenir. Mais n'avoir aucun regret du passé est au-dessus de mes forces, tout simplement parce que je suis vieux... Vous le savez, j'ai fait toujours peu de différences entre les hommes et je n'ai à me reprocher à l'égard de mes familiers, de ceux que j'ai commandés ou qui m'ont servi, aucun mépris sot, point de violences ni de tyranniques duretés. Beaucoup furent comme moi parmi les gentilshommes, soyez justes! Et pourtant je crains que contre nous tous il ne se prépare des représailles. Je les redoute peu pour moi-même, parce que le peuple de ces provinces est bon et paisible, et que je ne lui fis jamais aucun tort; mais, d'après tous les rapports, il règne ailleurs une exaltation dangereuse... Non! je ne me trouve point dégradé parce que mes semblables sont devenus libres! Cependant j'avais de vieux souvenirs, un titre, quelques marques d'honneur, auxquels j'ai la fierté de tenir. Qu'est-ce que le titre sans la fonction? L'état de choses dont nous étions les piliers s'effondre. Je sais qu'elles étaient lourdes et caduques, ces choses, et que la justice et la nature veulent également qu'elles périssent. Que voulez-vous? J'en suis affligé. Il y eut chez quelques-uns de nous trop d'orgueil, avec des faiblesses et des vices même qui ne rendaient pas cet orgueil léger. Mais nous gardions des vertus antiques.

Les cœurs vraiment nobles n'étaient point rares dans nos demeures, souvent pauvres et pourtant accueillantes. Et, par nous, la patrie a connu des jours glorieux... Nous sommes déchus, vaincus sans revanche. Dans sa brochure sur le tiers état, l'abbé Siéyès avait sonné le glas de notre ordre. En voici la mort.

Alors le médecin :

— C'est bien probable. Toutefois, les lumières de quelques-uns d'entre vous ne seront pas perdues pour l'État. Ils prendront dans les assemblées la place que leur assureront leurs talents ; leurs vertus les élèveront à un rang plus haut qu'ils n'étaient auparavant par droit de naissance. Cela ne peut être que glorieux pour tous. Au surplus, il n'y a que le clergé qui soit atteint, atteint mortellement dans son opulence insolente, et ramené contre ses propres vœux à la simplicité apostolique : cela n'est pas pour affliger les amis de la philosophie. Les richesses des nobles restent immenses ; par suite, leur puissance dans l'État peut demeurer populaire et grande.

— Nous sommes désormais pour vous l'ennemi, jusqu'à ce que la tempête soit apaisée : or, elle ne peut pas l'être promptement. Ou il faudrait que Dieu transformât subitement les hommes en sages exempts de ressentiment et de défiance. C'est peu probable, vous en conviendrez... Vous le savez, j'appelais avec vous, de mes vœux ardents, le bonheur du peuple. Et je pensais qu'il devait éclore dans l'allégresse du consentement universel. Hélas ! je crains que l'enfantement de notre liberté ne soit sanglant. Il n'y a pas de générosité dans la guerre civile, et voyez : dans tout le royaume, le peuple est en armes. Plaise à Dieu que je sois mauvais prophète ! Cependant j'ai peur. Les coups de canon et de tocsin ont retenti avec trop d'éclat pour être étouffés subitement ; il est vraisemblable que nos concitoyens des grandes villes auront à s'accoutumer à cette musique et il est à craindre qu'ils n'y prennent goût. Voici de puissants partis qui s'opposent : celui-ci pour reconquérir les avantages qu'il a perdus, celui-là pour garder les siens. L'un et l'autre comptent dans leurs rangs beaucoup d'hommes qui feront bon marché de leur vie. Si des batailles doivent se livrer, l'issue, quel que soit le vainqueur, sera désastreuse, et tout cela m'afflige. Ma

raison est avec vous, mes amis, et mon cœur est dans l'autre camp... Nous sommes assez loin du champ de bataille pour n'avoir pas à prendre parti, par bonheur !

— Votre cœur suivra votre raison, monsieur le chevalier, dit Théophile, parce que la justice est avec nous. Et parce que la justice est forte de soi-même, autant qu'évidente, la guerre que vous redoutez sera courte, et les vainqueurs, après la victoire, seront cléments.

— Dieu le veuille !

Henri de Lys-Mifaget et la jeune fille étaient silencieux. Le chevalier dit à sa nièce ;

— Toi, mon enfant, tu ne t'inquiètes pas de ces choses. Tu as raison : elles nous regardent peu... Les braves gens de ce village continueront de monter chez nous quand ils auront besoin de quelque avis ou d'un peu d'assistance, et, comme ils ont bon cœur, ils nous seront reconnaissants de ce qui leur est dû... Tu perds à ces changements-ci quelques dîmes, quelques dîmes dont tu profitais peu... File ta laine, remplis les armoires de la maison... J'ai tort de m'affliger pour si peu de chose. Quand nous passerons dans la rue, les saluts que nous échangerons avec nos voisins en seront pas moins affectueux qu'autrefois. C'est tout ce qu'il nous faut... O mes amis ! quel bonheur de vivre dans la solitude !... Et vous, jeune homme, vous ne dites rien ?

— Ma foi, non, monsieur ! fit le baron,

— Vous n'avez pas d'opinion ? Vous êtes le seul sage parmi nous.

— Hé ! qu'avons-nous à voir là, monsieur ? Vous avez perdu peu de privilèges ; moi, aucun. Je suis aujourd'hui ce que j'étais hier, pour reprendre le mot de ce M. Siéyès. Je porte mon couteau de chasse plus souvent que mon épée, et d'ailleurs nombre de bourgeois portaient l'épée. Mon nom reste mien. Mon titre sera omis seulement sur les papiers municipaux, s'il m'arrive d'y être couché. Quant à notre noblesse, on peut la déclarer abolie, décréter tout ce qu'on voudra ; pour l'abolir en effet, il faudrait muer le sang de nos veines.

— Parbleu ! — dit le chevalier, — voilà parler !

Mais le médecin :

— Mon ami, vous avez vu sur les champs de bataille sai-

gner bien des blessures de manants ; j'ai vu couler les veines de nobles et de roturiers : le sang en était de même couleur.

— Bah ! — dit le baron, — il y a tout de même quelque différence de qualité.

Et Théophile :

— Pensez-vous, monsieur, avoir quelque privilège de vertu ?

— Je ne sais pas ce que c'est que la vertu, — repartit le baron ; — mais je sais ce qu'est un gentilhomme, et que, tant qu'il sera digne de ce nom, la beauté de son origine communiquera à ses sentiments et à ses actes une générosité et une grandeur qui ne sont pas chez ceux du commun. Contre cela, croyez-moi, messieurs, vous ne pouvez rien.

— Je vous l'accorde ; mais, à ce compte, il y aura, monsieur, peu de gentilshommes.

— Et beaucoup de roturiers, je l'accorde aussi !...

— Dont quelques-uns seront gentilshommes, s'ils portent avec dignité leur roture.

— Je veux bien, moi ; mais c'est leur affaire ! dit le baron.

— En effet, monsieur ! — reprit Théophile. — Nous prétendons porter notre roture avec grandeur. Vous nous connaissez mal, nous voyant de trop haut. La supériorité dont vous vous targuez est en bien des cas imaginaire, et nous le prouverons avec éclat. Ce n'est pas contre les gentilshommes dont vous parlez avec un orgueil fort légitime, mais trop exclusif, que nous avons à nous prémunir, car nous les regardons comme des nôtres et nous avons aussi leurs pareils. Mais les autres, ceux du vulgaire ! — il y a un vulgaire aussi parmi vous, — ceux qui nous gratifiaient de leur impertinence et nous écrasaient de leurs sourires, pour qui nous étions gens ignobles, de lucre, de chicane et d'avarice, capables tout au plus d'une espèce de probité légale et crasseuse, à coup sûr ignorants de tout mouvement généreux du cœur, et, pour tout dire, à bâtonner comme des valets, — contre ceux-là, ne vous étonnez pas que nous nous redressions, sûrs de notre force, et tenez-les pour les auteurs véritables de la ruine de votre ordre.

— Hélas ! il a raison, dit le chevalier.

— Je ne sais pas, moi ! — reprit le baron. — Je sais que mon père et moi-même nous n'avons fait à qui que ce soit une

avanie. Et, je l'avoue, je vous connais mal. Nous n'eûmes affaire, en dehors des nôtres, qu'à des boutiquiers et des procureurs qui nous paraissaient gens peu estimables et d'humble insolence. Je n'aime pas ces gens-là, pour cause... D'ailleurs, je n'ai pas de mépris, pas plus pour les bourgeois que pour les paysans. Je vis parmi les paysans et je serre sans aucun orgueil leurs mains laborieuses. Je réserve seulement mes amitiés, parmi les roturiers comme parmi les nobles.

— C'est votre droit, et le nôtre aussi! répondit froidement le médecin.

— Paix là! paix là, mes amis! — dit le chevalier. — Il y a de l'acrimonie dans vos paroles, et vous avez envie de vous fâcher.

— Nullement, — dit le médecin, — nous avons disputé, voilà tout...

Puis il réfléchit :

— C'est la vérité, nos paroles ont manqué d'aménité... Mais vous n'aviez, n'est-ce pas, monsieur, aucune offensante intention pour nous? pas plus que nous-mêmes à votre égard.

— Aucune, messieurs, — dit le baron. — J'en conviens, j'eus un peu d'humeur, mais je ne voulais pas vous blesser. Il me suffit que vous soyez les amis de mademoiselle et de M. d'Ostabat pour vous estimer.

— Cela nous suffit pour vous le rendre.

— A la bonne heure! — s'écria le chevalier. — Vous êtes gens à vous estimer, en effet... Ah! mes amis! pourquoi les dissensions de la patrie ne peuvent-elles être commises à notre bonne volonté, sinon à nos lumières!... Nous aurions, si la sagesse est une force, vite fait de les accorder...

Cette conversation, étrangère en apparence aux sentiments intimes des jeunes gens, laissa dans leur cœur et leur esprit des traces profondes.

Elle éveilla chez Théophile une jalousie d'abord vague, puis de plus en plus précise et poignante. Il avait rencontré chez son amie Henri de Lys-Mifaget, à de longs intervalles, et n'avait pas pris ombrage de lui. Il avait même pour cet homme qui lui ressemblait si peu quelque sympathie, enviait avec mélancolie, mais sans amertume, sa grâce virile, ses

libres allures, sa hardiesse de caractère et jusqu'à sa qualité de gentilhomme.

Quelque amitié que lui portât Sylvaine, il se voyait loin d'elle par la naissance. Pour dénué que fût le chevalier de morgue nobiliaire, il devait garder, en quelque repli de son être, ses préjugés d'origine. Théophile était accueilli par lui avec une bienveillance paternelle ; et cependant il ne se dissimulait pas que l'aveu de sa tendresse pour la jeune fille causerait à M. d'Ostabat un étonnement peu flatteur et fâcheux pour leurs relations. Le chevalier, tuteur indulgent, ne s'opposerait probablement pas à la volonté de sa nièce. Mais il aurait, en apprenant un amour facile à prévoir et qu'il n'avait pourtant pas pressenti en son amicale ingénuité, il aurait un haut-le-corps, un ennui, une irritation chagrine et durable.

Sylvaine elle-même, que dirait-elle ?... S'il lui découvrait cet amour dans sa puissance mal connue peut-être, dans toute sa pure profondeur, — il pensait bien être aimé d'elle, et que dans le cœur de son amie l'affection de leurs jeunes années s'était muée en amour par une vertu naturelle, mais il ne l'avait point dit, autrement que par les regards, et peut-être elle ne l'avait pas bien entendu, — s'il ouvrait son âme, offrait sa vie et demandait à Sylvaine sa main, n'éprouverait-elle pas en l'écoutant une humiliation instinctive ? Accepterait-elle d'échanger contre un nom bourgeois son nom séculaire ? L'acceptant, n'en souffrirait-elle pas ? Qui sait si le rêve de son existence, à lui, n'allait pas s'évaporer, en se heurtant, comme les nuées aux cimes des montagnes, aux préjugés d'un monde orgueilleux ?... Et du reste, était-il aimé comme il aimait ?

Il est vrai, ce monde croulait en décombres. L'édifice rongé lentement par la haine et désagrégé par la pensée, cet entassement, plus massif que toutes les citadelles du roi, si haut sur les têtes qu'il semblait auguste et si grand qu'il avait paru éternel, démantelé par l'esprit, tombait maintenant, et la liberté entrait par les brèches. Les préjugés qui l'avaient cimenté n'en pouvaient plus relier les blocs, leur dureté s'étant usée au cours des siècles. Et voici que les vaincus de cette bataille reconnaissaient eux-mêmes la justice de l'écrou-

lement. De toutes les chimères anciennes, il ne subsistait que de faibles restes, et l'autre Bastille d'orgueil, sous les coups de vent et de lumière, tombait comme la forteresse de pierres.

Quelle ivresse, quand ces nouvelles arrivaient, portées jusqu'aux provinces les plus reculées du royaume et jusqu'aux hameaux les plus sauvages, dans l'enthousiasme d'un peuple! Théophile en pleurait de joie. Ce moment, unique dans l'histoire, qui fut la nuit du 4 Août, lui parut l'éclosion d'un monde et l'ouverture du bonheur terrestre. Il semblait à tous ainsi, mais à lui combien davantage! Le bonheur universel se confondait avec le sien propre et assurait sa joie, l'abîme qu'il y avait entre son amie et lui étant comblé subitement par ces grandes choses.

Il ne lui paraissait pas que Sylvaine en descendît à lui, ni que lui-même en fût élevé à son niveau. Ils étaient simplement comme ils devaient être, comme le voulait leur amitié, comme l'ordonnait la nature. Ils habitaient une terre libre où les créatures n'avaient à compter qu'avec leur cœur.

« Je puis maintenant parler! — se dit-il. — Jusqu'ici je fus timide avec raison, car il me fallait pour être heureux proposer à Claire-Sylvaine le sacrifice de toutes les fiertés de sa caste, et, pour qu'elle l'accomplît, il lui eût fallu la fermeté d'une âme plus que virile avec toute la vertu de l'amour. Voici passé le temps d'avoir peur. Oh! je ferais moi-même pour elle tous les sacrifices, et, plutôt que de lui coûter une larme, je me résoudrais à ensevelir mon cœur dans le silence, si, ce qu'à Dieu ne plaise, elle ne m'aimait point!... Je serais alors bien malheureux... Mais pourquoi penser à cela? Qui aimerait-elle, sinon moi qui l'aime depuis le berceau? »

Alors il songea avec ennui au nouveau venu. Et il eut peur de lui pour son amour, quoique jamais, entre Claire-Sylvaine et M. de Lys-Mifaget il n'eût observé autre chose qu'une aisance bienséante, avec des paroles simples et des attitudes naturelles.

Certes, il était bien plus près de son cœur que cet étranger! La vie n'avait rien noué d'elle à cet homme inconnu d'eux tous naguères, et de qui personne ne savait rien que le peu qu'il en avait dit lui-même, son humeur hautaine et ses habitudes farouches.

Au contraire, il n'y avait pas un jour, presque pas une heure de leur existence qui ne leur fût souvenir commun. Leur cœur leur était familier; ils en connaissaient les rêves, les enthousiasmes et les espérances. Et leur âme était pour l'un et l'autre, lui semblait-il, comme une eau limpide, comme deux sources enchâssées dans la même roche maternelle, de cristal semblable, et toutes deux reflétant les mêmes arbres, le même ciel pur, les mêmes visages. Si bien que, pour connaître les mouvements les plus intimes de l'autre et le rythme de ses pensées fraternelles, chacun d'eux n'avait qu'à se recueillir en soi-même.

Et ne fallait-il pas que leur tendresse fût accomplie? La vie paisible de l'un et celle de l'autre ne devaient-elles pas, se côtoyant de si près, se confondre par l'inclination naturelle et couler unies jusqu'au terme?

Et pourtant il prenait ombrage de l'orgueilleux gentilhomme. Il lui en voulait d'être différent de lui. Il gardait dépit de certains silences et de froideurs, courtoises d'ailleurs, qui l'avaient déconcerté, puis blessé. Il se rappelait avec ressentiment, quoiqu'elle se fût terminée par d'amicales excuses, la conversation agressive qu'ils avaient eue sur les événements du 4 Août...

Il ne pouvait pas se dissimuler que le chevalier et la jeune fille étaient de la même race que cet homme, sentaient de la même façon, s'ils ne pensaient pas tout à fait comme lui, avaient dans leur sang des préférences et des répugnances identiques. Le chevalier l'avait dit justement : les nobles, jusqu'après la victoire, seraient pour le peuple l'ennemi... Et tout était peuple devant eux. Ils armoriaient les pierres de leurs maisons, leurs meubles, leurs livres et leur vaisselle, leurs bagues, la crosse de leurs fusils... Et ils portaient des cœurs impérieux, comme armoriés pareillement, les meilleurs d'entre eux s'arrogeant des devoirs par delà le vulgaire, des magistratures de bienveillance et des privilèges dans l'honneur.

Ainsi M. d'Ostabat avait gardé sa religion de gentilhomme par delà celle de l'honnête homme. Et Claire-Sylvaine, élevée par lui, choisirait certainement pour époux l'homme qu'agréerait le chevalier. Et cet homme, selon leurs vœux,

leur devait être égal de naissance ; en vain, selon la loi et la justice, n'y avait-il plus de gentilshommes : ils se reconnaissaient entre eux. Et Théophile vit se recreuser l'abîme qu'il avait étourdiment cru comblé... A moins que son amie n'eût pour lui dans le cœur un amour égal au sien ; ou bien, si sa tendresse était tiède, qu'il ne réussît à l'échauffer jusqu'à la vertu de la sienne... Alors cet amour aurait une de ces puissances victorieuses qui percent à travers des murailles et des montagnes séculaires d'erreurs, comme la lumière d'un autre monde. Mais il fallait parler : or il lui semblait que l'amitié de la jeune fille, sans qu'il pût dire en quoi, n'était plus la même pour lui.

VII

Théophile dit à Sylvaine :

— Il me semble que tu n'es plus la même pour moi.

— En quoi ?... fit-elle, émue tout à coup.

— Je ne sais trop... Tu es changée !

Elle tressaillit.

— Changée ? — répéta-t-elle. — Qu'est-ce qui te le fait croire ! Changée ? Comment changerais-je pour toi, mon ami ?

— Je ne sais... tu étais plus gaie jadis...

— D'où te vient cette inquiétude ?

— De mon cœur.

— Comment ? Pourquoi parles-tu ainsi ?

— Parce que le moment en est venu ! répondit-il avec effort.

— Le moment ? pourquoi ? quel moment ? répliqua-t-elle, alarmée.

— Le moment de t'ouvrir mon âme, puisque vraiment cela est nécessaire... Je suis peu hardi, même devant toi : j'aurais voulu te parler plus tôt; enfin, je ne puis plus y tenir... Du plus loin qu'il me souvienne, tu es mêlée à toutes mes pensées. Il n'y a point de bonheur que je puisse imaginer sans toi. Tu es la maîtresse de ma vie : accepte-la... Quoi ! tu hésites ? Est-ce que tu ne m'aimes pas comme je t'aime ?

Elle répondit avec effroi :

— Attends ! tu me prends à l'imprévu.

— A l'imprévu ! dit-il tristement.

Elle resta muette.

— Je t'étonne donc! je t'étonne beaucoup !...

— Écoute !... je suis ton amie, — lui répondit-elle avec embarras. — Je le demeurerai, tu le sais bien... mais je ne m'attendais pas ..

— Sylvaine ! Sylvaine! ne savais-tu pas que je t'aimais ?

Elle tressaillit encore, puis songea.

— Que puis-je savoir de cela? — dit-elle — En vérité, je ne m'y connais point!... Nous eûmes l'un avec l'autre des heures bien douces... Je fus et je resterai affectueuse pour toi... Mais, mon ami, que veux-tu de plus?

— Sylvaine! — dit-il avec douleur, — pourquoi m'as-tu fait croire que tu m'aimais?

— Moi, je te l'ai fait croire?... Oh! quel malheur!

— Tu ne peux donc pas m'aimer? ... tu ne veux pas?...

Elle ne dit rien.

— C'est un malheur, en effet ! — reprit-il, accablé. — J'ai cru vraiment que tu m'aimais, tu l'as cru toi-même... descends en toi!...

— C'est vrai, dit-elle.

— Tu le vois bien!

— Oui, c'est vrai, pardon !

— Pourquoi pardon? Ne peux-tu te fier à notre cœur?

Elle lui prit la main :

— Je t'afflige?...

— Tu vas me désespérer, si tu ne m'écoutes.

— Que tu me fais de peine !

— Tu me refuses !...

Elle se détourna.

— Tu me désoles; tu as détruit le rêve de ma vie ! Je suis à présent comme un malheureux sur qui s'effondrerait le toit de ses pères. Je suis un exilé... Aie pitié de moi !... Avant de me désespérer, attends, au moins! Peut-être que tu te méprends aujourd'hui, et, puisque tu as cru m'aimer un temps, reviens à toi-même, reconnais-toi !

Elle répondit :

— Mon ami, je t'aime de toute mon estime et de tout mon

cœur... Tu me fais beaucoup de peine; apaise-toi!... T'aimer comme tu voudrais, je ne le puis... Je l'ai cru, peut-être... Mais je me trompais, pardonne-moi!

— C'est maintenant que tu te trompes... Pourquoi cette erreur? que t'ai-je fait? Prends garde d'être injuste, ô mon amie!

— Injuste!... oui, peut-être, je le suis.

— Est-ce que tu me juges indigne de toi?

— Oh! que dis-tu?

— Que sais-je? — fit-il amèrement. — J'oubliais que nous ne sommes pas de la même caste : tu cèdes à tes préjugés, malgré toi... Ah! tout croulant qu'est notre vieux monde, ses ruines maudites demeurent hautaines et leurs décombres séparent les âmes fraternelles. Qui les renversera? et de telle sorte que le vent en disperse les débris comme une poussière à jamais stérile!... Quelle main violente achèvera l'œuvre de notre justice et consommera une destruction qui sera bénie du ciel et des hommes?... Oh! que je hais cet orgueil barbare! N'est-ce point lui qui nous sépare? J'en appelle à toi... Hélas! j'avais vu juste et c'est un autre qui... Nous sommes pour vous d'une autre race, et les races ne peuvent point se confondre. Mais alors, pourquoi l'amitié!

— C'est toi qui es injuste, — fit-elle, blessée. — Tu m'as dit que je manquais de mémoire, et, toi-même, voici que tu accuses notre passé. Je reste ton amie et je te plains.

— Oh! — répliqua-t-il, — quel coup tu m'as porté! Comment peux-tu me faire autant de mal?... Tu es mon amie, dis-tu? et tu peux me percer le cœur avec amitié... Pourquoi ne m'as-tu pas averti? Tu ne me parles que d'amitié... est-ce que tu ne voyais pas mon amour?

Il se tut, et la jeune fille, ne trouvant rien à répondre, baissa la tête. Elle voyait se déchirer comme une toile la trame des pensées tendres, des songes indécis et doux, que l'habitude, les désirs légers d'amour et la jeunesse avaient tissée dans son âme.

Il reprit :

— Je comprends, tu m'as presque aimé!... Presque! Il ne s'en est fallu que d'un monde... Moi, je ne t'aimais pas d'un amour d'enfant, ce n'était pas un jeu... Tu pleures!... Moi, je

ne peux pas. Mon chagrin est une pierre que je porte dans la poitrine, et j'étouffe.

Elle répondit :

— Oui, je me suis trompée... Je t'ai fait du mal sans le vouloir. Oh ! comme je voudrais te guérir ! Hélas ! je vois clair en moi, maintenant, et je comprends bien que je ne puis que te garder cette amitié qui t'irrite... Va ! mon ami ! une autre que moi t'apportera la joie dont tu es digne.

— Non, — dit-il, — ma vie n'a plus de but. Merci de ton amitié : je prévois qu'elle s'évanouira comme le reste.

— Comme je te plains ! murmura-t-elle.

— De bonne foi ?

— Oui, de tout mon cœur... Pourquoi ce doute ?

— Pourquoi ?... Mais parce que je suis un importun... Comment me préfères-tu un étranger ?

Elle répéta surprise :

— Un étranger ?

— Que gagnerions-nous à équivoquer ? — poursuivit-il avec amertume. — Oui, il est surprenant qu'un nouveau venu l'emporte sur l'ami de toujours, et qu'il n'ait eu qu'à paraître pour devenir l'ami, lui, tandis que je devenais l'étranger... Tu aimes, Sylvaine, tu aimes M. de Lys-Mifaget.

— Théophile, tais-toi ! — dit-elle, et ses joues se couvrirent d'une ardente rougeur. — Il ne t'appartient pas de me dire... Laissons un entretien superflu, qui pourrait nous fâcher.

— Non ! tu me jugerais indigne d'amour, si je renonçais à toi sans combat. As-tu pensé que j'allais céder sans me défendre et m'en aller en silence ? Il serait médiocre, l'amour découragé au premier obstacle. Tu peux m'en croire sur parole : personne qui t'aime d'un cœur égal.

— Je connais ton cœur et te plains, — dit-elle, — mais tu ne peux pas forcer le mien.

— Il m'est donc fermé ?

— Tu me fais mal inutilement, et à toi aussi.

— Ne me repousse pas sans me laisser d'espoir. C'est notre vie qui est ici en jeu, prends garde ! Ne te méprends pas sur ton sort.

— Non, j'en suis sûre !... dit-elle tout bas, comme si elle se parlait à elle-même.

— Tu dis?... J'ai donc perdu vingt ans ma tendresse, et notre passé est un mensonge!... Pourtant, j'étais sincère... Toi, hélas!... Je reconnais, je reconnais!... nous n'échangeâmes point de promesse. Je ne pensais pas qu'il en fût besoin... Et de quoi cela servirait-il?

— Songes-tu que tu m'accuses? — dit-elle; — tu m'accuses comme d'une trahison...

— Le mot est violent, soit!... La chose...

— Assez! — répliqua-t-elle avec hauteur. — Chacun de tes mots est une offense. Prends garde de t'attirer mon déplaisir.

— Hélas! je vois que c'est fait... Je tombe de très haut!... tant pis pour moi... J'ai cru qu'un amour comme le mien avait des vertus persuasives; il n'en est rien! Je défie celui que tu préfères de m'égaler en tendresse. Et donc, — mais la justice n'est qu'un mot, Sylvaine! — nous devrions avoir des droits inégaux... Pourquoi me traiter ainsi?... Qu'a-t-il pu dire? et de quoi se targue-t-il?... Quels mérites lui vois-tu donc? qu'a-t-il su faire?

— Tu es tenace! — fit-elle irritée. — Je ne te répondrai plus, laisse-moi!

— Il ne peut pas t'aimer comme je t'aime. Il ne te connaît pas!... Le connais-tu?... Prends garde, je t'en supplie!... Reconnais-toi!...N'anéantis pas notre passé, ne va pas jouer avec notre vie! Ne va pas changer, pour cet étranger, notre destinée naturelle!.. Tu ne peux l'aimer, tu ne l'aimes pas!

— Si, je l'aime!... Et c'est toi qui m'as éclairée... Adieu!...

VIII

La jeune fille le regarda s'éloigner avec un sentiment de colère, de douleur et de compassion, de joie aussi, de joie inattendue et violente, anxiété d'amour tumultueuse comme une aube qui rayonne à travers des nuées.

Cet entretien l'avait illuminée. Elle l'avait redouté vaguement: si confuse que fût sa pensée, si léger que fût le tissu des songes tramé dans son âme ingénue, elle n'avait pu s'abuser tout à fait sur ses sentiments, pas plus que sur ceux de

Théophile. Elle avait vu leur amitié, autrefois sereine, se muer à demi en amour; elle avait vu qu'elle était aimée et en avait d'abord été joyeuse, puis inquiète, puis gênée. Car d'autres désirs, une autre tendresse venaient d'éclore. Et quoique ce travail de son cœur se fût poursuivi sans qu'elle y prît garde, comme à travers le demi-sommeil de la volonté complaisante, voici qu'elle y consentait librement.

L'entretien la surprit donc peu. Mais elle l'avait auguré plus doux, tranquille, d'une résignation fraternelle, comme une confidence de vieux amis qui, n'ayant pu s'aimer, se retrouvent et, paisiblement, avec une tristesse non dénuée de charme, épanchent leur âme en souvenirs.

Toute âme est maternelle à soi-même: elle concilie dans ses complaisances bien des sentiments contradictoires, qui sont ou furent une part de sa vie secrète. Et chaque être abrite ainsi les instincts obscurs et forts du bonheur, qu'il aime diversement et croit régir, ainsi qu'une troupe de frères, dans une harmonie pacifique, jusqu'à ce qu'un sentiment plus puissant germé au cœur s'y enracine, et, comme le chêne, étouffe les arbrisseaux dans son ombre.

« Quelle est cette folie? — se disait-elle. — Certes, je me doutais que Théophile m'aimait, mais pas avec tant d'égoïsme. Car il ne pense, en vérité, qu'à lui seul, et il m'a blessée et je l'ai blessé. Nous fûmes de vrais amis... Et il est triste qu'il y ait entre nous cette erreur... Est-ce ma faute, ou la sienne? L'ai-je déçu autant qu'il le dit? L'aimai-je autrement que d'amitié? Non! j'en suis sûre!... Et il guérira... Il souffre. mais je ne puis que le plaindre, car j'aime... Henri...

» Henri!... Henri de Lys-Mifaget!... J'aime son visage, j'aime son nom... Il le porte en gentilhomme, avec la dignité de sa race!... Celle qu'il aimera sera fière et heureuse parmi les femmes...

» Pense-t-il à moi? Qu'est-ce qui l'arrête? Peut-il douter d'être le bienvenu?... Je le voyais plus souvent, il me semble, aux premiers temps de notre connaissance. Aurait-il donc le cœur insensible?

» Oh! non!... mais il ne sait pas que je l'aime... et le lui dire, je ne puis pas... Il ne sait pas!... Et moi, le savais-je?...

Oh! je pensais, je pensais à lui... Cependant, il y a moins d'une heure, j'ignorais encore qu'il me fût cher.

» Voici que je le sais! Cela m'est clair autant que la lumière du soleil... Alors il faudra bien qu'il l'apprenne... je ne pourrai pas le cacher toujours,.. Pourtant je ne veux point qu'on s'en doute et je ne le dirai pas, même à mon oncle... Ce Théophile! Comment a-t-il fait pour lire ce secret dans mon cœur?... Il est jaloux! Il ira publier, parmi des divagations et des reproches, le secret de mon âme... Je le plains... Il faut qu'il s'apaise, s'il veut que je lui garde mon amitié. Je lui ai parlé sans douceur, mais son obstination m'est importune. Il sera plus sage, il guérira: que le ciel lui donne le repos, et à nous ses grâces... J'aime, j'aime... Henri!... »

Le lendemain, la jeune fille trouva sur sa table une lettre de Théophile:

Izeste, ce 28 de septembre.

« Sylvaine, je t'écris afin que tu décides de mon sort. Hier, je n'ai pas parlé comme j'aurais voulu. Mon âme s'est épanchée pauvrement par des mots bien froids. Pourtant les sentiments dont elle est pleine, si je pouvais les communiquer, toucheraient le cœur le plus dur. Tu es généreuse, tu es sensible et tendre, et mon amie!... Écoute-moi donc, je t'en conjure!... Puis ordonne de mon infortune, ou de ma joie.

» Je t'aime, Sylvaine, ainsi que ma vie. Elle sera, si tu accueilles ma prière, magnifique au delà de mes désirs, et dévastée si tu me repousses. Je t'aime comme on aime le bonheur, les campagnes et la maison paternelle, les souvenirs sacrés des Pénates, la douce mémoire des aïeux. Je t'aimai du plus loin qu'il me souvienne, à toutes les heures de notre existence, trop mêlée dès nos jeunes ans, par une trop douce habitude, pour ne devoir pas se resserrer encore uniquement, selon la raison et selon le cœur, jusqu'aux derniers soirs, jusqu'au tombeau.

» Considère cela, ô mon amie, et que je t'aimerai quoi qu'il advienne. Quand tu me serais inexorable, je ne te ban-

nirais pas de mon cœur, et je t'assure que tu ne saurais m'exiler tout à fait du tien... Et tu pourras aimer, comme je t'aime, un autre que moi; mais je le défie de te chérir d'un amour plus grand. Tu le sais bien! Et si tu me refuses, pour un autre amour dont tu t'enivres, pour le nouveau venu qui t'agrée mieux, crois-moi, dans le bonheur même, tu ne pourras pas oublier ton ami. Tu auras pitié de ma disgrâce, et des remords de l'avoir causée. Et tu te diras — trop tard! prends-y garde, — que tu t'es méprise sur notre tendresse et que tu as renoncé à ta destinée.

» Je t'ai blessée hier. Pardonne! Je parlais avec ma douleur et mon amour. Et je croyais que cet amour se créait ses droits par sa grandeur. O Sylvaine! si la justice dirige les tendresses de nos âmes, je n'ai point ici de rival à vaincre.

» Tu t'es laissée surprendre; oui, je l'ai bien vu... J'étais cependant auprès de toi... Et je n'avais rien dit; mais quoi! il me semblait que les paroles étaient inutiles entre nous deux.

» Va! tu as cru m'aimer! Et si tu l'as cru, cela n'était point imaginaire. C'est le contraire qui est imaginaire! Je veux t'éveiller d'un mauvais songe et te ramener à la certitude de nos cœurs. Sylvaine, souviens-toi du passé. de notre félicité innocente! Souviens-toi de nous!...

» O mon amie! En venant à toi, hier, j'étais transporté d'ivresse. Je ne doutais pas de ton amour et mes bras s'ouvraient pour t'emporter dans une solitude de joie. Je pensais que nous étions unis par une Providence maternelle, pour accomplir le bonheur des nôtres, en une existence de délices, et si belle qu'elle en deviendrait un bienfait public. Et il me semblait que toute la terre était à nous...

» Or, je me suis retiré si triste que la joie est tarie pour moi, et que je ne saurai plus pourquoi vivre, si tu me refuses ton amour. Ordonne donc de ma vie, Sylvaine! Vois qui tu dois aimer, puis prononce!... J'aurais voulu te dire... Mais à quoi bon? Je sais que les prières, sont vaines, hélas!... O mon amie, tu peux blesser mon cœur jusqu'au désespoir. Pourtant, je ne te demande pas de pitié. Je ne sais ce qu'il adviendra de moi, sinon que je t'aimerai jusqu'au dernier soupir... »

Elle répondit :

« O mon ami! je pleure en lisant ta lettre des larmes qui me sont douces et amères. Amères du mal que je te cause, car je ne puis pas t'aimer, hélas! de la tendresse que tu exiges... Et je me dis, au plus profond de moi-même, qu'en effet tu as le droit de l'exiger, et que peut-être je voudrais, oui! je voudrais t'aimer!... Je ne puis : mon cœur m'a échappé... Pardonne! cela est cruel à te dire. Et tu as pu croire que je me suis jouée insoucieusement de ton repos; car j'avais vu!... Oui, j'avais compris ta tendresse et je la connaissais, moi qui te rendais une tendresse bien véritable aussi, mais d'autre nature... Et ceci, je ne le savais point!... Je sais maintenant. Tu as bien vu toi-même et je ne dois point le cacher : oui, Théophile, j'aime — ainsi que tu m'aimes — M. de Lys-Mifaget. Et je ne puis dire depuis quand, ni pourquoi il peut disposer de ma vie. Il ne le sait pas... Savais-je moi-même?... Que vais-je faire? Et que fera-t-il?... Oh! pardonne! Chacun de mes mots est une blessure que je t'inflige avec douleur, et toi-même tu vois ici mon cœur tel qu'il est. A mon tour, je t'en conjure : apaise-toi!... Comment te guérir? Par quelles paroles, de quelle affection consolatrice pourrai-je ne pas trop te blesser, te rendre moins triste, et par degrés te ramener au bonheur?... Mais peut-être, avec ton naturel, es-tu au-dessus du bonheur!... »

Comme elle en était là, elle fut trouvée dans ses pleurs par le chevalier, qui s'alarma. Elle lui tendit les deux lettres. Il les lut d'un air stupéfait, en regardant tour à tour à travers ses besicles les lignes d'écriture et la jeune fille. et il marmonna :

— Diantre! diantre! diantre!

Sylvaine éleva ses mains jointes :

— Mon oncle, me blâmez-vous?

— Non, ma fille! — répondit-il, et il lui sourit paternellement. — Je ne suis pas même étonné. Si je t'ai paru surpris, c'est que, ma foi! je ne croyais pas ton heure venue; mais les jeunes filles et les amours sont matinales,.. Je devais m'y attendre et suis content. Henri de Lys-Mifaget!... C'est bien! Il est bon gentilhomme, j'y avais pensé...



— Ainsi vous m'approuvez, mon oncle ! Oh ! merci !

— Tu l'aimes donc beaucoup ? Et depuis quand ?

— Je ne sais, — dit-elle. — Hier encore, je ne pensais à lui que de loin... Du moins, si je l'aimais, il ne me semblait pas l'aimer ainsi... Hier, Théophile est venu et il m'a dit... Mais qu'importe ce qu'il m'a dit ?... Il souffre à cause de moi et je le plains... Je suis désolée et je suis heureuse. Je l'aime aussi d'amitié... Mon oncle, je ne crois pas qu'il y ait de ma faute s'il s'est mépris sur mon affection. Il m'a parlé d'Henri avec colère, et sa jalousie et sa douleur ont tout à coup éclairé mon cœur.

— Diantre ! — répéta le chevalier. — Cela est fâcheux !... Pauvre garçon !... Comment s'est-il engoué de toi ?... J'aurais dû prévoir !... Mais pour nous autres, barbons qui nous croyons pleins d'expérience, vous n'êtes que des innocents ; et tout en attendant vos confidences, résignés d'avance à vos folies, nous ne pouvons pas les croire prochaines, et tombons des nues quand elles éclatent. Allons !... voici que mon œuvre est faite !... J'y donne les mains !... Avec joie, ma fille !... Que Dieu vous bénisse !

Il prit la jeune fille dans ses bras et la serra avec tendresse.

— Tu es donc heureuse !

— Et triste, mon oncle, à cause de Théophile.

— Le pauvre garçon !... O mon enfant ! ma fille selon le cœur !... Quand je revins ici, voilà douze ans, tu étais une toute petite fille et ton père venait de mourir. Te rappelles-tu ?

— Je me rappelle.

— Cette maison était désolée. J'aimais mon frère, je m'étais fait joie de vivre avec lui de longs jours, et, à mon entrée, je le trouvai mort... Tu avais besoin d'un père, et moi-même j'avais besoin de toi pour ne pas périr d'ennui comme un vieux hibou. Je m'imposai ton bonheur pour tâche paternelle et pour bonheur. Tu me l'as bien donné !... Je t'ai vue croître, dernière petite fleur de notre race, dont le nom sera perdu après moi. Je n'ai plus qu'à te confier à toi-même et à celui que tu choisis. J'avais pensé à lui : je l'estime et je l'aime. Et je me proposais de vous interroger l'un et l'autre, et, s'il se pouvait, de vous unir.

— Oh ! mon oncle, j'ai peur. Henri ne sait point que

me voilà sienne... Et lui, s'il n'avait pour moi que froideur!...

— C'est bien vraisemblable! — dit le chevalier. — Morbleu! ce beau monsieur-là ferait un très difficile gentilhomme.

— Il est fier, mon oncle, et il est pauvre.

— Ceci compterait chez des croquants et, probablement, chez des grands seigneurs, mais point chez nous.

Sylvaine sourit:

— Je le sais!... A dire vrai, non, je n'ai pas peur!... Mais je voudrais qu'il connût ma joie, et je voudrais qu'il ne la sût pas... Songez! cette joie m'est si nouvelle!

— Laisse-moi faire, je vais lui parler... Cependant il faut ménager Théophile.

— Oh! mon oncle! Je suis désolée en pensant à lui.

— Hé! mon enfant! c'est le train du monde : la joie des uns fait le deuil des autres. Cela ne se peut expliquer que par une folie universelle, puisque la nature est libérale et riche assez pour nous combler tous. Quand donc les hommes deviendront-ils sages, c'est-à-dire heureux? Ils pourraient l'être et ils sont tous fous, moi le premier... Ainsi nous nous faisons à l'envi du mal. Il faut cependant se résigner à porter parfois à ceux qu'on aime de profondes et involontaires blessures... Il n'y a pas à nous dissimuler que notre amitié avec nos bons voisins en va être atteinte, du moins pour un temps... Moi-même, tu me vois triste, quoique heureux, un peu triste quand vient pour toi cette heure que j'appelais dans mon affection : elle marque la dernière étape de ma vieillesse, et m'avertit qu'il me faudra vous quitter bientôt.

Et la jeune fille, se récriant :

— La nature l'exige, — dit le chevalier; — le moment venu, je lui obéirai sans murmure, satisfait de votre bonheur... Pour Théophile, ne t'afflige pas. Il souffre, sans doute, et désespère; mais la vie est une meule qui détruit vite, à sa rude usure, des chagrins que l'on aurait crus éternels. Il faut lui parler avec douceur; je vais voir à le consoler.

Le même jour, M. d'Ostabat rencontra le médecin :

— Votre fils vous a-t-il parlé? lui dit-il.

— Oui, je sais tout. Il est désespéré : il avait formé un

beau rêve... C'était naturel, convenez-en. Je vais lui conseiller de voyager.

— C'était bien naturel, en effet. Je plains votre fils de tout mon cœur, mais notre amitié n'en doit pas souffrir.

— Un mot, chevalier! Si votre nièce eût aimé Théophile, vous seriez-vous opposé à cette mésalliance?

— Non, sur ma foi! — dit le gentilhomme. — Cela m'eût peut-être fait de la peine... Excusez des préjugés à quelques égards respectables, qui sont demeurés dans mon sang quoique ma raison les répudie... J'espère que Théophile guérira vite. Vous savez l'estime que je fais de lui. Si Claire-Sylvaine l'avait aimé, j'aurais consenti à leur union.

— Merci! — dit le médecin. — Je suis très touché de ce que vous dites, et vais le rapporter à mon fils. Les préjugés sont puissants, même sur les plus sages des hommes. J'ai eu peur que notre amitié ne fût sujette aux décrets d'une vanité déjà caduque, et que vous n'y eussiez pas vu autre chose qu'un pis aller, des relations quasi obligées de voisinage dans cette solitude, à défaut de meilleures... Cela m'aurait fait de la peine et ces relations finiraient ici... Notre amitié c ntinuera... Que voulez-vous? On ne sait comment se gagnent les cœurs, et l'estime n'a qu'une petite part dans l'amour... Je vous en prie, ménagez mon pauvre garçon. Il est fort malheureux, mais j'espère que ceci est un accès de fièvre qui n'aura point de suites durables. Il faut qu'il change d'air: je vais l'envoyer à Paris... Il verra le monde, qu'il ne connaît point, il s'instruira et se distraira dans les bibliothèques, les théâtres et les musées, polira son esprit et ses manières par le commerce des honnêtes gens, enfin cessera d'être un sauvage... J'aimerai qu'il assiste de près au triomphe de notre jeune liberté... Attendez qu'il soit parti, je vous le demande. Pendant son absence, vous marierez, quand vous le jugerez à propos, votre nièce à celui qu'elle préfère. Lorsque Théophile reviendra, dans un an ou deux, il sera guéri.

— Dieu le veuille! — dit le chevalier. — J'entre tout à fait dans vos pensées. Qu'il n'y ait rien de changé de vous à moi. S'il m'eût fallu renoncer à votre amitié, cela m'eût été un grave chagrin. Pour ces jeunes gens, ils s'imaginent que ce qu'ils éprouvent est éternel. Je passai par là jadis : je vous assure

que j'ai bien crié à la trahison, et maudit ma cruelle. Et vous me voyez... J'aime Théophile. Je fus son maître, et un peu son guide; il faut qu'il s'accomplisse par l'expérience. Si mes relations lui peuvent être utiles, disposez de moi. Quand il partira, je demande la faveur de l'accompagner avec vous jusqu'à la première ville.

— Je vous en remercie, dit le médecin.

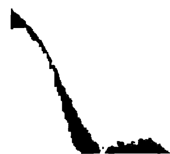
IX

Vers la fin d'octobre, M. de Lys-Mifaget et le chevalier chassèrent les palombes dans les bois d'Astise.

Le jeune homme était parti seul, vers l'aube, M. d'Ostabat ne pouvant le rejoindre avant midi. Il avait atteint, au lever du soleil, le faîte d'une colline, où sa hutte de branchages et de fougères, construite pour guetter les ramiers, se cachait, posée comme un nid d'aigle à la fourche d'un chêne millénaire, tour végétale qui avait été jadis, on ne savait en quel temps, tronquée par la hache d'un pâtre ou peut-être découronnée par quelque ouragan.

La forêt s'éveillait : le vent agitait aux pentes des collines un frémissement universel. Ce vent du sud portait dans l'espace et poussait lentement au nord des nuages couleur de flamme qui voguaient par archipels ou par flottilles, comme de grands bancs ou des vaisseaux détachés des côtes de la mer céleste. Il était chaud et fort par rafales, chargé des aromes de la terre; et les hêtraies, les buis frais et noirs, les nappes de fougères multicolores, bruissant sur les mousses des ravins, s'exhalaient par ses souffles tièdes.

C'était comme si des milliers d'ailes, venant de s'ouvrir sur toutes les feuilles, battaient sans prendre leur vol, par jeu, dans l'allégresse matinale, avec d'aériennes mélodies. Chaque ramée avait son murmure et son langage particuliers : chaque arbre, chaque arbrisseau, chaque plante disait sa vie, soit haute, soit humble. La grive des buissons, le geai criard, les merles picoreurs de baies rouges et la draine, qui hante les alisiers, mêlaient aux harmonies de la



forêt leurs bavardages et leurs appels. Le rouge-gorge modulait sous les branches son chant de cristal, léger comme la source qui s'égoutte dans une vasque d'argile ou de roche, tandis que les ailes des palombes battaient avec bruit sur les rameaux, qu'un oiseau de nuit effaré fuyait vers son trou d'un vol oblique et que, sur les cimes, les grands milans, les autours blancs et, plus haut, un aigle, ouvrant leur chasse, tournaient en orbes étagés.

Le soleil montait. Il apparut par-dessus les hauteurs du Lys; il s'éleva du milieu des nuées, qui s'évanouirent. Les rayons, par faisceaux dénoués, tombèrent des versants jusqu'aux bas-fonds et, pénétrant sous les futaies, illuminèrent leurs palais d'automne.

La solitude forestière s'étendait sous les regards du chasseur, depuis les collines d'Astise jusqu'aux montagnes de Las Ercous. Elle formait comme un vaste cirque où n'apparaissaient ni maison ni grange, pas même une cabane de berger, pas même une fumée de bûcheron. Les pentes dévalaient aux profondeurs, couvertes d'un fouillis de feuillages où se mariaient toutes les couleurs dont le mois d'octobre avait diapré la forêt pendante. Les chênes, au bas des escarpements, gardaient leur toison touffue d'été, des châtaigniers se bronzaient parmi; quelques peupliers érigeaient leurs flèches, frémissantes et d'un jaune clair, courbées par les souffles du ciel; les hêtres étaient droits sur les versants, les tilleuls et les ormeaux avaient des feuillées qui se doraient, tandis que les frênes étaient noirs et que les sapins au faîte aigu semblaient, sous l'ombre de leur pyramide, abriter les froids et les brumes, l'ennui sévère de l'hiver prochain. Les arbrisseaux penchaient sur les nappes de fougères et d'ajoncs en fleur leurs rameaux teints de pourpre; et il semblait que c'était partout une floraison magnifique et neuve, et que la sève de la terre élevait aux canaux des plantes une jeunesse d'arrière-saison plus somptueuse que la première, qui éclatait jusqu'à la pointe des branches, dans la lumière quasi estivale, en colorations de féerie. Les vagues inégales de ces bois moutonnaient sous les rayons. Au fond d'une vallée solitaire se dressait un grand mont royal, un géant de granit, étincelant à la cime, baigné sur ses flancs des matinales splendeurs du

soleil, qui s'émoussaient dans les creux des pentes. C'était âpre et magnifique... Dans les moments où le vent passait sur la multitude végétale, les arbres ondulaient, comme un grand peuple; et même alors ce vaste ensemble demeurait calme, du calme majestueux de la terre aperçue d'un sommet avec ses étendues et ses cultures, ses flots de montagnes et de vallées.

Bercé dans sa hutte de branchages ainsi qu'un matelot dans sa mâture, Henri laissait errer sa vue et songeait.

« Je suis, se disait-il, pareil aux miens. Nous n'avons jamais niché qu'aux montagnes. Les murs de ma maison écroulée avaient été bâtis avec des galets pris au lit des gaves, sur des assises de rochers effrités par les vieux hivers. A force de temps, tout a péri, la race et la demeure : me voilà seul.

» Il est probable que je vivrai seul. Je n'ai pas changé de pauvreté : le pays nouveau est semblable à l'autre, et mes habitudes y sont celles d'hier. Je chasse, je rôde et rêve, et je suis libre comme le milan et le loup.

» Si je m'en allais?... Pourquoi faire?... Je suis, — pensait-il amèrement, — comme cet ancien philosophe qui portait avec soi toute sa fortune. Si je viens à m'ennuyer trop, mes préparatifs seront vite faits. Il est probable, vu le train des choses, que les aventures ne vont pas manquer à ceux qui les aiment. Ce n'est pas la peine, par le temps qui court, d'envier les heureux ni les magnifiques, et ceux qui n'ont rien à perdre, comme moi, seront sûrement les fortunés dans les catastrophes dont tous les prophètes nous régalent. Nous verrons. Si ma vie me pèse, j'irai ailleurs...

» Après tout, ma vie est supportable. La liberté dont ces fous délirent, j'en jouis comme de l'air et de l'eau. Elle n'est pas pour moi déclamation, mais espace, mouvement et vie, et il y aurait, à se plaindre de la pauvreté qui me l'assure. une ingratitude de manant... Pourtant je couche par trop sur la dure, j'aimerais un lit plus moelleux. Je vis en soldat, sans plaisir ni chagrin réel, mais mon harnois de misère me gêne quelquefois dans mes rêves... Quels rêves?... Je n'ai dans le passé que des souvenirs de ruine et d'exil, que j'aime tels quels... Dans l'avenir... »

Il s'interrompit.

« Point de chimères!... Parfois, je me dis complaisamment que j'ai trouvé ici des amis qui m'accueillent avec affection. M. d'Ostabat est un gentilhomme qui juge les hommes selon leur cœur, et ne les mesure ni ne les pèse d'après des journaux de terre ou des sacs d'écus... Et mademoiselle Claire-Sylvaine a peut-être pour moi un penchant amical... Allons! je ne vais pas prendre mon vol sur des billevesées si légères. Je suis un seigneur sans seigneurie, un pauvre chasseur qui vit, maigrement, des bêtes qu'il tue... »

Vers midi, le vent tomba, les cloches sonnèrent. Les villages groupés sur les paliers des montagnes ou blottis dans les plis de la vallée luisaient de leurs écailles d'ardoises frappées par le soleil, et des églises les angélus montaient : il semblait qu'on voyait vibrer dans l'air chaud, dans l'étendue bleue, les ondes métalliques épandues par les cloches balancées longtemps... Et cependant les ramiers passaient.

Très haut, en avant de la colline, une nuée volante apparut, vannant l'air avec la rumeur d'une rafale. La nuée sembla d'abord indécise, la troupe se divisa dans l'étendue, comme si, des palombes en voyage, celles-ci voulaient hâter leur exode aux régions du Sud et celles-là se reposer aux feuillées profondes. Quelques-unes qui se détournèrent, invitées par les appelants, parurent s'égrener sur la forêt. Le gros s'abaissa, suivit : le volier décrivit un orbe, passa, revint et passa encore, puis, d'un rapide retour, effleurant la crête de la colline, s'abattit et s'éparpilla sur la pente avec un bruit d'ailes retentissant.

Sans se presser, Henri regardait, avant de choisir ses victimes, par les meurtrières de sa logette. Les ramiers étaient perchés par centaines et se jouaient sur les branches pliantes. Il voyait miroiter au soleil leurs gorges, il reconnaissait les pennes blanches, les colliers brillants des mâles, distinguait jusqu'aux petites pattes, pliées comme des rameaux de corail. Ils étaient beaux, sans méfiance aucune, hôtes et convives naturels de la solitude forestière, qu'ils égayaient et rendaient vivante.

L'aigle, qui avait paru le matin, vola de nouveau sur la forêt. Son ombre vint tourner avec lenteur sur la feuillée,

autour du chasseur, et celui-ci, levant les yeux, suivit son envergure planante. Il approchait sur ses vastes ailes. Henri coula une balle dans son fusil et tira, la détonation se répercuta de gorge en gorge contre les parois des montagnes, tandis que les palombes affolées s'enlevaient toutes ensemble, puis s'abattaient, s'enlevaient encore avec le bruit d'un vent d'orage. L'aigle, frappé, monta dans le ciel avec un cri rauque, son duvet vola. Puis il descendit et tournoya vainement sur ses ailes mortes, tomba et s'arrêta sur la pente où toutes ses pennes s'étendirent.

— Sur ma foi ! c'est un beau coup ! — s'écria le chevalier qui arrivait.

Il portait une canardière sur l'épaule, une ample carnassière en sautoir, et les pans de son habit bleu battaient ses hautes guêtres. Son tricorne était posé en arrière, sa chevelure blanche et touffue faisait paraître plus rouge et hâlé son front carré ruisselant de sueur. Il avait l'air épanoui et grave. Il dit, en contemplant l'oiseau mort :

— C'est un aigle de la plus grande espèce. Vous avez sauvé la vie de beaucoup de lièvres, d'agneaux innocents et de chevreuils. Quelles serres ! quelle envergure ! voyez ce bec ! Voilà véritablement le roi des oiseaux. Un vieux militaire de Porrentruy, bon naturaliste et grand chasseur, m'assurait que dans les forêts de la Suisse il y a des aigles qui enlèvent les plus forts moutons, et qui même attaquent les tireurs de chamois trop aventurés au bord des précipices. Notre aigle des Pyrénées n'a pas tant d'audace. Cependant ma mère m'a raconté que son aïeul paternel, alors qu'il avait cinq ans, jouant tout vêtu de blanc dans une prairie, fut pris pour un agneau par un aigle et enlevé à plus de deux toises de haut. Par bonheur, des gens qui étaient près effrayèrent par leurs cris le brigand ailé : il laissa tomber l'enfant, qu'on ramassa sur l'herbe, évanoui, mais sans autre mal. L'enfant devint homme et mourut très vieux : ma mère avait recueilli de sa propre bouche cette aventure qui peut, quoique très certaine, passer pour prodige... Dans ma jeunesse, les aigles étaient beaucoup plus communs qu'aujourd'hui... Et les palombes, en avez-vous fait bonne prise ?

— Trente, je crois... Elles passent depuis ce matin par

grands vols. Mais, dans les momeuts où le vent souffle, elles se rabattent dans les bas-fonds.

— C'est une chasse agréable et sûre, dans la plus heureuse saison de l'année. Car l'automne est en nos climats plus chaud et plus serein que le printemps : j'aime l'automne de prédilection. Et je me rappelle que j'ai fait ici, voilà cinquante ans passés, sur les palombes, mes premières prouesses de chasseur. J'emportais, pour passer le temps dans la hutte, un tome de *Don Quichotte* ou de Virgile, et je lisais sous les feuilles, distrait par un pépiement, un frôlement d'ailes ou un souffle d'air, en rêvant à quelque Dulcinée de moulin. Le cœur me battait fort en ces moments-là... Il me bat encore doucement, et pour une cause que je vais vous dire, puisque je me vois en votre compagnie dans ces beaux lieux que j'ai connus jeune... Pour la palombe, quoiqu'elle n'ait pas l'excellence de la bécasse et de la bartavelle, ce n'est pas un méprisable gibier. Marion nous en accommode un salmis auquel je ferai honneur ce soir, car je suis content... J'avais compté arriver plus tôt, mais Jean-Pierre de Jurque m'a retenu... Il est venu avec ses enfants et deux voisins, qui nous amenaient vingt grandes charretées de maïs. L'année est fort bonne... Quant aux vendanges, il y aura moins de vin que d'habitude, mais les raisins sont visqueux aux doigts comme si du miel en crevait les peaux... On m'attend à Jurque, où l'on m'a dit qu'il y a de pressantes réparations à ordonner; et je veux, avant de partir, traiter avec vous une certaine affaire. Çà, jeune homme, quels sont vos projets ?

— Mes projets, monsieur ? — dit Henri. — Je n'en veux point former. Quels pourraient-ils être ? Je pensais justement à cela, un moment avant votre arrivée. Et je me disais que j'ai ici le nécessaire, que je vis en homme libre, et qu'au surplus, si je viens à m'ennuyer trop, le monde est vaste.

— Vous avec donc envie de partir ?

— Non ! Cette envie me peut venir, voilà tout.

— Et, pauvre chasseur que vous êtes, vous ne visez pas à autre chose ?...

— A quoi donc, monsieur ?

— Eh ! jeune homme !... Jacques désire Jeanneton, et

Philis Sylvandre ; le roi veut sa reine, le bûcheron sa ménagère. Chacun fait le songe du bonheur, et l'humanité rêve ce grand rêve... Je sais une jeune fille qui vous aime.

— Qui, grand Dieu ?

— Vous vous en doutez bien !

— Monsieur, vous me confondez ! Je n'ose croire !... Serait-ce ?...

— Allons, je vois que vous m'entendez. C'est ma nièce, mademoiselle Claire-Sylvaine d'Ostabat.

— Monsieur ! — dit le jeune homme hors de lui, — votre confidence me bouleverse. Dieu sait que je ne m'y attendais point ! Vous me rendrez cette justice que je n'ai rien fait pour surprendre son cœur.

— Vous l'avez pris tout de même, ou plutôt elle vous l'a donné. Je n'en suis pas étonné. Cela devait être, et c'est bien ainsi... Vous paraissez stupéfait... Nous sommes-nous trompés, elle et moi ? Je ne croyais pas... Si nous nous méprenions et que votre cœur fût insensible... Vous êtes gentilhomme... Dans ce cas, vous devriez oublier ce que je viens de vous dire ; et moi, je vous supplierais de partir... Le coup serait rude pour ma pauvre nièce, mais je m'efforcerais de la consoler.

— Non ! vous ne vous êtes pas trompé, — dit Henri avec effusion. — J'avais aussi formé ce beau rêve ; mais, de peur de m'en enivrer, je m'interdisais de m'y plaire, et je l'effaçais de ma pensée. Je suis pénétré de gratitude. Mais, monsieur, n'avez-vous pas pris garde à ma misère ?

— Si, mon ami ! — dit le chevalier. — Je vous ai connu, et cela suffit.

— Peut-être !... Je me demande, monsieur, si j'ai mérité tant de bonheur.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas !... Il sied que le bonheur se gagne. Qu'ai-je fait pour cela ?

— Hé ! mon ami ! prenez le bonheur, puisque la fortune vous devient clémente, et ne vous occupez pas d'autre chose. Le bonheur se gagne moins par l'effort que par la sagesse : demeurez donc sage ! Faites heureuse cette chère fille, qui est digne de vous comme vous d'elle. Elle vous a aimé naturel-

lement, par la simple rencontre de vos cœurs, et cela m'a comblé de joie. J'avais souhaité qu'il en fût ainsi ; je me proposais d'étudier vos sentiments, et, au cas où ils vous fussent obscurs, de vous éclairer, puis de conclure. Vous m'avez prévenu, c'est mieux ; je le disais, il y a quelques jours, à ma nièce, car il y a quelques jours déjà qu'elle m'a ouvert son âme, à la suite d'un entretien et d'une lettre dont elle vous fera sûrement part... Avant de rendre vos fiançailles publiques, il y a des ménagements que vous garderez pour un ami d'elle qu'il ne faut pas trop désoler. Vous devinez de qui je parle et, certainement, vous acquiescez.

— Je me conduirai selon vos désirs, en ceci comme en tout le reste. Je crois rêver. Par quels mérites ai-je gagné votre bienveillance ? Car je ne m'abuse pas sur moi-même : souvent j'ai senti autour de moi le dédain, comme de gens qui jugeaient ma vie indigne d'un homme, et, d'autres fois j'ai dû relever une pitié non moins offensante. Je ne m'en affligeais pas outre mesure, sachant qu'il n'y avait là, que le mépris de ma pauvreté, en somme, et que ce mépris lui-même était méprisable. Mais enfin telles apparences sont par tous pays fâcheuses et je n'avais de vaillant qu'une insouciance peu commune de moi, qui m'a fait toujours libre devant les hommes, sans arrogance comme sans envie ; par quoi, probablement, votre amitié m'a été acquise.

— Vous l'avez dit, — répondit le chevalier. — J'aime les jeunes gens quand ils vous ressemblent. Il me plaît qu'ils se moquent de leur fortune, et, quand je leur ai reconnu franc visage et l'allure fière, je suis sûr de leurs actes. Je vous estimai pour ces raisons. L'homme qui vit dans la pauvreté sans humilité ni orgueil est un homme selon mon cœur. Il faut se faire sa place au soleil et compter devant les gens de bien par son attitude, et non par les dignités ou les richesses. Je suis un vieux philosophe, avec qui vous vivrez d'accord... Vous vivrez sans inquiétude, simplement, dans une abondance rustique, et ferez figure si vous le voulez. De ceci je vous dissuaderai toutefois. Outre que le bonheur est casanier, je crois qu'il nous faudra nous terrer : les temps sont orageux, les événements et les colères s'accumulent... Attendons-nous à des coups de foudre sur toutes les cimes,

et, sans forfanterie ni peur basse, gardons la maison... J'ai dépassé soixante-dix ans; mon œuvre est finie, et la nature... Çà, jeune homme, vous bayez aux nues?

— Je vous demande pardon, je m'abandonnais à mes pensées. Et je regardais... Voyez, monsieur. Je me suis souvent oublié ici... Et vous-même, probablement, vous vous êtes reposé plus d'une fois parmi les fougères, sur ces rochers d'où l'on voit fumer le village au-dessous de votre maison. Le soir, quand je revenais par ces bois, je m'y arrêtais toujours. Et je songeais avec tristesse que j'étais seul au monde. Il y a peu d'endroits aussi beaux que cette vallée qui nous abrite. Je ne connais pas de forêts plus majestueuses, ni de plus vertes prairies, ni de champs meilleurs et plus paisibles. Et je me disais qu'ils étaient doux à l'égal de ma Bigorre natale, que l'on y mènerait une existence fortunée, à côté de vous, de mademoiselle votre nièce... Je rêvais à cela, monsieur; puis, en me souvenant de ma vie, je chassais amèrement tous ces songes. Alors cette patrie nouvelle, ces beaux lieux me devenaient inhospitaliers, et il me prenait envie de partir. Maintenant il me pousse dans le cœur des racines douces et profondes, car je suis heureux.

— Bien, mon ami! Dès ce soir, vous le viendrez dire à votre fiancée... Je ne suis pas — je n'y pourrais prétendre — aussi heureux que vous l'êtes, mais je le suis à ma façon autant que je le puis être... Si vous voulez, rentrons au logis. J'imagine que pour aujourd'hui vous ne vous souciez point de la chasse, et moi non plus... Cependant il faut emporter votre gibier.

Deux bûcherons passaient en chantant, non loin de la hutte. Le chevalier les héla et dit :

— Mes amis, vous allez nous ramener notre butin. Mangez auparavant ces provisions, videz ma gourde, et n'épargnez rien.

Les deux hommes, ravis de l'aubaine, s'assirent sur un tronc d'arbre abattu et mangèrent avec appétit. A quelques pas d'eux, au pied du chêne où la palomière était perchée, Henri de Lys-Mifagel et M. d'Ostabat regardaient le village.

— Voyez comme ces gens sont bons et honnêtes, — disait le chevalier. — Nous habitons une terre heureuse, une solitude

bénie du ciel. L'abondance des biens naturels s'y épanche pour chacun, la joie aussi. Le riche et le seigneur n'ayant point de morgue, le pâtre et le laboureur sont sans envie. Nous jouissons tous d'une liberté bien autrement aisée et plus sûre que celle qu'a formulée dans ses ouvrages M. de Montesquieu, soit dit sans déprécier ce grand homme. Jamais je n'aimai plus fort ma patrie... Vous l'avez dit! Souvent, comme vous, je me suis oublié à cette place, en des pensées qui ne différaient pas beaucoup des vôtres. Car ces beaux lieux inspirent à tous les mêmes sentiments, le même amour de la retraite, communiquent le même tranquille bonheur. Jeune, j'y venais recueillir mon âme ingénue. J'y fus heureux jadis, et je le suis : c'était le matin, voici le soir...

Henri rêvait et n'entendait pas, Il lui semblait qu'un nouvel homme venait de se réaliser en lui tout à coup. Il avait vécu jusqu'à ce moment dans une sorte de stoïcisme, orgueilleux, seul, fermé en soi-même et, comme s'il craignait de s'en amollir, se défiant de ses propres songes. A peine s'il avait pensé quelquefois qu'il avait de vrais amis près de lui.

Une maison venait de s'ouvrir où, dès la première heure, il avait été le familier et le commensal; une maison comme la sienne à lui-même lui apparaissait à travers les entretiens de son père et ses tout premiers souvenirs : les habitudes y étaient pareilles, les occupations et les sentiments.

C'était une demeure bienveillante, qui avait sa porte battante au soleil, où les voisins entraient quand ils voulaient et où s'arrêtaient les pauvres gens. On y vivait avec sécurité, dans une abondance de toutes les choses nécessaires, qui se communiquait avec largesse et néanmoins sans excès. Chacun y avait sa place et sa tâche, que tous accomplissaient, grâce au maître, avec une activité calme et gaie. Métayers, valets et pastoureaux, manouvriers, beaucoup de gens vivaient d'elle. Et tous trouvaient chez M. d'Ostabat l'assistance et les sages conseils, depuis la vieille fileuse, qui avait besoin d'un peu de farine pour passer l'hiver, d'un boisseau de grains ou de légumes qu'elle promettait de payer sur des quenouilles problématiques, jusqu'au riche propriétaire de bestiaux, inquiet de quelque procès ou perplexe à cause d'un délit forestier. Tous y

trouvaient l'honnête accueil : si bien que les temps et les hommes pouvaient changer, on ne s'en apercevait pas dans la maison. Et les villageois saluaient le chevalier et la jeune fille avec la déférence d'autrefois.

Sylvaine allait et venait dans la demeure avec une sérénité grave et douce. Henri la voyait en ce logis, par les vastes salles un peu délabrées, comme la souriante souveraine. Elle était sous les pommiers du verger l'alerte cueilleuse des fruits mûrs et la vendangeuse des treilles, avec quelque jeune fille de son âge, aux joues rouges, porteuse de corbeilles. Alors elle lui paraissait plus gracieuse, belle de jeunesse et de son sang pur, belle de sa fière allure comme d'une altitude naturelle. D'autres fois, le soir, quand elle était seule, promeneuse pensive sur la terrasse ou dans la grande allée du jardin, il la suivait longuement des yeux.

Elle était pour lui douce et amicale. Chaque fois qu'il allait chez elle, il se connaissait le bienvenu. Ils s'étaient trouvés dès l'abord semblables par la race, les sentiments et l'esprit, si bien que leurs relations, qui dataient à peine de quelques mois, leur semblaient beaucoup plus anciennes, tellement ils avaient, presque à leur insu, échangé de pensées et de souvenirs, et pénétré au cœur l'un de l'autre. C'est pourquoi il avait incliné vers elle d'un attrait puissant et rapide, et il avait, au secret de lui-même, admis la possibilité d'être aimé.

Pendant que M. d'Ostabat lui parlait, il lui sembla que pièce à pièce tombait son armure d'orgueil. Un bonheur immense l'envahissait, et une gratitude toute-puissante, par quoi fut subitement accompli l'amour élaboré depuis des mois. Un cœur nouveau battait dans sa poitrine à coups plus vigoureux. Un élargissement inattendu se faisait de ses idées; comme s'il eût monté sur un faîte, la vie révélée s'ouvrait dans sa grandeur simple et lumineuse, était respirée plus profondément comme un air plus pur, sous un ciel plus vaste, avec une assurance naturelle, car il n'avait plus à vivre pour lui seul.

Cependant ils descendaient par les bois. Le soleil déclinait ; ses rayons abandonnant déjà les bas-fonds, les ombres des roches et des halliers étaient longues sur les versants, et

d'un bleu sombre dans les creux des pentes. L'air était tiède, les souffles du sud passaient majestueusement comme des ondes, et les plantes exhalaient à l'approche du soir des effluves âpres et doux, mêlés aux aromes de la terre. La grave beauté de l'automne, épandue sur ce vaste paysage, entrait dans leur âme.

A l'approche du village, M. d'Ostabat dit au jeune homme :

— Allez chez vous, puis revenez dans une heure ; il me faut préparer ma nièce à vous accueillir. J'emmène ces braves gens : nous partagerons à la maison le produit de notre chasse... A tout à l'heure...

Et le chevalier, sa canardière sur l'épaule, marchait à grands pas vers sa maison, tandis que le porteur de palombes et le porteur de l'aigle suivaient, celui-ci enveloppé, ainsi que d'un manteau blanc et fauve, des ailes démesurées de l'oiseau ; le bec sanglant pendait, les serres d'acier ouvraient leurs tenailles inertes, et les gens qu'ils rencontraient, admirant, disaient :

— Il a dû voler plus d'une agnelle... Les bergers d'ici, pour ce beau coup, vous devraient donner chacun un fromage. Vous avez fait une grande prise, monsieur le chevalier.

— Oui, grâce à Dieu !... Bonsoir, mes amis !

A une heure de là, au crépuscule, Claire-Sylvaine était assise près de la fenêtre dans la grande salle d'Ostabat. Henri de Lys était à ses pieds, sur un escabeau.

Il lui disait :

— Merci, mon amie ! Ce matin, j'étais triste et sauvage. Et maintenant !... Merci, et croyez en moi... Je m'interdisais de vous aimer, par une prudence pitoyable et dont je me prendrais en mépris, si j'y avais cédé plus longtemps... D'ailleurs j'y cédais mal... Je suis heureux.

— Je suis bien heureuse.

— Vous avez fait de moi un autre homme, meilleur, plus courageux et plus doux. Vivre pour soi, c'est mal vivre, comme les avares et les poltrons. L'insouciance où j'étais de moi se serait tournée, sans doute, en misanthropie arrogante, en égoïsme amer et stérile, qui m'aurait rendu très malheureux. J'habite, à présent, un monde humain où nous

saurons être bons ensemble, bons à tous, naturellement, par effusion de notre tendresse...

— Que Dieu nous protège!... Ne me dites pas merci... Aucun de nous deux ne doit à l'autre de gratitude, et pourtant... Pourtant, je vous suis reconnaissante... Je vous aime, Henri!...

Ils parlaient ainsi l'un près de l'autre, puis se taisaient, puis recommençaient, puis laissaient encore leur bonheur se recueillir en joies pensives, s'épandre en silencieux enivrement... Cependant le crépuscule d'automne descendait sur le village dont les toits fumaient, et les ruelles étaient sonores de rires et de voix, de chariots qui roulaient et de bêlements. Les laboureurs revenaient des champs où ils ourdissaient depuis plusieurs jours la trame des sillons pour les semailles; et les araires ramenés portaient aux logis l'odeur de la terre. Dans les granges, les tas de maïs étaient amoncelés, et les bancs s'allongeaient autour, préparés pour l'assemblée des villageois qui, selon l'usage, allaient se réunir en bons voisins pour dépouiller les lourds épis jaunes, parmi les chansons et les récits, au bruit des mugissements vagues et des souffles, au timbre des clochettes que balancent dans l'étable les animaux ruminants.

L'angélus sonna, comme apparaissait la première étoile dans le couchant, au faîte d'une montagne noire de forêts et de nuit. Alors on apporta les flambeaux. Le jeune homme et la jeune fille, comme réveillés d'un rêve pour une réalité plus belle, tressaillirent et se levèrent en souriant. Par la porte ouverte, ils voyaient le chevalier debout sous le manteau de la cheminée dans la cuisine, entre les landiers, le dos au feu. Il se chauffait, écartant ses basques, et s'entretenait avec ses gens. Ceux-ci parlaient comme chaque soir de champs retournés et de fumures, et Marion vaquait à son fourneau. Cependant tous étaient joyeux, ayant compris ce qui se passait. Et la maison semblait joyeuse aussi, qui avait vu pendant ses trois siècles des fêtes pareilles d'accordailles, puis de noces, ensuite de baptêmes, ensuite des repas funéraires.

CHARLES DE BORDEU

(A suivre.)

LA NAISSANCE

DU DUC DE BORDEAUX

20 septembre 1820.

Le terme des neuf mois de la grossesse de madame la duchesse de Berry n'est plus maintenant bien éloigné et, à mesure qu'on se rapproche de l'époque présumée, le roi se montre plus préoccupé et plus inquiet; partagé entre la crainte et l'espérance, il n'a plus d'yeux que pour la jeune princesse qui porte dans son sein le destin de la France. Trouvant trop lointain l'Élysée qui rappelle à la jeune veuve[1] de si déchirants souvenirs, il l'a installée aux Tuileries dans le pavillon Marsan où chaque jour, à maintes reprises, il fait prendre de ses nouvelles. La naissance d'une fille aurait des conséquences si graves que c'est à peine si l'on ose envisager cette fâcheuse hypothèse et que tous les vrais serviteurs des Bourbons comprennent et partagent les cruelles anxiétés de Sa Majesté.

Il est malheureusement trop certain, en effet, que madame la Dauphine ne répondra jamais, hélas! au vœu ardent de tous les royalistes; aussi, dès le lendemain de l'assassinat de son malheureux fils, on avait pressé le comte d'Artois de se remarier

1. Le duc de Berry avait été assassiné le 19 février 1820.

pour assurer la succession au trône, tant la grossesse de la duchesse de Berry paraissait avoir peu de chances d'aboutir après les émotions terribles qu'elle venait de traverser. Toujours élégant et aimable, avec sa physionomie pleine de grâce et de noblesse, Monsieur pouvait prétendre à une princesse encore jeune, et on avait songé à l'unir à la princesse de Lucques [1], fille de Charles IV d'Espagne; mais toutes les instances pour le décider sont demeurées vaines. Le prince, qui avait vu jadis sa première inclination pour mademoiselle de Condé [2], sa cousine, contrariée par les nécessités de la politique, a voulu rester fidèle à son dernier amour et tenir religieusement la promesse qu'il avait faite à madame de Polastron [3]. Devant sa volonté bien arrêtée, tout projet d'un nouveau mariage a dû être abandonné; mais il pourrait venir un moment où, faute d'héritiers directs, le duc d'Orléans d'un côté et le roi d'Espagne de l'autre se trouveraient fondés à faire valoir leurs droits à la couronne. Qui l'emporterait des deux, c'est ce qu'il est bien difficile de préjuger d'une façon certaine, et chacun d'eux aurait ses partisans. Assurément l'Espagnol descend d'un fils de Louis XIV, tandis que le duc n'est issu que d'un frère de ce monarque; mais on ne manquera pas d'objecter que le premier n'est plus Français et qu'en montant sur le trône d'Espagne il en a perdu la qualité; enfin, ces pauvres

1. Marie-Louise reine d'Étrurie, fille de Charles IV et de Maria-Luisa, née en 1782, morte en 1824. Mariée à l'infant de Parme, elle devint veuve en 1803 et fut dépossédée par Napoléon en 1807. Après avoir suivi ses parents en exil, elle reçut en 1814 le duché de Lucques pour son fils Charles-Louis (1824-1847).

2. Louise de Condé, fille de Louis-Joseph, prince de Condé, général en chef de l'armée des princes, et de la princesse de Rohan-Soubise. Elle passa de longues années dans divers couvents et mourut à Paris au Temple en 1823, supérieure d'un ordre qu'elle avait fondé. Elle était la tante du duc d'Enghien et la sœur du prince de Condé, mort à Saint-Leu en 1830. Le comte d'Artois, épris du charme et de la jeunesse de Louise de Condé, avait vivement désiré l'épouser. Mais Louis XV, sur les conseils de M. de Choiseul, ministre de la Guerre, avait préféré une alliance étrangère et avait décidé le mariage du comte d'Artois avec Marie-Thérèse de Savoie.

3. Louise de Lussan d'Esparbès, mariée à dix-sept ans au vicomte de Polastron, frère de la duchesse de Polignac. Délaissée par son mari, qui la quitta le jour même de son mariage pour rejoindre le régiment dont il était colonel, elle fut nommée dame du palais de la Reine et résista longtemps aux entreprises amoureuses du comte d'Artois. Pendant l'émigration, elle se décida à venir vivre près de lui à Londres, où elle mourut d'une maladie de poitrine, après lui avoir fait jurer de lui être fidèle et de se consacrer désormais entièrement à Dieu.

princes sont si peu populaires en France que je crois que la question serait vite tranchée, le cas échéant, en faveur du second.'

Le duc d'Orléans a des opinions libérales qui sont fort goûtées par certains et il est incontestable qu'il a assez de vertus privées et publiques pour faire oublier les mauvais souvenirs de son père ; aussi entre les deux prétendants l'hésitation ne serait pas longue ; la popularité de la duchesse d'Orléans, le nombre de ses enfants, tout porterait vers ce prince, j'en ai la conviction. Le roi a trop de perspicacité pour ne pas le sentir, et, comme la maison d'Orléans n'a jamais eu ses sympathies, la perspective de la voir remplacer peut-être la maison de Bourbon sur le trône, ne contribue pas à calmer ses préoccupations et ses inquiétudes.

Seule de toute la famille royale, la duchesse de Berry semble tranquille et rassurée. Malgré les terribles émotions par lesquelles elle a passé au début de sa grossesse, aucune indisposition n'est venue causer la moindre inquiétude, et sa santé, qui s'est maintenue magnifique au milieu de tant d'épreuves, n'a jamais été meilleure. L'appartement où elle s'est établie aux Tuileries est celui que son mari occupait avant son mariage, et madame de la Bouillerie, dont l'appartement était voisin, a consenti à le lui céder et à aller habiter l'Élysée. En dessous se trouvait un souterrain dans lequel on pénétrait par une trappe où l'on avait établi sous l'Empire une réserve pour le trésor de Napoléon. Il y avait plusieurs cases de pierre dont chacune pouvait contenir un million en or. Ces pièces se trouvaient sans usage et on y a installé des offices et des cuisines pour le service de bouche de Mademoiselle [1].

Madame mène la vie la plus retirée comme le lui commande sa position et son deuil ; elle n'emploie même plus tout son service ordinaire, et une de ses femmes est seule admise à lui donner ses soins, tant elle fuit maintenant le mouvement et le bruit dans son intérieur. Elle se promène seule chaque jour sur la terrasse du bord de l'eau, lorsque le temps le permet, et est heureuse de se montrer à la foule qui se presse sur son

1. Marie-Thérèse, fille du duc de Berry, qui fut mariée à Charles III, duc de Parme. Morte le 1er février 1864.

passage, à l'aller et au retour, lorsqu'elle traverse le jardin. Souvent elle emmène avec elle Mademoiselle; la jeune princesse est habillée en blanc, mais son auguste mère a gardé le deuil le plus strict et est entièrement vêtue de noir. On ne peut se défendre d'une impression de tristesse lorsqu'on voit s'avancer cette veuve et cette orpheline, et la population s'écarte respectueusement à leur approche.

Pour éviter à Son Altesse Royale de passer au milieu de ces rassemblements qui peuvent l'importuner et qui depuis les derniers événements sont un sujet d'inquiétudes perpétuel, on lui a proposé de se servir des souterrains qui partent du château pour aboutir sur la terrasse en passant sous les jardins : « Du tout, a répondu la princesse, je suis heureuse, au contraire, de me montrer à ces braves gens qui partagent notre joie et notre espoir, et s'ils ne me voyaient plus, ils pourraient penser que j'ai peur. »

Il faut ajouter que Madame a une telle certitude d'avoir un Dauphin qu'il ne s'élève même pas à cet égard un seul doute dans son esprit. Cette assurance est déjà ancienne; lorsque l'an dernier, à pareille époque, la princesse est accouchée de Mademoiselle, elle a dit tranquillement à son entourage qui ne dissimulait qu'à demi sa déconvenue de la naissance d'une fille : « Rassurez-vous, dans un an j'aurai un fils, et ce qui est différé n'est pas perdu. » Depuis, elle a fait un songe qui l'a vivement frappée et qui n'a fait que confirmer son espoir. C'était au mois de mai dernier : elle a rêvé qu'elle était à l'Élysée et qu'elle se promenait avec deux enfants, un fils et une fille, dans le jardin qui l'entoure. Tout à coup, sous les grands arbres, elle a vu apparaître saint Louis qui s'avançait à sa rencontre. Saisie d'émotion et d'effroi, la princesse s'est jetée à genoux devant le saint roi qui, lui tendant les bras, a attiré son fils contre sa poitrine et l'a enveloppé dans son manteau fleurdelysé en lui posant sur la tête sa couronne royale. Madame, qui est très pieuse, a cru voir dans ce songe une preuve certaine de la protection divine, et tous les doutes qu'elle pouvait avoir sur l'issue de sa grossesse se sont évanouis à partir de ce moment. « Après la fille, le garçon », a-t-elle continué de répéter. Le roi, qui ne partage pas sa confiance aveugle et qui ne voit pas sans inquiétude approcher le mo-

ment de la délivrance, parlait, il y a quelques jours, devant elle de ses perplexités et de ses angoisses, car il craint avec raison que sa déception ne soit trop cruelle au cas où ses vœux ne seraient pas réalisés; mais, sans souci de l'étiquette, la princesse a presque interrompu Sa Majesté : « Saint Louis en sait plus que nous, mon père », a-t-elle déclaré ; et le roi, qui veut lui éviter jusqu'à l'ombre d'une contrariété n'a plus insisté. « Donnez-nous un gros garçon, a-t-il conclu en souriant, et prouvez-nous vite que vous avez raison. »

Madame la duchesse de Berry porte le deuil avec toute la rigueur que lui impose une perte si cruelle et encore si récente ; ses appartements ont été entièrement tendus de noir, comme l'étiquette le demande. Une seule exception a été faite pour sa chambre à coucher qu'on a tendue en gris. On a pensé fort justement que ces lugubres draperies pourraient influer sur son moral, et on n'a pas voulu risquer de troubler peut-être sa santé en lui rappelant par cette triste vue le malheur affreux qui l'a rendue veuve. Jusqu'à présent, sa santé est parfaite, et l'on ne saurait trop se féliciter de cette magnifique grossesse de Son Altesse Royale. Tandis qu'elle portait Mademoiselle elle avait dû prendre les précautions les plus minutieuses jusqu'au moment de sa délivrance; la marche lui était interdite, elle était restée presque constamment sur sa chaise longue. La voiture également avait été jugée dangereuse, et c'est dans une chaise à porteur qu'on la transportait de l'Élysée-Bourbon aux Tuileries, pour la mener jusqu'aux appartements du roi. Ces ménagements, du reste, étaient justifiés par les deux fausses couches qu'elle avait déjà faites, et les médecins craignaient qu'une troisième ne vînt pour toujours lui enlever tout espoir de fécondité.

Cette fois, rien de semblable n'a été nécessaire : sa santé s'est consolidée et la princesse approche maintenant du terme sans avoir eu la moindre alerte. Dieu sait pourtant que les émotions ne lui ont pas manqué, mais son courage moral est à la hauteur de ses forces physiques, et elle n'a pas même eu peur des pétards incendiaires que des misérables sont venus semer sous ses pas.

C'est le 28 avril, un peu avant minuit, que ces pétards ont été placés par une main criminelle sous un des guichets du

Carrousel ; au bruit de la détonation, tout le château fut sur pieds en un instant et la garde courut aux armes ; on espérait sans doute que cette violente secousse produirait chez la princesse une brusque commotion nerveuse et qu'une fausse couche en serait la suite, mais Son Altesse Royale a conservé un sang-froid admirable. « Ils voudraient bien m'effrayer, s'est-elle contentée de dire, mais ils n'y parviendront pas. »

Quelques jours plus tard, nouvelle alerte ; mais cette fois, l'auteur de ce criminel attentat a pu être arrêté avant qu'il ait mis à exécution ses sinistres projets ; c'est un ancien officier nommé Gravier, et lui et son complice Bouton sont maintenant sous les verrous. Rien n'a pu ébranler son courage et sa volonté de rester calme ; cette mâle énergie est admirable, surtout si l'on songe que la princesse a à peine vingt-deux ans, et l'on oublie vraiment trop son âge lorsqu'on sourit de sa confiance et de l'importance un peu enfantine qu'elle attache à des songes et à des pressentiments.

22 septembre.

Il y a un mois le *Journal de Paris*[1] a annoncé que des personnes qui ont l'honneur d'approcher Son Altesse Royale assurent que sa délivrance n'aura lieu que du 20 au 28 septembre ; mais depuis le 15 septembre on s'occupe de l'événement auquel il est naturellement impossible d'assigner une date précise.

Depuis bien longtemps le roi avait promis que le prince mis au monde par madame la duchesse de Berry porterait le nom de duc de Bordeaux, en souvenir de la fidélité de cette belle cité qui avait été la première à arborer le drapeau blanc à la rentrée de Sa Majesté. Mais à deux reprises déjà l'espoir des Bordelais avait été déçu ; le 13 juillet 1817, la princesse après des couches les plus difficiles, accouchait d'une princesse[2] qui succombait au bout de deux jours, et le 13 septembre de

1. *Journal de Paris* du 20 août 1820.

2. Elle est désignée dans l'acte de naissance sous le nom de : Très haute et très puissante princesse Louise-Isabelle d'Artois, Mademoiselle, petite fille de France, et fut tenue sur les fonts baptismaux par le roi et la duchesse d'Orléans sa tante. Elle mourut le 14 juillet 1817 et fut enterrée deux jours plus tard à Saint-Denis dans le caveau des Bourbons.

l'année suivante elle a fait une fausse couche d'un garçon[1], qui n'a vécu que deux heures. La naissance de Mademoiselle[2], venue au monde l'an dernier, a été encore une désillusion. La pauvre petite avait été si mal accueillie qu'il n'était point d'invention qu'on ne fît sur son compte. On avait été jusqu'à faire courir le bruit qu'elle était aveugle et sourde. Pour couper court à ces racontars ridicules, le roi fit placer un jour dans la pièce voisine de la chambre de l'enfant un tambour de la garde qui se mit tout à coup à battre sa caisse avec fracas. L'enfant tressaillit au bruit et se mit à crier de frayeur, et il ne fut plus question de surdité. Mais cette fois tout le monde a si bon espoir que les dames de la halle de Bordeaux ont envoyé d'avance pour leur prince, comme elles l'appellent, un berceau magnifique qui est un chef-d'œuvre de luxe et de bon goût. Trois dames ont été déléguées pour venir l'offrir à la princesse. Ces braves femmes s'appellent mesdames Aniche Dasté et Duranton. La princesse les a reçues avec une grande bonté et a eu beaucoup de peine à leur faire comprendre qu'il lui était impossible de se rendre à Bordeaux pour y faire ses couches comme elles le lui demandaient avec instance.

La nourrice est déjà à son poste. On l'a choisie entre toutes après un examen minutieux de ses qualités physiques et morales. Elle est magnifique, cela va sans dire, et son mari est connu pour ses sentiments royalistes. Ces excellentes gens se nomment Bayart et, comme la nourrice est mère d'un superbe petit garçon, cela prête aux plaisanteries les plus faciles. On répète déjà que le duc de Bordeaux sera le frère de Bayart!

25 septembre.

Le comte de Bouillé a remis ces jours derniers à Monsieur un présent fort original envoyé de Pau par un certain cheva-

1. On eut le temps de baptiser le jeune prince, mais sans le nommer. Sur le cercueil, qu'on conduisit également à Saint-Denis, on grava seulement l'inscription suivante : Ici est le corps de très haut et très puissant prince N. d'Artois, petit-fils de France, fils de très haut et très puissant prince Ch. Ferdinand d'Artois, duc de Berry, fils de France, et de Caroline-Ferdinande-Louise, princesse des Deux-Siciles, mort en naissant le 13 septembre 1818.

2. Louise-Marie-Thérèse d'Artois, Mademoiselle, petite-fille de France, né en septembre 1819.

lier de Gré et auquel Son Altesse Royale a été fort sensible. C'est une simple boîte de pasteur de montagne enveloppée dans un carré de toile de lin de Béarn et dans laquelle se trouve une tête d'ail. Une bouteille de vin de Jurançon était jointe à l'envoi, le tout pour être employé au château des Tuileries, disait une lettre explicative, au « même usage qu'en fit le roi de Navarre au château de Pau le 15 décembre 1553 ». Le reste de la lettre de ce bon et brave Béarnais était touchant dans sa simplicité : « Si, contre mon pressentiment et contre toute espérance, ajoutait-il, la divine Providence n'exauçait pas les vœux de Votre Altesse Royale et ceux de la France tout entière en n'accordant pas un *maynat* à l'auguste veuve, puisse, Monseigneur, mon offrande être conservée et servir pour le premier fruit d'un nouvel hymen de Votre Altesse Royale. » La lettre renfermait en outre une vieille complainte béarnaise que chanta, dit-on, Jeanne d'Albret à la naissance d'Henri IV. Je me suis fait raconter cette vieille légende d'une si naïve simplicité.

Dans son désir d'avoir un fils, le roi de Navarre avait promis à la reine une boîte d'or si elle lui donnait un héritier. Lorsque l'enfant vint au monde, le roi tout joyeux lui passa au cou une longue chaîne d'or à laquelle la cassolette était attachée et, prenant son fils dans ses bras, il lui dit : « *Aco quey ton et aco quey me ;* Ceci est à toi et ceci est à moi. » La vaillante reine entonna alors, dit-on, un couplet de la chanson qui faisait allusion à un sanctuaire célèbre en Béarn où les mères stériles allaient demander de devenir fécondes :

Notre Dame du bout du Pont
Secourez-moi à l'heure qu'il est,
Priez le Dieu qui est au ciel
Qu'il veuille bien me délivrer tôt,
Et que d'un fils il me fasse don.

Cette jolie tradition a plu infiniment à madame la duchesse de Berry, qui aime tout ce qui est chevaleresque. Son Altesse Royale, du reste, à défaut de Notre Dame du bout du Pont, a déjà promis d'aller en pèlerinage à Liesse si ses vœux sont exaucés. Cette vierge noire fameuse, qu'on va prier près de Laon dans le Soissonnais, a eu à plusieurs reprises la visite

des rois et des reines de France qui venaient l'implorer. C'est au pèlerinage qu'y fit Anne d'Autriche qu'on doit, dit-on, la naissance de Louis XIV ; en attendant, de tous côtés on fait des prières et des neuvaines et on célèbre des messes pour fléchir le ciel.

27 septembre.

Le roi a dit ce soir à l'ordre : « Je ne crois pas que Madame accouche avant cinq ou six jours. » Cette dernière continue à jouir d'une santé parfaite ; elle a déclaré que lorsque le grand moment serait proche, elle ferait placer son lit dans son salon ; sur sa demande, on accrochera au-dessus de sa tête le beau portrait en pied du duc par Gérard, et on mettra en face d'elle le tableau qu'a peint Kinson d'une manière si remarquable, où on la voit pleurant à côté de sa fille au pied du buste de son mari : « Je le sentirai près de moi, a-t-elle ajouté, et cela me donnera du courage. »

Puis, se rappelant combien ses premières couches avaient été difficiles et que l'emploi du forceps avait peut-être déterminé la mort de son premier enfant, elle a fait venir Deneux qui doit l'accoucher, et lui a déclaré qu'en pareille occurrence sauver l'enfant devrait être sa seule préoccupation. « Souvenez-vous qu'entre les deux vous ne devez pas hésiter, lui a-t-elle répété à plusieurs reprises ; m'a vie n'est rien, la sienne est tout. »

Du reste, depuis longtemps toutes les précautions sont prises. Deneux est logé au château, ainsi que les deux témoins désignés par le roi. Le maréchal Suchet et le duc de Coigny couchent aux Tuileries dans le pavillon de Flore, par ordre exprès de Sa Majesté. Le roi n'ignore pas les bruits infâmes qu'on a essayé de faire courir sur madame la duchesse de Berry en l'accusant de feindre une grossesse ; et il veut couper le mal dans sa racine par le témoignage de témoins que personne au monde ne puisse suspecter. Nul choix ne pouvait donc être meilleur que celui du duc d'Albuféra.

29 septembre.

A deux heures et demie du matin, madame la duchesse de Berry est accouchée d'un garçon ; l'allégresse générale est

impossible à dépeindre. Cet enfant aura bien mérité son nom d'enfant du miracle, car tout chez lui aura tenu du prodige, même les circonstances dans lesquelles il est né. Il n'était pas encore trois heures du matin lorsque j'ai été réveillé en sursaut par des coups violents frappés à ma porte, et j'ai vu entrer Chédeville[1] qui venait m'annoncer les couches heureuses de la duchesse de Berry. La distance n'est pas longue des Tuileries au quai Voltaire, et le brave garçon n'avait fait qu'un saut du château jusque chez moi. J'étais à peine remis de la stupéfaction que me causait cette nouvelle inattendue, quand Ravel[2] et Clicquot[3] sont arrivés à leur tour pour m'apprendre l'heureux événement. Sans perdre une minute, je me jette à bas du lit pour accourir au château; je ne veux pourtant pas les laisser partir sans avoir bu à la santé du nouveau-né, et nous buvons un verre de malaga en nous serrant les mains avec attendrissement.

Au moment où nous arrivons au pavillon Marsan, il est trois heures un quart; un affolement général semble régner dans le château; nous franchissons les portes et nous apercevons dans la première pièce le duc de Bordeaux sur les bras de sa nourrice. Toute la famille royale est là qui l'entoure, le duc et la duchesse d'Angoulême, puis Monsieur qui semble ainsi que ses enfants dans de véritables transports. Le salon est plein de monde; je m'approche de M. de Nantouillet que j'aperçois avec l'évêque d'Amiens et j'apprends par lui que la princesse vient de se trouver mal et qu'on a dû faire évacuer la chambre pour lui donner de l'air et la laisser aux mains de Deneux, l'accoucheur, et de sa garde, madame Lemoine.

Au même instant, on annonce l'arrivée du roi.

Sa Majesté embrasse son frère en disant : « Quel beau jour! » puis il entre; madame la duchesse de Berry vient de reprendre ses esprits, on ouvre les portes de sa chambre et on lui rapporte l'enfant. Le roi s'approche du lit de sa nièce, qu'il embrasse tendrement : « Quel bonheur! vous avez un fils! »

1. Louis-Jacques de Chédeville de Lamaury, brigadier-trésorier d'état-major à la 2e compagnie des gardes du corps (Compagnie Gramont).

2. Henry de Ravel, garde de 1re classe à la 3e brigade de la même compagnie.

3. Auguste Louis-Philippe Clicquot de Beyne, garde de 1re classe à la 1re brigade de la même compagnie.

lui dit-il avec émotion, et, se souvenant de la légende d'Henri IV, il prend le duc de Bordeaux dans ses bras, puis, remettant à sa nièce une magnifique branche de diamants, il ajoute : « Ceci est pour moi et cela est pour vous. — Ce n'est qu'un échange, » reprend la princesse en souriant. Sa Majesté garde l'enfant dans ses bras et, prenant une gousse d'ail dans la boîte envoyée tout exprès de Pau qu'on vient de lui apporter, il lui en frotte les lèvres qu'il humecte ensuite de quelques gouttes de vin de Jurançon. Le prince supporte l'ail et le vin sans faire la grimace et sans jeter un seul cri. « Il sera vaillant, comme son aïeul Henri IV », dit le roi avec satisfaction, et la princesse ajoute : « Quel dommage, je n'ai pas eu le temps d'apprendre la chanson de Jeanne d'Albret, j'aurais eu le courage de lui chanter. »

Je m'étais approché avec bien d'autres et, à la vue du vieux roi tenant sur ses genoux ce nouveau-né espoir de sa race, je n'ai pu maîtriser mon émotion ; je n'étais pas le seul : devant ce spectacle si touchant, il y avait des larmes dans presque tous les yeux. Son Altesse Royale, à demi assise sur son lit, s'appuyait sur un coude et considérait avec attendrissement ce charmant tableau ; ses traits semblaient altérés par les cruelles émotions par lesquelles elle venait de passer, et une pâleur inquiétante couvrait encore ses traits, mais la joie la plus vive se lisait sur sa physionomie.

Il n'y avait pas un visage qui ne reflétât l'allégresse la plus complète. Monsieur et ses enfants semblaient nager dans le bonheur, et le roi lui-même riait à tout le monde. Cette ivresse générale fait un pénible contraste avec les tentures noires des appartements qui rappellent à tous les cruels souvenirs encore si récents. Ces voiles de deuil qui recouvrent les murs, drapent les sièges et voilent les glaces, absorbent la clarté des nombreuses bougies qu'on a allumées à la hâte, et cette scène de joie et de bonheur se déroulant dans ce décor funèbre m'impressionne malgré moi.

A quatre heures, Monseigneur de Bombelles[1] procède à l'on-

1. Marc-Marie, marquis de Bombelles, né en 1744, mort en 1822. Successivement colonel des hussards de Bercheny, puis ambassadeur à Vienne et à Lisbonne, il était maréchal de camp en 1790 lorsqu'il émigra et prit du service dans l'armée de Condé. Après le licenciement des troupes royalistes, il embrassa l'état ecclésiastique.

doiement du duc de Bordeaux et lui verse l'eau sur la tête. Le roi reste encore une demi-heure, s'entretenant avec les princes et avec ceux qui viennent tour à tour présenter leurs compliments. La famille d'Orléans, la duchesse de Bourbon, les ministres, les maréchaux, tout ce monde se presse, confondu au milieu d'une foule de gardes nationaux, de militaires et du personnel du château qu'on laisse entrer presque sans distinction dans le grand salon où madame de Gontaut[1] a porté l'enfant. C'est un spectacle inoubliable. Enfin, à quatre heures et demie, le roi se retire en traversant la salle des maréchaux pour rentrer chez lui. Il demande à revoir son petit-fils ; madame Bayart, la nourrice qui le tient dans ses bras, le lui amène, et Sa Majesté l'embrasse une dernière fois avant de regagner ses appartements. C'était sa première sortie depuis plusieurs mois. On le roule dans un fauteuil depuis son cabinet jusqu'à l'escalier de la chapelle où huit domestiques le soulèvent et, traversant la cour, le portent à la hauteur des appartements.

On annonce alors que Son Altesse Royale va prendre un peu de repos et la plus grande partie des assistants se retire ; je me renseigne alors sur les événements incroyables qui ont précédé mon arrivée, et l'on me donne des détails sur cette inoubliable soirée.

Hier, Madame avait profité du beau temps pour aller se promener comme de coutume sur la terrasse et avait déjeuné dans un petit belvédère construit sous les arbres presque au coin de la place Louis XV. En rentrant au pavillon Marsan dont elle occupe le rez-de-chaussée avec Mademoiselle, juste au-dessous des appartements de Monsieur, elle était un peu lasse et avait éprouvé quelques douleurs fort légères ; mais le malaise s'était dissipé et personne ne pensait que l'événement pût être aussi proche. C'est au point que le soir elle causait encore vers minuit avec ses femmes et avait congédié tranquillement l'accoucheur, lorsqu'il était venu prendre ses

Il était resté veuf avec deux fils, tous deux au service de l'Autriche : l'un, Louis-Philippe né en 1780, mourut à Vienne en 1843, il avait été ambassadeur en Italie et en Portugal. Le second, Henri-François, né en 1789, mourut en 1850 ; il avait été gouverneur de l'empereur François-Joseph.

La sœur de monseigneur de Bombelles, mariée au marquis de Travenot, est l'autour de la romance célèbre de « Pauvre Jacques ! »

1. Marie-Louise-Joséphine de Montaut, vicomtesse de Gontaut Biron, née en 1773.

ordres avant de se coucher. Aucune alerte ne semblait possible pour cette nuit. La garde, madame Lemoine, s'était retirée et, vers une heure ou une heure et demie, tout était endormi dans cette partie du château.

Ce fut vers deux heures et demie qu'un appel de la princesse vint réveiller brusquement madame de Vathaire, sa première femme de chambre, et madame Bourgeois, sa deuxième femme de chambre[1], couchées dans un cabinet voisin. — « Vite, madame Bourgeois, s'écriait-elle, il n'y a pas un instant à perdre. » Aussitôt on tire les sonnettes, on rallume à la hâte les lumières éteintes, et madame de Vathaire s'empresse de courir au second étage pour prévenir la duchesse de Reggio, première dame d'honneur, puis la vicomtesse de Gontaut, gouvernante, que Madame commence à souffrir. Pendant ce temps, madame Bourgeois s'approche du lit et c'est elle qui reçoit l'enfant dont Son Altesse Royale accouche presque sans douleur. « Dieu, quel bonheur! s'écrie la princesse, c'est un garçon. C'est Dieu qui nous l'envoie. » Lorsque Deneux qu'on est allé chercher descend en toute hâte un quart d'heure plus tard, sans même prendre le temps de se vêtir, l'enfant est déjà venu au monde. En pénétrant dans la chambre, il l'entend crier et le voit posé sur le contre-lit tout contre sa mère. — « Ne vous occupez pas de moi, dit la princesse, je suis bien, mais voyez mon fils, peut-on le laisser ainsi sans danger attaché à moi? — Oui, reprend le chirurgien après l'avoir examiné, il crie fort et peut rester ainsi une heure alors même que la délivrance n'aurait lieu qu'à ce moment. — Vous entendez, messieurs, ne coupez point le cordon, » dit encore la princesse à Bourgon, premier chirurgien de Monsieur, et à Baron, médecin des enfants, qui viennent d'entrer. Puis, apercevant madame de Vathaire qui rentre suivie d'un jeune garde du corps : « Il nous faut d'autres témoins, s'écrie-t-elle avec une présence d'esprit admirable, celui-là ne suffit point puisqu'il appartient à la maison; allez chercher des gardes nationaux de service. » Il est deux heures et demie, mesdames de Reggio et de Gontaut arrivent enfin et restent saisies d'une douce

1. Il y avait quatre secondes femmes de chambre, madame Bourgeois, madame Bois d'Offré, madame Beranger et mademoiselle Bois d'Offré. Madame Lemoine portait le titre de garde berceuse.

surprise à la vue de la princesse qui se soulève sur son lit et leur montre l'enfant qui vient de naître déposé sur la couverture : « C'est un Henri ; voyez, leur dit-elle, je suis étonnée d'être accouchée si vite, et je n'ai eu que deux douleurs. A la première, j'ai appelé ma femme de chambre et à la seconde l'enfant est venu au monde, c'est madame Bourgeois qui l'a reçu, mais il tient encore à moi et j'attends les témoins. »

Au même instant, cinq gardes nationaux, qu'on a été prendre au hasard parmi ceux qui étaient de service, pénètrent dans la chambre : « Approchez-vous, messieurs, dit aussitôt Son Altesse Royale, vous êtes témoins que c'est un prince et qu'il n'est pas encore détaché. »

Cependant madame la duchesse de Reggio, stupéfaite de la rapidité avec laquelle tous ces événements se sont produits, s'inquiète de voir qu'aucun des témoins officiels désignés par le roi n'est encore là ; elle frémit à l'idée des conséquences terribles que peut produire leur absence et se désole de ce qu'aucun membre de la famille royale n'est encore arrivé. A peine vêtue, les épaules couvertes d'un long schall, elle se précipite dans le grand escalier et monte à l'étage supérieur aux appartements de Monsieur, pour lui apprendre ce qui se passe au-dessous de lui.

Pendant ce temps, le maréchal Suchet arrive dans la chambre de la princesse. « Arrivez donc, monsieur le maréchal, s'écrie-t-elle, et venez rendre vos devoirs au duc de Bordeaux ; nous vous attendons pour enlever mon fils et pour que vous constatiez qu'il n'est pas détaché. »

Alors seulement on coupe le cordon et on procède à la délivrance de Son Altesse Royale. La section venait d'être faite lorsque le duc de Coigny est arrivé à son tour. En même temps arrivaient M. le duc et madame la duchesse d'Angoulême, puis Monsieur qui descendait en toute hâte. « Où est-il que je l'embrasse ? » disait ce bon prince dont le visage inondé de larmes de joie semblait transfiguré par le bonheur ! Mais c'était trop d'émotions successives pour Son Altesse Royale dont les traits se couvraient peu à peu d'une pâleur effrayante. M. Deneux s'en aperçoit, il s'écrie que la princesse se trouve mal et supplie qu'on évacue la chambre qui, à ce moment, est pleine de monde, car la nouvelle s'est répandue dans le

château. C'est à ce moment que je suis arrivé moi-même et que j'ai été assez heureux pour être témoin des événements touchants de cette nuit inoubliable.

Il n'y a qu'un cri sur la présence d'esprit et le courage admirable dont cette bonne princesse a fait preuve dans les circonstances les plus inattendues. Sans songer un instant à elle-même et au danger qu'elle pouvait courir, elle a fait abstraction complète de sa personne pour ne songer qu'au roi, à sa race et à la France, au milieu des cruelles souffrances qu'elle endurait. Elle seule, au milieu de l'affolement général, a conservé son sang-froid et a dicté à chacun son devoir, tout en remplissant le sien. Le courage ne consiste pas seulement à braver les balles et les boulets sur un champ de bataille, et en cette circonstance la duchesse de Berry s'est montrée une fois de plus la digne fille de Henri IV. Le duc d'Albuféra, qui se connaît en bravoure, n'a pas dissimulé l'admiration que lui a inspiré cette auguste princesse, son courage l'a émerveillé : « Le fils d'une pareille femme, s'est-il écrié, ne pourra être qu'un grand homme. »

A cinq heures, vingt-quatre coups de canon se font entendre : c'est le canon des Invalides qui annonce à la ville de Paris la naissance du duc de Bordeaux ; puis à six heures la duchesse, qui a repris quelques forces, donne l'ordre de faire entrer tous les militaires, sans aucune distinction de grade ou de rang. En un instant, toutes les cours et tous les postes du château deviennent déserts, gardés par les seules sentinelles, et l'escalier qui conduit au pavillon est envahi. Monsieur alors se présente avec l'enfant dans ses bras, ses yeux sont baignés de larmes et au milieu de l'attendrissement général il le leur montre en disant : « Eh bien, mes amis, êtes-vous contents ? » On lui répond par des acclamations et des cris de joie ; cinq cents officiers, sous-officiers ou soldats défilent devant le prince ; ces braves gens se pressent pour mieux voir, laissant échapper leurs lazzis ordinaires, et il échappe à quelques-uns des réflexions d'une naïve franchise dont personne ne songe à se choquer, tant elles annoncent d'enthousiasme et de vrais sentiments de satisfaction et de tendresse. Le spectacle est réellement curieux et les exclamations de surprise et d'admiration se mêlent aux cris de joie et d'amour.

— Pourquoi suis-je si vieux, dit l'un d'eux, je ne servirai pas sous ses ordres.

— Rassure-toi, mon ami, reprend la princesse qui a entendu, il commencera de bonne heure, celui-là.

— Je voudrais lui voir dix-huit ans, s'écrie un autre, pour qu'il nous passe en revue.

Un troisième, au contraire, considère le prince en silence et lui donne gravement sa bénédiction. Je m'informe qui il est, on me dit que c'est un vieux Vendéen, ancien soldat de M. de Lescure. Mais tous n'ont pas la même réserve. A un moment un cuirassier lance à haute voix un mot si énergique pour manifester son admiration qu'un éclat de rire s'élève tout autour et que le malheureux reste rouge et décontenancé en voyant tous les regards se fixer sur sa personne. Monseigneur le duc d'Angoulême a pitié alors de son embarras. « Mon ami, lui dit-il avec bonté, tout est permis aujourd'hui. » L'enfant est petit, mais à la façon dont il crie et se démène, on voit qu'il est vigoureusement constitué; pendant que sa nourrice lui donne quelques soins de toilette, un grenadier l'examine avec attention, puis s'écrie joyeusement : « En voilà un, par exemple, auquel il ne manque rien; nous avons un petit colonel fièrement constitué, ce sera un luron! » Ses voisins veulent le faire taire, mais sans succès, il s'obstine dans son admiration par trop spéciale et ne se gêne guère pour appeler les choses par leur nom.

C'est un spectacle indescriptible. Peu à peu le flot augmente et une foule de gens se mêle aux militaires pour venir admirer l'enfant; tous les rangs, toutes les classes sont également confondus : à côté d'un maréchal de France, on voit un simple garde national, et un modeste négociant coudoie sans façon un grand dignitaire. La joie est immense, et tous les visages sont le reflet de la satisfaction universelle. Il est six heures et demie, je quitte les Tuileries et je rentre chez moi. Dans tous les postes des Tuileries, on distribue des viandes, des pâtés et du vin. Les rues sont pleines de monde, malgré l'heure matinale; partout on a improvisé des illuminations à toutes les fenêtres; même aux logis les plus modestes on a mis de la lumière, tandis que les casernes et les marchés ont illuminé tant bien que mal. L'ivresse est générale : on

pleure, on rit, on s'interroge et on s'embrasse sans se connaître.

En même temps, les églises s'emplissent de monde; chacun vient remercier le ciel qui aujourd'hui a comblé nos vœux; l'affluence est considérable surtout à Saint-Germain-l'Auxerrois qui est la paroisse des Tuileries. Partout il y a la même foule; bien que les portes ne doivent s'ouvrir qu'à huit heures, il y a déjà une queue énorme de gens qui attendent rue de Richelieu, près le théâtre Feydeau, pour prendre, aux bureaux de la tontine perpétuelle d'amortissement, des actions sur la tête de monseigneur le duc de Bordeaux. M. Desruelle de Saint-Leu, l'un des chefs de l'établissement, ne sait comment satisfaire cet empressement du public.

Je me repose un instant, puis je me mets en tenue et à dix heures et demie je me rends aux Tuileries où les maréchaux et tous les officiers généraux vont porter leurs félicitations à Sa Majesté. Tous les princes sont présents. Le roi nous reçoit dans son cabinet et le duc de la Châtre lui présente M. Mennechet, jeune homme du plus grand avenir qui a remporté l'an dernier le prix de poésie à l'Académie. Celui-ci vient de composer sur l'événement de la nuit un impromptu et des couplets que le roi consent à entendre. Il est félicité par Sa Majesté et madame la duchesse d'Angoulême. Les ministres et les ambassadeurs se présentent tour à tour pour complimenter Sa Majesté, mais le roi demande qu'on lui amène les personnes qui ont été appelées comme témoins de l'accouchement : ce sont MM. Paigné, sous-lieutenant, Dauphinot, sergent, Triozon-Sadony, capitaine, et Lainé, grenadier, tous les quatre gardes nationaux. Puis M. d'Hardivilliers, capitaine de la garde royale, et enfin le garde du corps de Monsieur, nommé Franque, qui montait la garde à la porte de Son Altesse Royale et a pénétré dans la chambre de la princesse. M. Lainé, qui est grenadier au 4[e] bataillon de la 9[e] légion de la garde nationale, est marchand épicier de son état. Il se trouvait en faction à la porte du pavillon Marsan, lorsque Son Altesse Royale, qui s'inquiétait de ne pas voir arriver assez vite les grands dignitaires désignés comme témoins le fit chercher par madame de Gontaut; il amena alors à sa suite les gardes nationaux du poste. M. Paigné est pharmacien

et M. Dauphinot employé. Sa Majesté veut aussi voir les femmes de chambre qui ont assisté la princesse les premières, madame Bourgeois[1] et madame Lemoine[2]. Cette dernière est par un curieux hasard fille de la garde qui assista l'impératrice Marie-Louise au moment de la naissance du roi de Rome. Puis madame de Cazeau[3] qui depuis quelques semaines avait été choisie par Madame pour l'habiller de préférence aux autres femmes qui la servent d'ordinaire.

A midi et demi, le roi donne le signal de se rendre à la chapelle et, pour y arriver, il traverse avec toute la famille royale la galerie vitrée, soulevant l'enthousiasme sur son passage. Le roi a permis de laisser pénétrer la population dans les bas chœurs et pas le plus petit espace ne reste vide. On entonne le *Domine salvum fac* qu'on répète à deux reprises, il est chaque fois interrompu par les larmes et les sanglots des assistants qui le chantent, puis a lieu le *Te Deum*.

Le jeune prince portera les noms de Henri-Charles-Ferdinand-Dieudonné; il se trouve qu'il est né le jour de Saint-Michel, patron et protecteur de la France; chacun s'accorde à voir dans cette coïncidence le plus heureux des présages. Au retour, le roi s'arrête et paraît au grand balcon entouré de toute la famille royale. Il dit à la foule immense réunie sous ses yeux : « Mes enfants, votre joie centuple la mienne, il nous est né un enfant à tous, il vous aimera comme je vous aime, comme tous les miens vous aiment. » Le roi a parlé d'une voix assez forte pour être entendu dans le jardin, aussi les acclamations n'ont pu se contenir ; lorsque le silence s'est un peu rétabli, Sa Majesté a ajouté : « Nous ne faisons tous qu'une même famille, et vous êtes tous mes enfants. » Puis Sa Majesté a étendu les mains et la foule agenouillée a reçu la bénédiction de ce père vénéré. L'attendrissement était général.

Vers trois heures, le pavillon Marsan a été ouvert au public et plus de quinze mille personnes sont venues saluer le jeune prince que sa nourrice tenait sur le bras. On ne faisait que traverser les appartements et un service d'ordre avait été

1. Charlotte-Marie Villemenot, femme Bourgeois, âgée de vingt-six ans.
2. Ursule-Antoinette Blaise, femme Lemoine, âgée de quarante quatre ans.
3. Rose-Joséphine Ganné de Cazeau, âgée de quarante-huit ans.

organisé pour que personne ne pût s'arrêter. Madame la duchesse de Berry, qui entendait de son appartement les cris de joie et les acclamations, a voulu se lever; ce n'est qu'à grand'peine que les médecins ont pu l'en empêcher. Pour tromper son impatience, on a fait alors rouler son lit près de la fenêtre, elle s'est fait rapporter son fils à plusieurs reprises, et l'a montré au peuple à travers les carreaux de vitre; puis, le rendant à madame de Gontaut, elle a présenté à son tour la jeune Mademoiselle. L'enthousiasme était à son comble.

Dans le courant de la journée, le roi s'est encore montré à la fenêtre de l'appartement des enfants. Sa Majesté tenait dans ses bras le duc de Bordeaux, tandis que Monsieur portait sa petite-fille; Madame se tenait auprès d'eux, et, prenant doucement les petites mains de Mademoiselle, elle lui faisait envoyer des baisers au peuple. Voyant l'enthousiasme qui semblait augmenter d'heure en heure, Sa Majesté a prononcé encore quelques mots : « Vous et moi nous l'aimerons toujours bien, je suis sûr de vous comme de moi. » Puis il a embrassé le jeune prince en disant : « Adieu, mes amis, je vous porte dans mon cœur. »

Un peu avant le dîner, la foule était de nouveau tellement compacte devant le pavillon Marsan que Son Altesse Royale a encore fait rouler son lit devant la fenêtre. La princesse semblait si agitée que l'on craignait que toutes ces émotions répétées ne lui donnassent de la fièvre. L'un de ses médecins lui a apporté une potion calmante, mais elle a repoussé le breuvage : « Voilà le meilleur des calmants, » a-t-elle dit en souriant, et, en parlant ainsi, elle montrait le peuple amassé sous ses fenêtres, qui l'acclamait sans relâche en agitant des mouchoirs blancs en signe de réjouissance.

A six heures, les cafés et les restaurants sont pleins de monde. Véry, Beauvilliers, Lambert, Borel, tous les établissements regorgent. Chez Grignon, les gardes du corps font irruption; ils occupent à eux seuls la maison entière et s'installent joyeusement aux fenêtres. Les éclats bruyants de leur gaieté remplissent tout le quartier, tous les passants fraternisent avec eux, et la rue elle-même se change bientôt en salle de bal où l'on danse, chante et rit jusqu'à une heure avancée de la nuit. Le soir, vers huit heures, la foule s'est

portée en masse sur les quais et sur les ponts pour admirer un magnifique feu d'artifice entièrement composé et exécuté par le régiment d'artillerie de la garde. En même temps, des illuminations s'allumaient de tous côtés, partout des feux de joie et des transparents de couleurs diverses sur lesquels se lisaient des inscriptions en l'honneur du nouveau-né.

Point de maison où quelques lampions ou même quelques humbles chandelles ne vinssent montrer que tous les cœurs battaient à l'unisson et que les moins fortunés eux aussi voulaient célébrer la naissance de l'enfant du miracle. Dans les théâtres, l'encombrement n'était pas moins grand et partout des impromptus ont excité le plus vif enthousiasme. Le Théâtre-Français avait fait relâche, mais l'Opéra réuni à la Comédie a joué et chanté *Athalie* avec les chœurs dans la salle Favart. Le sujet lui-même a fourni l'occasion de manifestations qui se sont répétées pendant tout le cours de la représentation; cet enfant « en qui tout Israël réside » offrait trop d'analogie avec le prince dont toute la France aujourd'hui célèbre la naissance pour qu'il pût en être autrement. Le flambeau des Bourbons se rallume comme autrefois celui de David, et cette naissance ralliera toute la France comme Israël jadis autour du berceau d'un enfant.

Je crois qu'aux beaux jours de Saint-Cyr, *Athalie* n'eut jamais plus grand succès.

Samedi, 30 septembre.

A onze heures du matin, je rentre des Tuileries; madame la duchesse de Berry est dans l'état le plus satisfaisant, la nuit a été très bonne: on donne également les meilleures nouvelles du duc de Bordeaux.

Depuis hier on voit affichée sur tous les murs une ordonnance de police apprenant aux Parisiens la naissance du duc de Bordeaux. Voici en quels termes elle est conçue :

Son Altesse Royale madame la duchesse de Berry est heureusement accouchée d'un prince, espoir de la France. En attendant le jour qui sera fixé pour rendre à Dieu de solennelles actions de grâce de ce grand bienfait, et pour célébrer par des réjouissances publiques et des fêtes municipales la naissance de ce précieux rejeton de la branche aînée de la famille de saint Louis et d'Henri IV, tous les édifices publics de

la ville de Paris seront illuminés ce soir. Les habitants sont invités à illuminer leurs maisons. Ils ne laisseront pas échapper une telle occasion de manifester les sentiments qui les ont toujours animés et que tous les bons Français partagent avec eux.

Point n'était besoin d'engager la population à manifester sa joie; dès la première heure, elle en a donné les témoignages les plus éclatants.

Aussitôt que la nouvelle a été connue, tous les corps de gardes ont été instantanément pavoisés, et dans toutes les casernes on tirait en signe de réjouissance des coups de fusil qui répondaient au canon des Invalides. En un instant toutes les chambrées se sont illuminées et on a dansé des farandoles. Au 5e régiment d'infanterie de la garde, le général baron de Courson a fait prendre les armes et a fait allumer vingt-quatre feux, en l'honneur du nouveau-né. Le soir, au milieu de la cour du quartier de Courbevoie, on a dressé des tables où se sont assis les officiers et où ont été admis les hommes les plus anciens de tous les grades. Au centre s'élevait un trophée d'armes surmonté du buste du roi et autour s'est installé joyeusement le régiment tout entier auquel on avait fait une distribution de vin et de victuailles. Après avoir chanté des couplets, porté des santés, et s'être livrés à la joie la plus vive, les officiers se sont rendus chez le général où a eu lieu une charmante soirée; on a dansé jusqu'au jour.

C'est M. de Wolbock, officier de la 5e légion de la garde nationale, qui courut prévenir de l'heureux événement les dames de la halle. A cette nouvelle ce fut une explosion de joie; toutes l'entouraient en s'écriant : « Dieu nous a écoutées, il a exaucé nos vœux! » Puis, après l'heure du marché, toutes se sont rendues en corps avec les forts de la halle à la paroisse de Saint-Leu et ont fait chanter un *Te Deum*. Mais il n'en avait point été de même partout et beaucoup n'ont appris la nouvelle que lorsque le canon s'est fait entendre. Au marché des Innocents, paraît-il, l'émotion a été des plus vives. Au premier coup de canon, le silence s'est fait comme par enchantement et l'immobilité est devenue générale. Un intervalle s'étant produit entre le douzième et le treizième coup, il y eu pendant sept ou huit secondes un moment d'anxiété

extrême; mais lorsque le treizième coup tant désiré est venu certifier la naissance d'un prince, l'effroi s'est changé en une joie délirante; ce n'était que cris de bonheur, embrassements et serrements de mains; la plupart des maraîchers ont vendu à vil prix leurs denrées, tant ils avaient hâte d'avoir les mains vides pour rentrer chez eux et apporter dans leur commune la grande nouvelle qu'ils venaient d'apprendre : « Nous reviendrons tantôt, ajoutaient-ils, nous allons chercher nos femmes et nos enfants ! »

Une marchande de fleurs a eu la charmante idée d'aller porter un bouquet de lis au pied de la statue d'Henri IV; une autre distribuait gratuitement à qui en voulait tous les lis de sa corbeille. En même temps, dans toutes les rues éclataient des fanfares; les tambours, les clairons, les fifres mêlés ensemble formaient un concert peu harmonieux peut-être, mais qui exprimait ingénument l'enthousiasme du public. De nombreux banquets ont eu lieu le soir, et il est inutile de dire que partout le vin de Bordeaux a été en honneur. On estime que, dans la seule journée d'hier, on en a bu plus de deux cent mille bouteilles. Les pages ont été réveillés par le son du canon annonçant la venue au monde du nouveau-né; M. de Vernon[1] m'a raconté que ces braves enfants restés le cœur battant pendant les premiers coups sautèrent à bas de leur lit en entendant le treizième et que leur premier mouvement a été de se jeter à genoux pour remercier le ciel et entonner un *Te Deum* d'actions de grâces. C'est un trait qui fait autant d'honneur à leur gouverneur qu'à eux-mêmes. Dès que mon fils aura l'âge, c'est aux pages que je veux le faire entrer. Il n'est point de meilleure école que celle des pages pour former des jeunes gens et en faire de bonne heure des hommes policés et des soldats instruits et vaillants. Mon petit Henry y aura sa place toute marquée. c'est là que je veux le voir et j'ai déjà l'assurance de son admission[2].

1. Le marquis de Vernon était écuyer commandant de la maison du roi; M. de Neuville, comte de Belle-Ile, était gouverneur des pages et le baron d'Anthès adjudant-major des pages. Les sous-gouverneurs étaient le comte de Macnomara et le marquis de Crux.

2. Antoine-Justin-Henry, vicomte de Reiset, page du roi Charles X, puis receveur des finances, né à Paris en 1815, marié à Blanche-Clémentine du Méry de Guitiery, mort à Mayence en 1869.

Samedi 30, à 6 heures du soir.

Tout s'est passé avec une telle rapidité pendant la nuit d'hier qu'on a vu naturellement se produire les incidents les plus inattendus. Il paraît que madame la duchesse de Reggio, qui était montée en toute hâte à l'appartement de Monsieur, a trouvé devant sa porte le baron de Saint-Aubin, son premier valet de chambre, qui, esclave de l'étiquette, a voulu lui persuader que personne autre que le duc de Maillé, premier gentilhomme, ne pouvait à pareille heure en franchir le seuil. « Je prends tout sur moi, » s'est écriée la duchesse et, accompagnée de M. de Saint-Aubin, tout éperdu, elle a pénétré chez le comte d'Artois. Mais le prince a le sommeil dur, et ni les pourparlers ni l'entrée dans sa chambre ne l'avaient éveillé, et ce n'est qu'à grand'peine que la duchesse, un peu embarrassée de son rôle, a réussi à lui expliquer les choses, lorsqu'on est parvenu à faire reprendre ses esprits au prince, stupéfait de cette invasion. Au même moment arrivait M. de Maillé, qui, sur l'ordre du prince, courut à l'appartement de Sa Majesté lui porter la grande nouvelle. Mais le roi, déjà informé, était en train de s'habiller. Tout s'était passé si vite et le duc était si troublé qu'il n'avait même pas compris que l'événement était accompli, et c'est fort gravement qu'il a annoncé à Sa Majesté que madame la duchesse de Berry venait de ressentir les premières douleurs. Le roi n'a pu réprimer un sourire et lui a répondu : « Je suis mieux informé déjà, je suis heureux d'être le premier à vous annoncer que ma nièce est heureusement accouchée d'un garçon; c'est même lui que je vais voir en ce moment. »

Depuis quelques instants, en effet, Sa Majesté avait été informée de la nouvelle par M. Hüe, valet de chambre de service, qui n'avait pas hésité à l'éveiller.

Le roi s'est fait par deux fois répéter l'événement, puis s'est écrié : « Grâces soient rendues à Dieu! »

Le chien de Son Altesse Royale a aussi joué son rôle. C'est un gros loulou tout blanc et tout frisé qu'elle aime tendrement, auquel elle a donné le nom de Chicorée et qui, chaque soir, couche au pied de son lit où il reste attaché. Au milieu

du désarroi général, on l'avait oublié, et c'est la princesse, dont la présence d'esprit ne s'est pas démentie un seul instant, qui l'a confié à un des gardes pour le mettre en sûreté après le lui avoir fait détacher. Celui-ci est tout fier de cette marque de confiance et en parle comme s'il avait sauvé la France et l'État.

L'acte de naissance du duc de Bordeaux a été dressé le jour même, à quatre heures du matin, par le grand chancelier : *Charles Henri Dambray, chevalier, chancelier de France, président de la chambre des pairs, chancelier et commandeur des ordres du roi, remplissant les fonctions d'officier d'état civil de la maison royale.*

Les deux témoins désignés par le roi sont qualifiés de la façon suivante :

Marie-François-Henry de Franquetot, duc de Coigny[1], *pair et maréchal de France, chevalier, commandeur des ordres du roi, gouverneur de l'Hôtel des Invalides, âgé de quatre-vingt-trois ans,*

et

Louis-Gabriel Suchet, duc d'Albuféra, âgé de quarante-huit ans, demeurant rue du Faubourg-Saint-Honoré, pair et maréchal de France, grand-croix de l'Ordre royal de la Légion d'honneur, commandeur de l'Ordre royal de Saint-Louis.

Suivent après leur signature celle des quatre gardes nationaux que la duchesse de Berry a eu l'idée si heureuse de faire pénétrer chez elle pour leur demander leur témoignage.

La maison du duc de Bordeaux a été formée immédiatement; tous les officiers de la maison de monseigneur le duc de Berry vont rentrer en fonction, c'est une promesse que leur avait faite Monsieur s'il avait un petit-fils. Dès hier, Son Altesse Royale les a fait entrer tous dans son cabinet et leur a dit : « Messieurs, je vous annonce avec plaisir que vous êtes au service de monseigneur le duc de Bordeaux et je suis sûr que vous le servirez aussi fidèlement que vous serviez son

1. Le duc de Coigny avait été créé maréchal de France par Louis XVIII peu de temps après sa rentrée en France. Il était à ce moment généralissime de l'armée de Portugal, où il s'était mis au service de la maison de Bragance après la dissolution de l'armée de Condé. Il était entré aux mousquetaires dès l'année 1752 et, après s'être distingué pendant la guerre de Sept Ans, il fut nommé lieutenant général en 1780. Ce fut en 1816 qu'il devint gouverneur des Invalides. Il avait été député aux États généraux au début de la Révolution. Il mourut en 1821, à quatre-vingt-quatre ans.

malheureux père. » Le premier gentilhomme de la chambre est M. de Nantouillet qui, pendant trente ans, n'a point quitté le duc de Berry. Les aides de camp sont le prince de Léon, le comte de Brissac, le comte de Mesnard, le prince de Bauffremont, le comte d'Astorg, le comte de Mailly, le marquis de Coligny et le comte de Choiseul. Toute la maison du prince est sous la direction de la vicomtesse de Gontaut, gouvernante, qui a comme sous-gouvernante la marquise de Foresta.

C'est le chevalier de Béarn, lieutenant de ses gardes, que Monsieur a chargé d'aller annoncer au corps municipal l'accouchement de sa belle-fille. Le comte Anglès, préfet de police, le comte de Chabrol, préfet du département, l'attendaient à l'hôtel de ville avec les douze maires des arrondissements de Paris et les conseillers municipaux. Après les compliments d'usage, on a remis à M. de Béarn une tabatière d'or richement ciselée aux armes de la ville, sur le couvercle de laquelle sont les portraits en émail du duc et de la duchesse de Berry. « Veuillez, en l'acceptant, lui a dit M. de Chabrol, n'y voir qu'une faible marque des sentiments de la ville de Paris à votre égard. »

Autre boîte d'or plus riche encore avec portraits et armoiries au marquis de Rochemore, maître des cérémonies, qui est venu de la part du roi faire la même déclaration et lire la lettre suivante de Sa Majesté :

A nos très chers et bien aimés les préfets et maires de notre bonne ville de Paris.

De par le roi,

Très chers et bien aimés,

La naissance d'un prince que madame la duchesse de Berry, notre très chère nièce, vient de mettre au jour est un événement si conforme à nos désirs et aux vœux de nos sujets que nous croyons ne pouvoir trop tôt en donner part à ceux de notre bonne ville de Paris, connaissant leur amour pour nous et leur attachement au bien de l'État. Nous envoyons à cet effet le maître ou aide des cérémonies[1] qui vous dira en même temps que nous souhaitons que vous fassiez des réjouissances qui vous seront indiquées par notre ministre au dépar-

1. Les aides de cérémonie étaient le baron de Saint-Félix, premier aide, et M. de Geslin, deuxième aide.

tement de l'Intérieur conformément aux ordres que nous lui avons donnés.

Voici quelle a été la réponse dans ses parties les plus saillantes :

La Providence a daigné écouter nos vœux, elle rallume le flambeau presque éteint de la race de nos rois et elle a voulu dans sa justice que le crime ne prévalût pas contre ce sang auguste qui régit nos destinées depuis tant de siècles! Veuillez donc faire arriver jusqu'au pied du trône l'expression des sentiments que font naître cet heureux jour. Le roi y reconnaîtra le cœur des magistrats et des habitants de sa bonne ville de Paris, ils sont heureux à la fois des consolations que ce jour apporte dans son âme royale et des gages qu'il donne au salut de l'État.

Dimanche 1er octobre.

Aujourd'hui, à midi, toutes les légions de la garde nationale de Paris se sont réunies dans la cour des Tuileries pour une grande revue.

A une heure sont arrivés Monsieur accompagné du duc d'Angoulême, et tous deux ont passé entre chaque rang en s'entretenant familièrement avec les hommes. « Mes amis, a dit Monsieur avec la grâce qu'on lui connaît, c'est toujours un plaisir pour moi de vous voir, aujourd'hui c'est un besoin pour mon cœur. »

A deux heures, le roi a paru au balcon de la Salle des maréchaux avec madame la duchesse d'Angoulême et a fait défiler devant lui la garde nationale, la garde royale, les troupes de la garnison de Paris et tous les vétérans. Tous les régiments ont acclamé Sa Majesté en passant devant elle. Le roi paraissait ravi ; la pluie s'est mise à tomber à plusieurs reprises, mais il n'a point voulu quitter le balcon et la revue a continué quand même. En se retirant, le roi n'a pas dissimulé son vif contentement : « Je suis parfaitement content de ce que j'ai vu, a-t-il déclaré, et particulièrement des sentiments exprimés sur tous les visages dans cette heureuse circonstance. »

Les rois et les princes ont voulu, du reste, donner des preuves palpables de leur satisfaction. Tous les sous-officiers

et soldats de la garde royale et les troupes d'infanterie de la garnison de Paris ont reçu chacun une gratification de madame la duchesse de Berry, qui a voulu que toutes ces sommes fussent prises sur sa cassette particulière. Il en a été de même pour tous les invalides de l'hôtel. Le roi a donné la liberté à vingt prisonniers pour dettes, et les pauvres de la ville n'ont point été oubliés.

Dès le matin de la naissance du duc de Bordeaux, Monsieur avait commencé à exercer sa générosité. Il n'était pas onze heures qu'on lui avait déjà remis une pétition d'une femme qui implorait un secours en disant qu'elle était accouchée en même temps que la duchesse de Berry. Monsieur, toujours très large, lui a fait remettre aussitôt douze cents francs. Les princes n'ont pas été seuls à se montrer secourables, les curés de Paris et les bureaux de bienfaisance ont reçu, paraît-il, depuis hier, des sommes importantes.

Ces généreux donateurs, dont la plupart ont gardé l'anonyme, n'ont pas voulu être seuls à se réjouir et ont voulu que les pauvres gens pussent prendre également leur part de la joie universelle.

Dans la matinée, les forts de la halle se sont réunis sous les fenêtres de madame la duchesse de Berry. Celle-ci a fait approcher son lit de la fenêtre et a paru prendre grand plaisir aux danses de caractère qu'ils ont exécutées devant elle. Elle les a autorisés ensuite à monter voir de plus près le duc de Bordeaux et tous sont venus, deux par deux, défiler devant la princesse qui tenait son fils dans ses bras.

3 octobre.

C'est aujourd'hui qu'a eu lieu la fête donnée par la ville de Paris.

A deux heures et demie, Monsieur, accompagné de M. le duc et de madame la duchesse d'Angoulême, s'est rendu en calèche aux Champs-Élysées où devaient avoir lieu les fêtes et les réjouissances. Les princes sont descendus de voiture, et sans suite et sans escorte se sont promenés à pied, mélangés à la foule, pendant qu'avait lieu une ample distribution de vivres et que cent pièces de vin étaient mises en perce. Tout s'est passé avec le plus grand ordre, le temps était magnifique,

et après avoir fait plusieurs tours dans les allées. Leurs Altesses Royales sont rentrées à trois heures. Toute la journée, la foule s'est pressée autour des buffets gratuits et a pris part aux jeux divers établis dans les différents carrés. On a chanté force couplets en l'honneur des nouveaux époux et le soir un très beau feu d'artifice a été tiré à neuf heures. Les jeux et les danses ont duré toute la soirée et les illuminations particulières rivalisaient avec celles des monuments publics. On a beaucoup remarqué un magnifique transparent qui avait été établi au-dessus de la porte du quartier des lanciers de la garde royale rue de Rivoli.

Le matin, après la messe, le corps diplomatique a été reçu par Sa Majesté. Le discours de monseigneur Macchi, nonce du pape, mérite d'être cité : « Sire, le corps diplomatique vient réunir ses félicitations à celles de toute la France, pour le grand bienfait que la Providence la plus favorable a daigné accorder à la tendresse paternelle de Votre Majesté. Cet enfant de douleurs, de souvenirs et de regrets est aussi l'enfant de l'Europe, il est le présage et le garant de la paix et du repos qui doivent suivre tant d'agitations. »

Le roi a répondu en exprimant sa satisfaction qui, a-t-il dit, n'a jamais été plus vive, et en recommandant ce cher enfant aux prières du Saint-Père, à celles de toute l'Église et à l'amitié de tous les souverains.

Sa Majesté a fait à cette occasion de nombreuses largesses : il a donné une somme de cinquante mille francs pour acquitter les dettes contractées par les pères et mères de Paris envers le bureau des nourrices; puis il a pris à sa charge les mois de nourrice de tous les enfants mâles nés à Paris le 29 septembre de parents indigents. En outre, deux cents francs seront versés au nom de chaque enfant par le trésor de la couronne dans la caisse d'épargne et de prévoyance.

Les enfants ne sont pas seuls à avoir leur part, vingt prisonniers pour dettes seront mis en liberté, et le roi a décidé avec le duc de Richelieu une nombreuse promotion de cordons bleus. Tout cela n'a pas empêché les petits cadeaux de pleuvoir. Madame de Gontaut a reçu de madame la duchesse de Berry un châle qui vaut, paraît-il, dix mille francs. Monsieur lui a donné de fort beaux diamants et même Mademoiselle

lui a porté gentiment un bracelet en camées. Enfin tout le monde a été comblé.

12 octobre.

Les réflexions du public sur la belle constitution du jeune prince ont porté leur fruit et voici les petits vers qu'elles ont suggéré :

Quand Dieu nous l'envoya
Qui de nous ne cria :
Qu'il soit le bienvenu !
Quoiqu'il vienne tout nu,
On voit mieux par ce fait
Qu'il a son grand complet.

15 octobre.

A l'occasion de la naissance du duc de Bordeaux, on a eu l'heureuse idée de donner dans les collèges royaux le récit de cet heureux événement comme sujet de narration française à tous les élèves qui ont pu ainsi rendre hommage à leur jeune prince dès son entrée dans ce monde. On a distribué des prix aux compositions les plus remarquables et la récompense attribuée était l'histoire de Henri le Grand. M. de Chabrol a tenu à honneur de présider lui-même la cérémonie au lycée Louis-le-Grand.

20 octobre.

La mode en ce moment est de tout rapporter au prince et tout ce qu'on invente de nouveau porte son nom ou paraît sous son patronage ; on a même inventé une nuance dont la couleur se devine et qu'on appelle *caca Bordeaux*; tous nos jeunes élégants ont des habits de cette nuance que dans mon enfance on appelait caca Dauphin. Il y a aussi la tabatière Dieudonné qui a le plus grand succès et dont il se vend des milliers. Elle est fort originale. Sur le couvercle est représentée la France sous laquelle sont écrits ces mots : « Quatorze siècles de durée. » De chaque côté se voient deux groupes : celui de gauche se compose de Louis le Gros, de saint Louis, Louis XI, Henri IV, Louis XIV et Louis XVI; dans celui de droite, on voit Louis XVIII avec le duc et la duchesse d'Angoulême et la duchesse de Berry tenant l'enfant. Une banderole

s'enroule autour des deux groupes et porte cette légende : « Voilà ce qui fit le bonheur de la France. » Le revers de la boîte est orné de branches de lis au milieu desquelles se lisent le nom des pairs et des députés qui honorent le pays. Le tout ne coûte que 1 fr. 50 en première qualité et même 1 fr. 25 en demi-qualité. Les artistes les plus habiles ont été chargés de cette gravure; mais on l'a faite surtout dans un but politique, on veut la répandre le plus possible et l'opposer à une autre qui ne porte ni lis, ni les emblèmes de la royauté.

Mais cela est bien peu de chose et de bien minime importance si on compare cette insignifiante bagatelle au libelle indigne qu'on fait courir depuis plusieurs jours. La police avait pu saisir les exemplaires à Calais, mais les journaux anglais l'ont reproduit avec satisfaction et on le fait circuler en sous-main malgré l'indignation qu'il soulève chez tous les honnêtes gens. Il est superflu d'ajouter que le duc d'Orléans n'est point l'auteur de cette abominable protestation qui nous est arrivée de Londres sous sa signature et qu'il serait au désespoir qu'on pût le croire un instant capable d'une pareille infamie. Assurément, la naissance du duc de Bordeaux a dû être pour lui une cruelle désillusion, mais de là à lancer de pareilles accusations, il y a un abîme. L'auteur de cet ignoble factum a repris point par point, en les défigurant, toutes les circonstances de l'accouchement qui lui semblent anormales. Il est on ne peut mieux instruit de tous les détails, et note les moindres particularités; mais ce qu'il s'attache à mettre en lumière, c'est la manière surprenante dont les choses se sont passées, et la soudaineté extraordinaire de l'accouchement de la princesse. Cet enfant qui vient au monde en quelques instants sans presque faire souffrir sa mère, cette chambre obscure dans laquelle l'accoucheur et la garde ne pénètrent que lorsque tout était déjà fini, toutes ces circonstances purement dues au hasard, lui semblent la preuve certaine d'un subterfuge évident. Rien n'a été oublié. Il compare avec cette dernière couche les précédentes, laborieuses et longues, pendant lesquelles la vie de la mère aussi bien que celle de l'enfant ont été en danger; il montre son état de santé languissant pendant tout le temps de ses dernières grossesses et ne peut croire que cette femme, naguère si délicate, ait pu sup-

porter impunément les émotions terribles par lesquelles elle est passée.

Il ne peut nier cependant que des témoins nombreux et indiscutables aient tous vu successivement l'enfant encore attaché à la mère. Mais son explication est toute prête : l'enfant était sur le lit, attaché au cordon, mais le cordon passait sous la couverture, et le respect dû à une Altesse Royale, a empêché que personne ait pu voir où il venait aboutir. C'est devant les témoins, ajoute-t-il, qu'a eu lieu la section du cordon ombilical, mais c'est le chirurgien Deneux, seul et loin de tous les yeux, qui s'est occupé de la soi-disant délivrance de la princesse.

La conclusion ne tarde point, quelque insensée qu'elle puisse être : la duchesse de Berry n'a jamais été grosse, et c'est pour cette raison que, depuis plusieurs mois, une seule des femmes de la princesse était admise à sa toilette. Lorsque le terme supposé est arrivé, on a apporté au bon moment un enfant dans l'état où tout le monde a pu le voir. La mise en scène a été habile et tous les membres de la famille royale se sont prêtés à cette horrible supercherie. On va jusqu'à citer des noms et à invoquer le soi-disant témoignage d'une certaine femme Gauthier, revendeuse au marché du Temple et femme d'un menuisier. Cette malheureuse aurait raconté qu'étant à la Maternité, sa voisine de lit était accouchée d'un garçon le 29 septembre. Le lendemain, celle-ci se désespérait et racontait avec indignation qu'à la faveur de la nuit on lui avait pris son enfant pendant son sommeil. Des déclarations aussi infâmes, si elles existent, n'ont pu être obtenues qu'à prix d'or et sont d'une insigne mauvaise foi ou encore le produit d'un esprit malade. Mais tout est si adroitement présenté, et défiguré avec une habileté si diabolique, que cette indigne calomnie peut arriver à jeter le trouble dans les esprits trop crédules. Même le courage et la merveilleuse présence d'esprit de madame la duchesse de Berry deviennent à l'entendre de nouvelles charges contre elle : il s'étonne qu'en un pareil moment une femme puisse avoir l'esprit si lucide, et c'est ainsi que même les plus admirables qualités de la princesse en arrivent à tourner contre elle. Assurément, les arguments de cet indigne pamphlet ne tiennent pas debout. Sans parler de tout ce qu'a

d'odieux et d'abominable une pareille accusation contre la famille royale, il faudrait être dénué de sens pour supposer un seul instant que le duc de Coigny et le duc d'Albuféra aient pu se prêter à cette infâme comédie. Et d'ailleurs, comment acheter tant de complicités différentes, et introduire dans un palais rempli de monde un enfant naissant dont le moindre cri pouvait trahir la présence!

Le courage et l'énergie morale de la princesse sont connus de tous ceux qui l'approchent et, quant à ses forces physiques, tout le monde sait que sa santé longtemps délicate s'était complètement rétablie depuis un an. Les autres circonstances accessoires qui sont présentées faussement comme étranges ou anormales ne sont que l'effet d'un pur hasard ou bien ont une cause toute naturelle. La déclaration de la soi-disant mère n'a pas été prouvée et ne repose sur rien. Il serait donc facile de reprendre point par point tous ces arguments pour en démontrer l'inanité, mais le roi s'y est opposé, il affecte même d'en rire et n'y veut voir que la dernière ressource d'une révolution aux abois. Tous les gens de bonne foi même opposés au gouvernement sont révoltés d'une si infâme duplicité ; quant à nous, nous ne pouvons qu'ajouter à notre amour pour cet enfant l'affection profonde que nous avions vouée à son malheureux père ; c'est la meilleure façon de faire justice de pareilles indignités, et, si nous formons un vœu, c'est que nos fils témoignent après nous à l'enfant du miracle le même dévouement et la même fidélité.

VICOMTE DE REISET

VICTOR HUGO[1]

Entre *les Rayons et les Ombres* et le volume de vers que Hugo fit paraître ensuite, *les Châtiments*, il ne s'écoula pas moins de treize années. L'échec des *Burgraves*, au mois de mars 1843, avait dégoûté Victor Hugo du théâtre; la mort tragique de sa fille, survenue en septembre de la même année, le reclut dans un profond silence. Et ce fut la politique, longtemps après, qui l'en tira. Honoré par la monarchie de Juillet, qui l'avait nommé pair de France, Hugo avait perdu beaucoup à la Révolution de 1848, où triompha un moment son rival en gloire, Lamartine. Après avoir travaillé par ses poèmes, sans dessein et de longue date, à la restauration napoléonienne, on sait comment il se retourna contre le Prince Président. Par un décret de la Providence, semble-t-il, encore plus que de Louis-Napoléon Bonaparte, il fut exilé après le coup d'État. C'était sa mort politique; mais, désastre pour son ambition, ce fut un coup de fortune pour son génie. Hugo se fût peut-être usé dans les luttes des partis, au-dessus desquelles il devait planer, ou dispersé dans les besognes ministérielles, qu'il avait désirées et pour lesquelles il n'était pas fait. Il fut haussé tout à coup sur un piédestal, qui le grandissait même à ses propres yeux, cloué sur un rocher comme Prométhée, confiné dans une île comme Napoléon; il

1. Voir la *Revue* du 1er mars.

vécut entouré de paysages à la fois riants et sombres, conformes à sa vision contrastée des choses, lentement rasséréné par « la paix de la grande nature », visité moins par les hommes que par les idées, contemplant de son haut belvédère les aurores et les couchants, voyant ce qu'on ne voit pour ainsi dire jamais dans ces prisons qu'on appelle les villes, des brins d'herbe et des étoiles, seul parmi la mer et le vent qui dialoguaient sans trêve avec son âme profonde comme l'une et diverse comme l'autre. Il travailla, selon une remarque de Michelet, avec la force nerveuse d'un homme sanguin fouetté toute la journée par la brise de la Manche, et publia coup sur coup *les Châtiments* en 1853, *les Contemplations* en 1856, *la Légende des Siècles* (première série) en 1859. Années fécondes, qu'on peut marquer d'un caillou blanc dans l'histoire de la poésie! Le premier ouvrage qu'il donna au monde fut l'œuvre de sa colère, *les Châtiments*. Mais il continuait là, dans cette solitude laborieuse, une œuvre commencée, mûrie déjà dans la retraite où il s'était enfermé après la mort de sa fille, *les Contemplations*. Hugo, en effet, s'était mis à les écrire immédiatement après *les Rayons et les Ombres* (quelques pièces, peut-être antidatées. sont même marquées comme étant de 183...), et la plupart des pièces du premier volume, *Autrefois*, sont antérieures à 1843.

S'il est vrai que *les Feuilles d'Automne*, *les Chants du Crépuscule*, *les Voix intérieures*, *les Rayons et les Ombres*, d'une part, aient quelque chose de plus virgilien, *les Contemplations*, *les Châtiments*, *la Légende des Siècles*, d'autre part, quelque chose de plus dantesque. *les Contemplations* forment précisément le trait d'union entre l'une et l'autre manière de Victor Hugo; elles participent également de l'une et de l'autre, elles marquent sinon le plus haut point de son génie, qu'il a peut-être atteint avec la *Légende des Siècles*, du moins le moment de son parfait équilibre. Elles sont, en tout cas, son chef-d'œuvre lyrique, et le plus beau livre de vers personnels dont puissent s'enorgueillir les lettres françaises.

On n'a jamais défini la poésie personnelle plus nettement ni plus magnifiquement que Victor Hugo, dans la Préface des *Contemplations* : « Vingt-cinq années sont dans ces deux volumes. *Grande mortalis ævi spatium*. L'auteur a laissé, pour

ainsi dire, ce livre se faire en lui. La vie, en filtrant goutte à goutte à travers les événements et les souffrances, l'a déposé dans son cœur. Ceux qui s'y pencheront retrouveront leur propre image dans cette eau profonde et triste qui s'est lentement amassée là, au fond d'une âme. »

Faisons comme nous y invite le poète : penchons-nous sur ce miroir mystérieux où se reflètent tour à tour le matin et le soir, l'azur et l'orage, la joie et la douleur. Dans cette œuvre où vit une âme, et le monde autour d'elle, pareille à ces puits si profonds qu'on y peut voir briller en plein jour les astres nocturnes, reconnaissons fraternellement, transfigurées par le mystère de l'art, assez vagues pour n'être plus que la figure de l'Homme, nos faces lointaines et inclinées, avec tout le ciel étoilé derrière elles.

Dans le livre Ier du premier volume, *Aurore*, comme jadis dans *les Feuilles d'Automne* ou *les Voix intérieures*, Hugo chante les joies de la famille auxquelles sa nature éminemment simple fut toujours très sensible. Ces pièces, *Mes Deux Filles*, *la Vie aux Champs*, *Vere novo*, etc., ne comptent point parmi les meilleures. Elles ont à la fois quelque afféterie et quelque vulgarité. Il est rare, au surplus, que le bonheur inspire les poètes ; si un peuple heureux n'a pas d'histoire, un homme heureux n'a guère de rêves. Chez Hugo, du reste, le bonheur devient trop aisément de la gaieté, une gaieté qui n'est pas toujours assez légère. Hugo n'est vraiment lui que lorsque les rayons de son ciel sont mêlés d'ombres.

Il faut, au contraire, signaler particulièrement une éloquente et charmante diatribe, *A propos d'Horace*, où Victor Hugo, après avoir évoqué en un vers plein d'allitérations exquises, et lointain comme un écho :

> Les vagues violons de la mère Saguet...

s'amuse à écrire, avec sa virtuosité coutumière, des alexandrins français qui semblent traduits d'hexamètres latins :

> Tu courtisais ta belle esclave quelquefois,
> Myrtale aux blonds cheveux, qui s'irrite et se cabre
> Comme la mer creusant le golfe de Calabre ;
> Ou bien tu t'accoudais à table, buvant sec
> *Ton vin que tu mettais toi-même en un pot grec...*

— et surtout les deux longues pièces : *Réponse à un acte d'accusation* et *Suite,* où il célèbre avec une verve prodigieuse la révolution romantique. En des tirades qui rappellent un peu celles de son théâtre (le monologue de Charles-Quint, ou le fameux : « Bon appétit, Messieurs... » et qui abondent comme elles en métaphores éblouissantes et imprévues :

J'ôtai du cou du chien stupéfait son collier
D'épithètes. . . . .
Les neuf muses, seins nus, dansaient la carmagnole ;
L'emphase frissonna dans sa fraise espagnole...

il y développe l'idée très juste que le romantisme fut la révolution dans les choses de l'esprit, la révolution écrite, pourrait-on dire, comme Napoléon fut la révolution bottée. Et il y exalte magnifiquement le verbe, la vie des mots :

Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant...

leur mystère :

Les mots sont les passants mystérieux de l'âme...

leur divinité même :

Car le mot, c'est le verbe, et le Verbe, c'est Dieu...

avec un enivrement d'amour et parmi tout un luxe d'images qui, de sa part, ne doivent pas surprendre, car si jamais poète fut le maître des mots et le dieu du verbe, c'est bien lui.

Un poème flatteur dédié à Delphine de Girardin n'est pas très bon : les madrigaux du grand poète ont toujours quelque chose d'éléphantin. Quelques pièces brèves : *A Granville, Lise, la Coccinelle, Vieille Chanson du jeune temps, A Rose,* préludent aux *Chansons des Rues et des Bois,* et en ont déjà la simplicité un peu fausse et l'esprit un peu lourd :

Les bêtes sont au bon Dieu,
Mais la bêtise est à l'homme.

Le Titan y fait le gentil, et cela ne lui va guère.

Mais les très beaux vers commencent tout de suite après. La pièce qui débute ainsi :

Elle était déchaussée, elle était décoiffée,

et se termine par ces vers délicieux :

> Comme l'eau caressait doucement le rivage !
> Je vis venir à moi, dans les grands roseaux verts
> La belle fille heureuse, effarée et sauvage,
> Ses cheveux dans ses yeux et riant au travers...

cette pièce est admirable, antique, virgilienne encore, mais avec quelque chose de très particulier à Hugo, un sentiment du mystérieux, un certain effroi sacré devant la vie et l'amour... Un des mots qu'on trouve le plus souvent chez lui, « effaré » exprime bien cette stupeur inquiète. Et *la Fête chez Thérèse*, tableau magique aux vagues plans multipliés comme ceux de *l'Embarquement pour Cythère*, au doux coloris violet fouetté de touches plus vives et comme illuminé d'en haut par « le calme clair de lune triste et beau », est un chef-d'œuvre incomparable, où vit, avec la grâce spirituelle et sensuelle de la comédie italienne, toute l'ardeur un peu triste du grand Watteau :

> On était peu nombreux. Le choix faisait la fête.
> Nous étions tous ensemble et chacun tête à tête ;
> Des couples pas à pas erraient de tous côtés.
> C'étaient les fiers seigneurs et les rares beautés,
> Les Amyntas rêvant auprès des Léonores,
> Les marquises riant avec les monsignores ;
> Et l'on voyait rôder dans les grands escaliers
> Un nain qui dérobait leur bourse aux cavaliers.
>
> . . . .
>
> Scaramouche en un coin harcelait de sa batte
> Le tragique Alcantor, suivi du triste Arbate.
> Crispin, vêtu de noir, jouait de l'éventail ;
> Perché, jambe pendante, au sommet du portail,
> Carlino se penchait écoutant les aubades,
> Et son pied ébauchait de rêveuses gambades.

Tout le « plein air » des impressionnistes est déjà dans cette sensation de *garden-party* :

> Un cintre à claire-voie en anse de panier,
> Cage verte où sifflait un bouvreuil prisonnier,
> Couvrait toute la scène, et *sur leurs gorges blanches*
> *Les actrices sentaient errer l'ombre des branches.*

Et la fin, vaporeuse et comme « fondue », est d'une beauté idéale :

La nuit vint ; tout se tut; les flambeaux s'éteignirent;
Dans les bois assombris les sources se plaignirent;
Le rossignol, caché dans son nid ténébreux,
Chanta comme un poète et comme un amoureux.
Chacun se dispersa sous les profonds feuillages;
Les folles en riant entraînèrent les sages;
L'amante s'en alla dans l'ombre avec l'amant;
Et, troublés comme on l'est en songe, vaguement,
Ils sentaient par degrés se mêler à leur âme,
A leurs discours secrets, à leurs regards de flamme,
A leur cœur, à leurs sens, à leur molle raison,
Le clair de lune bleu qui baignait l'horizon.

Ces vers sont divins. Et ne contiennent-ils pas déjà tout le Verlaine des *Fêtes Galantes*? Et, pareillement, tout le Heredia des pièces grecques n'est-il pas dans le *Rouet d'Omphale*, semblable par avance à un *Trophée* qui ne serait pas un sonnet?

Il est dans l'atrium, le beau rouet d'ivoire.
La roue agile est blanche, et la quenouille est noire;
La quenouille est d'ébène incrusté de lapis.
Il est dans l'atrium sur un riche tapis.

Un ouvrier d'Égine a sculpté sur la plinthe
Europe, dont un dieu n'écoute pas la plainte.
Le taureau blanc l'emporte. Europe sans espoir,
Crie, et, baissant les yeux, s'épouvante de voir
L'océan monstrueux qui baise ses pieds roses.

Des aiguilles, du fil, des boites demi-closes,
Les laines de Milet, peintes de pourpre et d'or,
Emplissent un panier près du rouet qui dort.

Cependant, odieux, effroyables, énormes,
Dans le fond du palais vingt fantômes difformes,
Vingt monstres tout sanglants qu'on ne voit qu'à demi,
Errent en foule autour du rouet endormi;
Le lion néméen, l'hydre affreuse de Lerne,
Cacus, le noir brigand de la noire caverne,
Le triple Géryon, et les typhons des eaux
Qui le soir à grand bruit soufflent dans les roseaux,

De la massue au front tous ont l'empreinte horrible,
Et tous, sans approcher, rôdant d'un air terrible,
Sur le rouet où pend un fil souple et lié
Fixent de loin dans l'ombre un œil humilié.

Hugo, très évidemment, s'inspire là du grand Chénier. Le rejet du mot : « Crie » est du pur Chénier; et le « fil souple et lié » rappelle fort les deux derniers vers du *quadro* sur la « génisse pourpre » :

A moins qu'avec adresse un de ses pieds *lié*
Sous un cuir *souple* et lent ne demeure plié.

Mais Hugo dépasse Chénier à force d'art, et va rejoindre directement l'antique.

La Fête chez Thérèse et *le Rouet d'Omphale*! Toute une part, et non la moindre, du délicieux Verlaine et du somptueux Heredia, qui tous deux ont eu de si nombreux disciples, tient dans ces deux pièces des *Contemplations* qui sont comme des jeux de Hugo, car nous n'en sommes pas encore venus aux grandes pièces.

Un court poème intitulé *Sous les Arbres*, nous révèle Hugo amoureux : il est un peu fat dans ce rôle.

La nuit tombait; au tronc d'un chêne, noir pilastre,
Il s'adossait pensif; *elle* disait : — Voyez
Ma prière toujours dans vos cieux comme un astre,
Et mon amour toujours comme un chien à tes pieds.

Voilà ce qu'*il* se fait dire par *elle*. C'est assez ridicule. Mais Hugo toute sa vie a manqué d'une certaine acuité psychologique qui lui eût fait sentir ces délicatesses. Ou plutôt il les sentait, mais sa vanité était la plus forte, il passait outre.

Ensuite, — et ces réflexions ne conviennent pas seulement à cette petite pièce, mais à presque toutes celles qui forment le livre II des *Contemplations*, l'*Ame en Fleur*, — les vers d'amour chez Hugo sont très rarement émouvants, parce qu'ils sont très rarement émus. Ils ne respirent jamais cette passion profonde pour la femme, qu'on sent chez Lamartine parfois, et toujours, même et surtout quand ils blasphèment, chez Musset, Baudelaire ou Verlaine. Il n'y a pour ainsi dire jamais chez Olympio un mot jailli du cœur, candidement joyeux ou plaintif, une de ces paroles qui n'ont pas besoin

d'être bruyantes pour être sonores, et qui, dites parfois à voix basse, dominent pourtant toutes les rumeurs de l'âme. Hugo *n'aimait* pas, d'*amour*; il dominait trop la femme, ou se donnait trop l'illusion de la dominer. Dans ces vers, il pontifie toujours un peu, ou bien il subtilise et gongorise; il ne se laisse pas aller à la passion : on dirait qu'un aveu bien naïf d'aimer l'humilierait. Il manque de simplicité dans la tendresse, et, partant, ses vers manquent de sincérité.

La variété des *Contemplations* est merveilleuse : qu'on lise d'abord ces vers tout frémissants de souffles marins :

... et par moment,
Je vois en pleine mer passer superbement
Au-dessus des pignons du tranquille village,
Quelque navire ailé qui fait un long voyage,
Et fuit sur l'Océan, par tous les vents traqué,
Qui naguère dormait au port, le long du quai,
Et que n'ont retenu, loin des vagues jalouses,
Ni les pleurs des parents, ni l'effroi des épouses,
Ni le sombre reflet des écueils dans les eaux,
Ni l'importunité des sinistres oiseaux...

— puis l'exquise chanson murmurée à peine :

Viens! — une flûte invisible
Soupire dans les vergers.
La chanson la plus paisible
Est la chanson des bergers...

Pourrait-on deviner que ces deux pièces sont du même poète, si on ne les lisait dans le même volume à quelques pages de distance?

Avec le livre troisième, *les Luttes et les Rêves*, nous entrons dans le plein génie de Hugo. Ce livre est placé sous l'invocation de Dante par le poème liminaire :

Un soir, dans le chemin, je vis passer un homme...
Maintenant je suis homme et je m'appelle Dante.

et c'est dans ce livre, en effet, que la transition de Virgile à Dante est le plus sensible : *Melancholia*, *Saturne*, *la Chouette*, *Aux Arbres*, *Joies du Soir*, enfin *Magnitudo Parvi* sont d'une inspiration âpre et comme léonine, d'un pessimisme sombre et ardent, qui rappellent la perfection dure et

escarpée, la tristesse fulgurante du vieux Florentin. Pour leur appliquer deux beaux vers des *Chansons des Rues et des Bois*, ce sont bien ici

les songes énormes
Que peuvent faire les lions.

Saturne est, à vrai dire, déparé par quelques vers d'une solennité un peu comique :

Donc, puisque j'ai parlé de ces heures de doute
Où l'un trouve le calme et l'autre le remords,
Je ne cacherai pas au peuple qui m'écoute
Que je songe souvent à ce que font les morts.

ou encore :

Qu'en est-il de ce rêve et de bien d'autres choses ?
Il est certain, Seigneur, que seul vous le savez.

Mais quelle grandeur simple et comme nue dans ces beaux vers :

... J'en suis venu, — tant la nuit étoilée
A fatigué de fois mes regards et mes yeux,
Et tant une pensée inquiète est mêlée
Aux racines de mes cheveux,

A croire qu'à la mort, continuant sa route,
L'âme, se souvenant de son humanité,
Envolée à jamais sous la céleste voûte,
A franchir l'infini passait l'éternité ...

Et que chacun ferait ce voyage des âmes,
Pourvu qu'il ait souffert, pourvu qu'il ait pleuré.
Tous ! hormis les méchants, dont les esprits infâmes
Sont comme un livre déchiré.

Ceux-là, Saturne, un globe horrible et salutaire,
Les prendra pour le temps où Dieu voudra punir,
Châtiés à la fois par le ciel et la terre,
Par l'aspiration et par le souvenir !

Et cette strophe, à la fin de *la Chouette*, n'est-elle pas d'un art magistral, caché sous l'emportement de la pensée ?

Race qui frappes et lapides,
Je te plains ! hommes, je vous plains !
Hélas ! je plains vos poings stupides,
D'affreux clous et de marteaux pleins !

Vous persécutez pêle-mêle
Le mal, le bien, la griffe et l'aile,
Chasseurs sans but, bourreaux sans yeux !
Vous clouez de vos mains mal sûres
Les hibous au seuil des masures,
Et Christ sur la porte des cieux !

Comme les mots sont expressifs et directs ! Comme le mouvement est bien varié, comme les sonorités sont bien rêches et hérissées ! Et comme l'idée de la pièce, résumée dans les deux derniers vers de cette strophe, est belle et profonde : identité du mal que font les méchants à la plus humble bête comme à l'homme le plus divin, fraternité de toutes les créatures dans la douleur universelle ! Le grand artiste, en de tels poèmes, est aussi un grand penseur.

J'admire particulièrement, pour le raccourci de l'image, cette strophe dans *Joies du Soir* :

C'est l'instant de songer aux choses redoutables.
On entend les buveurs danser autour des tables.
Tandis que gais, joyeux, heurtant les escabeaux,
Ils mêlent aux refrains leurs amours peu farouches,
Les lettres des chansons qui sortent de leurs bouches
Vont écrire autour d'eux leurs noms sur leurs tombeaux.

Enfin, dans *Magnitudo Parvi*, — dont la pensée (une étoile, un feu de pâtre, — deux mondes, — celui-ci plus beau encore que celui-là), est un peu banale dans sa facile antithèse, mais magnifiée par l'ampleur du développement, — on trouve des vers « cosmiques » qui sont peut-être avec *Plein Ciel* (dans la *Légende des Siècles*), ce que la science a inspiré jusqu'ici de plus beau à un poète. Voilà de la poésie à la fois scientifique et non didactique, et qui sait conserver à la vérité le mystère qui tremble autour des choses :

Par instants, dans le vague espace
— Regarde, enfant, tu vas la voir ! —
Une brusque planète passe.
C'est d'abord au loin un point noir...

C'est elle ! éclair ! voilà *sa livide surface*
Avec tous les frissons de ses océans verts !
Elle apparaît, s'en va, décroît, pâlit, s'efface,
Et rentre, atome obscur, aux cieux d'ombres couverts,

Et tout s'évanouit, vaste aspect, bruit sublime... —
Quel est ce projectile inouï de l'abîme ?
O boulets monstrueux qui sont des univers !

Et plus loin :

Quelques-uns de ces globes meurent :
Dans le simoun et le mistral
Leurs mers sanglotent, leurs flots pleurent;
Leur flanc crache un brasier central.
Sphères par la neige engourdies,
Ils ont d'étranges maladies,
Pestes, déluges, incendies,
Tremblements profonds et fréquents;
Leur propre abîme les consume;
Leur haleine flamboie et fume;
On entend de loin dans leur brume
La toux lugubre des volcans.

Le deuxième volume des *Contemplations : Aujourd'hui*, est peut-être encore plus beau que le premier. Il a été composé par le poète, — à qui l'on avait pu dire jusque-là ce que Sainte-Beuve écrivait quelques années auparavant à Lamartine : « O grand homme ! homme heureux ! » — dans les années qui suivirent la mort de Léopoldine Hugo, noyée avec son mari à Villequier. C'est le livre de la Mort et de l'Éternité. Il n'est plus ici besoin de feuilleter et de choisir, comme dans les autres volumes de Hugo. Le choix est tout fait, par le génie.

Le livre IV, *Pauca meæ*, qui ouvre ce second volume, est hanté par l'idée fixe de la mort ; le vers final de presque toutes les pièces en fait sonner le nom comme un glas :

Oh ! l'herbe épaisse où sont les morts !...

Noirs vivants ! Heureux ceux qui tout à coup s'éveillent
Et meurent en sursaut !...

Puis le vaste et profond silence de la mort !...

La mort, éparse autour de nous à chaque instant, est entrée dans la maison du poète ; et sa présence invisible y frissonne pour jamais. Il *savait* bien qu'on mourait, mais il ne le *croyait* pas. La fin tragique de sa fille a donné à cette idée une réalité concrète, et, comme il méditait jadis la vie, il médite maintenant la mort. Tous ces poèmes sur l'affreux événement : *A Ville-*

quier, *A Charles Vacquerie*, *Trois Ans après*, sont, à vrai dire, plus beaux philosophiquement que sentimentalement. Ces strophes, par exemple, dans l'immortelle lamentation qui a pour titre : *A Villequier*, sont plus encore d'un philosophe qui médite sur le mal nécessaire, que d'un père qui pleure son enfant :

Je sais que le fruit tombe au vent qui le secoue,
Que l'oiseau perd sa plume et la fleur son parfum ;
Que la création est une grande roue
Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un ;

Les mois, les jours, les flots des mers, les yeux qui pleurent,
Passent sous le ciel bleu ;
Il faut que l'herbe pousse et que les enfants meurent;
Je le sais, ô mon Dieu !...

Dans vos cieux, au delà de la sphère des nues,
Au fond de cet azur immobile et dormant,
Peut-être faites-vous des choses inconnues
Où la douleur de l'homme entre comme élément...

Nos destins ténébreux vont sous des lois immenses
Que rien ne déconcerte et que rien n'attendrit.
Vous ne pouvez avoir de subites clémences
Qui dérangent le monde, ô Dieu, tranquille esprit...

Aujourd'hui, moi qui fus faible comme une mère,
Je me courbe à vos pieds devant vos cieux ouverts.
Je me sens éclairé dans ma douleur amère
Par un meilleur regard jeté sur l'univers.

On sent, dans ces vers ineffablement beaux, un cerveau profond qui rêve, plutôt qu'un cœur désespéré qui souffre. Ils font songer plutôt que pleurer. Mais Hugo est une nature essentiellement virile, sans rien de cette sensibilité féminine qui se traduit par les pleurs chez certains grands poètes. Il a toujours été plus contemplatif qu' « émotif ».

L'émotion divine pourtant, on la trouve parfois, — car on trouve tout chez Hugo, — dans certaines pièces célèbres de ce deuxième volume, dans *Veni, Vidi, Vixi*, aux vers pleins de larmes retenues, de sanglots qui prennent à la gorge, plus douloureux de ne pas sortir :

J'ai bien assez vécu, puisque dans mes douleurs
Je marche sans trouver de bras qui me secourent.

Puisque je ris à peine aux enfants qui m'entourent,
Puisque je ne suis plus réjoui par les fleurs;...

Je n'ai pas refusé ma tâche sur la terre.
Mon sillon? le voilà. Ma gerbe? la voici.
J'ai vécu souriant, toujours plus adouci,
Debout, mais incliné du côté du mystère...

Je ne daigne plus même, en ma sombre paresse,
Répondre à l'envieux dont la bouche me nuit.
O Seigneur, ouvrez-moi les portes de la nuit,
Afin que je m'en aille et que je disparaisse !

Et la fin de l'admirable *Claire*, une des poésies les plus tendres, les plus pures, les plus virginales de Hugo, est emportée d'un souffle immense ; il semble bien là qu'il ait vraiment fondu en larmes :

Quand nous en irons-nous où vous êtes, colombes,
Où sont les enfants morts et les printemps enfuis,
Et tous les chers amours dont nous sommes les tombes,
Et toutes les clartés dont nous sommes les nuits?

Vers ce grand ciel clément où sont tous les dictames,
Les aimés, les absents, les êtres purs et doux,
Les baisers des esprits et les regards des âmes,
Quand nous en irons-nous? quand nous en irons-nous?

Quand nous en irons-nous où sont l'aube et la foudre?
Quand verrons-nous, *déjà libres, hommes encor,*
Notre chair ténébreuse en rayons se dissoudre,
Et nos pieds faits de nuit éclore en ailes d'or?

Il y a dans ces vers une nostalgie de l'au-delà, et. — comme dit Hugo, quelques strophes avant, — « je ne sais quelle soif de mourir ». qui sont d'une âme troublée dans ses profondeurs les plus secrètes.

Le livre V, *En Marche*, abonde en courtes pièces à la fois pittoresques et toutes pénétrées de sentiment, moins amples que les grands poèmes précédemment cités. mais peut-être plus entièrement parfaites. plus exemptes encore de toute rhétorique, plus resserrées et comme plus denses; c'est. de toutes les *Contemplations*, celles qu'il faut relire lorsqu'on veut rapidement se retremper aux sources vives de la poésie et se rafraîchir d'un coup l'imagination à des eaux claires et pro-

fondes. C'est le *Mendiant*, dont le bref symbole évoque les mythes naïfs de la *Légende sacrée* :

... Il s'approcha du feu.
Son manteau tout mangé des vers, et jadis bleu,
Étalé largement sur la chaude fournaise,
Piqué de mille trous par la lueur de braise,
Couvrait l'âtre, et semblait un ciel noir étoilé.
Et pendant qu'il séchait ce haillon désolé
D'où ruisselaient la pluie et l'eau des fondrières,
Je songeais que cet homme était plein de prières,
Et je regardais, sourd à ce que nous disions,
Sa bure où je voyais des constellations.

C'est *Paroles sur la Dune*, d'une mélancolie à la fois si farouche et si douce :

Et je reste parfois couché sans me lever
Sur l'herbe rare de la dune,
Jusqu'à l'heure où l'on voit apparaître et rêver
Les yeux sinistres de la lune,

Elle monte, elle jette un long rayon dormant
A l'espace, au mystère, au gouffre;
Et nous nous regardons tous les deux fixement,
Elle qui brille et moi qui souffre.

Où donc s'en sont allés mes jours évanouis?
Est-il quelqu'un qui me connaisse?
Ai-je encor quelque chose en mes yeux éblouis
De la clarté de ma jeunesse?...

Et je pense, écoutant gémir le vent amer,
Et l'onde aux plis infranchissables;
L'été rit, et l'on voit sur le bord de la mer
Fleurir le chardon bleu des sables.

Beauté simple, tristesse ingénue. sincère, humaine! Il faudrait se contenter de lire ces strophes à tous les critiques dédaigneux qui, parce que son abondance verbale l'entraîna parfois à des développements un peu longs, affectent de ne voir en Hugo qu'un magnifique rhéteur. Il n'y a pas trace de rhétorique dans ces stances tristes et délicieuses : c'est de la pure poésie, faite de sentiments et d'images, — et c'est miraculeux.

C'est ensuite *Lueur au couchant*, vision antique de la vie moderne, où Victor Hugo retrouve la beauté éternelle dans les spectacles de tous les jours :

Un rayon qui semblait venir des temps bibliques
Illuminait Paris calme et patriarcal...
. . . .
Et j'allais, et mon cœur chantait; et les enfants
Embarrassaient mes pas de leurs jeux triomphants,
Où s'épanouissaient les mères de famille;
Le frère avec la sœur, le père avec la fille
Causaient; je contemplais tous ces hauts monuments
Qui semblent au songeur rayonnants ou fumants,
Et qui font de Paris la deuxième des Romes;
J'entendais près de moi rire les jeunes hommes,
Et les graves vieillards dire : Je me souviens.
O patrie! ô concorde entre les citoyens!

Et c'est tout de suite après ce chef-d'œuvre, cet autre chef-d'œuvre, *Mugitusque boum*, dont la fin, au rythme fugace, fait songer au vers libre, — je m'étonne que les théoriciens du vers libre ne s'en soient pas prévalus, — et semble, comme prise elle-même de vertige, se perdre dans le gouffre infini :

Ainsi vous parliez, voix, grandes voix solennelles ;
Et Virgile écoutait comme j'écoute, et l'eau
Voyait passer le cygne auguste, et le bouleau
Le vent, et le rocher l'écume, et le ciel sombre
L'homme... — O nature! abîme! immensité de l'ombre!

Et c'est enfin, cette pièce sans titre, adorable, tendre, dispersée aux mille souffles de la mer et de la vie :

J'ai cueilli cette fleur pour toi, ma bien-aimée,
Elle est pâle, et n'a pas de corolle embaumée,
Sa racine n'a pris sur la crête des monts
Que l'amère senteur des glauques goémons ;
Moi, j'ai dit : Pauvre fleur, du haut de cette cime,
Tu devais t'en aller dans cet immense abîme
Où l'algue et le nuage et les voiles s'en vont.
Va mourir sur un cœur, abîme plus profond,
Fane-toi sur ce sein en qui palpite un monde.
Le ciel, qui te créa pour t'effeuiller dans l'onde,
Te fit pour l'océan, je te donne à l'amour.
Le vent mêlait les flots; il ne restait du jour

Qu'une vague lueur, lentement effacée.
Oh! comme j'étais triste au fond de ma pensée
Tandis que je songeais et que *le gouffre noir*
M'entrait dans l'âme avec tous les frissons du soir!

Le sixième et dernier livre des *Contemplations* débute par une des pièces les plus célèbres, *Ibo* :

Dites, pourquoi dans l'insondable
Au mur d'airain..

Sa célébrité montre bien l'incertitude qui règne encore sur l'œuvre de Hugo. Elle est déclarée admirable par des hugophobes et par des hugolâtres. Les premiers la citent souvent comme un exemple des beautés où *tout de même* Hugo s'élevait quelquefois. Et les seconds, naturellement, renchérissent en supprimant « tout de même » dans la phrase, et remplaçant « quelquefois » par « toujours ». Or elle est, s'il faut trancher le mot, très outrecuidante. Si grand que soit un poète, il ne peut pas, le pauvre homme! défier la justice, la beauté, l'amour, la raison, la liberté, et leur dire :

Pourquoi vous cachez-vous dans l'ombre
Qui nous confond?
Pourquoi fuyez-vous l'homme sombre
Au vol profond?
Vous savez bien que j'ai des ailes,
O vérités!

Hélas! il ne les atteindra jamais. Ce qui donne le change, c'est le rythme à la fois agile et robuste. Mais il est impossible d'admirer ces grandiloquentes et vaines fanfaronnades :

Donc, les lois de notre problème,
Je les aurai;
J'irai vers elles, penseur blême,
Mage effaré!

Pourquoi cacher ces lois profondes?
Rien n'est muré.
Dans vos flammes et dans vos ondes,
Je passerai.

J'irai lire la grande bible;
J'entrerai nu
Jusqu'au tabernacle terrible
De l'inconnu;

Jusqu'au seuil de l'ombre et du vide,
Gouffres ouverts
Que garde la meute livide
Des noirs éclairs;

Jusqu'aux portes visionnaires
Du ciel sacré;
Et si vous aboyez, tonnerres.
Je rugirai.

Bien rugi, lion! (sauf les « portes visionnaires » qui ne signifient rien); bien dit, mais médiocrement pensé. Hugo croyait-il vraiment qu'il irait découvrir les vérités? Le moindre savant y parviendrait plus vite en calculant des distances d'astres ou étudiant des variétés de microbes que ne pourrait le faire, avec ses ailes fantastiques,

... cet être
Qu'Amos rêvait,
Que Saint Marc voyait apparaître
A son chevet,
Qui mêlait sur sa tête fière,
Dans les rayons,
L'aile de l'aigle à la crinière
Des grands lions.

O romantisme! Qui trompe-t-on ici? — Hugo, là, est en pleine chimère : si ce n'est pas Jocrisse, comme on l'a dit sévèrement, c'est Matamore à Pathmos.

Mais les derniers grands poèmes des *Contemplations*. *Pleurs dans la Nuit*, *les Mages*, *Ce que dit la Bouche d'ombre*, *A Celle qui est restée en France*, sont presque tous entièrement admirables. Le souffle en est immense. *Pleurs dans la Nuit* a six cent soixante-douze vers; *les Mages*, plus de sept cents. Dans cette dernière pièce, d'une inspiration inégale. Victor Hugo a parfois l'air de se parodier lui-même :

Comme ils regardent, ces Messies !
Oh ! comme ils songent, effarés !
Dans les ténèbres épaissies
Quels spectateurs démesurés !
Oh ! que de têtes stupéfaites !
Poètes, apôtres, prophètes,

Méditant, parlant, écrivant,
Sous des suaires, sous des voiles,
Les plis des robes pleins d'étoiles,
Les barbes au gouffre du vent !

Mais auprès de ceux-là, voici des vers splendides, et, pour parler comme Hugo, effarants, à la fois par la forme incomparable et par la pensée vraiment originale :

Oui, grâce à ces hommes suprêmes,
Grâce à ces poètes vainqueurs...

. . . .

Comme un fleuve d'âme commune,
Du blanc pilône à l'âpre rune,
Du brahme au flamine romain,
De l'hiérophante au druide,
Une sorte de Dieu fluide
Coule aux veines du genre humain.

Toute la théorie des grands hommes, que Hugo appelle les Mages, et qu'après Nietzsche on pourrait appeler les Surhommes, tient en ces deux derniers vers. Hugo fut un Mage. Il ne l'ignorait pas, et l'on sent même un peu trop qu'il fait aboutir l'énumération à lui-même; mais il ne se trompait pas.

Dans *Ce que dit la Bouche d'ombre*, Hugo se penche avec une stupeur parfois naïve sur l'abîme de sa propre pensée. Quelques vers, çà et là, sont d'une solennité plaisante :

La création sainte où rêve le prophète,
Pour être, *ô profondeur* ! devait être imparfaite...

Et plus loin :

Car le dedans du masque est encor la figure. —
— O sombre aile invisible à l'immense envergure !
Esprit ! esprit ! esprit ! m'écriai-je éperdu.
Le spectre poursuivit sans m'avoir entendu :
Faisons un pas de plus dans ces choses profondes...

Et encore :

Tout parle. Et maintenant, homme, sais-tu pourquoi
Tout parle ? Écoute bien. C'est que vents, ondes, flammes,
Arbres, roseaux, rochers, tout vit !
Tout est plein d'âmes.

Mais comment? Oh! voilà le mystère inouï.
Puisque tu ne t'es pas en route évanoui,
Causons...

Hugo était peut-être le seul à ne pas sentir ce que de pareils vers ont d'irrésistiblement drôle. Mais tout de suite après ceux-là, on lit ceux-ci, pour lesquels manquent les termes d'admiration :

Crois-tu que cette vie énorme, remplissant
De souffles le feuillage et de lueurs la tête,
Qui va du roc à l'arbre et de l'arbre à la bête,
Et de la pierre à toi monte insensiblement,
S'arrête sur l'abîme à l'homme, escarpement?
Non, elle continue, invincible, admirable,
Entre dans l'invisible et dans l'impondérable,
Y disparaît pour toi, chair vile, emplit l'azur
D'un monde éblouissant, miroir du monde obscur,
D'êtres voisins de l'homme et d'autres qui s'éloignent,
D'esprits purs, de voyants dont les splendeurs témoignent,
D'anges faits de rayons comme l'homme d'instincts;
Elle plonge à travers les cieux jamais éteints...,
Relie, en traversant des millions de lieues,
Les groupes constellés et les légions bleues,
Peuple le haut, le bas, les bords et le milieu.
Et dans les profondeurs s'évanouit en Dieu!

Remarquez la quadruple rime en *eues* et *eu* qui se prolonge à la fin comme une tenue d'orgue. Tout est beau dans de pareils vers, l'idée, le mouvement, le verbe, le rythme, les rimes... Le génie est absolu. ici, — et dans la berceuse monstre qui termine l'énorme poème *A celle qui est restée en France*, et clôt, comme un *finale* où sonnent, héroïques et religieuses, des trompettes bouchées, les deux volumes des *Contemplations*:

Paix à l'ombre! Dormez! dormez! dormez! dormez!
Êtres, groupes confus lentement transformés!
Dormez, les champs! dormez, les fleurs! dormez, les tombes!
Toits, murs, seuils des maisons, pierres des catacombes,
Feuilles au fond des bois, plumes au fond des nids,
Dormez! dormez, brins d'herbe, et dormez, infinis!...
O générations aux brumeuses haleines,
Reposez-vous! pas noirs qui marchez dans les plaines!
Dormez, vous qui saignez; dormez, vous qui pleurez!
Douleurs, douleurs, douleurs, fermez vos yeux sacrés!...

Les Châtiments, que Hugo fit paraître en 1853, ont passé longtemps pour le plus beau livre de Victor Hugo. Toute la gratitude politique des républicains vaincus, dont *les Châtiments* exprimaient les colères et les espoirs, se tournait en admiration littéraire. Il faut peut-être rabattre un peu de cet enthousiasme partial. Bien des vers, dans *les Châtiments*, sonnent comme de la belle prose, bien des poèmes ne sont que de magnifiques amplifications oratoires. Sans doute, les moins bons dénotent encore un tour de main sans pareil. L'habileté technique de Hugo y est, dans les plus médiocres comme dans les meilleurs, prodigieuse. Mais Hugo n'en a pas moins fait souvent, dans *les Châtiments*, d'excellents vers de facture qui sont pauvres d'inspiration. Cela tient au sujet même : comment parler de la « propriété » et de la « société », même pour dénier « au Bonaparte » le mérite de les avoir sauvées, en des vers qui aient des ailes? Chose étrange, et qui eût étonné Hugo plus que tout autre, ces vers-là ont souvent une robustesse un peu lourde, une carrure un peu basse sur jambes, qui rappellent un autre satirique, l'ennemi personnel des romantiques, Boileau lui-même : tant le même genre peut rapprocher les poètes les plus dissemblables ! Et, d'autres fois, c'est à Molière, très admiré par Hugo dès la *Préface de Cromwell*, que fait songer l'abondance forte en chair et la gaieté forte en gueule, comme aurait dit hardiment le grand comique, du style généreux et du rythme dru.

Et puis ces vers sont trop haineux, à la longue !... Je sais bien tout ce qu'on peut dire là-dessus. Hugo était exilé. Le droit avait été violé en sa personne. *Facit indignatio versus*... Et il nous est facile de faire les dégoûtés, à nous qui vivons dans une France libre. Mais je ne crois pas que la « fonction du poète » soit d'insulter à jet continu. Hugo qui, — s'il était un peu grossier dans ses rancunes politiques, — demeurait très subtil en ce qui touchait à son génie littéraire, l'a bien senti lui-même ; à la fin de *Floréal*, il maudit les hommes de l'Empire — une fois de plus —

D'emplir de haine un cœur qui déborde d'amour.

Les meilleurs morceaux des *Châtiments*, qui, ceux-là, sont parfaitement admirables, sont ceux qui dépassent l'actualité,

comme *l'Expiation*, un des maîtres poèmes de Hugo, tour à tour éloquent et pittoresque, férocement satirique et superbement épique, composé avec une sûreté infaillible, et qui d'un bout à l'autre semble écrit dans le granit ; comme le début des fougueuses strophes *A l'Obéissance Passive;* comme la fin d'*Éblouissements*, si affamée de plein air et de grande nature après le spectacle de l' « orgie impériale » :

Oh ! laissez ! laissez-moi m'enfuir sur le rivage !
Laissez-moi respirer l'odeur du flot sauvage !
Jersey rit, terre libre, au sein des sombres mers ;
Les genêts sont en fleurs, l'agneau paît les prés verts :
L'écume jette aux rocs ses blanches mousselines ;
Par moments apparaît, au sommet des collines,
Livrant ses crins épars au vent âpre et joyeux,
Un cheval effaré qui hennit dans les cieux !

Peut-on rêver des vers plus lumineusement mystérieux que ceux-ci, dans *Stella* ?

Je m'étais endormi la nuit près de la grève.
Un vent frais m'éveilla, je sortis de mon rêve,
J'ouvris les yeux, je vis l'étoile du matin.
Elle resplendissait au fond du ciel lointain
Dans une blancheur molle, infinie et charmante.
Aquilon s'enfuyait emportant la tourmente.
L'astre éclatant changeait la nuée en duvet.
C'était une clarté qui pensait, qui vivait ;
Elle apaisait l'écueil où la vague déferle ;
On croyait voir une âme à travers une perle.

Et plus loin :

Et pendant qu'à longs plis l'ombre levait son voile,
J'entendis une voix qui venait de l'étoile
Et qui disait : — Je suis l'astre qui vient d'abord.
Je suis celle qu'on croit dans la tombe et qui sort.
J'ai lui sur le Sina ; j'ai lui sur le Taygète ;
Je suis le caillou d'or et de feu que Dieu jette,
Comme avec une fronde, au front noir de la nuit.

Les mots sont d'une couleur, les rimes sont d'une richesse les images d'une nouveauté incomparables. Et, tant le style

est direct, on ne songe même plus que ce sont là des mots, « des paroles écrites » ; l'art même s'efface devant l'objet : ce n'est plus des syllabes qu'on lit, c'est des choses qu'on perçoit. On *sent* la fraîcheur du vent matinal, on *voit* la clarté opaline de l'astre mystérieux. Hugo, avec une science profonde des contrastes, a jeté quelques poèmes de rêve parmi ses invectives politiques : le maître du verbe savait composer admirablement ; le grand visionnaire n'est pas un moins grand metteur en scène.

Il faut ajouter que même dans les poèmes où Hugo déverse l'injure sur tous les hommes de l'Empire indistinctement, il arrive par l'énumération à des effets épiques :

Et l'archet frémissant fait bondir tout cela !
Bal à l'Hôtel de Ville, au Luxembourg gala,
Allons, juges, dansez la danse de l'épée !
Gambade, ô Dombidau, pour l'onomatopée !...
Ours que Boustrapa montre et qu'il tient par la sangle,
Valsez, Billault, Parieu, Drouyn, Le Bœuf, Delangle !

Cette copieuse joie de l'insulte fait penser à un Juvénal doublé d'un Rabelais.

A part quelques *chansons* fort mauvaises (Hugo n'avait pas le sens de la chanson), les coupes de vers sont, dans *les Châtiments*, d'une extraordinaire variété. On ne l'a peut-être pas assez remarqué: parmi toute l'œuvre de Hugo, c'est dans *les Châtiments* qu'on trouve les rythmes les plus divers ; toute l'illustre pièce sur *le Manteau Impérial*, en vers de huit pieds, s'envole, ailée et guerrière, avec un élan irrésistible.

La Légende des Siècles nous ramène sur les hauteurs sereines. La première série, publiée en 1859, est très supérieure à la seconde, publiée en 1877, et suivie encore d'un livre complémentaire en 1883.

De cette première série font partie (je ne cite que les chefs-d'œuvre, dont la liste, il est vrai, reproduit presque la table des matières), *le Sacre de la Femme, la Conscience, Booz endormi, le Mariage de Roland, Aymerillot, le Petit Roi de Galice, Éviradnus, le Satyre, la Rose de l'Infante, Après la*

Bataille, le Crapaud, les Pauvres Gens, Pleine Mer, Plein Ciel, la Trompette du Jugement...

La nouvelle série contient *l'Hymne à la Terre*, — fort vanté, mais un peu surfait, — *Inscription, Cassandre, les Trois Cents, la Chanson de Sophocle à Salamine, les Bannis*, — très beau poème antique, — le *Romancero du Cid*; *Welf, Castillan d'Osbor*, — qui semble un acte additionnel aux *Burgraves*; — *l'Aigle du Casque*, — une des plus belles pièces que Hugo ait écrites. — *les Sept Merveilles du Monde, l'Épopée du Ver, le Groupe des Idylles, le Cimetière d'Eylau*, — récit à la fois épique et familier qui peut-être a servi de modèle à Coppée pour la *Bénédiction*, comme les *Pauvres Gens* pour ses *Humbles*; — *Petit Paul, le Temple*, — un des plus admirables symboles que Hugo ait créés, — *Abîme*.

Enfin, le volume publié en 1883, moins parfait, nous offre encore *les Quatre jours d'Elciis, Autrefois j'ai connu Ferdoucy dans Mysore, la Chanson des Doreurs de Proues, la Vision de Dante...*

Devant ce monceau de beautés, l'analyse hésite, fatiguée d'avance. et découragée. Il faudrait tout citer, tout commenter, tout admirer ou presque tout. Il faudrait réimprimer ici la plupart des pièces, et mettre en note, simplement, à chaque page de ces quatre énormes volumes : « Admirable, sublime! »

La Légende des Siècles est la participation de Hugo à ce mouvement général qui porta le XIXe siècle vers l'étude du passé, quand la philosophie, avec Hegel en Allemagne et Auguste Comte en France, prit pour objet le devenir au lieu de l'être, le phénomène au lieu de la substance, le positif au lieu du métaphysique, préparant, avec les théories darwiniennes. l'évolutionnisme qui sera sans doute la philosophie du XXe siècle.

Celle de la *Légende des Siècles* est déjà dépassée. L'intelligence de Hugo avait été formée par la vieille ontologie. et la science n'y avait pas encore marqué son empreinte. Le XIXe siècle est bien le siècle de la science; mais, comme Hugo était né avec le siècle, la science se faisait pendant qu'il vivait. Il était choqué dans sa dignité par l'hypothèse de Darwin ; il aimait mieux être un ange déchu qu'un pithécan-

thrope arrivé. Il ne sentait pas la beauté profonde de cette hypothèse qui, dans l'immensité du temps et de l'espace, recrée l'unité des choses, de la matière transmet la vie à la plante, de la plante à l'animal, de l'animal à l'homme, — et la promet demain à un être issu de nous et supérieur à nous, à un surhomme qui sera à l'homme de nos jours ce que l'homme de nos jours est au farouche habitant des grottes magdaléennes ou des cités lacustres.

Hugo, qui avait l'ambition d'écrire l'épopée humaine dans *la Légende des Siècles*, la commence à la création biblique : le premier livre s'appelle *D'Ève à Jésus*... Jésus, pour nous, c'est hier; Ève, c'est avant-hier. Qu'est-ce que deux mille ans, six mille ans dans l'histoire de la planète? Le souffle qui inspire l'œuvre ne vient pas du plus lointain passé : nous avons reculé l'inconnu. Et déjà, en tant qu'épopée humaine, *la Légende des Siècles* est à reprendre : il y faudrait aujourd'hui, traiter l'antiquité biblique au même titre que l'égyptienne, comme un épisode historique, et la faire précéder par la préhistoire.

Et puis, la philosophie de l'œuvre fût-elle encore vraie, Hugo n'aurait pas accompli tout à fait son dessein : *la Légende des Siècles* n'est pas l'épopée de l'homme. Elle n'est pas continue, comme il faudrait. Elle est fragmentaire. Notre temps est trop analyste pour permettre au poète des synthèses aussi vastes que *l'Iliade* et *l'Odyssée* ou la *Divine Comédie* : nous ne simplifions plus assez, nous sommes débordés par les détails. Hugo n'a pu faire que des morceaux d'épopée. Ce n'est pas, à vrai dire, *la Légende des Siècles* que Victor Hugo nous a donnée ; ce sont *les Légendes des Siècles*, des illustrations, des crayons rapides ou appuyés, des esquisses accentuées ou légères, en marge de l'histoire humaine. Mais ces illustrations, ces crayons, ces esquisses sont magnifiques.

La Légende des Siècles dénote un sens prodigieux des époques évanouies et des âmes disparues. Songez que c'est le même homme qui a écrit *la Conscience*, où revit toute la grandeur farouche de la *Genèse*; *la Rose de l'Infante*, d'une perfection exquise, et qui fait penser à Velasquez ; *la Trompette du Jugement*, où passe le frisson de l'Apocalypse. Hugo parle d'Agni, d'Hafiz, de Clytemnestre, de Charlemagne, du Cid,

en contemporain. — et de Dieu en égal. On ne peut pas ne pas se rappeler. en lisant *Abîme*, la charmante réponse, un peu flatterie, un peu raillerie, de Leconte de Lisle à Hugo. Celui-ci lui confiant un jour : « Je songe parfois à ce que je dirais à Dieu si je le rencontrais. — Mais, lui répondit M. de Lisle, vous lui diriez : « Bonjour, mon cher confrère... » Jamais, en effet, un poète n'a créé avec cette abondance continue, avec cette spontanéité quasi divine.

Hugo forge des noms : dans *le Satyre*, où a-t-il pris les noms de faunes, Gès, Anthrops, etc.? Il fabrique de toutes pièces des légendes, invente même des mythes, à la façon d'un primitif :

L'œil était dans la tombe et regardait Caïn...
Car Dieu, de l'araignée, avait fait le Soleil...

Races, religions, villes, campagnes, hommes, bêtes, dieux, faunes, terre, astres, défilent en ces vers comme dans un zodiaque innombrable. On n'est plus au XIXe siècle, ni en France. On est dans l'éternité, au zénith, dans le « sein étoilé » de Dieu.

Hugo se montre, dans *la Légende des Siècles*, grand d'une grandeur qui, sans exemple dans les lettres françaises, y restera sans égale.

Avec *les Feuilles d'Automne, les Chants du Crépuscule, les Voix Intérieures, les Rayons et les Ombres*, Hugo semblait avoir donné la mesure de son génie. Mais les *Contemplations* et *la Légende des Siècles* l'emportent autant sur les œuvres précédentes que celles-ci l'emportaient sur les *Odes et Ballades* et les *Orientales*. Il n'avait été jusqu'alors qu'un grand poète ; il devint le Poète. Il n'avait été que *primus inter pares*, il devint le premier, sans égaux, parmi ses contemporains. Il était à la hauteur d'un Lamartine ou d'un Vigny ; il monta au rang d'un Virgile ou d'un Dante. Il s'éleva du rêveur au Songeur, du voyant au Visionnaire, de l'homme au Surhomme. Il devint vraiment un « Mage », non pas pour les raisons qu'il croyait, car il n'enseignait pas la route aux nations, mais par la seule force de l'art, de l'art inutile et sacré.

le I ı , types de
r r poésie éternelle, à côté de
, d' e. Il devint notre Homère.

La courbe scintillante de sa vie avait atteint son point le plus élevé; à partir de ce moment, elle commença de redescendre, moins lumineuse, mais ravivée parfois en clartés splendides, moins continue, parfois offusquée d'une ombre, mais réapparue soudain en traits de feu isolés et éblouissants.

La décadence eut l'air même d'être plus profonde qu'elle n'était vraiment, avec *les Chansons des Rues et des Bois*. C'est de beaucoup le moins bon volume de vers que Hugo ait signé. Hugo avait plus de soixante ans lorsqu'il publia ce livre où il mettait « Pégase au vert ». Le livre est plein de joie, mais d'une joie comme un peu sénile. Le *métier* est admirable : il le sera jusqu'à la fin; Hugo a pu écrire des vers absurdes, il n'en a jamais écrit de mauvais. Ceux des *Chansons*, d'ailleurs, sont peut-être les plus extraordinaires de toute son œuvre. L'opulence des rimes et du vocabulaire est inouïe. Hugo y fait preuve d'une étonnante puissance de renouvellement dans la monotonie. Mais il y a de la verbosité dans cette puissance verbale et du rabâchage dans cette fécondité. Cette perpétuelle antithèse de Vénus et de Margot, de Lycoris et de Turlurette, est insupportable. Ces calembours énormes : « As-tu déjeuné, Jacob?... » — « les quarante volants » (d'une robe, pour les quarante voleurs); — cette vision d'un Meudon paradisiaque et d'un Suresnes olympien crispent les nerfs. Et il est un peu attristant parfois d'entendre ce vieillard nous conter des aventures qu'on prierait un jeune homme de vouloir bien garder pour lui. On songe à un vieux arbre qui porte à son pied des branches trop vertes : sa vraie beauté est dans ses maîtresses branches, ridées mais colossales, et non dans ces bourgeons légers, gommés encore de sève, mais fragiles et comme factices.

Pourtant, caprice du génie! c'est dans les *Chansons des Rues et des Bois* qu'on lit l'admirable *Saison des Semailles, le soir*, — ces vers qui sont parmi les plus directs de Hugo,

sans même le souvenir de l'antiquité qu'on trouve parfois dans ses vers rustiques, sans la moindre imitation, sincères, immédiats, vrais. Toute la pièce est adorable et magnifique : les moindres détails en sont expressifs :

C'est le moment crépusculaire.
J'admire, assis sous un portail,
Le reste de jour dont s'éclaire
La dernière heure du travail.

Dans les terres, de nuit baignées,
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours.
On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main et recommence,
Et je médite, obscur témoin.

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

Y a-t-il rien dans Virgile lui-même de plus tendre, de plus fraternel à l'âme paysanne? Et, dans Millet, de plus profondément baigné de grand air? Le mouvement de toute la pièce, depuis la gravité contemplative du début jusqu'à l'élargissement infini de la dernière strophe, le choix des épithètes : *ému*, *utile*, *auguste*, la coupe de vers et des strophes, tout dans ce court chef-d'œuvre est génial.

L'Année Terrible n'est guère qu'un journal en vers de l'année 1870-71. On dirait trop souvent des articles de Vacquerie somptueusement rimés. — Et je ne veux pas dire de mal de Vacquerie, qui fut un excellent journaliste ; mais Hugo, et le poète en général, a mieux à faire qu'à mettre en alexandrins des premiers-Paris. Cependant il faut être juste, et reconnaître que, même là, Hugo a été guidé par

l'instinct des grands sujets qui jamais ne l'abandonna, et qu'il a fortement senti et exprimé ce qu'il y eut d'affreusement tragique dans la chute soudaine de la France en 1870. Et il y a encore, dans *l'Année Terrible*, de très beaux poèmes, tels que: *Sedan*, *A la France*, *Nos Morts*, *la Sortie*, *l'Avenir*.

Les volumes de vers qui viennent ensuite ont été publiés par Hugo dans sa vieillesse. Ils sont dignes de sa vieillesse; le grand homme s'y reconnaît, même dans les vers les plus indifférents, à une allure inimitable: — *incessu patet deus*. Ils contiennent même (en particulier, *l'Art d'être Grand-Père*) de très beaux morceaux : comment voudrait-on que cette imagination qui avait fulguré si splendidement se fût tout à coup éteinte?... Mais ce ne sont plus guère, sur des idées un peu banalisées par Hugo lui-même, que des vers de facture, d'une facture toujours aussi habile, plus même, et qui à la fin fait songer à celle de Mallarmé lui-même, comme elle faisait songer en 1830 à celle de Lamartine ou de Sainte-Beuve. Tels sont les livres intitulés *le Pape*, *la Pitié Suprême*, *Religions et Religion*, *l'Ane*, *les Quatre Vents de l'Esprit*.

On a beaucoup trop jugé Hugo là-dessus. Il ne faut pas juger Corneille sur *Agésilas* ou *Attila*, mais sur *le Cid*. Ces volumes ont paru pendant la jeunesse des hommes qui furent nos maîtres, et l'on conçoit qu'ils en aient été parfois un peu agacés. On s'explique fort bien, en les lisant, l'hostilité non avouée, mais profonde, de toute une génération de critiques et de poètes contre Hugo. Pour eux alors, « Hugo était un vieux sans être un ancien ». Mais ils ne doivent pas oublier qu'ils ont assisté aux dernières lueurs du soleil, et il est de stricte justice qu'ils songent aux rayons d'autrefois.

Il ne faut d'ailleurs pas confondre, ainsi qu'on le fait souvent, ces œuvres de la décadence avec certains livres posthumes qui sont de sa meilleure manière, comme la *Fin de Satan* ou *Dieu*.

La *Fin de Satan* peut compter, en effet, parmi les chefs-d'œuvre de Hugo. Ce poème est à la hauteur des *Contemplations* et de la *Légende*. Mais il est inachevé : je soupçonne Hugo de ne l'avoir

pas achevé pour deux raisons : d'abord parce que le plan était vraiment par trop vaste, d'une vastitude qui touchait à l'absurde; — et ensuite parce que l'œuvre, commencée avant 1851, était apparue à Hugo comme trop *cléricale* après le coup d'État.

Quoi qu'il en soit, le livre contient quelques-uns des plus magnifiques vers qu'il ait faits. Toute la partie évangélique forme comme une *Vie de Jésus* à la fois très orthodoxe et très vivante, qui, remarquons-le. préludait à celle de Renan. L'entrée à Jérusalem :

Il avait les cheveux partagés sur le front...

— la scène épique de Barabbas libre, errant par la campagne assombrie et tout à coup heurtant la Croix :

Jésus mort répandait un rayonnement blême :
La mort, comme n'osant s'achever elle-même,
Laissait flotter au trou vague et sanglant des yeux
Le reste d'un regard tendre et mystérieux...

pourraient se ranger parmi les plus beaux fragments de *la Légende*. (Et peut-être, telle pièce de la *Légende* : *Première Rencontre du Christ avec le Tombeau*, est-elle un morceau détaché de la *Fin de Satan*; l'inspiration et la forme sont très voisines.)

La traduction du *Cantique des Cantiques* est également admirable. Ces beaux vers :

Elle s'occupe aussi des choses de la terre,
Car la feuille du lys est courbée en dehors...

ou :

La forme de son ombre est agréable aux champs...

sont parmi les plus originaux, les plus *inédits* que Hugo ait osés.

Dieu date à peu près de la même époque : — on sait que *la Fin de Satan* et *Dieu* complétaient la trilogie que Hugo annonçait dans la préface de la *Légende*. Sans doute, il fut effrayé lui-même de sa mégalomanie. et, désespérant de se surpasser après la *Légende des Siècles*, il préféra remettre la publication des deux autres volumes jusqu'après sa mort. *Dieu* est un livre encore presque inconnu. Je ne serais pas surpris que plus tard, après que notre admiration fervente

eût épuisé toute l'œuvre de Hugo parue de son vivant, on *découvrît* plusieurs de ses ouvrages posthumes comme on a découvert déjà la *Fin de Satan*; *Dieu* serait certainement l'un des plus féconds en surprises.

Dans *Toute la Lyre* aussi, on lit encore des vers admirables, comme *le Tombeau de Théophile Gautier*, ou le beau sonnet à madame Judith Gautier, *Ave Dea, moriturus te salutat*, si sereinement mélancolique et si profondément incliné, avec une sorte de galanterie titanique, devant la beauté.

Et il n'est pas jusqu'à cette *Dernière Gerbe*, publiée, voici quelques jours, où l'on n'ait lié de beaux poèmes, pieusement glanés parmi les manuscrits de Hugo, datant de toutes les périodes de sa vie, et dont l'assemblage forme comme un résumé de son œuvre poétique.

On pourrait distinguer dans cette œuvre immense trois et même quatre « manières » : la première serait la manière à la fois un peu sèche et un peu rhétoricienne des *Odes et Ballades* et des *Orientales*, où le jeune Hugo, en sage classique d'abord, puis en fougueux romantique, apprend son double métier de versificateur et d'écrivain. — La seconde serait celle des *Feuilles d'Automne*, des *Chants du Crépuscule*, des *Voix intérieures*, des *Rayons et Ombres*; elle est déjà plus large et plus vivante, plus sentimentale ensemble et plus philosophique: le poète dont Hugo cite le plus souvent le nom dans ses vers est alors Virgile, et, sans doute, il se compare en secret au doux rêveur des *Églogues* et au grand chantre de l'*Énéide*, moins fort, moins viril, plus tendre à la fois et moins personnel que lui. — La troisième manière, qu'on pourrait appeler la grande manière, est celle des *Contemplations*, des *Châtiments*, de la *Légende des Siècles;* c'est à elle aussi qu'il faut rattacher deux beaux livres posthumes, dont l'un est un des chefs-d'œuvre du Maître, *la Fin de Satan* et *Dieu*. L'élégiaque Virgile continue à hanter Hugo, mais le poète qui occupe le plus souvent ses rêves, est maintenant le farouche Dante. Il est alors lui-même une sorte de Dante, et l'exil parfait la ressemblance. Il faut dire que le vieux Florentin fut sans doute plus malheureux dans le noir Paris que Victor Hugo dans la verte Guernesey, et que le « contemplateur triste,

mais serein », est moins infernal et plus sain que l'étrange amant de Béatrice. — Enfin, la quatrième et dernière manière, qu'on peut faire commencer à la *Chanson des Rues et des Bois* et qui se termine avec la vie même de Hugo, est celle des derniers ouvrages : *l'Année Terrible*, *le Pape*, *l'Ane*, *la Pitié suprême*, etc. Plus abstraite, plus antithétique, plus rude, trop verbale, cette manière est souvent « de la manière ».

Il faut ajouter, pour être complet, que l'influence latine, représentée par Virgile et par Dante, ne fut pas la seule à s'exercer sur le génie de Hugo, et que, si le verbe est latin chez lui (il admirait éperdument un poète très différent de lui, comme Horace, pour la seule maîtrise de son style), l'inspiration a très souvent quelque chose de germanique, dû sans doute aux origines de Hugo (ses ancêtres paternels habitaient la Lorraine, voisine de l'Allemagne) : un sentiment du mystère, quelque chose de sombre, de métaphysique, d'*irrationnel* que n'ont pas les Latins, de médiéval comme les cathédrales gothiques, d'enchevêtré comme la forêt arminienne, de musical comme l'âme allemande (« La musique est dans tout, un hymne sort du monde... ») Il y a déjà du Wagner dans Hugo. *Les Burgraves* sont comme un livret de Wagner sans musique. Le grand musicien révolutionnaire a pensé à lui-même en créant son Walther dans les *Maîtres Chanteurs*, mais la ressemblance de son héros avec le Hugo de *Hernani* est peut-être plus parfaite encore. — Si ce double caractère latin et germanique de Victor Hugo est comme résumé dans son nom même, par un de ces hasards qui induisent en rêverie et qui feraient croire à une harmonie préétablie entre le nom de certains hommes et leur œuvre, on pourrait dire, trop subtilement sans doute, que l'ordre même des deux noms reproduit l'histoire de son développement, qu'il commença par être plus latin et devint plus germanique, et qu'il fut plus Victor au début de sa vie, et plus Hugo à la fin.

Il va sans dire aussi que ces formes successives qu'on peut essayer de déterminer dans son œuvre énorme se sont enchaînées insensiblement, se sont mêlées, parfois ont même empiété l'une sur l'autre. Ainsi, nous l'avons vu, *Fantômes*, dans *les Orientales*, est déjà une *Feuille d'Automne* ; de même, certains vers des *Contemplations* paraissent extraits des

Rayons et Ombres. Et la *Fin de Satan*, qui est des grandes années, annonce la manière apocalyptique des derniers poèmes. La nature ne fait pas de bonds, le génie non plus.

L'histoire de ces manières successives coïncide pour ainsi dire avec l'histoire de la poésie au XIXe siècle. Hugo a égalé, puis dépassé Lamartine et Vigny; il a enfanté Leconte de Lisle, il a évoqué Verlaine, il a même, dans ses œuvres souvent obscures de la fin, montré à Mallarmé le chemin des ténèbres. Toutes les écoles, le Romantisme, le Parnasse, le Symbolisme, peuvent se réclamer de lui. Le vers classique lui doit sa plus haute perfection ; il a créé le vers romantique; le vers libre peut l'invoquer, au besoin, comme un précurseur inconscient. Le XIXe siècle a été trop fécond peut-être en grands hommes pour se résumer dans un homme, si grand qu'il soit : contrairement à ce qu'on a écrit souvent, le siècle dernier ne sera sans doute pas, pour nos petits-neveux, le siècle de Victor Hugo. Mais Victor Hugo sera le poète du siècle. Hugo domine les autres de toute son œuvre énorme, la plus massive à la fois par la quantité et la plus riche par la qualité, la plus architecturale et la plus fouillée, cathédrale vaste comme un monde et ciselée comme un bijou, Notre-Dame de la poésie. Le temps, qui simplifie beaucoup, étouffera de moindres poètes, égaux à lui chacun dans sa forme originale, et dont il a même pu s'inspirer; Hugo les contiendra, et, par son ampleur même, demeurera tout entier. Le reste ne vivra qu'à son ombre : colosse de la forêt, Briarée aux cent bras, il absorbera tout le soleil de la gloire. Lamartine et Vigny même ne seront que le deuxième et le troisième dans la trinité sacrée; Musset, Baudelaire, Leconte de Lisle, diversement admirables eux aussi, seront un peu écrasés par le voisinage du géant. Pour nous, qui venons trop tard dans une poésie trop vieille, nous devrons nous estimer heureux si l'on voit en nous des fils et petits-fils qui ne soient pas trop indignes de l'aïeul, et si l'on reconnaît, dans les arbustes et les arbrisseaux nés de lui, la taille diminuée et la sève ralentie du grand chêne.

FERNAND GREGH

(La fin au prochain numéro.)

UN MAGICIEN BRULÉ VIF

EN 1623

M. Gilbert Gaulmin de la Guyonnière, lieutenant criminel en la sénéchaussée et siège présidial du Bourbonnais, prit place, le matin du jeudi 19 juin 1623, dans la salle de la Conciergerie de Moulins. Des juges conseillers « ès dits sièges », MM. Fouchier, Faverot, Bardon, Feydeau, s'assirent à ses côtés. Le sieur Gabriel Liendon, greffier, se disposa à remplir les fonctions de son office, et on ordonna d'amener le nommé Jean Michel, prisonnier, maître menuisier de la ville, arrêté le 15 dernier sur la clameur publique qu'il était sorcier maléficiant, et donc accusé de sortilège à la requête du procureur du roi.

Jean Michel parut. C'était un homme de cinquante et un ans. Il avait des vêtements pauvres, des cheveux gris. Sa démarche était soupçonneuse, et son regard intelligent, mais faux. Il s'assit en tournant son bonnet entre ses doigts.

Après lui avoir fait décliner ses nom, prénoms, qualités, « l'avoir requis » de prêter serment, M. Gaulmin lui demanda s'il savait pourquoi il se trouvait en prison. Michel répondit avec simplicité qu'il l'ignorait totalement. D'un ton posé, le juge lui dit alors qu'il y avait dix-neuf ans, en l'an 1604, il avait été condamné par arrêt « de nos seigneurs du Parlement à déclarer que méchamment et impieusement il s'estoit appliqué

aux arts magiques et invocations de démons, dont il demandoit pardon à Dieu, au roy et à justice » ; qu'il avait dû faire amende honorable la corde au col, et qu'il avait été banni pour cinq ans du royaume de France. S'en souvenait-il? Le menuisier hésita, puis avoua. Il crut devoir compléter l'information. On lui avait à cette occasion brûlé quelques petits papiers, dont un livre de Salomon qu'il tenait de M. Saillant, l'apothicaire. Il avait profité de son bannissement pour voyager un peu ; il était allé à Venise, en Allemagne, à Vienne, à Tolède et à Londres. Ce n'était pas cinq ans, mais sept qu'il avait employés à voir du pays.

M. Gaulmin prit sur la table deux volumes in-octavo reliés en peau de truie. Il feuilleta le tome premier, et, tout en regardant les pages tourner, déclara que ce livre, qui était les *Opera Henrici Cornelii Agrippæ*, imprimés *Lugduni, per Beringos fratres*, noms de libraires supposés, et sans date, avait été saisi chez l'accusé par le sergent Leduc, chargé de l'arrêter. Ce volume contenait les *De occultâ philosophiâ libri tres*, « Trois livres de la philosophie occulte ». Connaissait-il ce livre et à quoi s'en servait-il? Le menuisier ne fit point difficulté à confesser qu'il reconnaissait la forme de ces reliures ; quant à l'intérieur, il n'y entendait rien. C'était au surplus écrit en langue latine, laquelle on ne lui avait point apprise. — Mais, continua le lieutenant criminel, il y avait encore dans ce livre les *Elementa magica* de *Petrus de Abano*, et ledit Michel avait déclaré au procès-verbal signé en la Conciergerie que ces *Elementa* contenaient les sept conjurations des sept jours de la semaine. Il avait donc jeté l'œil dessus. Il y avait encore à la suite le *Gerardi Cremonensis Geomantinæ Astronomicæ libellus* « Libelle de la Géomantine astronomique par Gérard de Crémone », et ledit accusé avait affirmé véhémentement ne point connaître les « Gementines astronomiques » ; il déguisait la vérité sans contredit. M. Gaulmin ouvrit le volume en la page 560, et, montrant à Jean Michel une gravure où se trouvait le dessin de plusieurs carrés emboîtés avec complications, semés de signes mystérieux, lui demanda s'il comprenait cette table subtile, puisqu'il avait dit avoir étudié des figures astronomiques. Michel chercha un peu et, mettant le doigt sur la page, désigna le soleil, la lune, ajouta qu'il

avisait quelques planètes, mais qu'il ne connaissait que ce que lui en avait conté M. Saillant, et qu'il n'en savait pas long.

Le juge alors le pria de lui dire s'il savait ce qu'était le *De Magiâ* d'Arbatel; ouvrage imprimé dans les mêmes *Opera* de Cornelius Agrippa, aux pages 574 à 602, — lesquelles avaient été arrachées du présent exemplaire, ce qui était matière à inquiétude, — et s'il connaissait la distinction des neuf sortes de magie faites par cet auteur. Le menuisier protesta n'avoir jamais entendu rien ouï dire de cet homme. A la vérité, M. Saillant lui avait bien un jour conté quelque chose, non point de neuf sortes de magie, mais de quatre, dont les effets étaient d'invoquer les esprits terrestres, ceux de l'air, ceux qui habitent dans les sept planètes, enfin d'obtenir la vision divine. Sa science sur ce point n'allait pas plus avant.

Enfin, toujours dans ce même livre relié en peau de truie se trouvait, en poursuivant, l'*Ars notoria quam creator altissimus Salomoni revelavit*, « l'Art notoire que le Très haut créateur a révélé à Salomon », œuvre pleine de malice redoutable, aux termes de laquelle, après quelques menues cérémonies, on devenait savant sans autrement tarder, œuvre pernicieuse que l'Église avait condamnée en l'an 322. Michel l'avait-il lue et par ce moyen acquis son instruction? A tout Michel répondit négativement. Il ne s'y était « jamais abusé, il n'en n'avait jamais lu un feuillet ». Il n'avait non plus jamais entendu parler d'autres livres sur lesquels l'interrogea M. Gaulmin, ni de l'*Ars Paulina*, ni du *Testamentum Salomonis*, ni de *Ars spirituum* « Art des Esprits », faussement attribué à saint Paul et à Salomon, du *Megeton*, du *Gemelioth*. Le lieutenant criminel eut beau lui expliquer avec complaisance que ces derniers livres étaient supposés l'œuvre de Salomon par des magiciens pervers qui aussi imputaient à saint Barnabé, saint Léon, Charlemagne, Albert le Grand et auparavant à Abel, Enoch, Abraham, des factums composés par des juifs d'Espagne, principalement de Tolède, où la magie s'enseignait publiquement, et qu'on publiait méchamment sous le nom de ces saints personnages; Jean Michel assura que tout au plus il tenait le fils du saint roi David pour bien l'auteur des choses qu'on disait être de lui, mais par ailleurs qu'il était un ignorant.

Sur quoi M. Gaulmin s'étonna. Comment avait-il pu parler

à la prison de l'astrologie, deè choses naturelles et supernaturelles, ainsi qu'il l'avait fait, n'étant qu'un simple menuisier? Le diable ne pouvait cependant le rendre docte et disert en la matière « par vraye infusion » ? Jean répéta qu'il n'avait jamais étudié. Il finit par dire qu'en outre de ce que M. Saillant, l'apothicaire, lui avait enseigné, il avait appris quelque chose à Marseille du commis d'un individu qu'il nomma M. Dautemer.



M. Saillant était évidemment le grand initiateur de l'accusé. On pressa Jean Michel de questions captieuses et de menaces engageantes. Il se décida à s'ouvrir un peu. Il conta.

Saillant et lui, une fois, avaient décidé d'invoquer un esprit solaire nommé Raphaël. Ils partirent un lundi matin. Ils allèrent à l'église Saint-Pierre se confesser; puis, rentrant à la boutique de l'apothicaire, celui-ci prit une étole, un manipule, une aube appartenant à son frère, honnête ecclésiastique; il revêtit le tout, et, d'une main saisissant un couteau, de l'autre tenant une tourterelle qu'il gardait sous le comptoir, il tua la bête d'un coup. Il recueillit le sang avec précaution dans une écuelle et l'exorcisa de ces mots prononcés gravement : *Exorciso te, creatura, cruoris per Salomonen prophetam*[1]. Le sang caillé, on le découpa proprement en une étoile à sept branches, et cette étoile est ce qu'on nomme le sceau de Salomon; elle sert à se défendre des esprits qui nous veulent du mal. De là, ils gagnèrent l'étang de l'Éperon, et, sur le bord de l'eau, firent avec leur baguette un demi-cercle, que les magiciens en leur langage nomment demi-cerne. Il s'agissait de faire tomber Raphaël dedans. Raphaël devait apparaître sous la forme d'un homme haut de sept pieds et vêtu de l'habit modeste d'un frère cordelier. Le lendemain ils allèrent ouïr le service à l'église toute la journée durant. Sur le soir, retournant aux bords de l'étang, ils tracèrent à nouveau bien correctement deux autres cernes proches du premier, et autour écrivirent

1. Texte incorrect qui veut probablement dire : « Je t'exorcise, créature, par le sang du prophète Salomon ».

cinq ou six noms d'anges que les gens du métier nomment anges du temps, du mois, du jour et anges de la face. Ils en demeurèrent là pour le moment. Le lendemain, à la première heure, ils furent communier le plus dévotement du monde. Mais ici M. Saillant prit peur. Il voulut décider Jean Michel à terminer seul l'aventure. Celui-ci devait se rendre au même endroit que les jours précédents, achever bon nombre de petites liturgies restant à faire, puis invoquer l'archange au moyen de ces paroles que l'apothicaire eut la précaution de traduire en français : « Par la vertu de Dieu vivant, vray Dieu, lequel t'a fait sempiternel en justice et en équité, viens, Raphaël, en belles formes et bénévolement; obéis à ton créateur et à moy par son nom très excellent, lequel je te montre maintenant sur ma teste en levant le sceau », et, finalement, lever le sceau de sang de tourterelle caillé par-dessus son bonnet. Jean Michel fut d'avis que, là où un apothicaire tremblait, un menuisier pouvait hésiter. Il refusa d'y aller : « Occasion, conclut-il, que le tour demeura imparfait. »

M. le lieutenant criminel Gaulmin était un esprit juste et curieux. Il s'était nourri de la Sainte Écriture. Il avait pratiqué saint Thomas et n'avait négligé ni les Pères de l'Église ni l'histoire conciliaire. Il était bon théologien. Il souleva une multitude d'objections. Puisqu'ils invoquaient, dit-il, Raphaël, qui est un esprit solaire, c'est-à-dire un bon ange, qu'avaient-ils besoin du sceau de Salomon pour se garder de ses maléfices? Il ne faut point se défendre des bons anges qui ont la nature et la volonté bonnes. Ils pensaient le faire tomber dans le cerne. Mais les bons esprits ne peuvent point être contraints par invocations, sans quoi ils ne seraient point bienheureux ; quant aux mauvais anges, ils ne peuvent davantage être mandés à moins qu'on ne fasse quelque petit pacte avec eux.

Jean Michel, continuant à tortiller son « chapel », avança le cou, ouvrant les yeux, relevant les lèvres, et dit que lui ne savait pas; c'était M. Saillant qui savait.

Le lieutenant criminel reprit. Ils en avaient à Raphaël. Pourquoi appelaient-ils un ange respectable duquel il est fait mention en la Sainte Écriture, qui guérit Tobie, et qu'on invoque au missel? Ils voulaient le voir paraître en humble costume de cordelier; mais il y a dans les *Opera*

même d'Henri Cornelius Agrippa de Nettesheim, que les formes humaines familières aux esprits du soleil sont celles d'un roi couronné portant un sceptre d'or. Non, toutes ces choses étaient fausses. L'Église les avait justement condamnées. Il n'y avait ni esprit solaire, ni esprit lunaire, ni esprit d'autres planètes quelconques. Il n'y avait que l'intelligence, « laquelle esmeut probablement ».

Ensuite, qu'entendaient-ils par « les anges de la face »? On trouvait dans les écrits des Hébreux, parmi les dix ordres d'anges mentionnés, des anges de la face, qui étaient ceux qui étaient les plus relevés et les plus proches de Dieu. Était-ce de ceux-là qu'il était question? Michel souleva les épaules d'un geste de doute, et dit qu'il pensait n'appeler que Raphaël afin de découvrir les trésors cachés dans la mer. M. Gaulmin se récria. Il prit la peine d'expliquer à l'accusé que Raphaël voulait dire « la médecine de Dieu » et non pas « les trésors de Dieu ». Le menuisier n'y comprit rien.

Le juge poursuivit doctement. Il dit que l'Église catholique n'admettait que le nom de trois anges, ainsi qu'il fut résolu au concile romain sous Zacharie, pape, contre Ardelet et Clément. Les autres noms d'anges et de démons étaient l'œuvre maléficieuse des juifs secondés des magiciens. Les magiciens aussi avaient coutume d'abuser de plusieurs noms de Dieu. Ils savaient la prononciation particulière de certains de ces noms, et par là pouvaient faire des miracles et tout ce qu'ils voulaient, scandaleuse invention judaïque, impie, faussement inventée et perfidement attribuée à Jésus-Christ. De cela, Michel ne savait rien.

Appeler un ange et reconnaître sa puissance, reprit M. Gaulmin, c'était le rendre pareil en justice et en équité à Dieu, faire d'une créature l'égale de Dieu, impiété horrible et tumultueuse. L'accusé répondit qu'il en était pourtant ainsi, et que cela était écrit en lettres carrées dans un livre de parchemin vierge appartenant à M. Saillant, et consacré à un ange nommé Aucuel. Ces détails piquèrent la curiosité du lieutenant criminel qui voulut savoir ce que c'était que du parchemin vierge; il se trouva que c'était la peau d'un enfant mort-né. Quant au mot d'Aucuel, il disserta. Il remontra que ce nom se rencontre écrit d'une façon diverse

dans les livres juifs et magiciens, et notamment par les lettres A. V. ce qui signifie racine et fondement de Dieu, nouvelle et scélérate impiété, Dieu n'ayant aucun principe, mais étant le principe des principes.

Michel qui suivait mal fit un geste incertain.

*
* *

Le tribunal pressa insidieusement le prévenu. Celui-ci raconta qu'une autre fois étant en une taverne de la ville avec un prêtre nommé messire Traveret, — lequel présentement demeurait à Paris, — sur le soir, il fit apporter un pigeon blanc. Le prêtre coupa le cou au pigeon, reçut le sang sur une assiette, jeta sur ce sang de l'eau bénite qu'il avait prise aux Carmes, et, trempant une plume dans le sang rouge, écrivit sur du parchemin quelques mots latins que dicta Michel : *Hos aimas princeps Joannis*[1]. Michel ne les avait point lus dans un livre : la phrase lui avait été dictée par un esprit, contenu dans une fiole, laquelle il portait dans une poche de sa culotte. Le prêtre fit une bénédiction. Le lendemain il alla dire la messe sur ce sang en l'église de la Madeleine, plaçant le parchemin dans le missel, soigneusement. L'effet du tout devait être admirable. Michel pourrait aller à Nantes et en revenir en un jour. — Un sourire ironique ayant plissé les lèvres des juges, le menuisier se fâcha et, se levant avec vivacité, prit sur la table les *Henrici Cornelii Agrippæ Opera*, au tome Ier, chercha rudement de son gros doigt, qu'il mouillait de la langue, une page, et s'arrêtant aux *Elementa magica Petri de Abano*, feuillet 472, montra avec autorité une ligne où étaient écrits : « *Spiritus aeris, diei, Jovis, subjiciuntur Austro. Eorum natura est adferre vel auferre damna*[2]. » Il expliqua, sans s'embarrasser des autres détails inutiles, que *adferre vel auferre* signifiait « porter » et « rapporter », et que c'était là le geste qu'un esprit de la planète de Jupiter accomplirait en lui faisant gagner Nantes à

1. Phrase inintelligible.

2. « Les esprits de l'air, du jour, de Jupiter sont soumis au vent du midi. Ils ont la faculté d'occasionner les maux et de les ôter. »

travers les airs promptement, et en le remettant le soir même à son logis, au retour.

M. Gaulmin ne s'arrêta point à cette bagatelle. Il aima mieux disputer sur l'invocation latine. Pour lui, à n'en pas douter, *Hos aimas princeps Joannis* étaient pour *Fortis populus, fortis princeps spirituum Jovis*[1]; et *Joannis* voulait désigner la troupe des esprits de Jupiter que le menuisier s'avisait d'invoquer. Jean Michel continua à ne rien comprendre.

Ayant avoué ici qu'il était légèrement altéré, on lui apporta une bouteille. Il but un grand coup de vin, s'assit, et reprit.

Etant chez Lavigne, dans sa boutique, il avait demandé un poulet blanc. On le lui avait donné. Il avait administré à la bestiole neuf grains de sel, juste; après quoi il avait dit une oraison : *In nomine Domini Jesus Christi, Elizabeth peperit Joannes, Anna peperit Mariæ, Mariæ peperit Christus*; *Christus te vocat, Jesus te appellat, Lazare veni foras, Deus avultionam liberet te per assumptionem virginis Mariæ*, etc. C'était un peu long. Cela se terminait : *per hos si diabolus te retinet, Deus te liberet*[2]. Puis il avait donné avec force de la tête du poulet sur la table. Le poulet trépassé, Michel l'avait jeté par terre et fait porter ensuite à Neufhuis.

M. Gaulmin argumenta sur le texte de l'oraison. Il s'inquiétait de ne pas voir les mots *Joannes*, *Mariæ*, *Christus*, à l'accusatif comme le voulait le rudiment, et questionna pour savoir si, dans cette incorrection, ne se cachait pas quelque intention maligne. Le menuisier l'assura qu'il n'en était rien et que les mots figuraient ainsi au bas d'un livre écrit à la main, où il les avait pris.

Alors M. Gaulmin s'éleva avec vitupérance contre l'inconvenance de tels discours. Certes, ces paroles étaient saintes et les oraisons dévotes, mais lorsqu'on les applique, de même que les jeûnes, les continences, les messes et autres actions

1. Inintelligible.

2. « Au nom du Seigneur Jésus-Christ, Élisabeth enfanta Jean ; Anne enfanta Marie ; Marie enfanta le Christ ; le Christ t'appelle ; Jésus t'appelle : Lazare, viens dehors. Dieu te délivre des dangers par l'assomption de la vierge Marie, etc... Par eux, si le diable te retient, Dieu te délivre ! »

pieuses, à des choses vaines, elles accusent, parce que l'intention des sorciers et magiciens est de les offrir aux démons, lesquels veulent être honorés des mêmes honneurs que Dieu, soit pour cacher leurs fautes, soit pour tromper les simples. Michel ne parut pas accablé et répondit un détaïl à côté.

*
* *

Le tribunal voulut savoir si l'accusé n'avait point à se reprocher des cas d'envoûtements, s'il n'avait point fait des figures et images de cire magiques dans lesquelles par fumigations, enchantements, noms barbares et inconnus de malins esprits qu'on donne, on enferme des anges privés qui font aimer ou haïr les gens entre eux. Le lieutenant criminel insista pour connaître si le prévenu ne pensait pas que les figures en question agissaient en vertu d'une similitude avec les figures célestes correspondantes et si les sceaux magiques de Raphaël, de Salomon, de Macchabée, de Cristolin n'étaient point supposés. Jean Michel nia. Il dit qu'une fille vint le trouver pour lui demander de la faire aimer d'un jeune homme bien fait qui lui plaisait. Il avait accompli quelques petits rites, mais en vérité il s'était moqué d'elle.

Le juge fit remarquer avec précaution que, cependant, il avait été prouvé au procès le contraire ou approchant. L'accusé aurait ramené la bonne intelligence entre hommes et femmes qui se haïssaient de mortelle mort. Michel, se rappelant, dit qu'en effet, une fois, il avait reconnu que la femme de la Grève avait haine contre son mari, du fait d'un charme dont l'avait maléficiée le nommé Laurent Couillard. L'esprit contenu dans la fiole de la poche lui avait révélé que le charme en question se trouvait sur une armoire enfermée en une cheville de bois de cyprès. Il prévint la femme qui brûla la cheville, et depuis le ménage marcha bien, et même eut un enfant.

Une autre fois il avait guéri le greffier Loyon, à la prière du nommé Petaut, d'un ensorcellement que lui avait jeté une femme proche de l'hôpital.



Alors, on discourut des ensorcellements.

Jean Michel expliqua avec complaisance qu'on reconnaissait les ensorcelés en les regardant derrière l'oreille, où on apercevait deux filets rouges en forme de fourche, de V romain. Le procédé était excellent. Il le tenait d'un maître menuisier nommé Juderin, astrologien en la ville de Lyon. Il n'était point vrai, comme on avait voulu le lui faire dire, qu'il lui fût possible de reconnaître à ces marques ceux qui avaient donné le sort, pas plus que de montrer lesdits maléficiants dans un bassin ou dans un miroir. S'il avait jamais connu un maléficiant et dit son nom, ce ne pouvait être que par révélation de l'esprit de la fiole.

Le sort reconnu, ajouta-t-il avec intérêt — on l'écoutait — il l'ôtait et le transmettait à des bêtes, à des poules par exemple, en prescrivant qu'on portât ces poules hors de la paroisse et qu'on les mangeât ailleurs par peur d'aventure.

M. Gaulmin observa qu'au lieu de le donner aux poules, il eût mieux valu le jeter à des loups. Michel n'en disconvint pas; seulement, dit-il, il aurait fallu voir des loups, et il n'en avait jamais vu.

Oui, on reconnaissait les ensorcelés aux filets rouges en fourche. Et Dieu sait s'il y en avait! Car enfin c'était lucratif de maléficier un être vivant. Le diable vous donnait dix sols huit deniers pour un homme, et trois sols huit deniers pour une bête. M. Gaulmin réclama : où donc le diable prenait-il cet argent? Le menuisier répliqua avec étonnement qu'il était pourtant bien le maître des trésors et, sur cette réponse, le juge n'insista pas.

Jean Michel poursuivit avec conviction que, lui, n'avait jamais usé de la magie ainsi méchamment; pour empire il ne l'eût voulu faire. Il n'avait cherché que le bien du prochain, et il avait aidé les gens de sa science. Le nommé Fontenel pouvait le dire, qu'il avait un jour empêché de passer sous le portail de la porte de Bourgogne, lui criant : « Ne passez pas là! » Fontenel avait obéi. Mais un chien, par aventure, ayant au même moment franchi le seuil, était mort

incontinent. Sur quoi Fontenel restant stupide, le menuisier lui avait dit : « Si vous y fussiez passé, il vous en fût arrivé autant. » L'esprit de la fiole lui avait révélé qu'il y avait là un sort jeté pour la mère de Fontenel, laquelle se tenait proche de ladite porte, par un prêtre demeurant à Paray-le-Monial.

M. Gaulmin ayant hasardé qu'en prévenant le susdit Fontenel, l'accusé se mêlait d'affaires qui ne le regardaient pas, Michel répondit que le compagnon en question lui avait demandé un remède pour guérir son fils qui était « troublé de son entendement » et qu'en interrogeant l'esprit de la fiole, celui-ci l'avait informé de ce détail.

Car il guérissait des maladies. Le lieutenant criminel fit allusion à des billets que le prévenu délivrait pour faire cesser la fièvre. Michel avoua qu'en effet il donnait des billets sur lesquels il écrivait *Christus natus, Christus crucifixus, Christus mortuus* et *resurrexit*[1], à cette intention. Il tenait le secret d'un prêtre de Rouen, et ignorait d'ailleurs si la guérison s'ensuivait. M. Gaulmin développa cette idée que les mots indiqués, quelque respectables qu'ils fussent, n'avaient aucune vertu pour guérir, la nature opérant par mouvements et mutations doués de leurs qualités actives, qui demandent des sujets disposés. L'accusé objecta que les capucins distribuaient aussi des cartons sur lesquels ils écrivaient le nom de *Jésus*.

Au reste, ce dont il s'était plutôt servi, c'était de feuilles de sauge. Il n'y écrivait rien. On les avalait, par trois, en forme de boulettes. Spécifique parfait, qu'il avait vu maintes fois pratiquer à feu son oncle M. Nicolas Michel, curé, en son temps, de Saint-Bonnet.

Le tribunal s'inquiéta de ce nombre de trois. Était-il doué d'une vertu naturelle ou supernaturelle? Non, assurément, « la quantité n'opère rien, sinon peut-être le mouvement local », opinait M. Gaulmin. Le menuisier ne fut pas en mesure de lui répondre. Il avait répété ce qu'il avait vu faire. Pressé de questions, il finit pourtant par avouer qu'il écrivait sur les trois feuilles de sauge les mots *gart*, *gar* et *gey*. Le lieutenant criminel déduisit immédiatement que ces expressions signifiaient

1. « Le Christ est né, le Christ a été crucifié, le Christ est mort et est ressuscité. »

Peregrinans, peregrinatus est in sancto[1], et que c'étaient d'obscurs mots hébraïques empruntés à des livres ténébreux de cabalistes. Michel, effrayé, dit qu'il les avait appris d'un sergent nommé Lafont de Saint-Liens.

Sur quoi, M. Gaulmin avança qu'il n'était pas si sûr que les guérisons fussent seulement inspirées par le charitable souci du prochain. Il parla du nommé Devilliers, qui aurait payé de bons écus, pour permettre à l'accusé de coucher une nuit dehors afin de savoir qui pouvait bien l'avoir ensorcelé. Michel, embarrassé, confessa qu'il avait joué Devilliers et pris son argent. Il n'avait pas eu besoin de coucher dehors; l'esprit de la fiole lui avait révélé sans autre cérémonie que l'auteur du maléfice était le nommé Chappon.

Ah! poursuivit M. Gaulmin en élevant le ton, l'accusé disait qu'il n'avait que des intentions louables, et qu'il n'avait jamais mal usé de la magie; eh bien, et le nommé Liendon le jeune qu'il avait fait mourir de belle et bonne mort? Qu'était-ce à dire? — Michel protesta. Il n'avait point voulu faire tort audit Liendon; il lui avait simplement donné de la poudre de corne de licorne, ainsi qu'à la femme Gabrielle Butin, le même jour. Le juge demanda ce que c'était qu'une licorne, à quoi elle était bonne et quelles étaient ses vertus. Michel expliqua qu'il s'agissait d'un animal cheval ayant au milieu du front une corne, laquelle est propre à toutes sortes de venins. La bête a dans la tête une pierre merveilleusement efficace. On n'a qu'à la donner à une femme qui attend un enfant; elle le met au monde le plus doucement et heureusement qui soit.

M. Gaulmin remontra qu'il y avait bien des bœufs et des ânes sauvages qui avaient une corne solitaire, ainsi qu'il en était fait mention dans quelques anciens auteurs, mais, pour ce qui était de l'existence de la licorne, on n'en était point bien assuré, et, en tout cas, ceux qui en avaient parlé n'avaient rien dit d'une grosse pierre en la tête. Et puis, d'où donc Michel avait-il sa corne? Michel répondit que c'était du maître menuisier astrologien de Lyon dont il avait parlé tout à l'heure.

1. Inintelligible.

Un peu inquiet qu'on doutât de ses bonnes intentions, Michel s'étendit sur le bien qu'il faisait. Il apprenait, par exemple, à se garder des sorciers ; il enseignait que, pour ce faire, on n'avait qu'à prendre deux chandelles de cire qu'on allumait des quatre bouts et qu'on mettait en croix ; on les tenait dans une main, et, de cette main, on frappait entre les deux épaules du sorcier en disant *Consummatum est* : le sorcier tombait mort du coup.

Il revint sur l'affaire Devilliers. Qu'avait-il fait, sinon avertir Devilliers que lui et sa femme étaient ensorcelés par Chappon, de même qu'il avait dévoilé que le sacristain de la Madeleine avait maléficié la femme de Noirreau, habitant de Chambon. Le commis de Marseille ne l'avait formé à user de l'esprit de la fiole qu'en « façons tendantes à bien ». Assurément, il eût pu faire du mal. Il en eût fait beaucoup, par exemple, à M. Saillant, l'apothicaire, avec qui il était brouillé, à preuve que, entre autres, il tenta plusieurs fois de le faire porter dans la « forest des merluches » — c'est ainsi que dans leur langage, les gens de magie désignent la mer — mais qu'il n'y réussit pas. Il ne l'avait point voulu faire. Il était homme de bien.

M. Gaulmin, que ces détails n'intéressaient pas, ayant émis quelques doutes sur l'efficacité de sa puissance, le menuisier développa qu'il fallait distinguer. Lorsque les sortilèges étaient donnés à mort, il ne lui était pas possible de les ôter ; s'ils étaient seulement donnés à temps, il y avait moyen d'en guérir à condition qu'il n'y eut pas plus de neuf mois, même dans l'hypothèse d'un esprit qui fût plus puissant que celui de sa fiole.

Ici, le lieutenant criminel jugea qu'il était temps de demander enfin à l'accusé des explications sur cet esprit de la fiole dont il parlait constamment.

*
* *

Jean Michel conta qu'il y avait onze ou douze ans, il avait acheté à Venise, pour dix écus, une petite fiole contenant de l'eau très blanche. Lorsqu'il désirait avoir un avis, il disait à cette fiole : « Fais-moi savoir telle chose que je désire ; que

c'est, quand et où. » Puis il sommeillait et la réponse lui était donnée par une voix qui lui murmurait : « C'est un tel et de telle façon, et la chose que tu veux savoir est en tel lieu. » Une fois réveillé, il n'oubliait rien. Il arrivait même que la voix parlât cependant qu'il ne fût pas endormi. Elle avait le timbre clair.

M. Gaulmin ergota sur l'origine de cette voix. Il fallait, demanda-t-il, qu'il y eût un corps dans cette fiole, un son ne pouvant être produit sans un organe, et les démons ne pouvant converser avec les humains que par le moyen d'instruments matériels et corporels, car « sans intérieur et extérieur », ajoutait-il, ils ne pouvaient « n'avoir rien en l'intellect qu'ils n'ayent eu premièrement aux sens ». Le menuisier l'ignorait.

Le juge se préoccupa ensuite de savoir si la fiole n'était point bouchée avec du parchemin sur lequel on eût écrit quelque mystérieuse invocation. Le détail était de valeur, les magiciens, expliquait-il confusément, donnant à chaque planète l'intelligence, et même « à toutes étoiles, caractères propres et naturels, qu'ils impriment aux choses sublunaires ». Jean Michel avait remarqué quelques traits vagues sur la cire qui cachetait la fiole : il n'avait rien de plus à dire, sinon que les caractères étaient noirs.

De la petite bouteille, on passa à l'esprit. Le lieutenant criminel voulut savoir comment se nommait cet esprit ; si c'était un esprit aquatique ou non, puisqu'il gîtait dans l'eau ; ce qu'on lui donnait pour subsister, ce qu'on faisait pour l'honorer ; s'il révélait l'avenir, cas improbable, car les démons ne savent pas la vérité future des choses nécessaires, ni même des choses libres contingentes ; de quelle manière on sollicitait ses révélations et on les recevait : de quel pays il était ; et s'il faisait voir des choses vraiment neuves et piquantes.

Peu à peu, en se contredisant, en hésitant, Jean Michel donna des éclaircissements.

Celui qui lui avait vendu la fiole, il y avait bien onze ans, la lui avait vendue à l'épreuve, l'assurant de la présence, sans conteste, dudit esprit, mais avec charge de la transmettre à un autre dans les mêmes conditions. Cette dernière recommandation n'avait pas été observée. Il y avait eu samedi trois

semaines, Michel avait jeté la fiole dans le feu ; même qu'il s'éleva du foyer à ce moment un grand tourbillon accompagné de poussière, d'où jaillit une fusée. Il l'avait prise pourtant pour au moins vingt-deux ans. Mais un croquant nommé Lorin l'ayant traité de sorcier, il avait été si affligé de cette injure qu'il avait rompu et détruit la bouteille. M. Gaulmin manifestant quelque suspicion, le menuisier insista ; à telles enseignes, déclarait-il, qu'il avait tout de suite conté l'affaire au frère portier des capucins, un prêtre à poil châtain qu'il reconnaîtrait bien s'il le voyait. Il était fâché d'ailleurs d'avoir cédé à son humeur ; il voudrait bien avoir la fiole pour la passer à un autre.

Quoi qu'il en fût, l'esprit qui l'habitait s'appelait, au choix : Boel, Caphiel, Micheratoun ou Saeniel.

M. Gaulmin sursauta. Mais ce nom de Boel, s'écria-t-il, signifiait en langue hébraïque « la venue de Dieu » ; c'était une infâme idolâtrie que de donner cette appellation à un démon ! Puis, il s'engagea dans un subtil développement, très obscur, où l'on perçut les mots « d'addition LX », de « Marata, duquel nom use saint Paul », de « *Deus venit* qui est une forme d'anathème et d'excommunication, » des « vingt-huit mentions de la nuit tirées des livres juifs, chaldéens et arabes ». Désespéré de comprendre, Michel s'affaissa, n'écoutant plus.

Quand le juge eut fini, l'accusé reprit.

Tout le soin qu'exigeait la fiole était qu'une ou deux fois par an on la fumigeât. On prenait une chaufferette, on jetait sur le feu de la « semence de baleine », et on passait la bouteille sur la fumée pour la parfumer, en lui disant : « Je te parfume en vertu de ce que tu m'as été donnée. » A vrai dire, une fois par an suffisait. Par précaution, crainte d'oublier, Michel y procédait à deux reprises.

Pour ce qui était des révélations, voici comment on interpellait l'esprit. On lui disait : « En vertu de ce que tu m'as été donné, révèle-moi ce qui est de telle chose. » Il faudrait, ajouta Michel, « une main de papier » pour mettre par écrit tout ce que l'esprit lui avait conté. L'esprit ne mentait jamais. Il était bien informé. Ainsi, dans le temps où le curé de Saint-Bonnet avait un procès pendant en appel au Parlement de Paris, le jour même du jugement, ledit Boel — Michel

désignait familièrement son esprit de la sorte — l'avait averti que le procès était perdu. Le menuisier avait aussitôt engagé le curé à transiger avant l'arrivée de la nouvelle qui était vraie.

M. le lieutenant criminel, poursuivit-il, avait fait erreur en demandant de quel nom ou de quel élément était cet esprit : il fallait dire « de quelle région », et cette région était : « Urien, vapeur de la région d'Orient » où il était roi. M. Gaulmin interrompit pour dire que c'était encore une hérésie de croire qu'un démon pût être roi d'Orient ou d'Occident, toutes créatures appartenant, *jure Domini*, à celui qui les avait créées.

Venant à la question des nouveautés curieuses, montrées par l'esprit, Michel avoua en avoir vu d'inconnues et d'insoupçonnées, telles que fruits bizarres, qu'il nomma zinzolles. Il n'écouta pas l'objection que lui fit le juge que le démon pouvait mouvoir des organes existants, mais non point imaginer d'espèce inouïe. Il cita ensuite des ouvrages de cire, que l'esprit lui suggérait, notamment des oiseaux de cette substance qu'il façonnait si excellemment qu'il en était étonné lui-même. Il en avait gardé les moules. M. Gaulmin tint absolument à savoir si ces formes, belles à voir, lui étaient données par modèles visibles ou suggérées par « une interlocution à son cerveau ». Il fut content d'apprendre que c'était de ce second moyen.

Mais alors, opina le juge, Michel ne voyait-il pas en songe tout ce qu'il voulait? Michel n'aperçut pas l'ironie de la question, et répondit ingénument que « quelquefois et quand il voulait, il voyait ce qu'il désirait pourvu qu'il l'eût premièrement dit à l'esprit ».

***

Sur ce, M. Gaulmin, laissant là les questions supranaturelles, aborda avec vivacité un sujet plus criminel.

Ah ! dit-il, cet esprit ne vivait que de parfum ! Bon vivant, il ne voulait que le bien du pauvre monde ! Eh bien, pourquoi l'accusé faisait-il porter de l'argent par ceux qui demandaient à être guéris, à minuit, sur la croix du cimetière,

argent qu'on ne revoyait plus le lendemain? — Michel se défendit. D'abord il n'avait jamais demandé plus de neuf carolus, en bonnes espèces, il est vrai, et cela en plein jour, non à l'heure de minuit. Il est réel qu'il allait querir ces carolus, et faisait bonne chère avec. Mais il avait trompé peu de gens, qu'il guérissait pour la peine; tout au plus la femme de Pierre Noireau, du Chambon, laquelle était folle, la femme du nommé Baron, métayer de Dumangnant, un homme de la métairie de Harel, quelques autres encore.

Oui, mais l'argent de feu son beau-père Menant, qui était caché? reprit le lieutenant criminel. Le prévenu n'avait-il point usé de son esprit pour le retrouver et en frustrer ses beaux-frères? — Michel s'expliqua. C'était vrai, il avait invoqué l'esprit de la fiole à ce propos, mais devant le nommé Belin et feu Jean Menant, son beau-frère. Et même que l'esprit avait pris dans la fiole l'éclat d'une chandelle, ce qui effraya tellement les deux témoins qu'ils s'enfuirent. L'argent, au dire de l'esprit, était sous le degré, dans un pot à beurre plein d'un quart d'écus, et dans un petit pot plombé, plein d'or, qui se trouvait au milieu de quinze ou seize charretées de briques. On devait rencontrer, en outre, plus de deux cents écus enterrés dans le comptoir, sous une faîtière. Or ce furent ledit Jean Menant, Pierre Menant, son oncle, et Jean Ferronnet, qui allèrent relever le tout; à telles enseignes qu'ils l'emportèrent dans le jardin du château où ils demeuraient. Lui, Michel n'avait rien touché.

Il avait du mérite. Car enfin il avait le moyen de mettre la main sur beaucoup d'écus et il n'en usait pas. Cependant les arts magiques coûtaient cher. Il fallait être riche pour s'y adonner. On y passait beaucoup de temps d'abord; les fumigations étaient dispendieuses; rien ne coûtait enfin comme d'avoir un prêtre pour vous aider. Or, un prêtre était indispensable, les esprits invoqués par lui avouant plus librement. Les esprits aimaient les hommes dévotieux et gens de bien.

M. Gaulmin releva qu'en effet l'accusé était convaincu d'avoir fait dire des messes à messire Dabert, prêtre, et à d'autres. Il lui demanda seulement s'il n'avait pas fait écrire des lettres ou des caractères de sang sur l'hostie; s'il n'avait point usé des saintes huiles; s'il ne s'était point vanté de pou-

voir en avoir quand il voudrait pour inciter à aimer ou haïr honnêtes gens entre eux, par l'office détestable des démons, procédé tout dégoûtant qui, bien que la volonté ne fût pas contrainte, rendait l'imagination trouble et le corps enflammé? Jean Michel nia.

Pourtant, riposta le juge, l'emploi du chrême et des saintes huiles ne faisait point doute. — C'était vrai, fit le menuisier; il fallait en être oint au milieu du front et aux deux tempes pour se garer des esprits. A la vérité, comme aussitôt le remarqua M. Gaulmin, le sceau de Salomon, dont il avait déjà parlé, remplissait cet office. Mais c'est que le sceau de Salomon en était oint lui-même.



Le sujet des messes et des huiles saintes amena à la question brûlante de la religion du prisonnier. Où en était Michel avec la sainte Église catholique, apostolique et romaine?

Jean contesta, malgré l'affirmation contraire du tribunal, qu'il eût fait abnégation de sa foi, renié sacrements, bonnes œuvres et inspirations dévotes. On le pressa. On lui expliqua qu'il ne pouvait se servir de son esprit diabolique sans avoir fait pacte avec lui, ce qui entraîne ce reniement. Un peu ému, il bredouilla et, grâce à d'insidieuses interrogations, il finit par dévoiler deux choses graves : premièrement, qu'il avait prêté un serment à l'esprit de la fiole, que ce serment n'était ni plus ni moins que celui de renoncer à Dieu, à ses honneurs, à ses salutaires inspirations et aux prières de tous les saints ; secondement, qu'il n'avait point rompu sa fiole, comme il l'avait faussement avancé, mais qu'il l'avait vendue.

Il y eut un silence froid parmi les juges.

Michel jura qu'il avait retiré ce serment; il l'avait retiré par-devant celui auquel il avait vendu la fiole, un individu habillé de satin gris, logeant à Saint-Jacques, natif de près Paris, et devant s'appeler quelque chose comme Macyblau, ou approchant; il y avait de cela trois semaines. La bouteille avait été donnée contre vingt écus ; avec la charge des fumigations voulues. Oui, cela était vrai. « Et il priait Dieu que la haute justice pût tomber sur lui, s'il ne disait pas la

vérité. » Ce fut une dure chose que cette vente de la bouteille. L'esprit s'irrita, imprima une marque à Michel : de colère, le tourmenta cinq jours durant si violemment, qu'il ne savait où il était : le « vexa » dans son intellect, dans sa mémoire, dans ses sens intérieurs et extérieurs, et lui notifia qu'il emportait tout ce qui était à lui. Le prévenu en était épouvanté. Ces ennuis horribles avaient repris une nuit après qu'il fut arrêté, tout dernièrement, le 15 juin ; et lui, Michel, avait crié si terriblement, que Pierre Cardé, concierge et garde la prison, avait dû venir voir ce que c'était, accompagné de Toussaint Rachet et d'un nommé Antoine Jabain, lequel portait une chandelle allumée. On lui avait alors envoyé le recteur des Révérends Pères jésuites du collège de la ville pour le calmer en de saintes exhortations, et éloigner l'esprit mauvais. Le recteur lui avait donné un *Agnus Dei* à porter, afin de chasser le diable. Il avait trouvé Michel en vérité malade, la face toute tuméfiée et l'entendement égaré, tellement l'esprit l'agitait pour obtenir à nouveau le serment qu'il perdait.

Il y avait des raisons de croire que l'esprit tenait fortement au serment en question, car il fallait le lui répéter tous les ans une fois, au 14 septembre, et lors il entrait en feu. L'homme au satin gris qui avait acheté la fiole avait donné un serment pareil, et le devait redire annuellement dans des conditions semblables. Le menuisier appelait cette cérémonie « le pacte tacite, animal, que l'on donne une fois l'an à l'esprit ».

Le tribunal considérait Michel avec stupeur. Celui-ci était donc un réprouvé, un hérétique, un suppôt avéré de Satan ! Le menuisier se défendit : il était si peu un réprouvé qu'il jouissait par instant de la vue de Dieu ; il avait l'insigne faveur de la vision divine. Ici la stupeur fit place à un grand étonnement curieux, et M. Gaulmin interrogea d'un ton soutenu.

Jean Michel raconta qu'à l'invocation des esprits de la vision divine, l'âme se séparait du corps, joignait Dieu, puis, par après, retournait dans le corps. Ceux qui jouissaient de ce privilège, affirmait-il, étaient plus hauts que ceux qu'il nommait « les gens du haut traité des vingt-six chefs ». Certains ne pouvaient avoir la vision qu'une fois, et encore souvent ils n'en revenaient pas, Dieu ne le permettant pas.

Moyennement, ils y demeuraient trois jours et trois nuits, mais il fallait pour y arriver grandes abstinences et jeûnes. Le tour était fatigant.

Le lieutenant criminel prit la parole. Ce que l'accusé venait de décrire était bonnement l'extase. La théologie enseignait qu'il y avait trois sortes d'extases, l'intellectuelle, la spirituelle, la corporelle, et, sur une question, le menuisier fut d'avis que celle dont il jouissait était corporelle.

Mais, reprit M. Gaulmin, il fallait s'entendre. Le démon pouvait procurer une extase en liant et déliant les sens extérieurs, en empêchant que les esprits sensitifs pénétrassent en vous. Autrement dit, il y avait des extases naturelles et d'autres supernaturelles. Michel réclama, affirmant que les siennes étaient supernaturelles. Une légère discussion théologique s'ensuivit.

Le juge soutenait qu'il y avait des extases de grâce et d'autres de miracle ; que Dieu, par sa puissance ordinaire, ne communiquait point sa vision béatifique en ce monde, sinon aux bienheureux, Et l'accusé protestait que les siennes étaient de grâce. M. Gaulmin dit sèchement que la grâce venait immédiatement de Dieu, que Dieu ne la communiquait point par le moyen des mauvais esprits ; or, il était attesté que les mauvais esprits étaient invoqués pour les extases de Michel. Donc, celles-ci étaient inouïes et fausses. Lesdits esprits assoupissaient ses sens, le trompaient, lui représentaient ce qui n'était pas. Dieu ne pouvait concourir à de telles actions qui l'offensaient, sinon comme cause universelle. — L'accusé répliqua que les esprits trompaient assurément, mais il hasarda qu'en somme Dieu avait pouvoir de leur donner le privilège d'extasier les gens; et M. Gaulmin rétorqua cette raison débile en expliquant que le privilège serait de grâce, et que les démons sont hors de grâce. Michel pensa jeter un irrésistible argument en dévoilant qu'il tombait dans des extases quand il voulait et plus souvent qu'il ne voulait.

Le juge demanda si ces extases étaient telles qu'elles transportassent l'accusé au-dessus du sol. Puis, au fait, lui rappela qu'il avait dit avoir parcouru quatre cents lieues en deux ou trois heures, ce qui était croyable, les esprits ayant puissance sur les actions du mouvement local.

Michel, qui sentait sa cause très mal en point, dénia avec emportement. Peut être avait-il avancé, osait-il confesser, par vaine gloire, beaucoup de choses qu'il n'avait point faites. Mais sans contredit, jamais il n'avait été enlevé et transporté dans les airs; jamais il n'avait promis à être vivant de le faire voyager de la sorte, sinon au nommé Périgueux. D'ailleurs l'esprit ne lui avait pas été donné pour cet usage; il ignorait même s'il avait le pouvoir de vous soulever.

M. Gaulmin voulut profiter de la circonstance afin de s'instruire sur certaines petites difficultés touchant le transport par démon, qu'il ne démêlait pas bien. Michel s'empressa de s'expliquer pensant par ce moyen adoucir ses dispositions défavorables.

Il assura que lorsque les démons vous portent, on ne se sent ni chaleur ni froidure; que les magiciens du second traité sont élevés jusqu'à cent cinquante coudées; mais que ceux qui sont du haut traité des vingt-six chefs des planètes, oh! ceux-là se peuvent faire monter jusqu'au ciel de Vénus, lequel, alors, devient tempéré à leur égard. Les différences des vitesses sont analogues. Ceux du haut traité font cent lieues en un quart d'heure; ceux du petit, vingt-quatre en deux heures. Les uns et les autres ne se peuvent arrêter réciproquement dans les airs que s'ils sont du même traité; s'ils agissaient autrement, ils seraient battus et bâtonnés en leurs assemblées. Le prévenu poursuivit que les menus démons terrestres qui peuvent hausser les sorciers jusqu'aux grêles et aux orages, pour plus de commodité, les rendent invisibles. Ici M. Gaulmin l'arrêta, objectant que les démons n'opèrent que par le mouvement local, par l'altération ou par la délusion, et ne peuvent point produire de forme substantielle ou accidentelle. Car la nature des choses corporelles est telle que celles-ci ne peuvent être altérées immédiatement par un sujet sans corps, les formes devant être tirées de la puissance corporelle. Michel ne s'embarrassa pas de si peu. Pour lui, les sorciers avaient toute faculté de se transformer en loups et en chiens, les démons de se couvrir de peaux d'animaux quelconques. L'article principal était de ne pas paraître éblouissant aux yeux.

Le tribunal ne voulut pas insister autrement sur ces problèmes obscurs. Un mot avait fixé son attention à l'égard

d'un point subsidiaire. L'accusé avait parlé d'assemblées de sorciers. Les juges manifestèrent l'intention d'avoir des lumières sur ce détail.

Michel, s'adressant à M. Gaulmin, prononça : « Monsieur, voulez-vous que je vous dise entièrement la vérité? » Tout le monde écouta. Il dit simplement que les assemblées générales se tenaient de huit en huit ans, qu'on y parlait à l'oreille d'un démon paraissant haut de sept pieds et quelques pouces, qu'on lui demandait ce qu'on désirait ; que les sorciers n'y allaient point, mais bien tous les magiciens. Il y en eut une en Bourgogne où il alla ; ce fut la seule. On y buvait et on y mangeait son saoul. C'était gai. Lui n'avait pas mangé ; il était allé demander le pouvoir de guérir les maladies. Sa pensée était pure. La réunion finie, les assistants prenaient congé, et ils étaient transportés dans leur demeure. Ceci s'était passé en l'an 1614, la veille de Noël, jour ordinaire de ces assemblées. Michel consentit à avouer que, s'il avait eu encore sa fiole, il fût allé à la prochaine. Car on n'était pas contraint d'y aller. Cependant les esprits pouvaient vous y obliger.

Ainsi son propre esprit était en mesure de forcer un sorcier à venir voir celui auquel ledit sorcier avait donné du mal. C'était simple. Le sorcier était rendu imbécile des sens et il allait. Témoin certain individu dont le menuisier ne voulait point dire le nom pour ne pas lui faire tort, qui avait ensorcelé le nommé Simon, couvreur, auquel il avait vendu du bois de chêne. Michel le contraignit à aller voir sa victime.

***

Le procès tirait à sa fin. Les juges se consultaient entre eux, causant à voix basse. Il était visible, à quelques gestes affirmatifs et entendus qu'ils échangeaient, que leur opinion paraissait à point. Leur air remplissait Jean-Michel d'une froide angoisse. Ils avaient agi consciencieusement. Ce n'était point en une, mais en six séances qu'ils avaient tâché d'éclairer leur religion ; les deux premières, le même jour, 20 juin, à l'audience du matin et à celle de l'après-midi.

Mais vu la gravité du cas, le besoin de se préparer dans des livres doctes traitant de magie ou de théologie, M. Gaulmin avait espacé les autres audiences, lesquelles s'étaient tenues les 22, 24 et 27 juin, la relevée seulement. Aux deux dernières on avait confronté les témoins. La cause était accablante pour Jean Michel qui se débattait avec une grande inquiétude.

Le dernier jour, de l'accent de colère d'un homme qui ne veut plus rien ménager, il fit des dénonciations. Quoi, dit-il, on le tourmentait, lui, comme magicien, mais il n'était pourtant point seul dans Moulins, de sa condition, ni certes, à la vérité, le plus savant : il y en avait bien d'autres !

Qui? lui fit-on.

Qui? reprit-il avec éclat. Mais M. Charbonnier, l'avocat, présentement échevin. Celui-ci pouvait faire leçon à « un esprit de prince ». Il était des plus instruits en la matière ; il avait même écrit un livre de magie, dont lui, Michel, avait vu une copie sur parchemin peint de la main dudit avocat, copie que le clerc lui avait communiquée à sa pressante prière. Ah! celui-ci était bien magicien. L'esprit le lui avait dit, et aussi M. Saillant, l'apothicaire, que ledit M. Charbonnier tourmentait véhémentement par sortilèges et maléfices pénibles; et encore, un magicien du haut degré, la chose était certaine !

Qui? continua-t-il, mais Laurent Couillard, le sorcier, qui avait jeté le sort à Anne Garreau et à son mari. Jean Michel conta une seconde fois l'histoire de la cheville de bois de cyprès brûlée par la femme. Il avait parlé avec feu, et debout. Il se tut, s'assit et souffla un peu en essuyant de la manche son front couvert de sueur.

M. Gaulmin était très calme. D'une voix tranquille il dit à Jean Michel qu'une dernière fois il l'interrogeait et « administrait » de lui déclarer par répétition de serment s'il lui avait bien dit la vérité, en tout ce qu'il avait avoué et conté.

Michel prononça qu'en tous points il avait été véridique. Il dit à nouveau en tremblant qu'il avait renié Dieu et sa foi. Puis il se mit à pleurer, confessant qu'il avait bien offensé Dieu mortellement. Par conscience il voulut ajouter un détail

qu'il avait omis. C'est que tous les ans, au 14 septembre, lorsqu'il procédait aux fumigations de la fiole, il donnait à l'esprit une petite poule. Il finit la phrase d'un accent misérable, en baissant la tête un peu, et en barbouillant légèrement les mots.

***

M. Gaulmin ordonna d'emmener l'accusé.

Les juges opinèrent, et furent tous d'avis que, s'il y avait lieu ensuite de voir ce qu'on ferait de M. Saillant, l'apothicaire, et des autres sorciers signalés, le cas présent du nommé Jean Michel était limpide. Il était coupable de magie, sorcellerie, accointance avec les démons, « crime de lèse-majesté humaine et divine ». Il fallait le condamner à mort. La coutume voulait qu'un magicien ainsi condamné allât de vie à trépas, non point pendu, mais brûlé vif. Le menuisier serait brûlé le lendemain matin en la place publique de la ville.

Le lendemain, au chant du coq, M. Liendon, greffier, accompagné d'un exempt et d'archers, alla prendre à la prison le malheureux Michel, blême et claquant des dents. Il le fit mettre à genoux dans une des salles de la Conciergerie, par terre ; d'un ton solennel il lui donna lecture du jugement que M. Gaulmin de la Guyonnière, lieutenant criminel, avait rédigé en termes dignes et anciens ; puis, cependant qu'un confesseur, père capucin, soutenait le condamné, le greffier dirigea le cortège vers la place où le bûcher attendait, entouré de beaucoup de peuple curieux, ému et paisible.

LOUIS BATIFFOL

FRANÇOIS DE CUREL

Arrivât-il à séduire la foule, qui lui résiste encore, M. François de Curel, sans doute, se rappellerait toujours avec émotion ses débuts d'auteur dramatique : — cette année 1892 où le romancier, peu intéressant et ignoré, de *l'Été des Fruits secs* fut, au Théâtre-Libre, et par deux fois, en janvier, en novembre, presque salué le Messie du drame nouveau.

En janvier, triomphe de *l'Envers d'une sainte;* en novembre, des *Fossiles !*... Juste au moment où la « pièce rosse » agonisait dans ce même Théâtre-Libre, son berceau ; où le culte d'Ibsen commençait ; où, saturé de « vérités cruelles », plus cruelles souvent que vraies, un assez large public attendait... il n'aurait su dire quoi, exactement, — peut-être de la passion, de l'héroïsme, à coup sûr des comédies et des drames d'une psychologie plus haute et plus profonde, avec des idées. Or, ces aspirations psychologiques, *l'Envers d'une sainte* y répondit merveilleusement ; des idées, *les Fossiles* en apportaient, et des plus curieuses, émanées de caractères étranges et puissants : — *les Fossiles*, qui ont l'air d'un fragment d'épopée dramatique en prose, et qui sont bien, dans notre théâtre, en leur modernité exceptionnelle et en leur vérité surhumaine, la seule tragédie réellement épique, depuis *les Burgraves*.

Imparfaits, cependant, et dénués surtout du prestige que leur eût conféré le vers d'un autre Hugo, ils n'ont pas retrouvé au Théâtre-Français, quand, voilà deux ans, ils y émigrèrent, leur succès de 1892 : raison de plus pour que le souvenir de cette première année reste infiniment doux au cœur de l'homme qu'elle tira de l'obscurité à la gloire, du moins à cette gloire sans popularité, qui est encore la sienne.

Non, certes, qu'il ne l'ait pas étendue : sa troisième pièce, *l'Invitée*, fut acclamée au Vaudeville, en 1893 ; sa cinquième, *la Figurante*, à la Renaissance, en 1896 ; mais la quatrième, *l'Amour brode*, n'eut, au Théâtre-Français, que trois représentations, et c'est le Théâtre-Libre, devenu le Théâtre-Antoine, qu'il a cru devoir choisir pour ses trois dernières œuvres : *le Repas du Lion* (1897), *la Nouvelle Idole* (1899)[1], *la Fille sauvage* (1902)[2].

Cette situation particulière, d'un dramaturge illustre et sans prise encore sur le grand public, tient à des causes nombreuses, et l'on aperçoit aisément les principales : certaine maladresse dans la conduite des fables qu'il a imaginées (au moins de quelques-unes), ou de l'obscurité dans leur conclusion, et cette ambition philosophique qui s'attaque, fiévreuse, superbe, aux plus complexes et plus ardus problèmes d'aujourd'hui. Car la fièvre même de sa pensée, lui interdisant le repos dans une doctrine, enlève à M. de Curel le moyen soit de plaire à la foule, soit de la subjuguer : que faut-il, en effet, à la foule, qu'exige-t-elle de quiconque traite devant elle certains sujets, orateur ou auteur dramatique ? Des idées sûres d'elles-mêmes, ou feignant de l'être, fussent-elles d'ailleurs absurdes ou d'une médiocrité lamentable. Au théâtre, cela s'appelle des thèses. Et M. de Curel, s'il médite et raisonne plus qu'aucun de ses rivaux, s'il a fait se combattre les thèses les plus passionnantes, n'a cependant pas de thèse à lui, au sens plein du mot, ou ne semble pas en avoir, — que dis-je ? ne veut pas en avoir. — « Mon sentiment, a-t-il déclaré dans une lettre à M. Jules Huret[3], mon senti-

1. Publiée d'abord dans la *Revue de Paris* (15 mai 1895), mais un peu modifiée depuis.

2. Voir la *Revue* du 15 février 1902.

3. *Loges et Coulisses*, par M. Jules Huret, p. 276-277.

ment est qu'on perd son temps à vouloir convertir le public. D'abord, parce que l'action seule l'intéresse ; il dort pendant les tirades régénératrices, ou, s'il parvient à les écouter, c'est pour en sourire... Ajoutez que, par elle-même, la pièce à thèse n'inspire pas confiance. On sent trop qu'elle est fabriquée pour les besoins d'une cause... L'ensemble sonne faux. » Et je ne prétends pas que cette thèse — car en voilà bien une — contre la thèse au théâtre n'ait point sa part de vérité : comme toutes ou presque toutes les théories esthétiques, elle est admissible — et réfutable ; elle vaut ce que vaut l'artiste qui s'y conforme, dont elle exprime une tendance ; de même, la théorie opposée. M. de Curel, d'ailleurs, l'avoue, citant Dumas fils qui, dit-il, « aurait probablement beaucoup perdu » à ne pas prêcher, puisqu'il avait « l'instinct de la prédication ». C'est ce qu'il n'a pas, lui ; et les délicats l'en félicitent, non à tort, puisqu'il a mieux ; seulement, ce qui lui manque fait, en partie, son malentendu avec la foule, celle-ci pouvant sourire ou dormir aux thèses ennuyeuses ou trop prétentieuses, mais ayant besoin qu'on la dirige nettement vers une conclusion morale ou sociale qui traduise pour elle la pensée de l'auteur.

Le poète du *Repas du Lion*, de *la Nouvelle Idole*, de *la Fille sauvage*, propose au public deux ou trois points de vue, et, sans doute, il finit par incliner vers le premier, le second ou le troisième; il a ses préférences, — mais, justement, si marquées soient-elles, il n'a que des préférences quand cette foule demande des partis pris.

Ces préférences, enfin, sont plus sentimentales que raisonnées, donc plus touchantes que *maîtrisantes*. Elles témoignent chez le philosophe et d'une éducation chrétienne et d'hérédités par où cet homme de lettres, sous l'inquiétude de son intelligence, de sa conscience si modernes, — tel le héros du *Repas du Lion*, — reste un féodal.

Oh ! le féodal le plus mélancolique, suivant l'observation d'un admirateur qui l'a bien compris [1] ; et le chrétien le moins tranquille, l'esprit scientifique ayant mordu en lui jusqu'aux racines de la foi ; — cet esprit dont il reçut sa seconde

1. M. Philippe Malpy (*Revue d'Art dramatique*, mars 1899).

culture, à l'École centrale, au sortir d'un pieux collège, et qui le munit d'un diplôme d'ingénieur avant l'éveil de sa vocation littéraire... Bref, on distingue en l'homme qu'est M. de Curel plusieurs personnages, on devine entre eux des conflits; mais, de ces luttes intérieures, s'il peut résulter, sous la main de l'écrivain, des drames admirables, uniques, ce ne saurait être que bien difficilement des pièces pour tout le monde.

Joignez, non pas ce qu'on appelle le respect de l'art, qui n'est souvent que la froide vertu des talents moyens, mais un ardent, un généreux amour de la beauté, et vous saisirez, dans cette nature multiple, une nouvelle source de complications. Vous y trouverez même une dernière cause des indécisions qui promènent si dramatiquement ce faiseur de drames d'une extrémité à l'autre, en ses rêves moraux et sociaux. M. Gabriel Trarieux, dans une étude récente sur M. François de Curel, l'a parfaitement dit : « Son esprit salue comme nécessaire l'avènement des forces neuves dont il reconnaît la grandeur, mais son cœur, *sa tendresse d'artiste* vont vers les formes du passé[1]. » C'est ainsi que, dans *la Fille sauvage*, il est, « coup sur coup, rationaliste et catholique »; pour et contre la science, dans *la Nouvelle Idole* : — il finit, tout en l'exaltant, par l'humilier devant l'ignorance d'une petite paysanne au cœur plein du « bon Dieu »; — pour et contre le socialisme, dans *le Repas du Lion*, sous les traits, par la bouche éloquente du plus orgueilleux aristocrate qui jamais ait pu se croire « peuple » un instant.

Il est vrai que *la Figurante*, *l'Amour brode*, *l'Invitée*, *l'Envers d'une sainte*, pièces non sociales, toutes morales, n'offrent point le spectacle, chez l'auteur, de cette dualité spirituelle. Même, trois de ces pièces, celles qui ont réussi, sont, jusqu'au bout, d'une logique intime supérieure. Aussi peut-on croire qu'elles réussiraient demain ou après-demain comme dans leur nouveauté. Seulement, c'est encore à un public restreint, de Parisiens mondains ou lettrés, qu'elles plairaient; et pourquoi? Parce que ces trois ouvrages, si logiques, — d'ailleurs très différents entre eux, — sont d'une psychologie exceptionnelle, exposent des caractères, des sentiments dont serait éberlué

1 *Revue Bleue* du 15 février 1902.

ou révolté tout esprit simple... Et je mets bien à part *l'Amour brode*. Il s'y trouve d'étincelantes beautés, mais on comprend qu'il n'ait pas réussi ; c'est au lecteur à s'en donner la représentation, au « connaisseur » capable de suivre en leurs tours, détours et retours les deux âmes malades qui s'y jouent à elles-mêmes, et l'une pour l'autre, la comédie tragique de l'amour sublime.

Ah ! M. François de Curel n'est pas de l'école du « Bon sens » ! Il n'en est pas plus comme moraliste ou psychologue que comme « penseur ». Même quand il marivaude, ce sont des cœurs extraordinaires qu'il invente. Il lui faut de l'originalité, de la rareté, à tout prix. Ou plutôt, c'est naturellement qu'il est ce poète du rare dans l'analyse de l'âme ; aussi naturellement qu'en ses drames sociaux il se montre ému par des thèses contraires et comme déchiré entre deux façons ennemies de concevoir l'univers, la vie, la cité.

***

En 1893, M. Louis Ganderax, attachant dès lors une attention particulière à l'auteur de ces trois pièces, *l'Envers d'une sainte*, *les Fossiles* et *l'Invitée*, le définissait « un novateur classique [1] ».

M. Louis Ganderax voulait dire et s'efforçait de montrer que, si M. de Curel, dans ces trois œuvres, avait bien manifesté un tempérament propre et nouveau, cependant il ne faisait qu'y renouer à sa manière la grande tradition française de la comédie de caractère et de la tragédie psychologique.

L'Envers d'une sainte, n'est-ce pas l'intense et sobre développement, comme racinien, d'une crise de jalousie au cœur de la « sainte ». — jalousie rétrospective mais aussi vivante, furieuse et criminelle qu'elle pourrait l'être, et le fut d'ailleurs, voilà dix-neuf ans, en face de sa cause : la trahison d'un homme adoré (maintenant disparu) ? Les *Fossiles*, n'est-ce point une sorte de tragédie cornélienne, avec deux personnages plutôt de Racine, le jeune Robert de Chantemelle, si différent du vieux duc, son père, et la femme de ce Robert, Hélène,

1. *Revue hebdomadaire* des 16, 23 et 30 septembre 1893.

née Vatrin? Oui, par l'idéal de grandeur et de volonté qui en est l'âme prodigieuse, par le fanatisme de caste, qui poétise ce qu'elle a de monstrueux, une tragédie moderne, qu'on ne peut lire sans penser au Corneille du *Cid*, d'*Horace*. Et mieux, parfois : une tragédie où passent des souffles d'héroïsme antique, où une jeune fille, Claire de Chantemelle, la sœur de Robert, se hausse, en effet, jusqu'à cet héroïsme et finit, son frère mort, par s'y raidir pour toujours ; prêtresse et martyre de l'orgueil nobiliaire, elle a fait le serment, qu'elle tiendra, de vivre sans amour pour se consacrer au fils du mort, « seul héritier du nom » et qui n'a guère qu'un an quand elle dit : « J'ai juré!... » — Enfin, *l'Invitée*, ce rien pour l'intrigue, et néanmoins cette comédie si pleine, si riche, n'est-ce pas, dans le théâtre contemporain, un modèle exquis du genre auquel Molière, en le créant, donna *le Misanthrope*? Il y a seize ans, une femme, par orgueil d'épouse trompée, quittait son mari et ses deux filles, alors des enfants; elle revient un jour chez lui, en visiteuse, — en « invitée »; ses filles la prient de les emmener, elle s'y décide; et voilà toute la fable : un fil pour l'action morale...

Et M. Louis Ganderax n'avait donc pas tort; mais aujourd'hui, après *le Repas du Lion*, *la Nouvelle Idole*, *la Fille sauvage*, l'ingénieuse étiquette : « un novateur classique », pourrait-elle encore s'appliquer au dramaturge? Évidemment, non. *Le Repas du Lion* est bien une tragédie morale et avec quelle ampleur d'originale psychologie dans l'évolution du héros! Mais c'est aussi, en même temps qu'un drame social, une œuvre symbolique. Pareillement, *la Nouvelle Idole*. Quant à *la Fille sauvage*, comment la définir? Espèce de féerie anthropologique aux deux premiers actes, et, d'un bout à l'autre, — à Orléans dans un couvent, à Paris, à Bayreuth, comme chez les barbares, où elle nous ramène et finit, — féerie de symboles chargée d'exprimer toute une philosophie de l'histoire, — et de la préhistoire, — avec les vues de l'auteur sur l'avenir; plus justement, avec ses troubles devant l'avenir... Jamais « dramatiste » français n'avait présenté au public quelque chose d'analogue soit par le pittoresque dans l'exotisme, soit par l'élévation et la complexité des idées.

Jamais personnage comme l'héroïne, figurant, de métamorphose en métamorphose, les phases principales du développement des sociétés, puis leur décadence, n'avait paru sur un théâtre parisien (ni, je crois, sur aucune scène). Non seulement, donc, cette *Fille sauvage* ne ressemble à rien de classique : elle ne ressemble à rien de romantique, ni même à quoi que ce soit dans l'œuvre d'Ibsen, dont il est temps de noter que M. de Curel, — Ibsen français, a-t-on dit, — ne procède pas.

Enfin, le « novateur classique » de 1892-1893, est-ce qu'il n'était, réellement, que cela ? Au moins dans *les Fossiles*, la tradition qu'il restaurait avec la plus vigoureuse personnalité, il la dépassait, et de deux manières : par l'introduction du symbole, déjà, et par un sentiment profond de la nature, par l'amour, peu XVIIe siècle, assurément, de la forêt et de la mer, surtout de la forêt, avec sa faune agile, ses bruits mystérieux, poignants : amour rude chez le vieux Chantemelle, passion de veneur, mais imprégnée de mélancolie, témoin ce cri : « Il n'y a encore que la campagne pour endormir un orgueil qui souffre... » ; amour subtil autant que fort, passion qui s'analyse, s'enivre d'elle-même, ou de ses regrets, chez Robert... Car, lui aussi, le tendre héros, il a été fou de la chasse, avant que la phtisie l'eût terrassé ; mais il faut l'entendre :

« Ce n'était pas uniquement la rage de tuer des animaux ; non, il y avait autre chose... L'épaisseur du fourré, un sentiment d'inconnu... J'écoutais avec délices les coups de vent arriver dans la futaie, s'annoncer au loin... s'approcher, grandir lentement, et, tout à coup, la crinière des bouleaux et la toison des hêtres s'agitaient sur ma tête... On espère une apparition fantasque : Virgile ne perd jamais ses droits sur les âmes bien élevées... »

Et Robert, dans la villa des environs de Nice où il évoque ainsi d'âpres joies fines de gentilhomme forestier, emprunte à ces forêts des Ardennes, qu'il n'est pas sûr de revoir, à la mer qu'il contemple, la double expression lyrique de sa pensée d'aristocrate moderne, presque républicain :

« En moi l'aristocrate adore ces futaies, dont les rameaux protègent tout un peuple d'arbustes. Ne sommes-nous pas frères des chênes

et des hêtres géants? Impossible de me promener parmi eux sans partager leur arrogance. Je plane sur les basses tiges, je prends pour moi toute la lumière... Ici, devant la mer, un autre homme s'éveille. Des vagues, toujours pareilles, viennent par troupeaux s'ébattre sur la plage, toutes également parées d'un rayon de soleil, toutes également petites par le calme, toutes également hautes par la tempête. Je me dis alors qu'il y a là une image de l'humanité très différente de celle que donnent les bois... Je me demande si les hommes ne pourraient pas cheminer parallèlement comme les vagues qui, sans se heurter, courent toutes ensemble jusqu'à la grève... »

Au reste, on sait que l'auteur, Lorrain amoureux des grands bois de sa province, était lui-même — est toujours — le chasseur virgilien qu'il faisait parler. C'est vraiment l'homme, en lui, qui, chez Robert, associait à la vie spirituelle cette vie « des futaies et des vagues » et leur enseignement contraire : il avait modelé son néo-féodal à sa ressemblance. — Néo-féodal, Robert aboutissant à une conception encore superbement aristocratique du rôle de la noblesse finissante. Son testament, lu devant son corps, à haute voix, par Claire de Chantemelle, avoue que « la noblesse a fait son temps » ; mais, avant de périr, elle peut, doit laisser « la même impression de grandeur que les gigantesques fossiles qui font rêver aux âges disparus ». Qu'elle marche « à la tête » des « malheureux » et des « humbles » affamés de justice! Ainsi, agonisante, et contre elle-même, elle dirigerait encore; elle dominerait, de ses derniers chênes, de ses derniers hêtres, le peuple, étonné, des arbustes!

Non sans exemple au théâtre, — il y en a d'illustres, — ce mélange d'invention et d'autobiographie, si curieux dans *les Fossiles*, l'est également et plus dans *le Repas du Lion*.

Chez Jean de Sancy, — quand il n'est qu'un lionceau, l'enfant du premier acte et du second, — même amour que chez Robert, de la forêt, de la chasse, de leurs conseils d'orgueil à de certains cœurs. Et, sur la fin, lion repu de gloire, mais triste, inquiet, bien que tout brillant de jeune force, il retourne pieusement dans ces bois de Sancy : un fantôme, celui du « petit sauvage » qu'il a été, y surgit, l'arrête : « A quoi t'a servi de partir? Reste donc!... » — Sous les arbres « qui vivent des siècles », n'a-t-on pas « la sen-

sation » d'une gloire supérieure à celle qu'il a connue, lui, l'orateur magnifique : — car Jean de Sancy, c'est, parlant, combattant, le féodal « moderne » que Robert de Chantemelle n'a pu devenir qu'idéalement; c'est, réalisé dans un frère ou un fils moral, le rêve de ce Robert pour son propre fils, dont il veut qu'on fasse un « homme » d'aujourd'hui, j'allais dire un surhomme, suivant le mot déjà gâté par l'impitoyable snobisme.

Aurait-il médité, au collège ou plus tard, le testament des *Fossiles*? Non: dans son enfance, il a, sans le vouloir, tué un ouvrier, et ce jour-là, publiquement, juré d'appartenir toute sa vie aux misérables, d'être leur défenseur; et il a, en effet, consacré son ambition et son génie à la cause socialiste, — mais en noble et en chrétien, et pour l'honneur de la noblesse, dans l'intérêt de l'Église. Le socialisme qu'il a prêché tient en ces quelques lignes: « La religion seule peut faire que le riche donne sans orgueil et que le pauvre reçoive sans humiliation. » C'est l'apothéose de la charité, non la revendication de droits quelconques. C'est, en somme, l'ancien régime, prétendu paternel, opposé tout ensemble à l'individualisme issu de la Révolution et au collectivisme.

Il est vrai qu'une discussion avec un chef d'industrie, un bourgeois grand manieur d'hommes et de capitaux, atteint facilement, dans sa hautaine pitié des humbles, le tribun, qui de fait n'a été qu'un bel acteur sincère.

Comment ce féodal soi-disant socialiste ne serait-il pas troublé, puis « retourné », — c'est-à-dire rendu à lui-même, — par l'apologie de l'égoïsme supérieur auquel se doivent ces forêts du travail, les usines de notre âge, ayant pour chênes ou hêtres les audacieux dont l'intelligence nourrit des populations? Si bien que, devant les ouvriers de son beau-frère, — ce beau-frère est le bourgeois qui l'a converti, — Jean célèbre à son tour avec une éloquence héroïque « ce qu'il peut y avoir de générosité réelle dans l'effort en apparence le moins désintéressé » : l'effort du grand patron qui perpétuellement crée, organise, pour lui, mais au profit d'une multitude sans pensée. D'ailleurs, « chaque fois que l'humanité avance d'une ligne, c'est qu'un isolé est allé bien loin

devant elle, éclairant sa route... » Et à cet isolé, industriel, savant, philosophe, artiste, on doit laisser les « coudées franches ». Les ouvriers à qui Jean tient ce langage, — les mêmes à qui son enfance promit le dévouement de sa vie entière, — naturellement s'indignent; leur chef l'insulte; et c'est alors qu'il trouve l'admirable symbole où la pièce a pris son titre :

« On raconte qu'au fond du désert des nuées de chacals suivent le lion pour dévorer les restes de son carnage. Trop faibles pour attaquer le buffle, trop lents pour prendre les gazelles, tout leur espoir est dans la griffe du roi. Dans la griffe, entendez-vous! Au crépuscule, il quitte son repaire..., rugissant de faim, cherchant sa proie. La voici! Alors, les bonds prodigieux, la lutte furieuse, les mortelles étreintes, le sol rouge... d'un sang qui n'est pas toujours celui de la victime. Puis le festin royal, sous le regard attentif et respectueux des chacals. Lorsque le lion a le ventre plein, les chacals dînent... »

Et cependant, ce jeune lion, — pour s'être déguisé, « des années, en une créature douce et compatissante », et pour avoir aimé l'applaudissement des foules, — il va rester inactif quand il faudrait agir... La grève éclate; il apprend qu'on a tiré sur son beau-frère; il voit, à l'horizon, monter une tache rouge : sa chère forêt brûle! Il demeure à discuter avec l'homme qui a conseillé l'incendie, voulu abattre le « seigneur », et qui s'en vante!... Toute sa souffrance, il la répand en ironies... Cette forêt,

« ils font bien, vos amis, de la détruire!... La vie libre..., l'air, la lumière, la santé, elle montrait tout cela de loin à des esclaves!... Qu'il n'y ait plus à Sancy que des forçats noirs de houille! »

Désormais, c'est, dirait-on, un de ces personnages romantiques, chers à Victor Hugo, qui commencent par vous donner l'idée de caractères surhumains : au premier obstacle sérieux, ils se transforment en élégiaques, puis se tuent... Mais, entre Hernani ou Ruy Blas et Jean, il y a une différence profonde : Hernani, Ruy Blas, sont des antithèses factices, personnifiées; Jean, tout symbolique qu'il est, vit. Et si, au dénouement, il meurt, c'est qu'on le tue. Lui, ne se serait pas tué, mais libéré peu à peu du *moi* postiche qui,

d'environ quinze ans à vingt-six, lui a caché sa vraie nature. N'est-ce pas le jour où la grève répond à son cri de guerre qu'il tombe sous la balle du chef de l'émeute? Rien d'étonnant si, deux ou trois minutes avant, dans l'émotion du mal déjà fait, — après les ironies qu'on a vues, — il s'avoue troublé, revient sur « l'histoire » des chacals et du lion, l'explique en apôtre, parlant d'un repas, non plus cruel, mais tout « de sacrifice et de générosité » ; — ce qui, par parenthèse, n'a guère de sens. — Néanmoins, la tragédie ayant pour conclusion morale ce débat obscur dans l'âme de Jean, entre l'ancien tribun populaire et l'avocat récent du capitalisme, que penser du problème, fond primordial de l'œuvre?

« Je suis en contradiction avec moi-même », s'écrie Jean; — et là, sûrement, nous retrouvons l'auteur. Il ne dissimule pas son impuissance à résoudre les questions qu'un dialecticien, plus fort ou plus léger trancherait ou croirait dénouer, mais qui le passionnent, lui plus qu'aucun autre. Volontiers, même, il la proclame. Ainsi, dans *la Nouvelle Idole*, à la dernière scène :

« J'ai pris mon parti de penser comme un illustre et d'agir comme le premier brave homme venu », — dit le représentant de la « Nouvelle Idole », le savant Albert Donnat; et il ajoute : — « C'est incohérent... » Oui, mais quoi! un jour, espérons-le, « on pourra, en ne suivant que sa pensée, aboutir à toutes les grandeurs morales » : présentement, « l'intelligence a sa logique », et « l'âme... la sienne, très différente... » : — et, surtout, « lorsqu'il s'agit de ne pas crever comme un chien, mais de finir noblement » (Albert Donnat s'est condamné à mort, en s'inoculant le cancer), « c'est encore auprès des humbles qui adorent Dieu... que les philosophes ont à chercher des leçons de logique ».

Jusqu'à l'heure où le drame commence, cet illustre médecin fut un matérialiste « croyant ». Et, selon lui, les droits de la science pouvaient aller, dans certains cas, jusqu'au sacrifice de l'individu à l'intérêt de l'espèce :

« S'il est permis à un général de faire massacrer des régiments entiers pour l'honneur de la patrie, c'est un préjugé de contester à un grand savant le droit de sacrifier quelques existences pour une découverte sublime, comme celle du vaccin de la rage ou de la diphtérie... Pourquoi ne pas admettre d'autres champs de bataille que

ceux où l'on meurt pour d l sion d'un pays ?... Le petit s t, frap balle, qui râle au creux d'un sillon jusqu'à ce q b a le trouvent et l'achèvent pour le voler, souffre es, et presque toujours pour une moins belle cause, le i sié dont les dernières heures, habilement suivies, c vent à té des millions d'individus. »

Mais voilà qu'une de ses expériences, l'inoculation du cancer à une petite paysanne tuberculeuse, a trop bien réussi ; elle était si malade, cette jeune fille, qu'il expérimentait « sur un cadavre », et, miracle effrayant, il la revoit guérie en même temps que perdue — par lui ! Alors il commence à « lever la tête », vers « l'Infini », à chercher Dieu...

Et sa « paix », sa « force », pendant qu'il étudiera son « agonie » et celle, en même temps, de la petite paysanne, ce sera que la « pauvre ignorante » le guide, si pieuse, « vers on ne sait quelle splendeur » !

Conclusion assurément plus nette que celle du *Repas du Lion*. Elle n'en a pas moins quelque chose d'inquiétant. Il s'y mêle trop de littérature, et ce n'est plus la belle fougue oratoire et lyrique avec laquelle, au deuxième acte, le grand savant soutient — pour la première fois de sa vie — qu'on ne saurait posséder « l'esprit scientifique, ce don sublime, et ne pas jeter » parfois « vers le ciel un regard d'angoisse... »

***

Même dans *la Fille Sauvage*, on retrouve l'auteur.

Visiblement il est derrière le héros ; c'est lui qui prononce :

« Chaque fois qu'un peuple atteint un haut degré de civilisation, il découvre les invraisemblances de sa religion et perd la foi ; mais aussitôt il entre en décadence, les égoïsmes deviennent féroces, et tout s'effondre dans une mêlée furieuse. De là cette contradiction singulière qu'on fait de prodigieux efforts vers la vérité et qu'on ne survit pas à l'erreur. »

Toute la féerie symbolique est née de cette théorie. Pourtant le héros, l'explorateur Paul Moncel, ajoute :

« Je crois fermement que nous établirons le règne de la raison. Alors l'heure la plus glorieuse de l'histoire du monde aura sonné. »

Espoir difficile à concilier, semble-t-il, avec l'assertion précédente. Mais le subtil barbare Totilo demande :

« On a donc trouvé quelque chose qu'autrefois on ne connaissait pas? Quelque chose qui empêche que chacun aime trop soi? »

Et Paul de répondre :

« Oui, le sentiment de la dignité humaine... »

Ce qui est faire au monde moderne un honneur dont pourraient se plaindre les stoïciens et même d'autres, Romains, ou Grecs.

Mais laissons... ce détail. Si *la Fille sauvage* n'est pas le chef-d'œuvre de M. de Curel, — et elle ne l'est pas, — c'est à certains égards son œuvre la plus curieuse, la plus poétique. Seulement, fait-il, au dernier acte, la preuve de ce qu'avance son philosophe?.... En apparence, peut-être ; pas davantage.

Dans un crime lâche de Marie, — l'ancienne « fille sauvage », devenue la reine d'un peuple à civiliser, — périt tout ce que représente alors cette vivante image féminine du progrès depuis les temps préhistoriques : l'humanité voulant se passer de la religion, qui l'a tirée de la sauvagerie, puis de la barbarie ; voulant se gouverner par la raison avan de s'être fait « une raison supérieure ». Mais est-ce la faute de cette femme, et par suite la faute de l'humanité, si Moncel a renvoyé d'Europe chez les barbares un esprit, une âme qu'il aurait dû garder, qui devait se briser sans lui? Elle n'a pas tort, lorsqu'elle s'écrie, à l'avant-dernier acte : « Voilà qu'au moment où j'ai conquis ma personnalité, vous venez me dire : Sacrifie-toi ! » Tel un demi-dieu, un Prométhée, il a créé cette intelligence, cette conscience ; et il les risque dans l'aventure où le vertige presque fatalement les prendra ! C'est lui, le coupable, — et non l'humanité... D'autant plus qu'il est réellement un dieu pour la créature de sa pensée, un dieu-homme qu'elle vénère et qu'elle aime ; et l'on pourrait prétendre qu'il lui doit maintenant l'amour, pour achever son ouvrage.

*
* *

Aussi bien le sacrifice porte rarement bonheur chez M. de Curel.

La « Fille sauvage » n'en est pas, en effet, la seule victime. Voyez Hélène de Monneville, dans *la Figurante*. Maîtresse du brillant et très ambitieux député Henri de Renneval, Hélène, pour lui rendre encore plus facile sa carrière, le marie à une jeune fille qui ne doit être « qu'un mannequin, une figurante », son « associée pour les affaires politiques, résignée à ne tenir aucun rang dans sa vie intime ». Elle a choisi la nièce de M. de Monneville, Françoise, qu'elle trouve « laide », et qu'elle croit « raisonnable, sans cœur ni tempérament. » Trois mois après, charmante, jolie, merveilleusement habile à se laisser désirer, comme par respect de l'étrange convention, cependant fort amoureuse, — de toute manière, — Françoise, collaboratrice devenue indispensable au *leader* parlementaire, qu'elle fait ministre, écrase sous son « talon », ainsi qu'elle se l'est promis, la pauvre Hélène.

Voyez, d'autre part, l'héroïne de *l'Invitée*, Anna de Grécourt. Elle ne ment pas lorsqu'elle dit à son mari :

« A vingt-quatre ans, le plus grand ennemi d'une femme complètement délaissée, c'est son propre cœur. J'ai vaincu le mien par des moyens barbares, y étouffant tout ce qui demandait à vivre, fauchant amitiés et penchants qui pouvaient entretenir la faculté d'aimer... L'ai-je assez mutilé, ce pauvre cœur! Actuellement il n'y reste plus une fibre aimante... C'est un jardin transformé en cour pierreuse sans un coin de verdure. »

Et qu'a-t-elle retiré de ce long sacrifice?... Le droit de se considérer comme « une femme respectable », suivant le mot de M. de Grécourt.

Il est vrai qu'elle peut, ayant passé vingt-quatre heures chez son mari, lui faire ces adieux :

« Je suis restée honnête, et ma satisfaction est médiocre; vous avez servi vos passions, et votre félicité est mince... Mon pauvre ami, tous les chemins mènent à Rome... Je vous plains, plaignez-moi... »

Mais la duperie de l'ascétisme n'apparaissant guère, en

somme, plus misérable que la faillite de l'égoïsme bourgeois, est-ce une consolation pour le premier?...

Il est encore vrai que madame de Grécourt ajoute : « Mon cœur arrivé pauvre s'éloigne à peu près riche... » Mais cet « à peu près », tombant des lèvres d'une mère qui emmène ses filles, l'une de vingt ans, l'autre de dix-huit!... S'il n'est rien de plus original, quoi de plus triste?

Cependant, voici un sacrifice dont la tragique inutilité passe tout :

Il y a dix-neuf ans, l'homme dont Julie Renaudin, toute jeune fille alors, se croyait adorée, qu'elle adorait, son cousin, Henri Laval, est revenu de Paris, marié ; elle a, dans sa jalousie furieuse, essayé de tuer l'épouse innocente; elle l'a poussée dans un ravin. Puis elle s'est enfuie au cloître. Elle y reste dix-huit ans, sans vocation religieuse, faisant la classe à des enfants, du matin au soir. Henri mort, elle rentre chez sa mère, en un milieu bourgeois de petite ville. Elle s'imagine avoir conquis la paix! Dès la première heure, le passé l'assaille. Le mort ressuscite ; elle le « heurte à chaque pas » ; et, persuadée par des incidents très simples (où M. de Curel aurait pu montrer plus d'adresse) que, d'abord honteux de sa trahison, plein de pitié pour l'abandonnée, Henri est arrivé à la maudire, la voilà dans l'état d'âme qui la fit et va la refaire criminelle. Elle n'a pu tuer l'épouse : elle se vengera sur la fille; oh! sans violence, avec l'habileté que le cloître lui a enseignée. Elle s'emparera du cœur de cette jeune fille pour le fausser, le dessécher. Puis, apprenant qu'elle fut jusqu'au bout secrètement chère à Henri, la « sainte » retourne au couvent. « Pauvre Julie!... Ah! s'il n'y avait pas l'autre vie! » soupire une tante de la malheureuse; c'est le dernier mot du drame.

Par la poignante simplicité de son action toute morale, l'*Envers d'une Sainte* est d'un maître. Je ne sais pas, dans le théâtre du XIXe siècle, en France, figure plus belle que Julie. Mais toute cette vie sacrifiée, cette grande amoureuse esclave, à jamais, de quelques baisers reçus et rendus, sortant du monde à dix-huit ou vingt ans, y reparaissant une heure, et rentrant dans la nuit claustrale, le cœur encore plein de l'image qui lui fut l'univers, — n'est-ce pas d'une ironie atroce?



Poète magnifique de l'orgueil, dans *les Fossiles*, dans *le Repas du Lion*, dans la *Nouvelle Idole* même,—jusqu'à la conversion néo-chrétienne d'Albert Donnat,— M. François de Curel est donc, en d'autres pièces, un peintre amer du renoncement. Et le critique sent mieux cette amertume, la goûte mieux, quand il a bien joui de cette magnificence.

D'ailleurs, les renoncements que M. de Curel nous présente, c'est encore de l'orgueil — désespéré. Pas de femme plus orgueilleuse que Julie, ou madame de Grécourt. Celle-ci, quand sa fille Alice, la cadette, lui dit : « La bonté a survécu dans votre cœur... Être bon, n'est-ce pas une façon d'aimer ? » répond : « C'est aussi, chez les orgueilleux, une façon hautaine de rendre à la vie le bien pour le mal. » Enfin, rappelez-vous le cri du vieux duc : « Il n'y a encore que la campagne pour endormir un orgueil qui souffre ! »

Tous les personnages importants de ce théâtre, qu'ils la jugent bonne ou mauvaise, le prennent de haut avec la vie. Tous sont des caractères. Et l'auteur, à le définir par sa qualité la plus rare aujourd'hui, est un lyrique de l'héroïsme.

Que lui manque-t-il pour nous donner — après ses beaux drames psychologiques — un drame social qui soit réellement tout entier un chef-d'œuvre ? Simplement, de bien savoir ce qu'il veut comme philosophe ; de n'être pas « écartelé », suivant un mot de Robert de Chantemelle, entre deux hommes : celui du passé, celui du présent et de l'avenir.

LÉOPOLD LACOUR

TRÈS VÉRIDIQUE HISTOIRE

D'UNE

PETITE FILLE[1]

XXIII

APPRENTISSAGE DE LIBERTÉ

Mes parents avaient loué une maison à Dalkey, avec un jardin idéal. Il descendait en pentes ombragées, en allées touffues, jusqu'à des rochers gris où la mer semblait vraiment devenir nôtre, en couvrant les rochers ; parfois même, aux grandes marées, elle venait former de petites mares jusque sur les bords sablés du jardin.

La maison était grande, avec un dédale d'escaliers et de corridors. La nuit, quand les vagues mugissaient et que toute l'artillerie du ciel ébranlait la terre jusqu'en ses fondements, nous y goûtions des émotions violentes. Nous étions fascinés par la terreur et nous tremblions en silence durant ces longues nuits où nos parents restaient en ville, retenus par le théâtre, les courses ou quelque fête mondaine.

Nous étions confiés alors à notre sœur aînée, jeune personne à la fois sentimentale et despotique. Elle nous gouvernait avec une main de fer, puis nous invitait à pleurer avec elle sur les poèmes d'Adélaïde-Anne Procter. Elle nous lisait avec des transports de sensibilité des légendes fastidieuses et nous confisquait sans pitié nos romans préférés : *Wawerley*, *Kenilworth*, *Rob-Roy*. Je les cachais sous mon oreiller et, la

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 février et 1er mars.

nuit, je les lisais à mes petites sœurs. Elle considérait les romans comme le germe de toute iniquité sous le soleil, tandis que Longfellow et Adélaïde-Anne Procter avaient le privilège d'ennoblir la vie. Elle était confirmée dans cette idée biscornue par une mélancolique petite ouvrière, qui venait plusieurs fois par semaine coudre et raccommoder pour nous et qui savait par cœur tout *Évangéline* et toute la *Légende dorée*.

Type étrange et original que cette petite ouvrière aux yeux tristes, aux cheveux blancs. Elle avait eu son roman, plus étrange même que celui d'Évangéline. Son amoureux était parti pour l'Amérique et s'était battu dans la guerre de Sécession. Avec ses petites économies, elle l'avait suivi à travers l'Atlantique, l'avait cherché d'État en État, durant des mois, presque toujours à pied, faisant plusieurs lieues par jour, quelquefois recueillie sur une charrette, vivant d'une croûte de pain, à l'ordinaire, et d'une ou deux racines, pour achever ces douloureuses pérégrinations dans un hôpital où elle avait soutenu de ses bras fidèles la tête de son fiancé mourant. Lorsqu'elle revint en Irlande, véritable héroïne d'un roman réel, ses cheveux noirs avaient blanchi, ses yeux étaient obscurcis par les pleurs. Elle avait bien gagné le droit d'être sombre et de s'arrêter, les yeux pleins de larmes, « sur le pont, à minuit », et de nous dire « en douloureux vers que la vie est un songe vide ».

Nous étions une terrible bande, nous autres, capable des pires exploits. Et la sentimentalité de notre sœur elle-même succombait parfois à nos inspirations diaboliques : elle oubliait Longfellow et miss Procter, pour prendre part à quelque farce bien irlandaise. Toutes les maisons du voisinage étaient pleines de filles et de garçons ; il y en avait de tous les âges, à peu près, jusqu'à seize ans. Nous n'avions pas besoin de présentations pour former une seule grande famille de quelque trente et quarante vauriens et démons des deux sexes.

Les chefs de la troupe étaient un garnement aux cheveux rouges, destiné à être la gloire du corps médical, et un garçon de quatorze ans, pâle, avec des yeux fiers, mon premier amour, Arthur de son prénom, fils de grande famille, —

aujourd'hui, sans doute, excellent colonel. Quand nous allions rejoindre les garçons au cricket, je ramassais ses balles et les lui tendais respectueusement ; ma récompense était de m'entendre dire, d'un ton bon enfant, que j'étais « bien gentille... » Pour moi, il incarnait Quentin Durward et Waverley, avec un peu de Leicester et du prince Ferdinand. Il était certainement aussi imposant et distingué qu'aucun de ces héros décoratifs. Son père, un aimable vieux lord, avec de grandes manières, nous régalait parfois d'un feu d'artifice ; alors ses sœurs, plus orgueilleuses que celles de Cendrillon, daignaient paraître et laissaient tomber sur notre foule un sourire de bienveillance, comme des grandes dames distribuant des prix à une fête de village. Arthur, lui, était un garçon très simple ; extrêmement flatté de mon adoration muette, il l'encourageait par toutes sortes de petits airs et de petites manœuvres.

Ce fut le chef aux cheveux rouges qui inventa le jeu le plus amusant du monde. Il nous organisa en troupe de mendiants. Il jouait du banjo et chantait des chansons nègres ; Arthur, en manches de chemise, avec une casquette sur l'oreille, pour donner un air mauvais sujet à son aristocratique tête blonde, faisait la quête, un chapeau à la main. Nous allions de maison en maison, chanter, danser, mendier, crier dans le jardin jusqu'à ce que les grandes personnes fissent leur apparition pour jeter une petite pièce blanche dans le chapeau d'Arthur. Le vieux lord, à l'occasion, allait jusqu'à la demi-couronne. Les parents s'amusaient de la plaisanterie autant que nous-mêmes et ne s'avisaient pas de nous reconnaître.

Quelles histoires nous inventions ! Quels mensonges ! Une jolie fillette, avec des boucles brunes autour de sa petite face rose, obtint un jour une guinée de mon beau-père, qui fumait sur la pelouse quand la bande envahit sa solitude, en affirmant à Son Honneur « qu'elle était mère de quatorze enfants : ils n'avaient que leur couverture à se mettre sur le dos... » Lorsqu'elle vint jeter la pièce étincelante dans le chapeau d'Arthur, il s'écria : « Oh ! de l'or ! » et toute la bande éclata en hourras frénétiques. Le lendemain, ce fut une débauche de limonade, d'oranges, de gâteaux et de chocolat.

Les parents, tour à tour, offrirent une fête officielle à la

troupe. Le vieux lord avait le monopole des feux d'artifice; mon beau-père établit des courses. Un vieil avocat, très riche, notre voisin, fit venir un cirque, pour notre plus grande joie; enfin, sept délicieuses vieilles filles, qui vivaient là dans leur vieux château, surpassèrent royalement tous les pères en organisant des régates pour nous autres. Tous les marins de l'endroit furent engagés; tous les bateaux à voiles coururent. Dieu puissant! Quelle journée! Y eut-il jamais sous le ciel une jeunesse si gâtée, si animée, si consciente de former une petite communauté à part, toutes choses sur terre et sur mer n'existant que pour son plaisir!

Il y avait même un bon vieux juge ami de mon beau-père, qui nous offrit l'entrée libre de son grand verger, où les pommes étaient en abondance; nous grimpions aux arbres comme des écureuils et nous dévorions les fruits sans crainte ni discrétion.

XXIV

MA SŒUR AÎNÉE

Ma sœur aînée n'avait que quatorze ans, mais elle était déjà ce qu'elle a toujours été, une personne sage et sainte.

A huit ans, elle avait mis sa main dans le feu pour mourir de la mort d'une martyre chrétienne. Après quoi, elle poussa des cris horribles pendant je ne sais combien d'heures. Une autre fois, étant à la campagne chez des parents, elle alla s'agenouiller dans une grange énorme, à la tombée de la nuit, les yeux dévotement clos, priant avec ferveur: elle espérait bien être dévorée par des lions. Elle entendit les aboiements lointains d'un dogue en colère, et crut sa prière exaucée: sans doute, c'était le lion vorace qui s'apprêtait à faire d'elle sa proie. Elle tomba en convulsions, il fallut plusieurs médecins pour la soigner.

Quand elle reprit conscience d'elle-même, avec ses cheveux coupés et ses petites mains blêmes sur la couverture, elle reconnut notre tendre mère assise auprès de son lit, bien tranquille, occupée à raccourcir son beau manteau neuf pour

ma seconde sœur. Elle offrit cette mortification à Dieu pour ses péchés, et fit aussitôt une prière à sa patronne sainte Agnès.

A dîner, elle ne mangeait jamais de pudding ni de gâteaux, pas même de ces chaussons aux prunes pour lesquels, en ces jours de gourmandise, j'aurais vendu non seulement mon âme, mais encore la sienne. Après dîner, elle portait invariablement sa part de tout ce luxe aux pauvres du voisinage.

Sans cesse elle visitait ces gens-là, munie de thé, de sucre et autres choses de ce genre. Pauline, qui l'accompagnait dans ces tournées charitables, m'assura qu'elle avait souvent vu ses petites pauvresses favorites fourrer sous le lit d'excellents plats d'œufs au lard et des bouteilles de bonne bière, tandis que la traditionnelle invalide sautait dans le lit, ramassait ses vêtements autour d'elle et commençait à pleurnicher :

— Ah! pour sûr, ma petite demoiselle, nous sommes bien malheureuses, nous n'avons pas mangé une bouchée ni avalé une cuillerée de soupe depuis la dernière fois que nous avons vu votre figure de bénédiction...

Elle était d'une beauté enchanteresse. Elle avait de grands yeux bleu foncé, en constante communion avec les sphères célestes ; ses cheveux d'or rouge lui tombaient jusqu'aux reins comme un flot de guinées en fusion, et devant son teint on restait bouche bée. — Toutes, à vrai dire, nous avions hérité de notre mère de merveilleuses boucles d'or et des teints éblouissants.

Cette sentimentale et sainte créature faisait d'affreux ravages autour d'elle et marchait dans la vie comme dans un rêve, inconsciente ou d'une indifférence sublime, avec un regard d'une tristesse passionnée, toujours attaché à sa patrie d'en haut. Les jeunes gens tombaient devant elle comme des quilles, et tremblaient s'ils avaient à lui adresser la parole. Un garçon de seize ans arriva, un jour, à cheval en vue de la maison ; il avait une cravate rouge et, au fond du cœur, il espérait qu'elle lui allait bien; son expression mélancolique témoignait d'un cœur brisé. Elle ne fit seulement pas attention à lui. Elle était assise dans le jardin, à lire *Fabiola* pour la centième fois. La grille était ouverte : perdu dans ses

pensées amoureuses, le cavalier oublia le droit de propriété : il franchit la grille superbement. La porte de la maison aussi était ouverte, et le poney, bravement, galopa jusque dans le hall... Ah ! le pauvre garçon ! l'effroi de ma sœur ne fut rien auprès du sien : il bégaya des excuses, balbutia, devint si rouge que le miracle fut qu'il pût jamais redevenir pâle. Nous avions l'habitude de ces commotions produites par notre sainte Agnès sur le cœur des jeunes gens. Elle n'en ressentait pas le contre-coup ; eux ne s'en trouvaient pas plus mal. Grave et gracieuse à la fois, elle escorta le pauvre diable jusqu'à la grille. Nous qui la connaissions bien, nous savions qu'elle étouffait, à force d'étouffer son envie de rire : car elle ne manquait pas d'humour ; elle avait même une sorte d'ironie particulière, et la gaieté, dans sa religion, n'était pas chose prohibée.

Elle s'institua elle-même notre véritable mère, dans cette vieille grande baraque de Dalkey. Elle nous gouvernait en autocrate et nous punissait avec une sévérité désolante. Pour nous apprendre à nous dominer et à n'avoir pas peur, elle exigea un soir que la plus petite, Baby, fut emportée en chemise de nuit, à moitié endormie, et trempée dans cette farouche mer d'Irlande qui rugissait au bas du jardin. Pas de pitié pour l'enfant, qui se débattait : elle eut beau hurler de rage, elle fut plongée, la tête la première, recrachant l'eau salée de ses petites lèvres rebelles.

Le soir quand nos parents restaient en ville, Agnès nous réunissait dans le grand salon au plafond bas et nous obligeait à faire notre examen de conscience, à méditer, à dire le rosaire tout haut pour éloigner les voleurs et les revenants. Tous les garçons finirent par être au fait de ces pratiques édifiantes et les coquins s'assemblaient sous la fenêtre et criaient les répons par dérision. On pouvait distinguer les notes aiguës d'Arthur : « Sainte Marie, mère de Dieu... », par-dessus les notes basses du chef aux cheveux rouges.

Le frère d'Arthur, un élégant officier aux gardes, en permission chez son noble père, pour une quinzaine de jours, ne dédaignait pas de s'adjoindre à cette bande de réprouvés ; une fois, risquant un œil à travers la persienne, je vis l'homme à la mode, les yeux dévotement levés au ciel pour imiter le

regard extatique de ma sœur, les mains jointes comme ceux des personnages peints sur les vitraux :

— Sainte Vierge, priez pour moi, misérable pécheur! Et vous, bienheureuse sainte Agnès, aidez à ma conversion!

A ce coup, même la dévotion de ma sœur fut troublée : nous vîmes se pincer aussitôt ses lèvres mobiles. Cela suffit à nous prouver que notre autocrate était hors de garde, et l'on se roula sur le parqnet en poussant des cris de joie.

Sévère en tout ce qui touchait la discipline, la religion, elle nous laissait au dehors une liberté sans limites. On en jugera par ce dialogue entre un vieil ami de mon beau-père. qui était venu lui faire visite, et la jeune sainte aux cheveux d'or, l'exemplaire maîtresse de maison, à qui on l'avait présenté.

Le vieux monsieur, regardant par la fenêtre, aperçut deux petites bottines qui pendaient à la plus haute branche d'un arbre, dans le ciel,

— Hé! qu'y a-t-il en haut de cet arbre ?

— Oh! c'est Angela : elle va toujours lire là-haut.

— Miséricorde! s'écria le vieux monsieur.

La conversation continua. Peu après, il traversa la pièce pour admirer la vue, de l'autre côté. En regardant la mer, il découvrit au loin une pointe de rocher entourée de grosses vagues, et deux petits points sur ce rocher.

— On dirait qu'il y a quelqu'un là-bas, en danger de se noyer! — dit le vieux monsieur.

— Oh! pas du tout, c'est le rocher de Pauline. Elle et Birdie y vont toujours à marée basse : elles y passent toute la journée, à barboter dans l'eau, et reviennent quand la mer remonte.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria le vieux monsieur.

Un peu plus tard encore, regardant le toit de l'écurie, il vit trois petites têtes blondes penchées sur des cartes à jouer.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda-t-il, effaré.

— Ce sont les trois dernières : elles font leur partie sur le toit.

— Quels enfants extraordinaires! murmura le vieux monsieur.

Agnès avait inventé pour moi une punition originale et

singulière : chaque fois que j'entrais nes rages diaboliques, elle ordonnait à miss Kitty, la sentimentale petite ouvrière, de me tenir les pieds; une autre servante me tenait la tête, et, tandis que j'étais ainsi honteusement réduite à l'immobilité, elle m'aspergeait d'eau bénite, et priait à haute voix le Seigneur et mon ange gardien de me délivrer du démon.

Je conçois difficilement, pour ma part, une opération plus propre à retenir le démon que cette méthode pieuse et diabolique destinée à le chasser. Aussitôt libre, je me précipitais dans la cour et sous la pompe, pour me laver de cette eau bénite; puis, ruisselante comme un terre-neuve, je rentrais à la maison et refusais de changer de robe ou de chaussures, en hurlant mon espoir de mourir bientôt poitrinaire.

XXV

NOTRE BAL

Tous les enfants et les jeunes gens des alentours avaient des parents qui, s'ils allaient passer la journée à Dublin, ne manquaient pas de rentrer le soir. Beaucoup même avaient des mères et des tantes qui, de tout l'été, ne bougeaient pas. Nous seuls avions le bonheur d'être abandonnés à nous-mêmes avec une parfaite insouciance et de posséder ainsi une grande maison dont nous disposions quatre ou cinq jours et nuits par semaine.

Figurez-vous l'extravagant usage que nous pouvions faire de cette indépendance et figurez-vous l'envie qu'elle excitait dans le cœur de tous nos camarades!

— Une idée! — dit un jour le chef aux cheveux rouges; si l'on donnait un bal, chez vous, un soir qu'*ils* seraient partis?...

Pauline — celle qui me contait de si belles histoires à Listerby — se jeta sur l'idée avec enthousiasme. Un bal! Notre bal, à nous, donné par nous-mêmes! nous-mêmes régalant toute la bande, entre les danses, avec les rafraîchissements acquis par nos ingénieux et vaillants efforts! C'était là une

idée magnifique. Nous nous mîmes à battre des mains, à danser, à trépigner, vraiment, dans une exaltation folle.

Tout d'abord sainte Agnès résista. Elle était chef de famille, en somme, par délégation. Elle était responsable non seulement de nos âmes immortelles, mais de nos corps périssables ; et, par-dessus tout, elle était responsable des provisions. C'était elle qui disait au domestique ce qu'il fallait commander à l'épicier, qui attirait l'attention paternelle sur l'état de la cave : ne fallait-il pas prévoir les visites, l'invasion du dimanche, et l'interminable défilé des amis qui se faisaient un devoir de venir demander comment se portaient mes parents et leur progéniture, les soirs de musique?

Vous ne saurez jamais combien vous êtes populaire si vous n'êtes pas en état de recevoir, l'été, dans un agréable endroit au bord de la mer, à une distance commode de la capitale : là où des gens élégants se réunissent deux fois par semaine pour écouter la musique, le soir, après les régates. Les connaissances les plus éloignées se souviennent alors, tout à coup, d'être vos meilleurs amis. On envahit votre jardin ; votre salon ne désemplit pas. Dans votre salle à manger, des hordes pillent le buffet. A dix heures, quand vous êtes sur le point de barricader votre porte hospitalière, des gens arrivent en souriant vous dire bonsoir et vous demander un verre de *wisky and soda*. Habitez cette même plage en hiver, et votre meilleur ami lui-même oubliera qu'il vous connaît. L'hospitalité irlandaise est justement fameuse, elle est incomparable. Mais l'abus irlandais de l'hospitalité, on le connaît peut-être moins, et rien n'est oublié plus vite que les bienfaits illimités d'une « maison ouverte ».

Mes parents tenaient « maison ouverte » avec une fureur qui ne nous a pas laissé un sou de notre patrimoine : et c'est ainsi que, lors de notre bal, nous étions à même, nous, enfants, d'offrir à nos trente ou quarante petits invités des verres de limonade par douzaines, des *sandwiches* au jambon, des biscuits, des paniers de pommes achetées par mon beau-père à son ami le juge, celui dont nous mettions journellement le verger au pillage. Il y avait aussi du *claret* et du *soda*, même d'excellent porto et du sherry, pour cette partie de la communauté que nous appelions « les grands » : Arthur, le chef

aux cheveux rouges, sainte Agnès, Pauline et quelques autres des deux sexes.

Nous eûmes vent de l'intention qu'avaient nos parents d'aller, tel jour, au théâtre entendre « toute la pièce ». Ils ne se donneraient sûrement pas la peine de se presser pour attraper le dernier train, ils coucheraient en ville. Les invitations furent aussitôt lancées. Sainte Agnès fit quelques difficultés encore ; mais elle était jeune, après tout, et se réjouissait elle-même, à la perspective d'une telle aventure.

Le bal devait s'ouvrir tout de suite après le thé de sept heures. A Dalkey, en ce temps-là, tous les enfants dînaient à deux heures et, à sept heures, prenaient le thé avec des tartines de beurre ; on y ajoutait des gâteaux et des rôties aux jours de fêtes carillonnées.

A huit heures, le grand salon était prêt. Nous avions allumé toutes les bougies des appliques, le long des murs, luxe réservé d'habitude aux réunions des grandes personnes. Le gaz flambait à tous les becs du grand lustre. On aurait pu croire que nous célébrions quelque royal anniversaire, tant l'illumination était splendide. Arthur avait apporté, cet après-midi, des brassées de fleurs prises dans les serres de son père, et sainte Agnès les avait arrangées avec l'adresse d'une fée. Le chef aux cheveux rouges, en qualité de grand maître des cérémonies, portait une énorme pivoine à la boutonnière ; avec sa maëstria habituelle, il faisait manœuvrer tous les couples, et criait : « Les lanciers, maintenant ! » ou ; « En place, pour le quadrille écossais ! » Nous avions permis à trois gentilles fillettes de venir avec leur gouvernante, qui entrait de tout cœur dans l'esprit de la chose et ne quitta pas le piano. Elle jouait quadrilles sur polkas, valses sur scottishs, mazurkas et galops. Entre les danses, c'était une joie folle de se précipiter sur les rafraîchissements. Ces diables de garçons risquaient de nous tuer en débouchant les bouteilles de limonade et de *soda* au petit bonheur : pif ! paf ! Nos aînés pouvaient se griser abominablement avec du *whisky* ; cependant ils gardaient plus de sang-froid que nous autres enivrés de cabrioles, de rires et de liquides inoffensifs absorbés à discrétion. Et l'on mangeait les *sandwiches*, et l'on dévorait les biscuits et les pommes, et l'on engloutissait les tartines...

Et, leste ! miss Montgomnery était au piano, et les petits pieds recommençaient à se trémousser.

Et moi, ô mortelle fortunée, je dansai deux fois avec Arthur ! D'abord, nous jetâmes la perturbation au milieu des lanciers : et le maître des cérémonies, indigné, nous poursuivait à grands cris. Puis il me fit prendre part à une danse mystérieuse qu'il appelait le « galop » : c'était une charge furieuse d'un bout à l'autre de la salle, les couples se bousculant avec délices, roulant l'un sur l'autre et se ramassant l'un l'autre, avec la plus joyeuse humeur du monde.

Et alors, comme nous étions à nous essuyer le visage et à boire de la limonade, quelqu'un me demanda de donner une représentation de « Monsieur Parker ». De toute l'assemblée, Arthur et moi étions les seuls ayant voyagé : il avait été à Eton et moi à Listerby. Ce fut sa voix légèrement sarcastique qui me décida :

— Oh ! je sais, je sais ! J'ai entendu parler de ce maître de danse; il paraît que c'est un type étonnant et que vous l'imitez à la perfection.

Pour prouver qu'en effet je l'imitais « à la perfection », je commençai le chassé-croisé au son d'un violon imaginaire, chantant *Nora Creina* au milieu d'applaudissements frénétiques.

Oh ! combien de fois, depuis, mes amis n'ont-ils pas déploré ma vocation perdue ! Au théâtre, actrice ou danseuse, j'aurais depuis longtemps fait fortune, et, comme acrobate, c'est la gloire que j'aurais conquise avant mes vingt ans. Mais les parents sont arriérés, ils ne pensent pas à ces choses-là. Vous êtes une fille et, quand la fortune abandonne le foyer domestique : ils vous disent de partir et de vous faire gouvernante. bénissez votre étoile, si, grâce à leur bon sens, vous gagnez une misérable croûte de pain dans le sentier de la vertu !... Trouvent-ils chez une enfant une extraordinaire faculté d'imitation, une souplesse physique tout à fait anormale, une vraie passion pour la danse, il ne leur vient pas à l'esprit qu'il serait plus sage et plus humain de tourner ces avantages à son profit, au lieu de condamner la petite malheureuse à la misère, et à cette abolition de soi-même qu'est le métier de gouvernante.

Pauline, blasée de longue date sur les moindres mouvements de M. Parker, s'en alla au jardin avec un garçon de son âge regarder les étoiles et causer de leur idéal.

C'était quelques minutes après l'arrivée du train de Dublin à Dalkey ; comme ils étaient là, tous les deux, assis tranquillement sur le mur, à discuter leur nouveau livre favori, *les Fiancés*, de Manzoni, tout à coup ils virent sur la route une grande et majestueuse figure qui marchait d'un pas rapide vers la grille... Dieu du ciel ! C'était ma mère.

Pauline était une fille de ressources, et, de plus, elle connaissait assez bien cette personne redoutable.

— Vite, vite, Eddie ! — murmura-t-elle. — Courez à la maison et dites à Agnès de les faire tous partir par la fenêtre de l'office, qui donne sur le petit chemin. Je vais retenir maman dehors en lui parlant des étoiles.

En effet, lorsque ma mère ouvrit la grille, elle rencontra le solennel et sentimental regard d'une étudiante en astronomie ! Rien ne pouvait l'enchanter plus que cette révélation inattendue d'intelligence chez l'un de ses enfants. Merveilleusement douée elle-même, elle avait l'esprit très orné, une conversation brillante ; à quelque moment que ce fût et quelles que fussent ses dispositions, vous pouviez la mettre immédiatement de bonne humeur et détourner sa pensée de tout ce que la vie quotidienne a d'irritant, si vous vous adressiez à son intelligence et parliez de quelque sujet éloigné : — constellations, Afrique du Sud, guerre de Sécession, Empire d'Allemagne... Elle savait tout, s'intéressait à tout, avait tout lu, était capable de traiter en spécialiste n'importe quel sujet donné, mathématiques et métaphysique exceptées, qu'elle déclarait tenir en profond mépris.

Une autre mère se serait étonnée de trouver une fille de treize ans toute seule sous les étoiles : ma mère, elle, jugea tout naturel qu'on la priât de faire une conférence sur l'astronomie à cette heure ; elle tomba dans le piège avec la plus fervente ingénuité.

Et maintenant, imaginez-vous ce qui passait à l'intérieur ! Dix minutes pour débarrasser la maison d'une trentaine d'enfants surexcités, obligés de s'évader précipitamment par une étroite fenêtre, suffoquant de fou rire, et sautant, au risque

de se casser les reins, sur le sol durci du petit chemin qui courait le long du jardin jusqu'à la grande route ! Dix minutes pour débarrasser le salon des bouteilles vides, des verres et des assiettes, et remettre en place les chaises, les canapés, les tables ! Dix minutes pour grimper l'escalier et nous fourrer dans nos chemises de nuit sans lumière !... Bonté divine ! quelle joie ! On accepterait de grand cœur une seconde râclée pour ces dix bonnes minutes de folie.

— C'était magnifique ! — dit Arthur le lendemain à Pauline, après s'être efforcé vainement de s'apitoyer sur notre sort.

Il n'y eut qu'un malheur : le corps du chef aux cheveux rouges se refusait à passer par l'étroite fenêtre de l'office. Il avait beau souffler, il avait beau pousser, il ne pouvait tirer de là sa grosse carcasse.

— Attention ! — cria Brigitte, une de nos bonnes, une campagnarde solidement charpentée.

D'un bond, elle s'élance, tête baissée comme un taureau qui veut détruire son ennemi. Patatras !... Nous penchons nos têtes anxieuses hors de la fenêtre pour voir si l'infortuné garçon ne gît pas en morceaux par terre. Mais non, avec un rire étouffé, il dévale au galop le petit chemin : sauve qui peut !

Aussitôt disparus les derniers témoignages de notre fête, nous, les petites, nous grimpâmes l'escalier quatre à quatre, sur les talons les unes des autres ; Agnès, elle, pendant ce temps-là, sortit pour inviter Pauline, l'amie de la lune, à rentrer se coucher. Elle simula toute la surprise et tout le plaisir qu'il fallait à la vue de notre mère, et, après quelques mots encore sur les sphères célestes, toutes les trois pénétrèrent dans la maison, où devait régner maintenant, Agnès se plaisait à le croire, la plus complète obscurité.

Ma mère, tout en expliquant négligemment pourquoi elle s'était décidée au dernier moment à ne pas coucher en ville, tourna le bouton de la porte du salon. Les bougies, oubliées dans la bagarre tandis qu'on éteignait le gaz, brûlaient encore : éclatant et fatal aveu !

Bientôt, ce fut à nous de voir trente-six chandelles. Agnès et Pauline furent les premières victimes : elles restèrent sur

place, étendues, toutes meurtries et peu sûres de n'avoir pas quelque membre brisé. Puis la reine offensée monta vers nous qui tremblions de peur dans nos chemises de nuit.

— Qu'est-ce que tout cela signifie ? — demanda-t-elle.

Des bouteilles vides entassées dans un coin de l'office, un jambon disparu, des boîtes de biscuits saccagées, des couteaux, des assiettes, des verres, dans un indescriptible pêle-mêle, un carreau cassé à la fenêtre de l'office !

Nous nous étions bien amusées ; le fatal quart d'heure avait sonné, maintenant : c'était notre peau qui devait payer les frais. Ah ! les oreilles qui vous tintent, les joues qui vous cuisent, les têtes en compote et les bras ou marmelade ! Mais le plus enragé créancier s'apaise, à la fin, quand, pour rentrer dans son dû, il faut une pareille dépense de nerfs et de muscles. La femme la plus robuste ne peut pas battre une demi-douzaine d'enfants durant toute une nuit : ma mère se retira, fort aise de penser que sa vie était en danger, par suite d'épuisement nerveux et de congestion cérébrale.

XXVI

OMBRES ET DEUIL

Toute cette gaieté n'implique pas que ces beaux jours fussent exempts de tristesse. J'avais vécu et souffert trop longtemps dans la solitude pour n'avoir pas toujours un coin de mon cœur réservé aux chagrins silencieux, où le regard d'aucune sœur, d'aucun étranger ne pouvait pénétrer. C'est inouï l'art avec lequel un groupe d'enfants peut, d'un commun accord, faire sentir à l'un d'entre eux, à toute heure du jour. à tout propos. qu'il est un intrus.

Mes deux aînées étaient inséparables, mes trois cadettes également : les deux camps faisaient alliance. Je restais entre les deux, en dehors. Je partageais bien leurs jeux. comme je partageais leurs repas ; mais lorsqu'elles avaient un secret à se confier, elles me laissaient dans le désert.

Certains regards m'étaient comme des coups de couteau ;

je me demande si jamais un autre enfant a ressenti cela si cruellement. Mon aversion des grandes familles est née de cette conviction que toute grande famille contient une victime : dans le nombre, il y a toujours une créature isolée qui pleure en quelque abandon glacial, tandis que les autres rient aux éclats. Cette gaieté qu'elle ne partage pas est une nouvelle cause de répulsion mutuelle ; et toute la bonne volonté du monde, plus tard, ne jettera pas un pont sur l'abîme creusé au temps de l'enfance.

Un souvenir particulièrement amer me fait sourire à présent. Je le rapporte comme exemple des taupinières qui, pour l'enfant, sont des montagnes.

Nous nous promenions, un après-midi, sur la route avec miss Kitty. Une diligence descendait la colline attelée de quatre chevaux : trois blancs et un noir. Nous étions quatre, moi la plus vieille, et mes trois petites sœurs, les filles de mon beau-père. Birdie s'écria :

— Oh ! regardez ces trois jolis chevaux blancs ! C'est nous trois... Angela, c'est le cheval noir.

Je considérai ce choix comme une injustice manifeste. Il n'y avait pas de raison au monde pour que je fusse le cheval noir plutôt qu'une de mes petites sœurs. Je fus triste et blessée de ce qui me semblait un affront, et je criai :

— Je ne veux pas être le cheval noir ! Je veux être un des blancs ; ou bien, je m'en vais, je vous laisse.

— Non, tu ne seras pas un des blancs ! Tu peux t'en aller, si tu veux : nous n'avons pas besoin de toi. C'est nous les trois jolis chevaux blancs.

J'aurais pu en rire : eh bien, non ! Je leur tournai le dos et je rentrai à la maison, boudeuse et misérable, avec mon habituel sentiment d'être seule en ce froid univers...

Cependant à la grande joie de notre petit cercle, un délicieux *fenian* vint tomber au milieu de nous. On chuchotait d'un ton mystérieux, entre soi, qu'il avait tué un homme. C'était bien un personnage de roman, si jamais il en fût. Il ne quittait pas ses grandes bottes et portait une lorgnette en bandoulière. Il avait de beaux yeux bleu foncé, tout à fait « byroniens », disait Pauline, et parlait du bout des dents avec une grâce

fort séduisante. Il était un peu notre parent au moins par adoption, et, comme « correspondant spécial », il a marqué dans l'histoire. Il devint pour nous un frère aîné; dans la suite, quand il fut retourné à la guerre, il charmait ses loisirs de bivouac en pensant à Agnès comme à un amour trop tôt perdu. Nous nous étendions sur l'herbe autour de lui et il nous racontait les *Mille et une Nuits*. Mieux encore, il inventait des aventures de son crû, tout aussi réveillantes et captivantes... Il nous disait qu'il avait été en Perse; ce n'était pas vrai, mais n'importe. Nous croyions toutes à la belle princesse d'Ispahan qui, au péril de sa vie, avait sauté par une fenêtre du harem pour le rejoindre, se faire chrétienne et l'épouser. Le roi, son royal père, avait poursuivi les amoureux à cheval; Edmond, de sa fidèle épée, l'avait percé de part en part... L'incohérence même de ses souvenirs en faisait le singulier attrait. Aujourd'hui nous le laissions à Samarcande, et, le lendemain, nous le trouvions à Constantinople où l'attendait une nouvelle aventure d'amour plus dangereuse encore. C'était palpitant!

Un jour, il voulut nous offrir à nous-mêmes la saveur d'une aventure. En l'absence de nos parents, il nous empila dans la petite charrette, où il avait attelé les chevaux favoris de mon père; puis, à une allure endiablée, il nous emmena par une route merveilleuse très loin sur la falaise, et, à chaque tournant, à chaque trou, à chaque ressaut de la route, nous pensions verser, être mises en pièces, et nous poussions des cris et des hourras.

Pauvre Edmond! Toutes ses conspirations alors ne visaient qu'à bien amuser une troupe de petites filles... Pauvre détraqué! L'alcool a peu à peu absorbé ou terni ses dons brillants; ses os gisent épars loin de son pays, à Kartoum; d'une vie qui aurait pu être un poème héroïque, il a fait une simple et triviale histoire. Du moins il a trouvé la mort que souhaitait sa passion de l'aventure et du péril: rapide et glorieuse.

La crainte que lui inspirait ma mère nous liait à lui par un sentiment de camaraderie qui nous ravissait. Crainte absurde, d'ailleurs, ma mère n'ayant jamais caché sa préférence pour le sexe fort : elle fut toujours aussi aimable avec les hommes qu'elle l'était peu avec nous. Il riait et plaisantait

avec elle, mais ne cessait d'épier ses yeux, guettant le premier symptôme de l'orage.

La foudre tomba sur sa tête le jour où il couronna les chevaux et brisa la petite charrette. Je n'ai jamais su ce qu'elle put lui dire, mais cela dut être d'une amertume intolérable : il avait les joues blanches comme du papier, les yeux noirs comme des pruneaux. Il était sans le sou, à ce moment-là, dans la pire gêne du monde, ce qui rend un homme encore plus sensible aux affronts.

Mon beau-père fut désolé ; mais, en songeant à ses chevaux, il regretta moins de renvoyer Edmond en Espagne, avec un trousseau neuf et l'inévitable lorgnette.

— Je n'oublierai jamais le vieux jardin de Dalkey ! — dit Edmond à sainte Agnès, le matin de son départ, du même ton sentimental qu'il aurait pris avec une grande jeune fille.

Le coquin jouait toujours un rôle pour lui-même, en imagination, et mieux valait une fillette de quatorze ans à regretter que rien du tout, après un séjour de trois semaines dans un site romanesque. C'était plus fort que lui. Il ne pouvait vivre sans s'inventer une histoire d'amour.

Pendant la guerre carliste, il prétendait avoir sauvé le drapeau de l'Espagne, refusé la main d'une Infante, et prêté son dernier billet de cinq livres à Don Carlos ; — au moment de se battre il adjura ses camarades de couper une mèche de ses cheveux noirs et de l'envoyer à Agnès, avec l'assurance que sa dernière pensée avait été pour elle...

Je n'eus pas le temps de me lamenter sur la disparition de notre héros : miss Kitty préparait déjà mes affaires pour le couvent, et, deux jours après l'adieu sentimental et le départ d'Edmond, j'eus moi-même à dire un adieu bien plus amer aux rochers, au port, aux collines de Dalkey. On me ramena d'abord à Dublin, où je retrouvai Mrs. Clement, et j'allai avec elle prendre congé de ma nourrice.

C'était une heure d'épreuve pour la pauvre femme : Jim, son mari, — absent deux mois plus tôt, quand j'étais arrivée de Listerby, était rentré chez lui depuis quinze jours avec la mort sur le visage.

Quand nous descendîmes à la poste, la fine petite pluie

d'Irlande embrumait tout le pays. Vite, en quelques pas, nous atteignîmes le haut de la prairie. L'étang miroitait sous le ciel, et deux cygnes sauvages apparaissaient dans le brouillard gris perle.

Tous les stores des fenêtres, chez ma nourrice, étaient baissés. Je revis, comme dans un tableau, le jour où Stevie avait glissé hors du monde.

La porte était ouverte; un groupe d'ouvriers en habits du dimanche, causaient à voix basse.

— Qu'est-il arrivé? demanda Mrs. Clement.

— Sûr, madame, c'est un vilain jour pour elle! dit l'un.

— C'est malheureux! fit un autre. — Un si beau garçon! fauché comme ça, dans la fine fleur de sa jeunesse!

Mrs. Clement entra vivement. Je la suivis, troublée, inquiète, sans mot dire,

Dans la chère vieille salle avec les chiens de porcelaine, et l'épinette, ma bonne nourrice était affalée sur le fauteuil de crin, sanglotant, gémissant, poussant des cris frénétiques, à la manière des paysans frappés d'un grand malheur. Autour d'elle, animées d'une sympathie exubérante, des femmes l'exhortaient à se calmer, criaient elles-mêmes, entremêlaient oraisons jaculatoires et lamentations :

— Que la volonté de Dieu soit faite!

— Pauvre Jim!... Un si brave homme!

J'avançais, hésitante, intimidée, effrayée par cette explosion de chagrin, moi qui allais toujours me cacher sous mon lit pour pleurer sans être vue.

La nourrice m'aperçut, me tendit les bras. Je m'élançai à son cou, je pressai ma joue contre la sienne. Quand ses sanglots furent un peu apaisés, elle se leva et, me serrant d'une étreinte passionnée :

— Venez, ma chérie, venez le voir une dernière fois, ce pauvre Jim. Il vous aimait comme si vous aviez été son enfant... oui, son enfant pour sûr!... il n'en a jamais eu d'autre...

Elle me conduisit à la chambre de Stevie, — la meilleure de toute la maison, — et, sur le lit, je vis une longue forme rigide. Je reconnus à peine le bon Jim de mon enfance, — qui

m'avait tenue si souvent sur ses genoux. — dans ce visage pâle et maigre entouré de cheveux noirs tout flasques, la barbe si noire au creux de la joue blanche comme cire ! Les mêmes bougies étaient allumées en plein jour, sur la table, et l'air était chargé de cette même lourde odeur de fleurs que le jour où j'avais pénétré dans cette chambre et trouvé Stevie au cercueil.

Je tremblais ; je m'accrochai à la jupe de ma nourrice, saisie d'une répugnance inexprimable.

Je me félicite aujourd'hui d'avoir trouvé le courage nécessaire, lorsqu'elle me demanda de l'embrasser, pour ne pas reculer devant ce devoir de simple gratitude. Elle me leva dans ses bras, et je posai ma bouche sur le front glacé, avec un sentiment de crainte et d'horreur que je me rappelle encore.

Je fus bien aise ensuite de me blottir contre Mrs. Clement, dans la diligence, et de presser mes lèvres contre son bras vivant... Je me sentais si misérable, ma confiance dans la vie était si ébranlée que le retour à Listerby me laissa indifférente. Je ne me souviens ni du départ, ni du voyage, ni de l'arrivée au couvent...

Après cela, les petits ennuis quotidiens n'étaient plus que peu de chose : et, pour quelque temps, les religieuses ne trouvèrent en moi qu'une petite fille sage et studieuse.

XXVII

MA PREMIÈRE COMMUNION

Cette période de douceur inaccoutumée parut à ces bonnes dames singulièrement favorable à ma première communion. N'était-ce pas une accalmie passagère dans une vie de perversité ? Il fallait saisir l'occasion, qui pouvait ne pas revenir. On me fit étudier de nouveau la vie des saints. Ce fut assez pour détourner les ardeurs de mon esprit : au lieu de rêver actions d'éclat, je ne rêvai plus que sainteté.

Je me proposais toujours de modeler ma vie sur celle de

quelque saint nouveau : ce fut tour à tour, saint Louis de Gonzague, sainte Elisabeth de Hongrie, sainte Thérèse, saint Stanislas Kotska...

Sainte Élisabeth me semblait charmante; mais l'excessive sauvagerie de son confesseur, maître Conrad, abattit mon enthousiasme. Quand j'arrivai à cette scène barbare où maître Conrad fait venir la reine dans son monastère, au mépris de la règle, et flagelle pieusement le dos nu de la malheureuse tout en récitant le *Miserere*, je fermai le livre à jamais et renonçai sur l'heure à devenir une sainte.

Néanmoins je fis ma première communion dans l'esprit le plus édifiant. Je passai une semaine de retraite au couvent de la ville. Je marchai de long en large, pendant des heures, dans le grand jardin entouré de hautes murailles, discourant avec une onction précoce en compagnie de ma chère amie, mère Aloysius, âme naïve qui se confondait en admiration devant ma gravité, ma sainteté.

Je scrutais et fouillais ma conscience avec rage. Je me délectais à me convaincre de ma scélératesse passée, je frémissais d'aise à la pensée d'être une pécheresse convertie. J'aurais voulu renouveler la coutume du moyen âge et faire une confession publique!

La contrition me fit encore écrire à ma mère une lettre conventionnelle de repentir, de soumission et d'affection, avec promesse de bonne conduite. Cette vertueuse épitre, comme la première, resta sans réponse.

Telle était la sincérité de ma mère. Elle voulait que ses enfants, comme elle, fussent tout d'une pièce; elle n'encourageait chez eux aucun développement occasionnel de sensibilité. Elle ne s'abaissait pas à jouer pour elle-même ou pour la galerie le rôle de tendre mère: et donc, elle coupait court, chez ses enfants, à toute velléité de sentimentalisme filial.

Heureuse de ma couronne, de mon voile et de ma robe blanche, les yeux baissés et les mains jointes, pour ressembler à l'image de Louis de Gonzague, je me dirigeai vers la petite chapelle, un matin, l'estomac vide. L'harmonium grondait, les novices chantaient, l'encens exhalait un nuage de parfums, l'odeur des fleurs et des cierges flottait dans l'air. Je me prosternai sur mon prie-Dieu, et j'eus des larmes

d'extase. Je me voyais au seuil du paradis, soutenue par des anges. J'aurais voulu mourir, tant me paraissait difficile à porter l'excès de la joie spirituelle. J'étais littéralement baignée de béatitude, en communion avec les séraphins.

Après un tel instant, il me sembla que c'était une grossière et monstrueuse inconvenance que d'être conduite au réfectoire des religieuses et de manger des tartines de beurre et des gâteaux. Si tentantes que fussent toutes ces bonnes choses, je ne pus rien manger. Je voulais retourner à la chapelle et reprendre ma conversation avec les chœurs célestes. Au lieu de m'y renvoyer, mère Aloysius m'emmena dans le jardin et, là, me parla longuement, sérieusement, à sa manière simple, affectueuse et douce, sur mes devoirs de chrétienne. Je n'étais plus une méchante enfant turbulente, mais une gentille petite femme de onze ans, avec toutes sortes de graves responsabilités. Je devais maintenant devenir disciplinée, studieuse, réprimer ma passion de lecture, apprendre à coudre, et garder une attitude respectueuse à l'égard de mes supérieurs. Elle reconnaissait que, pour le moment, j'étais un modèle de toutes les vertus ; mais cela durerait-il? Elle en doutait un peu,

Sage et prudente femme! Cela ne dura pas. La période de béatification temporaire touchait à sa fin. Je ne tardai guère à me retrouver aux prises avec ma vieille ennemie sœur Esmeralda.

Voulez-vous savoir la cause de notre dernière et plus violente querelle ?

Lady Wilhelmine, la châtelaine de l'Abbaye, avait une fille de mon âge, qui me ressemblait à tel point qu'on nous aurait prises pour des jumelles. A cause de cette ressemblance étrange, lady Wilhelmine m'invitait souvent à venir jouer avec la petite Adélaïde. C'était une enfant morose et fière, que je tenais en petite estime : nous avons cependant passé plus d'un après-midi assez agréable, à jouer au cricket avec son frère Oswald.

Un dimanche, après vêpres, nous nous promenions côte à côte, Adélaïde et moi, dans le jardin du couvent. Sœur Esmeralda vint à passer ; elle causait avec une des « grandes ».

— N'est-ce pas extraordinaire comme ces deux enfants se

ressemblent ! — s'écria la jeune fille. — On dirait deux jumelles.

— Pas du tout ! — répondit sœur Esmeralda sèchement. — Lady Adélaïde est bien autrement jolie qu'Angela, qui n'est qu'une vulgaire petite Irlandaise.

Ces paroles n'étaient pas destinées à mes oreilles. Elles m'atteignirent comme un coup de poing. Je me retournai comme une bête sauvage en colère, et vins me planter, le cœur battant, devant mon ennemie, tandis qu'Adélaïde, pâle et tremblante, me tirait par ma robe.

— J'ai entendu ce que vous avez dit ; c'est un mensonge. Je ne suis pas une vulgaire petite Irlandaise. Je vaux bien lady Adélaïde... ou vous !... ou n'importe qui !... Les Irlandais sont bien plus gentils que les Anglais... Et vous, je vous déteste !... Oui, je vous déteste !

— Oh ! Angela, — sanglotait Adélaïde, toujours cramponnée à ma robe.

— Laissez-moi tranquille, vous ! — criai-je, toute hors de moi. — Qu'est-ce que ça me fait si vous êtes plus jolie que moi ? Vous êtes une petite fille très ordinaire, et je suis bien plus intelligente que vous !

Adélaïde, qui n'était pas une sotte, me répondit de la bonne manière, et, avant que sœur Esmeralda eût le temps de me secouer et de me pousser devant elle, la vulgaire Irlandaise allongeait un vigoureux soufflet à la pauvre lady.

Je ne sentis l'énormité de ma faute qu'en recevant un billet tout ému de mère Aloysius :

« Bien chère enfant, — m'écrivait-elle, — que sont devenues toutes vos bonnes résolutions ? Que sont devenues les promesses de douceur et de soumission que vous m'avez faites, ici, au jardin ?... Est-ce ainsi qu'auraient agi sainte Élisabeth et saint Louis de Gonzague ?... Dites à sœur Esmeralda combien vous êtes fâchée de tout ce que vous avez fait ; écrivez-moi comme une bonne petite Angela, et dites-moi aussi que vous en êtes fâchée.

Je pris aussitôt la plume et j'écrivis avec le plus grand soin une sincère et fervente réponse, et je priai miss Lawson, la sous-maîtresse laïque, de la porter à mon amie :

« Je suis fâchée, très fâchée toujours quand vous êtes fâchée, parce que vous êtes la seule personne ici que j'aime. Mais je ne suis pas du tout fâchée pour sœur Esmeralda. Je la déteste. Elle a dit que j'étais une vulgaire petite Irlandaise. C'est vilain et lâche, car je ne suis qu'une enfant et je ne peux pas lui faire mal, et elle est grande et elle peut me faire mal. Et si je suis une Irlandaise, je la vaux bien .»

XXVIII

DERNIERS JOURS D'ENFANCE

Ma mère revint à Listerby amener Pauline et Birdie qui furent mes compagnes pendant ma dernière année de couvent.

La dernière passion de Pauline, c'était les romans de miss Braddon : *le Secret de lady Audley*, *Aurora Floyd*, et, si je me rappelle bien, l'histoire d'un certain capitaine Vautour, Dans sa bouche, autant de glorieuses merveilles! J'ai lu cela, depuis, — les deux premiers, du moins : — pauvre étoffe voyante, auprès des broderies qu'inventait l'imagination de ma sœur ! Elle changeait le cuivre en or.

Cependant miss Lawson nous inoculait, à nous, les petites, ses dévotes admiratrices, une passion inattendue chez des moucherons en tablier ; — le whist... Le whist, pendant des mois, devint pour nous l'objet de la vie. Le travail, en comparaison, nous semblait une occupation bien vulgaire.

Plus tard, rentrées à la maison, Birdie et moi, nous apprîmes le jeu à des moucherons encore plus petits, et nous devînmes de si fortes joueuses, que nous tenions tête, — moi, l'aînée des quatre, j'avais douze ans, — à de vieux joueurs, cotés à leur club. Nous couchions avec un paquet de cartes sous notre oreiller, et l'aurore nous trouvait toutes les quatre en chemise de nuit sur l'un de nos lits, le couvercle d'un carton sur nos genoux, dans le ravissement du whist.

Sous prétexte d'aller attendre notre père à la gare de Dalkey, tous les soirs, à six heures et demie, nous prenions

possession de la salle d'attente, cartes en mains et, d'une voix impérieuse, nous déclarions à notre ami le chef de gare que la salle était louée. La nouveauté du fait ensorcelait le brave homme à tel point que pendant la séance, — pendant que nous étions là, quatre gamines en jupes courtes, à jouer au whist, — pas une âme ne pouvait pénétrer dans la salle d'attente...

Après le whist, une nouvelle passion, — dont Pauline, cette fois était responsable, — ce fut la généalogie. Nous inventâmes une famille Lestrange, venue avec Guillaume le Conquérant... D'où elle venait au juste, nous ne lui demandions pas. Cela ne faisait rien! Venir avec le Conquérant, c'était, nous le savions, un certificat de chevalerie. Le chef, Walter, avait pris part à la bataille d'Hastings. Il avait des boucles blondes, un splendide et fier visage, de terribles yeux gris capables d'une douceur ineffable dans les scènes d'amour, une magnifique et resplendissante armure. Nous lui fîmes épouser une certaine Edith, de race saxonne, et, jusqu'à la bataille de Bosworth, Edith et Walter furent les noms favoris des Lestrange.

Pour donner plus de piquant à ce jeu délicieux et pour stimuler notre imagination, nous créâmes un cimetière des Lestrange. Nous fîmes de petites dalles tumulaires en bois, où furent inscrites les épitaphes imaginaires de tous les Lestrange imaginaires morts depuis la bataille d'Hastings.

Comme nous avions horreur des vieilles gens dans nos histoires, — excepté le vieux lord qui de temps en temps meurt en bénissant une nombreuse postérité, — tous nos héros moururent à la fleur de l'âge, sur les champs de bataille, ou sur la côte d'Afrique, en délivrant des princesses turques ou des îles grecques, pendant que leurs fiancées mouraient de la poitrine, invariablement, ou le cœur brisé, à dix-sept ans. Le cimetière était plein, quand nous arrivâmes à la bataille de Bosworth, où tomba le dernier des Lestrange, face à l'ennemi, avant d'avoir pu épouser la fiancée de son choix.

C'est curieux comme la moyenne des enfants a peu de goût pour la mort naturelle! Les héros doivent mourir de mort violente, en pleine jeunesse, et les héroïnes doivent périr ou dépérir de façon mystérieuse, au seuil de leur printemps. Dix-

neuf ans, c'est déjà vieux et commun ; l'âge glorieux, c'est dix-sept.

Si vous étiez entré dans notre jardin, si vous étiez allé jusqu'au cimetière des Lestrange, vous auriez vu des rangées de petits bouts de bois qui ressemblaient aux étiquettes pour les semis ; si vous vous étiez arrêté à lire les inscriptions, voici à peu près ce que vous auriez trouvé : « Ci-gît Walter Lestrange » — (ou Rupert, ou Ralph, ou Reginald, — nous étions folles de ces noms-là), — « né en telle année, noyé sur la côte de Barbarie en telle année », ou « tué dans un combat contre des pirates espagnols » ; et, à côté de lui, avec la date de la naissance et du décès : « Ici repose Edith, son épouse bien-aymée, fille de lord Seymour » ou de « l'amiral Un tel... »

Dans un grand registre, où s'étalait la calligraphie de Pauline, étaient consignés la vie et le caractère de tous ces personnages. Tous étaient braves comme des lions, modestes et doux comme des agneaux, purs comme des Galaors. Pour vous reposer un peu de leur implacable vertu, nous faisions de temps en temps apparaître un « vilain », qui mourait invariablement dans une rixe vulgaire ou dans un duel. Le champ de bataille, la côte de Barbarie, la délivrance de princesses turques, un naufrage héroïque, tout cela était réservé aux Galaors.

La dernière silhouette qui m'apparaisse dans mes souvenirs de Listerby est celle d'une admirable et rayonnante Irlandaise qui venait de Southampton, — la maison mère des Dames de la Miséricorde, — pour rester avec nous jusqu'à ce que les religieuses lui eussent trouvé une place de gouvernante. Elle s'appelait Molly O'Connell ; elle était orpheline de père et de mère presque depuis sa naissance, sa mère étant morte en lui donnant la vie, et son père un an après. Tout le monde, au couvent, déplorait que sa mère fût morte juste le jour de sa naissance. Moi, hélas ! je connaissais quelque chose de plus triste encore. Mon père qui, disait-on, était un homme excellent, plein de tendresse, était mort peu de mois avant ma naissance. Si l'on m'avait donné le choix alors, et si j'avais su ce qui m'attendait, j'aurai de beaucoup préféré que ma mère mourût bien des mois avant ma naissance. Mais, hélas !

on ne consulte jamais les enfants de cet âge-là sur leurs propres intérêts!...

Molly O'Connell m'est restée présente comme l'incarnation de la beauté dans tout son éclat. Oh! ses dents!... Des dents à en rêver : rieuses et souriantes, lumineuses par elles-mêmes comme une nacre imprégnée de soleil. Puis ses yeux! Deux puits de lumière violette, au fond desquels vous plongiez, toujours dans une transparence violette, jusqu'à rencontrer enfin votre image. Et ces yeux splendides riaient et souriaient aussi, et caressaient, avec une tendresse, une douceur infinies, et brillaient comme des étoiles, et traduisaient tous les sentiments, depuis les plus purs et les plus clairs jusqu'aux obscurités troublantes de la passion. — C'étaient des yeux, je le sais maintenant, à damner une sainte : ils accomplirent jusqu'au bout leur fatale mission... A ces yeux, à ces dents, ajoutez une chevelure noire comme la nuit, épaisse comme les ténèbres, un visage d'un galbe divin, des joues pleines avec des fossettes, une carnation qui tenait de la fleur rare et du fruit mûr, le duvet de la pêche et, pour lèvres, une cerise ferme et rouge; et voilà une femme bien armée pour sa propre destruction, pour peu qu'elle ait un cœur à perdre et point de cervelle, et autant de connaissance, à peu près, de l'homme et du monde qu'un petit chat nouveau-né, ou le baby qui fait ses premiers pas.

Molly était la joie, la lumière, la gloire et le roman de notre vie. Nous lui avions voué un culte pour cette incomparable beauté qui tenait nos jeunes yeux braqués sur elle, émerveillés, arrondis et fixes: nous l'adorions pour sa gaieté, pour son bavardage, pour son rire incessant, et nous l'aimions parce que nous la sentions comme nous jeune, innocente, ignorante et abandonnée.

Elle avait dix-neuf ans, mais elle était plus enfant que personne de nous. Elle avait été élevée au couvent depuis sa petite enfance. Ah! si elle avait été destinée à passer sa vie sur un lit de roses, très bien! Mais lancer dans le monde, dans le vaste monde, pour y gagner son pain parmi des étrangers indifférents, une jeune fille ainsi faite, et ne lui avoir jamais donné la moindre idée des dangers qui l'assiégeraient, ne lui avoir rien appris des hommes, d'elle-même, de la nature! C'est

un crime que je ne pardonnerai jamais aux religieuses de Southampton.

Maintenant que je sais la suite, et que je comprends le commencement, je ne puis me rappeler sans un frisson d'horreur le rire dont nous accueillîmes le récit de ses premières aventures.

Les religieuses l'avaient placée chez des gens titrés, lord et lady E...; le père de lady E..., un vieux comte, veuf, demeurait avec sa fille. Quelques mois après, Molly vint passer avec nous son premier congé. Elle était ingénue et bavarde; pendant nos récréations, on ne fit que rire et se moquer de ses histoires. Le vieux comte, à ce qu'elle disait, était le vieillard le plus extraordinaire du monde. Il s'arrangeait toujours pour la trouver seule, ici, là, partout. Elle semblait croire que c'était une espèce de jeu, comme au collège. Une fois, dans le jardin, il n'y avait personne avec eux, il lui montra un magnifique bracelet en diamants qu'il avait acheté pour elle.

— Oh ! Molly, — fîmes-nous joyeusement, — il veut vous épouser ; vous serez comtesse comme la bohémienne de la chanson !

Mais Molly fit une moue dédaigneuse. Savions-nous qu'il avait soixante-dix ans, ce vieil original ? Il était bon à fourrer au lit avec un bol de tisane.

Là-dessus, lady E... revint à la ville et laissa cette merveilleuse créature à la merci de son mari. Molly ne s'en étonna pas autrement. Le vieux comte et son gendre, un homme d'âge moyen, lui semblèrent en termes plutôt froids ; la pauvre petite oie n'en soupçonna pas la raison. Lord E... insista pour qu'elle prît la place de sa femme à table : elle continua de ne rien soupçonner.

Une nuit, — elle nous raconta la chose en pouffant de rire, tant cela lui semblait grotesque, — lord E... se trompa de porte et entra chez elle en chemise. Elle n'en éprouva ni colère ni frayeur : elle en rit à se tordre. « Il était si laid, si drôle !... »

Nous aussi, nous trouvions cela très amusant. Lord E..., si grotesque en chemise de nuit, nous faisait rire de bon cœur. Quant au vieux comte, elle avait raison : c'était un vieux fou de sautiller ainsi à côté d'elle, dans les allées du

parc, en mettant la main sur son cœur, soupirant et tenant des discours incohérents et absurdes, où revenait sans cesse « la plus jolie fille du monde. » Molly, la moins vaine des créatures, n'eut jamais l'idée qu'il fût question d'elle... Elle était bien trop occupée à rire pour comprendre les gens. Vous n'aviez qu'à vous planter devant elle et à lui dire d'un ton solennel : « Il va pleuvoir. » Et la voilà partie !... Une cascade qui rebondit et qui tinte !... Elle n'avait pas pris garde à ce que vous disiez ; mais l'expression de vos yeux, le ton de votre voix la faisaient rire. Le bracelet de diamants, lord E... en chemise, tout cela, pour elle, comme pour nous, tout cela faisait partie de l'éternelle plaisanterie de la nature...

Et peu d'années, très peu d'années après, je l'ai su, quelqu'un qui l'avait bien aimée, et qui l'avait longtemps cherchée, la retrouva, un soir, aux environs de Haymarket, avec des joues et des lèvres peintes, et le mauvais éclat de la phtisie dans la profondeur de ses yeux violets.

Le souvenir des jours que je passai encore à Listerby s'évanouit dans le lourd parfum d'encens qui remplit les bas-côtés de la cathédrale. Les religieuses nous y conduisaient pour les offices captivants de la Semaine Sainte : un long rêve de chants solennels et tristes, où je m'absorbais passionnément. Je m'étais acheté, pour la somme de quatre shillings, les *Offices de la Semaine Sainte*, imprimés en latin et en anglais. Je les suivais avec tant de zèle, avec tant de soin, que, plus tard, à la cathédrale de Dublin, il suffisait d'un mot, d'une note ou d'un geste pour me faire surprendre une erreur une omission dans le service du carême — qui, là, je dois le dire, me semblait avoir perdu toute sa puissance émouvante.

Mais à Listerby les rites étaient accomplis exactement. L'office de Ténèbres était un délice funéraire. Les cérémonies du jeudi saint, du vendredi et du samedi vous donnaient une exaltation religieuse sur laquelle on vivait des mois entiers.

Aujourd'hui encore, je n'ai qu'à fermer les yeux, et je revois, jusqu'au bout, les bas-côtés de la cathédrale, à peine éclairés par la lueur des cierges, les autels tendus de noir et le maigre visage aristocratique du Père More émergeant

du surplis et de l'étole violette, et j'entends sa voix mince et mélodieuse : *Oremus*...

On croyait planer dans les airs, toucher les ailes des anges, être soi-même une part de ce monde céleste auquel on aspirait... Puis, tout à coup, on retombait sur terre avec un sentiment de déception et de surprise inexprimable. On avait faim ; et l'on s'en voulait de ressentir un besoin si grossier. L'oreille était offensée par des bruits terrestres, après le roulement de l'orgue et la monotonie solennelle du chant grégorien,

Mon retour en Irlande coïncide avec la déclaration de la guerre franco-allemande. Un brouillard pèse sur ces mois terribles ; mais Dublin, je me le rappelle, Dublin était français, comme un seul homme. Tous les matins, ma sœur aînée nous menait militairement à la messe, prier pour la France ; et nous versions d'abondantes larmes, à chacune de ces tragiques dépêches... Notre héros, Edmond, était là-bas, se battant et mentant avec une égale intrépidité : plusieurs nobles dames avaient soigné ses blessures et voulu l'épouser ; il s'était échappé de prison grâce à la fille du geôlier, qui l'aimait désespérément... Nous admirions avec un respectueux effroi des casques et des sabres rapportés de la guerre par une foule de jeunes volontaires irlandais qui se vantaient d'avoir couché des Allemands dans la poussière, en d'innombrables rencontres. Je ne sais pas au juste, aujourd'hui, ce qu'ils avaient fait alors : il y a toujours quelque chose de Tartarin, une atmosphère de Tarascon autour de l'Irlandais qui revient de l'étranger... Mais toutes, en corps constitué, avec nos plus beaux habits, nous eûmes la joie d'assister à l'arrivée du maréchal de Mac-Mahon et de sa femme, qui venaient de si loin nous remercier de ce que les Irlandais avaient fait ou cru faire pour la France.

J'ai douze ans alors : là finit mon enfance ; là commence la jeunesse, l'inquiète jeunesse...

HANNAH LYNCH

Traduction de M. BRANDON.

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LE TRAITÉ ANGLO-JAPONAIS

Il est encore impossible de savoir exactement ce qui s'est passé à Barcelone dans les dernières semaines du mois de février. Grève générale? révolution politique? soulèvement séparatiste? cette brusque explosion a surpris tout le monde en Espagne, gouvernement, peuple, partis et, sans doute, Barcelone elle-même. Les politiciens de tout clan rejettent l'accusation sur le voisin. Les seuls Catalanistes gardent le silence : lasse d'espérer une solution pacifique, qui la délivrerait un peu de l'exploitation castillane, la Catalogne songe-t-elle sérieusement à la révolte armée? est-ce le prélude des événements que les prophètes nous annoncent dans les Espagnes pour le mois de mai prochain, à la majorité d'Alphonse XIII?

Les Jeunes-Turcs ont tenu à Paris un Congrès où toutes les nationalités de l'Empire Ottoman, sauf les Slaves, étaient représentées. Les Jeunes-Turcs passent en Turquie pour de farouches révolutionnaires. Dans notre Parlement, ils siégeraient entre MM. Cochin et Baudry-d'Asson. L'hospitalité à Paris leur fut offerte par un membre de l'Institut, M. Amédée Lefèvre-Pontalis. Leur congrès fut présidé par deux princes, les propres neveux de S. M. Abd-ul-Hamid, leurs Altesses Sebaheddin et Loutfoullah. Protester contre le régime d'Abd-ul-Hamid, « unique source des méfaits qui se commettent dans l'Empire et qui soulèvent l'indignation de l'humanité tout entière » ; réclamer le rétablissement de la constitution de 1876 et « l'entente qui assurera à tous les peuples et races de l'Empire, sans distinction, la jouissance de leurs droits e[illegible]ettra sur le pied

d'égalité » : voilà, dans le procès-verbal du Congrès, deux points qui se passent de commentaires. Même en l'absence de leurs Altesses, tout honnête Turc eût ainsi parlé. Neveux d'Abd-ul-Hamid et fils de ce Damad Mahmoud Pacha, que la colère du Sultan poursuit encore à l'étranger, les deux princes avaient seulement plus de droits à proclamer leur haine du régime hamidien.

Mais voici quelques autres paroles qu'il faut méditer. Si nos Altesses réclament l'égalité des peuples et races dans l'Empire, c'est, continue le procès-verbal, pour « inspirer à tous le sentiment de fidélité et de loyalisme envers le trône et la dynastie d'Osman, qui seule peut maintenir leur union ». Car l'établissement d'un régime constitutionnel n'est que le second vœu du Congrès : le premier est pour « le maintien de l'intégrité et de l'indissolubilité de l'Empire Ottoman ». Voulant bien personnifier cette Turquie une et indivisible, le Congrès présidé par leurs Altesses prit comme vice-présidents un Grec-Ottoman, M. Sathas, et un Arménien, M. Sissian. En ces choix et en ces formules, apparaît la véritable pensée des organisateurs.

Il fallait montrer à l'Europe que toutes les nationalités de l'Empire turc désirent le maintien de l'union actuelle : d'ici peu, l'Europe aura peut-être à se prononcer là-dessus. Il fallait obtenir la signature des Grecs-Ottomans et des Arméniens au bas du programme de gouvernement que les Jeunes-Turcs présenteront demain aux chancelleries européennes, à seule fin de conserver à la famille d'Osman la succession d'Abd-ul-Hamid. Là est toute la signification de ce Congrès; mais que l'on ne s'y trompe pas : elle est grave. Une nouvelle, longtemps chuchotée et jamais démentie, en tirera une confirmation indirecte : on dit qu'atteint d'un cancer de la prostate, Abd-ul-Hamid a ses jours comptés, et qu'il faut envisager à brève échéance l'ouverture d'une succession de Turquie.

Le prince Henri de Prusse est allé chercher en Amérique le nouveau yacht impérial dont miss Alice Roosevelt fut la marraine : tout s'est bien passé. Mais tous les autres événements de ce mois s'effacent un peu devant le grand succès du jour, le traité anglo-japonais.

*
* *

Après de longues négociations, qui remontent au voyage du marquis Ito (décembre 1901), l'Angleterre et le Japon viennent de signer un traité d'alliance. Nous ne connaissons pas encore l'ensemble du traité : toute une série d'articles restera longtemps secrète. Le contrat soumis au Parlement

anglais n'est que la partie politique et de pure diplomatie. Mais de ce contrat, il ressort clairement que le Japon se fait en Extrême-Orient le soldat de l'Angleterre : qui dit soldat, dit solde ; le Japon n'a pas manqué de spécifier le prix qu'il mettait à ses services et sous quelle forme, emprunts, avances ou subsides, la solde lui serait versée. Le gouvernement anglais n'a pas jugé opportun de publier ces articles de la convention.

« Mûs par le seul désir de maintenir le *statu quo* et la paix générale en Extrême-Orient, et en outre spécialement intéressés à maintenir l'indépendance de l'Empire de Chine et de l'Empire de Corée », l'Angleterre et le Japon s'engagent à marcher d'accord, soit que la paix générale subsiste, soit que la guerre survienne, pendant cinq années. Si la guerre éclate entre l'un des contractants et *une* autre puissance, le second des contractants garde la stricte neutralité ; si *deux* ou *plusieurs* puissances se coalisent contre l'un des alliés, l'autre « viendra à son aide, fera la guerre en commun avec lui et ne conclura la paix qu'avec lui, d'un commun accord ». Ce traité fait la joie du peuple britannique. Bénis soient les traités qui viennent à l'heure propice ! Celui-ci était nécessaire au repos de bien des gens : la famille Salisbury, reine effective des Trois Royaumes, le ministère et la presse impérialistes, le Parlement et le pays tout entier avaient le plus grand besoin de ce réconfort. Le traité anglo-japonais a pour quelque temps changé bien des choses dans la politique intérieure de l'Angleterre.

A l'intérieur même du ministère, le clan Salisbury perdait chaque jour un peu de sa toute-puissance. Ces aristocrates, dédaigneux et dilettantes, avaient contre eux l'opinion. Ils semblaient voués à la déchéance prochaine. J. Chamberlain montait de jour en jour. Grandi sans cesse de l'adoration nationale et de la haine étrangère, il touchait au Capitole. Le jeudi 13 février, en un banquet « eulogistique » où viendrait communier toute l'Angleterre du commerce et de l'argent, la Cité de Londres allait lui offrir la palme du triomphe sous les espèces — chaque peuple a ses préférences — d'une cassette en or. Enfermée dans cette cassette symbolique, une adresse enthousiaste, magnifiant les services du brasseur

d'affaires [illegible] l[illegible]mme d'État, proclamait que les Trois Royaumes et l'Empire n'apprécieraient jamais à sa valeur cet homme qui avait fait la guerre sud-africaine, cet homme qui avait conquis l'amour du monde anglo-saxon et la haine des peuples rivaux, cet homme de travail, cet homme de génie, cet homme, enfin, qui seul... Le traité anglo-japonais fut publié le mardi 11 février, à la surveille du banquet, afin sans doute que, pendant ces quarante-huit heures, les journaux et les clubs eussent le temps d'admirer cette grande œuvre du clan Salisbury. Le jeudi suivant, J. Chamberlain s'en fut à la Cité : il reçut la cassette; mais il n'était plus le seul génie du Gouvernement.

A l'intérieur du Parlement, même changement à vue : « N'était le traité anglo-japonais, écrit la *Saturday Review*, le ministère tout entier eût passé une mauvaise semaine et perdu bien du terrain. Le scandale des remontes, les déplaisantes révélations sur les fournitures militaires, et l'abandon de Wei-hai-wei mettaient le gouvernement en mauvaise passe. Mais ce ministère est le plus chançard des temps modernes. Son traité anglo-japonais a tout fait oublier. » Il est certain que ce ministère unioniste ruinait chaque jour son crédit : sa majorité dans le Parlement chancelait; les libéraux reprenaient espoir. Indice non trompeur : sentant venir la curée, lord Rosebery se retrouvait des convictions et un appétit de libéral. Il négociait sa rentrée dans le parti vainqueur. Le lendemain du traité anglo-japonais, lord Rosebery « passa l'éponge » sur toute cette négociation.

Enfin dans le pays entier l'opinion commençait à se déprendre de sa belle fureur guerrière. Après deux ans et demi de fièvre impérialiste, chacun faisait ses comptes et l'addition chez quelques-uns abattait l'enthousiasme. Ce ne sont pas seulement les frais de la guerre elle-même qui décourageaient le public; on ne peut évaluer encore ces frais et, payés par tous, ils semblent moins lourds à chacun. Mais aux cinq ou six milliards engouffrés par les dépenses publiques, il faut ajouter encore les pertes privées du commerce et de l'industrie, pour qui ces trois années de guerre ont été désastreuses : l'année 1901 s'est soldée par une diminution de dix ou onze millions de livres sterling sur les exportations de produits

anglais, soit 250 ou 275 millions de francs[1]. Le désir de la paix commençait donc à poindre. Un parti de la paix se reformait lentement autour de la pacifique Manchester. Si Birmingham et le fer restaient fidèles à leur rêve africain et continuaient d'escompter la grande poussée du Cap au Caire, Manchester et le coton retournaient la tête vers la Chine et vers l'Extrême-Orient.

Dès l'année 1887, Manchester, toujours fidèle aux principes du radicalisme pacifique et du libre échange, avait formulé son programme de politique étrangère. C'était devant la grande *Commission sur la Baisse du Commerce* anglais. Consultées par le gouvernement, les industries anglaises répétaient l'une après l'autre : « Il est indiscutable que depuis quinze ans nos affaires périclitent et nos bénéfices diminuent. » — « Quel remède entrevoyez-vous ? » demandaient les enquêteurs. Deux réponses groupèrent en partis opposés les industriels et commerçants des Trois Royaumes. Groupés autour de Birmingham et de Sheffield, les gens du fer et des métaux répondirent : « Il faut, de gré ou de force, nous tailler dans le monde une chasse réservée, où nos seuls rabatteurs pourront accaparer les affaires : faites-nous un Empire ; entourez-le de barrières protectrices, et que sur les terres britanniques les seuls produits britanniques puissent librement circuler ! » De là sortit l'impérialisme utilitaire de J. Chamberlain, avec ses désirs de fédération panbritannique et de conquête panafricaine... Groupés autour de Manchester, les gens du coton et du charbon protestèrent vivement : « Ce n'est pas une chasse enclose qu'il nous faut, mais le monde ouvert. Pas de barrières dressées ; mais des portes ouvertes ! Pas de violences guerrières ; mais des réformes pacifiques ! A la frontière de nos possessions asiatiques, un gigantesque Empire, peuplé de centaines de millions d'hommes, est encore fermé à notre pénétration. Ouvrez-nous la Chine, dont les portes maritimes

1. *Statistical Abstracts*. Exportation de produits anglais (millions de livres sterling) :

1896	1897	1898	1899	1900	1901
240	234	233	264	291	280

Pour comprendre l'augmentation toute fictive de 1898 à 1899, il faut (outre les exportations purement militaires, résultat de la guerre) noter qu'avant 1899, les statistiques ne relevaient pas la valeur des vaisseaux exportés et de leur machinerie. Depuis 1899, cette valeur figure dans la colonne des exportations.

nous sont à peine entre-bâillées. Ouvrez-la matériellement par un grand chemin de fer qui, de Calcutta vers Pékin, la traversera toute. Ouvrez-la moralement et politiquement, en suscitant ou en soutenant un parti réformiste qui délivrera ce peuple innombrable de ses entraves traditionnelles, qui infusera force et jeunesse à ces humanités séniles et qui nous rendra possible et profitable l'exploitation commerciale de cette immense Terre Jaune. »

A l'appui de sa théorie, Manchester invoquait des chiffres. La Chine entre-bâillée était devenue l'une des riches provinces du commerce anglais :

	1860	1865	1870	
	—	—	—	
Importations. .	225	286	300	millions de francs.
Exportations. .	73	132	248	— —

Ce commerce était tout au profit de l'Angleterre, qui gagnait autant et plus sur ses importations de Chine que sur ses propres exportations vers la Chine. Car le thé et la soie, qui formaient les trois quarts de ces importations, avaient fait de l'Angleterre le marché de ces denrées pour l'Europe presque entière : entre « Jean le Chinois » et le consommateur européen, l'intermédiaire anglais prélevait un joli bénéfice. Les exportations anglaises vers la Chine, d'autre part, étaient presque uniquement de produits anglais : c'était en cotonnades surtout et en fils que l'Angleterre payait Jean le Chinois. La Chine était aussi devenue l'un des meilleurs clients de Manchester : de 1860 à 1870, ses achats avaient triplé ; ils atteignirent leur maximum en 1872 (250 millions de francs, en chiffres ronds, dont 175 millions de fils et cotonnades). Mais l'ouverture du canal de Suez bouleversa tout ce trafic. Auparavant, le long tour du cap de Bonne-Espérance amenait presque toutes les marchandises chinoises sur les navires et dans les docks de l'entrepôt anglais, qui les distribuait au monde. Le chemin raccourci de Suez fit débarquer à Odessa, Gênes et Marseille les thés et soies à destination de Moscou, Milan et Lyon. Les flottes et ports anglais perdirent leur monopole ; du même coup, les exportations anglaises vers la Chine diminuèrent : elles tombent à 175 millions de francs

en 1878. Mais, énergiquement, les cotonniers se mettent à l'étude, « poussent » leurs marchandises et regagnent le terrain perdu. L'année 1881 fut la plus belle que les exportations anglaises vers la Chine aient jamais connu : leur chiffre, en cette année 1881, dépassa 252 millions de francs.

Les fils et cotonnades, il est vrai, ne figurent plus en ce total que pour 150 millions de francs. Manchester a rencontré de redoutables concurrents dans les filatures et tissages que viennent d'ouvrir les villes de l'Inde et surtout les ports du Japon ou de la Chine elle-même, Shanghaï en particulier : « Mais cette concurrence, dit Manchester aux enquêteurs de 1887, n'est pas pour nous inquiéter. Dans la Chine ouverte et réformée, il y aura place pour tout le monde. Ces quatre ou cinq cents millions d'hommes consommeront assez de cotonnades pour entretenir nos usines et toutes celles de nos rivaux. Ouvrez seulement la Chine, et, pour le reste, laissez-nous faire. Mais, si réellement vous voulez nous aider à soutenir notre commerce, c'est vers la Chine qu'il faut orienter tous vos efforts ».

En 1887, cette politique pacifique et chinoise de Manchester dut céder le pas à la politique impérialiste et africaine de Birmingham. En Chine, l'Angleterre du fer et des métaux n'avait qu'une clientèle insignifiante ; l'ouverture de la Chine ne ferait que diminuer encore cette clientèle en livrant à l'exploitation les énormes richesses houillères et métallifères de ce pays. D'ailleurs les quincaillers de Birmingham et les couteliers de Sheffield ne se sentaient pas de force à lutter contre l'ingéniosité et la sobriété de Jean le Chinois. Les nègres d'Afrique, au contraire, leur semblaient une proie à leur convenance. Les chemins de fer d'Afrique, le grand Transafricain sur les douze ou quinze mille kilomètres entre le Cap et le Caire, ouvriraient pendant des années un débouché commode et profitable à leurs rails, plaques, rivets, machines, locomotives, wagons, poutres, serrures, etc., etc. Et cet empire africain serait le premier enclos de chasse réservée, auquel viendraient bientôt s'adjoindre toutes les terres anglo-saxonnes. L'Afrique conquise amènerait la fédération impériale : de toutes les colonies et possessions britanniques passeraient sous l'exploitation de la mère patrie. Dans cette Plus Grande

Bretagne, enclose de tarifs protecteurs et réservée aux seuls *Britons*, le commerce de Birmingham n'aurait plus de concurrent... Manchester essaya vainement de lutter contre ce programme. L'habileté de J. Chamberlain fit triompher l'impérialisme aux élections de 1886 et surtout aux élections de 1895.

Alors tournée vers l'Afrique et vers la guerre, l'Angleterre négligea l'ouverture et la réforme de la Chine. La doctrine impérialiste, passant dans les faits commerciaux, eut pour premier effet de ruiner le commerce chinois. La Chine payait en thé les fournitures anglaises : « Quelle honte ! s'écrient les impérialistes. Nous dépendons de l'étranger pour notre breuvage national, alors que nos propres colonies, l'Inde et Ceylan, plantées de thé, pourraient nous affranchir ! Il ne faut plus dans la théière nationale que du thé britannique ». On plante donc l'Inde et Ceylan. L'importation de thé chinois[1], qui était de 165 millions de livres (en poids) en 1880, tombe à 69 millions en 1891, à 21 millions en 1901. L'Inde et Ceylan profitent de cette chute : de 25 millions de livres en 1875, leurs exportations de thé passent à 72 millions en 1885, à 151 millions en 1891, à 272 millions en 1900. Mais Jean le Chinois n'a plus de quoi payer les cotonnades anglaises, car il ne peut payer qu'en thé, en soie ou en sapèques. Or la sapèque chinoise n'a pas cours sur le marché anglais; la soie chinoise n'a qu'une modeste clientèle en Angleterre, et voici que, de jour en jour, le thé chinois est remplacé par le thé impérial. Résultat : l'exportation des cotonnades anglaises en Chine diminue continuellement ; de 150 millions de francs en 1881, elle tombe à 145 environ en 1891, à 135 en 1896, à 125 en 1900. Avec des soubresauts (à peine 106 millions en 1897), la décadence s'accélère durant les cinq années dernières. Jean le Chinois a trouvé des fournisseurs qui lui prennent son thé en échange de leurs tissus et manufactures. Le Japon et l'Amérique acquièrent en Chine une clientèle toujours grandissante. La Russie devient pour le thé chinois l'acheteur le plus important. Aussi le commerce et l'influence russes font en Chine des progrès incessants. Il est difficile de jauger et d'estimer la grandeur des échanges, par

1. Sur tout ceci, voir le *Moniteur Officiel du Commerce* du 15 février 1902.

voie de terre et de mer, entre la Chine et la Russie bordière : toutes les routes-frontière amènent aux marchés russes le thé en briques ou en feuilles, dont la valeur totale doit se chiffrer par des dizaines, des centaines de millions. Mais, à défaut de renseignements chiffrés, de jour en jour, on sent la main-mise du Russe sur le commerce de la Chine septentrionale. Et ce que Manchester rêvait jadis, la pénétration de la Chine par les chemins de fer et le dressage des humanités chinoises par la politique, ce sont aujourd'hui les Russes qui l'accomplissent, mais à leur guise et à leur bénéfice, non plus au gré et au profit de l'Angleterre.

***

Depuis deux siècles, la Russie épiait et tâtait la Chine. Dès la fin du XVIIe siècle, la poussée des Cosaques à travers la plaine sibérienne atteignait déjà l'Amour. Mais la Chine encore pleine de force repoussa le premier assaut : sur les deux rives du fleuve, elle rejeta le Cosaque vers le Nord pendant cent cinquante ans. Ce fut seulement après un siècle et demi, en 1847-1854, que le fameux Mouravief étendit la domination russe aux bouches de l'Amour et fonda Nicolaievsk sur le Pacifique. Puis, travaillée de révoltes et chancelante de sénilité, la Chine se laissa amputer de sa province de l'Amour et abandonna aux Russes toute la rive gauche du fleuve (1858). En 1860, nouvelle amputation : profitant de la révolte des Taïpings et de l'invasion anglo-française sous Pékin, la Russie se fait concéder sur la rive droite du fleuve une moitié de la Mandchourie, avec toute la façade maritime jusqu'au port de la mer Japonaise, où se bâtit Vladivostok. Alors, ayant encerclé la Chine vers l'Est et vers le Nord, ayant imposé en outre l'ouverture au libre commerce de toutes les portes terriennes, la Russie sembla pendant trente ans laisser reposer le malade et murir la gangrène. Silencieusement, elle reportait vers une autre façade ses travaux d'approche : par le Transcaspien et par la soumission des Khanats, elle poussait les avant-postes de son Turkestan jusqu'aux portes occidentales de l'Empire chinois... En 1890, tout le travail de cheminement extérieur était terminé : de Kokan à Vladivostok,

du Fergana à la Mandchourie, la ligne ininterrompue des postes sibériens bordait le front septentrional de l'Empire chinois. La Russie entreprenait alors de réunir tous ces postes entre eux et à la métropole par le gigantesque Transsibérien qui, de Moscou à Vladivostok, avec les embranchements prévus vers le Transcaspien et vers les Khanats, devait frôler toute la frontière chinoise et présenter à toutes les ouvertures de cette frontière ses amorces de lignes offensives et ses menaces de brusque pénétration (1891).

Entre le front d'opérations russes, qui s'étirait ainsi derrière la frontière sibérienne, et la Chine véritable, qui s'abritait derrière ses remparts de plateaux ou sa Grande Muraille, il n'y avait pas contact encore. Une large zone militaire séparait toujours la forteresse chinoise des approches ennemies. Sur mille ou quinze cents kilomètres de large, sur sept ou huit mille kilomètres de long, cette zone était formée par les provinces tributaires, mais non intégrantes, de l'Empire chinois. A l'Est, au bord du Pacifique, les vallées fluviales de la Mandchourie; au centre, les déserts de Mongolie; à l'Ouest, les dépressions closes ou les plateaux du Turkestan chinois et du Tibet composent cette bande intermédiaire qui, dépendant nominalement de la Chine et faisant partie de l'Empire chinois, n'a jamais été cependant une terre chinoise, car les *Dix-huit* provinces des Fils de Han ne commencent qu'au delà, derrière la Grande Muraille, au pied des plateaux, dans les vallées inférieures et les deltas des grands fleuves.

L'arme au pied, face à cette zone, le Russe comptait attendre l'achèvement de son Transsibérien, dont l'avancée rapide augurait dix années de travail à peine (1891-1901). La ligne finie, à la première occasion favorable, on entamerait la zone militaire en suivant les lignes de moindre résistance. Envoyés en avant de l'autre côté de la frontière sibérienne, les explorateurs et cartographes russes étudiaient dans l'Empire chinois les trois descentes possibles : la route mandchoue vers la mer Jaune et le golfe de Pékin, la route mongole vers le haut fleuve Jaune, et la route tibétaine vers le haut fleuve Bleu ou — qui sait? — vers les fleuves siamois et birmans. Car, avec ses vues lointaines et ses conceptions énormes, la politique russe envisage, cinquante ans, cent ans, parfois deux cents ans à

l'avance, toutes les possibilités et toutes les ambitions. De l'Inde anglaise au Kamtchatka, il semble parfois que toute la côte Pacifique lui apparaisse comme la façade maritime de son hinterland sibérien ; quand on considère quel chemin, depuis quelques années, sa diplomatie a fait à la cour de Bangkok, on peut se demander si le golfe du Siam, comme le golfe du Petchili, ne lui semble pas un morceau de sa future « mer libre »... Ingénieurs et soldats derrière la frontière sibérienne, diplomates et capitalistes à l'intérieur de la forteresse chinoise, tout le personnel russe travaillait en silence, escomptant le prochain achèvement du Transsibérien. Tout se préparait pour que, sitôt la grande ligne terminée, quelque embranchement s'en détachât sur l'une des trois routes mandchoue, mongole ou tibétaine Mais Kachgar, Kiachta ou Blagoviestchenk, entre ces trois routes, on laissait au temps, au hasard des complications, aux nécessités du moment, la désignation du choix futur. Il semblait pourtant que les plateaux inabordables du Tibet et les vallées surpeuplées de la Mandchourie apparussent de traversée plus difficile et qu'en outre le voisinage de la Corée et les inquiétudes japonaises d'une part, le voisinage de l'Inde et les inquiétudes anglaises d'autre part, rendissent plus difficile encore l'ouverture de ces deux routes manchoue ou tibétaine. Mais à travers les sables et les oasis du désert de Mongolie, une route directe de caravanes unissait déjà la capitale sibérienne Irkoutsk à la capitale chinoise Pékin. Depuis 1881, la Russie avait le libre usage et le contrôle de cette route à demi carrossable. De la porte sibérienne Kiachta à la porte chinoise Kalgan, les plaines ou plateaux de la Mongolie, sur mille kilomètres à peine, offraient aux rails un terrain presque nivelé. C'était par là, semblait-il, que la poussée russe sur Pékin devait se produire... Mais la guerre sino-japonaise imposa aux Russes le choix d'une autre descente.

Vainqueurs des Chinois, les Japonais, au traité de Simonoseki (avril 1895), se font céder une partie de la Mandchourie : la Russie intervient aussitôt. Avec l'appui de son alliée, la France, et de son amie, l'Allemagne, elle force les Japonais à rendre leurs conquêtes continentales et à se contenter de l'île de Formose. Alors la Chine reconnaissante autorise le

chemin de fer russe à traverser la Mandchourie chinoise (1896). Cette ligne transmandchourienne n'est, dit-on alors, qu'une dépendance et un raccourci du Transsibérien : entre Irkoutsk et Vladivostok, la frontière sibérienne que doit suivre le Transsibérien fait un triple coude à angle droit pour contourner la Mandchourie chinoise; le Transmandchourien évitera au Transsibérien ce coude énorme et reliera plus directement la capitale de la Sibérie, Irkoutsk, à son grand port sur le Pacifique, Vladivostok. En théorie, donc, le Transmandchourien n'est pas une voie de pénétration vers la Chine, mais de simple transit entre deux provinces sibériennes. La zone militaire, qui sépare la Grande-Muraille du Transsibérien, n'en est pas supprimée; mais son épaisseur en est grandement diminuée. La ligne d'investissement russe est ici rapprochée de quelque cinq cents kilomètres. Il est dès lors évident que c'est la voie mandchourienne que tôt ou tard empruntera la pénétration russe. Mais la Russie ne paraît nullement impatiente : l'Angleterre ne s'est pas encore enfoncée dans l'affaire africaine. La Russie revient patiemment à son travail de chemins de fer bordiers. C'est l'intervention d'un larron nouveau qui la force à brusquer le dénouement.

L'Allemagne, depuis longtemps, faisait étudier la Chine par ses géographes, et le commerce allemand se taillait de jour en jour une plus large part sur les marchés chinois. L'Allemagne avait aidé la Russie à écarter les annexions japonaises. Elle espérait, elle exigeait le paiement de ce petit service. Elle avait jeté son dévolu sur une province chinoise, sur cette longue et large île montagneuse que, tout près de Pékin, entre le golfe du Petchili et la mer Jaune, les alluvions du fleuve Jaune ont soudée au continent et dont elles ont fait la vaste péninsule du Chan-Toung. Dressée au milieu des eaux boueuses de la mer Jaune et des boues liquides de la terre chinoise, cette haute province des « Monts-Orientaux » est grande comme un quart de la France, mais aussi peuplée qu'elle. Ses richesses houillères et minérales sont admirables. Son peuple travailleur; ses villes innombrables; ses montagnes saines à l'Européen; les ports et baies de ses rivages; sa situation insulaire au-devant de Pékin, entre la Chine, la Corée et le Japon : tous ces avantages réunis en

peuvent faire une riche colonie, non de peuplement, mais de commerce, et dans cette mer Jaune sa rade de Kiao-Tchéou est seule à offrir toutes les commodités nécessaires à une grande station militaire ou à un grand entrepôt pacifique... L'Allemagne profita du meurtre de deux missionnaires allemands pour se faire céder à bail cette rade de Kiao-Tchéou (décembre 1897). La Chine renonçait pour 99 ans à ses droits de propriétaire sur la baie et reconnaissait à l'Allemagne un droit d'influence sur les régions avoisinantes... Aussitôt, dans la presqu'île du Liao-Toung, qui sur la côte mandchourienne fait face au Chan-Toung et borde la mer Jaune, la Russie se fait concéder un bail analogue : elle obtient les deux ports de Talien-Wan et de Port-Arthur, avec le droit de réunir ces ports à son Transmandchourien par une voie ferrée : descendant du Nord au Sud et traversant de part en part la zone militaire, ce chemin de fer de Port-Arthur mettrait désormais les troupes russes aux portes mêmes de Pékin (mars 1898).

L'Angleterre sentit la grandeur de ce pas : mais que faire? Contre la Russie et l'Allemagne coalisées, elle était impuissante et déjà l'affaire africaine commençait à l'immobiliser : les Français de Marchand atteignaient le Bahr-el-Ghazal. Il fallait choisir entre la Chine et l'Afrique. Ce drapeau français, qui d'étape en étape se rapprochait du Nil, empêchait John Bull de dormir et de raisonner. Tourné vers l'Afrique, il voulut seulement sauver sa part de dépouilles chinoises. Sur la rive septentrionale du Chan-Toung, en face de Port-Arthur, entre les Russes et les Allemands, pour surveiller les uns et les autres, il se fit concéder Wei-hai-wei aux mêmes conditions de bail et de durée : il faisait en outre élargir ses possessions d'Hong-Kong et il formulait ses prétentions d'influence sur le bassin du fleuve Bleu.

C'était une complète révolution dans sa politique chinoise. L'intégrité de la Chine et la « porte ouverte » en avaient été jusqu'alors les principes directeurs. Désormais le cabinet de Londres semblait admettre un partage, sinon de territoires, du moins de contrôle, sinon matériel, du moins moral et déjà effectif. La Chine allait devenir une unité purement nominale, divisée en « zones d'influences ». Vers le Nord, les Russes en

Mandchourie et les Allemands au Chan-Toung; vers le Sud, les Japonais dans le Fo-Kien et les Français dans le Yunnan et les deux Kouangs; au centre, les Anglais sur le fleuve Bleu: les étrangers se concédaient les uns aux autres le droit de régir, indirectement, il est vrai, mais au gré de leurs intérêts, ces différentes zones qui, peut-être, par la volonté de chacun d'eux, allaient avoir chacune un régime économique différent. L'Angleterre sur le fleuve Bleu maintiendrait la porte ouverte; mais les autres... Au régime de toute la Chine ouverte, c'était à brève échéance peut-être la substitution des zones fermées.

***

Dès avril 1898, Manchester protestait de toutes ses forces contre cet abandon de la politique constante qui, depuis cinquante ans, avait fait la fortune en Chine du coton britannique. Sa Chambre de commerce adressait des remontrances à lord Salisbury sur un ton assez vif, car elle a conscience de sa force : « De toutes les Chambres du royaume, il n'en est aucune qui nous puisse être comparée. Nous représentons non seulement la ville de Manchester, mais encore tout le district industriel dont la Bourse de Manchester est le centre, c'est-à-dire sept millions de travailleurs... Nous insistons énergiquement pour le maintien des droits que nous ont acquis dans toute la Chine les anciens traités. Il faut, sans délai, chercher, parmi les grandes nations qui commercent en Chine, celles qui pourront se joindre à nous pour maintenir la politique de la porte ouverte[1]. » Mais la protestation de Manchester se perdit dans les hurlements de Fachoda.

Quand on sortit de la crise de Fachoda (juillet-novembre 1898), Manchester revint à ses protestations. L'assemblée générale de sa Chambre de commerce, en février 1899, réclamait encore la « porte ouverte ». Mais dès lors l'affaire sud-africaine était décidée, engagée peut-être. Le syndicat de politiciens et de capitalistes, qui voulait les mines d'or et l'annexion du Transvaal, était bien résolu à la guerre. Ils

1. Cf. Manchester Chamber of Commerce, *Monthly Record*, fév. 1899.

comptaient la déclarer au cours de cette année 1899, dès que le printemps sud-africain, c'est-à-dire notre automne, rendrait faciles les opérations. Ils comptaient aussi la terminer avant Noël. Il leur fallait donc huit ou neuf mois encore, une année tout au plus, avant de s'appliquer sérieusement à l'affaire chinoise et de contenter les désirs de Manchester : « Laissez-nous, dirent ces gens remplis de confiance, boucler l'affaire du Transvaal; donnez-nous seulement jusqu'à Noël : l'an prochain nous serons tout à la Chine. En attendant, voici un bon traité qui calmera vos inquiétudes. » Et l'on signe avec la Russie l'accord du 16 avril 1899.

Le bon billet que Manchester avait là! La Russie s'engageait à ne pas réclamer pour son compte ni pour ses sujets les concessions de chemins de fer dans le bassin du fleuve Bleu; l'Angleterre prenait le même engagement pour les provinces au nord de la Grande Muraille. C'était, en ce qui concerne les voies ferrées, la consécration officielle des « zones d'influence ». Mais l'Angleterre espérait, et le gouvernement disait à Manchester, que ce partage des chemins de fer n'entraînait nullement le partage de l'exploitation commerciale. Tout au contraire : satisfaits de leurs voies ferrées, les Russes ne chercheraient plus à entraver le commerce britannique : toutes les portes resteraient ouvertes en Chine, pendant cette courte année du moins que les impérialistes demandaient pour brusquer leur marche sur Prétoria; après, on aviserait s'il en était besoin : « Les deux parties contractantes n'ont aucun désir de porter atteinte aux droits souverains de la Chine ni aux traités existants », disait le troisième article de cet accord anglo-russe. Le « maintien des droits acquis par les anciens traités » était ce que réclamait Manchester; le respect des traités existants était ce que le ministère anglais se flattait d'avoir obtenu de la Russie. Confiants en cette promesse ou feignant de l'être, les impérialistes se jettent dans l'affaire sud-africaine (septembre 1899).

Dès les premiers revers anglais au Natal, la Russie montra par des actes significatifs comment elle interprétait ce fameux accord. Elle y resta fidèle, sans doute, mais en appliquant à la Chine seule, aux seules Dix-Huit provinces, la lettre et l'esprit de ce traité : au sud de la Grande Muraille, elle ne

réclama ni n'usurpa rien. Au nord, elle ne prit aussi que tout ce que pouvaient lui concéder les traités existants, mais en forçant un peu les termes. Elle n'occupa en Mandchourie que : 1° les chantiers de ses futurs chemins de fer, sur les deux tracés du Transmandchourien et de l'embranchement vers Port-Arthur; 2° les territoires de la presqu'île du Liao-Toung, que la Chine lui avait concédés à bail autour de Port-Arthur et de Talien-wan. Mais elle les occupa militairement et civilement, à titre, semble-t-il, définitif. Un oukase organisa en ce territoire une véritable province russe, avec les cadres d'un gouvernement qui plus tard pourrait contenir toute la Mandchourie. Un gouverneur-général y concentra tous les pouvoirs civils et militaires. Le centre de l'administration russe sur le Pacifique fut transféré de Vladivostok à Port-Arthur. En même temps ce port était fermé au commerce étranger. La Russie promettait d'ouvrir à brève échéance un autre port franc dans la rade voisine de Dalny. Mais ce futur port était tout entier à créer et, en attendant, la Mandchourie privée de communications maritimes se fermait pratiquement aux arrivages anglais.

On imagine sans peine les récriminations, et les malédictions des cotonniers. La Chambre de Manchester essaie de réunir autour de sa protestation toutes les Chambres de commerce du royaume. Déjà au congrès annuel de ces Chambres, tenu à Londres en mars 1899, elle avait obtenu le vote d'une adresse collective au ministère pour réclamer le maintien de la porte ouverte dans toute l'étendue de l'Empire chinois. Au début de 1900, elle insiste à nouveau. Mais les revers inattendus et terribles de la guerre sud-africaine acca parent seuls l'attention publique et les soins du Gouvernement. Et soudain éclate en Chine cette mystérieuse révolte des Boxeurs (janvier 1900), qui forcera toutes les puissances européennes à se grouper en une action commune pour la délivrance des légations.

La Russie et l'Angleterre, unies aux autres puissances, marchent donc sur Pékin. Outre cette guerre chinoise, la Russie a une campagne mandchourienne à soutenir. Car les troubles se sont étendus à la Mandchourie, jusqu'à l'Amour. Les biens et propriétés de la Russie en cette province chinoise,

ses chantiers de chemins de fer, ses dépôts de matériel et de machines, ses équipes d'ingénieurs et ses campements d'ouvriers ont été attaqués et saccagés par des hordes de sauvages qu'excitaient et soutenaient les fonctionnaires chinois. La frontière sibérienne a même été menacée, et le grand entrepôt russe sur l'Amour moyen, Blagoviestchenk. La Russie, surprise par ce mouvement, qu'elle ne prévoyait point aussi étendu, a dû mobiliser trois corps d'armée et envahir la Mandchourie. Donc, pendant qu'unis aux puissances les Russes marchent sur Pékin, ils entrent aussi en Mandchourie et font la conquête ou la soumission de la province chinoise. Par quels moyens, au juste, sont-ils parvenus à s'y établir? Cette campagne semble avoir été menée avec une sauvage dureté : noués queue à queue, des milliers de Chinois ont été systématiquement noyés par grappes dans l'Amour... La Russie en fin de compte a occupé toute la province : la Mandchourie tout entière, depuis l'été de 1900, est au pouvoir des troupes russes.

Pékin occupée et les légations secourues, l'Europe fit sa paix avec la Chine, et la Russie prit part à cette paix générale. Mais elle réservait pour un traité particulier son affaire mandchoue. En Mandchourie, disait-elle, la guerre n'a pas été entre Chinois et Européens, mais seulement entre Russes et Chinois : le traité ne peut donc se négocier qu'entre Chine et Russie. Seuls propriétaires, avant les troubles, de voies ferrées et de concessions en Mandchourie et seuls occupants de la Mandchourie après la guerre, c'est en tête à tête, seuls à seuls avec la Chine, que les Russes discuteront sous quelles conditions ils comptent évacuer cette province. Ils l'évacueront. Ils proclament leur intention, ils donnent leur parole de l'évacuer. Mais quand et comment? c'est ce qu'ils se réservent de dire à la Chine dans le tête-à-tête qui convient aux entretiens intimes. Ils laissent pourtant percer en public quelques-unes de leurs exigences. Ils rétabliront en Mandchourie les fonctionnaires chinois; mais ils auront des contrôleurs russes auprès de chacun d'eux. Ils rouvriront la Mandchourie au commerce général; mais ils auront le monopole des mines, des transports, des fournitures officielles, etc., etc. Bref la Mandchourie redeviendra une province chinoise à peu près

comme la Bosnie ou la Roumélie orientale sont aujourd'hui des provinces turques.

Ah! si l'Angleterre n'avait pas sur les bras ce maudit Transvaal! Mais le coup, porté à l'amour-propre anglais par les défaites et par l'indéfinie prolongation de la guerre africaine, est si profond, si blessant, que nul n'oserait encore tenir le langage nécessaire devant cette nation exaspérée. Faire la paix en Afrique et courir au sauvetage de la Chine serait le devoir des gouvernants. Mais, à Manchester qui réclame toujours et qui montre le péril instant, ces ministres répondent de nouveau : « Donnez-nous quelques mois encore pour terminer la guerre. Après Noël, nous serons tout entiers à votre affaire chinoise. En attendant, voici un bien meilleur billet. » Et l'on signe avec l'Allemagne l'accord du 16 octobre 1900.

« Désireux de maintenir leurs intérêts en Chine et leurs droits sous le régime des traités existants », les gouvernements anglais et allemand déclarent que tous les ports maritimes et fluviaux de la Chine doivent rester ouverts au trafic de toutes les nations; ils s'engagent à diriger leurs efforts vers le maintien de l'intégrité territoriale de la Chine; ils se promettent une entente à discuter, pour le cas où quelque puissance voudrait porter atteinte à cette intégrité... Dès la publication de cet accord, il ne manqua pas en Angleterre de gens prévoyants pour déclarer que ce n'était qu'un papier plaisant, — une triste farce, dirent quelques autres[1], — qui ne changerait rien aux affaires.

Les augures se trompaient. Cet accord amena un grand changement dans la situation des Allemands en Chine. Tout à l'aise, les Allemands purent s'installer dans leur Chan-Toung, l'explorer et s'en réserver les bons morceaux : l'Angleterre maîtresse de Wei-hai-wei aurait pu gêner beaucoup cette besogne préparatoire à l'occupation effective; mais sa bienveillante complaisance s'appliqua tout au contraire à faciliter la tâche. Puis les Allemands demandèrent un coin d'installation à Shanghaï, auprès de leurs bons amis : ils l'obtinrent, l'élargirent et le meublèrent si bien que Shanghaï, port anglais, pourrait avant peu devenir un grand

1. *Review of Reviews*, octobre 1900, p. 328.

emporium allemand. Puis, leurs bons amis étant tout occupés aux convois vers l'Afrique, les Allemands s'immiscèrent dans les transports maritimes et fluviaux de la Chine. Leur compagnie *Hamburg-Amerika* installa partout ses lignes de paquebots qu'elle relia entre elles par des caboteurs de moindre tonnage. Elle acheta les flottes des deux compagnies anglaises qui détenaient le service des fleuves. Sur l'eau, les Allemands ont ainsi enlevé à leurs amis toute une province commerciale [1]... Et comme l'Angleterre, ayant payé l'assistance allemande, demandait enfin d'en apercevoir quelques effets, comme elle insinuait que le moment était propice de presser l'évacuation de la Mandchourie: « La Mandchourie, répondit le chancelier allemand, n'est pas comprise dans notre accord. Nous n'avons parlé que de la Chine, non pas de l'Empire chinois. Au sud de la Grande Muraille, nous sommes avec vous. Mais au nord... »

L'accord anglo-japonais, que l'Angleterre vient de signer, n'est que le troisième bon billet que les impérialistes offrent à Manchester. Un bon billet, celui-là! Après l'échec de l'accord russe et de l'accord allemand, voici le papier sauveur!

* * *

Il était temps, grand temps, que ce papier survînt. Durant toute l'année 1901, les Russes ont pressé la Chine de signer leur traité mandchou. Ils avaient pour eux la force et, tant que vécut Li-Hong-Tchang, ils semblaient avoir aussi la demi-complicité du gouvernement chinois. Néanmoins, sous les menaces anglaises, ce dernier remettait la signature définitive, contestait quelques points de détail, traînait les choses. La Mandchourie restait donc aux mains des Russes. Des rumeurs se propageaient sur une autre entreprise de la Russie. A la faveur des troubles, il semble que les troupes russes aient en Mongolie occupé la grande route d'Irkoutsk à Pékin par Kiachta et Kalgan. On dit que la porte chinoise de cette route, Kalgan, au pied même de la Grande Muraille,

1. *Diplom. and Consular Reports*, n° 2731 : « The German companies on the China line are gradually obtaining the lion's share of the rapidly increasing passenger traffic. »

a été militairement fortifiée par eux et qu'en ce point, au bord de la mer de sable, c'est comme un autre Port-Arthur que les Russes se sont acquis à l'entrée de la Mongolie. Aussi les plaintes de Manchester s'exaspèrent. D'autres se joignent à elle. Une *Ligue chinoise* se forme dans toute l'Angleterre « en dehors de tout parti politique, pour grouper ceux qui voient dans la *porte ouverte* en Chine une nécessité vitale du commerce anglais. »

Durant toute l'année 1901, le gouvernement anglais multiplie ses démarches à Pékin et dans le monde. Il cherche partout un associé qui prendra la défense de ses intérêts chinois, pendant qu'il terminera cette interminable aventure africaine. Directement ou indirectement, il s'adresse à toutes les puissances. Il parle même à la France de cette « œuvre glorieuse », disait-il, des missions catholiques en Mandchourie, qui ne sont à l'heure actuelle qu'un monument de la foi et de la charité françaises, mais qui peuvent demain assurer à la France, dans la Mandchourie délivrée, un grand rôle et une grande clientèle : la France abandonnera-t-elle ses catholiques à la griffe orthodoxe? L'Angleterre feint de croire vraiment qu'entre le service de Dieu et l'amitié du Tsar, la France peut encore hésiter...

En toute cette affaire chinoise, une puissance, les États-Unis, a gardé une singulière attitude de désintéressement et de « mains vides ». Les États-Unis ont pourtant de grands intérêts en Chine et leur commerce grandissant, tissus, pétrole, machines et manufactures, a besoin, lui aussi, de la porte ouverte. L'Angleterre se tourne vers les États-Unis : « Nous sommes cousins, presque frères. J'ai défendu vos intérêts dans votre guerre espagnole. Sans moi, l'Europe vous eût peut-être arraché Cuba... Et voici une nouvelle preuve de mes sentiments : le traité Clayton-Bulwer vous gêne pour la construction du grand canal interocéanique; je renonce à tous les bénéfices de ce traité; je vous signe le traité Hay-Pauncefote, amendé encore au gré de vos désirs. Mais, de grâce, réfléchissez vous-mêmes à quoi vous servira ce canal, si la Chine échappe à votre clientèle future... » Les États-Unis empochent le traité Hay-Pauncefote, mais gardent en Chine leurs allures détachées et leur semblante indifférence.

Il faut pourtant aboutir. Manchester, Blackburn, Liverpool, toutes les cités du coton envoient une députation au *Foreign-Office* et l'*Association des Chambres de commerce* de tout le Royaume appuie la démarche : « Notre commerce en Chine est énorme ; tout son avenir proche et lointain est entre les mains du *Foreign-Office* ; c'est une nécessité vitale pour les intérêts britanniques que le maintien des droits et privilèges, stipulés par les traités. » Lord Lansdowne, le ministre, avait un rhume. Mais le sous-secrétaire d'État, lord Cranborne, qui reçut la députation, promit de donner tous ses soins aux affaires chinoises et de faire pour le mieux « comme devant, ajouta-t-il ; car il ne faut pas méconnaitre ce qui a été fait ; l'accord anglo-russe, l'accord anglo-allemand et d'autres démarches ont maintenu la bonne entente avec toutes les puissances ; c'est par ces procédés de fermeté courtoise que le gouvernement anglais compte défendre encore les droits conférés par les traités[1]. »

Un nouvel accord anglo-russe fut peut-être essayé. La Russie du moins s'y offrit. M. Witte, qui sent le marché français un peu saturé d'emprunts russes et qui depuis deux ans tourne vers le marché de Londres ses regards les plus doux, M. Witte faisait célébrer en Angleterre, dans nombre de journaux et de revues, les bienfaits certain d'un nouvel accord. Mais, pour être vraiment utile, il fallait, disait-on, que l'entente fût complète et ne réglât pas seulement l'affaire chinoise : la Perse et l'Afghanistan devaient y être compris. L'Angleterre devait reconnaître en Perse le fait accompli, c'est-à-dire la prédominance russe. Elle devait ne pas entraver le grand chemin de fer russe qui par la Perse ou l'Afghanistan rejoindrait le réseau de l'Inde au réseau européen. Elle devait, au contraire, faciliter cette belle entreprise par un emprunt... Le gouvernement anglais, après quelques hésitations, rompit le dialogue à peine entamé.

Le seul Japon restait. Toujours aigri au souvenir de l'intervention russe, qui en 1895 lui enleva ses conquêtes chinoises ; toujours inquiet pour la Corée qu'il estime devoir lui revenir et que la Mandchourie russe enserre de toutes parts ;

1. Manchester Chamber of Commerce, *Monthly Record*, juin 1901, p. 138 et suivantes.

à court d'argent pour achever son outillage national et surtout pour bien porter sa trop lourde armure européenne; désireux, à l'intérieur, de détourner l'attention publique des inextricables difficultés parlementaires et, à l'extérieur, de jouer enfin un rôle mondial : le Japon était, dans le Pacifique, ce que fut il y a quelques années l'Italie dans la Méditerranée, un auxiliaire tout préparé pour qui voudrait le prendre. Le marquis Ito commença son tour d'Europe (novembre-décembre 1901). A Paris, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, il déploya la même bonne grâce, donna partout de bonnes paroles et partout fit quelques bons mots. Mais, laissant beaucoup parler ses interlocuteurs, il ne laissa clairement entendre qu'une chose : c'est que le Japon, voulant un emprunt et pouvant choisir son prêteur, conclurait avec le plus généreux et le plus désintéressé. Paris et Berlin prévinrent Saint-Pétersbourg et offrirent d'arranger cet emprunt japonais, si la Russie le trouvait opportun. A Saint-Pétersbourg, on haussa les épaules devant cette hâte européenne à traiter les affaires asiatiques : on crut avoir le temps de discuter les prétentions japonaises et de les rabattre. Le marquis Ito quitta le continent sans avoir rien conclu (décembre 1901).

Il tomba en Angleterre en pleine crise de Noël. Pour la troisième fois, cette échéance de Noël revenait depuis le début de la guerre africaine, ramenant encore des désastres humiliants. Cette fois le public était excédé. Le parti de la paix élevait la voix. Les « Petits-Anglais » et même les « Proboers » trouvaient des auditoires. Le parti libéral osait prendre à son compte les réclamations pacifiques. A la suite de Manchester, tous les hommes de bon sens inclinaient enfin aux négociations avec les Boers... Le marquis Ito n'eut donc qu'à formuler ses demandes : elles furent acceptées, et de là sortit cet accord anglo-japonais que le ministère présentait au Parlement et au pays le 11 février 1902.

L'enthousiasme, qui accueillit en Angleterre ce traité, est-il sincère? est-il feint? Du côté des « Africains », il peut être sincère : cet accord permet de continuer l'aventure africaine et de reculer encore la paix. Du côté des « Chinois », il faudrait une naïveté d'enfant ou une crédulité de Géronte pour

ne pas voir que ce troisième bon billet aura le sort des deux autres. « La Mandchourie, dit triomphalement le ministère unioniste, est comprise dans cet accord et, si les Russes ont 63 000 hommes en Mandchourie, les Japonais vont y débarquer 150 000 hommes! » Voilà de belles perpectives et un beau commentaire des paroles de lord Cranborne à la députation de Manchester : « La seule chose à éviter dans les affaires étrangères et spécialement en Chine, disait au mois de juin ce fils chéri de lord Salisbury, c'est la fanfaronnade internationale, qui ne peut amener que des frottements et qui, par conséquent, est toujours funeste aux intérêts commerciaux[1]. »

Mais de quel droit ou sous quel prétexte les Japonais vont-ils débarquer en Mandchourie, puisque les Russes se déclarent tout prêts à l'évacuation? La situation des Russes en Mandchourie ne prête pas à discussion : de cette province conquise, ils vont se retirer, disent-ils, dès que le traité de paix sera signé. En l'espèce, cette situation est inattaquable : dans la Chine, qu'ils déclarent ne vouloir point disloquer, les Russes veulent protéger et régénérer cette province mandchourienne, comme les Anglais ont fait de l'Égypte dans la Turquie déclarée par eux-mêmes et reconnue par tous indivisible. Mandchourie, Égypte : si l'Angleterre veut des complications d'un côté, c'est de l'autre que la Russie les créera, et le gouvernement anglais connaît trop sa faiblesse sur le Nil pour risquer une telle folie. En Chine même, la Russie a cent moyens de brouiller les choses si on l'empêche de les éclaircir à son gré. Le lendemain de l'accord anglo-japonais, des troubles et des révoltes ont éclaté par miracle dans les provinces du sud voisines des ports anglais et de la zone d'influence japonaise. Nous ne saurons jamais quel fut le rôle de la Russie dans le soulèvement des Boxeurs. Mais tout le monde sait que les provinces chinoises, bordières de la Mongolie, sont peuplées de musulmans; que ces musulmans ne demandent qu'un prétexte de rébellion contre le gouvernement de Pékin; que la Russie tient ces musulmans par les mille fils de l'intérêt, de la religion et de la politique, grâce à son commerce de Mongolie et grâce aux influences qu'elle peut acheter ou mettre en

1. Manchester Chamber of commerce, *Monthly Record*, juin 1901, n° 139.

branle soit auprès du Khalife à Constantinople, soit auprès des saints personnages et des chefs de communautés dans ses villes musulmanes de Boukhara, Khiva, etc... Il ne faut pas risquer de prophétie. Mais je ne vois en Chine à cet accord anglo-japonais qu'un résultat, le même qu'au précédent accord anglo-allemand : rivaux du commerce anglais, les Japonais vont, avec l'argent anglais et la complaisance anglaise, développer tout à leur aise leurs entreprises politiques, commerciales et industrielles ; dans quelques années, on dressera le bilan de cette belle entente.

Le premier effet public de cette entente a été l'abandon par l'Angleterre de ce poste de Wei-hai-wei qu'elle avait occupé et qu'elle se proposait de fortifier à l'entrée du golfe de Petchili, à égale distance des ports insulaires du Japon et des concessions russe et allemande de Kiao-tchéou et de Port-Arthur. Le Japon aurait-il posé comme première condition de l'accord que, dès maintenant, ce golfe de Petchili sera confié à sa seule vigilance ?

L'influence japonaise va donc prédominer à la cour de Pékin, entraînant avec elle les mêmes consessions minières, commerciales et autres, que valait jusqu'ici aux Russes et aux Allemands le bon vouloir ou la faiblesse du gouvernement chinois. Dans sa zone d'influence du Fo-kien, entre Hongkong et Shanghaï, le Japon obtiendra les chemins de fer, les routes et les marchés ouverts que ses traficants réclament. Or la concurrence japonaise peut avoir pour le commerce anglais des effets bien plus désastreux que même la concurrence allemande doublée de la prohibition russe. Les rapports consulaires, publiés par le *Foreign-Office* lui-même, auraient dû mettre en garde les signataires de ce dernier bon billet : « Le Japon, écrit un consul anglais, entretient l'espérance que ses tissages et filatures ne suffiront pas seulement à sa consommation nationale, mais qu'ils auront bientôt un surplus pour l'exportation vers la Chine. Les Japonais comptent que la Chine leur fournira un excellent marché, pour leurs fils de coton surtout. En 1897 ils en avaient exporté déjà 40 millions de livres (en poids) contre 10 millions en 1896. Les difficultés financières actuelles ont amené une crise industrielle et le commerce avec la Chine s'en est ressenti. Mais il n'est

pas douteux que bientôt la concurrence japonaise sera installée dans ce domaine chinois où Manchester jusqu'ici avait presque un monopole[1]. » Voilà pour l'industrie et voici pour le commerce : « Dans les dix dernières années, écrit un autre consul anglais, la compagnie de navigation japonaise *Nippon Yusen Kaisha* est brusquement passée du simple cabotage côtier au premier rang des grandes lignes à vapeur mondiales : c'est l'un des événements les plus remarquables de l'histoire de la navigation en ces parages[2]. »

« Cet accord anglo-japonais, écrit la *Fortnightly Review*, est tout à fait mauvais. Il est indéfendable. Pour le Japon, à coup sûr, c'est un triomphe, un bénéfice certain et inespéré. Mais, pour nous, cet abandon de notre « splendide isolement » ne peut que nous mettre en une splendide complication. La Russie, en ces dernières années, s'était fort bien conduite envers nous. Elle ne nous a causé aucun ennui dans les affaires de la succession afghane. Jamais l'un de ses ministres n'a tenu contre nous le langage que l'on a pu entendre dans tel autre pays. Ce traité est un marché de dupe, sans exemple dans l'histoire de la diplomatie. »

***

Et pourtant il est certain que la Russie a fort mal pris la nouvelle de cet accord anglo-japonais. Elle a été surprise et un peu humiliée : elle avait tant moqué la hâte continentale à vouloir traiter avec le marquis Ito! Elle a été inquiète : elle a pu craindre un instant que cet accord ne fût que le premier noyau d'une coalition plus vaste ; les Anglais se flattaient d'entraîner l'Amérique en ce concert! Des échanges de vues et de promesses, qui ont eu lieu entre le ministre de Russie et le secrétaire d'État américain, il semble résulter que toute inquiétude de ce côté a disparu : la Russie a promis de tenir la porte toujours ouverte au commerce américain ; dès lors, les États-Unis ne peuvent que se déclarer satisfaits de cette porte ouverte à leurs propres importations et fermée à la concur-

1. *Diplom. and Consular Reports*, n° 2109.

2. *Diplom. and Consular Reports*, n° 2731.

rence des rivaux... Néanmoins la Russie demeure mécontente de l'accord, qui, malgré tout, entrave ses projets.

Seulement, ce n'est pas en Chine qu'elle en sent une gêne, car ses projets ne sont plus là. Considérant l'affaire mandchoue comme terminée et voulant une fois encore laisser reposer le malade de Pékin, la Russie comptait revenir un peu à ses autres affaires asiatiques. C'est vers la Perse et l'Inde qu'elle espérait tirer de nouveaux profits des embarras anglais. Une entente avec le Japon au sujet de la Corée et un traité avec la Chine au sujet de la Mandchourie lui auraient donné les mains libres pour offrir ou imposer à l'Angleterre une entente, une concession, un abandon peut-être dans les affaires persanes... C'est là que gît vraiment l'importance de cette alliance anglo-japonaise. Les Russes, désormais, sont obligés de maintenir leurs forces en Mandchourie et de se donner tout entiers à la question chinoise. C'est la grande route de l'Inde que l'Angleterre défend en prenant le Japon à sa solde. Déjà M. Witte parlait ouvertement du grand chemin de fer qui à travers la Perse tracerait une nouvelle poussée russe vers le Golfe Persique et l'Océan Indien. De plus grands projets encore étaient chuchotés : « A quoi bon le chemin de fer de Constantinople à l'Euphrate ? disaient les journaux officieux de M. Witte. C'est par la Russie et l'Afghanistan que prochainement va s'ouvrir la grande voie ferrée, la seule route directe entre l'Europe et l'Inde anglaise... »

Le traité anglo-japonais ajourne ces belles espérances. La guerre du Transvaal durera-t-elle assez longtemps encore pour que les Russes aient le temps de mener à bien leur affaire mandchoue et de revenir à l'entreprise persane ? pourront-ils d'ici peu amener le Japon à quelque entente coréenne, et le Japon, touchant des deux mains, déclarera-t-il alors, comme l'Allemagne jadis, que la Mandchourie, après tout, pourrait bien n'être pas un morceau de vraie Chine? Juste un mois, jour pour jour, après la pompeuse annonce de ce traité anglo-japonais, on croirait que la capture de lord Methuen et le désastre de Tweebosch sont arrivés à point pour raviver la confiance des Russes...

De toute façon, la Russie ne sortira pas encore du pays mandchou sous cette pression anglo-japonaise. Nos enfants chantent

une ronde sur « Biquette qui ne veut … choux », sur le loup qui devrait chasser Biqu… et … …t pas la manger, sur le chien qui devrait mordre le loup... sur le bâton qui devrait battre le chien..., sur le feu qui devrait brûler le bâton... Et chaque couplet nouveau ramène le refrain :

Ah! tu sortiras, Biquette,
Ah! tu sortiras
De ces choux-là!

Et Biquette, tranquillement, continue de brouter... Après le loup allemand, voici que les Anglais détachent le chien japonais. A cette entrée du chien, les impérialistes auront du moins gagné le temps de chanter un nouveau couplet de la ronde africaine et prolongé leurs espoirs d'en finir avec le Transvaal à la Noël qui vient.

VICTOR BÉRARD.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

DE WITEBSK A LA BÉRÉSINA

AVANT-PROPOS

Amédée de Pastoret fut intendant de la Russie Blanche en 1812 Il n'avait eu que deux mois pour organiser cette province, délai manifestement trop court, quand il se vit entraîné dans les désastres de la Grande-Armée et réduit à tracer dans les boues et les neiges son douloureux itinéraire de Witebsk à la Bérésina. La suite de sa carrière, toujours liée aux péripéties de l'histoire, devait le ramener à Corbeil et à Châlon-sur-Saône comme sous-préfet et se terminer à Paris même, où le gouvernement de la Restauration lui réservait une position bien fixe de conseiller d'État.

Les muses l'y attendaient, celle de la poésie, celle de l'histoire, assez sensibles l'une et l'autre aux efforts de sa plume pour lui valoir un jour une place à l'Académie des Beaux-Arts. Les libraires connaissent de lui des Élégies, des Poèmes descriptifs et sentimentaux, des ouvrages sur le XVIe et le XVIIe siècle, des morceaux de concours quelquefois couronnés.

Le fragment inédit que nous publions ici méritait, certes, que l'érudit moscovite, M. Pierre Stchoukine, le recueillît et le plaçât dans ses précieuses collections documentaires relatives à l'année 1812. Une sincérité parfaite, une maladresse charmante feront le premier mérite de ces souvenirs. On y voit, par exemple, l'auteur glisser sans appuyer sur les épisodes de la Bérésina, qui se sont pourtant déroulés sous ses yeux, et s'étendre de préférence sur ceux de Moscou, qu'il ne connaît que par ouï-dire.

Voilà bien les témoins oculaires ; mais, à défaut d'art dans la narration, à défaut même d'une parfaite exactitude historique, leurs

textes se recommandent par un autre et supérieur intérêt, celui de choses directement connues, vécues, belles, quoi qu'ils fassent pour les décolorer, des couleurs de la réalité.

Pastoret assiste au dénouement du drame militaire le plus poignant que les annales du monde aient enregistré; il rejoint la Grande-Armée



à ce moment tragique où, selon le mot de Ségur, « l'aspect de la carte devenait effrayant ». Les premières nuits de grand froid, en gelant des bivouacs entiers, ont frappé les troupes comme à coups de massue. Koutousov les talonne depuis Moscou. L'âge et le caractère de ce général rendent sa poursuite peu active, mais n'empêchent pas que Napoléon ne soit dans l'impossibilité de faire halte là où, par hasard, il pourrait reposer ses troupes et les nourrir. Au moins Napoléon se rassure-t-il en voyant le Dniéper tout près de lui; il compte s'arrêter de l'autre côté du fleuve et recueillir là les fruits de

cette extrême prudence qu'il sait mêler à ses plus grandes témérités. La région entre le Dniéper et la Duna lui appartient : Oudinot et Saint-Cyr à Polotzk, avec les 2e et 6e corps, Victor à Smolensk avec le 9e, Schwarzenberg à Minsk avec les Autrichiens, la lui tiennent fermée; Macdonald resté de l'autre côté du Niémen avec le 10e corps, Augereau à Berlin avec le 11e, viendront l'y rejoindre.

Telles sont ses espérances; dans le fait, son dispositif de sûreté est enfoncé depuis le jour même où il a quitté Moscou. Ce jour-là, 18 octobre, Saint-Cyr battu à Polotzk par la faute de Victor, qui ne l'a pas secouru, a perdu la ligne de la Duna; il rétrograde avec Oudinot vers Sienno, où Victor vient tardivement le rejoindre, mais où ils ne pourront se maintenir. En même temps, Schwarzenberg, qui barrait jusque-là la route à l'armée de Tchitchagov, lui abandonne Minsk et se retire vers Varsovie, trahissant ainsi la première défection de son empereur à la cause de Napoléon ; Tchitchagov se dirige vers Borisov, où il se propose de maîtriser les passages de la Bérésina.

Koutousov à l'est, Wittgenstein au nord, Tchitchagov au sud-ouest, sont désormais aux trois sommets d'un triangle à l'intérieur duquel la Grande-Armée se trouve inscrite; ce triple coin s'enfonce dans la masse militaire française qui s'émiette et ne résiste plus. Partout des retraites, des abandons, des capitulations; depuis le 6 novembre, jour où il a connu la conjuration de Mallet, l'Empereur n'a reçu que de mauvaises nouvelles : d'abord le rapport de Gouvion-Saint-Cyr, annonçant son revers de Polotzk, puis les courriers qui lui apprennent la perte de Minsk, la défection des Bavarois, désormais séparés de Saint-Cyr et marchant par un itinéraire à eux, le pillage des magasins de Smolensk... Il est dans cette ville, qu'il faut maintenant quitter, qu'on ne quittera pas sans de nouveaux désastres, quand le jeune intendant de Pastoret s'en approche, croise des troupes du prince Eugène qui marchent vers Witebsk et qu'il n'a pas qualité pour arrêter. Ces troupes ignorent encore l'événement dont Pastoret vient rendre compte ; Witebsk pris, la mauvaise garnison de Berg, qui le défendait, prise elle-même, ou rejetée en désordre vers le gros du 9e corps.

ART ROË

Nous nous hâtâmes d'arriver à Smolensk, nous entrâmes dans ces remparts à demi détruits, nous passâmes devant ces maisons naguère brillantes et qui ne présentaient plus que des ruines et des décombres, nous arrivâmes. Le ministre [1]

1. Mathieu Dumas. On qualifie aussi quelquefois Mathieu Dumas — et nous verrons plus loin Pastoret lui donner ce titre — d'*intendant général de l'armée*; mais les fonctions d'intendant général appartiennent plus particulièrement à Daru.

me mena sur le champ chez l'Empereur. Il fallut voir d'abord M. le prince de Neufchâtel, comme major général de l'armée.

— Vous ici ! me dit-il, et que venez-vous faire ?

— Apporter une triste nouvelle, monseigneur, Witebsk est pris.

— Witebsk est pris ! Et le corps du vice-roi y est allé ?

— Le corps du vice-roi est à une marche dans cette direction ; mais, monseigneur, Witebsk est pris.

— Cela n'est pas possible, dit-il.

— Je voulus répondre.

— Cela n'est pas possible, — reprit-il, trois ou quatre fois, et il ajouta : — Au reste, pourquoi venez-vous me l'apprendre à moi ? Allez-vous-en, si vous voulez, le dire vous-même à l'Empereur !

Je pris mon parti et je montai.

Au moment où j'arrivais dans le salon de service, un des aides de camp de Pouget venait d'entrer chez l'Empereur, à qui il contait le gros de l'aventure ; pendant quelques minutes qu'il y resta, ce fut beau jeu de voir comment tout le salon s'intriguait de savoir la nouvelle. Enfin, l'Empereur me fit appeler : j'entrai comme j'étais venu, c'est-à-dire avec mon épée détachée à la main et un bonnet de drap noir en place de chapeau. Il était seul avec le roi de Naples, et me dit d'abord d'un air assez calme :

— Eh bien ! vous faites donc la campagne tout entière ? Vous voulez être avec nous, vous nous revenez ?

— Hé ! bon Dieu ! Sire, lui répondis-je, ce n'est pas ma faute !

— Je le sais bien, reprit-il, mais voyons, contez-moi comment cela s'est passé.

Je lui en fis le récit, le plus succinctement qu'il me fut possible. Quand j'eus fini, le roi de Naples me demanda avec une sorte d'empressement quels étaient ces coquins de soldats qui s'étaient rendus de la sorte :

— Sire, lui dis-je avec toute l'humilité du monde, c'est le régiment de Berg.

Il le prit pour bon et ne m'interrogea plus[1]. Je me tournai

1. Murat avait été grand-duc de Berg avant de devenir roi de Naples. En 1812, le duché de Berg appartenait au prince Louis Napoléon, fils aîné du roi de Hollande.

vers l'Empereur et je répondis d'abord à ses questions sur la nature et la quantité des approvisionnements :

— Il y avait en magasin, lui dis-je, de quoi nourrir l'armée dix jours et entretenir un corps tout l'hiver.

— Avez-vous eu beaucoup de peine à les rassembler? dit-il.

— Un peu, repris-je, parce que l'ennemi était toujours près de moi.

— Oui, mais vous aviez Gouvion pour vous défendre.

— Pardonnez-moi, Sire. M. de Gouvion ne pouvait pas s'occuper de nous : il avait assez à faire de se défendre lui-même.

— Et les habitants?

— Les habitants avaient fini par prendre quelque confiance. Tous les administrateurs polonais que Votre Majesté avait mis avec moi s'étaient éloignés, et leur absence a souvent arrêté notre marche.

— Comment! dit-il, vous étiez tout seul?

— Tout seul, lui répondis-je; et je prie Votre Majesté de m'excuser à ce titre si je n'ai pas rempli ses intentions.

De là ses questions passèrent aux diverses branches d'administration, puis il revint au fait même, à la prise de la ville :

— Mais comment se fait-il donc que Gouvion n'ait pas arrêté Wittgenstein?

— Sire, il n'avait que trente mille hommes au plus.

— Cela n'est pas vrai, reprit-il vivement. Il en avait cinquante, et Wittgenstein vingt.

— Je ne puis dire à Votre Majesté que ce que je sais, mais je le sais par des moyens sûrs : par l'espionnage, par des rapports fréquents, par l'intérêt que je devais y prendre. M. le maréchal de Gouvion n'avait que trente mille hommes, et M. de Wittgenstein en a cinquante.

— Ils m'ont encore trompé! s'écria-t-il tout d'un coup.

Puis, revenant :

— Et Victor?

Je ne répondis pas.

— Victor! reprit-il.

— Sire, lui dis-je, il ne m'appartient pas de juger sa con-

duite : je pourrais tromper Votre Majesté et me tromper moi-même.

— Non, dites, dites !

— Sire, il y a un mois que Witebsk était dans un pressant danger. Monseigneur le duc de Bellune, à qui nous adressions tous les jours des représentations, à qui, chaque jour, M. le maréchal de Gouvion demandait des renforts, à qui l'on indiquait une route courte et sûre pour se porter sur les derrières de l'armée ennemie, n'a pas jugé à propos de marcher ; il attendait, disait-il, les ordres de Votre Majesté pour nous secourir et, lorsque enfin il a cru pouvoir s'avancer, M. le maréchal de Gouvion a livré bataille et l'a perdue.

— Oh ! malheureux ! dit-il avec indignation. Non, ce Victor n'est pas même en état de commander une division, un régiment ! Ne pas marcher ! Laisser forcer la ligne ! Voyez-vous comme ils sacrifient à eux-mêmes le salut de mes armées ? Quelle sottise ! Quelle ignorance des principes de l'art de la guerre, poursuivit-il en s'approchant d'une carte posée sur la table. Voilà comme ils sont tous ! Je les ai faits trop, ils ne marchent plus qu'à regret, ils font manquer tous mes plans. Davout est à moitié fou et ne sert plus à rien. Ce Victor vient à Smolensk détruire inutilement les approvisionnements préparés ; Augereau ne voulait pas remuer, et croit me faire une grâce en m'obéissant. Il faut pourtant bien qu'ils m'obéissent ! Ils savent qui je suis, et je sais ce qu'ils sont. Non, non, il n'y en a pas un seul parmi eux, à qui l'on puisse rien confier ; il faut éternellement tout faire. Eh bien ! je ferai tout. Mais qu'ils exécutent, qu'ils obéissent ! Qu'ils y prennent garde, je saurai bien me passer d'eux !...

» Voyez, ajouta-t-il, quel plan on m'a fait ainsi manquer. Le vice-roi à Witebsk, Gouvion à Dunabourg et Macdonald à Riga tenaient la Duna tout entière. A Mogilef, à Smolensk, Davout et Ney couvraient le Dniéper. Victor allait à Orcha, Regnier à Minsk, Poniatovski à Plotzk, Schwarzenberg avec les Allemands dans l'Ukraine, et de Vilna, pendant l'hiver, j'organisais tout ce pays, je reposais l'armée, et les forçais enfin à obéir. Quelle ignorance, quelle ignorance ! — répéta-t-il deux ou trois fois encore, en frappant du poing sur la table. — Et ils veulent me tromper encore !

Il revint alors à moi.

— N'avez-vous rien laissé à Witebsk ? reprit-il.

— Quelques malades qu'il m'a été impossible d'emmener ; mais ils sont en sûreté. Le maire m'a juré sur son honneur de les protéger, de les nourrir, de les soigner. Je dois dire son nom à Votre Majesté : c'est Bohomolec, et j'aime à lui rendre aujourd'hui devant vous ce témoignage d'estime et de reconnaissance.

— C'est bien, dit l'Empereur. J'en suis content.

Le roi de Naples se joignit à moi pour appuyer cet éloge. Peu à peu, l'Empereur s'apaisa et revint à la causerie qui lui est naturelle.

— Quel pays était votre Witebsk ? me demanda-t-il. J'ai bien vu la ville ; mais les environs ?

— Fort tristes, répondis-je. Le pays, les institutions et les hommes, tout cela n'est que de la barbarie ornée.

— Je le sais, reprit-il.

Et, après quelques autres phrases :

— Voyez un peu, ils m'accusent d'ambition, comme si l'ambition pouvait me conduire ici ! La guerre que je fais est toute politique. Eh ! qu'ai-je à gagner à venir chercher un pareil climat, un pareil pays ? Rien de tout cela vaut-il la plus mauvaise partie de la France ? Ils ont, eux, un intérêt bien différent : en Pologne, en Allemagne, tout leur est bon. Tout est beau pour des sauvages. Le soleil seul, pendant six mois de l'année, est un plaisir nouveau. Ce sont eux qu'il faut arrêter, et non pas moi. Ces Allemands n'y entendent rien, avec toute leur philosophie.

Le discours dura quelque temps encore de la sorte : puis il me demanda si je n'étais pas fatigué. Je l'étais, j'en convins bien vite, et il m'envoya coucher, en ajoutant :

— Demain, je vous ferai appeler.

Quand je sortis, tout le monde était émerveillé de ma faveur ; beaucoup de personnes me reconnurent.

J'attendis le lendemain : mais l'Empereur reçut de mauvaises nouvelles et je ne le retrouvai que longtemps après, non loin de la Bérésina.



Smolensk était une des villes considérables de la Russie : elle avait été longtemps le sujet des guerres des czars et des rois de Pologne, et sa situation sur le Dniéper, sa proximité des provinces fertiles du nord et du midi justifiaient assez l'importance qu'on avait mise à sa possession. Lorsque j'y arrivai, le 10 novembre, elle était loin de conserver aucune trace de son ancienne prospérité : des maisons en ruine, des palais brûlés s'offraient de toutes parts à nos regards affligés.

Nos soldats, et surtout les grenadiers de la Vieille-Garde, avaient établi dans un endroit de la ville où viennent se joindre quatre des principales rues, un véritable bazar. Là, on trouvait une quantité de choses incroyable : tout ce que désire le luxe et tout ce que demande le besoin. Ici, une vivandière offrait des montres, des anneaux, des colliers, des vases d'argent et quelquefois des pierreries. Là, un grenadier vendait de l'eau-de-vie ou des pelisses. Plus loin, un soldat du train proposait les œuvres complètes de Voltaire ou les lettres à Émilie de Desmoustiers. Un voltigeur exposait des chevaux et des voitures, et un cuirassier tenait boutique de souliers et d'habits. On imaginerait difficilement un spectacle plus curieux, et, dans ce temps, où l'on espérait encore, nous gardions assez de sang-froid pour aller souvent nous promener au bazar, et y entendre les cris, les disputes et les discours des acheteurs et des vendeurs.

Ce fut un grand malheur que la tolérance de cet abus. Les officiers, qui avaient autant de besoins que d'autres, allèrent chercher dans ces marchés tout ce qui leur manquait, ou y échanger ce qui ne leur était plus nécessaire. Ils traitèrent d'égal à égal avec ceux à qui ils avaient affaire et, dès lors, les soldats perdirent toute considération pour des hommes avec qui ils avaient discuté ou partagé le gain ou la perte. Si un reste de subordination survécut encore, nous verrons bientôt quelles circonstances l'affaiblirent et comment il disparut tout à fait.

Les approvisionnements amassés à Smolensk étaient peu considérables : ils furent bientôt consommés. Le vice-roi y



était revenu avec son corps d'armée. M. de Baraguey d'Hilliers, colonel général des dragons, qui en commandait un autre à l'arrière-garde, l'avait laissé prendre prisonnier[1]. M. de Wittgenstein, qui nous avait chassés de Witebsk, faisait un mouvement sur notre droite et l'on ne pouvait deviner si M. de Gouvion et le duc de Bellune pourraient l'arrêter; les districts de la droite de la Duna, du côté de Portjersey, où tous les soins du général Charpentier, le meilleur, le plus ferme et le plus intègre gouverneur qu'il y eût à l'armée, avaient à peine pu rétablir le calme dans le temps de notre prospérité, s'armaient de nouveau contre nous.

Il fallut quitter Smolensk. Le duc d'Abrantès, dont l'esprit était déjà fort troublé, fit l'avant-garde, les autres corps marchèrent après, le prince de la Moskowa, qui n'était alors que duc d'Elchingen, fut d'arrière-garde. C'est à ce moment que commencèrent les véritables désastres de la campagne. Jusque-là, la marche de l'armée, pour avoir eu peu d'ordre, n'avait cependant pas cessé d'être une retraite; les besoins, quoique pressants, avaient généralement été satisfaits. Les soldats obéissaient encore aux ordres de leurs chefs, et les chefs pensaient encore au salut des soldats. Bientôt l'intérêt général fut totalement oublié, la discipline tomba dans le mépris, le besoin présent l'emporta sur toute autre considération, le découragement se glissa dans les âmes où la peur n'avait point eu d'accès, la crainte commença à s'allier même avec le courage et chacun de nous éprouva en particulier des maux que, réunis, nous eussions facilement repoussés. Là, nous vîmes les caractères à découvert. L'homme fut homme et le fut tout entier; mais là aussi nous trouvâmes des âmes fermes, des cœurs généreux, et presque toujours, je le dis avec une sorte d'orgueil pour notre espèce, la tranquillité, la constance accompagnaient la noblesse des sentiments. On était fort pour soi quand on était bon pour les autres et ce fut la première récompense, comme le premier droit de la vertu, de concevoir une espérance.

Nous avions quitté Smolensk le 13 au soir; nous allâmes

1. Baraguey d'Hilliers, bouc émissaire des fautes de commandement commises à la Grande-Armée, dut se retirer à Berlin pour y attendre son jugement. Il y mourut de chagrin peu après.

à deux lieues de là passer notre première nuit sur le bord d'un ravin assez profond, où descendait la route, et que l'on ne croyait pas d'abord pouvoir faire franchir à l'artillerie. Déjà le froid était très vif, et cette nuit passée au bivouac nous le fit sentir. Nous étions assez mal à Smolensk, mais enfin nous étions à couvert, et cet air vif et rare, cette terre dure et gelée sur laquelle nous étions couchés, nous faisait un lieu de délices de la salle obscure et du plancher de bois dont nous murmurions à la ville. Notre seconde nuit fut comme la première; la neige était tombée par gros flocons tout le jour, et le soir, il fallut l'ouvrir et la séparer pour nous creuser un lit. Je ne sais quel pressentiment ou quelle honte engageait ceux qui avaient des voitures à n'en pas faire usage : l'événement nous prouva que cette privation était raisonnable.

Nous vînmes en trois jours à Krasnoë, petit village situé environ à dix-huit lieues de Smolensk et à trente de Witebsk. Déjà nous avions perdu beaucoup de voitures et d'équipages; les causes en étaient un froid très rigoureux, une route mal entretenue, en temps ordinaire, et rompue par les pluies et la neige. Le manque de vivres et la fatigue avaient fait périr, ou du moins affaibli la plus grande partie des chevaux. Se présentait-il un ravin ou une colline escarpée, deux ou trois voitures arrêtées produisaient sur-le-champ un embarras affreux. Les voitures privilégiées voulaient passer de droit, celles qui se trouvaient mieux attelées prenaient les devants et dérangeaient l'ordre établi. L'artillerie devait avoir le pas, mais on n'en tenait compte. Les cochers fouettaient, les chevaux tiraient, les palefreniers se battaient avec les gardes, les files se brouillaient, les voitures s'accrochaient aux chariots d'équipage, les berlines aux trains d'artillerie. La voiture la plus pesante, obligée de rester en arrière, faisait un effort, regagnait celle plus légère qui la précédait et brisait ses roues. La cavalerie, engagée dans ces embarras, sabrait à droite et à gauche l'infanterie ou les palefreniers qui entravaient sa marche : les officiers se faisaient jour à coups de poing ou à coups d'épée, et si, par malheur, il arrivait un des services de l'Empereur avec les mulets, les forges et l'ameublement, tout était renversé pour ouvrir un passage. Les vociférations,

les jurements, le bruit des coups, les cris des officiers de garde qui ne pouvaient rien obtenir, les clameurs des soldats qui pillaient au hasard ajoutaient encore à cet épouvantable désordre. La marche s'arrêtait en entier, l'escorte du convoi se dispersait, et les cosaques, qui ne nous perdaient jamais de vue, accouraient rapidement, plaçaient les pièces sans affût qu'ils portent avec eux sur des traîneaux, fondaient au milieu du tumulte, emmenaient au galop tout ce qui pouvait aller, brûlaient le reste, et perçaient de coups de lance ceux de nos soldats qui pensaient à se défendre.

Telle fut notre histoire à chaque défilé. Telle elle fut surtout au ravin profond qui coupe la route avant Krasnoë : un quart peut-être de nos équipages fut pris dans cet endroit.

Pourtant quelques cosaques, plus maladroits que les autres, se laissèrent prendre à leur tour ce soir-là. Nous étions chez l'Empereur quand on l'annonça, satisfaits de ce village où nous trouvions quelques maisons pour y dormir, une église pour faire un hôpital, un peu de farine pour les troupes, enfin, croyant avoir atteint la terre promise.

« Des cosaques pris ! s'écria le roi de Naples. Ah ! coquins ! Ce ne sont certainement pas des cosaques ! Les cosaques ne sont pas des gens à se laisser prendre ! » Et il alla les voir. « Non, répétait-il, les cosaques sont trop braves pour cela ! Ces coquins-ci ne sont pas de vrais cosaques. Montrez, montrez-les-moi ! Je suis sûr que ce n'en sont point ! »

J'ai dit que le duc d'Abrantès conduisait notre avant-garde. Le 16 au soir, il passa Krasnoë et alla prendre position un peu plus loin, dans la direction de Liady. Le prince d'Eckmühl le joignit le soir même, et l'Empereur vint avec la Garde à Krasnoë. Derrière nous était le vice-roi en corps de bataille, et plus en arrière encore, entièrement séparé du reste, le duc d'Elchingen. Le vice-roi avait exécuté l'ordre de l'Empereur : il avait fait sauter les fortifications de Smolensk et venait à grandes journées se réunir à nous. On le croyait encore loin, quand le lendemain, à sept heures du matin, un bruit très fort se fait tout à coup entendre. Chacun se lève, on appelle, on interroge :

— Messieurs, nous dit-on, le vice-roi a été surpris ce matin à une lieue en arrière de Krasnoë. Il est entouré de

toutes parts et ne se défend qu'à peine. L'Empereur vient de partir avec la Garde pour l'aller dégager.

— L'Empereur parti! s'écrie le ministre, amenez-moi mon cheval!

Et il part à son tour. Nous restons seuls dans le village avec quelques traînards, des malades et deux ou trois cents hommes qui ont trouvé moyen d'y arriver. Un quart d'heure ne s'est pas écoulé que la fusillade se fait entendre de tous côtés.

L'ennemi avait eu sur-le-champ connaissance du mouvement de l'Empereur et il voulait le couper en arrière. Krasnoë était attaqué ; deux batteries placées sur une colline nous y jetaient des boulets et les tirailleurs étaient à portée de pistolet des premières maisons. Le danger était grand; une présence d'esprit non moins grande le repoussa. Tout le monde prit les armes, ceux des malades qui pouvaient marcher vinrent se défendre, et, de tous côtés, un feu faible, mais soutenu, répondit au feu ennemi. Cependant, notre désavantage était sensible, les boulets russes tombaient avec plus de force et en plus grand nombre; une partie de nos gens étaient blessés et il fallait songer aux moyens d'échapper, lorsque tout à coup les tirailleurs ennemis s'éloignent, les batteries se taisent, l'attaque cesse et la retraite précipitée de ceux qu'un moment de plus rendait victorieux nous annonça la présence de l'Empereur.

Il revenait vainqueur : la route était libre et le vice-roi dégagé. Cependant, le danger n'était qu'éloigné : les ennemis qui nous suivaient de droite et de gauche nous avaient gagnés de vitesse cette nuit. Ils étaient au moment de nous couper de l'avant-garde ; il fallait arrêter ce mouvement funeste. L'Empereur était arrivé à dix heures et demie; à onze heures, nous repartîmes.

On sort de Krasnoë par une chaussée qui traverse un marais et qui va rejoindre la route ordinaire en plaine, dans un site plat et au milieu de quelques massifs d'arbres. Colbert, avec ses chevau-légers, passa d'abord et fit passer les bagages du grand quartier général. L'Empereur marchait ensuite avec l'état-major de la Vieille Garde; le duc de Trévise venait après, avec quelque artillerie et la Jeune Garde, qui était encore en bon état. Au moment du départ, une foule incon-

cevable de traînards se précipita au milieu des rangs et se mit à courir pour prendre les devants. Ils passèrent au milieu de notre état-major, et l'effroi que leur inspirèrent quelques cosaques qui s'étaient montrés vers la chaussée fut tel qu'ils ne tinrent plus compte ni des maréchaux, ni du prince de Neufchâtel, ni de qui que ce fût au monde. Bientôt ils revinrent avec une précipitation extrême : un parti de cosaques s'était jeté en avant sur le chemin et semblait vouloir le défendre.

L'Empereur fait halte, il met la Garde en bataille, détache toute sa cavalerie à droite pour l'éclairer et pour tenir en respect quelques pulks de cosaques qui s'y montraient et fait un mouvement vers ce côté.

Tout à coup l'ennemi démasque sur le flanc gauche une batterie qu'il avait cachée, à deux tiers de portée, et nous envoie des partis de cavalerie par le même flanc, fait paraître ses cosaques à droite et en tête et nous attaque en queue sur la chaussée. L'Empereur change à l'instant de front de bataille, jette la Jeune Garde et la grosse cavalerie sur la droite pour tenir les Russes en respect, laisse sur la route les traînards, à qui le nombre donnait l'apparence d'un corps considérable, pousse un renfort sur les derrières, et se porte avec la Vieille Garde en ligne sur la gauche. A un signal, les officiers sont rassemblés et se forment en cercle :

— Messieurs, leur dit l'Empereur, si vous étiez d'autres hommes, si vous étiez d'une autre nation, je chercherais peut-être un moyen d'exciter votre courage ou de vous cacher le péril. Mais vous êtes Français! Voyez notre position; ce n'est point moi qu'il faut servir, c'est nous, c'est l'Empire, c'est la France qu'il faut sauver. Le danger est pour nous tous, unissons-nous tous pour le repousser. Nous le repousserons. Allez, messieurs, souvenez-vous que le salut de tous est le salut de chacun.

Les officiers rentrent dans le rang, les bataillons se forment en ligne, le mouvement s'opère, la colonne s'avance prête à donner. Colbert, rappelé avec ses lanciers, et Lefèvre-Desnoettes avec le reste de la cavalerie légère de la Garde chargent l'ennemi et le dispersent.

Cependant, les batteries russes nous foudroyaient toujours.

L'Empereur, que l'on avait très bien reconnu, était leur point de mire : c'était à lui qu'on adressait les coups. Il le voyait, mais, calme et tranquille, la canne d'une main et la lorgnette de l'autre, continuait à observer les Russes et à diriger les mouvements de ses troupes.

— Sire, lui disait le prince de Neufchâtel, Votre Majesté est trop exposée ici. Vous devriez vous retirer.

— Bah! bah! répondit-il. Il y a longtemps qu'un boulet ne m'a passé entre les jambes ; je veux voir s'ils me connaissent encore.

Il disait, et les sifflements qui se répétaient autour de nous, et les coups qui de moments en moments portaient plus juste ne prouvaient que trop combien on avait raison de craindre pour lui.

J'étais à la gauche du prince de Neufchâtel, et devant les officiers de grenadiers.

— Otez-vous de là, me dit le prince, vous m'empêchez de donner l'ordre.

— Mais, monseigneur, lui répondis-je, où voulez-vous que je me mette?

— Là, à ma droite,

J'obéis, je passai à sa droite. Un des chefs de bataillon du premier régiment s'avance à ma place pour prendre l'ordre, et, avant d'avoir pu le recevoir, il tombe, emporté par un boulet.

Mais déjà, une de nos batteries avait été montée. Son feu éteignit le feu ennemi ; les charges de cavalerie ne furent pas moins heureuses ; les cosaques qui se trouvaient devant nous, craignant d'être abandonnés de droite et de gauche, faisaient mine de se retirer ; la route était libre.

— Mortier, maintenant c'est votre affaire, chassez-moi ces gens-là, — dit l'Empereur au duc de Trévise, et il donna le signal du départ.

***

Cette journée de Krasnoë fut le prélude et comme le signe avant-coureur de celles de la Bérésina. Les pertes que nous fîmes le 17 et le 18 en équipages, en artillerie et en chevaux furent énormes. Là, presque un tiers de nos voitures fut pris, le trésor perdit deux millions en espèces, et un des fourgons du

trophée fut noyé. Là, le vice-roi laissa une partie de ses meilleures troupes, massacrées dans cette surprise et dans le combat sanglant qui en fut la suite. Là, enfin, périt une grande partie de la Jeune Garde, avec laquelle le duc de Trévise soutint toute la journée l'effort des ennemis pour conserver Krasnoë et maintenir la communication des divers corps d'armée. Là enfin périt mon ami Villebranche, sorti de Smolensk avec le vice-roi. Il marchait dans sa colonne et se trouvait au centre du bataillon carré que l'on forma pour résister mieux. Un colonel, dont j'ignore le nom, fut blessé à côté de lui. Villebranche, bon et généreux, lui prodigua, sans considérer le danger, tous les soins qu'il put imaginer. Pendant qu'il remplissait ce devoir pieux, un boulet l'atteignit entre les épaules et emporta en même temps la tête du colonel.

L'Empereur n'avait que trop senti le malheur de l'indiscipline et du désordre. Il voulut, autant qu'il serait en lui, les empêcher. Le 19 novembre, il donna un ordre général, et pendant toute cette journée, l'armée, ou du moins le corps de bataille présenta un spectacle aussi imposant que redoutable. Nous suivions la grand'route qui conduit de Smolensk à Minsk et qui, jusqu'à Tolotchin, est bordée d'une double rangée d'arbres plantés avec soin. A droite et à gauche, la cavalerie marchait, chargée de nous éclairer. Devant nous, deux bataillons d'infanterie, avec deux pièces de canon, formaient l'avant-garde ordinaire que tout corps jette devant soi, et précédaient la voiture de l'Empereur conduite par le duc de Vicence, grand écuyer, celle du prince de Neufchâtel, major général, et celle du comte Daru, intendant général de l'armée; toutes les autres avaient été jetées derrière. Après cette avant-garde, venait le corps de bataille. L'Empereur marchait le premier, seul, suivi du major et de l'intendant général allant ensemble, et du duc de Frioul, grand maréchal du palais, qui conduisait son traîneau. Derrière lui, le maréchal duc de Dantzig, commandant la Garde, venait, l'épée à la main, et la Garde suivait, rangée comme un jour de parade. Chaque général de division était à la tête de sa division, chaque général de brigade à la tête de sa brigade; chaque colonel menait son régiment, et chaque capitaine, sa compagnie.

Aucun officier n'avait pu et ne pouvait, sous quelque prétexte que ce fût, quitter son poste spécial. Les soldats, rendus à la discipline, marchaient à leurs rangs et dans un ordre parfait. Un pas uniforme et égal semblait réunir en un seul tant de mouvements divers, et le silence profond qui régnait dans cette immense troupe n'était troublé que par le cri ferme et court du commandement que les officiers répétaient à temps égaux, de rang en rang, et qui, de la Garde, passait aux différents corps qui la suivaient.

L'ennemi nous observait de loin, mais cette marche régulière et calme lui imposa tellement que pendant quelques jours il ne nous attaqua plus. En effet, on ne pouvait se défendre d'une sorte d'émotion en considérant ce spectacle nouveau : il semblait que l'armée tout entière ne faisait qu'un seul corps ; ce n'était plus une retraite, c'était une marche tranquille et volontaire ; ce n'étaient plus des hommes découragés, désunis, abattus par les privations, c'étaient des soldats vaillants, guidés par le chef le plus habile et soumis à la discipline la plus sévère. Mais, cette discipline même sembla trop rigoureuse aux officiers ; ceux qui devaient la défendre furent les premiers à l'affaiblir ; ce bel ordre disparut promptement, et nous retombâmes dans le malheur que l'on avait voulu éviter.

Nous arrivâmes à Liady par un froid très vif. La route longe en cet endroit une petite rivière qui couvre ce village ; la négligence apportée depuis longtemps dans cette partie de l'administration publique faisait que le chemin était coupé par une descente assez rapide, d'environ cinq à six pieds. Le verglas qui la couvrait, la neige et la glace rendaient le passage plus que difficile. Le *service léger* arriva ; puis, l'avant-garde. Tous les chevaux tombèrent, les hommes éprouvèrent le même accident et ce seul petit endroit retarda de trois ou quatre heures notre marche. Je n'ai cité ce trait insignifiant que pour montrer combien les choses qui paraissent de loin les plus simples pouvaient acquérir une funeste importance dans la position où nous nous trouvions.

Liady fut le premier village où nous trouvâmes quelques habitants, bien épars, bien tremblants à la vérité, mais assez courageux et assez raisonnables pour nous attendre et pour

préférer de mauvais traitements pendant cinq à six jours à l'incendie de leurs chaumières. Les juifs reparurent, et, avec eux, les moyens de vivre exclus de la Russie. Ils se présentèrent avec une sorte d'empressement dès que nous eûmes touché la terre qu'il leur est permis d'habiter, et des sacrifices d'argent assez considérables les engagèrent à employer pour nous leur active industrie et les ressources dont ils pouvaient disposer.

C'est à Liady aussi que dut s'arrêter l'incendie qui, sur la route, avait consumé les villes et les villages. L'Empereur, irrité de l'incendie de Moscou, avait ordonné de traiter de la même manière toutes les habitations russes. L'ordre fut exécuté avec un empressement que la rigueur du froid pouvait seule excuser, jusqu'au moment où nous revînmes dans la Russie Blanche. Là, l'Empereur arrêta le cours de cette dévastation et donna des ordres pour punir des excès de ce genre s'il s'en commettait à l'avenir. Ces ordres, malheureusement, ne furent pas exécutés.

Kosiany, qui suit Liady, nous vit arriver par le même froid rigoureux; nos marches alors étaient très pénibles, et nous ne croyions pas, je l'avoue, avoir rien de plus dur à éprouver, lorsqu'un dégel momentané vint nous infliger un autre tourment. La neige qui couvrait la terre, et celle qui tombait incessamment du ciel se convertissaient en eau; une boue épaisse, remuée par le passage de cette multitude, finit par rendre la route comme impraticable; beaucoup de voitures y restèrent, beaucoup de pièces d'artillerie y furent abandonnées, et ceux qui, par prudence, s'étaient réduits aux traîneaux y perdirent à la fois et le bagage transporté et les moyens de transport.

Notre étape fut de neuf lieues pour arriver à Doubrowna. J'y entrai de bonne heure, et j'y trouvai quelques restes de la garnison de Witebsk et quelques employés qui avaient fui de ce côté. « Messieurs, leur dis-je: je ne suis plus et ne puis plus rien pour vous; tout nous est commun, maintenant, espérance et danger; aidons-nous les uns les autres et tâchons de nous conserver. J'ai encore cinq cents roubles; si vous en avez besoin, nous partagerons; c'est tout ce que je puis faire. » Presque tous refusèrent. Et depuis, je n'ai revu que six hom-

mes de tous ceux qui composaient la grande administration d'un pays.

Nous trouvâmes à Doubrowna jusqu'à du vin ; nous avions une bonne chambre avec des fenêtres, un plancher de bois pour nous coucher, et un poêle pour échauffer l'air; aussi nous promettions-nous la meilleure nuit dont nous eussions joui depuis longtemps. Mais à cinq heures, des cris épouvantables se firent entendre, et le triste « houra, houra » ne nous apprit que trop ce dont il s'agissait. En un moment, tout le monde fut sur pied, la Garde prit les armes; on se fusilla pendant une demi-heure, et les cosaques s'enfuirent avec le peu d'infanterie qu'ils avaient prise pour les soutenir. Nous aurions bien voulu rentrer dans la ville, mais l'Empereur était levé, et quelques instances qu'on put lui faire, il donna le signal du départ.

L'Empereur mit de la fermeté pendant la retraite à résister aux demandes et aux suggestions de ceux qui l'entouraient. Trouvions-nous un meilleur séjour, un village moins dévasté, un magasin un peu plus considérable, tous, nous voulions y rester. « Un jour! disions-nous, un jour est si peu; nous sommes si las et nous avons tant souffert! » De bouche en bouche, ces mots arrivaient jusqu'à l'Empereur. « Messieurs, répondait-il, un jour est beaucoup ; il ne faut pas nous arrêter. Marchons... »

Et quelquefois, il marchait le premier à notre tête. Une cruelle expérience ne lui avait que trop appris combien quelques jours de retard pouvaient amener de malheurs et il mettait à profit cette science acquise à si haut prix.

Que de raisons nous avions alors de nous hâter! Koutousov nous poursuivait, harcelait nos derrières, et faisait chaque jour de nouveaux efforts pour nous arrêter. A droite, le comte Wittgenstein tenait en échec sur Sienno M. de Gouvion et s'apprêtait à fondre sur nous. A gauche, l'amiral Tchitchagov, auquel le prince de Schwarzenberg s'était bien gardé de barrer le passage, s'avançait par Bobruisk. Witebsk et Smolensk étaient à l'ennemi; Minsk et Mogilef allaient tomber en son pouvoir; la route était couverte de partisans et de cosaques. Le froid augmentait rapidement, nos pertes se multipliaient tous les jours, et nous pensions à

nous arrêter, et nous voulions nous reposer paisiblement au milieu d'un froid inconnu même dans ces climats et dans une disette absolue de vivres et de munitions!

Orcha, où nous vînmes après Doubrowna, est située sur le Dniéper; c'était une petite ville assez florissante, où les jésuites avaient un collège, et les négociants d'Ukraine, un entrepôt. Nous nous crûmes sauvés quand nous y arrivâmes. Depuis Moscou, c'est ainsi que l'on allait d'espérances en espérances, et que l'on croyait devoir trouver le repos et la sûreté dans chaque ville dont on approchait. Ghiatz, Wiazma, Smolensk, Orcha, furent ainsi le but de tous les désirs et le terme de tous les efforts; et ce ne fut pas un des moindres moyens qui contribuèrent à soutenir la longue constance qu'il fallut mettre en usage.

Enfin, nous passions à Orcha le Dniéper pour la dernière fois, et chacun de nous salua d'un cri joyeux cette autre rive sur laquelle nous ne pouvions croire qu'on nous poursuivît.

— J'ai passé bien des fleuves dans ma vie, — disait le général Dumas, intendant général de l'armée, qui depuis quarante ans avait servi à la baie d'Hudson et à la côte de Coromandel, sous les murs de Moscou et sous ceux d'Alexandrie, à Madrid et à Berlin, à Londres et à Vienne, — j'ai passé bien des fleuves dans ma vie, je n'en ai jamais franchi un avec autant de plaisir que celui-ci.

Le Dniéper semblait en effet une barrière naturelle entre la Pologne et la Russie, et nous espérions qu'il arrêterait l'effort de l'ennemi et la vivacité de la poursuite : il n'en fut pas tout à fait ainsi.

L'Empereur avait eu besoin pour arriver de traverser la foule des chevaux et des voitures qui se pressaient à la tête des colonnes, et il avait vu avec indignation nos pièces et nos caissons abandonnés faute de moyens de transport, tandis qu'une multitude de fantassins et de traînards montaient insolemment les chevaux qu'ils avaient dérobés. En entrant à Orcha, il s'établit à la tête du pont, et là, une canne à la main, il remplit deux heures durant les fonctions de vaguemestre général. Les voitures arrivaient en file sur le pont; il demandait à qui elles appartenaient, retenait avec son inconcevable mémoire le nombre de celles de chacun, en laissait

aller une partie, faisait brûler les autres, et donnait les chevaux à l'artillerie. Là, un maréchal avait deux voitures, un officier général une, M. le prince de Neufchâtel six, et ainsi des autres. Tous les hommes montés, et qui n'avaient pas le droit de l'être, furent mis à pied. Cette revision, si elle eût toujours été faite avec le même soin, eût presque remonté l'artillerie. Mais, au bout de deux heures, il s'ennuya ; il s'en alla et laissa le prince de Neufchâtel, qui s'ennuya plus vite encore de ce métier nouveau : d'échelon en échelon, cette charge descendant toujours fut confiée enfin à un officier d'état-major. La nuit vint, tout le monde passa librement et le désordre recommença.

Ce n'était pas sans peine que ceux de nos camarades qui nous précédaient étaient arrivés à Orcha. Bergognié, qui était un d'eux, courait la poste sur une route de traverse (car la poste, rétablie par nous, subsistait encore), couché à demi sur un traîneau de quatre pieds de long, et couvert d'une énorme pelisse. Des hommes à cheval l'arrêtent, c'étaient des cosaques égarés : l'un d'eux s'approche et l'interroge en polonais sur la route qu'il doit suivre. Bergognié se tait ; les cosaques insistent, se fâchent. Enfin, le paysan qui conduisait le traîneau répond. Les partisans s'éloignent et Bergognié gagne Liady, tout étonné de n'être point prisonnier et d'avoir rendu service à l'ennemi.

Nous trouvâmes quelques approvisionnements dans la ville : des magasins y avaient été établis par les soins de ce marquis d'Alorna, Portugais de la maison de Bragance, qui avait servi la cause de la révolution dans son pays et qui, homme de naissance, d'esprit et d'honneur, vécut sans éclat, passa sans gloire et mourut misérablement, parce qu'il n'avait jamais fait l'emploi convenable de ses rares qualités. Il était alors gouverneur des pays de Mogilef, fort aimé des habitants, adoré de ses soldats, et bien vu de l'Empereur. Il se joignit à notre marche, et ce fils des princes de Lisbonne vint mourir à Königsberg pour un prince étranger[1].

1. Don Pedro d'Almeida Portugal, marquis d'Alorna, comte d'Assumar, s'était rallié à la cause française lors de l'expédition de Junot en Portugal (1807). Napoléon l'employa à organiser la légion portugaise et à la commander. Lieutenant général portugais, attaché dans ce grade aux armées d'Espagne et de Portugal (1809-

Depuis notre départ de Smolensk, une inquiétude assez légitime tourmentait l'Empereur. Le duc d'Elchingen, qui faisait l'arrière-garde, était fort éloigné de nous. La communication était interrompue et l'on n'avait que trop de raisons de craindre que son corps d'armée déjà affaibli ne fût pas en état de résister aux efforts continuels de l'ennemi. Un officier arriva tout d'un coup à Orcha, qui annonça que le maréchal le suivait de près. Une suite de belles et savantes manœuvres, de combats sanglants et d'affaires heureuses le ramenaient enfin. Dix fois il avait passé le Dniéper, marchant sans cesse, combattant sans relâche pendant des journées de quinze heures et des marches de vingt lieues, faisant face de tous côtés, trompant l'ennemi quand il ne pouvait le vaincre, encourageant les officiers par ses promesses et les soldats par son exemple et conservant toujours, au milieu des plus cruelles privations, la force de son caractère, de son courage et de sa volonté. Il rejoignit, avec six mille hommes exténués de faim, de froid, de fatigues, manquant de tout, n'ayant plus même de munitions pour se défendre, mais enfin il arriva. L'Empereur eut une véritable joie de le revoir et dit hautement qu'il aurait donné une province pour le conserver. Ce n'était pas un homme bon que ce duc d'Elchingen, mais c'était un homme habile, et son retour causa dans l'armée une satisfaction universelle[2].

D'Orcha, nous nous dirigeâmes vers Kokhanovo par la route de Minsk. Cette route est une des plus belles que j'aie vues, mais elle est aussi une des plus tristes. Le renouvelle-

1811), puis général de division au service de France, compris dans le cadre de la Grande-Armée de 1812, il devait mourir à Königsberg le 2 janvier 1813, âgé alors de cinquante-huit ans.

2 Ce que Pastoret dit ici de la manœuvre de Ney manque de toute exactitude. En fait, ce n'est pas au départ de Smolensk, mais bien après la journée de Krasnoë que Napoléon s'était senti séparé de Ney ; attaqué à ce moment en tête et en queue, il avait renoncé à attendre son arrière-garde et sacrifié Ney. Le 17 novembre au soir, Ney venait buter avec son faible corps de 4 000 hommes contre 40 000 Russes qui lui barraient la route de Krasnoë. Sommé par Miloradovitch, il avait refusé de capituler, rétrogradé, passé le Dniéper *une seule fois* dans les conditions les plus hasardeuses et fait retraite par la rive droite, entouré sans cesse par les cosaques de Platov. Le 21, il ramenait à Orcha, après des fatigues inouïes, quelques centaines d'hommes seulement. On prête à Napoléon, apprenant ce retour miraculeux, les paroles suivantes : « J'ai quarante millions aux Tuileries ; je les aurais donnés pour sauver Ney. »

ment continuel des mêmes scènes n'a jamais rien que de fatigant ; qu'on juge de ce que ce devait être dans de telles circonstances. Il serait difficile, par exemple, de se faire une idée précise de la tristesse des départs. Lorsque, à cinq ou six heures du matin, par la nuit la plus sombre et le froid le plus rigoureux, il fallait quitter notre feu, quelquefois même notre cabane, pour nous remettre en route, l'obscurité profonde qui nous entourait, la neige qui tombait sur nos têtes, les glaces qui rendaient nos pieds chancelants, le besoin de nourriture qui renaissait avec plus de force au moment du réveil, l'affaiblissement total de l'individu, l'incertitude des événements qui allaient suivre et la certitude des souffrances que nous ne pourrions éviter, toutes ces causes réunies portaient dans l'âme un découragement que je ne saurais rendre : il est affreux de l'avoir éprouvé et il serait pénible même de le peindre. Alors, se réveillaient en foule tous les souvenirs de notre jeunesse et de notre prospérité ; ces souvenirs étaient amers, comme tous ceux qui sont dépouillés d'espérances. Par degrés cependant, ces tristes impressions s'affaiblissaient un peu. Le jour paraissait, le soleil, qui se levait pour nous, semblait réchauffer les âmes aussi bien que les corps ; le chemin était un peu plus libre, le hasard nous avait procuré quelque nourriture, nos forces se ranimaient, le courage revenait avec la force, et l'espérance avec le courage ; alors, nos réflexions n'étaient plus sans douceur, et nos regrets sans consolations : nous resserrions dans notre pensée les liens qui nous rattachaient à la vie et si, au bout d'une ou deux heures de semblables rêveries, un penchant naturel nous ramenait les uns vers les autres, nous nous rapprochions volontiers, nous parlions du passé et même de l'avenir, pour éviter de parler du présent ; nous nous racontions les détails ou les aventures de la campagne, et c'est ainsi que j'ai recueilli sur le séjour de l'Empereur à Moscou et sur le commencement de la retraite quelques-uns des détails que je vais essayer de placer ici.

***

La prise de Smolensk avait répandu chez les Russes une sorte de terreur. Barclay de Tolly, qui les commandait, se

retira. Le prince Koutousov, son successeur, changea dès lors son plan de campagne, et l'on pourrait presque rapporter à ce moment-là ce système de défense qui n'opposait à l'ennemi que les difficultés nécessaires pour l'engager plus avant, si M. de Koutousov avait pu être assez habile pour concevoir un pareil projet, s'il avait eu assez de force pour l'exécuter et si, d'un autre côté, les combats de Valoutino et de Borodino et la bataille de Mojaïsk n'avaient prouvé que l'on voulait tenter les derniers efforts avant d'abandonner Moscou.

L'armée entra dans la ville sainte le 14 septembre au soir, presque sans trouver de résistance. On conçoit la joie qu'éprouvèrent les soldats, après tant de travaux et de si longues privations, en arrivant dans une cité grande et riche où ils devaient se reposer de leurs fatigues. L'ordre le plus parfait régna dans les premiers moments. Le roi de Naples traversa la ville avec l'avant-garde, sans y causer le moindre dommage. L'Empereur vint ensuite, avec sa Garde, et entra à cheval. Les rues étaient désertes, les maisons abandonnées. Il s'étonna de cette solitude, demanda si l'on s'était occupé de former une administration municipale, et, sur la réponse négative du général Dumas, fit appeler un homme qu'il aperçut à la fenêtre ; c'était un apothicaire allemand, qui vint en tremblant de tout son corps. L'Empereur l'interrogea sur les moyens les meilleurs pour mettre à profit les immenses approvisionnements de Moscou, et voulut surtout savoir s'il n'était resté personne à qui l'on pût confier les soins de l'administration municipale. L'Allemand ne répondit qu'assez imparfaitement aux questions de ce genre et l'Empereur chargea le général Dumas de tirer de cet homme toutes les lumières qu'il pourrait fournir et de lui apporter le soir à signer l'organisation municipale de Moscou. Le soir arriva, et le général Dumas n'apporta rien. Il déclara que ceux des habitants un peu considérables qui étaient restés se refusaient avec opiniâtreté à toute espèce d'organisation, et qu'ils préféraient le pillage violent au pillage organisé. L'Empereur s'impatienta ; depuis longtemps déjà, il retenait l'armée, avide de butin ; il lui céda alors, et les soldats, avides d'or, de vin, de fourrures, se répandirent de tous côtés. Le pillage commença. Deux heures après, l'incendie suivit. Rostoptchine, qui avait tout

préparé, avait laissé pour instruction à ses agents de ne mettre le feu à la ville que lorsqu'ils la verraient livrée aux soldats. Cet ordre barbare fut exécuté de point en point, et un océan de flammes enveloppa tout d'un coup et le peu d'habitants qui avaient eu le courage de s'attacher à leurs vieilles demeures, et les soldats et les officiers qui jouissaient tranquillement de leur mieux être ; deux ou trois fois en quinze heures, chacun fut obligé de changer de logement et d'aller de maison en maison demander un asile.

Cet immense désastre commença au milieu de la nuit et grandit librement de tous côtés. L'Empereur, logé au Kremlin, fut enveloppé par les flammes et n'en sortit qu'avec peine. Il se retira d'abord au palais Petrowski; tous ceux qui le suivaient eurent à traverser une avenue embrasée, où les équipages ne s'écoulèrent qu'à grand peine. Le feu sembla s'apaiser quelques moments et reprit ensuite avec une nouvelle violence. Enfin, il s'éteignit, et l'on put mettre à profit les ressources que Moscou renfermait. Ces ressources étaient immenses : des fabriques de sucre, des entrepôts de denrées prohibées, des approvisionnements préparés pour l'hiver dans toutes les maisons, des farines de Kalouga, des eaux-de-vie et des vins de tous les pays, des magasins de draps, de toiles et de fourrures offraient encore pour six mois d'approvisionnements assurés. Une mauvaise administration dissipa tout en un moment. Le général Dumas, intendant général de l'armée, était affaibli par la maladie, et ne dirigeait plus que d'une main tremblante cette vaste machine. L'avidité mit à profit sa faiblesse, et un désordre affligeant entraîna un nouveau pillage qui, pour être moins violent, n'en fut pas moins désastreux que celui qui l'avait précédé. Les pains de sucre, les boîtes de thé, les bouteilles de vin étaient jetés au hasard dans les rues. Chaque officier s'en faisait faire une provision par les soldats ; chaque général envoyait un officier piller pour son compte, un abus funeste remplaça partout un usage utile et, au bout d'un mois, Moscou aurait dû être évacué, ne fût-ce qu'en raison de la disette prochaine. Il est juste cependant de dire que ces provisions, enlevées et jetées de la sorte dans les voitures particulières, contribuèrent beaucoup à nous sauver dans la retraite, et que

tel d'entre nous a été trop heureux, près de la Bérésina, de retrouver un morceau de sucre, ou de boire un peu de café de Moscou pour soutenir ses forces.

Le pillage le plus utile, s'il est permis d'employer ce mot, fut, sans contredit, celui des fourrures. Beaucoup de peaux précieuses furent perdues, sans doute, mais aussi beaucoup de soldats eurent des pelisses plus ou moins amples qui leur sauvèrent la vie. C'était un spectacle assez bizarre que de voir dans nos marches l'effet que produisait ce nouveau vêtement, associé aux vêtements anciens. Ici, un cuirassier portait un manchon sur son casque ; là, un grenadier cachait son uniforme sous une pelisse doublée de satin rose ; plus loin, un officier enveloppait son habit chargé d'or d'une peau à peine préparée.

L'Empereur avait nommé le duc de Trévise gouverneur de Moscou. M. Lesseps, auparavant consul général de France, en fut intendant, et l'un des premiers soins de l'administration, après l'établissement d'une municipalité, fut la distribution des secours que l'Empereur accordait aux Français restés dans Moscou.

Pendant ce temps, nos corps s'avançaient encore ; l'un était sur la route de Kalouga, l'autre sur la route de Tver. Le roi de Naples, qui commandait le premier, eut quelques affaires d'avant-garde avec l'ennemi ; sa défaite sur ce point n'eût été qu'un faible malheur ; mais les Russes le connaissaient assez pour craindre sa bravoure, beaucoup plus que sa prudence : on ne pensa point à le vaincre, on chercha à le tromper. Quelques propositions de paix furent jetées en avant, il s'y laissa aller ; il persuada à l'Empereur, ce qu'il croyait lui-même, qu'il pourrait conclure de la sorte un traité que l'ennemi paraissait désirer, et tous deux donnèrent à de vaines négociations un temps précieux. Le Roi était séduit par l'apparence du rôle qu'il croyait jouer, et par les éloges que lui prodiguaient à dessein tous ceux des ennemis qui l'approchaient. L'Empereur, enivré de ses succès, fier de dater de Moscou les règlements d'administration intérieure de l'Empire, habitué à dicter la paix dans la capitale de ses ennemis, pensait suivre en ce moment sa route ordinaire ; il croyait que Moscou renfermait encore des ressources abondantes, et,

par crainte, le général Dumas lui cachait la disette prochaine. Il croyait que les autres corps d'armée exécutaient librement tous les mouvements qu'il avait prescrits, et, par faiblesse, le prince de Neufchâtel ne lui disait ni la lenteur de M. de Schwarzenberg, ni les fautes du duc de Bellune, ni les combats de M. de Gouvion. Il croyait que les ennemis se dissipaient devant lui, que leurs forces étaient anéanties et leurs espérances détruites, et, par ambition, Lelorgne d'Ideville, notre camarade, secrétaire interprète, qui devait connaître la Russie qu'il avait habitée et dont il entendait la langue, lui répétait que les cosaques ne formaient pas plus de deux régiments, que les grands froids étaient très éloignés, que les journaux russes étaient remplis d'invectives contre Alexandre, et que le Sénat de Pétersbourg viendrait à genoux lui demander la paix.

Un moment dissipa toutes ces idées brillantes. Les ennemis avaient vu arriver les froids de l'hiver; ils savaient par leurs nombreuses intelligences que nos approvisionnements étaient épuisés; ils rompirent brusquement ces demi-négociations, auxquelles il était si difficile de croire, et la connaissance forcée de l'état de nos ressources apprit enfin à l'Empereur qu'il fallait partir.

Les corps envoyés sur Tver et Toula se replièrent, les avant-postes furent relevés et changés de direction, le vice-roi fut d'avant-garde sur la route de Kalouga, par Borowsk, le duc d'Elchingen se porta sur celle de Mojaïsk, l'Empereur, avec la Garde, marcha sur les traces du vice-roi, et le duc de Trévise resta dans Moscou avec l'ordre de faire sauter le Kremlin et d'évacuer ensuite une position qui n'avait plus d'importance et que l'on ne pouvait plus guère défendre.

La sortie de Moscou était semblable à un triomphe. Les dépouilles des vainqueurs paraissaient de toutes parts, et l'orgueil que l'on sentait à les emporter était plus grand peut-être que le plaisir que l'on éprouvait à les posséder ; plus de dix mille voitures composaient alors le convoi du grand quartier général, et cette foule d'équipages venait en entier de Moscou où chaque maison en renfermait cinq ou six ; chaque soldat avait un bagage, chaque officier un fourgon, ou un *drojki*, ou un wurst, ou une calèche, ou une

berline, attelés d'un nombre plus ou moins grand de chevaux; dans ces voitures les fourrures, le thé, le sucre, les livres, les tableaux, les actrices du Théâtre de Moscou étaient entassés pêle-mêle ; tous les effets pillés par les soldats avaient passé entre les mains des officiers, l'argent des officiers avait passé en échange entre les mains des soldats, et ce ne fut pas une des moindres raisons de l'insubordination et du désordre, lorsque tous nos bagages eurent été pillés, que la pauvreté de ceux qui devaient commander et l'espèce d'opulence de ceux qui devaient obéir.

Ce départ dura trois jours et le quartier général était déjà à Borowsk, que les équipages filaient encore. Arrivé sur ce point, l'Empereur apprit que l'ennemi avait pris position à Malo-Jaroslawetz; il vint à Grodnia, puis à Malo-Jaroslawetz même, le fit attaquer le 24 par le 4e corps, et engagea le 1er, commandé par le prince d'Eckmühl. Dans la journée du 25, tout alla bien jusqu'au soir, mais à cinq heures, l'ennemi découvrit les collines qui couronnent la plaine en arrière, et foudroya nos soldats : quelques charges furent essayées sur ce point et le furent sans succès; l'Empereur, dans son impatience, voulut s'avancer lui-même. La partie de son état-major qui ne l'avait pas suivi attendait le moment et l'ordre de l'aller rejoindre, quand, tout à coup, on le vit revenir au galop : il était poursuivi par un essaim de cavalerie légère.

— Allons, messieurs ! dit-il en arrivant.

Les cosaques qui le poursuivaient s'arrêtèrent, mais il se retira néanmoins; il avait jugé la position des ennemis plus forte qu'il ne l'avait pensé tout d'abord et il ne voulait pas engager un combat nouveau[1]. Il laissa le prince d'Eckmühl en ligne, comme arrière-garde, et revint d'abord à Borowsk le 26, puis à Vereja le 27, et se jeta dans la route de traverse qui conduit à Mojaïsk : ces chemins étaient impratiqués, ils furent

1. Par cette résolution fatale, Napoléon renonçait à passer par Kalouga et par les provinces encore intactes du Sud de la Grande-Russie ; il se condamnait à reprendre la route de Mojaïsk et à traverser de nouveau une région qu'il avait épuisée en marchant sur Moscou. Ségur insiste sur l'erreur commise par lui dans cette circonstance : « Napoléon n'avait qu'à marcher sur cette foule en désordre. Ce fut lorsque le plus grand effort, celui de Malo-Jaroslawetz, était fait, et quand il n'y avait plus qu'à marcher, qu'il se retira. Mais voilà la guerre ; on n'essaie, on n'ose jamais assez... »

difficiles à franchir, et les premières pertes d'équipages datent de ce moment-là; elles étaient légères encore et ne produisaient aucun effet; mais elles préparèrent aux événements qui suivirent.

Le quartier général se porta à Mojaïsk, puis à Ghiatz, puis à Wiazma, où il était le 2 novembre et en avant duquel le vice-roi et le prince d'Eckmühl eurent un engagement avec l'ennemi, à Dorogobouje, où l'on vint le 7, et où commencèrent tout d'un coup les grands froids, et enfin à Smolensk, où l'Empereur arriva le 9, à pied. Il avait cru qu'il marcherait sur le verglas plus vite et plus sûrement que ses chevaux, qui tombaient à chaque pas, et tous ceux qui l'entouraient s'étaient fait une loi de suivre cet exemple. On vit cet état-major rentrer dans la ville sans chevaux, sans voitures et presque sans suite. Le vice-roi fut aussitôt dirigé sur Witebsk et le prince d'Eckmühl sur Mogilef, pendant que l'armée se réunissait et prenait quelque repos, et l'on attendit patiemment les nouvelles ou les ordres qui devaient décider des événements ultérieurs.

Deux mois s'étaient écoulés depuis que l'on avait quitté Smolensk; les combats de Valoutino, de Mojaïsk, de Malo-Jaroslawetz avaient ajouté à la gloire de nos armes. Ghiatz, Wiazma, Dorogoboje, Mojaïsk, Moscou la Sainte n'existaient plus, mais déjà l'Empereur et l'armée avaient rencontré des obstacles inconnus, notre marche n'était plus celle de la victoire, et, à travers l'obscurité de l'avenir, un secret pressentiment nous avertissait qu'il faudrait désormais plus peut-être que du courage...

***

Tels étaient les récits qui occupaient nos longues marches, et le plaisir de conter notre gloire, nos exploits et nos revers honorables était presque le seul qui pût nous distraire de la triste uniformité de la route.

Si l'on joint aux souffrances physiques la tristesse qu'un revers imprévu et incalculé jetait nécessairement dans le cœur, et l'inquiétude que ces cosaques qui se gardent si bien donnaient toujours à des gens qui se gardent si mal, on

comprendra facilement combien le chemin qui sépare Orcha de Borisov dut nous paraître long et pénible. A Barisov, de nouveaux événements, de nouveaux dangers nous attendaient.

Le prince de Schwarzenberg, qui répondait toujours aux ordres de l'Empereur qu'il attendait pour agir les intentions de sa cour, avait laissé arriver l'armée de Wolhynie de Bobruisk sur Minsk et faisait un mouvement sur Varsovie, au lieu de venir à notre secours ; l'amiral Tchitchagov s'avança sans difficulté vers Borisov, dont il débusqua le général Dombrowski, et prit position sur la rivière. Il étendit ses ailes, couronna les hauteurs et nous attendit de pied ferme, avec l'intention de disputer le passage. Il était instruit de notre situation, il savait combien de désastres nous avions éprouvés, combien de pertes nous avions souffertes ; il savait que nous n'avions plus de moyens de défense ni d'attaque ; M. de Koutousov nous suivait et nous débordait par la gauche, et Wittgenstein nous serrait par la droite : notre perte paraissait assurée.

Nous arrivâmes le 25 à Borisov [1], et nous nous jetâmes sur-le-champ vers la droite : chacun de nous calculait alors le danger qui nous menaçait, et l'on peut difficilement se faire une idée du triste aspect de l'armée. J'ai ce tableau présent encore : le quartier général s'était arrêté ; l'Empereur, après avoir dormi une heure, était monté à cheval pour aller reconnaître, et l'on attendait ses ordres. Il était onze heures du soir, une nuit épaisse nous couvrait, un froid extrêmement vif se faisait sentir, et tous nous étions assis sur la place du village, tristes, pensifs, jetant des regards découragés sur tout ce qui nous entourait, interrogeant mutuellement nos yeux pour y chercher de l'espérance, n'y voyant que de la résignation, et considérant par intervalles nos épées comme ressource dernière. De temps en temps, le bruit du canon, se faisant entendre à notre droite ou à notre gauche, interrom-

1. Pastoret sous-entend que Borisov a été repris à Tchitchagov par Oudinot, et que Tchitchagov s'est retiré sur la rive droite en incendiant le pont. Au moment où Napoléon entre dans Borisov, le 25 au soir, Oudinot en sort et va prendre position devant le gué de Stoudianka ; en même temps, Éblé y fait commencer le travail de la construction des ponts.

pait un moment le lugubre silence, où nous retombions aussitôt, et nous avertissait de l'horreur de notre situation. Nos soldats étaient exténués par la fatigue, découragés par la faim, abattus par le froid. La moitié d'entre eux n'avaient plus d'armes. La cavalerie était détruite, et l'escadron sacré même n'existait plus ; l'artillerie était entièrement perdue, et la poudre manquait. Dans ces circonstances, après une marche de cinq semaines, il fallait passer un fleuve rapide et difficile, emporter des positions et triompher de trois armées qui nous attendaient et qui croyaient nous porter le dernier coup. Bien des espérances se dissipèrent, bien des courages s'évanouirent alors, et la seule vue de ce vallon où coule la Bérésina, de ces hauteurs garnies d'ennemis, porta la terreur dans nos âmes, que la mort effrayait moins que l'impossibilité du retour.

L'Empereur vit le danger et chercha à le vaincre. Le 2e corps et le 9e, ceux mêmes qui avaient si mal défendu Witebsk et la Russie Blanche, se trouvaient alors repoussés sur notre droite par M. de Wittgenstein, mais c'étaient des corps frais qui n'avaient perdu ni leurs armes ni leurs munitions : on retrouva des fusils, des canons, de la poudre, et le courage commença à renaître. L'Empereur manœuvra toute la journée du 25, et le 26, au moment de se porter sur Stoudianka, il fit appeler le comte Pahlen, major des chevaliers-gardes et adjudant de l'empereur de Russie.

— Vous voyez, lui dit-il, la position dans laquelle je me trouve : trois armées me pressent de tous côtés, je n'ai plus de munitions, ni de vivres, et la retraite m'est coupée. Allez dire à votre maître que vous m'avez vu dans cette situation, que j'en sortirai, et que s'il prétend me faire la loi, j'irai traiter Pétersbourg comme il a traité Moscou.

Le comte Pahlen partit et le mouvement commença.

Les ennemis, en s'emparant des collines, avaient établi des batteries, dont les feux croisés couvraient le cours de la Bérésina ; ils avaient jeté tout le long de la rive droite des tirailleurs et de la cavalerie qui incommodaient et enlevaient nos tirailleurs ; le duc de Reggio envoya quelques partis qui traversèrent à la nage, chargèrent les tirailleurs russes et les culbutèrent. Deux ponts furent jetés ; le 2e corps passa

sur-le-champ, attaqua les Russes et, après une vive tentative, les repoussa sur Borisov.

La possibilité de franchir le fleuve semblait assurée ; mais il fallait se donner le temps du passage et les ennemis nous pressaient de toutes parts. M. de Koutousov faisait les derniers efforts pour nous acculer à la Bérésina et nous placer entre l'armée de Volhynie et la sienne. M. de Wittgenstein, que le 2e et le 9e corps avaient contenu jusque-là, essayait de se placer entre nos corps et de se joindre à l'amiral Tchitchagov pour nous attaquer. Les instants étaient précieux ; on se hâta, le passage dura deux jours et ne finit que le 27, dans un moment où déjà les armées de la Duna et de Wolhynie, profitant de la retraite du 9e corps, qui était d'arrière-garde, avaient opéré leur jonction et déployaient de nouvelles forces sur Stoudianka. Le 26, et le 27 au matin, il avait été déjà difficile de traverser les ponts au milieu des voitures, des équipages, des trains qui étaient accumulés sur le bord et de la foule innombrable qui se pressait alentour ; le 27 au soir, le passage fut plus que dangereux. Déjà, les feux ennemis balayaient les ponts avec une rapidité effrayante, et nous ne pûmes traverser l'un des deux qu'en courant derrière une voiture, qui courait elle-même avec toute la vitesse dont elle était susceptible, pour échapper aux boulets.

Le 28 au matin, une partie des équipages restaient encore sur la rive gauche, lorsque, en même temps, l'armée de la Duna attaqua le 9e corps sur la rive gauche, et l'armée de Wolhynie le 2e corps sur la rive droite. Toutes deux furent repoussées après un combat sanglant où le duc d'Elchingen se couvrit de gloire. Le duc de Reggio, blessé, contint l'ennemi du côté de Borisov. Le duc de Bellune passa avec le peu d'équipages qui n'avaient pas été enlevés ce jour même. L'armée se réunit, et cette fois encore, les projets, la haine et l'effort des ennemis vinrent échouer contre le courage français.

De Sembyn où nous arrivions, deux routes s'offraient à nous : celle de Minsk par Borisov, et celle de Vilna par Molodetchno. Celle de Minsk était la seule véritable, mais il fallait traverser les forêts, il fallait allonger notre marche

de trois jours. L'Empereur tenta le parti le plus hardi et le plus difficile : il se dirigea par un chemin de traverse à travers des marais et des bois, mais dans un pays plus neuf, plus abondant et plus propre à favoriser notre marche.

Le vice-roi était d'avant-garde, il passa le premier et éclaira la route. Le duc d'Abrantès venait ensuite avec les huit cents hommes qui composaient les débris du corps qu'il avait commandé. Arrivé à une chaussée coupée de ponts qui traverse pendant un espace de cinq à six lieues des marais impraticables, il fait défiler ses huit cents hommes et ordonne qu'on brûle le pont. Le comte de Grouchy accourt pour l'en empêcher et lui représente que l'Empereur et l'armée sont derrière : le duc d'Abrantès répond froidement qu'il en sera plus en sûreté, et que tout le reste lui est indifférent. M. de Grouchy insiste et enfin, pendant cette discussion, les premiers hommes du corps de bataille arrivent, et le duc d'Abrantès cède à l'approche de l'Empereur. On ne peut penser sans frémir à l'horrible désastre qu'aurait causé une action de ce genre : c'en était fait, et aucun de nous n'aurait revu la France.

Le premier et le second jour de marche après la Bérésina sont ceux peut-être où nous avons le plus souffert de la faim. Nos faibles provisions étaient épuisées et nous n'avions eu encore aucun moyen de les renouveler. Le jour même du passage, nous allâmes trois ensemble demander à souper au général Delaborde. Il nous donna ce qu'il avait : c'était une bouillie d'avoine cuite avec de la graisse dans de l'eau de neige. Le surlendemain, après avoir marché cinq à six heures, tombant de lassitude et de besoin, j'achetai à force d'argent une galette de fumier mêlé d'un peu d'orge, que je couvris de marc de betterave fermenté, et ç'aurait été là toute ma nourriture si le général Charpentier, naguère gouverneur de Witebsk et alors chef de l'état-major du 1er corps, ne m'eût donné un peu de pain, et même du pain blanc, qui me parut le mets le plus délicieux que j'eusse jamais goûté.

A mesure cependant que nous avancions, nous éprouvions une privation moins rigoureuse, et nous trouvions plus de ressources dans les villages que nous traversions. Je dis nous, et j'entends les officiers de la Maison ou de l'état-major, ou

ceux qui avaient gardé assez d'argent pour acheter à tout prix des choses si nécessaires. Les autres souffrirent jusqu'à Kœnigsberg, et cette souffrance est affreuse : je l'ai éprouvée, je l'ai vue développée chez d'autres jusqu'à un point intolérable. J'ai vu, et j'ai quelque pudeur à le dire, j'ai vu des prisonniers russes, portés aux dernières extrémités par la faim dévorante qui les pressait, parce qu'il n'y avait pas de vivres pour nos propres soldats, se jeter sur le corps d'un Bavarois qui venait d'expirer, le déchirer avec des couteaux et dévorer les lambeaux sanglants de ce cadavre ; je crois voir encore la route, le bois, l'arbre au pied duquel se passa cette horrible scène, et je voudrais pouvoir en effacer le souvenir comme j'en ai fui le spectacle. Il faut tout dire, ces Russes ne sont point de la même espèce que les hommes qui vivent sous nos yeux. C'est une autre race, c'est une nature abrutie, dégénérée, ingrate, mais, quelle qu'elle soit, est-il moins affreux de penser qu'il peut exister dans le monde des circonstances, un état de choses qui forcent les hommes à de semblables crimes ?

AMÉDÉE DE PASTORET

PETITES ÉPOUSES

I

Alain fut réveillé par le glissement tout à coup silencieux du navire. Il s'agenouilla sur sa couchette et, dans le monocle du hublot, il vit des cocotiers filer sur une berge plate. Il comprit que le paquebot avait quitté la mer de Chine et courait sur les eaux fluviales.

Il monta sur le pont, inquiet des horizons qui désormais devaient encercler sa vie, curieux de cette France nouvelle qui s'ouvrait dans la mélancolie du matin.

Une aube livide coulait sur le Donnaï, comme un fleuve de brume sur un fleuve de boue. Blêmes aussi s'étendaient à l'infini les solitudes cochinchinoises : plaines submergées, landes hérissées de rotins, rives jalonnées d'arbres ennuyeux comme des sémaphores. Des buées d'étuves s'évaporaient du limon et voilaient le ciel ; une odeur de moisissure et de musc voguait avec le navire.

Alain, découragé, regardait les flots s'éloigner du sillage et se rider comme des milliers de faces jaunes entre les chevelures maussades des palétuviers.

Il se remémorait les enchantements du voyage; l'ivresse du large, le flamboiement du soleil les sonorités de l'Océan et le charme imprévu des escales : Aden et sa grandiose désolation ; Ceylan, verte et parfumée; Singa-

pour, la cité des radjahs, des vaisseaux et de l'opium... Sa déception n'en fut que plus douloureuse et, dans la déprimante monotonie de ces dunes mornes, il sentit s'enlizer peu à peu son enthousiasme et son amour de l'aventure.

Cependant le soleil apparut, un soleil comparable à un ballon vert, incandescent et humide à la fois. Puis des rayons verts, aux teintes dégradées, vaporeux et pourtant vifs, dardèrent le firmament. Et ce fut, par tout l'espace, une fantasmagorie de nuances et de clartés qui se fondaient, se diluaient et se volatilisaient en ondes de lumière verte. Enfin le soleil, blafard, comme épuisé de toute sa couleur, s'éleva dans un ciel de plomb. Alors, les solitudes se transformèrent. Les plaines inondées se muaient en rizières tendres, les marécages putrides se drapaient dans une tunique de lotus roses; les troncs rigides arboraient des panaches berceurs et les palmiers lacustres agitaient leurs longs bras flexibles en révérences de bienvenue. Un bonheur placide et simple était épandu sur cette terre de Cochinchine, qui semblait sourire familièrement au courrier de France. Le jeune homme se rassura.

De-ci, de-là, des Annamites, petits personnages jaunes, uniformes, pointus avec leurs chapeaux coniques, pataugeaient dans la vase et repiquaient du riz, en deux gestes de pantin.

Plus loin, des jonques ventrues, un œil blanc à chaque côté de l'étrave, et des sampans, avec leurs bâches en toile de bambou, glissaient sans bruit. Hommes et femmes ramaient debout sur l'avant, avec des dislocations rythmiques.

Alain s'étonna de la ressemblance des sexes, sous les mêmes vêtements; il s'effraya de la plaie des bouches, ensanglantées par le bétel; mais la grâce maniérée des formes grêles et la docilité du regard lui plurent.

Parfois des paillottes passaient leurs têtes blondes entre les colonnettes des aréquiers. Une guenon balançait son petit sur une palme; des marabouts chauves promenaient gravement leurs silhouettes humaines parmi les hautes herbes. D'une case accroupie au bord de l'eau s'envolait une mélodie triste.

Seuls les buffles, ces grands monstres noirs, s'accordaient mal avec la bonhomie du paysage. Réveillés de leur somnolence

par l'odeur exécrée du blanc, ils descendaient la berge, les cornes offertes et les yeux méchants, pour menacer le navire. Mais, quand Alain vit un bambin tout nu qui faisait remonter, par la queue, une de ces bêtes terribles, il se dit que sans doute la Cochinchine n'était pas si meurtrière.

Et Saigon, autour de qui le paquebot tournait en dévidant le ruban tortueux du Donnaï, Saigon avec sa rade paisible, ses clochers et ses maisons blanches endormies sous sa moustiquaire de verdure, lui fit l'impression d'une ville molle et charmante... La vie s'y prêterait peut-être à quelque joli rêve, doux et monotone comme la rizière...

II

Sur l'appontement tout blanc de monde et mamelonné de casques, — un champ de citrouilles sous la neige, — Alain chercha vainement son ami.

Par contre, les passerelles à peine jetées, des personnes étrangères envahirent sa cabine. Il eut à subir les accolades de collègues inconnus et le questionnaire de leurs femmes, distraites de l'apathie coloniale par l'arrivée du courrier.

Puis ce fut, par tout le navire, l'assaut d'une nichée de marmots, torses nus, minois futés, chevelures folles, qui grimpaient aux amarres, chevauchaient les bastingages et se coulaient entre les jambes des passagers.

Dans le sabord d'Alain, une tête de babouin s'encadra :

— Moi bon, moi beaucoup bon !...

— Eh bien, alors, va me chercher une voiture.

— Vi, missié...

Et le mioche plongea.

Quelques instants plus tard, tandis que les Saigonnais s'éloignaient dans leurs victorias irréprochables, conduites par des Malais en livrée blanche, Alain s'emprisonna dans un simple *malabar* ou voiture de louage, semblable à un jouet exotique, avec sa caisse peinturlurée, son petit cheval tout crins et son petit cocher cassé en deux, sous un énorme abat-jour. Le bambin, laquais assorti d'un tel équipage, se hissa

sur le marche-pied, et le poney, chatouillé par le fouet minuscule, partit en soubresaut.

— Mais il ne sait pas où je vais ! dit Alain.

— Moi connaisse ! — répondit d'un air convaincu l'enfant, qui s'était informé sur le bateau.

Et, en effet, avant chaque tournant de route, il lance un coup de poing dans le dos du cocher, et lui crie quelque chose comme :

— *Maô ! maô !*

A quoi l'autre, impassible, riposte :

— *Taô ! taô !*

Et, remarquant la curiosité de son nouveau maître, il explique, en le tirant par la manche :

— Ça *arroyo*... Ça bambou... Ça Chinois beaucoup filou... Ça *congaïe* beaucoup jolie.

Sous la lourdeur de midi, le petit cheval va inlassablement, au trot, au galop, souvent en zigzag, le long des quais où des familles font la dînette sur le toit des sampans ; il traverse le marché jonché de dormeurs cadavériques, il tourne dans les grandes rues bordées de cafés qu'ombragent des tamariniers ; il s'enfonce dans des avenues désertes, où toute vie s'éteint, engloutie sous la marée de verdure.

Les maisons blanches des jardins ont fermé leurs yeux, sous la saillie des arcades ; les bicoques clignotent derrière leurs stores de rotin. Parfois, sur une véranda, c'est l'envol d'une jupe claire, avec le balancement de la chaise à bascule ; un casque blanc dépasse le rideau mauve des bougainvilliers... Le miaulement d'un restaurateur traîne indéfiniment sur le silence... Des jambes attelées devant un véhicule à deux roues battent la poussière sanguine; une femme sourit sous la capote et le *djinn* file, file...

Et toujours de la verdure et ce même accablement...

Alain estime la route bien longue. La ville est donc si grande?... Si l'enfant s'était trompé?... Mais non, parbleu ! il connaît Saigon.

Alors, peu à peu, Alain s'assoupit dans son équipage de Cendrillon, et il se voit en rêve traversant une contrée légendaire, pour conquérir l'idole aux yeux bridés, la Belle aux cocotiers dormant...

— *Toï !*

Le petit cocher scie la bouche du cheval : la voiture craque, recule, penche à gauche, s'incline à droite, s'arrête enfin.

— Ça ici, missié.

— Merci, mon ami.

Et Alain lui mit dans la bouche une piastre, que l'enfant faillit avaler de joie...

Le jeune homme pousse la grille du jardin : personne ! Il pénètre dans une galerie où grimacent des chiens célestes en bronze : personne ! Il frappe sur le gong. Enfin, des pas hésitants...

Un *boy*, vêtu de blanc, apparaît, sourit d'un sourire incertain.

— C'est ici M. Duclos ?

— Vi, missié.

— Va lui dire que son ami est arrivé.

— Pas moyen.

— Comment cela ?

— Li partir.

— Parti ? Mais tu disais...

— Li ici et li partir.

— Tu es fou. Annonce-moi tout de suite.

— Pas moyen, missié.

— Mais encore ?

— Li pas entendre.

— Comment li pas entendre ?

— Li faire mort.

Et le *boy*, souriant toujours, hoquette lamentablement.

Quelques minutes plus tard, Alain apprit, par le médecin, que Duclos, son seul ami en Cochinchine, était mort le matin même, foudroyé par le choléra.

III

Le lendemain, ce fut l'enterrement.

Le cercueil, recouvert d'un drap funèbre et d'une croix de verdure, reposait entre deux rangées de cierges, dont la flamme s'effaçait dans la clarté du jour pour se ranimer

contre la soutane de l'aumônier ; un bouquet annamite, grand comme une roue de chariot, s'adossait à chacun des quatre coins. Sur l'autel, des fleurs de France, marguerites et résédas, s'épanouissaient dans des vases de Chine. La cornette d'une religieuse tremblait par-dessus l'harmonium ; deux autres sœurs priaient, agenouillées.

Derrière le cercueil, une vingtaine d'assistants s'épongeaient le front. Ils étaient vêtus de noir, mais ils avaient l'air gêné, presque endimanchés dans ces vêtements de drap devenus trop larges et dont les plis exhalaient encore une odeur de poivre et de renfermé.

Tout au fond, quelques indigènes habillés et enturbannés de blanc — leur couleur de deuil — ne se détachaient sur le mur que par le losange safrané de leurs faces.

Et, dans cette chapelle de Saigon, Alain retrouva soudain une sensation très vive de son enfance. Il se souvint d'une petite église bretonne, où, avec cet ami justement, il avait assisté aux obsèques d'un matelot. Il voyait encore, sur l'autel, les mêmes potiches apportées par quelque marin, et, sur le cercueil, presque les mêmes bouquets maladroits, faits avec les fleurs rigides des landes... Et ces colons aux figures hâlées lui rappelaient vaguement les pêcheurs dans leurs costumes de fête.

Pourtant, non, jamais il n'avait vu des palmiers hauts comme des mâts frôler les fenêtres ogivales ; et ce n'est pas non plus le chant modeste des Bretons qu'il entendait... En somme, quelles sont ces voix, à la fois molles et ironiques ? récitent-elles du latin ou du chinois ?... Il écoute, et, stupéfait, il considère ces enfants de chœur à têtes de magots.

Alors seulement toute la réalité lui fut présente. Il était en Cochinchine à l'enterrement de cet ami, mort en quelques heures, en pleine force, en plein rêve peut-être, sans un parent pour consoler son dernier regard, sans personne pour pleurer sur sa tombe... Et lui aussi pouvait mourir de la sorte, aujourd'hui, demain, mordu par la maladie noire, frappé par le soleil, empoisonné par le marais, et alors on viendrait le porter, lui aussi, dans cette chapelle d'hôpital, où de petits singes jaunes à la voix moqueuse chanteraient le *De profundis*...

Pressés de changer leur redingote de drap contre la veste de toile, la plupart des assistants s'étaient dispersés après la messe. Le prêtre lui-même, les premières pelletées de terre jetées, disparut ; les enfants de chœur, la soutanelle ramassée par-dessus la tête, détalaient de toute la vitesse de leurs jambes cagneuses.

Alain demeura seul avec les fossoyeurs, qui, aussitôt la fosse comblée, commencèrent à en creuser une autre. Torse et cuisses nus, ils retournaient sans peine ce sol mou et gras, en mâchant du bétel. Parfois ils s'arrêtaient pour tirer de leur chignon roulé une nouvelle chique toute préparée ; puis ils se remettaient à bêcher et mêlaient à la terre rouge leur salive rouge, qui s'échappait, entre leurs dents noires, comme des gouttes de sang.

A l'ombre des ébéniers fleuris, le jeune homme remuait doucement des pensées amères ; puis la curiosité lui vint de connaître ceux qui reposaient là, oubliés de la patrie lointaine.

Sous une voûte de palmiers, il lut ces mots, gravés dans le marbre blanc :

GINETTE.
Elle aima et fut aimée.

Plus loin, sous un hibiscus :

MADAME SCOLASTIQUE TVAN-THI-DANC.
Elle se repentit de ses péchés.

Ici, c'était une actrice venue en tournée ; là, un soldat de la Légion étrangère, enterré avec le secret de sa vie et de son nom.

Puis les tombes des marins, étroites et pareilles comme des couchettes. Sur les croix noires, des lettres blanches à demi effacées, des noms de navires : *la Rance*, *le Fleurus*, *la Triomphante*...

« *La Triomphante !* se dit Alain, frappé de ce mot plusieurs fois relu, la triomphante, est-ce la mort ou la vie ?... »

Il regarda autour de lui : partout des tombes ; tombes de tous styles et de toutes tailles, serrées les unes contre les autres, se poussant des coudes, se marchant sur la tête. Déjà ce cimetière, pourtant vaste et neuf, débordait. Les der-

nières tombes, acculées contre le mur, avaient l'air de vouloir escalader l'enceinte, leur croix sur le dos, pour aller s'étendre à l'aise, là-bas, dans la rizière...

Et cependant ce cimetière n'avait rien d'angoissant. De chaque pouce de terre libre, les plantes jaillissaient, souples et fraîches. C'était là plutôt un parc merveilleux où un jardinier raffiné aurait posé des dalles grises et des grilles funèbres, pour rendre plus radieux l'éclat du feuillage et le sourire des fleurs.

Non, ce n'était pas la mort qui triomphait, c'était la vie, la vie tropicale éclose sur les tombes françaises, nourrie de chair blanche...

Le soir tombait. Un crépuscule bref atténuait dans une lueur mauve toutes les violences du jour. L'air s'allégeait délicieusement, le sol rouge et les arbres verts prenaient des teintes d'enluminure chinoise.

Les fossoyeurs avaient terminé leur travail ; sous le toit de leurs chapeaux coniques, ils ressemblaient à des champignons qui s'en allaient.

Alain retourna vers la tombe de son ami. Une forme qu'il n'avait pas vu venir y était accroupie. Elle piquait des bâtons d'encens dans la terre et articulait d'une voix puérile des paroles plaintives. Au pied de la tombe, — pour elle, selon l'orientation annamite, c'était la tête, — elle avait disposé des bananes et des choses bizarres dans des soucoupes. A la tête, deux souliers minuscules en papier doré devaient faciliter au mort le passage de ce monde à l'autre.

Alain s'était approché. Il discerna mal ces traits brouillés de larmes et de crépuscule ; mais lorsque enfin elle se leva, il devina sous sa tunique plaquée un corps frêle de jeune fille, et longtemps il la suivit des yeux, ondoyant parmi les arbres et les stèles...

Le cœur attendri de cette vision, Alain s'agenouilla pour imiter la petite épouse, la petite veuve bouddhiste qui était venue, dans la grisaille du soir, prier sur la tombe chrétienne.

IV

Les jours suivants, Alain resta hanté de pressentiments funèbres. Une grande lassitude lui venait de cette atmosphère qui s'abattait sur sa nuque comme une pesée de coups de poing humides; ses pieds enflaient dans des chaussures tour à tour rétrécies par la moisissure de sa chambre d'hôtel ou brûlées par le sol surchauffé. Il craignait également l'ombre et la lumière. Toute une pharmacie de toniques et de préservatifs bourrait les poches de son costume de toile, et le soir seulement il osait quitter la citadelle de liège qui cerclait son front d'une marque rouge. Tout ce que la pusillanimité des « ronds de cuir » avait répandu sur les périls de la colonie remuait dans sa mémoire, et parfois lui donnait la tentation de se rembarquer pour la France. Saigon, qui lui avait paru si gai à son arrivée, lui semblait une cité immense et mort-née, où de petits êtres couleur puce aux bouches sanglantes se ratatinaient derrière leurs échoppes; où de grands squelettes blancs s'épongeaient sur les terrasses des cafés, tandis que, sur des eaux stagnantes, des barques muettes glissaient pareilles à des cercueils.

Aux heures méridiennes surtout, quand les vastes avenues se vidaient, quand se fermaient les palais fastueux, et qu'autour des grilles de fer et des statues de bronze somnolaient les chiens jaunes, la ville donnait l'impression d'une capitale inutile, d'un coin d'Europe artificielle, transporté par bravade au milieu des rizières, mais que seul habitait, implacable et souverain, le soleil d'Asie.

Cette sensation d'activité factice, Alain la retrouvait plus souvent encore dans les bureaux de l'Administration, où, derrière d'interminables galeries qui à peine laissaient filtrer le jour, lui et ses collègues jouaient aux fonctionnaires. Les paperasses bruissaient, aux mouvements endormeurs des *pankas*; de petits lézards filaient sur les murs; les plantons patinaient dans le clair-obscur des pièces et, du dehors, n'arrivaient d'autres sons de vie que la stridulation des cigales. Alors la plume et la pensée s'assoupissaient...

Peu à peu, les appréhensions d'Alain s'étaient dissipées; le climat lui-même ne l'incommodait plus; il s'en dégageait maintenant pour lui comme une demi-suavité avec une demi-torpeur.

D'ailleurs il avait quitté l'hôtel et s'organisait une existence neuve. Et il la voulait « couleur locale », couleur indo-chinoise, mélange bizarre de voluptueux et de maniéré, de solennel et de grimaçant.

Il ne déposa donc que les cartes nécessaires chez ses chefs, les administrateurs de différentes classes, jugea inutiles les promenades mondaines sur le « tour de l'Inspection », s'abstint de flirter autour des *five o'clock cocktails* et ne se fit pas recevoir aux cercles ni même inscrire pour les bals du gouvernement. Il se disait qu'il n'avait pas quitté Paris pour cultiver à six mille lieues les banalités d'une sous-préfecture où les hommes s'attribuaient des airs de conquistadors, où les femmes avec leurs robes flottantes, décolletées sur des carrés lymphatiques, lui faisaient l'effet de grands bébés prématurément fanés.

Dans un quartier éloigné, il loua une bicoque, dont le toit rouge pointait par-dessus un jardin d'arbres exotiques. Par des sentiers poudrés de grès écarlate, on accédait à un double escalier; deux dragons de faïence en formaient la rampe, qui dévalaient la tête en bas; ils portaient haut entre leurs queues jointes un palmier dont la voûte ombrageait le perron. Percée d'innombrables baies, une véranda circulaire enfermait quatre pièces hautes et blanches, et qui recevaient d'elle toute leur lumière ou toute leur ombre.

Séparés de la maison et dissimulés derrière une haie de bambous, une cuisine pour ménage de poupée, une écurie pour dada, des chambrettes pour *boys*, et, dans une courette, un bassin, où auraient tenu deux canards, destiné aux ablutions d'une valetaille lilliputienne.

Dans le potager, des vanilliers grimpaient aux eucalyptus; l'arbre de muscade mêlait son arome à celui des pamplemousses, et les hampes des bananiers s'élançaient entre deux feuilles grandes comme des hommes.

Peu de meubles dans la villa. Alain avait évité l'écueil de tous les nouveaux arrivés : les marchands chinois et leur fâ-

cheuse pacotille. Des coffres massifs en bois de teck, des sièges hauts sur pieds, aux coudes anguleux, au dos rigide, rappelaient vaguement les aspects comiques et guindés d'ancêtres annamites égarés dans cette bicoque française. Par terre, des nattes blanches ; aux murs, rien.

Pour la galerie seule, il avait consenti au clinquant, aux contorsions, aux symboles. D'immenses papillons-lanternes, dont le corps s'illuminait le soir, se balançaient aux plafonds. Entre les baies bleuissait la nacre incrustée des panneaux noirs. Des S vermillonnés, signes des principes mâles et des principes femelles, s'enlaçaient au-dessus des portes. La gueule ouverte, des chiens célestes en porcelaine happaient les rayons de soleil qui filtraient sous les arceaux. Des dauphins en bois doré sautaient les marches de la sagesse pour devenir dragons ; et une cigogne de bronze, oiseau de paix, chevauchait la tortue, emblème du temps.

Son installation achevée, Alain songea à son personnel ; bien qu'il ne fût qu'un petit fonctionnaire, l'exiguïté des gages lui permit de recruter tout un état-major.

Il y avait d'abord Naï, le « caporal *boy* » de son ami décédé, métis chafouin et dévoué qui glissait à pas furtifs autour de son maître, mais se faisait traîner au marché en pousse-pousse, un diamant au petit doigt et une pagode de liège sur la tête. Un Chinois, — yeux de taupe, queue de rat, voix de crapaud, — assaisonnait des ragoûts succulents, quand il n'était pas recroquevillé sur le sol, entre une cage d'oiseau et un pot de fleurs, à savourer, en toute hébétude, quelques pipées d'opium.

Tinn, l'enfant rencontré au débarquement et qui n'avait pas voulu quitter le fonctionnaire, fut promu au grade de tireur de *panka*. Quand ses mains se lassaient, ses pieds manœuvraient la corde avec la même agilité. Dans les intervalles, il remplissait encore la fonction de palefrenier ; et lorsqu'il menait paître le petit cheval tout crins, ils ressemblaient tous deux, — l'un avec son foulard noué en oreilles de lapin sur ses mèches drues, l'autre avec ses yeux fous sous la crinière, — ils ressemblaient à deux frères de pur sang, deux bêtes jolies et farouches...

Un vieux jardinier à la moustache de matou, et au chignon

de femme où se piquait un peigne d'écaille blonde, ratissait les allées en dansant et plantait des graines qui germaient en une seule nuit.

Cependant, dans ce petit jardin extrême-asiatique, l'idole manquait; et le jeune homme y rêvait durant les heures de la sieste, quand au dehors tout s'embrasait et s'enfiévrait, tandis qu'au dedans tout se noyait de tiédeur et de silence.

La touchante figure entrevue au cimetière le hantait : il s'étonnait que dans ses lettres son ami n'eût jamais cité la petite épouse mystérieuse ; et il se complaisait à reconstituer leur vie, dans cette grande chambre blanche, sous les flots de la moustiquaire, au murmure des bambous qui frissonnaient derrière les baies closes...

Il s'était informé. En ville, on se souvenait vaguement : personne ne pouvait indiquer son nom ou sa demeure. Naï mimait des réponses évasives, le cuisinier affectait de ne pas comprendre, et Tinn prenait un air malin...

Vers midi, un jour que le fonctionnaire s'ennuyait dans l'ombre solitaire de sa maison, il entendit un clapotement dans la cour.

Debout derrière les stores baissés, il regarda et il vit, assis et barbotant dans le bassin minuscule, un être humain qu'il ne connaissait pas. La face, plate et vieillotte, aux lèvres sanguinolentes, était celle d'une femme; mais le corps, au dessous du cou ocreux, — un menu corps ciselé dans de l'ivoire à peine jauni, — semblait celui d'une fillette.

Avec la moitié d'une noix de coco, elle puisait l'eau devant elle, s'en arrosait poitrine et bras, ou lentement la faisait couler dans le creux de son dos lustré, en tressaillant d'aise. Enfin, elle se leva, et, à petits bonds de chat qui ne voudrait pas salir ses pattes, alla se placer en pleine lumière, presque sous la fenêtre d'Alain. Un pantalon de soie, qui se plaquait sur ses hanches impubères, laissait transparaître la finesse des jambes et s'arrêtait à mi-mollet, où reprenait — comme étalée au pinceau, — la teinte ocreuse du visage.

Elle se tournait et se retournait, exposant ses membres humides à la chaleur; ses bras minces avaient des gestes de

lianes amoureuses, et ses seins d'enfant se dressaient comme deux fruits dorés, impatients de mûrir.

Le jeune homme se troubla. Elle lui parut délicieusement cochinchinoise, la vision de cette Annamite sur ce sol rouge, se séchant au soleil au milieu de l'accablant silence de midi, dans ce jardin endormi où flottaient des parfums très doux, très alanguis, parfums de sieste et de rêve...

D'un vanillier elle avait arraché une gousse et s'en frictionnait maintenant; puis, avec des pépiements d'oiseau, elle disparut derrière le rideau des bambous, dans la chambrette de Naï.

La porte se referma sur elle, et déjà le sable avait bu la trace de ses pieds humides.

Dépité, Alain se jeta sur son lit. Mais son agacement s'accrut à la pensée que son *boy* recevait la visite d'une femme tandis que lui se morfondait seul dans l'ardeur de l'air et de son sang. Mieux! d'une femme qui venait se baigner et s'aromatiser sous ses propres fenêtres!... Mais pourquoi y était-elle venue? Avait-elle ignoré sa présence derrière le stores? Ou, au contraire, voulait-elle le séduire? N'était-ce pas un piège proposé à son désir par ce finaud de métis?... Le drôle aurait dû, au moins, lui en abandonner la primeur!... Et le jeune homme faillit aller frapper à la porte de son *boy* pour réclamer cette espèce de naïa de jaune qui l'avait tenté.

Après la sieste, comme Naï tournait impassiblement autour de lui, Alain demanda :

— Quelle est cette femme qui est venue te voir?

Le *boy* s'arrêta perplexe, et avec un regard oblique :

— Missié il voir?

— Parbleu! tu me l'envoies sous le nez. Mais qui est-elle?

— La *congaïe* de M. Duclos.

— La *congaïe* de M. Duclos !... Je croyais que tu ne la connaissais pas.

— Li ma femme.

— Elle est ta femme!... Et M. Duclos, alors?

— Li sa femme aussi.

— Je ne comprends pas.

— Moi et M. Duclos même chose *congaïe*.

— Ah! vous aviez la même femme à vous deux!... Mais pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plus tôt?

— Li malade, li beaucoup chagrin M. Duclos mort... Li pas jolie.

— Ah! elle n'était pas jolie... Et maintenant, tu la trouves à mon goût?

Naï sourit discrètement; puis, avec un geste grappilleur:

— Moi li amener demain à missié.

— Non, merci, mon ami... Seulement, tu lui diras de faire sa toilette ailleurs que dans ma cour.

Et, à partir de ce moment, Alain cessa de rêver à la silhouette qu'il avait entrevue, un soir, au cimetière européen.

Pourtant sa sagesse s'exaspérait dans le far-niente des chaleurs tropicales.

Il existait bien, dans le quartier des « *arroyos* chinois », parmi les habitations flottantes, certaines agences pour « mariages volants », mais les fillettes étaient laides et leur bouche, déjà déformée par l'usage du bétel, épouvantait le baiser.

Quant aux *congaïes* professionnelles, elles étaient charmantes, avec un rond de fard sur chaque joue et des colliers d'or soulevés par leurs gorges irréprochables. Elles vivaient dans des cases de bambou, comme des oiselets dans leurs cages, et se dandinaient le soir sous les cocotiers, fumant des cigarettes et faisant voler les pans de leurs soutanelles claires. Mais elles zézayaient le français, et leur vocabulaire mit Alain en fuite.

Au bureau, ses collègues, des Saigonnais expérimentés, lui indiquèrent une autre ressource : plusieurs d'entre eux vivaient avec de petites compagnes annamites jolies, propres et ne chiquant point. Pourquoi ne ferait-il pas comme eux?

V

Dans un faubourg verdoyant et isolé une construction blanche, mi-gothique et mi-annamite, domine de son toit en briques et de sa grande croix en pierre: c'est le couvent de la Sainte-Enfance. En face, élevée sur une terrasse, la chapelle des Carmélites dresse son clocher. Entre ces deux édifices,

une avenue se prolonge, plane, régulière et si large qu'elle pourrait donner passage à des armées. Et pourtant, jamais personne n'y passe. L'herbe, déjà, pousse à travers le sable rouge, les bornes s'encapuchonnent de mousse, et les rats musqués grimpent sur les frangipaniers. A droite, à gauche, s'épanouissent des jardins, des jardins sauvages sans maisons, fermés de murs sans portes... Et dans toute cette avenue, aucun bruit, aucun mouvement; seulement le chant des cigales, incessant, monotone, grêle, semblant lui-même la voix du silence, la voie cristalline des choses vertes...

Et Alain ressent un léger serrement de cœur, un remords presque, à la pensée qu'il vient ici pour arracher à cette paix lumineuse une petite âme de grillon.

Puis, l'aventure l'amusant, il se rassérène, et sonne à la porte de la bergerie.

Non, ce n'est pas une bergerie: la sœur tourière, qui vient ouvrir, n'a rien d'une brebis; elle ressemble plutôt à une chatte, avec sa figure ronde et son nez aplati, sous sa cornette; — une chatte qui aurait passé la tête dans un cornet de papier blanc. Elle a une voix féline et des ongles en griffes.

A pas de velours, elle précède le jeune homme au parloir. Une autre religieuse apparaît, une Française, et, devant son regard limpide, il se trouble un peu.

Comment expliquer le motif de sa démarche? Il regrette d'être venu. Elle l'examine, attentive. Alors il prétexte son intérêt pour l'œuvre, il vante les services rendus par ces jeunes filles annamites aux familles françaises...

— Vous êtes marié, monsieur?

Non, malheureusement, il n'est pas marié... Il vient de débarquer... Et il s'apitoie sur lui-même, sur ses intérêts lésés par des *boys* païens..., son ménage négligé..., sa solitude...

La sœur l'écoute, sans mot dire. Elle le conduit à travers des couloirs où sautillent des bambins jaunes, tout drôles, avec leurs coiffures de bébés européens.

— Je pourrais peut-être vous envoyer quelqu'un, — dit-elle enfin. — Elle s'occupera de votre intérieur pendant votre absence, et vous nous la renverrez durant la sieste.

« Durant la sieste! — pense le jeune homme. — Moi, qui ne la voulais que pour ce moment-là!... »

On pénètre dans la salle des grandes. Alain se sent ému : va-t-il enfin rencontrer sa petite épouse ?

Elles sont assises en rond et tiennent sur leurs genoux des machines à calcul, où leurs doigts agiles courent comme sur une cithare. Elles lui rappellent une image de son enfance : « les Chats à l'école ».

— *Miaô ! miaô !... Tzie ! tzie !...*

Elles minaudent leurs leçons et, déjà coquettes, lancent des œillades malicieuses, sous leurs paupières en biais.

Mais elles ne le séduisent guère, toutes ces demoiselles, plus jaunes à cause de leur col blanc, et la tête plus ronde sous la couronne de leurs tresses huilées. Seule, la bouche est jolie, avec des dents de nacre, que le bétel n'a pas rongées encore.

— *Miaô !...*

Non, décidément, Alain trouve trop caricaturales ces Annamites vêtues à la française, — et trop catholiques aussi, peut-être ; et, en prenant congé de la sœur tourière, il éprouve un véritable soulagement...

Dehors, le poney rageur piaffe en mordillant la crinière de Tinn, accroupi à l'ombre ; un chien-chacal rase les murs, les yeux aux aguets. L'angélus tinte à la chapelle des Carmélites et, dans cette avenue de Saigon, qui se déroule puissante comme un fleuve rouge entre la verdure des frangipaniers et dans le silence des couvents, le Français s'avise qu'il a failli damner une de ces petites Chinoises qu'il avait rachetées jadis, avec tous les sous de sa pieuse enfance.

VI

Pour occuper les loisirs que lui laissaient ses rares heures de bureau, Alain vagabondait en charrette anglaise à travers les rizières et les villages.

Il s'intéressait à ce peuple effacé qui végétait entre un marais et un cimetière, dans des cages de bambou, vénérait les ancêtres, sacrifiait à toutes les puissances de la nature et souriait à ses vainqueurs.

Souvent il s'arrêtait en route, visitait les pagodes, pénétrait dans une *cagnia*, se faisait conduire en sampan. Il s'efforçait de démêler le caractère de ces gens aux visages identiquement étranges, aux vêtements pareillement sombres, et chez lesquels une femme ne se distingue guère d'un homme que par ses boucles d'oreilles, un mandarin d'un paysan que par ses ongles en spirales.

Un jour il descendit dans une sorte d'auberge riveraine, misérable hangar bâti sur pilotis, où des voyageurs faisaient irruption pêle-mêle avec des cochons noirs, des chiens jaunes et des enfants nus. Des régimes de bananes pendaient aux poutres, des pyramides de cocos atteignaient le plafond. Une pendule allemande tic-taquait au-dessus de l'autel des dieux lares, et l'hôtelière, accroupie sur son comptoir, préparait des chiques en étendant avec un couteau de la chaux rose sur des feuilles de bétel.

Alain s'assit dans le fond, amusé par le va-et-vient des passants polis et silencieux, qui humaient quelques bouffées d'une « pipe d'eau », vidaient un bol de thé, croquaient des grains de pastèques, dînaient d'une banane et payaient avec des sapèques enfilées en sautoir.

Un marinier du bac, tapi dans un coin, tirait d'un instrument monocorde, à l'aide de son orteil, des notes surprenantes ; et les chiens, vautrés sous les banquettes, vagissaient doucement...

Tout à coup, deux femmes entrèrent.

La première, déjà vieille, portait un carcan d'or autour d'un goître surmonté d'une tête de grenouille. La seconde, toute jeune, délicieusement fine, faisait pivoter entre ses doigts un parasol renversé d'où émergeait le minois d'un petit singe.

Alain la considérait, charmé. Jamais encore il n'avait rencontré ce teint d'ivoire neuf, des cils aussi démesurés, ni surtout ce chignon dressé sur l'oreille et qui donnait à cette physionomie grave une espièglerie imprévue.

Elle s'était fait ouvrir une énorme noix de coco ; sa tunique brune pincée entre ses jambes, elle buvait, inclinée, par petites lampées rapides. Parfois une gouttelette ambrée roulait sur le menton : alors, avec un bout de langue, elle la rattrapait, à

la manière des chats ; et ses yeux s'étiraient vers les tempes, légèrement.

Ayant étanché sa soif, elle tendit le fruit au petit singe, dont la tête disparut jusqu'aux épaules.

Alors seulement elle aperçut l'étranger, et, tirant sa compagne par la robe, elle dit, tout apeurée :

— *Lang-cha!* (Français !)

La vieille regarda, l'échine déjà servilement ployée ; et le macaque, comme s'il eût compris, bondit subitement de sa noix et s'élança vers Alain, griffes et dents menaçantes. Mais, retenu par la laisse, il culbuta dans l'air et retomba sur son derrière en pleurant.

Les assistants gouaillaient, se moquant du Français aussi bien que du singe, dont au fond ils approuvaient l'animosité. La jeune fille riait malicieusement, et montrait, dans sa bouche mignonne et charnue, des dents à peine rosées par le bétel. La vieille, la figure fendue d'un pendant d'oreille à l'autre, se confondait en *lays* et semblait demander excuse pour tous ces gens, ignorants du respect dû à un mandarin d'occident.

Alain lui rendit sa révérence en regardant la fille.

Après leur départ, il sortit ; mais il ne monta pas tout de suite dans sa voiture.

Il contemplait le paysage au flamboiement du soleil expirant. Le fleuve, une formidable masse d'airain en fusion, coulait entre les berges de palmiers, que longeait une sente de corail. Et, sur cette sente de corail, sous les ondulations vertes effleurées par les draperies mouvantes des lianes, deux silhouettes noires s'éloignaient, se berçant l'une derrière l'autre et suivies du singe, petite chose jaune qui gambadait dans la poussière rouge.

La jeune fille avait ouvert son parasol en papier huilé et le faisait tourner sur son épaule, tel qu'un prodigieux hélianthe. Son dandinement soulevait les pans de sa tunique fendue, et, sous l'ampleur du pantalon de soie, apparaissait la délicatesse des chevilles nues.

Et Alain commençait à comprendre la grâce des formes menues et l'harmonie des teintes sobres au milieu de cette nature où tout germe à outrance, où tout s'enlumine à l'excès, en lignes ondoyantes...

Lorsque enfin les deux Annamites eurent disparu, il rencontra le regard malin de Tinn. Il en fut gêné; puis, brusquement résolu :

— Tu as vu ces femmes? Eh bien, tâche de savoir qui elles sont... Tu comprends?

L'enfant ne répondit pas; mais du geste, il semblait dire : « Va, sois tranquille; je m'y connais et ferai honneur à mon nouvel emploi. »

VII

Mademoiselle Frisson-de-Bambou était née dans la ville de Cholen, où son père avait été régisseur des pompes funèbres. Par lui, elle appartenait à la famille chinoise des Min-King, dont la généalogie remonte au douzième siècle. La tablette ancestrale de sa mère était moins flatteuse; mais cela importait peu, car elle n'avait jamais été qu'une épouse de deuxième rang. Frisson-de-Bambou avait ainsi dans les veines du sang chinois très ancien et du sang annamite moins authentique; elle était ce que l'on appelle en Cochinchine, où ce mélange est très fréquent, une Min-Huong.

Son véritable nom était Thi-Moï, — « Numéro Dix ». — Mais, selon la mode de Chine, son père l'avait gratifiée d'un nom honorifique, et de celui-là parce que, au moment de sa naissance, le bambou avait frissonné.

A l'âge de deux ans, elle avait souffert d'une maladie inconnue, et le bonze de l'endroit, ayant consulté le sort, apprit que la beauté du bébé excitait la jalousie des déesses lares. On décida de ruser avec elles, et l'on enterra une poupée de rotin en faisant part à l'autel de ce malheur : la petite fille était morte. Puis on l'envoya chez une tante, au village de Goviap, de l'autre côté de Saigon.

Plus tard, son père retourna mourir dans la terre de ses aïeux; sa mère disparut. Elle prospéra et fut élevée dans un dessein déterminé par madame Nguyen Thi-Tam qui, disait-on, avait jadis fréquenté la ville. En jeune fille accomplie, Frisson-de-Bambou savait jouer du luth et chanter,

fabriquer trente-neuf sortes de gâteaux et découper des fleurs fraîches pour en faire des corolles artificielles. Elle pouvait en outre peindre son nom et déchiffrer quelques caractères idéographiques.

Elle avait quatorze ans et sa mère adoptive cherchait à récupérer avantageusement les frais de cette éducation.

VIII

En Cochinchine, on conclut les mariages à peu près comme en Europe on décide des duels : on prélude par un envoi de témoins. Ces témoins consultent les horoscopes des jeunes gens, interrogent devant l'autel la volonté des ancêtres, stipulent les présents dits « cadeaux de la cigogne » et règlent, suivant un protocole minutieux, les entrevues. A la première, les fiancés se jettent à la face une poignée de riz ; à la seconde, ils mâchonnent la même chique de bétel; à la troisième, ils se ploient en courbettes depuis le *lay* jusqu'aux révérences d'absolue soumission, exécutées à quatre pattes.

Pour les mariages de second rang, le cérémonial est moins compliqué, et, quand il s'agit d'une union entre un Français et une indigène, on réduit les formalités au strict nécessaire.

Alain aurait donc pu épouser Frisson-de-Bambou sans se préoccuper du rituel. Mais il trouvait un charme puéril à ces traditions millénaires; et surtout il se souciait de ne pas choquer cette subtile mademoiselle Thi-Moï, qui le considérait un peu comme un barbare.

Il avait bien fait les choses, presque aussi bien que pour un mariage véritable. Des témoins avaient été échangés, — à la désolation de Tinn, qui briguait ce rôle considérable, — des présents offerts, et un traité signé, où le jeune homme contractait beaucoup d'obligations et Frisson-de-Bambou une seule : de ne pas chiquer... Puis, l'union approuvée par toute la famille vivante et tous les ancêtres défunts, Alain reçut avis d'attendre sa fiancée.

Et maintenant, derrière les stores de la véranda, il guettait son arrivée.

Volontiers il serait allé la chercher lui-même, et avec peine il réprima son désir de courir au devant d'elle jusqu'à la grille du jardin pour la recevoir dans ses bras à la descente de voiture. Mais le manquement serait grave à l'étiquette annamite.

Anxieusement il écoute chaque bruit de ferraille sur la route. Le crépuscule descend, et elle n'est pas là. Si, après toutes ces négociations, elle ne venait pas?...

Depuis leur rencontre à l'auberge riveraine, il ne l'avait revue que deux fois, et, chaque fois, elle lui avait paru plus précieuse, mais aussi plus étrange avec ses yeux mornes et sa bouche railleuse. Il éprouvait pour elle le sentiment d'un amateur pour un bibelot très rare, pourchassé à grands frais et un peu illicitement. Un léger remords se mêlait à sa tendre impatience. Certes il n'aurait pas épousé Thi-Moï malgré elle ; mais n'avait-il pas acheté son consentement par des cadeaux, et séduit sa vanité par des égards que les fillettes annamites ne sont guère accoutumées à prétendre des blancs?

Mais vite Alain se tranquillise: « Un homme de sa race se serait moins inquiété de lui plaire que moi! » pense-t-il.

En son honneur, il a mis une mauresque de crépon bleu pâle, brodée de chimères d'or et de chauve-souris noires, des patins de velours à pointe recourbée; mais il n'a pu se résigner à raser sa barbe blonde.

La maison aussi s'est parée pour elle : des fleurs et des palmes s'épanouissent dans des vases chinois, et, dans sa chambre, — aménagée en un coin de la véranda avec des panneaux de satin, — brûlent déjà sur l'autel les cierges rouges des épousailles.

Des parfums de santal s'évaporent dans les salles blanches et se confondent avec l'odeur des gardénias du jardin. De la cuisine, où le Chinois agite fébrilement sa tresse de pauvre sur son torse opiacé, partent des fumets indéfinissables et des crépitements de rissoles.

La nuit vient : par un coup de gong, Alain appelle la lumière. Les papillons pendus au plafond s'éclairent, tels d'énormes insectes phosphorescents; la nacre incrustée renvoie des chatoiements ; les dorures des bois découpés, les chimères et les hippogriffes étincellent : et Alain fait relever tous les stores, afin que sa petite *congaïe* aperçoive à travers l'obscurité des

arbres sa nouvelle demeure resplendissant comme un palais de fée.

La voici, enfin ! Il entend des miaulements discrets, il voit des formes vagues. Son cœur bat plus fort, il aimerait lui tendre les mains par-dessus la baie ouverte et la hisser comme une poupée. Mais il faut se composer l'air impassible des seigneurs asiatiques pour ne pas, dès le premier soir, perdre tout son prestige. Il se rassied dans son fauteuil et s'évente, les mains froides...

Des tâtonnements au bas de l'escalier. Les dragons de la rampe ont produit un effet favorable : car il entend des exclamations élogieuses : « *Rong ! rong !...* » Mais qu'elles sont lentes à monter !... Nouveaux chuchotements, puis, enfin, le bruit sec de brodequins que l'on dépose, et le « caporal *boy* » annonce :

— Arrivée, *congaïe* missié.

— Fais entrer, fais entrer !

Trois formes se courbent à gauche, s'inclinent à droite et, aveuglées encore, saluent le maître de la maison sans le voir.

Naï jette une syllabe impérative : sur quoi elles reprennent les *lays*, dans l'orientation utile, cette fois.

Alain, ahuri, ne distingue pas sa fiancée parmi ces trois femmes, dont deux sont vieilles et dont l'autre, celle du milieu, en forme de poire, est recouverte d'un voile rouge où percent par-ci par-là des éclats d'or. On dirait un lustre enveloppé d'une gaze. Et ce lustre se ploie avec des tintements de pendeloques, sans que le jeune homme puisse dissimuler son embarras.

Heureusement, le métis est là. Il donne l'ordre de désenvelopper la mariée : Alain reconnaît la figure mignarde de Frisson-de-Bambou et son chignon drolatique édifié sur l'oreille. Il reconnaît aussi les bracelets et les colliers, — cadeaux de fiançailles, — et son pied d'infante et ses mains délicates aux longs ongles d'émail... Mais il ne retrouve plus sa taille, si svelte et si souple, et ce n'est qu'après une nouvelle révérence, où les pans des tuniques se superposent en éventail et chatoient de toutes les couleurs, qu'il comprend que mademoiselle Thi-Moï a endossé les unes sur les autres

toutes ses soutanelles : à l'instar des grandes dames, elle s'est faite sa propre garde-robe.

Sur le plateau on apporte la dînette: des gelées multicolores, des pâtés d'algues, des fruits confits, des salades de fleurs, dans une vaisselle amusante de poupée. Assises sur leurs talons, les femmes manient de longs bâtonnets, comme si elles voulaient jouer du tambour; ou bien elles lapent dans des cuillers de porcelaine, qui rappellent l'apothicaire.

Frisson-de-Bambou mange du bout des lèvres, pour ne pas effacer le rond d'or qui farde son menton ; quand une chose lui paraît bonne, les fleurs peintes de ses joues se rident, et ses sourcils se relèvent en accent grave, en accent aigu. Pour honorer ses invités, Alain a pris part au festin, il essaie de manipuler les bâtonnets, mais il est si maladroit qu'il s'attire le sourire moqueur des dents de porcelaine rose... Et il se dit, tout étonné :

« Cette petite marionnette est pourtant ma femme !... »

Les dames d'atour se sont retirées. La maison s'est éteinte. Une brise tiède glisse sous les stores et agite les cierges sanglants de l'autel.

Un à un, Alain déboutonne les grains d'agate; il fait tomber, l'une après l'autre, les soutanelles de soie : — noire doublée d'amarante, violette doublée de jonquille, pervenche doublée de carmin, mauve, bleue, vert pâle...

Et lorsque enfin, sous la tunique blanche, il voit transparaître un corps grêle de fillette mystérieusement joli, il l'emporte. troublé et hésitant, vers le vaste lit clos de mousseline.

Mais quand il se penche sur sa bouche, au-dessus de l'hostie dorée. elle se crispe dans un tel geste d'effroi, se raidit avec une telle répulsion, qu'il n'a plus le courage de sa caresse.

Et bientôt, sur le bras de son mari qui lui sert d'oreiller, la petite *congaïe* s'endort d'un sommeil irrésistible d'enfant, le chignon sur l'oreille, un bout de langue au coin des lèvres.

Alain longtemps reste éveillé à contempler ce bibelot auquel il inspire tant d'aversion et qui pourtant dort à son côté. Une odeur inconnue, presque sauvage, monte de cette chair froide et jeune, et, un instant, l'affole... Puis une pitié lui vient, une

tendresse de grand frère pour une sœurette bien-aimée, et il va la déposer derrière les panneaux de satin, sur un matelas du Cambodge.

IX

Cet état de choses dura trois jours, pendant lesquels Alain, patient et gentil, s'ingéniait à des jeux innocents, à de chastes câlineries, pour faire oublier à mademoiselle Thi-Moï la véritable raison de sa présence. Mais ce manège ne lui valut que des airs de plus en plus froids d'idole méconnue, et des soupirs de princesse lésée.

Mais, le matin du quatrième jour, tout cela changea. Dès son réveil, la petite épouse demanda au « caporal *boy* », qui clignait malicieusement de l'œil, un œuf fraîchement pondu. Elle le cassa en deux, puis elle mit un chiffon rouge entre les deux moitiés de la coque ; après quoi, elle plaça le tout dans une cage d'osier et la suspendit devant la véranda, bien en évidence.

Ce rite accompli, elle envoya chercher la coiffeuse. Elle s'apprêtait à recevoir dignement les félicitations du personnel et de sa famille.

Lorsque, le soir, Alain revint de son bureau, il trouva madame Frisson-de-Bambou trônant au milieu de friandises et de femmes accroupies. Son chignon virginal avait disparu, et sur le sommet de sa tête une coiffure de dame dressait une architecture savante. Elle se leva de son fauteuil, et, allant avec une gravité guindée au-devant de son époux, elle lui tendit la main à l'européenne comme pour dire : « Bonjour, mon cher !... »

Alors toutes les femmes se confondirent en gloussements émerveillés et retombèrent sur leurs talons.

X

La semaine suivante, Thi-Moï retourna à Goviap, afin d'y rendre ses visites de noces et manger les « gâteaux de la lune d'automne », avec ses amies.

Pour cette première sortie, son mari lui avait acheté, dans un magasin de nouveautés de la rue Catinat, un parasol à fanfreluches et un mouchoir de dentelle, et il la regardait s'en aller, — délicieusement disparate, — gainée dans sa tunique de soie violette, — son mouchoir piqué en aigrette parmi ses coques de jais, — et se balançant sous l'ombrelle parisienne.

En l'absence de Thi-Moï, la maison lui parut sombre, la sieste accablante, et interminables ces quelques heures de besogne où l'attention est sans cesse distraite par l'envol des papiers qu'éparpille la brise du *panka*.

Le bureau fermé, il se hâta vers le village.

Sa belle-mère adoptive à tête de grenouille l'accueillit avec des simagrées, où Alain démêlait une muette sympathie; Duc, son beau-père, maître d'école, l'appela : « Monsieur très vieux», en louchant par-dessus ses besicles ; ses belles-sœurs pouffèrent de rire et ses mioches de beaux-frères tout nus, qui fumaient des bouts de cigare, allèrent endosser en son honneur des vestes qui leur descendaient au nombril.

On l'avait conduit dans la salle de réception soutenue par des piliers en teck, où s'étalaient des placards d'un rouge vif, historiés de sentences. Au milieu, l'estrade des hôtes, couverte de nattes blanches ; à droite, l'autel des ancêtres ; à gauche, l'orgueil de la famille : — un cercueil en bois de fer sculpté.

L'ombrelle de Frisson-de-Bambou était plantée grande ouverte à la tête du cercueil, et son mouchoir de dentelle exposé, fièrement, sur le ventre rutilant du Bouddha.

Tandis qu'Alain boit dans un dé à coudre, en face du magister et des notables, qui ronronnent en dodelinant du turban, des visiteurs cassés en deux pénètrent à pas de loup, l'un après l'autre, et se parquent comme ils peuvent. Des prunelles noires brillent dans les interstices des claies de bambou qui entourent la maison ; des doigts s'y fourrent, et parfois même des têtes de petits sauvages se hissent par-dessus l'encadrement. Alors le maître d'école lève son rotin, les têtes plongent ; mais, dans les ouvertures, les yeux continuent à épier, les doigts à s'agripper comme des pattes d'araignée... Tout le village est là pour examiner le grand mari barbu de la petite Numéro Dix.

— *Tote, tote, tote!...* (Il est bien, bien, bien !) murmurent des voix.

Et, Alain, gêné, s'absorbe dans la contemplation des kakémonos pendus à chaque côté de l'autel : l'un représente une femme qui d'un coup de ciseaux divise en deux le corps d'un guerrier ; sur l'autre, un poupon ventru tranche une montagne avec un cure-dent.

Il considère que son exhibition a duré suffisamment : il veut repartir avec sa *congaïe*, qui minaude dans l'appartement des femmes. Il se lève : aussitôt voilà sur pied tous ces pantins, et s'évanouissent derrière les claires-voies toutes ces prunelles, toutes ces mains de marionnettes...

Alors le déménagement s'effectue, le déménagement du mobilier de Thi-Moï : par prudence, apparemment, elle ne l'avait pas apporté le premier soir.

Et de la maison au *malabar*, lentement, suivant le rituel propre aux objets traditionnels, — les choses mêmes ont leur hiérarchie, — c'est le transport de la boîte à bétel, de l'urne à chaux, du plateau incrusté de nacre, et de l'oreiller en faïence sur lequel Thi-Moï avait rêvé ses rêves candides. Une cage à pie (la pie est un oiseau de bon augure) est suspendue sur l'avant de la voiture, une malle en camphrier placée sur le toit, et c'est enfin Frisson-de-Bambou elle-même qui s'installe dans la voiture avec son singe, à qui cette fête a valu des pendeloques d'oreilles en jade.

Quelques coups de tam-tam, quelques fusées de pétards; les villageois alignés des deux côtés du chemin ploient comme des roseaux, et le cortège s'ébranle, Alain en tête, avec sa charrette anglaise.

Au coin de la rue, il se retourne, et, à la vue de ce *malabar* peinturluré, avec la cage d'oiseau, le cocher assis en kangourou sur le timon, le macaque et la jolie figurine, il se croit le propriétaire de quelque roulotte de Chat botté...

Déjà la nuit descend, rapide, sournoise. Les plaines, tantôt si vertes, s'immergent sous des lacs mystérieux et les fées des rizières jettent par-dessus la route, en guise de passerelles, leurs traînes et leurs voiles de brume. Parfois, la structure apocalyptique d'un buffle barre l'horizon; des ébauches de personnages surgissent de terre, on ne sait comment, et s'en-

fuient on ne sait où. A droite, à gauche, des portiques fabuleux retroussent leurs angles entre la houle des bambousiers qui gémissent; des chimères et des cavales célestes nagent dans le vide, au-dessus des tombeaux éparpillés dans la solitude...

A travers le rideau de buée qui se ferme derrière lui, Alain n'aperçoit plus la voiture de sa *congaïe*. S'il allait la perdre dans cette nuit fantastique, ou si sa poupée prenait peur?... Il s'arrête pour l'attendre, puis ordonne à Tinn de lui céder sa place et de les suivre dans le *malabar*.

Non, elle n'avait pas eu peur : elle s'était endormie; et elle paraît stupéfaite, scandalisée même un peu à l'idée de voyager comme cela en charrette ouverte, à côté de son mari. Mais quand il serre sa menotte entre ses doigts, tout heureux de l'avoir si près, elle s'appuie contre son épaule avec un mouvement d'oiselet las et content.

Et la galopade continue à travers ce monde de fantômes, dans l'obscurité chaude et humide où parfois les frôle une chauve-souris ou le baiser d'une liane.

Alors, toute frissonnante, et se serrant davantage, elle chuchote :

— *Hi-ou! hi-ou!* (Les esprits!)

Et Alain, ramassant les rênes d'une seule main, l'enlace de son bras, et, les lèvres sur sa nuque d'ivoire :

— Frisson, ma petite Frisson!...

Le singe s'est réveillé sur les genoux de sa maîtresse. Ses yeux d'enfant rageur s'ouvrent dans sa face de vieille femme, et il saute à la figure d'Alain; mais une gifle le renvoie au fond de la charrette, où il reste assis à grincer des dents et à secouer ses boucles d'oreilles...

Ils traversent des villages; les racines de banians rampent sur le sol comme des caïmans; une mélodie dolente pleure derrière le treillis d'une *cagnia*; d'étranges choses se balancent aux échoppes; et, dans la profondeur d'une pagode béante, des divinités resplendissent...

Et Alain a le sentiment d'une fuite sacrilège, à travers un pays légendaire, avec cette idole à côté de lui, dérobée dans un palais mystique...

Derrière lui galope la chevauchée des esprits: il fouette son

cheval; il a vraiment peur maintenant, dans cette nuit qui tombe plus dense et plus molle, où il ne distingue plus que les colliers d'or de Frisson-de-Bambou rendormie, et, à ses pieds, ce regard de singe, cet œil fixe et rond, et méchant, levé vers lui...

XI

Entre les deux vases sacrés, derrière le brûle-aromates, la déesse Kouanine s'élançait d'une fleur de lotus. Elle n'avait rien des divinités horribles et grimaçantes. Elle était blanche et svelte et vaporeuse, et ressemblait un peu à Frisson-de-Bambou, avec ses pommettes peintes et ses longs yeux bizarres.

Frisson avait pour elle, selon les caprices de sa dévotion puérile, des vénérations superstitieuses ou des tendresses familières. Tantôt elle brûlait devant elle des baguettes d'encens à la douzaine et des rouleaux de prières au mètre ; tantôt elle lui glissait, dans des soucoupes bariolées, les restes de sa dînette. Et, chaque fois que son mari lui faisait un cadeau, elle le déposait aux pieds de la déesse ; puis, la nuit, elle revenait à tâtons le reprendre, et, le matin, elle se lamentait hypocritement devant l'autel :

— Les voleurs ont emporté l'offrande à madame Kouanine !

Souvent, des *lays* sans nombre et des formules bouddhistes, elle passait à des jacasseries confidentielles en affectant une voix flûtée, — comme doivent en avoir les fées, — et Alain s'amusait aux enfantillages de sa *congaïe*, à ses potins d'idole.

Mais quand, sur son luth, elle égrenait un air plaintif et saugrenu, — cet air, toujours le même, si saugrenu et si plaintif, qu'il donnait envie de pleurer, — Alain se demandait avec angoisse quelles tristesses ataviques et baroques pouvaient bien subsister dans cette cervelle de ouistiti.

A quoi songeait-elle, durant des heures, accroupie en face de son singe ? Remuaient-ils, tous deux, les mêmes mélancolies, les mêmes malices ? ou ne pensaient-ils à rien, dans leurs poses méditatives et comiques ?

Était-elle heureuse? l'aimait-elle? ou rêvait-elle d'un adolescent agile et imberbe à la longue chevelure de femme?

Elle était docile et câline, mais à la façon d'un joli animal, sans initiative et sans ardeur. Comme le premier soir, ses lèvres s'effarouchaient du baiser.

Il lui avait même fait le sacrifice de sa barbe, de sa belle barbe blonde, cet épouvantail occidental, et elle l'en récompensait par l'écrasement de son rien de nez contre cette joue rasée, par la caresse de ses longs cils de soie... Il s'était résigné, l'embrassait maintenant comme on respire une fleur, — mais son parfum sauvage le grisait.

Il l'aimait étrangement, avec des réserves et des exaspérations, des curiosités et des remords, mais surtout avec une sensualité tendre et poétique. Il l'aimait sans trop comprendre pourquoi, sans savoir comment cette petite vaincue jaune avait si rapidement fait la conquête de sa chair et presque de son cœur.

Où résidait son charme? En ses minauderies et ses gestes flexibles? En son âme puérile, en la finesse macérée de sa peau, en sa saveur de fruit exotique et vert?... Peut-être son attrait, n'était-ce que sa fragilité de statuette ou son insouciance d'Extrême-Orientale?... Ou l'aimait-il simplement parce que, sur cette terre tropicale, il fallait aimer ; parce que sa séduction était la séduction des choses mêmes, — la brûlure de l'air, la poussée des sèves, la langueur des parfums et la paresse des siestes dans l'ombre des galeries?...

Souvent, le soir, quand des clartés chimériques noyaient le jardin, quand les colonnes des arbres luisaient et que les palmes se berçaient avec des lenteurs d'enchantement, Alain s'asseyait sous la véranda, sa petite épouse sur les genoux.

La lune coulait sur eux, par les baies ouvertes. Autour d'eux, le peuple invisible des cigales filait des ariettes incessantes et grêles... Parfois un crapaud-buffle jetait son appel fatidique, et Frisson-de-Bambou comptait sur ses doigts : « *Mook, haille, ba*... (un, deux, trois...) », — rassurée quand le nombre des cris était impair ; inquiète, autrement.

Que pouvait donc aimer, redouter ou souhaiter la *congaïe*? Rien, probablement : cet oracle la libérait de toute ré-

flexion, décidait pour elle de quel pied elle se lèverait le matin, quelle fleur elle piquerait dans ses cheveux et combien de baisers de papillon elle concéderait à son mari...

Tandis qu'elle comptait, il déboutonnait les grains d'agate sur l'épaule, les grains d'agate au bas des manches serrées: le torse nu, aux seins de fillette, jaillissait à la clarté lunaire, comme modelé dans de la cire ancienne.

Il aimait à la tenir ainsi, renversée sur son bras; elle avait d'abord des tressaillements pudiques et charmants, puis, par degrés, sa pensée ingénue s'éteignait sous les ailes noires de ses cils joints... Elle s'endormait, indifférente aux regards et aux caresses, et ne se réveillait qu'à la note rauque du crapaud-buffle.

— *Bail, tam, tiène!...* (sept, huit, neuf!...)

Et Alain songeait à cette nation millénaire et vaincue, au milieu de laquelle il vivait, dont il commençait à apprendre la langue, dont il étudiait l'histoire, dont il avait épousé une fille et dont il ne savait rien.

« De ce peuple, qui habite au grand jour, sous les arbres, sur l'eau, dans des sampans ouverts à tout venant, dans des *cagnias* transparentes, nous connaissons — pensait-il — quelques usages, quelques rites, des physionomies, des gestes; mais de son âme, de sa pensée, ds ses sentiments, nous ignorons tout... Et, sans doute, jamais nous ne pénétrerons le secret de son sourire poli, ni l'énigme de ses yeux narquois. Un mur infranchissable l'isole de nous : le mur qui sépare les races... »

Et cette tête si fine, si alanguie dans l'encadrement de ses cheveux noirs, est bien d'une race exténuée d'ancienneté. Qui sait à quelle époque en fixer l'origine? Qui sait en combien de formes cette petite *congaïe* de la dynastie des Min-King a déjà prévécu?

Et c'est peut-être d'avoir vu passer tant de siècles que ses prunelles sont si incurieuses, et ses paupières si pesantes...

Comment un esprit positif de barbare, un esprit né d'hier, saurait-il concevoir la subtilité de cette petite âme, issue, il y a des milliers d'années, de l'étreinte du Prince Dragon et de la Fleur Lotus, et qui vivra encore. après des milliers

d'années, dans un rayon de lune ou dans un frémissement de bambou?...

Ainsi rêve Alain, et il croit tenir dans ses bras, avec le cœur de sa petite épouse, le cœur de toute cette race immuable et incompréhensible; et, presque dévotement, il se penche sur cette bouche froide et rouge comme deux perles de corail et qui reste close à son baiser.

XII

Parfois, quand madame Thi-Moï tenait réception de fantoches, son mari venait s'attabler à un café de la rue Catinat.

C'est l'heure exquise de la journée, où l'humide pesanteur se résout en douceur diaphane et lumineuse. Les vérandas s'ouvrent, les palmes s'étirent et les épaules se redressent.

Saigon se réveille de son hébétude asiatique; un semblant d'élégance parisienne anime la ville.

Un flot de fonctionnaires se répand dans les rues, des victorias emportent au « tour de l'Inspection » les élégantes en toilettes claires; charrettes, phaétons, bicyclettes se croisent et se dépassent dans le poudroiement rose des routes. Devant le cercle joue la musique militaire, et, au Jardin botanique, des couples flirtent à l'ombre des banians.

Des demoiselles aux yeux nostalgiques sourient, au seuil des magasins; des femmes d'employés modestes attendent sur les bancs que la brise les ranime; aux terrasses des estaminets, les tresses noires des *boys* voltigent parmi les vestes blanches.

Alain savourait le charme singulier de cette « heure verte », où les exhalaisons d'absinthe se mêlent aux parfums des frangipaniers. Un adolescent aux mains de reine lui versait la boisson glauque. Du fond de la salle parvenait le bruit familier des boules d'ivoire, et, par intervalles, l'étrange sifflement des *pankas* dont les jupes balayaient l'air d'un bout du plafond à l'autre.

Autour de lui, militaires et civils fraternisaient; l'uniformité des costumes clairs, où les galons d'or se détachaient à

peine, assimilait tous ces hommes. Tous avaient un air martial sous leurs casques de sureau ; ils discouraient avec l'indolence des gens qui ménagent leur énergie et, dans leur conversation boulevardière, les mots : « piastres, *chetty, comprador* », revenaient comme un *Leit-motiv* discordant.

Entre les phrases entendues et prononcées machinalement, la pensée d'Alain s'évadait tout à coup; elle voguait voluptueusement par delà les océans, rapprochait les deux Frances et transplantait ses souvenirs d'un hémisphère dans l'autre.

Délicieuse lui semblait la sensation de revivre ainsi, à six mille lieues de la patrie, un peu de sa vie d'autrefois. La vue d'une carafe frappée, d'un *Journal amusant*, suffisait pour évoquer sa jeunesse étudiante au Quartier Latin; des toilettes vaporeuses qui passaient, un chapeau mou, une boutonnière fleurie prolongeaient une flânerie de jadis, dans l'avenue des Champs-Élysées, un soir d'été... Il s'étonnait seulement de l'indifférence avec laquelle ces Parisiens voyaient défiler cette théorie d'Indiens mitrés d'or et drapés de rouge, et ces Chinois ridicules qui déambulaient sous ces palmiers gigantesques...

Mais subitement l'appel : « *Boy !... boy !...* » quelque Annamite en abat-jour rasant la terrasse, telle une lampe ambulante, ou le visage d'un nègre faisant tache d'encre sur un dolman blanc, le rejetaient à la réalité : son cœur, un instant, se serrait de nostalgie.

Mais, avec la lumière déclinante, l'illusion se faisait plus complète. Les voitures revenaient du Bois, avec sonnailles de gourmettes et claquements de fouets... De petites « théâtreuses » aux capelines roses et bleues bousculaient les chaises; des noms comme « Nini..., Bouton d'or... », sautaient de table à table avec des bouchons de champagne.

Par-ci, par-là, dans la rue, Alain voyait encore détaler les jambes nues des *djinns*, étinceler les colliers des *congaïes* qui passaient en charrette... Mais ces particularités se perdaient dans l'européanisme du soir : avec la fraîcheur, l'insouciance et la gaieté françaises reprenaient leur droit de cité, reléguaient à l'ombre tout ce petit monde jaune et ses menées asiatiques.

L'électricité s'allumait dans les tamariniers. Alain se levait.

Il aimait, à cette heure confuse, cheminer à pied vers sa bicoque.

Les arbres avaient presque des pâleurs occidentales; une valse tapotée, des rires joyeux, des tintements de vaisselle et de cristal s'envolaient des vérandas ouvertes. La silhouette d'une femme élégante se penchait d'un balcon...

Alain pousse la grille de son jardin; derrière le rideau vert-de-gris des bambous, sa maisonnette flamboie comme une lanterne chinoise... Il monte l'escalier à rampe de dragons et trébuche au seuil sur une rangée de brodequins minuscules et de parasols en papier huilé...

XIII

Depuis que l'on savait son mariage, Alain était en disgrâce auprès des dames de Saigon; et celles qui avaient espéré de lui une distraction à l'énervement stérile de leur vie tropicale traitaient de dévergondage son amour pour la petite Annamite. Comme il était beau, elles se plaisaient à le regarder passer derrière les stores; mais, d'un balcon découvert, elles répondaient à peine à son salut. Il ne s'en souciait guère, étant trop nouvellement débarqué pour apprécier ces femmes anémiées, qui portaient amassé dans leurs prunelles tout l'ennui de l'exil. Il aimait mieux sa statuette d'ivoire.

A l'Administration, parmi ses chefs et collègues, il n'avait recueilli que peu de sympathie. On taxa d'original ce grand garçon aux yeux rêveurs qui s'adressait aux *boys* et aux plantons comme à des créatures humaines, qui préférait des vagabondages à travers rizières et *arroyos* à une partie de baccara, et une représentation sur les tréteaux indigènes à une soirée de gala au théâtre subventionné.

Il se trouvait heureux dans cet isolement et ne cherchait pas d'amis. Pourtant, un jour, au café, il rencontra un homme qui tout de suite l'intéressa par la hardiesse de ses paradoxes.

C'était un ingénieur civil, Bertold, qui, depuis une dizaine d'années, avait parcouru l'Extrême-Orient, mesurant les distances et levant des plans.

Il n'ignorait ni les palais des rois et leurs magnificences, ni les bouges d'opium et leurs ignominies; il avait navigué avec les tourbillons des torrents et sous les ombres mortelles des forêts paludéennes; son corps tour à tour s'était torréfié au soleil et gelé sous la lune, — mais son esprit avait conservé la blague française. Il connaissait à fond la Cochinchine, ses gens et sa langue; et il s'était attaché au pays, mais de cela il ne convenait jamais. Et, bien qu'il refusât tous les congés, il employait ses loisirs à dénigrer la « Colonie » et à regretter la France.

Pendant ses expéditions à l'intérieur, il couchait sur la terre nue, partageait sa nourriture avec les coolies et, le soir, s'amusait à traduire aux indigènes les contes de La Fontaine. Revenu à Saigon, il dînait en *smoking*, faisait le « tour de l'Inspection » sur une automobile et s'exposait aux malentendus plutôt que de prononcer un mot d'annamite.

Il courtisait toutes les dames françaises, organisait des bals masqués, des parties de *lawn-tennis*, des chasses au tigre; mais, chez lui, il avait une maîtresse khmer et un ours cambodgien.

Il était grand, sec, maigre, avec des mouvements dégingandés et des enthousiasmes subits, cassants comme ses gestes. Et, chose bizarre, cet homme qui affichait tant d'aversion pour la race jaune, avait fini par lui ressembler : avec sa figure triangulaire, osseuse, où des yeux étroits pétillaient dans la profondeur des orbites, où la bouche se ridait pour sourire, il avait presque l'air d'un Chinois...

Si différents, les deux hommes se plurent, et, comme ils voisinaient, leurs épouses se lièrent.

Madame Frisson-de-Bambou avait d'abord fait quelques difficultés pour accueillir dans sa maison cette Cambodgienne vêtue de colliers et d'un pagne, et dont les cheveux étaient coupés en brosse, à l'exception de deux petites tresses tortillées autour des oreilles.

Quant à Préa-Préa, de pur sang khmer, elle croyait honorer beaucoup de sa présence cette petite « race mêlée » qui se dissimulait de la tête aux pieds dans des robes superposées et dégradées comme les marches d'une pagode.

Leur première rencontre fut un peu froide, bien qu'on ne ménageât ni les *tchin-tchins* ni les piaillements de plus en plus aigus, pour se convaincre mutuellement d'une parfaite distinction. Préa-Préa s'était accroupie sur la natte, les jambes croisées dans l'attitude de son pays, ses mains aux ongles d'or ouvertes sur ses genoux; Frisson-de-Bambou, enfoncée dans un fauteuil, s'éventait avec affectation et lançait des œillades vers la véranda.

Et Bertold fit cette remarque :

— Jolie et coquette, votre *congaïe*... Prenez garde, Alain : il n'y a pas plus frivole et plus sournois que ces animaux-là!

Mais, quelques minutes après, le singe s'éventait sur le fauteuil, et Thi-Moï, accroupie en face de son invitée, mangeait à s'en rendre malade des choses multicolores qui nageaient dans des soucoupes. Puis elles allumaient leurs cigarettes et s'envoyaient au nez la fumée, en signe de politesse. La glace était rompue : elles échangèrent leurs bijoux. Cependant Préa-Préa ne parvint pas à glisser ses mains dans les bracelets de Frisson. Et celle-ci, toute fière, souriait à son mari comme pour dire : « Ce n'est qu'une sauvage! Tu vois, frère aîné, la différence de nos attaches! »

Pour mettre en lumière tous ses avantages, la malicieuse proposa une promenade au jardin : et les voici descendant l'allée des cocotiers, — Frisson se déhanchant et faisant claquer ses mules; — Préa-Préa, pieds nus et indolente, ses reins robustes serrés dans un *ligouti* rouge, son torse de bronze se cuivrant au soleil.

— Votre *congaïe* est délicieusement drôle! — dit Bertold. — La mienne est plus calme, mais plus sculpturale aussi.

— Oui, — répond Alain, — elles font un joli groupe indochinois, dans l'éclat de cette atmosphère et parmi la souplesse des tiges... Tenez, regardez-les : Thi-Moï ressemble à un gentil ouistiti en toilette, et Préa-Préa à un bel éphèbe hindou... Pourquoi a-t-elle la tête rasée? c'est dommage.

— Mon cher, parce qu'elle est une femme de première caste. Au Cambodge, les filles des parias ont seules des chevelures... D'abord, cela m'a paru affreux; maintenant j'y suis fait... Les hommes portent bien des chignons; rien ne vous étonne plus dans ce pays cocasse.

— Comment l'avez-vous connue ?

— Je l'ai gagnée au roi Norodom, au jeu des trente-six bêtes... C'était une épouse esclave d'un de ses ministres, qui, pour je ne sais quelle raison, l'avait prise en haine. Je demeurais à quelques pas de son harem, et, presque toutes les nuits, j'entendais des plaintes d'enfant, des gémissements qui me glaçaient par quarante degrés de chaleur. Avec quelques cigares et un vieux kodak, je réussis à corrompre l'eunuque, qui me livra son nom; et, le lendemain, je la demandai au roi. J'avais fait cela sans arrière-pensée : pourtant je fus déçu quand, à la place d'une odalisque ou tout simplement d'une fillette, je vis cette espèce de garçonnet dont je ne savais que faire. Je lui préférai encore l'ours, que le roi m'avait donné pour la garder et dont il était le parrain.

» Elle n'avait que dix ans alors, — elle en a vingt maintenant, — et, avec nos idées d'Europe, je ressentais des scrupules, vous concevez... Un soir, je rentre chez moi, et je la trouve nue et les fers aux pieds. Elle me regarde, de ses belles prunelles résignées, et me tend un rotin. Je ne comprends pas ; alors elle me dit — je sais le cambodgien — qu'elle veut bien se laisser fouetter; qu'elle aimerait mieux cela que mon indifférence... Et elle me conte que son ancien maître, le ministre, charmait ses insomnies en la fustigeant avec art et lenteur, quand il ne la bourrait pas de poivre rouge, ou ne l'enduisait pas de piment... Elle me contait cela, et bien pis encore, d'une voix calme, comme des choses naturelles, et, moi, je pris son pauvre petit corps dans mes bras et je crois bien que j'ai pleuré sur lui une bonne partie de la nuit...

» Depuis ce temps, elle m'est dévouée jusqu'à la mort, ce qui me navre ; mais rien, rien ne décourage sa reconnaissance d'épouse battue. Je la trompe, elle m'aime davantage ; je la renvoie, elle revient ; je m'enfuis, elle attend mon retour... Et parfois il me prend des envies d'imiter le ministre cambodgien, rien que pour l'entendre gémir... Ah ! mon cher, vous ne savez pas à quel point devient agaçante, enrageante, la perpétuelle docilité de cette race résignée, silencieuse, de cette race façonnée à l'esclavage qui courbe toujours l'échine, qui vous tend le bâton, et, sourit même devant l'échafaud... Ainsi, tenez, j'ai un *boy;* que je le punisse ou le récompense,

quand je lui demande : « Toi content? » il me répond invariablement : « Moi pas content, content tout de même. »

Alain se mit à rire.

— Je ne crois pas ma *congaïe* si résignée que cela.

— C'est qu'elle a du sang chinois : le Chinois est tour à tour soumis et orgueilleux... Mais tous ces gens-là sont faux, archifaux !

— Vous devez certainement mieux les connaître que moi, puisque vous parlez leur langue et que vous vivez parmi eux depuis des années; mais permettez-moi de vous signaler une chose qui me frappe, moi, nouveau venu, et qui vous échappe à force d'accoutumance... Vous passez toujours en maître et en conquérant. Vous arrivez avec l'idée préconçue que les Annamites sont obséquieux et lâches ; que ce sont des barbares, des sauvages, à qui nous autres devons apporter la civilisation. Vous vous plaignez de leur servilité; mais que voulez-vous qu'ils fassent? Ils sont efféminés par leurs mœurs, débilités par le climat, faibles parce qu'ils méprisent la vie. Ce sont des gens paisibles, cultivateurs et lettrés : j'appelle leur lâcheté de la philosophie... Vous avez aboli le rotin, mais vous les giflez et vous leur envoyez des coups de pied, ce qui les humilie davantage. Vous leur reprochez leur politesse extrême : ils ne la pratiquent pas envers nous seulement, mais entre eux et envers leurs morts.... Du reste, quelle différence y a-t-il entre un *lay* et un coup de chapeau? Moi, quand je vois une vieille femme se casser en deux, je réponds à son salut, et, quand Frisson se déchausse devant moi, je me fais l'effet d'un barbare à me promener dans sa chambre en bottes qui sentent mauvais et craquent sur les dalles. Et, lorsque j'entends les fonctionnaires, au bureau, traiter les plantons de brutes, parce qu'ils parlent bas, je voudrais leur dire : « Mais c'est vous qui êtes les brutes, puisque vous criez!... » Tenez, l'autre jour, un de mes collègues envoie un *boy*, avec une lettre, à sa femme. « Eh bien ! demande-t-il, tu n'as pas de réponse? — Pas moyen. — Comment cela? — Madame f... le camp! » réplique le *boy*. Et on le jette dehors... Pourtant il n'avait jamais appris à dire mieux... Non, moi, j'aime ce peuple doux. J'ai essayé de respecter leurs croyances et leurs coutumes, et je vous assure qu'ils éprouvent de la sympathie pour moi, et cela

me rend heureux... Ainsi je suis sûr que Thi-Moï m'aimera, un jour, quoique je la traite avec douceur.

— Vous avez tort, mon pauvre Alain... Qu'ils aient de la sympathie pour vous, je ne le conteste pas; mais cela n'empêche pas qu'au fond ils se moquent de vous, et la première occasion de vous jouer un tour, ils ne la manqueront pas. C'est un peuple qui tient de l'enfant et du singe : son âme est falote et malicieuse, il ne s'attachera jamais à personne.

» Et que ces gens-là sont rusés, âpres au gain!... Tenez, une histoire qui m'est arrivée dernièrement... Vous n'ignorez pas que, depuis plusieurs années, nous travaillons à exterminer les caïmans. On donnait une prime de vingt piastres par tête; mais, au lieu de se faire plus rares, ils pullulaient de plus en plus. Les caisses résidentielles s'épuisaient, les paludiers s'achetaient des cercueils, signe d'aisance, comme vous savez. C'était à n'y rien comprendre... Or, un jour, on m'envoie construire un pont quelque part, dans l'intérieur. Rien que des marécages et des jungles sous eau. Tout à coup nos sampans glissent sur des tas gélatineux. On sonde, on enfonce des perches... Et voici qu'à chaque jalon posé, s'élancent des caïmans : non pas des caïmans redoutables, mais de pauvres sauriens édentés, aux yeux crevés, doux comme des agneaux, et qui venaient d'eux-mêmes se présenter au harpon, croyant que nous apportions leur nourriture... J'avais tout simplement découvert un haras d'alligators qui alimentait de ses produits tous les *arroyos* de la Cochinchine... Ah! les malins!... Depuis que l'on offre cent piastres par peau de tigre, je m'étonne de ne pas voir sortir de terre autant de tigres que de pousses de bambous.

— Est-ce qu'ils n'adorent pas le tigre à l'égal d'un dieu? fit Alain.

— Oui, parce qu'ils le craignent. Ils ne l'appellent que « le Seigneur Tigre », et ne le traquent jamais ouvertement. Mais ils lui tendent des pièges; puis, tandis que les uns se courbent en *tchin-tchins*, et lui brûlent des baguettes d'encens sous la gueule, les autres l'assomment par derrière en marmonnant des excuses... C'est à peu près ce qu'ils feraient de nous, s'ils osaient. Il faut vous faire craindre, cher ami, je vous assure... Mais voici nos mannequins!

Elles revenaient l'une derrière l'autre, en se tenant par le petit doigt de chaque main. Frisson avait piqué des bignolias jaunes entre ses coques de jais; aux oreilles de Préa-Préa pendaient des houppes d'hibiscus. Avec sa tête rasée, ornée de fleurs sanglantes, la cigarette aux lèvres et ses colliers d'ambre sur sa large poitrine, la Cambodgienne évoquait une Asie perverse et encore inconnue pour Alain.

Elles s'assirent sur la terrasse. Du jardin, elles avaient rapporté des feuilles de bananier; elles commencèrent à les découper en petits carrés, en se servant de leurs ongles comme un vitrier d'un diamant. La dame khmer, avec des plissements de paupières, Thi-Moï, un bout de langue dépassant, s'appliquaient silencieusement à cette besogne, et les maris aussi se taisaient, pour mieux savourer les charmes de ces lingères extrêmes-orientales, accroupies à leurs pieds, et qui fabriquaient ainsi leur provision de mouchoirs pour la semaine.

Comme Frisson était enrhumée, il lui arrivait d'égarer son soupçon de nez dans un des petits carrés de son stock vert, puis de le rouler en boule et de le lancer par-dessus les dragons de la rampe. Cela offusquait la Cambodgienne, qui d'un regard sévère semblait dire : « Petite mal élevée ! Quel sans-gêne devant votre maître ! »

Mais son maître se balançait dans la chaise à bascule, indolemment, et caressait au passage la nuque d'ivoire de cette petite épouse qui taillait avec ses doigts le tissu naturel et se mouchait comme une dryade dans une feuille verte.

MYRIAM HARRY

(A suivre.)

LES
DÉBUTS D'UNE AMBASSADE

— 1890 —

Le 18 janvier 1890, les agences de Rome télégraphiaient la nouvelle de deux funèbres événements, survenus dans le royaume, à quelques heures d'intervalle : la mort du duc d'Aoste, ex-roi d'Espagne, et celle de M. Mariani, notre ambassadeur près le Quirinal.

Il y avait à peine un an que Mariani était au palais Farnèse. Lors de sa nomination, les rapports des deux nations laissaient beaucoup à désirer. Notre établissement en Tunisie ; l'accession de l'Italie à l'alliance austro-allemande ; l'échec du traité de navigation et la dénonciation du traité de commerce ; l'arrivée au pouvoir de M. Crispi, ses voyages à Friedrichsruhe, ses discours, ses procédés ; une série de fâcheux incidents ; des polémiques de presse : tout avait concouru à aigrir les relations. Mariani s'était rendu compte des difficultés de la situation, quand il avait accepté, avec l'honneur de représenter la France près le gouvernement royal, le mandat « de substituer un état d'opinion plus calme à une effervescence trop souvent sans cause, mais non sans péril[1] ». C'était l'homme qui convenait pour cette œuvre de détente. A force

1. Discours de Spuller aux obsèques de Mariani.

de tact, de droiture et de bon vouloir, il avait réussi à prévenir de nouveaux dissentiments et à dissiper en partie la mauvaise humeur. Encore quelque temps, et il aurait songé sans doute à abandonner le rôle passif auquel il s'était réduit, pour compléter, par une politique active, le rapprochement commencé.

Sa mort ruinait les espérances qu'on avait mises en lui. Aussi ne fut-on pas surpris de voir les Italiens s'associer au deuil de nos compatriotes. Ses obsèques furent célébrées en grande pompe à notre église nationale de Saint-Louis, à Rome ; aux délégations officielles se joignit une foule considérable, accourue spontanément, comme entraînée par les sympathies traditionnelles que le diplomate avait réveillées. Son cercueil fut ensuite dirigé sur Arcangues, près de Biarritz : Mariani avait tenu à dormir son dernier sommeil dans le pays basque, où il était né. L'enterrement devait avoir lieu le 1er février, et l'on annonçait que la cérémonie serait présidée par M. Spuller, alors ministre des Affaires étrangères,

Sans attendre ce jour, l'opinion publique, en France, s'occupait déjà de la réorganisation de notre représentation à Rome. Les journaux publiaient des renseignements circonstanciés sur le mouvement qui se préparait au quai d'Orsay. Le nom de M. Billot, ministre plénipotentiaire en Portugal, figurait d'ordinaire sur les listes des agents tenus pour aptes à continuer la tâche ébauchée à Rome. On savait qu'il avait été, comme directeur politique, le principal collaborateur de Jules Ferry, et qu'en cette qualité, il avait pris part aux négociations suivies avec l'Italie à propos de Tunis, de l'Égypte et de Suez. On rappelait les responsabilités qu'il avait assumées dans l'affaire du Tonkin et qui lui avaient valu l'honneur d'être compris dans la disgrâce de son ministre. Son nom avait été remis en évidence par les incidents du mariage du prince royal de Portugal avec la princesse Amélie d'Orléans. De pareils antécédents constituaient-ils des titres ou des objections ? C'était sujet de controverse. Mais de la dispute même, il résulta qu'en peu de semaines, sa candidature se trouva posée en première ligne.

C'est alors que la lettre suivante lui fut adressée à Lisbonne :

Paris, 26 janvier 1890.

Mon cher ami,

... Il s'agit de choses aussi urgentes que capitales pour le pays et pour votre carrière.

J'ai vu hier M. Spuller. Son intention... est de vous offrir, non l'ambassade de Rome, mais celle de Constantinople. L'opinion vous désigne pour Rome avec une unanimité qui est faite pour vous consoler de bien des déboires. Mais, selon moi, il n'y a rien à faire à Rome, dans le courant protectionniste où nous sommes... A Constantinople, au contraire...

Le ministre, qui part vendredi (31 janvier) pour Bayonne, afin d'assister aux funérailles de Mariani, désire vous y rencontrer, pour vous entretenir de ses projets. Vous ne pouvez vous rendre à Bayonne sans son autorisation ; il ne peut, de son côté, vous y mander, sans mettre toute la fourmilière du quai d'Orsay en mouvement. Vous allez donc, au reçu de cette lettre, lui demander l'autorisation d'assister aux funérailles de Mariani. Et, comme le temps est très court, je vous engage à partir sans attendre même la réponse...

Je vous embrasse affectueusement.

JULES FERRY.

Cette lettre arriva au destinataire le 29 janvier. Le soir même, il prenait le train pour Bayonne, impatient d'avoir l'explication de l'énigme. Pourquoi songeait-on à l'envoyer à Constantinople ? Il se souciait peu de prendre charge de la politique que nous suivions en Orient depuis quelques années. L'état de nos rapports avec l'Italie lui était d'ailleurs plus familier. Quoi qu'en pensât son grand ami, il estimait qu'une entente pouvait être renouée entre les deux pays latins. Ses préférences restaient donc acquises à la combinaison qui le désignait pour Rome.

Dans la matinée du 1er février, il rejoignait M. Spuller à Biarritz.

Deux heures plus tard, le petit cimetière d'Arcangues avait peine à contenir l'assistance qui s'y pressait. Au bord de la tombe ouverte, le ministre rappelait, en un beau langage, les services de Mariani, les phases de sa longue carrière et ses titres à la gratitude nationale, sans omettre de donner à son action en Italie un éloge qui formait tout un programme. Dans ce champ funéraire, au milieu des croix élevées à la

mémoire de morts ignorés, l'orateur évoquait les splendeurs du palais Farnèse et les spéculations laborieuses de la diplomatie. Saisissant contraste ! Scène émouvante, qui ne devait jamais s'effacer du cœur des témoins, non plus que le souvenir du ciel bleu, du soleil matinal, de la brise marine et des grands monts dont la neige resplendissait à l'horizon.

Dans la journée, M. Spuller fit en sorte de se ménager un entretien particulier avec son agent de Lisbonne. Durant plus d'une heure, on les vit qui causaient avec animation, tout en faisant les cent pas dans le jardin de la « villa des bosquets », l'ermitage où Mariani avait rêvé de finir sa vie dans une tranquille retraite.

— Vous savez, — commença le ministre, — que le gouvernement a résolu de mettre fin à votre mission en Portugal, pour utiliser vos services sur une scène plus vaste. Il ne s'agit plus de la Turquie, comme on vous l'a écrit. Mon intention est de vous envoyer à Rome. Il y a là une tâche à remplir, une tâche des plus importantes, pour laquelle vous semblez particulièrement désigné.

— Je suis convaincu aussi qu'il y a quelque chose à faire à Rome...

— Sans doute ! Le temps est venu de cesser en France la lutte stérile qui se poursuit avec l'Église catholique, au préjudice de la tranquillité publique et des institutions elles-mêmes. Nous avons la bonne fortune de voir au Vatican un pape dont la politique ne s'inspire d'aucun fanatisme, et qui tient, dans l'intérêt bien entendu de la religion, à rétablir des rapports pacifiques entre l'Église et la République. Le décourager serait une faute. Gambetta a dit : *Le cléricalisme, voilà l'ennemi;* — il n'a pas dit : — *Guerre à l'Église, guerre au catholicisme!...* Quoi que puissent objecter certains de nos radicaux, j'estime qu'il importe, sans rien abandonner de nos conquêtes libérales, de changer de méthode. Nous ne devons rien négliger pour ramener le clergé et sa puissante clientèle. C'est affaire de procédés, de bonne foi, de patience et de temps. Nous serions impardonnables de ne pas mettre à profit les dispositions de Léon XIII. Mais il faut qu'il soit lui-même

convaincu de la sincérité de nos intentions, qu'il tienne compte des précautions et des ménagements nécessaires pour user les défiances, dissiper les préjugés et préparer les transitions. Voilà le résultat auquel pourra contribuer un ambassadeur nouveau, dont le nom inspirera confiance là-bas, et qui, sans être embarrassé par ses antécédents, sera autorisé à se prévaloir d'instructions spéciales... Voyez-vous maintenant le caractère et l'objet de la mission que je veux vous donner?

— Je me rends compte de vos vues, et je ne suis pas de ceux, — vous le savez, — qui protestent contre les principes nouveaux auxquels notre politique républicaine doit, à votre avis, se conformer dorénavant. Je collaborerais de bon cœur à la tâche projetée, veuillez le croire. Mais je ne vois pas comment mon concours pourrait vous être utile à Rome. J'y serais bien placé pour recueillir des observations intéressantes; mais je ne rencontrerais aucune occasion d'intervenir. La plus extrême circonspection me serait imposée, afin de ne pas éveiller ailleurs des défiances. Les intermédiaires sûrs seraient difficiles à découvrir...

— Non pas ! Vous retrouverez à Rome l'ancien nonce à Paris, monseigneur di Rende, qui fait maintenant partie du Sacré Collège, et vous renouerez sans peine avec lui les rapports que vous entreteniez jadis à Paris. Je puis d'ailleurs vous donner l'assurance qu'un bon accueil vous est réservé au Vatican...

— Pardon ! Je ne comprends plus... Vous savez comme moi que l'ambassadeur de la République près le roi d'Italie ne peut songer à entretenir ouvertement des relations avec les membres de la Curie, encore moins à paraître au Vatican !...

— Eh ! qui vous parle de l'ambassade près le roi ? C'est l'ambassade près le Saint-Siège que je vous propose...

Un étrange malentendu s'était formé dès le début de l'entretien. Inutile d'insister sur la déception que l'éclaircissement de ce malentendu causait à l'un des interlocuteurs. Le diplomate ne pouvait qu'être flatté des ouvertures qui lui étaient faites pour notre représentation près le Souverain Pontife ; mais il se voyait dans la nécessité de les décliner, ne se jugeant pas les aptitudes convenables pour une mission

qui exige, croyait-il, un fonds spécial de foi ou de philosophie. Il en fit l'aveu à M. Spuller, qui multiplia d'abord les arguments pour obtenir gain de cause. Mais, en présence d'un refus obstiné, la patience ne tarda pas à lui échapper. Emporté par un de ces mouvements de colère où la contradiction le poussait parfois, en dépit de son bon cœur, il n'épargna ni les récriminations ni même les reproches.

La conversation se termina froidement, sans aboutir.

Le soir même, le voyageur reprenait la route de Lisbonne, affligé d'avoir compromis peut-être de vieilles et affectueuses relations, et songeant à la ruine des châteaux que son imagination avait bâtis sur la frontière d'Espagne.

Cinq semaines s'écoulèrent sans qu'un mot du quai d'Orsay vînt le tirer d'incertitude. Le 8 mars seulement, il fut avisé de la signature du décret qui le nommait ambassadeur près le roi d'Italie, et invité à venir à Paris pour recevoir les instructions ministérielles. La combinaison prévue dès l'origine avait fini par prévaloir, après des péripéties dont l'exposé serait maintenant sans intérêt.

Il ne suffit pas de quelques heures pour rompre un établissement de plusieurs années dans un milieu sympathique. Présentation des lettres de rappel, visites d'adieux, déménagement : c'en était assez pour occuper la fin du mois.

Dans l'intervalle se produisaient deux événements de nature à modifier profondément la situation : la chute de Bismarck et la crise ministérielle qui enlevait à Spuller la direction de notre diplomatie.

C'est le 20 mars seulement que les dépêches de Berlin firent connaître la retraite du prince de Bismarck. En Portugal, comme ailleurs, la nouvelle causa une impression de stupeur, tant les esprits étaient faits à l'idée que le chancelier occupait à vie la place taillée de ses mains à sa propre mesure. Au milieu des indications contradictoires des dépêches, on s'appliquait à démêler les motifs réels de l'éclat qui avait séparé Guillaume II de son conseiller. S'agissait-il d'une démission acceptée ou d'un congé notifié ? On s'efforçait de pénétrer l'état d'âme du jeune empereur affranchi de toute

tutelle ; on cherchait ce qu'il y avait à craindre ou à espérer de son émancipation pour la paix du monde. Quelles seraient les conséquences de l'événement sur les choses de l'Italie ? La confiance de nos voisins dans le système allemand n'en serait-elle pas ébranlée ? M. Crispi, premier ministre depuis trois années, n'en éprouverait-il pas un contre-coup d'autant plus sensible que ses relations personnelles avec le prince entraient pour beaucoup dans son crédit près de ses compatriotes ? N'y verrait-il point, dans tous les cas, un motif pour apporter désormais, dans ses procédés à notre égard, une prudence jusqu'alors inusitée ? C'était un point d'appui qui lui faisait défaut, et, par contre, un atout dans le jeu de notre diplomatie. A ce point de vue, comme à d'autres encore, le nouvel ambassadeur à Rome n'avait aucune raison de s'affecter de la disgrâce du grand homme.

Il avait à se préoccuper davantage de la crise ministérielle, qui venait, au même moment (18 mars), d'emporter le cabinet présidé par M. Tirard. Survenue à propos de nos relations commerciales avec la Turquie, cette crise même semblait établir que notre Parlement s'abandonnait au courant protectionniste. C'est ainsi, du moins, qu'on en jugeait en Portugal dès la première heure. L'impression ne devait pas être différente au delà des Alpes ; elle n'était certainement pas de nature à favoriser l'entente économique entre la France et l'Italie, ni par conséquent à faciliter la tâche du représentant de la République.

Il y avait plus.

M. de Freycinet venait de former un cabinet, où le portefeuille des Affaires étrangères était confié à M. Ribot. Il se pouvait que le nouveau ministre eût un autre candidat pour Rome, ou qu'il se proposât d'aiguiller dans une direction particulière notre politique à l'égard de l'Italie. Des considérations personnelles compliquaient encore la question. Avec la majorité de ses collègues à la Chambre des députés, M. Ribot s'était prononcé jadis contre l'orientation donnée à notre politique coloniale. Lui aussi s'était laissé surprendre par la nouvelle du prétendu désastre de Langson. Sa voix s'était jointe, un jour, à celle de M. Clemenceau pour reprocher à Jules Ferry d'avoir « infligé à la République sa première

humiliation ». Le collaborateur de Ferry en avait été si vivement touché qu'en écrivant plus tard l'histoire de notre établissement au Tonkin, il avait relevé, sans beaucoup de ménagements, les erreurs commises alors. M. Ribot n'en avait-il pas conservé le souvenir?

Toutes ces questions ne pouvaient être résolues que par un examen contradictoire du nouvel état des choses.

Dans les premiers jours d'avril, M. Billot se présentait au quai d'Orsay. Il était introduit dans ce cabinet ministériel où, depuis vingt-cinq ans, il avait vu passer tous les chefs de notre diplomatie et travaillé avec eux au règlement des principales questions de notre politique extérieure.

L'accord se fit promptement. Le ministre avait oublié les critiques adressées à l'ancien député et ratifié le choix fait pour le poste de Rome. En ce qui concerne nos rapports avec l'Italie, il pensait, comme Spuller, que nos efforts devaient tendre à en améliorer le caractère, à ramener les esprits à des idées de rapprochement, à relier les intérêts économiques des deux nations, à faciliter de la part de nos voisins une évolution dont les symptômes semblaient déjà perceptibles. C'était le programme suivi par Mariani, avec l'agrément de l'administration antérieure. Mêmes principes, même but, même méthode.

La crise ministérielle ne soulevait donc aucune des objections que l'ambassadeur avait redoutées. Désormais fixé sur les intentions du nouveau cabinet, il n'avait qu'à rejoindre son poste, pour y suivre la ligne de conduite qui avait depuis longtemps son adhésion réfléchie.

*
* *

Dans la matinée du 12 avril 1890, l'ambassadeur arrivait à Rome. « Il devait être convaincu qu'en venant en Italie il venait dans un pays ami, un pays qui demandait l'amitié et l'attendait. » Tel était le salut que lui adressait *la Riforma*, l'organe officieux de la pensée ministérielle. Pouvait-il souhaiter plus favorable bienvenue?

Cependant une première épreuve lui était réservée à la

descente du train. Il apprenait que, la veille, deux journalistes français, correspondants de l'*Agence Havas* et du *Figaro*, avaient été, par arrêté de M. Crispi, mis en demeure de quitter le royaume. Les intéressés venaient de partir avec les agents chargés de les accompagner jusqu'à la frontière. L'ambassadeur avait dû se croiser avec eux à Civita Vecchia. Inutile d'insister sur l'impression que lui causait la nouvelle d'une rigueur dont la coïncidence avec sa venue accentuait le caractère désobligeant. Était-ce une manifestation préméditée ? Ne fallait-il y voir qu'un oubli de ces règles de courtoisie dont les grands ministres ne s'embarrassent pas volontiers ? Les deux Français avaient pour compagnon d'infortune le correspondant de la *Frankfurter Zeitung*, frappé comme eux pour les mêmes motifs et sans plus d'égards. Il s'agissait d'une mesure prise *ab irato*, sans distinction de nationalité, contre des publicistes indiscrets, qui avaient parlé trop complaisamment des embarras du Trésor et de certaines banques. Cette mesure était peut-être critiquable en équité, mais fondée sur les prescriptions de la loi ; nous aurions été d'autant plus mal venus à en contester la légitimité que nous avons nous-mêmes conservé une arme semblable dans notre arsenal législatif. Le mieux était donc de fermer provisoirement les yeux. L'occasion d'une intervention officieuse, en vue de faire rapporter l'arrêté ministériel, se présenterait plus tard, l'orage calmé.

Telles étaient les réflexions de l'arrivant, au début d'une promenade solitaire qui le conduisait au Pincio, durant les premières heures de la matinée.

La terrasse était caressée par les rayons du soleil levant. A gauche, le pavillon royal flottait sur le Quirinal. En face, le dôme de Saint-Pierre, dominant les palais recueillis du Vatican, découpait dans le ciel ses courbes majestueuses. En bas, la place du Peuple, sillonnée de rares passants ; plus loin, un pont inachevé qui franchissait le Tibre enserré par les lignes blanches des quais ; puis un amas de maisons neuves, de chantiers et d'échafaudages, qui envahissaient les *prati*. Au loin, le Capitole, les pentes du Janicule avec les jardins Corsini et le *Monte Mario*, dont la verdure était déchirée par les terrassements d'un fort. Des bruits de voix et

de voitures montaient des rues. Toute la Ville s'étendait sous les yeux, avec les monuments muets de sa gloire antique et les témoins pressés de sa deuxième renaissance... C'est là que le nouveau venu allait vivre, humble comparse dans la séculaire histoire, mais dont la tâche n'était pas sans grandeur, puisqu'elle tendait au rapprochement des deux États *latins*.

Au retour, il écrivait à M. Crispi pour obtenir une entrevue. La réponse ne se faisait pas attendre : un rendez-vous était indiqué pour la fin de la journée.

L'ambassadeur était descendu dans un hôtel de la place d'Espagne. C'est un quartier privilégié, dont nul embellissement n'a modifié le caractère. Les vieilles maisons y dressent leurs façades irrégulières. Les promeneurs désœuvrés y coudoient les mendiants loqueteux. Des soutanes noires, bleues ou rouges s'engouffrent sous les portiques de la Propagande. En face s'élève la blanche colonne de l'Immaculée Conception, monument du dernier dogme proclamé par le dernier pape-roi. Autour de l'antique fontaine, les *contadini* étalent des corbeilles de fleurs. Sur l'escalier de la Trinité des Monts se groupent les *modèles*, enfants aux joues roses, filles au teint mat et aux yeux noirs, éphèbes aux cheveux bouclés, vieillards à la barbe grise, tous revêtus des costumes classiques de la Sabine ou des Abruzes. Un côté de la place est noyé dans l'ombre bleue, tandis que l'autre vibre dans la lumière aveuglante. C'est d'une intensité de couleurs qui fait la joie des artistes. Pour les philosophes et les diplomates, nul endroit plus fertile en observations de mœurs et en leçons de choses.

Au sortir d'un spectacle aussi vivant, combien froid et morne apparaissait le palais Farnèse, affecté à la résidence des ambassadeurs de France ! Non pas qu'à la première vue, l'observateur puisse demeurer insensible à l'imposante solennité du monument que le génie de Michel-Ange a marqué de son empreinte. Qu'il y passe en touriste pressé, ou qu'il y séjourne des années, jamais il n'oubliera le développement régulier de l'immense façade, si noblement couronnée par la célèbre corniche, la colonnade massive et mystérieuse du vestibule, la cour carrée où les trois ordres se superposent avec une élégante sévérité, le large escalier de pierres grises,

les voûtes des longs corridors et les vastes salles tapissées de gobelins. En dépit du goût actuel, dont la faveur exclusive se réserve pour les Primitifs et les maîtres de la Renaissance, il n'est pas un visiteur qui ne prolonge ses stations dans la galerie où le pinceau des Carraches et du Dominiquin a célébré, par une lumineuse apothéose, l'éternelle jeunesse des divinités mythologiques. Et quel spectacle l'attend sur les terrasses! Quel charme à suivre les eaux blondes du vieux Tibre, à contempler la silhouette gracieuse de la Farnésine et les lignes verdoyantes du Janicule, depuis *San Pietro in Montorio* jusqu'aux chênes verts qui ont ombragé les dernières méditations du Tasse!...

Mais, ce jour-là, le palais était silencieux et désert. Les pas du nouvel hôte, dont le bruit se répercutait sous les arcades, en troublaient seuls le recueillement. Sur une estrade, au milieu d'une pièce nue, se dressait encore le lit à colonnes, où la mort avait couché Mariani. On y respirait une atmosphère d'abandon et de tristesse.

Aussi quelle satisfaction pour l'ambassadeur, après cette première reconnaissance des lieux, de rejoindre ses collaborateurs de l'ambassade et de réchauffer son courage à leur jeune ardeur!

Cependant, pour être exact au rendez-vous ministériel, il ne tardait pas à se faire conduire au palais Braschi.

A l'angle de l'édifice se contorsionne encore la statue décapitée de *Pasquino*, dont la verve malicieuse s'exerçait naguère aux dépens de l'administration pontificale. Depuis 1870, *Pasquino* continue à observer de près le nouvel ordre de choses; mais peut-être se méfie-t-il : car il boude et reste muet.

Bientôt l'ambassadeur était introduit dans un petit salon attenant au cabinet du président. Il y entrait à peine, que l'homme paraissait, la main tendue.

M. Crispi avait alors plus de soixante-dix ans; mais il en portait le poids avec une aisance qui témoignait d'une abondante réserve de santé et de forces. Il avait le pas alerte et la voix jeune. En remarquant la fraîcheur de son teint et l'éclat de ses yeux bleus, on oubliait l'ivoire de son crâne et la

neige de son épaisse moust . La puissance de travail était connue ; nul n'ignorait qu'il re ait en ses mains la direction effective de toutes les a ires intérieures et extérieures du royaume ; dans cette jour même, il avait donné déjà neuf heures à un labeur cont : néanmoins, aucune trace de fatigue n'altérait la sérénité ses traits. Il était tout à l'entretien, sans souci visible d'étude à faire ni d'effet à produire. On le disait également expert à jouer avec ses interlocuteurs de la bonne grâce ou de la rudesse, à procéder avec eux par des moyens de séduction ou d'intimidation. C'est le maître charmeur qui se montrait dans cette première entrevue.

A ses compliments de bienvenue, le visiteur répondait naturellement par l'exposé des vues qui l'avaient signalé à la confiance du gouvernement de la République pour continuer l'œuvre d'apaisement commencée par Mariani. Bientôt le cours de la conversation l'amenait à aborder des questions plus spéciales.

M. Crispi prenait acte des déclarations qui lui étaient faites ; et il ne manquait pas de protester, à son tour, des dispositions amicales du gouvernement italien. La substance de son langage peut être rapportée sans indiscrétion : on n'y trouvera qu'un résumé affaibli des idées qu'il se plaisait, en ce temps, à développer devant tous nos compatriotes.

Pour juger de ses intentions, disait-il, on ne devait pas s'arrêter à des malentendus dont l'opinion publique s'était parfois émue : ce n'étaient là que des incidents sans importance. A parler franc, les relations des deux pays n'étaient pas affaire de sentiment ; le caractère en était imposé par des intérêts supérieurs et communs. Personne ne pouvait douter que l'Italie n'eût besoin de la France. Il y avait plus : une France forte et paisible était nécessaire au système continental. Mais l'Europe et la France elle-même avaient besoin aussi d'une Italie unifiée et prospère. S'il en était ainsi, quels motifs pourrait-on avoir, de l'autre côté des Alpes, de suspecter la sincérité des dispositions amicales du cabinet de Rome ?

M. Crispi ajoutait qu'une légende, acceptée par beaucoup de Français, le représentait comme un ennemi. Toujours

il avait repoussé et il repoussait encore avec énergie l'accusation de gallophobie. Il aimait la France ; il y avait trouvé asile en des temps difficiles et il y avait noué de précieuses amitiés. Jamais il n'avait oublié l'hospitalité reçue.

Chez nous, disait-il encore, on lui reprochait la Triple-Alliance. Ce reproche n'était pas fondé. L'entente italo-allemande avait été élaborée par Mancini, renouvelée par Robilant. Cette entente était définitivement nouée, quand il avait été appelé au pouvoir. Sans doute, il ne cesserait pas d'en observer loyalement les conditions, parce que c'était le devoir et l'intérêt de son pays ; mais il n'y avait jamais vu et n'y verrait jamais une arme de guerre offensive. Peut-être même en pourrait-il tirer les moyens de faciliter un rapprochement entre la France et l'Allemagne. Servir de trait d'union entre les deux grandes puissances, c'était chez lui une pensée ancienne et persistante. Treize années auparavant, comme il passait à Paris pour gagner Berlin, il demandait à Gambetta ce qu'il pourrait faire en ce sens près de Bismarck. — « Parlez-lui de désarmement ! » — avait répondu Gambetta. Toute tentative en ce sens eût été vaine. Mais, quelques semaines plus tard, M. Crispi retrouvait Gambetta et lui faisait part des observations qu'il avait retenues, dans l'intérêt français, de ses entretiens avec le chancelier. — Il n'évoquait ce souvenir que pour rappeler une preuve, déjà éloignée, de son désir de s'employer à la conciliation, de servir — il le répétait, — de trait d'union entre la France et l'Allemagne. Depuis lors, des occasions lui avaient été données d'agir en vue de ce résultat : il n'en avait laissé échapper aucune. Ceux de nos compatriotes, qui voyaient en lui un ennemi, n'avaient pas attentivement suivi l'histoire des dernières années. Quant à ceux qui lui attribuaient l'arrière-pensée d'une guerre avec la France, c'étaient des fous !...

A ce langage pouvait-on reconnaître le ministre qui avait conduit si rudement les négociations commerciales de 1888 et brusqué les incidents de Florence et de Massouah, l'orateur qui, en plein parlement, avait célébré la *Triplice* comme un moyen de nous *imposer* la paix, qui reprochait aux Mancini et aux Robilant de continuer envers la France « une politique servile d'abjection et d'humiliation » ? Qu'on ajoute à la sub-

stance de ces protestations le débit et l'action ! Sa voix se faisait affectueuse et câline, puis chaude et vibrante. Parfois il saisissait la main de son auditeur et la retenait, comme pour accentuer par une pression significative l'énergie de ses déclarations. Rien du dictateur irritable et violent. Sans un froncement de sourcils, il acceptait les questions les plus délicates. Il voulait tout savoir, se réservant de tout dire. Une franchise entière était la condition des rapports personnels que les deux collaborateurs allaient entretenir, s'ils voulaient en assurer l'efficacité.

Quelle part fallait-il faire à la conviction dans cette mise en scène ? Le ministre italien se montrait sous un jour inattendu. Son accueil était des plus galants et l'on ne pouvait que lui en savoir gré. De là pourtant à conclure à sa résolution d'inaugurer une politique d'entente, il y avait loin. Nul n'ignorait les motifs qu'il avait de changer de méthode. Le mieux était de ne pas décourager sa courtoisie et de payer de retour ses bonnes paroles. Ses actes montreraient ce qu'il en faudrait retenir.

Somme toute, l'ambassadeur emportait du palais Braschi des impressions réconfortantes : il n'avait pas perdu sa journée.

Dès le lendemain, il commençait à se mettre en relations avec la colonie française.

Sa seconde visite le conduisait chez son collègue, un ancien de la carrière, qui, depuis huit années, dirigeait avec une haute distinction notre ambassade près le Saint-Siège. Le temps n'était plus où les deux représentants de la France à Rome, vivant chacun dans un monde différent, se croyaient séparés par des convenances professionnelles. Le comte Lefebvre de Béhaine accueillait l'arrivant en ami. Jusqu'à la fin, sa bonne grâce devait le faire bénéficier de sa longue expérience des choses romaines. Il savait qu'il pouvait aussi compter sur l'hôte du palais Farnèse. Six années de rapports confiants allaient démontrer que les deux missions françaises, s'inspirant de l'intérêt supérieur de la patrie, peuvent concerter leurs efforts parallèles, sans que l'on ait, ni au Quirinal ni au Vatican, à prendre ombrage de leur entente.

L'Académie de France était alors dirigée par notre illustre peintre, M. Hébert, attaché par de longs séjours à l'Italie, qui lui a fourni ses meilleures inspirations de jeunesse et qu'il a célébrée par des chefs-d'œuvre. Autour de lui se groupaient plusieurs générations d'artistes, peintres, sculpteurs, architectes, musiciens, dont le talent, consacré par les concours, se réglait au contact des immortelles créations de l'antiquité et de la Renaissance, dans la paix d'une retraite favorable à l'étude et aux méditations désintéressées. A la villa Médicis le représentant officiel de la France oublie le souci des affaires ; il y ébauche des amitiés durables ; il est heureux de servir les intérêts de la maison; il y meuble son esprit de notions nouvelles; plus tard, il trouvera un charme attendri à évoquer, parmi ses meilleurs souvenirs, les heures passées dans les salons et dans les ateliers de l'Académie.

Sans même quitter le palais Farnèse, il n'a qu'à monter un étage pour trouver la société d'une élite intellectuelle. Là est installée l'*École française d'Archéologie*, qui poursuit, à l'honneur du pays et au grand profit de la science, une tâche analogue à celle de son aînée d'Athènes. Six ou huit jeunes hommes s'y succèdent annuellement, presque tous agrégés de l'Université et préparés à des œuvres personnelles par de fortes études à l'École normale ou à l'École des chartes. Les uns entreprennent des fouilles pour pénétrer de nouveaux mystères de l'antiquité romaine ; les autres recherchent, dans les archives provinciales ou dans les papiers de la Vaticane, des éléments précieux pour l'histoire. A la tête de l'École il y avait alors le savant Auguste Geffroy, qui en surveillait les études avec une autorité tempérée par une paternelle sollicitude. Il y consacrait, sans souci de lui-même, toutes les forces de son active vieillesse, comme s'il eût pressenti que la fin légale de sa faction d'honneur marquerait aussi le terme de sa vie. Avec quel intérêt l'ambassadeur se tenait au courant des travaux de ses laborieux voisins ! Quel empressement à exercer ses bons offices pour seconder leurs efforts ! Quelle joie d'entretenir avec eux un commerce régulier ! S'il lui reste un regret, c'est de n'avoir pu distraire alors de ses occupations professionnelles tout le temps qu'il aurait voulu consacrer à des rapports aussi charmants que profitables.

Après les ressources offertes par l'Académie de France et l'École française, il y aurait ingratitude à passer sous silence les relations suivies avec le personnel de notre église nationale de Saint-Louis et des institutions nombreuses que nos ordres religieux entretiennent à Rome. Bien que les établissements pieux, comme les collèges et les séminaires français, relèvent de l'ambassade près le Saint-Siège, l'hôte du palais Farnèse est toujours certain d'y trouver la plus courtoise déférence, et il a plaisir à rencontrer parfois l'occasion d'en servir les intérêts auprès des autorités royales.

Enfin, il a la satisfaction de voir un grand nombre de concitoyens fixés à Rome, où ils jouissent d'une considération sympathique, ingénieurs, commerçants, publicistes, employés, tous animés pour la patrie de cet amour dont la vie à l'étranger semble augmenter l'ardeur. Leur seul tort, en 1890, était de demeurer dans l'isolement et ne pas syndiquer leurs efforts. Mais ils ne demandaient qu'à se rapprocher pour affirmer leur union. La création d'une Chambre française de Commerce leur en fournit bientôt le moyen.

Avant de prendre contact avec le monde italien, l'ambassadeur avait à recevoir cette sorte d'investiture que confère la remise des lettres de créance. Une audience royale lui était réservée à cet effet pour le 21 avril.

Dans l'après-midi de ce jour, un maître des cérémonies venait le prendre au palais Farnèse. Trois voitures de gala conduisaient tout le personnel de l'ambassade au Quirinal. Là, sonneries de clairons ; parade de cuirassiers ; réception par M. le comte Gianotti, grand-maître des cérémonies; présentation des dignitaires de service : rien ne manquait aux honneurs consacrés par l'étiquette traditionnelle de la Maison de Savoie.

Bientôt le roi Humbert, en grand uniforme de général, recevait l'ambassadeur dans la salle du trône, où tous deux restaient seuls.

C'était bien l'homme de ses portraits, le roi-soldat, portant haut la tête, regardant droit et parlant bref. Les yeux vifs, ombragés par d'épais sourcils, les traits fortement accusés, les

lèvres cachées sous de grosses moustaches : tout cela aurait donné quelque chose de rébarbatif à sa martiale physionomie, si le caractère n'en avait été adouci par la blancheur précoce des cheveux et de la barbe, si le ton et le geste n'eussent révélé, dès l'abord, les dons d'un cœur chaud, d'un esprit sans morgue, et de la plus belle humeur. Tel il était dans cette première entrevue, tel il devait toujours être avec le représentant de la France, commandant la sympathie respectueuse par la familière affabilité de son accueil, provoquant les explications nettes et sachant les entendre.

A défaut d'un discours écrit, qui n'est pas d'usage au Quirinal, l'ambassadeur avait préparé quelques phrases de circonstance. Mais, aux premiers mots, le roi l'interrompait :

— J'ai plaisir à vous serrer la main, — disait-il. — A son dernier voyage en Italie, le roi de Portugal et, depuis lors, ma sœur Maria Pia m'ont parlé de vous. Avant de vous voir, je vous connaissais déjà. Vous pouvez être certain que vous n'aurez ici que des amis...

Entamée sur ce ton, la conversation ne pouvait que se poursuivre avec aisance. Le roi ne tardait pas à l'amener sur les rapports de l'Italie avec la France, insistant sur l'intérêt que les deux pays ont à s'entendre. Il ne craignait pas de rappeler les souvenirs des luttes communes sur les champs de bataille, à Magenta et à Solférino. Autant que la France, et pour des motifs peut-être plus impérieux, l'Italie était éloignée de toute pensée de guerre. On savait l'Angleterre et la Russie animées du même désir d'écarter toute cause de conflit. Le roi se portait garant des intentions pacifiques de l'empereur d'Allemagne. Il ne voyait donc aucun symptôme menaçant pour la tranquillité européenne. Rien, à son avis, ne pouvait empêcher les deux États latins de resserrer leurs bonnes relations sur le terrain politique comme sur le terrain économique. De récents incidents devaient contribuer à ce résultat. Chacun avait constaté la bonne impression produite par l'accueil fait à l'escadre italienne, à Toulon, quelques mois auparavant. Le roi s'y montrait particulièrement sensible. En envoyant une division navale dans les eaux françaises, il avait voulu donner une preuve manifeste, non seulement des dispositions de son pays pour la France, mais aussi de ses

sentiments personnels de haute estime pour le président Carnot, qui avait si bien réussi, par la correction et la dignité de son attitude, à se concilier la confiance sympathique de tous les gouvernements.

D'après ces notes rapides, on peut se faire une idée des sujets que le roi prenait pour thème, et du caractère des développements qu'il y donnait. Aucune allusion n'était faite aux questions délicates qui avaient affecté les rapports des deux peuples. Tout se bornait à des déclarations courtoises, qui pouvaient, sans inconvénient, transpirer au dehors. C'était la confirmation par la parole royale des intentions manifestées par le président du Conseil au nom du gouvernement.

Quelques jours après, l'ambassadeur était admis à offrir ses salutations à la reine.

Le voilà derechef en uniforme, reçu au Quirinal par un maître des cérémonies, puis remis aux soins du gentilhomme d'honneur. Dans les galeries, les cuirassiers portent les armes; les valets en livrée rouge font la haie. On traverse une série de pièces, et l'on arrive enfin dans le salon d'audience. Une minute d'attente, et la reine Marguerite entre souriante, en robe décolletée à traîne, le cou ceint des multiples circuits de son collier de perles. Elle est suivie de deux dames de cour, qui vont se ranger à quelques pas. Après les saluts réglementaires, l'entretien s'engage par une aimable bienvenue de Sa Majesté, qui reste debout.

La reine a bientôt fait de rompre la glace. Elle est tout à son hôte. Elle parle vite, avec une abondante facilité, que seconde la vivacité d'une intelligence richement ornée. Elle interroge avec grâce, réplique avec à-propos, dédaignant les banalités et provoquant l'échange des réflexions personnelles. Elle ne laisse point languir le dialogue, et rencontre, sans les chercher, des transitions qui permettent d'effleurer les sujets les plus variés, littérature, beaux-arts, archéologie, philosophie même. Ne parlait-elle pas d'un livre récent de Barthélemy Saint-Hilaire? L'ambassadeur allait demander grâce, confus de n'avoir pas lu le volume; mais son attention était bientôt appelée sur une autre question. Tout cela sans

ombre d'affectation. C'était une conversation aussi enjouée que nourrie, où la reine secondait son interlocuteur de manière à le laisser satisfait de lui-même. Elle s'appliquait seulement à en exclure la politique, mais sans s'abstenir des observations flatteuses que le choc des idées lui suggérait pour notre génie national.

Au sortir d'une audience qu'il avait trouvée courte, le diplomate en savait assez de l'esprit et du cœur de la reine, pour être assuré que sa douce influence ne ferait pas défaut à une œuvre de paix, également profitable aux deux pays.

— Je souhaite, — disait-elle en donnant congé, — que vous vous plaisiez au milieu de nous et que vous nous restiez longtemps.

Ce souhait s'est réalisé. La mission de l'ambassadeur ne devait prendre fin qu'en 1898, deux années avant l'exécrable attentat de Monza...

A. BILLOT

AR MÔR

Ce soir-là, quand les chariots de la tribu s'arrêtèrent pour leur halte accoutumée de la nuit, l'odeur singulière qui, depuis plusieurs jours déjà, accueillait la marche des Kymris migrateurs, dans leur exode vers les terres du couchant, se fit tout à coup si forte et si pénétrante que les buffles eux-mêmes, au lieu de se répandre dans les herbages, sitôt dételés, restèrent, les naseaux tendus, à humer l'air avec une sorte d'inquiétude. On eût dit que, là-bas, derrière les collines âpres et tourmentées qui barraient l'horizon, vers l'ouest, d'immenses cassolettes invisibles fumaient, imprégnant l'espace d'un arome irritant et subtil, tel que les patriarches de la horde ne se souvenaient point d'en avoir respiré de semblable, au cours de leurs étapes les plus heureuses à travers les plaines les plus embaumées.

Jamais forêts en travail de printemps, jamais vallées foisonnantes ni steppes en fleurs n'avaient distillé de suc aussi merveilleux. Cela se buvait dans le vent comme un philtre et se déposait sur les lèvres comme une manne imperceptible, d'une indéfinissable saveur... Et les hommes s'étonnaient de se sentir aux veines un sang plus frais et plus fougueux, tandis que, dans les yeux avivés des femmes, transparaissait un ciel nouveau où des ardeurs insolites montaient.

Sans cesse, des nuages aux formes d'énigme surgissaient de la profondeur éclairée de l'occident, glissaient au ras du sol, d'une fuite équivoque, puis s'éloignaient comme la figure voilée du destin. Les devins, questionnés, répondirent :

— Ce sont peut-être les ombres projetées par des dieux qui se dérobent et dont nous ne savons encore interpréter les signes ni les mouvements.

Cet aveu d'ignorance accrut la perplexité des Kymris.

Tout, d'ailleurs, dans cette contrée, leur était un sujet d'incertitude et de trouble. Vainement ils essayaient de lui découvrir quelque trait de parenté avec les patries successives où leur fantaisie de pèlerins s'était passagèrement complu. La terre y était pauvre et nue, trouée, par places, de grandes vertèbres de granit, très vieille et très vénérable d'aspect. Pour toute végétation, des mousses, des ciguës amères, des arbustes nains, hérissés de dards et balançant des thyrses dorés; çà et là des champs entiers de minuscules plantes aux teintes de pourpre pâle, qui rampaient. Les vastes chênaies qu'on avait traversées les jours précédents restaient massées aux abords de cet étrange pays sans en oser franchir la lisière, comme retenues par une terreur sacrée. Seuls, quelques ormes noueux se montraient au flanc des collines, en bosquets épars : encore y semblaient-ils enchaînés sans leur assentiment, ainsi que des captifs, et tourmentés d'une sauvage impatience de s'enfuir, tant leurs troncs inclinés faisaient effort pour s'arracher du sol et tant leurs branches, uniformément rebroussées dans la direction de l'est, s'épuisaient en contractions douloureuses, en gesticulations éperdues. Quel était donc ce voisinage inconnu, redouté des arbres mêmes?... Les femmes qui, pour vaquer au repas du soir, étaient descendues remplir les jarres au creux du vallon, remontèrent toutes songeuses, en disant :

— Jamais nous n'avons vu fontaines pareilles : elles sont à la fois ténébreuses et limpides... Leurs eaux ruissellent, silencieuses comme des larmes... Lorsque nous y avons plongé les mains, nous avons senti frémir sous nos doigts quelque chose de soyeux, de souple et d'ondoyant comme une chevelure vivante... Des divinités mystérieuses dorment au fond de ces sources enchantées.

Évidemment, ce n'étaient point ici des parages ordinaires. Un frisson superstitieux se communiqua de proche en proche, gagna toute la tribu. Pendant que les viandes cuisaient au-dessus des feux, les chefs se réunirent au centre de l'enceinte formée par les chariots, pour délibérer. La plupart furent d'avis de lever le camp dès l'aube et de changer de route.

— Mieux vaut revenir sur ses pas, disaient-ils, quitte à obliquer ensuite vers les plaines plus froides du septentrion... Nous devons être au seuil de quelque région prohibée : il y a comme un interdit qui pèse sur ces lieux... Vous l'avez constaté tantôt : les buffles refusaient presque d'avancer. Ne nous obstinons point contre les présages ! Il y a des audaces dangereuses : laissons à l'au-delà de ces collines son secret...

Ainsi parlait la bouche des expérimentés et des sages. Gor, du clan des Osismes, étant le plus jeune, opina le dernier. Il avait la sveltesse robuste d'un bel arbre poussé d'un seul jet. Son âme ignorait la crainte. Lorsqu'il s'agissait de se remettre en marche, c'était lui toujours qui donnait le signal du départ, en soufflant avec des poumons de fer dans la trompe en corne d'auroch. Il lissa ses moustaches pendantes, qui étaient d'un blond de lin, et dit d'une voix très calme :

— Vous êtes mes aînés, et les années, qui domptent les hommes, vous ont appris la prudence ; mais il y a un vieillard qui est votre aîné à tous, et l'aîné de vos pères et des pères de vos pères... Avant de prendre aucune décision, je demande que l'on consulte l'Ancien des Anciens.

Plusieurs se récrièrent : d'autres hochaient la tête. Quelqu'un objecta, non sans ironie :

— Comment le consulter?... Oublies-tu qu'il est aveugle et sourd, qu'il ne distingue les signes ni ne perçoit les sons, et qu'il est de science certaine, dans la tribu, que, depuis deux âges d'homme, il n'a point parlé ?

Gor promena sur l'assemblée de ses pairs son large regard bleu.

— Laissez-moi tenter l'épreuve, dit-il.

Par condescendance, les chefs acquiescèrent, quoique l'incrédulité fût dans leurs yeux et dans leur esprit, — et Gor s'achemina vers la ligne des chariots, en balançant au rythme

de la marche la peau de loup gris dont les deux pattes antérieures venaient se croiser sur sa poitrine, comme un double baudrier.

***

C'était déjà l'heure crépusculaire.

Le vent occidental, que les Kymris appellent *kornog*, agitait au-dessus des lointains de vastes plis d'ombre. Les femmes, à genoux, les mains appuyées à plat sur le sol, soufflaient les brandes sèches que des enfants attisaient. Dans la fumée des âtres en plein air flottaient des odeurs de graisses fondantes et de chairs rôties ; mais l'odeur singulière, l'odeur innomée, exhalée on ne savait par quoi, continuait de les dominer toutes, amère et capiteuse tout ensemble, et fleurant comme un parfum de violette compliqué de vingt autres essences inconnues.

Gor allait, sans hâte, savourant la brise aromatique, l'aspirant des lèvres, comme un baiser.

Lorsqu'on vit, à la lueur des brasiers, passer le chef des Osismes avec son opulente crinière bouclée, rougie au tan, qui le faisait ressembler au dieu Tarann, père des ciels orageux, des rumeurs s'élevèrent parmi les groupes, autour des feux, et tous les regards le suivirent, intrigués. Une fillette, qui trayait les chèvres, lui cria :

— Si c'est Iona que tu cherches, elle n'est pas encore revenue de la source.

Il ne cherchait point Iona : il se dirigeait vers l'extrémité du camp où, près des fourgons réservés aux esclaves, étaient rangés les chariots des vieillards et ceux des infirmes. Il se glissa dans les ruelles qu'ils formaient, enjamba les timons abaissés, et s'arrêta devant un véhicule aux roues peintes, qui, sous ses courtines de cuir brut, hermétiquement closes, gardait, au milieu de l'animation environnante, un aspect farouche et fermé, comme une tombe. C'était l'Arche de la tribu. On n'en approchait d'ordinaire qu'avec crainte. Elle avait été construite, disait-on, au temps où les ancêtres de la race ignoraient encore l'usage du fer et, pour travailler le bois, polissaient entre leurs durs genoux des haches en onyx.

Telles de ces planches étaient répu[illegible]es que les plus vieux arbres de la forêt primitive, berceau des Kymris; elles portaient, incrustée en elles, la poussière de tous les siècles vécus depuis lors et de toutes les étapes parcourues. Sur le sommet, arrondi en voûte, perchait un hibou apprivoisé, dont les plumes, à force de vétusté, s'effilochaient comme une soie rongée des mites, mais, dans ses yeux d'émeraude ardente, une flamme inextinguible brillait. On vénérait en lui le génie muet des longues destinées celtiques. A la vue de Gor, il roula de gauche à droite sa tête méditative, puis ouvrit le bec pour happer la proie qu'on avait coutume de lui jeter en offrande. Mais l'Osisme, tout à son dessein, dédaigna le manège de l'oiseau. Debout près du chariot peint, il appela d'une voix retentissante :

— Hudur!...

Les peaux s'entre-bâillèrent : une face de vieille parut, ridée, crevassée par les ans. C'était Hudur, la vierge centenaire, arrière-petite-fille de l'Ancien des Anciens. Elle était née à l'époque incertaine où la horde errait encore dans les vallées de l'Europe centrale. Elle se pencha, grognante, et, de ses clairs yeux sibyllins, dévisagea le visiteur. Les grains d'un chapelet de cailloux multicolores tintèrent à son cou décharné. Gor la pria d'écarter les courtines.

— C'est de la part des chefs, dit-il.

Elle se recula pour le laisser entrer. Il dut s'avancer à tâtons, dans le noir de l'Arche, à travers une obscurité si dense qu'elle en était comme résistante et ne se fendait qu'avec effort. Il était violemment ému; ses mains cherchaient en tremblant. Derrière lui, Hudur grommelait. De ses yeux qui perçaient l'ombre, elle le vit se baisser.

— Hein!... Quoi? Prétendrais-tu le toucher? hurla-t-elle.

Gor fourrageait dans un amas de haillons.

— C'est l'ordre des chefs, déclara-t-il.

Et, sans prendre souci des furieux glapissements de la vieille, il bondit hors de la voiture, emportant sur ses bras athlétiques une espèce de monstre racorni et momifié, un débris d'humanité d'avant les âges, dont les membres durcis, noués, ankylosés, avaient le rugueux et le desséché du vieux

bois. D'une course, il se précipita vers la dune herbeuse où les sages de la horde l'attendaient, peu confiants dans le succès de son entreprise, Une grande clameur naquit sur ses pas, dans les rangs des Kymris. Désertant foyers et venaisons, les hommes et les femmes des clans s'abordaient, s'interpellaient :

— Qu'est ceci ?... Quel est cet étrange fardeau ?...

Quand on sut que c'était l'Ancien des Anciens que l'Osisme promenait de la sorte, à l'air libre, il y eut un moment de consternation auquel succéda un long tumulte. C'était la première fois qu'on arrachait ainsi le fatidique ancêtre aux ténèbres du tabernacle roulant où, depuis des années immémoriales, il végétait accroupi, muré dans ses songes, dépositaire encore lucide, mais taciturne, d'un insondable passé. L'acte hardi du jeune chef épouvantait, comme un sacrilège. On ne conversait jamais avec le Vieux de l'Arche que par l'intermédiaire de Hudur : elle seule avait le don de se faire entendre de lui et d'interpréter ses muets oracles. La plupart des Kymris de la génération présente ne l'avaient contemplé que du seuil de la voiture, dans l'ombre impénétrable où il gisait enfoui, sous le sordide monceau de loques qui l'enveloppait. Beaucoup se le figuraient même, sinon comme un être de fiction, du moins avec des formes déshumanisées.

— Pour peu qu'on le remue, il s'évanouirait en poussière ! avait souvent affirmé Hudur.

Quel délire s'était donc emparé de Gor ?... Avait-il cédé aux pernicieuses influences de cette contrée si particulière dont chacun sentait sur soi l'haleine inquiétante, aux effluves plus enivrants que le jus des grappes, et d'un arome unique, d'un bouquet irrespiré ? Sur le tertre du conseil, les chefs s'entre-regardèrent avec épouvante : les uns se voilèrent la face d'un pan de leur saie, les autres rentrèrent le cou dans les épaules, l'œil dur, le sourcil froncé. Ils n'avaient point prévu cet esclandre. Chez les plus formalistes, néanmoins, la curiosité ne tarda pas à l'emporter sur la frayeur ou sur le courroux. Le mal était accompli : il n'y avait plus qu'à se résigner aux événements, qu'à en attendre l'issue.

Tout le camp avait fait cercle au pied de la butte. De lèvres

en lèvres un chuchotement courait, pareil aux grands murmures de l'automne dans la solitude des bois anxieux.

— Où veut-il en venir? se demandait-on.

La procession des nuages avait suspendu sa marche au fond du ciel : on eût dit le cénacle des dieux de l'ombrè en extase devant la nuit.

Gor, ayant gravi la molle pente gazonnée, se planta debout au milieu des chefs. Sa haute taille se profilait, extraordinairement nette, sur le firmament élargi. Une rosée de sueur perlait à ses tempes. La peau de loup gris nouée à sa gorge s'était dégrafée, sous l'effort de ses muscles, et maintenant lui battait les reins. Son torse, incliné en arrière, s'arrondissait, ferme et lisse, ainsi qu'une colonne de porphyre veiné. Les femmes le trouvèrent beau, dans sa pose intrépide d'homme de proie, de héros ravisseur; plus d'une songea, le cœur mordu d'un désir jaloux :

« Heureuse l'épouse que bercent de tels bras, dans les soirs de printemps, quand une volupté sort de la terre, qui fait plus douce la douceur d'aimer!... »

L'Osisme, cependant, n'était attentif qu'à guetter, chez le vieillard inerte, le réveil espéré, le premier frisson révélateur.

Au-dessus des collines qui bornaient l'horizon, un vol d'oiseaux tournoya : ils étaient du blanc moucheté des colombes, mais leurs ailes s'effilaient en lames de glaives et fauchaient puissamment l'espace. Ils poussèrent un cri bref, un appel strident, et, plongeant tous ensemble, disparurent... A leur âpre coup de sifflet, Gor, plein d'une allégresse de triomphateur, avait senti tressaillir entre ses bras son faix humain!... Il ne s'était donc pas trompé dans ses calculs : ce qu'avec sa logique de barbare il avait escompté commençait à se produire. Il s'arc-bouta sur ses jarrets, brandit d'un geste encore plus impérieux le vieillard aux immenses souvenirs, le témoin qui *devait savoir*.

Et, mentalement, il lui adressait une supplication passionnée :

« Père, tes fils hésitent. Il y a dans ces parages des nouveautés qui les troublent et, reniant la devise kymrique : *Tout droit*, les chefs parlent d'obliquer... Pour toi qui connais les multiples visages de la terre, ces nouveautés, j'en suis sûr,



sont anciennes. Nous autres, nous sommes trop jeunes... Rappelle-toi, ô père!... Regarde dans les abîmes de ta mémoire, profonde comme les temps... Si le cri des grands oiseaux blancs t'a fait tressaillir, c'est qu'ailleurs, jadis, tes oreilles l'ont perçu... Rappelle-toi!... Qu'annonçait-il?... Qu'annonçait l'approche des collines venteuses que les arbres fuyaient?... Et quelle signification nos aïeux, tes frères, attribuaient-ils à l'air, nourri d'ineffables essences, qui, depuis des jours, se cristallise au poil de nos barbes, inonde nos veines, exalte notre sang et suscite en nous, avec je ne sais quelles ardeurs sans but, un irrésistible besoin d'agir?... »

* * *

Au bout des poings tendus de Gor, l'Ancêtre, dressé très haut dans le crépuscule, semblait planer sur la tribu.

Une angoisse religieuse faisait palpiter tous les cœurs. Les devins, seuls, ricanaient, parce qu'ils n'avaient foi que dans leur science, c'est-à-dire dans leur routine. Assis auprès de la pierre sacrée dont ils avaient la garde, et qui ne devait être débarrassée des bandelettes qui l'enserraient que le jour où les Kymris auraient atteint le terme marqué pour la fin de leur exode, — ils désapprouvaient l'Osisme entreprenant, raillaient sa présomption, se gaussaient entre eux de l'insuccès promis à sa tentative.

— Il n'obtiendra rien de l'Oracle, — disaient-ils. — Hudur elle-même ne l'a-t-elle pas interrogé en vain, quand, pour la première fois, aux abords de cette région, les buffles ont récalcitré?...

Pendant quelques minutes, l'événement parut leur donner raison.

Grisé, sans doute, par les libres souffles du dehors, l'Oracle ne cessait de branler sa tête caduque, tel qu'un homme sous l'empire des boissons fermentées, tandis que ses bras, évidés comme des sarments, demeuraient incrustés dans ses côtes. Et, sur sa face morte, couleur de vieux buis, pas un rayon de vie ne transparaissait. Mais, soudain, comme une bouffée de brise, plus chargée d'aromes, franchissait la barrière des dunes, le miracle s'opéra. Les Kymris virent, avec stupeur,

les traits immuables de l'Ancêtre se détendre, ses paupières battre et ses narines se gonfler. C'était comme si un flot de sève eût subitement amolli et retrempé les fibres de l'arbre flétri. L'homme des longs âges défunts se ranimait. Ses mâchoires s'écartèrent, sa bouche béa, et, sitôt qu'il eut goûté le vent, un vaste soupir l'ébranla dans tous ses membres. Gor exultait.

— Vous l'avais-je dit! — murmura-t-il, haletant. — Le présent est dans le passé ; l'odeur est dans la mémoire du Vieux : en la flairant, il l'a reconnue!...

Oui, l'inexplicable odeur, l'odeur que les clans ne se souvenaient d'avoir respirée nulle part, cette odeur qui n'était celle d'aucune autre terre ni d'aucun autre firmament, il fut évident aux yeux de tous qu'il la reconnaissait et qu'il en montrait même une sorte de joie, lui, l'aîné de la race, le survivant à demi fossile des générations qui, les premières, s'étaient mises en marche vers l'insaisissable Ouest, sur les pas et sur la foi du soleil.

— En quoi sommes-nous plus avancés? balbutièrent les chefs.

— Patientez! riposta l'Osisme.

Le travail de la résurrection se consommait, en effet, dans la conscience plusieurs fois séculaire de l'Ancien des Anciens. Il parvint à raidir sa nuque de squelette et darda ses prunelles éteintes vers les austères collines chauves sur qui s'allumait, là-bas, l'astre symbolique de son peuple, la pure et mélancolique étoile du couchant. Il fit même le geste de lever la main pour désigner le point du ciel où elle scintillait d'un pâle éclat.

Puis ce fut au tour de ses lèvres de s'agiter. Les Kymris, aux écoutes, retenaient jusqu'à leur haleine. Mais le taciturne vieillard avait sans doute depuis trop longtemps désappris le langage des sons, car il ne put articuler distinctement que ces deux vocables :

— *Ar mòr*[1]...

Ar mòr?... Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire?... Les chefs questionnèrent des yeux les devins qui hochèrent

1. La mer.



la tête, évasivement. Personne dans la horde n'apercevait de sens à ces obscures, à ces énigmatiques syllabes, débris, peut-être, de quelque idiome antérieur, dispersé au cours des grandes étapes d'autrefois avec la cendre des morts qui l'avaient parlé. Quant à demander au vieux d'en éclaircir le mystère, c'eût été désormais peine perdue. Épuisé par l'effort ou l'émotion, il venait de s'affaisser sur l'épaule de l'Osisme et lui étreignait le cou de ses doigts osseux, comme pour le conjurer de le réintégrer au plus vite dans son sépulcre.

Au reste, Gor lui-même ne se montra pas soucieux de prolonger l'épreuve, soit qu'il se tînt pour satisfait des résultats qu'elle avait donnés, soit plutôt qu'il jugeât superflu d'insister davantage. Il rajusta d'une main sa peau de loup, en ramena un pan sur le corps du vieillard et, fendant la foule, alla rendre à Hudur, toujours accroupie et hurlante, le dépôt qu'il lui avait un peu brutalement emprunté... Les Kymris racontèrent, par la suite, que l'Homme des Ages avait dû l'initier au secret de l'au-delà des collines, en lui expliquant la valeur des paroles oraculaires, durant le trajet. Le certain, c'est que, lorsqu'il revint prendre place dans l'assemblée, les chefs aux crinières grisonnantes, qui s'attendaient à lui trouver la mine basse, furent tout saisis de l'air d'enthousiasme concentré avec lequel il les aborda. Non seulement il n'avait rien abdiqué de sa belle assurance de tantôt, mais il s'y était ajouté, dans l'intervalle, quelque chose de plus indomptable encore et de plus fervent. Lyvarc'h, cependant, du clan des Corisopites, dont la barbe était dure et blanche comme la neige des monts, essaya de le plaisanter :

— Eh bien? tu as ce que tu voulais, n'est-ce pas?... Or, dis-moi : que savons-nous de plus que tout à l'heure?

Les yeux de l'Osisme regardèrent devant eux, plus loin que le cercle des chariots, plus loin que la ligne assombrie des dunes...

— Un nom : *Ar môr*, répondit-il avec simplicité.

Et voilà qu'à passer par ses lèvres les deux vocables inconnus s'emplirent d'un bruit si large qu'il retentit, au cœur terrifié des chefs, comme la voix d'un autre monde, comme l'appel de l'infini.



Gor, escorté des hommes de son clan, avait gagné sa maison nomade, toute noire sous les étoiles. Ses chiens accoururent à sa rencontre en jappant : il ne parut point les voir, lui qui, d'ordinaire, encourageait volontiers leurs transports et souffrait sans déplaisir la rude caresse de leur langue sur son visage... L'intérieur de la voiture était éclairé. Là, dans le rond de lumière dessiné par une menue lampe de bronze en forme d'oiseau, l'attendait pour le repas du soir et les étreintes de la nuit Iona, sa femme, qu'il avait eue vierge à l'automne précédent, la plus belle et la plus désirable des filles des Osismes. Elle vint à lui, rieuse, offrant sa bouche fraîche et fondante comme le fruit du mûrier.

— Tu dois avoir faim, dit-elle. L'heure est tardive. Puis, ne trouves-tu pas qu'il y a dans l'air de ces climats étranges une vertu qui excite à manger?...

Il ne toucha aux mets que du bout des dents. Alors, elle lui apporta la coupe de cervoise blonde que sa mère, la veille de ses noces, lui avait appris à préparer avec art, en y mêlant le suc de la jusquiame, qui est une herbe d'amour. C'était le breuvage préféré de Gor. Il agissait sur lui à la façon d'une liqueur magique. Mais, cette fois, le sortilège ne produisit point son effet accoutumé. Car, lorsqu'ils furent allongés côte à côte, dans la tiédeur des pelleteries nuptiales, et qu'elle se coula contre lui pour l'enlacer, ce fut à peine s'il l'enveloppa d'un geste contraint. Ses songes, visiblement, étaient ailleurs : une âme étrangère et redoutable habitait ses yeux élargis.

Convaincue que l'influence de quelque divinité ennemie était sur son époux, la femme barbare se prit à réciter tout bas les incantations qui passent pour conjurer les maléfices.

Dehors, la paix de la nuit se faisait profonde; et, sous les bâches de cuir des chariots, le silence commençait à régner avec le sommeil. Bientôt, il ne fut plus troublé qu'à intervalles réguliers par le cri guttural des hommes de garde, annonçant l'heure d'après la marche des astres à l'horizon. Gor, immobile, avait clos ses paupières et feignait de dormir. Mais,

comme la corde bandée d'un arc, ses nerfs restaient tendus dans l'ombre. Toute sa personne veillait.

Brusquement, il se souleva sur le coude.

— Écoute! — commanda-t-il d'un accent impérieux et angoissé tout ensemble.

Sa compagne, interrompant sa prière, prêta l'oreille.

Dans la sonorité cristalline de la nuit, du fond des étendues imprécises, un grand murmure sourd montait. Peu à peu, cela se fit moins distant. On eût dit maintenant les pulsations rythmiques d'un cœur immense qui tantôt s'enflait d'une allégresse plus qu'humaine, tantôt se serrait en un spasme douloureusement passionné. Et ces alternatives de langueur triste ou d'exaltation triomphante étaient, dans leur uniformité même, d'une puissance et d'une douceur, d'une plénitude et d'une solennité sans égales.

— Qu'est-ce? — interrogea la jeune femme, peureuse et fascinée.

Elle venait d'éprouver, au dedans de son être, une impression de froid, comme d'un coup funeste porté à son bonheur. Son mari ne répondant pas à sa question, elle l'appela d'une voix mouillée :

— Gor, parle-moi!... Le son d'une parole amie dissipe les rêves mauvais...

Elle s'était jetée toute vers lui, pour se réfugier dans son sein. Mais il avait cessé de lui appartenir; sa chair et sa pensée étaient à jamais détachées d'elle : l'âme étrangère, l'âme rivale le possédait tout entier. Il avait écarté de lui les fourrures de la couche, s'était dressé nu et frémissant. Sa poitrine velue battait avec force, à l'unisson de l'élément mystérieux qui palpitait au dehors comme le vaste cœur du monde. Il se sentait attiré par un aimant surnaturel. L'odeur merveilleuse l'enivrait : il voyait s'ouvrir des routes de chimère vers des aventures enchantées; ses bras s'éployaient comme des ailes en plein vol.

Iona, pour le retenir, tenta de lui nouer autour des genoux ses faibles mains de femme, mais il lui échappa, courut à l'autre extrémité du chariot, qui donnait sur les derrières du camp, et sauta dans la nuit.

Elle s'élança sur ses traces, l'invoquant, le suppliant par

les noms les plus tendres : il ne se retourna même pas. Accablée de lassitude et de désespoir, elle tomba sur le sol, dans la litière des fleurs rampantes, couleur de pourpre pâle. Gor, à cet instant, venait d'atteindre les collines : elle l'aperçut, une fois encore, debout à leur sommet. La clarté des étoiles se réfléchissait dans les luisants bronzés de son torse. Il semblait démesuré. Les grandes mèches de sa crinière léonine s'échevelaient aux souffles de l'espace : on eût dit un grand feuillage rebroussé. Tout son corps planait, comme dans un vertige d'adoration et d'extase. A trois reprises, il proféra d'un ton véhément :

— Ar môr !... Ar môr !... Ar môr !...

Et les yeux de la douloureuse Iona ne distinguèrent plus rien que le sombre rempart des dunes où les plantes aux dards hérissés balançaient leurs thyrses. Le bruit même des pas du jeune chef s'était évanoui. Il s'était évadé à jamais dans l'odeur ambrosienne et le miraculeux chant de l'invisible...

Dès l'aube suivante, les Kymris décidèrent de lui élever un *cairn* funèbre à l'endroit où sa femme disait l'avoir vu disparaître. Les premiers qui escaladèrent à ce dessein la pente des collines occidentales demeurèrent frappés d'admiration : un ciel d'eau mouvante étincelait à l'infini devant eux, mirant l'autre ciel et décuplant sa beauté. Au lieu d'un monument de mort, ce fut un autel qu'ils bâtirent.

Et voilà, dit-on, comment, après des siècles d'interruption, et au terme des longues étapes terriennes à travers l'Europe, fut de nouveau scellé l'ancien pacte des Kymris avec la mer.

ANATOLE LE BRAZ

VICTOR HUGO[1]

On pourrait distinguer deux principales méthodes de critique : la première, illustrée notamment par Paul de Saint-Victor, commente plutôt qu'elle ne caractérise et décrit plutôt qu'elle ne définit. Au lieu d'analyser l'œuvre, elle la symbolise en images. Un beau sonnet, pour elle, sera un bel émail; un beau poème sera un beau bronze. Et cette critique peut être éclatante et juste; mais elle dessine des métaphores bien plus qu'elle ne formule des jugements; elle montre davantage l'émail que le sonnet, et le bronze que le poème; elle fait apprécier le talent du critique, plutôt que pénétrer la nature de l'auteur.

La seconde méthode, dont Sainte-Beuve nous a laissé d'inimitables modèles, se plaît, au contraire, à l'analyse, et à la plus détaillée. Elle aime les citations copieuses, les exemples précis, les discussions de mots, et, si elle étudie un poète, de rimes et de rythmes. Elle ne tente la synthèse qu'après avoir achevé l'analyse; elle ne résume qu'après avoir examiné.

C'est, en somme, cette critique-là que souhaitent pour leurs vers tous les poètes: car ce qu'ils désirent, ce n'est pas tant d'être admirés que d'être compris. Le poète veut surtout

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 mars.

se prolonger, se perpétuer en son œuvre : l'art est pour lui ce que l'amour est pour tous, un moyen de ne pas mourir tout entier. Il demande avant tout que de son œuvre on dégage ce qui le fait être *lui*. Quant à l'admiration, elle viendra naturellement plus tard, si elle doit venir... C'est la critique, n'en doutons pas, qu'eût souhaitée Hugo, comme les autres. Et c'est, pour cette raison, la méthode que nous avons employée à son égard. Elle est humble, elle se plie docilement au sujet; elle est lente, elle exige du lecteur une patience qu'à vrai dire nous craignons d'avoir lassée; mais elle juge, ce qui est la vraie fonction de la critique. Et peut-être, parmi les innombrables études qui ont été récemment consacrées à Victor Hugo, cette méthode aura-t-elle semblé neuve, à force de simplicité.

Essayons maintenant de grouper en une synthèse les résultats de notre longue analyse. Après avoir étudié le génie de Hugo, tâchons de le définir. Nous avons erré dans l'œuvre du poète comme dans une forêt immense. Nous l'avons vue sous tous ses aspects, et à toutes ses heures. Nous y avons regardé naître l'aurore, resplendir l'azur, s'amonceler les nuages, luire l'éclair, venir le soir, tomber la nuit. Nous avons admiré les antiques statues qui çà et là se dressaient aux clairières, et les blocs où s'ébauchaient des figures mystérieuses. Nous avons pénétré dans les antres profonds, nous avons gravi les hauts rochers; et parfois, comme Siegfried, nous entendions, sur l'arbre d'un grand poème, chanter l'oiseau d'un vers mélodieux. Voici le moment de contempler la masse bleue et mouvante des feuillages, d'en embrasser toute l'étendue, d'en écouter tout le murmure.

Hugo peut ne pas sembler, au premier abord, le plus original des poètes : un Vigny, un Baudelaire, un Verlaine paraissent plus originaux que lui; mais aussi sont-ils plus particuliers. Pour employer la très juste comparaison d'un écrivain déjà cité, M. Rémy de Gourmont, si Verlaine, par exemple, est un violon, Hugo est un orgue; l'orgue est tout un orchestre, le violon est le violon. Mais précisément l'originalité de l'orgue est d'être tout un orchestre : il contient le violon, le hautbois, la flûte, et donne à chacune de ces voix toute son intensité expressive, par le fait même qu'en les unis-

sant il les oppose. Et il les fond en une seule, variée, tour à tour énorme et menue, puissante et frêle, qui est la sienne. Ainsi Hugo résume les autres magnifiquement; nous avons même indiqué plus haut qu'il a pris à plusieurs de ses contemporains ce qu'ils avaient de spécial; mais ce qu'il prenait aux autres, il l'a fait sien et suprême. Ni Vigny, ni Leconte de Lisle, ni même Lamartine, n'ont eu au même degré dans cette unité profonde cette diversité prodigieuse. Ils sont variés; Hugo seul est total.

Et ce n'est pas seulement toute la poésie de son siècle qu'il résume; il résume encore toute la pensée de son temps, sinon dans le détail infini, du moins dans les grandes lignes. Il a exprimé toutes les opinions de son époque, successivement et parfois même simultanément. Il a été, et de très bonne heure il en eut lui-même conscience, un de ces hommes que Dieu

Mit au centre de tout comme un écho sonore.

C'est là sa première originalité.

Ensuite, — on l'a dit, il faut le redire, — nul mieux que Hugo ne s'est servi, avec une virtuosité plus merveilleuse, de l'immense clavier qu'est le dictionnaire. Nul en particulier n'a mieux fait jouer les rayons et les ombres, comme le pianiste fait jouer les touches blanches et noires. Nul poète n'a su mieux que lui commander au verbe. Il en fut le Zeus: un signe de ses sourcils faisait trembler tout le vocabulaire. Il en fut le Neptune : il apaisait ou excitait la tempête des phrases, à son gré; toute son œuvre gronde d'un *Quos ego* éternel aux mots déchaînés. Il en fut le Jéhovah surtout : un perpétuel *Fiat lux* alterne en ses vers avec un *Fiat umbra* perpétuel.

On a pu composer tout un recueil de ses métaphores. Jamais Hugo n'a été pris de court par une idée : il avait toujours des images en réserve. Il a su tout dire; il a même parfois, comme dans la *Trompette du Jugement*, ou dans la *Vision* qui ouvre la *Légende des Siècles*, exprimé l'inexprimable. Il a comparé tout à tout. Il a bu aux sources de l'analogie universelle. Si le poète est celui qui découvre entre les choses le plus de lointains rapports, il fut le plus grand des

poètes. Et comme tous les grands poètes, il a confondu, pour ses successeurs immédiats, sa poésie avec la poésie. Le poète est maintenant pour nous un évocateur de formes et un assembleur de mots, plus encore qu'un traducteur de sentiments et d'idées ; il y eut même excès en ce sens après lui : certains poètes subirent la belle folie de l'image et du mot. L'excès vint de lui, comme de lui viendront, pendant un ou deux siècles, tout le mal et tout le bien de notre poésie.

Enfin, l'épithète qui a reparu le plus souvent dans l'analyse de son œuvre poétique pour caractériser tel vers ou tel poème, c'est l'épithète de *mystérieux*. Hugo a en effet senti et exprimé le mystère d'une façon qui n'avait été jamais égalée avant lui et qui ne le sera peut-être plus... « D'où venons-nous? Où allons-nous? Pourquoi la vie? Pourquoi ce caillou? Pourquoi les autres — et moi-même? » L'homme se posera peut-être éternellement ces questions sans réponse : Hugo, de tous les poètes, est celui qui a exprimé le plus fortement l'angoisse à la fois tragique et douce qu'éprouve l'homme devant les choses. Il a été vraiment le Songeur, comme il aimait à dire. Il a fait frissonner autour du monde l'atmosphère sacrée qui l'enveloppe pour l'esprit religieux ou métaphysique ; il l'a contemplé comme un Ezéchiel ou un Thalès, comme un Saint François ou un Spinoza. Il a senti passer dans ses cheveux le vent de la peur prophétique ; il a entendu les harmonies des sphères ; il a lu la douceur fraternelle dans l'œil de la bête ; il a vu le divin à fleur de la vie. Il fut un prêtre halluciné du Dieu inconnu ; il fut un philosophe visionnaire.

A ces trois principaux caractères de Hugo : — « écho sonore », maître du verbe, poète du mystère, — correspondent les principales objections que son œuvre a suscitées.

On lui a d'abord reproché d'avoir mis, à force d'être l' « écho sonore » de son temps, trop de politique dans ses vers. Mais s'il en a mis parfois un peu trop, il avait le droit d'en mettre. Lui interdire de célébrer, avec des acclamations ou des imprécations, les grands événements politiques auxquels il assista, c'est méconnaître ce qu'est l'âme d'un vrai poète. Ce qui la constitue, c'est la possibilité indéfinie d'une réaction en même temps anormale et humaine à toute la vie ; et la politique fait partie de la vie comme le rêve ou l'amour.

Il faut, il est vrai, que le poète la chante en poète, et nous avons été des premiers à reconnaître que Hugo n'y avait pas toujours réussi. Mais il y a réussi maintes fois, et admirablement. Il n'y a pas de sujets interdits; il n'y a pas de beauté canonique: tout peut être beauté à qui sait voir. Défendre certains sujets au poète, c'est reprendre, presque un siècle après la révolution romantique, la conception des classiques dégénérés, contre quoi le romantisme s'était élevé si justement, la conception aristocratique d'une poésie fermée. La pente est fatale : après avoir interdit certains sujets, on en arriverait à interdire certains mots; et pourtant, comme Victor Hugo l'a dit,

Pas de mot où l'idée au vol pur
Ne puisse se poser, tout humide d'azur!...

Un grand poète, sur un sujet vulgaire ou même laid, fera un chef-d'œuvre : lisez la *Vache* ou le *Crapaud*, dont le titre seul eût fait pâlir d'horreur un Saint-Lambert ou un abbé Delille. A plus forte raison, il n'est pas de sujet politique où le poète ne puisse trouver un prétexte à de beaux vers. Témoin *Mil huit cent onze*, poème de circonstance rétrospectif sur la naissance du Roi de Rome, qui est un des plus parfaits de Victor Hugo. Il n'y a pas de sujets bons ni mauvais; il y a de bons et de mauvais poètes. En poésie plus que partout ailleurs, « il y a la manière ».

En second lieu, la puissance verbale de Hugo l'a fait accuser souvent de rhétorique. Et il est vrai qu'il y a parfois un peu trop d'éloquence, et même de rhétorique, dans ses vers. Mais où n'y en a-t-il pas? Il y en a chez Lamartine, chez Vigny, chez Baudelaire même.

Prends l'éloquence et tords-lui son cou,

a dit Verlaine ; mais c'est peut-être parce qu'il n'avait pas de souffle. Et puis quel grand poète n'a pas de défaut? *Quandoque bonus dormitat Homerus*. L'Énéide est souvent ennuyeuse; Dante développe trop longuement une cosmogonie enfantine; Shakespeare est d'un euphuisme souvent insupportable. Le péché de Hugo, c'est la rhétorique; soit! Cela l'empêche-t-il d'avoir écrit *Booz endormi*, et *Paroles sur la Dune*? Dénier à Hugo le titre de poète parce qu'il n'est pas toujours exempt

de rhétorique, le restreindre, comme on l'a fait récemment, à n'avoir été qu'un orateur, réduire la définition de son génie tout entier à une seule de ses caractéristiques, c'est réduire Homère à n'être qu'un conteur, Virgile qu'un bucolique, Ronsard qu'un humaniste, Musset qu'un sentimental, et Verlaine qu'un musicien. Il se peut que Victor Hugo ait été trop souvent un orateur, et même un rhéteur : ce n'en est pas moins un très grand poète, — ou les mots n'ont plus leur sens.

Enfin, à force d'exprimer le mystère des choses, Hugo a souvent mérité le reproche d'être obscur. Mais ce reproche nous paraît aujourd'hui un peu démodé. En fait d'obscurité, nous avons eu mieux. Maints poètes nous ont donné des œuvres auprès desquelles les vers les plus abscons de Hugo sont éblouissants de clarté. Nous avons vu toutes les ombres de l'Érèbe épaissies à souhait autour d'idées qui, lorsqu'on les avait saisies, ne valaient pas tant de mystère; ce n'était pas toujours, comme chez Mallarmé,

Une rose dans les ténèbres...

Remarquons, d'ailleurs, que ses sujets mêmes l'ont obligé parfois à cette obscurité. Il est difficile de parler du néant, par exemple, en vers lumineux. Il faut dire clairement les choses claires, et obscurément les choses obscures. C'est ce qu'il a presque toujours fait.

Au reste, on aura beau accumuler les objections autour de son œuvre poétique; on ne fera pas qu'il n'y ait, dans cette œuvre, une certaine réalité supérieure à toutes les négations, une quantité de force humaine et de beauté éternelle, quelque chose de profond, de naturel et d'*élémentaire*, comme l'énergie dans le bras d'un athlète ou la chaleur dans un morceau de houille, — beaucoup de cette « substance mystérieuse, de quelque nom qu'on la nomme, pensée, intelligence, raison, âme, esprit », — ajoutons : imagination, rêve, — que l'homme sécrète, selon la belle idée de Maurice Maeterlinck, comme les abeilles sécrètent le miel, que sa destinée manifeste est de produire, et que l'œuvre de Victor Hugo nous offre plus dense, plus lumineuse et plus dorée que n'importe quelle autre dans la poésie française.

Le technicien chez Hugo est égal au poète. Il a fait lui-même grand bruit de la révolution qu'il avait accomplie dans la prosodie et le style; il n'a jamais manqué une occasion de réclamer en prose — et même en vers, pour mieux immortaliser son triomphe, — l'honneur d'avoir « sur les bataillons d'alexandrins carrés » fait « souffler un vent révolutionnaire », et « mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire ». Et certes il n'avait pas tort : à y regarder de près, Hugo est bien l'auteur de la réforme technique réalisée par le romantisme. Chénier n'avait pu que montrer la route de l'avenir. Lamartine fait le vers comme J.-B. Rousseau, et parle au début la langue de Fontanes ou de Chênedollé (plus tard, il aura des hardiesses de style exquises ou admirables, mais c'est après Hugo et peut-être sous son influence). L'espiègle Musset, hardi comme un page, a rimé ses premières ballades en 1828, alors que Hugo avait déjà publié les *Odes et Ballades* et la préface de *Cromwell*; et le grave et noble Vigny, si son style est magnifiquement drapé, rêvait en sa tour d'ivoire des rêves où la réforme métrique avait peu de place.

Le vrai coadjuteur, et peut-être inspirateur, de Victor Hugo dans la réforme romantique, est Sainte-Beuve. Le *Tableau de la Poésie française*, où Sainte-Beuve s'enchantait aux rythmes de la Pléiade, et les *Poésies de Joseph Delorme*, qui ne reculaient pas devant le détail familier, ont certainement contribué à l'émancipation du rythme et même du verbe chez Hugo. Mais Sainte-Beuve était déjà moins un poète qu'un critique.

Hugo poète n'a donc pas eu tort de tirer tout l'honneur à soi, et de se poser en Danton du romantisme. Mais, à considérer le fond des choses, sans se laisser éblouir par les métaphores jacobines que sa verve a prodiguées là-dessus, il faut reconnaître qu'au moins pour la prosodie l'importance de la révolution romantique a été quelque peu exagérée.

M. Pellissier a calculé que, sur dix vers de Hugo, neuf étaient classiques. Et encore, comme le remarque fort justement M. Gustave Lanson, a-t-il pris pour texte de comparaison les vers postérieurs à 1850, bien plus romantiques de forme que ceux des recueils précédents. Ces vers romantiques diffèrent eux-mêmes fort peu des vers classiques : Hugo n'a

osé abolir ni la loi qui interdit l'hiatus, ni la loi qui ordonne de couper le vers à l'hémistiche, ni l'alternance des rimes, ni encore moins la rime qu'il a au contraire renforcée : il n'a pas deviné la moderne assonance, cette fausse rime exquise, où notre poésie peut retrouver une seconde jeunesse de forme, et que Lamartine avait indiquée naïvement, par nonchalance, et sans même peut-être s'en apercevoir dans le feu de l'improvisation. On trouve chez Lamartine, en effet, les assonances de « cèdre » et « funèbre », d'« hymnes » et d'« abîmes », d'« algues » et de « vagues » (*Chute d'un ange*).

Quand on examine bien ce que Hugo et les romantiques ont apporté de nouveau dans la prosodie, c'est l'enjambement, — qui peut produire de beaux effets, mais qui n'est pas toujours utile, ni même heureux ; — le vers trimètre :

> Les fleurs au front, la boue aux pieds, la haine au cœur...
> Où rien ne tremble, où rien ne tremble, où rien ne souffre...

— qui est excellent, mais dont il ne faut pas abuser sous peine d'essouffler le rythme de l'alexandrin, — et le vers juste à l'œil et faux à l'oreille :

> Personne pour toi. Tous sont d'accord. Celui-ci...
> Là c'est un soldat, là c'est un juge, un tribun...

— qui, à de très rares exceptions, est mauvais. — En outre, les romantiques sont revenus, avec un sentiment très juste de la mesure, à la rime riche de Malherbe. Pour les strophes, s'ils en ont inventé quelques-unes, presque toutes avaient été déjà essayées par Ronsard et la Pléiade. Et, en réduisant à son exacte valeur cette fameuse révolution romantique, nous ne rabaissons pas le mérite de Hugo ; il ne pouvait faire plus : on n'innove jamais que très peu. La croyance en une révolution, fût-ce une révolution prosodique, est une idée mystique, pour ainsi parler, qui néglige les conditions de la vie : à vrai dire, il n'y a pas de révolutions, il y a des sauts brusques dans l'inconnu, et des retours non moins brusques en arrière ; il n'y a de durable que ce qui est obtenu par évolution. Et l'évolution est forcément très lente. Ce n'est pas une raison pour se décourager et la ralentir encore, c'en

est une, bien plutôt, pour y travailler de son mieux. Voyez ce que toute une génération, la génération parnassienne, a apporté de nouveau en prosodie : tout juste le vers trimètre sans césure à l'hémistiche :

Elle filait pensivement la blanche laine...

— vers qui était déjà indiqué dans Hugo, mais avec la césure obligatoire, et dont les parnassiens ont achevé l'évolution naturelle[1]. — Nous sommes des fourmis qui traînons un fétu de paille. Rendons-nous en compte... — et ne nous lassons pas de le traîner.

C'est en matière de style que Hugo a été vraiment un initiateur. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer ce que publiaient les poètes, et aussi les prosateurs (sauf Chateaubriand), vers 1815 et en 1835. A vingt ans de distance, le changement est complet : plus de périphrases, mais des images ; au lieu de ce style pâle, terne, anémique, à la gesticulation factice, qu'on trouve chez les derniers classiques, le style est haut en couleur, sonore, plein, et son mouvement n'est que le geste de l'idée. Plus de termes trop généraux : tous les mots particuliers, toutes les expressions techniques viennent augmenter le vocabulaire ; plus de vocables notés d'infamie « marqués d'un F, », plus de mots proscrits : tous ont droit de cité dans le vers français. C'est à Hugo principalement qu'on doit cette transformation. Au sacre des rois, à la fin de la cérémonie, on lâchait tout un vol de colombes qu'on avait jusque-là retenues prisonnières dans une grande cage... Hugo a délivré les mots captifs dans la volière classique, et les a lâchés aux quatre vents de l'esprit.

Et il a continué d'innover, même quand la révolution eut été victorieuse. C'est à lui qu'on doit encore cette attribution d'un sens concret aux termes abstraits : — « ondulation », « éva-

1. Et encore Banville, qui avait risqué ce vers charmant, en a-t-il eu ensuite un remords, et l'a-t-il remplacé dans l'édition suivante par celui-ci, un peu ridicule :

Elle filait d'un doigt pensif la blanche laine.

Ce sont les autres poètes du Parnasse qui ont mené à bien cette petite réforme prosodique.

nouissement », —qui a doublé notre vocabulaire pour traduire les impressions physiques. Et si cette autre nouveauté n'a pas fait fortune et semble restreinte à son œuvre, il n'en faut pas moins noter l'accouplement, l'espèce de *crase* de deux substantifs qu'il pratiqua souvent à partir de 1850, le « pâtre promontoire », le « bœuf peuple », le « cheval aurore », le « vautour aquilon », etc., et qui formèrent comme on l'a dit récemment et pittoresquement, des « mots centaures [1] ». Notons aussi qu'il a pour ainsi dire recréé, si c'est les recréer que leur rendre toute leur force par l'usage qu'il en a fait, des épithètes comme « hagard », « effaré », des verbes comme « étoiler » (étoiler l'ombre), termes qui, sans doute, existaient avant lui, mais qui étaient presque tombés en désuétude. Hugo est un magistral enseigneur de mots, et avec Rabelais, le torrent de verbes le plus irrésistible qui coule à travers les lettres françaises. L'artiste en lui est aussi prodigieux que le « songeur » et que le « voyant ».

***

Et nous n'avons parlé que du poète ! Le dramaturge, le romancier, l'historien, le critique même, s'ils ne grandissent pas Hugo, ce qui est impossible, l'élargissent encore. Même à un rapide examen, le reste de son œuvre apparaît, sinon égal à son œuvre poétique, du moins très vaste et très haut encore, et parachève son immense figure.

La théorie du drame romantique est exposée dans la préface de *Cromwell*. Cette préface a été très surfaite : ce n'est pas qu'elle manque d'intérêt, même aujourd'hui ; elle est pleine d'idées, mais ces idées sont rarement justes, au moins dans la première partie, la partie historique. Celle-ci, dans laquelle Hugo essaie de fonder la vérité du romantisme sur l'histoire de la poésie universelle, est une assez vaine logomachie, où, pour un exemple probant que cite Hugo à l'appui de ses théories, on pourrait en citer vingt contraires.

Hugo arrange pour les besoins de sa cause toute l'histoire de la littérature, avec une subtilité scolastique assez étonnante

1. M. Marius-Ary Leblond, *La Grande France*, février 1902.



chez un jeune homme. Il prétend, par exemple, que Pindare, ce type du lyrique, est un poète épique. Sa théorie même des trois périodes qu'aurait traversées la littérature universelle, — période lyrique aux temps fabuleux, période épique dans l'antiquité, période dramatique dans les temps modernes, — est absurde. La Bible est souvent lyrique, mais elle contient de véritables fragments d'épopée; Homère est épique, mais Eschyle est dramatique, et ne date pourtant pas d'hier.

Cependant, si le jeune auteur de la Préface travestit la vérité historique, il a déjà le sens de l'historique, ce qui est beaucoup. C'était là, peut-on dire, un sens qui manquait aux hommes du XVIIe et même du XVIIIe siècle. Le monde à leurs yeux était fixe. Hugo a déjà le sens du devenir, que revélera pleinement *la Légende des Siècles*. Quelque chose est changé dans la pensée européenne : on sent que Hegel médite encore à la même heure outre Rhin, et qu'un jeune homme chétif, nommé Auguste Comte, prépare, en donnant des répétitions à l'École polytechnique, son *Système de philosophie positive*. La théorie des trois périodes de la poésie, — lyrique, épique, dramatique, — chez Victor Hugo, ne fait-elle pas déjà songer à la théorie des trois états de la pensée. — théologique, métaphysique, positif, — chez Auguste Comte?

Et puis voici un poète français qui ne réduit pas toute la littérature aux littératures classiques et à la littérature française du XVIIe et du XVIIIe siècle. Il parle de Dante, de Cervantes, de Milton, de Shakespeare. Il regarde au delà des frontières, dans la brumeuse Thulé; son œil curieux plonge entre l'antiquité et les temps modernes, dans le sombre moyen âge. Tout cela est très nouveau.

Et enfin, si la théorie est mal fondée en raison, elle dénote un sentiment très juste : à savoir que la littérature classique est finie et qu'il faut autre chose. Les idées historiques du jeune Hugo sont gonflées de vent, mais c'est le même vent qui « souffle à travers la montagne », et qui fait palpiter joyeusement les voiles de la nef romantique.

Tout ce que dit Hugo sur la règle des deux unités (car avec un instinct très profond de l'art français et en *vrai classique*, il met hors de cause l'unité d'action) est fort juste. De même, la fameuse théorie du sublime et du grotesque, bien

qu'un peu exagérée, est fort acceptable si (; borne à réclamer le droit de mêler, dans un même sujet, les larmes et le rire.

Et pourtant, le théâtre romantique est resté très au-dessous du théâtre classique. Rien n'a égalé au XIXe siècle les merveilles du XVIIe, les chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine, de Molière. C'est c ce théâtre a manqué d'humanité. Hugo était artiste, peintr ıême historien, mais n'était pas psychologue ; les âmes de héros sont vides de vérité humaine. Ce qu'il y a de bon ns ses drames, c'est le décor, le pittoresque ; l'intérieur lui é ɔpe. Les belles parties sont les parties lyriques, où Hugo se .isse aller aux mouvements personnels de son âme. Aussi l s meilleurs de ses drames sont-ils ses drames en vers. Ceux qu'il eut le tort d'écrire en prose, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, *Angelo*, sont injouables, et presque illisibles. Il y a dans ces pièces d'involontaires bouffonneries qui eussent été cachées par la magnificence des vers, et que la prose met en valeur de cruelle façon.

Même dans ses drames en vers, ce n'est pas le drame qui est beau, c'est le vers. La plupart de ses sujets sont des histoires à dormir debout. Qu'est-ce que ce bandit grand d'Espagne qui s'engage à mourir dès que l'homme qui lui a sauvé la vie sonnera du cor? Qu'est-ce que ce laquais devenu premier ministre qui, pouvant tout, ne se débarrasse pas de son ancien maître, lequel a de lui un papier compromettant ? Les drames en vers de Hugo sont des mélodrames écrits par un poète de génie. Le théâtre romantique a magnifiquement avorté.

Mais il faut reconnaître que Victor Hugo en est encore le représentant le plus illustre. Son théâtre, inférieur aux pièces de Corneille, de Racine et de Molière, est supérieur à *Antony*, à *Chatterton* même ; seul Musset, avec son grand drame touffu et génial de *Lorenzaccio* et ses fantaisies aiguës et charmantes, pourrait lui être préféré comme dramaturge; mais son théâtre est écrit en prose. Les drames de Victor Hugo sont ce qu'on a créé de plus large et de plus durable dans le théâtre poétique du XIXe siècle. Il y a soixante-douze ans qu'on a joué *Hernani* pour la première fois : et malgré ses défauts, la pièce est toujours animée d'un souffle qui emporte tout. D'ailleurs, du

premier coup, Hugo avait donné là son chef-d'œuvre. *Hernani* est supérieur à toutes les autres pièces de Hugo, même à *Ruy Blas* qui, seul, peut lui être comparé. Il y a dans *Hernani* une jeunesse, une tendresse amoureuse, une flamme d'héroïsme, qu'on ne retrouvera plus dans le théâtre de Hugo. *Hernani* rappelle vraiment la tragédie qui souleva, près de deux cents ans auparavant, les mêmes tumultes glorieux, le *Cid*. *Hernani*, c'est le *Cid* du romantisme. *Le Roi s'amuse*, *Marion de Lorme*, *Ruy Blas* sont pleins de beaux vers, mais le sujet de ces drames est par trop absurde. Hugo y a déployé une habileté de dramaturge considérable, mais l'invraisemblance de la donnée éclate malgré tout. Quant aux *Burgraves*, il faut les considérer comme un énorme morceau dialogué de *la Légende des Siècles*, comme un poème dramatique plutôt qu'un drame, et, plutôt que dramatique, épique. — Hugo a donné sa forme à tout notre théâtre en vers : Coppée, Mendès, Silvestre, Richepin, Rostand, sont sa postérité. Le comique de *Cyrano*, en particulier, c'est le comique truculent qui a rendu fameux le quatrième acte de *Ruy Blas*. Cyrano est le cadet de Don César, et le cousin de Goulatromba. Sa rapière héroïque et goguenarde est un accessoire romantique. Sa laideur passionnément amoureuse rappelle la difformité tendrement paternelle de Triboulet; la bosse de celui-ci a pour petit frère le nez de celui-là.

De même que dans le théâtre de Victor Hugo les drames en vers sont les plus durables, ce qu'il y a de meilleur dans ses romans, ce sont les descriptions, les digressions, les épisodes, où, même en prose, le poète s'est donné libre carrière.

Han d'Islande et *Bug Jargal* sont du Walter Scott exaspéré. *Le Dernier Jour d'un Condamné* est un beau plaidoyer contre la peine de mort; Victor Hugo y a produit un effet de terreur physique dont la nouveauté était vraiment prodigieuse à la date où le roman fut écrit, 1829. Le plaidoyer est toujours d'actualité.

On retrouve dans *Notre-Dame de Paris* l'influence de Walter Scott, mais sur un talent tout à fait original et déjà très puissant. La Esmeralda, Quasimodo, Phébus, Gringoire, etc., ne « vivent » évidemment pas comme Eugénie

Grandet ou madame Bovary; mais ils ont te d'existence légendaire, ou, si l'on veut, — car avec Hugo il faut toujours en revenir là, — épique, et c'était bien alors quelque chose de très nouveau dans le roman français. — Et le Paris du moyen âge, dentelé en toits noirs sur fond sulfureux, est prodigieusement net et grouillant.

C'est dans *les Misérables* que Hugo romancier a fait son plus grand effort, et c'est un très bel effort. Le sujet a été directement inspiré par les *Mystères de Paris*, d'Eugène Suë; mais le génie a « changé tout cela ». Le livre est composé à la mode romantique: ce n'est pas un roman, c'est une rapsodie. Mais certains chapitres, comme le fameux chapitre de Waterloo, sont admirables. Et Hugo a créé là des types, Fantine, Jean Valjean, plus réels que ceux de *Notre-Dame*, et dont l'un au moins, Gavroche, est immortel.

Les Travailleurs de la Mer, écrits à Guernesey, sont surtout un beau poème en prose dédié à la gloire de la mer. Certains passages en sont justement célèbres, comme l'Enlizement, ou le Combat de Gilliatt avec la Pieuvre. Enfin, si *l'Homme qui Rit* est un livre manqué, il y a dans *Quatre-Vingt-Treize*, avec une conception de la Révolution presque bouffonne à force de simplicité, un grand souffle qui parfois, après qu'on a souri, fait frissonner.

La place de Hugo romancier n'est pas comme celle de Hugo poète lyrique ou même poète dramatique, la première de toutes au XIXe siècle. Balzac et Flaubert sont très supérieurs à Hugo. Ils ont « fait concurrence à l'état civil » en créant de vrais hommes et de vraies femmes qui ont la complexité des êtres vivants, et non plus des personnages symboliques et abstraits. Mais Hugo est tout de même un romancier de grande valeur. Il a un disciple, et qui compte : c'est Zola, ce romantique de la vie moderne. Zola, c'est, pourrait-on dire, le Hugo des *Misérables* écrivant comme un Taine qui aurait oublié l'Ecole normale. *Les Misérables*, c'est déjà le roman social comme l'a écrit Zola. Les foules des *Misérables* ont envahi *l'Assommoir*, *Germinal*. Épiques tous les deux, Hugo et Zola font tous les deux vivre non des individus, mais des choses. La Cathédrale, Paris, sont les vrais héros de *Notre-Dame de Paris* et des *Misérables*, comme la *Terre*, et

Paris encore, les vrais héros de Zola. Il n'est pas jusqu'à la prose de Hugo dont Zola ne se soit inspiré : prose dense, puissante, un peu cursive, matérielle déjà comme celle de Taine.

Napoléon le Petit et l'*Histoire d'un Crime* sont des livres fort bien composés, écrits d'une façon brillante, mais c'est là de l'histoire un peu arrangée, vue par un poète et par un poète qui, trop mêlé aux événements, s'y est donné peut-être un rôle trop considérable.

Les livres de voyage et de souvenirs, *le Rhin, Choses vues, Alpes et Pyrénées, France et Belgique*, sont très supérieurs aux livres d'histoire. Il y avait en Hugo un reporter génial, un graphomane sublime. Ses notes nous le révèlent possédé du démon de l'écriture, transformant tout en noir sur blanc. Il a passé dans les pays les plus différents et parmi les événements les plus variés en observant bien, ce qui, d'un poète, ne peut surprendre que les esprits superficiels qui croient encore au rêveur « soufflé » par la Muse : les plus beaux rêves sont ceux qu'anime le sang de la vie. Tout ce qui était entré dans ses yeux y était entré pour jamais ; *Choses vues* était vraiment le titre désigné d'un de ces volumes. Et d'ailleurs, n'est-ce pas toute son œuvre qui pourrait s'appeler ainsi ?

Hugo épistolier est assez médiocre. La *Correspondance*, les *Lettres à la Fiancée* sont très ordinaires. On y sent même une certaine paresse de Victor Hugo à écrire, à moins qu'il ne décrive. Ses politesses sont appliquées, et son esprit appuyé.

L'orateur est grand en lui, mais ses discours, réunis dans *Actes et Paroles*, sentent l'huile. Il ne les improvisait pas, il les lisait. Il n'avait aucun don de repartie. On connaît ses aventures héroï-comiques à la Chambre, lorsque, interrompu, il ne trouvait rien à répondre. Mais certaines de ces odes en prose, comme disait Sainte-Beuve, sont d'un mouvement admirable ; et Hugo a prononcé sur la loi Falloux des paroles prophétiques.

Enfin Hugo ambitionna toute sa vie le titre de penseur, et toute une partie de son œuvre est cataloguée *Philosophie*. Le premier des recueils ainsi classés, *Littérature et Philosophie mêlées*, contient des études qu'il avait publiées tout jeune

dans *le Correspondant littéraire*, et qui [illegible] un esprit critique fort avisé et un précoce écrivain; puis des notes et réflexions détachées, où l'excellent voisine avec l'exécrable. Pour son *William Shakespeare*, c'est une statue que Hugo s'est dressée à lui-même sous un illustre pseudonyme. Son livre est d'un verbalisme magnifique, mais Shakespeare n'y est pas étudié sérieusement pendant dix pages. Le *Post-Scriptum de ma Vie*, tout récemm[illegible]blié, offre encore quelques morceaux admirables. Mais é[illegible]ment ce ne sont là que les « tas de pierres », selon le tit[illegible] d'un chapitre, qui bordaient sa grande route.

Et cependant peut-on sans injustice refuser à Hugo ce titre de penseur qu'il se donnait volontiers? Déclarer Hugo bête comme l'Himalaya n'est déjà plus qu'une vieille charge d'atelier ou de parlote. Il avait sa façon à lui d'être fort intelligent. Il était même, si j'ose dire, fort malin. L'homme à qui l'on reproche de s'être si bien assimilé tous les procédés de ses émules et d'avoir si fidèlement reproduit dans son œuvre toute l'évolution de son temps, ne peut pas avoir été cette sorte de sublime imbécile, de Homais transcendant, qu'on nous décrit. Ceci exclut cela. N'oublions pas que récemment M. Renouvier, à qui les purs critiques littéraires ne contesteront pas une certaine compétence en matière de philosophie, a pu, après avoir étudié *Victor Hugo poète*, consacrer tout un livre, l'un des plus originaux et des plus intéressants qu'on ait écrits sur le grand homme, à *Victor Hugo penseur*. M. Renouvier découvre sous les poèmes de Hugo tout un système de réponses aux problèmes que nous pose la vie, toute une métaphysique éparse. Cette métaphysique, très déiste, choque les uns parce qu'elle n'est pas assez religieuse, et les autres parce qu'elle l'est trop. Aux positivistes, aux évolutionnistes d'aujourd'hui, le manichéisme de Hugo, sa cosmogonie migratoire, son optimisme messianique, paraissent enfantins. (Qu'on remarque, d'ailleurs, l'ampleur de ces conceptions, sinon inventées, du moins retrouvées par lui, chez un homme qui a la réputation de n'avoir jamais pensé.) Mais qui nous dit, en somme, que le positivisme et l'évolutionnisme, tels quels, sont le vrai? qu'ils n'évolueront pas eux-mêmes? que dans cent ans, plus tôt même, on ne reviendra

pas à la métaphysique d'autrefois, que Comte et Spencer semblent avoir tuée, mais qu'ils n'ont que reléguée momentanément dans l'ombre, — car, après tout, ces rêveries sur la cause et la fin de tout, sur le bien et le mal, sont éternelles?... Hugo a pensé, comme pensent les grands poètes, par synthèse et non par analyse, par intuition et non par déduction. Il a pensé à sa manière, qui, pour lui, était la bonne.

Poésie, drame, roman, histoire, mémoires, correspondance, éloquence, critique, philosophie, tels sont les multiples aspects de l'œuvre que Victor Hugo a laissée à notre admiration étonnée, — la plus énorme, avec celle de Voltaire et de Gœthe, que l'on ait vue en deux siècles. Elle écrase et subjugue.

Poète, Victor Hugo a dépassé tous les poètes français de son siècle; aucun lyrique, cela va sans dire, au XVIIIe, au XVIIe siècle, ni Chénier génial, mais mort trop jeune, ni Malherbe parfait, mais un peu court d'inspiration, ne peut lui être comparé; seul, au XVIe siècle, Ronsard, notre plus grand poète avant Hugo, et comme lui acclamé et vénéré sur la fin de sa vie avec la même admiration unanime, pourrait lui disputer le premier rang. Il fut aussi fécond, aussi original, il fut comme lui la poésie faite homme. Mais, plus simple, plus charmant, il est moins extraordinaire et moins gigantesque; et son poème épique, *la Franciade*, fut un grand rêve irréalisé.

Hugo a été le premier de nos lyriques, et le seul Français qui ait fait mentir le mot de Voltaire : « Les Français n'ont pas la tête épique ». Pour lui trouver des égaux, il faut traverser les frontières ou la mer, remonter dans le lointain passé. Hugo est un des plus grands poètes de tous les temps et de tous les pays.

Dramaturge inférieur à Corneille, à Racine et à Molière, mais supérieur par la forme au meilleur tragique du XVIIIe siècle, à Voltaire, il a sinon créé, du moins fait vivre le drame romantique, et tous les poètes dramatiques du siècle descendent de lui; s'il n'a pas animé des êtres, il a inventé des situations dont la force pathétique est encore singulière après maintes années; et parfois il a fait rire, sinon comme Molière, du moins comme Regnard.

Romancier, il a écrit le plus beau roman qu'ait produit l'école littéraire dont il fut le chef, *Notre-Dame-de-Paris*, et, dans *les Misérables*, il a, plus nettement que Balzac même, réalisé le grand roman social, indiquant sa route au Zola des *Rougon-Macquart*.

Si l'on songe encore que plusieurs de ses discours sont admirables, que ses récits de voyage ont une verve et un pittoresque rares, que même dans ses recueils de notes posthumes il y a des pages de toute beauté, qu'il a trouvé le moyen de se prolonger après sa mort en des œuvres inédites dont certains vers égalent les plus beaux qu'il ait publiés de son vivant, comme *la Fin de Satan* qui compte parmi ses chefs-d'œuvre, — alors, quelques restrictions qu'en chemin on ait voulu faire et qu'on ait faites, on s'incline enfin devant le grand poète et le grand prosateur; on comprend et l'on partage l'enthousiasme éperdu qu'il inspirait à ses amis et à ses disciples; la critique se tait devant le génie incontestable, et l'on n'a plus pour lui qu'admiration et qu'amour.

***

Oh ! quel farouche bruit font dans le crépuscule
Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule !

Hugo semble avoir écrit pour lui-même ces vers magnifiques, à la fois sonores et mystérieux, où retentissent le bruit des haches et l'écroulement des troncs dans l'horreur d'un bois sacré. Il fut un Hercule et il a accompli des travaux prodigieux.

Il a tué l'hydre du classicisme, celle qui « recourbe sa croupe en replis tortueux » dans le récit de Théramène. Il a atteint, en leur vol rapide, les mots, les beaux mots farouches, ces oiseaux du lac Stymphale qui, avant lui, se riaient de l'archer ; et de leurs ailes il a empenné son vers pour le lancer jusqu'au ciel. Il a vaincu un à un tous les Cacus de son temps, tous les brigands de la critique, tapis « dans l'antre qu'ils se creusaient au bas des grands journaux ». Il a nettoyé les écuries où les Augias classiques nourrissaient un maigre Pégase captif : il a donné au grand cheval divin

le bon grain né de la terre, au lieu du nectar et de l'ambroisie que les autres s'obstinaient à verser en ses flancs faméliques ; puis il l'a délivré, et le beau monstre à l'envergure éblouissante a repris son essor.

« Oh ! quel farouche bruit !... » Depuis qu'il est mort, notre poésie est en deuil ; elle semble un crépuscule où passe encore le souffle de son agonie gigantesque, où sonnent des bruits funéraires. Ce crépuscule a même l'air d'être d'instant en instant plus sombre ; mais ce n'est sans doute qu'une heure passagère : la poésie est immortelle, et les derniers flamboiements du bûcher nocturne se confondront peut-être avec les premiers rayons d'une aurore nouvelle.

Le mythe vient naturellement à l'esprit en parlant de Victor Hugo. Comme l'Océan était père des fleuves, il est le père des poètes, il est le Père. Tous, fleuves ou ruisseaux, sortent de lui. Tous les vers que nous écrivons préexistaient à l'état de possibles dans sa pensée. Il a créé des formes d'expression pour un ou deux siècles. Il a redonné vie au vers et au verbe français. Tous, Gautier, Banville, Leconte de Lisle, Baudelaire, Verlaine, Hérédia, Mendès, Dierx, Coppée, Sully Prudhomme, et les derniers venus dans cette lignée, nous descendons de lui. Ainsi qu'il l'a dit lui-même d'Homère et des poètes antiques, il « nous emporte avec lui, comme Hercule emportait les pygmées, cachés dans sa peau de lion. »

Il est des hommes dans l'histoire de qui relèvent un siècle, un pays, l'humanité entière. Quand nous allumons du feu, nous en sommes redevables au lointain troglodyte qui le premier eut l'idée de frotter deux morceaux de bois l'un contre l'autre ou de mettre couver un tison sous la cendre ; il n'est pas mort, il agit, il vit en nous à ce moment. Mais les inventeurs des choses matérielles n'ont pas seuls ce privilège ; certains hommes qui ont accru les idées ou la beauté sont eux aussi des immortels à ce titre, et, après leur mort, vivent encore dans les autres hommes, et pensent dans leur pensée, et rêvent dans leur rêve.

Maître, tu es de ceux-là. Tu as embelli la vision que nous avons de la terre, et que nous transmettrons à nos descendants. Tu seras à jamais dans la splendeur du monde, tu re-

vivras dans toutes les aurores et dans tous [illegible]oirs, dans tous les bruits de la mer et dans tous les murmures du vent, dans toutes les roses des jardins et dans tous les chênes des forêts.

On nous a dit que tu avais commis des erreurs dans ta vie, que ton œuvre était imparfaite; nous avons entendu, mais nous ne voulons plus y songer. Et d'ailleurs s'avoue-t-on les torts et les défauts de son père? Tous, poètes, nous te devons la vie de l'esprit, ce qui fait de nous des poètes, des manieurs de mots, de rimes et de rythmes. Sans toi, sans tes efforts, sans tes recherches, sans l'exemple de ton œuvre immense, nous ne saurions peut-être pas chanter. Et c'est même à tes défauts que nous devons être le plus reconnaissants, parce que c'est eux qui nous laissent encore quelque chose à parfaire dans la poésie de France, qu'ils nous donnent notre raison d'être, et qu'ils furent au surplus la condition de ton génie.

Mais nous ne saluons pas en toi seulement un grand poète : nous saluons aussi un homme qui a pu se tromper parfois, mais qui a cherché sincèrement, qui ne s'est pas contenté d'une vérité toute faite, qui a contribué à la faire : car la vérité *devient*, comme le monde. Nous saluons un homme qui a rempli son devoir humain, qui n'a pas « refusé sa tâche sur la terre », qui a « beaucoup travaillé ». Nous saluons un grand Français qui aima sa patrie sans se laisser rétrécir le cœur, qui, ayant jeté des cris de Titan blessé lorsqu'on a mutilé la France, n'a pas cessé pourtant d'annoncer une plus grande patrie qui sera un jour l'Europe, et un jour la Terre : vaste rêve dont il est permis d'ajourner l'accomplissement, mais qu'il ne faut jamais désespérer de voir accompli; un homme qui a toujours voulu aller vers une plus complète liberté, un ami sincère et tendre des malheureux et des petits; bref, en même temps qu'un grand poète, une très haute conscience de l'humanité.

Et si les choses à leur tour pouvaient parler, si la voix des éléments pouvait parvenir à ton oreille, comme dans le monument de Rodin, où tu écoutes les vagues de l'océan battre le roc solitaire, elles diraient :

« Homme! nous t'avons formé, lentement, à travers tous

les hasards de la matière. Tu fus un jour notre plus haut prolongement, tu fus celui en qui le monde fleurissait, celui qu'il élevait au-dessus des autres hommes comme une prière ou comme un désir, celui qu'il poussait, comme un appel, vers l'azur, vers l'azur où tu cherchas un Dieu qui vivait en toi. C'est dans ton cerveau que s'inscrivait le plus diversement l'histoire enchevêtrée des choses. C'est en ta voix que se sont concentrées, éclaircies, unies toutes nos voix confuses, balbutiantes, éparses. C'est toi qui sus le mieux assembler les *mots*, ces cris étranges des hommes qui, en imitant les bruits de la nature, traduisent son âme innombrable. Par le verbe humain, les choses ont parlé sur ta bouche ; tu as dit la pensée qu'elles enfermaient au moment où tu vécus, et c'est par toi que, pendant une heure de son éternel devenir, s'est exprimé le monde ! »

FERNAND GREGH

LE CHEVALIER D'OSTABAT[1]

X

Théophile s'en alla d'Izeste le 2 novembre dans la matinée. Son père et le chevalier l'accompagnèrent jusqu'à Pau, d'où partait la turgotine par laquelle il devait arriver à Paris. Un char à bœufs, envoyé la veille, avait transporté ses bagages. Tous les trois montèrent à cheval vers sept heures, par un temps frais d'automne et un radieux lever de soleil.

En traversant le village, ils ne parlèrent pas, chacun d'eux ayant ses pensées graves ou ses soucis. Le médecin se séparait de son fils avec ennui, quoiqu'il eût lui-même ordonné ce voyage, projeté depuis longtemps pour achever l'éducation du jeune homme, et que les circonstances exigeaient. M. d'Ostabat, qui aimait Théophile, le plaignait, persuadé d'ailleurs que son grand chagrin s'évaporerait bientôt par l'absence et par l'imprévu de la vie nouvelle. Théophile s'exilait la mort dans l'âme et pourtant avec un amer plaisir.

Il avait perdu toute espérance en lisant la lettre de Sylvaine et n'avait pu prendre sur lui de lui faire ses adieux. A quoi bon?... Pleurer des larmes importunes, épancher de vains regrets et, sans doute, essayer encore des prières débiles?... Que lui aurait valu tout cela, sinon un surcroît de douleur?

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 mars.

Sur le conseil de son père, il s'éloignait résigné, sachant que l'absence était le seul remède à un mal au-dessus de ses forces, et qu'il ne pourrait pas assister aux fiançailles de son infidèle amie, au triomphe de son rival, à leur mariage et à leur bonheur, les voir se pencher côte à côte sur leur fenêtre, descendre dans la rue, entrer à l'église ou se promener par la campagne, sans être abîmé dans le chagrin.

Sa vie lui paraissait plus dévastée qu'un champ d'épis battus par la grêle, plus morne qu'une lande en hiver. Il se disait que le laboureur ruiné par le tonnerre a son recours dans les semailles prochaines et n'accuse point pour cela la terre. Au crépuscule glacé de décembre, la lande, sous les lugubres brouillards, peut encore au triste passant parler du gîte ; les sillons gelés où dorment les grains préparent de sûres floraisons... Mais qu'avait-il à espérer? Par quoi son cœur pourrait-il revivre, à lui qui ne se souciait plus de bonheur?

Car il n'avait conçu le bonheur qu'avec Sylvaine. La vie lui avait souri par son sourire, s'était incarnée pour lui en cette créature sans laquelle le monde n'avait point de joie. Entendre sa voix, palpiter près d'elle, prendre sa main, marcher à son côté, voir son pied effleurer la terre, sa taille se courber avec grâce ou se redresser avec fierté, respirer son souffle, être assis sous le regard de ses yeux et, sans contrainte, avec des paroles familières, épandre une amitié ingénue, avait été jusqu'alors pour lui les délices et l'espoir suprêmes.

Or, maintenant, solitude, ennui, vide des heures, stupeur de la pensée, abattement, telle était son existence. Il avait une âme bienveillante, un esprit sérieux et aimable qui s'étaient ouverts avec douceur en des habitudes simples et faciles. Aussi l'avenir s'y disposait en visions pareillement faciles et belles ; et le bonheur y était figuré comme une tradition et comme une œuvre sereines, magnifiques et familières. Et il savait que dans le cœur de Sylvaine des songes semblables étaient tissés et que la trame en était ouvrée par leur vie pareille : par le présent et par le passé, par la douceur de la solitude et par la beauté du pays natal, par les conversations et les rencontres, les souvenirs, les désirs timides, les milliers de fils forts et invisibles que le temps dévide et que l'habitude noue, entrelace, croise et mul-

tiplie et où notre être palpite envel ... d'un mobile réseau. Mais, de ces ta ... ix Sylvaine absente, il n'y avait plus devant sa pensée ... désert stérile où il errait, exilé de sa propre vie.

Dès lors, il lui fallait s'en ... Car toutes les joies de jadis gisaient dans son cœur c... r ... les mortes. Il voyait, au pas de son cheval, défiler des ... tés de la route les maisons, les arbres et les champs connus ; il avait passé là, partout, joué, rêvé, entendu et dit des paroles amicales qui désormais n'avaient plus de sens. A chaque détour, à chaque côte, à tous les buissons du sentier, quelque beau songe avait pris l'essor. Quand ils furent à une demi-lieue du village et qu'ils aperçuent en bas ses maisons qui luisaient au soleil levant, pendant que les cloches matinales sonnaient, par la vallée, la messe des Morts, le chevalier, se retournant sur sa selle, arrêta un moment sa monture, et dit :

— Je me rappelle. Il y aura cinquante-deux ans à la Saint-Martin que je partis d'Izeste, accompagné par mon pauvre père et par mon frère. J'allais à Paris comme Théophile, et de là jusqu'à Abbeville, où était le régiment de Picardie, qui avait pour colonel le duc d'Harcourt, et pour commandant effectif notre cousin le marquis d'Aujuson. Il avait la réputation d'être un militaire de mérite, doux et obligeant en son privé, exigeant à l'extrême pour le service du Roi, et je n'étais pas peu effrayé. Je n'avais pas dix-huit ans... Bah ! je pleurais d'un œil et riais de l'autre... Çà, mon garçon ! tu m'as l'air de porter le diable en terre. Je compatis à ton chagrin, certes ! Mais tu es jeune... Je t'envie plus que je ne te plains.

— Oh ! monsieur le chevalier ! — dit Théophile, — mon sort est peu enviable, je vous assure. Je ne me plains pas... A quoi bon ? Je suis plutôt content de partir. Mais je fais bon marché de moi-même et de tout, si ce n'est de l'affection de mon père, et de la vôtre...

— J'entends, — repartit M. d'Ostabat : — les jeunes gens s'imaginent tous que leurs chagrins sont éternels. Par contre, nous sommes trop portés à croire que vos déplaisirs, pour grands qu'ils soient, n'ont pas de durée, et, par suite, à trop les regarder comme futiles. Pour mon amitié, tu la connais.

J'ai dit mes sentiments à ton père. Tu sais que, si ma nièce t'avait aimé, j'aurais donné les mains à votre union, de grand cœur, avec la certitude du bonheur pour l'un et pour l'autre, sans être arrêté par des préjugés de caste, auxquels je vois qu'il faut renoncer décidément. Elle ne t'a pas aimé : n'accuse ni elle, ni celui qu'elle choisit. Ces sentiments-là sont dictés assez obscurément, nous n'y pouvons rien. Il te faut accepter sans humiliation cette déconvenue, et ne croire pas ton cœur en ruine, ni le bonheur mort.

Théophile sourit amèrement.

— Je sais, — reprit le chevalier, — c'est difficile ! Je passai par là, jadis, il y a longtemps. J'aimais comme un fou ! C'était à la guerre, entre des batailles et des escarmouches, souvent meurtrières, où je ne m'épargnais pas. Je n'étais point assuré d'un quart d'heure à vivre; pourtant j'aimais comme un immortel. Quand je fus trahi, je crus tout perdu et je me battis en enragé. Je souffris beaucoup !... Aujourd'hui, j'ai quelque tendresse à m'en souvenir.

Et, comme Théophile se taisait :

— Interroge ton père, — poursuivit M. d'Ostabat. — Il te dira combien j'ai raison. Mon ami, tu me fais de la peine. Tu souffres plus qu'il n'est nécessaire, tu es abattu plus qu'il ne convient. Je vais te rappeler une vérité élémentaire pour tout honnête homme : quelque peine qui t'accable, il ne faut point borner à ta peine le mal humain, ni le monde à toi... N'est-ce pas, mon ami ?

Et le médecin l'approuva, d'un signe de tête énergique. Théophile répondit avec douceur :

— Monsieur, je ne l'ignore pas, mais pourtant il m'est difficile de m'en souvenir. Je n'accuse personne ; je vous suis reconnaissant comme je dois l'être de votre sollicitude et de vos paroles, et j'ai foi dans votre expérience. Je me laisserai, s'il se peut, divertir d'un chagrin qui est lourd, et j'accepterai d'être consolé. Je n'ai point la faiblesse d'être affligé si d'autres sont heureux pendant que je souffre ; mais, pour moi, je ne crois plus au bonheur.

Le médecin haussa les épaules :

— Il n'y a rien à répondre ; nous verrons bien... J'ai vu comme cela des malades qui se prétendaient désespérés.

Ils me disaient à peu près : « Docteur, nous ne sommes pas guérissables et cependant nous venons à vous. Qu'ordonnerez-vous? Quel est notre mal? Passerons-nous par les grands remèdes? Faut-il plutôt des simples et des béchiques?... Nous sommes découragés et dociles. » Je leur disais : « Voulez-vous guérir?... Il faut vouloir et avoir confiance. Croyez en vous-mêmes, changez votre vie, oubliez les veilles, les plaisirs et les soucis, respirez l'air de nos montagnes, buvez de nos eaux minérales, sans négliger les crus du terroir et particulièrement notre jurançon. Ne vous occupez pas de votre mal, et vous guérirez sans y penser... d'après mes prescriptions, bien entendu!... »

Théophile sourit :

— Hélas! je veux bien!... mais...

Il secoua la tête et se tut.

Les trois cavaliers, en silence, montèrent la côte de Sévignac : elle se déroulait, en détours étagés d'où apparaissait la vallée natale. Des pluies récentes avaient laissé, dans les creux, des flaques d'eau qui brillaient; et des brouillards fumaient, que le soleil matinal transperçait de ses rayons, précipitait sur les buissons et au bout des branches en gouttelettes, et que le vent roulait en flocons et en buées d'azur sur les prairies.

De légers nuages flottaient sur les cimes, à peine blanchies par les premières neiges hivernales : c'était comme des gazes lumineuses, qui se pliaient ou se déployaient autour des forêts et des roches, sur les versants, aux gorges profondes. Les montagnes en étaient couronnées ou enveloppées jusqu'à mi-corps ; mais les sommets des plus élevées s'érigeaient libres dans l'azur, qui absorbait les vapeurs exhalées des terres. Un ruisseau courait sur la pente, parmi les champs, les prés et les bois dont s'environnaient les métairies. Les troupeaux n'y paissaient pas, l'herbe au soleil ruisselant encore de rosée ; mais on les entendait, au passage, bêler ou mugir dans les étables. Et la mélodie de leurs sonnailles et celles des eaux fraîches dans les ravins, avec la voix d'un bouvier ou le rire d'une jeune fille sur un seuil, semblaient à Théophile l'adieu de sa terre pastorale, solennisé par le glas des cloches, qui tintaient toujours l'office des Morts. Quand reviendrait-il? Serait-il calme, à l'heure

inconnue du retour? La terre maternelle devait-elle accueillir un jour le voyageur apaisé par la sagesse et rasséréné par la vertu?... Il ne savait pas, ne souhaitant rien, aimant sa peine et le deuil de son amour mort.

L'air était tiède; les feuilles flétries, avec des senteurs d'arrière-saison, neigeaient, comme résignées, au soleil. Les bois bleuissaient dans les lointains et les Pyrénées étaient bleues aussi; les unes revêtues de forêts, les autres dans leur nudité de granit. Des pâturages bordés par les neiges s'étendaient sur les hauts plateaux où tant de bestiaux vaguaient, l'été, que la montagne semblait une nourricière mamelue, une sorte de vache sacrée d'où ruisselaient les eaux qui fécondent, le lait des troupeaux, la vie sur les plaines. Et cela formait une assemblée de géants royaux et de hauteurs vassales, de tours, de pyramides et de falaises, de monts massifs rangés confusément et pourtant suivant quelque mystérieuse préséance, hémicycle où siégeaient les divinités de la terre antique. Ém−u par cette grandeur, Théophile sentit son deuil d'amour et son regret du pays natal se confondre en la même tendresse. Il dit :

— Notre vallée est bien belle! Jamais je ne l'ai autant aimée.

— Bah! — fit le docteur, — tu reviendras. J'étais plus jeune que toi, quand je partis pour Montpellier, où je demeurai six ans à étudier avec âpreté, sans une seule fois reprendre le chemin de la maison. Mon père, médecin fameux en son temps, était un homme fort exigeant et, de plus, très ladre, à qui j'écrivais, à peu près toutes les semaines, des choses comme ceci : « Montpellier, mon très cher père, est assurément une belle ville, mais ce n'est pas une ville où l'on puisse vivre sans argent. » Cela le choquait fort. Il me réduisait à faire des dettes, et ne comprenait pas qu'on eût des dettes... Au reste, la ladrerie chez nos pères devait être une maladie universelle, car tous mes camarades étaient faméliques. Nous avions pour ressource, quand nous avions épuisé nos croûtes, d'aller piquer l'assiette chez des compatriotes établis dans la ville, et riches pour la plupart. Quelquefois l'un d'entre nous recevait un envoi de salaisons et de vin, qui profitait à tous. C'étaient nos aubaines... Au sortir de Mont-

pellier, j'appris la chirurgie à Marseille, au grand scandale de mon père, car il haïssait les chirurgiens. De là j'allai à Lyon, puis à Paris, enfin je revins...

— Je sais ce que je vous dois, — répondit Théophile, — et que vous êtes le plus tendre des pères.

Le chevalier dit :

— Il me semble qu'aujourd'hui les jeunes gens sont casaniers au prix de nous autres. Je ne parle pas de moi, qui ai parcouru à cheval seulement la France et l'Allemagne jusqu'à Kœnigsberg... J'ai rencontré partout de nos compatriotes... Mon frère Louison mourut à la Martinique et navigua dans toutes les mers. Mon frère François prenait par Amsterdam pour aller en Espagne et poussait jusqu'au Cap. Il fit le commerce et la guerre, passa des Grandes Indes à Saint-Domingue, fut pris quatre fois par les Anglais et gueusa en tous lieux. Il mourut à Orléans, jeune encore. C'était un grand fou. Je possède une note de sa main, où il a couché le sommaire de ses aventures, s'étant probablement proposé d'écrire par le menu ses mémoires. Mais il ne l'a point fait... C'est dommage. Cela eût été plaisant à lire, et, j'imagine, héroï-comique.

— Les jeunes gens, — dit le docteur, — sont comme les agriculteurs de Virgile : *sua si bona!*... Ils connaissent mal le bonheur d'être jeunes... Voilà Théophile qui s'en va faire un beau séjour dans la capitale, chaudement, galamment vêtu, sans autre devoir que d'étudier quelque peu le droit, juste ce qui lui sera nécessaire pour se débrouiller dans un procès, s'il a des voisins qui le chicanent. Je lui ai garni son escarcelle du mieux que j'ai pu, et à faire, si le pauvre homme a vu cela, s'indigner dans les Champs-Élysées l'ombre de mon père. Il a ses poches pleines de lettres que vous eûtes la bonté de lui donner, grâce auxquelles il sera accueilli par d'honnêtes gens et connaîtra le monde. A sa place, j'aurais chanté jusqu'aux nues... Voyez-le! il pousse des soupirs à remuer les branches des arbres sur son passage, comme s'il ne devait plus nous revoir.

— Le chagrin m'accable, en effet, — dit Théophile. — Je suis affligé de vous quitter, j'ai le cœur vide d'espérance. Que faire à cela ?...

— Se divertir — repartit M. d'Ostabat : — honnêtement,

il va sans dire... Cependant je te conseille un grain de folie. La sagesse nous est trop naturelle, et la folie incommode, hélas ! pour qu'il n'y ait pas à vous envier celle-ci comme inséparable de votre jeunesse... La nouveauté, l'attrait du voyage allégeront ton chagrin... On met, je le sais, un point d'honneur à ne pas se consoler de ces deuils, et l'on se pare d'un amour malheureux, ainsi qu'un soldat d'une blessure. C'est fort bien fait. Prétendre aimer pour la vie enveloppe la loyale maîtrise de soi, comme une volontaire servitude à la religion de ses tendresses. Et certes il serait un triste amant celui qui, déclarant sa foi, la subordonnerait prudemment au bénéfice du retour, et qui, éconduit, effacerait, comme d'une tablette de cire, ses sentiments de son cœur... Je prévois que tu seras opiniâtre dans ton amour sans objet, et, par conséquent, tu souffriras. Je ne te dis pas : « Oublie et sois gai ! » mais simplement : « Ne te crois pas dédaigné... » Demeure fidèle à une amitié qui te redeviendra promptement très douce, et crois au bonheur. Vis et vois vivre. Confie-toi au temps. Tu vas assister de près à de grandes choses, et, peut-être, à des tragédies dont le spectacle, étonnant ton esprit, l'emplira de généreuses pensées, seul et sûr remède des pires disgrâces...

Ils discouraient de la sorte le long de la route, et Théophile se dérida un peu. Dans l'hôtellerie où ils descendirent, il fit honneur, non moins que son père et le chevalier, à l'excellent repas qui leur fut servi. Ses yeux s'animèrent, ses joues pâlies reprirent leur coloris naturel, quand il eut humé deux verres d'un vieux bourgogne qui accompagna une ample et généreuse rôtie de grives. On but largement à son voyage, au retour futur, et il accepta les souhaits de calme, l'augure même du bonheur lointain. La voiture qui devait l'emmener ne partait que le lendemain, à l'aube. Son père devait l'accompagner jusqu'à Toulouse. Le reste du jour fut employé à quelques emplettes et à parcourir pas à pas la ville. Le lendemain, pendant que les postillons chargeaient la voiture, au petit jour, dans la cuisine de l'hôtellerie où les trois amis déjeunaient gravement, Théophile dit à M. d'Ostabat :

— Oh ! monsieur le chevalier, je prends congé de vous avec douleur. Merci de votre bonté paternelle ! Vous fûtes

mon maître et mon ami : je n'oublierai jamais les leçons par lesquelles vous fîtes de moi un homme dénué d'ambition et d'orgueil, mais non pas de toute vertu ni de fermeté contre lui-même. Ceci, vous le verrez ; et je vous assure que j'aurai à me consoler un peu quelque mérite. Permettez-moi de vous embrasser. Faites mes adieux à Sylvaine. Je ne pus prendre sur moi de les lui faire. Je n'aurais pu que tomber à ses genoux et verser un torrent de larmes, et ç'aurait été pour elle et moi le plus inutile surcroît de peine. Si vous ne craignez pas de troubler son cœur, dites-lui combien je l'aimai. Je ne l'ai prouvé que par des paroles et par du chagrin, mais je ne veux pas que ma tendresse lui soit importune, et, si vous le redoutez, ne dites rien ! J'ai réfléchi depuis trois semaines, et je me vois bien tel que je suis, sans naissance, faible de corps, en tout dissemblable et peu digne d'elle... Elle a mieux choisi ; elle a bien fait... Pourtant !... Allons, je m'en vais, et c'est fini !... Dites-lui que je lui demeure ami et répands en vœux de félicité sur elle toute ma douleur et toute la joie... que j'ai perdue... Adieu, monsieur le chevalier !...

— Ah ! mon ami !...

Et M. d'Ostabat, en lui donnant l'accolade, laissa tomber deux grosses larmes qui roulèrent le long de ses joues basanées. Puis il dit avec gravité :

— J'ai peur que nous ne t'ayons méconnu... Va, tu es un homme ! Tu peux te confier à toi-même : toutes les disgrâces te trouveront fort. Je suis fier de toi !... Quant au bonheur, je te répète ce que t'écrivit ma nièce : j'estime que tu es au-dessus du bonheur.

La voiture partit. M. d'Ostabat fit seller son cheval et descendit vers Izeste. Il était pensif et se disait :

« Ce pauvre garçon me donne quasi des regrets. Je lui connaissais un bon naturel, le sens droit des choses, et de l'esprit. Il me révèle une fermeté de courage dont je ne le savais pas doué. Dirai-je à Sylvaine ce qu'il m'a dit ?... Oui !... Le choix de ma nièce est selon le cœur et les convenances. Henri de Lys-Mifaget est un homme de race, qui a les nerfs et l'âme de notre lignée comme de la sienne : ainsi n'y a-t-il rien à regretter, sinon la mésaventure de ce jeune homme

digne de tous les bonheurs, et qui souffre jusqu'à désespérer de son sort. Je sais ! je sais que ces chagrins-là ne sont guère à l'épreuve de la vie, et que peu de temps les dissipe. Mais sa douleur à lui n'est point futile ; il ne la déclame ni ne lui cède ; il y a, dans les souhaits dont il m'a chargé, une générosité singulière et qui va jusqu'à la grandeur. Je dois les rapporter à ma nièce. Heureuse, je serais fâché si elle oubliait qu'il souffre à cause d'elle et ce que vaut ce fidèle ami... Ceci l'affligera probablement, mais ne saurait blesser son bonheur. Il ne faut pas d'un bonheur égoïste, car les joies en seraient stériles et viciées d'une improbité secrète, comme la fortune d'un coquin. »

Ainsi raisonnait M. d'Ostabat, tandis qu'il revenait vers sa demeure. Au pas du vieux cheval Balthazar, alourdi par l'âge et le repos, mais qui paraissait, comme son maître, défier la décrépitude, il dévidait à la fois sa route et ses pensées. Il se souvenait de la matinée déjà lointaine où il avait chevauché, porté par le même Balthazar, vers sa maison natale où l'attendait l'œuvre de tutelle et de restauration familiale modestement accomplie.

« Oui, mon camarade, le temps a coulé pour vous et moi. Il faut abdiquer : le nouveau maître va prendre les rênes du royaume. Maintenant de tranquilles promenades, les conversations avec les nôtres, des sommeils autour du foyer que, je l'espère, je pourrai voir couronné d'enfants, des siestes au verger pendant l'été, relire Jean-Jacques et M. de Buffon, tailler encore de ma main vieillie les arbres vieillissants aussi du jardin, aller quelquefois à la pipée ou tirer quelque pauvre grive, — telles vont être nos occupations et nos joies. Avec ma nièce et mon neveu, je visiterai dans les champs nos gerbes : car, Dieu merci ! j'ai encore le pied léger et les reins solides. Vous, Balthazar, vous continuerez d'aller pâturer dans les herbages ; par les gros temps de pluie ou de neige, vous songerez dans votre écurie, en mâchant de vos dents usées le foin et la paille que j'aimerai à vous distribuer de ma main... Nous nous souviendrons ! Nous nous comprendrons !... Vous n'aurez plus guère à me porter, car je n'irai guère plus à la ville... Il faut céder à ces jeunes gens : le vaste monde se circonscrit autour des vieillards en cercles rétrécis

à chaque saison, et notre vie n'est plus qu'une étoffe, luisante d'usure et rongée des mites, bonne tout au plus pour le coin du feu... J'ai fait mes folies, commis mes fautes... Cependant je ne renierai rien de mon passé. »

Et doucement, le vieux gentilhomme et le vieux coursier cheminaient amicalement vers le gîte. Les jours anciens défilaient dans l'esprit du chevalier, et leurs images, celles de ses proches, de ses amis morts, et la sienne propre lui semblaient autant d'ombres fraternelles qu'il saluait d'une reconnaissance et d'un regret calmes et attendris. Il arriva, midi sonnant, au village, et il fut heureux d'être accueilli comme au retour d'un lointain voyage. Les paroles de Théophile, qu'il rapporta, émurent la jeune fille, l'émurent lui-même d'un sentiment grave et affectueux, comme heureux dans la compassion et résigné dans le bonheur.

XI

Les fiançailles des jeunes gens durèrent jusqu'à la fin de l'hiver. Ce fut une période joyeuse et douce, pendant laquelle ils se virent tous les jours, préparèrent l'intimité future et bâtirent les projets d'avenir.

Le chevalier avait dit à Henri :

— Venez aussi souvent que vous voudrez, demeurez autant qu'il vous plaira. Il me chaut peu que des impertinents glosent ou non sur vos entrevues quotidiennes. J'avais déjà plaisir à vous voir avant que vous fussiez notre familier. Mon gouvernement touche à sa fin. Dès à présent, regardez-vous comme le maître de la maison.

La jeune fille lui avait dit :

— Venez tous les jours. Les heures sont longues lorsque vous n'êtes pas avec moi. Alors je me prends à redouter je ne sais quoi, des malheurs possibles... On dit que les trop grandes joies sont mal vues du Ciel... Est-ce croyable ?... Nous aurions trop à craindre ! Cela ne peut être !... Je prie pour nous, pour vous surtout, mon ami. Quand vous êtes là, mon cœur s'éclaire et je ne souhaite plus rien. Dès que vous êtes parti, je vous attends.

Il allait donc la voir chaque jour, le plus souvent dans l'après-midi. Lorsque le temps était beau, ils se promenaient dans les champs avec M. d'Ostabat, qui discourait et parfois s'écartait avec bonhomie pour surveiller quelque travail de labourage ou de semailles, ou pour écouter un paysan. Ils passaient par les sentiers familiers qu'ils suivaient naguère isolément. Ils s'arrêtaient aux places favorites où l'un ou l'autre s'était reposé, avait recueilli à l'ombre des arbres ou laissé tomber au fil de l'eau sa rêverie silencieuse. Et d'y revenir ensemble leur était une contemplation émue et belle de leur passé, une prise de possession nouvelle et définitive de leurs habitudes et de leur pays, de leur existence confondue, de toute la nature mieux aimée.

D'autres fois, ils se promenaient dans le jardin, marchant côte à côte au long de l'allée transversale, entre les charmilles dépouillées. L'automne avait laissé dans les massifs des roses qui s'effeuillaient avec langueur ; et l'odeur des buis était amère, et humide l'ombre des lauriers, dans ce vieux jardin mélancolique, où les poiriers en quenouille tordaient leurs ramilles bizarres et où quelques abeilles bourdonnaient auprès des ruches, mal endormies sous leur toit de chaume. La vallée austère et magnifique s'ouvrait aux yeux distraits des fiancés, dans sa beauté d'arrière-saison. Le soleil encore chaud la dorait pendant quelques heures ; mais il disparaissait rapidement derrière les montagnes environnantes, entre lesquelles le crépuscule de novembre avait de furtives splendeurs. Il rougissait quelques instants les hautes fenêtres de la maison et la cime des arbres contemporains, qui remuaient au souffle du soir leurs branches, au niveau des pignons, et abandonnaient leurs feuilles jaunies. Alors la demeure leur était chère, où s'allumait dans la grande salle le feu des souches massives de chêne qui flamboyait à travers les vitres. Et ils rentraient, s'ils n'aimaient pas mieux s'attarder dans l'allée, jusqu'à l'heure où sonnait la cloche du village, et les premières étoiles s'allumaient.

La jeune fille disait :

— Combien de fois j'ai marché le soir dans ce jardin ! Seule en été, pendant que mon oncle se promenait aussi de long en large sur la terrasse... J'entendais son pas, j'écoutais

monter du village des voix et des rires, et de la digue la rumeur du Gave contre les rochers. Je n'avais pas peur, quoiqu'il fût tard : toujours venait de la maison quelque bruit ou quelque appel, et je voyais, devant la fenêtre ou la porte ouverte, la lampe briller... J'étais un peu triste, quoique heureuse et calme. J'étais triste sans savoir pourquoi.

Il répondait :

— Je le fus souvent. Comme vous, je l'étais davantage le soir, quand je rentrais à mon gîte. Et, si j'en avais bien des raisons, je n'en avais point toutefois d'être plus morose alors qu'à d'autres moments... Mais vous?...

— J'avais aussi ma solitude. Je sais qu'on regrette faiblement ce qu'on n'a pas connu, et que je n'étais pas une orpheline aussi déshéritée que les autres. Mon oncle m'a été doux comme mon père. Et Marion m'a si bien parlé de ma mère qu'elle m'est par elle aimée et présente... Mais quoi! dans cette grande maison, je les ai cherchés souvent du cœur, et me suis trouvée isolée et triste, car prier pour eux me suffisait mal.

— Je fus un isolé de très bonne heure, — répondait Henri. — Je ne sais comment je ne suis pas devenu aussi sauvage que le plus sauvage des pâtres et le plus grossier des bûcherons. Je dois cela, sans doute, à mon père qui, tout aigri qu'il fût par ses malheurs et d'une humeur parfois difficile, se souvenait en toutes ses paroles, comme en ses actes, d'avoir été un gentilhomme vraiment digne de sa qualité... Il avait vu le monde et la cour et se plaisait à m'en parler... Quoique j'aie fort peu connu ma mère, je lui dois sûrement aussi, à elle, de n'être pas le rustaud farouche que devait me rendre mon existence. Car elle était douce, gaie et tendre... douce comme vous...

— Mêlons nos souvenirs, — lui disait-elle. — Puisque notre vie est désormais unique, il faut qu'elle nous soit familière à tous deux du plus loin qu'il nous souvienne en effet... Nous nous connaissons bien, et, grâce à Dieu, nous nous rencontrâmes sans trop attendre. Je n'ai pas vingt ans...

— J'en ai vingt-trois. Mes lamentables années de jeunesse m'ont fait à la vérité plus mûr que mon âge, mais non découragé ni défiant. J'avoue que je doutais du bonheur... Ou plu-

tôt, je m'interdisais d'y penser. Mais vous m'avez aimé. Aucun affamé de grandeur ne s'élancera dans le monde avec une ambition plus allègre et vaillante que ne l'est à présent ma certitude de notre vie nouvelle et ma foi en vous.

— Pauvre ami ! — disait la jeune fille, — vous êtes celui que j'attendais. Oubliez que vous eûtes des tristesses, ou, s'il vous en souvient d'aventure, que ce soit pour plus de bonheur. Je vous l'ai dit : j'ai été moi-même, sans savoir pourquoi, inquiète et comme étonnée devant ma vie, et j'ai maintenant, de même que vous, ma certitude et ma joie... en vous !... Comme cet automne se fait pour nos fiançailles grave et radieux !... Cette saison m'attristait jadis : toute petite, je voyais les jours décliner et tomber les feuilles avec une inexprimable mélancolie. Et souvent, assise là, sur ce mur, je regardais s'effacer sur le toit et sur la haute vitre de la tour les derniers rayons et fondais en larmes. Maintenant ce coucher d'automne m'est plus magnifique que l'été.

Ce beau temps dura jusqu'à la Noël. Tous les jours, le soleil se levait au milieu de nuages rouges, que dispersait le vent du sud. Les montagnes n'avaient de la neige qu'à mi-corps, et sur les pentes où les rayons ne se posaient pas. L'air était tiède, les oiseaux chantaient ; il y avait des marguerites au revers des fossés et les pâturages verdoyaient. Les constellations étincelaient en un ciel clément d'où tombaient de légères et inoffensives gelées. La fête de Noël fut lumineuse. Les cloches sonnèrent dans la nuit bénie avec des vibrations d'allégresse. Et à midi, après la grand'-messe, les fiancés et le chevalier dînèrent dans la salle à manger où le feu flambait joyeux et inutile, où pénétraient, par les croisées ouvertes, des bourdons qui croyaient l'hiver en fuite, et des moucherons dansant au soleil.

Le chevalier dit :

— L'hiver, cette année, n'a pas pris sa belle barbe blanche. Le vieillard s'est fait débonnaire et vous aime. Je ne me rappelle pas un Noël plus doux. Les jours vont allonger, les noisetiers ont déjà leurs filigranes pendants, et les froments, qui, tout de même, s'accommoderaient d'un peu de neige et de quelques gelées, font la terre pareille à un pré... Voyez comme ce vieux vin rit dans les verres ! Marion a merveilleusement

accommodé ce salmis de bécasses. Lorsqu'elle apportera le rôti, il faudra qu'elle trinque avec nous.

Marion, qui aimait un verre ou deux de bon vin, but et dit avec tendresse :

— Ah! monsieur le chevalier! Mademoiselle amie, ma Sylvaine!... Vous aussi, monsieur Henri!... que Dieu vous bénisse!... Si le pauvre monsieur voyait ceci!... Si madame, que j'ai tant aimée, le voyait!... Nous étions sœurs de mamelle. J'entrai à quatorze ans à son service, et je la suivis ici, à son mariage... Puissé-je ne pas mourir avant votre noce! Puissé-je voir de vous un enfant que je porterai sur mes vieux genoux et à qui je raconterai les histoires que je vous racontais, mademoiselle!...

Avec janvier les froids arrivèrent. Le beau temps finit par des jours brumeux, que suivirent des torrents de pluie et des vents farouches; puis, un matin, la neige apparut. Elle tomba, deux jours et deux nuits, d'un ciel qui semblait fondre en flocons, et le village fut clos dans une solitude sans chemins. Les toits fumèrent, en bonnets d'hermine. Les stalactites pendirent à leur bordure de chaume ou d'ardoise. Les paysans ouvrirent avec la pelle, des granges aux maisons ou vers l'église, d'étroits sentiers, bientôt recouverts d'une croûte de glace raboteuse. Les arbres eurent des mousses en cristal et des girandoles de givre clair. Les bruits accoutumés de la campagne, les vannes du moulin, le marteau de la forge, les bêlements grêles dans les étables, les coups sourds des haches fendant du bois ne rendirent sur la neige épaisse qu'un résonnement étouffé : un silence étrange s'étendit sur la contrée blanche.

Les maisons closes ne paraissaient vivre que par les panaches des cheminées qui montaient dans le ciel grisâtre. Basses sous les toits à pans tronqués, elles faisaient songer à leurs vieux, assis et courbés devant l'âtre, tendant leurs mains à la flamme et ruminant de vagues et léthargiques pensées; aux filandières qui sur l'escabeau étiraient avec leurs lèvres molles le lin ou la laine de leur quenouille, et tournaient les fuseaux antiques.

Henri arrivait chaque jour, vers les trois heures de l'après-midi, guêtré jusqu'aux genoux, enveloppé d'un vaste manteau à l'espagnole, et joyeux. La demeure, par ce temps d'hiver,

lui fut plus amicale que jamais et l'accueillit dans son intimité maternelle. Par les fenêtres, apparaissait le pays ample et silencieux. Le paravent était déployé, les fauteuils à oreillettes, rangés en demi-cercle, attendaient, et, solennels, semblaient méditer au coin du feu. Les cheminées à manteau de pierre et de bois sculpté dévoraient par monceaux les épis égrenés de maïs et les souches couvertes de mousse, qui, sous les pincettes, éclataient en gerbes d'étincelles. La maison était la grande aïeule bruissante de mille voix, qui vivait dans le grave songe familial de ses habitudes quotidiennes et la mémoire de deux siècles morts.

Il aima les heures sous la lampe, les conversations et les silences. Les livres, de pesants livres à estampes, d'histoire, de chevalerie, de voyages, un vieux Plutarque, Buffon et Jean-Jacques, les traités bizarres de vénerie, la *Maison rustique*, l'*Oyseleur françois*, rangés dans la galerie parmi les engins de pêche et les armes, lui furent des amis le conviant au calme ou des poèmes familiers qui racontaient l'existence agreste et la paix de la maison.

Les meubles disaient les mêmes choses, les portraits aussi. Sur les tentures de tapisserie délabrées étaient peintes des scènes de moisson encadrées de grappes et de grenades, les remparts d'une ville d'Asie et des batailles de croisés et de Sarrasins : le reflet des flammes, au crépuscule, avant que la lumière fût apportée, faisait remuer en leur pénombre, d'une vie bizarre, les figures des bergères et des chevaliers. Dans les poutres vertébrales s'encastraient les solives lustrées, étendues ainsi que les bras nombreux d'un géant paternel. Et tout signifiait la vie de tendresse, que les hôtes de ce logis avaient reçue et devaient transmettre, comme un héritage.

On s'occupait à dénouer les dernières gerbes dans la grange, à battre les épis de maïs. On mesurait les grains roux et jaunes avant de les enfermer dans les coffres, et le chevalier comptait les marques tracées avec un charbon sur la porte par les domestiques, et les traduisait en quartauts inscrits sur le livre de raison. Henri l'accompagnait au cellier, voyait transvaser dans les barriques les vins nouveaux, dont on examinait au soupirail la couleur fumeusement rouge sombre

ou la limpidité pétillante. L'un et l'autre se plaisaient à ces soins, étant de la même race agricole et aventurière tout à la fois, qui aimait héréditairement les sillons, la guerre et la chasse. Et ils parlaient familièrement avec le charpentier grave et disert, qui citait quelque proverbe en mesurant de l'œil une planche ou taillant la courbe d'un araire; avec le manouvrier et les valets qui racontaient avoir battu, fendu et détaillé un arbre mort sur la lisière de la prairie, que les loups venaient jusqu'au village et que les sangliers erraient par bandes... Enfin, ils jouaient aux échecs; et M. d'Ostabat écrivait ses mémoires.

— J'espère les terminer, — disait-il. — Ce vous sera, quand je n'y serai plus, une bonne commémoration de moi; j'y revivrai jusqu'en mes manies. Je ne puis vous dire avec quel plaisir je trouve parfois en un vieux registre une note de la main de mon père. Alors il me semble le revoir : cinq ou six lignes d'une encre jaunie, où il est question d'un bœuf acheté ou d'une récolte bonne ou mauvaise, me rendent subitement cette vie écoulée.

Il disait encore :

— Nous voici, par ces temps de neige, comme des colons dans une île. Notre île est sûre, les pirates n'y aborderont pas. L'hiver est le bon temps du laboureur. Nos bergers et nos paysans dorment ou s'amusent insoucieusement comme leurs anciens ont fait. Si l'on ne le savait par les nouvelles, se douterait-on qu'il y a dans tout le royaume, des cités en tumulte, un peuple travaillé par les colères, la guerre civile imminente?... J'ai vu des lettres de Théophile. Il mande que les arrivages dans la capitale sont insuffisants, et les vivres chers, à cause des brigands qui tyrannisent les campagnes. Le peuple se jette sur des malheureux qu'il écharpe ou pend à la lanterne comme accapareurs et aristocrates : il n'y a point de jour où la ville ne soit ensanglantée de ces meurtres. Quel bonheur de vivre loin de ces tristes scènes, qui souillent la jeune liberté!... Quelques changements étaient nécessaires : il y avait des lois trop lourdes, sans doute, et des hommes trop orgueilleux. Mais voici que l'on prétend renverser tout. L'abolition de l'ordre séculaire est décrétée. On dit qu'aux dernières journées d'octobre, le Roi

et la Reine, ramenés à Paris par un peuple immense, furent traités avec un dérisoire respect. Les canons traînés par les citoyens étaient enguirlandés de fleurs, mais bel et bien chargés de mitraille, et jusqu'à la gueule. Les boute-feu ne manqueront pas. Il faut prévoir les plus grands excès, car l'agitation est effrayante. Cependant n'y pensons pas trop... A la vérité, ces choses m'attristent : je ne les avais pas prévues telles, quoique je connusse la folie des hommes. D'autre part, je n'ai jamais pensé que l'ordre social fût immuable. Il y a des changements que je souhaitais et d'autres auxquels je me résigne. Si j'étais encore au service du Roi, je n'hésiterais pas sur mes devoirs, et pourtant mon âme oscillerait en des incertitudes périlleuses. J'aime n'être plus qu'un vieil ermite, qui n'ai rien à faire qu'à regarder, et, à l'occasion, donner un pacifique conseil... Pour vous, vous êtes de jeunes ermites, qui vous occuperez d'être heureux.

— Certes ! — répondait Henri. — Nous le sommes jusqu'à la plénitude, et tout le reste me semble des billevesées d'avare ou des jeux d'enfant... Je ne voudrais pas, tout de même, d'un bonheur égoïste ni d'une sûreté lâche et sordide au milieu d'un monde saccagé. Sylvaine pense de même.

— Oui !

— Nous pensons tous ainsi, — repartait M. d'Ostabat. — Je n'ai pas bravé les dangers de la guerre pour trembler, dans mes derniers jours, à l'idée de périls qui ne sont que probables, après tout... Si des tempêtes doivent éclater, je ne crois pas qu'elles s'étendent jusqu'à notre province. Il nous faut rester ce que nous sommes, affables à ceux qui nous entourent, et justes pour les petits, avec indulgence. Vous êtes aussi simple que moi dans votre vie, mais hautain d'allures, et dédaigneux d'humeur, ce me semble. Atténuez cela, et m'en croyez. Nous n'avons pas autre chose à faire. Il n'est pas question de tirer l'épée ni de faire le bravache... Et contre qui ?... Contre une nation qui est unanime, ne nous y trompons point. Cela est puéril et misérable et peut amener de grands malheurs.

— Que dit encore Théophile ? — demandait la jeune fille.

— Il dit qu'il n'oublie pas, mon enfant. La nouveauté, la grandeur du spectacle auquel il est mêlé l'ont échauffé d'en-

thousiasme. Il écrit qu'il en fut effaré d'abord, mais que, son cœur malade s'y raffermit.

— Son cœur malade !...

Dans le grand amour qui l'avait prise, elle ne pensait plus guère à son ami. Ses sentiments étaient trop ardents, sa joie trop radieuse, pour qu'elle se souvînt de Théophile autrement qu'avec une compassion vague et distraite. Elle s'imaginait avoir vécu toujours dans l'attente de celui qui devait paraître, et qui avait paru... Or voici qu'aimant son fiancé de toutes les puissances de son cœur, elle se souvenait que Théophile l'avait aimée de la sorte. Et cet ami avait l'âme grande, jusqu'à ne l'accuser pas ; jusqu'à ne se dédire pas de sa tendresse et, ne se souciant plus de bonheur, jusqu'à lui souhaiter sincèrement la joie renoncée.

Une pitié infinie l'envahit toute ; elle s'accusa d'être insensible. Tandis qu'elle s'enivrait ici de douceur, là-bas l'exilé se souvenait d'elle et se savait autant disparu de son cœur que de sa présence. Il se raffermissait tant bien que mal par l'étude et la vue du monde et dans l'enthousiasme des grands combats qui se livraient pour la liberté, c'est-à-dire par l'oubli de soi. Mais il guérissait peu. Et d'être ainsi aimée lui causait de la compassion et des regrets tendres, de la gratitude, un orgueil intime.

Elle n'en aima pas moins son fiancé et ne lui parla pas de Théophile, mais elle dit au chevalier :

— Qu'a-t-il écrit de moi ? Est-ce qu'il se plaint ? Croit-il que je le dédaigne et l'oublie ?... Faites-lui savoir qu'il n'en est rien, si cela peut alléger sa peine... Si je disposais du bonheur, il serait comblé : cela me navre, que notre joie cause sa douleur. Je voudrais qu'il fût guéri, qu'il revînt... Je voudrais qu'il m'aimât d'amitié tranquille et le lui rendre, pour qu'il fût heureux avec nous... Vous savez combien j'aime Henri, que je me suis donnée à lui dans mon âme et ne me reprendrai pas. Pourtant, avoir été aimée de Théophile me remplit de reconnaissance et me restera un cher souvenir. Je ne regrette rien, ni ne distrais le plus léger sentiment de la loyauté où je suis tenue. Mais je voudrais qu'il y eût deux Sylvaine, une autre Sylvaine semblable à moi : alors il n'aimerait pas vainement...

Henri de Lys-Mifaget et mademoiselle d'Ostabat se marièrent à la fin de février. La neige avait fondu depuis trois semaines. Les jours allongeaient sensiblement ; les branches des pêchers étaient roses dans le vieux jardin, les saules et les sureaux verdissaient. Il y avait des primevères et des papillons sur les plates-bandes. Aux chênes des prairies chantaient les grives, et les palombes revenues se jouaient dans les bois voisins et voyageaient au-dessus du village. Devant les portes, les enfants jouaient dans la poussière les vieilles fileuses, redressaient au soleil leur dos rouillé. Il y avait des mugissements, des bêlements jeunes dans les pâturages, et, dans la rue, des rires et des chansons, joie printanière, instinct des êtres qui se confondait au cœur de Sylvaine avec l'allégresse intérieure.

Les cloches sonnèrent pour la grande fête par une matinée fraîche et limpide. Elles sonnèrent à toute volée et longtemps, le carillonneur se réjouissant d'être convié avec tout le village à la noce, pour laquelle étaient faits des apprêts somptueux. Leurs vibrations, comme au jour de Pâques, s'envolaient au-dessus de la terre verte de froments et brune de labours, au-dessus des maisons groupées, des eaux étincelantes et vagabondes. Elles avertissaient ceux qui arrivaient des maisons seigneuriales de la contrée, dames, gentilshommes et jeunes filles en carrosses de l'autre siècle, quelques-uns en chaise à porteurs, d'autres chevauchant d'un air digne la jument à large ventre ou le bidet de leur écurie.

Mademoiselle d'Ostabat fut conduite à l'autel par son oncle, digne et magnifique. Il portait un habit puce avec une culotte bleu de ciel, jabot et manchettes de malines, des boucles et des boutons d'or ciselés. Il offrait la main droite, l'autre tenant le chapeau à plumes, et son épée était en verrouil. Sa chevelure poudrée à frimas pendait en catogan sur sa nuque. Il souriait gravement de toute sa face rouge et rasée, et à la jeune fille inattentive disait de paternelles paroles.

Sylvaine, pendant toute la journée, marcha et vécut ainsi qu'en un rêve. Elle s'agenouilla selon les rites, répondit au célébrant, reçut l'anneau, entendit les prières et les chants. Au sortir de l'église, au bras d'Henri, elle prit la tête du cortège et monta vers sa maison.

Les jeunes filles lui offrirent un agneau et des tourterelles privées. Les jeunes gens lui présentèrent deux veaux de lait près d'être sevrés, enrubannés suivant la coutume et enguirlandés de buis et de fleurs. Suivant une autre coutume immémoriale, des femmes répandirent devant elle des noix, jetèrent des poignées de blé et de maïs, présage d'opulence rustique. Les vieilles qui se levaient debout sur les portes lui disaient leurs bénédictions. On chanta des vers en son honneur : c'était une pastorale béarnaise composée pour la circonstance, une pastorale en dialogue, où tour à tour les garçons et les jeunes filles se répondaient, et où il était parlé d'un berger, le plus beau et hardi chasseur des montagnes, venu dans la contrée pour en épouser la bergère sans pareille. Les voix alternaient, aiguës et graves, puis se confondaient par intervalles. Et l'air était solennel et lent comme un chant d'église, et très doux aussi, comme la flûte plaintive d'un pâtre, l'eau qui murmure ou le vent qui bruit aux feuillées des hêtres dans la langueur des grands jours d'été. Transmis peut-être de quelque hymne antique, il contrastait avec la pauvreté des paroles, et les danses contrastaient aussi, belles comme des chœurs autour d'un temple. Et parfois les danseurs, les chanteurs s'interrompaient pour s'égayer en rondes bruyantes et pousser de grands cris sauvages, tandis que les cloches tintaient toujours, balancées par des mains calleuses.

Pendant le dîner, les époux et leurs amis firent le tour des grandes tables, dressées en plein air, où les villageois festoyaient. Des tonneaux étaient en perce à côté, d'où coulait le vin noir ou doré dans les bouteilles à large encolure qui se remplissaient et se vidaient. La vapeur montait des plats d'étain et des bassines de faïence, remplis à déborder des volailles au pot, des ragoûts de porc et de mouton, des rôtis d'agneaux et de veau de lait ; et les pâtés s'élevaient parmi comme des bastions. Les violons et les tambourins jouaient dans l'intervalle des services, alors les gars et les jeunes filles dansaient de nouveau sur la terrasse, tandis que buvaient les gens mûrs aux faces rasées, incendiées par la bonne chère. Les acclamations éclatèrent, des salves de pistolet furent tirées, les bonnets furent jetés en l'air, les verres furent tendus vers les époux, et les gentilshommes trinquèrent avec les paysans.

On attendait que M. d'Ostabat prononçât un compliment. Soit émotion, soit fatigue, il ne parla point. Mais le baron Ulysse de Rébénac déclama un épithalame. Ce fut une fort belle poésie : il y était question de toutes les nymphes qui hantèrent les bois du Mysis ; la nymphe des monts Pyrénées ne cédait à pas une en beauté... Elle était ornée de toutes les grâces et douée de toutes les vertus... Elle avait le port d'un lis sauvage et le coloris de l'églantine, elle s'enlaçait à son époux comme à l'olivier la vigne riante, et Vénus allait dénouer sa ceinture... Il était encore parlé d'Hercule, à cause qu'il parcourut ces montagnes, de Zéphires, de prairies en fleur, de feux purs et tendres, et d'Hyménée... Le tout se terminait par des vœux pour le Roi et pour le bonheur d'un peuple immense, régi par des lois tutélaires, sous l'égide d'un sage Pompilius... Et l'auditoire fut transporté.

M. de Rébénac, parent de la mariée, était fameux pour avoir écrit les *Lettres d'un philosophe*, *Ismène ou la Chaumière du Mogol*, et une traduction en vers français des églogues de Virgile, publiée à Toulouse, chez Descaunets.

XII

Peu de jours après leur mariage, Sylvaine disait à Henri :

— Oh ! mon ami, quel bonheur est le nôtre !... Je me l'étais figuré très grand, pendant nos fiançailles, mais non aussi intime ni aussi doux. Je ne t'aimais pas moins qu'aujourd'hui. Dès le premier moment, nous fûmes unis pour vivre et mourir. N'est-ce pas ?... Nous n'étions point deux passants qui se rencontrèrent d'aventure, et que le seul hasard rendit amis ?... La Providence avait préparé notre chemin : nous nous reconnûmes à l'heure voulue.

— Je le crois comme toi, — répondait-il. — Nos âmes confondent leurs pensées par un instinct sûr... Tu m'as dit parfois : « J'ai presque peur d'un bonheur si grand !... » Mais tu ne me parles plus ainsi depuis que tu le connais nécessaire. Croire l'un en l'autre nous est naturel comme

de respirer et de marcher : nous buvons à longs traits ce bonheur dans l'eau des fontaines et l'air natal.

— Donnons notre bonheur à ceux qui nous aiment, — reprenait-elle. — Il me semble que tous nous aiment autour de nous... Dieu veuille accorder à notre bon oncle une vieillesse longue et paisible!... Dans cette maison où il était le maître, vois comme il s'efface devant toi!...

— Tout se gouvernera selon ses vues. Je l'aime parce que tu l'aimes, et parce qu'il m'accueillit avec bonté... Ne sais-je point te tenir de lui autant que de toi?...

— Oui, cela est vrai!... S'il t'eût repoussé, je ne sais pas trop ce que j'aurais fait. Mais il ne pouvait pas te repousser, et il est heureux de me voir heureuse...

Alors il la pressait dans ses bras et elle reprenait, après un silence :

— Il y a des domestiques dans la maison. Ils ont vieilli, leurs forces diminuent, ils ne font que ce qu'ils peuvent faire et pas toujours même ce qu'ils pourraient... N'importe! ils ont droit à leur repos à côté de nous... Il ne faut pas les congédier, ni les molester.

— Crois-tu que je le veuille? — répondait-il. — Va! je ne serai pas un maître dur. Cela m'aurait fâché que ma venue fût au plus petit de tes gens une cause de chagrin ou d'inquiétude. On me prétendait altier, autrefois... Mais je ne l'étais qu'aux arrogants; et pour ceux-là même je n'éprouve plus qu'une indifférente compassion. Le Ciel nous voulut donner notre joie; sois contente! Elle ne saurait blesser personne.

Ils furent donc heureux, simplement. Leurs habitudes restèrent semblables : leur joie se composait d'être ensemble et de partager le lit et la table, les promenades, les occupations. Se lever à la même heure pour descendre au jardin étincelant de rosée, s'entretenir avec le chevalier qui, par réserve et aussi pour mieux écouter ses pensées et jouir de son paisible déclin, s'en allait souvent seul, un livre dans sa poche et l'esprit serein, par les chemins autour du village, surveiller les travaux de leurs champs; des chasses pour Henri, et des pêches, les soir d'été, dans les eaux limpides, au long des berges, des roches du Gave; à la nuit, les retours côte à côte, — tel fut leur bonheur.

Cela était doux et monotone. Et ils aimaient cette vie sereine tissée de petites et grandes choses. Ils aimaient qu'elle ne fût pas variée, qu'elle eût pour tout incident des réceptions familières, quelques visites dans le voisinage, un voyage à la ville prochaine. Ils aimaient de n'avoir plus rien à attendre, d'être sans désir de fortune et sans autre espoir que celui, pour la jeune femme, d'une maternité riante et facile.

Au mois d'août 1790, M. d'Ostabat reçut une lettre de Théophile.

« Monsieur le chevalier, voici longtemps que nous n'eûmes des nouvelles l'un de l'autre. Je balançais à vous écrire, avec le désir de vous présenter mes devoirs et la crainte d'être importun. J'espère que je ne le serai point et cède au plaisir de m'entretenir avec vous comme si j'étais rentré dans notre pays.

» Mon père m'instruisit, à la vérité, de ce qui vous touche, vous et les vôtres. Il m'a mandé à plusieurs reprises que vous aviez la bonté de vous souvenir de moi. Rien ne me peut flatter davantage. Je garderai jusqu'à mon dernier jour la mémoire de votre amitié paternelle, de vos leçons, de vos entretiens, des belles heures passées dans votre maison, charme de mon enfance insoucieuse, révolue d'hier et pourtant lointaine.

» Bien souvent, monsieur, je songe à vous. Je ne puis revoir par la pensée la demeure où je naquis, sans revenir avec le même regret à celle où vous m'avez accueilli. Le jardin de mon père et le verger d'Ostabat me sont un seul domaine et même asile où je me réfugie avec tendresse, alors qu'un penchant de rêverie m'entraînant à me souvenir de mes amis, je m'aperçois, de ma solitude au sein d'une ville immense, qui est pour moi souvent, trop souvent, un tumul tueux lieu d'exil.

» Je l'aime pourtant, cette ville singulière, où j'étudie avec assiduité afin d'être utile aux gens de chez nous. Vous connaissez la réputation de frivolité qu'on fait partout aux Parisiens, et peut-être avez-vous partagé la prévention universelle.

Je n'y consens pas de tous points. Il est certain qu'il y a dans l'air de Paris une légèreté naturelle et, comme dirait mon père, endémique, qui fait qu'on y décide en riant des plus grandes choses et avec sérieux des futiles. On se démène, on parle, on pirouette ; les gens de loisir sont agités ; les nouvellistes forgent mille bourdes ; un mot plaisant, une chanson précipitent des événements d'État. Mais je ne sais si une sédition, la destruction de la moitié de la ville feraient seulement dans l'autre moitié contremander un dîner prié. Le plaisir ici est la grande affaire. Presque tous vivent dans un essoufflement perpétuel. La plupart de ces pantins semblent mécaniques, et comme animés par l'art d'un ironique Vaucanson.

» D'autre part, il y a chez quelques-uns une honnêteté qui est admirable, une délicatesse, des grâces d'esprit, un agrément tout particulier dans l'accueil, une liberté dans les jugements, une aménité pareille dans l'assentiment et la contradiction, qui rendent certaines compagnies nécessaires, et vous font croire de bonne foi qu'on ne saurait vivre loin d'elles sans sauvagerie. J'ai trouvé cela chez vos amis pour qui vous m'avez donné des lettres, en particulier chez madame la marquise de Sorberio, chez M. l'abbé de Séméac et surtout chez M. Destouets, lequel est un sage semblable à vous.

» Que n'étiez-vous avec lui et moi, monsieur le chevalier, pendant la grande fête de la Patrie !... J'ai vu la Fédération. J'ai assisté au pacte d'alliance que toutes les âmes ont consenti... Le soleil, témoin de tant de crimes, de tous les vieux hauts faits tyranniques et des victoires injustes, a éclairé un spectacle qui passe en éclat toutes les gloires et dont la terre a retenti... Il est un peuple libre ! Dominateurs, plus liés que vos sujets à leurs chaînes ! O princes, rivés à vos grandeurs ! rois esclaves, plus infortunés que des serfs ! — ceux-ci du moins soupirent vers la liberté, dans les fers, et voient poindre l'aube de la délivrance ! — ô vous tous, maîtres et opprimés ! contemplez ce peuple victorieux qui, déchirant l'histoire sanglante, en jette, devant la face du ciel, les annales hideuses dans l'oubli et appelle à sa liberté l'univers !... Nous l'avons vu ! Le plus beau jour de la terre,

générateur de siècles de joie, a brillé sur nos cœurs en fête. Les vieillards et les jeunes gens ont versé des larmes d'allégresse, nous avons mêlé nos pleurs à ces pleurs.

» M. Destouets, malgré ses infirmités, voulut travailler aux terrassements. Et moi-même, avec mon peu de force, j'ai, plusieurs heures durant, pioché et poussé la brouette. Des hommes de tous les âges et de tous les rangs, autour de nous, s'empressaient à la même œuvre, transportés du même enthousiasme. Des ennemis se sont embrassés ; les inconnus se reconnaissaient. Une joie pure et fraternelle éclairait les regards de tous... La Révolution est accomplie !...

» Que ne puis-je, monsieur le chevalier, parler de ces choses avec vous ! Dans votre jardin, au bord du Gave ou sous les hêtres des prairies d'Astise, qu'il me serait doux de vous entendre !... Je relis souvent dans ma petite chambre, sous les combles, les pages éloquentes de Rousseau, que vous me lisiez sous nos ombrages. Les événements qui se déroulent les ont grandies jusqu'à la majesté des oracles : ces œuvres, profondes et transparentes, semblent des confidences que la nature a faites au plus sage des hommes, voulant rappeler le genre humain à ses destinées originelles, et quant à lui, dans ses infortunes, le consolant par delà ses maux dans la vision du bonheur des peuples sur la terre pacifiée.

» C'est vous qui me le fîtes aimer. Et je le lisais avec transports, soit qu'il fît du cœur de Julie s'épancher les larmes les plus brûlantes, s'élever les plaintes sublimes de l'amour, soit que des sociétés et de leurs pactes, de la divinité et de l'âme, il discourût avec l'éloquence de Platon ; ou bien, et je l'aime alors de préférence, quand il raconte ses jeunes années, le charme des promenades champêtres, la grâce des peupliers et des rives, les eaux et les campagnes de la patrie. Aussi, monsieur, en le relisant, je me crois encore près de vous. Je suis dans la maison paternelle et dans la vôtre, indifféremment. Je me rappelle qu'en cette saison je mangeais des pommes de gerbe parfaites, avec Sylvaine, dans votre verger ; et que dans le nôtre il y en a de rouges qui pendent par-dessus le mur sur la grève, et que les jeunes filles les cueillaient en venant puiser de l'eau dans leurs cruches ou en abreuvant les bestiaux au Gave, proche le canal du moulin.

» Charme de la patrie!... J'y j'y vivrai tranquille! J'y fus très mal ux aussi, et ne sais si de retour dans notre retraite je p rai jamais faire autre chose que de me composer avec (souvenirs un contentement mélancolique...

» J'ai suivi du mieux que j'ai pu vos conseils. Je me suis mêlé aux hommes, confié à la vie. J'ai étudié et réfléchi... Je salue M. de Lys-Mifaget. Je baise les mains de Sylvaine, à qui vous pourrez dire ceci, monsieur, si vous ne jugez qu'il vaut mieux le taire : j'oublie un peu ; du moins, j'y tâche... en me souvenant! »

Pendant les deux années qui suivirent, des changements se firent dans l'humeur et l'esprit des villageois.

Cela fut d'abord insensible. La province était retirée, les gens étaient paisibles et casaniers. Il n'y avait là ni grandes fortunes, ni excessives misères. Les terres étaient morcelées; chacun presque possédait son champ et sa maison. Les cultures variées du froment, du maïs, des hautes vignes et du lin, les vaches et les brebis nombreuses sur les pâturages des montagnes suffisaient aux besoins de tous. On filait, tissait dans les villages les draps de chanvre et de bure; le lait abondait pour les fromages et l'on cuisait aux fours domestiques. Les bergers accomplissaient leur exode, l'hiver, dans les landes du Pont-Long, et, l'été, dans les hauts herbages; mais ces pèlerinages périodiques, leurs haltes dans les chaumes et les bruyères, les laissaient songeurs et taciturnes, et leur esprit ne travaillait point. Il y avait pour les bourgeois et les paysans, pour les villes et les communautés, des privilèges fort étendus, garantis par des lois anciennes, et desquels chacun était jaloux. La taille, les dîmes étaient légères, la chasse et la pêche à peu près libres, surtout dans les montagnes. L'humeur fière, les relations familières, la médiocrité des conditions, formaient un régime tempéré, sans trop de morgue chez les seigneurs et les riches, sans trop d'envie chez les pauvres gens.

Peu à peu, cela changea. Si retiré que fût le village, il ne l'était point jusqu'à se suffire. Les bourgs sont fort rapprochés, les marchés et les foires étaient courus. Le boutiquier

qui vendait du fer, du sel, de la résine ou des draps, celui qui achetait les pains de cire, les peaux et les grains, disaient les nouvelles de la ville et demandaient celles des campagnes. Ils se réunissaient l'un chez l'autre, lisaient les gazettes, commentaient les événements de la rue et les décisions de l'Assemblée, disaient venue l'ère populaire et passé le temps des seigneurs.

Si simple et bienfaisant que soit un homme, il ne saurait ne blesser personne. Les griefs réels ou imaginaires sont inévitables entre familiers; ils ne sont oubliés entièrement de presque personne, bien qu'à l'ordinaire l'insouciance, le désir du repos, l'amour de la paix, la nécessité de bonnes relations quotidiennes, cent autres causes, avec un peu de plainte ou de colère, évaporent le ressentiment.

Il faut d'ailleurs compter avec la jalousie naturelle. L'homme qui peine, qui souffre et qui est humilié, étouffera toujours mal dans son cœur l'injure que lui font les heureux.

Or dans les temps où les vieux dogmes de la religion et de l'État sont accusés, quand les privilèges sont mis en question et que les inégalités sociales paraissent pouvoir se résoudre suivant la justice, quiconque jouit de ces privilèges, immodérément ou avec douceur, demeure solidaire de tous ses pairs. Leurs injustices sont ses injustices. Il répudie en vain leurs violences et se démettra inutilement de vanités qui n'étaient point siennes. Il ne peut, par bienséance d'honneur, renier sa race ni ses semblables, et demeurera l'ennemi de leurs ennemis.

Le chevalier vit donc peu à peu, pour lui et les siens, décroître le respect et la docilité disparaître.

Dans le village, les vieux avaient dit :

— Les seigneurs seront toujours les seigneurs. Vous continuerez, comme nous faisions, de leur apporter les redevances : cela est depuis les temps anciens. Il vaudrait mieux, sans doute, garder pour nous toute la récolte de nos champs, vendre notre grain quand nous voudrions, sans attendre que le maître en ait donné licence, pouvoir moudre autre part qu'à son moulin. Cela vaudrait mieux, mais qu'y peut-on? Nous avons porté notre misère; le Gave coulera où il a coulé.

— Les temps ont changé, — disaient les jeunes. — Il n'y

il n'y en au mmes dix c : payé !... I re doit être à qui la tra- celui mé. Les nobles ne valent pl . Il y a e bons ; mais bons et mau- va tai nt tre peine, et tous ont pesé sur e

Ainsi parlaient, au coin de leur feu ou devant leur porte, après le travail, les voisins et les tenanciers. Ils se souvenaient des offenses, anciennes ou récentes; mais les services rendus à chacun d'eux ou à leurs pères par le chevalier et par ses aïeux leur paraissaient la dette naturelle du seigneur envers le vassal, ou les aubaines d'une libéralité sans mérite, et de laquelle ils profitaient sans reconnaissance. La liberté dont on déclamait à la ville se traduisait pour leur rude équité par l'abaissement des gentilshommes, et ils s'enhardissaient à l'arrogance.

Face à face, ils gardaient leurs manières amicales. Mais des dégâts jadis rares devenaient fréquents sur les terres d'Ostabat. Les clôtures étaient brisées dans les prairies; des bestiaux, des juments étaient lâchés la nuit par les blés verts et les herbes hautes; les bois, où d'habitude immémoriale les pauvres gens du village menaient paître les brebis et brouter les chèvres, et où ils ramassaient les branches sèches et les glands, n'étaient pas plus respectés, les maraudeurs y coupaient de jeunes arbres. Une grange isolée sur une montagne prit feu, une nuit, sans qu'on sût comment. Le baron de Lys voulut poursuivre, mais le chevalier l'en dissuada. Il voyait depuis quelque temps le mauvais vouloir des jurats municipaux, et que, dans les circonstances nouvelles, obtenir justice était impossible. L'incendie, dans les propos que tinrent les domestiques chez les voisins, fut attribué par prudence à l'orage, mais l'événement consternait M. d'Ostabat.

Il dit :

— Le dommage est peu de chose : cette grange, qui tombait en ruine, servait tout au plus à abriter les bergers surpris par la pluie... J'ai sauvé d'un très mauvais pas, il y a dix ans, le garnement que nous soupçonnons. Quel bien retirera-t-il de son méfait? De quelle injure avait-il à se venger?... Il me salue, quand je le rencontre, aussi bas qu'autrefois ;

mais son respect feint est insolent, je sais qu'il nous noircit avec fureur. Nous n'avons pas, sauf erreur, d'autre ennemi dangereux que lui, à qui nous ne fîmes que du bien. Les gens du village pourtant l'écoutent... Je compte qu'on ne nous fera pas d'avanie, mais on rit derrière notre dos. Je l'avoue, cela me confond.

Henri souriait :

— Vous connaissez pourtant les hommes, mon oncle !

— Certes ! et je les crois bons, malgré tout !... Mais les gens de bien sont timides, tandis que les scélérats sont audacieux. Je ne m'indigne pas pour un peu d'herbe broutée par la vache d'un pauvre hère dans nos champs. Je me dis qu'il ne fait pas grand mal en la menant où l'herbe abonde, puisqu'il est pauvre et qu'il faut bien que les bestiaux vivent; et, plutôt que de le surprendre, je me détournerai de mon chemin. Ce qui me fâche, ce n'est pas même l'ingratitude, chose trop humaine, mais la bassesse des âmes envieuses, révoltées jusqu'à l'insolence aussitôt que la peur les quitte : cela dénote une humeur servile, cause et excuse de toutes les tyrannies. J'en suis affligé !... Nous n'avons jamais pesé sur les misérables. Si la révolte est légitime ailleurs, elle ne l'est point chez nous ; s'il y a de nos pareils à qui la violence populaire fait payer la dette d'un orgueil héréditaire, cette dette-là n'est point nôtre et nous l'imputer est injustice... Pourquoi ces pauvres gens nous envient-ils ?... Pour quelques arpents de terre ? pour quelques bestiaux ? des coffres de blé ?... ou pour nos privilèges ?... Mais nous n'en avons plus !... Sommes-nous donc si riches ? Combien de marchands le sont plus que nous !... Combien d'avocats ! et de procureurs !... Et ceux-ci, quand des pauvres gens ont un procès, les rongent, en se gaussant d'eux, jusqu'aux os... Ils oublient, d'ailleurs, que nous eûmes nos heures d'amertume. J'ai eu dans ma vie bien des traverses... Nous n'avons pas, pour le moment, à nous plaindre ; mais mon Dieu ! est-ce qu'il a coulé sous ce toit moins de larmes que dans la plus dénuée des chaumières ?

Henri répondit soucieusement :

— Ils n'y pensent pas... Pourtant, vous avez raison, mon oncle !... Je suis heureux, certes; mais derrière moi

quelles tristesses, combien de [illegible] souvenirs!... Laissons cela... Il s'agit de voir comment il nous faut vivre en ces conjonctures périlleuses... Beaucoup de gentilshommes ont émigré.

— Ils ont tort! — fit le chevalier. — Ils sont aveugles! ils prennent pour un coup de vent cette tempête, et la guerre civile pour une échauffourée.

— Nous resterons chez nous, — dit Henri. — Nous obéirons à la loi sans nous mêler des affaires publiques. Si les circonstances devenaient pressantes, et qu'il fallût prendre parti par honneur, nous aviserions. Jusque-là, vivons à notre habitude: labourons nos terres et rentrons nos blés, donnons assistance aux besoigneux et conseil à qui le demandera. N'ayons pas plus de peur que d'arrogance : il ne faut ni s'aplatir ni défier. Je fermerai les yeux autant qu'il faudra sur les petits dégâts commis chez nous, à condition qu'ils ne dégénèrent pas en insultes : cela, je ne saurais le supporter... Nous pourrions obtenir justice de cet incendie. Vous pensez qu'il vaut mieux le mettre sur le compte d'un coup de la foudre et n'en plus parler: je cède à votre prudence, il suffit. Mais j'ai déclaré et je répéterai publiquement qu'on ait à nous laisser tranquilles dans notre maison. Il y a des chiens de garde et de bons murs. Si des mauvais sujets tentent d'y pénétrer malgré moi, je tirerai dessus, comme sur les loups.

— Parfois je trouve que j'ai trop vécu! — répondit tristement M. d'Ostabat. — Les nouvelles ne sont que d'incendies, d'assassinats et de séditions. La loi est sans vigueur, les factieux usurpent les magistratures populaires, les bons citoyens n'ont pas d'influence, et les gens sages sont consternés. Comment, quand ceci finira-t-il?... Oh! que nous fûmes vite précipités des illusions où nous étions montés!... Moi comme les autres, nous avons cru que des jours nouveaux venaient briller sur le monde et que l'âge d'or allait s'ouvrir. Des coups de tocsin, des canonnades, des révoltes de troupes dans le nord, des massacres de protestants au midi, des meurtres dans la capitale, en province le feu mis aux châteaux, voilà ce qui répond à tant d'espérances : je suis confondu!.. Je suis stupéfait que des voisins, qui furent nos familiers de père en fils, oublient leur honnêteté ancienne jusqu'à se réjouir de ce

qu'ils appellent notre abaissement. Ils se croient élevés à notre niveau et se disent libres avec une jactance grossière, pensant nous dégrader, comme si nous leur contestions, vous et moi, cette liberté qu'ils ne comprennent point!... La liberté! je l'aime aussi et je l'accueillis avec transports, quand elle se leva innocente et pure. Je ne la renie pas, aujourd'hui que les mauvaises gens s'autorisent d'elle pour servir leur ressentiment ou leur envie. On nous salue encore ; mais il me fâche de suspecter les mines souriantes et les paroles amicales. Que ceux qui nous parlent comme autrefois pillent notre bois et coupent nos haies, lâchent dans nos champs leurs bestiaux et secrètement nous dénoncent à la municipalité du district, cela me désole et j'ai peine à contenir mon indignation... Qu'y faire? laissons passer les mauvais jours. Qu'est-ce que ces offenses misérables, au prix de ce qu'il faudrait essuyer ailleurs?

Ils devisaient ainsi et se rassuraient, enveloppés dans la tranquillité naturelle et la belle monotonie du bonheur. Sylvaine devint mère. M. d'Ostabat porta sur les fonts baptismaux son petit-neveu, qu'il appela Henri-Louis-François-Antoine de Lys-Mifaget. Et il fut heureux comme un grand-père, heureux d'une douceur riante et profonde, puérile et mélancolique à demi. Ils oublièrent dans cette joie les vexations et les inquiétudes. Ils en parlaient quelquefois le soir, devant leur feu, abrités derrière le paravent où semblaient se recueillir le charme paisible de l'existence et l'intimité de la maison, tandis que les vents d'hiver hurlaient dans l'ombre, faisaient gémir les croisées et remuer les chevrons du toit, sans troubler dans leur demi-sommeil plein de songes les hôtes de la demeure séculaire.

Ils parlaient de la folie des hommes au milieu d'une paix profonde, dans les soirs d'été, devant l'échiquier quotidien, tandis que les croisées étaient ouvertes, et que les moustiques bourdonnaient... Les grillons chantaient comme aux soirs anciens, les vers luisants brillaient dans les herbes, la nuit d'été tournait sur son axe et Sylvaine allaitait son fils. Le chevalier disait :

— Le messager a donné aujourd'hui des nouvelles. Il y a encore eu un train de tous les diables à Paris : nous en sommes à deux cents lieues, par bonheur...

Ces nouvelles, c'étaient la fuite à Varennes, puis le 20 Juin, le 10 Août, puis les journées de Septembre, et la République et Valmy...

XIII

Théophile revint à Izeste au mois d'octobre 1792. Arrivé à Pau quelques heures plus tôt qu'il ne l'avait annoncé, il ne trouva personne pour l'attendre dans l'hôtellerie où il descendit. Il y laissa ses bagages, loua un cheval et partit.

C'était dans l'après-midi, par un temps radieux. Les hautes vignes sur les versants étaient des deux côtés de la route peuplées de vendangeurs et de vendangeuses, dont les rires retentissaient en volées de joie. Les fougères, sur les collines, s'étendaient au soleil d'automne comme des tapis nuancés d'or, de violet et de pourpre ardente, et quelques feuillages jaunissaient. Les eaux rencontrées avaient sous les rayons des éclairs et sous les rameaux des coulées d'ombre... Au loin, les cimes baignaient dans l'azur. Et partout, aux bas-fonds moussus, dans les bois, autour des villages, dans les prairies, respirait le calme tout-puissant de la terre.

Théophile, au pas de son cheval, regardait, et une joie triste inondait son cœur. Il y avait trois ans, par un matin lumineux de la même saison, qu'avec son père et M. d'Ostabat, il avait suivi en sens inverse cette route familière. Parti enfant, il revenait homme. Cependant la terre maternelle l'accueillait comme un petit enfant.

Il se disait :

« Ceci est-il possible ? n'est-ce pas un rêve où je m'oublie ?... Quelle paix dans ma vallée natale, sur ces champs et ces maisons !... Les vieilles femmes filent sur les seuils, les vieux sont tranquilles sous les figuiers ; les garçons et les jeunes filles chantent en remplissant leurs cuveaux : aucun n'a souci de ce qui menace, et le bouvier, qui ramène aux granges les charrettes de grappes ou de maïs, n'a pas dans l'esprit plus d'inquiétude que les animaux qu'il va piquant d'un coup d'aiguillon paresseux... Et ailleurs, les hommes s'entre-déchirent !... »

Il songeait à ce qu'il avait vu. La France, traversée en quelques jours dans la variété de ses provinces, avec le contraste de ses champs, de ses forêts pacifiques et de toutes ses bourgades en tumulte, lui paraissait comme une campagne riche de pâturages, de vignes, de froment, étendue dans une anxiété solennelle sous des nuages massifs de grêle. Il revoyait les rues fourmillantes, avait dans l'oreille les grondements de la grande ville volcanique. Enthousiaste, il avait jeté, dès le premier moment, toute son âme dans la révolution, et tressailli à chacune de ses journées. Mais il n'y avait participé que du cœur, retenu par une timidité et aussi par une pitié naturelle, quoiqu'il fût très ferme dans ses opinions et capable, à l'occasion, de sacrifier en souriant sa vie.

Septembre l'avait terrifié... Le 10 Août, avec toutes ses fureurs, avait été une bataille, inégale et sans générosité, mais où, les poitrines s'opposant, la mort ne pouvait qu'être impartiale; les canons tonnants, le tocsin, la générale battue dans les rues, les faisceaux d'armes au milieu des places, le pas des citoyens sur les pavés, les vociférations, la fusillade, la houle et les remous des combattants avaient composé une horreur grandiose et marqué dans l'histoire une tragédie peu différente de toutes les autres. Mais Septembre était un étal, un abattoir ruisselant et rouge. Les auteurs de ce massacre lui apparaissaient fumants et hideux comme des bouchers et des bourreaux, des entrepreneurs de tuerie. Ils assommaient et ils détaillaient, à coups de merlin, à coups de sabre, et, quand ils étaient recrus, ils trinquaient, élevant dans leurs mains sanglantes, au-dessus des corps pantelants, leurs verres visqueux d'un horrible vin mêlé de sang... Il se rappelait les visites domiciliaires, les rassemblements hérissés de piques, les enrôlements, les chants frénétiques, les déclamations des assemblées, les troupes à toutes les barrières, les patrouilles à tous les carrefours. Et cette ivresse d'un peuple furieux soulevé dans ses profondeurs et qui tuait comme l'eau submerge, — sans faire vaciller sa certitude, l'emplissait d'un tragique émoi.

Il était parti, non pour se mettre en sûreté, car il ne pensait pas avoir à craindre et il n'était pas pusillanime; il revenait s'abriter chez lui, n'ayant rien à faire dans une grande

ville qu'il aimait [illegible] il [illegible] npter plus qu'une goutte d'eau [illegible] : il s'y reconnaissait inutile et fuyait, comme se retir [illegible] es pensifs que l'action effraie ou déconcerte. Et voici q [illegible] isible activité des hommes, la docilité des animaux, [illegible] rum [illegible] rs, les grands silences et la majesté de la terre, qui surpr [illegible] ent son cœur mélancolique, le rassuraient comme [illegible] on.

Théophile se disait [illegible] ne n'avait pu aimer Sylvaine d'un amour plus fort que [illegible] n amour, ni lui rendre une plus candide gratitude. Il s'était vu volé de sa joie par une de ces injustices du sort qui ressemblent à une trahison. Le cours nécessaire d'une tendresse légitime s'était inexplicablement détourné. Au moins, dans le cœur de la jeune femme, si heureuse qu'il la souhaitât, devait-il se cacher un regret de lui, qui ne l'avait pas accusée.

Un regret!... L'idée confuse, qui vient parfois aux plus loyales, qu'elle ne suivait point sa vraie voie, et que ce qui aurait dû être n'était pas... Une ombre passait-elle sur son bonheur?... Avait-elle, de sa tristesse à lui, mieux qu'une mélancolie compatissante?... Il savait qu'elle ne pouvait se reprendre, s'étant donnée jusqu'en ses pensées... Mais, à ses heures, ne devait-elle pas rêver quelque chose d'impossible et doux, comme un dédoublement de son être, par où le consoler dans sa peine et concilier l'inconciliable?

Ainsi songeait-il avec tendresse, et il acceptait, triste et heureux, le retour à sa vie naturelle avec la reprise des habitudes, avec l'accueil de ses souvenirs réveillés... Tous à la fois venaient au-devant de lui sur la route : ceux-ci en groupes sérieux d'amis, ceux-là comme des enfants babillards qui racontent leurs naïves aventures...

Il se dit :

« Renoncerai-je au bonheur?... Il est probable que je vivrai seul... J'ensevelis dans un regret silencieux des espérances trop chères, que je ne puis accuser de m'avoir déçu. Je n'en formerai pas de nouvelles : car elles seraient pauvres au prix des mortes.

» Le bonheur?... Par ces temps de guerre, tout homme qui est digne de ce nom se composera un bonheur sévère... Je suis chétif, je suis trop débile! Sans cela j'irais où vont les

autres. Je m'enrôlerais pour la liberté avec les jeunes gens de mon âge, et comme eux je m'enrôlerais en chantant. Mais je n'y peux penser ! Ma première étape serait la dernière et je mourrais sans utilité.

» Comment vivre ?... Il faut se soucier peu de soi, voilà tout. Quiconque s'attachera fortement à ce principe sera sûr d'agir comme il conviendra, dans les disgrâces publiques ou privées. »

Il se répétait :

« Je suis bien faible !... Pourtant ceux que j'aime, quoi qu'il leur arrive, me trouveront...

» Sylvaine ! Que fait-elle ?... Elle est heureuse... Songe-t-elle à moi quelquefois ?... Ont-ils peur ?... Mon père m'a mandé qu'il n'était, à elle ni aux siens, rien arrivé de fâcheux : ce pays est resté paisible. Il n'y a rien à craindre pour eux que de petites vexations, mais pas de violences... Dieu le veuille !...

» Je vais donc la revoir !... Demain ou après-demain au plus tard, je me présenterai devant elle !... »

Et il s'avouait qu'il l'aimait encore.

« Comment l'aborderai-je ? Je sais qu'elle ne m'a pas oublié : cela aurait été une ingratitude indigne d'elle et que je n'avais pas à redouter... Moi-même, je ne serai pas importun ; je ne veux pas blesser son bonheur. Je ne lui demanderai qu'un regret de n'avoir pu être mienne, et qu'elle n'en dise rien si elle veut : je saurai voir et serai content... Il y a trois ans, je lui souhaitai la félicité que je renonçais ; je la souhaitai sans amertume, quoique avec un mortel chagrin. Je me suis apaisé loin d'elle, mais je n'ai pas voulu me reprendre : sans doute, je ne le lui dirai pas, mais elle verra... et sera contente, elle aussi... »

Il arrivait à l'endroit d'où, trois années auparavant, la vallée lui avait paru si belle, dans sa jeune fraîcheur matinale et sa magnificence d'automne. Il arrêta son cheval. Au loin, le village amoncelait le troupeau luisant de ses toitures, dont le soleil frappait les écailles. Les maisons fumaient, les ménagères préparant le repas du soir, car l'après-midi avait décliné. L'air était calme. Toutes les fumées montaient droites, puis se repliaient, comme des colonnes qui par leur faîte

inclinent à se croiser en arceaux, ou comme de grands arbres qui étendent leurs branches. Sur la route qui descendait en détours, les flèches jaunies des peupliers frémissaient légèrement par places, et les rayons se mêlaient aux feuilles qui se détachaient et neigeaient ; ils s'attardaient là-bas, près du Gave, aux murs des granges, aux pignons de la maison paternelle ; et la maison d'Ostabat, sur son rocher vert de buissons et de lierres noués à ses assises, en était encore toute dorée.

Théophile se dit :

« Je suis l'exilé qui revient chez lui. Au prix du contentement qui m'accueille, et de cette paix où je vais m'oublier, que pèse le chagrin qui m'accabla ? Qu'est-il dans les combats contemporains ? Le bonheur ou le malheur d'un homme n'importent pas plus, à l'heure qu'il est, que l'aventure d'une libellule. En tout temps, que peuvent-ils bien compter ?... La tranquillité de la nature et le fourmillement du monde en travail réduisent au même néant les fortunes particulières : c'est pourquoi la mienne sera la dernière de mes pensées. Ainsi je peux, du profond du cœur, souhaiter sa joie à celle que j'aime, aimer son bonheur. Loin de moi le lâche souci de moi-même !... En ce moment, les hommes de mon âge se battent sur toutes les frontières de la patrie ; une contagion de grandeur élève mes concitoyens au-dessus d'eux-mêmes et fait d'eux tous des héros antiques, contents de périr pour qu'un monde vive et pour que la terre soit délivrée. Moi, qui ne puis les suivre, je leur dois au moins de porter une âme généreuse et d'être insensible à mes petits maux... Et que de malheureux dans les prisons ! Combien d'émigrés sur les grandes routes de l'Europe !... Quoique ennemis de la liberté, je ne puis ne pas m'apitoyer sur les misères où ils sont réduits, loin de leur patrie qui les rejette, et les rejette avec justice, car ils l'ont blessée d'une main hardie... Et cependant combien la pleurent !... Pour moi, je ne me plaindrai que d'être trop faible et je n'envie que la joie de ceux qui s'en vont dans la mêlée porter chez les oppresseurs l'épouvante, et à leurs victimes la délivrance... D'Izeste, il en est parti... Ils sont partis en chantant, comme les autres... »

Et Théophile rentra dans la maison paternelle, où il trouva son père vieilli et soucieux.

Il lui dit :

— Mon cher père, je reviens plus tranquille... Je suis guéri du chagrin que vous savez, j'ai vu tout ce que j'avais à voir et j'ai terminé mes études, selon votre désir. Cela ne me servira pas à grand'chose. Je ne serai ni juge, ni avocat, à moins que vous n'ordonniez différemment. Surtout, je ne briguerai pas les charges publiques. Dans les temps où nous sommes, occuper ces fonctions, c'est prendre un poste de combat et risquer de donner à la guillotine trop de pâture. Si j'ai l'amour de la liberté, je n'ai pas de haine contre ses adversaires. J'ai vu promener au bout des piques des têtes coupées, par des forcenés qui vociféraient dans une ivresse épouvantable de sang, et je crois que je verrai cela toute ma vie... Au surplus, mes forces sont petites. Peut-être qu'un jour, en des temps plus calmes, je pourrai être utile à mes compatriotes, mais pas aujourd'hui !... Je veux vivre dans la retraite, où toujours, à côté de vous, je trouverai assez de bonheur.

Il dit à M. d'Ostabat :

— Je suis heureux de vous voir : je suis calme et désabusé. Sylvaine m'avait écrit jadis, et vous m'avez redit à mon départ, que j'étais au-dessus du bonheur... Hélas ! le bonheur est si précaire, aujourd'hui, qu'on peut y renoncer sans amertume. Dieu veuille le garder à vous et aux vôtres !... Mon père m'a écrit plusieurs fois qu'à part quelques vexations irritantes, mais peu graves, et inévitables aux époques de troubles, vous n'aviez pas eu à vous alarmer... Si vous le permettez, je viendrai vous voir très souvent, comme aux jours où nous étions tous heureux. Nous nous entretiendrons au coin du feu ; nous oublierons un peu, je l'espère, ignorés que nous resterons dans cette tempête plus effrayante que les convulsions de la nature... Je n'ai pas vos lumières, monsieur le chevalier, je ne puis prétendre à votre expérience ; mais j'ai mûri rapidement et je puis me donner pour un vieux philosophe.

Il dit à Sylvaine :

— Je ne puis te dire ma tendre et mélancolique joie d'être ici. Je craignais, je désirais aussi ce retour : en rentrant dans ma maison, il m'a semblé que je me réfugiais en un asile

inviolable aux fureurs du monde... Si tu savais d'où je reviens ! J'ai assisté à de grands spectacles et à d'horribles scènes, dont les uns ont étonné mon âme et les autres l'ont confondue. N'en parlons point, je ne veux pas t'attrister... Puis, probablement, il y a des choses dont nous ne jugeons pas de même sorte... Je suis heureux de te voir !... Quand j'ai découvert de loin le village, j'ai trouvé du même regard ta maison et la mienne... Vous êtes ce que j'ai de plus cher au monde... Ainsi tu es heureuse ?... Et voilà ton fils !

— Oui, — dit-elle avec un paisible sourire; — il aura deux ans, vienne la Noël. Il est beau, n'est-ce pas ?... Quand je le regarde dormir, il me prend parfois une inquiétude et alors je prie : je prie, pour qu'il soit un jour bon et fort... Ne l'aimeras-tu pas, à cause de moi ?

— Oui, je l'aimerai ! Il te ressemble : voici tes yeux, tes beaux yeux, voici tes sourcils et ton front... Pauvre enfant ! A le voir ainsi contre ton sein, je partage ton émoi, et le passé m'est tout à la fois mort et vivant... J'avais redouté notre première rencontre. Combien j'avais tort !...

Et Sylvaine, avec un sourire, lui tendit ses mains qu'il baisa.

— Bien, mon ami !

Les mois qui suivirent les laissèrent aussi tranquilles qu'on pouvait l'être parmi ces événements vertigineux. La première levée de trois cent mille hommes vida de leurs jeunes gens les maisons, où il ne resta que les estropiés, les hommes mariés et les vieillards. Dès ce jour, le village fut morne : les conversations devant les seuils, le babil des jeunes filles dans la rue cessèrent ou furent rares et furtifs, les fileuses prièrent pour des absents dont on n'avait pas de nouvelles, et dont la plupart ne revinrent plus. Un tiers des terres demeura en friche ou fut ensemencé trop tard. Puis vinrent les réquisitions de bestiaux, de chevaux et de fourrage, le carême civique, la visite des municipalités dans chaque maison pour mesurer les grains dans les coffres et pour fixer à chaque famille les vivres de la semaine. Un matin, l'église fut fermée, et les cloches ne sonnèrent plus que pour les réunions de la commune.

M. d'Ostabat et Henri de Lys-Mifaget se plièrent à ces exigences. Qu'eussent-ils fait? Il fallait subir, ou émigrer. Au surplus, ce n'étaient point ces choses qui les touchaient. Ils trouvaient naturel, en somme, d'être soumis à la loi commune et de donner, dans les nécessités de l'État, le trop-plein du grenier et de l'étable pour une cause qu'ils n'aimaient pas, certes! mais dont ils ne méconnaissaient point la grandeur. Ils effaçaient aux panneaux de leurs armoires, cassaient prudemment, sur les plaques des cheminées, les fleurs de lis, sans trop de regret. Ils virent emporter pour forger des armes la grille en fer de l'avenue, et des toiles, du linge et de la laine. Cela fut fait sur un ordre du district, par des citoyens en bonnet rouge armés de vieux fusils et de vieux sabres, braillards et débonnaires au fond: ils parcoururent toute la maison, de la cave aux combles, secouèrent les livres de la bibliothèque pour y trouver d'imaginaires papiers, levèrent les tentures, frappèrent aux murs, vidèrent une futaille dans leur gosier, puis se retirèrent ivres et chantant, satisfaits en somme de n'avoir rien découvert de suspect.

Après tout, cela n'était point si terrible. Plus pénible à supporter était la familiarité brutale qu'ils trouvaient, quand ils sortaient de leur maison, chez les tailleurs de pierres et les paysans, sorte de baptême de l'égalité qu'il leur fallait subir à toute heure, et dont les sauvaient insuffisamment leurs habitudes de réclusion et la dignité de leur maintien. Ils avaient eu jadis avec ces mêmes gens une familiarité bien différente, honnête et véritablement d'homme à homme, comme si les plus humbles avaient sous-entendu : « Vous êtes nos seigneurs et nos maîtres, mais vous ne faites pas mépris de nous. Vous savez comme on parle aux hommes : c'est pourquoi nous vous saluons avec plaisir. »

Aujourd'hui les paroles, les gestes, les coups d'œil et les procédés, tout disait : « Tu n'es pas plus que moi ; je t'insulte pour que tu n'en doutes point. Il te faut boire, manger comme moi, avec moi, parler ma langue, porter mes sabots. A ces conditions, tu pourras vivre... »

Et les événements se succédaient, dans leur crescendo formidable. C'était les orages de la Convention, l'effroyable mort du Roi, le tribunal révolutionnaire institué en chaque

département. C'était la coalition et la Vendée, la loi des suspects, le 31 mai, les hécatombes de Lyon, les guillotinades de Bordeaux. C'était les sursauts de furie qui soulevaient le peuple en démence à chaque désastre de la guerre, à chaque ennemi qu'il écrasait, et la Terreur, de ville en ville, de province en province, parvenant comme une épidémie jusqu'à eux.

En ces mois tragiques, bien souvent, pendant leurs réunions de famille, la parole se figea sur les lèvres et la consternation courba les têtes. Ils se blottissaient et ils attendaient... Que faire? que se dire? Et à quoi bon se communiquer de quotidiennes angoisses?

Théophile allait les voir tous les jours, et cette assiduité ne fut pas inutile à ses amis. Il couvrait, et il le savait, leur impopularité de ci-devants avec la popularité de son père. Celui-ci soignait depuis trente ans les riches et les pauvres de la province, avec la générosité et le fanatisme d'un médecin voué comme à une religion à son art; et il s'était gagné de la sorte une autorité débonnaire et grande, une reconnaissance admirative qui devint une sauvegarde. On le tenait pour un partisan, modéré, à la vérité, mais ferme, de la Révolution dès la première heure. Et Théophile lui-même avait une réputation de civisme, modéré aussi, mais inébranlable, simplement parce qu'il arrivait de Paris.

Il eut donc le bonheur mélancolique d'alléger parfois leurs soucis et d'aider un peu à leur sûreté. Ceci n'était peut-être qu'une illusion; mais il plaisait aux uns et aux autres d'en échanger la douceur. Et souvent il vit, à l'accueil d'Henri, que dans une même tendresse acceptée se fondait leur dissentiment; il vit dans les yeux de Sylvaine passer l'honnête regret qu'il avait souhaité.

Le chevalier lui disait :

— Mon ami, tu oublies trop que nous sommes des suspects. On vous respecte encore, ton père et toi. Vous êtes dans le pays les dernières gens de bien qui le soient restées impunément. N'en abuse pas, crois-moi! S'il nous arrivait malheur, je serais désolé de vous entraîner dans notre danger.

— Je ne pense pas à cela, monsieur! — répondait-il avec

tranquillité. — Vous avez fait dix ans la guerre : ce n'est pas à moi de vous apprendre qu'on ne sait pas sur le champ de bataille quelles sont les places dangereuses et, le sût-on, il faudrait y demeurer par honneur. Dans cette tempête civile, les non combattants mêmes sont engagés. Le danger, nous le bravons tous aujourd'hui. On le respire comme un air de peste. On vit sous les dénonciations et les calomnies comme un soldat sous les balles. Nul ne sait s'il est ou non suspect. Par conséquent, ce n'est point la peine, lorsqu'on a des amis tels que vous êtes, de se priver de leur entretien.

Ils parlaient ainsi et tâchaient d'oublier. Et ils eurent dans leur solitude quelques heures soucieusement bonnes et d'une inquiétude mitigée. Ils devisaient de choses futiles ou sérieuses, des livres, des hommes et du monde, et de souvenirs où M. d'Ostabat se répandait avec la complaisance des vieillards. Et l'on se rassurait à demi pour peu qu'il y eût d'accalmie dans l'air, ou simplement lorsqu'on demeurait sans nouvelles : ainsi, entre deux coups de tonnerre, si le vent tombe brusquement, on se risque à ouvrir la croisée pour interroger l'éclaircie du ciel.

CHARLES DE BORDEU

(La fin au prochain numéro.)

LE CHEMIN DE L'OUBLI

I

RELIQUES

Elle ne viendra plus... Son image attardée,
Encore un peu de temps, survit à nos amours;
Mes yeux, qui l'ont tant regardée,
Autour de moi la voient toujours.

Des fleurs qu'elle apporta sont à peine flétries;
A cette même place, elle-même posa,
D'un geste de ses mains fleuries.
Cette branche de mimosa.

Elle ne viendra plus... Tout me parle encor d'elle,
Et les choses seront lentes à l'oublier;
La chambre est pour longtemps fidèle
A son caprice familier.

Ses mains étaient partout; la douce vigilance
De ses yeux clairvoyants guidait partout ses doigts;
Je retrouve dans le silence
Le clair murmure de sa voix.



Elle ne viendra plus... Je ne dois plus l'attendre,
Elle ne sait plus rien de ma vie, — et pourtant,
Sans rien croire et sans rien prétendre,
En moi quelque chose l'attend.

II

IL ÉTAIT UNE FOIS...

Il était une fois un poète, un rêveur,
Qui ne savait jamais que faire de son cœur.

On voulait bien de ses baisers, de son sourire :
Quand il aimait, on laissait faire, on laissait dire ;

Les femmes se plaisaient au passe-temps léger
De le voir, chaque fois, se prendre et s'engager.

Elles aimaient en lui des mots et des caresses
Et des larmes, qui font heureuses les maîtresses :

Aussi toutes, gaîment, se donnaient à loisir
Tout le temps passager d'effeuiller leur désir.

Lui cependant, plaintif et tendre, aux genoux d'elles,
Se caressait d'espoirs crédules et fidèles ;

Et toujours il était celui des deux amants
Qui croit à la douceur de ses propres serments.

Toujours, on lui rendait son cœur, avec prière
De ne plus désormais regarder en arrière,

Et, quand on avait pris le temps de se guérir,
On lui disait : « Voyons, il ne faut pas souffrir ! »

III

LA PAYSE

Ma payse n'est pas demeurée au village,
Brodant à sa fenêtre ou tournant son fuseau,
Toute pensive dans un cadre de feuillage,
Toujours seule et toujours chantant comme un oiseau.

Elle ne songe pas dans l'ombre à des soirs vagues
Où son front incliné se rougirait d'amour;
Mon départ à ses doigts n'a pas laissé de bagues,
De ces bagues d'argent qui parlent du retour...

Elle habite à Paris, où personne ne chante.
Un autre l'aime; elle est heureuse, ou fait semblant;
Elle ne se plaint pas, quand la vie est méchante;
Seulement, quelquefois, son sourire est plus lent.

Si j'ai pu l'adorer, ce n'est que par surprise;
Elle n'était pas libre et portait à son doigt
Cet anneau d'un passé jaloux que rien ne brise:
Son corps, un jour donné, pour tous les jours se doit...

Et c'est pourquoi je songe, et malgré moi j'envie
Tous ceux qui, malheureux peut-être et séparés,
Après s'être attendus, auront toute leur vie
Pour vivre au grand soleil les bonheurs espérés.

IV

NOCTURNE

Celle que j'aime est, quelque part,
Attentive au bonheur d'un autre...
Dormons, mes rêves !... Il est tard...
Quelle folie est donc la nôtre ?

Voici l'heure des soirs anciens,
Des soirs tendres où, sans rien dire,
Elle mêlait mes doigts aux siens
Et souriait à mon sourire.

Quittant le livre refermé,
Ses yeux brillaient d'un clair reproche;
Tout son corps, épris d'être aimé,
Lentement se faisait plus proche.

Au loin, le silence était doux,
Et douce en nos yeux la lumière;
Calme, notre désir en nous
Attendait l'heure coutumière...

Auprès d'un autre, quelque part,
Elle est la maîtresse et l'amie...
Dormons, mes rêves !... Il est tard...
Peut-être, elle s'est endormie.

V

DÉCLIN

Je suis venu trop tard en des âmes vieillies
Que mon crédule amour ne pouvait rajeunir.
Le rêve était glané, les fleurs étaient cueillies;
Je me croyais l'espoir, j'étais le souvenir.

Ma tendresse éveillait de furtives tendresses;
Je troublais un moment des cœurs vite apaisés:
Les corps s'étaient donnés de toutes leurs caresses,
Et les bouches avaient rendu tous les baisers.

Je venais quand l'amour n'est plus tout dans la vie,
A l'heure où le cœur doute et s'est connu changeant;
Et je voulais n'aimer qu'une femme asservie
Aux caprices jaloux de mon rêve exigeant.

Et voici qu'à mon tour j'ai perdu ma jeunesse,
Et je ne sais plus croire à qui m'a trop menti.
Je ne regrette rien ; sans espoir qu'il renaisse,
Je souris au passé d'un sourire amorti.

Mais, à force d'errer autour des âmes closes,
J'ai compris qu'il faut bien un jour se refermer :
Les choses m'ont manqué plus que mon cœur aux choses,
Je ne regrette rien ; je ne veux plus aimer.

VI.

LARMES

Une larme, une larme encore...
Du fond de mon cœur anxieux,
Lentement, je vous sens éclore,
O douces larmes, fleurs des yeux !

Vous montez lourdes et pressées,
Et voici que monte avec vous
Tout un flot de choses passées
Au murmure puissant et doux.

Loin, très loin, dans l'ombre j'écoute :
Mes souvenirs sont en chemin ;
L'un poussant l'autre, goutte à goutte,
Ils tombent et brûlent ma main.

Coulez toutes, anciennes larmes !
Je vous accueille sans remords,
Derniers regrets, suprêmes charmes
Des bonheurs fragiles — et morts !

Vous êtes tout ce qui persiste
Du rêveur tendre que je fus...
Quittez pour toujours ma chair triste,
Pleurs attardés, soupirs confus !

Survivantes de mes alarmes,
Reliques d'un lointain émoi,
Je sens avec vous, douces larmes,
Tout le passé sortir de moi.

VII

ORGUEIL TRISTE

Oui, peut-être, j'aurai, pour les seules ivresses
D'un crédule désir,
Adoré trop souvent celles que mes caresses
Ne devaient pas choisir.

Et j'aurai trop souvent dans une âme hésitante,
Au lieu de l'apaiser,
Laissé furtivement tomber le mot qui tente
Et surprend le baiser.

J'ai trop aimé l'amour, ses butins et ses fièvres,
Pour avoir su jamais
Renoncer à sa gloire et détourner mes lèvres
Des lèvres que j'aimais.

Du moins, j'aurai donné d'une tendresse grave
Chaque fois tout mon cœur ;
Je redevenais humble et pour toujours esclave
De qui j'étais vainqueur.

Mon amour n'a pas fait de ces lentes victimes
Comme en aime l'amour,
Et qui, mornes, au poids des misères intimes
Succombent chaque jour.

J'ai voulu le bonheur de toutes, une à une ;
Et je les aimais tant
Qu'elles ont dédaigné ma tendresse importune.
Mon désir trop constant.

J'étais puni, d'avance, en détresses futures,
Si mon cœur fut mauvais ;
Et j'ai payé toujours, à l'heure des ruptures,
Plus que je ne devais.

VII

LA CHANSON DE L'AMOUR

Souriez-vous, les beaux Amants !
Pourquoi vous fuir ?... O cœurs déjà complices,
Pourquoi retarder les délices
De vos premiers enchantements ?

Souriez-vous, les beaux Amants !

Vous n'échapperez pas au baiser qui vous tente ;
Il sera seulement plus grave après l'attente :
A quoi bon détourner vos bouches et vos yeux ?
Hâtez-vous d'endormir, d'un corps insoucieux,
Tous les scrupules vains de votre âme hésitante...

Adorez-vous, les beaux Amants !
Pourquoi tarder ?... D'un cœur toujours plus ivre,
Épuisez l'extase de vivre
Tous les bonheurs, tous les tourments !

Adorez-vous, les beaux Amants !

Vous n'échapperez pas aux mornes lassitudes
Qui de vos cœurs taris feront deux solitudes ;
Un jour, même vos corps seront deux étrangers :
A quoi bon vous unir de serments passagers ?
Faites-vous un trésor de brèves gratitudes...

Oubliez-vous, les beaux Amants !
Pourquoi pleurer ?... Votre amour n'est plus vôtre ;
Vous songez aux bras l'un de l'autre
A de nouveaux enlacements...

Oubliez-vous, les beaux Amants !

ANDRÉ RIVOIRE

NOTES

SUR LE

BARON ET LA BARONNE DE STAËL

La sagesse des nations a dit que c'était pour un fils un pesant fardeau que la gloire d'une mère. La gloire d'une femme n'est pas pour un mari un fardeau moins lourd. M. de Staël en sait quelque chose. Il semble en effet n'avoir fourni que son nom à l'histoire, nom que sa femme a fait sien par son génie et qu'elle a ajouté à la liste de ceux qui ne doivent pas mourir. Le rôle de M. de Staël n'a guère été que celui d'un prince-époux; l'histoire ne lui a accordé que deux mentions, l'une à propos de sa sortie des fonctions diplomatiques, l'autre à propos de sa mort, et elle y a apporté une telle insouciance que, sur ces deux points, elle a commis deux erreurs.

M. A. Geffroy, l'érudit le plus autorisé, qui a dépouillé, avec autant de profit pour notre littérature que pour notre histoire, l'immense collection des archives de Stockholm et de l'Université d'Upsal, prétend que M. de Staël a donné sa démission d'ambassadeur en 1797, et qu'il est mort en 1802, sur la frontière nord de la France, en se rendant en Suède avec sa femme et ses enfants. « Suivant quelques auteurs, ajoute-t-il, il mourut à Paris même; suivant d'autres, en 1798

et non pas en 1802, tant les circonstances de sa biographie restent incertaines. »

Nous sommes en mesure d'établir que jamais M. de Staël ne donna sa démision de ses fonctions d'ambassadeur, qu'il exerça jusqu'en 1800. Quant à sa mort, qui est du 9 mai 1802, elle est consignée au registre des décès de la ville de Poligny, suivant acte dont copie ci-après :

« Du Dix-neuvième jour de floréal, an dix de la République française.

» Acte de décès de Eric-Magnus de Stahl de Holstein, décédé le présent jour, trois heures du matin, profession d'ambassadeur de Suède en France, âgé de cinquante et un ans, né en Suède, passant à Poligny, route de Paris à Genève, pour aller aux eaux d'Aix.

» Sur la déclaration à moi faite par Louise-Germaine Necker, demeurant à Paris, qui a dit être l'épouse du défunt et par le sieur Claude-François Poilevey, profession d'aubergiste, qui a dit que ledit baron de Staël-Holstein est décédé en son domicile et ont signé.

» L. G. NECKER DE STAEL-HOLSTEIN » C. F. POILEVEY.

» Certifié par nous, maire de la ville de Poligny.

» A. GOY. »

Pour une fois que la municipalité de Poligny avait à établir un acte destiné à devenir un document historique, il faut reconnaître qu'elle n'a pas eu la main heureuse, et que, si l'attribution des actes de l'état civil aux municipalités a été un progrès, ce progrès ne s'affirmait encore que bien modestement en l'an X de la République française. Dans ce document, en effet, il n'y a pas une disposition de la loi de septembre 1792, réglant cette attribution, qui ne soit violée. Mais le secrétaire de la mairie n'est pas seul responsable des incohérences de cet acte; madame de Staël, nous le verrons, y a eu sa part.

J'avais pensé que cette mort d'un ambassadeur, dans les conditions où elle se produisait, avait dû nécessairement faire l'objet d'une notification à l'ambassade qui, de son côté, avait dû en informer son gouvernement. Je me suis, en conséquence, adressé à la légation royale de Suède à Paris. Le ministre de Sa Majesté, avec une parfaite courtoisie, et à la

suite de recherches dans les archives de Stockholm, m'informait que la mort de M. de Staël n'avait fait l'objet d'aucune notification, pas plus à l'ambassade qu'à la cour, et cela pour deux motifs, me disait-on : « le premier, c'est que M. de Staël avait été relevé de ses fonctions depuis la fin de 1799 ; ensuite parce que ce diplomate n'étant pas *persona grata*, on évitait d'en parler à la cour. »

*
* *

Nous dirons plus loin par quelle faiblesse madame de Staël avait tenu à décorer son mari défunt, et dans un acte authentique, d'un titre dont il était déchu depuis deux ans, ce qui établira que, quelle que soit la sagesse humaine, elle est toujours courte par quelque endroit. Mais il y a surtout à se demander comment peut être expliquée pour M. de Staël une pareille disgrâce qui venait l'atteindre en pleine valeur, à l'âge de quarante-neuf ans, quand il n'avait, disait-on, obtenu la main de mademoiselle Necker que sur l'intervention bienveillante du roi son maître et avec la promesse d'achever sa carrière à Paris. La direction des archives de notre ministère des Affaires étrangères, que j'ai consultée, m'a répondu en me confirmant le rappel de M. de Staël à la fin de 1799, et elle ajoute : « Quant aux diverses causes secrètes qui ont pu déterminer la mise en disponibilité du baron de Staël, il n'a pas été possible de les discerner bien nettement, la correspondance de Suède présentant quelques lacunes précisément à la fin de cette période. » Quant aux archives nationales, elles ne contiennent pas trace de l'incident.

En l'absence de documents officiels émanant du gouvernement français, les faits nous semblent parler d'eux-mêmes, et sont pleinement éclairés par les dépêches conservées tant aux archives de Stockholm que dans la bibliothèque de l'Université d'Upsal, à laquelle le roi Gustave III avait légué ses papiers renfermant sa volumineuse correspondance avec les plus grandes dames de l'aristocratie française. C'est en puisant à cette double source que nous allons pouvoir expliquer les péripéties de la carrière de M. de Staël.

Le duc Victor de Broglie, répondant dans ses *Souvenirs* au

reproche que lui avait fait son monde de s'être mésallié en épousant mademoiselle de Staël, prétend que les Staël étaient de haute noblesse suédoise. A l'exemple de La Bruyère, qui se demandait quel besoin avait Bossuet d'être cardinal, nous nous demanderons quel besoin pouvait avoir cette admirable duchesse de Broglie, petite-fille de Necker et fille de madame de Staël, de descendre par surcroît d'Ostrogoths plus ou moins qualifiés. Or, les Staël étaient aussi peu qualifiés que possible. D'origine westphalienne, parvenus par le commerce et par l'épée, ils se faisaient naturaliser Suédois, acquéraient la noblesse au XVII[e] siècle et ne recevaient qu'en 1729 le titre de baron d'Holstein.

Staël était donc un très mince compagnon lorsqu'il arriva à Paris en 1777; mais sa correspondance officielle et privée avec Gustave III et surtout la grande situation qu'il sut conquérir de haute lutte établissent de quelles ressources d'esprit et de quelle séduction il était doué.

Engagé comme volontaire à treize ans, capitaine à vingt-trois, impatient de se signaler, il demanda d'abord un congé pour s'engager dans l'armée anglaise et aller guerroyer en Amérique. Mais, comprenant que sa fortune ne pouvait se faire qu'à Versailles, Staël sollicita et obtint, grâce à l'appui de la reine qu'il avait su se concilier, le poste de secrétaire d'ambassade à Paris. Il prit immédiatement pied dans la haute société parisienne. « M. de Staël réussit admirablement, écrit le comte Creutz, son ambassadeur. La comtesse de Polignac a pour lui la plus tendre amitié, il est extrêmement bien avec toutes les femmes à la mode, comme madame de Châlons, la comtesse Diane, et madame de Gontaud. Madame de Boufflers l'aime comme son fils, ainsi que madame de La Marck. » Son roi, qui avait apprécié les ressources de son savoir-faire, le chargea de maintes commissions qui l'élevèrent jusqu'à l'intimité de Marie-Antoinette. Une si brillante faveur avait de tristes contreparties. Dans une autre de ses lettres, l'ambassadeur disait, en effet : « Le pauvre Staël est dans une situation qui fait pitié, à bout de ressources et sans un sou vaillant. » Mais le *petit Staël*, comme l'appelaient familièrement ses grandes amies, avait foi en son étoile. Dans l'année même où l'on s'inquiétait pour lui du lendemain, il demandait l'am-

bassade suédoise à Paris, en même temps que la main de mademoiselle Necker, l'un des partis les plus brillants et les plus riches, disait-on, de l'Europe.

Cette double prétention aurait été plus que de l'audace si Staël n'était parvenu à la faire soutenir par son ambassadeur d'abord et ensuite par madame de Boufflers, la correspondante et l'amie du roi Gustave. Tous deux faisaient valoir auprès de Sa Majesté l'immense avantage qu'il y aurait pour la Suède à être représentée à Paris par un gentilhomme à qui son mariage assurerait au moins cinq cent mille livres de rente. Nous verrons, plus loin, dans quelle énorme proportion l'on avait exagéré la dot de mademoiselle Necker.

Quant aux Necker, ils ne repoussèrent pas, avant toute discussion, la demande de Staël, que madame de Boufflers s'était chargée de leur présenter. Ils trouvaient dans ce projet de mariage la conformité de religion à laquelle ils attachaient la plus haute importance, et l'espoir d'une situation telle qu'ils avaient le droit de la rêver pour leur fille. Mais ce n'était pas un espoir, c'est une certitude qu'ils exigeaient. « Madame Necker, écrivait Staël au roi, ne me donnera sa fille que si elle est assurée que Votre Majesté m'ait destiné à rester dans ce pays-ci comme ambassadeur. »

Staël se rendait compte des objections qui pouvaient lui être faites : âgé de vingt-huit ans, il n'avait pu encore se signaler par aucun de ces services qui l'auraient désigné pour une grande ambassade. Il faut reconnaître que, pour résoudre ces objections, il n'abandonna rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui arracher. Son chef, le comte Creutz, allait être appelé au ministère des affaires étrangères; il n'y avait ni un instant à perdre, ni un ressort à négliger. Staël sut distribuer et mettre en mouvement, avec autant de tact que d'habileté, les hautes influences dont il disposait, mesurer leur action, en régler la proportion, la concordance, et, pour forcer le roi dans ses derniers retranchements, faire intervenir en dernier lieu Louis XVI et Marie-Antoinette. La reine écrivait à Monsieur son frère et cousin le grand plaisir qu'elle et le roi auraient à voir M. de Staël fixé plus particulièrement à la cour au service de Sa Majesté.

On prêchait assurément en Gustave III un converti. La

situation que Staël, parti de rien, avait su se faire, non seulement dans le grand monde, mais jusque dans l'étroite intimité de Marie-Antoinette, répondait du concours qu'il pourrait donner lorsqu'il serait grandi par le titre d'ambassadeur et par son alliance aux Necker. Mais le roi, en politique qu'il était, entendait ne pas se rendre avant d'avoir tiré de l'incident ce qu'il en pouvait obtenir. Il recourut à une feinte, et proposa de remplacer le comte Creutz par un ambassadeur à qui Staël serait attaché comme ministre plénipotentiaire. Ce fut, comme il l'espérait, un véritable affolement que la révélation de ce projet causa tant à Staël qu'à ses patrons. L'ambassadeur, sous le coup, écrivait au roi : « Je ne dois pas le cacher à Votre Majesté, quand cette cour apprendra une autre nomination que celle de M. de Staël pour me succéder, je crains qu'elle ne prenne de l'humeur. Votre Majesté ne peut pas imaginer à quel point le roi et la reine s'intéressent à lui, et le roi l'aime autant que la reine. Aussitôt que la nomination de votre ambassadeur sera connue, le mariage de M. de Staël sera manqué; on le regardera comme un homme perdu. » Le roi profita du trouble causé par sa manœuvre pour dévoiler ses batteries. On était à la veille du traité de Versailles qui devait disposer de nombreuses colonies. Que Staël et ses patrons obtiennent à la Suède la part que désignait Sa Majesté, et l'ambassade leur serait concédée. Le roi avait demandé beaucoup plus pour être sûr d'avoir moins; ce qui lui fut attribué dans le partage lui donnant pleine satisfaction, le petit Staël fut accrédité comme ambassadeur de Suède à la cour de France.

Il restait à obtenir la main de mademoiselle Necker. Madame de Boufflers qui, dès l'origine, s'était montrée la plus dévouée des protectrices, se chargea de faire connaître à Gustave III les conditions auxquelles la main de mademoiselle Necker serait accordée au nouvel ambassadeur. D'abord, pour Staël, l'ambassade à Paris, sa vie durant; ensuite la certitude que jamais l'ambassadeur n'emmènerait sa femme en Suède que passagèrement et de son consentement; de plus, une pension de vingt mille francs qui serait servie à l'ambassadeur pour le cas où il cesserait de remplir ses fonctions. Enfin, que la reine Marie-Antoinette témoignerait qu'elle désire ce mariage.

Toutes ces conditions, chaudement appuyées par tous les patrons de Staël, furent acceptées par Gustave III et plus tard, consignées en contrat de mariage, à l'exception de celle qui stipulait le maintien du futur époux dans ses fonctions pour toujours. Le roi se montrait disposé à prendre l'engagement moral de maintenir M. de Staël à l'ambassade sa vie durant; mais, dans le fait de se lier les mains à l'égard de l'un de ses agents et dans un contrat irrévocable, Sa Majesté voyait une atteinte à l'autorité royale qu'elle ne pouvait accepter. Il y eut transaction, et le poste d'ambassadeur extraordinaire fut assuré à M. de Staël pour deux périodes de six années. C'était une bien mince concession que les Necker obtenaient là, car les cours secondaires avaient pour habitude de maintenir indéfiniment leurs représentants dans les grandes ambassades : ainsi le comte Creutz, que remplaçait Staël, était depuis vingt ans à Paris et n'en était rappelé que pour prendre le ministère des affaires étrangères.

La dot qu'apportait mademoiselle Necker était loin du chiffre qu'avait évalué l'ambassadeur : elle se réduisait à la somme — encore énorme à cette époque — de six cent cinquante mille francs en capital. La question du mariage n'était cependant pas définitivement résolue; les négociations, qui traînaient depuis cinq ans, menaçaient de s'éterniser. Il fallut, pour les faire aboutir, le voyage à Paris, en 1785, du roi Gustave. Le mariage fut enfin célébré le 14 janvier 1786.

Il y a, dans la longue correspondance échangée entre le roi Gustave et madame de Boufflers au sujet de ce mariage, une lacune qui est un signe du temps. Pas un mot, en effet, de mademoiselle Necker et des sentiments que lui inspire la recherche de M. de Staël. Les cinq années de surnumérariat qu'elle lui imposa n'indiquent pas que le coup de foudre ait été pour quelque chose dans l'affaire. Les regrets que plus tard elle exprimera, en toute circonstance, sur le bonheur dans le mariage, l'insistance qu'elle mettra à revenir sur cet Éden, toujours rêvé par elle et à jamais absent de sa vie, prouvent suffisamment que son mariage n'avait été qu'une de ces associations dans lesquelles on adoptait une sorte de régime, où la survenance d'enfants n'avait guère d'autre caractère que celui d'un acquêt de communauté.

Il est curieux de constater quelle était l'appréciation sur madame de Staël de ce grand monde où elle allait prendre la place qui lui était due. Voici ce qu'écrivait à Gustave III madame de Boufflers : « Je souhaite, dit-elle, que M. de Staël soit heureux, mais je ne l'espère pas. Sa femme est élevée dans des principes d'honnêteté et de vertu, il est vrai, mais elle est sans aucun usage du monde et des convenances, et si parfaitement gâtée sur l'opinion de son esprit qu'il serait difficile de lui faire apercevoir tout ce qui lui manque. Elle est impérieuse et décidée à l'excès. Elle a une assurance que je n'ai jamais vue à son âge et dans aucune position. Elle raisonne sur tout à tort et à travers et, quoiqu'elle ait de l'esprit, on compterait vingt-cinq choses déplacées pour une bonne dans tout ce qu'elle dit... Si elle était moins gâtée par l'encens qu'on lui prodigue, j'aurais essayé de lui donner quelques conseils... » Il faut la haute estime où les esprits les plus distingués tenaient madame de Boufflers pour la relever de la bévue d'un pareil jugement ; il n'a pu lui être inspiré que par ses préjugés aveuglants de grande dame à l'endroit d'une jeune *femme de rien*, qui allait faire à la caste où elle entrait autrement d'honneur qu'elle n'en recevait. Que sur vingt-six choses que disait la jeune madame de Staël, il y en ait eu vingt-cinq de déplacées, il n'y a pas à l'en défendre. Mais ce dont ses œuvres ne la défendraient pas, c'est du reproche que lui fait madame de Boufflers d'avoir été, au moment de son mariage, sans aucun usage du monde et des convenances. M. Necker, ministre résidant de la République de Genève à la cour de France, appartenait à une famille qui comptait depuis deux siècles dans la haute bourgeoisie. Sa notoriété politique et financière, son immense fortune, la valeur intellectuelle et la haute respectabilité de sa femme avaient fait de son salon le rendez-vous de toutes les distinctions. Mais, à partir de son entrée aux affaires, la popularité de M. Necker atteignit au délire : non seulement il était adoré des petits qui attendaient de lui le terme de leurs misères, mais les plus grands, parmi lesquels Joseph de Maistre, partageaient l'ivresse commune. Madame Necker eut dès lors, dans son étroite intimité, les plus illustres dames de France. Au moment où la maison de sa mère attei-

gnait cette vogue qui dura jusqu'à l'émigration, mademoiselle Necker avait neuf ans. Une femme quelconque, élevée à pareille école, et si peu qu'elle ait eu le don d'assimilation mondaine, aurait été pénétrée des traditions de la bonne compagnie, comme si elle eût été de race. Pour qu'il n'en eût pas été ainsi de madame de Staël, il aurait fallu qu'elle fût une exception, et madame de Boufflers ne va pas jusqu'à l'affirmer.

Quant aux questions de pure étiquette, elle en faisait assez bon marché ; il est incontestable que, lors de sa présentation à la cour, elle s'était acquittée médiocrement de sa révérence et qu'une garniture en vieux point de sa robe était détachée ; on racontait encore qu'elle avait oublié son bonnet dans sa voiture un jour qu'elle entrait chez madame de Polignac. Mais elle désarmait la malveillance en faisant gaiement elle-même les honneurs de ses distractions et en les racontant avec une grâce infinie.

Madame de Boufflers semblait regretter de ne pouvoir donner des conseils à la jeune ambassadrice. Assurément elle y eût été autorisée, s'il est exact, comme le prétendait la maréchale de Luxembourg, qu'aux femmes bien nées l'honneur repousse comme les cheveux. Cette belle madame de Boufflers, l'*idole*, comme on l'appelait, était coutumière de ne pouvoir retenir un grain de sel quand il lui venait sur la langue, ce qui lui attira de cruelles réparties. Elle avait été la maîtresse en titre du prince de Conti pendant vingt-cinq ans et elle l'était demeurée jusqu'à la mort du prince. Un jour qu'elle reprochait vivement à son amie, la maréchale de Mirepoix, de voir madame de Pompadour, elle se laissa emporter à la vivacité de l'altercation et alla jusqu'à dire : « Ce n'est au bout du compte que la première fille du royaume. — Ne me forcez pas de compter jusqu'à trois », répliqua la maréchale. La seconde, en effet, eût été mademoiselle Marquise, maîtresse du duc d'Orléans, et, par ordre de rang et de préséance, madame de Boufflers venait la troisième.

On pourrait s'étonner que madame de Boufflers eût épargné madame de Staël sur un point et qu'elle ne l'eût pas proclamée laide. C'est que l'*idole* restait, en dépit de sa passion, femme de goût, et qu'elle a reculé devant une pareille injustice. Il faudrait cependant en finir avec cette légende de la laideur

de madame de Staël. Ses détracteurs n'ont voulu voir en elle qu'un génie viril et, pour la viriliser davantage, on l'a déclarée, sinon laide, au moins *hommasse*. Que l'on se mette en face du portrait de Gérard : assurément ce turban, qui lui donne un faux air de grand Turc, est désobligeant, et l'on ne trouve rien en elle de la délicate beauté de madame Récamier. Mais qu'elle est autrement palpitante, passionnante et humaine! Elle a l'ampleur de certaines statues antiques; des bras et des mains qu'on pourrait rendre, sans la déparer, à la Vénus de Milo; des épaules et une gorge magnifiques. Le nez solide est allégé par des narines frémissantes; les lèvres sont sensuelles, mais quels yeux admirables et dont on sent que l'éclat s'est attendri dans les larmes. De la virilité dans cette femme-là! mais c'est le génie le plus féminin qui ait été; c'est la fille d'Ève dans toute son ingénuité, sa bonté, sa pitié inlassable, sa faiblesse envers tout et envers elle-même, et c'est de cette faiblesse qu'elle mourra.

***

Il ne fallut pas longtemps à l'ambassadrice pour faire de son salon, sous une forme plus vivante et plus haute, la continuation de cette galerie des salons illustres de l'ancienne société française; pour que ce salon devînt un foyer ouvert à toutes les distinctions que — c'était son faible et son honneur — elle savait concilier, à quelque nuance qu'elles appartinssent. Elle conquit enfin, de prime abord, cette grande renommée mondaine, cette pleine souveraineté de la conversation dont elle était le génie même.

Madame de Staël ne se contentait pas d'être une incomparable maîtresse de maison; elle se fit, pendant cinq ans, la collaboratrice de son mari et, aux rapports politiques qu'il adressait au roi et où l'inspiration de sa femme se révèle à chaque page, celle-ci joignait des *bulletins de nouvelles* où la politique alternait avec la chronique mondaine de cette fin du XVIII[e] siècle, chronique dont le roi se montrait particulièrement curieux. Ces diverses informations faisaient de Gustave III le monarque de l'Europe le plus admirablement renseigné sur les choses de France.

A partir de 1787 et de l'arrivée de M. Necker au pouvoir, le chroniqueur disparaît pour faire place au génie cordial et compatissant à toutes les infortunes, au patriote enthousiaste de cette première période de la Révolution, période de jeunesse, de fierté, de passion généreuse et sincère, où l'amour de l'égalité ne se sépare pas de celui de la liberté, où la nation voulait non seulement des institutions démocratiques, mais des institutions libres.

Si, dans ses bulletins, madame de Staël se montrait quelquefois sévère pour les ministres, elle était pleine de déférence pour la famille royale. Dans ses appréciations sur la reine, elle fait bon marché d'innocentes fougues de jeunesse pour ne s'attacher qu'à ce qu'elle lui a découvert de bonté de cœur, d'élévation d'esprit, de passion pour la vérité qu'elle savait entendre et faire entendre au roi. Elle revient sans cesse et sans varier jamais à Marie-Antoinette, et ses appréciations ne semblent que la paraphrase du mot de Mirabeau : « Le roi n'a qu'un homme, c'est sa femme. » Ce sera donc madame de Staël, qui, avec tout le parti libéral, prendra résolument la défense de la reine, tandis que la petite cour de Mesdames, tantes du roi, celle de Monsieur, les coteries de Versailles et de Trianon organiseront contre elle cette petite guerre de sévérités d'abord, puis d'insinuations et enfin de calomnies où plus tard Fouquier-Tinville trouvera les éléments de son réquisitoire.

Le roi Gustave III, qui avait dû recourir à un coup d'État pour soumettre sa noblesse révoltée, avait applaudi au réveil de 1789, où les institutions féodales lui semblaient seules menacées. Mais, à mesure que, les événements s'aggravant, les principes de la Révolution faussés arrivent à menacer l'édifice monarchique, le roi, profondément attaché à Louis XVI et à Marie-Antoinette, et tremblant pour tous les trônes, n'accueillit plus qu'avec froideur l'apologie de la politique de Necker, où madame de Staël s'acharnait dans ses bulletins; enfin celui du 11 novembre 1791 resta sans réponse[1].

M. de Staël supporta avec moins de sang-froid que sa femme l'atteinte qu'ils venaient de subir dans la confiance du roi et,

1. Là est le travers, tout filial, du publiciste chez madame de Staël, pour qui la plus belle époque de l'histoire de France est celle du ministère Necker.

dans les tentatives qu'il fit pour la ressaisir, il ne sut mettre ni mesure ni discrétion. Un dernier tort des plus graves, et que ses ennemis ne laissèrent pas d'exploiter, fut la compromission de Staël avec une secte d'illuminés suédois, ennemis personnels du roi, et dont l'agent le plus ardent reçut l'hospitalité à l'ambassade. Staël en était arrivé à être tenu entièrement à l'écart; c'était à d'autres que son gouvernement s'adressait pour ses communications à la cour, et, lors de la fuite de Varennes, dont le projet et tous les détails avaient été entièrement conçus et réglés par Gustave III lui-même, ce n'est pas Staël, c'est Fersen, que l'on savait dans l'étroite intimité de Marie Antoinette, qui sera chargé de l'exécution.

A de pareils indices, Staël comprit qu'il était gravement menacé; il apprenait bientôt, en effet, qu'il allait être relevé de ses fonctions, six ans avant l'expiration des douze années que lui avait assurées la signature royale à son contrat de mariage. Sa Majesté lui refusait, en outre, la pension de vingt mille francs que lui assurait le même contrat à partir de la cessation de ses fonctions. Il résolut de partir immédiatement pour Stockholm. « Je crois, écrivait-il à son beau-père, que ma présence en Suède devient de la plus urgente nécessité, car, selon la marche ordinaire de ce monde, les amis ont moins d'activité que n'en ont ceux qui s'occupent de nuire. » Il était à peine arrivé à Stockholm qu'il cessait de trembler pour sa situation: Gustave III venait d'être assassiné.

Sa Majesté avait traité avec un bon plaisir tout royal les engagements qu'elle avait pris dans un acte revêtu de la formule exécutoire; les Necker, de leur côté, semblaient avoir si bien considéré comme une constitution de bien dotal et, à ce titre, à jamais inaliénable, l'engagement moral contracté par le roi de maintenir à Staël son ambassade sa vie durant, que, en 1802, trois ans après la révocation définitive de son mari, madame de Staël se croyait encore le droit de lui maintenir, dans son acte de décès, le titre d'ambassadeur de Suède en France.

A l'avènement au trône de Gustave IV, sous la tutelle de son oncle, le duc Charles, M. de Staël fut maintenu dans ses fonctions d'ambassadeur. Le régent, ennemi résolu du feu roi, avait pris le contrepied de sa politique et s'était prononcé

hautement pour la révolution. M. de Staël resta le dernier des agents accrédités en France et jusqu'à la dictature de Robespierre.

M. Geoffroy a dit que M. de Staël avait passé avec sa famille l'année de la Terreur en Suède. C'est encore une erreur. Madame de Staël, quittant Paris, ne pouvait se retirer ailleurs qu'auprès de son père, à Coppet. A partir du 10 Août, ayant caché à l'ambassade Montmorency, Narbonne et Jaucourt, que personne n'osait plus recueillir, elle subit plusieurs perquisitions dont elle ne se sauva, elle et ses amis, qu'à force de courage et de sang-froid. Comprenant que désormais elle ne pouvait plus songer à servir utilement ses amis qu'à l'étranger, le 2 septembre, elle quittait Paris avec un passeport en règle. Elle n'en fut pas moins arrêtée aux barrières, ramenée à l'hôtel de ville, à travers mille dangers, par une foule d'énergumènes en armes, sous le prétexte qu'elle emportait l'or de la nation. Conduite devant Robespierre : « Je respirai, dit-elle, parce que j'échappais à la populace; quel protecteur cependant que Robespierre! » Elle fut sauvée par Manuel, qui répondit d'elle et la ramena de nuit à l'ambassade, après dix heures d'angoisses, mourant de faim et de soif, et d'autant plus exténuée qu'elle se trouvait dans un état de grossesse avancée. Le lendemain, elle était reconduite à la barrière par Tallien, et ce ne fut qu'aux pieds du Jura qu'elle retrouva un peu d'apaisement.

Le fait de la retraite de madame de Staël à Coppet pendant la Terreur est établi avec précision dans son livre des *Considérations*, où elle dit : « Je cachais chez moi, dans le pays de Vaud, quelques amis de la liberté, respectables à tous égards par leur rang et par leurs vertus, et, comme on ne pouvait obtenir des autorités suisses d'alors une permission en règle pour autoriser leur séjour, ils portaient des noms suédois que M. de Staël leur attribuait pour avoir le droit de les protéger. » Madame Necker écrivait encore à Gibbon, le 12 juillet 1793 : « La mère des Gracques est ici avec ses jolis enfants et son *mari* pour lequel j'ai beaucoup d'affection[1]. » Il résulte de

1. Le titre de mère des Gracques, que l'entourage de madame de Staël lui décernait, ne peut avoir trait qu'à sa tendresse de mère qui la faisait plus fière de ses enfants que d'aucune autre de ses œuvres.

ces indications que, pas plus que sa femme, M. de Staël n'était en Suède pendant la Terreur. C'est donc à Coppet que madame de Staël passa, avec sa famille et ses amis, Montmorency, Narbonne, Jaucourt, cette monstrueuse période. Elle a peint l'état d'angoisse où elle était alors : « A cette affreuse image, s'écrie-t-elle, tous les mouvements de l'âme se renouvellent, on frissonne, on s'enflamme, on veut combattre, on souhaite de mourir. L'une des réflexions, ajoute-t-elle, qui nous frappait le plus dans nos longues promenades sur les bords du lac de Genève, c'était le contraste du soleil éclatant de juin, de l'admirable nature dont nous étions environnés et à laquelle nous aurions voulu faire porter notre propre deuil ! »

Toute œuvre littéraire lui eût semblé une profanation de sa douleur; elle se renferme en un religieux silence qu'elle n'interrompra que pour jeter un cri de protestation indignée contre l'assassinat de la reine. Dans ce mémoire, elle épuise tous les arguments, toutes les obsessions de la pitié la plus ingénieuse et la plus émue pour trouver le défaut de la peau du tigre. Il faudrait méconnaître le cœur de madame de Staël pour lui faire un mérite de s'être à ce point dévouée pour la reine, auprès de qui elle n'avait jamais été en faveur.

Tout ce qu'alors de telles émotions lui laissaient de forces était employé à arracher de ses victimes à la Terreur. Voici le procédé qu'elle employait : on choisissait en Suisse un homme ou une femme dont le signalement pouvait répondre à celui de l'ami ou de l'amie qu'on voulait sauver; on les faisait partir pour Paris avec un passeport suisse qui était cédé au suspect et, plus tard le Suisse ou la Suissesse, réclamé par son gouvernement, repassait en sécurité la frontière. Mais il fallait mettre à l'exécution de ces sauvetages la plus extrême prudence, afin de ne pas éveiller les soupçons des autorités suisses qui, par leur complicité dans de tels actes, si elle avait été découverte, auraient perdu le droit de réclamer leurs propres compatriotes [1].

L'épisode dramatique suivant donnera une idée des risques que comportaient ces sauvetages. Un jeune du Chayla, neveu

1. L. Pingaud, *Annales franc-comtoises*, t. III, p. 91.

de M. de Jaucourt, venant rejoindre son oncle à Coppet à l'aide d'un de ces faux passeports, avait paru suspect à la municipalité de Morez, qui l'avait arrêté, et menaçait de le déférer, dans les quarante-huit heures, au tribunal révolutionnaire s'il n'était pas réclamé comme Suisse par le bailli de Nyon. Ce jeune homme, alors de la réquisition, porteur d'un faux passeport et de plus fils d'un des chefs de l'armée de Condé, était infailliblement perdu si l'on découvrait son nom. Madame de Staël courut chez le bailli, l'un des hommes les plus honnêtes et les plus considérés de la Suisse française. Elle lui exposa l'affaire en toute sincérité. Le bailli se montra inflexible. Il se faisait un scrupule d'altérer la vérité et de plus, magistrat, il se refusait à compromettre son pays par un acte faux. Pendant deux heures, madame de Staël s'acharna à arracher la fraude pieuse qui pouvait sauver la vie d'un homme, cherchant à vaincre dans le bailli sa conscience par son humanité ; enfin l'émotion de madame de Staël triompha et le jeune du Chayla fut réclamé.

Le recueillement douloureux de Coppet fut troublé par l'arrivée de la vicomtesse de Laval, qui venait de franchir la frontière, à l'aide de cet échange de passeports que nous avons indiqué. Madame de Laval était tenue à M. de Narbonne par des liens qu'elle ne devait pas tarder d'accuser publiquement. Se sentant déjà atteinte par l'irréparable outrage des ans, elle se montra — et peut-être non sans raison — d'une susceptibilité exaspérée au sujet des empressements de Narbonne auprès de madame de Staël. Celle-ci, se rappelant seulement qu'elle était maîtresse de maison, ne se départit pas un instant, avec celle qui la traitait en rivale, d'une attentive courtoisie. Survint tout à coup une terrible nouvelle : la mort sur l'échafaud de l'abbé de Montmorency, fils de madame de Laval et frère de Mathieu de Montmorency. Madame de Staël, qui aimait ce dernier d'une affection fraternelle, sut être, pour la mère qu'elle voyait frappée, de la plus ingénieuse et tendre commisération. Madame de Laval n'en restera pas moins et sans trêve son implacable ennemie.

M. F. Descotes, dans son livre intitulé *Joseph de Maistre pendant la Révolution*, a des appréciations d'une malveillance de parti pris sur madame de Staël : « Coppet, dit-il, était

devenu, depuis son retour (septembre 1792), un cénacle. M. Necker, rêveur, y songeait à sa grandeur passée; sa fille, coiffée d'un turban, parlait en oracle dans le grand salon, en face de son portrait par David. » Ailleurs, il la traite de prêtresse vaticinant et il conclut en disant que M. de Maistre ne la prenait pas au sérieux.

J'observe d'abord que madame de Staël, qui ne faisait que suivre la mode, l'aurait étrangement devancée en se coiffant, en 1792, du turban qui ne fut inauguré qu'en 1812. Notons ensuite qu'il n'exista jamais de portrait de madame de Staël par David. Les seuls portraits qu'on ait d'elle sont : le premier, en costume du XVIIIe siècle, par un artiste inconnu; le second, de madame Vigée-Lebrun, en Corinne; le troisième enfin, le beau portrait du turban par Gérard. Si c'est l'œuvre de Gérard que M. Descotes a, par erreur, attribuée à David, comment aurait-il orné le salon de Coppet en 1792, puisqu'il n'a été peint que depuis la mort de madame de Staël, mais d'après le plus vivant souvenir?

Puis, madame de Staël parlant en oracle, en prêtresse vaticinant! Il eût été difficile de rencontrer des termes plus impropres pour caractériser cette improvisation prodigieuse, d'esprit à la fois si naturel et si extraordinaire, qu'était la conversation de madame de Staël. Enfin M. Descotes, sans se rappeler que, au paragraphe précédent, il a dit que Maistre ne prenait pas au sérieux madame de Staël, reproduit ce jugement de son auteur : « Après tout, madame de Staël est une femme de très grand talent, fort distinguée et de beaucoup d'esprit. Elle restera. » Qu'aurait-il pu dire de plus s'il l'avait prise au sérieux ?

***

Le 9 thermidor rendit madame de Staël à elle-même, avec sa faculté de penser plus énergique, après ce long recueillement. Dans ses réflexions sur *la paix intérieure et extérieure*, publiées au lendemain du 9 thermidor, avec autant de sagacité politique que d'entente de la situation du pays, elle convie tous les esprits sages, tous les cœurs saignants, tous les sincères amis de la liberté à ne pas se soulever contre le fait

accompli, à se rallier sincèrement à l'ordre de choses établi, afin qu'ils le tempèrent sans essayer de l'entraver. C'est assurément l'un des traits les plus frappants de ce génie divinateur que cette passion pour la liberté qui la lui faisait accepter, même républicaine, au lendemain de la Terreur.

Madame de Staël s'était, par ce manifeste, suscité de nombreux ennemis; les plus ardents étaient les royalistes restés fidèles à leurs rancunes, qui l'accusaient de s'être laissé entraîner par sa passion politique jusqu'à des alliances monstrueuses et à se rendre complice du 18 fructidor. Ce parti, pour qui un bon mot a toujours eu la valeur d'une raison, disait qu'elle jetait ses amis à l'eau pour se donner le plaisir de les sauver le lendemain. Talleyrand avait donné créance à cette calomnie par une de ces courtes formules qui lui étaient familières et qui atteignaient en feignant de défendre : « Madame de Staël, dit-il, a fait le 18, mais pas le 19. » On sait en effet que, si la journée du 18 avait abattu l'espoir des royalistes, celle du 19, avec ses décrets de déportation et ses exécutions militaires, avait relevé l'audace des Jacobins.

Elle ne prit jamais son parti de cette accusation de complicité avec le 18 fructidor et elle ne laissait pas passer une occasion d'exprimer l'horreur que lui inspiraient ce coup de force et les basses passions qui l'avaient dirigé. Nul n'a mieux compris qu'elle ne l'a fait ni plus exactement décrit la hideuse maladie dont cet attentat était comme l'éruption, et l'on croirait que c'est la crise d'hier, celle d'aujourd'hui qu'elle décrit, car, sauf de légères variantes de surface, c'est bien la même maladie qui, après un siècle, nous travaille, cherche son issue et la cherchera longtemps encore.

Les souvenirs de fructidor, exploités contre madame de Staël, lui avaient attiré, de la part des journalistes monarchiques et notamment de Michaud, des attaques qui étaient allées jusqu'à l'injure. S'étant, un jour, rencontré avec sa victime à dîner chez madame Suard, Michaud fut rudement pris à partie par son hôtesse sur les emportements de sa polémique. « Que voulez-vous, répondit Michaud, nous combattions furieusement et dans les ténèbres. Je n'ai pas la fatuité de me comparer aux héros de l'*Iliade*, il m'est pourtant arrivé le même malheur qu'à Diomède, j'ai blessé dans la nuit une

déesse. » Madame de Staël sourit et, plus humaine que n'aurait pu l'être une déesse, elle pardonna.

Mais ces injustices n'avaient pas amené madame de Staël à être aveuglément d'un parti. Si sa raison s'était ralliée à la cause républicaine, si ses vrais amis politiques étaient les Lanjuinais, les Boissy d'Anglas, les Tracy, les Daunou, elle n'en restait pas moins étroitement liée avec les survivants du noble faubourg qui lui rendaient ce milieu un peu frivole, mais délicat et élevé, qui avait été le sien. Une fois par semaine, elle avait à dîner ses amis politiques et elle savait ne pas les faire rencontrer avec les Montmorency, les Poix, les Simiane... Quelques-uns d'entre ses philosophes avaient bien été tentés de se cabrer contre ce qu'ils voyaient d'humiliant à ces distinctions, mais le tact cordial, l'amabilité irrésistible de madame de Staël maintenaient tout.

Le coup d'État de brumaire devait renverser brusquement tous les rêves que madame de Staël avait faits pour la France. « Je pleurais, a-t-elle dit, non la liberté, — elle n'exista jamais en France, — mais l'espoir de cette liberté sans laquelle il n'y a pour ce pays que honte et malheur. » Puis elle ajouta ces mots qui peignent le trouble profond de son patriotisme : « Je me sentais, dès cet instant, une difficulté de respirer qui est devenue la maladie de tous ceux qui ont vécu sous l'autorité de Bonaparte. »

On a essayé d'expliquer l'hostilité du premier consul contre madame de Staël par une tentative de mainmise indiscrète de celle-ci que Bonaparte aurait repoussée avec cette éloquence que, d'après elle, il n'avait que dans l'injure. On a attaché plus d'importance que de raison à la réplique par laquelle le premier consul répondit à la question de madame de Staël : « Quelle est à vos yeux la première femme du monde, morte ou vivante? aurait-elle dit. — Celle qui a fait le plus d'enfants », aurait répondu Bonaparte. Mais, en pareil cas, c'est le ton qui fait la chanson, et le mot, dit avec un sourire et d'un air de paradoxe, serait non plus une grossièreté, mais une boutade. Madame de Staël, de son côté, n'était pas en reste quand il s'agissait de réplique. Ce même jour le premier consul lui ayant demandé si elle pensait que les femmes eussent le droit de s'occuper de politique.

« Assurément, répondit-elle, surtout dans un pays où, au nom de la politique, on les guillotine. »

La cause de cette hostilité de Bonaparte remontait plus haut. Madame de Staël, alors dans le plein épanouissement de ses belles années, aspirait à une souveraineté d'intelligence et de sympathie à laquelle n'échapperait aucune distinction du talent, de la naissance, du patriotisme et même de la beauté. A son avènement au pouvoir, Bonaparte prit ombrage de cette rivalité qu'elle affectait sans s'en rendre compte elle-même, et qu'il jugeait d'autant plus détestable que cette rivale était une incorrigible amie de la liberté, ce qu'il appelait une idéologue.

Il ne devait pas, dès lors, laisser échapper la première occasion de la frapper; et cette occasion, madame de Staël, par l'impétuosité de son caractère, ne pouvait tarder à la fournir. Toutes ses facultés avaient reçu, on vient de le voir, de l'épreuve du coup d'État une impulsion frémissante. Son salon devint le centre de ralliement de tous les vaincus de brumaire que fortifiaient sa pénétration d'analyse et de jugement et l'ardeur enflammée de sa parole. C'est de là que partit le premier acte d'opposition au nouveau pouvoir, la levée de boucliers que Benjamin Constant provoqua au tribunat[1]. Il suffit que la complicité de madame de Staël pût être soupçonnée dans ce soulèvement pour qu'il y fût répondu, du jour au lendemain, par la révocation de son mari. L'ombrageux despotisme du premier consul ne put admettre qu'une puissance alliée fût représentée auprès de son gouvernement par un agent qui semblait afficher, à l'égard de son pouvoir, une pareille indépendance.

Du côté du gouvernement suédois la situation s'était de nouveau aggravée pour l'ambassadeur. Gustave IV, parvenu à sa majorité, exerçait le pouvoir; sa haine pour la Révolution n'avait d'égale que celle que lui inspirait Bonaparte qui

1. « Le jour où le signal de l'opposition fut donné dans le tribunat par l'un de mes amis, écrit madame de Staël, je devais réunir chez moi plusieurs personnes dont la société me plaisait beaucoup. Je reçus dix billets d'excuse à cinq heures; je supportai assez bien le premier, le second; mais, à mesure que ces billets se succédaient, je commençai à me troubler. Vainement, j'en appelai à ma conscience; j'avoue que, si j'avais prévu ce que j'ai souffert à partir de ce jour, je n'aurais pas eu la force de refuser l'offre que M. Constant me faisait de renoncer à se mettre en évidence pour ne pas me compromettre. » (*Dix années d'exil*, chap. 1er.)

se donnait la mission d'en assurer le triomphe définitif. Le roi, prévenu par les ennemis de Staël, ne lui pardonnait pas ses anciennes compromissions et lui pardonnait moins encore de l'avoir exposé, par la récente attitude de l'ambassadrice, à la hautaine mise en demeure du premier consul.

L'acte d'opposition du tribunat était de la seconde quinzaine de novembre; la mesure de rigueur, qui en fut la conséquence pour M. de Staël, l'atteignit dans le strict délai qu'exigeaient l'aller et le retour d'un courrier. Il importait, en effet, à Bonaparte que le mari de celle qu'il voulait frapper ne fût plus revêtu d'un titre qui assurait à sa femme une sorte d'inviolabilité. Aussi, dès que la mesure de rappel fut notifiée, madame de Staël fut mandée par Fouché qui, plein de modération quand il n'avait pas d'intérêt à être violent, invita madame de Staël à quitter Paris pour quelque temps, lui donnant l'assurance qu'en peu de jours tout serait apaisé. Avant de partir, le 10 janvier, madame de Staël s'adressait à Rœderer, et, dans une lettre troublée et palpitante, elle essayait de se justifier, d'offrir la paix, d'assurer que ce n'est pas la guerre qu'on a voulu déclarer au tribunat. Mais elle ne s'y trompe pas; à ce moment-là même, elle écrit à Camille Jordan : « Mathieu vous dira qu'on m'a donné des inquiétudes sur mon repos pour cet hiver. » La révocation de M. de Staël l'épouvante en lui apparaissant, ce qu'elle était réellement, la première passe de ce duel inégal qu'elle va soutenir contre César et qui restera son éternel honneur.

***

J'aurais désiré appuyer cette simple donnée de la mort de M. de Staël à Poligny de documents ou de traditions de famille qui la complètent. J'ai pris, dans ce dessein, la liberté de m'adresser à M. le duc de Broglie, en lui transmettant copie de l'acte de décès qui intéressait l'une des gloires de sa maison. M. de Broglie m'a fait l'honneur de me répondre la lettre ci-après :

« Monsieur,

» Je suis très reconnaissant de l'envoi bienveillant que je

reçois de vous. Ce document est, en effet, d'un véritable intérêt pour ma famille.

» Je n'ai malheureusement aucun détail à ajouter au fait même relaté dans cette pièce. Mon grand-père, M. de Staël, était ramené par sa femme en Suisse où ils comptaient demeurer ensemble sans doute à leur retour d'Aix. Après cette fin prématurée, mais que son état maladif explique, sa dépouille mortelle a été rapportée à Coppet et déposée dans le cimetière de la paroisse.

» Veuillez recevoir, etc.

» BROGLIE »

Cette lettre me semble comporter une observation. Je crois y trouver la trace de la surveillance jalouse et profondément respectable, du reste, qu'a de tout temps exercée une noble famille sur cette gloire domestique que représente pour elle le nom de madame de Staël. Sa fille, cette duchesse de Broglie qui, par ses vertus et l'élévation de son rare esprit, avait encore ajouté à l'honneur du nom qu'elle portait, sa fille, grâce à l'ascendant qu'elle exerçait sur tout ce qui comptait dans les lettres, avait organisé une sorte de conjuration pour qu'on ne s'occupât pas de sa mère. Elle savait ce qu'aurait gagné une telle mémoire à des publications qui l'auraient remise en contact avec les générations nouvelles, à qui elles auraient fait connaître quelque chose de son éblouissante parole ; elle savait ce que sa gloire enfin y aurait gagné de rajeunissement. Mais cette austère duchesse savait aussi que de telles résurrections ne se font pas sans provoquer des indiscrétions implacables qu'une fille telle qu'elle était ne pouvait tolérer sur la mémoire de sa mère. Aussi a-t-elle préféré pour cette mère, à un tel regain de célébrité, le recul et l'effacement de sa renommée.

Cet effacement de la renommée de madame de Staël, faute de publications nouvelles qui la remettent en contact avec les nouveaux arrivants, est tel que la jeune génération s'étonnera que, en parlant d'elle, j'aie prononcé le mot de génie. Ils ne veulent voir en madame de Staël qu'un grand témoin historique, l'expression de la plus haute littérature de société. Éblouie par l'art achevé et la splendeur première du pinceau

de Chateaubriand, elle oublie que, au on Génie du *Christianisme* paraissait, madame de Staël avait déjà publié des œuvres telles que ses *Lettres sur Jean-Jacques*, son livre sur l'*Influence des passions*, ses *Réflexions sur la paix extérieure et intérieure*, œuvres qui avaient mis un terme au règne de Voltaire et brillamment ouvert la grande période du XIXe siècle. Sainte-Beuve a excellemment caractérisé ces premières œuvres : « Elles représentent, a-t-il dit, le pendant en littérature d'une marche de Moreau sur le Rhin ou de quelque premier combat d'Italie. » Et il ajoute : « Ne se figure-t-on pas ces deux beaux noms, Staël et Chateaubriand, comme deux hauteurs à des rivages opposés, mais qui, de loin, à notre point de vue de postérité, se rapprochent et deviennent la double colonne triomphale à l'entrée du siècle? »

Madame de Staël, il faut le reconnaître, a, comme écrivain et surtout dans ses premières œuvres, les défauts du grand orateur qu'elle était. A l'expression toujours si prompte chez elle et si vive, elle ne sait pas joindre l'expression méditée et, aux brillantes rapidités de la paro la perpétuité de la forme; mais on peut lui appliquer ce qu elle disait de Klopstock : « Derrière ce style il y a une vie. » Quant aux œuvres de sa maturité, son livre sur l'*Allemagne*, *Corinne*, les *Considérations sur la Révolution*, qui n'ont plus rien de l'improvisation écrite et où l'écrivain est arrivé à l'art, à la fermeté, à la majesté soutenue du style, elles sont impérissables.

Cette tradition de famille que je viens de signaler me semble avoir inspiré la lettre du duc de Broglie. Il nous dit, en effet, que son grand-père était ramené par sa femme en Suisse où ils comptaient demeurer ensemble à leur retour d'Aix. M. de Broglie ne fait que répéter là ce qu'avait relaté madame Necker de Saussure dans la notice qu'elle avait consacrée à la mémoire de sa cousine. « Elle revenait, dit-elle, s'établir avec son mari en Suisse, lorsque la mort enleva M. de Staël. » Je crois voir dans cette allégation le parti pris de faire de monsieur et madame de Staël les époux qu'ils n'étaient pas, et notamment madame de Staël plus exemplaire qu'elle ne devait et ne pouvait être. Elle avait, d'enfance, horreur de la solitude et, jeune fille, elle avoue dans son journal qu'elle aurait reculé s'il lui avait fallu faire à son père le sacrifice de ces jeunes aspirations

et s'enfermer avec lui dans la solitude. Plus tard, la paix de la campagne continuera à faire un intolérable contraste avec les agitations de sa pensée, et elle écrira : « Pensez-vous que je sois faite pour planter des choux à Coppet, sans rien faire de mon esprit et de mon âme? » Et encore : « On vit ici dans un silence, dans une paix infernales, on frémit, on se meurt de ce néant. »

Et cette paix infernale, ce néant qu'elle ne se sentait pas de force à endurer pour son père, la grande affection de sa vie, elle se les serait infligés pour le mari qu'était M. de Staël? On en arriverait par là à essayer de nous faire accepter, pour la vraie madame de Staël, un second exemplaire, à peine agrandi, de madame Necker. Pareille légende ne saurait tenir devant la candeur de ses aveux, candeur qui est l'un des charmes les plus irrésistibles de ce grand esprit, de ce cœur si simple et si bon. Dans ses faiblesses, dans ses engouements, dans ses premiers mouvements sans frein, — telle du reste que nous la montre si vivante son gendre, le duc Victor de Broglie, — elle nous semble plus accessible, plus près de nous; il ne nous déplaît pas de sentir que, sur certains points, nous aurions pu nous risquer à lui tenir tête, à lui démontrer notamment que l'Empereur avait été quelquefois éloquent ailleurs encore que dans l'injure.

Et puis, pour essayer d'une pareille légende, il faut oublier ce qu'était pour madame de Staël ce Paris qui, en 1802, ne lui était pas encore interdit et où elle allait s'empresser de revenir. C'est là seulement qu'elle pouvait exercer sa pleine souveraineté, qu'elle pouvait vivre. « Ah! le ruisseau de la rue du Bac! » s'écriait-elle quand on voulait lui faire admirer le Léman. M. Necker n'avait vu qu'une seule fois Bonaparte à son passage en Suisse, lorsqu'il se rendait au Saint-Bernard. Il aurait pu profiter de l'occasion pour lui rappeler les deux millions que, lorsqu'il était aux affaires, il avait déposés, de sa fortune personnelle, au Trésor, en garantie d'un emprunt contracté par la France, et qui ne lui étaient pas remboursés. Il ne lui parla que de sa fille, s'efforçant de désarmer les préventions du consul, de détourner d'elle l'interdiction de résider à Paris, ce que, à la fin, il obtint. Lorsque, trois ans après, elle était brutalement frappée d'exil, elle écrivait : « La

vie est pour moi comme un bal dont la musique a cessé; tout, excepté ce qui m'est ravi, me paraît sans couleur. » Chateaubriand avait été témoin de ce mal de Paris et de l'exil qui la torturait et lui rendait insupportable même cette admirable résidence de Coppet, où elle avait pourtant son père qu'elle adorait. A Talleyrand, qui lui devait non seulement sa radiation de la liste des émigrés, mais son élévation au pouvoir, et qui, lorsqu'il la vit frappée, s'était éloigné d'elle de ce ton de suprême politesse avec lequel on s'excuserait de ne pouvoir dîner, à Talleyrand, dis-je, elle écrivait : « Vous me mandiez, il y a treize ans, d'Amérique : *Si je reste encore un an ici j'y meurs;* j'en pourrais dire autant de l'étranger, j'y succombe. »

Un jour que son imagination ne put tenir au regret qu'elle endurait de Paris, elle y vint en secret, se promenant chaque nuit à la clarté de la lune le long des quais et de son cher ruisseau. Mais, Fouché ayant été averti, il fallut repartir. L'Empereur, à qui l'on n'avait dit que la moitié de la vérité, écrivait à Cambacérès : « Cette femme continue son métier d'intrigante. Elle s'est approchée de Paris malgré mes ordres. C'est une véritable peste. Mon intention est que vous parliez sérieusement au ministre, car je me verrai forcé de la faire enlever par la gendarmerie. Ayez aussi l'œil sur Benjamin Constant. Je ne veux rien souffrir de cette clique. » Sa passion était de celles qui s'exaspèrent contre ce qui pourrait les distraire. « J'ai toute la Suisse, écrivait-elle, en magnifique horreur! »

Ce qu'étaient, l'un pour l'autre, monsieur et madame de Staël, madame Necker de Saussure ne le dissimule pas; elle dit à quel point était mal assortie leur union et, ne l'eût-elle pas dit, madame de Staël elle-même, dans son livre de l'*Influence des passions*, aurait pris soin de ne nous laisser aucun doute. Elle avait tellement souffert de l'absence de bonheur à son foyer qu'elle disait en souriant : « Je forcerai ma fille à faire un mariage d'inclination. »

Mais la part de responsabilité qui revient à chacun des époux dans leur désaccord, c'est ce que, aujourd'hui et à pareille distance, il est bien difficile d'établir. Des deux, madame de Staël a le plus à pâtir de cette indécision. On a

invoqué contre elle son exode en Angleterre, en décembre 1792 : elle aurait quitté sa famille et ses enfants pour y aller rejoindre de jeunes gentilshommes émigrés. Or, c'était un de ces mouvements généreux qui la portaient à voler au secours d'amis dont elle avait hautement blâmé l'émigration, mais avec qui elle espérait organiser la fuite de la famille royale, à laquelle elle s'était passionnément dévouée. Plus tard, lorsqu'on faisait allusion à cette rapide fugue en Angleterre, elle répondait : « Je sais bien que ce qu'on appelle communément la raison n'était pas pour mon projet, mais j'avais un élan vers quelque chose de mieux qu'elle. » — Et l'on a encore invoqué à charge contre elle, parce qu'ils sont favorables à son mari, trois témoignages dont deux sont sujets à caution.

C'est d'abord madame Necker. Elle écrivait à Gibbon, le 12 juillet 1793, cette lettre que nous avons déjà citée : « La mère des Gracques est ici avec ses jolis enfants et son mari *pour lequel j'ai beaucoup d'affection.* » Le témoignage de madame Necker n'est pas sans motifs de suspicion. Il y avait, en effet, entre madame de Staël et sa mère, comme une irrémédiable incompatibilité de nature. Cette mère, qui n'avait acquis les dons de l'esprit qu'à force de labeur, et qui *tâchait* en tout si ce n'est pour rester vertueuse, d'une vertu sans lutte et sans grâce, cette mère voyait avec une sorte d'étonnement scandalisé cette fille qui, en s'élevant, lui échappait, aussi impétueuse qu'elle-même était prudente et contenue, et pour laquelle elle redoutait bien des orages. Et puis, madame Necker pardonnait difficilement à sa fille la tendresse mêlée de fierté que lui témoignait son père; l'épouse en elle était encore plus vulnérable que la mère n'était glorieuse.

C'est encore mademoiselle Rosalie de Constant, cousine de Benjamin : vieille fille, laide, d'esprit jaillissant et à réparties acérées, elle mettait sans mesure cet esprit au service de ses rancunes. Or, elle en avait une et des plus solides contre madame de Staël, qu'elle accusait d'avoir entravé la carrière de Benjamin. La grande Germaine, dans la simplicité de son cœur, la croyait son amie et comme telle la chérissait. Rosalie écrivait, le 28 mai 1796, à son frère Charles de Constant : « Notre assemblée de samedi, chez madame Charrière, a assez bien réussi, elle était fort belle. La trop célèbre madame

de Staël vint avec sa basse c [illegible] l'air d'un petit renard affamé qui cherche [illegible]aire un mauvais coup; son Mun, qui ressemble à un joli [illegible]t se frottant toujours une oreille. J'y ai vu, pour la [illegible]ère fois, M. de Staël; je le trouve, au premier abord, plus [illegible]réable que tous les amants de sa femme. Il a l'air abattu, c[illegible]ntif, accablé[1]. »

C'est enfin la République de [illegible]nève, qui semble avoir pris à tâche de relever Staël de la co[illegible]dition de pauvre honteux dont l'a marqué Rosalie. « Le [illegible]nifique Conseil, délibérant que l'admission de M. le bar[illegible] Staël au nombre de ses bourgeois étant également h[illegible]able et avantageuse pour la République, et, étant opiné, l'a[illegible] a été de créer bourgeois, par une élection spéciale, M. le baron de Staël, et de lui adresser, en conséquence, des lettres de bourgeoisie dans les termes les plus honorables en les lui offrant dans une boite d'argent aux armes de la Seigneurie[2]. » Madame de Staël n'avait su se concilier à Genève aucune sympathie. Jamais elle ne s'était intéressée au monde et au gouvernement de ce pays, qu'elle avait, comme elle l'écrivait, en magnifique horreur; où, disait-elle encore, elle s'était tant ennuyée depuis dix ans, sans avoir jamais rien fait pour dissimuler son horreur et son ennui.

Dans les premières années de leur mariage, monsieur et madame de Staël semblaient avoir vécu, comme cela se pratiquait couramment dans leur monde, sur le pied d'une tolérante camaraderie. Mais, à partir de 1794, la mésintelligence éclata par le fait des prodigalités du mari. M. de Staël avait toujours dépensé sans compter; mais, à ce moment où la Révolution ébranlait les fortunes les plus solidement assises, loin de s'arrêter dans cette voie, il avait exagéré ses dilapidations au point de menacer ses enfants de la ruine. Les difficultés devinrent telles qu'une séparation s'imposa. C'est à ce moment que madame de Staël écrivait à Rosalie de Constant : « Tout mon sort est sur la tête de mon père, mais vous, qui n'avez ni mari à craindre, ni enfants à garder, il vous reste un avenir. » Cette allusion, à mots couverts, dans une lettre à une femme

1. Menos, *Lettres de Benjamin Constant à sa famille.*

2. Voir les Notes très intéressantes et très documentées sur madame de Staël, ses ancêtres et sa famille, par M. Eugène Ritter, professeur à l'Université de Genève.

qu'elle croit son amie, est tout ce qu'on peut relever, à la charge de son mari, dans l'œuvre entière de madame de Staël. « Il est inutile, disait-elle, de se fâcher contre les choses, ça ne leur fait rien du tout. » Mais elle avait trop l'expérience des hommes pour ne pas prévoir les revanches qu'ils sauraient exercer contre elle. Prendre des garanties et, dans ce but, atteindre le nom que portaient ses enfants, se défendre même contre ceux à qui elle avait accordé son affection et qui s'en étaient montrés indignes, elle s'y est refusée, bien qu'elle comprît que ce pourrait être au prix de son honneur. Il y a loin de cette dignité hautaine à la résolution avec laquelle un autre génie féminin flétrira non seulement son mari, mais ceux qu'elle aura trahis ou qui se seront évadés de son amour[1].

La séparation qui s'imposait ne prit fin que lorsque la santé de M. de Staël fut irrémédiablement atteinte. « Madame de Staël était la bonté même », avait dit Byron ; ce n'était pas le fait d'une femme sans cœur que d'abandonner Paris pour accompagner son mari jusqu'en Savoie, sans le moindre espoir et dans le seul but de ne pas contrarier une fantaisie d'agonisant. J'ai recueilli, de la famille de l'aubergiste Poilevey, l'impression que, dans l'épreuve de Poligny, lui avait laissée madame de Staël. Elle était arrivée en chaise de poste, le 5, dans la soirée, avec son mari réduit à un état d'extrême faiblesse. Ils devaient, le lendemain, continuer leur route ; ils en furent empêchés par la faiblesse s'aggravant de M. de Staël qui expirait trois jours après, sous le coup d'une attaque d'apoplexie séreuse. M. Poilevey disait avoir été touché par le dévouement avec lequel madame de Staël s'était faite la garde-malade de son mari, ne quittant son chevet ni jour ni nuit, veillant aux moindres détails, exigeant que rien ne fût fait que par ses mains. Il ajoutait que, lorsque tout fut fini, son attitude avait été pleine de dignité.

1. M. de Staël est resté tellement ignoré que, dans une récente étude publiée par le journal *le Temps*, M. G. Deschamps, d'ordinaire si exactement informé, dit de madame de Staël, à l'occasion de sa première rencontre avec Benjamin Constant, en 1795 : « Elle était âgée de vingt-neuf ans et femme mécontente d'un *vieux* diplomate. » Femme mécontente, assurément ; mais l'âge de son mari ne pouvait être pour rien dans ce mécontentement, puisque, en 1795, M. de Staël, âgé de quarante-quatre ans, n'avait, à ce qu'on affirme, rien perdu de cet esprit délié et de cette exquise bonne grâce qui l'avaient fait admettre dans l'étroite intimité de la reine. Je ne vois pas dans tout cela figure de vieux diplomate.

De Poligny, madame de Staël rapporta le corps de son mari à Coppet, où elle resta quelque temps auprès de M. Necker. A ce moment-là même, elle écrivait deux lettres successives à Camille Jordan et l'on y trouve une seule allusion à M. de Staël : « J'avais, écrit-elle, une bague de mes cheveux qui a appartenu au pauvre M. de Staël, je voulais vous l'envoyer; mais vous me paraissez si engoué des cheveux blonds de mademoiselle de Krüdner que j'ai été timide sur mes cheveux noirs, et ils restent là jusqu'à ce que nous nous revoyions. » C'est d'une convenance suffisante, et sa résignation, éclairée de ces reflets de cheveux blonds et noirs, paraît assez souriante[1].

La mort de M. de Staël a donné lieu à d'étranges suppositions. Rosalie de Constant écrivait à son frère : « Tu sais la mort romanesque de M. de Staël. » Rien, dans l'enquête minutieuse à laquelle j'ai procédé au sujet de l'événement du 9 mai, ne m'a fait découvrir la moindre trace de roman, à moins que, pour l'auteur d'Adolphe, ce dût être une fin romanesque que de mourir assisté de sa femme?

Rien dans tout cela qui ne confirme le jugement de Byron : « Madame de Staël était la bonté même. » Mais on ne saurait prétendre que cette bonté fût allée jusqu'à accepter, pour M. de Staël, ce qu'elle n'accepta pas pour son père, l'obligation de ronger sur place le frein de cette persécution aussi mesquine dans son principe qu'odieuse dans ses procédés, de cet exil de Paris dont son imagination orageuse aigrissait et exaspérait encore la torture.

J'estime que le bon renom de madame de Staël ne perd rien à la vérité historique telle que j'ai essayé de la fixer.

CH. BAILLE

1. On a dit de madame de Staël que ses belles mains semblaient n'avoir pas d'ongles, car elle n'avait jamais égratigné personne et que, dans toute sa vie, elle n'avait pas eu la cruauté d'une épigramme à se reprocher. Toutefois, on cite d'elle un mot sur la mère de cette jolie blonde, madame de Krüdner, pour qui elle ne s'est pas montrée cruelle, elle n'aurait pas pu l'être, mais malicieuse. Elle écrit encore à Jordan : « J'ai vu souvent madame de Krüdner. Je la trouve distinguée, mais elle raconte une si grande quantité d'histoires de gens qui se sont tués pour elle, que sa conversation tourne en martyrologe. »

LA RENTRÉE

DE

LA COUR A PÉKIN

Depuis deux longs mois, le blocus des Légations durait avec ses alternatives de fusillades et de trêves quand, dans la nuit du 13 au 14 août, à deux heures du matin, un premier coup de canon lointain annonça aux internés du quartier européen l'approche des libérateurs. Cette même nuit, dit-on, parmi le déchirement des feux de salve et le craquement régulier des mitrailleuses qui convergeaient vers la ville, les maîtres de l'Empire, tremblants et pâles, s'enfuyaient du Palais, à travers les ténèbres, abandonnant dans leur fuite éperdue jusqu'à leurs vêtements et leurs souliers. D'autres disent que le départ eut lieu seulement le lendemain 15, après que les troupes européennes eurent occupé la majeure partie de la cité. Ce qui est certain, c'est que, pendant et après ces premières heures de confusion et d'épouvante, la Cour resta longtemps à la merci d'un coup de main. L'empereur et l'impératrice n'avaient trouvé, pour s'enfuir à eux deux, qu'une seule et étroite charrette, celle d'un des eunuques du Palais ; quelques serviteurs les accompagnaient, avec des soldats en débandade, plus dangereux qu'utiles. Jusqu'à la rivière Tsing-ho, ils ne trouvèrent rien à manger ; là seulement un riche habitant, nommé Kia, leur fournit du riz, des charrettes et quelques milliers de taëls pour le voyage.

Jusqu'à la préfecture de Hsun-hoa, ils n'eurent d'autre nourriture que le riz à l'eau des misérables auberges de la route; dans cette dernière ville les mandarins locaux purent leur fournir des chaises à porteurs, des vêtements et des vivres. Là aussi ils furent rejoints par leur suite, en très misérable état. Avec ces deux ou trois mille hommes en déroute, ils firent un grand détour par le nord et les montagnes pour gagner le Shan-si et sa capitale, Ta-yuen-fou, et se dérober à une poursuite possible. Cette ville ne leur paraissant pas encore un asile assez sûr, ils se transportèrent à Si-ngan-fou, qui fut la capitale des vieilles dynasties Tchéou, Tsin, Han, Soui et Tang.

Cette route d'exil est d'ailleurs bien connue dans leur histoire; c'est par le même chemin que leurs ancêtres, les Mandchoux vainqueurs, avaient fait passer les derniers descendants des empereurs Ming fuyant devant eux. Par un juste retour, les Tsing vaincus refaisaient aujourd'hui le douloureux chemin de leurs prédécesseurs. La Cour exilée jugeait Si-ngan-fou inaccessible et imprenable; elle avait raison, puisque rien n'alla l'y troubler. C'est un an après, seulement, à la suite de la signature du protocole de paix, qu'elle en devait repartir.

***

Le 6 octobre 1901, à huit heures du matin, l'empereur, l'impératrice douairière, la jeune impératrice, la première concubine et Pou-tsun, héritier impérial, repassaient en solennel cortège la porte nord de Si-ngan-fou pour reprendre la direction de Pékin, où, sans doute, ils n'espéraient pas rentrer si vite, ni peut-être même rentrer jamais. Au sortir de la ville, l'empereur s'arrêta à une pagode et, conformément aux rites, brûla quelques baguettes d'encens devant l'autel pour remercier les dieux qui lui avaient ménagé ce destin. Puis la Cour reprit sa marche dans la direction du Honan, où elle comptait faire un assez long séjour. Elle fit un premier arrêt de trois jours à Tong-Kouan pour permettre au grand secrétaire Yong-lou, favori de l'impératrice, de célébrer les cérémonies funèbres à l'occasion de la mort de son fils, qui venait de mourir en chemin. D'ailleurs, avec ses

trois mille chariots, le cortège ne pouvait marcher qu'à très lente allure. Le 12 novembre seulement, plus d'un mois après son départ de Si-ngan, il arrivait à Kai-fong, capitale du Honan. Cinq jours auparavant Li-Hong-Tchang était mort, et la dynastie avait perdu en lui son plus sage et son plus habile conseiller. Le prince King, qui avait apposé sa signature à côté de celle du défunt sur l'instrument de paix, avait été mandé en hâte par l'impératrice dès les premières nouvelles de la maladie de Li ; il n'interrompit point son voyage en apprenant la mort de son collègue; il se hâta plus encore vers Fai-fong, où l'attendait impatiemment sa souveraine. Celle-ci le reçut le soir même de son arrivée, et l'on assure qu'il resta plusieurs heures à genoux devant elle selon le rite, parlant « jusqu'à ce que ses lèvres fussent complètement desséchées ».

Il s'agissait en effet de la décider à poursuivre sa route, malgré les insinuations et les menaces par lesquelles le parti conservateur s'efforçait de la retenir au fond du pays. Les organisateurs du mouvement boxer, qui se trouvaient en certain nombre dans sa suite et son conseil, lui faisaient craindre qu'en rentrant à Pékin elle ne tombât dans le piège tendu par eux-mêmes l'année précédente aux Européens. Des peintures effrayantes lui avaient été faites des nouvelles fortifications élevées autour du quartier des Légations, et dont les canons, disait-on, dominaient et menaçaient le Palais. Par ses discours, le prince King réussit probablement à remettre les choses au point ; d'ailleurs, la résidence provisoire construite à Kai-fong pour le séjour de la Cour prit feu, une nuit, subitement : c'était évidemment l'avertissement des dieux, mais, comme la malveillance des hommes n'y était pas étrangère, quelques mandarins furent saisis et décapités.

Avant de rentrer dans sa capitale, l'impératrice douairière voulut se faire précéder par une série de décrets destinés surtout à lui « rendre la face » en rétablissant au point de vue chinois l'histoire des derniers événements. Suivant sa tactique habituelle, elle les fit paraître sous le nom de l'empereur seul, afin de laisser au fantôme qu'elle maintient sur le trône la responsabilité des actes les plus inquiétants. Ces édits,

destinés à récompenser les principaux mandarins qui ont eu part aux actes en question, sont agrémentés de considérants qui ne laissent pas d'étonner quelque peu ; on y voit, par exemple, vivement féliciter Yong-lou pour « avoir réussi à protéger les Légations » et le boxer Natoung pour avoir fait profiter le gouvernement de la sagesse de ses conseils. Ces déformations de faits trop connus peuvent faire sourire les étrangers, mais pour trois cent millions de Chinois, elles sont la vérité et l'histoire.

Mais l'acte le plus important et le plus habile, fut ce décret, — où l'on reconnaît l'influence du prince King, mortel ennemi du prince Tuan, — par lequel le fils de ce dernier, Pou-tsun, était dégradé de son titre d'héritier adoptif de l'empereur défunt Tong-tche et pour toujours écarté de la succession au trône. Les considérants s'appuyaient précisément sur les fautes de Tuan pour déclarer sa descendance indigne de régner. De ce chef, une satisfaction était donnée aux Européens qui auraient difficilement vu rentrer en triomphe à Pékin, aux côtés de l'empereur, le propre fils de celui qui avait voulu leur mort. Mais ils devaient voir quelques autres choses faites pour les surprendre...

Le 14 décembre, après un séjour de près d'un mois à Kaifong, où la fête de la naissance de l'impératrice douairière avait été célébrée à petit bruit à la date anniversaire du 20 novembre, le cortège impérial se remettait en marche, avec l'intention bien arrêtée cette fois d'arriver à Pékin. Depuis plusieurs mois le peuple avait été réquisitionné pour préparer la route ; celle que devaient suivre les chaises impériales, large de dix mètres, était surélevée, aplanie, balayée, arrosée chaque jour, et les premières gelées en avaient fait un bloc dur et poli qui valait nos chaussées d'Europe. Tous les 50 lis (soit 25 kilomètres) un palais provisoire avait été construit pour permettre aux augustes voyageurs quelques instants de repos — les arrêts pour la nuit se faisaient autant que possible dans les grandes villes où les résidences des mandarins avaient été aménagées pour les recevoir. — Le tracé de la route ne suivait pas la ligne droite, mais, par ses courbes, imitait le déroulement du symbolique dragon, ce qui n'était pas pour abréger le voyage.

Sur les bas-côtés de la voie triomphale, à pied, à cheval,

en chaise ou en charrette, les mandarins, les serviteurs et les soldats se hâtaient et se bousculaient par milliers. Sur les trois mille chariots de bagages qui suivaient le cortège les objets les plus bizarres et les plus inutiles étaient entassés, produit des vols accomplis par les gens de la suite : cages à poulets, porcs, quartiers de viande pourrie, tables boiteuses, chaises cassées, vieilles planches étaient ainsi transportés depuis Si-ngan-fou parmi les bagages de l'empereur.

Les eunuques par leurs exactions spécialement s'illustrèrent : on sait que leur chef Li-lien-yng est, avant même Yon-lou, le favori de l'impératrice. Il est plus connu sous son sobriquet : Li-siao-li, qui signifie à peu près Li le Tanneur, en souvenir de son ancien métier ; les eunuques chinois, en effet, peuvent ne subir les opérations nécessaires pour entrer au service du Palais qu'assez tard, après avoir été mariés et avoir eu des enfants, en sorte que, selon le mot d'un observateur, « la Chine est le seul pays du monde où la profession d'eunuque puisse devenir héréditaire ». Ce Li-lien-yng est remarquable pour son extraordinaire rapacité. A chaque étape, c'est-à-dire tous les 25 kilomètres, une somme de 10 000 taëls (le taël valant actuellement 3 fr. 30 environ) devait lui être remise pour sa part personnelle de « squeeze ». On comprend que dans ces conditions l'honneur de préparer les étapes impériales ait été médiocrement recherché : il incombait aux mandarins locaux. et ceux-ci, dit-on, avaient pris soin de se munir de poison afin d'être prêts à se donner la mort au cas où ils ne pourraient satisfaire les caprices de la Cour.

Parmi toutes les histoires qui courent à ce sujet, nous en citerons seulement deux.

Quelques serviteurs de la suite du prince King, voulant imiter d'illustres exemples, exigèrent au passage, d'un malheureux sous-préfet, une contribution volontaire de cinq cents taëls. Celui-ci, ruiné par les préparatifs faits d'autre part pour les souverains et incapable de réunir l'argent sur l'heure, dut le leur refuser. Ils se ruèrent alors sur les tables dressées, renversèrent les plats, brisèrent toute la vaisselle en la jetant par les fenêtres et, quand le prince arriva, ils déclarèrent que le sous-préfet n'avait rien préparé pour le recevoir, en

sorte que King dut poursuivre sa route sans manger. Le malheureux mandarin s'était enfui dans les montagnes et oncques ne reparut parmi ses administrés.

Un de ses collègues avait été assez heureux pour découvrir des écrevisses qu'il destinait au repas à offrir à l'impératrice. Il alla trouver le chef des cuisines et le pria de les faire figurer sur le menu impérial : « C'est bien, dit celui-ci, mais s'il n'y a pas cinq mille taëls pour moi, l'impératrice ne goûtera jamais de vos écrevisses. » Et comme le mandarin ne pouvait payer les dix-sept mille francs exigés, ce fut le cuisinier qui mangea le buisson.

Quant à l'empereur, nul ne songeait à lui, et l'on conte que pendant le voyage on oublia plusieurs fois de lui servir son repas. La jeune impératrice était encore plus délaissée, haïe à la fois par son époux et par sa marâtre. Seule, la concubine impériale trouva grâce devant la vieille impératrice que sa beauté et sa gaieté réjouissent.

Après avoir passé le fleuve Jaune au sortir de Kai-fong, la Cour continua sa marche dans la direction du Tche-li. La traversée du fleuve s'étant effectuée sans accident, l'empereur en remercia les dieux de l'endroit, auxquels il conféra des titres de noblesse par un décret spécial. Voici le texte de ce curieux édit :

Décret Impérial du 9e jour de la 11e lune (19 décembre).

Nous sommes partis le 14 décembre de Kai-fong pour Lieou-yuen. En passant Lieou, il faisait beau temps et le fleuve était très calme. Notre bateau marcha fort bien et tout le monde était satisfait. Si on recherche la cause de cet heureux voyage, on trouve que les Esprits de la rivière nous ont protégés d'une façon merveilleuse. Nous leur en sommes reconnaissants; de plus, nous devons conférer un titre de haute noblesse aux dieux Ta-wan, Tsiang-Kiun et autres pour les remercier. Que le Ministère des Rites propose des titres convenables et nous adresse ensuite un rapport, etc... Respect à cet ordre.

Aux frontières du Tche-li, la Cour fut reçue par le Grand Trésorier de la province de Tcheou-fou, qui avait apporté dans ses bagages 80 000 taëls pour les cadeaux utiles. Le 31 décembre elle arrivait à Tcheng-ting, terminus actuel

du chemin de fer qu'elle devait prendre pour atteindre la capitale. Le nouveau vice-roi de la province, Yuan-shi-Kai, successeur, dans ce poste, de Li-Hong-Tchang, était également venu à la rencontre de ses souverains avec des troupes armées, équipées et exercées à l'allemande.

***

Le 3 janvier au matin. le cortège impérial devait quitter Tcheng-ting par le train spécial que lui avait préparé la Compagnie franco-belge du Chemin de fer de Hankéou-Pékin (Pe-han). Pour la première fois, depuis cinq mille ans que les dynasties se succèdent sur le « trône du Dragon », un fils du Ciel allait user, pour fouler le sol ancestral, d'un wagon et d'une voie ferrée. Il existe, il est vrai, un « chemin de fer de jardin » que l'impératrice a fait établir dans sa résidence il y a quelques années ; mais le véhicule, semblable à nos tramways (il porte encore l'écusson de la Compagnie lyonnaise qui l'a fourni) ne sort pas du Parc du Palais, où il est traîné le long d'une allée par des équipes d'eunuques.

Li-lien-yng, le grand ennuque, était arrivé deux jours auparavant à Tcheng-ting pour inspecter les wagons préparés et indiquer les dispositions à prendre pour satisfaire les habitudes et les caprices de la souveraine.

Le convoi impérial se composait de vingt et une voitures. En tête du convoi étaient accrochés neuf wagons de vingt tonnes portant les palanquins, les chevaux et l'escorte, un fourgon pour le personnel de service du train, deux voitures de première classe pour les princes du sang, puis venaient deux voitures particulièrement luxueuses : celle de l'empereur et celle de l'impératrice douairière, séparées par la voiture réservée aux hauts fonctionnaires ; puis celle de la jeune impératrice et de la concubine impériale, deux wagons de seconde classe pour les eunuques et les serviteurs du Palais, une de première classe réservée au chef des eunuques, une voiture de service pour la direction européenne de la ligne (MM. Jadot, Dupontes et Cousin). Quant au reste du personnel et des bagages, il avait été expédié à l'avance ; les troupes d'escorte furent envoyées ensuite, et le transport

total du cortège n'exigea pas moins de dix trains, de trente wagons chacun, qui se succédèrent plusieurs jours avant et après le passage du convoi impérial.

Les deux véhicules réservés aux souverains offraient extérieurement l'aspect des saloon-cars de la Compagnie des wagons-lits, où beaucoup d'ors auraient été ajoutés : une frise en bois sculpté et doré sous le rebord de la toiture, une balustrade dorée avec appui de velours aux plates-formes d'avant et d'arrière, des marchepieds dorés, des écussons dorés, tout doré jusqu'aux boîtes à graisse. Les deux voitures mesuraient une longueur de quatorze mètres et demi, divisée en deux sections égales. La première comprenait une petite antichambre et le grand salon, la seconde un boudoir, une cuisine avec appareil de chauffage par la vapeur, un coupé pour les gens de service et un lavabo.

Le couloir latéral avait été conservé dans cette seconde section seulement; dans la première, le grand salon occupait toute la largeur du wagon; à travers les grandes baies vitrées, l'impératrice, en relevant les stores jaunes, put voir le paysage des deux côtés. Un tapis rouge à fleurs était cloué sur le parquet; les murs et le plafond avaient été tendus de peluche vieil or; ce travail avait été exécuté par deux soldats français de l'infanterie coloniale, tapissiers de leur état : le tour de main parisien avait suppléé heureusement à l'incapacité des ouvriers chinois. Au fond du salon était dressé un trône, jaune et appuyé à une haute glace encadrée de dragons sculptés et dorés; de chaque côté était placée une table avec deux fauteuils également tendus de jaune ; en face, auprès de l'entrée, une troisième table était chargée de tous les objets que le chef des eunuques avait indiqués pour l'usage particulier de l'impératrice : eaux de toilette, flacons de senteur, poudres dentifrices, brosses à dents, etc. Dans le boudoir, tendu de peluche, un lit européen à boules de cuivre avait été disposé pour l'impératrice afin qu'elle pût s'y étendre pour fumer son opium habituel. Dans le wagon de l'empereur, qui n'a pas l'habitude de la drogue, le lit était remplacé par un autre divan jaune. Des bibelots de prix avaient été disposés çà et là sur les tables des deux wagons impériaux : plats, théières et tasses en or, bassins et crachoirs en or, en argent;

jades, porcelaines, émaux, le tout retenu par des cordons de soie jaune, suffisamment serrés pour éviter les effets de la trépidation, suffisamment lâches cependant pour permettre aux eunuques de les voler, suivant l'usage, avant de quitter la place[1].

L'impératrice fut curieuse de voir ces merveilles, que lui avait vantées le chef des eunuques dans un rapport enthousiaste. Le jour d'hiver se levait à peine dans ce matin du 3 janvier, quand l'impératrice fit son apparition sur le quai de la gare de Tcheng-ting. Le départ avait été fixé pour neuf heures et demie, et sept heures seulement venaient de sonner avant même d'arriver à la station. Ayant fait appeler le directeur de la compagnie, M. Jadot, elle s'était arrêtée au milieu du chemin pour l'entretenir longuement des conditions du voyage, de la rapidité de la marche, de la date d'achèvement de la ligne, avec le désir évident de faire savoir aux Européens combien ces questions lui étaient familières.

D'un pas délibéré, elle monta dans son wagon, parcourut les compartiments, loua les arrangements pris ; revenant ensuite sur la plate-forme et s'appuyant à la balustrade, debout et la cigarette allumée, elle se mit à donner audience aux mandarins aplatis sur le quai et la plate-forme voisine, parmi le tumulte de l'embarquement.

Cependant le douloureux empereur était venu, sans mot dire, occuper son wagon, saluant de loin d'un signe de tête le directeur de la compagnie qui lui était présenté. Deux eunuques le soutenaient sous les bras, le retenaient plutôt, comme s'ils eussent craint de le laisser choir ou disparaître. Pendant toute la route, ils devaient rester seuls à ses côtés,

1. Tout le mobilier, où la dorure tenait lieu du goût, avait été fourni par l'ancien taotaï Sheng, directeur des chemins de fer chinois, ainsi que la vaisselle et les bibelots ; on estime ses dépenses totales à cette occasion (y compris les cadeaux aux eunuques) à 125 000 taëls, soit près d'un demi-million de francs.

Rompant avec son habitude d'emporter elle-même les objets les plus beaux qui lui ont plu, l'impératrice donna l'ordre que tout fût respecté dans sa voiture, afin, dit-elle, « que celle-ci reste toujours prête et que je puisse la prendre quand je repartirai, *dans quelques mois* ». Dans celle de l'empereur, par contre, tout devait être, pendant le voyage, méthodiquement pillé, et les bibelots de prix, prudemment préparés en double, durent être remplacés à partir de Pao-ting ; ils étaient sur le point de subir le même sort à l'arrivée à Pékin, quand un ordre de l'impératrice vint cette fois arrêter le pillage, et les eunuques n'eurent le temps que d'en voler la moitié.

sans que personne stationnât autour du wagon délaissé. Plus morne et plus seule encore, la jeune impératrice avait gagné sa place, tandis qu'autour de la douairière, de la concubine et de leurs femmes en gaieté, excitées par la nouveauté du voyage, les princes et les hauts mandarins se pressaient pour recueillir au passage un mot, un coup d'œil, un sourire.

Tout autour, la foule énorme des *Fils de Han* s'écrasait devant le spectacle inouï : cinquante mille hommes étaient là, contemplant librement ce qu'ils n'auraient jamais espéré voir dans leurs imaginations ou leurs rêves les plus absurdes, et la stupeur était telle que nul ne songeait même à se prosterner. Les bâtons ferrés des agents de police, brutalement lancés à la hauteur des yeux, forçaient bien les premiers rangs à plier les genoux, mais les suivants restaient debout, le regard fixe, comme s'ils ne pouvaient l'arracher de cette vision. Les soldats du vice-roi Yuan-shi-Kai, sous leurs uniformes bleu sombre, formaient la haie en présentant leurs fusils aux baïonnettes nues, et cinquante canons étaient disposés au long de la voie pour montrer à la souveraine qu'il lui restait une armée et qu'elle pouvait tenter encore une fois le destin.

A l'heure fixée, le train s'ébranla, sans que la foule parût sortir de stupeur. Par les fenêtres et les portières, les princes en personne sortaient les bras pour prodiguer par de grands gestes l'ordre d'agenouillement. Entraînés par l'exemple, les mandarins, les employés du train, les serviteurs se mettaient à faire à leur tour des signes désespérés à la foule. Celle-ci restait debout et muette, et barrait la route à la locomotive, aux écussons dorés. Il fallut une charge des agents et le moulinet des bâtons ferrés pour dégager la voie et former des deux côtés des rails une haie humaine, qui se prolongea sur quatre ou cinq kilomètres encore.

Puis le convoi activant sa marche se lança à travers les campagnes. Un ancien soldat du génie français au service de la Compagnie pilotait la machine. Sur la demande même de l'impératrice qui exigeait d'aller plus vite, toujours plus vite, l'allure réglementaire fut dépassée, et, à trois heures de l'après-midi, le train déposait sur le quai de la gare de Paoting ses voyageurs ravis et surpris au fond, car, malgré l'air

d'assurance qu'ils s'étaient donné, ce n'était pas sans quelque émotion qu'ils avaient fait cette première expérience d'un voyage à la façon des « barbares occidentaux ».

Au cours de la route, une halte d'une heure à Ting-tchéou avait permis aux souverains de prendre dans leur wagon même un somptueux repas, offert par Sheng. En même temps qu'on la servait, l'impératrice désigna ceux de sa suite auxquels on devait de sa part porter certains mets, que les eunuques passaient par les fenêtres des wagons en hurlant le nom des plats et celui des heureux destinataires. Après le repas, ces derniers vinrent se prosterner sur le quai pour marquer à la souveraine toute leur reconnaissance de la faveur insigne. Pendant que le train reprenait sa marche, elle passa de voiture en voiture pour aller plaisanter avec Yong-lou dans le wagon où celui-ci était assis. Quant à l'empereur, mandé à plusieurs reprises par elle, il dut chaque fois quitter sa place et se présenter humblement dans le compartiment de la douairière.

Les souverains restèrent trois jours à Pao-ting, dans le palais du vice-roi Yuan-shi-Kai, spécialement aménagé pour eux. Deux cents maisons, les plus belles de la ville, avaient été réquisitionnées pour loger leur suite, et les occupants en avaient été expulsés ; un général dut ainsi déménager trois fois. Aussi les habitants murmuraient-ils que jamais les soldats étrangers n'en avaient fait autant, et ils regrettaient ouvertement le temps où le pays était occupé par nos troupes. Et, comme à Kai-fong, le feu prenait soudain aux communs du palais, dans le voisinage de la chambre de l'impératrice.

Un autre incident plus grave allait lui donner à réfléchir : un télégramme secret du vice-roi du Shen-Kan lui annonçait que, sur la frontière nord du Kan-sou, deux missionnaires catholiques et un certain nombre de chrétiens venaient d'être massacrés. Le lieu du drame, Ping-lo, touche le territoire mongol d'Alashan, où le prince Tuan proscrit a trouvé asile, le roi du pays étant son beau-père. L'impératrice ne pouvait s'y tromper un instant : c'était la réponse de Tuan au décre dégradant son fils du rang d'*héritier impérial*. Par un coup droit, l'exilé faisait sentir une dernière fois sa puissance en

créant à la Cour cet obstacle sanglant au moment même du retour à Pékin. On dit que la douairière hésita un moment à poursuivre sa route. Les Européens accepteraient-ils de la voir rentrer sous le poids d'un nouveau crime dont elle portait malgré tout la responsabilité? Elle réfléchit longuement durant ces trois jours, et un matin, à l'étonnement général, on put lire dans la *Gazette Officielle* les actes suivants :

1° Un décret annonçant le massacre de Ping-lo, l'arrestation de quatre des meurtriers, et donnant des ordres rigoureux pour la poursuite des autres.

2° Un autre décret dans lequel l'empereur s'accusait lui-même des malheurs passés, par ces aveux, extraordinaires ailleurs qu'en Chine, où ces *confessions impériales* ont des précédents classiques :

L'année dernière, les Boxers ont bouleversé la capitale et sont entrés en lutte avec les diverses puissances; la capitale a été dévastée, et les esprits de nos ancêtres ont tremblé dans leurs temples : l'Empire a été à un fil de sa perte. J'ai accompagné l'impératrice dans son départ pour Si-ngan-fou et subi de dures fatigues dans cette fuite rapide et pleine de crainte; combien grande a été ma douleur! Nos ancêtres ont été aussi accablés de tristesse, et l'impératrice a également souffert beaucoup. Tout cela provient de ce que je n'ai pas su employer les hommes qu'il fallait; voilà pourquoi se sont élevés des troubles si extraordinaires. Heureusement que de nombreuses dynasties ont avant nous bien administré le peuple et que le ciel nous a protégés : le calme a pu se rétablir, le mal s'est guéri.

Nos aïeux et nos ancêtres, dont les esprits habitent le ciel bleu, ont soutenu la destinée de l'Empire. Il faut que moi, le *tout petit*, je sois plein de crainte pour les dangers que peut courir l'Empire, que je me repente sans songer à d'autres choses. Maintenant nous rentrons à Pékin, nous voici arrivés aux abords de la capitale; mes anciennes douleurs se renouvellent, et je suis tout ému en pensant au passé, etc...

3° Un décret de l'impératrice commençant par cette déclaration : « Il y a maintenant plus d'un an que l'empereur s'est enfui ». Après avoir indiqué les sacrifices à offrir aux tombeaux des ancêtres pour apaiser leur esprit irrité, elle ajoute que les souverains partiront au printemps prochain pour accomplir ces rites et qu'ils iront plus tard faire des « tournées d'inspec-

tions » dans les provinces. Afin de ne pas épuiser le peuple, ces voyages, dit le décret, devront se faire avec une suite réduite et en petit équipage. — Cela ne fait-il pas prévoir la possibilité d'un départ, non seulement prochain, mais encore secret ?

4° Enfin un dernier décret annonce l'intention qu'a l'impératrice, « pour fortifier les bonnes relations avec les étrangers », de donner audience, dès son arrivée, aux représentants des puissances. Les ministres seront reçus dans la salle Kien-tsing, salle centrale du Palais, au lieu d'être admis comme avant dans les bâtiments latéraux, et les dames des Légations sont invitées par l'impératrice elle-même dans le Ning-cheou-Kong, sa propre résidence. Mais, comme l'orgueil chinois ne perd jamais ses droits, on s'aperçut, en traduisant le décret, que l'expression employée pour désigner l'audience accordée aux Européens était celle dont on se sert protocolairement pour les cérémonies où les envoyés des peuples tributaires présentent leurs hommages à l'empereur. Ainsi tout l'effet d'un acte, qui semblait reconnaître le droit si longtemps dénié aux représentants des puissances d'être traités à la Cour de Pékin sur un pied d'égalité, était d'un mot annihilé.

***

Ayant cru cependant par ces habiletés si profondément chinoises s'assurer un possible retour, la souveraine décida que son entrée à Pékin aurait lieu le 7 janvier (vingt-huitième jour du douzième mois lunaire). Les astrologues déclarèrent qu'elle devait être rendue au Palais à deux heures précises pour accumuler sur la cérémonie les influences heureuses des astres et des dieux. Aussi, pour pouvoir arriver à l'heure dite, elle offrit de partir de Pao-ting, au besoin, pendant la nuit; mais rien n'était prévu pour l'éclairage des wagons impériaux et de la voie, et les agents de la Compagnie se portèrent garants qu'en partant à la première heure du jour elle arriverait à temps. Le départ fut donc fixé à sept heures du matin, et l'impératrice, en voyageuse prévoyante, régla sa montre sur l'heure du chemin de fer pour être sûre de ne point retarder le départ.

Le 7 janvier, avant le lever du soleil, elle était déjà sur le

quai de la gare, surveillant l'embarquement des bagages. Elle recommanda, d'ailleurs, qu'on ne s'occupât que des siens, sans tenir compte des exigences des princes, qu'elle déclara insupportables et « trop difficiles à satisfaire ». Quant à l'empereur, il n'en fut même pas question. Et il vint de lui-même prendre sa place dans son wagon, silencieux et morne, coudoyé dans le demi-jour par la cohue qui s'agitait sur le quai autour des wagons. Une inexprimable confusion régnait d'ailleurs : réclamations des princes, criailleries des eunuques, supplications des mandarins pour obtenir un coin dans le convoi impérial ; un taotaï fit le voyage blotti parmi les jambes des chevaux, et le maréchal mandchou d'une des huit bannières fut trop heureux de pouvoir caser ses femmes dans un wagon à bestiaux après s'être pour lui-même assuré d'une confortable première classe.

Le train partit avec sept minutes de retard, comme le fit remarquer l'impératrice ; mais à moitié route il avait regagné le temps perdu, et, après un arrêt d'une demi-heure à Tchetcheou pour servir un déjeuner, toujours offert par Sheng, à onze heures et demie, heure fixée par le protocole, le convoi arrivait à la station de Feng-tai. En témoignage de la satisfaction impériale, les agents supérieurs de la Compagnie devaient recevoir peu après les insignes du « double dragon », tandis qu'au personnel subalterne était accordée une récompense de cinq mille dollars, sur laquelle les eunuques chargés d'effectuer le paiement ne manquèrent de prélever leur dîme.

A partir de Feng-tai le train impérial devait utiliser un court tronçon de la ligne de Pékin à Tien-tsin : ce changement de voie était nécessaire pour gagner la station de Ma-kia-pou, point fixé pour le débarquement, parce qu'il est le plus voisin de la porte centrale de la ville chinoise. La Compagnie anglaise qui exploite cette dernière ligne exigea que, pour les sept kilomètres restant à faire sur ses propres rails, la locomotive et le personnel entier du train fussent changés. Les souverains réparèrent et renouvelèrent leur toilette durant les dix minutes de cet arrêt forcé.

A Ma-kia-pou, une esplanade de cent mètres carrés de côté avait été construite, sur laquelle se dressaient des tentes de soie jaune. Autour des tentes et au long de la voie étaient

rangées, à genoux et présentant les armes, les troupes du général Ma-Yu-Koun, celles du général Tchang-Kouri-Ti et la division des gardes des neuf portes de la ville (gendarmerie de Pékin) ; plus loin, les cinq régiments de police et les soldats de l'armée défensive du Tcheli (régiments Houei). Aux abords de l'esplanade même attendaient, à genoux, les princes, les membres du Grand Conseil, les ministres, les membres de l'Académie de médecine, les officiers de la Grande Écurie, des gardes du corps de la Grande Vénerie, de la gendarmerie de la police, de l'intendance, les fonctionnaires de la préfecture de Pékin (Chouen-tien-fou) et les soldats des différents quartiers de la ville mandchoue et de la ville chinoise.

Descendant du train, l'empereur s'arrêta un instant à contempler son peuple agenouillé, et des larmes lui vinrent, dit-on, aux yeux. Il s'assit dans la chaise impériale toute tendue de soie jaune clair, doublée intérieurement de zibeline jusqu'à hauteur des genoux ; des vases analogues à ceux qu'on met sur les autels étaient disposés devant lui sur l'appui de la chaise, avec une tasse et une théière préparée. Les huit porteurs aux robes de gaze rouge à fleurs, coiffés d'un vaste bonnet de fourrure grise du plus étrange effet, enlevèrent sur leurs épaules les brancards du palanquin terminés par des têtes de dragons dorés. Après que les deux impératrices eurent pris place en des chaises semblables, mais d'un jaune un peu plus orangé, le cortège se forma, suivit la route aplanie et surélevée qui déroulait ses courbes à travers la campagne jusqu'à la porte centrale de la ville chinoise (Young-ting-men), éloignée d'une lieue environ. Plusieurs jours à l'avance, les porteurs s'étaient exercés à porter les chaises impériales sans renverser une goutte d'un verre d'eau placé au milieu ; c'est que tout porteur qui en tombant ferait tomber le palanquin, serait immédiatement décapité comme coupable d'avoir voulu blesser l'empereur.

A l'intérieur de la ville chinoise, à partir de la porte centrale, les mandarins civils et militaires étaient massés sur l'immense esplanade qui s'étend entre le temple du Ciel et celui de l'Agriculture, et les soldats de la garnison en tenue de campagne formaient la haie jusqu'à l'entrée du Palais.

Un programme imprimé avec une carte avait été distribué à l'avance aux intéressés, indiquant l'emplacement de chacun dans le cortège et la marche du défilé, exactement comme pour nos grands revues. L'ordre avait été fixé ainsi :

A partir de Young-ting-men et en remontant vers Tsien-men, à droite et à gauche de la voie centrale :

La garde impériale du sud, de la salle d'attente de l'est et de la salle de l'ouest ;

Les princes du 2e et du 3e rang, les ducs, les membres du Grand Secrétariat, des ministères de l'Intérieur, des Finances, des Rites, de la Guerre, de la Justice, des Travaux Publics, des Colonies, de la Cour des Censeurs, de l'Académie de Musique, les historiographes ; les membres de la Cour du Clan impérial, de la Grande Écurie, de la Cour des Banquets de la Cour des Sacrifices, les astrologues et les médecins, les ministres et sous-secrétaires d'État en expectative, les huit maréchaux commandant en chef les bannières mandchoues (les trois supérieures sont jaune bordé et uni, blanc uni; les cinq inférieures, blanc bordé, rouge uni et bordé, bleu uni et bordé), les généraux commandant l'escorte et l'avant-garde, les capitaines des gardes, les officiers de l'artillerie, de la mousqueterie, de la grande vénerie, etc...

Au delà, à partir du pont qui termine l'esplanade du temple du Ciel (Tien-tchou-Kiao), et, en se rapprochant toujours du palais:

Les fonctionnaires et grands mandarins du Tcheli, les notables de Pékin, les mandarins en expectative et les dégradés, « le peuple et les vieillards » auxquels une place d'honneur avait été réservée pour la forme, car elle était occupée par les agents de police...

Enfin les gardes et les soldats de la garnison occupaient le reste du terrain jusqu'à l'entrée du Palais, qui est, comme on sait, au cœur de la cité mandchoue.

Les Européens pour la plupart étaient groupés sur la porte centrale de la ville mandchoue (Tsien-men) au nord de la cité chinoise, porte sous laquelle le cortège allait passer En vertu, semble-t-il, d'un mot d'ordre général, toutes facilités leur avaient été laissées pour voir et même photographier le cortège. De plus, deux maisons avec terrasses situées sur la

grand'rue de Tsien-men avaient été mises à la disposition spéciale du corps diplomatique: c'étaient deux magasins de soie portant pour attirantes enseignes, l'un « Au gagne beaucoup », l'autre « A la forêt du bonheur »; mais la plupart préférèrent suivre du haut des murailles le développement du spectacle.

Quant aux troupes européennes, elles avaient été consignées dans les casernes des légations, pour éviter des prétextes possibles de troubles et pour se tenir prêtes à tout événement qu'on peut craindre d'une foule chinoise. Celle-ci d'ailleurs avait été écartée par les mandarins eux-mêmes, selon le rite qui fait défense au peuple de voir l'empereur; refoulée hors de la vue, elle était disséminée sur quelques tertres voisins de la porte Tsien-men. Sur la grand'rue qui mène à cette porte, des bandes de cotonnades rouges avaient été tendues au-dessus des portes en signe de réjouissance; ailleurs, rien; personne n'apparaissait sur les toits ni sur les terrasses. Le silence planait et l'immense cité semblait morte. Le temps était sec et froid, malgré le soleil éclatant, et le vent jaune, le vent de Mongolie, soulevait par instants des voiles de poussière dorée.

Vers midi commencèrent à défiler les premières charrettes de bagages; puis des courriers passèrent au galop, suivis bientôt par des coolies portant deux à deux des paniers de provisions recouverts par des drapeaux jaunes ornés du dragon bleu; des satellites vinrent ensuite, chargés de ces tréteaux rouges qui servent à planter les étendards (sans doute le « service des escabeaux et degrés » qui forme une des sections de la Grande Écurie).

A une heure, on vit poindre au loin un premier peloton qui annonçait l'arrivée prochaine du cortège. Les soldats rectifièrent la position, époussetèrent leurs uniformes, et les agents balayeurs armés de longs pinceaux donnèrent à la voie un dernier nettoyage. Un premier groupe de cavaliers, mandarins en noir et serviteurs du palais en robe de gaze rouge avec le bonnet de fourrure grise, apparut, suivi par des porteurs de parasols jaunes, également à cheval, leur ustensile ficelé dans un étui de toile jaune et suspendu la tête en bas au dos des

porteurs. Les manches de ces ombrelles géantes, longs comme des lances, sautillaient à chaque pas du cheval, et l'un d'eux, heurtant la file des soldats y renversa plusieurs hommes.

Cependant les troupes avaient commencé à porter les armes; une chaise verte entourée d'une nombreuse escorte s'arrêta sur le « pont des mendiants » qui précède la porte Tsien-men; le prince King en descendit et fit à cheval son entrée. La haie de soldats, sur un ordre, avait fléchi les genoux, mais il y avait sans doute erreur, car ils se relevèrent pour le passage d'un second groupe composé d'autres mandarins à cheval. A coup de fouets et de matraques, les agents de police se précipitèrent sur la foule qui s'était insensiblement rapprochée et la firent reculer hors de la vue. Quatre chevaux couverts de housses jaunes, les chevaux de selle de l'empereur (il doit y en avoir réglementairement huit) passèrent ensuite, conduits à la main par leurs palefreniers. Les tambours et clairons éclatèrent soudain en tête des lignes; ces musiques militaires chinoises, qui ont été instruites à l'origine par des chefs français, se repassent depuis lors nos airs nationaux, vaguement déformés, et les troupes de Pékin saluaient le retour de leur empereur par ces sonneries familières : *As-tu vu la casquette?* et *Tiens, voilà Mathieu!*

Sur un nouvel ordre,les soldats s'agenouillèrent, mais, vite lassés, ils s'accroupirent sur leurs talons, rappelant ainsi l'attitude du quadrumane ancestral ou même une position plus étrange encore. Deux chaises de voyage, l'une à quatre porteurs, l'autre suspendue sur deux mules attelées aux brancards, passèrent d'abord, vides toutes deux. A une heure et demie enfin, apparaissait le gros du cortège ; des agents de police et des crieurs poussèrent trois rugissements qui signifiaient « premier appel », « deuxième appel », « troisième appel ». Puis ce fut le général Ma-Yu-Koun, à cheval, glorieux de sa *jaquette jaune* et suivi de deux autres généraux portant le même insigne. Des trompettes, des drapeaux rouges, à cheval, les précédaient, avec un peloton de cavaliers vêtus de tuniques rouges.

Des drapeaux jaunes ensuite annoncèrent l'escadron de Yuan-shi-Klai, aux uniformes bleu sombre, montés sur des grands chevaux australiens qui avaient été achetés après l'éva-

cuation du corps d'occupation allemand. Une autre *jaquette jaune* les suivait, puis des porte-parasols jaunes également à cheval. C'étaient ceux de l'empereur : un seul avait sorti le sien de son étui et encore le tenait-il replié.

Une vingtaine d'archers à cheval l'arc et le carquois plein de flèches, précédait l'infanterie du général Tchang-Kouei-Ti, dressée à l'allemande, qui défila sac au dos, le fusil sur l'épaule, la baïonnette au canon, avec ses tambours et ses drapeaux rouges et jaunes. Elle fut suivie d'un groupe multicolore de grands parasols rouges, roses verts, jaune-orange avec d'énormes lettres brodées en or sur l'étoffe; des gens de pied les tenaient tout ouverts.

Plus éclatant et plus criard encore, un groupe de quinze cavaliers aux jaquettes de soie jaune se bouscula: c'étaient les princes qui entouraient immédiatement la chaise impériale, dix marchant devant et cinq derrière. Parmi eux on reconnut Tchouen, frère de Kouang-su, — qui alla conduire en Allemagne la *mission expiatoire* pour le meurtre du baron de Ketteler et qu'on disait fiancé du matin même à la fille de Yong-Lou, — Tao, Kong, Sou, surnommé « le Prince de Corée », le pei-tse Lan, neveu du prince Tuan, etc... tous membres des huit familles princières issues des fondateurs de la dynastie et parmi lesquels peut-être se trouvait le maître de demain.

Le maître de l'heure présente, le « sain et intelligent » empereur, comme disent les formules chinoises, Kouang-su, fils de I-Houan, était emporté dans leur groupe, invisible dans sa chaise aux rideaux baissés.

Après avoir passé la porte extérieure du bastion qui défend la porte de Tsien-men, le cortège obliqua à gauche par une courte allée faite de sable jaune. et il s'arrêta à l'un des deux petits temples qui occupent l'intérieur du bastion. Les deux édicules avaient été pour la circonstance repeints et redorés; devant chacun d'eux, un immense mât rouge faisait flotter au vent le pavillon impérial, hissé par une grosse drisse jaune; trois coussins ronds de même couleur avaient été préparés devant l'autel pour les agenouillements. Ces deux temples sont consacrés aux dieux du *Tao* et gardés par des bonzes de la secte de Lao-tseu; en les choisissant

pour y faire ses premières dévotions au retour dans sa capitale et remercier ses ancêtres de la protection accordée (ainsi que l'annonçaient les décrets impériaux), l'empereur montra, non l'éclectisme ou la tolérance, mais la confusion et l'ignorance qui sont le fonds de l'esprit religieux des Chinois, car les ancêtres de Kouang-su furent à l'origine de fervents lamaïstes et lui-même est, comme Fils du Ciel, le représentant officiel de la religion d'État, le confucianisme.

Les prosternements faits, l'empereur, soutenu par les eunuques, retourna à sa chaise. On put, dans ce court trajet, observer son costume, très simple à son habitude : il portait une longue tunique bleu foncé doublée de renard blanc, sous laquelle apparaissait le bas d'une robe cramoisie, et il était coiffé du bonnet de fourrure, obligatoire pour tous les mandarins pendant la saison d'hiver, surmonté d'un bouton rouge foncé comme celui des princes. La foule s'était rapprochée peu à peu par les portes latérales du bastion ; elle contemplait avidement son empereur, sans qu'aucun parmi elle songeât à s'agenouiller. La chaise impériale reprit sa marche, suivie par les « huit gardes à queue de léopard » par les cavaliers porteurs de lances ornées de crinières rouges, puis par une cohue de soldats à cheval et à pied, et même une charrette de bagages.

Mais, derrière son parasol grand ouvert, le palanquin de l'impératrice douairière s'avança. Un cortège plus brillant l'entourait ; deux jaquettes jaunes, dont l'une couvrait le grand favori Yong-lou, chevauchaient à ses côtés parmi les eunuques. A son tour, elle s'arrêta dans l'intérieur du bastion de Tsienmen, et elle entra d'abord au temple de droite où n'avait point été l'empereur. Au moment où elle en sortait, l'un des eunuques qui la soutenaient lui toucha la manche et lui fit remarquer du doigt un petit groupe d'Européens qui l'observaient du haut de la muraille, à vingt mètres d'elle à peine. Ils étaient alors trois ou quatre tout au plus, les autres spectateurs s'étant reportés sur le côté opposé du rempart pour suivre la tête du cortège qui entrait en ce moment dans le palais. L'impératrice leva vers eux sa face lourde, les contempla longuement de ses yeux

très noirs, restés brillants malgré l'âge, et dans son regard il passa, semblait-il, de la curiosité, de la crainte, de l'ironie, du défi, puis — chose extraordinaire et qui stupéfia ceux qui la virent — elle inclina assez profondément la tête, avec l'intention très marquée de faire un salut.

Son aspect diffère peu de celui des femmes mandchoues, à face ronde et taille épaisse, qu'on rencontre par les rues de Pékin ; le fard prodigué cachait les rides du front et des joues, et les cheveux noirs, ou noircis, étaient disposés à la mode tartare en deux bandeaux formant cornes, chargés de perles et de diamants pour toute coiffure. Une tunique de soie d'un bleu très foncé, bordée d'un large galon brodé plus clair, la couvrait de la nuque aux genoux. et laissait dépasser le bas d'une jupe de satin jaune. Les pieds non déformés étaient chaussés de souliers de soie brodée à hauts patins de cuir blanc, qui sont d'usage parmi les femmes mandchoues de Pékin.

Elle se rendit ensuite au temple de gauche ; les étrangers étaient déjà revenus de ce côté de la muraille et leurs objectifs et leurs jumelles étaient braqués sur elle. Elle se retourna encore une fois au moment de sortir du temple, contempla les spectateurs au nombre d'une centaine dont les têtes dépassaient le rempart, et de nouveau salua, à cinq ou six reprises. Puis elle remonta dans sa chaise qui reprit sa marche vers le palais, suivie par un palanquin jaune à mules qui devait contenir la concubine impériale. Des eunuques à cheval, portant sur leurs robes de longues dalmatiques de soie jaune et serrant des lances dans leurs mains débiles, précédaient la chaise jaune à huit porteurs de la jeune impératrice qui ne s'arrêta pas. On la vit seulement très intriguée, soulever les rideaux pour tâcher, à travers les vitres, d'apercevoir « les diables d'Occident ».

Quatre voitures rouges avec les deux roues placées tout à fait à l'arrière, comme le prescrivent les rites, passèrent ensuite, portant les princesses invisibles ; puis ce fut un pêle-mêle de soldats, de serviteurs, de chaises vertes, bleues, et noires, de porteurs et de chariots de bagages qui achevèrent de donner au défilé l'aspect de quelque « Exhibition Circus » en voyage... Ils s'engouffrèrent par la porte centrale

du palais (Ta-tsing-men) à la suite de l'impératrice douairière, qui pour la première fois en passait le seuil. N'étant pas la première femme en rang de l'empereur défunt Tong-tche, elle n'avait pu jusqu'ici, en sa qualité d'impératrice de l'Ouest, passer que par une porte de côté. En prenant la voie souveraine, elle affirmait sa volonté de garder plus que jamais le rang suprême.

A deux heures, conformément aux avertissements donnés par les astres, le cortège avait passé la première porte du palais. Après avoir traversé les cours précédant la « ville violette » ou « cité interdite » réservée à l'empereur seul, il ressortit par la porte de l'Est (Tong-hoa-men), fit le tour des murailles extérieures et rentra par la porte du Nord ou de derrière (Shen-wou-men).

C'est par là qu'un an et demi auparavant, les deux souverains étaient sortis dans la nuit d'épouvante, pendant que les soldats des huit nations battaient le sud de la cité : c'est par là qu'ils devaient rentrer aujourd'hui, pour que les rites fussent accomplis et que le souvenir de la honte fût effacé par la joie et l'orgueil du retour.

Puis les portes rouges aux grands clous de bronze doré se refermèrent : l'empereur gagna le Yang-sin-tien, dans la partie nord de la ville interdite, où avait été marquée sa résidence ; l'impératrice douairière alla occuper le palais placé juste au devant, qu'on appelle le Ning-cheou-Kong. Et, derrière les murs clos et les portes barrées, la vie des émigrés impériaux, rentrés dans leur capitale, reprit sans changement et presque sans un conscient souvenir du long drame qui venait de la traverser.

Croyez-le bien : la Chine et ses empereurs n'ont rien appris, rien oublié.

L'Administrateur-Gerant : H. CASSARD.

LETTRES A MA NIÈCE

SUR

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

DES

JEUNES FILLES

I

Je vous ai promis, ma jolie nièce, quelque chose de plus précis, sur le système idéal d'enseignement, que les prudentes généralités où se cantonnent les détracteurs des systèmes en usage. Il ne suffit pas de clamer à tout bout de champ : « Dieu! que ces programmes sont mal faits! que de peine perdue! que de temps gaspillé! » Il ne suffit même pas de donner les raisons de son dégoût : il importe de proposer un régime nouveau, de prouver qu'il serait préférable. Or, les ministres succèdent aux ministres, on multiplie les commissions : rien de sensiblement meilleur n'apparaît dans l'art d'enseigner les jeunes gens, — garçons ou filles. — Comme les ministres ne sont pas des sots, ni les commissions des paresseuses, il faut croire que le cas est incommode.

— Mais alors, mon oncle, puisque vous prétendez m'offrir un système excellent, définitif, vous vous jugez plus fort, à vous tout seul, que les ministres et les commissions?

— Non, ma nièce. Je sens et je déplore mon infirmité. Ma seule supériorité, pour résoudre ce problème, consiste précisément à n'être point ministre, et à ne faire partie d'aucune commission.

Autre chose est d'élaborer un plan d'études, parmi les soucis de la politique, dans un bureau officiel où l'on est à chaque instant dérangé par un huissier, par un chef de cabinet, par des membres du parlement, par ses collègues, — autre chose est d'être assis, comme je le suis en ce moment, chez soi, dans une maison dont on paye le loyer et dont nul revirement politique ne peut vous expulser ; — à une table sur laquelle, il est vrai, Cousin ni Duruy n'écrivirent, mais qui vous appartient en propre, et n'appartiendra à d'autres qu'après votre mort. Autre chose surtout est de tenir sa porte rigoureusement consignée aux importuns, de goûter l'indépendance sereine d'un meunier de Sans-Souci...

Tel est mon cas, chère enfant. Je médite, j'écris pour vous en un plein repos, comme dit Pascal. Devant moi, les arbres, les petits massifs de mon jardin, — rien que de la verdure et des fleurs. Paris même est masqué par cet écran vernal : j'aperçois seulement les deux tourelles du Trocadéro, lesquelles, ainsi vues de profil, dans la buée du matin, font vaguement songer à une double image de la *Torre del Mangia*, de Sienne... A portée de mes mains, nul dossier indigeste, nul texte menaçant d'interpellation, nul rapport de bureaucrate à parcourir; mais bien le *Corpus Poetarum*, édition de Francfort, 1621, — le troisième volume des œuvres morales de Plutarque, traduites en français par Bétolaud, — des vers d'Henri de Régnier. Comprenez-vous, chère enfant, que l'esprit, en de telles conditions, s'exerce plus librement à la méditation pure, à l'élégance des solutions?

Profitons de cette paix, de cette sécurité, de la légèreté de l'air et de la clémence printanière du ciel pour étudier ce grave sujet : l'enseignement secondaire des jeunes filles.

*
* *

L'enseignement secondaire des jeunes filles! Quelle association barbare de deux mots charmants avec deux vocables pédantesques! Il me semble entendre Baron ou Coquelin Cadet vous demander avec leur voix de comiques : « Mademoiselle, que pensez-vous de l'enseignement secondaire ?... » Vous leur ririez au nez en disant : « Je m'en moque... »



Prenez garde cependant, ma nièce! L'enseignement secondaire vous touche directement, puisque vous « en faites » en ce moment, aussi inconsciemment peut-être que M. Jourdain faisait de la prose. Et toutes les têtes de votre âge, blondes, rousses ou brunes, qui se penchent comme la vôtre, à l'heure qu'il est, sur les pupitres de votre pension, « font » de l'enseignement secondaire. Souffrez donc que je vous explique ces deux mots pesants et, par la même occasion, quelques autres du même poids.

Vous n'eûtes pas encore le temps, chère amie, de vous occuper à planter des arbres. Moi qui suis un vieux campagnard, j'en ai planté pas mal dans ma vie, notamment des pêchers, ayant un faible pour les pêches. Or, quiconque n'a jamais eu, comme vous, de rapport qu'avec des pêches, et pour les manger, n'imagine pas le soin qu'on doit prendre d'un pêcher pour le décider à porter des pêches mangeables.

D'abord il faut greffer le sauvageon de la pépinière, c'est-à-dire incorporer à une plante, qui naturellement ne produirait jamais aucun fruit viable, l'aptitude à en produire. Quelquefois la greffe réussit; souvent elle avorte : dans ce dernier cas, le sauvageon restera sauvageon toute sa vie.

Ensuite il faut ôter le pêcher greffé de sa pépinière, le transplanter dans l'endroit où il devra vivre, grandir, fructifier avec le temps. Il ressemble alors à un simple bâton portant à un bout trois ou quatre ramilles de la longueur d'un doigt, et à l'autre quelques filaments de racines. N'allez pas croire qu'on se contente de ficher ce bâton en terre et de lui dire : « Pousse maintenant; débrouille-toi! » Il faut d'abord creuser un large trou, très large, très profond, le plus large et le plus profond possible, et remplir ce trou, destiné à recevoir les racines de l'arbrisseau, d'une terre composée à dessein, particulièrement légère, nourrissante, assimilable. Car les radicelles du pêcher sont trop faibles et trop inexpérimentées encore pour extraire spontanément leur nourriture d'un sol quelconque. Ce n'est pas tout : il faut, à côté de la tige du jeune arbre, planter une forte perche pour la soutenir, pour la forcer à monter en ligne droite : comme on a imposé à l'arbre ses aliments, on lui fixe sa route aérienne.

Ce n'est pas tout encore. Quand, au cours des saisons, le pêcher adolescent allongera ses rameaux, débourrera ses feuilles, s'ornera même de quelques fleurs, n'imaginez pas qu'on le laissera vaquer à ces fantaisies décoratives. On lui coupera bon nombre de rameaux, rognant impitoyablement ceux qui ne concourent pas à l'harmonie de l'arbuste. Que dis-je ? On aura le triste et nécessaire courage de lui arracher ses fleurs, presque toutes, car elles useraient inutilement la sève et ne donneraient pas de fruits dignes de ce nom... Et ce traitement barbare se prolongera jusqu'à ce que l'arbre soit considéré comme formé.

Alors seulement, on le débarrassera de son tuteur : le tronc, déjà fort, continuera tout seul à pousser droit. Déjà les racines, peu à peu développées, atteignent les limites de la niche souterraine qu'on leur avait préparée ; elles vont pénétrer dans une terre grasse ou maigre, sable, argile, humus, cailloux même. N'importe : elles sont assez robustes désormais, assez *intelligentes* et assez *volontaires* pour puiser leur nourriture, pour tourner les obstacles. Au besoin, elles sont assez patientes pour fendre lentement les pierres. De même on laissera les fleurs s'épanouir librement, et librement se transformer en fruits. L'arbre adulte suffit au labeur de sa fructification. Le jardinier n'a plus qu'à l'émonder en hiver, à le fumer au printemps, à l'arroser en été et à faire, dans la saison, la récolte des pêches...

Eh bien ! ma chère enfant, les trois états que je viens de vous décrire ressemblent, à peu de chose près, aux trois périodes d'une formation complète, lorsqu'il s'agit non plus d'un pêcher, mais d'un élève.

Le temps de pépinière, où l'on greffe le sauvageon, c'est l'enseignement primaire ; — la délicate période qui suit la transplantation correspond à l'enseignement secondaire ; — l'enseignement supérieur, c'est la troisième période, où l'arbre adulte commence à croître librement, à fleurir et à donner des fruits sous le regard encore vigilant du jardinier.

Votre clair esprit a tout de suite deviné que la période la plus délicate de la culture, pour l'élève comme pour le pêcher, c'est la période secondaire. Alors, en effet, le sujet commence

à manifester son impulsion propre vers la croissance, vers la vie, et cependant cette impulsion ne suffirait pas à assurer la croissance et la vie. La période secondaire est donc toujours une période d'éducation, de ferme tutelle. Mais cette tutelle éducatrice serait mortelle au sujet si elle aboutissait à contrarier la loi de son développement naturel, à le surmener ou à le rabougrir.

Faut-il donc s'étonner que, des trois enseignements, le secondaire soit celui qu'on essaie de réformer le plus souvent, et qui laisse encore aujourd'hui, chez nous comme ailleurs, le plus à désirer ?

Si cela peut vous intéresser, ma nièce, je vous dirai en passant que nous avons, en France, un fort bon enseignement supérieur. Quant à l'enseignement primaire, il a fait de tels progrès, depuis une trentaine d'années, qu'il est aujourd'hui à peu près excellent. Dans le village près duquel j'habite quelques mois au printemps et à l'automne, il m'arrive parfois de passer un moment à l'école primaire, où le maître veut bien m'admettre. Filles et garçons y consomment en commun la manne scolaire. Eh bien! je suis émerveillé de l'ingénieuse façon dont on enseigne à ces petits, à ces petites, la lecture, l'écriture, le calcul, la géographie. On était, de mon temps, loin de ce sens pratique, de cet ordre intelligent. L'homme qui, apprenant à lire aux enfants, inventa de leur faire appeler F « fe », R « re », Q « que », me paraît avoir possédé une sorte de génie... Et cet autre aussi qui imagina de commencer l'enseignement de la géographie en traçant à la craie, sur le tableau, le plan de la classe, avec les bancs, la chaire et la bibliothèque, puis autour de ce plan celui de la maison d'école, puis celui de la placette, des rues, du village, de la commune... Si je pouvais découvrir les noms de ces deux initiateurs, je tâcherais qu'on leur élevât aussitôt deux statues...

La réforme de l'enseignement primaire a été accomplie, sans fracas et sans heurt, en quelques années, après la terrible guerre de 1870. C'est que nos paysans n'ont pas, comme les bourgeois, des idées personnelles — et quelles idées ! — sur la façon d'enseigner leur progéniture. On disposa d'une « matière scolaire » malléable. On put, sans que nul pro-

testât, inaugurer des méthodes nouvelles, non seulement de didactique, mais de pédagogie. C'est ainsi — peu de gens le savent — que, dans le tiers des écoles communales de France, la co-éducation des deux sexes s'est acclimatée sans le moindre inconvénient.

Par l'esprit des parents, retenez cela, doit commencer la réforme de l'enseignement secondaire : c'est le seul enseignement où les parents prétendent intervenir. L'élémentaire ne les intéresse pas, et le supérieur excède trop évidemment leur compétence.

Aussi est-ce à ma nièce bientôt émancipée, bientôt mariée et, dans quelques années, sans doute, mère d'une charmante petite personne dont je suis résolu à être le parrain, que ma présente lettre s'adresse. Si cette lettre vous ennuie aujourd'hui, ou si vous n'y découvrez point de profit direct, mettez-la de côté, conservez-la pour la relire en temps utile, — quand ma filleule aura fait sa seconde dentition.



Nous supposerons le jeune objet de l'enseignement secondaire en possession — à dix ans — de toutes les connaissances que nos pères résumaient en ces termes : « lire, écrire et compter ». Avec quelques notions sur la figure de la terre, la place et le nom des grands pays, les divisions générales de l'histoire, nous aurons un enseignement primaire très suffisant. J'accepterais même une élève qui ne saurait rigoureusement que lire, écrire et compter...

Quelques mères se récrient :

— Quoi ! à dix ans, une fillette n'en saurait pas davantage? La mienne, monsieur, n'a pas neuf ans : déjà elle commence le latin ; déjà elle fait des « styles ».

Fort bien, madame! Moi, je m'en tiens à mon programme, en y ajoutant, pour utiliser la mémoire et le souple gosier de l'enfance, la pratique usuelle, sans grammaire, d'une langue étrangère (l'anglais est décidément indispensable) et les éléments du solfège. Sachant ainsi couramment lire, écrire et compter, jabotant l'anglais usuel, connaissant ses notes de musique, notre petite demoiselle arrive devant le

maître, et lui offre sept années de sa vie. Qu'allons-nous lui apprendre durant ces sept ans ?

Rappelons-nous nos principes de bon jardinier. L'enseignement secondaire est une éducation, une tutelle. Ma filleule qui sait lire, écrire et compter, a appris tout cela beaucoup plus par la mémoire que par le raisonnement. Ma filleule ne sait pas encore, en somme, ce que c'est que de travailler et d'apprendre. Ce qu'elle sait, on le lui a patiemment inculqué en le lui répétant à satiété : on l'a greffé sur le sauvageon. Elle va se développer maintenant d'un essor personnel : mais si ce développement n'était surveillé, guidé, accéléré ou ralenti à chaque heure, il risquerait d'aboutir à la stérilité ou à l'épuisement... Heures du travail, procédé du travail, objet du travail, tout cela devra donc être préparé et fixé par le maître : la contribution de l'enfant, c'est l'effort de comprendre et d'apprendre. Et non seulement l'enseignement secondaire doit être ainsi tutélaire, il doit être au besoin restrictif. Quand le jardinier diligent arrache les fleurs du petit pêcher, le citadin qui passe crie à l'attentat. Laissons crier le citadin qui passe, et persistons, durant les années où la plante se forme, à diriger la nature, laquelle ne consent à produire des fruits savoureux que sous la contrainte de l'homme.

Or une des plus fâcheuses tendances modernes, c'est d'appliquer à l'enseignement secondaire la méthode qui convient au seul enseignement supérieur. On dit aux petits pêchers, tout juste sortis de la pépinière et replantés en pleine terre : « Maintenant tirez-vous d'affaire ! » Et, sans doute, quelques-uns s'en tirent ; mais, il faut bien l'avouer, beaucoup ne donnent que des fruits misérables, ou pas de fruit du tout. L'avortement de l'enseignement secondaire en France n'est guère contesté par personne.

Nous nous garderons soigneusement de compromettre l'instruction de ma filleule par une telle erreur pédagogique. De dix à dix-sept ans, nous ne nous lasserons pas de guider, de protéger son effort. C'est le temps de la formation de l'esprit : l'esprit, en ces précieuses années, prend ses habitudes, et pour attaquer un problème, et pour suivre une démonstration, et pour coordonner et retenir des faits. La source imaginative

jaillit, creuse son lit : plus tard, rien ne pourra plus changer ni le débit de la source, ni son cours. Abandonner au hasard le soin de régler tout cela, c'est le contraire même de l'éducation .. Disciplinons cette jeune intelligence, afin qu'elle arrive en pleine force à la période signalée par un philosophe comme la plus féconde de la vie humaine, période qui commence un peu avant et finit un peu après vingt ans. « Alors, dit Taine, il y a sept ou huit années de sève montante et de production continue, bourgeons, fleurs et fruits... » A la « période tainienne » s'adaptera l'enseignement dit supérieur. C'est assez pour l'enseignement secondaire de préparer par une juste discipline ce futur épanouissement.

Mais vous n'ignorez pas, ma chère nièce, que l'enseignement supérieur, celui des Universités et des grandes Écoles spéciales, est l'apanage d'un petit nombre d'élèves, et surtout d'un petit nombre de femmes. Pour la plupart de celles-ci, l'époque d'épanouissement et de fructification est celle même du mariage, de la maternité, de la fondation de la famille, et c'est là un épanouissement, une fructification qui en valent bien d'autres. Néanmoins, il en résulte que la plupart des femmes (on pourrait dire même : la plupart des élèves des deux sexes) n'accroîtront guère leurs connaissances scolaires à partir de seize ou dix-huit ans. Il faut donc que l'enseignement secondaire ne se contente pas d'éduquer l'élève en l'habituant à de bonnes méthodes, il faut qu'après l'avoir suivi, l'élève ait compris ou appris ce que doivent avoir appris ou compris les gens dits « cultivés ».

Étudions cette idée et ce mot de « culture », appliqués par la logique du langage à l'éducation de l'esprit, en vertu de l'analogie entre l'élève et la plante.

Être cultivé, cela ne veut pas dire : être spécialement savant en quoi que ce soit. Un numismate, érudit en sa partie, peut être un homme sans culture, s'il ne possède pas cet ensemble de notions grâce à quoi, selon le mot de Térence, rien d'humain ne vous est étranger. La vraie culture est générale ; elle est l'opposé de la spécialisation.

On vous dira, mon enfant, que la spécialisation est seule

désirable aujourd'hui, parce que la société a besoin de sujets qui excellent en leur partie. On vous dira même qu'elle est seule possible, parce que le trésor des connaissances s'est démesurément accru, et que l'esprit humain, s'il veut l'acquérir, se condamne à la banqueroute. Vous répondrez hardiment à ces ennemis de la culture générale que leurs raisons ne valent rien. Il n'est pas vrai qu'un esprit ait plus à comprendre et plus à retenir aujourd'hui qu'au XVI[e] siècle, par exemple, pour mériter l'épithète de cultivé. Alors comme aujourd'hui, il y avait des théories de physique, de chimie, une science de la terre et des éléments : s'il vous prend la fantaisie d'ouvrir un des livres de ce temps-là, vous verrez que, pour être moins fondées sur l'observation, ces théories n'en étaient pas plus simples. En outre, la culture générale s'encombrait alors d'un inextricable fatras d'argumentation scolastique, aboli de nos jours. Dans l'intérêt de sa paresse, un paresseux qui aurait le choix ferait mieux, croyez-moi, de suivre les cours du Collège de France sous M. Gaston Paris qu'au lendemain de sa fondation ! D'autre part, aujourd'hui comme alors, un spécialiste sans culture générale était un organisme incomplet, réputé pour tel. Et sans doute à cette volonté de n'ignorer rien les artistes de la Renaissance durent-ils d'être les plus grands artistes de tous les temps.

Ce qui est vrai, c'est que la société a besoin de sujets qui, leur culture générale achevée, y surajoutent une forte culture spéciale. Le temps de cette culture spéciale, c'est précisément cette « période tainienne » qui, pour un Taine, s'inaugure à quinze ou seize ans, mais qui, pour la plupart, ne commence que vers dix-sept ou dix-huit et s'étend jusqu'aux environs de vingt-cinq ans. Voilà le temps du libre effort vers une science ou un art distinct, préféré... Jusque-là, toute spécialisation est vaine : et là où elle n'est pas imposée par le manque d'argent et la nécessité d'un métier hâtif, c'est presque un crime des parents que d'y soumettre leurs enfants. Les parents s'excusent en disant : « L'enfant montre des dispositions pour telle ou telle spécialité. » — Plaisanterie !... Sauf quelques petits Pascals, quelques petits Paderewskis, quels sont les enfants qui témoignent, à dix ans,

d'aptitudes spéciales vraiment indicatrices? Gardons-nous de faire fonds sur les prétendues dispositions des enfants. Tel ne rêve que machines, qui sera poète; tel sera volontairement huissier à trente ans qui, à douze, inquiétait sa famille par des apparences contemplatives et une extrême sensibilité. A ces âges, l'être physique se forme, rien des contours définitifs n'est arrêté. Il ne faut imposer à un cerveau en formation que ce que peuvent supporter *tous* les jeunes cerveaux.

Vous me direz que, pour ma filleule, tout ce discours n'importe guère. Votre fille n'ira pas au Collège de M. Gaston Paris; votre fille ne sera point une spécialiste... Hum!... Qu'en savez-vous? Il y a des femmes qui suivent, en 1902, les cours du Collège de France; vers 1920, il y en aura probablement davantage: êtes-vous assurée que ma filleule ne sera pas du nombre? Malgré les incertitudes de l'avenir, une des présomptions les plus vraisemblables est que, de plus en plus, l'instruction des filles devra ressembler à celle des garçons. C'est pourquoi je ne distinguerai guère entre les deux, je vous en avertis, dans cette lettre et dans les suivantes.

Si d'ailleurs votre fille doit être tout simplement une épouse et une mère à la mode d'aujourd'hui, c'est bien le cas de ne point spécialiser l'enseignement qu'on lui donnera entre dix et dix-sept ans! A ceux, à celles qui ne recevront jamais de culture supérieure, la culture générale est d'autant plus indispensable. Sans rien préjuger de l'avenir, il nous faut donc faire de votre fille ce que vous-même souhaitiez être à la fin de vos études secondaires : une femme ayant « des clartés de tout ». des *clartés*, vous entendez bien, et non des obscurités ou des pénombres.

Résumons, avec une simplicité qui exclut tout pédantisme, les conclusions de cette première lettre:

1° L'enseignement secondaire est une éducation et une tutelle.

2° Il a pour objet la culture générale.

Comment diriger cette tutelle éducatrice? Et comment doser les éléments, comment régler les procédés de cette culture générale? Mes prochaines lettres tâcheront de vous le dire.

II

Il y a des gens qui se disent cultivés, ma chère nièce, et qui, suivant la formule d'un couplet célèbre, ne sont pas du tout cultivés! Ou plutôt, ayant subi une culture plus ou moins défectueuse, ils se contentent de ce platonique souvenir. J'ai connu un étudiant qui, durant un an, prit toutes ses inscriptions à la Faculté de droit de Paris; jamais il n'assista à un cours; jamais il n'ouvrit un livre; jamais il ne passa d'examen. Il dit aujourd'hui : « Quand je faisais mon droit... »

Méfions-nous de ce préjugé singulier en vertu duquel la culture d'un esprit consiste à avoir pris des inscriptions, ou même à avoir suivi des cours! Un esprit et une terre méritent l'épithète de « cultivés » quand l'effet de la culture persiste. La campagne romaine fut une des plus fertiles du monde; dira-t-on pour cela que le steppe splendidement stérile déroulé aujourd'hui entre Saint-Jean de Latran et les Monts Albains est une terre cultivée? Elle le fut, et ne l'est plus. Beaucoup d'entre nous devraient dire : « Je fus cultivé. »

J'engage la plupart des gens du monde, et même bon nombre d'« intellectuels », à faire sur ce point leur examen de conscience. Que l'un de nous s'enferme dans une chambre avec de l'encre, une plume, du papier blanc et rédige un mémoire de sa science, sur une matière qui ne soit pas sa spécialité, son métier. Qu'un ingénieur, par exemple, résume, sans le secours d'aucun livre, ce qu'il sait d'histoire littéraire, ou un notaire ce qu'il sait de géométrie. Aucun de nous ne remplira cinq pages; et le texte de ces pages déshonorerait un élève de cinquième. Autre expérience : réunissez dix personnes prétendues cultivées, proposez-leur la composition scolaire la plus facile; pas une n'en viendra à bout. Il n'y en a pas une sur cent qui soit capable de retrouver sans préparation le nom et la place des provinces de l'Espagne, la théorie de la multiplication, le sens de cinq vers de Virgile pris au hasard, l'explication du phénomène de la rosée. Pourtant, tous, nous avons suivi des cours secondaires. Nous

avons passé des examens. Un c ı nous prîmes congé de nos maîtres, ils nous irent : « J'ai enseigné. » Et nous leur dîmes : « J'ai appris. »

Qui trompait l'autre, du maître ou de l'élève ?

Ni l'un ni l'autre. Ou plutôt le maître et l'élève se trompaient d'accord, ayant vécu dans une erreur commune, plus ou moins volontaire, sur le sens d'un petit mot essentiel en pédagogie : le verbe SAVOIR.

J'entends, moi, ce mot dans un sens très étroit, très précis : le sens de *posséder*. Si « savoir ne signifie pas « posséder », il ne signifie rien du tout. On sait l'anglais, par exemple, quand on peut le comprendre, le parler, le lire et l'écrire sans l'aide du lexique et de la grammaire. Si l'on a besoin d'un recours fréquent au lexique et à la grammaire, on ne sait pas l'anglais : on est en route vers la science de l'anglais. De même, ui fois qu'on a défini les notions que comprend la géograpl ı n ıire, on devra dire : « Cette élève sait la géographie él aire », quand elle possédera lesdites notions, sans le sec s du livre — et *d'une façon définitive*.

Ce dernier point aussi est d'importance. Car il y a plusieurs « degrés de pénétration » des idées et des faits dans notre intelligence et dans notre mémoire. De ce qu'une de vos compagnes répond parfaitement en classe sur la leçon du jour, on ne peut pas conclure qu'elle en saura la moindre bribe huit jours après. Et je ne parle pas seulement de la mémoire, mais de la compréhension proprement dite. Il est plusieurs degrés de « comprendre » comme il est plusieurs degrés de « se rappeler ». Cela est surtout sensible en mathématiques, où le rôle de l'intelligence est si prépondérant qu'il annule presque celui de la mémoire. Vous m'avez cité des théories d'arithmétique, chère enfant, que vous avez comprises un jour, et que vous ne compreniez plus. Le déclic intellectuel s'était soulevé un instant, puis était retombé. Il fallait s'efforcer de nouveau pour le faire jouer... Le jour où l'on a trouvé le moyen de soulever ce mystérieux déclic à l'état permanent, on a vraiment compris.

Eh bien ! dans la plupart des classes, — enseignement officiel

ou enseignement libre, — il existe entre maîtres et élèves un accord tacite pour vivre dans « l'illusion de comprendre » et dans « l'illusion de savoir ». La surcharge insensée des programmes force à courir la poste à travers la science; la nécessité des examens contraint à apprendre pour une date déterminée, tandis qu'on doit apprendre pour toujours. Ainsi la classique image du tonneau des Danaïdes s'applique exactement à l'œuvre de ces pauvres maîtres de l'enseignement secondaire, versant infatigablement la science dans l'oreille de l'élève, — la science qui, selon le mot pittoresque des bonnes gens, « lui ressort par l'autre ».

Surtout en matière d'enseignement secondaire, ce procédé est déplorable. Car nous avons vu, ma chère enfant que le but de l'enseignement secondaire est la culture générale : ce qu'on y apprend est utile à savoir tout le long de la vie. On rencontre souvent des personnes qui vous disent : « A quinze ans, je parlais l'anglais couramment; mais aujourd'hui, je n'en sais plus un mot... » Elles auraient mieux employé leur temps à ne point l'apprendre, car c'est justement hors de l'école que les langues vivantes sont d'un usage avantageux.

Notre procédé pédagogique sera juste le contraire de celui-là. Nous tiendrons pour nulle et non avenue toute leçon que l'élève n'aura pas définitivement comprise et définitivement retenue. Aucun esprit, pour borné ou léger qu'il soit, n'est absolument réfractaire à la bonne façon d'apprendre : la preuve, c'est que certaines bribes de nos études secondaires, par hasard mieux apprises et mieux comprises, surnagent malgré tout dans le naufrage général. Au delà d'un certain effort, la chose apprise fait corps avec l'esprit.

Mais, naturellement, pour apprendre ainsi il faut beaucoup de temps. D'autre part, le programme de la culture générale comprend beaucoup de matières; si l'on supprime une seule de ces matières, la culture cesse d'être générale. Le problème de l'enseignement secondaire serait-il donc insoluble?

Point du tout, ma nièce. La solution consiste tout simplement à ne pas perdre de vue l'objet même de cet enseignement. Être cultivé, ce n'est pas, avons-nous dit, être érudit en quoi que ce soit : c'est n'être en quoi que ce soit

un ignorant. Il ne s'agit donc pas de faire sur chaque matière de petits savants, de petites savantes; il s'agit de donner à l'esprit adolescent ce que Molière appelait « des clartés de tout ». Des *clartés*, et non des obscurités ou de confuses pénombres, comme je vous le faisais remarquer dans ma dernière lettre. Ce que l'enseignement perd en étendue, il le gagne en profondeur : et encore la perte en étendue est-elle seulement apparente, puisque le soi-disant savoir étendu n'est que superficiel, et s'efface aussitôt.

Ainsi se définit logiquement le rôle de l'éducateur secondaire. Il fournit à l'élève des notions de tout; il les donne très précises, très bien coordonnées; il exige que l'élève les possède, c'est-à-dire les comprenne et retienne comme les mots de la langue. Mais ces notions ne doivent nullement viser à l'érudition : on en exclura tout ce qui excède le savoir d'une personne moyennement cultivée. Afin d'en fixer le programme, c'est toujours cette question qu'on se posera : « Que devra savoir l'élève, non pas pour passer un examen plus ou moins arbitraire, mais pour s'accommoder utilement et agréablement de la vie? » Et le programme des connaissances qui doivent *rester* dans un esprit cultivé, lorsque cet esprit a trente ans, sera le programme de ce que nous enseignerons à l'esprit de quinze ans, sans plus.

Maintenant, ma chère amie, si vous voulez apprécier combien les méthodes en usage sont différentes de celles-là, ouvrez *n'importe quel* ouvrage pratiqué depuis vingt ans dans les classes secondaires de filles ou de garçons. Ouvrez la géographie de Lavallée, les histoires de Dauban, les manuels d'histoire naturelle d'Aubert, toutes les grammaires. Vous tomberez d'accord avec moi qu'une personne qui posséderait un quelconque de ces ouvrages serait, en la matière, véritablement érudite. Et c'est *tous à la fois* qu'on prétend inculquer à l'élève! Même intelligent et studieux, l'élève ne retient de tout ce fatras scientifique qu'un infime résidu, composé d'éléments disparates... Encore une fois, n'est-il pas plus logique de composer à l'avance ce résidu d'éléments essentiels, bien alliés ensemble, et de s'en tenir là?

*
* *

Cette doctrine, ma jolie nièce, est d'une évidence presque grossière. Je n'aurai garde, cependant, de négliger les objections.

Les défenseurs de ce que nous appellerons « l'enseignement en surface » nous disent :

— Il faut offrir à l'élève bien plus de notions qu'il n'en doit retenir, parce que, forcément, il se fait à la longue une déperdition, une évaporation plus ou moins importante, dans ce jeune esprit. Vous aurez beau réduire le nombre des notions, il s'en évaporera toujours quelque peu. Avec votre enseignement minimum, l'élève ne conservera presque rien.

Je réponds :

— Il ne s'évaporera rien du tout, parce que l'élève recevra les notions qu'on lui impose à un état de densité et avec une force de pénétration qui ne leur permettent plus de s'évaporer. Dame ! il faudra naturellement beaucoup plus de temps pour enseigner ainsi. Aussi cherchera-t-on à lui enseigner un très petit nombre de choses; mais du moins, une fois enseignées, ces choses feront vraiment et définitivement partie de la fortune intellectuelle de l'élève.

Autre objection, cousine de la première:

— Vous ôtez toute indépendance à l'esprit de l'élève, en lui imposant un programme absolu et en lui défendant de le dépasser, même s'il le trouve trop étroit. Il faut que l'élève choisisse lui-même, au milieu d'aliments intellectuels abondants, ce qui convient à son génie particulier.

Je réponds hardiment :

— Tout cela, indépendance de l'élève, choix des aliments intellectuels, ce sont, *pour ce qui concerne l'enseignement secondaire*, pures fariboles. L'enseignement secondaire, je l'ai dit et le répéterai obstinément, est à la fois une éducation et une tutelle. Ah ! si vous me parliez de l'enseignement supérieur, il en irait tout autrement. Alors il convient de respecter le génie de l'élève, de le laisser butiner où il lui plaît, inventer ses

méthodes de travail. », ue sont un garçonnet, une fillette x , ou de onze, douze, treize, même quinze ans ! Vc s vous ginez qu'ils vont « choisir » dans le fatras des ti s dont vous les accablez? C'est le hasard qui choisira r eux, au petit bonheur de leur attention distraite ; ou, ur lq -uns, en effet, une sorte de génie bizarre qui les à c ctionner telle série de faits comme ils collecti timbres-poste... Je me souviens qu'un jour, stant à s examens de baccalauréat, j'entendis un can réciter l xaminateur les profondeurs moyennes de la Loire, de ville en ville, depuis Orléans jusqu'à Nantes. L'examinateur le félicita... Examinateur, j'aurais refusé le candidat; recteur, j'aurais fait révoquer le maître qui avait favorisé ou toléré un si sot usage de la mémoire.

D'ailleurs, qui parle ici d'attenter à l'indépendance intellectuelle de l'élève? Il ne s'agit point de l'empêcher de lire, d'écouter, de réfléchir au delà de ce minimum qu'on lui enseigne. Il s'agit de ne pas lui laisser ignorer ce qui est essentiel, et, le lui ayant appris, de ne pas le lui laisser oublier. Il s'agit de ne pas souffrir qu'il comprenne à moitié ce qui, sous peine de ne plus rien comprendre au delà, doit être compris tout à fait.

Je ne prétends nullement, ma nièce, avoir inventé ces principes d'enseignement. Non seulement ils sont très vulgaires, mais ils sont appliqués scrupuleusement par une catégorie de maîtres que les intellectuels regardent ordinairement comme inférieurs, à cause de l'objet de leur enseignement: les maîtres d'armes et les maîtres d'équitation. Les uns et les autres commencent par enseigner à l'élève un programme de gestes fixes. — par exemple : parer le contre de quarte ou faire exécuter au cheval une demi-volte. — Ils ne se contentent pas d'indiquer ces gestes à l'élève, bien qu'aucun ne présente de difficulté ardue. Ils les lui font répéter et répéter jusqu'à ce que l'élève les exécute sans même avoir besoin de réflexion, avec l'infaillibilité de l'instinct. Alors seulement l'élève est autorisé à se livrer à son génie : il peut faire assaut, ou dresser des cavales indomptées, s'il en a la fantaisie...

Qu'en résulte-t-il? C'est que, dix ans après la sortie de l'école, l'élève d'aptitudes moyennes qui a appris l'escrime ou l'équitation *sait* toujours l'une ou l'autre; le manque d'exercice, l'âge peuvent avoir diminué sa souplesse, mais un léger effort lui restituera sa maîtrise. Tandis que ce qu'il a appris dans ses classes de lettres ou de sciences, pourtant avec le même cerveau, a radicalement disparu; il n'en reste rien, rien, rien.

Devons-nous en conclure que les maîtres d'armes et de cheval sont supérieurs aux professeurs de mathématiques et de philosophie? Non. Nous devons conclure que, des deux procédés d'enseignement, c'est celui de l'écuyer et du prévôt qui est rationnel. Écuyer et prévôt l'ont découvert, non pas parce qu'ils sont plus intelligents que le mathématicien et le philosophe, mais parce que l'illusion de comprendre, l'illusion de savoir, ne sont pas possibles en escrime ni en équitation. On peut s'imaginer à tort entendre un théorème; on peut se croire en possession d'une science dont en réalité on ne possède que des fragments : le cheval qui vous jette à bas, l'épée qui vous bourre les côtes chassent brutalement toute illusion sur votre talent de cavalier ou d'escrimeur.

*
* *

Voici maintenant la plus forte objection au système de n'enseigner que ce que doit retenir l'élève. Je vous la recommande; elle est spécieuse.

— Monsieur, — me dit-on, — vous commettez une lourde bévue pédagogique. Vous vous méprenez sur le but de l'enseignement secondaire. On ne se propose pas du tout d'entasser des connaissances dans le cerveau de l'élève. Qu'il retienne seulement une faible partie de ce qu'on lui enseigne, c'est dans l'ordre. Le but principal est d'exercer son esprit. C'est à la gymnastique intellectuelle que nous visons. Que l'élève sorte de nos écoles secondaires avec l'habitude du travail, la pratique des méthodes, — cela nous suffit. Sa culture générale, dont nous lui avons seulement indiqué le procédé, il la complètera justement au cours des années de libre effort que vous appelez « la période tainienne ».

Ainsi, de l'aveu même des fauteurs de « l'enseignement en surface », l'élève ne retiendra rien de ce qu'on lui enseigna : la lanterne magique de la science aura joué devant ses yeux, voilà tout. Et l'on s'imagine qu'entre seize et vingt ans les élèves perfectionneront d'eux-mêmes leur culture générale! C'est purement un leurre. Leurre pour les garçons : la fin de l'enseignement secondaire marque pour eux la date des études spéciales, de l'apprentissage professionnel, du service militaire. Leurre aussi pour les filles. Je vous indiquerai un jour, ma chère nièce, comment une jeune personne sortie de pension, comment une jeune femme dans la vie du monde peuvent et doivent poursuivre leurs études.

Mais vous le sentez bien vous-même : la sortie de pension, l'entrée dans le monde, c'est la fin d'un temps de recueillement et de fructueux loisir que vous ne retrouverez plus, dès que votre rôle social ne sera plus limité à ce seul devoir : apprendre... Enfin, le jeune homme ou la jeune fille, issus des écoles secondaires, eussent-ils et le loisir et la volonté de l'étude, — justement parce qu'ils commencent cette féconde « période tainienne », — ce n'est pas la culture générale qui les sollicitera. A douze ans, on fait des mathématiques même à contre-cœur, même quand on n'aime que la poésie; vîtes-vous jamais, au contraire, un jeune esprit libéré des écoles secondaires cultiver les sciences qui ne l'attirent pas?... Tout un ordre de connaissances est instantanément renoncé par l'étudiant, dès qu'il peut choisir son étude. Et, en somme, l'étudiant a raison, puisqu'il faut à tout prix élire une spécialité si l'on veut exceller. Donc, sorti de l'enseignement secondaire sans culture générale acquise, on est condamné à n'avoir jamais qu'une culture fractionnaire.

Toutefois l'utilité de la gymnastique intellectuelle n'est pas niable. En apprenant, on apprend à apprendre. Il est fort exact que cet « enseignement en surface » qu'on vous donne, qu'on m'a donné, nous a tout de même rendus plus souples et plus adroits aux jeux de l'esprit... Mais, en quoi, pour Dieu! cette gymnastique intellectuelle, puisque gymnastique il y a, serait-elle moins pratiquée dans un enseignement limité et intensif? Notre prétention, justement,

est de la rendre infiniment plus sérieuse, plus méthodique, plus « gymnastique » en un mot, plus semblable aux exercices du corps auxquels les pédagogues de l'enseignement superficiel empruntent bien improprement cette image.

Car c'est nous les gymnastes dans le vrai sens du mot, c'est nous qui voulons des gestes précis, exécutés infailliblement, inoubliables. Et l'abus est étrange d'appeler gymnastique une méthode d'entraînement qui ressemble bien plus à une promenade sans but, à une veule flânerie, qu'à la sévère, stricte discipline des gymnastes frottés d'huile.

J'énonce en terminant cette lettre, ma jolie nièce, les deux nouveaux principes acquis, lesquels font suite aux deux premiers :

1° Le but de l'enseignement secondaire est de mettre l'esprit de l'élève en état de culture, non pour le temps de l'enseignement, mais pour la vie.

2° L'enseignement secondaire a rempli son rôle quand il a appris à l'élève, sans plus, ce que celui-ci doit retenir.

MARCEL PRÉVOST

(*La fin prochainement.*)

PETITES ÉPOUSES[1]

XIV

Depuis l'initiation de Thi-Moï au jeu des trente-six bêtes, les deux *congaïes* semblaient de grandes amies. Leur antipathie de la première heure — rancune atavique de deux peuples tour à tour conquérants et assujettis — persistait peut-être, mais elle ne se manifestait guère quand les sapèques tintaient dans la soucoupe et que les palettes s'abattaient sur la nappe.

En véritable Extrême-Orientale, — qu'hypnotise tout jeu de hasard, — la petite épouse d'Alain s'était passionnée pour l'étude de ces trois douzaines d'images et de leurs vertus magiques. Et maintenant, lorsqu'elle méditait, son mari savait bien l'objet de sa pensée.

Une nuit même, elle lui avait enfoncé une de ses épingles d'or dans le bras pour l'interroger au sursaut du réveil :

— Frère aîné, quelle bête ?

Et, tout effaré, il avait répondu :

— Un moustique, parbleu !

Le lendemain, ayant ponté sur le moustique, elle gagna deux ligatures : depuis lors, elle estimait Alain à l'égal d'un fétiche et ne manquait jamais de le consulter sur le choix de

1. Voir la *Revue* du 1er avril.

l'animal. Lui se prêtait à ce jeu, et, avec la gravité d'un augure, conseillait alternativement : « le vieux chat », « la pieuvre », « l'autre dragon » ; mais, en fait de bêtes, « la vieille femme » et « l'auberge » avaient sa préférence...

C'était après la sieste, quand Alain et Bertold allaient à leurs occupations, que les deux amies s'installaient par terre dans un coin de la véranda. Frisson-de-Bambou tirait de son chignon — sa tabatière habituelle — une poignée de tabac blond ; Préa-Préa désenveloppait d'un bout de son pagne les cartes de bois, et, dans la maison aux stores baissés, on n'entendait plus que le cliquetis fébrile des bracelets et le bruit sec des palettes.

Au dehors, derrière la haie des gardénias, dans l'ombre parfumée du potager, on jouait aussi. Le métis, le cuisinier, le jardinier et les *boys* de Bertold, accroupis, torses nus, autour de quatre planches, troquaient gages, cases, cercueils et jusqu'à leurs femmes contre les délices du jeu national, du *bacouan*.

Grimpé au sommet d'un arbre, Tinn faisait le guet, un œil braqué sur la route et l'autre sur les jetons...

« Norodom », l'ours cambodgien, que sa maîtresse amenait parfois, se roulait en bâillant dans la poussière rouge ; puis, quand il avait une raie écarlate dans le dos et un rond de fard sur le nez, il allait s'asseoir à côté des hommes, captivé, lui aussi, par ce jeu du *bacouan* ; ou bien il trottait vers la véranda et fourrait son museau sous le store, pour voir où en étaient ces dames avec leurs trente-six bêtes...

XV

La pluie de l'après-midi avait laissé une humidité presque fraîche au regard. On éprouvait un plaisir à compléter l'illusion par quelque mouvement.

Alain et Bertold revenaient à pied de la ville par le chemin bordé de tecks et de tamariniers. De lourdes gouttes tombaient du feuillage en ronds jaunes sur les vestes blanches

des deux hommes. L'eau découlait sur les troncs d'arbres en filets rougeâtres et attaquait l'écorce en morsures de rouille ; les routes sanguinolentes et déjà séchées semblaient, elles aussi, rongées de rouille. Des jardins d'alentour, de la terre ferrugineuse et détrempée, des effluves émanaient, énervants et moisis, haleines de fièvre et de fécondité.

Alain aimait cette odeur qui était un peu le parfum de Frisson : il s'arrêta, un instant, pour la humer à pleines narines. Dans l'air lavé, les bananiers luisaient, métalliques, et, par-dessus les bosquets en fleurs, on voyait jusqu'au fond des villas grandes ouvertes au soir.

Son âme poétique se dilatait aussi, et il dit son ravissement. Pourquoi donc faisait-on une réputation si détestable à la Cochinchine?

— Pourquoi? — répondit Bertold. — Ah! vous ne le demanderez plus dans deux ans... Attendez que vous soyez sec comme une tige de bambou, jaune comme un Chinois, et que votre âme se rouille, tenez, comme ce trousseau de clefs dans ma poche, et je vous défie de trouver un attrait à ce pays... Tant que l'on a du sang de France dans les veines, on se remue, on se passionne, on a des curiosités et des initiatives; mais, quand le soleil aura pompé votre cerveau comme demain il pompera cette terre, quand vous n'aurez plus dans les os qu'un liquide rougeâtre pareil à celui qui dégouline des arbres, quand au moindre effort vous vous épongerez le front, ainsi que moi en ce moment, ah! mon cher ami, vos enthousiasmes tomberont plus vite que le cours de la piastre, — elle vient de baisser encore, — et vous ne vous soucierez plus des provinces de l'Annam, de leur langue, de leur flore, de leurs habitants, ni même de leur administration et des réformes à imposer. C'est bon pour ceux qui passent. Ils viennent, critiquent tout et partent. Quant à ceux qui restent, il est encore heureux qu'ils laissent les choses au point où ils les ont trouvées... Et ce n'est pas votre faute, à vous, les jeunes, mais bien la faute de ce climat, de cette maudite humidité qui pourrit nos maisons, ronge nos vêtements et corrode toutes les énergies. C'est surtout la faute de cette végétation que vous admirez tant, qui nous oppresse, nous étouffe, nous dispute chaque once d'air pur et sème sur chaque pouce

de terre des tonnes de miasmes pestilentiels. Voilà notre véritable ennemi qu'il s'agit de combattre. Ne sentez-vous pas que ces odeurs empoisonnent et enfièvrent le sang?

— Mais non, Bertold! vous exagérez... Vous-même habitez ici depuis des années et vous ne vous en portez pas plus mal.

— Oui, j'y vis, à force de quinine et de coca ; j'y vis, parce que j'aime l'existence large, parce que j'ai un jardin qui est un parc, une maison pareille à un palais, domestiques à discrétion, voitures et sampans, et qu'à Paris, pour le même prix, j'habiterais un bien médiocre appartement... Et puis, en France, je serais obligé de voir des palmiers pousser dans des pots de fleurs... je ne pourrais jamais...

Ils étaient arrivés devant l'Hôtel des Postes. Victorias, *malabars*, charrettes, stationnaient sur la place. Des *djinnrikchas*, les brancards en l'air, s'acculaient contre le trottoir. *Boys* et plantons couraient, les bras chargés de paperasses.

— Tiens! — dit Bertold, — le courrier est donc arrivé! Quelle aubaine!... Je n'avais pas entendu le coup de canon ; et vous?... Venez-vous chercher vos lettres?

— Je n'en attends pas; mais je vous accompagne....

Ils gravirent les larges gradins et pénétrèrent dans un hall magnifique, soutenu par des piliers de fonte où l'air et l'ombre circulaient librement. Aux murs, des plans, des cartes, et, à différents points de la salle, des scribes tagals, en uniforme, préposés aux renseignements. Au-dessus d'un pupitre, s'épinglaient les dépêches du jour, que des interprètes, en longue blouse noire et turban bleu, copiaient pour le service des feuilles locales.

Et Alain dit à son ami :

— Il serait à souhaiter que les villes de France ou même Paris eût un hôtel semblable!

A chaque instant, des voitures s'arrêtent. Un public multinational foule les dalles de marbre, patine sans bruit ou sonne impérieusement du talon. Une petite dame se faufile, preste, furtive, vers le guichet de la « poste restante » ; elle revient toute rosée sous les volants de sa capeline, et glissant une enveloppe dans le décolletage de sa robe de bébé.

Bertold entraîne Alain à l'étage supérieur : là s'alignent

: pecte en a

il t

L'in ır vre retire un paquet de lettres.

— n *boy* dra ıt à l' re chercher les journaux... Et vous, Alain, n'avez-vous de courrier ?

— Oh ! moi, je ne s sé; j'attends le facteur chez moi.

— Vous ne savez pas quelles émotions et quel temps vous perdez !... Tenez, respirez : cela sent la France d'un *li* ; aucun nez jaune n'y a encore flairé, aucune patte crochue n'y a laissé ses traces de sueur... J'en ai pour toute ma semaine : j'en lis une par jour, et je réponds à une par nuit... Tout cela vient de mes petites amies de Paris. Pas des *congaïes*, celles-là !

— De vos petites amies ?... Vous avez donc laissé d'éternels regrets ?

— Non. Je vais vous expliquer... Vous comprenez que dix années de tête-à-tête avec Préa-Préa ne m'ont pas blasé sur l'amour épistolaire ; j'ai toujours aimé les échanges du cœur à travers les océans... Je fais donc insérer dans un journal l'annonce suivante : « Jeune et bel officier, s'ennuyant sous les cocotiers, cherche âme sœur à qui rêver » ; et les correspondantes affluent... Je réponds par des lettres enflammées ; si enflammées que je suis obligé de les mettre sur le compte du climat équatorial... Puis, de temps en temps, j'envoie une boucle de ceinture, un petit bouddha, une peau de panthère... Elles m'adorent ; et moi, je me crée des illusions. On a besoin de cela dans ce maudit pays !... Parfois elles me réclament mon portrait ; mais je déclare qu'il n'y a pas de photographe dans cette jungle... Mon Dieu ! que diraient mes amantes blanches, en voyant ma tête de magot !... Aucune ne voudrait plus m'écrire...

Il essaya de rire ; mais sa bouche se fripait vainement, et ses longs bras décharnés retombèrent comme cassés ; la sueur ruisselait sur son cou de parchemin.

— Ah ! mon pauvre Alain, quelquefois je me dis que c'est fini, l'amour des Parisiennes... que j'ai trop tardé, tout de même, pour rentrer... On ne sait quel maléfice elles possèdent, ces guenons jaunes... mais je crois bien qu'elles nous ensorcellent avec leurs amulettes et leurs fétiches...

Alain aussi se sentait triste. Ils marchaient en silence dans le quartier des jardins.

Comme ils passaient devant le palais du gouverneur, un landau attelé de chevaux blancs emportait au bois de Saigon deux bébés blonds et roses, dans un nuage de mousseline, assis à côté d'une nounou chinoise.

Cette vision fraîche égaya Bertold.

— Allons voir nos ménagères, dit-il.

Et ils hâtèrent le pas...

Mais, avant même d'arriver à la maison, ils perçurent des cris stridents et des vociférations terribles. Attroupés devant la grille, des Annamites écoutaient en gouaillant ; des bambins grimpés dans les arbres gigotaient de plaisir.

— Bon ! voilà qu'on se chamaille ! — grommela l'ingénieur.

Et ils se précipitèrent dans la cour.

On se querellait, en effet. Tinn, le «caporal *boy*», le cuisinier et les domestiques de Bertold exécutaient quelque sarabande épileptique en se battant à coups de dents et à coups de griffes. Au milieu de ces belligérants, les deux *congaïes*, l'une couleur de cuivre rouge, l'autre livide comme un cierge de deuil, s'invectivaient furieusement.

A la vue des maîtres, les hurlements et les gesticulations cessèrent net : ainsi qu'une volée de moineaux, tous les *boys* avaient disparu. Restèrent seules, dans l'attitude de combat, Frisson-de-Bambou, une petite mèche cambodgienne à la main, et Préa-Préa, son ongle d'or rougi de sang de Min-Huong.

— Mon Dieu, qu'y a-t-il? — fit Alain, très alarmé, en s'efforçant de séparer les femmes, qui alors redoublèrent leur concert d'injures.

— Ah! je savais bien que cela finirait mal! — articula enfin Bertold. — Ils ont tous joué ensemble, nos épouses et nos *boys*. Il paraît que votre dame a triché : les enjeux étaient forts : elle faisait le croupier. Préa l'a dénoncée ; Tinn et un autre ont pris sa défense : alors mêlée générale !... Heureusement, vous ne comprenez pas les jolis compliments qu'elles se décernent ; cela brave l'honnêteté bien autrement que le latin !... Mais ce qui a le plus vexé la mienne, c'est que la vôtre l'ait appelée « tête chauve et concubine d'ours » ; à

quoi elle a répondu par « sang mêlé et amante de singe », et ces choses-là ne se pardonnent pas entre *congaïes*.

Alain eut peine à réprimer son rire; d'autant plus que Thi-Moï, avec ses coques écroulées sur l'oreille et son petit nez tout griffé, semblait échappée à une rixe de chattes.

Cependant il se montra sévère. Les jeux des trente-six bêtes et du *bacouan* furent à jamais interdits, la valetaille condamnée à une forte amende, et Frisson-de-Bambou reléguée, cette nuit-là, sur son matelas d'algues et son oreiller de faïence.

Le lendemain, Frisson, accompagnée de Tinn, dont l'oreille est décollée, se rend au jardin.

Ils déterrent un jeune bananier, puis le replantent, la tête en bas, en immolant un coq noir. Sur la fosse comblée, ils tracent avec le sang des signes cabalistiques, et Thi-Moï profère des imprécations perçantes où revient le nom de Préa-Préa, suivi des invectives : « tête chauve, concubine d'ours ...»

Ce maléfice accompli, elle rentre derrière ses panneaux pour étendre sur son nez endommagé une pâte d'araignées pilées, de corne de cerf cuite et d'huile de coco.

Son mari ne comprend pas très bien le symbolisme du bananier planté, le pied en l'air, avec les restes d'un poulet; mais il s'amuse de cette colère : il croit, lui aussi, qu'elle pourrait bien être une petite tricheuse.

XVI

— *Miao-o-o-oh ! Chia-ti-ti-tille !...*

C'est par cette plainte, traînée à l'infini et modulée en arpèges suraigus, qu'Alain est réveillé.

Il sait alors que la marchande ambulante passe derrière les arbres, avec le repas de l'aube. Les yeux clos, l'esprit encore alangui, il écoute ce glapissement bizarre vibrer et s'éloigner dans la sonorité neuve du matin, et déjà il en saisit le charme indéfinissablement triste et cocasse, un charme indiciblement cochinchinois...

Aussitôt, tout autour de la maison, ce sont des chuchotements mystérieux, des glissades furtives, des froufrous de stores, des heurts de volets. Une lumière verdâtre, comme imprégnée de sève, se coule sous les portes, éclaire de lueurs vagues la haute chambre blanche où le lit, avec son armature de cuivre et ses murs de tulle, ressemble à une volière.

Et une petite chose, roulée en pelote, ou tortillée en vermisseau, ou cassée en marionnette, commence à remuer quelque part sous les draps; des épaules polies, une gorge ronde émergent, des bras menus s'étirent.

Dans un coin de la pièce, une autre petite chose bâille et secoue des pendeloques de jade: Frisson-de-Bambou et son singe se réveillent en même temps...

Alain se hâte; il aime, à cette heure de rosée, flâner en chemin avant de s'enfermer dans son bureau.

Les « flamboyants » allument leurs chandelles rouges, aux premiers rayons du soleil. A l'ombre des haies, les daturas tendent leurs calices nacrés; des orchidées se balancent par-dessus un réseau de lianes — papillons au bout d'un fil.

Une Annamite, chapeautée d'un toit de kiosque, balaie la route en exécutant un pas de danse; autour d'elle, tourbillonne le sable rose. Des enfants, la serviette sous le bras, quelques-uns tout blancs, d'autres tout jaunes, babillent fraternellement, et Alain sourit des propos qu'ils échangent en « petit nègre ». D'autres bambins, la figure baignée de gouttes d'eau, frais comme des fleurs de rizières, cheminent entre deux piles d'herbes, qu'ils vont vendre d'écurie en écurie. Déjà reviennent du marché les ménagères matinales, femmes d'employés modestes, vêtues de robes flottantes, et coiffées d'une chaloupe en feuilles de palmier.

Devant le Palais de justice, monument odéonien, tout un bétail de couleur: Indiens, Malais, Siamois, attendent, sur leurs talons, l'ouverture de l'audience. Scribaillons et greffiers se pavanent hors des pousse-pousse; et, entre des miliciens mulâtres, les prévenus indigènes clopinent avec un bruit de chaînes.

Alain échange des coups de casque avec messieurs les

avocats, escor salués à leur passage par coı des mandarins à plumes de paon.

Et, derrière eux, l'inexorable bande des *chettys*, ces brahmistes indiens, les Gobsecks de l'Extrême-Orient, marchant par deux ou par trois, en longues enjambées d'échassiers rapaces. Ils vont poursuivre leur proie, sans doute, jusqu'à la barre, rigides et dédaigneux, portant haut leur front maculé de bouse de génisse et vrillant le jeune fonctionnaire avec leurs yeux de vautour : il sait que ces gens ont déjà fouillé sa vie, sondé sa cassette, et soupesé sa valeur morale, — et qu'ils l'attendent, un jour ou l'autre, mais qu'ils l'attendent sûrement...

Le sifflement d'une bicyclette le distrait de cette lugubre apparition : un snob chinois — chapeau canotier, blouse de soie mauve, parapluie accroché au guidon — pédale ferme, le dos fendu en deux par la ligne noire de sa tresse...

Il traverse le quartier malabar, le plus pittoresque de Saigon, avec ses « compartiments » où grouillent des enfants nus et beaux, où s'ébattent des chèvres blanches, où des hommes bronzés s'alanguissent au seuil des portes, où les femmes aux doux yeux d'émail maintiennent avec un bras de statue des amphores de cuivre sur leur épaule... Au milieu du chemin, trois petites filles, vêtues d'une chaînette à pendeloque autour de la taille, dansent en se donnant un doigt. Un chat, assis au milieu de la ronde, se lèche les pattes, et le soleil lustre de reflets mordorés les trois bibelots en cire brunie. Mais, dans la pénombre d'un réduit, un pagne rouge remue ; une voix roucoulante appelle : les petites statuettes s'enfuient en jetant des regards de terreur vers l'étranger. Il reste, encore tout ravi de cette vision fugace, en face du chat qui, sans émoi, continue à lisser sa robe...

D'une autre maison plus riche, sortit une femme, narines, oreilles, poignets et chevilles chargés d'anneaux. Elle s'en alla vers la ville, et de loin Alain la suivit, admirant la souplesse féline de sa marche et l'harmonie des lignes sous la draperie voyante des voiles.

« C'est peut-être la maîtresse d'un de ces horribles *chettys*, — pensait-il, — ou bien la veuve d'un Malabar. »

Elle descendit la rue Catinat et s'arrêta devant l'Hôtel des Ventes. Intrigué, il s'arrêta aussi et pénétra derrière elle.

Ah! la détresse navrante des friperies! Jamais Alain ne l'avait sentie aussi vivement que dans cette grande salle neuve! Les choses avaient des tristesses particulières, des tristesses d'exil, des langueurs nostalgiques...

Un voile de moisissure vert-de-grisait tout. Les rideaux, les draperies, les vêtements pendaient avec des découragements d'anémiés; les meubles de France, encore neufs, mais boursouflés par l'humidité, disjoints par la chaleur, avaient l'air d'être flétris avant l'âge. Une pompe à bière, un zinc de mastroquet, semblaient ahuris du dépaysement.

Des odeurs de fièvre et d'opium aussi : on eût dit que le climat et son poison, à défaut de personnes, s'acharnaient aux objets.

Et, mélancoliquement, Alain se figurait tous les décès brusques, tous les départs affolés qui avaient précédé cet abandon; il songeait à tous les petits ménages français venus si joyeusement de si loin et dont les espoirs mort-nés gisaient parmi ces choses...

Ici, c'étaient des fausses dents, des faux cheveux, dont les Chinois sont grands amateurs ; là, des épées, des coupe-choux ; épaulettes, galons, boutons de cuivre, blouses de marins, — et des boîtes en coquillages, comme les matelots en rapportent à leurs fiancées : au fond de l'une, il trouva encore une lettre maculée de larmes, et une petite fleur desséchée... Dans un casier, des décorations, — croix de la Légion d'honneur et médaille coloniale, crachat de l'Éléphant blanc, ordre du Dragon vert, — à faire croire que toutes les braves poitrines fussent venues dormir dans le cimetière ensoleillé de Saigon, sous les palmes fraîches...

L'Indienne a tout inspecté, du coin bleuté de ses yeux ; elle a tout flairé de ses narines tintantes, et il semble même au jeune homme qu'elle l'examine aussi et le frôle de ses hanches agiles. Mais elle s'est immobilisée devant un piano rhumatisant et aphone. Ses doigts maladroits éveillent sous les touches ébréchées une cacophonie qu'elle écoute avec enchantement ; et, par la discussion entamée en petit nègre avec le préposé tagal, Alain apprend qu'elle vient ici tous les jours,

depuis un mois, se réjouir les oreilles de cette musique, dont elle marchande le prix : peut-être escompte-t-elle déjà la générosité du Français pour l'acquérir.

Une idole hindoue, la maîtresse d'un brahmane, achetant un Pleyel!... Et, tout de suite, pour Alain son charme s'évanouit.

Mais il a remarqué, dans ce capharnaüm, une psyché au cadre en bois de fer sculpté ; c'est la seule belle pièce de la salle, commandée, paraît-il, à Shanghaï, par une beauté professionnelle et passagère... Il l'achète.

XVII

Lorsque Frisson-de-Bambou s'aperçut dans la glace, depuis les coques de ses cheveux jusqu'aux bagues de ses orteils, elle resta muette d'extase, les yeux écarquillés vers les tempes.

Depuis, elle venait avec son singe, s'asseoir devant, et, durant des heures, tous deux se contemplaient, nez à nez avec leur propre image.

Elle possédait bien un miroir dans son coffret de fards; mais, comme il n'encadrait que tout juste sa face, elle s'était forgé l'idée confuse que les glaces ne pouvaient refléter autre chose que des visages, — les visages seuls ayant des yeux; — et ce fut pour elle une révélation véritable, ce miroir qui *voyait* comme elle des personnes entières, des bêtes, toute une chambre, et, au fond, par la baie ouverte, l'hibiscus à fleurs sanglantes...

Un jour, Alain ayant fait basculer la glace entre ses montants, elle jeta un cri d'épouvante, et le singe s'enfuit, car ils crurent, tous deux, tomber dans cette profondeur polie.

Par moments d'ailleurs, cette psyché l'inquiétait : elle fit ce raisonnement que, reflétant si bien les choses, la glace pourrait bien aussi rapporter à son mari combien de paquets de bétel elle mâchait en son absence, et combien de ligatures elle perdait au *bacouan*. Et lorsqu'une fois il eut deviné à ses

dents roses l'usage de la chaux défendue, elle se persuada que le miroir avait bavardé : pendant un temps, elle le bouda...

Dans sa famille aussi, la psyché était en grand honneur : dès le seuil, quand ils venaient lui faire visite, la mère, les sœurs et les frérots adoptifs lui adressaient des révérences, qu'elle leur rendait. Alors on se groupait autour, étudiant les poses et s'ingéniant à des simagrées nouvelles. Frisson-de-Bambou opérait, raidissait les étoffes, mesurait les distances, puis, malicieusement, elle imprimait un coup de pouce au cadre, et toute la famille se couchait sur le nez...

XVIII

Préa-Préa ne gardait pas longue rancune. La semaine qui suivit la journée sanglante, elle envoya sa carte de visite à sa voisine.

Toute fière, celle-ci la montra bien vite à son mari :

— Tu vois, mon cher!... Tu t'es moqué de mon bananier : eh bien! c'est la Cambodgienne qui fait les avances.

Et, comme elle n'avait pas encore ses cartes de visite, elle se fit conduire à Cholen, la ville chinoise, chez un artiste célèbre pour ses affiches théâtrales et ses placards funèbres, et là, elle se fit tracer sur un carré de papier vermillonné, — grand comme un mouchoir, — tout un convoi de fourmis.

Alain prit une des cartes de « madame Frisson-de-Bambou-Nguyen Thi-Moï » et la serra dans un coffret...

Quelques jours plus tard, Bertold offrit une soirée à ses amis et à leurs petites épouses.

Alain hésitait d'abord à amener la sienne, mais finalement il céda à ses cajoleries.

C'était l'entrée de Frisson-de-Bambou dans le monde : elle y remporta d'emblée un succès qui dépassa toutes ses ambitions de ouistiti; elle s'en grisa même à tel point qu'au dessert elle trempa ses lèvres dans la coupe de Bertold, et s'assoupit

sur la manche de l'admi[illegible] éronique-Euphrosine, la métisse.

Assis entre une dem[illegible] bor[illegible]laise — conserve pour colonies — et « madame Pam[illegible]e », — dont la figure, crépie de fard, ne semblait pas ap[illegible]e[illegible]r à son cou jaune, — Alain était presque content de voir [illegible]c[illegible]ngaïe endormie. Du moins, ainsi, elle n'entendrait plus [illegible]propos dont il rougissait et qu'elle écoutait comme des [illegible]o[illegible]s ingénues, et elle ne regarderait plus de ses prunelles incurieuses ces glaces montées par les pornographes de la cuisine chinoise et fourrées de joujoux japonais pour Européens séniles.

Seulement, il trouvait qu'elle s'appuyait trop sur le bras de Morin, et Morin se penchait trop sur elle.

On plaisantait le couple, on admirait la dormeuse :

— Elle est charmante ainsi, avec son buste saillant sous sa tunique plaquée !... Quel veinard que cet Alain !... Compliments, mon cher : vous avez la plus jolie *congaïe* de Saigon !

Parbleu ! il savait bien qu'elle était délicieuse, et que nulle poitrine au monde ne valait cette gorge de quinze ans. Mais tous ces éloges et la familiarité de Morin l'agaçaient ; d'un coup de poing, faisant tinter les cristaux, il cria soudain à travers la table :

— *Thi-Moï bung !* (Numéro Dix debout !)...

Après le dîner, il aurait voulu l'emmener tout de suite ; il resta pourtant, crainte de froisser son hôte et de paraître à tous ridicule.

D'ailleurs, il respirait plus librement. Ces messieurs s'étaient attablés au whist, et ces dames accroupies autour du *bacouan*. Morin pouvait regarder Frisson par-dessus ses cartes, Alain savait que rien ne la distrairait plus : ses yeux, son esprit seraient désormais attachés aux hasards de la bille, aux files de sapèques.

Pour dissiper tout à fait son malaise, il fit le tour des salons. Il se croyait dans la demeure de quelque rajah. Des peaux de panthère noire s'harmonisaient par contraste avec des tentures chinoises aux pourpres mourantes, aux ors éteints. Des tables d'ébène aux pieds en vertèbres de tigre supportaient des Sivas à mille bras, des Kalis aux

mamelles en grappes, des Goutamas couchés en un cercueil de verre. Et c'étaient, sur les meubles incrustés de nacre ou sculptés en plein teck, les porcelaines vermeilles des satzumas, l'insolence des cuivres tonkinois, la pesante argenterie du Cambodge, ou bien du Siam les coupes en corne de rhinocéros. A terre, des nattes de Luong-Prabang, où le palais de la reine-mère se penche au bord d'un étang.

Sur une banquette en laque de Foutcheou, Bertold flirtait avec la demoiselle de Bordeaux...

Alain sortit sous la véranda circulaire. Élancés d'un seul jet puissant, des palmiers entouraient la maison d'une seconde arcade, plus frêle, plús souple, et, à travers leurs ogives fléchissantes, on découvrait un jardin merveilleux, planté d'arbres exotiques dont les fleurs étoilaient les ténèbres.

Préa-Préa était adossée contre une des colonnes de la galerie. Une tiare d'or la couronnait, ses bras étaient cerclés de lourds anneaux et un *ligouti* pailleté emprisonnait ses jambes d'androgyne. Éblouissante et immobile, elle ressemblait à une divinité khmer.

Alain et elle se regardèrent et chacun devina la peine de l'autre.

Il eut pitié d'elle : il appela Bertold. Les yeux de Préa étincelèrent de gratitude. Elle s'accroupit aux pieds de son maître, les paumes de ses pieds en dehors, ses mains ouvertes sur les genoux, dans l'attitude hiératique.

Le jeune homme se plaisait à la contempler.

— Et dire que vous préférez la conserve d'importation à cette idole!...

— L'autre est une blanche! — répondit l'ingénieur. — Vous me direz qu'elle est ridée comme une pomme cannelle et jaune comme un crocus... Mais c'est une Française, tout de même!... Plus tard, vous sentirez cela... Quand on a respiré durant des années des chevelures imprégnées d'huile de coco et des corps enduits de safran, la plus fanée de nos maîtresses d'Europe redevient un archange de jeunesse... Si vous saviez combien je suis rassasié de cette Cambodgienne et de sa servile adoration!... D'ailleurs, je suis décidé à la renvoyer dans son pays, avec son ours et ses trente-six bêtes, et elle n'en reviendra plus.

Préa-Préa, qui pourtant avait compris, n'ébaucha pas un geste. Sa figure demeura impassible; seulement, ses prunelles se ternirent soudain, comme si des larmes pleurées en dedans d'elle-même avaient épuisé toute leur humidité.

— Oui, — reprit Bertold, — décidément cette Asie m'écœure. Je voudrais bazarder mes cochinchineries, toutes ces potiches, tout ce clinquant, ces monstres, ces dieux, ces guerriers avec leurs éternelles contorsions, leurs sourires séculaires et leurs légendaires rodomontades... On ne peut risquer un pas sans rencontrer ces objets traditionnels, rapetissés et défigurés encore par ce peuple annamite, lui-même une piètre caricature de la race chinoise, dont il ne pénètre plus les grands symboles, mais dont il singe l'art burlesque. Dans les yamens, dans les sampans et dans les bouges, c'est toujours le même kakémono, le même épouvantail, le même brûle-parfums. Cela m'obsède; la nuit j'en ai des cauchemars; et, vous verrez, nous finirons un jour par nous asseoir devant une cassolette et contempler notre nombril... Ma parole, je rêve un salon « art nouveau »!

Et il se laissa retomber dans un fauteuil, le front emperlé de sueur.

Préa-Préa se leva, et, debout derrière lui, elle l'éventait de la neige d'un chasse-mouches en plumes de marabout.

Par la porte-fenêtre, Alain observa les groupes à l'intérieur : Frisson jouait avec tant d'animation que son aigrette en filigrane tremblotait dans ses cheveux. Elle ne voyait ni son mari ni Morin, mais elle causait avec Véronique-Euphrosine, dont la voix zézayait en français :

— Mesdames, faites vos jeux... Rien ne va plus...

Cette passion chez une enfant de quinze ans l'inquiétait : il s'en ouvrit à Bertold.

— Rien à faire, mon ami : tous les Asiatiques jouent, et les Annamites avec plus de frénésie que les autres. On a fermé les tripots, on punit les joueurs d'amendes et de prison; mais ils jouent quand même, tous, en cachette... Quand les femmes n'ont plus de bijoux, elles empruntent aux *chettys* à cent pour cent; ou bien elles se vendent sur place, et retournent à la table de jeu; elles louent même leurs enfants, à Dieu sait qui! ou se mettent en gage chez des proxénètes... La seule pré-

caution utile est de ne leur donner ni argent ni joyaux, et de prévenir tous les usuriers. Il faut les surveiller beaucoup, et, si Préa-Préa n'avait pas peur d'être renvoyée, elle aurait déjà engagé sa tiare, ses anneaux et « Norodom » lui-même... Vous tolérez trop de liberté à votre *congaïe*, vous la couvrez de grains d'or : — je suis sûr que tout cela est déjà hypothéqué sur elle ; — et vous êtes bien trop amoureux et même jaloux de ce petit animal, mon pauvre Alain !

— Oui, peut-être ; mais il m'est impossible de rationner mon amour, comme vous le faites : je la chéris presque à l'égal d'une petite maîtresse blanche...

L'ingénieur haussa les épaules, et ils se turent.

La nuit pesante de juin s'élevait du jardin, et avec elle des frémissements confus d'herbes qui germent, de sèves qui bouillonnent, de lianes qui s'enlacent, d'arbres qui s'étreignent. Et, dans l'ardeur de cette vie végétale, on sentait tressaillir une autre vie et une autre ardeur, plus intense, plus folle, plus impérieuse, l'agitation des myriades d'insectes pressés d'aimer et de procréer... Des essaims de lucioles allumaient ou éteignaient sans cesse leur flamme d'amour, des lézards couraient sur les colonnes, des chauves-souris se poursuivaient jusque sous les arcades.

Au loin, dans les rizières, les grenouilles coassaient d'interminables épithalames.

Alain rêvait.

— C'est la fièvre qui vole, — dit l'ingénieur, — il faudra doubler la dose de quinine ce soir !... Ah ! comme cette végétation m'exaspère ! Bientôt je transformerai mon parc en pelouses rases et, au lieu de ses allées de poudre rouge, j'aurai des sentiers en gravier qui crie sous les pas. Comme ce serait reposant à la vue et familier à l'oreille !... Les bruits silencieux de ce pays m'excèdent... C'est comme ses gens ; ils marchent bas, ils parlent bas, ils pleurent bas. Jamais un mouvement précis, ni un son net. On croit vivre parmi des bêtes ou des esprits : on les suppose à mille lieues, et les voici ployés devant vous. Ces glissements, ces chuchotements ont je ne sais quoi d'inquiétant, de narquois... Vous, monsieur le rêveur, vous aimez cela, naturellement ! Cela vous passera... Avez-vous remarqué que je fais porter des bottines à mes *boys* ? Eh bien,

ils patinent sur la pointe des pieds et je [illegible]ends pas davantage.

— Ils ont l'air de chiens savants... Vous devenez aussi biscornu que les Chinois, Bertold !

— Non, je deviens ce que nous devenons tous après quelques années de séjour dans cet exil : nostalgique... Une nostalgie à mourir, de tout ce qui peut nous rappeler la France... Il n'y a qu'un remède à cela : le départ... ou l'opium.

Morin, à ce moment, vint les rejoindre.

— Vous parlez d'opium... Vous ne fumez pas, Alain? Si vous voulez venir chez moi, je vous initierai.

— Il ne sera qu'un mauvais fumeur, — dit Bertold : — il aime bien trop sa *congaïe*... Après tout, si elle peut le préserver de l'opium, autant ce poison-là qu'un autre, n'est-ce pas, Morin?... Mais assez de chinoiseries : revenons à la France, et laissez-moi vous faire entendre mon nouveau phonographe.

— Oui, le phonographe! — exigeait-on, de l'intérieur.

— Et quelque chose de pimenté, par une nuit semblable!

Comme une bande de poussins, toutes les *congaïes* accouraient à la première note, se retournant de tous côtés pour découvrir la provenance de cette voix.

Frisson-de-Bambou, mi-extasiée, mi-craintive, écoutait une scie faubourienne, qu'elle prenait sans doute pour une musique céleste... Elle était délicieuse ainsi, les ongles peints et le sang aux pommettes sous les rondelles de fard blanc. Alain la regardait amoureusement; mais, soudain, il aperçut Morin et sa métisse qui la regardaient aussi et qui échangeaient un sourire d'intelligence.

Il entraîna l'enfant, sans même lui permettre de prendre ses mules au vestiaire.

Au bas du perron, elle voulut retourner les chercher.

— Non, non... je te porterai...

Et il la souleva dans ses bras.

Il traversa le parc en courant, la pressant contre lui. Des crapauds s'enfuirent à leur passage, des phalènes se désunirent, des branches chuchotaient.

— Frisson, ma petite Frisson, je t'aime, je t'aime!...

Et, comme si elle eût compris ce que lui disait ce grand

fou de Français, elle jeta ses bras autour de lui en aplatissant le nez contre sa joue. — Elle devenait câline quand elle avait peur des esprits...

Alain arriva devant sa maison. Il était essoufflé de la course, haletant de son amour. Ses jambes défaillaient ; la nuit aussi l'enfiévra... Et, la tenant toujours blottie contre lui, sous un bosquet d'hibiscus, il respira dans sa chair, éperdument, le parfum des étés annamites...

XIX

Véronique-Euphrosine — ainsi baptisée par les sœurs qui l'avaient recueillie orpheline — était la métisse la plus recherchée dans le monde de la galanterie saigonnaise. Elle parlait le français en gazouillant, allait à bicyclette, priait, chaque dimanche, à l'église, et, chaque nouvelle lune, à la pagode. Elle possédait des actions sur les chemins de fer cochinchinois, avait des rizières et des maisons; mais elle-même vivait dans une paillotte bâtie sur pilotis et entourée d'un champ d'aréquiers. Elle était de toutes les fêtes et de toutes les affaires. On la voyait conduisant elle-même sa charrette, selon l'étiquette annamite, rênes hautes, coudes au corps, pouces en l'air. On l'apercevait aussi au théâtre habillée à la française, ou, sur une terrasse de café, en soutane et pieds nus. Elle louait des appartements meublés, achetait et revendait des bijoux, prêtait à la petite semaine, plus âpre au gain que les *chettys*. Avec cela, bonne fille, rieuse et complaisante : les âmes en peine venaient la trouver ; elle procurait des consolations à chacun suivant les moyens de son tempérament et de sa bourse. Car elle seule connaissait, dans un quartier isolé de Saigon, — le quartier du village flottant, — une vieille Annamite qui était la mère adoptive de tout un pensionnat bouddhiste.

Dans sa paillotte à claire-voie, jamais ne perçait rien de tout cela. Elle y vivait comme un oiseau dans sa cage. Parfois, seulement, elle y invitait quelques amies pour jouer au *bacouan* ; alors elle baissait les stores, mais c'était surtout,

prétendait-elle, à cause du soleil qui jetait sa fausse monnaie sur les planchettes.

Elle avait ruiné, disait-on, plus d'un fonctionnaire; et, l'année précédente, un officier de marine s'était tué pour elle. Depuis plusieurs mois, elle était la maîtresse de l'administrateur Morin.

Le lendemain de la soirée chez Bertold, Véronique-Euphrosine vint rendre visite à sa nouvelle amie, et l'emmena dans sa paillotte pour terminer la partie de *bacouan* interrompue la veille...

Quand Alain rentra le soir, il trouva sa petite épouse placidement installée devant un luth et chantant de sa voix de cigale.

Il s'accroupit en face d'elle et la tira par un orteil :

— Petite chose à moi, qu'as-tu fait cet après-midi?

— *Khong gi het* (Je n'ai rien fait).

— Comment, rien?

— *Khong gi het,* — répéta-t-elle, avec un coup d'œil subitement inquiet vers la glace.

Il ne sut pas interpréter ce regard.

— Ah! — dit-il en riant, — tu t'es encore contemplée toute la journée!... Mais c'est là une occupation très grave, ouistiti chéri!

Et le ouistiti chéri, rassuré tout à fait sur le mutisme du miroir, reprit sa mélodie grêle et saugrenue...

XX

Un mois s'était passé.

Deux ou trois fois par semaine, la métisse venait chercher Thi-Moï après l'heure de la sieste et la ramenait avant la fermeture des bureaux.

Frisson était devenue bien coquette et si séduisante, en sa joliesse malicieuse, qu'Alain s'en effrayait presque. Mais, comme aussi elle était plus tendre, courant à sa rencontre et l'appelant « grand frère aimé », il la chérissait davantage.

Seulement, parfois, il s'étonnait de la fuite des piastres hors de ses poches, et des dépenses exagérées de la maison; et déjà il avait eu recours à la complaisance d'un collègue.

A toutes les questions, la petite épouse répondait de la même façon naïve ; et pourtant, par éclairs, il avait la certitude — vite évanouie — qu'elle mentait.

Quelquefois l'idée de Morin et de Véronique-Euphrosine traversa désagréablement son esprit; mais, comme l'administrateur se tenait à l'écart, ses craintes se dissipèrent.

Un jour qu'il eut un accès de fièvre, il quitta son service plus tôt.

Frisson était sortie, sans l'avoir prévenu. Personne ne savait où elle était allée, ou plutôt personne ne voulait le renseigner : il attendit nerveusement, livré à des conjectures diverses, tourmenté de doutes.

Ses gens paraissaient alarmés ; Tinn la guettait à la grille, probablement pour l'avertir de l'orage.

Enfin elle arriva, et. avant même de scruter son visage, Alain, dans une lucidité fébrile, devina tout.

Il la traîna par la chambre, lui broyant les poignets.

Elle était anéantie de peur.

— Tu viens de chez la métisse?

— J'en viens.

— Tu as joué au *bacouan*?

— J'ai joué.

— Tu as vu Morin?

— Je l'ai vu.

— Il t'a donné de l'argent?

Elle fit un signe de tête.

— Il... il t'a embrassée?

Elle ne répondit pas.

Il la lâcha si brusquement qu'elle alla heurter contre le mur.

— Il... il... t'a... prise?...

— Non, il n'a... pas! — dit-elle tout bas.

Disait-elle vrai, ou mentait-elle encore?... Il essaya de discerner. Déjà sa clairvoyance diminuait avec la fièvre... Son amour le persuadait que, cette fois, elle était sincère; mais sa raison se méfiait de son cœur.

— Elle ment, elle ment ! grommelait-il.

Son pas martelait les dalles. Elle, cependant, avait repris un peu de son assurance et l'épiait sous ses cils...

Enfin il s'arrêta devant elle. Thi-Moï était très pâle, et deux cercles rouges marquaient ses poignets. Il la regardait avec colère et avec attendrissement, et il pensait : « L'autre l'a embrassée, il lui a donné de l'argent ; il l'a souillée... Et moi qui l'aimais comme une petite épouse blanche !... Si pourtant elle disait vrai !... Peut-être ne s'est-elle pas donnée... Après tout, je suis le coupable. Elle n'était qu'une poupée joueuse, et je n'ai pas su écarter d'elle la tentation... Bertold m'avait prévenu, pourtant : j'aurais dû être plus sévère, la surveiller davantage... »

Et, la voyant si fragile et si résignée, il sentit tomber sa colère. Il eut presque honte de l'avoir brutalisée.

« Oui, oui, — se disait-il, — elle n'est qu'une enfant, une pauvre enfant qui ne sait pas ce qu'elle fait... » Et il aurait voulu la prendre sur son cœur, la respirer encore, s'enivrer d'elle, comme l'autre soir sous l'hibiscus, et noyer dans l'affolement de sa chair sa jalousie et sa peine...

Décidément, il déraisonnait... Il avait peur de pleurer maintenant, de pleurer devant cette fille jaune et son singe !... Non !

Il sortit...

Il s'en alla chez l'ingénieur, et là, étendu sur une peau de panthère, il sanglota, longuement, à son aise.

Lorsque enfin il se calma, il vit accroupie à côté de lui Préa-Préa qui l'éventait avec le chasse-mouches en plumes de marabout.

Et, derrière elle, « Norodom » considérait de ses petits yeux, agrandis de stupéfaction, ce blanc qui râlait presque comme râlent les ours lorsqu'on leur prend leurs femelles.

Tard dans la nuit seulement, Alain retourna chez lui.

Il se jeta sur son lit, sans même regarder si elle dormait sur sa couchette, derrière les panneaux de satin.

Il était sûr qu'elle dormait... Et pourquoi ne dormirait-elle pas ? Parce qu'il souffrait ?... Une douleur profonde pouvait-elle jamais faire tressaillir cette âme de guenon sournoise ?...

Le jeu, le miroir, le crapaud-buffle, voilà ses préoccupations, voilà de quoi troubler son sommeil; mais de son amant, de son amant se souciait-elle?... Lui, l'homme robuste, geignait comme un pauvre enfant; mais elle, être fragile et délicat, elle n'avait pas encore versé une larme...

D'ailleurs, tout sera fini demain. Demain il la renverra dans sa famille. Sa romance cochinchinoise aura gémi sa dernière note.

« Qu'elle aille rejoindre Véronique-Euphrosine et son pensionnat flottant!... qu'elle aille même rejoindre Morin!... Est-ce que je tiens à elle?... Mon Dieu! dire que je l'ai tant aimée!... que je l'aime encore!... que je l'aime!... O ma petite fleur d'Annam! ma petite fleur d'Annam!... »

Mais soudain quelque chose se glissa sous la moustiquaire, et un petit corps, tout secoué de silencieux sanglots, se serra contre lui...

Et il referma ses bras, sans trop savoir pourquoi, sans trop savoir sur qui, vraiment, car ce visage tout noyé de larmes, il ne le connaissait pas, pas plus que ces lèvres brûlantes qui cherchaient sa bouche.

Et, à ce baiser si voluptueusement amer, il sentit tressaillir enfin l'âme éplorée de sa petite épouse...

XXI

Maintenant, c'était la saison sèche, l'hiver de la Cochinchine.

La température, tout aussi brûlante, pesait moins; la vapeur d'eau se faisait plus rare et plus légère. Le ciel, plus bleu, s'élevait davantage; les horizons reculaient à l'infini; la terre, raffermie, condensait tous ses miasmes. On respirait enfin.

La nature se faisait sage. Une moindre exubérance de sève; une moindre folie de floraisons et de parfums. Dans les jardins, les arbres perdaient leur éclat. Les rizières ondoyaient blondes comme des champs de blé, les *arroyos* s'apaisaient

entre leurs berges plates. Il y avait dans cet hiver exotique un charme doux et monotone ; une sérénité presque française souriait de ces plaines annamites...

Dans la capitale, l'agitation croissait tous les jours. Les magasins renouvelaient leurs étalages fanés ; le théâtre placardait ses affiches, et les terrasses des cafés se coloraient de chevelures oxygénées et de mentons bleus. A la promenade, à la musique, les dames saigonnaises revenues de leur villégiature en France inauguraient les modes, que les tailleurs hindous, postés sur leur passage, copiaient ensuite au fond de leurs échoppes pour des clientes plus modestes.

On était aux fêtes et aux frivolités.

Aux *five o'clock cocktails*, aux dîners du gouvernement, aux bals de la municipalité, dans les loges ouvertes sur des jardins de palmiers, c'étaient toujours les mêmes propos et les mêmes flirts. On censurait l'administration, jalousait les avancements, papotait sur les nouvelles liaisons, sur les petits mariages rompus...

Alain prenait une part bien discrète à toutes ces mondanités : quelques visites obligatoires, et c'était tout. A peine s'il voyait Bertold, l'arbitre des élégances coloniales, que son devoir appelait à tous les divertissements.

La pauvre Préa-Préa et son ours avaient été renvoyés au Cambodge. Avant son départ, l'ingénieur pourtant s'était ému; il avait failli la retenir :

— Si elle pleure, je la garde ! — avait-il répondu, quand Alain le suppliait pour elle.

Mais elle n'avait pas pleuré ; ses prunelles étaient devenues ternes, simplement. « Norodom » avait reniflé bruyamment et clignoté de ses petits yeux comme pour déterminer une larme... Puis ils étaient partis, à l'avant d'une jonque, blottis l'un contre l'autre et regardant l'eau fuir...

Cependant l'administrateur Morin, compromis dans une affaire de mœurs, disait la chronique, était relégué comme résident au Haut-Laos, et Véronique-Euphrosine partageait son exil.

Frisson-de-Bambou s'est assagie comme la nature. Ses

traits paraissent plus fins, son visage est plus grave ; et, sous sa tunique plaquée, sa gorge se dessine avec plus de précision. Mais sa taille a perdu un peu de sa grâce fléchissante. Elle a l'air plus femme ainsi, et cela, elle le sait, car elle ne court plus avec son singe à travers le jardin ; elle se contemple à peine dans la glace. Elle s'occupe de son ménage, selon ses devoirs d'épouse annamite. Ainsi, tous les matins, avec les gerbes fraîches que lui apporte le jardinier, elle recompose des fleurs artificielles étranges, raides comme des corolles de cire ou gracieuses comme des papillons. Ou encore elle pétrit la farine de riz ou de lotus en gâteaux de formes fantastiques : sphinx, chauves-souris, dragons, qu'elle fait cuire au soleil, enfournés sur la planche de sa fenêtre. Son mari s'efforce de digérer cette pâtisserie comique ; mais souvent il se demande quelles associations d'idées baroques peuvent inspirer cette petite âme, charmante, impénétrable et si éloignée de la sienne...

Il était heureux, pourtant. Ses journées s'écoulaient mollement, dans la monotonie chaude du bureau, entre les envols de *pankas* et le glissement des pieds nus. Au crépuscule, il s'évadait avec son petit cheval tout crins, dont le galop lui mettait de l'allégresse dans le sang et de la fraîcheur au visage.

Il s'évadait sous un ciel enluminé comme une affiche chinoise, qui vermillonnait le Donnaï, dorait les toisons des paillottes, teintait de mauve les dunes hérissées de joncs et jetait un linceul d'ocre sur la morne et splendide « plaine des tombeaux ».

Parfois confiant son équipage à un enfant nu, il s'allongeait sous la voûte tressée d'un sampan et, parmi les roseaux, voguait au fil de l'eau et de son rêve...

Il revenait, à la chute rapide du jour ; les rizières miroitaient comme des lacs tranquilles ; et déjà, de loin, à travers les cocotiers, il voyait les rais de lumière que sa maison projetait dans les ténèbres.

Les soirs aussi se ressemblaient, avec leur alanguissement tropical et leurs transparences mystérieuses. Alain et sa petite épouse les rêvassaient sous l'hibiscus. Étendue à côté de lui,

assis, elle posait sa tête sur ses g , et il ait lentement ce visage poli et ces lourds cheveux d'un bleu luisant.

Les bambousiers déferlaient contre le ciel avec un murmure d'océan endormi, et la nacelle de la lune oscillait sur la crête argentée de leurs plumes.

Par delà la haie des arbres, arrivaient de là-bas, du palais gouvernemental, les valses de la musique militaire. Ou bien c'étaient des fusées de rires ou des aboiements de phonographe sous la véranda de Bertold... Mais ces bruits ne troublaient pas la voluptueuse nonchalance d'Alain. Ils lui semblaient des échos lointains d'un monde inconnu, d'une planète illusoire : car, dans ce jardin enchanté, baigné de clartés féeriques, tout ce qui n'était pas chimérique lui devenait irréel.

Et, dans la magie de ces nuits d'hiver annamite, souvenirs, regrets, désirs s'envolaient avec les souffles musqués; Alain ne songeait plus à rien, pas même à l'âme de Frisson ni à l'énigme de ses paupières lasses. Il était heureux, de cette béatitude paresseuse des tropiques, où le cœur se fond, se volatilise comme en clair de lune, où s'alanguit l'esprit comme en des fumées d'opium.

Maintenant, c'était lui qui somnolait, tandis qu'elle, les yeux ouverts, suivait les mouches de feu qui incrustaient dans l'ombre le phosphore de leurs ailes...

Et, quand le crapaud-buffle coassait son présage, elle comptait sur ses doigts :

— *Congaïe... contraïe... Congaïe... contraïe...* (Fille... garçon... Fille... garçon...)

Et, tirant son mari par la manche :

— Frère chéri, entends-tu ?... ce sera un garçon !

XXII

Et ce fut un garçon.

Suivant la coutume annamite, il reçut un nom patronymique, un nom honorifique et un nom numérique.

Il s'appela Nguyen d'après sa mère, Zim-Zi-Zi (Alouette) parce qu'il était né au chant des alouettes, et Tvan-Haï,

Numéro Deux : — car le numéro un est réservé à l'épouse, considérée comme le premier enfant de son mari.

Quelques semaines après sa naissance, on le présenta dans un nuage d'encens aux génies du foyer. La vieille Thi-Tam alluma des cierges rouges; les tantes et les petits oncles adoptifs frappèrent les gongs à coups redoublés pour réveiller de leurs longs et profonds sommeils tous les ancêtres, et Duc, le magister, chef de la famille Nguyen, fit part aux mânes, sur un mode plaintif, de la présence de ce nouvel homme et appela sur lui leurs bénédictions, comme sur « le lotus de l'étang sacré ».

Dehors, pendait à une tige de bambou un petit panier rempli de monnaies en papier doré : c'était la rançon que Thi-Moï payait au *macui*, — au diable, — pour qu'il épargnât son fils. Et quand le vent aurait emporté toutes les rondelles de papier, le marché serait conclu et le diable éloigné pour un an.

En l'honneur de Zim-Zi-Zi, Alain donna un grand festin dans la pagode de Goviap; sur le menu figurèrent : cochons vermillonnés, jeunes chiens laqués, canards tapés, matelotes de serpents, — avec des sauces innombrables et des libations de vin de riz.

Le soir, des pétards fusèrent devant les paillottes, des lanternes fabuleuses brillèrent dans les arbres, un orchestre de crécelles célébra les hauts faits de Bébé-Alouette.

Celui-ci, couché sur le bras de sa mère, tétait par à-coups, en s'arrêtant pour battre des cils contre la mamelle, et Frisson murmurait :

— Regarde-le, le trésor... Il bat la mesure !

Mais le père n'aimait pas regarder l'enfant éveillé. Lorsqu'il dormait, Alain examinait affectueusement ce menu corps d'un blanc de cire, et la tête ronde et lisse comme une boule d'ivoire; dès qu'il ouvrait les yeux, Alain se détournait. Et pourtant, c'était là que se concentrait leur ressemblance; c'était la seule chose que le fils tenait de son père, cet iris bleu et profond... Mais rien n'était plus étrange que ces clairs yeux de Breton, égarés, enfouis, exilés sous ces lourdes paupières bridées de Chinoise. Et quand, pour la première fois, Alain avait vu cette coulée bleue s'insinuer

les rds s il avait
ouvé e inc , resque douloureuse.

Fi n, c yeux ui attestaient irréfutable-
t , r it sou t :

— Li v c toi, fr chéri...

Cette le s t : pui ue cet enfant avait tout de sa mère, Alain t pr é qu'il en eût encore pris son regard d'idole. Que i drait ce pauvre petit « Annam » si, dès sa naissance, il voyait le pays jaune avec des yeux français?...

Dans un coin du jardin, Frisson avait fait dresser — sur quatre tiges de jonc — une pagode minuscule et gracieuse, véritable maison de poupée, où trônaient douze fantoches en papier doré, les fées gardiennes de l'enfance.

C'était la pagode de Bébé-Alouette, érigée en plein soleil parmi les arbres, où flottaient, en ex-voto naïfs, des lambeaux d'étoffe rouge.

Et tous les matins, après l'aube, et tous les soirs, Zim-Zi-Zi, bercé sur les bras de sa mère, allait présenter ses dévotions aux déesses du jardin et leur porter des offrandes de bananes et de fleurs.

Mais, pour conjurer la jalousie de Kouanine, la « Dame de la Pitié », Frisson avait remis à neuf son autel et pétri avec de la farine de lotus un poupon pareil au sien, sans nez, sans bouche, avec une ligne noire à la place des yeux et quelques crins de balai au milieu du crâne.

Au mur, en face de l'autel, Frisson suspendit un kakémono sur lequel un tigre effroyable donnait des coups de pattes au soleil. Sous le seuil de la maison, elle enterra un caillou blanc, œil de tigre pétrifié, acquis très chèrement chez un sorcier de Cholen.

Et, à ce propos, elle confia un grand secret à son mari. Elle le fit durant la sieste, — les tigres aussi dorment, à cette heure-là, dans leur forêt, — après avoir fermé toutes les portes et toutes les fenêtres.

« Certes, elle n'accusait pas Sa Seigneurie... — (ici Frisson se ploya en *tchin-tchins* vers le kakémono) — comment un ver de terre saurait-il démêler les desseins d'un animal aussi redoutable? — mais le fait certain était que monsieur le

Tigre — pourvu qu'il ne l'entendît pas!... il comprenait l'annamite — que monsieur le Tigre avait eu jadis la malencontreuse fantaisie de dévorer un de ses ancêtres... Il fallait supposer, pour l'excuse du fauve, que cet ancêtre avait mangé, dans une existence antérieure, de la chair de tigre, et que c'était là une simple revanche... Mais, quoi qu'il en fût, les gens tués de cette façon restent attachés, après leur mort, au service des dévorants et les guident vers leurs propres parents, et c'est ainsi, par une sorte de prédestination, que l'on devient la proie d'un tigre... Messieurs les tigres se soucient peu de la chair des femmes : c'est pourquoi elle ne s'était pas encore alarmée de ce fâcheux antécédent ; mais, depuis qu'il y avait un nouvel homme dans la famille, tous les exorcismes et toutes les amulettes devenaient nécessaires. Aussi suppliait-elle son mari de prononcer trois fois par jour la formule : *o-mi-to-fo*, et de ne jamais mentionner le nom de cet animal — (elle se confondait encore en révérences) — pour ne pas attirer son attention sur Bébé-Alouette. »

Non sans témoigner un intérêt débonnaire, Alain avait écouté cette poignante histoire de tigre, contée dans la pénombre de la sieste, avec des effleurements de lèvres sur son cou.

— Tu comprends, père de Numéro Deux, tu comprends?

Elle voulut descendre du lit pour ouvrir les portes. Il la retint dans ses bras :

— Oui, je comprends, mon Numéro Un... Mais je trouve que Leurs Altesses Royales — tu vois, je n'ai pas dit le mot — je trouve qu'elles ont un bien mauvais goût de ne pas aimer la chair parfumée des petites *congaïes*...

Et il la dévora de baisers.

XXIII

— Quel âge a-t-il maintenant, dis, toi, ma première née?

— Voilà bien une question de barbare! Mais il a deux ans et quatre mois, le mignon!...

— Deux ans et quatre mois!... Génies du ciel et de la terre, si c'est possible d'être aussi fanfaronne!... Mais il n'est pas plus

haut qu'une « pipe d'eau », et toi, il y [illegible] tu portais encore ton chignon sur l'oreille et tu ne te doutais même pas que tu suspendrais un jour un œuf cassé à la fenêtre d'un diable d'Occident! — réplique Alain en mordillant la nuque de son épouse.

— Deux ans et quatre mois, — répète Frisson, sans daigner s'émouvoir. — Et cela est clair cependant, pour qui sait compter à la chinoise : il avait un an en naissant, la nouvelle année vient de lui en ajouter un autre, et depuis quatre lunes je le berce au pli de mon bras.

— Cela veut dire que Bébé-Alouette a seize semaines et que, toi, tu es une petite tricheuse!

Et, enlevant la mère et l'enfant, il les déposa dans le hamac tendu en travers de la véranda.

— C'est toi qui as seize semaines, petit frère! — s'écria-t-elle en riant. — Heureusement, elle dort, ma plante à cent mille parfums!... elle se moquerait de son père...

Mais la plante commença de s'agiter, et ses corolles bleues s'ouvrirent avec lenteur, comme à regret, entre la broussaille des cils, et, du haut du filet, elles considérèrent gravement cet homme qui s'amusait comme un enfant.

— Tu vois, maintenant, il faut que je le rendorme!...

— Oui, endors-nous tous les deux...

Et il alla s'étendre en face de l'autel, sur le matelas cambodgien et l'oreiller de faïence.

Au dehors, la pluie grésillait sur les allées, d'où elle rebondissait en embruns rosés à hauteur des baies. Une odeur de terre mouillée oppressait l'atmosphère, l'humidité nacrait les murs, et le tigre du kakémono se tachetait de moisissure. Le singe, délaissé depuis l'intrusion de Zim-Zi-Zi, venait se tapir frileusement contre Alain. Frisson se balançait dans le hamac, tandis que les anneaux de ses chevilles accompagnaient sa berceuse :

— *Ya to ol dou, ya to ol dou!*
Le crapaud a la bouche toute rouge;
Le crapaud a mâché du bétel,
Du bétel de mon jardin...
Ya to ol dou, ya to ol dou!

Bébé-Alouette écoutait avec ravissement les fredaines du

crapaud ; et, peu à peu, ses paupières se rejoignirent... Le singe abaissa les siennes... Frisson-de-Bambou ralentit son rythme... Et bientôt son mari aussi sommeillait...

Et c'étaient là, pour Alain, des heures exquises de veulerie exotique, de demi-volupté, de demi-inertie, des heures où la notion des choses, des êtres, des patries, s'évaporait avec la poussière d'eau, et où des impressions vagues subsistaient seulement, très vagues, très douces, impressions d'évanouissements et de morts heureuses, bercées par la chanson monotone de Frisson :

— Du bétel de mon jardin...
Ya to ol dou, ya to ol dou!

Puis, subitement, le crissement des chars à buffles sur la route ou la crécelle du restaurateur ambulant le réveillaient... Il était alors secoué par des sursauts de conscience, par des accès de lucidité subite où s'exagéraient ses appréhensions.

Ne s'était-il pas trop légèrement embarqué dans le frêle sampan de cette aventure? Quand il aborderait aux rives régulières, qu'adviendrait-il de sa petite famille flottante? Où irait échouer sa jolie fleur d'Annam, après son départ vers la France?... Parmi les madame Pamplemousse, les Véronique-Euphrosine, ou dans d'autres limons encore inférieurs?... Et Bébé-Alouette, avec ses yeux d'expatrié, avec son âme blanche, pourrait-il s'acclimater parmi ses parents jaunes et les buffles noirs?

Et lui-même, Alain, saurait-il se libérer du souvenir de ces deux êtres qui tenaient une place si petite dans sa maison et si grande dans son cœur?...

Ils dormaient maintenant, nez contre nez, blottis dans le filet, et Alain songeait qu'il les emporterait aisément sur l'épaule, — pêche miraculeuse du Donnaï... Mais pourquoi les transplanter dans sa patrie? Pourquoi ne resterait-il pas toujours dans cette Cochinchine, dont il parlait maintenant la langue, dont il supportait le climat et dont il aimait les grâces minaudières et les croyances puériles?

Comme tout ce coin de vie lui était devenu familier! — les mules de Frisson qui traînaient, le singe aux pendants de

jade, l'autel de madame Kouanine et la sant avec la pluie !...

Et combien elle lui semblait touchante, cette petite maman de seize ans, qui habillait son enfant d'amulettes, le respirait comme un parfum et trouvait pour lui des cajoleries et des orgueils d'une naïveté délicieuse et païenne.

Ces tendresses maternelles les rapprochaient davantage ; et la barrière des races, qui les avait jusqu'alors séparés, semblait effondrée sous le poids si léger de cet enfantelet. Puisqu'il l'aimait maintenant, non plus comme une petite maîtresse, mais presque comme sa femme, pourquoi leurs épousailles pour rire ne s'achèveraient-elles pas en mariage sérieux?... Dans sa mauresque de soie transparente et ses sandales en feuilles de palmier, il se faisait l'effet d'un Extrême-Oriental ; son esprit même se complaisait aux imaginations biscornues et son âme s'abandonnait de plus en plus à l'indolence...

Après tout, c'était peut-être le bonheur, un bonheur placide et cocasse, que de somnoler sa vie entre les cocotiers verts et les routes purpurines, entouré de singes à masques de vieille femme et de bébés à têtes de magot...

XXIV

Quand Frisson eut compris quel précieux fétiche elle possédait en Zim-Zi-Zi pour s'assurer l'indulgence de son époux, elle lui avoua négligemment qu'elle avait contracté quelques dettes.

Cela datait de longtemps, de très longtemps, « d'avant » ; — et elle disait cela, négligemment, comme elle eût dit « avant le déluge ». Mais Alain savait à quoi elle faisait allusion : c'était au temps de ses relations avec la métisse et Morin, et ces souvenirs le peinèrent.

Déjà sa colère éclatait dans sa voix, lorsque Frisson lui tendit l'enfant; et, devant ces yeux interrogatifs et graves, il s'apaisa.

D'ailleurs il s'agissait, disait Frisson, d'une bagatelle : — la

bagatelle de robes, d'anneaux, de colliers, de tout ce qu'elle possédait enfin, hypothéqué sur elle.

. — Mais quand?... pourquoi? où?...

— Avant... Je ne sais pas... chez madame Araignée, place du Marché, à Cholen.

Il trouva madame Araignée assise sur son comptoir, au-dessous de bottes en feutre et de lanternes en vessies de poisson. Tout autour d'elle pendaient des défroques, des draps funèbres, des travestis de comédiens, coiffures guerrières, masques terrifiants, bannières votives, et tous les accessoires de la scène chinoise : car, si madame Araignée prêtait à la petite semaine et prenait hypothèque sur les personnes, son mari était régisseur de théâtre et maître des cérémonies macabres.

Après des explications interminables, des pourparlers, des feintes, des détours et des mensonges, elle tira d'entre les semelles d'une vieille babouche divers papiers de riz signés et contresignés, sur lesquels Alain reconnut les coups de pinceau de Frisson, le paraphe d'Euphrosine et les estampilles de plusieurs *chettys*.

Il apprit ainsi que Frisson-de-Bambou et ses biens avaient été évalués à cinq cents piastres, — dette portée à neuf cents avec les intérêts et l'usure des effets sur elle, durant une année.

Il réduisit la somme à six cents (quinze cents francs) : — une bagatelle, en vérité, pour une gamine ! — et son indignation fut telle qu'à ce prix il eût volontiers vendu Thi-Moï elle-même à madame Araignée.

Mais, en rentrant, il trouva Bébé-Alouette dans les bras de sa mère, faisant ses dévotions devant les douze déesses de sa pagode minuscule...

XXV

C'était de nouveau l'été.

Les averses torrentielles et les rafales typhoniques alternaient avec des chaleurs d'étuve où la terre fumait comme un buffle en sueur.

Saigon retombait dans sa léthar[

Les mondaines se réfugiaient au cap Saint-Jacques, ou bien au Tonkin, plus salubre à cette époque. La troupe théâtrale avait repris le chemin de la F: ance; quelques demoiselles seulement s'étaient attardées sur les rives du Donnaï, par goût de colonisation.

Bertold, lassé de ses nombreuses maîtresses épistolaires, courtisait — de près, cette fois — une jeune personne au chignon oxygéné.

Il courait avec elle en automobile les rizières et les champs d'ananas, et les indigènes, amassés devant les hameaux, s'ébahissaient moins du véhicule sans chevaux que de cette chevelure rutilant au soleil comme un brûle-parfums de cuivre entre des cierges d'autel...

Il avait fait abattre son parc. A la place des arbres ombreux et des bosquets fleuris, s'étendaient des pelouses hirsutes : le gazon, tondu la veille, s'ébouriffait le lendemain en herbes folles. Du gravier, charroyé à grands frais de l'île de Phoucoq, couvrait les sentes rouges ; les *boys* s'y dandinaient comme des canards.

La colonnade frôlante des palmiers était remplacée par des caisses de myosotis et de résédas qui végétaient, pauvres plantes nostalgiques, sans couleur et sans parfum. La maison de Bertold, nue et désolée dans ce vaste enclos dépourvu de feuillage, ressemblait à un gigantesque tombeau, et les Annamites disaient qu'elle portait le deuil de son jardin.

Dans l'intérieur aussi tout était changé.

Hanté, obsédé par cette manie d'européanisme, l'ingénieur s'était défait de ses merveilleuses collections, et maintenant des meubles laqués blancs, commandés chez l'unique tapissier de Saigon, exécutés par des Chinois, se perdaient dans l'immensité plâtrée des salons. Et rien n'était plus saugrenu que cet « art nouveau », taillé en plein bois de fer, où les ouvriers, fidèles aux traditions, avaient ébauché des dragons et des chauves-souris.

Mais Bertold fut enchanté de sa nouvelle installation. Il convia le tout-Saigon à ses dîners éclairés de lampes électriques, éventés par des hélices d'acier, servis par des *boys* en habit noir et souliers vernis.

Le phonographe nasillait des rengaines de cafés-concert, le cinématographe déroulait des essaims de figures boulevardières, et l'ingénieur, ruisselant de sueur dans un *smoking*, répétait sans cesse :

— Voilà comme j'aime la Cochinchine... on se croirait à Paris !

Cependant, par un retour étrange des circonstances, — la revanche des choses peut-être, — en pays bouddhiste les choses ont une âme, — Bertold devenait de plus en plus jaune dans ce milieu clair, de plus en plus vieillot parmi ces meubles neufs, et si grotesque enfin que toutes les chinoiseries expulsées semblaient avoir laissé sur son visage l'empreinte de leurs grimaces...

Sous ce ciel où le moindre effort débilite comme une déperdition dynamique, il faut dépenser ses énergies par petites sommes. Or, depuis le début de l'hiver, l'ingénieur s'était beaucoup surmené, autant pour ses travaux que pour ses plaisirs; et maintenant l'été, avec ses chaleurs languides et ses humidités musquées, achevait de l'épuiser. La théâtreuse à la chevelure oxygénée était plus exigeante aussi que Préa-Préa...

Et lui, qui se croyait acclimaté par dix ans de séjour, s'aperçut soudain que ce sol n'avait rien perdu de son venin hostile et que, s'il l'avait épargné jusqu'ici, c'était peut-être pour le frapper plus sûrement.

A la fièvre intermittente, qui tantôt lui jetait des douches glacées sur les reins et tantôt l'embuait comme une théière, la dysenterie s'était jointe, ce mal terrible et sournois de la Cochinchine, dont ne peuvent se calculer ni la gravité ni la marche, qui met souvent des années à miner un blanc et parfois le terrasse en quelques jours.

Et tout à coup une angoisse le saisit, une angoisse d'enfant malade : il avait trop retardé le retour !...

Il courut aux Messageries maritimes pour retenir sa cabine : le prochain courrier ne partait que dans douze jours.

Douze jours ! Mon Dieu ! Mais il avait douze fois le temps de mourir !... Jamais il n'atteindrait jusque-là... Il ne comprenait pas qu'il n'y eût pas quotidiennement un départ de paquebot pour la France.

Afin de tromper son impatience, il revint le lendemain et les jours suivants au bureau de l'agence, sur le quai. C'était un appontement paisible comme celui de Meudon ou de Sèvres, jalonné de réverbères et de tamariniers. Deux ou trois vapeurs s'amarraient à la berge, et, autour des jonques chinoises, des sampans se disséminaient sur le fleuve comme une poignée de feuilles sèches. Mais Bertold disait « le port », il appelait un petit kiosque « le môle », et il parlait de la « forêt des mâts ».

Durant des heures, il discutait, penché sur le plan, la disposition du navire, sa vitesse et les probabilités de moussons.

« Le paquebot avait-il quitté Shanghaï?... N'arriverait-il pas en retard à Saigon? »

On lui répondit que, bien au contraire, il avait même de l'avance : il lui sembla que le *panka* au-dessus de sa tête amenait une brise saline, qui déjà dilatait ses poumons...

Quand il avait fatigué la bonne volonté de tous les employés, il se promenait sur l'appontement comme sur le pont d'un navire, et les coolies, saupoudrés de farine de riz, le regardaient avec des airs moqueurs.

Pourtant les jours traînaient et son mal s'aggravait. Alors il eut tour à tour des attendrissements et des désespoirs, où éclatait sa nostalgie accumulée depuis tant d'années. Il tendit ses bras de squelette en soupirant : « La France, la France !... » comme il eût appelé une mère. Il exhuma de ses tiroirs des photographies jaunies, et ses yeux sans cils s'humectaient à leur contemplation. Des bouts de sa vie oubliés remontèrent du fond de son cœur : il se rappelait le nom de gens disparus jadis de sa mémoire ; il glanait les réminiscences les plus affaiblies, où tout s'embellissait, se poétisait du mélancolique regret qu'on éprouve à se souvenir trop tard.

Avec une stupéfaction douloureuse, il se demandait par quels sortilèges cette terre jaune avait pu le retenir si longtemps.

Son impatience se tournait en crainte superstitieuse. Il lui arrivait de compter les cris du crapaud-buffle; il tressaillait quand les chauves-souris, pénétrant plus facilement sous les arcades dégarnies, voltigeaient en rond autour de la chambre. Et, la nuit, lorsque ses pelouses dormaient en si-

lence, il écoutait dans ses tempes les esprits des arbres morts bruire comme une forêt menaçante.

A mesure que ses forces déclinaient, sa répulsion pour la Cochinchine devenait plus vive. Un jour, entrant dans un magasin chinois, il fut pris d'une attaque de nerfs devant les *tchin-tchins* des marchands et les grimaces des potiches. Le lendemain, il faillit diriger son automobile à fond de train sur des femmes annamites qui souriaient familièrement à sa tête momifiée; la seule vue d'un petit chien jaune, jappant après lui, l'irrita jusqu'aux nausées.

Ses *boys* et leurs chuchotements toujours plus mystérieux, leurs pas toujours plus assourdis, leurs mines toujours plus narquoisement éplorées, l'enrageaient jusqu'aux larmes...

Cependant, remords ou vestige de tendresse, il avait envoyé au Cambodge querir Préa-Préa et son ours.

XXVI

Avec ses pavillons enguirlandés de glycines, ses bosquets de verdure, ses chants d'oiseaux et sa blanche chapelle, l'hôpital de Saigon n'a rien de lugubre. Il semble un lieu de rêverie et de quiétude inaccessible aux bruits du monde jaune, et qui s'ouvre amicalement vers la lointaine rade bleue et les hunes de ses vaisseaux de guerre.

Et c'est ici qu'ils échouent, tous ces pauvres exilés, des ports les plus éloignés comme de la capitale, quand, rongés de maladie ou anémiés de nostalgie chronique, ils sont avides de respirer un peu de patrie.

Car ici on la respire, la patrie, une patrie compatissante et maternelle, dont l'âme rayonne sous les cornettes blanches des sœurs et s'exhale des fleurs françaises acclimatées, elles aussi, dans ce jardin d'hôpital.

Tout paraît plus doux et paisible qu'ailleurs, et la nature elle-même s'est laissée attendrir par cet inlassable dévouement; elle aussi collabore à l'œuvre de la sainte pitié. Sous les pieds des convalescents, les allées se font moins rouges,

moins couleur de sang ; les arbres, devant les larges baies, modèrent leur joie triomphante de vivre, et le soleil au-dessus des toits modère son ardeur, et les oiseaux gazouillent...

Dans les chambres entourées de vérandas, aucun être simiesque, nulle pacotille, à peine une odeur pharmaceutique, vite chassée par les *pankas*.

Et de leurs lits tout emmousselinés, entre la vue des fleurs qui viennent de France et celle du fleuve qui y mène, les malades sourient à leurs rêves...

Et si, au pavillon des plus atteints, quelques-uns tout de même s'endorment à jamais, c'est du moins un visage français qui s'incline sur leur agonie ; c'est une fervente prière chrétienne qui escorte leur âme vers Dieu...

Trois jours avant l'arrivée présumée du courrier, Bertold se fit recevoir à l'hôpital.

« C'était, disait-il, pour échapper à l'obsession des cochinchineries » ; — mais, en vérité, il s'affaiblissait d'heure en heure et son aversion pour le pays jaune n'était que le désespoir de se sentir vaincu par lui.

Dans cette retraite paisible où l'on savourait un avant-goût de la France, il retrouva son ancien optimisme. Étendu sous la véranda, il suivait des yeux les glycines, et ses espérances s'enchevêtraient au frêle feuillage ; et ses rêves étaient suspendus avec les grappes bleues.

Il se persuadait qu'il n'était pas trop tard...

D'ailleurs, les marécages et leurs buées malsaines une fois dépassés, ses forces reviendraient sûrement : l'air du large, la griserie du départ achèveraient vite sa guérison... Une vie nouvelle l'attendait là-bas. Au bout de cette longue route glauque, des joies inconnues lui étaient réservées peut-être, des joies familiales sur une terre clémente et sous un ciel serein.

Dans les cornettes neigeuses des sœurs qui palpitaient en la pénombre des galeries, il lui semblait voir des colombes ; mais sur la rade profonde, derrière les hunes des vaisseaux, les sampans glissaient pareils à des cercueils blancs...

Ses amis de Saigon lui rendaient visite ; et même sa récente maîtresse vint s'asseoir à son chevet. Cette présence le gênait.

d'abord à cause des religieuses; mais leur indulgence discrète ne s'en effaroucha point; leur sourire miséricordieux et chaste excusait toutes les faiblesses...

D'ailleurs, Bertold maintenant se détachait de tout. Seulement, parfois, il se faisait donner un miroir; il y regardait ses joues terreuses, sa bouche ridée, puis retombait sur sa chaise longue, et ses yeux, reculés dans leurs orbites, s'enfonçaient davantage sous les larmes, comme s'ils allaient rentrer enfin dans l'éternel repos.

Et Préa-Préa n'arrivait pas...

L'après-midi du troisième jour, Alain accourut à l'hôpital. Il voulait apporter le premier à son ami la nouvelle : le courrier approchait. On l'avait signalé du cap Saint-Jacques. En trois heures, si la marée était favorable, le paquebot accosterait l'appontement.

— Merci, Alain! — dit l'ingénieur — Il lui faut vingt heures d'escale avant de continuer sa marche; c'est long, c'est long... Il sera peut-être trop tard... Mais n'avez-vous pas rencontré Préa-Préa? Pourquoi ne vient-elle pas me dire adieu?... Il me semble que c'est elle qui m'empêche de partir, elle qui me retient... comme par une amarre qui s'enroule autour de mes côtes... à chaque effort pour m'en libérer, la corde m'entre plus avant dans la chair... Je souffre...

La crise passée, il se ranima.

— Dans trois heures, dites-vous, Alain? Je m'y ferai porter tout de suite... Cette nuit, je coucherai dans ma cabine : ce sera déjà un départ... Et demain je me promènerai sur le pont... Trente jours presque me séparent de la France! C'est beaucoup... Mais qu'importe, pourvu que je parte!... Je mourrai en route? Soit!... Qu'on me jette à la mer dans une gaine de toile : je sentirai l'air salin à travers le sac et je rafraîchirai dans l'eau mon squelette brûlant!... Comprenez-vous, Alain? il faut que je parte. Je ne veux pas être enterré dans ce cimetière où, depuis mon arrivée, j'ai conduit tant et tant de Français. Je ne veux pas être couché dans cette terre rouge et humide à laquelle les fossoyeurs mêlent leur salive sanglante. Je ne veux pas que des arbres poussent dans mon cercueil et que des singes grimacent sur

ma tombe... Pourquoi Préa-Préa ne vient-elle pas encore?... Je me sens mieux maintenant. D'ici, j'entendrai le coup de canon. Il me mettra de la poudre dans le sang, au lieu de cette horrible moisissure qui fait germer des champignons entre mes os... N'avez-vous pas de message pour Paris?... Mais écoutez! ne restez pas trop longtemps ici. N'y laissez pas votre jeunesse. Ne vous attachez pas aux femmes de ce pays : nous ne pouvons les aimer ; elles sont trop différentes de nous, elles n'ont point d'âme; et pourtant elles nous prennent... peut-être par des charmes inconnus, je ne sais... mais, quand nous mourons, elles ne viennent même pas nous tenir les mains...

Ses côtes haletaient sous les hoquets et saillaient à travers la mauresque de soie comme les nervures des palmes. La religieuse renouvela les compresses glacées et fit signe qu'il fallait l'empêcher de parler.

Il s'assoupit d'un sommeil paisible... Alain se leva et suivit la sœur à l'autre bout du pavillon.

Elle lui montra un pauvre fou inoffensif, occupé à construire des forteresses et des remparts avec des journaux pliés en bonnet d'évêque. C'était un lieutenant de tirailleurs frappé d'insolation et qui devait s'embarquer à bord du même courrier ; tout à la joie de son architecture mitrée, il attendait avec une heureuse inconscience le moment du retour. Et Alain songeait que la terre d'Annam avait été clémente à ce « buveur de soleil... »

De l'hôpital, on ne pouvait apercevoir l'appontement des Messageries maritimes, dissimulé dans un coude de la rivière, mais on entendait l'arrivée des courriers. Aux premiers appels de la sirène, Bertold s'était réveillé. Renversé dans son fauteuil, il regardait devant lui, les bras tendus.

Un peu de rouge insolite colorait ses joues parcheminées, ses yeux avaient des lueurs intenses ; il ne semblait pas s'apercevoir de ses amis...

Soudain, ce fut, dans le silence anxieux, un formidable ébranlement, et la voix du canon se répercuta sur tous les tournants du fleuve, elle frémit dans les glycines qui s'effeuillèrent.

Bertold, comme frappé au cœur, s'affaissa. Sa tête de Chinois roula sur le creux de sa poitrine; et ses bras se cassèrent comme deux bambous secs. Un filet de sang — on eût dit une mousse de bétel — écuma au coin de sa bouche.

Il était mort...

A l'autre bout du pavillon, le coup de canon avait renversé tous les remparts en bonnets d'évêque, et, désolé, le lieutenant de tirailleurs cherchait de tous côtés le feu de l'ennemi.

XXVII

L'ingénieur ayant compté parmi les personnages les plus populaires en Cochinchine, on décida de célébrer ses funérailles pompeusement.

De la chapelle si blanche on le transporta donc à la cathédrale, immense basilique peinturlurée à l'annamite, où les saintes statues ressemblaient vaguement à des divinités bouddhiques.

On avait pensé d'abord à faire participer à l'enterrement l'automobile, lanternes allumées, flots de crêpe au poitrail; mais, faute de chauffeur, on dut abandonner le projet...

Tout Saigon, vêtu de noir, suivit en victorias le corbillard qui, recouvert d'un drap noir, s'en allait trotte-menu sur la pourpre de la route et sous la chevelure éternellement verte des tamariniers.

En haut de la rue Nationale, un peu avant le cimetière, force fut au cortège de s'arrêter : d'un chemin transversal débouchait, au son des guitares et des fifres, un autre cortège, interminable et extravagant, quelque chose comme une mascarade funèbre.

C'était le convoi d'un mandarin annamite.

En avant flottaient des bannières, s'épanouissaient des parasols, resplendissaient des épitaphes, se balançaient des autels portatifs où s'entassaient, pêle-mêle, idoles, cochons rôtis, lumignons, robes en papier, chiques de bétel et une pipe d'opium : — de quoi édifier, nourrir, vêtir et divertir le pauvre trépassé dans la demeure de ses ancêtres.

Enfin venait le cercueil, emboîté dans une maison sculptée à miracle et vermillonnée, qu'une vingtaine de croque-morts berçaient doucement sur des perches flexibles.

Et ce furent encore des étendards et des palanquins, des musiciens et des bonzes, des acteurs travestis en femmes, et toute la famille du défunt, pieds nus et habillée de blanc...

Lentement ce cortège aux couleurs claires et aux notes joyeuses s'en allait à travers champs, tandis que l'autre, tout de noir et de tristesse, s'immobilisait au coin de la rue.

Et ces deux convois se dévisageaient curieusement; celui-ci, stupéfait de cette farandole macabre, et celui-là consterné de ce que l'on puisse marcher à la mort autrement qu'avec gaieté...

De la maison de Bertold, Préa-Préa, la malheureuse, avertie trop tard, courut au cimetière. Elle vit devant la grille la file des voitures, et n'osa entrer; assise dans le fossé, elle attendit le départ de la foule. N'ayant pas eu le temps de « mener deuil », elle ramassa simplement une poignée de sable et la répandit sur sa tête; puis elle serra un mouchoir blanc autour de son front.

Elle n'avait apporté aucune offrande, mais à son cou pendait une antique amulette cambodgienne dont elle ne s'était jamais séparée. C'était ce qu'elle possédait de plus précieux et qui devait lui assurer le bonheur en ce monde. Elle ne se souciait plus de ce monde : son ours, mort en route, dormait au fond du Mékong, et son maître reposait derrière ce mur. Elle détacha son talisman pour le poser sur la tombe, et elle pensait :

« Peut-être serons-nous réunis dans le paradis khmer... »

Mais, quand elle arriva près de la tombe, jambes et bras nus, couverte de sueur et de poussière, elle y vit une dame blonde, voilée de crêpe, comme une torchère funèbre, et qui se lamentait théâtralement...

Et la pauvre Cambodgienne, intimidée par cette étrangère et son deuil insolent, s'en alla, les yeux plus ternes que jamais, son amulette à la main...

Avant de retourner dans son pays, elle entra chez Alain.

— Pourquoi, — lui dit-il, — n'es-tu pas venue plus tôt? Il t'a appelée jusqu'à la fin.

— La mort va vite, et la route est longue! — répondit-elle d'une voix résignée.

— Où est l'ours?

— Il est mort en chemin.

— Alors, tu es seule, maintenant!

— Oui, je suis seule, et mon bonheur est détaché de mon cou.

— Veux-tu un souvenir de lui?

— A quoi bon? Il est retourné vers les dieux de sa race... On m'a dit que tu avais un fils. Je suis venue le voir.

Elle prit l'enfant dans ses bras, le serra longuement contre son cœur, puis le respira avec tendresse. Et Alain vit des larmes, les premières, scintiller à ses cils et tomber lourdement parmi les billes d'ambre de ses colliers.

— Tiens, — dit-elle, — je lui donne mon amulette : cela le préservera du *macui*... Adieu!

Et, brusquement, elle partit...

MYRIAM HARRY

(La fin au prochain numéro.)

LE GÉNÉRAL STRASBOURG

I

Le général Rapp, chargé de garder en 1815 la frontière de l'Alsace, avait, à la nouvelle du désastre de Waterloo, reculé sur Strasbourg et, après avoir livré la sanglante bataille de la Suffel, conclu le 22 juillet un armistice avec le prince de Hohenzollern qui bloquait la ville. Son armée, l'armée du Rhin, avait reconnu Louis XVIII et arboré la cocarde blanche. Mais elle était mécontente. Elle n'avait renoncé qu'avec tristesse aux couleurs tricolores, et accepté les Bourbons qu'à son corps défendant. Le 14 août, dans la rue de la Mésange, des canonniers brisaient les fenêtres du libraire Louis parce qu'il exposait une caricature de Napoléon. La mauvaise humeur s'accrut encore quand on sut que l'armée serait prochainement licenciée et qu'officiers, sous-officiers et soldats seraient dirigés par détachements sur le chef-lieu de leur département, les uns pour prendre leur retraite, les autres pour appartenir aux légions qui se formaient. Dès le 10 août, les bataillons de gardes nationales mobilisées avaient été dissous. Le 21, les fonctionnaires des administrations, commissaires des guerres, adjoints, officiers de santé, employés et sous-employés, gagnaient leurs foyers et rentraient tous dans la position où ils se trouvaient au 1er mars. L'apparition des

uniformes étrangers dans Strasbourg fut un nouveau sujet d'irritation. Le 28 août, arrivait le général autrichien Volkmann, commissaire des alliés, qui devait régler avec Rapp le départ des troupes licenciées, et le 1er septembre se présentait dans la ville un peloton de deux officiers et de treize soldats russes qui venaient recevoir pour le lendemain sept mille fusils donnés au tsar par le gouvernement français. Le bruit courut que Rapp était vendu, qu'il avait l'intention de renvoyer les soldats isolément et sans armes, qu'il s'entendait avec les Autrichiens pour leur livrer Strasbourg.

II

L'armée était donc agitée par le soupçon et l'inquiétude. Elle s'exaspéra lorsqu'elle apprit qu'elle ne toucherait pas l'arriéré de sa solde.

Si Rapp avait eu du caractère, il serait aisément sorti d'embarras. Il n'avait qu'à exercer les droits que lui conférait le commandement suprême, qu'à vendre certaines denrées renfermées dans les magasins du gouvernement, comme le sel et les marchandises saisies par la douane, qu'à recouvrer par anticipation les impositions directes et indirectes des six derniers mois de 1815, qu'à frapper sur les Strasbourgeois une contribution qui leur serait ensuite remboursée par l'État, bref, comme a dit le général Fririon, qu'à payer les troupes par les moyens qu'elles allaient employer. Mais le général en chef de l'armée du Rhin n'osait prendre envers le lieutenant-général Sémellé, gouverneur de Strasbourg, le ton et l'attitude d'un supérieur. Il pria Sémellé de l'aider à solder l'armée : Sémellé éleva des difficultés et ne donna de l'argent qu'au bout d'une semaine de discussions ; encore les paiements se firent-ils irrégulièrement et avec tant de réserve qu'on eût dit, selon l'expression d'un contemporain, que Sémellé sortait les écus de sa propre poche. Vainement les gens perspicaces pressaient Rapp de recourir sans retard aux mesures énergiques avant que le ministre de la Guerre vînt lui ôter l'autorité. Vainement ils lui remontraient que l'offi-

cier et le soldat étaient réduits au dénuement et que les percales, les tabacs offraient une ressource de plusieurs millions dont il pouvait disposer pour subvenir aux besoins du militaire. Rapp ne voulait rien entendre. Il finit cependant par comprendre qu'il fallait faire de l'argent d'une manière quelconque, et il essaya d'ouvrir un emprunt de cinq cent mille francs en donnant pour gage le tabac des entrepôts. Mais le commerce strasbourgeois, auquel il s'était adressé, marquait peu de confiance et refusait de se dessaisir de ses fonds; le directeur des Droits Réunis avait des scrupules; les protestations et les pourparlers firent perdre du temps, les communications furent rétablies, et le ministre des Finances rompit la négociation.

De plus belle les soldats murmurèrent, et les officiers, qui n'avaient pas touché d'appointements depuis la fin du mois de juin, déclarèrent hautement qu'ils ne partiraient pas de Strasbourg sans acquitter leurs dettes et remplir leurs engagements. Rapp dépêcha le chef de bataillon Marnier, un de ses aides de camp, à Paris. Marnier vit plusieurs fois les ministres et leur représenta que l'armée se porterait à des violences si la solde entière n'était pas payée. Malgré les instances les plus vives, il n'obtint qu'une traite de quatre cent mille francs sur la caisse de service.

Au retour de Marnier, Rapp annonça que le ministre de la Guerre avait fait un premier envoi de quatre cent mille francs; qu'il expédierait prochainement d'autres fonds pour que la solde fût au courant; que le roi, quoique absorbé par des soins de toute sorte, n'oubliait pas ses soldats et ne négligeait pas leur bien-être; que le 24 août, veille de la fête de Saint-Louis, les officiers recevraient leurs appointements de quinze jours, et le général assurait qu'à dater du 25 la solde serait payée régulièrement à la troupe tous les cinq jours jusqu'au licenciement; les militaires, ajoutait-il, ne devaient pas « se laisser gagner par la malveillance qui cherchait à les tromper sur leurs intérêts particuliers comme sur ceux de la France ».

Mais Rapp ne tint pas sa promesse et il ne put échanger la traite envoyée de Paris contre argent comptant. Il arracha par l'entremise de Sémellé une somme de cent soixante mille

francs à la municipalité strasbourgeoise. C'était trop peu. La garnison comprit que Rapp était trop insouciant et trop mou pour obtenir jamais les fonds nécessaires à sa solde et qu'elle ne serait pas payée si elle ne faisait une démarche vigoureuse et ne recourait à la force. Elle se souleva, et ce soulèvement est une des plus remarquables, sinon la plus remarquable, des insurrections militaires que cite l'histoire. Nul événement n'éclaire d'une plus vive lumière l'esprit du soldat français, et l'on ne peut voir sans surprise et même sans admiration des sous-officiers déposer provisoirement leurs généraux, assumer le pouvoir, établir dans une armée rebelle une parfaite discipline, prendre à propos les plus sages mesures, empêcher les excès, éviter les pièges, et, leur mission remplie, abdiquer l'autorité sans qu'aucune clameur, aucun outrage aient troublé les trois jours où ils dirigeaient la révolte.

III

Le samedi 2 septembre, à sept heures et demie du matin, soixante officiers de la garnison s'assemblèrent sur la place de la Comédie. Ils convinrent d'obéir aux ordres qui licenciaient l'armée, mais sous certaines conditions : officiers, sous-officiers et soldats partiraient le même jour avec armes, bagages et soixante cartouches, et ils ne partiraient qu'après avoir touché leur dû. Cette résolution fut mise par écrit, et tous se rendirent pêle-mêle au Palais. Ce Palais était l'ancien palais épiscopal vendu sous la Révolution comme domaine national et acquis par la commune, qui l'avait offert à l'empereur. Rapp y avait mis son quartier-général.

L'état-major dit aux officiers que Rapp n'était pas visible. Ils répondirent qu'ils voulaient le voir coûte que coûte, et Rapp, qui prenait un bain, ordonna de laisser monter cinq d'entre eux. Un des délégués lui lut la déclaration : le corps des officiers n'obéirait aux ordres de licenciement que si certaines conditions étaient remplies. A ce mot de *conditions*, Rapp fut saisi de colère. Il s'élança de sa baignoire et arra-

chant le papier des mains (l ré : (essieurs, vous venez me dicter des c(ns, des conditions, à moi! » Sa voix irritée, son regard ét , son attitude menaçante autant que singulière impos t aux officiers. Ils se retirèrent confus, et dans la cour du palais rendirent compte à leurs camarades du mauvais accu qu'ils avaient reçu. Une foule de soldats étaient venus aux uvelles : ils demandèrent quel avait été le résultat de l'entretien, et des officiers les rebutèrent. Leur mécontentement fut extrême. « Les officiers, disaient-ils en rentrant dans leurs quartiers, n'ont fait une démarche que pour eux seuls, et, nous, nous ne sommes rien dans cette affaire! »

Rapp avait eu tort de répondre avec colère à la députation : il n'avait pas gardé, remarque un de ses généraux, la mesure qu'exigeaient les circonstances, et il ne songeait pas qu'il fallait en une pareille crise adoucir, concilier les esprits plutôt que les brusquer. Mais les sous-officiers allaient réussir là où les officiers avaient échoué. Ils engagent les soldats à se calmer, et, au nombre d'environ cinq cents, froidement, résolument, en tenue et le sabre au côté, se portent au Palais et se rangent en bataille dans la cour. Un aide de camp descend pour connaître les motifs de leur venue. Ils refusent de s'expliquer avec lui. L'officier demande quel est le chef de la troupe. « Aucun, tous, » répliquent-ils en masse. Il appelle au centre les plus anciens de chaque régiment et leur dit que leurs démarches sont inutiles, qu'il est impossible de leur donner de l'argent, qu'ils commettent un acte d'indiscipline. Mais des cris s'élèvent de toutes parts : « De l'argent! De l'argent! » Le colonel Schneider, chef de l'état-major, arrive à son tour et tente d'apaiser les sous-officiers. « De l'argent, répètent-ils, de l'argent! Nous voulons parler au général. — Le général est malade. — Alors, nous ne répondons plus de nos soldats. — Et que pourront faire vos soldats? — Ils se révolteront. — Que gagneront-ils à se révolter! On ouvrira les portes, et l'Autrichien qui est trois fois plus fort qu'eux les massacrera. — Non, non, nous garderons les portes, et l'ennemi n'entrera pas : nous demandons notre dû et nous saurons nous faire payer! »

Enfin, fatigués de crier et de menacer inutilement, voyant

qu'ils n'auraient pas accès auprès du général en chef, convaincus d'ailleurs que Rapp n'était pas facile à intimider et ne céderait pas, ils se retirèrent et se rendirent sur la place d'armes. Là, ils délibéraient confusément et en tumulte lorsqu'un jeune homme de trente ans, sergent aux voltigeurs du 7e régiment d'infanterie légère, Denis-Joachim Dalousi, se présente à eux et s'offre pour diriger le mouvement.

Né à Montargis, fils d'un ancien canonnier qui s'était fait, après vingt-trois années de services, compagnon de rivière et qui devint garde-port du canal de Briare à Châtillon-sur-Loing, enrôlé volontairement au 7e régiment d'infanterie légère en 1805. Dalousi avait assisté aux campagnes de 1806, de 1807 et de 1809 de la Grande Armée. Il ne fut caporal qu'en 1811 et sergent qu'en 1812. Pris à la retraite de Vilna, captif en Russie durant toute l'année 1814, il regagna son corps au mois de janvier 1815. Il avait le front bas, les yeux gris, les sourcils et les cheveux noirs, la figure marquée de petite vérole, et, bien qu'il fût de médiocre stature, une physionomie toute militaire. Il s'acquittait avec zèle de ses devoirs et il passait pour très actif. Ses camarades aimaient à l'entendre, car il avait de la bonne humeur, de la verve et une grande facilité d'élocution. « Il parle aux soldats, disait en 1823 le baron de Damas, le langage qui leur convient. » Son instruction, il est vrai, avait été négligée ; il lisait avec un peu de difficulté, et son écriture était si incorrecte qu'il savait à peine signer son nom. Aussi s'étonnait-on plus tard du personnage qu'il avait joué en 1815. Les officiers supérieurs du 46e, où il servit, déclaraient que son caractère, sa culture d'esprit, ses aptitudes ne le destinaient pas à un rôle de quelque importance. Un de ses colonels, d'Arbaud-Mizon, jugeait qu'il n'avait que fort peu de moyens et n'exerçait aucune espèce d'influence sur ses entours. D'aucuns assuraient que c'était un « être nul » et le général d'Harispe le regarde comme complètement incapable. C'était trop dire. Dalousi, illettré et assez peu délicat sur le point d'honneur, mais intelligent, loquace, beau parleur, avait de l'énergie et le désir d'avancer. « Il a du sang-froid, écrivait le préfet du Bas-Rhin, Bouthillier, qui s'entretint avec lui ; il s'exprime en bons termes et il cache un grand fonds d'ambition sous les dehors les plus

simples et les plus modestes. » Il saisit avec empressement l'occasion d'avoir, ne fût-ce qu'un instant, l'autorité suprême de haranguer les troupes, de leur donner des ordres, de parader à cheval devant elles.

— Vous voulez être payés? — dit Dalousi aux sous-officiers.

— Oui, oui.

— Eh bien, promettez-moi de vous abstenir de tout désordre, de respecter les propriétés, de protéger les personnes. Il y a déjà des soldats qui courent par la ville en chargeant leurs fusils, en tirant leurs sabres et en menaçant d'assassiner les généraux. Cette révolte aura de funestes conséquences si vous n'usez pas de toute votre fermeté. Obéissez-moi, et je jure sur ma tête que vous serez payés dans vingt-quatre heures.

Ce discours fut accueilli par des cris de joie et Dalousi proclamé général. La troupe le nomma le *sergent-général* et la population le *petit sergent*.

Il choisit aussitôt ses aides de camp et officiers d'ordonnance[1]. Il prit pour chef d'état-major un de ses amis, le tambour-major du 58[e], Bernard-Pierre Boguier. Il confia les fonctions de gouverneur à un sous-officier, le commandement [illegible]

[illegible]

1. [illegible]

dait, qu'il trouverait le moyen de leur solder leur compte, que tous devaient lui obéir, que le moindre excès serait sévèrement puni. La générale fut battue sur-le-champ. Infanterie, cavalerie, artillerie, génie se rendirent en ordre et au pas de course sur la place d'armes. A mesure que les corps arrivaient, leurs nouveaux chefs se mettaient à leur tête pour les diriger sur les points qu'ils avaient mission d'occuper.

Quelques officiers résistèrent. A la caserne des Juifs, où logeait un bataillon du 2e régiment du génie, le capitaine adjudant-major Gaucher, le capitaine Lecoq, le capitaine Lenoir, le lieutenant Courval enjoignirent aux hommes de rester dans leurs chambres. Mais les sapeurs, les mineurs, les pontonniers répondirent que leurs camarades les traiteraient de lâches s'ils ne prenaient les armes et que l'infanterie, postée sur le rempart en face de la caserne, les menaçait et leur lançait des pierres. Les officiers se placèrent aux portes en déclarant qu'ils étaient en faction, qu'un factionnaire doit exécuter sa consigne et que personne ne sortirait à moins de leur passer sur le corps. Ils furent culbutés par la masse qui se précipitait des escaliers, et Courval, qui dégaina, eut son épée cassée. A la caserne des Pêcheurs, le lieutenant Dumoulin, voyant les sapeurs se ranger en bataille sur la petite place en avant du quartier, leur demanda quel ordre ils avaient reçu. « Aucun, dirent-ils ; nous faisons comme les autres. » Il essaya de les retenir, les somma de rentrer à la caserne ; mais, lorsqu'ils apprirent que les compagnies du quartier des Juifs étaient parties, ils se mirent en marche. Dumoulin voulut arrêter le plus ancien ; il lui fut arraché des mains.

Des généraux, des colonels se jetèrent dans les rues au devant des rebelles et s'efforcèrent pareillement de les ramener à leur devoir. Mais les groupes qu'ils rencontraient croisaient la baïonnette, et le général Boulart avoue que le moindre acte de violence ou de rigueur qu'il se fût permis lui aurait certainement coûté la vie. Quant aux soldats isolés, s'ils n'osaient désobéir ouvertement à leurs chefs, ils leur échappaient en usant d'artifices. Dès qu'ils apercevaient un de leurs officiers, ils se cachaient derrière des soldats d'une autre arme, et, s'il les joignait et leur faisait des reproches :

« Moi, répondaient-ils, moi, mon [illegible], je [illegible]ais rien, je ne dis rien. » Et ils se perdaient dans la foule.

Pour soustraire la garnison à ces sollicitations, Dalousi fit consigner dans leur domicile les généraux et les colonels. Un détachement, accompagné [illegible] deux canons, s'établit devant l'hôtel de ville où habitait le g[illegible]al Sémellé ; un autre, devant l'hôtel de Deux-Ponts où logeait le général Dubreton, nommé récemment commandant de la 5e division militaire ; un troisième, au Frohnhof, devant le Palais. Les officiers supérieurs sentirent qu'il fallait se soumettre, que le plus léger incident provoquerait le carnage, et, comme disait l'un d'eux qui savait le latin, qu'un crime frayerait un sûr chemin à d'autres crimes, *per scelera sceleribus tutum est iter*. Des généraux qui s'étaient réunis chez Rapp opinèrent que le mieux était d'attendre, de voir ce que voulaient les insurgés.

Rapp s'était hâté de s'habiller, et il allait quitter le Palais avec le colonel Schneider et quelques officiers, dans l'espoir de réprimer la sédition. Mais le mouvement s'était si rapidement produit qu'au moment où le général sortait de sa demeure les troupes débouchaient par toutes les rues. Sitôt qu'elles le virent, elles se mirent précipitamment en bataille, et, pour l'empêcher de passer, elles lui présentèrent la baïonnette. De la foule qui les avait suivies, partaient des cris de fureur : « Tirez, tirez donc, il a vendu l'armée ! » et un officier du 10e léger dit à des hommes de son régiment : « Tuez-le, c'est un brigand ! » Déjà les soldats doublaient leurs rangs et apprêtaient leurs armes. Déjà deux pièces accouraient au galop de l'arsenal, et les artilleurs les chargeaient à mitraille. Rapp essaya de calmer les rebelles. Mais, chaque fois qu'il ouvrait la bouche, des vociférations couvraient ses paroles ; les fantassins le couchaient en joue ; les pointeurs observaient tous ses mouvements. Sans perdre cœur, Rapp s'avança vers un canonnier qui tenait une mèche en main. « Misérable, lui dit-il, veux-tu me tuer ? Eh bien ! me voici ! » L'autre, tout saisi, laissa tomber son boute-feu. « Mon général, répondit-il, j'étais avec vous au siège de Dantzig, et je vous donnerais ma vie ; mais les camarades veulent être payés ; je dois faire comme eux. » Et il ramassa sa mèche. Rapp, déconcerté,

étourdi par les clameurs qui s'élevaient de toutes parts, voyant la multitude grossir sans cesse sur la place, regagna le Palais. Les troupes y entrèrent derrière lui. Les avenues du bâtiment furent aussitôt occupées par mille hommes d'infanterie et un escadron de cavalerie qui disposaient de huit pièces d'artillerie. Cette garde se nomma la garde extérieure. Un bataillon de grenadiers s'établit dans la cour et se qualifia de garde intérieure. Des factionnaires, au nombre de soixante, furent placés deux par deux à toutes les portes et sur l'escalier qui conduisait à l'appartement de Rapp. Il y eut même durant quelques instants des sentinelles devant sa chambre à coucher.

Dalousi était dorénavant général en chef, et dès qu'il paraissait, les tambours battaient aux champs et les postes lui rendaient les honneurs. Il joua parfaitement son rôle. Aucune des précautions que peut inspirer la prudence la plus soupçonneuse ne fut oubliée, et il les poussa même à l'excès. Les postes furent partout doublés, et les portes de la ville et de la citadelle fermées. Personne ne put se promener sur les remparts. Personne ne put sortir de Strasbourg à l'exception des courriers. Entrait qui voulait, mais nul ne communiquait avec le dehors sans une permission signée de Dalousi, et le général Grandjean, qui désirait rejoindre sa division cantonnée à Illkirch, fut reconduit à son auberge. Les deux officiers et les treize soldats russes qui venaient chercher les fusils promis au tsar par le gouvernement français, étaient logés, les uns à l'hôtel, les autres chez des bourgeois de la Grande-Rue : les officiers ne purent quitter la ville et lorsqu'ils virent que les Français les suivaient « comme des caniches », ils revinrent à leur hôtel où ils attendirent la fin de l'insurrection ; quant aux soldats, ils furent casernés jusqu'au 5 septembre dans un corridor du rez-de-chaussée de la maison commune.

Les troupes occupèrent l'Arsenal, la Monnaie, le Télégraphe, la maison du receveur général et celle du payeur divisionnaire, la Tribu des vignerons habitée par le payeur de l'armée, les hangars, les magasins à poudre, les clochers des églises, jusqu'à de vieilles poternes ordinairement négligées, jusqu'aux bateaux amarrés devant le grand dépôt de

farines, le Mehlschliessen, à l'entrée de la rivière d'Ill dans Strasbourg. Le reste de la garnison bivaqua sur la place d'Armes où Dalousi fit amener six pièces de canon ; cette place prit soudain l'aspect d'un camp et la nuit elle fut éclairée par des pots à feu.

De sa fenêtre, à l'hôtel de la Maison-Rouge, le général autrichien Volkmann contemplait ce curieux spectacle. Dalousi lui envoya une garde d'honneur de cent hommes, et le sous-officier qui commandait le détachement, pria Volkmann de ne pas s'inquiéter, l'assura que la garnison avait le plus grand respect pour sa personne, qu'elle réglait en ce moment une affaire de famille et que, le litige terminé, elle s'associerait au licenciement.

On a même dit que le chef d'état-major Boguier se rendit, avec un trompette, au quartier général des Alliés, à Stützheim, pour leur signifier que s'ils observaient la trêve, l'armée ne se porterait à aucun acte d'hostilité, que s'ils essayaient de profiter de la mésintelligence qui régnait entre Rapp et le soldat, elle saurait résister. Mais dans ses lettres à Schwarzenberg le prince de Hohenzollern se tait sur cette démarche; elle n'eut donc pas lieu[1].

Cependant, et quoique Dalousi eût fait publier que les habitants devaient être tranquilles et ne se mêler de rien, l'inquiétude s'était peu à peu saisie des bourgeois. Les boutiques se fermaient. Le silence des soldats qui faisaient leurs mouvements et leurs marches au pas de course, sans dire un mot, sans pousser un cri, sans proférer une menace, leurs groupes qui ne se formaient que pour se disperser aussitôt après s'être communiqué à voix basse soit des ordres, soit des avis, leur refus de répondre aux questions des civils, tout cela avait quelque chose de sinistre et d'effrayant. Nombre de Strasbourgeois, qui se rappelaient la Terreur, tremblaient pour leurs biens et leur vie. « Qui peut, s'écriait l'un d'eux, prévoir les ravages que fera ce torrent qui déborde et rompt la digue tutélaire ? »

Leurs craintes augmentèrent lorsqu'ils apprirent dans la

1. Il est plus probable que le tambour-major Boguier vint à Illkirch sommer son régiment, le 58e de ligne, de se rallier aux insurgés; cette démarche fit croire aux Strasbourgeois qu'il se rendait au camp des alliés.

soirée du 2 septembre le meurtre d'un cocher de Rapp. Cet homme conduisait du Palais aux écuries un chariot plein de paille. Les factionnaires le laissèrent passer, non sans faire quelques difficultés. A peine était-il dehors qu'on crie à la trahison ; on prétend qu'il enlève la caisse militaire ; on se jette sur la voiture ; on la décharge pour la fouiller, et après n'avoir rien trouvé, on la recharge en exigeant qu'elle rentre au Palais. Mais, soit qu'ils aient été poussés par la rapidité de la pente et parce qu'il manquait un arrière-train, soit parce qu'ils étaient épouvantés, les chevaux prirent le galop et renversèrent un petit fifre de la garde nationale qui se cassa un bras et une jambe. La foule furieuse força la consigne, envahit la cour du Palais, arrêta le cocher, le maltraita. On le menait à la place d'Armes quand, près des Arcades, il reçut un coup de baïonnette dans le ventre ; il fut transporté à l'hôpital où il mourut le lendemain.

L'incident fut grossi : un chasseur à cheval annonça sur la place d'Armes qu'on avait saisi trois fourgons remplis d'or que Rapp faisait sortir sous la protection des Autrichiens ; il fallait, ajoutait le chasseur, fusiller ce traître qui vendait la garnison à l'ennemi. Des soldats proposèrent de s'assurer de la personne du général et dès que la nuit fut avancée, quelques-uns vinrent l'un après l'autre au Palais, montèrent l'escalier de Rapp et tentèrent d'entrer dans sa chambre à coucher ; les aides de camp réussirent à les chasser.

IV

Dalousi prit de nouvelles mesures pour dissiper les alarmes de la population et maintenir la tranquillité.

Un détachement de chaque arme, accompagné d'un canon, se rendit devant la caserne de gendarmerie, et le chef d'escadron Reiset fut requis de mettre à la disposition du commandant de Strasbourg une dizaine d'hommes et un officier. Reiset fournit des gendarmes. Les uns furent envoyés aux magasins de distribution ; les autres, employés à faire la police ; d'autres, attachés à la personne de Dalousi. « J'en-

tends, leur dit le sergent-général, [illegible] orps soient payés. »

Ses ordres [illegible] naire ferait sonner la cloche de retraite à huit [illegible] et [illegible] à dix heures du soir. Après huit heures, les [illegible] es et cafés seraient fermés et personne ne se trouverait [illegible] s l[illegible] s rues sans être muni d'une lanterne. Les voies publiques [illegible] aient illuminées pendant la nuit.

Sitôt que la retraite fut battue, les patrouilles sillonnèrent la ville sans interruption. Dalousi parcourut les rues à plusieurs reprises. Il rencontra sur sa route un sous-officier en état d'ébriété; il le fit arrêter, conduire à la citadelle, puis dégrader et mettre au cachot. Il fit de même arrêter et détenir au corps de garde de la place des civils et des militaires qui furent relâchés le lendemain matin.

Il avait promis d'instruire la garnison de six heures en six heures de la situation des choses. De six heures en six heures parurent des ordres du jour. Ils recommandaient l'obéissance, le calme et annonçaient une prompte solution. L'un d'eux, signé *Garnison*, était ainsi conçu : « Tout va bien, les habitants financent et les paiements vont commencer. »

Trois comités avaient été institués par Dalousi : un comité militaire qui siégea d'abord à la brasserie du Paon, puis au bureau des logements militaires, et qui s'entendit avec Dalousi sur les mesures de sûreté publique; une commission des vivres composée de fourriers; une commission des finances, formée de sergents majors. De concert avec Dalousi, le comité des finances manda le receveur-général du département qui déclara ce qu'il avait en caisse et l'inspecteur aux revues qui dressa l'état des sommes nécessaires au règlement de la solde. Puis il pria le maire de la ville, Brackenhoffer, de convoquer le conseil municipal pour aviser aux moyens de faire des fonds, tandis qu'une députation de six sous-officiers — le sous-gouverneur et cinq généraux — se rendait chez Rapp.

« Que me voulez-vous encore, dit Rapp avec sa brusquerie coutumière. Vous êtes indignes de porter l'uniforme français. Je vous ai crus gens d'honneur; je me suis trompé.

Que prétendez-vous? Pourquoi ces gardes qui entourent le Palais? Pourquoi cette artillerie braquée contre moi? Je suis donc bien redoutable! Croit-on que je veuille m'évader? Pour quelle raison? Je ne crains rien, je ne vous crains pas. — Mon général, répondit un des délégués, les autres corps d'armée ont été payés, nous voulons l'être également; nous demandons ce qui nous est dû, le faible dédommagement de nos blessures et de notre sang, le pécule qui nous est indispensable pour faire la route et regagner nos foyers. Les soldats sont en révolte, mais ils nous obéissent et ils ne rentreront dans l'ordre que lorsqu'ils auront touché leur solde. — Il n'y a pas d'argent en caisse, repartit Rapp, j'ai voulu vous payer et j'ai envoyé un aide de camp à Paris. — L'armée, mon général, veut être payée. — Je vous ai dit ce que j'avais à vous dire, rentrez dans l'ordre. — Mon général, vous avez tout à craindre si les soldats n'ont pas reçu satisfaction dans les vingt-quatre heures. — Eh! que m'importe ce que vous ferez de moi! — Mon général, les soldats peuvent vous conduire à la citadelle et vous fusiller. — Fusillez-moi donc; je préfère la mort à la honte. Vous êtes les instruments de la malveillance et d'une conspiration que vous ne connaissez pas, je vous rends responsables de tout. Sortez, sortez, je rougis de parler avec des rebelles comme vous. — Mon général, si quelques-uns de nous ont des intentions cachées, nous l'ignorons; mais nous voulons être payés, et nous le serons; nous allons vous amener le maire; vous lui ordonnerez de faire les fonds. » Et les délégués se retirèrent.

Peu d'instants après, le maire Brackenhoffer, escorté par quatre hommes et un caporal, se présentait chez le général. Au sortir de l'entrevue, il réunit la municipalité. Maire et conseillers décidèrent que la ville ferait un emprunt et que les principaux propriétaires et commerçants paieraient leur quote-part dans les vingt-quatre heures. Un tableau de répartition fut aussitôt dressé, et dès le soir du 2 septembre une somme de cinquante mille francs était versée.

Le lendemain, 3 septembre, la négociation se poursuivit. Le colonel Schneider, accompagné par un caporal et six hommes qui ne le quittèrent pas un seul instant, vint à l'Hôtel de Ville régler avec la municipalité l'assiette de l'emprunt. Les officiers-

payeurs des régiments se rendirent sous escorte chez le payeur général qui leur donna les sommes nécessaires pour mettre la solde de leur corps au courant; mais ils durent payer les soldats avant de payer les officiers. Déjà se relâchait la rigueur de la garnison. Des sous-officiers se présentèrent dans la nuit du 3 au 4 septembre à la porte de Rapp pour s'assurer qu'il ne s'était pas évadé, et ils se chamaillèrent avec l'état-major. Mais la consigne du palais était moins sévère et les officiers d'ordonnance avaient la permission de sortir et d'aller où ils voulaient sous l'escorte d'un peloton de grenadiers. Le chef d'escadron Kienmayer, aide de camp de Volkmann, faisait visite au général Rapp et il rapportait que l'état-major dressait sans inquiétude les feuilles de route du 36e régiment. Des soldats disaient à Volkmann que tout serait fini le lendemain, et que dès qu'ils seraient satisfaits, ils se remettraient au cri de *Vive le Roi!* sous les ordres de leurs officiers et de généraux.

Le 4 septembre, au matin, le sergent-général apprit que la somme recueillie par la municipalité — 608 800 francs — n'était pas suffisante. La solde de la troupe avait été réglée; mais les officiers refusaient d'être payés en traites, et les quartiers-maîtres des régiments déclaraient qu'ils voulaient du numéraire et non du papier. Bref, il fallait encore 220 000 francs en espèces. Dalousi ordonna sur-le-champ au maire de trouver l'argent avant midi; sinon, il emploierait les moyens de force. L'émoi se répandit dans le conseil municipal. Mais que faire? Comme disait le préfet intérimaire Engelmann, il n'y avait pas à réfléchir : les soldats, exaspérés par un refus, se saisiraient de Rapp pour l'immoler; le désordre se propagerait de toutes parts; la populace consommerait le pillage de la ville.

Le conseil consentit à un dernier sacrifice. Il avertit aussitôt les Strasbourgeois qu'il avait besoin d'une somme de 220 000 francs. qu'il invitait tous les bons citoyens au nom de la patrie et de leur propre sûreté à remettre avant midi chez le payeur de l'armée contre une quittance qui serait délivrée par ce payeur et par le commissaire de la municipalité, l'argent dont ils pouvaient disposer. Les capitalistes, les banquiers, les négociants, convaincus de l'imminence du

danger, se hâtèrent de répondre à l'appel du conseil. A onze heures du matin, une heure, remarquait Engelmann, avant le terme fatal et péremptoire, la somme de 220 000 francs était versée.

Toutefois l'avis du maire affiché dans la matinée avait fait croire que la sûreté individuelle était compromise. Le bruit courait que les soldats exigeaient plus que leur dû, et, d'autre part, Dalousi apprenait que la municipalité avait imposé les citoyens avec partialité; que des hommes qui s'étaient considérablement enrichis dans l'administration ou par l'achat des biens nationaux ou par la contrebande, n'étaient pas portés sur les listes de répartition; que d'autres, inscrits à tort ou taxés à l'excès, avaient en vain protesté. Il dicta sans retard et envoya au maire une déclaration qui devait justifier ses mesures « méchamment calomniées » et manifester l'esprit du militaire. Cette déclaration, un peu chargée de mots, était intitulée « Arrêté pris par les soldats de la garnison de Strasbourg forcés à se faire rendre justice. » La garnison, disait Dalousi, était, non pas en révolte, mais en réclamation, et l'injustice de ceux qui lui devaient leur gloire et leurs richesses l'obligeait de sortir du mode ordinaire et de la discipline. Elle n'entendait en aucune manière agir contre les intentions du gouvernement établi : elle ne désirait que l'exécution des ordonnances du roi. Elle avait suivi l'exemple de ses officiers; elle sollicitait la solde qu'elle avait bien méritée, et après avoir subi non seulement un refus, mais un traitement « despectueux et méprisable », elle voulait montrer que le soldat français, abandonné à lui-même, dégagé de toute influence, libre de communiquer le fond de sa pensée, est essentiellement bon, docile et discipliné. Elle ne serait donc pas la cause d'exactions et d'injustices. Elle demandait que dans le plus bref délai le maire fît publier par voie d'impression et afficher la liste des imposés et des sommes rentrées ou en souffrance, pour que chaque citoyen pût se convaincre que la taxe atteignait également et proportionnellement « le riche en place, le riche en commerce et surtout le riche en fraude notoire, les juifs de toute espèce qui dans toute occasion savent éluder les charges communes ». N'abusait-on pas des circonstances pour imputer à la garnison des vexations arbitraires et

d'illégales exigences? L'Arrêté se terminait par une menace : la garnison n'ignorait pas que des bourgeois mal intentionnés cherchaient à soulever les soldats et prêchaient le désordre ; elle défendait donc aux militaires de communiquer désormais avec le bourgeois, surtout avec la garde nationale licenciée, et leur enjoignait, sous peine de punition, ainsi qu'aux brasseurs, cabaretiers et autres, de ne rien donner ni recevoir qu'en payant.

Dalousi avait ainsi daté son factum : « Fait au campement de la place d'Armes à Strasbourg, le 4 septembre 1815, à onze heures du matin. » Mais déjà la troupe était payée, et, disait Engelmann, la scène d'abord tragique finissait comme par enchantement dans une manifestation d'allégresse universelle. Dès midi, Dalousi donnait ses dernières instructions. Les garnisaires, qu'il avait mis chez les plus riches particuliers, se retiraient. Tous les postes avaient ordre de venir sur la place d'Armes pour défiler à la parade et de gagner ensuite leurs quartiers. Seules, les compagnies qui gardaient les portes de la ville et la citadelle devaient rester où elles étaient jusqu'au moment où leurs officiers iraient les relever. Un piquet de cavalerie et de grenadiers ferait des patrouilles pour ramasser les soldats attardés.

A trois heures précises, Dalousi, accompagné de son état-major, arrivait sur la place d'Armes. Il lut aux troupes assemblées une proclamation d'un style verbeux, un peu traînant et confus. L'armée du Rhin, disait-il en substance, avait obtenu justice et obéirait désormais, comme auparavant, au général en chef; ses soldats s'étaient conduits avec honneur et, après s'être fait payer leur dû, se soumettaient aux ordres du roi. Toute la garnison défila devant le sergent-général, aux cris de : *Vive le roi, vivent les Strasbourgeois !* et au milieu des applaudissements de la foule. Dalousi avait envoyé chercher au bureau de l'état-major et à l'Hôtel du Commerce deux drapeaux blancs, l'un pour la cavalerie, l'autre pour l'infanterie; il les fit recevoir avec tous les honneurs militaires et les cérémonies d'usage. Puis il se dessaisit de son commandement éphémère.

Les troupes, revenues aux casernes, étaient rentrées sous l'autorité qu'elles méconnaissaient depuis l'avant-veille. Les

généraux et les colonels se réunirent aussitôt et se rendirent chez Rapp pour lui témoigner la douleur que leur inspirait l'indiscipline de l'armée. Ils firent imprimer une protestation qu'ils signèrent tous [1] : ils n'avaient pu, disaient-ils, s'opposer à la sédition, et tous affirmaient leur attachement au général en chef, leur admiration pour ses hautes qualités et leur reconnaissance pour ses soins assidus. Mais cette déclaration ne consola pas le général en chef : séquestré, escamoté pendant trois jours, hué, invectivé, couché en joue, gardé à vue par ses propres troupes comme s'il était prisonnier d'État, dépité de voir que les Strasbourgeois accordaient à la menace du soldat ce qu'ils refusaient naguère à ses prières, Rapp n'oublia jamais la profonde humiliation qu'il avait essuyée dans les premiers jours de septembre 1815.

V

On a dit que le mouvement de la garnison était un mouvement impérialiste et qu'il fut excité par Jean de Bry, l'ancien préfet du Bas-Rhin. Mais les troupes ne quittèrent pas la cocarde blanche et on n'entendit dans leurs rangs qu'un cri de *Vive l'empereur;* encore celui qui l'avait poussé fut-il maltraité par ses camarades. Le 4 septembre, lorsqu'ils défilaient devant Dalousi, comme le surlendemain, à l'entrée du préfet Bouthillier, les soldats crièrent *Vive le roi*, et Dalousi savait que la cause de l'empereur était à jamais perdue. Aussi, le vieux Demougé, l'ancien conspirateur roya-

1. Les colonels et officiers supérieurs, au général en chef de l'armée du Rhin : Marilhac, colonel du 3e régiment d'artillerie à cheval ; Groisard, colonel du 7e régiment d'infanterie légère ; Cresté, colonel du 10e d'infanterie légère ; Voirol, colonel du 18e de ligne ; Beauger, colonel du 32e de ligne ; Metrot, colonel du 36e de ligne ; Duménil, colonel du 39e de ligne ; Messonnier, major commandant le 40e ; Laffont, colonel du 57e de ligne ; Nicole, colonel du 103e de ligne ; Gheneser, colonel du 104e de ligne ; Verdière, colonel du 7e régiment de chasseurs à cheval ; Montagnier, colonel du 11e régiment de dragons ; Mermet, colonel du 19e régiment de dragons ; Vielsch, major commandant le 2e chasseurs à cheval ; Bureau, major d'artillerie ; Lefranc, major commandant le 1er régiment d'artillerie à pied, et tous les chefs de bataillon et d'escadron.

liste, fait-il dans ses *Mémoires* l'éloge du jeune sergent qu'il qualifie d'homme bien pensant et fidèle au roi.

On a prétendu que les Autrichiens furent les instigateurs de l'insurrection et qu'ils voulaient à la faveur du désordre s'emparer de Strasbourg, de son arsenal et de ses approvisionnements de guerre. Plusieurs personnes de la ville, voyant les honneurs rendus au général Volkmann et l'estime que lui témoignaient les militaires français, craignirent que la place ne fût livrée à l'ennemi. Mais la garnison n'avait nulle envie d'accueillir les Autrichiens. Dalousi ne dépêchait-il pas à la division Rottembourg, où les mouvements des alliés donnaient quelque inquiétude, une batterie de trois pièces? On sait d'ailleurs par les lettres du prince de Hohenzollern ses faits et gestes durant l'échauffourée. Le 2 septembre, dans l'après-midi, il fut avisé par Volkmann à son quartier-général de Stützheim qu'un grand trouble se montrait dans les troupes françaises et, sur-le-champ, dit-il, « pour éviter un affront possible », il fit renforcer tous les postes et tous les camps. Le lendemain, il apprit par un aide de camp de Volkmann, le chef d'escadron Tomatis, la révolte de la garnison, et il concentra son corps d'armée « pour être prêt à tout événement ». Mais il informa Volkmann qu'il n'entrerait pas en négociation avec les rebelles à moins qu'ils ne revinssent « sous l'obéissance de leurs supérieurs légitimes », que si les ordres du roi et du ministre de la Guerre sur le départ successif des troupes n'étaient pas exécutés à la lettre, Volkmann devait considérer sa mission comme terminée et quitter Strasbourg. Le prince de Hohenzollern n'a donc pas un seul instant pensé qu'il pouvait profiter de l'occasion pour faire main-basse sur la ville.

L'insurrection n'eut d'autre but que le paiement de la solde. Sans doute les officiers ont excité les sous-officiers à se mutiner. Nombre de contemporains assurent que Dalousi ne fut dans cette affaire que le prête-nom d'hommes audacieux. Dès le 5 septembre la voix publique désignait un colonel de l'état-major comme l'âme du soulèvement et Hohenzollern rapportait à Schwarzenberg que, selon certains bruits, le général-gouverneur Sémellé avait eu dans l'événement une grande influence. Un historien strasbourgeois affirme que les sous-

officiers étaient secrètement d'accord avec la majorité des officiers. Boulard déclare que les officiers ont par leurs propos, par leurs conseils, et longtemps à l'avance, encouragé les troupes à s'insurger, que plusieurs ont dans la nuit visité les postes, que d'autres habillés en bourgeois se mêlaient aux soldats. « Les coupables, écrivait le général Dubreton, sont les officiers qui ont tout dirigé. » Rapp accuse nettement les officiers et leur reproche en termes formels d'avoir démoralisé la garnison et causé la révolte. Il les couvrait d'injures dans ses conversations et il affichait une telle méfiance envers eux qu'il chargea le 5 septembre un Autrichien d'une lettre pour le ministre de la Guerre : c'était, disait-il à cet étranger, la façon la plus sûre d'envoyer sa correspondance. Il mandait même à Paris que les officiers avaient « le cœur et l'âme pourris », qu'ils s'étaient comportés dans cette occasion « comme de véritables canailles », qu'il n'y avait plus d'honneur à conduire de pareils militaires qui ne seraient jamais de bons serviteurs du roi. Mais dans ces journées du commencement de septembre, les officiers se tinrent prudemment à l'écart. Chacun craignait de se compromettre. N'est-il pas remarquable qu'aucun nul des sergents majors ne brigua le commandement et qu'ils se hâtèrent tout d'une voix de le déférer à un simple sergent? On peut donc croire avec le préfet Bouthillier et le général Boulart que les précautions de sûreté prises par le comité militaire de la garnison révèlent une intelligence qu'on ne saurait attribuer raisonnablement à une soldatesque révoltée, que les sous-officiers n'ont pas seuls donné le branle à la machine, que leurs mesures d'un caractère si régulier et si imposant ont été dirigées par quelques militaires d'un rang supérieur. Toutefois on ne doit pas oublier que la classe des sous-officiers de l'Empire était excellente et que parmi ces braves gens beaucoup avaient de l'expérience, du sang-froid et de l'esprit. Une pareille substitution de pouvoir aurait-elle été possible dans une autre armée? Chez les Prussiens, les Autrichiens ou les Russes un sergent aurait-il pu, aurait-il osé, fût-ce pour trois jours, revendiquer et représenter l'autorité?

Du reste, quand des officiers auraient pris une part mystérieuse à l'événement, faut-il leur en faire un crime? Ne vaut-

il pas mieux qu'ils aient préparé le [illegible] et l'aient mené si promptement à bonne fin? Après tout, se demande le général Boulart, avaient-ils si grand tort? Un acte criminel fut-il jamais plus excusable? Quoi! une armée licenciée ne recevrait pas son dû! Elle accepterait sans protester ni regimber un semblable congé! « Il n'y a pas, dit Boulart, de vertu humaine capable d'une telle résignation, quand il s'agit de masses, et quand ces masses ont à pourvoir à des besoins présents et futurs, ont à payer des dettes, et tous les officiers en avaient. Du désespoir à la violence, il n'y a qu'un pas, et ce pas fut franchi. »

Les corps qui firent l'insurrection furent le 18e de ligne qui gardait la citadelle, le 7e et le 10e régiment d'infanterie légère, le 57e de ligne, les sapeurs, les pontonniers, les canonniers, les ouvriers, le train, le 7e régiment de chasseurs à cheval, le 11e régiment de dragons et un détachement du 19e dragons. L'infanterie s'était prononcée d'abord. Elle entraîna facilement l'artillerie qui, selon le mot du préfet provisoire Engelmann, montrait un vif esprit d'opposition et de résistance. La cavalerie tenait pour le général en chef; mais, dit l'Autrichien Tomatis, elle fut « formellement contrainte de passer aux rebelles »; un détachement d'infanterie, canon en tête et mèche allumée, alla de quartier en quartier sommer les dragons et les chasseurs.

Seule, la division Rottembourg qui campait à Hoenheim, ne prit aucune part à la révolte, malgré les sollicitations de la garnison qui lui envoya des députations, et Rapp assure qu'elle s'est toujours distinguée par son excellente tenue.

Mais la garnison ne montra pas moins de discipline dans sa mutinerie. Il y eut des excès inévitables. D'odieuses rigueurs furent exercées contre Rapp, et le premier jour, les soldats mirent une sorte d'acharnement à l'isoler et à le séparer des officiers qui s'étaient ralliés à lui. Le cocher du général reçut un coup de baïonnette. Pourtant, il est permis de dire qu'une sévère subordination régnait dans cette armée révoltée. Strasbourg offrit l'image de l'ordre le plus parfait au milieu du désordre. Tous les témoins sont d'accord sur ce point. L'Autrichien Tomatis annonçait à Hohenzollern qu'il n'avait vu partout dans Strasbourg que l'ordre le plus formel,

le plus ponctuel. Le chef d'escadron Reiset écrivait au fort même de la sédition qu'il n'avait nulle inquiétude, que la chose était inconcevable, mais que le nouveau commandant se faisait obéir « on ne peut mieux ». Le préfet Bouthillier avouait qu'on a peine à comprendre qu'en un mouvement de cette nature qui pouvait avoir les suites les plus désastreuses, la tranquillité n'ait été troublée d'aucune manière. Le maire Brackenhoffer reconnut dans une sorte de certificat que les troupes avaient maintenu le bon ordre par leur vigilance et leurs soins, qu'il n'y avait eu ni voies de fait ni aucun acte qui pût compromettre la sécurité et la propriété des habitants, que ce résultat était dû principalement à la stricte discipline que les sous-officiers avaient établie et conservée. Les généraux, Dubreton, Boulart, déclarent que toutes les dispositions s'exécutèrent avec beaucoup de régularité, que la police de la ville ne fut jamais meilleure et le service militaire plus exact. « Un usage aussi modéré de la force, conclut Boulart, après un long mécontentement et dans les circonstances politiques où l'on se trouvait, est vraiment digne de remarque et sans exemple dans l'histoire des insurrections. »

L'insurrection de Strasbourg diffère en effet des mouvements de l'armée de l'ancien régime et des mutineries de l'armée romaine. Bouillé raconte dans ses Mémoires qu'à Metz, en 1790, les soldats voulurent s'emparer de la caisse : ils prirent les armes, consignèrent les officiers, transportèrent les drapeaux aux casernes, posèrent des gardes chez les colonels et chez les trésoriers; puis ils ouvrirent les caisses et distribuèrent entre eux ce qu'ils y trouvèrent; s'il n'y avait pas assez d'argent, ils levaient une contribution sur les officiers qui devaient pour la plupart emprunter aux marchands et aux bourgeois. Cependant le service du régiment comme de la place se faisait régulièrement. « Ils paraissaient, dit Bouillé, n'avoir qu'un même esprit, qu'une même volonté, et être conduits par un seul chef. »

Pareillement, après la mort d'Auguste, lorsque s'insurgent les légions de Germanie, les soldats, désobéissant à leurs officiers, se partagent entre eux les veilles, les gardes, les autres soins du moment, et « ce qui semblait, lit-on dans Tacite, le principal indice d'un grand mouvement, c'est qu'au lieu de

s'agiter en désordre et à la voix . . tout éclatait à la fois, tout se faisait à la fois avec un accord si absolu et constant qu'on l'aurait cru commandé. »

Mais ni les légions romaines ni les régiments de l'armée royale n'ont montré dans la révolte le calme, la mesure et le désintéressement de la garnison de Strasbourg qui n'exigea que le paiement d'une dette et qui sut atteindre son but sans le dépasser. Jamais insurrection ne se produisit si tranquillement. Jamais on ne vit des troupes rebelles se dépouiller volontairement de leur puissance, se soumettre d'elles-mêmes, s'empresser de revenir au devoir.

VI

Que devint le petit sergent qui durant trois jours avait été maître de Strasbourg et général en chef de l'armée du Rhin?

Rapp n'avait osé le punir et le préfet Bouthillier pensait que la prudence commandait de n'exercer provisoirement aucune poursuite contre lui. L'opinion ne l'avait-elle pas amnistié? Était-il possible de châtier un homme qui n'avait pas abusé de son pouvoir, et lorsqu'on se tire d'affaire à si bon compte, est-on enclin à la sévérité? « Il est libre, disait le général Volkmann, et il se fait un mérite d'avoir maintenu le calme dans la ville. »

Dalousi partit donc, comme ses camarades du 7e léger, le 5 septembre, et un Strasbourgeois assure — à notre vif déplaisir — qu'il vint à l'hôtel de la Bourse demander un viatique aux habitués du casino en prétextant qu'il n'avait rien touché et ne pouvait faire la route sans argent. Il passa plusieurs jours à Montargis chez sa mère qui s'était remariée à un homme de peine, nommé Dupont, et il produisit une bonne impression : les certificats qu'il montrait prouvaient qu'il avait honorablement servi, qu'il avait eu la confiance de ses chefs et l'amitié de ses compagnons d'armes, et on s'accordait à trouver ses manières et sa tenue assez honnêtes.

Mais Bouthillier avait écrit de Strasbourg qu'il était important soit de punir soit de surveiller un homme de ce carac-

tère. Le 20 octobre le ministre de la Guerre, Clarke, priait le ministre de la police de faire arrêter Dalousi. Le sergent était entré dès le 5 octobre avec son grade dans la 2e compagnie provisoire de la légion du Loiret. Le 1er novembre, il était rayé des contrôles de la légion, conduit à Paris et mis en prison.

Au bout de cinq mois, les bureaux de la guerre reconnurent qu'il avait rendu service à la chose publique. Le tambour-major Boguier, son chef d'état-major pendant l'insurrection, n'était-il pas depuis le 1er novembre brigadier dans la gendarmerie de Paris? Dalousi fut gracié par le roi. Toutefois le souvenir de la révolte qu'il avait dirigée le suivit jusqu'à la fin de sa carrière.

Le ministre l'avait mis au mois d'avril 1816 au 1er bataillon colonial qui fut désigné pour aller d'abord à Cayenne, puis à l'île Bourbon. Après réflexion, il crut dangereux de l'envoyer dans une colonie, quelle qu'elle fût. Dalousi fut attaché à la légion départementale du Morbihan.

Il y servit très bien. Ses chefs firent son éloge. Son colonel, M. de Coutard, le jugeait sans reproche. Enhardi, Dalousi sollicita le grade de sous-lieutenant. Il avait, écrivait-il de Brest, le 1er août 1817, au ministre de la Guerre, des droits à la « munificence » du roi : « C'est au cri de *Vive le Roi!* que j'ai maintenu pendant trois jours la tranquillité et l'ordre dans Strasbourg, et le drapeau blanc arboré par mes ordres fut le symbole dont je me servis pour entretenir l'union entre l'armée et les habitants. »

Il demeura sergent. Mais au mois d'octobre 1819, au Havre, sur la place de la Citadelle, à l'exercice, un sergent major le punit et lui commanda de rester au port d'armes. Au bout de quelque temps, Dalousi fatigué se plaignit. Pour toute réponse, le sergent-major lui donna un coup de sabre sur le shako. Indigné, Dalousi riposta par un coup de baïonnette qui blessa le brutal. Il fut mis à la maison d'arrêt.

On le déplaça. Il fut envoyé au 46e régiment. Là encore, à Nancy, à Metz, il se conduisit bien, se distingua par son zèle et son exactitude; il n'eut pas une seule punition ; il fut même proposé par l'inspecteur général pour un emploi de sous-lieutenant aux colonies. Mais sa renommée s'attachait à

lui. Le régiment l'appelait le *général Strasbourg*. Les libéraux, qui le regardaient comme un homme d'exécution, lui témoignaient sympathie et estime. Les francs-maçons l'admirent dans leurs loges. Aussi était-il observé, épié par les gendarmes et les policiers. Ils remarquaient à Nancy qu'il allait très souvent au spectacle, qu'il expliquait les pièces à ses camarades qui l'écoutaient avec plaisir, qu'il fréquentait un café où se réunissaient des hommes connus pour leur mauvais esprit, et ils insinuaient que sa paye ne suffisait pas à ses dépenses. Ils assuraient à Metz qu'il avait refusé, lorsqu'il était malade, de se faire traiter à l'hôpital militaire, que ses remèdes lui coûtaient gros, qu'il buvait du madère et du malaga. N'était-il pas « salarié par la malveillance »?

Il partit de Metz au mois de février 1821 en congé de semestre et passa par Nancy. Les membres de la société libérale du casino le choyèrent, le caressèrent, le munirent de lettres de recommandation pour Paris. Mais le colonel de gendarmerie Saint-Sauveur ne manqua pas de dénoncer au ministre l'accueil que le sergent avait reçu des adversaires du gouvernement. Dalousi alla poser plusieurs fois chez le peintre Pierre sur la place de Grève : il voulait offrir sa miniature à sa maîtresse. Ne serait-ce pas, manda Saint-Sauveur, que les libéraux désirent le lithographier pour orner la galerie de leurs grands hommes?

Sur le rapport de Saint-Sauveur et du colonel de son régiment, Dalousi eut en mars 1822 un congé illimité qui devait être changé en temps et lieu contre un congé de libération. Sa fâcheuse réputation, disait-on, le faisait sans cesse rechercher par les ennemis des Bourbons, et le 46e étant désormais stationné à Neuf-Brisach, le sergent se trouvait trop près de Strasbourg « dans le pays qui avait été le théâtre de sa célébrité ».

Dalousi quitta Neuf-Brisach au mois d'avril 1822. Il passa de nouveau par Nancy où les libéraux lui firent de nouveau une chaleureuse réception. Mais le général qui commandait la ville lui ordonna de partir au bout de deux jours, et, après une quête qui lui valut cent cinquante francs, Dalousi regagna Montargis. Il y fut surveillé par l'autorité civile et militaire. Malheureusement, il ne lui restait d'autres parents

que sa mère âgée, estropiée, pauvre. Il n'avait pas d'argent, pas de ressources, pas de métier, et il dut accepter quelques secours du maire et du sous-préfet. Le gouvernement s'avisa qu'il était plus dangereux de le laisser à Montargis sans moyens d'existence que de l'employer dans un corps où l'on aurait constamment l'œil sur lui.

Il fut, dès le mois de juin 1822, rappelé au service comme sergent dans la 23e compagnie de fusiliers sédentaires à Sisteron : l'endroit était de peu d'importance, Dalousi y serait isolé, et le baron de Damas qui commandait la division militaire, avait ordre de faire chaque mois un rapport sur le « général Strasbourg ».

Les rapports de Damas furent très favorables à Dalousi. Un jour, peu de temps après son arrivée à Sisteron, le sergent vit venir à lui un fusilier de sa compagnie, du nom de Piquemal, qui lui tint les propos suivants : « Sûrement, il vous est pénible d'être relégué dans notre compagnie après avoir joué un si beau rôle. Vous ne devez pas vous dissimuler que vous êtes soumis à une grande surveillance : notre général, le lieutenant de roi, le commandant de la compagnie et le directeur de la poste sont quatre coquins qui s'entendent pour ouvrir et lire notre correspondance ; aussi je vous engage à faire adresser vos lettres à une personne tierce. Notre capitaine recevra des dépêches ministérielles sur votre compte et il y répondra ; mais soyez tranquille, j'en aurai connaissance, puisque je travaille à son bureau, et je vous préviendrai. Ayez confiance en moi : c'est moi qu'à une certaine époque, le lieutenant de roi chargea d'aller chaque matin à la pointe du jour arracher les placards affichés dans la nuit et j'acceptai cette commission sans jamais la remplir. » Dalousi dénonça Piquemal et rapporta toute cette conversation au baron de Damas. Le fusilier fut mis pendant un mois à la salle de discipline, consigné dans la citadelle, puis renvoyé. Quant à Dalousi, le baron de Damas déclara qu'il venait d'avoir une conduite honorable et le ministre de la Guerre lui témoigna sa satisfaction : si Dalousi continuait à servir avec fidélité, il ferait oublier ses torts et acquerrait des droits à la bienveillance et aux grâces de Sa Majesté. Damas demanda même qu'il fût de nouveau affecté à un régiment de ligne pour

avoir par là l'occasion de r l a Dalousi, disait Damas, n'avait que t -huit ans, sa tenue était belle, et son instruction, b dans les deux premières écoles, école du soldat et éc de peloton.

Le 7 mars 1823, le ministre — c'était alors le duc de Bellune — décidait que le sergent I ousi serait, en récompense de sa bonne conduite et de son dévouement, promu au grade de sous-lieutenant dans le llon de l'île Bourbon : l'envoyer aux colonies, c'était ga tir des insinuations et de la malveillance qui cherc t toujours à profiter de son malheureux renom. Dalousi ndit à son bataillon au château de l'île d'Oléron.

Mais le ministre de la Marine refusa de l'employer en alléguant qu'il était imprudent de placer un homme de ce caractère dans les colonies où le gouvernement n'avait que très peu de forces militaires et où le souvenir des événements de Strasbourg donnerait à ce sous-lieutenant une grande influence sur la troupe.

Dalousi resta donc à la disposition du ministre de la Guerre. Le bureau de l'infanterie voulait le mettre au 14[e] léger, dans l'île de Corse où son nom aurait sans doute moins d'action que partout ailleurs. Le ministre pensa qu'il était préférable de le replacer dans une compagnie de fusiliers sédentaires, à l'intérieur et loin des garnisons de l'Est. Le 30 juillet 1824, Dalousi quittait l'île d'Oléron pour aller à La Seyne, dans les Basses-Alpes, comme lieutenant en second à la 26[e] compagnie des fusiliers sédentaires. Il y resta cinq ans, et de 1825 à 1829 les inspecteurs généraux, le baron Madier et le baron L'Église, firent son éloge : ils le reconnaissaient bon instructeur, trop sévère pour les vieux soldats, mais zélé, occupé constamment de son service, capable de remplir un poste plus élevé.

Vint la révolution de Juillet. Le 13 septembre 1830, Dalousi écrivait au maréchal Gérard, ministre de la Guerre : « Je suis Dalousi, le sergent commandant en chef la garnison de Strasbourg en 1815 lors de son insurrection. Général improvisé par le choix de mes camarades, je compris dans cette circonstance difficile ce que ma position avait de délicat ; le désordre était imminent : je ne craignis pas de conjurer

l'orage, d'assumer sur ma tête l'effroyable responsabilité des événements. » Il prétendait qu'il avait été pendant plusieurs années traité comme un rebelle et traîné de cachot en cachot sur tous les points de la France, qu'il avait essuyé deux ans de la captivité la plus dure. Mais, ajoutait-il, « le système ombrageux et antinational qui longtemps avait pesé sur la France », n'existait plus; et, jeune encore, plein de vigueur et de santé, il demandait l'avancement auquel il avait droit, et sa rentrée dans le service actif. « J'ai toujours, concluait-il, emporté l'estime de mes supérieurs et les regrets de mes camarades; esclave de mes devoirs, ami de l'ordre et de la discipline, soldat français en un mot, dans toute la force du terme, j'ai senti que je ne devais jamais démentir le caractère que trois jours de commandement avaient mis en évidence. » Cette lettre était apostillée par le préfet des Basses-Alpes, qui vantait le « célèbre sergent de Strasbourg », ses manières simples et dignes, sa modestie, son langage raisonnable et sage. Dès le 24 septembre, Gérard nommait Dalousi lieutenant en premier au 4e régiment d'infanterie légère.

En 1835, à Saint-Jean-de-Luz, Dalousi eut une altercation avec un lieutenant de son régiment. Il reçut un coup de pied, et au lieu d'appeler sur le pré l'homme qui l'avait outragé, il avala l'affront sans rien dire. Le colonel Galinier le manda, lui représenta que sa conduite lui faisait perdre l'estime de ses compagnons d'armes; Dalousi répondit qu'il allait voir son insulteur en présence d'autres officiers et le provoquer, s'il n'obtenait pas une rétractation. Mais, loin de s'excuser, l'offenseur déclara qu'il était prêt à donner toute satisfaction, et Dalousi fit semblant de ne pas le comprendre. Le « général Strasbourg » fut dès lors discrédité : il n'avait pas agi comme devait agir tout officier d'honneur, il « se laissait manquer sans rendre raison ». A cet instant, au mois d'août 1835, il fut promu capitaine dans son régiment. Galinier écrivit sur-le-champ au ministre qu'il était incapable de commander à tous égards une compagnie, et les capitaines envoyèrent le plus ancien d'entre eux dire au colonel qu'il leur serait extrêmement désagréable de vivre avec Dalousi, qu'ils ne l'admettraient pas à leur table s'il ne demandait réparation de l'injure qu'il avait essuyée. Sur l'ordre de Galinier, Dalousi prit ses

repas dans sa chambre. Mais le col u'un pareil homme ne pouvait plus rester au corps et qu'il fallait le présenter d'office pour la pension de retraite. Dalousi sentit que la situation était intenable; il sollicita du général inspecteur d'Harispe un congé de convalescence et l'autorisation d'attendre dans ses foyers la liquidation de sa pension. D'Harispe transmit au ministre la requête de Dalousi. « C'est un sujet, disait-il, dont la présence est nuisible dans l'armée à cause des souvenirs qui se rattachent à l'acte d'insubordination dont il a été le chef; quoique son incapacité complète ne permette pas de croire qu'il ait été autre chose qu'un instrument aveugle dans cette affaire, son nom excite toujours un intérêt dangereux. »

Dalousi, mis à la retraite, passa le reste de sa vie à Montargis et à Orléans.

ARTHUR CHUQUET

LE TESTAMENT PHILOSOPHIQUE DE NIETZSCHE

L'un des traits les plus caractéristiques de la physionomie intellectuelle et morale de Nietzsche est l'instinct qui le portait, selon son expression, à perpétuellement « se dépasser » lui-même, à pousser, de déduction en déduction, une idée, une croyance, une affirmation jusqu'au point où elle se détruit elle-même par « auto-suppression » (*Selbstaufhebung*). Nous voyons ses convictions essentielles subir les modifications les plus radicales, et cela, non pas du tout parce que sa pensée est revenue en arrière ou a changé d'orientation, mais simplement parce qu'elle a progressé inexorablement, sans jamais s'arrêter, toujours dans la même direction. Nature foncièrement religieuse, il s'est détaché du christianisme à force de sincérité religieuse, et s'est fait athée par un raffinement suprême de moralité chrétienne. Ame tendre et délicate, ouverte à tous les sentiments de pitié et d'humanité, il est devenu égotiste à force d'altruisme, et il a prêché la « dureté » aux hommes par la bouche de Zarathustra. Nul plus que lui n'a connu le respect du devoir, et, par excès de probité morale, il en est venu à professer l'*immoralisme*, et à nier la distinction du bien et du mal. Il a ressenti mieux que personne la passion enthousiaste de la vérité, et pourtant il a fini, à force de sincérité scientifique et philosophique, par

combattre la religion de [illegible] té [illegible] x, [illegible] ir soutenir que l'erreur, l'illusion, le [illegible] ;e sont aussi indispensables à l'homme que la véri[illegible]. C[illegible] même disposition d'esprit paradoxale et outrancière se [illegible] itre de la manière la plus frappante dans le grand ouvrage tout récemment publié, dans dans cette *Volonté de puissance*[1] à [illegible]aquelle travaillait Nietzsche au moment où la folie vint le [illegible]rasser, et qui devait être le résumé systématique de sa [illegible] ne comme *Zarathustra* en avait été l'exposé poétique. Si l'on voulait, en effet, résumer en une formule la thèse contenue dans ce livre, on pourrait définir la *Volonté de puissance* : une tentative hardie pour vaincre le nihilisme par « auto-suppression », pour « dépasser » le nihilisme en poussant jusqu'à ses dernières conséquences logiques l'hypothèse nihiliste.



« L'avènement du nihilisme européen » tel est, selon Nietzsche, le fait capital des temps modernes. L'homme d'aujourd'hui repousse avec une résolution toujours plus farouche

1. *Nietzsches Werke*, tome XV. *Der Wille zur Macht, Versuch einer Umwerthung aller Werte* (*Studien und Fragmente*), Leipzig, Naumann, 1901. — Ces esquisses ne doivent pas être considérées comme la suite directe ou le complément de l'*Antichrétien*. Nietzsche a, en effet, au cours de ses travaux, profondément modifié ses plans. Celui qui sert de base à la publication du *Nietzsche-Archiv*, date du 17 mars 1887. Nietzsche se proposait à ce moment d'écrire un gros traité en quatre volumes qu'il intitulait : I. *Der europäische Nihilismus ;* — II. *Kritik der höchsten Werthe ;* — III. *Princip einer neuen Werthsetzung ;* — IV. *Zucht und Züchtung*. Ce plan paraît avoir subsisté dans son esprit depuis la fin de l'année 1886 jusqu'au printemps de 1888. A ce moment, Nietzsche renonce à donner une pareille ampleur à l'exposé de sa doctrine philosophique. Successivement il rédige le *Cas Wagner* et le *Crépuscule des idoles* avec des matériaux empruntés aux études pour la *Volonté de puissance*. Enfin, pendant l'automne de 1888, il se résout à un remaniement complet de son plan et entreprend de condenser tout son système philosophique en un seul volume comprenant quatre livres de moyenne dimension : I. *Der Antichrist ;* — II. *Der freie Geist ;* — III. *Der Immoralist ;* — IV. *Dionysos*. De ces quatre livres, le premier seul, l'*Antichrétien*, a été rédigé ; pour les trois autres, les travaux préparatoires n'ont pas été poussés assez loin pour qu'une restitution de leur contenu ait pu être tentée avec succès ; les éditeurs de la *Volonté de puissance* se sont bornés à publier, sous forme d'appendice, quelques esquisses se rapportant au livre III, l'*Immoraliste*. Quant à l'ouvrage dont le *Nietzsche-Archiv* publie aujourd'hui les matériaux, ce n'est donc pas la continuation de l'*Antichrétien*, mais l'ébauche du grand ouvrage en quatre volumes que Nietzsche projetait entre 1886 et 1888.

toutes les hypothèses consolantes — croyance en Dieu, foi dans le Devoir et dans le Progrès, religion de la pitié ou de science — sur lesquelles l'humanité a vécu jusqu'à présent. Avec une sombre éloquence, Nietzsche pose, à l'entrée de son étude, ce redoutable problème qui se dresse devant l'humanité :

Les grandes choses veulent qu'on les taise ou qu'on les dise avec grandeur, je veux dire avec cynisme et innocence.

Ce que je vais conter, c'est l'histoire des deux prochains siècles. Je décris ce qui va venir, ce qui ne peut plus, déjà, ne pas venir : l'avènement du nihilisme. Cette page d'histoire peut être contée dès à présent ; car la nécessité elle-même est ici à l'œuvre. Cet avenir nous parle déjà par la voix de cent signes et présages; partout s'annonce cette fatalité; et toutes les oreilles sont tendues, attentives, vers cette musique de l'avenir. La culture européenne se précipite depuis longtemps déjà, parmi les tortures d'une angoisse qui s'accroît, d'année en année, vers un cataclysme; — inquiète, violente, emportée ; tel un torrent qui veut arriver *au terme*, qui ne réfléchit plus, qui a peur de réfléchir.

Celui qui prend ici la parole n'a, au contraire, rien fait jusqu'à présent, si ce n'est réfléchir et se recueillir; c'est un philosophe et solitaire-né qui a toujours trouvé son profit dans la vie à l'écart, dans la patience, dans l'attente, dans le retard; un téméraire explorateur qui s'est égaré, déjà, dans tous les labyrinthes de l'avenir; un oiseau prophétique qui *regarde en arrière* quand il conte ce qui va venir; le premier nihiliste parfait d'Europe, mais un nihiliste qui a déjà vécu le nihilisme jusqu'au bout, qui l'a derrière lui, au-dessous de lui, hors de lui...

Qu'est-ce donc, tout d'abord, que le nihilisme ?

Le nihilisme, répond Nietzsche, se produit lorsque nous percevons qu'il y a contradiction irréductible et définitive entre l'idéal et la réalité, « entre l'existence que nous jugeons bonne et l'existence que nous vivons, que nous *sommes* ». Toute époque, toute civilisation reconnaît ce que Nietzsche appelle une « table des valeurs »; en d'autres termes, elle admet une hiérarchie des valeurs, elle juge, par exemple, que la vérité est supérieure à l'erreur, ou que l'ordre physique et moral est supérieur au désordre, au chaos, au mal. D'après cette table des valeurs, elle détermine le plus ou moins d'estime qu'elle accorde aux choses, aux personnes, aux actes; elle décide le cas qu'elle fait de la réalité, de

l'univers entier, de la vie univ[illegible] celui-là est un nihiliste qui, se fondant sur sa table des valeurs, juge que la réalité n'a pas de valeur, qu'elle est mauvaise, condamnable, qu'elle mérite d'être détruite. Il est nihiliste théorique tant qu'il se borne à *dire* « non » à la réalité, à souhaiter platoniquement l'extinction de la vie universelle. Il devient nihiliste pratique lorsqu'il se décide à *faire* « non », lorsque sa pensée devient un mobile d'action et le pousse à détruire cette réalité qu'il méprise et qu'il hait. — Voyons maintenant d'un peu plus près par quels chemins, dans le passé de Nietzsche, on arrive au nihilisme.

Le nihilisme se développe d'abord lorsque, après avoir, en vertu d'une coutume séculaire, cherché obstinément un sens à la vie, nous découvrons enfin que le Devenir ne mène nulle part. Longtemps l'homme a cru qu'une autorité surnaturelle, surhumaine, imposait à l'humanité et à l'univers une loi, une fin suprême vers laquelle ils devaient tendre, et il s'est estimé dans la mesure où il se sentait le collaborateur de Dieu. Or, il arrive lentement à la conviction que « Dieu est mort », que l'univers est sans maître. Si la vie doit avoir un sens, il lui faut, dès lors, trouver à tout prix un substitut de Dieu, une autorité capable de donner des ordres absolus, de lui imposer souverainement une mission. A la place du Dieu personnel, il essaye d'adorer la « Conscience morale » et son impératif catégorique, ou bien la « Raison », ou « l'Instinct social », ou « l'Histoire » et ses lois immanentes; on assigne comme but suprême à l'existence humaine le « Bonheur », ou, « avec quelque tartufferie », le « Bonheur du plus grand nombre »; on en vient à s'abandonner au fatalisme; on se dit que l'évolution devait « conduire quelque part, n'importe où », mais « qu'il est impossible de vouloir un *pourquoi* »; on se renferme dans l'agnosticisme, avec résignation ou révolte. Finalement, de déception en déception, on aboutit au découragement : l'homme n'est pas la raison d'être de l'univers, il ne peut même pas collaborer à la fin de l'univers, puisque cette fin n'existe pas ou qu'en tout cas il l'ignore. Au bout de cette voie, on rencontre le nihilisme. « La vie : quelque chose qui *comprend* son néant, — et enfin se supprime ! »

Autre cause du nihilisme : notre besoin de croire que l'univers forme un tout lié dans ses parties, un vaste organisme, que l'homme tient sa place et joue son rôle dans l'ordre universel, qu'il est une parcelle de la substance infinie, de la divinité. Nous sommes heureux de nous dévouer, de nous sacrifier pour le bien universel ; nous nous estimons en tant que parcelle de l'unité divine ; — au fond, nous n'avons conçu cette unité divine « que pour nous donner le droit de croire à notre propre valeur ». Or, nous découvrons un beau jour qu'il n'y a pas d'unité dans l'univers, et que le Devenir n'est pas logique. Et aussitôt nous nous sentons déchus à nos propres yeux : nous nous méprisons de n'être que nous-mêmes et non un mode de Dieu.

Une dernière voie enfin mène au nihilisme. Si la réalité n'est point divine et si l'évolution ne mène nulle part, il restait à l'instinct religieux une dernière ressource, c'est de regarder le « monde des phénomènes », le Devenir lui-même, comme une apparence derrière laquelle se cache un « vrai monde », patrie dernière et suprême refuge de l'âme humaine. Mais bientôt l'homme est obligé de s'avouer qu'il est lui-même, par ses aspirations à l'éternité, l'auteur de ce « vrai monde », qu'il a imaginé cette fiction uniquement pour pouvoir se croire immortel. Sa probité intellectuelle lui commande de s'interdire toute foi en une réalité métaphysique, en « une chose en soi ». Il ne reconnaît plus d'autre réalité que le Devenir.

On voit donc comment s'est produit, d'après Nietzsche, l'état d'esprit qu'il appelle nihilisme. L'homme a commencé par déformer la réalité conformément à ses désirs. Il souhaitait que le monde évoluât vers une fin assignée par Dieu, qu'il fût un Tout, soumis à des lois fixes et bien organisé, une substance immuable et éternelle à l'abri du changement et de la mort. Et il a *vu*, il a imaginé l'univers tel qu'il le voulait ; il a estimé la réalité dans la mesure où elle répondait à cette conception de son esprit. Après coup, il s'est avisé qu'il était victime d'une illusion ; il a corrigé peu à peu l'image du monde qu'il s'était faite, il a dépouillé la réalité des qualités qu'il lui avait arbitrairement conférées. Du même coup, l'univers s'est trouvé désenchanté. Ce qu'il aimait, ce

qu'il estimait, c'est la fiction qu'il avait créée. La réalité lui est apparue haïssable. Et il se trouve en face d'un dilemme redoutable : il faut, selon l'expression de Nietzsche, « qu'il détruise ou sa table des valeurs ou lui-même ». En effet, si la table des valeurs en vertu de laquelle il aime un univers imaginaire et condamne l'univers réel est exacte et légitime, il est clair que le nihiliste devra logiquement détester et chercher à détruire cette réalité mauvaise. Mais si sa table des valeurs est au contraire fictive, il est non moins évident que le jugement porté par lui sur la réalité est erroné et doit être cassé ; dans ce cas, il lui faut reviser du haut en bas sa table des valeurs, il lui faut procéder, selon l'expression bien connue de Nietzsche, à « une transvaluation de toutes les valeurs ».

La conception nihiliste de l'univers peut ainsi mener à deux conclusions pratiques radicalement opposées. Elle aboutit le plus souvent à un nihilisme *pessimiste* qui maudit la réalité et aspire à l'anéantissement. Mais elle conduit aussi à un autre nihilisme que nous appellerons (nous verrons plus tard pourquoi) nihilisme *dionysien*, qui échappe au pessimisme et à la désespérance par la « transvaluation des valeurs ». — Or, voyons avec Nietzsche la genèse et l'évolution de ces deux formes de nihilisme et, d'abord, de la plus commune des deux, du nihilisme pessimiste.

Aux yeux de Nietzsche le nihilisme pessimiste est une maladie ou plus exactement un symptôme morbide, la manifestation psychique d'un trouble organique profond. La table des valeurs au nom de laquelle le nihiliste condamne la réalité, la foi dans un monde métaphysique par delà le Devenir, la croyance en un monde de l'être, de la finalité, de l'unité, n'est autre chose que la foi chrétienne spiritualisée. Or le christianisme — et par conséquent aussi sa conclusion logique, le nihilisme — a pour origine le processus physiologique de la « décadence ».

La décadence telle que la comprend Nietzsche n'est nullement un phénomène anormal et pathologique, un mal qu'on peut combattre et vaincre. C'est une conséquence nécessaire et normale de la vie, la contre-partie obligée de toute croissance. Tout système de forces, tout organisme doit nécessai-

rement dépérir à un moment donné et, même lorsqu'il fonctionne normalement, produire des déchets qu'il lui faut éliminer. Les théoriciens du socialisme, dira Nietzsche, se trompent ou nous trompent ignominieusement lorsqu'ils essaient de nous persuader qu'on pourrait trouver une combinaison sociale où le vice, la maladie, le crime, la prostitution, la misère, viendraient à disparaître. Supprimer la décadence, c'est supprimer la croissance et, du même coup, la vie. Une société ne peut pas décréter qu'elle restera éternellement jeune; même aux temps de sa plus brillante floraison, elle ne peut manquer de renfermer des produits de désassimilation, des éléments excrémentiels ; et, plus ses progrès seront rapides, plus croîtra le nombre des malvenus et plus proche sera l'heure de la décadence. « On ne supprime pas la vieillesse par des institutions. Ni la maladie. Ni le vice non plus. » Il est donc parfaitement vain de protester ou de lutter contre la décadence. C'est là une naïveté qui a sa source dans une confusion. On regarde, en effet, d'ordinaire comme les *causes* de la décadence des phénomènes qui en sont en réalité les *conséquences*, le vice, la maladie, la criminalité, le célibat et la stérilité, l'hystérie ou l'atonie de la volonté, l'alcoolisme, le pessimisme, — le nihilisme enfin. Les campagnes menées au nom de la morale contre le scepticisme ou la corruption des mœurs sont donc nécessairement une duperie, puisqu'elles ne peuvent avoir aucune espèce d'action sur le principe réel du mal qu'elles prétendent guérir. La décadence peut parfois être efficacement combattue ou enrayée à ses débuts par un régime fortifiant; mais l'épuisement physiologique aspire nécessairement au sommeil — ou à la mort.

La vie apparaît ainsi sous un jour très différent à l'individu sain et au décadent. Le fort en qui surabonde la vie et l'énergie n'a pas la même optique que le faible ou le malade. L'homme chez qui la volonté de puissance est intacte aime le Devenir, a foi dans sa propre énergie créatrice pour donner un sens à la vie. Le décadent voit les choses autrement. Chez lui aussi l'instinct vital fonctionne ; il se défend contre la destruction imminente; seulement, au lieu de pousser l'homme à agir et à étendre sans cesse la sphère de sa domination, il s'attache à créer des fictions consolantes

qui dissimulent à ses propres yeux sa faiblesse et sa déchéance et lui fournissent une explication plausible de ses souffrances. C'est ainsi que s'est formée la conception chrétienne de l'existence. Le christianisme a pris naissance parmi les esclaves, les opprimés, les déshérités, les malheureux qui étaient légion au déclin de l'empire romain. A une époque de misère terrible, d'insécurité, d'oppression cruelle, où les faibles pouvaient aisément succomber au pessimisme et à la désespérance, le christianisme a été l'illusion bienfaisante qui leur a donné le courage de vivre. Il a enseigné aux hommes que chaque être possède une valeur métaphysique infinie et a sa place dans un ordre de choses éternel et divin, radicalement différent du monde réel où règnent l'arbitraire et la force. Il a permis aux avocats de Dieu de soutenir que l'univers est parfait et de donner une interprétation de la souffrance et du mal. Il a persuadé aux hommes qu'ils étaient capables de s'élever jusqu'à la science adéquate des vérités supérieures, des lois qui régissent le monde. Inversement, tandis qu'il idéalisait les faibles, il traitait en ennemis leurs oppresseurs, les puissants, les violents, les maîtres. La morale chrétienne enseignait à mépriser et à haïr ce qui forme le trait fondamental des dominateurs : les grandes passions, la témérité, le goût des aventures périlleuses, des expériences audacieuses, l'orgueil de la force sûre d'elle-même ; elle condamnait la volonté de puissance et exaltait, aux dépens de l'égoïsme, les vertus utiles aux faibles, la pitié et l'altruisme. Au total, le christianisme a, pendant de longs siècles, empêché les faibles et les miséreux de s'enfoncer dans le mépris de soi-même, de prendre parti contre la vie ; il a été l'antidote le plus puissant contre le nihilisme, théorie et pratique.

Et si aujourd'hui la vie est devenue moins dure et moins précaire, il ne manque pas, cependant, de dégénérés et de décadents qui, pour se maintenir en face des Puissants et pour supporter l'existence, *ont besoin* de l'illusion morale, *ont besoin* de croire, pour se défendre du nihilisme pratique, qu'ils collaborent à une fin suprême de l'univers, qu'ils sont une parcelle de la Divinité, qu'ils peuvent participer à la « vraie vie ». Le jour où ils comprendraient que la morale n'est qu'une fiction, qu'ils n'ont point le droit de s'élever au-



dessus des Puissants en se réfugiant dans un monde supérieur, qu'il n'y a de réel que le Devenir et la Volonté de puissance, — en un mot le jour où les décadents apprendraient à se concevoir comme décadents, ce jour-là il n'y aurait plus de consolation pour eux, *et ils disparaîtraient.*

La disparition finale, la mort, est l'issue fatale où la nature elle-même pousse le dégénéré. Le décadent typique, semblable au diabétique qui désire surtout les aliments qui lui sont le plus contraires, se prescrit à lui-même un régime contraire à celui dont il aurait besoin. Il se méprend, en particulier, sur la nature physiologique de son mal, et, au lieu de suivre une cure fortifiante qui pourrait le sauver, fait usage de palliatifs qui, en le soulageant temporairement, aggravent finalement son épuisement : ainsi le névropathe achève de se détraquer les nerfs par l'abus des stupéfiants ou par l'usage immodéré de la musique wagnérienne. — Surtout il est la victime de son excitabilité maladive. Alors que l'homme sain et fort reste toujours maître de lui, le décadent, à la merci de ses nerfs, est contraint de réagir sur-le-champ à toute excitation. Il se trouve pris ainsi dans un cercle vicieux : il devrait se prescrire le repos, rester calme, ne *rien* faire ; or, pour ne pas réagir, il lui faudrait précisément la force de volonté qui lui fait défaut. Fatalement il s'enfonce ainsi toujours plus avant dans la décadence.

La décadence est donc un phénomène normal. Qu'elle crée autour des faibles un voile de fictions qui les sauve du désespoir et leur donne le temps, parfois, de retrouver leur équilibre physiologique, ou qu'elle accélère la ruine des dégénérés en les poussant à des actes qui leur sont funestes, elle est un élément essentiel et nécessaire de la vie universelle. Il est inutile de prétendre s'opposer à son action ; tout ce qu'on peut faire, c'est empêcher qu'elle ne s'attaque, par contagion, aux natures saines. Il faut donc éviter de prolonger artificiellement l'existence des décadents, et de transformer ainsi la terre en un vaste hôpital où la vie des hommes robustes et valides se consumerait, stérile et sans joie, à soigner les malades. Il faut empêcher la confusion dangereuse qui se produit fréquemment entre l'extrême dégénérescence et l'épanouissement luxuriant de la vie, entre des détraqués

aux gestes grandioses, [illegible] ore, [illegible]npulsions violentes et imprévues, qui d[illegible]ent l'illusion de la force élémentaire, et les natures vrai[illegible]nt puissantes et généreuses en qui bouillonnent de for[illegible]sions et une vitalité débordante. Il faut surtout em[illegible]: les dé[illegible]adents d'imposer leurs croyances aux puissants, [illegible] détourner de la vie et de l'action. Il importe, en un mot, que le décadent guérisse ou meure vite, afin de ne pas étouffer sur terre la joie de vivre, féconde et créatrice.

Le nihilisme pessimiste est la dernière étape que traverse le décadent, la crise finale où il se débat avant de s'engloutir dans le néant. Il se produit nécessairement quand l'instinct vital est devenu trop faible pour entretenir autour du dégénéré la fiction protectrice qui le sauve du désespoir. L'illusion chrétienne plante en effet et cultive dans l'âme humaine une vertu dangereuse : l'instinct de sincérité, la volonté de vérité à tout prix. Cet instinct, né de l'instinct moral, se retourne contre celui-ci et le détruit. L'interprétation morale de l'univers apparaît comme un *mensonge* qu'on n'a plus le *droit* d'admettre ; le besoin d'une explication morale de l'univers, comme un besoin condamnable de non-vérité, comme une méprisable volonté d'erreur et d'illusion. On s'interdit désormais de croire à l'hypothèse chrétienne d'un Dieu tout-puissant et d'un ordre moral de l'univers. Passant d'un extrême à l'autre, on rejette *toute* explication de la vie, on refuse de voir dans le Devenir autre chose qu'un pur non-sens. On va plus loin encore : on se prend à douter de la légitimité de *toute* table des valeurs. Les « valeurs » ne seraient-elles pas des appâts par lesquels l'homme se laisse persuader de vivre, des mirages qui prolongent la médiocre comédie de l'existence et en retardent le dénouement ? Finalement, « on comprend qu'on est berné et qu'on n'a pas l'énergie de ne pas se laisser berner ». Et pour comble d'horreur, on s'aperçoit qu'il en sera ainsi éternellement ; car on en vient peu à peu à concevoir la perpétuité du Devenir, on se convainc que le méprisable et douloureux non-sens d'une existence inutile et sans but sans cesse recommence, éternellement pareil à lui-même, sans qu'une catastrophe, un saut dans le néant puisse jamais mettre fin à ce cauchemar. Au décadent nihiliste, le « Retour

éternel » doit ainsi apparaître comme la plus effroyable des malédictions. Parvenu à ce degré, son nihilisme devient pratique et destructeur. Il voudrait s'anéantir lui-même, anéantir ce monde morne et désolé, encore qu'il sache bien que cette rage de destruction est, elle aussi, impuissante et stérile, qu'elle est un moment dans la chaîne éternelle du Devenir, qu'elle aussi reviendra éternellement, et que son nihilisme est inconséquent dans la mesure où il s'émeut.

Nous pouvons maintenant embrasser d'un coup d'œil l'évolution du nihilisme pessimiste, selon Nietzsche. Il a sa source première dans un affaiblissement de l'énergie vitale. Cet affaiblissement entraîne la « décadence » de l'organisme où il se produit. L'instinct vital, cependant, se défend quelque temps, chez le décadent, en créant autour de celui-ci un voile d'illusions bienfaisantes qui lui dissimulent son misérable état. Vient enfin le moment où l'instinct vital est trop épuisé pour pouvoir entretenir l'illusion protectrice. Le décadent se trouve face à face avec la réalité, avec sa misère physiologique. Alors il devient nihiliste. Le mirage qui seul donnait du prix à sa vie s'est dissipé ; désormais il hait un monde vide de sens pour lui ; il s'abîme dans la morne désespérance ou se débat dans une inutile révolte contre la loi suprême de l'univers, contre le Retour éternel qui le condamne à recommencer indéfiniment sa lamentable existence.

Mais le nihilisme pessimiste n'est qu'une des formes — la plus répandue, il est vrai — du nihilisme. Nous savons déjà que la conception nihiliste de l'existence peut avoir de tout autres causes et conduire à des conclusions toutes différentes. Au nihilisme *pessimiste* qui a sa source dans la dégénérescence physiologique s'oppose le nihilisme *dionysien*, qui naît d'un excès de vitalité et d'une surabondance de santé.

Soit un homme sain et fort qui a reçu, par tradition, la table des valeurs modernes. Que se produira-t-il chez lui? Tout comme le décadent, il verra, lui aussi, se dissiper l'illusion d'un univers régi par Dieu et soumis à la loi morale. Mais cette illusion, nécessaire au décadent, lui est superflue. Si le décadent rejette avec horreur l'idée nihiliste du Devenir vide de sens et du Retour éternel, c'est uniquement parce qu'il a besoin de se sentir le collaborateur de Dieu pour

croire à sa propre va[illegible]r, [illegible]arce qu'il [illegible] pas la force de donner lui-même un [illegible] vie, de se prescrire à lui-même sa loi. Mais dès l'inst[illegible] nous sentons en nous la puissance créatrice, où n[illegible]s nous savons capables de donner une forme au « chaos » [illegible] Devenir, d'imposer notre loi à la vie indifférente, dès l'i[illegible]nt où nous avons confiance dans la volonté humaine, dans *notre* volonté de puissance, pour organiser l'univers, nous acceptons sans révolte l'idée que l'évolution universelle soit vide de sens par elle-même. Le faible est hors d'état de renoncer à sa table des valeurs qui, seule, le sauve du désespoir. Le puissant peut supporter le nihilisme absolu parce qu'il est capable de briser la vieille table des valeurs et d'en instituer une nouvelle de sa propre autorité. Le nihilisme est donc aussi la conception de la vie propre aux représentants les plus sains et les plus magnifiques de l'espèce humaine ; il peut être, selon l'expression de Nietzsche, « une façon de penser divine ». Et l'hypothèse du Retour éternel, écrasante pour le faible, devient une vision triomphale et enivrante pour le créateur qui a su donner un sens à la vie et dire « oui » à l'éternel recommencement du Devenir.

Au total, le nihilisme européen est donc une crise décisive et salutaire. En dissipant le mirage que le christianisme et la philosophie chrétienne ont créé autour de la réalité, il agit comme un agent de sélection d'une extrême puissance. Il est la pierre de touche à laquelle se reconnaîtront les forts et les faibles, les hommes sains et les décadents. Il brisera les uns, les aidera à disparaître plus vite, et ce sera un bien pour eux comme pour l'univers. Il exaltera le courage des autres et leur inspirera un enthousiasme nouveau pour la conquête de la puissance, pour le développement indéfini du type humain.

*
* *

Il est aisé, maintenant, de définir quelle doit être, d'après Nietzsche, dans la grande crise européenne qui se prépare, la tâche du « libre esprit », du philosophe de l'avenir : il doit travailler au triomphe du nihilisme dionysien sur le nihilisme pessimiste, ou, ce qui revient au même, à la victoire de l'optimisme païen sur le pessimisme chrétien.

Il devra d'abord ruiner l'autorité de la table des valeurs présentement admise. C'est sur elle que se fonde le nihilisme pessimiste pour condamner et maudire la vie. Or, pour infirmer ces conclusions négatives, il faut tout d'abord démontrer que cette table des valeurs n'exprime pas le jugement porté sur l'univers par les hommes robustes et sains, mais qu'elle est au contraire l'œuvre de la « décadence ». Le monde tel qu'il apparaît au « religieux » qui a foi dans son Dieu, au « vertueux » qui croit à l'impératif catégorique du devoir et à une mission supérieure de l'humanité, au philosophe qui cherche l'Être derrière le Devenir, et le « monde vrai » derrière le monde des phénomènes et des apparences — ce monde-là est le reflet de la réalité dans une âme de décadent; il est une image de la vie déformée et faussée par l'optique spéciale au faible, au malade, au dégénéré qui aspire au repos et à la bonne mort, parce qu'il est las du Devenir et de ses luttes fécondes. La religion, la morale, la philosophie chrétiennes ou modernes sont autant d'expressions de la décadence et ont pour conclusion logique le nihilisme pessimiste. Je n'insiste pas davantage sur cette partie de la thèse de Nietzsche qui est un des points les plus connus de sa doctrine et a été mise en lumière dans la *Généalogie de la Morale* et dans *l'Antichrétien*, par exemple.

Le « libre esprit » devra ensuite substituer à l'ancienne table des valeurs la nouvelle table, celle qui convient aux représentants de l'humanité supérieure.

L'homme sain de corps et d'âme n'a pas la peur du Devenir. Surtout il a un sentiment qui fait entièrement défaut au dégénéré : la conscience joyeuse de son activité créatrice, de sa « volonté de puissance ». Et cette volonté de puissance, il la retrouve partout où il porte son regard. Partout il voit des forces pareilles à lui et qui aspirent comme lui à s'étendre à l'infini, qui se mesurent avec les forces antagonistes, qui cherchent à soumettre à leur domination des forces inférieures et constituent ainsi des systèmes de forces, lesquels luttent à leur tour entre eux pour la puissance. L'univers est l'ensemble des actions et réactions de ces divers systèmes de forces les uns sur les autres.

Et il n'est rien que cela, car tout en lui est volonté

de puissance. La « vérité » m n réation de cette volonté ; notre instinct c naissance travaille au service de notre instinct de d ion. L'espèce humaine a besoin d'une certaine régula dans ses perceptions ; il faut qu'elle soit en mesure de c , de prévoir le retour des « mêmes choses » pour p voir se tracer un plan de conduite ; c'est pour elle une question de vie ou de mort. Il faut donc à tout prix qu'elle se crée de la r alité une conception adaptée à ses besoins. Les catégo e la raison, les axiomes de la logique sont des instrum ts de défense ou de conquête. Il n'y a dans la réalité, c' dire dans le Devenir, ni « sujet » pensant, ni « cho » nsées, ni « choses identiques », ni « causes », ni « effets », ni « substance », rien de permanent, de stable, de régulier. C t nous qui avons créé toutes ces fictions, parce que nous av pendant des temps immémoriaux « pratiqué l'acte de l'i ntification, de la grossière simplification ». Le monde nous *paraît* logique parce que nous l'avons, au préalable, *fait* ainsi. Notre incapacité de renoncer aux axiomes logiques, au principe d'identité par exemple, n'est que l'expression d'une fatalité biologique ; elle signifie que, si notre espèce n'avait su mettre de l'ordre dans le chaos du Devenir et prévoir le retour de cas identiques, elle aurait nécessairement disparu. L'instinct de connaissance n'est donc lui-même qu'un instrument au service de la volonté de puissance.

Cette même volonté de puissance se montre partout : c'est elle qui explique les lois les plus générales de la physique et de la mécanique, elle qui se manifeste dans tous les phénomènes de la nature, elle qui préside au développement de la vie, à la naissance de la morale, de la Société, de l'État, de l'Art. C'est donc aussi la Volonté de puissance — et non point « Dieu » ou le « Bien » ou la « Vérité » — qui doit être inscrite en tête de notre table des valeurs. Tout être, tout organisme, tout système de force vaut ce que vaut la volonté de puissance qui l'anime ; sa valeur est égale au total de force accumulée, organisée, disciplinée qu'il représente.



Le « libre esprit » doit enfin — et c'est là peut-être sa tâche essentielle — travailler consciemment à l'avènement d'un ordre de choses nouveau. Si l'homme, en tant qu'*individu* et en tant qu'*espèce*, est une volonté de puissance qui tend vers un maximum de développement et d'expansion, il s'agit de voir de quelle manière et par quelle voie cette volonté — individuelle ou collective — atteindra le point culminant de son épanouissement, et déterminera en conséquence les principes généraux qui devront diriger la conduite des hommes supérieurs, de ceux qui ont pour ambition de contribuer au progrès de notre espèce.

Pour résoudre ce problème, examinons d'abord quelle est la situation faite aux individus supérieurs dans la société contemporaine.

Ce qui frappe tout d'abord l'observateur qui jette les yeux sur l'Europe d'aujourd'hui, c'est la prédominance, au sein de la société moderne, d'un type d'humanité médiocre ou moyen. C'est lui qui détermine la table des valeurs généralement admise, qui fixe le bien et le mal, qui opprime les puissants, les hommes de génie. Pourquoi ce triomphe de la médiocrité, si paradoxal en apparence dans un monde où triomphe partout la volonté de puissance?

Ce triomphe, répond Nietzsche, paraîtra moins extraordinaire, d'abord, si l'on considère que le type d'humanité inférieure a pour lui tout à la fois le nombre et l'attrait. Le faible, le décadent est plus intéressant que l'homme sain ; il est plus compatissant et plus « humain »; il a plus d'esprit, plus de méchanceté aussi; il est plus pittoresque : deux sortes de décadents, le fou et le sain, et avec eux leur proche parent le « génie », sont peut-être les types les plus captivants que l'humanité ait produits. Puis, le décadent est légion. Tous les hommes, même et surtout les plus sains, sont « malades » à certaines périodes de leur existence; toutes les grandes passions, l'ambition, l'amour, la vengeance sont accompagnées de troubles profonds ; tout homme qui ne meurt pas avant l'âge éprouve sur lui-même les effets de la

décadence et connaît par expérience les instincts du décadent. Puis encore, la moitié du genre humain, la femme, est débile de volonté, naturellement « faible, morbide, variable, inconstante » ; elle a besoin d'une « religion de la faiblesse » ; elle règne en dominant par ruse les forts ; elle conspire avec le prêtre contre les puissants, les « hommes ». De plus, le développement de la civilisation a pour conséquence la multiplication d'une foule d'éléments malsains : on voit pulluler le fou, le criminel, — l'artiste aussi, qui présente avec eux d'inquiétantes analogies. La décadence est aggravée et généralisée par le bouleversement universel des conditions sociales, résultat de la Révolution et de la superstition égalitaire. Les castes inférieures — décadents, malvenus, opprimés et « esclaves » de toute sorte — se sont mélangées aux castes supérieures, au point que la pureté de race n'existe plus nulle part. La vraie aristocratie, celle du sang et des instincts héréditaires, a disparu ; l'Europe s'est « encanaillée ». Partout on voit grandir la haine systématique de tout ce qui est exception et privilège. Les privilégiés eux-mêmes se soumettent au préjugé démocratique. Ceux qui veulent la puissance doivent avoir le peuple pour eux, et par conséquent le flattent, le servent. Les « génies » — un Victor Hugo, par exemple, ou un Richard Wagner — se font les porte-paroles des grands sentiments avec lesquels on peut enthousiasmer les masses : la pitié, la religion de la souffrance humaine, la glorification des humbles, des opprimés. — Finalement, contre les effets dissolvants du bouleversement social, un type moyen, relativement sain et stable, se constitue, en opposition avec la domination du peuple allié aux hommes d'exception. Cette médiocrité honnête et respectable est pour les natures d'élite tout à la fois un danger et une tentation. Une tentation : car le génie peut se laisser prendre à l'idéal de ces braves gens, accepter leur table des valeurs, chanter les louanges de la « modération », glorifier le travailleur laborieux, utile et modeste. Un danger : car l'homme supérieur n'est pas moins suspect à la médiocrité qu'à la canaille. Les médiocres s'efforcent de troubler sa conscience en lui imposant leurs croyances morales, en lui persuadant qu'il n'a pas de plus haut devoir que de se dévouer au bien des mé-

diocres, du troupeau ; ils le surveillent avec défiance, comme un explosif dangereux dont il faut rendre l'explosion inoffensive ou, mieux encore, empêcher l'explosion.

Ce triomphe d'un type d'humanité moyenne ou médiocre n'est pas seulement un fait incontestable. C'est un fait nécessaire au développement même de l'espèce humaine.

Nous avons vu, en effet, que l'homme tend vers la puissance non seulement en tant qu'*individu* mais en tant qu'*espèce*. L'humanité s'efforce de réaliser *dans sa totalité* un maximum de forces, d'étendre le plus possible sa domination sur les choses. Or il semble bien qu'elle n'atteindrait pas ce maximum, si elle produisait exclusivement ou en majorité des individualités fortes. L'histoire montre que les races supérieures durent peu : elles se déciment réciproquement par suite de leur ardeur belliqueuse ; elles se consument avec rapidité par suite de leur ambition et de leur soif d'aventures. Les « puissants » sont des prodiges qui ne capitalisent pas leur force, qui la dépensent sans compter ; ils n'estiment pas la durée en soi ; ils préféreraient pour l'espèce une existence plus courte mais plus intense; lorsqu'ils ont gaspillé leurs réserves de forces, ils se trouvent plus épuisés, plus vidés de volonté, plus déséquilibrés que les faibles eux-mêmes. Une époque de grandeur est pour l'humanité un luxe qu'elle paie très cher.

Il semble donc que l'espèce humaine doive, pour atteindre son rendement maximum d'énergie et de puissance, ne pas se borner à produire des races fortes et prodigues, rapidement détruites par l'usure, consumées par la flamme intérieure qui les dévore, mais tendre en même temps à constituer un type moyen, plus disciplinable, plus stable. C'est là une nécessité économique. Il faut que les moindres parcelles d'énergie humaine trouvent leur emploi utile; il est donc bon de construire un immense mécanisme social où toutes les forces individuelles, même les plus médiocres, produisent le maximum d'effet utile qu'elles sont capables de donner. C'est le but vers lequel nous tendons manifestement aujourd'hui.

Nous nous rapprochons d'un état de civilisation où la terre sera exploitée industriellement en grand et dans sa totalité. Le jour où cette gigantesque exploitation sera organisée scienti-

fiquement, l'humanité entière sera elle-même devenue un engrenage énorme et prodigieusement complexe de rouages soigneusement adaptés à leur destination, un mécanisme où les éléments autonomes et directeurs seront de plus en plus rares et superflus, une somme énorme de volonté de puissance organisée, et dont les facteurs constitutifs pris isolément représenteront un degré minimum de force et de valeur. Cette exploitation économique de la force humaine s'impose. Il est utile et nécessaire que les hommes soient, dans leur immense majorité, instruits et dressés à n'être que d'infimes rouages dans l'organisme social, qu'ils reconnaissent, par suite, une morale et une religion glorifiant et idéalisant les vertus indispensables de l'homme-machine, l'abnégation, la patience, la discipline, afin qu'ils puissent poursuivre sans révolte ni dégoût leur labeur monotone et déprimant. La médiocrité est donc un élément nécessaire de l'économie du monde. Il est indigne d'un philosophe de la haïr, de s'indigner de ses laideurs — lâcheté, fausseté, petitesse, mesquinerie : — « précisément parce qu'il est l'exception, il a le devoir de prendre sous sa protection la règle, et d'entretenir, chez l'humanité moyenne, l'acceptation de soi-même et de sa destinée ».

Mais l'existence des médiocres et du mécanisme social qui utilise leurs forces ne saurait être la raison d'être de la vie humaine. « Cette race moyenne, dit Nietzsche, a besoin, sitôt constituée, d'une justification. Sa raison d'être, c'est de servir une race supérieure et souveraine à qui elle sert de piédestal et qui ne peut accomplir sa mission qu'en se haussant sur cette base. Ce ne sera pas seulement une race de Maîtres, dont la tâche consisterait essentiellement à gouverner le troupeau, mais une race ayant *sa sphère de vie propre*, douée d'un excédent de force pour réaliser la beauté, la vaillance, la culture, le raffinement passé à l'extrême spiritualité ; une race qui dit « oui », qui s'octroie tous les luxes, assez forte pour pouvoir rejeter la tyrannie de l'impératif du devoir, assez riche pour pouvoir s'épargner la parcimonie et le pédantisme ; une race vivant par delà le bien et le mal, une pépinière de plantes étranges et rares. » C'est cette race supérieure que Nietzsche a désignée dans son *Zarathustra* par l'expression symbolique de Surhomme.

La vertu essentielle du Surhomme est l'énergie de la volonté. C'est là le trait caractéristique qui le sépare radicalement du type inférieur d'humanité.

Cette différence dans la force de volonté fait d'abord que l'un est réellement une *personnalité* unique et originale, tandis que l'autre n'est que la réplique indifférente et banale d'un type reproduit à un nombre indéfini d'exemplaires. Rien de plus naturel. L'homme moyen qui ne peut subsister par lui-même, mais qui vit en société, en « troupeau », doit nécessairement tendre à se rapprocher d'un type moyen ; on ne voit pas pourquoi il aurait une individualité propre qui le distinguerait de son voisin ; ce serait là un luxe, un gaspillage de force absolument inutile. Puis, comme il est destiné à n'être qu'un rouage dans la grande machine sociale, il lui faut de bonne heure se spécialiser, s'adapter à la fonction qu'il doit accomplir, se résigner à n'être « qu'un fragment et une portion d'humanité ». L'homme supérieur est assez fort pour vivre en « solitaire » et non en bête de troupeau ; sa valeur réside dans son individualité même et non pas dans son utilité sociale. Surtout il est une créature harmonieuse et achevée. Peut-être est-il nécessaire que l'évolution de l'humanité soit en général fragmentaire, que telle faculté acquière son plein développement dans un individu et telle autre dans un autre individu. Mais le but essentiel n'en est pas moins « l'avènement de l'homme synthétique ». Les innombrables créatures inférieures, débiles ou médiocres, ne sont que des essais, des tâtonnements par lequels la nature prélude à la création de l'homme intégral, qui surgit çà et là au cours des siècles, magnifique et isolé, résumant en sa personne les progrès nouveaux accomplis par l'espèce, marquant une étape nouvelle sur la voie où chemine notre race.

Naturellement faible de volonté, l'homme moyen ne sent pas la nécessité de fortifier sa volonté par l'éducation. Il est donc pacifique et débonnaire avec bonne conscience, et il loue chez autrui les qualités qui font l'homme « bon », c'est-à-dire l'être inoffensif et socialement utile, « dont il n'est point besoin d'avoir peur, mais que pourtant on ne doit pas mépriser ». L'éducation est chez lui un simple dressage, la préparation spéciale à la fonction spéciale dont il sera

chargé; elle développe en lui l'illusion morale qui lui est indispensable pour supporter la monotonie et l'ennui du travail machinal. Au total il est intelligent, impressionnable à l'excès, sujet à de brusques déterminations, mais variable dans ses intentions.

Chez l'homme supérieur, c'est au contraire la volonté qui est la faculté maîtresse et qui veut être fortifiée consciemment par tous les moyens. Elle doit régner en souveraine sur l'intelligence et la sensibilité. L'homme supérieur n'a pas pour la « vérité » l'adoration superstitieuse que lui voue le médiocre; le puissant sait que la connaissance n'est rien de plus qu'un instrument au service de sa volonté. Il n'est pas davantage un sensitif tyrannisé par ses instincts et ses inclinations. Non qu'il ignore la passion : il a, au contraire, un tempérament d'une exceptionnelle puissance; mais elle est chez lui toujours dominée par la volonté; il sait se servir d'elle, l'utiliser comme un instrument de sa volonté de puissance. Il n'est pas à la merci de ses impressions du moment; les excitations venues du dehors ne provoquent pas nécessairement chez lui une réaction immédiate; il peut suspendre sa décision; il est volontiers lent à prendre une détermination; mais il est capable, en revanche, de vouloir longtemps et fortement ce qu'il aura résolu de faire. L'éducation est, chez lui, essentiellement la culture de la volonté. Il faut que, de bonne heure, il soit soumis à une stricte discipline, et passe par une dure école, « où l'on exige beaucoup, où l'on exige durement, où le bon, l'excellent même soient exigés comme chose normale, où la louange soit rare, où l'indulgence fasse défaut, où le blâme soit sévère, objectif, et distribué sans égards au talent ou à la naissance. » L'éducation doit rendre l'homme apte « à ordonner, mais aussi à obéir sans bassesse; à se tenir dans le rang, mais à pouvoir aussi d'un moment à l'autre prendre le commandement; à préférer le péril au bien-être; à ne pas peser dans la balance du marchand le permis et le défendu; à être plus ennemi de l'habileté, de la mesquinerie, du parasitisme que du mal ». L'homme supérieur est donc essentiellement « guerrier », non pas forcément belliqueux ni surtout agressif, mais combatif, bien armé soit pour la défense soit pour l'attaque. Ne

voyons pas en lui une bête de proie qui s'abandonne aveuglément à ses instincts destructeurs, qui se laisse entraîner sans résistance par ses appétits démesurés. Sans doute il n'est rien moins qu'un « renonçant ». Mais ce qui commande chez lui ce n'est pas la passion, c'est la volonté. Il est, lui aussi, une façon d'ascète qui saura s'imposer de son plein gré « une gymnastique de la volonté », des jeûnes et des privations (matérielles ou spirituelles), des aventures et des dangers affrontés de gaieté de cœur, uniquement pour éprouver et accroître sa force d'endurance. On mesure en effet la valeur d'un homme à la somme de résistance qu'il peut vaincre, à la somme de douleur dont il peut triompher et qu'il sait faire tourner à son profit. « A ceux qui m'intéressent tant soit peu, dit Nietzsche, je souhaite la souffrance, l'isolement, la maladie, les mauvais traitements, l'opprobre; je souhaite qu'ils connaissent par expérience le profond mépris de soi, la torture de la défiance de soi, la détresse de la défaite; je n'ai point de pitié pour eux, car je leur souhaite ce qui seul peut montrer s'ils ont ou non de la valeur : — *qu'ils tiennent bon.* »

L'homme moyen veut nécessairement aussi que les autres soient moyens. Il est donc, par définition, égalitaire. Il croit à « l'égalité des hommes devant Dieu »; il veut que tous aient les mêmes droits, les mêmes devoirs, les mêmes principes de conduite, le même idéal; il déteste de toute sa force quiconque refuse de se confondre avec le troupeau. L'homme supérieur croit, au contraire, à l'inégalité naturelle et nécessaire des individus et travaille à augmenter cette inégalité, à élargir la distance qui sépare l'élite de la masse, à différencier toujours davantage l'humanité. Il repousse donc de toutes ses forces la prétention des moralistes de mesurer à la même aune toutes les actions des hommes; il s'inscrit en faux contre l'adage : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît », ou contre la formule de l'impératif catégorique Kantien : « Agis de telle sorte que la raison de ton action puisse être érigée en une loi universelle ». La vérité, c'est que les individualités humaines sont radicalement dissemblables et que leurs actions, en tant qu'expression de leur individualité, ne peuvent être comparées les unes aux autres.

Une nature d'aristocrate ne traitera sur le pied d'égalité que « ses pairs », ou le petit nombre de ceux qu'il considère comme ses égaux. Entre lui et des inférieurs, il conteste qu'il puisse y avoir réciprocité des droits et des devoirs. En morale il se gardera donc bien « d'ambitionner les vertus des autres », de « faire de la propagande pour son idéal ». Il sait que sa vertu à lui n'est pas une vertu pour tous, mais un privilège; que la vraie vertu, la *virtù* des hommes de la Renaissance a contre elle les instincts de la masse : « elle est désavantageuse et insensée, elle isole; elle est proche parente de la passion et peu accessible à la raison; elle corrompt le caractère, trouble la raison et le bon sens...; elle s'insurge contre l'ordre, contre le *mensonge* qu'il y a au fond de tout ordre de choses, de toute institution, de toute réalité; — elle est en un mot *le pire de tous les vices*, si on l'apprécie d'après le degré de nocivité de ses effets *sur les autres* ». La « vertu » des forts est une sorte de « noble folie » à laquelle ils se prêtent comme ils se prêtent à une passion ou à un vice, une folie ruineuse, dangereuse, « un mode de l'immoralité », « un luxe de première catégorie, la forme la plus aristocratique, la plus coûteuse et la plus rare du vice ».

La distinction que Nietzsche établit entre les deux types fondamentaux dont se compose le genre humain se ramène donc en définitive à un *plus* ou *moins* de volonté de puissance. L'un représente un degré inférieur de la volonté de puissance; il estime les qualités en rapport avec le degré de volonté et de force qu'il possède et condamne les autres; il souhaite le nivellement des conditions, l'avènement d'une humanité moyenne, et tient pour dangereux et mauvais tout ce qui tend à augmenter l'écart entre les divers individus et les diverses classes de la société. L'autre incarne un degré supérieur de la volonté de puissance et obéit à une tendance diamétralement opposée. Le Surhomme est tout volonté. C'est un virtuose qui, par une longue et rude contrainte exercée sur lui-même, est parvenu à l'entière maîtrise de soi, peut risquer impunément sur lui-même des expériences qui causeraient infailliblement la perte de natures moins robustes, peut se prêter à son gré à la passion, au vice ou à la « vertu », sans jamais craindre de voir sa vertu dépossédée de l'empire

souverain qu'elle exerce sur tout son être. C'est un lutteur qui aspire sans cesse à se mesurer avec des adversaires plus redoutables et qui, loin de souhaiter la paix et l'équilibre des forces, s'élance toujours vers de nouveaux combats et rêve une différenciation croissante des individus et des conditions. Ces deux types humains sont nécessaires, et nécessaires aussi les tendances opposées qu'ils incarnent. Le premier est plus solide et plus résistant; il assure à l'espèce la durée, il permet une utilisation rationnelle et économique des moindres parcelles d'énergie humaine. On doit donc souhaiter qu'il prospère, et l'on peut d'ailleurs prévoir que dans un avenir prochain on verra se constituer en Europe un « parti de la paix » de plus en plus puissant, qui interdira à ses partisans de faire la guerre ou d'user des tribunaux et s'efforcera de détruire parmi les hommes les passions de la haine et de la vengeance. — Le second type est une plante de luxe fragile et coûteuse, rare et vite flétrie. Mais il est la raison d'être et la gloire de l'humanité : le jour où il viendrait à s'éteindre marquerait le commencement du déclin définitif et irrémédiable de notre race.

Portez maintenant à son point de perfection le type supérieur, et vous aurez réalisé ce que Nietzsche appelle l'idéal dionysien. Dionysos est le dieu d'une religion qui prétend s'élever au-dessus de la distinction du Bien et du Mal, dire « oui » à *toute* l'existence, à ses joies comme à ses souffrances, à ses beautés comme à ses misères.

Plus l'homme se sent faible et désarmé et plus il redoute le hasard, le non-sens, le mal. L'homme primitif a peur des coups subits du sort, peur de la nature indifférente ou hostile, peur du Devenir qu'il ne sait pas prévoir et où il voit mille dangers menaçants. De même, le civilisé, l'homme « moral » et moyen d'aujourd'hui fait instinctivement le départ entre les actions qui risquent de lui être nuisibles et celles qu'il peut se permettre sans inconvénients; et il délimite ainsi la sphère du bien et du mal. Il frappe d'anathème telle passion, telle inclination, tel sentiment qui lui semble de nature à compromettre son équilibre intérieur. Plus il se sent faible et plus sa morale est intolérante : il a peur de lui-même, il se sent obligé de condamner ses instincts les plus

forts, ses passions les plus puissantes, parce qu'il ne sait pas encore les diriger, les utiliser à son profit. Nietzsche pose au contraire en principe ce qu'il appelle « l'homogénéité de tout Devenir » : il veut dire par là que le Devenir ne peut pas être autre chose que ce qu'il est ; que les oppositions de *vrai* et *faux*, de *bien* et *mal* sont privées de tout fondement objectif, vides de sens lorsqu'on veut les appliquer à la réalité. La réalité est, en effet, indifférente et amorale. C'est l'homme qui, dans sa faiblesse, est, d'abord, incapable de s'avouer ce fait et cherche à s'entourer d'illusions protectrices pour se dissimuler à lui-même le caractère *vrai* de l'existence. Pour éviter de sombrer dans le désespoir, il crée des fictions. Il se représente le Hasard malfaisant comme une puissance douée de raison, avec qui l'on peut pactiser, ou comme une Providence intelligente, ou enfin comme un châtiment mérité. Il imagine dans la nature humaine un *bon* et un *mauvais* principe. En un mot, il dit « non » à une partie de la réalité, et cette partie est d'autant plus considérable qu'il se sent plus faible, plus incapable de supporter sans défaillir la vision redoutable de la réalité.

Mais, à mesure que croissent sa volonté et sa puissance, à mesure qu'il prend mieux conscience de ses facultés organisatrices, à mesure qu'il apprend mieux à dominer la réalité par la science, à ordonner le chaos de ses sensations élémentaires, il comprend aussi que toutes ces fictions n'ont d'autre raison d'être que sa faiblesse ; sa lâcheté. Peu à peu il s'élève au « pessimisme de la force ». Parvenu à ce point il ne croit plus que le mal ait besoin d'être *justifié* ; il sait le goûter « pur, cru »[1], il trouve « que le mal dénué de sens est aussi le plus intéressant ». Il comprend que le Devenir se déroule à l'infini, épuisant, sans se lasser, la série des combinaisons possibles, recommençant éternellement le cycle immense de l'existence, sans jamais évoluer vers un but ni aboutir à une fin. Et il voit aussi que la nature humaine est, dans son essence, amorale comme le Devenir. Ce que nous appelons le « Bien » et le « Mal » ne sont pas des contraires qui s'excluent. Pour que l'homme grandisse, il faut qu'il

1. En français dans le texte de Nietzsche.

croisse *à la fois* en bien *et* en mal, qu'il devienne, selon la formule de Nietzsche, meilleur et pire *(besser und böser);* pire, c'est-à-dire plus redoutable, plus capable de nuire et de détruire. Il est pareil à un arbre qui plonge ses racines dans le sol d'autant plus profondément que sa cime se dresse plus fièrement dans les airs. Le but de toute culture c'est de rendre utilisable ce qui est « redoutable » — « mauvais » par conséquent. « Tout *bien*, dit Nietzsche, est un *mal* ancien qu'on a su dompter et asservir ». Plus sont puissantes et formidables les passions que peut se permettre impunément une époque, un peuple, un individu, et plus haute est sa culture.

La réalité est dans la synthèse des contraires, la suprême indifférence du bien et du mal. C'est ce qu'ignore l'homme inférieur qui voudrait effacer le caractère typique d'une chose, d'une époque, d'un individu en appelant *bien* une partie de leurs qualités et *mal* une autre partie, et en décrétant que le mal est quelque chose qui peut et doit être aboli. Aussi bien n'est-il lui-même qu'un fragment minime de réalité, médiocre dans le bien comme dans le mal parce qu'il ne saurait supporter sans succomber cette « tension des éléments antagonistes », qui grandit chez tout être humain dans la proportion où grandit sa volonté de puissance. Mais l'homme supérieur, lui, doit incarner dans toute son ampleur cette synthèse des contraires qui est le caractère de toute vie : il sera tout à la fois débordant de suprême bonté, et aussi plus dangereux, plus capable de nuire et d'anéantir — plus « mauvais » en un mot.

Ainsi, à mesure que l'homme croîtra en volonté et en puissance, il verra aussi diminuer le domaine du « mal »; il apprendra à supporter d'abord, à aimer ensuite la réalité ; il comprendra « l'innocence du Devenir », il saura dire « oui » à l'existence, il s'élèvera jusqu'à l'*amor fati*, à l'acceptation joyeuse de la destinée; il accueillera sans terreur, puis avec une ivresse infinie, l'idée du recommencement indéfini de la vie, du Retour éternel.

Savez-vous ce qu'est pour moi l'univers? Vous le montrerai-je tel qu'il se reflète dans mon miroir? Ce monde : une masse énorme de force, sans commencement ni fin; une quantité fixe et immuable de force, qui ne devient ni plus grande ni plus petite, qui ne diminue



pas mais se transforme seulement, — t ique à elle-même dans sa totalité, incapable d'usure et de perte comme aussi de croissance ou de gain, environnée du « Néant » qui est sa frontière; une grandeur déterminée, non point imprécise, ni illimitée, ni extensible à l'infini; une force déter inée contenue dans un espace déterminé où il n'y a nulle part des « vides », une force à la fois une et multiple, un océan toujours ondulant de forces en mouvement, concentrées ici, raréfiées là-bas, une mer de forces agissant et réagissant l'une sur l'autre, qui se trai rment toujours, qui reviennent sans cesse à nouveau, en d'immen périodes de Retour, en un flux et reflux perpétuel de formes vari s, tantôt s'élevant du Simple à l'Infiniment Multiple, passant du sil ce, de l'immutabilité, de la rigidité extrêmes à un paroxysme d leur, de luxuriance, de synthétique complexité, pour revenir ensuite de l'opulence à la simplicité, de la richesse complexe et dissonante à la joie de l'unisson, s'affirmant sans cesse à nouveau dans cet identité de ses voies et de ses périodes, se sanctifiant elle-même et se bénissant comme étant la Vie qui se recommence éternellement, le Devenir qui ne connaît pas de satiété, de dégoût, de lassitude. — Voilà mon univers *dionysien*, qui éternellement se crée à nouveau et éternellement se détruit, monde de mystère empli d'une double béatitude, « par delà le bien et le mal », sans but, si dans la volupté du cercle qui se referme sur lui-même il n'y a pas un but, — sans volonté, si dans l'Anneau de l'éternel Retour il n'y a pas la bonne volonté de tourner sur soi-même, — Voilà *mon* univers. — Qui a l'âme assez claire pour le contempler sans souhaiter d'être aveugle? assez forte pour se mirer dans ce miroir? Pour placer le miroir de son âme en regard du miroir de Dionysos? Pour mettre sa réponse en regard de l'énigme de Dionysos? Et celui qui le pourrait, ne devrait-il pas faire plus encore? Ne devrait-il pas s'unir *lui-même* à l'Anneau des Anneaux? Par le vœu de son propre Retour éternel. Par l'Anneau de l'éternelle sanctification de soi, de l'éternelle affirmation de soi. Par la volonté de se vouloir toujours et encore. De vouloir encore une fois tout ce qui a été? De vouloir d'avance tout ce qui sera? — Savez-vous à présent, ce qu'est *le monde* pour moi. Et ce que *moi* je veux quand à ce monde je dis : *Oui?* »

L'acceptation de la vie — de la vie tout entière, y compris ses misères, ses laideurs et ses tristesses, — c'est là le dernier mot de la philosophie de Nietzsche. Et par là aussi elle s'oppose au christianisme. Le chrétien en effet dit « non » au mal; il condamne la vie dans la mesure où elle est corrompue par le péché. Or c'est là, aux yeux de Nietzsche, un

blasphème contre la vie, ou, si l'on préfère, un degré insuffisant de « résignation ». Le chrétien est encore un « révolté ». Pour atteindre à la suprême sagesse, il ne suffit pas d'accepter la souffrance, il faut accepter aussi le mal; et il ne suffit même pas de *se résigner* au devenir, il faut l'*aimer*. Bien plus, il faut consentir joyeusement à l'idée de revivre éternellement la même vie avec les mêmes douleurs et les mêmes misères : il faut pouvoir proclamer en toute sincérité que le monde est « parfait ». Dionysos et le Christ ont l'un comme l'autre subi le martyre; mais leur martyre n'a pas le même sens. Le supplice du dieu grec apparaît comme justifié par la loi suprême de l'existence : la fécondité créatrice de la vie éternelle implique en effet comme condition nécessaire un pouvoir égal de destruction. La mort du Christ, au contraire, est une protestation contre l'existence : le monde qui a cloué le Juste sur la croix est *mauvais* ; il s'est condamné lui-même à tout jamais par ce forfait. Ce qui différencie donc les deux conceptions antagonistes de la vie, c'est leur manière d'interpréter la souffrance. L'une lui donne un sens *chrétien*, l'autre un sens *tragique*. « Dans le premier cas, elle est la route qui mène à la vie sainte, dans le second cas la Vie est assez sainte par elle-même pour justifier même une somme immense de douleur. L'homme tragique dit « oui » même à la souffrance la plus amère : il le peut, tant est grande sa force, sa richesse, sa puissance d'enthousiasme. Le chrétien dit « non » à la vie terrestre la plus heureuse : si grande est sa faiblesse, sa misère, son dénuement que la vie sous toutes ses formes lui est une souffrance... Le Dieu crucifié est un anathème sur la vie, un avertissement que nous devons dépendre d'elle ; Dionysos mis en pièces est une *promesse* de vie, — de vie indestructible, éternellement renaissante... »



Ce n'est pas sans mélancolie qu'on ferme ce volume d'esquisses, où, à travers l'amoncellement des matériaux, souvent mal ajustés et mal dégrossis encore, on voit se dégager les grandes lignes d'une vaste construction philosophique, d'une œuvre hardie, — à jamais inachevée. Sans doute on savait

depuis longtemps que Nietzsche avait une « philosophie », un système fort bien lié dans toutes ses parties ; et depuis longtemps aussi la critique avait, non sans beaucoup d'incertitudes et de tâtonnements, essayé de réunir en un corps de doctrines les idées qu'il a éparpillées dans ses recueils d'aphorismes. La *Volonté de puissance* n'est donc pas une surprise, ni une révélation pour ceux qui connaissent l'œuvre de Nietzsche ; on y rencontrerait peu d'idées qui n'aient pas été indiquées ou annoncées sous une forme ou sous une autre dans les ouvrages antérieurs. Ce qui fait l'importance de ce livre, c'est qu'il est le témoignage de l'effort accompli par le poète de *Zarathustra* dans les dernières années de sa vie consciente pour exposer en un tableau d'ensemble sa conception de la vie, sa vision philosophique de l'univers. L'inexorable maladie qui le guettait a brutalement interrompu ce travail de synthèse. Si, au début de 1888, Nietzsche s'était trouvé dans des dispositions physiques et intellectuelles telles qu'il eût pu mener à bonne fin son grand ouvrage, nul doute qu'il ne nous eût donné une œuvre qui eût fait date dans l'évolution de sa pensée, plus rigoureusement composée que tous ses recueils précédents, moins violente et moins passionnée dans la forme et l'expression que *le Cas Wagner* ou *l'Antichrétien*, une œuvre où il aurait donné pleinement sa mesure de philosophe et de penseur, comme il a donné dans *Zarathustra* sa mesure de poète lyrique.

C'est, je crois, une perte sensible pour l'histoire de la pensée moderne que ce livre soit demeuré à l'état d'ébauche. L'hypothèse fondamentale du système de Nietzsche — l'hypothèse nihiliste d'un univers sans Dieu, sans unité, sans substance permanente, d'un phénoménisme absolu où la seule réalité est un devenir indifférent et vide de sens — méritait d'être pensée jusqu'au bout. Le siècle passé, qui a vu le naufrage de tant de croyances, l'écroulement de tant de systèmes ambitieux, la faillite de tant de promesses retentissantes, avait peut-être quelque droit à se montrer défiant en face de l'énigme éternelle de la vie ; il se devait en quelque sorte à lui-même d'envisager, sous sa forme la plus radicale et dans ses conséquences extrêmes, l'hypothèse la plus désespérante en apparence, celle qui contredit le plus rudement toutes les

interprétations consolantes de l'univers où l'humanité a cherché jusqu'ici un réconfort. Une bonne partie du succès de Nietzsche a probablement sa cause dans cette peur de l'homme moderne d'être dupe, dans sa résolution de ne pas se laisser abuser par ses désirs de beauté ou de bien, de bonté ou de bonheur : on a su gré au prophète du Surhomme d'avoir donné un sens à la vie, et cela, non pas en contestant la légitimité du nihilisme, mais en poussant celui-ci jusqu'à ses dernières conséquences. Or, on peut bien « parier », comme le font un Pascal ou un Fichte, contre l'hypothèse nihiliste dont je ne veux pas aborder ici la discussion; on peut aussi réprouver la solution proposée par Nietzsche pour échapper au nihilisme pessimiste. Mais la probité intellectuelle la plus élémentaire ordonne d'envisager du moins cette possibilité dans toute son étendue, ne fût-ce que pour avoir le droit de la repousser en pleine conscience. Quelque valeur objective qu'on reconnaisse donc aux idées de Nietzsche, on doit regretter qu'il n'ait pas pu donner, ainsi qu'il le projetait, un exposé systématique et définitif de sa doctrine.

On ne peut se dissimuler, en effet, que *la Volonté de puissance* telle qu'elle a pu être restituée d'après les carnets de notes de Nietzsche ne réalise pas, à beaucoup près, le programme que s'était tracé le philosophe. Des parties importantes du livre, comme la définition du nihilisme et de la décadence, ou encore la curieuse théorie de la connaissance, dans le troisième livre, sont, il est vrai, déjà poussées assez loin et fournissent un ensemble à peu près satisfaisant. On trouve çà et là des pages admirables qui, par la profondeur de l'analyse psychologique, par l'intensité du sentiment, par le lyrisme passionné ou la simplicité lapidaire du style, égalent les *Pensées* de Pascal, — un des livres qui ont fait, comme le montrent les esquisses, sur l'auteur de *la Volonté de puissance* l'impression la plus forte. Mais en revanche, que de lacunes énormes dans la démonstration, que d'imperfections encore dans le plan, demeuré sur bien des points incertain et flottant, ou dans la rédaction souvent hâtive et improvisée. Si bien qu'on peut hésiter finalement dans le jugement définitif à porter sur le livre. Est-ce un chef-d'œuvre avorté par suite d'un caprice inintelligent du

hasard, parce que la maladie a ruiné l'organisme cérébral de Nietzsche quelques semaines ou quelques mois trop tôt? Ou bien est-elle restée inachevée parce qu'il ne *pouvait* pas en être autrement, parce que l'œuvre dépassait les forces de l'auteur, parce que Nietzsche était condamné par la fatalité même de sa constitution physique et intellectuelle à n'être jamais qu'un dilettante très intelligent; si bien que l'avortement de *la Volonté de puissance* serait en quelque sorte le symbole visible de la banqueroute spirituelle de la philosophie du Surhomme? Je me demande si l'on peut choisir entre ces deux hypothèses autrement qu'en vertu de préférences tout individuelles, en vertu du plus ou moins de sympathie instinctive que nous inspire le tempérament intellectuel tout entier de Nietzsche. Mais dans tous les cas *la Volonté de puissance* — ébauche interrompue d'une géniale cosmologie, ou tragique effondrement d'un cerveau surmené que va terrasser la maladie — est une de ces œuvres « problématiques », qui captivent ceux-là mêmes qui les combattent, et dont Nietzsche lui-même a analysé, dans un bel aphorisme, le charme subtil et un peu pervers: « Nous sommes Immoralistes, dit-il; nous sommes aujourd'hui la seule puissance qui n'ait pas besoin d'alliés pour vaincre; car nous sommes de beaucoup les plus forts d'entre les forts. Nous n'avons même pas besoin de mensonge: or quelle autre puissance pourrait s'en passer? Nous avons pour nous une séduction puissante, la plus puissante peut-être qui soit au monde: la séduction de la vérité... De la vérité? Mais qui ose bien me mettre ce mot sur les lèvres? Or donc, je l'en bannis; je dédaigne ce mot orgueilleux. Non, la vérité aussi, nous pourrions nous en passer; même sans elle nous pourrions conquérir le pouvoir et la victoire. Le sortilège qui combat pour nous, l'œil de Vénus qui séduit et aveugle nos ennemis mêmes, c'est la *magie de l'extrême*, le charme aux effets souverains: nous autres immoralistes, nous sommes *les plus avancés*... »

HENRI LICHTENBERGER

UNE JOURNÉE

DE

PORT-ROYAL DES CHAMPS

— 1654 —

A M. Henri Bourrelier.

Écrire de Port-Royal après Sainte-Beuve, cela paraît au moins présomptueux ; mais après l'admirable ouvrage du grand critique, à côté de cette immense galerie de portraits peints par un maître, il y a place encore pour quelques tableaux plus étroits et plus humbles, pour quelques scènes de la vie privée et familière, sortes d'« Intérieurs », à la manière flamande, doucement baignés dans cette ombre paisible où luit toujours un rayon.

Port-Royal avait résolu de haïr le monde et d'en être haï. Après deux siècles, le «monde» a cessé de haïr Port-Royal — il l'ignore. Les catholiques pratiquants ont perdu le souci des controverses théologiques. Ils s'inquiètent parfois de la « question sociale », mais, sur la question de la Prédestination et de la Grâce efficace, ils prennent tout bonnement l'avis de leur curé. Quant aux belles âmes qui se piquent de mysticisme, elles dédaignent les vertus discrètes et fortes, l'honnête gravité des Messieurs...

Non, il fut gallican, ce siècle, et janséniste !

C'est au moyen âge « énorme et délicat » que les néo-mystiques, plus ou moins « verlainiens », demandent des émotions esthétiques et littéraires.

Port-Royal appartient à l'hist[illegible] n [illegible] la légende. La flore miraculeuse des *Fioretti* n'a pas eu le temps de croître sur ces pierres où grimpe le lierre noir de l'oubli. Les pèlerins mêmes que le hasard ou la curiosité conduit dans le vallon de Chevreuse sont pr[illegible]ue déçus de n'y point trouver ce qui compose la conventi[illegible] beauté des ruines : colonnes, statues, portiques bris[illegible] v[illegible]ites chancelantes, — car de l'Abbaye primitive et des bâtiments annexes il ne reste presque rien, et il n'y a rien à voir que les débris des tours construites pendant la Fronde, une grange, un colombier, l'emplacement de l'église, et dans le petit oratoire-musée, des livres, des manuscrits, des reliques anonymes, des tableaux médiocres, d'après Philippe de Champaigne, et l'admirable masque de plâtre pris sur le cadavre de Pascal. Il y a aussi le paysage, qui n'a point changé. Mais, trop souvent, le visiteur n'entend qu'à demi le langage des choses, ne goûte qu'à demi l'austère beauté de ces lieux.

Et pourtant, aucun pèlerinage ne saurait être plus émouvant, si l'on y apportait une âme recueillie et préparée.

Étudiez Port-Royal. Appliquez-vous à le bien comprendre, puis, un matin, partez à pied, descendez la vallée sinueuse qui s'élargit et s'abîme en un vaste entonnoir de verdure. Traversez le village de Saint-Lambert ; saluez en passant la maison de M. de Tillemont entre ses charmilles séculaires ; entrez à Port-Royal ; errez parmi ces tronçons de colonnes, sur ces prairies abandonnées, sous ces peupliers toujours gémissants. Alors des figures sévères et vénérables surgiront de toutes parts dans le décor primitif, aisément reconstitué. Vous pourrez, par la pensée, relever ces murs abattus et les repeupler de fantômes ; pénétrer dans l'intimité des Mères et des Messieurs ; assister à leurs exercices, à leurs entretiens, à leurs travaux ; vivre, heure par heure, une journée de leur vie. Alors, sans doute, vous subirez la fascination que Port-Royal exerce, à travers les siècles, sur tous ceux qui l'ont approché une fois. Vous subirez le charme nostalgique de ce vallon, l'attrait de la bienheureuse solitude... « Ce lieu saint touche, ce me semble, plus que les autres, écrivait la mère Agnès ; on ressent, en l'approchant, un certain mouvement de dévotion qu'on ne ressent point ailleurs... Si nos sœurs l'avaient

éprouvé, je crois qu'elles demanderaient à Dieu des ailes de colombe pour y voler et s'y reposer. »



La ferme des Granges existe encore sur la « montagne ». C'est aujourd'hui une propriété particulière dont l'accès n'est point facile et qui se dérobe aux curiosités indiscrètes et même aux pieuses curiosités. Les longs murs, la grille doublée de zinc, ne laissent rien deviner, et la porte ne s'ouvre que pour les visiteurs dûment présentés par un ami de la maison. Elle s'est ouverte pour moi, grâce à l'excellente recommandation de M. Gazier, dont je ne saurais trop reconnaître la bienveillance.

Dès l'entrée, à droite, on aperçoit le vieux bâtiment des Petites-Écoles, flanqué d'une aile neuve, toute blanche, et, dans la cour de la ferme, le fameux puits aux sources de vingt-sept toises de profondeur, où, par une machine de l'invention de M. Pascal, « un garçon de douze ans pouvait monter un volume d'eau pesant deux cent soixante et dix livres sans compter le poids du seau ». Par delà les pelouses et les parterres d'un beau jardin, le sol s'abaisse, et, sur la déclivité du coteau, des arbres sveltes et frêles, bouleaux, trembles, peupliers dégringolent, tout blonds dans le soleil. La maison, d'aspect convenable, avec ses longs corridors, ses escaliers à grosse rampe de bois brun, ses chambres ornées de boiseries et de solives, ses portes basses où les noms des Messieurs sont inscrits, fait songer aux estampes du XVII[e] siècle. Il semble qu'au détour d'un couloir, le bon Lancelot va passer, morigénant le petit Racine.

Au commencement de l'année 1654 dix ou douze solitaires seulement et huit écoliers habitaient les Granges. En bas, dans le logement des Hôtes[1] et les annexes de l'abbaye, M. d'Andilly était resté, avec M. Moreau, chirurgien, M. Giroust, sacristain, M. Giroust de Bessi « qui surveillait le ménage de

1. Le Logement des Hôtes, construit dans la « cour du dehors », près de l'Hôtel de Longueville, était un grand bâtiment à trois étages, où il y avait des appartements séparés pour les hommes et les femmes qui venaient faire à Port-Royal des retraites ou « renouvellements ».

la basse-cour », et M. Saint-Gill 'Asson, et quelquefois M. de Saci. Il y avait à la ferme MM. Fontaine et Lancelot, avec huit enfants, leurs élèves, MM. Hamon, médecin, Antoine Le Maistre, Ar auld de Luzanci, le docteur Antoine Arnauld, M. Desla s, serrurier de la maison, M. du Bel-Air qui s'occupait d bâtiments, M. d'Éragny de la Rivière, tour à tour garde- is et cuisinier, et toute une équipe de jardiniers, MM. F ois Yenkins, gentilhomme anglais, Du Chemin, prêtre, de Pontis ancien capitaine aux gardes, et peut-être M. du Cambout de Pontchâteau, sous les ordres de M. Bouilli, ex-chanoine d'Abbeville.

Le vallon de Port-Royal ne ressemblait plus à ce « désert horrible et sauvage » où M. Antoine Le Maistre et M. de Séricourt s'étaient réfugiés quinze ans plus tôt[1]. En 1637, le « premier et le second ermite » n'avaient trouvé que des bâtiments délabrés, un étang pestilentiel, des marécages hantés par les crapauds et les couleuvres et dont les eaux s'infiltrant dans l'église, couvraient parfois les dalles du chœur. Antoine Le Maistre, nouveau saint Jérôme, qui souhaitait « des cavernes dans la terre où pleurer ses péchés », n'avait pas craint le froid humide, et l fièvres, et le mortel silence de ces ruines. Établi avec e Séricourt dans quelques chambres d'infirmerie qui n'avaient guère que les quatre murailles, tous deux s'étaient appliqués aux travaux manuels et aux exercices de la pénitence. En 1644, Port-Royal comptait déjà six ermites. Il y en avait près de vingt-cinq, en 1652, quand les religieuses étaient revenues aux Champs. Les

1. Antoine Le Maistre, avocat au Parlement et conseiller d'État, résolut de quitter le monde en 1637, à l'âge de vingt-neuf ans. Il s'établit d'abord dans une maison du faubourg Saint-Jacques, près du monastère de Port-Royal de Paris où il avait déjà sa grand'mère, sa mère, cinq tantes et plusieurs cousines, toutes de la famille Arnauld. L'année suivante il alla s'installer avec son frère, M. de Séricourt, dans l'abbaye des Champs, abandonnée en 1625 par les religieuses. Le troisième ermite de Port-Royal fut un garçon cordonnier, nommé Charles de la Croix, mort en 1643. Puis vinrent M. Arnauld de Luzanci, cousin des Le Maistre; M. Pallu, médecin du comte de Soissons, mort en 1650; M. Bascle, M. Arnauld d'Andilly, M. Le Maistre de Saci; M. Giroust, chanoine de Saint-Nicolas-du-Louvre; son frère, M. Giroust de Bessi; M. de la Petitière, MM. Moreau, Deslandres, Du Chêne, maître de philosophie, d'Espinoy de Saint-Ange, Lancelot, du Fossé, Antoine Arnauld, Hamon, etc. Les Messieurs habitèrent d'abord « quelques salles d'infirmerie que les religieuses n'avaient pas ruinées en s'en allant ». En 1648, la mère Angélique envoya aux Champs huit religieuses de chœur avec deux converses, et les Messieurs s'installèrent aux Granges.

marais étaient défrichés, les terres cultivées et assainies, et « tout le temporel de l'abbaye remis en un état plus avantageux qu'auparavant ». Les Messieurs, réfugiés aux Granges, continuaient leur premier genre de vie. Les Petites Écoles des Troux et du Chesnai étaient florissantes, et l'affreux désert ressemblait à une petite ville « par le grand nombre des édifices qu'on y bâtissait et l'affluence de monde que sa réputation attirait de toutes parts ».

Ce n'étaient plus les temps héroïques, ce printemps de Port-Royal où M. de Saint-Cyran, prisonnier, dirigeait par lettres les premiers Solitaires. C'étaient de beaux jours, l'été lumineux et fécond, traversé déjà par des menaces d'orage. Port-Royal semblait prospère, mais une année encore, et la Sorbonne allait condamner le livre d'Arnauld[1], un ordre de la Cour allait disperser les Messieurs et dissoudre les Petites Écoles. Déjà les ennemis de la maison publiaient des calomnies horribles : « qu'il y avait une grande communauté à Port-Royal, qu'on y dogmatisait, qu'il s'y faisait des assemblées dangereuses et de continuelles conférences de théologie et de doctrine ». M. Antoine Le Maistre retrouva tout à coup son éloquence, et composa un véritable plaidoyer sous le titre de : *Mémoire pour servir d'éclaircissement aux faux bruits que l'on fait courir contre Port-Royal des Champs*. Avec ce mémoire de M. Le Maistre, un écrit de M. Giroust sur *la Conduite et les Exercices des Pénitents solitaires de Port-Royal des Champs*, avec les charmants souvenirs de Fontaine et quelques pièces du *Supplément au Nécrologe*, on peut aisément reconstituer, dans ses moindres détails, la vie intime des Messieurs, aux Granges, à cette date précise de 1654.



« Il n'y a ici aucune forme de Communauté, » dit M. Le Maistre. « Il n'y a aussi ni forme, ni couleur d'habit qui y soit affectée ; on n'y fait ni profession ni vœux, quoique d'ailleurs on les honore et on les respecte dans ceux que Dieu y engage et qu'il conduit dans les monastères. Il n'y a aucun établis-

1. *La Fréquente Communion.*

sement de discipline particulière, ni aucune stabilité de demeure ; nulle règle que l'Évangile ; nul lien que celui de la charité catholique et universelle ; nul intérêt ni en particulier ni en commun que celui de gagner le ciel. Ce n'est qu'un lieu de retraite toute volontaire et toute libre, où personne ne vient que l'esprit de Dieu ne l'y amène, et où personne ne demeure que parce que l'esprit de Dieu l'y retient. Ce sont des amis qui vivent ensemble, selon la liberté ordinaire et générale que le Roi laisse à tous ses sujets, mais des amis chrétiens que le sang de Jésus-Christ, répandu pour tous les hommes, et la grâce de ce sang répandu dans leurs cœurs par le Saint-Esprit, a joints ensemble d'une union plus étroite, plus ferme et plus pure que ne sont les plus fortes et les plus intimes amitiés particulières. »

Avant trois heures du matin, M. Hamon, qui couchait sur une planche et dormait fort peu, se levait pour sonner *Matines*. Le plus jeune des solitaires allait de cellule en cellule réveiller ses compagnons et leur porter de la lumière. Fontaine se chargea de cette fonction d' « excitateur », dès la première nuit de son séjour, et même il manqua d'être dévoré par les gros chiens qu'on lâchait contre les loups, en été, quand le troupeau parquait. Les Messieurs quittaient leur lit de paille, s'habillaient en priant, et répétaient les *Demandes* quotidiennes qu'on avait jointes à la prière du matin :

« Faites-moi la grâce, ô mon Dieu, d'être du petit nombre de vos élus !

» Faites-moi la grâce de coopérer à vos saintes grâces !

» Faites-moi la grâce de vivre et de mourir pénitent ! »

Ils prenaient de l'eau bénite en disant *Asperges me*, puis, à travers le bois, dans le frisson gris de l'aube, ils descendaient au petit chœur de l'église [1] dire *Matines* et *Laudes* « sans chants et sans notes, sauf aux jours de fêtes solennelles. Cet office durait plus d'une heure et demie, et, sur l'expresse re-

1. M. Giroust dit qu'ils entendaient *Matines* dans le petit chœur de l'église, et M. Le Maistre « qu'ils descendent tous les jours en bas pour entendre la messe ou l'office dans l'église des religieuses », mais que, « deux ecclésiastiques logés aux Granges récitant leur office en particulier dans une chambre, les séculiers se joignent à eux quelquefois, lorsqu'ils n'en sont pas détournés par leurs occupations ». Il est probable que les solitaires ne descendaient à l'église que pour *Matines*, la messe et les vêpres.

commandation de M. Singlin, on l'entendait debout « parce que, les *Laudes* étant une ressemblance de ce que font les bienheureux dans le ciel où toutes les prières se terminent en louanges, il est raisonnable qu'en l'office de *Laudes* nous imitions la posture de ceux qui sont, comme on le dit dans l'Apocalypse, debout devant le trône, *stantes ante thronum* ». Après ce fatigant prélude à une journée d'écrasant labeur intellectuel et manuel, chacun se retirait dans sa chambre, et s'y reposait un peu, sauf M. Hamon. Le médecin de Port-Royal prenait cette heure-là pour lire et pour écrire, « non seulement parce qu'il était rempli de saintes pensées, mais aussi pour s'empêcher de dormir, regardant le sommeil d'après *Matines* comme un dangereux ennemi qui favorisait la paresse ».

A six heures et demie, les Solitaires disaient *Primes*, à neuf heures, *Tierces*, puis ils entendaient la messe, « se servant des pensées et des explications que feu M. l'abbé de Saint-Cyran a écrites dans les traités de dévotion pour méditer sur ces grands mystères ». A onze heures, ils récitaient *Sextes*, faisaient l'examen de conscience et se réunissaient ensuite pour le repas.

***

Le poisson et les œufs faisant défaut, dans cette maison fort éloignée des villages, ces Messieurs étaient obligés de manger de la viande « pour éviter de grandes incommodités ». Ils avaient changé le maigre perpétuel qu'observent certains religieux, en des abstinences « qui n'affaiblissent pas tant que le maigre, mais qui ne laissent pas de mortifier ». Il y avait là de « vieux routiers du désert qui jeûnaient à feu et à sang ». Quelques-uns demeuraient jusqu'à six heures du soir sans manger, durant le carême, et l'on accordait à la faiblesse des autres le secours d'un petit morceau de pain. Pendant huit mois, depuis la fin des chaleurs de l'été jusqu'à Pâques, excepté l'octave de Noël et de l'Épiphanie, ils ne prenaient qu'un seul repas le jour, et une légère collation le soir, avec le plus de simplicité et de sobriété possible. M. de Saci dînait souvent d'un quartier de pomme, et M. Hamon

ne mangeait guère que du pain de son le plus grossier. Le reste de l'année, ils font quelques jeûnes au pain et à l'eau, « chacun selon ses forces et sa dévotion particulière, gardant en toutes les austérités la règle de saint Augustin qui est de faire tout ce qu'on peut faire et d'aimer dans les autres ce qu'on ne fait pas. Le plus faible n'empêche point le plus fort, comme le plus fort ne presse point le plus faible. Un seul d'entre eux boit du vin; les autres ne boivent que du cidre ou de l'eau. Quelques-uns portent toujours le cilice; d'autres, plus infirmes, ne le portent que quelques jours. Les uns prennent la discipline trois fois la semaine; d'autres seulement une fois; d'autres se contentent du cilice. Nul ne fait aucune austérité de son propre esprit, mais par la conduite et la discrétion de son confesseur.[1] »

Comme deux heures de la matinée étaient réservées au travail manuel, on se rendait sans cérémonie à ces fraternelles agapes. Les jardiniers arrivaient en justaucorps de toile, et, par les soirs d'hiver, on voyait M. d'Éragny revenir des bois tout crotté, se tremper les jambes dans un seau d'eau, et les tourner longtemps pour en ôter la boue, avant d'aller se mettre à table. Ce même M. d'Éragny, garde-forestier, jardinier, cuisinier, avait imaginé, pour se réchauffer, de ceindre sa taille et ses poignets d'une ficelle qu'il serrait plus fort quand le froid augmentait. M. Antoine Le Maistre, plus ingénieux, montait et descendait l'escalier dix fois de suite, en portant une lourde bûche, puis il rentrait tout gaillard dans sa cellule sans feu. Ces pénitents, aguerris par la discipline, « s'engraissaient de jeûnes », et pourtant quelques-uns moururent dans un âge avancé, après trente ou quarante ans de ce régime. On peut croire, sans offenser leur mémoire vénérable, qu'ils apportaient un estomac robuste et un bel appétit campagnard aux médiocres festins de Port-Royal. Nous aimons à nous les représenter, assis autour de la table, côte à côte avec leurs serviteurs, mangeant par portions comme les religieux, dans des plats de terre, tandis qu'on lit un chapitre du Nouveau-Testament. Il n'y a plus ni maîtres, ni valets, ni savants, ni ignorants, ni roturiers, ni gentilshommes, mais de bons ou-

1. Récit de M. Giroust.

vriers qui défrichent, tour à tour, la terre nourricière et la vigne mystique du Seigneur.

Cette réunion de personnes si différentes par l'âge, la condition, le caractère, et conservant dans leur figure et sous l'habit rustique quelque chose de leur premier état, n'est-ce pas un spectacle tout à fait propre à édifier le bon chrétien et à réjouir le bon peintre qu'est M. Philippe de Champaigne? Tous ses modèles sont là : M. Hamon, figure circonspecte et froide aux fins yeux bleus, M. de Pontchâteau, au visage enflammé sous la perruque noire, M. Le Maistre, au grand nez noble, aux yeux étincelants, M. Arnauld d'Andilly, le patriarche de Port-Royal, au regard de feu, à la voix de tonnerre, au corps sain et droit, et « dont les cheveux blancs s'accordaient si merveilleusement avec le vermillon de son visage ». Ici, de vieux soldats, là des chanoines qui ont quitté leurs bénéfices comme leurs belles soutanes de soie amples et traînantes. Tous, ils ont « changé leurs épées en bêches et leurs plumes en râteaux ». Dès l'aube, après *Matines*, M. Hamon, si mal vêtu que Fontaine en avait pitié, a fait cinq ou six lieues pédestrement, pour soigner de pauvres malades; et les autres Messieurs ont coupé les blés, sarclé le jardin, mené la charrue, avant de reprendre, dans le silence de la cellule, quelque ouvrage de traduction. Voici près d'eux, mangeant au même plat, leurs domestiques qu'ils regardent comme leurs frères, et cet Innocent Faï, « chartier » des Granges, qu'ils vénèrent comme un saint. Car ils savent que ce pauvre garçon, esprit simple et simple cœur, a réparti son patrimoine entre les orphelins et les veuves, qu'il est un vivant exemple de charité et d'austérité, qu'il « dompte sa chair comme ses chevaux ». On l'a vu prier Dieu, à genoux dans l'écurie, au milieu des bêtes, et, bien souvent, il est revenu des champs sans souliers parce qu'il avait rencontré quelque misérable qui allait pieds nus.

***

« Après le dîner, dit M. Giroust, le chapelain fait l'action de grâces selon le bréviaire. On dit l'*Angelus*, puis on sort en silence, comme on y est venu en silence. Au sortir de là, on

va seul se promener sur les montagnes, dans les bois qui entourent la maison de toutes parts, ou avec un autre, si on le désire, et l'on s'entretient de bons discours... »

C'était sans doute pendant cette heure de loisir et de récréation, entre le dîner et l'office de *Nones*, que les Messieurs recevaient leurs amis. M. Giroust dit bien qu'ils ne voyaient personne et n'étaient vus de personne, et qu'ils ne s'entretenaient que des nouvelles de l'autre monde, « ayant renoncé à toutes celles de celui-ci, et s'estimant plus obligés de s'enquérir des merveilles de leur céleste patrie que des accidents qui arrivent dans le lieu de leur bannissement ». M. Singlin, leur directeur, qui avait succédé à M. de Saint-Cyran, comparait, non sans un peu d'emphase, les pénitents à la chaleur qui, « lorsque l'hiver commence, se retire dans la caverne jusqu'à ce que le soleil l'en tire au printemps ; aussi les chrétiens qui sont échauffés de l'Esprit doivent quitter le monde où règnent les glaces et le froid, et se retirer dans les grottes et les solitudes, jusqu'à ce que l'Esprit les fasse sortir ». Et M. d'Andilly s'écriait : « Heureuse solitude, d'autant moins fréquentée des hommes qu'elle l'est plus des Anges ! » Naguère, lors du premier exode des Solitaires[1], M. Le Maistre, retiré à la Ferté-Milon, dans une famille amie où se trouvaient quelques femmes, — fort pieuses et discrètes, à la vérité — avait reçu un avis très sévère de M. de Saint-Cyran, qui l'engageait à demeurer fort exactement dans sa chambre : « Je connais un peu le diable, que Tertullien dit n'être connu que des seuls chrétiens... Je sais qu'il n'a pas besoin de grandes familiarités ni de longues conversations pour blesser les âmes, et qu'une seule vue lui suffit, n'ayant pris David que par là, et Dina dans une seule sortie faite une fois de sa maison, sans avoir voulu parler à personne. Il faut être vieux dans les métiers pour en savoir les ruses. » A quoi M. Le Maistre, extrême en tout, répondit qu'il était résolu « non seulement de ne parler jamais à aucune femme, *mais de se faire une règle générale de ne parler à personne.* » M. de Saint-Cyran blâma cet excès de zèle, et M. Le Maistre eut permission de parler à ses amis

1. Après l'arrestation de Saint-Cyran, M. Le Maistre et M. de Séricourt avaient dû quitter Port-Royal où ils revinrent en 1639, étant restés treize mois à la Ferté-Milon,

avec une modération qui pouvait passer pour méritoire chez un ancien avocat.

M. de Saci n'était pas moins exact à garder le silence et la solitude. Il redoutait les visites des curieux, des oisifs, des gens venus soi-disant pour s'édifier et qui rapportaient à la Cour de fausses nouvelles. Il disait même qu'il faudrait ajouter cette prière aux Litanies : *Ab inimico furioso, et ab amico doloso, libera me, Domine!* Mais tous les Solitaires n'avaient pas la même affection que lui pour la retraite, et M. d'Andilly, le plus civil des hommes, ne savait pas toujours fermer la porte aux indiscrets. Fontaine se plaît à dire que, « quand il survenait en ce lieu quelque personne, les Solitaires la fuyaient comme ils eussent fui un serpent ». A la vérité, si les femmes n'étaient pas reçues aux Granges, et si les religieuses mêmes voyaient peu les Solitaires, au parloir — la Mère Angélique ayant défendu qu'on dérangeât la tourière sans affaire pressante — Port-Royal avait quelques amis fervents, assidus, qui étaient presque de la maison. C'étaient des gentilshommes et des ecclésiastiques qui demandaient la faveur d'y venir faire un « renouvellement » de cinq à six mois, et que M. Giroust de Bessi recevait au logement des Hôtes. C'étaient M. Yssali, M. Richer, le duc de Liancourt et surtout le duc de Luynes.

Celui-là venait en voisin, de son château de Vaumurier, dont on aperçoit encore les ruines. M. du Bel-Air avait dirigé les travaux de ce bâtiment qui devait être en quelque sorte une dépendance de Port-Royal. Pendant les troubles de la Fronde, le duc, tout au chagrin d'un récent veuvage, s'était enfermé avec les Messieurs dans l'abbaye que les religieuses abandonnaient[1]. Il avait fait construire quatre tours le long des murailles, n'épargnant ni ses forces ni son argent, et tout pareil à un général d'armée. Alors, comme au temps d'Esdras, « où le peuple de Dieu bâtissant Jérusalem tenait la truelle d'une main, et l'épée de l'autre », on voyait les Solitaires faire office de maçons et de soldats. De pauvres reclus étaient tout à coup travestis en gens de guerre, montaient la garde,

1. Les religieuses, revenues à Port-Royal des Champs en 1648, durent se renfermer dans leur maison de Paris en 1652, et retournèrent aux Champs l'année suivante. Les Messieurs retournèrent alors dans la ferme des Granges.

se partageaient en com [illegible] ur et la nuit. Les habits de péni [illegible] e [illegible] ıt changés en casaques militaires. Des habits cou[illegible] s d' [illegible] et d'argent cachaient des haires et des cilices ; et tout cet équipage de guerre était pour des soldats qui ne cessaient pas d'être des pénitents. Les vieux capitaines, MM. de Pontis, de la Petitière, d'Éragny, de Bessi, reprenaient une allure martiale et un ton de commandement, et l'on riait de voir un M. Le Maistre, « l'épée au côté et le mousquet sur l'épaule, devenir l'effroi des soldats, lui qui n'avait accoutumé que d'être la terreur du Palais, et dont la langue avait toujours été plus redoutable que le bras ».

M. de Saci, qui était la douceur même, s'affligeait secrètement quand il voyait les Messieurs se faire un jeu de ces revues et exercices dont il avait horreur. Il ne reconnaissait plus son cher Port-Royal dans ce lieu retentissant du bruit des tambours et du cliquetis des armes. Aussi, quand on s'avisa de lui proposer ce cas de conscience : « Si on ne pouvait tirer tout de bon sur les coureurs et pillards qui s'approcheraient des portes pour les enfoncer », le prêtre pacifique et prudent répondit que, si la loi naturelle ordonnait peut-être de repousser la force par la force, ce n'était que la « loi naturelle des bêtes », et que toute la défense que l'Évangile permettait était la fuite et la retraite.

« Il dit plusieurs choses semblables, — rapporte Fontaine, — qui firent rentrer les Solitaires en eux-mêmes, pour éviter un péril auquel ils étaient déjà si exposés, et pour se faire une espèce de morale militaire qui leur était propre, ne portant que des armes innocentes et ne connaissant plus d'autres ennemis à tuer que les péchés. »

Ces souvenirs, encore tout récents, donnaient au duc de Luynes une autorité particulière, et il avait ses petites et grandes entrées chez les Messieurs. Il y portait quelquefois le trouble, par des nouvelles qui n'étaient pas précisément « de l'autre monde » touchant les sciences humaines et la philosophie, et les opinions de M. Descartes sur le système du monde et l'automatisme des animaux. Pendant les heures de loisir, M. Arnauld et ses amis, errant dans le jardin des Granges, ou dans les bois des Mollerets, s'entretenaient de ces doctrines. « Il n'y avait guère de Solitaire qui ne parlât

d'automate. On ne faisait plus une affaire de battre un chien. On lui donnait fort indifféremment des coups de bâton et on se moquait de ceux qui plaignaient les bêtes comme si elles eussent senti de la douleur. On disait que c'étaient des horloges; que ces cris qu'elles faisaient quand on les frappait n'étaient que le bruit d'un petit ressort qui avait été remué; mais que tout cela était sans sentiment. On clouait de pauvres animaux sur des ais, par les quatre pattes, pour les ouvrir tout en vie et voir la circulation du sang qui était une grande matière d'entretien[1]. ».

Jamais M. de Saci ne voulut s'occuper de ces « curiosités ». Il s'indignait qu'on torturât des animaux et qu'on osât comparer le soleil « à un amas de rognures ». Mais ce fut vers cette époque que M. Singlin envoya Blaise Pascal[2] à Port-Royal des Champs, « où M. Arnauld lui prêterait le collet en ce qui regarde les sciences, et où M. de Saci lui apprendrait à les mépriser ». M. de Saci ne fut point ébloui de tout « ce brillant de M. Pascal qui charmait néanmoins et enlevait tout le monde ». Comme il avait l'habitude de parler de la peinture à M. de Champaigne et de la médecine à M. Hamon, il crut devoir mettre M. Pascal sur son fort et lui parler des lectures de philosophie dont il s'occupait le plus. C'est peut-être dans la cour des Granges, près du fameux puits, que le jeune Fontaine, attentif et respectueux, entendit Pascal et M. de Saci discourir sur Épictète et Montaigne. C'est assurément dans la douceur de cet asile et le pieux silence de ces bois, que Pascal médita les premières *Provinciales*.

M. de Saci portait en toutes choses un esprit de paix. Parmi des hommes disposés à la controverse par devoir et peut-être par inclination, il fuyait toutes les disputes et demeurait toujours paisible. Il arrivait parfois entre les Messieurs « de petits refroidissements de charité ». M. de Saci présidait aux réconciliations, et empêchait les rapports et racontars étourdis qui eussent mis la guerre dans la maison. Ces grands pénitents, qui pratiquaient avec joie les austérités les plus rigoureuses, et qui souhaitaient verser leur sang pour

1. *Mémoires* de Fontaine.
2. Pascal fit de fréquents séjours à Port-Royal, sans s'y établir tout à fait.

défendre la pure doctrine de saint Augustin, n'étaient pas exempts de faiblesse et d'enfantillage. Fontaine raconte naïvement le « petit trouble intestin » qui faillit ruiner l'esprit de pénitence. C'est la « querelle des médecins », une comédie digne de Molière.

J'ai parlé de M. Hamon. Il avait remplacé M. Pallu, homme aimable et doux, d'humeur accommodante, plein de complaisance pour les malades, et qui entrait dans leurs peines et presque dans leurs désirs, qui les divertissait par la bonhomie de ses discours et les rassurait par la facilité de ses ordonnances. M. Hamon, qui lui succéda, avait un bien plus grand fonds de science, et beaucoup plus de fermeté d'esprit, mais il ne fallait plus parler de délibérer avec le médecin pour les maladies, ni de consulter ensemble, tête-à-tête, pour s'en tirer au meilleur marché. « Dès qu'on ouvrait la bouche, selon la liberté qu'on avait toujours eue du temps du défunt, pour représenter bonnement quelque chose, et pour tâcher d'entrer en composition touchant quelque nouvelle saignée ou purgation dont il était fort libéral, épargnant aussi peu le sang que le séné, on voyait un homme sourd et inflexible, qui, prenant un air sérieux et un ton grave, faisait sonner sa qualité de docteur en médecine et les quatre mille livres qu'elle lui avait coûté! Ainsi, on n'avait plus à lui répliquer; mais en lui obéissant, on ne laissait pas de regarder cela comme un petit joug dont on aurait été fort aise de se décharger[1]. ».

M. d'Andilly, qui connaissait tout le monde, s'avisa d'inviter à Port-Royal un M. Duclos, médecin, qui était de la Religion. Ce M. Duclos, fort honnête homme, fabriquait des pilules qui guérissaient tous les maux. Bientôt, on ne parla plus que de M. Duclos et de ses pilules dont d'Andilly disait merveille. C'est alors que le duc de Luynes, piqué d'émulation, produisit un homme à lui, un empirique. M. Jacques, inventeur d'une poudre qui guérissait aussi tous les maux.

La poudre et les pilules mirent la guerre dans Port-Royal. Quelques-uns des messieurs tenant pour M. Jacques et sa

1. *Mémoires* de Fontaine.

poudre, quelques autres pour M. Duclos et ses pilules, cela fit une grande division. M. Jacques l'emporta. Chacun des Solitaires voulut avoir une provision de la poudre miraculeuse, pour guérir, pour prévenir même toutes les maladies, et braver M. Hamon... Pendant ce temps, M. Hamon, retiré dans sa chambre où personne ne le venait querir, pleurait le malheur de ses frères, et, tout au fond de son âme, le pénitent et le médecin se livraient d'étranges combats. Le pénitent se réjouissait d'être méprisé et méconnu ; le médecin voyait déjà tous les Messieurs tomber de la dyspepsie dans la bradypepsie... Et quelle sorte de gens lui préférait-on?... Pour M. Duclos, passe encore !... C'était un confrère qui peut-être avait dépensé quatre mille livres pour obtenir son titre et ne déshonorait pas la Faculté. C'était un homme poli, qui avouait ses formules et expliquait ses ordonnances. Mais ce M. Jacques, un impertinent, un empoisonneur qui faisait le mystérieux pour cacher son ignorance, et méritait le nom de boucher plutôt que celui de médecin !...

Ainsi tous les Messieurs étaient partagés pour les deux empiriques, et, quand les derniers défenseurs de M. Hamon rapportaient mille accidents causés par les charlatans, les autres répondaient en nommant telles et telles personnes que la Faculté avait tuées. Quelques Solitaires, veillant les malades, au lieu de s'occuper des pensées de l'éternité, leur vantaient la poudre de M. Jacques ou les pilules de M. Duclos. C'en était trop : M. Hamon déclara franchement à M. de Saci qu'il s'était bien trompé, « et qu'au lieu de trouver dans ce lieu des personnes parfaitement chrétiennes, il était surpris d'en trouver même qui n'étaient pas bien raisonnables ». M. de Saci en fut affligé, car il ne fuyait pas moins la nouveauté « dans la manière de guérir les corps que dans celle de guérir les âmes ». Il fit appeler les partisans de M. Duclos et de M. Jacques, et les pria de laisser mourir les gens en paix; il ajouta « que cette pente qu'on avait pour les empiriques, et cette aversion pour M. Hamon, prouvait qu'on n'était pas fort avancé dans la vie de la pénitence et qu'on se donnait trop de liberté en ce point ». Insensiblement, il rangea tout le monde à son avis, et, les empiriques abandonnés, M. Hamon put saigner et purger ses frères tout à son aise.

« Ce n'est pas : ı e dire ceci, conclut Fontaine. C t assez que dans un lieu où il y a plusieurs personn : blées, il est difficile qu'il n'arrive quelque petit dér é.»

*
* *

Ce n'était pas seulement par esprit de mortification que les Messieurs de Port-Royal consacraient aux ouvrages des mains une grande partie de leurs journées. Saint Jérôme, dans le désert de la Thébaïde, s'imposait volontairement des besognes bizarres, comme de porter sur sa tête des corbeilles remplies de sable ou de tresser des nattes avec l'écorce des palmiers. Le Dieu de la Bible n'a-t-il pas commandé à notre premier père de gagner son pain à la sueur de son front? Des pénitents, moins que personne, ne sauraient s'affranchir de cette loi du travail. Un Solitaire qui loge dans une caverne et que nourrissent dévotement les lions et les corbeaux, n'a que faire de tenir son ménage et d'assurer sa subsistance. Il est bien obligé de rompre la contemplation par des exercices hygiéniques et des travaux qu'on pourrait appeler « de fantaisie ». Mais nos ermites de Port-Royal s'appliquaient par nécessité à des ouvrages pénibles.

Nulle part la pauvreté chrétienne n'était plus honorée et mieux pratiquée qu'à Port-Royal. La Mère Angélique donnait l'exemple du plus pur désintéressement, de la plus scrupuleuse délicatesse. Toujours prête à recevoir sans dot les filles qui montraient des marques évidentes de vocation, elle refusait les postulantes riches et bien apparentées. Les libéralités des Messieurs n'avaient pu enrichir le monastère. Tous ou presque tous, après les Arnauld et les Le Maistre, avaient placé leur bien à fonds perdu chez les religieuses, ne se réservant qu'une modeste pension. La petite communauté laïque devait se suffire à elle-même, chacun travaillant pour tous et tous pour chacun, et Port-Royal présente cette singularité d'avoir été dans la France monarchique du xviie siècle une sorte de Coopérative, un véritable Phalanstère chrétien.

L'abbaye possédait environ trois cent quatre-vingts arpents de terre labourable, neuf cent vingt-cinq de bois taillis et

quarante de pré en une seule pièce. Les Solitaires, aidés par des domestiques et des gens de journée, cultivaient ce vaste domaine; et tous ceux que l'âge ou les infirmités retenaient au logis avaient appris quelque métier utile. On trouvait, aux Granges, un cordonnier, un serrurier, des menuisiers, des cuisiniers, mais surtout des laboureurs et des jardiniers.

Les jardins de Port-Royal n'avaient ni berceaux, ni charmilles, ni cabinets de feuillage, ni parterres découpés en figures géométriques par le linéament sombre des buis. « On ne savait là ce que c'était que de cueillir des fleurs, et d'un seul coup d'œil on remarquait que c'étaient des jardins de personnes pénitentes où il ne fallait point chercher d'autres fleurs que les vertus de ceux qui les cultivaient. » L'agréable était partout sacrifié à l'utile, mais le jeune Racine, qui s'y glissa parfois en maraudeur, ne regardait pas sans enthousiasme les pavis[1] rougissants, la pomme éclatante, et surtout

... ce petit soleil,
Ce doux abricot sans pareil
Dont la couleur est si charmante[2].

Errant le long des espaliers qui parent les murs « d'une inimitable bordure », il s'écriait :

Je viens à vous, arbres fertiles,
Poiriers de pompe et de plaisirs,
Par qui nos vœux et nos désirs
Jamais ne se sont vus stériles...,

Ces poiriers étaient tout l'orgueil et toute la gloire de M. d'Andilly, qui s'était nommé lui-même « surintendant des jardins ». Le doyen des Arnauld apportait dans ses travaux une bonne humeur admirable, un air vif et animé qui démentait son grand âge. « La fermeté de sa mémoire, la promptitude de son esprit, l'intrépidité de sa main, soit en maniant la plume, soit en taillant les arbres, étaient comme une espèce d'immortalité, selon la parole de saint Jérôme, une image de la résurrection future... » Cet ancien ami des Précieuses, formé

1. Variété de pêche dont le noyau est adhérent à la pulpe.
2. Paysage de Port-Royal.

aux belles manières dans le salon bleu d'Arthénice, galant, magnifique et majestueux, était venu en 1645 à Port-Royal « qui était plus sa maison paternelle que la maison même qu'il quittait ». Il y vivait non pas tout à fait comme un saint, mais comme un sage, aimable, aimé, charmé de tout et tous, partageant ses heures entre les travaux de l'esprit et du corps, donnant les unes à ses traductions ordinaires, les autres à ses jardins et à ses arbres, où il forçait la nature « pour la rendre fertile en des fruits à qui on donnait le nom de monstres à cause de leur grosseur prodigieuse ». Certes, quand il travaillait au verger, nos bons humanistes de Port-Royal, apercevant de loin sa haute taille et sa tête blanche parmi les poiriers en fleur, devaient songer au roi Laërte, ou au vieillard de Virgile. « C'est dans ce bienheureux repos et dans ces occupations tranquilles qu'il a achevé sa carrière. Jamais on n'a trouvé d'emblème plus juste ni de devise qui lui convînt mieux que celle qu'on a mise au-dessous de son portrait, d'un cygne qui se promène tranquillement sur les eaux et qui chante étant près de mourir avec ces mots : *Quam dulci senex quiete*[1]. »

Les beaux fruits qui tentaient si fort le petit Racine ne paraissaient point sur la table des Messieurs. Ils étaient vendus au profit du monastère, à moins que M. d'Andilly n'en fît hommage aux dames bienfaitrices de la Maison, à Mademoiselle, à la Reine-Mère. Anne d'Autriche estimait M. d'Andilly. Elle demandait souvent de ses nouvelles, et s'il faisait vraiment des sabots dans son désert. Lorsqu'on servait sur la table royale les poires et les pavis monstrueux que M. d'Andilly avait fait croître sur les espaliers des Granges, l'officier de bouche ne manquait pas d'en avertir la Reine, et le cardinal Mazarin lui-même goûtait avec plaisir à ces « fruits bénis ».

Si M. d'Andilly pouvait se dire le surintendant des jardins, M. Bouilli, ex-chanoine d'Abbeville, était le général en chef des jardiniers. Il connaissait parfaitement bien le métier de vigneron et replanta ou restaura toutes les treilles. Sous les ordres de M. Bouilli, travaillaient ces deux hôtes mystérieux

1. *Mémoires* de Fontaine, I.

de Port-Royal dont on ne connaissait ni le nom ni la condition véritable. L'un était Anglais de naissance, et on l'appelait familièrement M. François. Fort grand de taille, « il avait la mine étrangère et quelque férocité dans le visage ». Ce M. François fit bien rire les Solitaires, en menaçant de fourrer *son* bêche dans *le* gueule d'un chien enragé qui faisait de grands dégâts. Plus tard, il s'offrit de bon cœur à faire la cuisine, et Fontaine nous apprend qu'il réussit parfaitement dans cet emploi, « la douceur de sa charité toujours uniforme étant le meilleur assaisonnement de ses viandes ». Son camarade anonyme le suivit à la cuisine comme au jardin : c'était un prêtre qui demeura vingt-sept ans sans révéler son état et son nom de Du Chemin. Il soignait les domestiques dans leurs maladies, et ne dormait que trois heures par nuit. Brisé de fatigue, il s'assoupissait un peu dès qu'il posait sa bêche, « ce qui lui servait à s'humilier et à se regarder lui-même comme un paresseux, ainsi qu'il dit lui-même dans son testament[1] ».

M. de Pontchâteau, qui se faisait appeler M. Mercier, montrait une endurance singulière. Celui-là jeûnait « à feu et à sang », ne quittait jamais le cilice, et sa fièvre quarte ne le retenait en rien. « Elle me tourmente bien, disait-il, mais je lui donne aussi bien de l'exercice ». Il ne parlait à personne en travaillant, ne regardait personne, faisait tout avec application, et « une herbe qui n'était pas à sa place n'y demeurait pas longtemps ». Soumis en toutes choses à M. Bouilli, il se laissait conduire « de la même sorte qu'un artisan conduit les instruments qu'il choisit à l'ouvrage où il est employé ». Combien il apparaît dur et terrible, avec sa haire et ses chaînes de fer, et son jeûne éternel et son éternel silence! Et pourtant, si profonde et recueillie que fût sa vie intérieure, et si entier son mépris de la nature déchue et de tout ce qui flatte les sens, M. de Pontchâteau n'était pas insensible à la beauté des choses. Il n'y cherchait pas un divertissement, par l'effet de cette curiosité que Jansénius, après saint Augustin, dénonce comme criminelle, et qu'il appelle la « concupiscence des yeux ». Mais il aimait les jardins du Port-Royal, ce vallon humide et tou-

1. Nécrologie de Port-Royal.

jours vert, et sous le ciel léger de l'Ile-de-France ces collines molles et bleuissantes qui ferment l'horizon de toutes parts e semblent retenir l'âme au lieu qu'elle a choisi pour sa retraite Il les aimait non pas comme nous les aimons, avec notr sensibilité de dilettantes qu'émeuvent une nuance et un forme, un nom prononcé, l'ombre d'un grand souvenir... L pénitent ne voulait voir que les choses invisibles peintes dan les choses visibles : « C'est un péché, disait-il, de ne poin considérer ce que Dieu a fait, et nous ne devons point nou borner à regarder les ouvrages de la grâce dans les âmes mais regarder encore toute la nature comme un livre. C'est à quoi je tends dans tous mes ouvrages à la campagne. »

Jamais M. Antoine Le Maistre n'avait pu s'accoutumer à cette obéissance uniforme, à ce zèle contenu et réglé qu M. de Pontchâteau apportait dans les exercices manuels. L premier ermite de Port-Royal, âme ardente et violente, n savait rien faire à demi. Après la mort de M. de Saint-Cyran il eut peine à retenir sa douleur, et pour s'en distraire, il se livra aux plus incroyables travaux. Les blés étaient mûrs. On vit M. Le Maistre, vêtu comme un paysan, prendre la faucille en mains. Les moissonneurs étaient surpris de l'apercevoir au bout du sillon lorsqu'ils étaient à peine au commencement. Et quand la sueur coulait sur le front du pénitent, au lieu de se reposer à l'ombre, avec les ouvriers gagés, il prenait son chapelet et le récitait tout en s'essuyant la tête, sous l'écrasant soleil.

M. de Singlin et M. de Saci vinrent alors à Port-Royal. Ils consolèrent un peu M. Le Maistre et lui firent entendre que ces grandes austérités passagères, au lieu de servir, souvent nuisent, et qu'on peut dissiper l'esprit en voulant mortifier le corps. M. de Saci, si doux, si froid, si égal à lui-même dans la joie et dans la douleur, n'avait pas moins d'autorité sur son frère aîné que sur les autres Solitaires. Il continua longtemps d'exercer les fonctions de juge et d'arbitre. Les jardiniers des Granges lui soumettaient leurs petits différends à propos du fumier qu'il fallait partager. « Eux, dit Fontaine, qui auraient regardé comme un sacrilège d'en avoir pour les plus grands amas d'or et d'argent, en avaient pour l'ordure qu'ils regardaient

comme leur richesse, parce que c'était la richesse de leur jardin. J'ai vu quelquefois M. de Saci avoir peine à s'empêcher de rire lorsqu'il les entendait plaider si hautement leurs petits procès. L'un plaidait pour des blés et des avoines. L'autre prétendait que ses légumes et ses choux ne devaient pas être méprisés. Celui-ci présentait sa requête pour ses plants d'arbres qu'il avait la douleur, après tant de peines et de si belles espérances, de voir mourir faute de fumier ; celui-là disait que la vigne devait être privilégiée et méritait d'être préférée à tout. C'était la charge qui les faisait tous parler et non leurs propres intérêts. La charité cependant, qui est la mère de la paix, ne laissait pas d'y avoir ses petits débats... Je voyais M. de Saci s'en divertir avec moi ; et je me souviens que comme il donnait quelques-unes de ses heures à mettre les racines grecques en vers français, étant sur le mot grec qui signifie *fumier*, il mit ce petit vers :

Le fumier aux champs a la vogue,

faisant allusion à tout ce qui venait de se passer sur ce sujet. »

***

L'abbé de Saint-Cyran n'avait pas permis à M. Le Maistre de consacrer plus de deux heures par jour aux « exercices extérieurs et manuels » ; mais on voit par le *Récit* de M. Giroust que le temps de ces exercices fut porté à quatre heures, soit deux dans la matinée et deux dans l'après-midi. Ce règlement n'était pas immuable, et les Messieurs avaient permission de le modifier, suivant les nécessités spirituelles ou matérielles de leur état. Les gardes forestiers, M. d'Éragny, M. Deslandres, qui ne pouvaient venir à heure fixe pour prier avec leurs amis, emportaient un livre dans leur gibecière et disaient l'office au cœur des bois, en compagnie des piverts et des écureuils.

M. d'Éragny fit mieux encore.

L'étude des langues était en grand honneur à Port-Royal. On suivait à la lettre le conseil de saint Jérôme, qui recommande aux moines et aux ermites d'être toujours occupés

de peur que le diable ne les tente, et d'apprendre les langues « pour mâter et dompter l'esprit ». Dans les commencements de sa conversion, M. Le Maistre étudia l'hébreu, et le grec vers la fin de sa vie. « Cette forte application, jointe à sa grande pénitence, dit Fontaine, lui échauffait tellement le sang que, les matins, lorsque je l'allais réveiller pour venir à *Matines*, je le trouvais tout hors de lui, criant au voleur comme si on eût voulu l'assommer. J'avais peine à remettre son esprit, et, comme j'étais enfant, j'avais peur quelquefois qu'il ne me prît pour le voleur... » M. d'Éragny n'avait pas pour l'étude les mêmes facilités que M. Le Maistre; il voulut pourtant, à son exemple, joindre le travail de l'esprit à celui du corps, et marchant tout le jour dans les boues, par les taillis et les fondrières, il apprit seul ou presque seul le grec, le latin, l'hébreu, l'italien et l'espagnol, jusqu'à lire sainte Thérèse dans l'original et traduire quelques-unes de ses lettres.

Les Solitaires, que leur devoir n'appelait pas au dehors, se retiraient à des heures marquées dans leur chambre. Là, M. Le Maistre et M. d'Andilly mettaient en belle prose les Psaumes de David ou les *Confessions* de saint Augustin; Lancelot écrivait la *Grammaire générale* et la *Logique*; Antoine Arnauld dégageait la théologie du fatras scolastique et barbare, et enseignait aux fidèles la pénitence qu'il pratiquait. Le jeune Fontaine, qui devait plus tard, sous le nom de Royaumont, écrire les *Figures de la Bible*, se réservait l'humble fonction de copiste, « le caractère de son écriture étant fort bon ». On oublie trop, aujourd'hui, ces ouvrages qui furent presque tous célèbres, et tous estimés. Ils apparaissent de loin comme évanouis et confondus dans la rayonnante gloire des *Provinciales*, et l'on ne sait pas assez tout ce que doivent la langue française et la pensée française à l'immense et consciencieux labeur de Port-Royal.

M. de Saint-Cyran, qui était né avec la passion de la science, déclarait que cette passion lui avait nui plutôt que servi pour l'acquisition de la vraie vertu et même pour la connaissance de la pure vérité. « Quand on se sent engagé à composer quelque ouvrage pour Dieu, disait-il, il faut se recueillir dans tout soi-même, s'humilier, gémir, prier. Il faut se con-

sidérer comme l'instrument et la plume de Dieu, ne s'élevant point si on avance, ne se décourageant point si on ne réussit pas, car il ne faut pas moins de grâce pour éviter l'élèvement que l'abattement puisque l'un et l'autre est un effet de notre orgueil. » Et, sans cesse, il engageait ses premiers disciples à craindre la vanité, « ce doux et agréable poison qui se glisse insensiblement et sans qu'on s'en aperçoive dans tous les ouvrages d'un homme savant ». Il leur répétait que la science même des choses divines peut détruire la grâce et la charité, en les faisant se perdre dans les « enflures de l'esprit et les tournoiements et vertiges du cerveau ». Pour éviter ces « tournoiements » et cette « enflure », les Solitaires avaient coutume d'interrompre et de sanctifier leurs travaux par des prières. Ils lisaient chaque jour un chapitre de l'Évangile ou de saint Paul, à genoux, et disaient ponctuellement divers hymnes qui composent la journée chrétienne et ecclésiastique, « faisant succéder à l'oraison du cœur et de la pensée, celle de la langue et de la voix ». M. Giroust marque, dans son *Récit*, qu'ils observaient avec soin d'élever leur cœur, de faire le signe de la croix et de se découvrir chaque fois que l'heure sonnait, ce qui était une pratique de saint François de Sales. Priant toujours, tantôt par paroles, tantôt par une silencieuse effusion du cœur, quittant le râteau pour réciter le chapelet et la plume pour méditer sur le Rosaire, consacrant à Dieu leur travail et leur repos, leur veille et leur sommeil, leurs souffrances et leurs joies, la douceur des entretiens et la paix de la solitude, ils faisaient de toute leur vie une continuelle oraison.

Cependant les ennemis de Port-Royal prétendaient que ces pieux ermites n'étaient que des calvinistes déguisés, des « asacramentaires », à qui leurs directeurs imposaient des confessions sans absolution et des absolutions sans communion. Le livre d'Antoine Arnauld avait déchaîné ces colères. M. Singlin, successeur spirituel de Saint-Cyran, ne cachait point sa pensée : « Il est bien vrai, disait-il, que la sainte Eucharistie est la nourriture de l'âme et qu'on la devrait recevoir tous les jours, mais il faut être en état qu'elle nous puisse servir ; c'est à quoi nous devons travailler avec application en déracinant nos mauvaises habitudes. Dieu nous demande principalement les bonnes œuvres. C'est de quoi

nous ne saurions nous dispenser. Une bonne action faite dans sa vue et par son ordre lui est plus agréable qu'une communion mal faite. Nous aimons pourtant mieux l'un que l'autre, parce qu'il est plus facile et parce qu'il coûte moins. En effet, combien voyons-nous de gens s'approcher trois ou quatre fois la semaine de cette table céleste qui sont néanmoins aussi attachés à eux-mêmes, à leur amour-propre, à leur intérêt que les autres? Qu'on leur dise qu'ils feraient mieux de ne pas communier si souvent et de déraciner leurs maux, pour s'en approcher mieux ensuite, ils ne vous écouteraient pas, ou écriraient même contre vous. » S'il faut en croire M. Giroust, les Solitaires, « tâchant de mener la vie la plus pure et la plus digne de ce saint banquet », communiaient tous les quinze jours, les uns même tous les huit jours. Ils avaient soin de donner le viatique aux malades, dès les premiers temps de leur maladie, et une seconde fois si la maladie augmentait et paraissait dangereuse. Eux-mêmes recevaient toujours la communion comme un viatique et comme s'ils eussent été près de mourir.

La journée, commencée par la prière, s'achevait par la prière. La collation à peine finie, vers sept heures, quand la rougeur du couchant s'éteignait sur les collines et que le vallon de Port-Royal, vu des hauteurs, n'était plus qu'une vaste coupe d'émeraude sombre où montait la vapeur des étangs, à ce moment de l'extrême crépuscule qui trouble l'âme pieuse et lui fait craindre les mauvais songes et les fantômes impurs de la nuit, les Solitaires se réunissaient une dernière fois et murmuraient l'hymne tremblante de *Complies*. Ils récitaient les *Litanies* de la Vierge, faisaient l'examen de conscience, puis, d'un seul cœur, priaient pour leurs morts : pour M. de Saint-Cyran, leur père spirituel qui les gouvernait encore de l'autre côté de la tombe : pour M. Arnauld, l'avocat, pour cette madame Arnauld, mère et aïeule de tous les Arnauld et Le Maistre, qui, mourante, faisait dire à ses fils « de perdre mille vies pour la défense de la vérité » ; pour Catherine Le Maistre, pour les Sœurs défuntes, pour Charles de la Croix, pour M. de Séricourt, pour M. Manguelen, pour M. Pallu, pour M. Vizaquet, pour Jacques Lindo. En cette année 1654, à la veille de la seconde dispersion des Solitaires, ces chré-

tiens tenaces et scrupuleux pressentaient-ils la persécution prochaine ? Enviaient-ils ceux de leurs frères qui avaient fini de combattre et qui reposaient dans ce petit cimetière où Racine voulut dormir, aux pieds de M. Hamon ?

Après le *Miserere*, les Messieurs prenaient l'eau bénite et se retiraient en silence. A huit heures, tout Port-Royal dormait.



De généreux esprits ont fait souvent ce beau rêve : vivre ensemble, entre amis, travailler ensemble, rechercher ensemble la vérité, la justice, le bonheur, réaliser en un petit coin du monde une image de la société future et parfaite. Ainsi vécurent saint Augustin, Alype et Hébride, à Cassiciacum, dans la maison de Verecundus. Ainsi vécurent les Solitaires à Port-Royal des Champs.

Depuis on a vu Lamennais et ses disciples à la Chesnaye, la famille Saint-Simonienne à Ménilmontant, et d'autres associations de philosophes et d'humanitaires. Pourquoi les essais de vie en commun ont-ils fini, presque toujours, par le désordre, le ridicule, et la débandade ? Pourquoi n'a-t-on revu qu'à Port-Royal un second Cassiciacum ? Pourquoi n'a-t-on pas revu un second Port-Royal ?

C'est peut-être parce que la noble idée moderne de « solidarité », toute neuve encore pour les âmes, n'est pas encore assez puissante sur elles pour les discipliner. Des amis qui s'en vont, la main dans la main, vers la retraite choisie, quittent le monde, mais ne se quittent pas eux-mêmes. Ils emportent dans les *Icaries* et les *Clairières* les vieilles passions, orgueil, envie, haine, amour. Pour s'aimer, et rien que pour se supporter les uns les autres, pour refréner l'égoïsme individuel que les contacts quotidiens exaspèrent, ne faut-il pas une éducation morale préalable, une conscience éclairée, une volonté ferme, beaucoup de patience, d'indulgence, de discrétion, et un grain de cette folie d'altruisme qui remplace la folie de la Croix ? Quand on n'aime plus les hommes en Dieu, et pour Dieu, il faut aimer en eux l'Humanité — et l'Humanité, vue à travers les individus, n'est pas toujours très aima-

ble. On se résout donc à vivre non pas « chacun pour soi », ce qui serait absurde, mais « chacun chez soi », ce qui est prudent.

Nos Messieurs de Port-Royal n'étaient pas tous des saints, ni même des philosophes. On sait comment M. de Saci apaisait leurs petites séditions et prévenait leurs « refroidissements de charité ». Tous ne s'étaient pas élus selon des convenances personnelles ; quelques-uns étaient fort différents par les goûts et l'humeur. Mais aussi, tous ne cherchaient pas à satisfaire leurs passions, mêmes légitimes et innocentes... Délibérément, ils les supprimaient, ou tâchaient de les supprimer, et avec elles tous les intérêts particuliers, toutes les causes de mésintelligence et de conflit. Point de rivalité entre ces hommes volontairement pauvres, chastes, soumis à leur directeur, et qui faisaient « bloc » contre les ennemis de la pure doctrine.

Ils étaient heureux, dans leur désert. Ils n'étaient pas tristes. Leur gravité s'éclairait, discrètement, d'un sourire. Ils connaissaient des émotions sublimes, et de petits plaisirs, presque des plaisirs d'enfants. Toute la maison s'égayait quand M. François offensait la grammaire, ou quand M. Nicole, le plus distrait des hommes, faisait des voyages dans « l'Ile des Abstractions ». Et quel événement inoubliable, cette « fête des six Antoines », où M. Antoine de Saint-Gilles Baudri d'Asson, allant se promener avec cinq Messieurs, ses homonymes, prit sa flûte d'Allemagne qu'il touchait admirablement bien, et joua des cantiques sacrés d'un ton si perçant « que tout le monde au dedans et au dehors était enlevé » ! Lancelot parle de cette joie qui se répandait partout et paraissait sur le visage des Solitaires; « joie chrétienne », dit M. Giroust, joie accompagnée de discrétion et de modestie, qui surprend quelques personnes, et les oblige à confesser ingénument que « si l'ermitage est triste, les ermites ne le sont pas ».

MARCELLE TINAYRE

L'EMPEREUR NICOLAS Ier

ET

LA FRANCE

L'époque de Nicolas Ier et de la brouille entre la France et la Russie nous paraît maintenant bien lointaine. On remonte encore assez facilement jusqu'à la guerre de Crimée, à cause de ses souvenirs de batailles et de gloire ; mais on oublie volontiers les années ternes et confuses qui l'ont précédée. Pourtant, depuis dix ans, de nombreuses publications y ont apporté une lumière inattendue. Nous connaissons maintenant les dépêches de la plupart de nos ambassadeurs à Pétersbourg, de La Ferronays, de Barante, du général de Castelbajac, d'autres encore. En Russie, le règne de Nicolas Ier a cessé d'être intangible ; les livres de M. de Tatichtchef, les articles de M. de Martens et du général Schilder, en ont éclairé les épisodes essentiels.

De toutes ces publications, la plus intéressante, pour nous, est celle des lettres de M. de Barante, non pas tant à cause de leur valeur littéraire ou des qualités d'observateur de M. de Barante, qu'en raison des circonstances difficiles dont il s'est heureusement tiré. Envoyé en Russie, en 1835, par le duc de Broglie qui se souciait peu d'être agréable aux Russes, il a dû remplacer, lui, académicien, ancien préfet, à peine ancien garde national, dans la cour la plus militaire du monde, un maréchal de France, Maison. Ce qui lui manquait en

panache, ses instructions ne lui [illegible] as de le remplacer en aménité : elles lui recommandaient, au contraire, d'éviter « d'inutiles tentatives pour effectuer entre la France et la Russie un accord intime qui serait sans objet » ; de chercher tout au plus « à nous replacer dans des relations de bienveillance au moins apparente ». Encore semblait-on ne guère désirer ce résultat si modeste ; tout le long de ces lignes entortillées et judicieuses, on sent la crainte que l'ambassadeur n'en fasse trop et ne compromette le ministère en réussissant auprès d'un autocrate ! En somme, on veut seulement qu'il évite le pire, sans se préoccuper du mieux. Comme le lui écrit la duchesse de Dino, en le félicitant de sa nomination : « Là où vous allez, il y a, sinon du bien à faire, du moins du mal à éviter ».

La duchesse de Dino était nièce de Talleyrand, et sa lettre a dû rappeler à Barante le classique : « Surtout, pas de zèle ! » Il en a eu pourtant, et il a atteint mieux que le résultat négatif qu'on proposait à ses efforts. Peut-être aurait-il obtenu la réconciliation que ses chefs n'osaient avoir l'air de désirer, si les fautes commises à Paris n'avaient, au dernier moment, déchiré la trame patiemment ourdie à Pétersbourg. Quoi qu'il en soit, rien n'est plus instructif que les dépêches où il explique à nos hommes d'État, selon l'expression de Guizot, « ce sanctuaire obscur et passionné de la politique russe » qu'était l'âme de l'empereur Nicolas. Malgré la différence des temps et des personnages, nous pouvons encore en tirer profit.

***

Barante avait craint, en partant, de trouver en Russie un accueil dédaigneux, semblable, toutes proportions gardées, à celui qu'y avaient jadis enduré certains ambassadeurs de Napoléon : ses premiers jours de Pétersbourg le rassurèrent. A la vérité, le régime qu'il venait représenter en Russie n'y jouissait pas de toutes les sympathies : dans les salons qui se piquaient, depuis le temps des émigrés, d'avoir recueilli l'héritage exclusif des grâces et de l'esprit français, on dissertait volontiers sur « la perte, en France, de toute élégance de mœurs, de

toute hiérarchie de manières, de tout respect de la morale et de la religion ». Mais ces on-dit mondains ne détruisaient pas les sympathies pour la France qui résultaient soit du caractère, soit de la culture des Russes. « Il y a sympathie, note Barante dans une de ses premières dépêches, ou du moins communication facile entre le caractère français et le caractère russe, tandis qu'on endure peu volontiers la morgue et l'insolence reprochées aux Anglais. » Cette sympathie naturelle était fortifiée par une tradition déjà longue de goûts français. « Paris est pour les Russes le centre de la civilisation. Ils ne se souviennent pas, ils ne savent rien de ce qui se dit ailleurs. » Partout on parle à Barante de notre littérature. « Ici l'on ne lit que du français... on se plaint de la décadence ou de la stérilité des lettres françaises. M. de Balzac commence à être usé, après avoir tenu une grande place. On tâche de lire *Jocelyn*, mais ce n'est pas sans peine. » Dans cette remarque il y a sans doute un souvenir des entretiens que nous a contés madame Smirnova, de M. de Barante avec Pouchkine. Chose qui étonne plus notre ambassadeur — bien qu'en bon diplomate il ne confesse pas volontiers ses étonnements — c'est l'absence de toute rancune, de tout souvenir malveillant des longues luttes entre Français et Russes. « Leurs généraux pensent avec plaisir à l'époque de l'alliance avec Napoléon... Les souvenirs de la croisade contre la France et de la délivrance de l'Europe sont très froidement accueillis ici. Comme gloire historique, on aime à s'en parer, mais ils n'ont rien à faire avec les sentiments actuels. »

Et Barante, qui avait servi Napoléon, mais ne l'aimait guère, est obligé de constater que les Russes sont plus chauds que lui dans leur culte des gloires françaises. « Les boutiques et les salons sont pleins de portraits de Napoléon, de gravures de ses batailles, de tout ce qui a rapport à lui... Depuis l'empereur jusqu'au simple officier, personne ne parle de lui sans admiration. »

On était persuadé, à Paris, que la société russe était « carliste », qu'elle entourait de regrets et de respect les Bourbons de la branche déchue. Cet état d'esprit n'eût guère été compatible avec le napoléonisme, et le fait est qu'il n'existait pas.

« Je n'ai pas encore aperçu une lithographie de Louis XVIII et de Charles X, et personne ne m'a prononcé leurs noms. Lorsque je m'en suis étonné, on m'a répondu que les relations de la France et de la Russie avaient été intimes surtout du temps de l'Empire ; qu'alors les Russes étaient accueillis et caressés à Paris ; que la cour de Napoléon était militaire, à cheval, en camaraderie ; alors que Louis XVIII avait pris avec l'empereur Alexandre les façons les plus choquantes ; que les Russes avaient cessé d'être bien reçus ; qu'ils ne pouvaient former aucune liaison avec de vieux courtisans, etc... »

Toutes ces raisons de détail, Barante les ramène à une raison générale. « Les Russes, écrit-il, ont l'esprit plus courtisan qu'aristocratique », ce qui veut dire, sans doute, que leur noblesse n'a pas de préjugés féodaux, à la façon de ceux qui existent en Occident ; qu'œuvre artificielle, création du pouvoir, elle n'a que des opinions de cour. D'une façon générale, c'est exact. Mais on s'étonne alors que Barante ait pu, à plusieurs reprises, opposer les uns aux autres les sentiments de l'empereur et ceux de la société. « L'empereur est seul, affirme-t-il, dans son antipathie contre la France. » Comment l'un pourrait-il être gallophobe, et l'autre ouvertement gallomane ?

En réalité, l'empereur Nicolas n'avait pas d'antipathie contre la France : loin de là. Seulement, son goût pour les choses françaises était un peu restreint et spécial, et cela tenait à son éducation. Séparé du trône, dans son enfance, par deux frères plus âgés, il avait été élevé en cadet, en futur commandant de la Garde : on lui avait appris de la France surtout son histoire militaire, et ce qu'il en avait le mieux retenu, c'était cette épopée impériale dont les échos avaient souvent troublé son enfance. Pas plus que ses sujets, il n'en avait gardé rancune à la France, et les preuves en abondent dans la correspondance de M. de Barante. Un jour l'empereur lui parle de M. Horace Vernet, qui est à la cour et qu'il traite « avec une bonté vraiment passionnée ». « Il m'a fait, raconte l'empereur, un tableau de deux grenadiers de la vieille garde : c'est à faire battre le cœur ! » Un autre jour, il passe une revue de la flotte. Barante, à côté de lui, déchiffre la liste des vaisseaux.

L'empereur l'interpelle :

— Je suis sûr que vous ne lisez pas encore couramment le russe, je vais vous aider.

Le premier vaisseau était *la Bérésina*.

— Vous avez dans vos escadres des *Austerlitz* et des *Friedland* : chacun honore ses souvenirs de gloire. Vous devez trouver cela tout simple.

— Il y en a pour chaque nation, Sire, et nous aussi savons célébrer les nôtres.

Tout aussi caractéristique est la bienveillance qu'il témoigne à la princesse Mathilde, devenue madame Demidof, et plus encore, le mariage de sa propre fille Marie avec un cadet de Bavière, un duc de Leuchtenberg, dont on ne peut dire que le mérite fût exceptionnel, mais qui s'appelait, de son vrai nom, Eugène de Beauharnais.

— N'est-ce pas un sort bizarre, dit-il à Barante, qui me donne pour gendre le petit-fils adoptif de Napoléon Ier?

Et il emmène son nouveau gendre sur le champ de bataille de Borodino, l'y fait assister à un simulacre de combat et commander un corps de troupes qui représente l'armée du vice-roi d'Italie. Est-ce de bon goût? En tout cas, le souvenir de Napoléon n'éveille en lui « qu'une idée de grandeur et non de haine ». Et c'est grand dommage que Barante, après cette réflexion, n'ait pas jugé utile de redire à son ministre les souvenirs sur 1814, l'impératrice Joséphine et le prince Eugène que l'empereur lui conte volontiers.

On ne pouvait s'intéresser aux gloires françaises du passé et dédaigner celles du présent. Quand arrive la nouvelle de la prise de Constantine, de tous côtés on congratule Barante; il semble que ce soit une allégresse générale : « Je me serais cru à Paris. » L'empereur, de son côté, rêve parfois aux grandes choses qu'il pourrait faire avec les Français et les Russes réunis. Un jour, un certain vicomte de Quinemont, diplomate et officier, présenté par Barante, assiste aux manœuvres de Tsarskoé-Selo. L'empereur l'interpelle :

— Eh bien, mon camarade, comment trouvez-vous cela? J'espère que ces pièces-là ne tireront jamais contre des pièces françaises! Dieu nous préserve de la guerre, mais si par malheur nous l'avions, il faudrait voir les Français et les

Russes marcher ensemble. R re nos deux armées.

Deux ans plus tard, une frégate française, *la Danaé*, vient à Kronstadt chercher Barante qui part en congé. Tout le monde va la visiter et l'admirer, comme, cinquante ans plus tard, les vaisseaux de l'amiral Gervais; si l'empereur n'y va pas, c'est, dit-il, que, dans les mêmes circonstances, il n'a pas visité une frégate anglaise, et qu'il ne veut pas faire de jaloux.

Encore à la veille de la guerre de Crimée, il manifestera ses sympathies militaires pour la France. Au moment de quitter Pétersbourg, notre ambassadeur, le général de Castelbajac, reçoit inopinément le Saint Alexandre Nevski. Sur ce, grand tapage dans les chancelleries : comment l'ambassadeur de France a-t-il mérité cette distinction, extraordinaire, au moins en un pareil moment? On comprendrait mieux si l'on se rappelait qu'avant d'être ambassadeur et *persona gratissima* à Pétersbourg, Castelbajac, alors sous-lieutenant, s'était battu à Borodino contre les Russes. L'empereur avait voulu honorer le survivant d'une g ande époque encore plus que l'ambassadeur.

Les manifestations de ce genre étonnent toujours et inquiètent un peu Barante. Il sait bien faire la part de l'amabilité russe, du goût « d'enguirlander », de cette « volubilité élégante et facile » qui est un des dons, ou, si l'on veut, un des défauts de l'empereur Nicolas : il sait aussi que certains l'accusent d'être « un grand comédien »; c'est l'impression qu'il laissera derrière lui en Angleterre, après son voyage de 1844. Mais il y a pourtant autre chose que du calcul, et plus que de l'amabilité et de la griserie de paroles dans des manifestations si fréquentes et d'allures si spontanées. L'empereur est sincère, Barante n'en doute pas. Comment s'expliquer alors qu'aimant tant la France, il lui soit partout hostile? Barante en trouve la raison, qui vaut peut-être qu'on la médite encore aujourd'hui.

« Ces vives effusions s'adressent à une France de souvenir, ou plutôt, d'imagination, à une France toute monarchique et militaire, qu'on regrette sans savoir si elle est encore possible... » Or, rien ne ressemblait moins à cette France idéale que la France de Louis-Philippe, et leur contraste explique

celui des penchants et de la politique de Nicolas Ier. En France, on se le figurait volontiers « carliste », parce qu'il était le représentant le plus en vue de la monarchie de droit divin et que Charles X avait été son allié en Orient. Nos légitimistes étant russophiles, les hommes de Juillet croyaient les Russes légitimistes. Or, Barante ne trouve pas plus trace de « carlisme » dans l'empereur que dans ses sujets. Jamais il ne le voit regretter son allié de 1827 et de 1829 ; et, soit dit en passant, son silence à cet égard donne fort à penser qu'il ne prisait pas très haut les services de cet allié : de tous les Bourbons, c'est don Carlos qui l'intéresse le plus, parce qu'il est un soldat et se bat, tandis que ceux de France, depuis longtemps, étaient devenus des façons de fonctionnaires civils. « Je ne veux pas blâmer ceux qui sont malheureux, dit un jour l'empereur à Barante, mais la branche aînée des Bourbons n'entendait rien au militaire. » Le roi-citoyen valait encore mieux, lui qui, du moins, s'était trouvé à Jemappes ! D'autre part, ces Bourbons trop pacifiques avaient mal reconnu les services de l'empereur Alexandre ; même sous Charles X, quand la France et la Russie s'étaient rapprochées, ils n'avaient pas su profiter des bons avis de Pétersbourg. En 1830, Nicolas Ier avait fait parvenir à Charles X et au prince de Polignac le conseil de respecter la Charte. Ils avaient protesté de leurs bonnes intentions, et deux mois après, Polignac lançait les ordonnances, et le trône de Charles X s'écroulait. La première stupeur passée, Nicolas Ier en avait pris son parti ; il avait reconnu Louis-Philippe, et, loyalement, s'était toujours abstenu de donner le moindre encouragement à ses adversaires. « Aucun prince, écrit Barante, n'a repoussé si nettement tout rapport avec eux. »

Mais il n'en résultait pas qu'il ne fût pas légitimiste, d'une façon générale, absolue, qui ne s'appliquait pas spécialement aux choses de France, mais les englobait. Son légitimisme n'était ni nuageux, ni mystique, comme celui d'Alexandre Ier, mais, en quelque sorte, historique et juridique. Il prenait sa source, avant tout, dans des considérations tirées de l'histoire des Romanof.

« J'ai plus d'une fois entendu l'empereur parler, avec une

sorte d'enthousiasme, de l ère Paul I[er] déterminé l'ordre de suc on. Voir dans cet acte la sécurit de l'avenir et une gara ie contre les sanglantes intrigues d palais qui se sont renouvelé s si fréquemment en Russie, c'es faire preuve d'une véritable ardeur de novice pour la légiti mité ! ».

Barante en parle bien légèrement ! Il semble croire qu'i n'appartient pas à un empereur de Russie de parler de légi timité, que « les sanglantes intrigues de palais » sont u fait normal de l'histoire russe. Or, elles avaient été l conséquence de l'oukaze par lequel Pierre le Grand, pou léguer son œuvre à un continuateur de son goût — ce qu n'est d'ailleurs pas arrivé — avait supprimé l'hérédité, tell qu'elle existait avant lui. En supprimant, à son tour, ce oukaze de son aïeul, Paul I[er] avait fait rentrer l'empire dan ses traditions. Lui-même avait pu périr, par la suite, dan une révolution de palais, mais il avait eu pour successeur so héritier légitime. Nicolas I[er] était d'autant plus fondé à consi dérer l'acte de Paul I[er] comme une garantie de successio régulière que lui-même il s'y était conformé, dans des cir constances particulièrement délicates. A la mort d'Alexandre I[er] il se savait appelé au trône, par le désir de l'empereur défunt et aussi, et surtout, par la renonciation de son aîné, le grand duc Constantin. Mais était-elle valable, cette renonciatio faite alors que Constantin était sujet ? Dans le doute, aussitô Alexandre mort, Nicolas avait fait prêter serment à Constanti absent, et n'était monté sur le trône, au milieu de l'émeut déchaînée, qu'après une nouvelle renonciation de son frère « L'empereur est persuadé, écrit Barante, que c'est là l'honneur de sa vie. » Il pouvait être fier, en effet, de sa loyauté de son respect du droit de l'héritier légitime, et par un conséquence naturelle, ce droit devant lequel il s'était incliné alors qu'il était presque empereur, prenait à ses yeux un importance et une majesté singulière.

On comprend dès lors pourquoi il ne pouvait souffrir Louis Philippe, qui lui apparaissait comme sa vivante antithèse Pour lui, le « Roi des Français » est simplement un usurpateur, et rien ne peut effacer sa tare originelle. Qu'on vant devant lui la sagesse et la prudence de cet « usurpateur », il n

les conteste pas. « Il est plus fin que nous tous, mais je n'en conserve pas moins mon opinion personnelle sur le fait même de son avènement. Selon moi, il aurait dû accepter la confiance que lui témoignait le roi Charles X, rester lieutenant général du Royaume, et conserver la couronne pour le duc de Bordeaux. » Parle-t-on du service que rend le roi à l'Europe en maintenant l'ordre en France, et, par suite, la paix en Europe, l'empereur l'apprécie à sa valeur, mais ajoute aussitôt, pour répondre au reproche qu'il devine dans l'esprit de son interlocuteur. « Je n'en tiens pas moins à honneur d'avoir été le seul souverain qui ait manifesté inflexiblement son opinion personnelle sur le principe sacré de la légitimité. »

Peu à peu, ce sentiment, qui n'était pas sans noblesse, devient en lui une espèce de manie. Cela tient à son tempérament. « Il a en lui, écrira Castelbajac vers 1853, du Pierre le Grand et du Paul Ier; mais, en vieillissant, c'est le Paul Ier qui domine. » Par certains côtés, il avait toujours dominé, avec cette différence, à l'avantage de Paul Ier, que, s'il avait eu des violences irraisonnées, du moins il revenait souvent sur ses emportements: Nicolas Ier, lui, ne revenait guère. De tous les genres d'orgueil que peut avoir un grand souverain, c'est assurément l'orgueil du dédain et de l'oubli qui lui était le moins familier; la clémence d'Auguste n'était pas son fait. Il a poursuivi de sa haine ses sujets révoltés, Polonais ou aristocrates russes compromis dans l'échauffourée de décembre 1825; s'il a parfois accordé des adoucissements de peine, il n'est jamais allé jusqu'à une amnistie, qui lui aurait paru la ruine de toute justice et de toute autorité. Même hors de Russie, qui lui avait déplu une fois devait s'attendre à souffrir longtemps de ses rancunes. Sa malveillance s'est exercée pendant de longues années sur le roi de Saxe et sur Léopold de Belgique. Mais Louis-Philippe a été sa tête de turc. « Que voulez-vous! disait-il à l'impératrice, chacun de nous a sa bête noire: c'est l'araignée pour l'un, le serpent pour l'autre. » Tout le monde savait quelle était la sienne, et où il fallait frapper pour gagner sa bienveillance. Il rencontre un jour, l'émigré français Dantès: celui-ci lui dessine, en trois coups de crayon, le portrait classique de Louis-Philippe en poire, et le voilà aussitôt pensionné, bombardé officier de la garde, comblé de faveurs — jusqu'au

jour où, après son duel [illegible]ec P[illegible] ignominieusement reconduit à la fr[illegible]ière. Les journaux français qui outragent quotidiennem[illegible]t Louis-Philippe n'ont pas de censeurs en Russie. La culture française, si généralement répandue, leur donne accès partout, et que faire contre eux? « Les plaisanteries les plus vulgaires et les plus frivoles ont laissé ici plus de traces que les raisonnements gravement rédigés, dont on sentait la fausseté. » Même les Russes savent tirer parti de la passion de l'empereur. Un des plus sûrs moyens de lui plaire qu'ait un diplomate, c'est d'introduire dans ses dépêches quelques-uns de ces cancans qui couraient les cours, et que les Anglais surtout propageaient avec une autorité toute particulière, puisqu'ils étaient nos alliés et nos intimes amis. D'ailleurs, si l'on remonte à la source de ces cancans, on trouve presque toujours qu'ils viennent de France, et souvent de l'entourage immédiat du roi. Sir Robert Peel raconte à Brünnow, l'ambassadeur de Russie à Londres, qu'en matière d'argent ou de mariage, il ne faut pas se fier à Louis-Philippe : c'est le comte Molé qui le lui a dit. Agrémenté de diverses anecdotes, le propos va à Pétersbourg, où il fait grand plaisir, et l'empereur écrit en marge de la dépêche de Brünnow :

« Je reconnais bien dans tout cela mon Louis-Philippe, tel que je me le suis toujours représenté. Mais le temps est proche où personne ne se laissera plus prendre à son impudente friponnerie. »

Chose bizarre, cette aversion rejaillit sur le duc d'Orléans, et peut-être est-elle encore plus vive et plus déraisonnée envers lui qu'envers son père. Nous avons dit que Nicolas I[er] pouvait entendre l'éloge de Louis-Philippe, et même, dans une certaine mesure, s'y associer : il n'en était pas de même de l'éloge du fils. Entend-il vanter sa bravoure en Algérie, il remarque aussitôt qu'il est une tête brûlée, « qu'il ne saura point continuer l'œuvre de sagesse et d'habileté de son père ». Parle-t-on de sa figure, de ses manières, de son éducation, cela ne change rien au fond des choses; ce prince Charmant n'est tout de même que l'héritier d'un trône usurpé! Quand enfin il trouve à épouser une princesse de Mecklembourg, c'est une irritation folle chez l'empereur. Pourquoi? Barante n'arrive pas à le savoir. Est-ce que le

duc d'Orléans, en recherchant une princesse allemande, a chassé sur des terres réservées aux seuls grands-ducs? Le consentement de la cour de Mecklembourg a-t-il fait sentir que l'influence russe en Allemagne était moins grande qu'on ne l'imaginait? Ou bien, l'empereur déteste-t-il, dans le duc d'Orléans, sa précoce réputation militaire? Voit-il en lui le futur porte-épée de la Révolution? On se perd en conjectures, et l'on ne peut que répéter, avec Barante : « L'empereur a d'étranges manies. » Ce mot, qui fait penser à Paul Ier, est grave sous la plume habituellement respectueuse et réservée de notre ambassadeur.

Pourtant, l'empereur Nicolas est susceptible d'entendre raison. « On ne peut rien sur son langage, sur ses façons, sur ses lubies, explique à Barante le ministre prussien Ancillon ; mais, lorsqu'il lui faut se décider de manière à amener de graves conséquences, il ne rejette pas les bons conseils. » Le malheur est qu'il n'en entend guère. Son vice-chancelier, Nesselrode, n'a aucune influence sur lui. Fils d'étrangers, élevé un peu partout, et moins en Russie qu'ailleurs, sa haute position était un paradoxe, même en ce temps où le fait de n'être pas né Russe était, pour un agent russe, une garantie de fortune : fonctionnaire exact et sérieux, bon commis aux écritures diplomatiques, il n'avait pas entièrement l'oreille de l'empereur et craignait fort de le choquer par excès de franchise. « Personne ne dit moins la vérité à l'empereur que M. de Nesselrode », écrit Barante. Nous le voyons souvent, hors de la présence de son maître, le désapprouver par son attitude, sa gêne, ses silences : devant lui, il n'a plus que son opinion, rhabillée dans d'autres phrases, et alors l'empereur s'exclame sur tant de justesse d'esprit. Rien n'est plus amusant que les notes marginales dont il enrichit les dépêches de ses ambassadeurs : ici, « Brünnow a supérieurement parlé... fort juste!... ce sont mes propres paroles! » Là, sur une dépêche de Pozzo di Borgo : « On dirait que c'est écrit sous ma dictée! », etc. En fait, ils écrivaient tous sous sa dictée, en se donnant l'air d'arriver à la vérité par un grand effort de bonne foi et d'intelligence. Dans ces conditions, il n'était pas facile à l'empereur de rectifier ses jugements. Le seul moyen qu'on

avait de le tirer d'erreur, c'était de [illegible] croire qu'il e
tirait les autres, et, par ce détour, on arrivait, jusqu'à u
certain point, à le gouverner. « Tout absolu qu'il est,
malgré son habitude de n'en croire que lui et de n'écoute
personne, l'opinion qui l'environne a beaucoup d'action su
lui, lorsqu'elle n'est point exprimée d'une manière directe
ferme. »

***

On peut donc croire qu'à la longue il aurait modifié o
dissimulé ses opinions sur Louis-Philippe, comme il a fi
par le faire pour Léopold Ier, si des raisons d'ordre généra
en plus de son aversion personnelle pour le Roi, ne l'avaie
détourné d'un rapprochement avec la monarchie de Juille

Ce n'est pas parce qu'elle était parlementaire. Pas plu
que son frère Alexandre, l'inspirateur de la Charte de 181
Nicolas Ier n'avait de parti pris contre le parlementarisme,
la preuve en est dans les conseils qu'il avait fait parvenir
Charles X. Mais il jugeait que le parlementarisme était ma
compris et mal appliqué chez nous :

« On croit ici que nous n'avons aucune aptitude au méca
nisme du gouvernement représentatif ; que nous y apporton
une certaine inquiétude, une légèreté d'esprit inconcevable
que les succès même d'un ministère éveillent contre lui u
sentiment malveillant et hostile ; que nous sommes antipa
thiques à toute hiérarchie, même à celle des fonctions et de
talents. »

M. de Barante explique si bien la pensée de l'empereu
qu'on est tenté de croire qu'il la partageait. De fait, vue d
loin, la France de ce temps semble en proie à l'anarchi
L'instabilité gouvernementale y est la règle ; le ministère de
Affaires étrangères lui-même saute de mains en mains, ave
une rapidité que la troisième République a à peine atteinte
Le seul élément constant de gouvernement, c'est le Roi.
chaque courrier apporte la nouvelle d'un attentat contre lu
ou, tout au moins, de troubles dans la rue, ou d'un essai d
pronunciamento. Le gouvernement paraissait dénué de tout
énergie. Quand, par exemple, il grâcie les complices mili

taires de Louis-Napoléon, l'empereur en est bouleversé. « L'impunité d'un pareil délit militaire semble ici la subversion de l'ordre public ! » A tout moment, on est obligé de transformer la Chambre des pairs en Haute Cour, et chacune des séances de cette Haute Cour est une tragi-comédie, où le Roi, plus que les accusés, est sur la sellette. Nicolas Ier n'en peut revenir d'étonnement et de dégoût. « On ne me fera jamais comprendre, dit-il à Barante, des lois qui condamnent une nation de trente-cinq millions d'âmes à trembler devant cinq cents assassins ! » Ces lois, il faudra les changer, si l'on veut que la monarchie dure. « Le Roi sera obligé d'en finir par un 18 Brumaire ! » Nous ne voyons pas bien les grenadiers de la garde nationale en grenadiers de Bonaparte : toujours est-il qu'avec plus d'énergie, le gouvernement de Juillet eût évité la catastrophe que prédisait, dès 1832, un diplomate russe, le comte Matouchevitch. « L'alternative, c'est le régime militaire ou la République. Pour le premier, il faut un Bonaparte ; pour la seconde, Louis-Philippe suffit. » Cette République, Nicolas Ier en prenait son parti d'avance, et très allègrement. « Je conçois la République, c'est un gouvernement net et sincère, ou qui, du moins, pourrait l'être. Je conçois la monarchie absolue, puisque je suis le chef d'un semblable ordre de choses ; mais je ne conçois pas la monarchie représentative, c'est le gouvernement du mensonge, de la fraude et de la corruption. »

De la même façon, il préférait Thiers à Guizot, parce qu'il lui trouvait plus de sincérité. L'esprit russe n'est jamais juste-milieu. D'ailleurs, on peut croire que ce qui plaisait le plus à Nicolas, dans la République, c'était la chute de Louis-Philippe. Et puis, après la disparition de la monarchie française, il n'y aurait plus de difficultés d'étiquette avec la France, plus de question du « bon frère » ou du « bon ami ».

En définitive, un régime à la durée duquel il croyait si peu ne devait guère lui inspirer le désir d'un rapprochement. Comment se rapprocher de la France, explique Brünnow à lord Aberdeen, quand on n'y voit que mépris de l'autorité et de la religion, le règne du journalisme, des révoltes perpétuelles, de perpétuels changements de ministères, etc. ? L'empereur ne désire nullement intervenir pour faire cesser

cet état de choses, si contraire : ns ; il ne hait pas la France, il la plaint plutôt, et ne s'en occuperait nullement si ce gouvernement, aussitôt établi, n'avait, comme le répète Nesselrode à Barante, « répudié cette espèce de popularité dont jouissait l'alliance russe, en France, avant 1830 », et partout cherché noise à la Russie.

Au premier abord, le reproche paraît étrange. Le gouvernement de Juillet passe pour avoir été pacifique partout et toujours : des ouvrages graves enseignent encore que « la paix à tout prix » était le premier désir du roi, et de la plupart de ses ministres. Or, à l'étranger, on n'en jugeait pas ainsi. Dans un mémoire confidentiel, destiné à l'instruction du grand-duc héritier, le baron de Brünnow analysait ainsi la politique française des années d'après 1830 :

« Elle présente un curieux mélange de contradictions de tout genre... les prétentions du siècle de Louis XIV, et, en même temps, les sympathies révolutionnaires, les souvenirs, les susceptibilités et l'arrogance de l'Empire, à côté des timidités de la Restauration ; le désir de dominer au dehors, uni au sentiment de la faiblesse et de la démoralisation intérieures, etc. »

Notre ambassadeur à Vienne, le marquis de Saint-Aulaire, écrit à peu près la même chose à Barante : « Personne, en Europe, ne songe à nous faire la guerre, mais on ne nous aime pas beaucoup, parce que nous sommes hargneux et maussades... » Et Barante lui-même laisse entrevoir, plus d'une fois, combien notre politique extérieure est faussée, à son avis, par « l'appel aux irritabilités nationales, et l'excitation contre les puissances étrangères, sûr moyen de chercher la popularité ». Ont-ils tort ou raison, tous ces observateurs ? Étions-nous vraiment « hargneux et maussades » ? L'étions-nous du moins dans nos rapports avec la Russie ?

L'empereur Nicolas était hanté par la crainte de la Révolution. « Tout l'inquiète, écrit Barante, non seulement en Pologne, mais encore dans toutes les parties de l'Empire », et, aurait-il pu ajouter, dans toutes les parties de l'Europe. On s'émeut, à Pétersbourg, dès que tel ou tel gouvernement manifeste la moindre velléité libérale ; on surveille anxieusement la Saxe, le Hanovre, la Prusse même : « Quand il y

aura la liberté de la presse à Memel, notre situation intérieure ne sera plus la même ! » Si l'on redoute ainsi le platonique libéralisme allemand, que ne doit-on pas craindre du libéralisme français ! Nous savons, par les *Mémoires* du baron de Bourgoing, alors chargé d'affaires à Pétersbourg, quelle émotion avaient donnée les journées de Juillet à l'empereur. Pourtant il s'était calmé ; il avait reconnu Louis-Philippe ; les affaires de Belgique, d'Italie, d'Espagne, l'avaient inquiété sans précisément l'aigrir contre nous ; mais celles de Pologne ont tout gâté.

Nous avons déjà dit quelles anxiétés lui a causées la révolte de la Pologne, quelle rancune implacable elle lui a laissée. Tout ce qui était polonais, traditions, institutions, mœurs nationales, tout cela devait disparaître. « C'est l'affaire de soixante-dix ans », disait-il à Barante en 1836. Or, ce programme de russification n'était réalisable que si l'Europe se désintéressait de la Pologne, s'il ne venait plus aux Polonais, de nulle part, des encouragements à la résistance. Mais, ce n'était pas le cas. Nous étions les alliés, sinon fort utiles, du moins très bruyants, des Polonais. Chaque succès des Russes, en Pologne, avait été suivi, à Paris, de démonstrations populaires : on y avait jeté des pierres, tiré des coups de feu dans les carreaux de l'ambassade russe ! La Fayette s'y était proclamé, ou laissé proclamer « le premier garde national de Varsovie ». Chaque année, la Chambre des députés introduisait dans son adresse au roi un paragraphe hostile à la Russie ; les divers ministères acceptaient, ne pouvant l'empêcher, « cette annuelle répétition de malveillance », et à chaque incident en Pologne, ils transmettaient à Pétersbourg, de concert avec les Anglais, d'aigres notes, fort inutiles, dont la signification ne pouvait être que celle-ci : « Pour nous, la question de Pologne est toujours ouverte ; nous vous le ferons bien voir, à la première occasion. »

En soi, ces manifestations étaient puériles et fâcheuses. Nos diplomates, et même nos ministres ne se gênaient pas pour les blâmer en petit comité. « Je trouve absurdes, écrit Thiers à Barante, les protestations sans effet qu'on fait à Paris ou à Londres au moindre événement. Les paroles sans effet me semblent une des choses les plus honteuses et les moins con-

formes à la dignité dont on se targue. » On ne peut mieux dire, à cela près que ces « paroles sans effet » en avaient un qui était de blesser profondément l'empereur Nicolas. A toute occasion, Nesselrode rappelle à Barante ce que nous avons fait pour les Polonais rebelles « alors que l'empereur n'avait jamais accueilli ni écouté aucun carliste ». L'empereur lui-même n'en parle pas à Barante, qui se garde bien d'amener la conversation sur un pareil sujet, mais nous savons d'autre part, et notamment par ses entretiens avec lord Aberdeen, ce qu'il en pense.

« Louis-Philippe, je le reconnais, a rendu de grands services à l'Europe. Mais, personnellement, je ne serai jamais son ami... Pour affermir sa position, il a cherché à miner la mienne. Je ne le lui pardonnerai jamais. »

Chose curieuse, ce reproche de s'être servi des Polonais dans une intention égoïste, les Polonais, eux aussi, l'adressaient au gouvernement de Juillet, il est vrai, dans un style fort différent de celui de Nicolas Ier.

« En 1814, un débris de Pologne, épargné par l'étourderie ou la malice du Congrès de Vienne, fut accroché, comme un harpon au flanc de la baleine polaire, sous le nom de royaume *constitutionnel*. Cet engin obéit, en 1820, aux harponneurs de Juillet, par la plus formidable secousse qu'ait éprouvée la Russie moderne, et puisque Juillet tenait la corde, le harpon mordait bien, le formidable cétacé semblait pris. Mais Juillet, qui ne pêchait que du bout des doigts et avait peur d'éclabousser son habit neuf, lâche corde, harpon et baleine. Le monstre victorieux fit tout courber autour de lui; grandit du double, et vogue encore. Chacun chez soi, chacun pour soi! »

Et voilà comment, à suivre des impulsions généreuses, mais inconsidérées, on risque de voir cette générosité méconnue et déniée, aussi bien par ceux qu'elle a voulu servir que par les autres.



Aux « annuelles répétitions de malveillance », il faut ajouter les quotidiennes, ou quasi quotidiennes manifestations de la

presse. Tout entière, dans les pays libres de l'Europe occidentale, elle est russophobe. Peut-être n'apporte-t-elle pas dans ses polémiques antirusses autant de violence injurieuse que notre presse révolutionnaire d'aujourd'hui; mais elle y met plus d'insistance et de perfidie. Tout ce que fait la Russie, tout ce qu'elle est supposée vouloir faire, est discuté, contesté, critiqué, travesti ; tous les arguments des publicistes gagés avant 1812, par le gouvernement napoléonien, pour « monter » l'opinion européenne contre la Russie, tous les lieux communs sur le despotisme et l'avidité des tsars sont repris et ressassés à satiété. Aujourd'hui, tous les gouvernements savent comment arrêter les campagnes de presse; celui qui ne veut pas faire les sacrifices nécessaires n'a qu'à s'armer d'une philosophie en somme assez facile. Mais le gouvernement de Nicolas Ier n'était pas philosophe. « Cette clameur de la France et de l'Angleterre chagrine et préocupe l'empereur », et Nesselrode se plaint naïvement « de ce privilège sans réciprocité qu'ont la France et l'Angleterre d'injurier les gouvernements étrangers, et de sonner le tocsin contre eux » ! Pour l'empereur, toujours simpliste, un journal résume toute la presse hostile ; c'est le *Journal des Débats*, alors en sa verte jeunesse. Quand il l'a lu, il est de fort méchante humeur, et Nesselrode sort de son flegme habituel pour déclarer à Barante que si le *Journal des Débats*, organe semi-officieux, attaque la Russie, c'est que le gouvernement du Roi l'y incite.

Pour répondre au *Journal des Débats*, aux manifestations parlementaires, aux notes des ambassadeurs, la Russie, faute de journaux et de Chambres, n'a d'autres armes à sa disposition que les mauvais procédés diplomatiques et les menaces. Le genre de représailles qui répond le mieux aux sentiments de l'empereur, ce sont les impertinences à l'égard du roi. Nous avons déjà parlé de la substitution du terme de « bon ami » à celui de « bon frère ». A vraï dire, l'empereur Nicolas semble avoir voulu exprimer, par cette différence de formule, celle qu'il faisait entre les souverains par la grâce de Dieu et les souverains par la volonté du peuple ; il a écrit de même à Napoléon III, contre lequel il n'avait aucune antipathie. A l'égard de Louis-Philippe, sa malveillance s'est manifestée surtout par l'affectation de l'ignorer, dans ses

conversations avec nos a... duc de T
n'arriva jamais à lui faire articuler son nom ; le ma
Maison, envoyé avec des instructions impératives do
sanction eût été la rupture des rapport diplomatique
plus heureux que son prédécesseur : il obtint qu'o
demanderait des nouvelles du roi. Il fut donc invité à
avec la famille impériale, et tout à coup, au dessert, l'emp
l'interpella : « L'impératrice sera bien aise que vous lui
niez des nouvelles du roi et de sa belle famille. » Il
un moment de silence et presque de stupeur ; les con
fixaient leur assiette. « Sire, répondit le maréchal, le F
porte bien, mais je vais écrire tout exprès pour avoir d
nouvelles que je m'empresserai de communiquer à
Majesté. » La même histoire recommença lors de la pre
audience accordée à Barante. Il faudrait citer tout entiè
dépêche où il se décrit, ses lettres de créance à la main,
le cabinet de l'empereur, qui l'étourdit de paroles aim
et parfaitement oiseuses, guettant le moment d'introd
à tout prix, le nom du roi dans la conversation. Fort heu
sement, ce moment se trouva, et l'empereur s'exécuta,
empressement, mais sans mauvaise grâce.

Ce n'était là que bagatelles. Plus graves étaient les dé
ciations qui nous représentaient partout comme des faut
de révolutions et les ennemis jurés du repos de l'Eur
C'était de bonne guerre ; nous accusions bien les Russe
propager le despotisme. Par malheur, à force de se déno
réciproquement, les dénonciateurs ne doutaient plus de l
dénonciations. « L'empereur est persuadé, écrit Barante.
nous avons un invincible penchant à propager nos for
politiques. » A Berlin et à Vienne, on ne nous croyait
l'intention de *juilletiser* l'Europe, mais on redoutait fort
velléités de reconquérir tel ou tel lambeau des territo
perdus en 1814 et 1815. Aussi y prêtait-on volontiers l'or
aux avertissements de Pétersbourg, et surtout aux offre
secours dont ils étaient accompagnés.

C'est un trait particulier de l'empereur Nicolas, qu'il
toujours prêt à offrir ses armées à ses voisins. Il est le te
neuve des monarchies en péril. Le bruit court-il qu
sultan Mahmoud, las de la résistance des Musulmans à

réformes, songe à se faire chrétien, aussitôt l'empereur lui conseille le christianisme orthodoxe ; bien entendu, les armées russes viendront l'aider à baptiser ses sujets. Le roi d'Angleterre a-t-il des difficultés avec les whigs : l'empereur l'imagine prêt à fuir, comme un simple Charles X ; ordre est donné à l'ambassadeur de Russie, le prince de Lieven, de ne plus le quitter. La jeune reine Victoria connaît-elle, à son tour, les ennuis des crises ministérielles : Brünnow lui porte l'assurance de l'amitié fidèle de l'empereur. Dans son voyage à Londres, en 1844, Nicolas Ier ne perd pas une occasion de lui déclarer que ses armées, à lui, sont les siennes, à elle. Déjà en 1840, Brünnow avait mis la flotte de Kronstadt à la disposition des Anglais, pour le cas d'un conflit avec la France, et Palmerston l'avait remercié avec des larmes dans la voix : « Nous n'attendions pas moins de la magnanimité de l'empereur ! » Il n'avait tenu qu'à Nicolas Ier de croire qu'il avait sauvé l'Angleterre, avec cette même flotte dont il avait été si souvent question, au Parlement anglais, avec le plus injurieux mépris.

Il serait trop long d'énumérer les offres du même genre faites aux puissances continentales, et les manifestations dans lesquelles l'empereur Nicolas s'est efforcé de faire surgir, devant la France alarmée, le spectre de la coalition de Chaumont. Tous les ans, ce sont des entrevues de princes, des grandes manœuvres, des ordres du jour retentissants, des rappels émus des « dates inoubliables », des toasts « à la bonne cause ». En vérité, si les attaques du *Journal des Débats* agaçaient l'empereur, ses réponses à lui étaient bien autrement agressives.

Avec tout ce tapage, le péril était-il aussi menaçant qu'on devait le croire et qu'on le croyait en France? Sûrement, si nous avions une guerre, notre adversaire, fût-il, comme Palmerston, le pire ennemi de la puissance russe, aurait l'appui de l'empereur Nicolas. C'était à nous de ne pas créer de conflit. Mais, si nous étions sages, l'empereur le serait-il assez de son côté pour ne pas provoquer, *per fas et nefas*, la guerre dont il ne se lassait pas de proclamer l'imminence?

A l'en croire, nous n'avions aucune agression à craindre. En toute occasion, il proteste contre les velléités belliqueuses

que lui attribue la presse de Paris et de Londres. A l'
bassadeur d'Angleterre, « tout en témoignant une vive r
veillance pour la France et le roi », il affirme que « n'a
rien à craindre de nous, son opinion personnelle ne
donner aucune inquiétude sur le maintien de la paix
Europe ». Avec Barante, il insiste sur le grand besoin
paix que ressent la Russie : « Depuis vingt ans, elle a
quatre guerres qui ont coûté beaucoup de millions et la
de trois ou quatre cent mille hommes ; il est temps d
s'occuper que du bien des peuples. » Fort bien, mais
tsars n'avaient guère coutume de se préoccuper, pour
la guerre, des convenances du peuple russe. Nicolas I[er]
parlait de paix, peut-être, que pour ne pas paraître, dans
Europe assoiffée de repos, un brandon de discorde. Et p
même sincère, il pouvait changer d'humeur. Il fallait c
cher ailleurs que dans ses discours des motifs de se rassu

L'ambassadeur d'Angleterre, lord Durham, était fort tr
quille, parce que, bien renseigné par de nombreux esp
grassement payés, il n'avait pas d'illusion sur la puissa
russe : pour lui comme pour lord Palmerston, elle était
mystification, une farce, *a great humbug*. Barante, en éc
tant simplement ce qui se dit autour de lui, arrive à
conclusions moins brutales dans la forme, mais au fond éq
valentes. Les finances sont mauvaises ; il faudrait à la Rus
pour une grande guerre, des subventions qu'aucune pu
sance continentale ne pourrait lui donner. L'armée est no
breuse, mais non tout entière disponible ; la guerre
Caucase pèse sur la Russie comme la guerre d'Algérie
nous. L'empereur compte qu'elle va finir d'un jour à l'au
en attendant, la Garde et l'armée de Pologne mises à part
n'y a dans l'intérieur que des squelettes de régiment. En d
nitive « on doit admettre pour certain que le gouvernem
russe pourrait difficilement mettre en campagne, hors de
territoire, une première armée de cent cinquante m
hommes, et, plus difficilement encore, une autre armée
cent mille hommes la seconde année ».

Tout cela n'arrêterait pas l'empereur, s'il désirait vraim
la guerre, mais c'est encore là un point douteux. De
goût pour les revues et les exercices militaires, il n'y a pas

conclusions à tirer ; peu de souverains ont été aussi pacifiques que le Roi Sergent. Et puis, il n'est pas aussi autocrate qu'on l'imagine.

« Il est habile à saisir d'instinct les penchants de la vraie opinion russe, et sait ne la point heurter. Il ne lui cède point, il s'y associe, de sorte que son pouvoir reste absolu, et son commandement impérieux, sans qu'il choque jamais autre chose que des intérêts privés... Or, l'esprit russe n'est ni ardent ni actif; sauf une vanité superficielle, il n'est pas porté à entrer en lice avec les autres peuples. L'armée elle-même, belle, docile, disciplinée, n'est en aucune façon animée d'une impatience guerrière. »

Et Barante continue en démontrant que la classe qui a le plus d'accès auprès de l'empereur, celle des grands propriétaires, est la plus pacifique, parce qu'elle s'occupe d'agriculture, d'industrie, de commerce; qu'elle veut des voies de communications promptes et faciles, et qu'une guerre rejetterait bien loin tout cela.

L'impulsion guerrière que l'empereur ne trouve pas chez lui, la trouve-t-il dans les cours étrangères? A coup sûr, sa brouille avec la France faisait fort plaisir un peu partout, à Metternich, comme à Palmerston, mais personne ne désirait le voir passer des mauvais procédés à une guerre ouverte. A mesure qu'on s'était rassuré, en Allemagne, sur les intentions du gouvernement français, on s'était lassé des manifestations et des offres de l'empereur Nicolas ; on avait commencé à dire qu'on ne voulait pas être protégé, que la paix pourrait bien être troublée par la Russie plutôt que par la France. Il en résulte qu'à partir de 1836 ou 37, l'empereur fait volte-face ; comme le dit, à Berlin, le ministre Ancillon au comte Bresson « il se retranche dans ses glaces ». Cela n'empêchera du reste, ni manœuvres, ni grandes revues, ni toasts. L'empereur a besoin de démonstrations ; comme à tel souverain contemporain, il lui faut des parades bruyantes, des discours lapidaires, des déplacements inattendus : il est heureux de toutes les visites de princes ou de généraux étrangers qui lui sont une occasion de changer d'uniforme et de lever son verre devant l'Europe attentive. Au fond, l'attention de l'Europe est ce qui lui importe le plus.

Depuis Pierre le Gra [illegible] F [illegible] vit [illegible] Europe ; toute sa politique, m [illegible] in [illegible] e, est subordonnée à des considérations eur [illegible] s. On connaît le mot d'Alexandre Ier, lorsqu'il appr [illegible] le m [illegible] urtre de son père : « Que dira l'Europe ? » On se le d [illegible] encore bien plus en matière de politique ét [illegible] gère. Q [illegible] d Barante arrive à Pétersbourg, c'est une des p [illegible] s q [illegible] ions que lui adresse Nesselrode :

— Dites-moi fr [illegible] t ce qu'on pense de nous à Paris, et jusqu'à quel p [illegible] t [illegible] rtage l'opinion que les journaux veulent donner [illegible] nous ?

Et quelques an [illegible] es plus tard, après s'être entendu poser des centaines de fois la même question, Barante en tire la conclusion suivante : « Lorsqu'on étudie la Russie, on est toujours conduit à mettre en première ligne la démonstration extérieure. L'amour-propre de la civilisation et de ses développements est ici un mobile plus puissant que les avantages réels de bien-être et de force à en recueillir. »

On comprend dès lors pourquoi, tout en se rabattant sur une politique de paix, l'empereur ne peut se résoudre à en avoir l'air. Il ne voudrait pas sembler s'isoler de l'Europe. « C'est une idée que ni lui, ni les Russes civilisés ne sauraient admettre. » Il se signale donc de temps en temps à l'attention du monde civilisé par une manifestation destinée à rappeler, de préférence, le temps où la Russie dirigeait l'Europe. Forcément elle nous rappelle, à nous, 1813 et 1814 : nous aurions tout de même tort de nous émouvoir. Elle prouve simplement que l'empereur est incapable de réaliser l'intention dont il faisait part au marquis de Custine, en 1839 : « Je cherche à oublier le reste de l'Europe, en me retirant vers l'intérieur de la Russie, car personne n'est plus Russe de cœur que je le suis. »

En définitive, Barante a rencontré en Russie des difficultés moins grandes que ne les lui faisaient prévoir ses instructions. Il a eu affaire à un empereur Nicolas déjà différent de celui qu'avaient connu les maréchaux Mortier et Maison. Peu à peu, au fur et à mesure des déceptions causées par l'attitude des cours allemandes, Barante l'a vu devenir moins malveillant pour la France. D'ailleurs, la France, elle aussi,

changeait d'attitude. A partir de 1836 on entrevoit, dans notre politique, comme une vague tendance à se rapprocher de la Russie. Thiers, qui, à cette date, succède au duc de Broglie, se défend très haut de l'intention qu'on lui prête d'inaugurer une politique « russe et impériale » : « Je n'ai pas les projets qu'on me prête... mais je ne veux pas faire du Teplitz en sens contraire. » En d'autres termes, il ne veut pas se livrer systématiquement à des manifestations anti-russes. « Puisque les grosses querelles ne sont dans l'esprit de personne, à quoi bon les petites? » Il fait mieux que les éviter; il dissout des comités polonais de Paris, et ce procédé est vivement apprécié à Pétersbourg. On y goûte moins son projet d'intervention en Espagne, contre don Carlos ; mais il a l'esprit, au bon moment, de céder la place au comte Molé, qui s'empresse d'abandonner le projet. « C'est le plus honnête homme de France ! » s'écrie l'empereur à cette nouvelle. Le roi lui-même a sa part de compliments. « L'Europe lui doit beaucoup... » Il va sans dire que l'ambassadeur est *persona gratissima ;* on fait faire son éloge, aux Tuileries, par l'ambassadeur russe à Paris, le comte Pahlen, et, en 1838, l'empereur et toute la famille impériale assistent au bal de l'ambassade, ce qui ne s'était pas vu depuis 1829. Soit dit en passant, ces succès sont une preuve de plus qu'un ambassadeur de France, en Russie, n'a pas absolument besoin, pour y plaire, d'être un glorieux débris de nos armées de terre ou de mer.

Assurément, rien n'était encore acquis de ferme ni de stable. M. de Barante se rendait compte qu'il suffirait d'un incident désagréable pour arrêter cette espèce de dégel. Or, en 1839, une crise éclata en Orient. Des manœuvres maladroites y mirent aux prises la diplomatie française avec la diplomatie russe, et reculèrent à longue échéance après une guerre devenue à peu près inévitable, le rapprochement de la France et de la Russie.

ÉMILE HAUMANT

LE CHEVALIER D'OSTABAT[1]

XIV

Dans l'été de 1793, une nouvelle souleva toute la contrée : l'Espagnol entrait. L'avant-garde d'une armée chargée, disait-on, d'envahir la Gascogne et de donner la main, par delà les Landes, aux fédéralistes de Bordeaux et aux royalistes de la Vendée, menaçait par la vallée d'Aspe, aux passages d'Urdos et de Lescun. Le tambour battit, le tocsin sonna sans relâche dans les villages, les gardes nationales se réunirent et marchèrent au-devant de l'ennemi.

Il venait en force, en effet, précédé d'un renom sinistre. A l'autre extrémité des Pyrénées, dans le Roussillon, le même espagnol, mal contenu par nos soldats, avançait, dévastant les campagnes, brûlant les bourgs et les habitants, partageant les femmes comme un butin. Il fallait aussi l'arrêter en Béarn. Les troupes régulières manquaient : d'autre part, la hauteur des montagnes et la difficulté des chemins devaient décourager l'assaillant.

M. d'Ostabat fut sollicité de prendre le commandement d'un bataillon. Il refusa d'abord, alléguant son âge, puis il accepta, voyant qu'un refus attirerait sur lui et les siens des soupçons d'incivisme et, probablement, causerait leur perte. Il avait d'ailleurs vu de trop près la guerre, et son vieux cœur

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 mars et 1er avril.

se soulevait à la pensée de tous les malheurs qu'il faudrait subir si l'ennemi forçait la frontière. Il se dit : « Je dois faire de mon mieux. La cause de ces gens est la mienne, ils sont mes compatriotes et mes voisins : tous les crimes qui font de la France un coupe-gorge n'empêchent pas que je ne doive à ma patrie en démence, hélas! ma bonne volonté et mon peu de vigueur. Je ne puis servir à grand'chose mais il déplairait aux miens et à moi de rester vilainement chez nous tandis que les autres s'exposeraient pour la cause de leur terre et de leur foyer. Ils croient avoir besoin de moi, maintenant; il nous ont traités presque en ennemis : n'importe! je ne marchanderai point... »

Il ceignit son épée rouillée et se mit avec Henri à la tête de sept ou huit cents hommes sans discipline, armés de faux, de fourches et de vieux fusils, montagnards agiles, pour la plupart bons tireurs et déterminés. Il les posta judicieusement, par groupes, à l'abri des roches, partout où les bergers et les chasseurs indiquaient un sentier praticable. Et quand sifflèrent les balles autour de lui, quand les détonations éclatèrent et se répercutèrent contre les parois des montagnes, quand la fumée flotta dans les gorges et que les rayons du soleil firent étinceler les baïonnettes et les canons des fusils, son rude visage hâlé refléta un contentement grave et calme, et il prit sur tous ces hommes, dont il parcourait les groupes épars, une autorité tout à la fois paternelle et indiscutée, telle qu'il l'avait exercée longtemps sur ses tenanciers et serviteurs, celle du vieux seigneur et du chef.

Il dit à Henri, qui le suivait et qui faisait le coup de feu par instants avec une intrépidité insoucieuse, comme s'il eût tiré sur du gibier :

— Belle matinée pour se battre! Il n'y a point de brouillard, peu de nuages : on y voit clair pour viser. Ces hommes se tiennent bien, sur ma foi!... Si le canon ne s'en mêle pas, nous ne serons point délogés. Quand nous devrions nous retirer, nous nous rallierions sur cette hauteur, où nous pouvons défier une armée... Eh bien! qu'est-ce que vous dites de ceci?

— Je ne sais, mon oncle, — répondit Henri. — Je dois être ici et n'y devrais pas être : nous nous battons pour une

cause qui est juste et odieuse tout à la fois. Nous sommes gentilshommes : il n'y paraît point !... Car ces gens-ci sont des démagogues qui nous ont traités de Turc à More et qui assassinent nos amis. Ce sont des rebelles, des régicides... Pourtant, je ne suis pas fâché d'être ici.

— Quoi que nous pensions, — reprit le chevalier, — leur cause est aujourd'hui la nôtre. Je blâme les premiers grands seigneurs qui sont partis, prenant pour une émeute le soulèvement de la nation : ils ont déterminé les catastrophes qui nous désolent. Je plains et j'excuse ceux qui, se voyant sous le couteau de la guillotine, ont pourvu à leur sûreté comme ils pouvaient. Aujourd'hui la France est en péril, il faut sauver la terre natale, et d'abord arrêter ces gens-ci ; après, nous nous chamaillerons en famille. Il ne faut pas que nos villages soient brûlés, que l'étranger boive notre vin et viole nos filles, ravage notre terre jusqu'au tuf : car ce sont là beautés de la guerre et hauts faits d'armée... Quand je débouclai mon épée, je ne prévoyais pas qu'à soixante-seize ans il me faudrait la reprendre, ni sentir, ailleurs qu'à la chasse, l'odeur de la poudre. Je suis encore bon à quelque chose, et je m'en réjouis.

Henri sentait l'ivresse étrange du combat le pénétrer jusqu'aux moelles. Il avait eu à peine peur aux premiers sifflements des projectiles, d'ailleurs peu meurtriers : l'affaire n'était qu'un engagement d'avant-postes et de tirailleurs, dont l'ennemi mal abrité souffrait davantage. Cependant quelques blessés s'étaient retirés en gémissant ou avaient été emportés ; des morts gisaient parmi les roches : Henri n'y faisait pas attention. La race batailleuse dont il était né lui avait mis dans le sang l'esprit d'aventure ; et, la première émotion vaincue, il était bien aise de jouer sa vie, de marcher à côté de son oncle, au milieu des balles, d'un pas alerte et, s'arrêtant par places, de jeter sur l'ennemi ses regards assurés. Il demeurait maître de lui-même au fort de l'exaltation qui l'emportait ; il lui semblait assister à une chasse pleine de périls et de charme, où la bête acculée faisait face et grondait redoutablement.

Parmi les hommes qui l'entouraient, il y en avait de pareils à lui : des rôdeurs de bois, des chasseurs d'ours et d'isards.

Et ils tiraient ainsi qu'à la chasse, à coup sûr et s'exposant peu. Une fusillade ininterrompue remplissait de son fracas la vallée : les cloches dans les villages environnants sonnaient sans relâche le tocsin, et des beuglements de corne annonçaient de moment en moment que le renfort d'un groupe d'hommes venait aux montagnards. Le tambour battait ; des cris sauvages se répercutaient de cime en cime. Devant toute la contrée en tumulte, l'ennemi hésita, puis se replia, harcelé de telle sorte qu'il disparut et ne revint pas. Aux dernières balles échangées, Henri de Lys-Mifaget fut blessé assez grièvement à l'épaule.

Il guérit plus rapidement qu'on ne l'aurait cru. Et, depuis ce temps toute la famille vécut dans une sécurité à peu près complète jusqu'aux derniers mois de la Terreur.

A cette époque, le représentant Monestier, du Puy-de-Dôme, vint en mission dans le Béarn. Il était le compatriote et l'ami de Couthon, le fidèle de Robespierre et de Saint-Just, pur et fanatique terroriste.

La Révolution, dans le pays, avait été à peu près clémente. Elle avait fait peur, et rien de plus. Elle avait pris pour la guerre les jeunes gens, changé en assignats les vieux louis et les écus des bas de laine, posé dans les greniers ses scellés, fondu les vases sacrés et les cloches et saisi le bœuf sur le sillon. Mais aucune tête n'était tombée. Il n'y avait là que des gens timides, point conspirateurs, peu royalistes : les terroriser était inutile.

Mais, comme il tombait des têtes ailleurs, il fallait qu'il en tombât aussi là. Comme la guillotine était dressée sur la place publique des grandes villes, les petites villes, des bourgs même, devaient la connaître. Le tribunal révolutionnaire des Basses et des Hautes-Pyrénées ne pouvait pas ne point travailler, ni les sociétés populaires déclamer sans dénoncer : le monstre n'avait pas coutume de mâcher à vide. C'est pourquoi le représentant était venu.

Son arrivée régularisa tout : chaque rouage fit son jeu dans le mécanisme de destruction et chaque ouvrier accomplit son œuvre. L'accusateur public accusa, sur les listes de suspects dressées par les petits envieux des districts ; les sans-

culottes, en braillant leurs chants, agitèrent leurs sabres et leurs piques. Des patrouilles qui n'étaient pas nécessaires firent sonner sur le pavé des rues leurs pas martiaux avec orgueil. Les municipalités adressèrent à la société des Jacobins et au Comité de Salut public des adresses enthousiastes d'adhésion. Le tribunal tint des séances qui furent qualifiées de glorieuses par les gazettes du pays, et le crieur public vociféra des exécutions locales.

Un matin, Théophile accourut bouleversé chez ses amis : il les trouva graves et émus.

— Vous savez? dit-il.

— Oui, nous savons, — répondit Henri de Lys-Mifaget. — Nous savons qu'un ordre du représentant exile à dix lieues au moins de la frontière tous les ci-devant, même non suspects... Et nous ne sommes pas encore déclarés suspects, mais bientôt nous le serons : au club du district, on nous dénonce; à la tribune de la société du chef-lieu, l'on s'est étonné que des aristocrates comme nous ne fussent pas encore arrêtés... Nous nous y attendions!

— Que faire? dit Théophile, atterré.

Henri haussa les épaules :

— Fuir, s'il en est encore temps; voilà mon avis. L'Espagne est près; je sais des sentiers mal gardés : il me paraît préférable de risquer les précipices et les balles, oui, plutôt que d'attendre le couteau... Mon oncle me presse de partir : il dit qu'il est trop vieux pour courir les grandes routes et les aventures, qu'il nous serait à chaque minute gène et danger. Vouloir qu'il abandonne, à près de quatre-vingts ans, sa maison, c'est trop lui demander, en effet; mais, l'y laisser seul, nous ne pouvons pas.

— Même si je l'ordonnais, mon ami? dit M. d'Ostabat.

— Oui, mon oncle.

— Eh bien, je vous en prie... J'ai assez vécu pour que ma mort, demain ou après-demain, soit peu regrettable : je ne dois donc pas vous retenir... Il y a votre enfant : il est trop jeune, vous ne pouvez pas l'emmener; laissez-nous tous deux. Avant qu'on m'arrête, je le confierai à quelqu'un de sûr... Puis, peut-être que ces assassins ne me tueront pas.

— Donnez-le-moi, — dit Théophile, — si vous décidez de

partir. Et, s'il m'arrivait aussi malheur, — car il est possible qu'avant longtemps je sois pour vos persécuteurs aussi coupable que vous-mêmes, — soyez tranquilles, j'aviserai.

— Je te le confie, — répondit Sylvaine. — Tu viens au devant de mon désir. Oui, mon ami, je pensais à toi dans mes angoisses pour cet enfant, que tu sauveras, que tu aimeras en souvenir de moi, s'il nous faut mourir... Puisque tu m'as aimée, — Henri sait de quelle affection opiniâtre, quoique je t'aie fait souffrir, oh ! bien malgré moi, — notre fils est tien, par le cœur, et je te le donne. N'ayant pu t'aimer, parce que je devais être à celui-ci, pour la vie et après la vie, par la volonté de la Providence, il me plaît de te le dire devant lui : j'en eus, dans le bonheur qu'il m'a donné, je ne sais quelle tristesse de regret quand je pensais à toi, et j'y pensais souvent... Aussi nous te confions notre enfant, lui et moi, mieux qu'en amis et comme à un autre nous-même.

— Et je le reçois ainsi.

— Prenez-le donc ! — dit Henri avec un mélancolique sourire. — Il y a à cela quelque danger...

Théophile sourit à son tour :

— Sans doute !... Ces démagogues ne soupçonnent pas qu'ils font parfois à ceux qu'ils menacent, ou qu'ils tuent, des bonheurs suprêmes... Sylvaine, et vous, Henri, je suis heureux... Et, je ne sais pourquoi, j'ai confiance : nous traverserons ces tragédies et nous en deviserons quelque jour avec l'étonnement de les avoir vues... Cependant j'ai une idée. Vous n'êtes pas encore déclarés suspects, après tout. Il n'y a pas contre vous d'accusations positives. Vous n'avez point conspiré, vous avez obéi aux lois, acquitté les taxes, fourni aux réquisitions, fait vos dons civiques ; vous n'avez pas émigré, mais vous êtes sortis de chez vous pour défendre au péril de vos jours le terre natale, et vous l'avez fait avec éclat. Pour des ci-devant tels que vous autres, on peut solliciter. Mon père est le confrère et l'ami de Mayriel, le séide et le délégué du représentant. Ce Mayriel est dur et fanatique, mais honnête homme. Il eut de telles obligations à mon père qu'il ne peut pas lui refuser une juste requête... Nous allons le trouver tous deux : si nous échouons, nous vous avertirons par un homme sûr ; vous aurez encore le temps de fuir.

— Non, mon ami, — dit M. d'Os ; — nous confierons à la Providence, et nous ne fuirons pas. Seulement, comme il faut obéir à l'ordre du représentant, nous allons nous retirer à Jurque, qui est à la distance exigée de la frontière. Si tu crois pouvoir solliciter pour nous, fais-le au mépris de tes risques : la tentative en est périlleuse pour toi, pour nous chanceuse; ne t'expose pas sans utilité. Je voudrais être le seul frappé, dans le danger qui est sur nous... Mais je prévois que nous nous sauverons ou que nous périrons tous, et, dans ce dernier cas, Dieu veuille que ce soit à la même heure!... J'ai trop vécu!... Je me tirerais de cette aventure que j'en demeurerais consterné... Je ne puis plus me déraciner : il me faut, pour mourir en paix, l'air natal... Il y a cet enfant : lui, du moins, n'est pas en péril ; nous devons penser à son patrimoine que notre fuite anéantirait et qui, même si nous sommes condamnés, lui reste. Il nous aura connus juste assez pour se souvenir de nous, et ne sentira pas son malheur.

— Bien ! — dit Henri, — nous irons à Jurque. Il faut faire nos préparatifs.

Et ils s'embrassèrent en silence, calmes, élevés au-dessus d'eux-mêmes, heureux peut-être, de la sérénité mélancolique qu'on trouve dans le danger méprisé. Puis Théophile partit.

Mayriel, le familier du représentant, le président de la Société populaire et du Comité de sûreté révolutionnaire, habitait à peu de distance de Pau une maisonnette entourée d'un verger, parmi des champs de blé et de maïs.

Veuf et sans enfants, il vivait là avec une vieille servante et un jardinier, relisant ses livres, arrosant ses fleurs. C'était un homme pauvre, redoutable et doux.

Il dit au docteur Casaubon et à Théophile, introduits dans son cabinet :

— Vous arrivez bien : je suis libre aujourd'hui; nous chômons la fête de l'Être suprême. Si vous n'avez rien de mieux à faire, nous passerons la journée ensemble à converser au bord du Gave, sous mes ombrages, ainsi qu'au bon temps... quand nous étions jeunes, et que nous agitions dans nos cœurs des rêves de liberté et de justice, accomplis maintenant... Qu'est-

ce qui vous amène? Vous n'êtes pas venus me voir sans quelque motif... Car, — ajouta-t-il avec une certaine ironie, — depuis deux ans, nous nous voyons peu.

— Nous venons solliciter, — dit le médecin.

— Pour qui?

— Pour des innocents.

— Pour des ci-devant, — dit Théophile.

— Des ci-devant!... Laissez donc ces gens-là débrouiller leurs comptes avec la justice populaire... Qui sont-ils?

— Nos amis d'Ostabat.

— Vos amis? Hum!... Si l'on vous entendait!... Au fait, vous-mêmes êtes taxés de modérantisme.

— Tu connais mes opinions.

— J'en déplore la mollesse. Tu ne fus jamais hardi qu'aux principes: dans l'application, tu restais timide, même en ton art... Temporisateur! Ignores-tu donc qu'il faut juguler les maladies?... Vous vous prétendez inoffensifs, mais vous êtes, tes pareils et toi, les pires ennemis de la République, dont vous prétendez émousser le glaive, énerver l'action, au nom d'une fausse humanité. Nous ne vous laisserons pas faire, comptez-y! On ne prêche pas à la gangrène... On sabre à tour de bras dans la mêlée... Pour vous en particulier, je vous sais honnêtes, et, à cause de cela, je vous couvrirai de tout mon pouvoir; mais si je vous jugeais dangereux, je n'hésiterais pas à vous sacrifier... Je le devine, vous me condamnez...

— Non, citoyen! Mais nous vous plaignons, — dit sérieusement Théophile.

— A la bonne heure! Cela m'eût fâché, quoique ma conscience me suffise, d'être jugé par vous un homme cruel... Sachez que je ne suis pas plus que vous pour les amputations inutiles... Ces d'Ostabat, je les connais...

— Tu as dîné chez moi avec le ci-devant chevalier.

— De quoi les accuse-t-on?

— D'être des aristocrates.

— C'est une tare dangereuse, par le temps qui court. Il faut qu'ils se plient à l'égalité... Qu'est-ce qu'ils demandent?

— Rien, sinon qu'on les laisse tranquilles.

— S'ils n'ont rien fait!...

— Ils n'ont rien fait.

— Vous en répondez ?... De vous à moi ?...

— Dût ma tête tomber ! — dit Théophile.

Mayriel feuilleta des papiers.

— Il y a contre eux des dénonciations, mais elles sont vagues. Je vois qu'en effet on les accuse d'être des aristocrates, des amis douteux de la liberté et de probables royalistes !... Il y a bien à présumer qu'ils le sont... (Il continuait à feuilleter, à lire rapidement ses dossiers.) Une perquisition faite chez eux, il y a quelques mois, n'a pas produit de résultats. Mais on avance que des recherches nouvelles seraient nécessaires et qu'il convient de s'assurer de leur personne.

— Va pour des recherches ! — dit le jeune homme, — s'il faut cela pour que leurs accusateurs soient persuadés de leur innocence. On trouvera chez eux des livres, des liasses de vieilles lettres et de vieux comptes, puis des coffres vides, car ils ont donné ce qu'on a voulu... Et ils ont donné sans aucun regret, non par servilité ni contraints, mais naturellement, trouvant cela juste et par libéralité naturelle, car ils furent des aristocrates sans avarice. Ils n'avaient pas plus de morgue que de cupidité, leur maison était ouverte au pauvre comme au riche. Je ne connais pas ceux qui les dénoncent : il est probable qu'il y en a dans le nombre qui furent leurs obligés. Oh ! citoyen ! Je ne calomnie pas votre justice ni n'accuse votre cœur... Vous connaissez les hommes... Dans les guerres civiles, combien couvrent de l'ombre auguste de la liberté leurs ingratitudes, leur envie, leurs vengeances ou leur lâcheté ! Combien qui assassinent avec la loi !...

— Théophile ! — dit le médecin effrayé.

— Laisse parler ton fils, — dit Mayriel. — Nous chômons aujourd'hui : de ce qu'il dit, s'il faut oublier quelque chose, je l'oublierai... Jeune homme, j'aime à t'entendre : tu es sincère, il y a de la justesse dans ta réflexion, mais tu n'apprécies pas suffisamment les nécessités de notre guerre.

— Cruelles nécessités ! — dit Théophile.

Et il hésita...

— Va ! — dit Mayriel.

— Je vais donc ouvrir mon cœur... Je le fais sans crainte : je vois que ce n'est pas dangereux.

— Non !

Et, Théophile se taisant :

— Tu hésites ? Tu n'oses pas m'accuser ?... Bon ! Ne parle pas si tu ne veux pas.

— Cela vaudra mieux, — dit le docteur Casaubon.

— Pourquoi ? — fit Mayriel, non sans tristesse. — Toi aussi, tu m'accuses, dans ta pensée... Va ! tu peux parler avec franchise... Dehors, par exemple, point de bavardages !... Soyez prudents !...

Casaubon sourit, tristement aussi :

— Mayriel, par le temps qui court, la prudence est nécessaire à tous et souvent elle ne suffit pas. Mais ce n'est point ta faute... N'en parlons plus !

Théophile, alors :

— Oh ! citoyen ! J'étais venu vers vous, je vous le confesse, avec des préventions qui étaient injustes !... Êtes-vous sûr que vous ne vous trompez pas ?

— Oui !

Et Mayriel, fronçant les sourcils, se mit à marcher dans l'appartement, avec la régularité d'un pendule.

— Je vis depuis quelques mois dans un cauchemar, — poursuivit le jeune homme ; — et puisque vous m'autorisez à parler... Nul n'a salué la liberté avec une ivresse plus pure que moi, ni tressailli plus profondément à chacune de ses victoires. Je fais bon marché de ma vie, je voudrais la donner pour elle... Mais ces guillotinades, ces hécatombes ! Cette furie d'un peuple en démence ! Cette machine de destruction qui fauche, qui fauche épouvantablement !... Je ne comprends pas, je vous l'avoue, et parfois je reste stupéfait d'horreur !... Vous croyez ces meurtres nécessaires. Et vous ne voulez pas voir sur vos mains de juges les taches de sang... Oh ! je ne vous accuse pas, et pourtant !... Oui, je reconnais que vos têtes à vous tous sont aussi l'enjeu de la partie engagée... Et vous êtes des hommes de guerre qui battez en brèche un monde ennemi... Vous vous réclamez de la postérité, n'ignorant pas les maux que vous faites. Hélas ! croyez-vous qu'elle vous absolve ?

— Je n'en sais rien, ou plutôt j'en doute. Eh bien ! elle sera ingrate, voilà tout !

Mayriel, continuant de marcher, réfléchissait soucieuse-

ment. Certes, si quelque autre fût venu remuer dans ses profondeurs sa conscience en agitant de la sorte ses pensées intimes, c'eût été pour le téméraire une aventure périlleuse. Pourtant il ne se fâcha pas. Il savait ce qu'est un honnête homme. Il avait vécu fraternellement, les deux tiers de sa vie, à côté du docteur Casaubon, et il avait vécu comme lui avec générosité, peu préoccupé de lui-même, donnant son temps, sa science, et souvent son argent, qui n'abondait pas. Philosophe ignorant du monde, échauffé depuis des années par ses méditations solitaires, homme énergique, inflexible et bon, il avait été pris comme tant d'autres par la folie révolutionnaire, et, sans remords, mais non sans regrets, il avait marché de rêve en rêve à travers les réalités formidables. Or, il lui paraissait grave d'être jugé avec compassion et sévérité par son ami, et il devinait en Théophile une conscience plus haute encore, non moins sûre, plus rigide en son indulgence même que celle de son père. Cela le troubla :

— Revenons à votre requête! — dit-il.

Le docteur Casaubon parla :

— Mayriel, je te prie en ami, pour de vieux amis. Il y a vingt ans que je vois tous les jours M. d'Ostabat; sa nièce est l'amie d'enfance de Théophile. Tu peux être en paix avec ta conscience : je ne te demande rien qui ne soit juste... Ton pouvoir est grand. Mets à l'abri de dénonciations calomnieuses des gens dont je te garantis la sagesse et dont la vie paraît au grand jour. Il se peut qu'ils ne soient pas de chauds partisans de la Révolution, mais ils respectent la volonté du peuple et ils obéissent à toutes vos lois. Ils ne détiennent pas de numéraire, ne sont pas des accapareurs de grains. Ils vivent chez eux, sans se mêler en aucune façon des affaires publiques, ne déclament point, ne se plaignent pas. Ils blâmèrent, dès les premiers temps, les émigrés. Pour eux, ils ne sont sortis de leur village que l'an dernier, quand l'Espagnol insulta notre frontière. Les gardes nationaux et les paysans qui ont repoussé l'ennemi les avaient priés de se mettre à leur tête. Il n'y eut pas grand mérite, je le sais, à faire ce que tous firent alors. J'étais avec eux. Je fus assez heureux pour sauver quelques blessés, dont était Lys-Mifaget, le neveu du ci-devant chevalier. Ils

nous conduisirent avec courage et habileté tout à la fois. Depuis, ils ont vécu paisiblement, sans se targuer de ce service.

— Tu plaides avec chaleur! — dit Mayriel.

— Et moi, je vous prie pour eux, — dit Théophile, — comme je le ferais pour mon père. Je fus le disciple de M. d'Ostabat. C'est lui qui m'ouvrit les yeux à la lumière et me fit aimer la liberté. J'ai compris combien la vertu est belle, en voyant cet homme de bien vivre honnêtement avec ses voisins, cultiver ses terres, méditer les livres des philosophes et les enseignements de la nature. Il était l'ami des gens honnêtes et, en particulier, des plus pauvres. On n'avait pas à solliciter sa bienfaisance. Ce digne citoyen, élevé à l'école de Jean-Jacques, donnait avec libéralité de ses biens et de sa sagesse. Beaucoup venaient à lui, et sa parole étouffait des procès dans l'œuf, prévenait des haines. Il fut aussi de ceux qui saluèrent avec transports l'aube de la liberté : et il demeure, comme je demeure, consterné, non découragé, devant les forfaits qui la dénaturent... Je parle hardiment. Prenez garde que nous ne sommes pas moins coupables, mon père et moi, que ces aristocrates prétendus... Je vous en avertis : ils nous ont confié leur enfant. Nous l'élèverons, s'ils doivent périr, dans des sentiments dénués de haine et dans l'amour de la patrie.

— Tu es hardi, en effet, — répondit Mayriel. — mais je ne t'en veux pas. Peut-être auras-tu raison demain... Va, mon ami! une heure viendra où tu nous jugeras sans amertume. Il se peut que nous ayons écrasé, parmi des scélérats dignes du supplice, quelques victimes innocentes. Nous sommes, comme tu dis, des hommes de guerre qui battons l'ancien monde en brèche, car il faut détruire avant de fonder. Je ne te cache pas que parfois je suis effrayé devant notre œuvre, mais il nous faut l'accomplir, coûte que coûte : nous assurons le salut du peuple... Enfin, pour vos protégés, je veux bien qu'on les laisse tranquilles, puisque vous les dites inoffensifs. Il y a un ordre du représentant qui enjoint à tous les ci-devant de se retirer à dix lieues au moins de la frontière. Qu'ils y obéissent...

— Ils font leurs préparatifs pour obéir.

— Dites-leur qu'ils se terrent et restent cois.

— Où faut-il qu'ils aillent?

— Où ils voudront. Qu'ils fassent une déclaration de résidence à la municipalité de la commune... Quand ils auront quitté leur endroit, on ne parlera plus d'eux : c'est ce qu'il faut... Pour vous, sur votre vie, pas un mot de la démarche que vous avez faite : je ne dois pas être sollicité.

— Merci ! Mayriel, et Dieu te le rende ! — fit le docteur avec effusion. — Ta main !... Nous fûmes pendant quarante ans des amis fidèles... Il me répugnait, je te l'avoue, depuis quelque temps, de penser à toi... Je te demande pardon... Merci !... Si tu dois être un jour proscrit, et que tu veuilles réserver ta vie, s'il te faut alors un asile sûr, souviens-toi de nous !...

Mayriel agita sa main :

— Un instant !... Je ne garantis pas pour tes ci-devant une sécurité définitive. Je fais la sourde oreille aux dénonciateurs jusqu'à nouvel ordre, c'est beaucoup !... S'il y avait d'autres criailleries, je ne répondrais de rien. Mon pouvoir a ses limites; elles sont étroites.

XV

Le chevalier, Sylvaine et Henri partirent pour leur métairie de Jurque avec l'enfant et la vieille Marion, laissant la maison d'Izeste à la garde des domestiques. Ils s'en allèrent en deux chars à bœufs, à la nuit tombante. Ils emportaient des vêtements, des salaisons et un peu de grains. Les gens qui les virent s'en aller regardèrent ce départ, ceux-ci avec indifférence et ceux-là avec des ricanements d'envie satisfaite, quelques-uns avec une compassion qu'ils dissimulèrent.

Jurque était une gentilhommière délabrée, située au delà de Pau, sur la crête d'une haute colline forestière, parmi des ajoncs et de grandes vignes. On y arrivait par des chemins presque impraticables, où les roues grinçaient dans les ornières, entre les racines des châtaigniers, où les pieds des bestiaux buttaient contre les pierres roulantes.

C'était une solitude silencieuse. Les jours brûlants de l'été

s'y écoulèrent dans un ennui morne. Les heures tombèrent l'une sur l'autre, toujours lentes et toujours pareilles, pas même variées par les travaux de la saison, car ces travaux étaient languissants, les jeunes gens partis pour la guerre et la moitié des terres en friche.

En arrivant, M. d'Ostabat avait dit :

— Nous serons bien mal ici, mais n'importe! Tenons-nous heureux qu'on nous y laisse. Casaubon et Théophile nous ont sauvés du plus grand péril : sans eux, nous serions tous en prison, et près de passer devant le tribunal de ce Mayriel, qui nous a fait grâce. Mais ce n'est qu'un salut précaire, il ne faut pas se le dissimuler. Puissions-nous être oubliés!... Jusqu'au bout, je n'avais pas cru que cette tempête fondît sur nous. Que les grands aient été fauchés par centaines, que la Reine et le Roi soient morts, que même les chefs de ces régicides, par un retour de justice, aient porté leur tête sur l'échafaud, c'est après tout compréhensible; mais les petits!... On a guillotiné avant-hier un pauvre ouvrier de Pau qui, étant ivre, avait osé crier : « Vive le Roi! » Et son fils, un enfant de dix ans, adopté par la République, à la tribune de la Société populaire, a dû balbutier devant les dénonciateurs de son père ses remerciements. Sur quoi, ces jacobins en délire ont applaudi frénétiquement le petit Brutus qui sanglotait... Les pauvres sont suspects autant que les riches, on les tue comme s'ils étaient des princes... Jean-Pierre me le disait bien un jour : « Monsieur, lorsque la fumée est dans la ruche, toutes les abeilles sont en danger. Quand la pioche ou la faux du paysan a éventré la fourmilière, toutes les fourmis courent effarées... » J'ai trop vécu!... Si vous n'étiez là, j'appellerais la mort comme une amie.

— Attendons-la en soldats, — dit M. de Lys-Mifaget. — Si j'avais été seul, j'aurais fait la guerre à ces assassins. Mais je ne regrette pas d'être ici : avec vous autres toutes les fortunes me sont égales, et elles ne me touchent qu'à cause de vous. Peut-être échapperons-nous, à la fin! Il me semble que nous marchons à quelque heure suprême, à des événements libérateurs. Tant que la Terreur n'a pesé que sur les royalistes, les révolutionnaires y ont acquiescé unanimement. Voici qu'elle menace toutes les têtes et nivelle toutes les factions. Par

conséquent, le moment ›che ıts et les trembleurs mêmes vont r ıer par excès de peur, et pour se sauver vont ‹ ɣ r braves. Cette monstrueuse machine de mort doit se disl u r; ceux qui l'ont édifiée, voyant pendre sur eux le cc : ı, la renverseront... Beaucoup mourront encore d'ici et nous-mêmes, si nos dénonciateurs reviennent à nous cuser, nous pouvons être guillotinés dans huit jours... En ce as, nous montrerons qui nous sommes... Puissions-nous, s'il nous faut mourir, mourir ensemble !... Et maintenant, n'en parlons plus...

Et ils vécurent ainsi qu'à Izeste, sans se préoccuper en apparence du danger qui était sur eux. Ils s'arrangèrent tant bien que mal, dans cette maison presque en ruine, pour un séjour plus ou moins long, plus ou moins court.

Bien des fois, depuis un an, dans la profonde paix de leur demeure, ils avaient tressailli soudain : pour un coup frappé subitement à la porte, pour une rumeur de la rue, pour la cloche ou pour le tambour qui appelaient à l'assemblée les gens du village. Ils avaient eu des inquiétudes, des indignations et des peurs qu'ils dissimulaient. Et souvent la pensée de l'exil, de la ruine ou de la mort prochaine, avait projeté sur leur bonheur une ombre étouffante. Des nouvelles étaient venues qui les consternaient. Il avait semblé, à de certains jours, que des murailles de prison s'édifiaient silencieusement autour d'eux, et que le ciel se fermait sur leur tête comme le couvercle d'une tombe.

Or le ciel n'avait jamais pesé sur eux tous d'un poids plus fatal. Ils éprouvaient ce que Théophile avait éprouvé après les horreurs de Septembre, une stupeur muette, une torpeur anxieuse. Ils croyaient voir au milieu des nuées la hache fondre sur eux dans les éclairs; ils respiraient jusqu'à la nausée l'atmosphère d'étal où toute la France était enveloppée.

Prairial avait passé, puis messidor : les jours caniculaires de la Terreur... Les têtes tombaient comme des ardoises, selon le mot de Fouquier-Tinville. C'était le temps où les fournées judiciaires se répétaient du Nord au Midi avec une régularité quotidienne, où le seul tribunal révolutionnaire de Paris abattait en deux mois quinze cents victimes. Nul ne pouvait dire s'il échapperait, si les proconsuls de Robespierre n'allaient

pas faire dans chaque département, parmi des populations inoffensives, des coupes sanglantes, répandre une épidémie d'hécatombes. Il y avait eu dans cette province une vingtaine d'exécutions et, par conséquent, mille étaient possibles. Nul n'osait voisiner, parler : toute démarche était dangereuse, toute délation suivie d'effet. Les terroristes mêmes, à leurs camarades, étaient suspects.

Dans leur solitude sans chemins, M. d'Ostabat et sa famille purent se croire oubliés à demi... A demi seulement... Il suffisait qu'un ennemi, quelque patriote fort de zèle, ou quelque envieux anonyme, s'avisât d'eux. Leur liberté, leur existence étaient à la merci du premier venu.

Ainsi, quand ils se levaient chaque matin, ils ne pouvaient pas se promettre d'achever ensemble la journée. Chaque fois qu'ils s'asseyaient à leur table, ils se disaient que ce repas pouvait être le dernier repas familial. S'ils sortaient, ils redoutaient de trouver à leur retour la maison envahie par les sans-culottes ou les gendarmes. Là-bas, la maison patrimoniale pouvait aussi, pendant leur absence, être saccagée ou incendiée. Chaque arrivée était alarmante; le manque de nouvelles et les nouvelles inquiétaient également. De la ville, qu'on ne voyait pas, mais qui n'était pas très éloignée, parfois venaient, portés par le vent, des rumeurs de tambours, des coups de tocsin et des coups de canon auxquels on ouvrait l'oreille avec angoisse, se demandant si cela ne signifiait pas des massacres. Les faux pacifiques des paysans, luisant au soleil par les prairies, paraissaient des baïonnettes et des sabres montant vers eux au long des sentiers. Ils se disaient adieu chaque soir, et dormaient d'un sommeil troublé, ayant dans le sommeil et dans la veille le même cauchemar quotidien : celui d'être surpris là, portes closes, d'entendre des coups heurter les battants, des voix grossières sommer d'ouvrir, des crosses de fusil sonner sur les dalles et des hommes avinés faire irruption, l'injure à la bouche et le sang aux yeux. Si d'aventure quelque gazette leur parvenait, ils n'y trouvaient que des déclamations furibondes, des motions de démagogues en démence, des listes funèbres par colonnes, où ils voyaient avec douleur et terreur des noms familiers. Alors ils se regardaient en silence, puis détournaient leurs yeux et attendaient.

Il faisait un été torride. Le soleil brûlait du matin au soir en un ciel où passaient des souffles desséchants; et, la nuit, aucune rosée ne se déposait sur ces plantes. Les blés, non moissonnés faute de bras, s'égrenaient en pétillant, les maïs mouraient, les sources étaient taries, et les ruisseaux n'offraient à la soif des bestiaux qu'une eau chaude et stagnante dans les trous à l'ombre. Des vapeurs suffocantes s'exhalaient de la terre. Les montagnes élevaient dans l'azur des roches calcinées, leurs cimes semblaient des volcans de chaleur. Dans le vaste cirque des coteaux, la plaine et la vallée paraissaient une immense cuve de soleil.

Cela durait depuis deux mois. Quelquefois, à l'approche du soir, le ciel, au sud, se couvrait de nuées que sillonnaient des éclairs lointains suivis de vagues roulements. Et quand elles venaient sur l'horizon, une chaude et brève ondée en tombait, qui passait comme un espoir déçu, laissant l'atmosphère aussi étouffante et la terre encore plus altérée. Ce soleil, cet inexorable azur, ces tonnerres qui traversaient l'étendue, figuraient par leurs flammes et leurs rumeurs l'autre ciel de terreur, de colère et de monotone destruction appesanti sur toute la France.

Ils sortaient à peine, ne lisaient pas, ne s'occupaient pas des travaux des champs. Ils ne parlaient qu'entre eux ou avec leur vieux métayer, homme sûr, puis restaient de longues heures à la croisée ou sous les chênes qui ombrageaient leur seuil, à regarder en silence au large, comme prisonniers de geôliers invisibles.

Un jour, le chevalier, au retour d'une promenade matinale, dit, bouleversé :

— Mes pauvres amis, le danger s'approche de nous. Notre cousine de Sévignac, condamnée hier par le tribunal, a été exécutée à six heures. Elle avait reçu, une nuit, la visite de son fils, émigré depuis deux ans en Espagne, et lui avait remis cent louis. Pour ce fait, qu'elle n'a point nié, elle est montée sur l'échafaud. Elle est morte avec le plus grand courage : elle a voulu s'habiller de blanc, elle a fait sa prière au pied des marches et crié : « Vive le Roi!... » sous le couperet, tandis qu'autour de la guillotine hurlaient les jacobins... Jean-Pierre, qui était allé au marché, l'a vue passer de loin sur la

charrette... C'était une bonne parente, une amie fidèle de nous tous... Nos relations, depuis quatre ou cinq ans, étaient plus rares que jadis ; néanmoins, quand j'allais à Pau, je m'arrêtais toujours chez elle... Elle a pu, de son échafaud, regarder les fenêtres de sa maison... Ceux qui l'ont tuée se souviendront probablement de notre cousinage...

Sylvaine répondit :

— A la grâce de Dieu ! Qu'il daigne la recevoir, et nous-mêmes, à l'heure marquée par sa Providence...

Puis elle pria avec ferveur, prit dans ses bras son fils et sortit avec un mélancolique sourire.

Cette journée fut la plus lugubre de celles qu'ils avaient passées là. La nouvelle arrivée le matin avait frappé sur leur cœur comme un glas, comme le glas annonciateur de leur condamnation à tous et du coup de hache inévitable. Chacun se dit : « C'en est fait de nous ! voici que nous ne pouvons plus échapper ! Le sang, ici comme ailleurs, va couler ainsi que de l'eau. La Terreur est un fléau, cette Révolution est une peste, une contagion qui gagne les provinces et qui décime villes et campagnes. C'est une démence que Dieu déchaîne comme il envoya les plaies d'Égypte. Nous allons en mourir... Aujourd'hui ? demain ?... Cela n'est plus qu'une question d'heures... Il faut s'armer de courage... Plaise à Dieu que cet enfant soit sauvé !... Que ses protecteurs soient sauvés aussi !... » Et ils pensaient qu'avant la nuit on serait venu les arrêter.

Ce fut aussi la journée la plus lourde de ce tragique été. Dès le matin, l'azur flamboya, des torrents de chaleur tombèrent sur la terre crevassée. Les figuiers accablés pendaient, les prairies semblaient roussies par le feu, les maïs et les blés finirent de se dessécher, le soleil grilla les raisins sous les feuilles. Depuis onze heures presque jusqu'au soir, les champs furent vides, les plus robustes des travailleurs succombant à l'excès du chaud. On ferma portes et volets. On n'entendit que le chant des coqs qui se répondaient dans l'étendue, les cigales, le bruit des mouches et le crépitement des insectes. Le corps, l'esprit, l'inquiétude même sommeillèrent sous l'accablement. Et l'horizon tout entier dormit dans les vibrations resplendissantes, le morne profusion de la lumière.

Vers le soir, des nuages orageux [illegible] s un coin du ciel. La maison s'ouvrit, et [illegible]s hôtes se promenèrent à pas lents sous les chênes, [illegible] prairie qui formait terrasse devant la façade du logis. Ils [illegible]ent, à de longs intervalles, de choses indifférentes, et ne se communiquaient point leurs pensées. Ils étaient soucieux [illegible]jours ; et cependant voici que, sans savoir pourquoi, ils [illegible]ntaient au fond de leur âme poindre une espérance de [illegible]ut.

Pourquoi?... Parce qu'ils étaie[illegible]t las d'inquiétude, et parce qu'il faut que notre âme oscille et cherche son équilibre entre l'agitation et le repos, entre la tristesse et la joie... Parce que cette journée, qu'ils avaient redoutée funeste, s'achevait paisiblement... Parce qu'ils s'élevaient, dans leur danger, à une sérénité triste et tendre, et, par là, confiante encore... Parce qu'ils subissaient, sans y songer, les influences de l'air et du temps et que, voyant se préparer l'orage, et les nuées, toutes grosses d'eau attendue, s'amonceler au-dessus des terres, ils en auguraient presque, à leur insu, un autre changement, une convulsion salutaire, la fin de cette canicule de terreur, de sang et de démence qui se fondrait en déluge dans la tempête.

Ils soupèrent, la nuit tombée, portes closes, fenêtres ouvertes, à la lueur de deux chandelles que nul souffle d'air ne faisait vaciller. L'atmosphère était encore étouffante, noire et traversée par des éclairs accompagnés de grondements sourds. Quelques larges gouttes pleuvaient sur les arbres, chargés de ténèbres... Ils écoutaient, comme aux soirs paisibles, les grillons chanter aux fissures des murs; ils regardaient, tout en rêvant, les phalènes tournoyer au-dessus de la nappe ; ils voyaient, d'un coup d'œil oblique, la lumière fulgurante emplir subitement la nuit et s'éteindre. Tout était sombre, recueilli comme eux dans une attente solennelle et morne; pas une feuille ne tressaillait. Cependant ils entendaient dans l'espace une rumeur épandue qui se distinguait du tonnerre : comme un roulement de cataracte, — bruit de l'ondée qui tombait par nappes, au loin, sur des bois échevelés, bruit du vent qui venait ou des grêles heurtées dans les rafales tourbillonnantes. — A l'orient, tout était calme, et, par la crevasse de deux nuées, une grande étoile regardait encore.

— Un orage violent se prépare, — dit Henri. — Les murailles suent; les vers de terre, tout à l'heure, rampaient dans la poussière du chemin. On n'entend pas crier une chouette; voici que les insectes se taisent dans leurs trous... A l'occident, le ciel est en feu.

— Les éclairs ne cessent pas, en effet! — dit le chevalier qui se leva de table et fut s'accouder à la croisée. — En voilà quatre qui partent ensemble, quatre grandes flèches verticales. Cela vous aveugle... Il est probable que nous dormirons peu, cette nuit... Que Dieu nous donne de l'eau bienfaisante! comme disent les villageois... Encore un jour de passé!...

— Encore un! — dit Sylvaine, pensive.

— Un jour qui a été lugubre, — poursuivit M. d'Ostabat. — Cette nouvelle m'a consterné... Aussi avais-je les plus noirs pressentiments. Depuis la mort du Roi, depuis celle de mon bon ami M. d'Artigau, massacré il y a trois semaines, je n'avais pas été plus frappé... Je ne pensais pas, je vous l'avoue, que nous souperions ce soir ensemble; les plus sinistres visions me hantaient... Je me fus, grâce à Dieu, mauvais prophète à moi-même, et voici que je reprends courage... Par surcroît, ce temps inhumain, cette épouvantable chaleur... Il va pleuvoir beaucoup, tant mieux!

— Je crois que cette Terreur ne peut plus durer, — dit M. de Lys-Mifaget. — Trop de gens étouffent sous ces tyrans!

— Que Dieu vous écoute! — répondit Sylvaine. — Ce soir, je vais prier avec ferveur.

Elle déshabilla son enfant, qui dormait, et le coucha dans son berceau.

« Mon pauvre petit! — songeait-elle, — nos peurs n'auront pas troublé ton sommeil... Qu'est-ce qui est marqué pour toi dans le ciel? Aurai-je la joie de te voir homme?... Dieu veut-il que nous disparaissions de ta route et ne nous as-tu été donné que pour une joie courte et anxieuse? Faut-il que tu nous aies souri pour ne nous plus voir et que notre image s'efface de tes yeux avant que ton cœur nous ait connus?... Notre bonheur fut bien grand, un jour. Est-il donc fini?... Ainsi soit-il, s'il le faut pour fléchir à ton profit le Ciel qui nous fut doux et rigoureux... Hélas! que de mères sont dans les larmes! Combien prient comme je prie pour toi, pauvre

petit être né de notre chair et de notre âme qui nous dois survivre, cher petit enfant qui peux être orphelin demain!... Voici l'orage, ne t'effraie pas; dors, mon mignon!... Je te bercerai, je prierai longtemps... Quelle tempête!... Quelle horrible époque!... Puissions-nous y échapper!... pour toi!... »

Resté seul, M. d'Ostabat se retira dans son appartement. Il n'avait pas sommeil. Il essaya de lire et se mit à fumer; puis, jetant son livre, il marcha de long en large.

L'orage éclatait. Un coup de vent s'abattit formidablement sur les arbres et la maison close; un éclair en illumina les coins sombres et la foudre tomba dans un craquement comparable à celui d'un chêne qui s'abat ou d'un édifice qui s'écroule. Le chevalier tressaillit et ouvrit la fenêtre, voulant voir si c'était sur les granges ou les communs que le feu du ciel avait frappé, et si l'incendie ne s'allumait pas. Il referma précipitamment. Des torrents d'eau tombaient sur les feuilles; le vent mugissait avec furie; des grêlons rebondissaient sur le toit; un roulement continu de tonnerre ébranlait les vitres, et l'horizon n'était qu'une flamme, puis un gouffre noir, comblé tout à coup de lumière. Comme des roues qui ont pris feu, les nuées tournaient, et de leur rencontre jaillissaient dans toutes les directions une multitude d'éclairs. Et de minute en minute un éclair plus large et plus éblouissant, pareil à une épée solennelle, frappait la grande nuit orageuse et déchirait la trame des nuées. Alors éclatait un fracas plus retentissant, un craquement toujours comparable à la chute d'un arbre sur la montagne, au déchargement simultané de cent chariots chargés de pierre, ou à la ruine d'une tour.

Le chevalier descendit dans la salle, où il trouva Henri qui marchait en silence, et Sylvaine agenouillée à la lueur d'un cierge.

— Quelle nuit! — dit-il. — Avez-vous peur?

— Ma foi, un peu! — répondit Henri. — La grêle était grosse, mais clairsemée, et elle a cessé presque aussitôt : elle n'a pas pu faire beaucoup de mal. Mais je ne crois pas avoir vu jamais pareille furie de vent et de tonnerre. Entendez cela! c'est un fracas de bataille et un déluge de feu.

— Cette nuit, je pense, on nous laissera tranquilles, — dit M. d'Ostabat, considérant les éclairs à travers les vitres.

— Oui, probablement.

Sylvaine dit :

— Je remonte dans ma chambre. Je crains que l'enfant ne s'éveille... Il dormait comme un innocent.

— Allez, ma nièce !

Et les deux hommes, sans se les communiquer, suivirent de semblables pensées.

Henri se souvenait de son enfance et de sa jeunesse solitaires. Il voyait la maison en ruine où il avait vécu de sa chasse et des fruits de leur dernier champ à côté de son père malade, perclus de douleurs et accablé d'ennui. Il se souvenait de son exil, songeait avec tristesse et plaisir aux bois où errait son adolescence.

Il se rappelait aussi son arrivée à Izeste, son entrée dans la maison d'Ostabat, et cette chose imprévue et simple qui s'était accomplie de soi-même par la douce rencontre de deux cœurs : ses amours avec Sylvaine, les beaux temps joyeux des fiançailles, et leur mariage.

Il n'y avait point quatre ans de cela. Ces quatre années si chères, à la fois recueillies et troublées, se résumaient par cette soirée qui d'abord avait préludé en rumeurs errantes, pendant qu'ils rompaient, assis à leur table, le pain domestique, écoutant encore, dans leur inquiétude et sous les menaces approchantes, bruire autour d'eux la vie naturelle. Voici maintenant que la rafale universelle battait la muraille de leur asile et que la mort était à la porte... Tout fini ? déjà !... Leur vie si douce, leur pure tendresse, la belle intimité familiale, coupées par une sentence de bouchers !... Mais quoi ! des milliers d'innocents avaient péri et devaient périr, et des milliers tombaient tous les jours sur toutes les frontières de la patrie... Et certes il savait qu'il mourrait bien ! et que les siens, si Dieu voulait, mourraient avec lui sereinement... Mais leur fils !... Et il pensait aussi, avec une affection fraternelle et une gratitude admirative, à l'amitié quand même, au courage et au grand cœur simple de Théophile.

Le chevalier regardait de même le poème aventureux de sa vie. Il en suivait, depuis l'origine jusqu'à l'heure présente, les scènes diverses : et le tableau se déroulait devant son esprit,

comme un défilé [illegible] isi [illegible] les images de lui-même. El [illegible] m [illegible] t [illegible] ns se confondre, et la suite en était une a [illegible] b [illegible] m [illegible] vants fantômes, une dérive d'ombres sur l' [illegible]. Il avait parfois éprouvé l'étrange étonnement de soi [illegible] où l'hon[illegible]e est jeté par ces rêveries, mais jamais plus profondément. Et il songeait à sa lointaine enfance, à ses départs et à ses retours, à des femmes vieillies, à des amis morts, soit jadis et tranquillement, sous leur toit héréditaire, soit hier, sur les échafauds, dans les batailles ou sous les coups d'une populace en délire... Il avait fait la guerre; mais toutes les affaires où il avait pris part n'étaient que des échauffourées, des escarmouches, auprès des rencontres où se ruaient, par cent mille hommes, les armées nouvelles... Toute la France était une armée, toute l'Europe un camp tumultueux. Et lui, fatigué d'aventures, lui qui avait rêvé de vieillir en famille, parmi ses tenanciers, dans la douceur d'un déclin paisible, voici qu'il assistait avec stupeur à l'écroulement d'un monde qui avait été le sien et celui de ses pères, et à l'enfantement d'un monde nouveau. Il n'avait pas laissé de connaître, à travers ses illusions de philosophe ingénu, mais il n'avait jamais senti plus précisément ni plus pesamment la fatalité des choses et le mécanisme de l'univers, l'inanité du bonheur et le peu qu'ils étaient, lui, ses proches et des milliers d'autres, dans ces formidables convulsions... Et il haussa les épaules...

Tout à coup, dans une accalmie de l'orage, les deux hommes entendirent le hennissement d'un cheval, puis son pas dans les flaques d'eau. La porte fut heurtée rudement. Une voix cria :

— Ouvrez! ouvrez vite!

Ils se regardèrent, devenus pâles. Henri, fronçant les sourcils, hésita une seconde, puis il prit une épée accrochée au mur et des pistolets d'arçon, tendit l'un au chevalier, qui lui dit :

— Prenez garde! qu'est-ce que vous allez faire?

— Je ne sais pas... on va voir!... Venez!

Il cria :

— Qui va là?

— Monsieur!... Bonne nouvelle! Ouvrez, ouvrez-moi vite!

— Il me semble, — dit le chevalier, — que c'est Laurent, d'Izeste, le domestique des Casaubon... C'est toi, Laurent?

— Oui, monsieur, c'est moi! Ouvrez vite! ouvrez! Bonne nouvelle!...

M. d'Ostabat tira le verrou, et un homme ruisselant d'eau lui sauta au cou, bégayant :

— Ah! monsieur!... Monsieur le chevalier!... nous sommes sauvés!... nous sommes tous sauvés!... Robespierre est mort!

— Tu dis?...

— Nous sommes sauvés! Robespierre est mort!... la nouvelle en est arrivée ce matin... M. Théophile et moi, nous venions à Pau. Sur le pont du Gave, nous avons entendu une clameur. Toute la ville était dans les rues et nous avions peur, ne sachant pas... Chapeaux et bonnets volaient en l'air, on s'embrassait, on criait: « Délivrance!... A bas les tyrans!... Nous sommes libres!... Vive la Convention!... Vive la République!... Les tyrans sont morts!... » M. Théophile voulait venir, mais il n'a pas pu. Alors, il a écrit une lettre, que je vous apporte. Je serais arrivé plus tôt, sans l'orage... Il pleut à pleins seaux...

La lettre disait :

« Joie! mes bons amis! joie et rien que joie! La Convention a enfin renversé les triumvirs. Saint-Just, Couthon et Robespierre ont été guillotinés, il y a trois jours, et un peuple immense a battu des mains à leur supplice. La Terreur est morte avec ces monstres. Vous pouvez revenir à Izeste. Tout le peuple est dans l'enthousiasme; seuls les scélérats sont consternés. De Paris ici, d'après les nouvelles, c'est la même chose. Il paraît que tel et tel de la Montagne voulaient continuer la tyrannie, mais les honnêtes gens leur ont forcé la main. A Pau, c'est un délire! On s'embrasse, on fait des feux de joie sur les places, et déjà, tant l'homme est prompt dans ses vengeances, implacable dans son ressentiment, on parle d'enfumer les terroristes!... O Liberté, enfin, nous t'allons voir telle que tu es! Je pleure de bonheur... Je ne puis venir aujourd'hui, ni demain peut-être, jouir avec vous de la délivrance... Mais je vous envoie Laurent, avec ce billet... Il fera diligence... »

— Viens, mon ami! — dit M. d'Ostabat, les larmes aux yeux. — Viens tout de suite changer de vêtements pour souper

après. Tu es fatigué. Tu as passé r nous rassurer, sous ce grand orage !... Tu as faim et soif ! Nous boirons ensemble, avant de nous coucher, la meilleure bouteille de notre plus vieux vin... Merci, mon ami ! Merci à toi, non moins qu'à ton maître qui t'a envoyé !

XVI

La promenade que M. d'Ostabat fit le lendemain à travers ses champs et parmi les bois d'alentour fut une des plus douces de sa vie. Il se leva dès l'aube, étant matineux, et partit, le chef couvert d'un vaste chapeau de paille, son bâton en main et un livre dans sa poche : — un tome des *Harmonies de la Nature*, qu'il aimait et où il mettait sécher, en sage botaniste, une herbe, quelque fleur d'espèce rare ou jolie, cueillie dans la bruyère ou au bord du sentier.

Son vieux cœur s'épanouissait, dilaté par une joie juvénile, et il marchait avec allégresse. Ses pensées familières, celles qui lui venaient de son existence rurale, de ses occupations et de son loisir, se pressaient et bruissaient dans sa tête avec la vivacité des plus beaux jours. Il comparait sa vie, parlant volontiers par métaphores, à un ruisseau qui luit et murmure, et son esprit à un vieux moulin, fait pour rendre d'utiles recettes et des maximes. Il disait aussi que ses souvenirs, quand il songeait à sa jeunesse, tantôt s'envolaient comme les alouettes, quand elles montent, aux matins de mars, dans l'azur, laissant pleuvoir, ainsi qu'une ondée d'argent lumineuse, leurs chants limpides, et tantôt bourdonnaient en lui et sortaient, pareils à des abeilles expérimentées qu'a réchauffées un rayon d'automne et qui butinent, non loin du rucher, dans le jardin riant et clair encore, jouissant du soleil et se posant, un peu engourdies, sur les fleurs d'arrière-saison, sur les dernières poires pendantes et les raisins oubliés aux treilles... Or, ce jour-là, dans la rosée, sous la lumière qui scintillait aux branches balancées par un vent bénin, il était heureux, de tout le bonheur que peut recueillir une âme sereine et paisiblement courageuse, un temps opprimée par le malheur et

qui, délivrée, s'ouvre et reçoit la joie du dehors, la douceur de vivre.

Il se disait :

« L'homme oublie ses maux aussi vite que la terre ses orages. Hier nous nous préparions à mourir ; maintenant je vais sur les chemins d'un pas vraiment léger, mon esprit s'est refait jeune, et je me reprends à la vie comme si j'en devais jouir encore de longs jours. Cependant, je ne me fais pas d'illusions et je suis heureux pour les miens plus que pour moi-même. Il y a longtemps que j'ai résigné mes espérances ; je les ai résignées en leur faveur, sans regret... Pourtant, il me répugnait de périr, parce que la mort m'était abjecte, qui planait sur nous... Dieu soit béni !... Les visions sanglantes se sont évanouies comme un cauchemar... Ces porteurs de piques, ces bonnets rouges, ces accusateurs, ces coupeurs de têtes qui massacraient comme des portefaix assommeurs, ces juges avinés, ces bourreaux, ne sont plus qu'un épouvantail qui fera peur à nos petits-neveux... Hier, ici même, je voyais cela qui passait devant moi comme la réalité, je voyais la charrette au milieu des sabres : il me semblait monter avec les miens sur cette charrette hideuse, et cela me levait le cœur. Dieu a voulu que ce fût un rêve dont nous ne parlerons qu'avec dégoût, et dont je doute, tant il fut monstrueux... Comme il fait beau, ce matin ! Que l'air est vif ! Quelle fraîcheur !... Je respire à pleins poumons ! Le ciel n'est pas moins riant sur ma tête que lorsque j'étais enfant... »

Ainsi songeait M. d'Ostabat : et sa joie d'aïeul était puérile tout à la fois et mélancolique, tandis qu'il marchait parmi les fougères lourdes de rosée, au bord des friches, dans les chemins creux où pleuvaient, des châtaigniers et des chênes, les dernières gouttes de l'orage nocturne, encore suspendues aux rameaux.

« Nous allons revivre ! — pensait-il encore. — Nous allons parler avec nos voisins sans méfiance, aller et venir comme il nous plaira. Nous allons aimer comme jadis notre demeure, nos champs et nos bois, nos conversations et nos promenades, les habitudes de toute notre existence et le charme d'une retraite redevenue telle que l'a formée la nature. Que dis-je ? Nous saurons mieux les aimer, avertis des jeux de la fortune.

Ce sera matière à longs discours, autour de feu, l'hiver prochain, avec les amis qui nous ont sauvés... Ils n'ont pas craint de solliciter pour nous, au mépris de leurs propres risques... D'autres nous ont dénoncés : oublions !... Je n'ai point le cœur à m'en souvenir. Car je suis heureux ! Et, de nouveau, je rêve d'une vieillesse longue et sereine au milieu de petits-enfants... Comme les oiseaux chantent ! Les hirondelles se jouent avec des cris joyeux dans l'azur... La terre abreuvée fume au soleil, les eaux des ravins tombent aux bas-fonds par cascatelles, et les plantes, qui semblaient desséchées, revivent... »

Il parcourut ainsi son domaine, des champs aux prairies, des prairies aux vignes. Enfin il s'achemina vers la maison, entra dans la grange, où le métayer et ses deux fils battaient du froment. Il s'entretint gaiement avec eux, s'assit sur des gerbes ; il vit tomber les fléaux sur l'aire, les grains bondir et grossir le tas.

En s'approchant de la table, pour déjeuner, il dit à sa nièce :

— J'ai faim... As-tu bien dormi ? Moi, je n'ai pas pu, car toutes sortes de pensées chantonnaient dans ma vieille tête. Je me suis levé avec le jour, et tout à l'heure je ferai un somme. J'ai couru les champs...

— Oh ! mon oncle, toute mon âme n'est qu'action de grâces !

— Oui ! nous allons être heureux ! — poursuivit-il, — comme on est heureux après les grands maux... J'ai donc été jusqu'au bois d'Artigue et j'avais mes jambes de vingt ans... J'ai vu quatre chênes frappés par le tonnerre. Le vent a renversé pas mal d'échalas dans la vigne, rompu quelques branches dans la futaie, mais cela n'est rien ; il n'a presque pas grêlé. Nos maïs, que je croyais morts, sont ranimés ; leurs tiges et leurs feuilles reverdissent, les épis gonflent et laissent leurs panaches s'épanouir : nous aurons, je gage, la récolte habituelle. Pour les grappes, c'est une bénédiction, elles pendent aux pampres par myriades et elles sont très belles, très belles !

Ils partirent peu de jours après pour Izeste. Ils quittèrent avec joie, et gratitude aussi, la vieille demeure aux murs

nus, aux planchers vermoulus, aux greniers sonores, où les rats se battaient par troupes et trottaient à l'entour des coffres, où les hirondelles habitaient, aux poutrelles des chambres, leurs nids domestiques. Ils remontèrent dans le char à bœufs qui les avait amenés ; assis parmi des sacs et des corbeilles, l'enfant sur les genoux de sa mère, ils sourirent, d'un sourire sérieux et attendri, et ils se promirent de revenir souvent. S'ils avaient passé là de longs jours mornes et des nuits anxieuses, ils y avaient trouvé un asile où se faire oublier jusqu'à la délivrance.

Il leur sembla que leur maison les accueillait avec la douceur d'une aïeule. Quoique l'absence eût été courte, elle avait duré comme un exil. En posant le pied sur le seuil, chacun d'eux comprit comme jamais tout ce qui tenait d'antique et de cher entre ces murailles. Leur vie n'était qu'une goutte d'eau, mais dans sa sphère minuscule se reflétaient le ciel et la terre. Parmi tant de ruines retentissantes, leur ruine n'aurait pas eu plus d'importance que la chute d'un nid dans les broussailles; mais cette chute eût précipité celle d'humbles vies dépendantes, depuis les domestiques vieillis à leur service, sans forces ni ressources, jusqu'au vieux chien rêvant près de l'âtre et au chat dormant sur la fenêtre. Et c'est pourquoi ils pouvaient se réjouir sans égoïsme, être heureux sans scupule ni réserve.

Théophile et son père les embrassèrent comme des amis sauvés de la mort; ils accueillirent Théophile et son père comme des sauveurs.

Leurs voisins et familiers vinrent les voir, et ils serrèrent cordialement la main de ces gens-là, dont quelques-uns s'étaient montrés bons, d'autres plus faibles, mais compatissants, et le restant ni meilleurs ni pires que ne sont la plupart des hommes quand ils ont peur.

Et leur vie quotidienne fut la même que jadis ; derechef ils l'aimèrent. Ayant peu souffert en personne, ils n'en avaient pas moins vu de près la prison et la mort. Ils comptaient combien de leurs proches avaient tués l'exil et l'échafaud... Combien, ruinés, voyaient leurs terres, leurs maisons de ville ou leurs châteaux mis à l'encan!... Combien erraient, le cœur en deuil, autour de leurs demeures

dévastées, désolées par le [illegible] ou [illegible], ou dévolues à d'autres maîtres!... Ils [illegible]ient aussi tous les vides que la guerre avait faits et faisait [illegible]ore, dans ce village et partout. Ils portèrent dans le bonheur [illegible] mélancolie des âmes justes, qui tiennent le bonheur pour un privilège et voudraient le communiquer autour d'elles, et le tempèrent en elles-mêmes par la vision claire des choses.

Être ensemble, aimer leur vie, ce fut tout. Elle s'écoulait en scènes familières, avec monotonie et nouveauté... La vieille se chauffant au soleil, ou filant à l'ombre du figuier; le bavardage du voisin racontant quelque ancienne histoire, ou riant d'un scandale villageois; les ouvriers qui venaient chez eux, — batteurs de gerbes, terrassiers, fendeurs de bois, c'étaient les mêmes qui, depuis des années, accomplissaient les travaux divers, et chacun de ces travaux était ramené par chaque saison et ramenait des propos prévus, des discours sur les récoltes, l'état du temps, celui des sillons, réflexions judicieuses et rappels d'années évanouies; — les choses quotidiennes, voix et rumeurs, les bruits du ménage dans la maison, des métiers dans la rue paisible et des attelages dans la campagne, le chant des coqs, les mugissements des animaux à travers les prés, leurs songes au fond des étables, l'hiver; l'exode des troupeaux aux montagnes, le piétinement des brebis; le roulement des chariots, le soir, et le retour des paysans au gîte; les feux que l'on voyait par la porte ouverte, avec les enfants assis par terre et les grands-pères sur leur escabeau; l'odeur des nourritures, celle des fourrages, des jardins en fleur et des fumiers, celle de la glèbe attachée aux dents des herses, au soc des araires; les conversations et les repas sur les portes, pendant les beaux soirs, autour des vases en terre luisante, remplis de bouillie et de lait; les gars chantant, le rire des filles, — car l'habitude et les traditions s'étaient renouées, comme une toile un temps abandonnée, puis reprise, par le tisserand, et l'on avait entre voisins les mêmes relations familières, on redisait les paroles d'autrefois, on repensait les vieilles pensées; — leurs conversations à eux-mêmes, les chasses accoutumées, les promenades au long du Gave, où sautaient les truites; mille autres choses, les cloches,

les vents, les sonnailles parmi les saulaies, les rayons se jouant aux gués sonores et les eaux se jouant aux rayons, — tout cela, c'était la grande vie que l'on respire, que l'on boit et contemple avec aisance et joie, c'était la nappe d'eau mystérieuse où passent les étoiles et les nuages, où dérivent l'homme et ses songes...

Le chevalier disait :

— Je veux ajouter un dernier chapitre à mes mémoires. Voilà deux ans que je laissai d'y travailler... La conjoncture où nous nous trouvions n'était point faite pour des occupations ni des pensées paisibles. Aujourd'hui que nous vivons tranquillement, j'éprouve, à me rappeler nos angoisses, une volupté véritable : *Forsan et hæc olim...* Et je veux, avant de m'endormir, fixer pour vous et pour toi que j'aime (il parlait aux siens et à Théophile), fixer le tableau de nos alarmes, mon image aussi... Vous parlerez après moi de moi, et peut-être que mon ombre entendra vos paroles. Vous direz : « Nous avons plaisir à évoquer sa figure... Il eut ses défauts et ses manies. L'âge, beaucoup plus que la raison, l'avait assagi. En ses jours de goutte, il n'était pas très patient. Mais il ne fut point pusillanime, ni d'humeur fâcheuse aux jeunes fous, car il se souvenait de lui-même, et les envia sans trop les blâmer... Il étudiait les philosophes par inclination naturelle, et, malgré qu'il connût bien les hommes, il ne renia point ses illusions, jamais... Nous eûmes avec lui de bonnes heures, car il nous aima, et nous l'aimions. »

En attendant, il se disposait à passer, d'un pied allègre, ses quatre-vingts ans. Il n'avait presque pas vieilli. Sa stature demeurait droite, sa démarche ferme. Sa chevelure restait drue, son teint rouge. Il avait perdu ses dents, mais non pas son appétit ni sa bonne humeur. Il en était quitte, disait-il, pour manger mou et pour boire sec, n'appréciait pas moins qu'autrefois les civets de lièvre et les rôties de bécasses, qu'il tirait encore très bien. Car il allait fréquemment à la chasse, quoiqu'il lui répugnât de tuer depuis quelque temps : c'est pourquoi sa carnassière, au retour, était vide, le plus souvent ; il en donnait pour raison que sa vue baissait... Cependant il lisait beaucoup.

Théophile vivait près d'eux dans le calme ; il se prome-

nait et rêvait sa vie. Ayant résigné, lui aussi, ses espérances, il avait évaporé lentement ses chagrins d'amour que les années transformaient en chers souvenirs. Il en avait gardé seulement une mélancolie méditative, une sérénité un peu triste, qui lui était naturelle et que les circonstances avaient accomplie. D'ailleurs, il était heureux, à sa manière.

Son père le pressait en vain de se marier. Le docteur, bien que robuste encore, grisonnait et vieillissait. Il avait pris sa retraite et donnait ses soins seulement aux gens du village et à quelques amis. Il s'occupait de classer ses notes et les observations quotidiennes qu'il avait recueillies pendant quarante ans. Il voulait, avant de mourir, terminer un traité de la *Thérapeutique morale*, ébauché pendant ses courts loisirs, ses *Vues sur la Doctrine du Pouls*, des recherches sur les eaux des Pyrénées, et, disait-il, « donner le jour à son système ». Car il avait l'esprit de son siècle, systématique, sceptique et puissant, étrange composé d'enthousiasme et d'ironie persifleuse, positif et chimérique ensemble, imaginatif et puéril, esprit de déclamations illusoires, de guerre, de divinations scientifiques, aventureux et fécond. Théophile l'aidait dans ce travail; quoiqu'il n'eût pas étudié la médecine, il s'intéressait à ces recherches, non moins philosophiques que médicales, et il recopiait, émondait parfois, transcrivait en langage clair les dissertations un peu fumeuses où volontiers se lâchait son père. C'était matière à graves discours dans leurs promenades matinales avec M. d'Ostabat, et dans les réunions de chaque soir. Ils agitaient toutes ces questions avant et après la partie d'échecs, entre les nouvelles du jour et les commémorations du passé.

Henri, d'esprit plus froid, plus précis, moins ouvert et plus pratique, souriait parfois de leurs propos. Il vivait beaucoup au grand air, chassait moins que jadis et donnait presque tout son temps aux soins de ses terres, dont le chevalier ne s'occupait plus. Leur fortune avait souffert un peu : les réquisitions, la dégringolade des assignats, les dons civiques, le manque de bras, l'abandon des champs et une épidémie sur les bestiaux avaient amoindri leurs revenus, exigé une économie sévère, mais déjà le mal s'atténuait. Les étables étaient repeuplées, les brebis se pressaient au parc, les terres de la

vallée étaient fertiles, et de Jurque arrivaient tous les ans, après l'août, de lourds sacs de blé, des chars de maïs jaune en octobre, et, après novembre, des tonneaux de vin, d'un rouge noir ou d'ambre limpide, qu'on soutirait au temps des gelées. L'argent n'abondait pas : on mangeait encore avec des cuillers de bois bruni, en des assiettes et des plats d'étain, la vieille argenterie ayant dû être portée à la fonte, au temps des lois sur le numéraire, et n'ayant pas été remplacée. Mais on vivait dans une abondance très grande de fruits, de légumes et de gibier. Les habitudes patrimoniales de bienfaisance et d'hospitalité avaient été reprises ; et, par suite, les rapports avec les gens du village s'étaient rétablis tels qu'autrefois.

Le soir et les jours de pluie, Henri lisait, étudiait les vieilles coutumes et le droit nouveau, qu'il fallait connaître, parce qu'on venait le consulter sur des règlements et sur des taxes, des partages et des débats de famille, ainsi qu'on avait consulté M. d'Ostabat. Il en parlait avec Théophile, et tous les deux exerçaient de concert une magistrature familière et quasi obligée. Il veillait aussi à l'éducation de ses fils, car Sylvaine était devenue mère pour la troisième fois, et ses deux aînés menaient déjà leur joie turbulente à travers les salles et les greniers, sous les pommiers du verger penchant et dans l'herbe au pied de la terrasse, à l'ombre des arbres qui gardaient le seuil contemporain.

Pour eux aussi la vie était douce autant qu'elle l'avait été à leur mère, alors qu'elle jouait, petite fille, sous les mêmes rameaux séculaires, avec Théophile son ami, alors qu'elle s'asseyait sur le mur bas de la même terrasse aux dalles grises, près de lui, afin de lire ensemble les mêmes petits livres vertueux, où ses fils épelaient leurs lettres, de Berquin, « l'Ami des enfants... »

Elle disait parfois à Théophile :

— Te rappelles-tu *Sandford et Merton*? Te rappelles-tu *Charles Wallingford*? Te rappelles-tu ce lord Elwen qui dut se cacher dans un arbre creux après la bataille de Worcester? Comme notre cœur palpita pour lui!... Te rappelles-tu le bon éléphant? le lion qui reconnut son bienfaiteur? et le tigre qui nous terrifiait?... Voici que ces enfants en ont peur; ils viennent me raconter les mêmes choses que nous nous disions,

il y a vingt-cinq ans... [illegible] on pauvre ami !

Théophile secouait la tête :

— Pourquoi? J'aime tes enfants; j'ai mon bonheur... Vois-tu, je ne veux pas que notre amitié soit atteinte : elle le serait, si j'avais un ménage, des enfants à moi. Je leur devrais ce que je vous donne... Il y a entre nous des souvenirs que je ne pourrais pas communiquer. Je ne saurais livrer mon cœur, puisque j'en réserverais le passé... Va, tu ne m'en blâmes point !

— Je te voudrais heureux !

— Je le suis autant que le permet ma destinée. Je ne me plains point, je suis tranquille... Je suis tranquille par inclination, par raison aussi... Je t'assure que je ne me trouve pas malheureux.

— Ce n'est pas assez !

— Si, je t'assure... Pourquoi envierait-on le bonheur, quand on y peut monter par sagesse?... J'aspire à être sage...

— Mon pauvre ami!... Je suis heureuse... Et je te le dis parce que je sais que notre bonheur t'est nécessaire, et que tu as dédaigné le tien... Sans toi, les miens et moi, probablement, nous aurions péri!...

— Qui peut le dire? — repartit Théophile. — Qui de nous était en danger ou n'y était pas?... Et moi, qu'aurais-je fait, si tu étais morte?... Cela est maintenant loin de nous... En somme, ce fameux Mayriel était débonnaire autant que terrible... Il fit du mal et fut flagorné... A présent, il vit sous la haine et le mépris : il croyait juger alors en vrai juge; il est troublé, aujourd'hui, devant sa conscience... Nous allons le voir quelquefois... Il nous en sait gré... C'était, dans sa jeunesse, dit mon père, un homme pacifique, inoffensif, un philosophe plein de mansuétude, un rêveur sans colère... Il l'est redevenu !

— Que Dieu lui pardonne!... Il eut notre sort entre les mains et se laissa toucher... Sans ton père et toi, sans lui, que serait-il advenu de nous?

— Cela est maintenant loin de nous! répétait Théophile. Nous vivons, depuis dix ans, comme en un rêve, tant les événements et les prodiges se sont accumulés. Nous sommes

d'une génération laborieuse, qui voulut accomplir en deux ou trois ans le travail d'un siècle. Et voilà pourquoi chaque Français a vu de près la mort, et pourquoi nos souvenirs sont peuplés de ruines... Nous en aurons long à dire, Sylvaine, à nos petits-fils, quand nous serons vieux. Quant à moi, je ne renie point la liberté... Maintenant nos esprits sont calmes, à tel point que nous-mêmes en ressentons quelque étonnement... Hier, nous parlions de cela, ton oncle et moi ; nos discours nous attristaient un peu. Il admirait comme on oublie, et je lui disais que la vie l'exige... Ton oncle demeure pareil à lui-même, il est toujours plein de feu et de sagesse... Nous regardions tes enfants courir, en criant à tue-tête, dans la prairie: ils se poursuivaient et bondissaient, gagnaient le haut, puis roulaient sur la pente et se relevaient essoufflés, avec des rires interminables. Ton oncle disait : « Je fus comme eux, il y a très longtemps... Je naquis en 1720. Mon siècle était jeune et hardi. Toute ma génération, celle de ton père, la tienne aussi ont porté jusqu'au ciel des ambitions qui furent probablement démesurées, si l'on en juge par les écroulements, par les calamités qui nous accablèrent. Mais nos fils seront plus heureux que nous. J'ai vu tomber en débris un monde, et ce monde-là était le mien ; nous survivons sur ces débris... Ces enfants grandissent ; ils sont au soleil comme des plantes, comme des arbustes au printemps... Moi, je deviens vieux, je suis bien vieux !...

— Il l'est, — soupirait Sylvaine, — quoique vigoureux encore, Dieu merci !... Ne trouves-tu pas qu'il s'affaisse un peu ?

— Pas du tout !... Quand nous nous promenons, c'est lui qui me fatigue. Il est robuste comme les vieux chênes et enraciné dans la vie comme eux. Sa mémoire est fraîche ainsi qu'à vingt ans. il raisonne avec une netteté surprenante, il lit, écrit comme il se promène, s'intéresse à tout il reste gai... Je suis plus préoccupé de mon père, qui décline, ce me semble, prématurément : car il n'est pas vieux...

Cela dura des années ainsi. Le premier qui s'en alla fut en effet le médecin, fatigué par ses longs travaux. Il mourut avec sérénité, dans la confiance qu'il avait bien rempli sa

tâche et donné à ses semblables tout ce donner de soi-même. Il s'accordait quittance, et consola de son mieux Théophile, accablé par le chagrin le plus grand qu'il eût éprouvé jamais, sombre et pourtant résigné... Le docteur Casaubon avait prévu dès longtemps sa maladie et, depuis des mois, marqué la date sûre de sa fin. Il était stoïcien de race, jaloux de garder jusqu'au bout la possession de soi, et, par état, accoutumé à reconnaître l'instabilité perpétuelle des phénomènes, le mécanisme mouvant des forces, l'équilibre de la vie et de la mort. Il avait souvent parlé de ces choses avec Théophile, qui pour son compte aimait la vie sans en rien attendre que ce qu'elle offre à tous, l'air et l'eau, la beauté du ciel, la joie de la terre, et qui, sans illusions ni désirs, l'aimait pourtant avec gratitude. Aussi leurs derniers entretiens furent calmes, insignifiants par les paroles et d'une solennité familière, très doux et tristes, et comme éclairés d'un grave rayon crépusculaire. Le mourant voulut reposer dans son jardin, sous un tilleul qu'il affectionnait, au bord du Gave. Il y fut enseveli, par un matin lumineux, à la fin de juin 1816.

M. d'Ostabat le suivit de près. Car il mourut dans la même année vers la mi-octobre. Il avait gardé presque jusqu'aux derniers mois la vivacité de son allure : il se promenait et aimait encore à causer, raisonnait clair, bien qu'il s'embrouillât quelquefois dans ses souvenirs. Il jouissait de ses derniers jours sans incommodités ni inquiétude, et l'on pensait qu'il deviendrait centenaire. Mais, depuis la mort de son ami, sa décrépitude se précipita. Il perdit l'appétit d'abord, eut des nuits troublées, des absences, des sommeils fréquents, et divagua. Au reste, ses divagations n'avaient rien de pénible : il se croyait revenu aux meilleures époques de sa vie, à celles où il avait été le plus heureux; et tour à tour, c'était son enfance, sa jeunesse dans les garnisons lointaines, puis son retour, le temps où Sylvaine et Théophile étaient petits, et où il leur donnait, croisées ouvertes, au gazouillement des hirondelles qui entraient et voletaient sur leurs têtes, la leçon quotidienne... Puis c'était le temps où Sylvaine s'était fiancée avec Henri, et il se récréait puérilement, il ramenait dans leur cœur à toutes ces joies qui devenaient mélancoliques... Tous

trois l'écoutaient avec piété. Il s'éteignit, à quatre-vingt-seize ans, comme un enfant s'endort, et ne s'aperçut pas de sa fin.

Après la mort de son père et celle de M. d'Ostabat, Théophile, un moment, se trouva trop détaché de lui-même, dans son chemin de renoncement et de solitude. Ses amis le sauvèrent du dégoût de vivre.

Leur maison lui était, depuis sa naissance, presque aussi familière que la sienne. Il prit l'habitude de s'y retirer de plus en plus souvent, de plus en plus longuement, jusqu'au jour où il s'y installa tout à fait. Les besoins de Théophile étaient fort simples. M. de Lys-Mifaget s'occupait de ses affaires, pour lesquelles Théophile n'avait pas plus de goût qu'il n'avait d'aptitude à les diriger. Ses revenus, assez considérables, passaient pour une part aux pauvres gens ; il en consacrait une seconde aux fils de Sylvaine, à leurs menus plaisirs ; de la troisième et moindre part, il achetait ses vêtements et beaucoup de livres.

Il ne voulut jamais se marier ; il vécut auprès de son amie, qui lui rendait une inaltérable et pure tendresse. L'amour, qui avait rempli son âme et décidé de sa destinée, se transforma dans l'habitude si bien qu'il n'eut pas même à se réfugier en ses rêves et fut heureux sans renoncement. Il considérait les fils de Sylvaine comme des neveux ou des enfants adoptifs. Il se regardait, disait-il, comme un cadet de la famille ; il était un peu maintenant ce qu'avait été pour ses proches M. d'Ostabat lui-même, et il parlait de lui comme d'un père. Henri l'aimait autant que Sylvaine. Sa simplicité, sa douceur, sa bienfaisance, sa réputation de science et de jugement, lui gagnèrent une affection mêlée d'estime qui, avec le temps, devint une vénération publique. Et leur bonheur, à tous les trois, dura autant que leur vie, jusqu'au delà de 1840.

CHARLES DE BORDEU

QUESTIONS EXTÉRIEURES

I

LA NOTE FRANCO-RUSSE

Capture et remise en liberté de lord Methuen; entrevues et négociations dans l'Afrique du Sud; mouvements révolutionnaires en Russie parmi les étudiants et les ouvriers; révolte chinoise dans les provinces du Sud, toutes voisines de notre Tonkin et comprises dans notre zone d'influence; échange de vues et discussions amicales entre l'Allemagne et l'Italie pour le renouvellement de la Triplice; effervescence, brigandage, coups de main et quasi guerre civile en Albanie et en Macédoine; tous ces événements du mois de mars ont leur grande importance et l'on peut en prévoir de graves conséquences prochaines. Mais il est impossible encore de dire exactement quelle part de vérité et quelle part d'exagération peuvent contenir ces nouvelles. Il est probable que le problème sud-africain approche de la solution. Il est presque aussi probable que l'été ne viendra pas sans que les Puissances soient obligées d'intervenir dans la Turquie européenne. Pour l'heure, et pour le public français, ces inquiétudes passent au second plan. Ce mois de mars nous a apporté une surprise : la note franco-russe. Les représentants diplomatiques de la France et de la Russie ont donné communication de la décla-

ration suivante aux puissances signataires du protocole de Pékin du 7 septembre 1901 :

Les gouvernements alliés de la France et de la Russie, ayant reçu communication de la convention anglo-japonaise du 30 janvier 1902, conclue dans le but d'assurer le *statu quo* et la paix générale en Extrême-Orient et de maintenir l'indépendance de la Chine et de la Corée qui doivent rester ouvertes au commerce et à l'industrie de toutes les nations, ont été pleinement satisfaits d'y trouver l'affirmation des principes essentiels qu'ils ont eux-mêmes, à plusieurs reprises, déclaré constituer et qui demeurent la base de leur politique.

Les deux gouvernements estiment que le respect de ces principes est en même temps une garantie pour leurs intérêts spéciaux en Extrême-Orient. Toutefois, obligés d'envisager, eux aussi, le cas, où soit l'action agressive de tierces puissances, soit de nouveaux troubles en Chine, mettant en question l'intégrité et le libre développement de cette puissance, deviendraient une menace pour leurs propres intérêts, les deux gouvernements alliés se réservent d'aviser éventuellement aux moyens d'en assurer la sauvegarde.

Pourquoi la Double-Alliance a-t-elle éprouvé le besoin de répondre à la note anglo-japonaise? Il semble qu'il eût mieux valu peut-être garder le silence. J'ai expliqué, dans ma dernière chronique, ce que valait au juste ce contrat de l'Angleterre impérialiste et du Japon endetté. Toutes les nouvelles et tous les événements sont venus confirmer mon opinion. Cette note anglo-japonaise n'était avant tout qu'un nouveau bon billet donné aux « Chinois » du Parlement et de la presse britanniques. Il semble donc qu'il fallût la prendre comme telle et que de toute façon le plus habile fût de n'y voir, en public tout au moins, qu'un papier parlementaire sans grande importance internationale, un simple cordial dont les ministres des deux pays réconfortaient leurs chancelantes majorités. Rien n'empêchait d'ailleurs, dans l'intimité qui convient aux choses sérieuses, de prendre les résolutions et les mesures secrètes que la nouvelle situation semblait peut-être nécessiter.

Encore pour le début et même pour les deux premiers tiers de cette réponse, on avait trouvé, semble-t-il, le ton et les termes convenables. Les gouvernements alliés proclament leur entière satisfaction de la note anglo-japonaise : l'intégrité de

la Chine et de la Corée n'est pas seulement l'objet de leurs désirs ; elle leur apparaît encore comme la sauvegarde indispensable de leurs propres intérêts ; toutefois... Après un tel début, pourquoi cette fin ? pourquoi ces prophéties et presque ces menaces d'insurrections et de guerres ? Il semble qu'il eût été si simple de terminer par une adhésion publique, entière, à la note rivale, de n'en soupçonner, en apparence du moins, ni les intentions ni les termes et d'appeler au contraire toutes les puissances de l'Europe et même du monde à une semblable adhésion.

Il est certain que la Double-Alliance n'a en Chine aucun projet belliqueux ; elle a dit et redit ses intentions pacifiques :

Les cabinets de Paris et de Saint-Pétersbourg, répétait l'autre jour encore M. Delcassé à la tribune de la Chambre, n'ont qu'un désir : c'est que la Chine reste intacte et son gouvernement indépendant... C'est ce qu'ils ont déclaré avec l'autorité qui s'attache à une parole dont les actes ont d'avance établi la sincérité.

Outre les paroles, en effet, les actes répondent de ces intentions. Il est inutile de répéter qu'en France toute politique d'extension guerrière vers le Yunnan et les provinces du Sud rencontrerait une infrangible opposition dans le Parlement et dans le pays tout entier : lors de la dernière crise chinoise, nous avons eu cent occasions et mille raisons valables pour franchir la frontière du Tonkin : nous avons résisté à toutes les tentations parce que la paix, la paix, est le premier de nos besoins. Il est moins inutile, mais il n'est pas moins vrai de dire que la Russie ne veut en Chine que le *statu quo*. Quand elle proclame ses intentions de rendre la Mandchourie, on aurait tort de méconnaître sa bonne foi. L'annexion actuelle ou l'occupation prolongée de cette province chinoise ruinerait toute sa politique ailleurs. Maintenant qu'elle a son Transmandchourien et ses quais libres de Port-Arthur, la Russie est assurée du résultat final : le fruit mûri tombera dans sa main quand l'heure sera venue. Mais il faut laisser faire au temps. La Mandchourie coûterait en ce moment une peine inutile. Dans vingt ans, trente ans, quand le chemin de fer et le voisinage et les soins russes auront fait leur œuvre, la Mandchourie sera devenue par le commerce une

province sibérienne; tous ses intérêts la lieront à l'Empire du tsar. La Russie alors avisera...

C'est ailleurs maintenant que la politique russe compte porter son prochain effort. Elle ne cache plus ses préparatifs. Depuis six mois, elle vient de frapper de petits coups d'essai à toutes les portes qui peuvent s'ouvrir vers l'Inde. Elle intrigue dans l'Afghanistan, et les journaux anglais ne voilent plus leurs craintes d'une révolution de palais ou d'un changement de politique qui chasserait d'Hérat et de Kaboul l'influence britannique et qui ferait de ces avant-postes de l'Inde des étapes et des appuis de la descente russe. En Perse, où son influence est depuis 1900 souveraine, la Russie étudie ou construit ouvertement les trois grandes routes militaires qui, de la Transcaucasie, de la Caspienne et du Turkestan, peuvent mener au Golfe Persique ou même aux rives de l'Indus : de ce côté, les journaux et le Parlement britanniques sont encore plus inquiets. On assure qu'un nouvel emprunt de vingt-cinq millions de francs vient d'être consenti au Chah par les finances impériales, sous la condition que la Perse concéderait aux Russes l'ouverture et l'exploitation d'une grande route ou d'un chemin de fer entre Tauris et Téhéran. Partie de la Transcaucasie, au long des grandes étapes Tiflis, Érivan, Tauris et Téhéran, la poussée russe s'en irait ensuite d'un pas alerte vers Kachan, Ispahan et Bender-Bouchir ou la frontière afghane. Sur le Golfe Persique, que les Anglais considèrent comme un lac anglais et comme le vestibule de l'Inde, Bender-Bouchir ou Bender-Abbas deviendraient bientôt d'autres Port-Arthur. Les journaux de la métropole et de l'Inde sont remplis de nouvelles effrayantes sur les mystérieux voyages du vaisseau russe l'*Amiral-Korniloff* et sur ses va-et-vient entre Odessa et le Golfe Persique : le *Times of India* annonce sérieusement qu'à son dernier passage l'*Amiral-Korniloff* débarqua soixante mille fusils à Bender-Abbas.

Il est certain qu'estimant son œuvre chinoise assez avancée pour le moment, la Russie veut profiter encore des embarras anglais sur une autre de ses frontières asiatiques. Malgré la gêne de ses finances, elle a trouvé le moyen de mobiliser et d'entretenir tout un corps d'armée au long des

frontières turques et persanes p l'e a couverture de ses projets : nous aurons [illegible] ici même de cette poussée russe dans l'A centrale. Mais la Russie n'a jamais poursuivi deux s ensemble. Son organisation n'est pas assez souple, s matériel et ses ressources sont trop limités pour lui perm re de mener de front deux entreprises aussi coûteuses et si lointaines que la pénétration persane et l'occupation dchourienne. Depuis longtemps elle a fait son c ix. Q nd donc la Russie propose et promet d'évacuer la rie, ce n'est point générosité ou faux semblant : c' néc ssité pour elle. Dès qu'elle aura obtenu de Pékin des conditions satisfaisantes, elle évacuera. Jusque-là, elle maintiendra son occupation sans rien brusquer, sans donner prétexte à rupture, avec cette admirable patience et cette habileté à mener doucement l'adversaire au terrain défavorable, qui toujours assure à sa lente diplomatie le succès final.

En Extrême-Orient, la Double-Alliance ne nourrit donc pas et ne peut pas, à l'heure actuelle, nourrir de projets contraires aux déclarations anglo-japonaises; s'il est une puissance qui travaille à se tailler en Chine une chasse gardée, à se réserver un Chan-Toung clos de privilèges et de barrières fiscales, ce n'est à coup sûr ni la France ni la Russie. Pourquoi donc n'avoir pas adhéré gaiement à la note anglo-japonaise, sans restriction, sans récriminations? Pourquoi dans la réponse franco-russe cette phrase finale sur l'action agressive de tierces puissances, sur la possibilité de nouveaux troubles en Chine et sur les mesures que les gouvernements alliés se réservent d'envisager éventuellement?

Un journal de Londres, le *Spectator*, qui souvent transmet au public anglais les intentions et les nouvelles officieuses de Saint-Pétersbourg, commente ainsi la note de la Double-Alliance :

La déclaration franco-russe met fin, une fois pour toutes, aux illusions de nos compatriotes. Nous nous flattions que, si le Japon, confiant dans son alliance avec nous, faisait la guerre à la Russie, la France ne s'en mêlerait pas. Aux termes de notre accord anglo-japonais, nous n'aurions donc pas à intervenir. Déchantons. La France déclare qu'elle s'en mêlera. Il faudra qu'à notre tour nous entrions

dans la danse pour les beaux yeux de notre allié jaune. Donc, la politique étrangère de l'Angleterre est à la merci du Japon. Notre seul espoir, c'est que le Japon, sage et magnanime, ne tirera pas trop fort sur la corde que nous venons de nous passer au col et de lui mettre dans la main.

On dit que le Japon n'ira pas à la guerre parce qu'il n'a pas le sou. C'est possible. Mais il est possible aussi qu'il fasse la guerre, précisément parce qu'il n'a pas le sou. Alors nous devrions, nous Anglais, non seulement suivre le Japon dans la mêlée, mais encore lui garantir ses emprunts. Pas d'autre politique possible, en effet. Quand on entre dans la lutte avec un allié, il faut y entrer avec tous les moyens de vaincre. Le correspondant du *Times*, à Tokio, dit fort justement que l'Allemagne ne prendra pas parti contre la Russie dans l'Extrême-Orient. Il y a donc, pratiquement, une sorte d'accord latent de l'Allemagne avec la Duplice franco-russe contre la Duplice anglo-japonaise. Il faut ajouter avec le même correspondant du *Times* à Tokio : « Ce qui a le plus surpris les Japonais dans toute cette aventure, c'est que l'Angleterre ait pu être persuadée de faire alliance avec eux. »

Il semble donc que l'on ait tenu à menacer l'Angleterre, et ces menaces pourraient encore servir à d'autres fins. La Russie a grandement besoin d'emprunts nouveaux pour remédier à la crise intérieure de son industrie et pour entreprendre ses nouvelles poussées extérieures vers la Perse ou l'Afghanistan. Tout l'hiver, nous avons pu lire dans nos revues et feuilles financières « qu'il n'y a pas de crise financière russe » et que nulle part au monde l'épargne française ne peut espérer plus sûr placement. Mais la France semble trop pleine de papier russe, et M. Witte ne ménage plus les mots ironiques à la vieille « petite rentière » qui couve son magot et hésite aux opérations de génie, aux placements de grande envergure.

Faute de Paris, M. Witte mit quelque temps son espoir sur la place de Londres, et nombre de journaux ou de revues britanniques vantèrent aux financiers d'outre Manche les sûrs profits de l'entente russe. Les financiers anglais reconnaissent quel énorme stock de richesses représentent les immensités russe et sibérienne ; la Sibérie surtout les attire et volontiers ils tourneraient vers ses mines et ses forêts leurs capitaux et leurs études. Mais la guerre sud-africaine et les goldfields et les emprunts coloniaux ont lourdement grevé

leur portefeuille. M. Witte dut frapper à une autre porte. Berlin s'offrait, mais avec des ressources limitées, et, pour trouver les cinq cents millions demandés par M. Witte, Berlin déclarait indispensable l'aide d'Amsterdam. C'est vers Amsterdam que se tournèrent l'attention et les sourires de la Russie officielle. Au lendemain de la note franco-russe, on apprit que la Russie contractait un emprunt de quatre cent quatre-vingt-onze millions de francs sur les places réunies d'Amsterdam et de Berlin : les Hollandais escomptaient le papier des ennemis de l'Angleterre.

Du côté russe, il semble donc que peut-être les intérêts généraux et permanents de la Double-Alliance n'aient pas seuls présidé à la confection de la note. Du côté français, on a pu craindre aussi que la nouvelle de cet emprunt russe émis à Berlin et à Amsterdam ébranlât dans le public le renom ou fît même croire à l'instabilité de la Double-Alliance ; avant l'émission de cet emprunt, on a voulu donner une preuve évidente, palpable, forte, que la France reste toujours la meilleure amie des Russes, tout en n'étant plus leur seule créancière... Mais toutes ces considérations ne suffisent pas encore à nous expliquer cette note qui, malgré tout, reste un peu inquiétante et mystérieuse.

Je sais bien qu'en tout état de cause, il ne faut pas exagérer l'importance intrinsèque de ce document. Dire à sa louange qu'il peut servir la paix chinoise, en empêchant la Russie de courir aux complications et en l'obligeant de nous prévenir d'abord et de subir nos sages remontrances ; dire à sa charge qu'il va demain appuyer encore l'entêtement russe en Mandchourie et pousser aux mesures irréparables; prévoir qu'il amènera bientôt une rupture avec la Duplice anglo-japonaise et que, l'Amérique se rangeant d'un côté et l'Europe de l'autre, la guerre universelle va se déployer sur tous les océans ; annoncer le bombardement de Cherbourg, l'incendie de Marseille et du Havre, et la prise par les Anglais de Madagascar et de l'Indo-Chine : des mots, des mots ! Car à mettre les choses au pire, à supposer que demain les gouvernements alliés soient obligés de passer à l'acte, que feront-ils pour remplir cet engagement? Ils se concerteront sur leurs intérêts menacés, dit la dernière ligne de la note, et ils aviseront

« aux moyens d'en assurer la sauvegarde ». Cette menace nous laisse quelque répit. D'ici là, les Russes auront signé leur paix mandchourienne avec la Chine et peut-être, avec le Japon, une autre paix coréenne.

Pour juger équitablement cette note, il faudrait, je crois, connaître plusieurs choses que nous ignorons encore. La Double-Alliance a souvent parlé ; elle n'a jamais tout dit. Au fond, nous ne savons rien des engagements qui la nouèrent, ni des stipulations additionnelles, qui depuis cinq ans l'ont renouvelée et peut-être transformée. Le public français s'accommode de cette ignorance. On courrait pourtant quelques risques à méconnaître le véritable état de nos esprits. Ce qui fait parmi nous la véritable force de l'Alliance, ce n'est pas l'éphémère sentimentalité des foules, ni cette grosse popularité qui la met au pinacle aujourd'hui et qui demain la tournerait en dérision. Mais à tout esprit sensé, à tout calculateur raisonnable, cette alliance s'impose comme la garantie essentielle de la paix européenne et comme l'assurance indispensable de notre sécurité nationale. C'est pour l'Europe et pour la paix qu'on nous la présenta ; c'est pour notre tranquillité présente et future que la France tout entière l'accueillit. Dans cette Europe que nous sentions hostile et que la Triplice liguait contre nous, nous avions le besoin sentimental et matériel d'un ami sincère, d'un allié puissant, afin de ne plus vivre au jour le jour dans l'attente énervante de ces paroles et de ces affaires injurieuses que nos voisins du Rhin ne ménageaient pas à notre amour-propre. L'alliance franco-russe contenta nos vœux et nous délivra d'un intolérable fardeau, en nous promettant une paix désormais assurée et une vie quotidienne libérée d'angoisses inutiles. La paix, le travail et le bonheur tranquilles sont les premiers besoins de notre peuple. Il ne faudrait pas que la Double-Alliance devînt pour lui synonyme de guerre et de soucis proches ou lointains : elle ne résisterait pas longtemps à cette transformation ; elle plairait sans doute, pour un temps encore, à quelques-uns ; mais, du jour au lendemain, elle perdrait cette unanimité des cœurs et des esprits qui, seule, la rend inébranlable.

II

LE TESTAMENT DE CECIL RHODES

On pouvait prévoir que l'Angleterre reconnaîtrait enfin que sa force gigantesque, dont elle est si fière, n'est pas un sûr élément de succès, mais que sa prodigieuse ignorance, dont elle avoue non moins franchement la profondeur, est une sûre cause de décadence et de ruine. Mais on ne pouvait attendre cet aveu du testament de Cecil Rhodes.

Dans mes articles sur *l'Angleterre et l'Impérialisme*, j'essayais de montrer aux lecteurs de la *Revue* quelles théories contradictoires se disputaient la morale publique et, par suite, la politique de l'Angleterre. D'un côté, les partisans de la force proclamaient leur théorie du *struggle for life*, de la lutte pour la vie : « Le monde n'est qu'un champ de bataille où succombent toujours les plus faibles, où ne survivent que les plus forts. Ayez des muscles solides; soyez en nombre et bien armés : le succès et la vie, en dernier terme, sont à ce prix. Or, pour entretenir votre vitalité, il faut de temps en temps déployer votre force : un muscle dans l'inaction, un peuple dans la paix oisive perd de sa puissance et de ses formes. Il faut donc parfois une période d'exercices, un match ou une guerre, pour le ramener à son agilité normale et pour lui ramener aussi le respect et l'estime des spectateurs. » Ce fut cette morale et cette politique qui l'emportèrent le jour où le syndicat des Cecil Rhodes et des Chamberlain jeta l'Angleterre dans les aventures de l'impérialisme guerrier.

En Angleterre même, il ne manqua pas d'esprits mieux raisonnants pour montrer les sophismes de cet évangile du brigandage : « La vie, disaient avec raison les théoriciens de la paix, n'est pas une lutte, mais une concurrence. Ce ne sont pas toujours les plus gros ni les plus forts qui survivent. Tout au contraire : les mammouths ont disparu; les éléphants disparaissent; les fourmis pullulent. Même dans le monde animal et brutal, l'ingénieuse et patiente goutte

d'eau vient à bout de la montagne, et l'on a vu des essaims d'abeilles établir leur rucher dans la carcasse des lions. Dans le monde humain et civilisé, le rôle de la force décroît chaque jour devant l'ascension de l'esprit. Faites-vous donc un cœur plus généreux, plus désintéressé, plus capable de servir la cause de l'humanité tout entière. Faites-vous une intelligence plus ouverte, mieux renseignée, plus capable de découvrir et de maîtriser les lois des êtres et des choses. Et vous serez sûrs de vivre et de prospérer. Ce n'est pas le muscle, mais le cerveau; ce n'est pas le coup de poing, mais le coup d'œil; ce n'est pas le fusil, mais la machine perfectionnée; ce ne sont pas les régiments, mais les écoles, qui mènent un peuple vers le bonheur et la prospérité. »

Ces idées avaient été émises, dès 1886, devant la Commission d'enquête *sur la Baisse du Commerce britannique*, car il faut toujours remonter à cette enquête si l'on veut comprendre quelque chose aux affaires actuelles de l'Angleterre. Une minorité de négociants et fabricants anglais apercevait dans l'ignorance anglaise le facteur principal de la déchéance industrielle et commerciale que tous avouaient. « Très habile à la rame, maître au tennis, à la course et au foot-ball, pourvu de muscles et d'un appétit excellent, le jeune Anglais, disaient-ils, est, en général, d'une honteuse faiblesse dans tous les exercices de l'esprit, sans connaissance des langues étrangères, sans une idée, même grossière, de la géographie, même européenne, sans la moindre teinture de sciences physiques ou naturelles, et, qui pis est, sans la moindre curiosité scientifique, sans goût de l'étude et sans besoin d'apprendre. » A cette ignorance anglaise, ces chefs d'usine ou de comptoirs opposaient la science allemande : à les en croire, si l'Allemagne inondait l'Angleterre et le monde de ses articles *made in Germany*, c'était grâce surtout aux efforts soutenus de ses savants, aux recherches de ses laboratoires, au travail patient de toute sa nation studieuse.

En 1886, l'Angleterre avait encore une trop haute idée de son impeccable perfection et une trop tendre affection pour ses vieilles méthodes. Les impérialistes réussirent sans trop de peine à la convaincre que, dans le succès allemand, c'était la force impériale qui surtout opérait et que les dix mois de

la guerre de 1870, bien mieux que les travaux scientifiques des vingt années suivantes, avaient élevé au pinacle la patrie des Bismarck et des Moltke. Mais bientôt les consuls anglais à l'étranger, sans pourtant s'être concertés d'avance, entonnèrent des quatre coins du monde la même antienne : « Ce qui perd notre commerce, disait l'un, c'est le conservatisme insulaire, c'est-à-dire l'attachement aux vieux procédés et l'ignorance des découvertes nouvelles. » — « Nous ne garderons plus longtemps, disait un autre, notre prééminence commerciale, si nous ne nous mettons pas à connaître les langues et les besoins de notre clientèle : nous fabriquons, mais nous ne savons ni où porter, ni comment offrir notre marchandise. » — Et le consul de Christiania terminait par ce mot admirable : « Quand je demande à nos nationaux de m'envoyer des catalogues dans la langue de ce pays, ils m'adressent des ballots de brochures en espagnol[1] ! »

Durant les dix années dernières, les consuls anglais, dans chacun de leurs rapports annuels, répétèrent tant et si bien leurs plaintes à ce sujet, que l'on finit par leur prêter l'oreille. On leur demanda des rapports spéciaux sur l'éducation dans les villes ou pays de leur résidence, et de Belgique, de Hollande, d'Amérique, de France même, mais surtout d'Allemagne, leurs réponses concordantes arrivèrent, qui furent publiées dans les *Miscellaneous Series* des *Diplomatic and Consular Reports*.

Voici pour l'industrie : *Rapport N° 561*. Le consul anglais à Stuttgart a étudié l'organisation de l'instruction chimique en Allemagne et ses effets sur le développement des industries chimiques. On sait que depuis quinze ans l'Allemagne a presque conquis le monopole des produits chimiques et pharmaceutiques sur le marché universel :

Le progrès de l'industrie a toujours marché de pair avec les découvertes scientifiques des laboratoires et grâce aux facilités données à tous d'une meilleure instruction. Les annales du progrès industriel montrent peu d'exemples aussi frappants d'une marche aussi parallèle. Durant les premières années du XIXe siècle, comparée à la France, à l'Angleterre et aux États-Unis, l'Allemagne était en retard

1. *Diplomatic and Consular Reports*, n° 2013, 2119, 1815, etc.

pour les industries chimiques. Mais les travaux et les efforts des Liebig, des Wöhler, Runge, Hofmann, Perkin et Kekule changèrent ce retard en une avance. Depuis 1865 surtout, c'est la féconde théorie de Kekule et l'ouverture des laboratoires d'essais et de recherches qui a poussé la chimie allemande et les industries annexes au rang qu'elles occupent aujourd'hui dans le monde, et qui est le premier.

Il faudrait conter l'histoire de tel ou tel produit pour bien montrer les énormes bénéfices de ce travail scientifique. La garance française a été tuée par l'alizarine allemande. La garance valait chaque année à la France un revenu brut de 40 ou 42 millions de francs. La France en produisait encore 25 000 tonnes en 1870. L'Allemagne découvre l'alizarine en 1868; la production française de garance tombe à 500 tonnes en 1878; la production allemande d'alizarine monte à 22 000 tonnes en 1890, sur 25 000 tonnes que produit le monde entier. Chloral, antipyrine, sulphonal, parfums, cellulose, médicaments, papier, teintures, c'est la science, toujours la science et l'école qui ont donné aux Allemands le monopole de ces industries.

Et voici pour le commerce. *Rapport n° 483*. Le consul anglais de Berlin a étudié l'éducation commerciale dans l'empire allemand : il admire les efforts que tous les États et villes ont faits pour établir des écoles de commerce; il fait toucher du doigt « le zèle et l'énergie déployés par la nation tout entière pour conquérir une éducation commerciale toujours mieux adaptée aux nécessités présentes; l'étude des langues vivantes surtout a été encouragée ou poursuivie par toute la nation ». Mais il ajoute :

Pourtant ne nous y trompons pas. Les succès, remportés par le commerce allemand depuis 1873 et surtout depuis 1887, sont trop souvent attribués par l'opinion anglaise à la seule supériorité de l'éducation commerciale et technique de l'Allemagne. Quand on est bien familiarisé avec les choses allemandes, on s'aperçoit que cette édution spéciale, malgré son indéniable supériorité, fut un facteur moins puissant que l'éducation générale. Ce ne sont pas les seules études pratiques qui ont fait progresser la nation. Mais dans toute l'Allemagne, depuis des années, l'éducation générale avait atteint un niveau très élevé, et cette même éducation récemment encore faisait complètement défaut chez nous; elle reste toujours si mal distribuée!

La conclusion de cette enquête commerciale aurait pu être formulée par le mot de l'un de ces consuls. Pour vivre et

prospérer, une nati d t o aujou rmée permanente d'hommes e, *a standing army of scientific men* ». Ces rapports c air t leur chemin dans les journaux des Chambres de con ce t dans les revues spéciales. Mais le public anglais n'y longtemps qu'une attention incrédule. La « vieille Angl » semblait toujours invincible, et les parties de foot-ball t p ur la meilleure préparation à la vie de lutte. Néanr i les hommes d'État de tous les partis avaient la visi de l'infériorité criante de leur peuple. Ils sentaient combien leur éducation nationale était restreinte et surannée. La loi de 1870 a sans doute amélioré l'instruction populaire. Mais comparé aux peuples du continent, à l'Allemagne, à la Suisse ou à la France, le peuple anglais est de cinquante ans en retard sur tous ses voisins, et sa bourgeoisie manque de culture intellectuelle à un point que seuls peuvent imaginer ceux qui l'ont fréquentée de près. Le parti libéral, lors de son dernier ministère, avait inscrit dans ses projets une nouvelle loi sur l'instruction et M. Asquith, le jeune espoir de ce vieux parti, s'était fait l'homme de cette réforme : il échoua devant la coalition des préjugés religieux et des privilèges aristocratiques. Les Unionistes, en arrivant au pouvoir, promirent une loi aussi démocratique, disaient-ils, mais mieux adaptée aux us et coutumes sacro-saints : l'État favoriserait les écoles confessionnelles et se déchargerait sur les différentes Églises du soin d'instruire la nation. En 1896, on discuta ce plan. En 1897 et 1898, on fit quelque chose en cette direction. Mais la crise impérialiste et la guerre du Transvaal sont survenues, et l'Angleterre attend encore la grande réforme de son instruction primaire et de son enseignement secondaire, — ajoutons aussi de l'enseignement supérieur, qui, dans les Universités jeunes ou vieilles des Trois-Royaumes, ne distribue que fort mal une science confuse et bornée.

Pourtant les chefs mêmes du parti impérialiste, en pleine fièvre guerrière, sentaient la nécessité d'une autre méthode que le seul coup de poing pour la conquête ou la conservation du marché mondial. Lord Rosebery, en un discours à la Chambre des lords resté célèbre, déclara que l'éducation à réformer tout entière devrait être le premier soin des gouver-

nants anglais. J. Chamberlain, après avoir organisé des écoles techniques dans son royaume de Birmingham, entreprit d'y fonder une Université : de son propre argent, avec les contributions volontaires de sa famille, de ses amis et de ceux qui, derrière lui, ont gagné de si rapides fortunes dans les champs de la guerre et de l'or, il a pu ouvrir cette Université, dont il est aujourd'hui le chancelier. Mais la masse de la nation restait indifférente ; les méthodes d'un Sandow pour devenir l'homme le plus fort du monde la préoccupaient bien plus que les méthodes d'un Pasteur ou même d'un Berlitz. Il fallut à cette nation de boxeurs le coûteux exemple de la concurrence américaine et la plus coûteuse leçon de la guerre du Transvaal pour l'amener à une sérieuse réflexion.

Dès le début de la guerre, on put s'apercevoir que de bons soldats, de gros canons, une armée nombreuse et de braves officiers sont inutiles sans une carte exacte et sans la connaissance précise du pays, des hommes, des choses, sans la préparation savante des moindres détails. Les premiers revers anglais témoignèrent avec une douloureuse éloquence de l'ignorance de tous et de chacun. Du ministre, qui n'avait jamais su la force du peuple boer et la grandeur des préparatifs ennemis, au dernier soldat, qui se figurait le Boer comme un sauvage, un païen, un Zoulou à peine blanchi, en passant par les généraux qui semblent n'avoir jamais possédé ou regardé une carte de l'Afrique australe, toute cette aventure fut conduite ou exécutée en pleine méconnaissance de toutes les conditions de succès. En février 1900, la *Contemporary Review* s'écriait déjà : « De la crise présente, rien ne ressort aussi clairement que l'infériorité intellectuelle de ce peuple fort et vigoureux, bien trempé moralement, mais si pauvre dans toutes les branches du travail de l'esprit, de ce peuple de gâcheurs, *a nation of muddlers*. »

En deux années de revers, les plaintes de cette sorte ont eu le temps de s'accumuler et de s'aigrir. A ne feuilleter que les grandes revues des six ou huit derniers mois, on rencontre des aveux singuliers : « Nos écoles, dit l'une, ne dressent nos jeunes gens qu'à faire toute leur vie... des écoles[1] » (si l'on

1. M. C.-C. Perry, dans la *Nineteenth Century*, novembre 1901.

peut traduire par cet à peu près la [illegible])nante, *our public schools make only public fools*). — « Ce fut longtemps un cher et vieux dicton, dit une autre revue, que Waterloo a été gagné sur les champs de jeux d'Eton (le grand collège anglais). C'est une vérité, aussi certaine pour le moins, que Colenso fut perdu dans ses classes. Nous sentons tous ou nous arriverons tous à sentir que les faiblesses de notre armée découlent de notre défectueux système d'enseignement. Le public en est anxieux, inquiet, et je n'imagine pas son état d'esprit, s'il venait à s'apercevoir que, dans la marine, les choses vont de même. C'est peut-être la gravité même et la tristesse de cette vérité qui fait qu'on lui tourne le dos. Et pourtant, ce n'est un doute permis à personne, quand on connaît les plus jeunes membres de nos états-majors, que notre système actuel d'enseignement nous sème dans la marine toutes les graines d'un futur Colenso naval[1] ».

Cette dure leçon de la défaite n'eut pas encore suffi peut-être. L'Angleterre, dédaigneuse, eût laissé au Continent ces habitudes de gratte-papier et ce travail de pédantisme. Mais voici que l'Amérique passe à l'ennemi et rêve de devenir savante à son tour. Récemment encore, l'Américain valait l'Anglais pour son indifférence ou son dédain affiché des choses scientifiques. M. E. Gosse[2] remarquait avec raison combien tous les peuples de langue anglaise, sur les deux bords de l'Atlantique et aux Antipodes, ont vécu depuis cinquante ans dans un splendide isolement de la pensée contemporaine. « Le monde, ajoutait M. Gosse, ne prête aucune attention à ce que les Anglo-Saxons peuvent écrire ; on disait au XVIIIe siècle que l'Europe, voulant étudier le ciel de l'esprit, tournait son télescope vers l'Angleterre. Aujourd'hui, la seule idée anglo-saxonne qui ait fait quelque figure dans le monde, c'est l'impérialisme. Quelle idée ! et quels résultats ! jamais le mot de Heine n'a été si juste : *Wie eng, wie english ! Quels gens étroits ! quels gens du détroit !* »

Brusquement, les Américains ont voulu sortir de cet isolement. Les Universités continentales ont vu accourir les étu-

1. F.-S. Corbett, dans la *Monthly Review*, mars 1902.

2. *Cosmopolitan*, novembre 1901.

diants transatlantiques. Sur toute la surface des États-Unis, les villes, les États et les particuliers ont rivalisé de zèle et de largesses pour construire et doter des établissements d'instruction, des laboratoires de recherches, des ateliers de science et d'art. Les milliardaires prodiguent les dons ou les legs. M. Carnegie offre ving-cinq millions de francs pour ouvrir des bibliothèques à New-York et promet cent vingt-cinq millions pour la création à Pittsburg de la plus gigantesque université technique que le monde aura jamais connue; il a dépensé déjà plus de trente millions en écoles de toute espèce. Et ce n'est pas aux seuls petits Américains que vont ses milliards; les petits Écossais reçoivent de lui une pâture de cinquante millions.

En attendant l'américanisation du monde, que les revues anglaises nous annoncent, on peut dire que cette conversion des Américains aux idées et aux méthodes continentales a convaincu l'Angleterre qu'il était temps pour elle aussi de se mettre à l'école. La mode prend aussi outre Manche, des dons et legs aux Universités. Il passe en proverbe que le meilleur usage d'une grande fortune, c'est la fondation de quelque école ou de quelque chaire. L'an dernier à cette date, M. Cecil Rhodes fondait au Cap une bourse annuelle de six mille francs pour le séjour d'un étudiant africain à Oxford : « Six mille francs, disaient alors les amis de Cecil Rhodes [1], ce n'est pas grand chose à coup sûr; mais ce n'est là qu'un avant-courrier de bien plus grandes choses, dont avant peu nous verrons l'extension à tout l'univers anglais. »

Plus tôt même que ne le pensaient les amis de Cecil Rhodes, ces grandes choses nous apparaissent aujourd'hui. Par testament, Cecil Rhodes ordonne qu'une assez grosse part de sa fortune soit appliquée à des fondations d'enseignement dans les Universités anglaises au profit des trois races saxonnes d'Angleterre, d'Allemagne et d'Amérique. Car malgré tout l'impérialisme et le « panbritannisme » ne perdent pas entièrement leurs droits. Cecil Rhodes a feint, jusqu'à son dernier souffle, d'obéir au décret providentiel qui aurait confié l'avenir de l'humanité à la sagesse, à la vertu, à la

1. Voir *Review of Reviews*, avril 1901.

force des races germaniques. Il v[illegible] es bienfaits allassent à toute la jeunesse studieuse de ces races, et qu'Oxford devînt le foyer familial où jeunes Allemands, jeunes Yankees et jeunes Anglais se feraient un cœur et un esprit « pan-britons ».

Il a voulu témoigner aussi de sa gratitude envers cet empereur allemand, dont les actes récents ont si bien fait pardonner son ancien télégramme au président Kruger. Ce n'est pas la première fois, peut-être, que l'argent de Cecil Rhodes récompense, en Angleterre et au dehors, en public et en secret, sur les trônes et dans les journaux, les bons serviteurs de l'impérialisme anglais. Et ce ne sera pas la dernière. Une moitié des millions de Cecil Rhodes fondera et entretiendra la caisse noire où l'impérialisme continuera d'avoir, contre la presse pacifique et contre les hommes d'État ou contre les partis *little-englanders*, son trésor de guerre. Mais l'autre moitié doit servir à fonder cette caisse blanche du savoir et de la préparation scientifique. Quel ironique commentaire à toute cette vie ! N'avoir rêvé que lutte violente et championnat de force ou de ruse ; n'avoir marché que dans le sang et la misère des peuples vaincus ou trompés ; n'avoir en somme vécu que pour obtenir, sinon pour mériter, le titre de Napoléon du Cap, et finir en « idéologue », presque en intellectuel !

VICTOR BÉRARD.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars-Avril 1902

LIVRAISON DU 1er MARS

LIVRAISON DU 15 MARS

LIVRAISON DU 1er AVRIL

LIVRAISON DU 15 AVRIL



cs

9e Année. N° 8. 15 Avril 1902

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

Londres. — T. FISHER UNWIN. 11, Paternoster Buildings. E. C.

LIVRES NOUVEAUX

LA LEÇON D'AMOUR DANS UN PARC,
par René Boylesve.

En écrivant ce livre, M. René Boylesve s'est dit à lui-même : « Je vais m'offrir le plaisir, entre de graves romans, qui sont difficiles, de raconter — une fois — ce qui me plaira, comme on improvise de jolis contes aux enfants. » Et il a laissé courir sa pensée et sa plume, au hasard. Vous pensez bien que sa plume est toujours alerte, que dans les allées d'un parc d'amour elle a su cueillir les fleurs les plus suaves et que tout ce livre est un bouquet délicieux. L'auteur a choisi pour lui seul son sujet et ses personnages : il a dirigé à son gré les péripéties de l'aventure délicate qu'il nous raconte ; et il ne faudrait pas laisser les jeunes filles s'aventurer dans les détails de cette aventure. La lecture de ce livre doit être un plaisir de lettrés ; il faut se l'offrir, comme l'auteur se l'est offerte à lui-même, pour le divertissement et le charme de vivre un peu, loin de la vie moderne souvent austère et rebutante, dans ce beau domaine de la fantaisie, en compagnie « de gens qui sont capables de commettre d'insignes faiblesses, et qui les commettent, mais avec bonne grâce, d'une allure aisée et naturelle, telle en un mot que l'on sent que le bon Dieu les a mis au monde pour cela et qu'il les regarde faire, du coin de l'œil, sans trop froncer le sourcil ».

LES CADENCES DU RÊVE,
par Jean-Louis Fouché.

Il y a des vers charmants dans ce petit volume, des vers d'amour, des vers de mélancolie et des vers de gaieté. Ces « cadences du rêve » sont alertes, et légères et les mots y chantent sans effort, tout naturellement. C'est la grâce particulière de ces moindres poèmes qu'ils semblent couler au fil d'une pensée abondante et toujours limpide. L'auteur ne se guinde point, il ne cherche pas à se créer une originalité artificielle. Il ose être lui-même, tout simplement, et il fait bien. On trouve pêle-mêle dans ce recueil des vers de circonstance, des strophes à mettre en musique, des madrigaux, la « traduction d'une pièce d'Ovide », un « concert de harpes », après une lettre familière, — des vers de tous les tons et de toutes les couleurs. Partout on découvre de l'émotion, de la verve, un don véritable de poésie.

LES GRÈVES, par Jules Huret.

Ce livre est le résultat d'une enquête sur grève et l'arbitrage obligatoire. Au moment « MM. Waldeck-Rousseau et Millerand déposaie un projet de loi sur « le règlement amiable d différends relatifs aux conditions du travail M. Jules Huret a interrogé sur ce projet « loi des théoriciens politiques, des représe tants de la haute industrie et quelques-uns de c « grands patrons » qui se dressent en adversair énergiques devant les agitateurs ouvriers. Pa tout, à Saint-Étienne, aux Docks de Marseille, Lyon, au Creusot, à Lille, aux Forges de Riv de-Gier et de Saint-Chamond, à Roubaix, Besançon, aux Mines d'Anzin et de Lens, da tous les grands centres ouvriers de la Franc M. Jules Huret a pris des « interviews », comm il sait les prendre, avec cette façon directe « précise d'interroger qui force les hommes livrer leurs idées les plus secrètes. Et avec qu art M. Jules Huret nous présente l'homme ava l'entretien ! Ce livre toujours vivant et pitt resque est en même temps un document de hau intérêt qui vient compléter la précédente enquê du même auteur sur la question sociale.

LES VIERGES DE SYRACUSE,
par Jean Bertheroy.

Ce nouveau roman de Jean Bertheroy vie s'ajouter à la série de ses « romans antiques qui comprenait déjà *Cléopâtre, le Mime Bathyll* et cette *Danseuse de Pompéi*, dont nos lecteu n'ont point oublié le charme. C'est encore un histoire d'amour qui anime ce roman, ce poèm des *Vierges de Syracuse*, l'amour passionné, irré sistible de Dorcas pour l'hiérophantide Maxill Jean Bertheroy nous transporte à l'époque de l prise de Syracuse par Marcellus, au moment o la cité est déjà condamnée à la servitude, au temps où « sur le rivage, devant l'arc assomb de la mer, les nymphes sicélides pleuraient » Et, en même temps que la très pure idylle d deux amants, Jean Bertheroy nous fait assiste à toute cette suprême résistance de Syracuse aux combats sur mer, aux assauts acharnés de Romains, à toute cette force tenue en échec pa l'esprit du seul Archimède. L'époque nous es merveilleusement restituée en ses moindres dé tails. Et, en même temps qu'un beau roman c'est là un beau livre d'histoire.

9e Année. — N° 8. — 15 Avril 1902

LA
REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

Londres. — T. FISHER UNWIN. 11, Paternoster Buildings. E. C.

OFFICIERS MINISTERIELS

Les annonces sont reçues par M. L. LOIZEAU, 5, rue Guichard.

VILLE DE PARIS

A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris. le 29 avril 1902. **TERRAIN** r. du Four. Surf. 351 m. 48. M. à pr. 380 f. le m. S'ad. à Mes Mahot de la Quérantonnais, 14, r. des Pyramides, et Delorme, r. Auber, 11, dép. de l'ench.

VILLE DE PARIS

A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, le 29 avril 1902. **TROIS TERRAINS** : 1° angle av. des Gobelins et rues Coypel et Philippe-de-Champagne. Surf. 474 m. env. M. à p. 145 fr. le m. — 2° r. Rosa-Bonheur. Surf. 324 env. M. à pr. 120 fr. le mèt. — 3° r. Valentin-Haüy. Surf. 324 mèt. env. M. à pr. 120 fr. le mèt. S'adr. aux not. Mes Delorme, 11, r. Auber, et Mahot de la Quérantonnais, 14, r. des Pyramides, déposit. de l'ench.

FONDS DE COMMERCE D'IMAGERIE (Maison P. Aubry), n° 14, rue Séguier. A adjug. en l'étude de Me Champetier de Ribes, not., n° 10, r. de Castiglione, le mardi 15 avril 1902, à 2 heures. Mise à prix (pouvant être baissée) 10.000 francs. S'adresser au notaire et à M. Laforge, liquidateur, n° 14, rue St-André-des-Arts.

HOTEL à Neuilly sur-Seine, boul. Victor-Hugo, nos 50, 52 et 54. Non loué. M. à pr. 250.000 fr. A adj. sur 1 ench. Ch. des not. de Paris, le mardi 29 avril 1902. S'adr. à Me Théret, not., n° 24, boulevard Saint-Denis.

A VENDRE A L'AMIABLE

IMMEUBLE à Paris, rue du Four, n° 44, loué par bail notarié 10.000 fr. Net de tous impôts et réparations. S'adresser pour traiter à Me Huguenot, notaire à Paris, n° 50, rue de la Boétie.

PARC DE MONTRETOUT, n° 32, à Saint-Cloud. **PROPRIÉTÉ** à l'angle de l'avenue de Montretout et du Parc. M. à pr. 50.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. des not. de Paris, le mardi 22 avril. S'adr. au gardien du Parc, et à Me Dufour, not., 15, boulev. Poissonnière.

VENTE au Palais de Justice, à Paris,
le mercredi 30 avril 1902,
à 2 heures de relevée,
en un seul lot.
MAISON SISE A RIO-DE-JANEIRO (Brésil)
103, rue do Rozario.
Revenu brut environ 12.000 francs.
Mise à prix 100.000 francs.
S'adresser, pour renseignements, à :
1° Me Berton, avoué à Paris, n° 14, rue d'Anjou-Saint-Honoré ;
2° Me Carves, avoué à Paris ;
3° Me Theret, notaire a Paris ;
4° M. Léitac da Cunha, avocat à Rio de Janeiro.

MAISON à Paris, rue Letort. Cont. 100 mèt. Rev. br. 4.300 fr. M. à prix 20.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. des notaires de Paris, le mardi 22 avril 1902. S'adr. à Me Maciet, not. à Paris, 60, boulevard Sébastopol.

BELLE MAISON DE CAMPAGNE A CHATOU, n° 92, rue Labélonie. Conten. 6.270 mèt. M. à pr. 60.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. des not. Paris, le 29 avril 1902. S'adr. à Me Mégret, not., n° 45, rue Richelieu, Paris.

Collection de M. Jules STRAUSS

Tableaux modernes

Aquarelles, Pastels par

BOUDIN, J.-L. BROWN, CARRIÈRE, CÉZANNE, COROT, DAUMIER, DEGAS, DETAILLE, GUILLAUMIN, JONGKIND, LÉPINE, MANET, MONET, B. MORIZOT, PISSARRO, RENOIR, RIBOT, RICARD, SISLEY, WHISTLER, ETC.

VENTE HOTEL DROUOT, SALLES 7 & 8

Le Samedi 3 mai 1902, à 2 heures

COMMISSAIRE PRISEUR	EXPERTS
Mr PAUL CHEVALLIER *10, rue Grange-Batelière* *PARIS*	MM. BERNHEIM JEUNES *8, rue Laffite* *et 36, avenue de l'Opera*

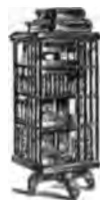
EXPOSITIONS

Particulière : *Le jeudi 1er mai 1902,* } *de 1 h. 1/2*
Publique : *Le vendredi 2 mai 1902.* } *à [illegible] h. 1/2*

Entree par la rue Grange-Batelière

BIBLIOTHÈQUE Tournante TERQUEM

(MARQUE DÉPOSÉE)



POUR LIVRES ET MUSIQUE
Appui-Livres,
Chevalets, Porte-Dictionnaire, etc.

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE

EM. TERQUEM

PARIS — 49, rue Scribe, 49 — PARIS

DÉMÉNAGEMENTS BEDEL & Cie
TÉLÉPHONE 259-24
18, Rue Saint-Augustin, 18, PARIS



PHOSPHATINE
FALIÈRES

LOUIS XV ET MARIE LECZINSKA, par **Pierre de Nolhac.**

·e dans la pourpre ; sauter dans l'exil et re par la fenêtre d'un royal château de e ; être ballottée dix ou vingt ans à travers incipautés et villes d'Allemagne, pour r enfin dans un petit trou d'Alsace où la du roi de France assure quelquefois le iotidien ; être fiancée, ou presque, à un des Cent Suisses, à un margrave de t à un duc de Bourbon premier ministre; ı s'éveiller reine de France, femme de XV ; remonter sur le trône par la grâce femme tarée et mériter par ses propres le surnom de la *Bonne Reine :* l'histoire à ầr vaut la peine d'être contée et, plus nt encore, elle vaut la peine d'être lue elle est contée par M. de Nolhac.

ES ESTHÉTIQUES, par **Georges Lechalas.**

i une série d'études fort intéressantes où : a magistralement traité quelques-unes ıstions esthétiques les plus discutées par ilosophes et nos critiques modernes. ıne introduction sur le beau et le laid, orges Lechalas se demande : qu'est-ce ·t ? puis il étudie l'art et la nature, l'art et hématiques, la suggestion dans l'art, les ı et les associations des divers arts, l'art ıriosité, l'art et la morale, et sur toutes estions M. Georges Lechalas ne nous pas seulement son opinion personnelle : initie à tout ce qu'ont écrit et pensé les rs esprits de notre temps ; il nous pré·s jugements, les théories, il nous met en de les discuter ; lui-même les discute. un volume tout à fait remarquable.

:ONS DE L'HISTOIRE, par **Gabriel Monod.**

de de l'histoire est-elle utile ? Oui, au plus général du mot, en ce sens qu'ignostoire, c'est ignorer ce qu'est l'homme, st la civilisation, ce qu'est la vie sociale, st la vie individuelle. Mais cette étude d'une utilité pratique ? Fournit-elle des lont puissent profiter la vie publique et la ée ? Le problème est plus difficile, car il) aisé de prouver que l'histoire est une école de scepticisme, d'égoïsme, de pes; et d'immoralité. Pourtant il est certain istoire bien comprise fournit des enseits, que, sous les réserves nécessaires, elle à qui sait raisonner, de conclure des ıs passés aux événements du présent, et ı elle est une leçon de moralité pour qui ète point aux défaites de la justice et du I. Gabriel Monod traite ici brièvement lème, mais avec toute la richesse de sa historique, appuyée de nombreux exemlo rapprochements instructifs.

L'EMPIRE DU MILIEU, par **MM. É. et O. Reclus.**

L'an dernier, l'Afrique centrale ; cette année, la Chine : à mesure que de grands événements ramènent l'attention publique vers quelque province ou quelque empire des continents lointains, MM. Reclus nous offrent à nouveau, réédité, revu, développé, corrigé et minutieusement complété, quelque chapitre de cette admirable *Géographie Universelle* qui valut à son auteur, M. Élisée Reclus, la renommée européenne. Cartes dans le texte et hors texte, luxe de l'impression, beauté des caractères et du papier, commodité du format, rien ne manque pour plaire et charmer dans l'extérieur de ce beau livre. Quant à l'intérieur, l'œuvre ancienne de M. Élisée Reclus a été reprise et mise à jour par ce travailleur consciencieux et ce chercheur infatigable qu'est son frère Onésime : « C'est le moment, disent les auteurs, d'étudier avec sincérité, avec la sympathie qu'il mérite, ce grand pays. » C'est donc le moment aussi de lire et de méditer ce grand livre.

CORRESPONDANCE DE SIGISMOND KRASINSKI ET DE HENRY REEVE,
publiée avec une préface de **Joseph Kallenbach.**

En 1830, lorsque s'ouvre cette correspondance, Krasinski, celui qui sera quelques années plus tard l'un des grands poètes de la Pologne, n'a pas encore dix-huit ans ; Henry Reeve, qui sera plus tard rédacteur politique du *Times*, directeur de la *Revue d'Édimbourg*, et l'un des hommes les plus agissants et les plus influents de l'Angleterre, a seize ans à peine. M. Kallenbach, dans son excellente préface, a fort bien dit l'intérêt et le charme de ces lettres d'adolescent, le noble enthousiasme de ces deux âmes ardentes, agitées de toutes les inquiétudes, émues de toutes les espérances morales, littéraires et sociales, du romantisme et de l'âge révolutionnaire. Peu de documents éclairent d'une lumière plus vive et plus sincère l'histoire sentimentale des ces années troubles et fécondes.

DU SENTIMENT ARTISTIQUE DANS LA MORALE DE MONTAIGNE, par **Édouard Ruel.**

M. Émile Faguet présente au public cette remarquable étude sur Montaigne, qui fut l'œuvre de toute une vie et qui demeure pourtant inachevée. Le frère de l'auteur, qui a publié cette œuvre posthume, a réuni en appendice, à la fin du volume, un certain nombre de fragments et de notes. « Pour Ruel, Montaigne, en son fond, est un artiste, et son tour de caractère, son tour d'esprit, sa méthode, sa composition, sa disposition des parties, son style et même sa langue s'expliquent par là et ne s'expliquent bien que de cette sorte. » C'était l'opinion de Montesquieu. M. Édouard Ruel a défendu cette thèse originale avec un talent de critique, de poète et de virtuose incomparable.

LIVRES NOUVEAUX

LOUIS XV ET MARIE LECZINSKA,
par Pierre de Nolhac.

re dans la pourpre ; sauter dans l'exil et ire par la fenêtre d'un royal château de ie ; être ballottée dix ou vingt ans à travers rincipautés et villes d'Allemagne, pour r enfin dans un petit trou d'Alsace où la du roi de France assure quelquefois le uotidien ; être fiancée, ou presque, à un l des Cent Suisses, à un margrave de it à un duc de Bourbon premier ministre ; n s'éveiller reine de France, femme de XV ; remonter sur le trône par la grâce femme tarée et mériter par ses propres le surnom de la *Bonne Reine* : l'histoire à ûr vaut la peine d'être contée et, plus ent encore, elle vaut la peine d'être lue elle est contée par M. de Nolhac.

ES ESTHÉTIQUES, par Georges Lechalas.

i une série d'études fort intéressantes où r a magistralement traité quelques-unes estions esthétiques les plus discutées par hilosophes et nos critiques modernes. une introduction sur le beau et le laid, eorges Lechalas se demande : qu'est-ce rt ? puis il étudie l'art et la nature, l'art et thématiques, la suggestion dans l'art, les s et les associations des divers arts, l'art uriosité, l'art et la morale, et sur toutes iestions M. Georges Lechalas ne nous pas seulement son opinion personnelle : initie à tout ce qu'ont écrit et pensé les irs esprits de notre temps ; il nous pré- es jugements, les théories, il nous met en de les discuter ; lui-même les discute. à un volume tout à fait remarquable.

ÇONS DE L'HISTOIRE, par Gabriel Monod.

ude de l'histoire est-elle utile ? Oui, au plus général du mot, en ce sens qu'igno- istoire, c'est ignorer ce qu'est l'homme, st la civilisation, ce qu'est la vie sociale, est la vie individuelle. Mais cette étude d'une utilité pratique ? Fournit-elle des dont puissent profiter la vie publique et la vée ? Le problème est plus difficile, car il p aisé de prouver que l'histoire est une école de scepticisme, d'égoïsme, de pes- e et d'immoralité. Pourtant il est certain istoire bien comprise fournit des ensei- its, que, sous les réserves nécessaires, elle , à qui sait raisonner, de conclure des es passés aux événements du présent, et n elle est une leçon de moralité pour qui rête point aux défaites de la justice et du I. Gabriel Monod traite ici brièvement lème, mais avec toute la richesse de sa historique, appuyée de nombreux exem- de rapprochements instructifs.

L'EMPIRE DU MILIEU, par MM. É. et O. Reclus.

L'an dernier, l'Afrique centrale ; cette année, la Chine : à mesure que de grands événements ramènent l'attention publique vers quelque province ou quelque empire des continents lointains, MM. Reclus nous offrent à nouveau, réédité, revu, développé, corrigé et minutieusement complété, quelque chapitre de cette admirable *Géographie Universelle* qui valut à son auteur, M. Élisée Reclus, la renommée européenne. Cartes dans le texte et hors texte, luxe de l'impression, beauté des caractères et du papier, commodité du format, rien ne manque pour plaire et charmer dans l'extérieur de ce beau livre. Quant à l'intérieur, l'œuvre ancienne de M. Élisée Reclus a été reprise et mise à jour par ce travailleur consciencieux et ce chercheur infatigable qu'est son frère Onésime : « C'est le moment, disent les auteurs, d'étudier avec sincérité, avec la sympathie qu'il mérite, ce grand pays. » C'est donc le moment aussi de lire et de méditer ce grand livre.

CORRESPONDANCE DE SIGISMOND KRASINSKI
ET DE HENRY REEVE,
publiée avec une préface de **Joseph Kallenbach.**

En 1830, lorsque s'ouvre cette correspondance, Krasinski, celui qui sera quelques années plus tard l'un des grands poètes de la Pologne, n'a pas encore dix-huit ans ; Henry Reeve, qui sera plus tard rédacteur politique du *Times*, directeur de la *Revue d'Édimbourg*, et l'un des hommes les plus agissants et les plus influents de l'Angleterre, a seize ans à peine. M. Kallenbach, dans son excellente préface, a fort bien dit l'intérêt et le charme de ces lettres d'adolescent, le noble enthousiasme de ces deux âmes ardentes, agitées de toutes les inquiétudes, émues de toutes les espérances morales, littéraires et sociales, du romantisme et de l'âge révolutionnaire. Peu de documents éclairent d'une lumière plus vive et plus sincère l'histoire sentimentale des ces années troubles et fécondes.

DU SENTIMENT ARTISTIQUE DANS LA MORALE
DE MONTAIGNE, par Édouard Ruel.

M. Émile Faguet présente au public cette remarquable étude sur Montaigne, qui fut l'œuvre de toute une vie et qui demeure pourtant inachevée. Le frère de l'auteur, qui a publié cette œuvre posthume, a réuni en appendice, à la fin du volume, un certain nombre de fragments et de notes. « Pour Ruel, Montaigne, en son fond, est un artiste, et son tour de caractère, son tour d'esprit, sa méthode, sa composition, sa disposition des parties, son style et même sa langue s'expliquent par là et ne s'expliquent bien que de cette sorte. » C'était l'opinion de Montesquieu. M. Édouard Ruel a défendu cette thèse originale avec un talent de critique, de poète et de virtuose incomparable.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05542 5949



Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

ÉMILE GEBHART

d'Ulysse à Panurge

CONTES HÉROÏ-COMIQUES

Un volume in-16, broché. . . . . **3 fr. 50**

Des figures légendaires, symboliques ou historiques : Ulysse, Ménélas, Hélène et Calypso ; Pétrone, Trimalchion et Néron ; Panurge et frère Jean des Entommeures, encadrées de paysages vrais, le Parnasse, le Styx, l'Olympe, la Campagne romaine, et de décors vraisemblables, la maison des Atrides, le palais de Circé, le Serapeum de Memphis, les cachots du château Saint-Ange, tels sont les personnages de ces petits romans joyeux, où se glisse parfois l'émotion tragique ; ils divertiront les lecteurs fidèles aux souvenirs d'Homère, de Tacite ou de Rabelais.

Du même auteur :

L'Italie Mystique, histoire de la Renaissance religieuse au moyen âge, 3e édition, 1 volume.
Moines et Papes, essai de psychologie historique, 2e édition, 1 volume.
Au son des Cloches, 2e édition, 1 volume.
Conteurs Florentins du Moyen Age, 2e édition, 1 volume.

Chaque volume in-16, broché. . . . . **3 fr. 50**

CH. DE COYNART

Une Sorcière au XVIIIe Siècle

Marie-Anne de la Ville

(1680-1725)

Avec une Préface de M. PIERRE DE SÉGUR

Un volume in-16, broché. . . . . **3 fr. 50**

Le sujet de ce livre est à la mode et la manière dont il est traité en fait un ouvrage aussi curieux qu'amusant.

Les personnages ressuscités avec un scrupule dont on ne saurait trop louer l'auteur, semblent échappés de *Gil Blas* et leurs aventures paraîtraient tenir du roman et de la fantaisie plus que de l'histoire, si une documentation des plus sérieuses ne venait à chaque instant nous assurer de la parfaite authenticité des événements.

LIVRES NOUVEAUX

LOUIS XV ET MARIE LECZINSKA,
par **Pierre de Nolhac.**

Naître dans la pourpre ; sauter dans l'exil et la misère par la fenêtre d'un royal château de Pologne ; être ballottée dix ou vingt ans à travers principautés et villes d'Allemagne, pour échouer enfin dans un petit trou d'Alsace où la bonté du roi de France assure quelquefois le pain quotidien ; être fiancée, ou presque, à un Monel des Cent Suisses, à un margrave de ade et à un duc de Bourbon premier ministre; udain s'éveiller reine de France, femme de ouis XV ; remonter sur le trône par la grâce une femme tarée et mériter par ses propres rtús le surnom de la *Bonne Reine :* l'histoire à up sûr vaut la peine d'être contée et, plus rement encore, elle vaut la peine d'être lue and elle est contée par M. de Nolhac.

ÉTUDES ESTHÉTIQUES, par **Georges Lechalas.**

Voici une série d'études fort intéressantes où uteur a magistralement traité quelques-unes s questions esthétiques les plus discutées par philosophes et nos critiques modernes. rès une introduction sur le beau et le laid, . Georges Lechalas se demande : qu'est-ce l'art ? puis il étudie l'art et la nature, l'art et mathématiques, la suggestion dans l'art, les ités et les associations des divers arts, l'art la curiosité, l'art et la morale, et sur toutes questions M. Georges Lechalas ne nous ne pas seulement son opinion personnelle : ous initie à tout ce qu'ont écrit et pensé les illeurs esprits de notre temps; il nous pré- te les jugements, les théories, il nous met en ure de les discuter ; lui-même les discute. t là un volume tout à fait remarquable.

LEÇONS DE L'HISTOIRE, par **Gabriel Monod.**

L'étude de l'histoire est-elle utile ? Oui, au le plus général du mot, en ce sens qu'igno- l'histoire, c'est ignorer ce qu'est l'homme, u'est la civilisation, ce qu'est la vie sociale, u'est la vie individuelle. Mais cette étude elle d'une utilité pratique ? Fournit elle des s dont puissent profiter la vie publique et la privée ? Le problème est plus difficile, car il trop aisé de prouver que l'histoire est une le école de scepticisme, d'égoïsme, de pes- isme et d'immoralité. Pourtant il est certain l'histoire bien comprise fournit des ensei- ments, que, sous les réserves nécessaires, elle met, à qui sait raisonner, de conclure des mples passés aux événements du présent, et enfin elle est une leçon de moralité pour qui s'arrête point aux défaites de la justice et du oit. M. Gabriel Monod traite ici brièvement problème, mais avec toute la richesse de sa ience historique, appuyée de nombreux exem- es et de rapprochements instructifs.

L'EMPIRE DU MILIEU, par **MM. É. et O. Reclus.**

L'an dernier, l'Afrique centrale; cette année, la Chine : à mesure que de grands événements ramènent l'attention publique vers quelque province ou quelque empire des continents lointains, MM. Reclus nous offrent à nouveau, réédité, revu, développé, corrigé et minutieusement complété, quelque chapitre de cette admirable *Géographie Universelle* qui valut à son auteur, M. Élisée Reclus, la renommée européenne. Cartes dans le texte et hors texte, luxe de l'impression, beauté des caractères et du papier, commodité du format, rien ne manque pour plaire et charmer dans l'extérieur de ce beau livre. Quant à l'intérieur, l'œuvre ancienne de M. Élisée Reclus a été reprise et mise à jour par ce travailleur consciencieux et ce chercheur infatigable qu'est son frère Onésime : « C'est le moment, disent les auteurs, d'étudier avec sincérité, avec la sympathie qu'il mérite, ce grand pays. » C'est donc le moment aussi de lire et de méditer ce grand livre.

CORRESPONDANCE DE SIGISMOND KRASINSKI ET DE HENRY REEVE,
publiée avec une préface de **Joseph Kallenbach.**

En 1830, lorsque s'ouvre cette correspondance, Krasinski, celui qui sera quelques années plus tard l'un des grands poètes de la Pologne, n'a pas encore dix-huit ans; Henry Reeve, qui sera plus tard rédacteur politique du *Times*, directeur de la *Revue d'Édimbourg*, et l'un des hommes les plus agissants et les plus influents de l'Angleterre, a seize ans à peine. M. Kallenbach, dans son excellente préface, a fort bien dit l'intérêt et le charme de ces lettres d'adolescent, le noble enthousiasme de ces deux âmes ardentes, agitées de toutes les inquiétudes, émues de toutes les espérances morales, littéraires et sociales, du romantisme et de l'âge révolutionnaire. Peu de documents éclairent d'une lumière plus vive et plus sincère l'histoire sentimentale des ces années troubles et fécondes.

DU SENTIMENT ARTISTIQUE DANS LA MORALE DE MONTAIGNE, par **Édouard Ruel.**

M. Émile Faguet présente au public cette remarquable étude sur Montaigne, qui fut l'œuvre de toute une vie et qui demeure pourtant inachevée. Le frère de l'auteur, qui a publié cette œuvre posthume, a réuni en appendice, à la fin du volume, un certain nombre de fragments et de notes. Pour Ruel, Montaigne, en son fond, est un artiste, et son tour de caractère, son tour d'esprit, sa méthode, sa composition, sa disposition des parties, son style et même sa langue s'expliquent par là et ne s'expliquent bien que de cette sorte. » C'était l'opinion de Montesquieu. M. Édouard Ruel a défendu cette thèse originale avec un talent de critique, de poète et de virtuose incomparable.



LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOI
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE).	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Sai Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de Franc de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'adr nistrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubou Saint-Honoré.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — [illegible]. — [illegible].

